

20 fr.



Anton L. Haik



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CASIMIR DELAVIGNE.





Monvoisin del.

C. DELAVIGNE.

Publié par Adolphe Wahlen et Cie, Bruxelles

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CASIMIR DELAVIGNE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SEULE ÉDITION AVOUÉE PAR L'AUTEUR.



Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

1838

AVIS DES ÉDITEURS.

Le volume que nous offrons aujourd'hui au public renferme, à l'exclusion de toutes les autres collections commencées, les OEuvres Complètes de M. Casimir Delavigne. Nous ne doutons pas qu'on ne nous sache gré d'avoir eu la pensée de publier cette édition nouvelle ; car les ouvrages de ce grand écrivain ont été si étrangement défigurés dans les différents recueils qu'on en a faits jusqu'à ce jour, qu'ils étaient devenus méconnaissables pour la plupart des lecteurs et pour le poëte lui-même.

Cette Édition, faite d'après la seule autorisée par l'auteur, et publiée sous sa direction, a été collationnée avec le plus grand soin sur les manuscrits ; on y trouvera donc partout la pensée du poëte fidèlement reproduite. Le Théâtre, qui avait subi une foule de changements dans les détails et d'altérations dans l'ensemble, a repris ici sa véritable forme et sa première physionomie : les amateurs de la belle littérature n'auront à regretter désormais aucun des vers dus à la plume riche et féconde de M. Casimir Delavigne.

La place de notre auteur est si irrévocablement marquée parmi les *Classiques français*, que l'idée nous est tout naturellement venue de publier ses OEuvres dans le grand format de cette belle collection. Mais notre intention n'a pas été de faire seulement un livre de luxe, nous avons voulu encore faire un livre *qu'on pût lire*. Nous avons donc apporté un soin particulier au choix des caractères; et, malgré les difficultés que nous opposait la division des pages en deux colonnes, nous sommes parvenus, sans rejets et sans vers brisés, à obtenir un texte qui ne le cède en rien à celui des plus beaux in-8° ordinaires.

Notre volume renferme tous les ouvrages de M. Casimir Delavigne, depuis sa première Messénienne, *Waterloo*, jusqu'à sa dernière tragédie, *Une famille au temps de Luther*. Quel livre aura jamais offert plus d'intérêt et de variété ? On trouvera près des chants mélancoliques et sublimes inspirés par l'amour de la patrie et de la liberté, une foule de poésies légères, pleines de fraîcheur et d'abandon ; près du *Paria*, ce mélodieux et pur écho de la muse de Racine, *l'École des Vieillards*, ce tableau de mœurs intéressant et animé, qui rappelle si bien la touche hardie et les riches couleurs de Molière ; près de *Louis XI*, enfin, cette composition large et profonde, *Don Juan d'Autriche*, cette comédie joyeuse et folle, ce drame palpitant et terrible, cette œuvre si capricieuse et si originale.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR L'AUTEUR.

Jean-François-Casimir Delavigne naquit au Hâvre au mois d'avril 1793.

Son père, qui était alors un des premiers négociants de cette ville, l'envoya faire ses études à Paris avec son frère aîné. Les heureuses dispositions que le jeune élève tenait de la nature ne tardèrent pas à se développer, et de très-bonne heure il attira sur lui l'attention de ses maîtres, et, ce qui est plus rare, celle de tous ses condisciples.

En 1811, il faisait sa rhétorique au lycée Napoléon : les brillants succès qu'il obtint alors, et quelques pièces fugitives pleines d'élégance et de grâce, firent concevoir à ses amis des espérances qui devaient bientôt être justifiées. La naissance du roi de Rome fournit en effet au jeune Delavigne l'occasion de révéler, dans un dithyrambe écrit de verve, toute la puissance de son génie poétique.

Dès ce moment sa vocation fut décidée. Nourri des auteurs grecs et latins qu'il avait étudiés avec fruit, il se hâta de se mettre à l'œuvre, et une tragédie en cinq actes intitulée *Polyxène*, fut le premier essai de sa muse tragique. Quoique cet ouvrage offrît des beautés réelles, il n'était pas destiné à voir la lumière. L'auteur demanda cependant lecture au Théâtre-Français; la réponse se fit si longtemps attendre qu'au moment où il la reçut il avait déjà achevé une seconde tragédie : celle-ci ne devait pas être moins dédaigneusement traitée par notre premier théâtre; mais un éclatant succès l'attendait plus tard.

Cependant l'Europe entière s'était liguée contre nous, et quinze ans de victoires n'avaient pu nous préserver d'une double invasion. L'âme du jeune poëte s'enflamma du plus noble enthousiasme au spectacle des maux qui déchiraient la patrie, et ses trois premières Messéniennes sortirent toutes brûlantes de son cerveau. Les pleurs qu'il répand sur les généreuses victimes de Waterloo, l'anathème qu'il prononce contre les spoliateurs de nos musées, et les sages conseils qu'il donne à ses compatriotes sur le besoin de s'unir contre l'étranger, tous ces sentiments exprimés en vers énergiques trouvèrent en France des milliers d'échos et rendirent le nom de l'auteur aussi populaire que s'il s'était déjà signalé depuis longtemps. On devinerait difficilement aujourd'hui de quelle modique somme fut alors payé un ouvrage dont on vendit, dès la première année, vingt et un mille exemplaires.

Après deux ans d'attente le Théâtre-Français accorda enfin lecture à M. Casimir Delavigne. *Les Vêpres siciliennes* furent reçues, mais à correction : l'auteur demanda bientôt une seconde lecture qui se fit moins attendre que la première. L'aréopage appelé à prononcer cette fois sur le mérite de la tragédie ne la trouva pas digne des bulletins d'usage, et l'admit seulement à condition que l'auteur n'exigerait jamais qu'elle fût jouée. *Les Vêpres siciliennes* devaient avoir trois cents représentations sur une autre scène.

Une des dames qui siégeaient au nombre des juges se montra plus sévère que les autres; elle donna pour raison de son refus, et nous ne rappelons le fait qu'à cause de sa singularité, qu'il serait scandaleux de mettre le mot *Vêpres* sur une affiche de spectacle, et que jamais elle ne le souffrirait, quant à elle. Combien d'auteurs ont vu leurs ouvrages repoussés sur d'aussi plausibles motifs!

M. Casimir Delavigne, chez qui une extrême modestie n'étouffait pas la conscience de son talent et qui probablement était blessé d'avoir été traité si légèrement, rêvait déjà une vengeance digne de lui : trois mois après, *les Comédiens* se trouvèrent faits, et le poëte avait enfanté, pour ainsi dire à son insu, la plus vive, la plus gaie et la plus spirituelle peut-être de toutes les comédies modernes. Quand plus tard la pièce fut mise à l'étude, elle offrit une telle abondance de traits comiques et d'épigrammes incisives, qu'il en fallut sacrifier un bon tiers.

Ce fut à cette époque de lutte et de pénibles efforts que l'Académie proposa pour sujet du concours annuel de poésie cette maxime : « *Que l'étude fait le bonheur dans toutes les situations de la vie.* » Notre auteur, qui avait bien quelques raisons de n'être pas entièrement de cet avis, prit la chose sous la forme dubitative et adressa une épître à messieurs de l'Académie française sur cette

question : l'*Étude fait-elle le bonheur dans toutes les situations de la vie?* Puis de peur que son âge ne lui portât malheur une seconde fois, il s'affubla dans ses vers du bonnet de docteur et réclama l'indulgence pour ses cheveux blancs. Grande fut la rumeur chez nos puissances du fauteuil. Il ne vint à l'idée de personne que ce fût un jeune auteur sans nom qui eût osé s'attaquer aussi directement au premier corps littéraire. Il régnait d'ailleurs dans toute la pièce une plaisanterie de si bon goût jointe à une dialectique si vive et si puissante, qu'on en accusa tour à tour MM. Étienne, Andrieux et Picard. Un bon nombre d'académiciens voulaient décerner le prix à l'ouvrage; mais ceux qui tenaient le plus aux principes firent sentir à leurs collègues combien il serait d'un dangereux exemple pour l'avenir de couronner un auteur qui avait traité justement le contre-pied du sujet; et par une sorte de compromis dont le public devait profiter seul, il fut convenu que la pièce n'aurait pas le prix, mais qu'elle serait lue en séance solennelle. Les applaudissements unanimes du public qui se partagèrent entre M. Delavigne et ses brillants rivaux, vinrent prouver au poëte qu'il est des défaites dont on peut s'enorgueillir, et des revers qui honorent.

Picard s'occupait de reconstruire l'Odéon, brûlé depuis peu de temps et en faveur duquel il venait d'obtenir le titre et le privilége de second Théâtre-Français. Pour inaugurer la nouvelle salle et donner en même temps une preuve irrécusable de la nécessité d'une concurrence que tout le monde réclamait depuis longtemps, il fit choix de la pièce que messieurs les comédiens français avaient refusée, et afin de donner à cette solennité littéraire un nouvel éclat, il pria M. Casimir Delavigne de composer un discours d'ouverture. On n'a pas oublié l'affluence qui se porta à cette première représentation et le triomphe qu'on décerna à l'auteur sur la scène. Les fastes du théâtre n'ont pas laissé d'exemple d'un succès aussi brillant et surtout aussi productif. La pièce eut une suite de trois cents représentations dont les cent premières jetèrent plus de 400,000 francs dans la caisse du nouveau théâtre. Encouragé par ce début, l'auteur livra bientôt au public *les Comédiens;* c'était la seconde partie de son manifeste contre le premier théâtre : car personne ne fut dupe de la protestation en prose dont il fit précéder sa comédie sous la forme de prologue, forme dont on a tant abusé depuis. Cette satire n'eut dans les premiers jours de véritable succès qu'auprès des esprits distingués et délicats; il fallut quelque temps au public pour s'accoutumer à ce ton de fine plaisanterie, à ces détails pleins de grâce et d'élégance qui surchargeaient un canevas par lui-même un peu léger; mais les connaisseurs devinèrent aussitôt le grand poëte comique, et peu à peu le public vint se ranger à leur opinion. Ce double succès rendit à M. Casimir Delavigne sa première énergie, et dès lors, plus sûr de lui-même, il déploya toute la richesse de son imagination dans la magnifique tragédie du *Paria.*

Il serait difficile de dire à combien de sources ignorées jusqu'alors il fallut que notre poëte recourût pour peindre avec vérité des mœurs à peu près ignorées, et dont nos écrivains ne nous avaient donné qu'une idée faible et souvent inexacte; il étudia longtemps cette mytérieuse théogonie de l'Orient poétique, berceau de la religion grecque et de quelques autres religions moins anciennes. C'est donc en s'appuyant sur un travail opiniâtre que M. Delavigne, devenu maître de son sujet, put donner à sa pensée cette élévation, à son style cet éclat qui lui assurèrent le premier rang parmi nos poëtes. La représentation de cet ouvrage fut pour M. Casimir Delavigne l'occasion d'un nouveau triomphe.

Le fauteuil académique manquait seul à sa gloire; trois pièces en cinq actes et deux volumes de poésies dont le succès avait été immense, étaient assurément des titres plus que suffisants pour se présenter aux suffrages des quarante : alors personne n'en pouvait offrir d'aussi nombreux et d'aussi réels. Mais à cette époque, le mauvais vent de la restauration soufflait dans toute sa force. L'Académie avait subi l'épuration : quelques-uns de ses membres avaient été éliminés, d'autres nommés par ordonnance. Auprès de certaines influences, c'était une triste recommandation pour M. Casimir Delavigne que la mâle énergie de ses chants patriotiques; aussi lui préféra-t-on d'abord, M. l'évêque d'Hermopolis, et à une seconde élection, M. l'archevêque de Paris. M. Delavigne renonça dès lors à se mettre sur les rangs, désespérant d'obtenir une distinction qui n'avait plus rien de littéraire. *Si je me présentais une troisième fois*, disait-il en riant, *ils m'opposeraient le pape, j'en suis sûr.*

M. Casimir Delavigne occupait alors à la chancellerie de France le poste de bibliothécaire. C'était un encouragement dont M. Pasquier, lorsqu'il était garde des sceaux, avait voulu récompenser la courageuse inspiration qui avait dicté les *Messéniennes :* la place fut supprimée, et cela pour exercer une petite vengeance contre celui qui l'occupait. On le sut dans le public : l'affaire fit du bruit, et les journaux prirent fait et cause pour le littérateur en disgrâce. Cependant un beau dédommagement l'attendait. Le duc d'Orléans lui offrit la place de bibliothécaire au Palais-Royal. La lettre qui annonçait au poëte cette faveur contenait ces mots remarquables : *Le tonnerre est tombé sur votre maison, je vous offre un appartement dans la mienne.* Ce fut dans une intimité de toutes les heures qu'il put admirer les vertus de cette noble famille et apprécier l'âme si élevée et les connaissances si vastes de son bienfaiteur, qui se faisait son ami.

Cependant le Théâtre-Français, qui voyait avec peine que le public et les auteurs s'accoutumaient à se passer de lui, chercha à se rapprocher de M. Delavigne. Une réconciliation s'opéra donc entre eux, et l'*École des Vieillards* fut le gage du traité de paix.

Le succès éclatant obtenu par ce nouvel ouvrage donna fortement à penser aux quarante : le public parlait trop haut pour qu'il fût possible de méconnaître sa voix. Quelques amis officieux triomphèrent assez facilement des résistances du poëte : il se mit de nouveau sur les rangs, et, sur trente votants, il obtint vingt-neuf suffrages.

Le 7 juillet 1825, jour fixé pour sa réception, il prit pour texte de son discours l'influence de la conscience

en littérature. La solennité fut brillante ; mais des applaudissements unanimes éclatèrent de toutes parts au moment où le récipiendaire, jetant les yeux sur la tribune occupée par la famille du duc d'Orléans, prononça d'une voix émue ces paroles : « Un prince qui avait com-
» battu sous les drapeaux de la France passait du champ
» de bataille dans un obscur collége, et demandait aux
» lettres, sans rien perdre de sa dignité, l'appui qu'il
» devait leur rendre un jour, sans rien ravir à leur indé-
» pendance. » L'assemblée entière sympathisa tout d'un élan avec cette reconnaissance si justement acquise, si noblement exprimée.

M. Casimir Delavigne entrait trop jeune à l'Académie pour que le fauteuil l'invitât au repos ; d'ailleurs il est du petit nombre des hommes pour qui le travail est un besoin et qui ne se permettent que de laborieux loisirs.

Depuis longtemps il songeait à produire sur la scène le personnage si éminemment dramatique de Louis XI, de ce génie qui mit les rois de France hors de page, et qui fut à la fois le plus habile et le plus fourbe de tous les monarques. Mais ce n'était pas l'œuvre d'un jour : il fallait compulser les mémoires du temps, fouiller dans les anciennes chroniques, étudier à fond cette époque intéressante de notre histoire et méditer profondément pour peindre toutes les nuances d'un caractère varié et insaisissable.

Cetravail assidu compromit une santé déjà affaiblie. De fréquentes oppressions se manifestèrent : ces symptômes parurent inquiétants ; les médecins ordonnèrent le voyage d'Italie et défendirent en même temps toute espèce d'application : de ces deux ordonnances l'une était plus facile à suivre que l'autre. Visiter le berceau des arts ce n'était pas un remède bien redoutable pour un grand artiste : mais condamner à l'inaction une vie jusqu'alors si occupée, faire taire à tout moment cette voix intérieure qui lui criait sans cesse d'avancer, c'était un effort audessus de ses forces. Il partit cependant. Ce voyage fut un véritable triomphe ; car en dépit de toutes ses précautions il ne put se dérober aux bruyants témoignages d'admiration qui l'accueillaient sur la route et l'épiaient pour ainsi dire au passage.

Un séjour de trois mois à Naples suffit pour rétablir complétement sa santé. Il est vrai de dire que tout le monde, étrangers et compatriotes, luttèrent de soins et d'efforts pour lui rendre l'exil agréable. A Rome il trouva le même accueil. Venise la belle n'avait pas moins de droits à son hommage. Il y passa un mois, et ce fut en voyant le voile noir tendu dans la galerie des Doges sur le portrait de Marino Faliero, qu'il conçut la première idée de la tragédie que sa muse devait enfanter plus tard. Les impressions profondes et variées qui dominèrent le voyageur à la vue de tant de monuments, derniers vestiges d'une gloire morte, furent consignées dans sept Messéniennes que le poëte écrivit sous le beau ciel de l'Italie.

Le premier ouvrage que donna M. Casimir Delavigne au théâtre ; après son retour, fut *la princesse Aurélie*, spirituelle comédie s'il en fut, enlevée au public au milieu de son succès par suite de quelques obscures intrigues de coulisses.

En 1829 parut *Marino Faliero*. Cette tragédie avait été destinée au Théâtre-Français ; mais quelques difficultés s'étant élevées au sujet de la distribution des rôles, M. Delavigne, dont le caractère ferme n'a jamais su ployer devant aucune exigence, retira sa pièce et conçut le hardi projet de la faire représenter sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Nous ne rendrons pas compte des raisons toutes particulières qui forcèrent l'auteur à prendre ce parti : dans un court avertissement dont il a fait précéder son ouvrage, il *croit inutile d'en instruire le public;* nous imiterons sa réserve. Du reste cette tentative fut couronnée d'un plein succès, l'ouvrage fut bien joué, et tout Paris accourut en foule au nouveau rendez-vous que lui assignait le poëte.

La révolution de juillet 1830 trouva M. Delavigne ce qu'il s'était montré toute sa vie, dégagé de toute ambition personnelle, et inébranlable dans ses principes.

La Parisienne, œuvre du moment et composée quelques jours avant la réouverture de l'Opéra où elle fut chantée, courut la France entière : cette rapide composition était l'expression fidèle de tous les sentiments qui agitaient alors la nation. Partout adoptée, elle fut partout un drapeau de liberté sage, la seule qui soit raisonnable en théorie et possible dans la pratique. Mais il était réservé au poëte de peindre dans un ouvrage plus étendu les travaux et les douleurs de cette grande semaine qui devait changer la face de l'Europe. Sa dernière Messénienne intitulée : *une Semaine de Paris*, présente un récit vif et animé des principaux épisodes de ce drame imposant et mémorable. On reconnaît dans le noble langage du poëte celui d'un homme libre qui parle à des amis de la liberté.

La révolution accomplie, M. Casimir Delavigne reprit sa tragédie de *Louis XI*, interrompue depuis la mort de Talma. Alors, une seconde réconciliation s'opéra entre lui et le Théâtre-Français, qui retentit longtemps des acclamations dont le public saluait chaque soir l'auteur du nouvel ouvrage.

Dans l'opinion de quelques bons juges, *Louis XI* passe pour le chef-d'œuvre de M. Casimir Delavigne : que cette tragédie doive être préférée à tous ses autres ouvrages, c'est ce que nous ne sommes pas appelés à décider ici ; mais il est certain que la vérité avec laquelle il a peint le caractère dissimulé du monarque, les mille nuances si variées et pourtant si distinctes dont il a enrichi ce beau portrait, la poésie répandue sur le personnage mélancolique de Nemours, la grâce ineffable de la jeune Marie, la brusque franchise du médecin Coitier ; enfin la fidélité des mœurs du temps si fortement empreinte dans cette grande composition, en font un de ses plus beaux et de ses plus incontestables titres de gloire.

Les principes politiques de M. Casimir Delavigne sont formulés en termes si clairs et si précis dans ses *Messéniennes* et dans une foule de poésies, qu'il ne devait pas croire qu'on pût suspecter sa pensée et calomnier ses intentions, quand il donna au théâtre la tragédie des *Enfants d'Édouard*. Cependant quelques personnes n'hésitèrent pas à regarder l'ouvrage comme un éloquent

manifeste en faveur du duc de Bordeaux. On aurait peine à concevoir cette singulière fantaisie, si l'on ne savait combien les commentateurs sont habiles à torturer l'esprit de leur texte.

L'année 1835 fut pour M. Delavigne un temps d'épreuve et de souffrances. L'assiduité de ses travaux littéraires minait sourdement sa constitution : des crises nerveuses, des douleurs de foie qui lui laissaient à peine un instant de relâche, nécessitèrent un nouveau voyage.

Cependant ces maux aigus n'avaient point altéré son courage. Dirait-on que ce fut au milieu des souffrances les plus vives que fut composé *Don Juan d'Autriche*, cette comédie d'une gaieté si vive et si franche? Dès qu'on sut que M. Delavigne composait un ouvrage en prose, certaines gens pleins de bienveillance pour l'auteur allèrent criant partout que l'ouvrage serait détestable. De ce qu'il écrivait bien en vers, mérite qu'ils consentent à reconnaître, ils en tiraient la conclusion for peu logique qu'il écrirait mal en prose : l'événement n'a pas justifié leur prédiction. L'ouvrage est écrit de main de maître.

M. Delavigne avait à peine conquis ce laurier qu'il voulut en ajouter un autre à sa couronne. Six mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis la première représentation de *Don Juan d'Autriche*, qu'il fit donner *Une famille au temps de Luther :* et cette pièce, d'un genre beaucoup plus sévère, obtint encore un de ces brillants succès auxquels l'auteur est accoutumé.

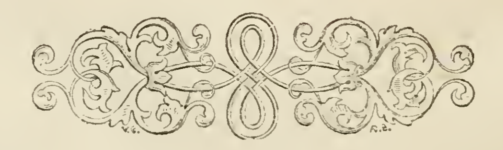
Nous n'avons pas parlé dans cette notice d'une foule de poésies diverses, ni des circonstances qui les ont fait naître. Si nous n'avions pas craint de tomber dans des longueurs, nous aurions pu conduire avec nous le lecteur tantôt à Rouen, où l'inauguration de la statue du grand Corneille inspire à l'auteur des vers dignes de celui qu'il célèbre, tantôt dans cette jolie ville du Hâvre, où le nouveau théâtre s'ouvre sous ses auspices par un discours étincelant d'esprit et de verve. Nous l'aurions entendu saluer d'une voix amie un noble rival, dans une épître où se trouve une magnifique peinture de la liberté constitutionnelle, la seule liberté que le poëte ait aimée et chantée dans ses vers.

Un talent si flexible et d'un ordre si élevé ne pouvait manquer d'envieux : aussi la critique la plus amère a-t-elle, en mainte occasion, aiguisé ses traits contre lui.

Les uns l'ont accusé de marcher en imitateur servile à la suite de ses devanciers ; les autres, d'emprunter tous ses sujets, faute d'invention. Certes, si le reproche, tout injuste qu'il est, pouvait s'adresser à deux ou trois pièces dont l'auteur a puisé le fond et rien que le fond dans la source commune à tous, l'histoire, cette accusation ne tomberait-elle pas d'elle-même devant les nombreux ouvrages dans lesquels il n'a suivi d'autre guide que son génie? Parce que l'auteur de *Gil Blas* consacre un chapitre aux ridicules dramatiques, parce qu'un peintre de nos jours représente sur la toile deux enfants près d'être immolés, faut-il en conclure que *les Comédiens* appartiennent à Le Sage, ou *les Enfants d'Édouard*, à Paul Delaroche? et le *Don Juan d'Autriche*, qui le réclame? et *le Paria*, cette création si neuve et si riche, à qui donc en faire honneur? et l'*École des Vieillards* et *Louis XI*, qui oserait les revendiquer?

D'autres critiques ne sachant quel rival sérieux susciter à M. Delavigne, l'ont opposé sans cesse à lui-même ; et toutes les fois qu'ils jugeaient une de ses pièces, ils la mettaient toujours au-dessous de celle qui l'avait précédée; ils n'accordaient enfin droit de bourgeoisie littéraire à un ouvrage que pour le contester plus vivement au dernier venu.

Heureusement pour les lettres, dont il est l'ornement, et pour sa tranquillité personnelle, M. Delavigne est peu sensible à ces tracasseries de bas étage ; il poursuit sa carrière d'études consciencieuses et de succès bien légitimes, sans se laisser enivrer par la flatterie, ni abattre par la censure. Son goût pour la retraite, son aversion pour l'intrigue, en font un homme à part et tout à fait isolé sur une route où les gens de lettres ne marchent qu'en bandes armées de toutes pièces. Il aime mieux encourir une critique injuste que de faire la moindre démarche pour obtenir l'éloge le plus mérité, et comme il ne travaille que pour le public indépendant, c'est lui seul qu'il regarde comme son véritable juge.



RÉFLEXIONS

SUR L'ESPRIT ET LE CARACTÈRE

DES MESSÉNIENNES.

C'est une chose digne de remarque, qu'à toutes les époques de son beau talent, M. Casimir Delavigne s'est toujours associé, soit à la pensée librement exprimée, soit aux vœux cachés, soit aux lointaines espérances de l'opinion populaire, et qu'il n'y a pas une seule de ses *Messéniennes* qui ne soit l'expression d'un besoin réel, ou l'écho d'un regret donné au passé, mais en vue du présent. On peut suivre dans ses vers le chemin qu'a fait l'opinion depuis 1815, car le poëte est aussi historien : mais pour faire son histoire, il ne fouille pas aux archives de la guerre, ni dans les procès-verbaux de nos chambres; il laisse là les petits hommes et les petites choses; il plane sur la France, il écoute cette voix que n'entendent pas les hommes d'État, il saisit cette pensée publique, où chacun contribue malgré soi et à son insu, pensée sourde, austère, inflexible, qui va droit son chemin, ne s'arrêtant pas au gré des intrigues de cour, et se riant également des caresses de la gloire et des piéges de la diplomatie.

Dès 1815, il débute dans la carrière par trois *Messéniennes* qui répondaient à la pensée du moment. C'était après Waterloo; quoique cette défaite ne fût venue qu'après vingt-cinq ans de victoire, les bons citoyens déploraient que la France fût ainsi mise hors de combat, et que le grand mouvement militaire qui avait remué toute l'Europe, et planté le drapeau tricolore sur toutes les capitales, se terminât par un échec à nos armes. Le poëte alors prit sa lyre, et il chanta les vaincus; et au lieu d'aller offrir un encens banal à la nouvelle cour, il se fit le courtisan des braves de la vieille garde, et il flétrit avec amertume ces misérables querelles de parti qui livraient à l'étranger le sol de la France. Dès lors il mérita d'être appelé le poëte national, le poëte de la patrie. Il venait d'exprimer avec sa verve et son enthousiasme de jeune homme, des regrets qui étaient au fond de tous les cœurs généreux; il avait fait un acte de courage en se déclarant contre les vainqueurs, dans un temps où il y avait plus de prudence et de bénéfice à les aimer qu'à les haïr.

Quand il vit le musée dévasté, et ces lourds chariots qui passaient sous les voûtes du Louvre et s'arrêtaient devant les portes; quant il vit les barbares mettre le levier sous nos statues, et les emporter comme un butin de guerre, il protesta éloquemment contre ce sauvage abus de la victoire. Comme poëte, il adressa de touchants adieux à ces merveilles des arts, à ces dieux de la Grèce que la fortune exilait de leur patrie adoptive, à ces Muses profanées, qui penchaient devant l'ennemi leurs têtes abattues, à ce dieu des neuf Sœurs, qui ne trouvait pas même un trait pour terrasser ces briseurs d'images. Comme citoyen, il rappela fièrement aux étrangers qu'ils pouvaient bien emporter des statues, mais qu'ils n'emporteraient pas nos titres de gloire, et qu'il fallait renouveler la face de l'Europe, s'ils voulaient y effacer nos champs de bataille, et la trace des pas de nos armées.

Enfin les étrangers quittèrent la France, et notre sol fut libre : mais déjà les divisions des partis, le choc des ambitions rivales, l'avidité des faux serviteurs, répandaient quelques nuages sur le berceau de nos libertés renaissantes. On s'était vu à la veille d'un démembrement; une carte de partage avait été dressée par les puissances envahissantes, et, si ce n'eût été le vieux respect qu'inspirait la plus glorieuse nation du monde, et la crainte d'une immense réaction, les princes auraient peut-être décidé autour d'une table verte que nous serions traités comme pays de conquête. Eh bien! échappés au danger de cette dernière épreuve, à peine étions-nous maîtres de notre sol, que la discorde s'y établissait à la place des étrangers; alors, celui qui avait rendu un courageux hommage aux morts de Waterloo, qui avait protesté contre la dévastation de nos musées, fit un touchant appel à l'union; celui qui était jeune donna une leçon d'oubli aux vieillards; celui qui sortait à peine des bancs universitaires,

gourmanda les partis avec une sagesse prématurée, et son dernier adieu aux armées qui évacuaient notre sol fut un hymne à la concorde qui rend les peuples invincibles.

Les *Messéniennes* suivantes, où le poëte chante la gloire et les malheurs de Jeanne d'Arc, furent inspirées, ce nous semble, par le même sentiment qui animait les trois premières, c'est-à-dire par le besoin de protester contre le plus grand de nos revers. Mais, cette fois, il y eut moins d'amertume dans les regrets du poëte; quelques années avaient déjà passé sur cette blessure, et lui avaient ôté ce qu'elle avait de vif et de poignant. Le spectacle de l'enfantement lent et laborieux de nos libertés, les progrès de l'esprit public dans la voie des gouvernements constitutionnels, nos combats de tribune, une nouvelle éloquence politique, dégagée des formes âpres et de l'enflure démagogique des tribuns de 93, un sentiment de curiosité et presque d'égoïsme qui concentrait l'attention de la France sur les débats de ses mandataires : toutes ces choses faisaient croire aux esprits les plus sages qu'il n'y avait eu à Waterloo ni vainqueurs, ni vaincus, mais seulement un grand homme tombé, et une charte victorieuse. Le poëte comprit parfaitement ce mouvement de l'opinion : aussi n'adressa-t-il pas à l'étranger des imprécations directes et passionnées; il lui rappela seulement notre gloire passée, il évoqua un des plus beaux souvenirs de l'histoire de nos pères, il chanta la mystérieuse héroïne qui avait purgé notre sol de la domination anglaise. Ce n'était plus un appel aux armes, mais une allusion pleine de mélancolie au plus énergique mouvement du vieux peuple de France, pour sauver l'indépendance du sol; mais un moyen délicat de nous tenir en haleine, et une leçon cachée pour tempérer dans l'esprit des rois de l'Europe l'ivresse d'une première bataille gagnée contre la France.

Le temps changea, les esprits se modifièrent; en France le lendemain ne ressemble jamais à la veille. Le poëte se pliait merveilleusement à ces changements du temps, à cette mobilité de l'opinion; sitôt qu'un pas était fait vers l'avenir, il en était averti; sitôt qu'une pensée généreuse se faisait jour dans cette France si ardente et si communicative, il la recueillait et la popularisait.

Vous souvenez-vous de l'année 1821? Nous sommes si habitués aux grands événements, que cette année-là, qui en fut si pleine, se confond dans notre mémoire avec toutes celles de la restauration. Pourtant que de choses et que de mouvements dans le monde à cette époque! Naples est étouffée par l'Autriche, après avoir essayé d'un parlement, et goûté d'une liberté orageuse et passagère; le Piémont, travaillé par de jeunes enthousiastes et par le voisinage contagieux de la France et de ses institutions libérales, un jour touche à la liberté, et le lendemain héberge les armées autrichiennes, qui viennent lui rendre avec le sabre son ancien régime et sa dépendance; l'Autriche, cette police permanente des idées constitutionnelles, pousse ses lourds bataillons partout où elle aperçoit l'ombre d'une charte. L'Espagne civilisée cherche à tirer du bourbier l'Espagne monacale, et montre sa constitution écrite à des masses qui ne savent pas lire; la France, tout occupée des fortunes diverses de la charte de Louis XVIII, dont on fait tour à tour une lettre morte ou une lettre à double sens, paraît se recueillir sous le ministère faible et froid de M. de Richelieu, comme pour se préparer à traverser les six années de M. de Villèle. La politique de l'Angleterre, ici se cache, là se laisse voir, fait son profit du mal comme du bien; et pendant que de petits hommes d'État, réunis en congrès à Laybach, décident que la révolution napolitaine n'a été qu'un esclandre, et nomment l'Autriche gendarme de la Sainte-Alliance, celui qui du rocher où il était enchaîné tenait encore le monde en haleine, meurt faute d'air et d'espace, captif d'un geôlier anglais!

Au bruit de la révolution de Naples, la conspiration du Piémont avait éclaté; or, entre le premier acte et la catastrophe, il ne se passa qu'un mois. On n'en sut rien en France, car nous avions alors la censure, cette vie artificielle des mauvais gouvernements. Si j'ai bien consulté les journaux du temps, on leur laissa dire, je crois, qu'une douzaine d'écoliers de l'université avaient paru au spectacle couverts d'un bonnet rouge, et qu'on avait arrêté plus tard une centaine de têtes folles tentant de la sédition à Alexandrie. Il en coûta quelques sacs de florins à l'Autriche, et une ombre de guerre. La *révolte* apaisée, et le niveau passé, tout rentra dans le silence.

Vers le même temps, la Grèce, la belle Grèce d'Homère, secouait les chaînes dont elle était chargée depuis trois siècles. Cette terre, où le voyageur cherchait des débris de monuments et non des hommes, commençait à retrouver des générations qui n'avaient pas peur de mourir, et prouvait qu'elle n'était qu'endormie quand on la croyait descendue dans la tombe. Partout des tentatives généreuses, partout du sang versé pour la sainte cause des libertés humaines, partout d'éclatants efforts pour hâter un meilleur avenir, témoignaient hautement que l'heure était arrivée d'une de ces grandes crises, où la Providence renouvelle la face des sociétés, et ouvre à l'homme des voies nouvelles de perfectionnement. La France, quoique soucieuse alors pour ses propres libertés, sympathisait ouvertement avec une cause pour laquelle tant de braves gens mouraient ailleurs; et pendant que l'autorité s'efforçait de jeter une teinte de ridicule sur des entreprises avortées, et les regardait comme des soulèvements de place publique, qui, n'ayant pas le succès de notre révolution, avaient le tort de paraître la singer, le peuple applaudissait aux tentatives et adoptait les vaincus. C'est que, malgré nos luttes intérieures, luttes qui se passaient la plupart du temps entre des courtisans avides, et dans les antichambres du palais; malgré des querelles de portefeuilles, l'opinion populaire, forte de l'appui de ses amis et des fautes mêmes de ses ennemis, sûre que la liberté briserait à la fin les entraves qui gênaient son développement, entretenait au dehors ce besoin d'expansion et de sympathies qui faisait croire aux nations malheureuses que leur délivrance politique viendrait de la France.

Cet intérêt généreux du peuple, en faveur des mouvements insurrectionnels qui éclataient en Grèce et en Italie, ne pouvait pas échapper au poëte national, qui avait pris

la liberté pour muse, non pas la liberté locale et inféconde comme celle dont jouit l'Angleterre, mais la liberté du genre humain. Il pleura sur les malheurs de Naples, mais en mêlant les sévères conseils de la politique aux regrets touchants du poëte, et il ne put se défendre d'un sentiment d'ironie amère, en voyant ce peuple qui avait accueilli la liberté dans ses murs, et s'était soulevé à son appel, trente jours plus tard, s'enivrer avec les Autrichiens au pied du laurier de Virgile. Il pleura aussi sur la Grèce; mais en la voyant si constante et si résignée, ne pas plus se lasser de mourir, que ses ennemis de la mutiler, il n'eut pour elle que des chants d'amour, et il se montra interprète si passionné de la pitié des peuples, que les rois eux-mêmes entendirent sa voix, et jetèrent un moment leur sceptre entre la Grèce et les barbares, afin d'arrêter ces grandes effusions de sang humain.

Une administration inique, tracassière, pesait alors sur la France. Un gouvernement tout factice se soutenait contre la résistance de l'opinion, avec de faux électeurs, de fausses majorités, de fausses lois et des gendarmes. On bâillonnait la presse, on achetait les consciences; le séjour de la France était accablant. Le poëte partit pour l'Italie; il était las, il avait besoin de respirer. Il vint errer sur les ruines du monde romain; il visita l'Italie, où il avait tenté naguère d'éveiller le génie de la liberté; l'insouciante Italie, où la brise est si molle et si paresseuse, que les générations y passent du sommeil à la mort, sous le plus beau ciel du monde, et parmi les débris de la plus grande histoire du passé. Là, il demanda aux peuples ce qu'ils avaient fait de leur liberté; il interrogea la sibylle qui répondait jadis à Énée, mais il vit que les noms de Liberté et de Patrie n'avaient plus d'écho même chez la sibylle. Il s'arrêta sur les lagunes de Venise, afin d'y pleurer cette liberté ombrageuse qui la rendait si florissante; il vit l'herbe qui désunit les degrés de ses palais, le Rialto désert, le lion de Saint-Marc que nos armées avaient enlevé à Venise dégénérée, et que l'Autriche lui a rendu, mais pour écraser les pâles descendants des époux de l'Adriatique, en face du vieil emblème de leur puissance. Il s'adressa à tous les échos, il remua tous les souvenirs; rien ne parla de liberté!

La Liberté! elle était alors occupée en France à remplir un pieux et douloureux devoir, elle conduisait les funérailles du général Foy. La nouvelle en vint à notre poëte, lorsqu'il était à Rome, promenant ses rêveries du Célius au Palatin, et contemplant les flots d'or qu'épanche à son coucher un soleil d'Italie. Alors il détourna ses regards du spectacle de la ville éternelle, et il suivit avec nous le convoi de l'homme libre, qui était mort à la peine, en défendant les franchises populaires; il chanta sur les tombeaux des grands hommes de la Rome antique cet homme pleuré par tout un peuple, il sentit dans son cœur un noble orgueil, en voyant sa patrie donner au passé et à l'avenir cette grande leçon de reconnaissance nationale; assis près des débris d'un peuple mort, il cessa un moment de s'attendrir sur ces jeux de la fortune, pour se recueillir dans la pensée de son pays, et pour envoyer à un peuple plein de mouvement et de vie le tribut de son poëte bien-aimé. Ainsi, à trois cents lieues de la France, au milieu des distractions du voyage, dans un monde plein de souvenirs, il n'oubliait pas sa sainte mission; et il se faisait encore l'interprète du peuple, dans cet hommage funèbre rendu à un homme qui avait combattu sous le glorieux drapeau de Waterloo, et dont la vie commencée dans les camps, usée par la guerre, avait achevé de s'éteindre dans les combats de la tribune.

Cette marche simultanée du poëte et de l'opinion publique, à travers les événements qui ont modifié l'état de la France depuis 1815, n'est-elle pas un fait frappant, éclatant, dans la pièce qui termine ce recueil? La cause du poëte n'est-elle pas en 1830, comme en 1815, la cause du peuple, et la victoire des trois grands jours ne devait-elle pas être chantée par le poëte des idées libérales?

Telles sont les destinées de la poésie chez les nations libres et civilisées.

Dans le moyen âge, le poëte est un génie solitaire, à peine compris de quelques âmes, solitaires comme lui. Il croit que son œuvre s'adresse à la foule; mais comme la foule ne lui répond pas, il se demande avec inquiétude s'il ne s'est pas trompé. Ses vers sont goûtés dans les cours; les grands se font honneur de lui comme d'un bouffon, et les princes disent en le montrant: « Voici mon fauconnier, mon fou et mon poëte. » Rentré dans la foule, il n'est reconnu de personne; il y a même des sages qui sont près de le regarder comme un fou. Le soir, quand retiré dans sa ville, le Tasse écrit ses vers brûlants, et les lit avec enthousiame à son Éléonore absente; quand il croit être seul, et n'avoir que la solitude et le ciel pour témoins de ses poétiques extases, les filles de Sorrente s'approchent à pas lents de sa retraite, l'écoutent, le doigt posé sur la bouche, et se le montrent en souriant comme un pauvre insensé. Le poëte de ces temps vit de la cour, brille pour la cour, meurt, s'il déplaît à la cour; les rois payent avec une pension les inspirations de sa veine; c'est un jouet dont ils s'amusent et qu'ils brisent quand ils s'en ennuient; heureux encore quand il peut mourir sans être poursuivi à ses derniers moments par cette pensée douloureuse, que son enthousiasme n'était qu'une amère dérision, *une moquerie*, comme parle lord Byron!

De nos jours, le sort du poëte est digne de son génie. Il a du repos, de nobles loisirs. Il n'attend rien de la cour, il n'a pas besoin qu'on le paye sur les fonds secrets, et il ne vend pas sa muse pour le prix que coûtait à un roi l'entretien de quelques faisans. C'est que la voix du poëte est la voix du peuple; c'est qu'appuyé sur les masses, il se fait l'interprète de leurs besoins ou l'écho de leurs plaintes; c'est qu'il vit du peuple, qu'il brille pour le peuple, est compris par le peuple; c'est que son bien-être est une dette de la patrie, et non le prix d'une flatterie, ni une faveur de courtisan.



MESSÉNIENNES.

ENVOI DES MESSÉNIENNES.

A MADAME ***.

Les voilà ces chants funéraires,
Faible tribut de ma douleur :
Lisez; le trépas de nos frères
Pour vous, du moins, fut un malheur.

Aux beaux jours de notre vaillance
Leurs noms immortels sont liés;
Ils revivront chers à la France,
Et mes vers seront oubliés.

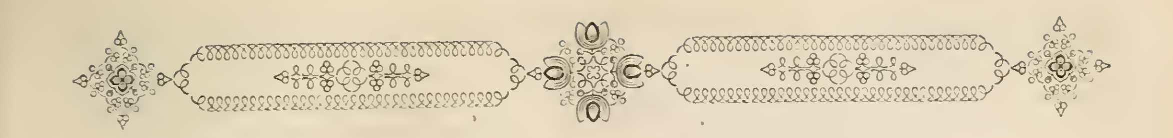
La jeunesse ira d'âge en âge,
Parcourant des champs meurtriers,
Visiter en pèlerinage
Les mânes de nos vieux guerriers.

Alors paraîtront à sa vue
Leurs glaives par le temps rongés,
Leurs os brisés par la charrue...
Alors nous les aurons vengés.

On verra la France, animée
D'un souvenir triste et pieux,
Combattre et vaincre aux mêmes lieux,
Pour ensevelir son armée.

Leur cendre vole au gré du vent,
Dans ces champs témoins de leur gloire;
Mais notre courage et l'histoire
Se chargent de leur monument.





MESSÉNIENNES.

Livre Premier.

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

LA BATAILLE DE WATERLOO (1).

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre :
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés :
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie !
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre âme est aguerrie;
Tremblez, la mort peut-être étend sur vous ses mains !

Que dis-je ? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirants?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son âme
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images,
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés!
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations :
O mort! épargne ce qui reste!
Varus, rends-nous nos légions!

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

(1) Cette Messénienne fut composée au mois de janvier 1816.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare :
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si longtemps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.
Ils avaient tout dompté... le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas :
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphants
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie :
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfants.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile :
La timide amitié n'a plus d'épanchements :
On s'évite, on se craint; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos serments.

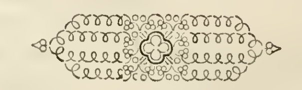
O vertige fatal! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger!
Le glaive étincelant dans nos mains infidèles
Ensanglante le sein qu'il devrait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités;
La foudre tonne encore, au mépris des traités.
L'incendie et les funérailles
Épouvantent encor nos hameaux dévastés;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,
Les Français disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.
Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie :
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp, dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.
Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain!
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime :
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir;
Peut-être que le ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage,
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.



DEUXIÈME MESSÉNIENNE.

LA DÉVASTATION DU MUSÉE ET DES MONUMENTS.

La sainte vérité qui m'échauffe et m'inspire
Écarte et foule aux pieds les voiles imposteurs :
Ma muse de nos maux flétrira les auteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.

Où vont ces chars pesants conduits par leurs cohortes?
Sous les voûtes du Louvre ils marchent à pas lents :
Ils s'arrêtent devant ses portes;
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornements?

Muses, penchez vos têtes abattues :
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.
Des profanateurs inhumains
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes
Que Raphaël anima de ses mains?

Dieu du jour, dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait : la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage
D'une double immortalité.
C'en est fait : loin de toi jette un arc inutile.
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille;
Non, tu n'es pas le dieu qui vengea les neuf Sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs.

Le deuil est aux bosquets de Gnide.
Muet, pâle et le front baissé,
L'Amour, que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.

Des Grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs :
Il leur dit, en versant des pleurs :
« J'ai vu Mars outrager ma mère (1). »

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle :
Le fer a mutilé ses membres délicats;
Hélas! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.

Dans un fort pris d'assaut, telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie,
Et vous, tableaux errants de climats en climats;
Adieu, Corrège, Albane, immortel Phidias,
Adieu, les arts et le génie!

Noble France, pardonne! A tes pompeux travaux,
Aux Pujet, aux Lebrun, ma douleur fait injure.
David a ramené son siècle à la nature :
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux...
Laissons-la s'élever cette école nouvelle!
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protége les arts de son ombre éternelle.

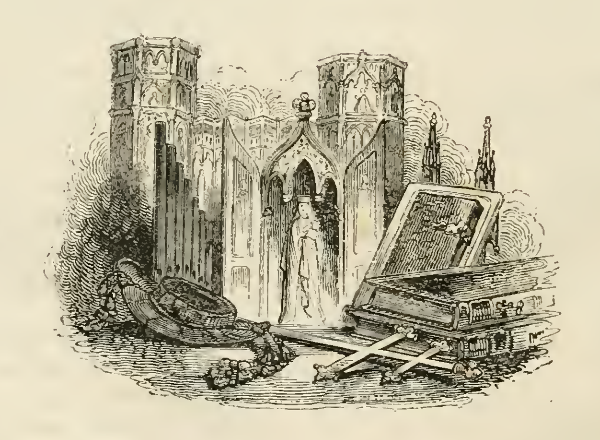
Le marbre animé parle aux yeux :
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux,
Étend son flambeau sur le monde.
Ajax, de son pied furieux,
Insulte au flot qui se retire;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,

(1) La Vénus de Médicis.

Il s'élance, et je l'entends dire :
« J'échapperai malgré les dieux. »

Mais quels monceaux de morts! que de sceptres livides!
Ils tombent dans Jaffa ces vieux soldats français
Qui réveillaient naguère, au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des Pyramides.
Ah! fuyons ces bords meurtriers!
D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne?
Qui dois-je couronner du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne,
Des chefs-d'œuvre français naissent de toutes parts;
Ils surprennent mon cœur à d'invincibles charmes :
Au Déluge, en tremblant, j'applaudis par mes larmes;
Didon enchante mes regards;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion;
De son flambeau vengeur Némésis m'épouvante!
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas... O courage! ô patrie!
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux;
Trois cents! quel souvenir!.. Je pleure... et je m'écrie :
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux!

Oui : j'en suis fier encor : ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux-arts :
A l'ombre de nos étendards,
Ils reviendront ces dieux que la fortune exile.
L'étranger qui nous trompe écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffées;
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées :
Que cet orgueil est misérable et vain!
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain;
Qui les effacera du livre de l'histoire!
Ah! tant que le soleil luira sur vos États,
Il en doit éclairer d'impérissables marques :
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats?
Allez, détruisez donc tant de cités royales
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales;
Comblez ces fleuves écumants
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières,
Aplanissez ces monts dont les rochers fumants
Tremblaient sous nos foudres guerrières.
Voilà nos monuments : c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire :
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois,
Ne peut rien contre leur mémoire.



TROISIÈME MESSÉNIENNE.

DU BESOIN DE S'UNIR APRÈS LE DÉPART DES ÉTRANGERS.

O toi que l'univers adore,
O toi que maudit l'univers,
Fortune, dont la main, du couchant à l'aurore,
Dispense les lauriers, les sceptres et les fers,
Ton aveugle courroux nous garde-t-il encore
Des triomphes et des revers?

Nos malheurs trop fameux proclament ta puissance;
Tes jeux furent sanglants dans notre belle France :
Le peuple mieux instruit, mais trop fier de ses droits,
Sur les débris du trône établit son empire,
Poussa la liberté jusqu'au mépris des lois,
Et la raison jusqu'au délire.

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Un roi nouveau brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la république,
Tout dégouttants du sang des rois.

Pour affermir son trône, il lassa la victoire,
D'un peuple généreux prodigua la valeur,
L'Europe qu'il bravait a fléchi sous sa gloire :
Elle insulte à notre malheur.
C'est qu'ils ne vivent plus que dans notre mémoire
Ces guerriers dont le Nord a moissonné la fleur.
O désastre! ô pitié! jour à jamais célèbre,
Où ce cri s'éleva dans la patrie en deuil :
Ils sont morts, et Moscow fut le flambeau funèbre
Qui prêta ses clartés à leur vaste cercueil.

Ces règnes d'un moment, et les chutes soudaines
De ces trônes d'un jour l'un sur l'autre croulants,
Ont laissé des levains de discorde et de haines
Dans nos esprits plus turbulents.

Cessant de comprimer la fièvre qui l'agite,
Le fier républicain, sourd aux leçons du temps,
Appelle avec fureur, dans ses rêves ardents,
Une liberté sans limites;
Mais cette liberté fut féconde en forfaits :
Cet océan trompeur qui n'a point de rivages,
N'est connu jusqu'à nous que par de grands naufrages
Dans les annales des Français.

« Que nos maux, direz-vous, nous soient du moins utiles :
» Opposons une digue aux tempêtes civiles;
» Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
» L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
» Libres et dépendants, offrent au rang suprême
» Un rempart contre nous, un frein contre lui-même. »

Vainement la raison vous dicte ces discours;
L'égoïsme et l'orgueil sont aveugles et sourds :
Cet amant du passé, que le présent irrite,
Jaloux de voir ses rois d'entraves dégagés,
Le front baissé, se précipite
Sous la verge des préjugés.

Quoi! toujours des partis proclamés légitimes,
Tant qu'ils règnent sur nos débris,
L'un par l'autre abattus, proscrivant ou proscrits,
Tour à tour tyrans ou victimes!

Empire malheureux, voilà donc ton destin!...
Français ne dites plus : « La France nous est chère.
Elle désavouerait votre amour inhumain.
Cessez, enfants ingrats, d'embrasser votre mère,
Pour vous étouffer dans son sein.
Contre ses ennemis tournez votre courage;
Au conseil des vainqueurs son sort est agité :
Ces rois qui l'encensaient fiers de leur esclavage,
Vont lui rendre la liberté.

Non, ce n'est pas en vain que sa voix nous appelle;

Et s'ils ont prétendu, par d'infâmes traités,
Imprimer sur nos fronts une tache éternelle,
Si de leur doigt superbe ils marquent les cités
Que veut se partager une ligue infidèle,
Si la foi des serments n'est qu'un garant trompeur,
Si, le glaive à la main, l'iniquité l'emporte,
Si la France n'est plus, si la patrie est morte,
Mourons tous avec elle, ou rendons-lui l'honneur.

Qu'entends-je? et d'où vient cette ivresse
Qui semple croître dans son cours?
Quels chants, quels transports d'allégresse!
Quel bruyant et nombreux concours!

De nos soldats la foule au loin se presse;
D'une nouvelle ardeur leurs yeux sont embrasés;
Plus d'Anglais parmi nous! plus de joug! plus d'entraves!
Levez plus fièrement vos fronts cicatricés...
Oui, l'étranger s'éloigne; oui, vos fers sont brisés;
Soldats, vous n'êtes plus esclaves!

Reprends ton orgueil,
Ma noble patrie;
Quitte enfin ton deuil,
Liberté chérie;
Liberté, patrie,
Sortez du cercueil!

D'un vainqueur insolent méprisons les injures;
Riches des étendards conquis sur nos rivaux,
Nous pouvons à leurs yeux dérober nos blessures
En les cachant sous leurs drapeaux.

Voulons-nous enchaîner leurs fureurs impuissantes?
Soyons unis, Français nous ne les verrons plus
Nous dicter d'Albion les décrets absolus,
Arborer sur nos tours ses couleurs menaçantes;
Nous ne les verrons plus, le front ceint de lauriers,
Troublant de leur aspect les fêtes du génie,
Chez Melpomène et Polymnie
Usurper une place où siégaient nos guerriers;
Nous ne les verrons plus nous accorder par grâce
Une part des trésors flottants sur nos sillons;
Soyons unis : jamais leurs bataillons
De nos champs envahis ne couvriront la face;
La France dans son sein ne les peut endurer,
Et ne les recevrait que pour les dévorer.

Ah! ne l'oublions pas; naguère dans ces plaines
Où le sort nous abandonna,
Nous n'avions pas porté des âmes moins romaines
Qu'aux champs de Rivoli, de Fleurus, d'Iéna;
Mais nos divisions nous y forgeaient des chaînes.
Effrayante leçon qui doit unir nos cœurs
Par des liens indestructibles
Le courage fait des vainqueurs
La concorde, des invincibles.

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassa l'Espagnol et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom;
Henri de tes enfants fais un peuple de frères.
Ton image déjà semble nous protéger,
Tu renais; avec toi renaît l'indépendance :
O roi le plus français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger!

Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis.
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage.
Oui, ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asile impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés.
Que la France prospère en tes mains magnanimes,
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi, qui proclames ces maximes :
O rois pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!



QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

LA VIE DE JEANNE D'ARC.

Un jour que l'Océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers,
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés : « Mourez sur ces rivages,
» Vous n'irez pas plus loin. »

Ainsi, quand tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedfort, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français;
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Se montra dans nos champs de leur foule inondés;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît, une vierge, un héros :
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?

L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le Dieu des armées,
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le Dieu des armées!

L'ange exterminateur bénit ton étendard;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible :
Va déchirer le léopard.

Richemont, La Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles,
Couvrez-la de vos boucliers;
Couvrez-la de votre vaillance,
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis :
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle;
La fuite avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles,
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles!

Honneur à ses hauts faits! guerriers, honneur à vous!
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France,
Chante ta délivrance :
Les assaillants nombreux sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous?...
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,

Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés
Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne :
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage;
Il se plut à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre,
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière,
Que son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.



CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir;
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp! la vierge va périr.

Des pontifs divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence.
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice;
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,
D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

Dieu, quand ton jour viendra, quel sera lé partage
Des pontifes persécuteurs?
Oseront-ils prétendre au céleste héritage
De l'innocent dont ils ont bu les pleurs?
Ils seront rejetés ces pieux imposteurs,
Qui font servir ton nom de complice à leur rage,
Et t'offrent pour encens la vapeur du carnage.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais,
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie...
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta; quand debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie;

Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

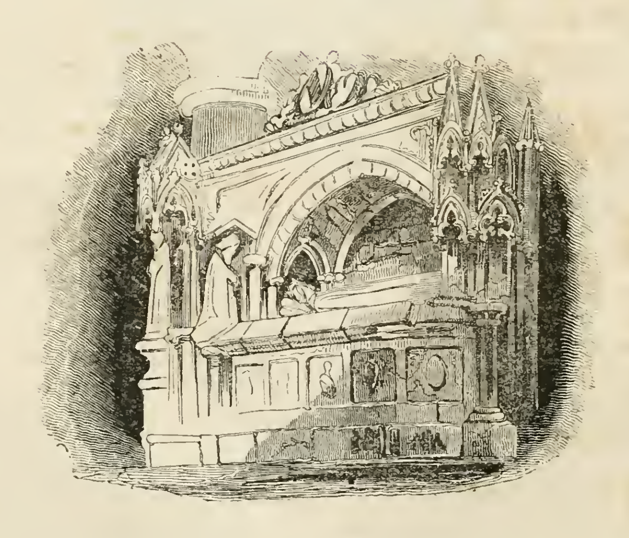
Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

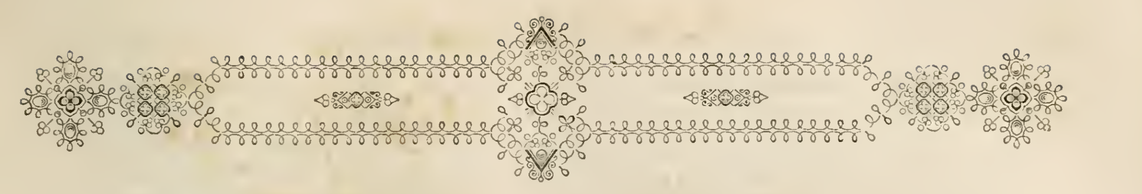
Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière s'est alors ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : O France! ô mon roi bien-aimé!
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
» Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge :
Ai-je trop présumé de ses faibles accents?
Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants;
Mais, poëte et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs :
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.





Livre Second.

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

LE JEUNE DIACRE OU LA GRÈCE CHRÉTIENNE.

A M. POUQUEVILLE (1).

De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Muse des grands revers et des nobles douleurs;
Désertant ton berceau, tu pleuras nos malheurs;
Comme la Grèce alors la France était captive...
De Messène au cercueil fille auguste et plaintive,
Reviens sur ton berceau, reviens verser des pleurs.

Entre le Mont Évan et le cap de Ténare,
La mer baigne les murs de la triste Coron;
Coron, nom malheureux, nom moderne et barbare,
Et qui de Colonis détrôna le beau nom.
Les Grecs ont tout perdu : la langue de Platon,
La palme des combats, les arts et leurs merveilles,
Tout, jusqu'aux noms divins qui charmaient nos oreilles.

Ces murs battus des eaux, à demi renversés
Par le choc des boulets que Venise a lancés,
C'est Coron. Le croissant en dépeupla l'enceinte;
Le Turc y règne en paix au milieu des tombeaux.
Voyez-vous ces turbans errer sur les créneaux?
Du profane étendard qui chassa la croix sainte,
Voyez-vous, sur les tours, flotter les crins mouvants?
Entendez-vous, de loin, la voix de l'infidèle,
Qui se mêle au bruit sourd de la mer et des vents?
Il veille, et le mousquet dans ses mains étincelle.

Au bord de l'horizon le soleil suspendu
Regarde cette plage, autrefois florissante,
Comme un amant en deuil, qui, pleurant son amante,
Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et trouve, après la mort, sa beauté plus touchante.
Que cet astre à regret, s'arrache à ses amours!
Que la brise du soir est douce et parfumée!
Que des feux d'un beau jour la mer brille enflammée!...
Mais pour un peuple esclave il n'est plus de beaux jours.

Qu'entends-je? C'est le bruit de deux rames pareilles,
Ensemble s'élevant, tombant d'un même effort,
Qui de leur chute égale ont frappé mes oreilles.
Assis dans un esquif, l'œil tourné vers le bord,
Un jeune homme, un chrétien, glisse sur l'onde amère.
Il remplit dans le temple un humble ministère :
Ses soins parent l'autel; debout sur les degrés,
Il fait fumer l'encens, répond aux mots sacrés,
Et présente le vin durant le saint mystère.

Les rames de sa main s'échappent à la fois :
Un luth, qui les remplace, a frémi sous ses doigts.
Il chante... Ainsi chantaient David et les prophètes;
Ainsi, troublant le cœur des pâles matelots,

(1) Ce récit, dont le fond est véritable, appartient au voyage de M. Pouqueville. Il est simple et touchant dans sa prose, et le lecteur y trouvera peut-être quelque charme, s'il n'a pas trop perdu dans mes vers.

Un cri sinistre et doux retentit sur les flots,
Quand l'Alcyon gémit, au milieu des tempêtes :

« Beaux lieux, où je n'ose m'asseoir,
» Pour vous chanter dans ma nacelle
» Au bruit des vagues, chaque soir,
» J'accorde ma lyre fidèle;
» Et je pleure sur nos revers,
» Comme les Hébreux dans les fers,
» Quand Sion descendit du trône,
» Pleuraient au pied des saules verts,
» Près les fleuves de Babylone.

» Mais dans les fers, Seigneur, ils pouvaient t'adorer;
» Du tombeau de leur père ils parlaient sans alarmes;
» Souffrant ensemble, ensemble ils pouvaient espérer :
» Il leur était permis de confondre leurs larmes :
» Et je m'exile pour pleurer.

» Le ministre de ta colère
» Prive la veuve et l'orphelin
» Du dernier vêtement de lin
» Qui sert de voile à leur misère.
» De leurs mains il reprend encor,
» Comme un vol fait à son trésor,
» Un épi glané dans nos plaines;
» Et nous ne buvons qu'à prix d'or
» L'eau qui coule de nos fontaines.

» De l'or! ils l'ont ravi sur nos autels en deuil;
» Ils ont brisé des morts la pierre sépulcrale,
» Et de la jeune épouse écartant le linceul,
» Arraché de son doigt la bague nuptiale,
» Qu'elle emporta dans le cercueil.

» O nature, ta voix si chère
» S'éteint dans l'horreur du danger;
» Sans accourir pour le venger,
» Le frère voit frapper son frère;
» Aux tyrans qu'il n'attendait pas,
» Le vieillard livre le repas
» Qu'il a dressé pour sa famille;
» Et la mère, au bruit de leurs pas,
» Maudit la beauté de sa fille.

» Le lévite est en proie à leur férocité;
» Ils flétrissent la fleur de son adolescence,
» Ou, si d'un saint courroux son cœur s'est révolté,
» Chaste victime, il tombe avec son innocence
» Sous le bâton ensanglanté.

» Les rois, quand il faut nous défendre,
» Sont avares de leurs soldats.
» Ils se disputent des États,
» Des peuples, des cités en cendre;
» Et tandis que, sous les couteaux,
» Le sang chrétien, à longs ruisseaux,
» Inonde la terre où nous sommes,
» Comme on partage des troupeaux,
» Les rois se partagent des hommes.

» Un récit qui s'efface, ou quelques vains discours,
» A des indifférents parlent de nos misères,
» Amusent de nos pleurs l'oisiveté des cours :
» Et nous sommes chrétiens, et nous avons des frères,
» Et nous expirons sans secours!

» L'oiseau des champs trouve un asile
» Dans le nid qui fut son berceau,
» Le chevreuil sous un arbrisseau,
» Dans un sillon le lièvre agile;
» Effrayé par un léger bruit,
» Le ver qui serpente et s'enfuit
» Sous l'herbe ou la feuille qui tombe,
» Échappe au pied qui le poursuit...
» Notre asile à nous, c'est la tombe!

» Heureux qui meurt chrétien! Grand Dieu leur cruauté
» Veut convertir les cœurs par le glaive et les flammes,
» Dans le temple où tes saints prêchaient la vérité,
» Où de leur bouche d'or descendaient dans nos âmes
» L'espérance et la charité.

» Sur ce rivage, où des idoles
» S'éleva l'autel réprouvé,
» Ton culte pur s'est élevé
» Des semences de leurs paroles
» Mais cet arbre, enfant des déserts,
» Qui doit ombrager l'univers,
» Fleurit pour nous sur des ruines,
» Ne produit que des fruits amers,
» Et meurt tranché dans ses racines.

» O Dieu, la Grèce libre en ses jours glorieux
» N'adorait pas encore ta parole éternelle;
» Chrétienne, elle est aux fers, elle invoque les cieux;
» Dieu vivant, seul vrai Dieu, feras-tu moins pour elle
» Que Jupiter et ses faux dieux? »

Il chantait, il pleurait, quand d'une tour voisine
Un musulman se lève, il court, il est armé.
Le turban du soldat sur son mousquet s'incline,
L'étincelle jaillit, le salpêtre a fumé,

L'air siffle, un cri s'entend... l'hymne pieux expire.
Ce cri, qui l'a poussé! vient-il de ton esquif?
Est-ce toi qui gémis, Lévite? est-ce ta lyre
Qui roule de tes mains avec ce bruit plaintif?
Mais de la nuit déjà tombait le voile sombre ;
La barque, se perdant sous un épais brouillard,
Et sans rame, et sans guide errait comme au hasard;
Elle resta muette et disparut dans l'ombre.
La nuit fut orageuse. Aux premiers feux du jour,
Du golfe avec terreur mesurant l'étendue,
Un vieillard attendait, seul, au pied de la tour.
Sous des flocons d'écume un luth frappe sa vue,
Un luth qu'un plomb mortel semble avoir traversé,
Qui n'a plus qu'une corde à demi détendue,
Humide et rouge encor d'un sang presque effacé.

Il court vers ce débris, il se baisse, il le touche...
D'un frisson douloureux soudain son corps frémit;
Sur les tours de Coron il jette un œil farouche,
Veut crier... la menace expire dans sa bouche;
Il tremble à leur aspect, se détourne et gémit.

Mais du poids qui l'oppresse enfin son cœur se lasse;
Il fuit les yeux cruels qui gênent ses douleurs;
Et regardant les cieux, seuls témoins de ses pleurs,
Le long des flots bruyants il murmure à voix basse :
« Je t'attendais hier, je t'attendis longtemps;
» Tu ne reviendras plus, et c'est toi qui m'attends! »



DEUXIÈME MESSÉNIENNE.

PARTHÉNOPE ET L'ÉTRANGÈRE.

O femme, que veux-tu? - Parthénope, un asile.
- Quel est ton crime?-Aucun.-Qu'as tu fait?-Des ingrats.
- Quels sont tes ennemis?-Ceux qu'affranchit mon bras;
Hier on m'adorait, aujourd'hui l'on m'exile.
- Comment dois-tu payer mon hospitalité?
- Par des périls d'un jour et des lois éternelles.
- Qui t'osera poursuivre au sein de ma cité?
- Des rois.-Quand viendront-ils?-Demain.-De quel côté?
- De tous... Eh bien! pour moi tes portes s'ouvrent-elles?
- Entre, quel est ton nom? - Je suis la Liberté.

Recevez-la, remparts antiques,
Par elle autrefois habités;
Au rang de vos divinités
Recevez-la, sacrés portiques;
Levez-vous, ombres héroïques
Faites cortége à ses côtés.
Beau ciel napolitain, rayonne d'allégresse;
O terre, enfante des soldats;
Et vous peuples, chantez; peuples, c'est la déesse
Pour qui mourut Léonidas.

Sa tête a dédaigné les ornements futiles : [vrir;
Les siens sont quelques fleurs qui semblent s'entr'ou-
Le sang les fit éclore au pied des Thermopyles :
Deux mille ans n'ont pu les flétrir.

Sa couronne immortelle exhale sur sa trace
Je ne sais quel parfum dont s'enivre l'audace,
Sa voix terrible et douce a des accents vainqueurs,
Qui ne trouvent point de rebelle;
Ses yeux d'un saint amour font palpiter les cœurs,
Et la vertu seule est plus belle.

Le peuple se demande, autour d'elle arrêté,
Comment elle a des rois encouru la colère.
« Hélas! répond cette noble étrangère,
» Je leur ai dit la vérité.
» Si jamais sous mon nom l'imprudence ou la haine
» Ébranla leur pouvoir, que je veux contenir,
» Est-ce à moi d'en porter la peine?
» Est-ce aux Germains à m'en punir?

» Ont-ils donc oublié, ces vaincus de la veille,
» Ces esclaves d'hier, aujourd'hui vos tyrans,
» Que leurs cris de détresse ont frappé mon oreille,
» Qu'auprès d'Arminius j'ai marché dans leurs rangs,
» Seule, j'ai rallié leurs peuplades tremblantes,
» Et, de la Germanie armant les défenseurs,
» J'ai creusé de mes mains, dans ses neiges sanglantes,
» Un lit de mort aux oppresseurs.

» Vengez-moi, justes dieux, qui voyez mes outrages.
» Puisse le souvenir de mes bienfaits passés
» Poursuivre ces ingrats, par l'effroi dispersés!
» Puissent les fils d'Odin errants sur les nuages,
» Le front chargé d'orages,
» La nuit leur apparaître à la lueur des feux,
» Et puissent les débris des légions romaines,
» Dont j'ai blanchi leurs plaines,
» Se lever devant eux!

» Que dis-je? Rome entière est-elle ensevelie
» Dans la poudre de leurs sillons?
» Mon pied, frappant le sein de l'antique Italie,
» En fait jaillir des bataillons.
» Rome, ne sens-tu pas, au fond de tes entrailles,
» S'agiter les froids ossements
» Des guerriers citoyens, que tant de funérailles
» Ont couchés sous tes monuments?

» Génois, brisez vos fers; la mer impatiente
» De vous voir secouer un indigne repos,
» Se gonfle avec orgueil sous la forêt flottante,
» Où vous arborez mes drapeaux.

» Veuve des Médicis, renais, noble Florence !
» Préfère à ton repos les droits que je défends;
» Préfère à l'esclavage, où dorment tes enfants,
» Ton orageuse indépendance.

» O fille de Neptune, ô Venise, ô cité
» Belle comme Vénus, et qui sortis comme elle
» De l'écume des flots, surpris de ta beauté,
» Épouvante Albion d'une splendeur nouvelle.
» Doge, règne en mon nom ; sénat, reconnais-moi ;
» Réveille-toi, Zéno ; Pisani, lève-toi :
» C'est la Liberté qui t'appelle. »

Elle dit : à sa voix s'agite un peuple entier;
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier ;
J'entends le fer crier
Sous la lime mordante ;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne, un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

Le père chargé d'ans, mais jeune encore d'audace,
Arme son dernier fils, le devance et prend place
Au milieu des soldats.
Arrêté par sa sœur qui rit de sa colère,
L'enfant dit à sa mère :
Je veux mourir dans les combats.

Que n'auraient-ils pas fait, ceux en qui la vaillance
Avait la force pour appui ?
Quel homme dans la fuite eût mis son espérance,
Et quel homme aurait craint pour lui
Cette mort que cherchaient la vieillesse et l'enfance?

Ils s'écrièrent tous d'une commune voix :
« Assis sous ton laurier que nous courons défendre,
» Virgile, prends ta lyre et chante nos exploits ;
» Jamais un oppresseur ne foulera ta cendre. »
Ils partirent alors ces peuples belliqueux,
Et trente jours plus tard, oppresseur et tranquille,
Le Germain triomphant s'enivrait avec eux
Au pied du laurier de Virgile.

La Liberté fuyait en détournant les yeux,
Quand Parthénope la rappelle.
La déesse un moment s'arrête au haut des cieux;
« Tu m'as trahie ; adieu, dit-elle,
Je pars.-Quoi! pour toujours?-On m'attend.-Dans quel lieu?
-En Grèce.-On y suivra tes traces fugitives.
-J'aurai des défenseurs.-Là, comme sur mes rives,
On peut céder au nombre.-Oui, mais on meurt ; adieu! »



TROISIÈME MESSÉNIENNE.

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur!
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur,
Tantôt cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

« Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
» Berger, quelle déesse habite ces fontaines?
» Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
» Entr'ouvrir l'écorce des chênes?
» Bacchus vient-il encore féconder vos coteaux?
» Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
» Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux,
« Est-ce le tombeau d'Eurydice? »

Mais le pâtre répond par ses gémissements :
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;
Ce sang qui fume encore, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

« Quelle cité jadis a couvert ces collines?
» — Sparte, répond mon guide... » Eh quoi ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux, des ruines,
Voilà Sparte, et sa gloire a rempli l'univers!

Le soldat d'Ismaël, assis sur ces décombres,
Insulte aux grandes ombres
Des enfants d'Hercule en courroux.
N'entends-je pas gémir sous ces portiques sombres?
Mânes des trois cents, est-ce vous?...

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?
Non, ta gloire n'est plus; non, d'un peuple puissant
Tu ne reverras plus la jeunesse héroïque
Laver parmi tes lis ses bras couverts de sang,
Et dans ton cristal pur sous ses pas jaillissant
Secouer la poudre olympique.

C'en est fait, et ces jours que sont-ils devenus,
Où le cygne argenté, tout fier de sa parure,
Des vierges dans ses jeux caressait les pieds nus,
Où tes roseaux divins rendaient un doux murmure,
Où réchauffant Léda pâle de volupté,
Froide et tremblante encore au sortir de tes ondes,
Dans le sein qu'il couvrait de ses ailes fécondes,
Un dieu versait la vie et l'immortalité?

C'en est fait; et le cygne, exilé d'une terre
Où l'on enchaîne la beauté,
Devant l'éclat du cimeterre
A fui comme la Liberté.

O sommets de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

Ils sont sur tes débris! Aux armes! voici l'heure
Où le fer te rendra les beaux jours que je pleure!

Voici la Liberté, tu renais à son nom;
Vierge comme Minerve, elle aura pour demeure
Ce qui reste du Parthénon.

Des champs du Sunium, des bois du Cythéron,
Descends, peuple chéri de Mars et de Neptune!
Vous, relevez les murs; vous, préparez les dards!
Femmes, offrez vos vœux sur ces marbres épars :
Là fut l'autel de la Fortune.
Autour de ce rocher rassemblez-vous, vieillards :
Ce rocher portait la tribune;
Sa base encor debout parle encore aux héros
Qui peuplent la nouvelle Athènes :
Prêtez l'oreille... il a retenu quelques mots
Des harangues de Démosthènes.

Guerre, guerre aux tyrans! Nochers! fendez les flots!
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand;
Et la mer à vos pieds s'y brise en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans! Soldats, le voilà ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage!
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage :
Pour revenir vainqueur, par là sortit Cimon;
C'est là que de son père on suspendit l'image!
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon!

O sommets de Taygète, ô débris du Pyrée,
O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!



QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

TYRTÉE AUX GRECS.

« Le soleil a paru : sa clarté menaçante
Du fer des boucliers jaillit en longs reflets.
Les guerriers sont debout, immobiles, muets;
Ils pressent de leurs dents leur lèvre frémissante.
Tous, pleins d'un vague effroi qu'ils ont peine à cacher,
Attendent le péril, sans pouvoir le chercher.
Moment d'un siècle! horrible attente!
Ah! quand donnera-t-on le signal de marcher!

Vieillard, garde ton rang... mais il court, il s'écrie :
« Le signal est donné de vaincre ou de mourir;
» Ma vie est mon seul bien, je l'offre à la patrie :
» Liberté, je cours te l'offrir. »

Opprobre à tout guerrier dans la vigueur de l'âge,
Qui s'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur,
Tandis que ce vieillard prodigue avec courage
Un reste de vieux sang qui réchauffait son cœur!
Sous les pieds des coursiers il se dresse, il présente
Sa barbe blanchissante,
L'intrépide pâleur de son front irrité,
Tombe, expire, et le fer, qu'il voit sans épouvante,
De sa bouche expirante
Arrache avec son âme un cri de liberté.

Liberté! Liberté! viens, reçois sa grande âme!
Devance nos coursiers sur tes ailes de flamme;
Viens, Liberté, marchons. Aux vautours dévorants
Que nos corps, si tu veux, soient jetés en pâture :
Il est cent fois plus doux de rester dans tes rangs,
Vaincus, morts et sans sépulture,
Que de vaincre pour les tyrans.

Gloire à nous! gloire au courage!
Gloire à nos vaillants efforts!
A nous le champ du carnage!
A nous les restes des morts!
Rapportons dans nos murailles
Ceux qu'au glaive des batailles
Le dieu Mars avait promis :
Citoyens voilà vos frères!
Ils ont pour lits funéraires
Les drapeaux des ennemis.

Survivre à sa victoire, ô douce et noble vie!
Mourir victorieux, ô mort digne d'envie!

Il rentre sans blessure, et non pas sans lauriers,
L'heureux vengeur de nos dieux domestiques.
Quels bras reconnaissants ont dressé ces portiques!
Que de fleurs sur ses pas! que d'emblèmes guerriers!
Le peuple, aux jeux publics où ce héros préside,
Se lève devant son appui;
Le vieillard lui fait place, et la vierge timide
Le montre à sa compagne en murmurant : C'est lui!

Il rentre le vainqueur, mais porté sur ses armes.
Est-il pour son bûcher d'appareil assez beau?
Pour le pleurer est-il assez de larmes?
Est-il marbre assez pur pour orner son tombeau?
Ses exploits sont chantés, sa mémoire est chérie;
Il monte au rang des dieux qu'adore la patrie.
Elle comble d'honneurs ses mânes triomphants,
Et son père, et ses fils, et sa famille entière,
Et les enfants de ses enfants
Dans leur postérité dernière.

Debout, la lyre en main, à l'aspect des deux camps,
Ainsi chantait le vieux Tyrtée.
Pour la Grèce ressuscitée
Que ne puis-je aujourd'hui ressusciter ses chants!
Je vous dirais, ô Grecs, ressemblez à vos pères :
Soyez libres comme eux, ou mourez en héros.
Jadis vous combattiez vos frères,
Et vous combattez vos bourreaux.

Ils viennent! Aux clartés dont la mer se colore
J'ai reconnu leurs pavillons.
Quel volcan a lancé ces épais tourbillons?
Dans l'ombre de la nuit quelle effroyable aurore!...
La dernière pour toi, que la flamme dévore,
Chio (1), tu vois tomber tes pieux monuments.
Ils tombent ces palais que l'art en vain décore;
Et de ces bois en fleurs, où de tendres serments
Hier retentissaient encore,
Sortent de longs gémissements.

Ouvrez les yeux, ô Grecs! ô Grecs, prêtez l'oreille :
Vous verrez le tombeau, vous entendrez les cris
De tout un peuple qui s'éveille,
Poursuivi par le fer, la foudre et les débris;
Vous verrez une plage horrible, inhabitée,
Où, chassé par les feux vainqueurs de ses efforts,
Le flot qui se recule en roulant sur des morts,
Laisse une écume ensanglantée.

Vengez vos frères massacrés,
Vengez vos femmes expirantes;
Les loups se sont désaltérés
Dans leurs entrailles palpitantes.

Vengez-les, vengez-vous!... Ténédos! Ténédos!
Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots :
Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée,
S'avançaient ces serpents hideux,
Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
De leurs anneaux mouvants fouettant l'onde autour [d'eux,
Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
A leur triple victime attachés tous les deux,
La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,
L'emprisonner dans leurs écailles.

Tels et plus terribles encor,
Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
De vos rames battez les ondes,
Allez, vers ce vaisseau cinglez d'un même essor.
L'incendie a glissé sous la carène ardente;
Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs;
De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
Enveloppe les mâts de ses replis brûlants;
De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,
Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
Et, pour la dévorer, embrassant la victime
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
Ses foudres, ses nochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme (2).

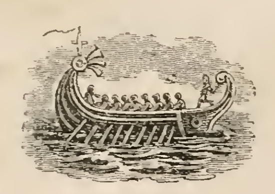
Ah! puisses-tu toujours triompher et punir!
Ce sont mes vœux, ô Grèce, et, devançant l'histoire,
Jadis l'heureux Tyrtée eût prédit ta victoire.
Alors c'était le temps cher à ton souvenir,
Où les amants des filles de mémoire,
Comme dans le passé lisaient dans l'avenir.

Mais du jour qu'infidèle à ces vierges célestes,
Leur hommage adultère a cherché les tyrans;
Du jour qu'ils ont changé leurs parures modestes
Contre quelques lambeaux de la pourpre des grands,
Qu'ils ont d'un art divin profané les miracles,
En illustrant le vice, et consacrant l'erreur,
A leur bouche vénale Apollon en fureur
A ravi le don des oracles.

Condamne-toi, ma Muse, à de stériles vœux :
Mais refuse tes chants aux oppresseurs heureux.
Que de la vérité tes vers soient les esclaves;
De ses chastes faveurs faisons nos seuls amours
Sans orgueil préférons toujours
Une pauvreté libre à de riches entraves,
Et si quelque mortel justement respecté
Entend frémir pour lui les cordes de ma lyre,
O ma Muse, qu'il puisse dire :
« S'il ne m'admirait pas, il ne m'eût pas chanté! »

(1) La catastrophe de Chio eut lieu en 1822; l'incendie et les massacres se prolongèrent pendant les mois de mai et de juin.

(2) Constantin Canaris, commandant des deux brûlots, rend ainsi compte de son expédition de Ténédos : « J'arrivai en rade sous pavillon ottoman; obligé de passer entre la terre et les vaisseaux turcs, je ne pus jeter mes grappins aux bossoirs de l'amiral : alors je profitai du mouvement de la vague pour faire entrer mon beaupré dans un de ses sabords; et dès qu'il fut ainsi engagé, j'y mis le feu en criant aux Turcs, *Vous voilà brûlés comme à Chio!* La terreur se répandit aussitôt parmi eux; je descendis dans mon canot avec mes matelots, sans aucun danger, car l'ennemi ne tira pas même un coup de fusil. »
POUQUEVILLE, *Histoire inédite de la Régénération de la Grèce*, liv. III.



CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

LE VOYAGEUR.

« Tu nous rends nos derniers signaux ;
» Le long du bord le câble crie ;
» L'ancre s'élève et sort des eaux ;
» La voile s'ouvre ; adieu, patrie !

» Des flots l'un par l'autre heurtés
» Je vois fuir les cimes mouvantes,
» Comme les flocons argentés
» Des toisons sur nos monts errantes.

» Je vois se dérouler les nœuds
» Qui mesurent l'humide plaine,
» Et je vogue, averti par eux
» Que loin de toi le vent m'entraîne.

» Doux pays, bois sacrés, beaux lieux,
» Je pars, et pour toujours peut-être ! »
Disait un Grec dans ses adieux
A Cypre qui l'avait vu naître ;

« Sur vos rives la liberté,
» Ainsi que la gloire, est proscrite ;
» Je pars, je les suis, et je quitte
» Le beau ciel qu'elles ont quitté. »

Il chercha la liberté sainte
D'Agrigente aux vallons d'Enna...
Sa flamme antique y semble éteinte,
Comme les flammes de l'Etna.

A Naple, il trouva son idole
Qui tremblait un glaive à la main ;
Il vit Rome, et pas un Romain
Sur les débris du Capitole !

O Venise, il vit tes guerriers ;
Mais ils ont perdu leur audace
Plus vite que tes gondoliers
N'ont oublié les vers du Tasse.

Il chercha sous le ciel du Nord
Pour les Grecs un autre Alexandre...
Ah ! dit-il, le Phénix est mort,
Et ne renaît plus de sa cendre !

A Vienne, il apprit dans les rangs
Des oppresseurs de l'Ausonie
Que le succès change en tyrans
Les vainqueurs de la tyrannie.

Il trouva les Anglais trop fiers ;
Albion se dit magnanime ;
Des noirs elle a brisé les fers,
Et ce sont les blancs qu'elle opprime.

Il parcourt Londre, en y cherchant
Cet homme l'effroi de la terre,
Dont la splendeur à son couchant
Pour tombeau choisit l'Angleterre.

Mais elle a craint ce prisonnier,
Et, reculant devant sa gloire,
A mis l'Océan tout entier
Entre un seul homme et la victoire.

Sur toi, Cadix, il vient pleurer :
Nos soldats couvraient ton rivage ;
Il vient, maudissant leur courage ;
Il part, de peur de l'admirer.

Paris l'appelle ; au seuil d'un temple
Le Grec, dans nos murs arrêté,
Sur l'autel voit la Liberté...
Mais c'est un marbre qu'il contemple,

Semblable à ces dieux inconnus,
A ces images immortelles
Dont les formes sont encor belles,
Dont la divinité n'est plus.

Pour revoir son île chérie,
Il franchit les flots écumants,
Mais le courroux des Musulmans
Avait passé sur sa patrie.

Des débris en couvraient les bords,
Et de leur cendre amoncelée
Les vautours, prenant leur volée,
Emportaient les lambeaux des morts (1).

Il dit, s'élançant dans l'abîme :
« Les peuples sont nés pour souffrir;
» Noir Océan, prends ta victime,
» S'il faut être esclave ou mourir! »

Ainsi l'alcyon, moins timide,
Part et se croit libre en quittant
La rive où sa mère l'attend
Dans le nid qu'il a laissé vide.

Il voltige autour des palais,
Orgueil de la cité prochaine,
Et voit ses frères, qu'on enchaîne,
Se débattre dans des filets.

Il voit le rossignol, qui chante
Les amours et la liberté,
Puni par la captivité
Des doux sons de sa voix touchante.

De l'Olympe il voit l'aigle altier
Briser, pour sortir d'esclavage,
Son front royal et prisonnier
Contre les barreaux de sa cage.

Vers sa mère il revient tremblant,
Et l'appelle en vain sur la rive,
Où flotte le duvet sanglant
De quelque plume fugitive.

L'oiseau reconnaît ces débris,
Il suit le flot qui les emporte,
Rase l'onde en poussant des cris,
Plonge et meurt... où sa mère est morte.

(1) Cypre fut désolée par les Turcs au mois d'août 1822. Soixante bourgs ou villages avaient entièrement disparu au mois de septembre de la même année.
POUQUEVILLE, *Histoire inédite de la Régénération de la Grèce*, liv. IX.



SIXIÈME MESSÉNIENNE.

A NAPOLÉON.

De lumière et d'obscurité,
De néant et de gloire étonnant assemblage,
Astre fatal aux rois comme à la liberté,
Au plus haut de ton cours porté par un orage,
Et par un orage emporté,
Toi, qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage,
D'égal à ton bonheur que ton adversité;

Dieu mortel, sous tes pieds les monts courbant leurs [têtes
T'ouvraient un chemin triomphal,
Les éléments soumis attendaient ton signal :
D'une nuit pluvieuse écartant les tempêtes,
Pour éclairer tes fêtes,
Le soleil t'annonçait sur son char radieux;
L'Europe t'admirait dans une horreur profonde,
Et le son de ta voix, un signe de tes yeux,
Donnaient une secousse au monde.

Ton souffle du chaos faisait sortir les lois;
Ton image insultait aux dépouilles des rois,
Et, debout sur l'airain de leurs foudres guerrières,
Entretenait le ciel du bruit de tes exploits.
Les cultes renaissants, étonnés d'être frères,
Sur leurs autels rivaux, qui fumaient à la fois,
Pour toi confondaient leurs prières.

« Conservez, disaient-ils, le vainqueur du Thabor,
» Conservez le vainqueur du Tibre; »
Que n'ont-ils pour ta gloire ajouté plus encor :
« Dieu juste, conservez le roi d'un peuple libre! »

Tu régnerais encor si tu l'avais voulu.
Fils de la liberté, tu détrônas ta mère.
Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère,
Tu croyais l'accabler, tu l'avais résolu;
Mais le tombeau creusé pour elle
Dévore tôt ou tard le monarque absolu :
Un tyran tombe ou meurt; seule elle est immortelle.

Justice, droits, serments, peux-tu rien respecter?
D'un antique lien périsse la mémoire!
L'Espagne est notre sœur de dangers et de gloire;
Tu la veux pour esclave, et, n'osant ajouter
A ta double couronne un nouveau diadème,
Sur son trône conquis ton orgueil veut jeter
Un simulacre de toi-même.

Mais non, tu l'espérais en vain.
Ses prélats, ses guerriers l'un l'autre s'excitèrent,
Les croyances du peuple à leurs voix s'exaltèrent.
Quels signes précurseurs d'un désastre prochain!
Le beffroi, qu'ébranlait une invisible main,
S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes;
Les images des preux s'agitaient sous leurs armes;
On avait vu des pleurs mouiller leurs yeux d'airain :
On avait vu le sang du Sauveur de la terre
Des flancs du marbre ému sortir à longs ruisseaux,
Les morts erraient dans l'ombre, et ces cris : Guerre! [Guerre!
S'élevaient du fond des tombeaux.

Une nuit, c'était l'heure où les songes funèbres
Apportent aux vivants les leçons du cercueil;
Où le second Brutus vit son génie en deuil
Se dresser devant lui dans l'horreur des ténèbres;
Où Richard, tourmenté d'un sommeil sans repos,
Vit les mânes vengeurs de sa famille entière,
Rangés autour de ses drapeaux,
Le maudire et crier : Voilà ta nuit dernière!

Napoléon veillait, seul et silencieux :
La fatigue inclinait cette tête puissante
Sur la carte immobile où s'attachaient ses yeux;
Trois guerrières, trois sœurs parurent sous sa tente.

Pauvre et sans ornements, belle de ses hauts faits,
La première semblait une vierge romaine

Dont le ciel a bruni les traits.
Le front ceint d'un rameau de chêne,
Elle appuyait son bras sur un drapeau français.
Il rappelait un jour d'éternelle mémoire ;
Trois couleurs rayonnaient sur ses lambeaux sacrés
Par la foudre noircis, poudreux et déchirés,
Mais déchirés par la victoire.

« Je t'ai connu soldat; salut : te voilà roi.
» De Marengo la terrible journée
» Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
» Salut; je suis sa sœur aînée.

» Je te guidais au premier rang;
» Je protégeai ta course et dictai la parole
» Qui ranima des tiens le courage expirant,
» Lorsque la mort te vit si grand,
» Qu'elle te respecta sous les foudres d'Arcole.

» Tu changeas mon drapeau contre un sceptre d'airain :
» Tremble, je vois pâlir ton étoile éclipsée.
» La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
» Adieu ! ton règne expire et ta gloire est passée. »

La seconde unissait aux palmes des déserts
Les dépouilles d'Alexandrie.
Les feux dont le soleil inonde sa patrie,
De ses brûlants regards allumaient les éclairs.

Sa main, par la conquête armée,
Dégouttante du sang des descendants d'Omar,
Tenait le glaive de César
Et le compas de Ptolémée.

« Je t'ai connu banni, salut : te voilà roi.
» Du mont Thabor la brillante journée
» Dans tes fastes, dit-elle, a pris place après moi ;
» Salut ! je suis sa sœur aînée.

» Je te dois l'éclat immortel
» Du nom que je reçus aux pieds des Pyramides.
» J'ai vu les turbans d'Ismaël
» Foulés au bord du Nil par tes coursiers rapides.
» Les arts sous ton égide avaient placé leurs fils,
» Quand des restes muets de Thèbe et de Memphis
» Ils interrogeaient la poussière ;
» Et, si tu t'égarais dans ton vol glorieux,
» C'était comme l'aiglon qui se perd dans les cieux,
» C'était pour chercher la lumière.

» Tu voulus l'étouffer sous ton sceptre d'airain :
» Tremble; je vois pâlir ton étoile éclipsée.
» La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
» Adieu ! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

La dernière... ô pitié, des fers chargeaient ses bras !
L'œil baissé vers la terre où chacun de ses pas
Laissait une empreinte sanglante,
Elle s'avançait chancelante
En murmurant ces mots : MEURT ET NE SE REND PAS.
Loin d'elle les trésors qui parent la conquête,
Et l'appareil des drapeaux prisonniers !
Mais des cyprès, beaux comme des lauriers,
De leur sombre couronne environnaient sa tête.

« Tu ne me connaîtras qu'en cessant d'être roi.
» Écoute et tremble : aucune autre journée
» Dans tes fastes jamais n'aura place après moi,
» Et je n'eus point de sœur aînée.

» De vaillance et de deuil souvenir désastreux,
» J'affranchirai les rois que ton bras tient en laisse,
» Et je transporterai la chaîne qui les blesse
» Aux peuples qui vaincront pour eux.
» Les siècles douteront, en lisant ton histoire,
» Si tes vieux compagnons de gloire,
» Si ces débris vivants de tant d'exploits divers,
» Se sont plus illustrés par trente ans de victoire,
» Que par un seul jour de revers.

» Je chasserai du ciel ton étoile éclipsée ;
» Je briserai ton glaive et ton sceptre d'airain :
» La force est sans appui, du jour qu'elle est sans frein.
» Adieu ! ton règne expire, et ta gloire est passée. »

Toutes trois vers le ciel avaient repris l'essor,
Et le guerrier surpris les écoutait encor :
Leur souvenir pesait sur son âme oppressée ;
Mais aux roulements du tambour,
Cette image bientôt sortit de sa pensée,
Comme l'ombre des nuits se dissipe effacée
Par les premiers rayons du jour.

Il crut avoir dompté les enfants de Pélage ;
Entraîné de nouveau par ce char vagabond
Qui portait en tous lieux la guerre et l'esclavage,
Passant sur son empire, il le franchit d'un bond ;
Et tout fumants encor, ses coursiers hors d'haleine,
Que les feux du midi naguère avaient lassés,
De la Bérésina, qui coulait sous sa chaîne,
Buvaient déjà les flots glacés.

Il dormait sur la foi de son astre infidèle,

Trompé par ces flatteurs dont la voix criminelle
L'avait mal conseillé.
Il rêvait, en tombant, l'empire de la terre,
Et ne rouvrit les yeux qu'aux éclats du tonnerre :
Où s'est-il réveillé!...

Seul et sur un rocher d'où sa vie importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune,
Du fond de son exil encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune.

Laissant l'Europe vide et la victoire en deuil,
Ainsi, de faute en faute et d'orage en orage,
Il est venu mourir sur un dernier écueil,
Où sa puissance a fait naufrage.
La vaste mer murmure autour de son cercueil.

Une île t'a reçu sans couronne et sans vie,
Toi qu'un empire immense eut peine à contenir;
Sous la tombe, où s'éteint ton royal avenir,
Descend avec toi seul toute une dynastie.
Et le pêcheur le soir s'y repose en chemin;
Reprenant ses filets qu'avec peine il soulève,
Il s'éloigne à pas lents, foule ta cendre, et rêve...
A ses travaux du lendemain.



SEPTIÈME MESSÉNIENNE.

LORD BYRON.

« Non, tu n'es pas un aigle, » ont crié les serpents,
Quand son vol faible encor trompait sa jeune audace :
Et déjà sur le dos de ces monstres rampants
Du bec vengeur de l'aigle il imprimait la trace ;
Puis, le front dans les cieux de lumière inondés,
Les yeux sur le soleil, les ongles sur la foudre,
Il dit à ces serpents qui sifflaient dans la poudre :
« Que suis-je? répondez. »

Tel fut ton noble essor, Byron; et quelle vie,
Vieille de gloire en un matin,
D'un bruit plus imposant, d'un éclat plus soudain,
Irrita la mort et l'envie?
Par de lâches clameurs quel génie insulté
Dans son obscurité première,
Changea plus promptement et sa nuit en lumière,
Et son siècle en postérité?

Poëtes, respectez les prêtres et les femmes,
Ces terrestres divinités!
Comme dans les célestes âmes,
L'outrage est immortel dans leurs cœurs irrités.
Un temple, qu'on mutile (1), a recueilli Voltaire :
Vain refuge, et l'écho des foudres de la chaire,
Que le prêtre accoutume à maudire un grand nom,
Tonne encor pour chasser son ombre solitaire
Des noirs caveaux du Panthéon.

Byron, tu préféras, sous le ciel d'Ibérie,
Des roses de Cadix l'éclat et les couleurs
Aux attraits de ces nobles fleurs
Pâles comme le ciel de ta froide patrie (2) ;
De là tes jours de deuil, de là tes longs malheurs!
Des vierges d'Albion la beauté méprisée
Te poursuivit jusqu'au cercueil.
Et de l'Angleterre abusée
Tu fus le mépris et l'orgueil.

En vain leurs yeux ardents dévoraient tes ouvrages ;
L'auteur par son exil expia ses outrages;
Et tu n'as rencontré sous des cieux différents,
Des créneaux de Chillon aux débris de Mégare,
Des gouffres d'Abydos aux cachots de Ferrare,
Que sujets d'accuser les dieux et les tyrans.

Victime de l'orgueil, tu chantas les victimes
Qu'il immole sur ses autels;
Entouré de débris qui racontaient des crimes,
Tu peignis de grands criminels.
Rebelle à ton malheur, ton âme indépendante
N'en put sans désespoir porter le joug de fer :
Persécuté comme le Dante,
Comme lui tu rêvas l'enfer.

L'Europe doit t'absoudre, en lançant l'anathème
Sur tes tristes imitateurs.
La gloire n'appartient qu'aux talents créateurs;
Sois immortel : tu fus toi-même.
Il brille d'un éclat que rien ne peut ternir,
Ce tableau de la Grèce au cercueil descendue,
Qui n'a plus de vivant que le grand souvenir
De sa gloire à jamais perdue.

Contemplez une femme, avant que le linceul (3)
En tombant sur son front brise votre espérance
Le jour de son trépas, ce premier jour du deuil

(1) Allusion à cette belle inscription, qu'on avait effacée sur le fronton du Panthéon : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. La révolution de 1830 a rendu le monument aux grands hommes, et rétabli l'inscription.

(2) Who round the north for paler dames would seek?
How poor their forms appear! how languid, wan, and weak!
CHILDE-HAROLD, Canto I.

(3) Tout le monde connaît ces beaux vers de lord Byron :

He who hath bent him o'er the dead
Ere the first day of death is fled,
The first dark day of nothingness,
The last of danger and distress... etc.

Où le danger finit, où le néant commence :
Quelle triste douceur! quel charme attendrissant!
Que de mélancolie, et pourtant que de grâce
Dans ses lèvres sans vie où la pâleur descend!
Comme votre œil avide admire en frémissant
Le calme de ses traits dont la forme s'efface,
La morne volupté de son sein pâlissant!
Du corps inanimé l'aspect glace votre âme;
Pour vous-même attendri, vous lisez vos destins
Dans l'immobilité de ses beaux yeux éteints.
Ils ont séduit, pleuré, lancé des traits de flamme,
Et les voilà sans feux, sans larmes, sans regard!
Pour qu'il vous reste un doute, il est déjà trop tard;
Mais l'espoir un moment suspendit votre crainte,
Tant sa tête repose avec sérénité!
Tant la main de la mort s'est doucement empreinte
Sur ce paisible front par elle respecté,
Où la vie en fuyant a laissé la beauté!

C'est la Grèce, as-tu dit, c'est la Grèce opprimée;
La Grèce belle encor, mais froide, inanimée;
La Grèce morte!... Arrête, et regarde ses yeux :
Leur paupière longtemps fermée
Se rouvre à la clarté des cieux.
Regarde, elle s'anime; écoute, sous ses chaînes
Son corps frémit et s'est dressé.
Ce pur sang, que le fer a tant de fois versé,
Pour se répandre encor bouillonne dans ses veines;
Son front qui reprend sa fierté,
Pâle d'un long trépas, menace et se relève;
Son bras s'allonge et cherche un glaive;
Elle vit, elle parle, elle a dit : Liberté!

Morte, tu l'admirais; vivante, qu'elle est belle!
Tu ne peux résister à son cri qui t'appelle.
Tu cours, tu la revois, mais c'est en expirant.
Oh! qui pourrait des Grecs retracer les alarmes,
Les vœux, les chants de deuil mêlés au bruit des armes?
Autour de la croix sainte, aux pieds des monts errant,
Le peuple confondait, dans l'ardeur de son zèle,
Son antique croyance avec sa foi nouvelle,
Invoquait tous ses dieux, et criait en pleurant :

« Vent, qui donnes la vie à des fleurs immortelles,
» Toi, par qui le laurier vieillit sans se flétrir;
» Vent, qui souffles du Pinde, accours, étends tes [ailes;
» Ton plus beau laurier va mourir!

» Flots purs, où s'abreuvait la poésie antique,
» Childe-Harold sur vos bords revient pour succomber;
» Versez votre rosée à ce front héroïque
» Que la mort seule a pu courber.

» Dieux rivaux, de nos pleurs séchez la source amère;
» Dieu vainqueur de Satan, dieu vainqueur de Python,
» Renouvelez pour lui les jours nombreux d'Homère
» Et la vieillesse de Milton! »

N'invoquez pas les vents, insensés que vous êtes!
Leur souffle aime à flétrir la palme des poëtes,
Tandis qu'il mûrit les poisons!
N'invoquez par les flots des fontaines sacrées;
Ils brûlent tôt ou tard les lèvres inspirées
Pour qui semblaient couler leurs dons!
N'invoquez pas les dieux; ils dorment; la mort veille.
Pour peu qu'un bruit de gloire ait dénoncé vos jours
A son impitoyable oreille,
La mort entend; les dieux sont sourds!

Il n'est plus! il n'est plus! toi qui fus sa patrie,
Pleure, ingrate Albion : l'exil paya ses chants.
Berceau de ses aïeux (1), pleure, antique Neustrie;
Corneille et lui sont tes enfants.

Et toi, que son trépas livre sans espérance
Aux chaînes des tyrans qu'auraient punis ses vers,
Pleure, esclave; son luth consolait ta souffrance,
Son glaive aurait brisé tes fers!

Les Grecs le vengeront, ils l'ont juré : la gloire
Prépare les funèbres jeux
Qu'ils vont offrir à sa mémoire.
Qu'ils marchent, que son cœur repose au milieu d'eux,
Enseveli par la victoire.
Alors avec le fer du croissant abattu
Ils graveront sur son dernier asile :
« O sort! que ne l'épargnais-tu! [Achille. »
» Il chantait comme Homère, il fût mort comme

Ah! quels que soient les lieux par sa tombe illustrés,
Temple de la vertu, des arts, de la vaillance,
Dont Londre est fière encor et qu'a perdu la France,
Son ombre doit s'asseoir sous tes parvis sacrés.

Westminster, ouvre-toi! Levez-vous devant elle,
De vos linceuls dépouillez les lambeaux,
Royales majestés! et vous, race immortelle,
Majestés du talent, qui peuplez ces tombeaux!
Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme...
Pressez-vous, faites place à ce digne héritier!
Milton, place au poëte! Howe, place au guerrier!
Pressez-vous, rois, place au grand homme!

(1) La famille de lord Byron est originaire de Normandie : ses aïeux suivirent en Angleterre Guillaume le Conquérant.

ÉPILOGUE.

A vous, puissants du monde, à vous, rois de la terre,
Qui tenez dans vos mains et la paix et la guerre,
A vous de décider si, lassés de souffrir,
Les Grecs ont pris le fer pour vaincre ou pour mourir:
Si du Tage au Volga, de la Tamise au Tibre,
L'Europe désormais doit être esclave ou libre.
Libre, elle bénira votre auguste équité;
Non qu'elle offre ses vœux à cette liberté,
Qui des plus saintes lois s'affranchit par le glaive,
Marche sans but, sans frein, sur des débris s'élève,
Triomphe dans le trouble, et, vantant ses bienfaits,
Pour un abus détruit enfante cent forfaits.
La sage liberté qu'elle attend, qu'elle implore,
Qui préside à mes chants, que tout grand peuple adore,
Par le bonheur public affermit les États;
Créant des citoyens, elle fait des soldats,
Enchaîne la licence, abat la tyrannie,
Des pouvoirs balancés entretient l'harmonie,
Réunit les sujets sous le sceptre des rois,
Rapproche tous les rangs, garantit tous les droits,
Et, favorable à tous, de son ombre éternelle
Couvre jusqu'aux ingrats qui conspirent contre elle!
Ainsi le chêne épais reçoit sous ses rameaux,
Défend des feux du jour ces immondes troupeaux
Qui, cherchant à ses pieds leur sauvage pâture,
Des gazons soulevés flétrissent la verdure,
Insultent vainement dans ses profonds appuis
Ce tronc, qui leur prodigue et son ombre et ses fruits,
Et les écraserait de ses vastes ruines,
S'ils pouvaient de la terre arracher ses racines.





Livre Troisième.

PREMIÈRE MESSÉNIENNE.

LE DÉPART.

A bord de *la Madone*.

Que la brise des mers te porte mes adieux,
O France, je te quitte; adieu, France chérie!
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!

Il tombe ce mistral, dont le souffle glacé
M'enchaînait dans le port de l'antique Marseille;
Mon brick napolitain, qui sommeillait la veille
Sur cette onde captive où les vents l'ont bercé,
Aux cris qui frappent mon oreille
Sous ses agrès tremblants s'émeut, frémit, s'éveille,
Et loin du port s'est élancé.

O toi, des Phocéens brillante colonie,
Adieu, Marseille, adieu! Je vois blanchir tes forts.
Puisses-tu féconder, par de constants efforts,
Les germes de vertu, de valeur, de génie,
Dont les Grecs, tes aïeux, vinrent semer tes bords!
Que la mer te soit douce, et que le ciel prospère
Regarde avec amour tes opulents remparts!
O fille de la Grèce, encore adieu! je pars;
Sois plus heureuse que ta mère!

Je les brave tes flots, je ris de leur courroux;
J'aime à sentir dans l'air leur mordante amertume;
Ils viennent, et de loin soulevant leur écume,
A la proue élancés, ils bondissent vers nous.
Mais, tels que des lions dont la fureur avide
Sous une main connue expire en rugissant,
Je les vois caresser le voile blanchissant
De la Madone qui nous guide,
Lorsque son bras doré, sur leur dos s'abaissant,
Joue avec leur crinière humide.
Courage, mon vaisseau! double ce cap lointain;
Penche-toi sur les mers; que le beaupré s'incline
Sous le foc déployé qui s'enfle et le domine.
Mais ce cap, c'est la France; elle aura fui demain...
Je l'entends demander, d'une voix douce et fière,
Sur quels bords, dans quels champs en lauriers plus fé-
Ma muse va chercher des débris et des noms, [conds,
Et des siècles passés évoquer la poussière?
Elle étale au midi ses monuments romains,
Les colonnades de ses bains,
De ses cirques déserts la ruine éloquente,
Ce temple sans rival, dont la main d'Apollon,
Sur des appuis de marbre et des feuilles d'acanthe,
Suspendit l'élégant fronton;
Ses palais, ses tombeaux, ses théâtres antiques,
Et les deux monts unis où gronde le Gardon
Sous un triple rang de portiques.

Elle me montre au nord ses murs irréguliers,
Et leurs clochers pieux sortant d'un noir feuillage,
Où j'entendais gémir, durant les nuits d'orage,
Et la muse des chevaliers,
Et les spectres du moyen âge;

Ses vieux donjons normands, bâtis par nos aïeux,
Et les créneaux brisés du château solitaire,
Qui raconte leur gloire, en parlant à nos yeux
De ce bâtard victorieux
Dont le bras conquit l'Angleterre.

Je la vois, cette France, agiter les rameaux
Du chêne prophétique adoré des druides;
Elle couronne encor leurs ombres intrépides
De la verveine des tombeaux,
Et chante les exploits prédits par leurs oracles;
Que, sous les trois couleurs, sous l'aigle ou sous les lis,
Vingt siècles rivaux de miracles
Par la victoire ont accomplis.

Puis, voilant sous des pleurs l'éclat dont son œil brille,
Elle m'invite avec douceur
A reprendre ma place au foyer de famille,
Et murmure les noms d'un père et d'une sœur...
Arrête, mon vaisseau, tu m'emportes trop vite.
Pour mes derniers regards que la France a d'attraits!
Quel parfum de patrie apporte ce vent frais!
Que la patrie est belle au moment qu'on la quitte!

Famille, et vous, amis, recevez mes adieux!
Et toi, France, pardonne! Adieu, France chérie,
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!...

Deux fois dans les flots purs, où tremblait sa clarté,
J'ai vu briller du ciel l'éblouissante image,
Et dans l'ombre, deux fois, la proue à son passage
Creuser en l'enflammant un sillon argenté.

Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues?
Leur pied se perd sous l'onde, et leur front dans les nues.
C'est la Corse!... O destin! Faible enfant sur ce bord,
Sujet à sa naissance, et captif à sa mort,
Il part du sein des mers où plus tard il retombe,
Celui dont la grandeur eut, par un jeu du sort,
Une île pour berceau, pour asile et pour tombe.

Tel du vaste Océan chaque jour nous voyons
Le globe du soleil s'élever sans rayons;
Il monte, il brille, il monte encore;
Sur le trône vacant de l'empire des cieux,
Il s'élance, et, monarque, il découvre à nos yeux
Sa couronne de feu dont l'éclat nous dévore;
Puis il descend, se décolore,
Et dans l'Océan, étonné
De le voir au déclin ce qu'il fut à l'aurore,
Rentre pâle et découronné.

Où va-t-il cet enfant qui s'ignore lui-même?
La main des vieux nochers passe sur ses cheveux
Qui porteront un diadème.
Ils lui montrent la France en riant de ses jeux...
Ses jeux seront un jour la conquête et la guerre;
Les bras de cet enfant ébranleront la terre.
O toi, rivage hospitalier,
Qui le reçois sans le connaître,
Et le rejetteras sans pouvoir l'oublier,
France, France, voilà ton maître!
Louis, voilà ton héritier!

Où va-t-il ce vainqueur que l'Italie admire?
Il va du bruit de ses exploits
Réveiller les échos de Thèbe et de Palmire.
Il revient; tout tremble à sa voix;
Républicains trompés, courbez-vous sous l'empire!
Le midi de sa gloire alors le couronna
Des rayons d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna.
Esclaves et tyrans, sa gloire était la nôtre,
Et d'un de ses deux bras, qui nous donna des fers,
Appuyé sur la France, il enchaînait de l'autre
Ce qui restait de l'univers.

Non, rien n'ébranlera cette vaste puissance...
L'île d'Elbe à mes yeux se montre et me répond.
C'est là qu'il languissait, l'œil tourné vers la France.
Mais un brick fend ces mers: « Courbez-vous sur le pont!
» A genoux! le jour vient d'éclore;
» Couchez-vous sur cette arme inutile aujourd'hui!
» Cachez ce lambeau tricolore... »
C'est sa voix : il aborde, et la France est à lui.

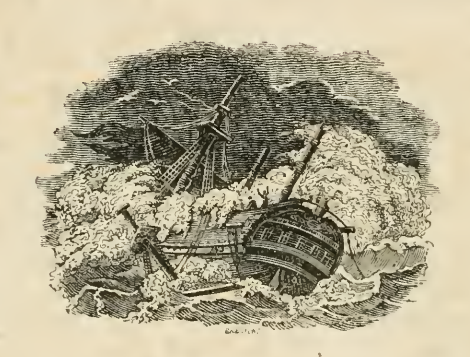
Il la joue, il la perd; l'Europe est satisfaite,
Et l'aigle, qui, tombant aux pieds du léopard,
Change en grand capitaine un héros de hasard,
Illustre aussi vingt rois, dont la gloire muette
N'eût jamais retenti chez la postérité;
Et d'une part dans sa défaite,
Il fait à chacun d'eux une immortalité.

Il n'a régné qu'un jour; mais à travers l'orage
Il versait tant d'éclat sur son peuple séduit,
Que le jour qui suivit son rapide passage,
Terne et décoloré, ressemblait à la nuit.

La Liberté parut : son flambeau tutélaire,
Brûlant d'un feu nouveau, nous guide et nous éclaire.
Depuis l'heure où, donnant un maître à des héros,
Rome enfanta César, la nature épuisée
Pour créer son pareil s'est longtemps reposée.
La voilà derechef condamnée au repos.

Respirons sous les lois, et mieux instruits que Rome,
Profitons, pour fonder leur pouvoir souverain,
Des siècles de répit promis au genre humain
Par l'enfantement d'un seul homme.

Défends ta liberté, ce sont là mes adieux!
France, préfère à tout ta liberté chérie;
Adieu, doux ciel natal, terre où j'ouvris les yeux!
Adieu, patrie! adieu, patrie!



DEUXIÈME MESSÉNIENNE.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

AUX AMÉRICAINS.

En quarantaine.

« En Europe! en Europe! - Espérez! - Plus d'espoir!
» - Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un mon-
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir, [de. »
Perçait de l'horizon l'immensité profonde;
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond,
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître!
» - Le jour! et que vois-tu? - Je vois l'immensité. »

Qu'importe! il est tranquille... Ah! l'avez-vous pensé?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente,
Ce cœur, qui tour à tour brûlant ou sans chaleur
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur;
Vous comprendrez alors que, durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments;
Vous direz : ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments!

Oh! qui peindra jamais cet ennui dévorant,
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires,
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend,
Fou sublime, insulté par des sages vulgaires?
Tu le fus, Galilée! Ah! meurs... infortuné;
A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,
Quand, pâle et d'une voix que la douleur altère,
Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,
Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissants.

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il? aux voix : - La mort! - la mort! - la mort!
» Qu'il triomphe demain ou parjure il expire. »
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb grand homme un jour plus tard!

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or;
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien!... »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien!...

Regarde : les vois-tu, la foudre dans les mains,
Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage
Effacer, en courant, du nombre des humains
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage?
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le cacique étendu sur ce brasier brûlant;
Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible,
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue; elle s'ouvre : descends!
Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,
Captifs privés du jour, dont les bras languissants
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent;
Cadavres animés, poussant des cris confus
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,
S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
Et qu'une longue mort traîne dans les tortures
De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
Par le crime obtenu pour enfanter le crime,
Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,
Par cent chemins honteux, du trésor d'un seul homme
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,
Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or! tout pour de l'or! Les peuples débordés,
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
L'écume des humains que l'Europe a vomie.
Toi seul l'as dévasté ce continent désert
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert;
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait cette image.
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.
Tout change : il voit au nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondé par le sang;
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre,
Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère
Transformait en cité de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire; ils montrent Washington,
Et Colomb reconnaît le héros véritable.
O vieux Cincinnatus, inflexible Caton,
Votre antique vertu n'est donc pas une fable?
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,
Et non moins révéré sous des traits différents,
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs?
Quel monarque ou quel Dieu sur ce bord va descendre?
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,
Le sol républicain que jeune il vint défendre.
De respect et d'amour il marche environné.
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné :
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
Pour la liberté sainte a toujours combattu,
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage,
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh! combien cet empire a pris un noble essor
Depuis les jeux sanglants de sa virile enfance!
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence!
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés
Sous les feux du midi produit l'indépendance :
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant Bolivar chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,
Fleurit et livre aux vents ses parfums voyageurs :
Tel ce naissant empire, et l'exemple qu'il donne,
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

« O Liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
» Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
» Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil

» Secoue, en m'appelant, ses mains longtemps captives;
» D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
» Engourdis sous un joug dont ils aiment le poids;
» De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
» Va donc, fille du ciel, va par delà les mers.
» Va, toi qu'ils croyaient morte, et qui n'es qu'endormie,
» Briser les fers rouillés de leur vieil univers! »

Colomb se ranimait à cette noble voix.

Terre! s'écria-t-on, terre! terre!... Il s'éveille;
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah! c'était peu!... Que reçut-il? des fers.



TROISIÈME MESSÉNIENNE.

LE VAISSEAU (1).

Naples.

Par les flots balancée, une barque légère,
Hier, m'avait porté sur ce vaste vaisseau,
Qui fatiguait le golfe et sa vaine colère
D'un inébranlable fardeau.
Ses longs mâts dans les cieux montaient en pyramides;
Comme un serpent ailé, leur flamme, au sein des airs,
Déroulait ses anneaux rapides,
Et j'admirais ce noir géant des mers,
Armé d'un triple rang de bronzes homicides,
Qui sortaient à demi de ses flancs entr'ouverts.

Ces mots : demain ! demain ! ce doux nom de la Grèce,
Volent de bouche en bouche : on s'agite, on s'empresse,
L'un, penché sous les ponts, aux câbles des sabords,
Enchaîne les foudres roulantes;
L'autre court, suspendu sur les vergues tremblantes;
Où la voile, en criant, cède à ses longs efforts.
Leur chef le commandait, et son regard tranquille
De la poupe à la proue errait de tous côtés,
Avant d'abandonner cette masse immobile
Au souffle des vents irrités.

Ainsi, prêt à quitter les sphères immortelles,
Pour ravir une proie au vautour furieux,
L'aigle, tranquille et fier, se mesure des yeux,
Essaye, en les ouvrant, si ses ongles fidèles
A sa colère obéiront encor,
Et, pour battre les airs, étend deux fois ses ailes,
Avant de prendre son essor.

Témoin de ces apprêts, debout sous la misaine,
Il part, disais-je, il part; mais doit-il affranchir
Les généreux enfants de Sparte et de Messène?
Doit-il sous un pacha les contraindre à fléchir?
Pour qui grondera son tonnerre?
A ce peuple persécuté
Porte-t-il dans ses flancs ou la paix ou la guerre,
L'esclavage ou la liberté?

La liberté, sans doute!... et la Grèce est mourante;
Son sang coule et s'épuise. Ah! qu'il parte! il est temps
De sauver, d'arracher au sabre des sultans
La victime encor palpitante
Quand je la vois toucher à ses derniers instants,
Il fatigue mon cœur d'une trop longue attente.

Comme toi menaçant, et comme toi muet,
Vésuve, que fait-il sous ton double sommet,
Qui, trompant mon espoir par la vapeur légère
Que ta bouche béante exhale vers les cieux,
Fume éternellement sans éblouir mes yeux
Du spectacle de ta colère!

Dors volcan imposteur, par les ans, refroidi;
Dors, et sois pour l'enfance un objet de risée,
Vieillard, sous la cendre engourdi;
Je suis las d'insulter à ta lave épuisée;
Mais qu'il tonne du moins, ce Vésuve flottant;
Moins avare que toi des flammes qu'il recèle,
Que son courroux tardif soit juste en éclatant
Sur les mers du Bosphore où Canaris l'appelle!

Quand il fendra leurs flots, si souvent éclairés
Par des esquifs brûlants qui vengeaient la patrie,
S'il faut une étincelle à sa flamme assoupie,
Qu'elle s'allume aux feux de ces brandons sacrés

(1) Ce vaisseau devait porter à Constantinople M. Stratford-Canning, ambassadeur d'Angleterre, et le bruit courait alors que la mission de ce diplomate avait pour but l'affranchissement de la Grèce.

Que la Grèce avait préparés
Pour les flottes d'Alexandrie !

Mais non; son seul aspect sous les murs ottomans
Fera triompher la croix sainte;
Il verra du sérail trembler les fondements,
Les flots de Marmara se troubleront de crainte,
Et, sans contraindre Athène à payer un succès
Qui l'arrache expirante au joug de l'infidèle,
Si l'Anglais la délivre, au moins quelques Français
Auront versé leur sang pour elle.

Toi, qu'ils ont devancé dans ton noble dessein,
Vaisseau libérateur, reçois-moi sur ton sein;
Pars, va me déposer sous ces blanches colonnes
Où Socrate inspirait les discours de Platon.
Mes yeux verront flotter les premières couronnes
Que les Grecs vont suspendre aux murs du Parthénon.
Laisse-moi, sous des fleurs et sous de verts feuillages,
Consacrés par mes mains à ses dieux exilés,
Laisse-moi cacher les outrages
De ses marbres vainqueurs de la guerre et des âges
Que votre Elgin a mutilés.

Je les verrai, ces morts qui vivent dans l'histoire,
Pour saluer des jours si beaux,
Renaître et soulever les trois mille ans de gloire
Dont le temps chargea leurs tombeaux;
Et moi, chantant comme eux ces jours de délivrance,
J'irai mêler la voix, l'hymne à peine écouté
D'un obscur enfant de la France,
A leurs cris de reconnaissance,
A leurs hymnes de liberté.

Va donc, n'hésite plus, n'attends pas les étoiles;
Des flambeaux de la nuit les feux seront pour toi.
N'entends-tu pas le vent qui frémit dans tes voiles?
Il t'invite à partir : pars, vole, emporte-moi!
Notus, je me confie à ton humide haleine,
A toi, brûlant Siroc, à toi, noir aquilon;
Mugis, qui que tu sois qui souffles vers Athène :
Tout me sera zéphir, quelque vent qui m'entraîne
Du tombeau de Virgile au tombeau de Byron !

Vain songe !... Il dédaigna ma prière inutile.
Hélas! pour un Français il n'avait point d'asile !
Au lever du soleil, mes yeux l'ont découvert
Entre le doux Sorrente, où la grappe dorée
Se marie au citronnier vert,
Et les rochers aigus de la pâle Caprée.

Sans doute il entendit, sur ce pic menaçant,
Le stupide héritier des demi-dieux du Tibre,
Tibère, s'éveillant au nom d'un peuple libre,
Des Grecs ressuscités lui demander le sang.

Sur la rive opposée, il ne put méconnaître
Ce chantre harmonieux que Sorrente a vu naître :
Le Tasse errait encor dans l'asile enchanté
Où l'amour d'une sœur recueillit sa misère.
Du sein de l'immortalité,
Poëte, il fit des vœux pour les enfants d'Homère!...
Le vaisseau cependant voguait sur l'onde amère.
Qui des deux a-t-il écouté?...



QUATRIÈME MESSÉNIENNE.

LA SIBYLLE.

Pouzzole.

Marchons, le ciel s'abaisse, et le jour pâlissant
N'est plus à son midi qu'un faible crépuscule;
Le flot qui vient blanchir les restes du port Jule
Grossit, et sur la cendre expire en gémissant.
Cet orage éloigné que l'Eurus nous ramène
Couvre de ses flancs noirs les pointes de Missène;
Avançons, et, foulant d'un pied religieux
Ces rivages sacrés que célébra Virgile,
Et d'où Néron chassa la majesté des dieux,
Allons sur l'avenir consulter la Sibylle.

« Ces débris ont pour moi d'invincibles appas, »
Me répond un ami, qu'aux doux travaux d'Apelle,
A Rome, au Vatican son art en vain rappelle;
« Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
» Ces lentisques flétris dont la feuille frissonne;
» Ces pampres voltigeants et rougis pas l'automne;
» Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts,
» Ces frêles cyclamen, fanés à leur naissance,
» Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
» Le deuil de la nature au deuil de la puissance.

» Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeux,
» Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides?
» Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
» Qui du soleil levant réfléchissaient les feux?
» C'est là que des clairons la bruyante harmonie
» A d'Auguste expirant ranimé l'agonie;
» Vain remède! et le sang se glaçait dans son cœur,
» Tandis que sur ces mers les jeux de Rome esclave,
» Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
» Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave!

» Ces monuments pompeux, tous ces palais romains,
» Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
» De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre,
» N'ont gardé que des noms en horreur aux humains.
» Les voilà ces arceaux désunis et sans gloire,
» Qui de Caligula rappellent la mémoire!
» Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
» Des mers qui les couvraient d'écume et d'étincelles;
» Leur chaîne s'est rompue et n'est plus qu'un écueil
» Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.

» Ces temples du plaisir par la mort habités,
» Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
» Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes;
» Condamner Agrippine au sein des voluptés.
» Au bruit des flots, roulant sur cette voûte humide,
» Il veillait, agité d'un espoir parricide;
» Il lançait à Narcisse un regard satisfait;
» Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
» Il apprit que ces flots, instruments du forfait,
» Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.

» Tout est mort; c'est la mort qu'ici vous respirez;
» Quand Rome s'endormit de débauche abattue,
» Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
» Il infecte les lieux qu'elle a déshonorés.
» Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
» S'élevait autour d'eux une vapeur immonde
» Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
» Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
» Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
» Les roses dont Pæstum avait jonché ces fêtes.

» Virgile pressentait que, dans ces champs déserts,
» La mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
» Alors qu'il les choisit pour y placer les Ombres,
» Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.

» Contemplez ce pêcheur, voyez, voyez nos guides,
» Interrogez les traits de ces pâtres livides :
» Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
» Qui, laissés par Caron sur le fatal rivage,
» Tendant vers vous la main entrouvrent leurs lambeaux
» Pour mendier le prix de leur dernier passage?.... »

Il disait, et déjà j'écartais les rameaux
Qui cachaient à nos yeux l'antre de la sibylle,
Au fond de ce cratère, où l'Averne immobile
Couvre un volcan éteint de ses dormantes eaux.
L'enfer, devant nos pas, ouvrait la bouche antique
D'où sortit pour Énée une voix prophétique;
Un flambeau nous guidait, et ses feux incertains
Dessinaient sur les murs des larves, des fantômes,
Qui, sans forme et sans vie, et fuyant sous nos mains,
Semblaient le peuple vain de ces sombres royaumes.

« Prêtresse des dieux, lève-toi !
» Viens m'écriai-je alors; furieuse, écumante,
» Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
» Pleine du dieu qui te tourmente,
» Viens, viens, sibylle, et réponds-moi!

» Vers les demeures infernales,
» Dis-moi pourquoi la mort pousse comme un troupeau
» Cette foule d'ombres royales,
» Que nous voyons passer de la pourpre au tombeau!
» Est-ce pour insulter à l'alliance vaine
» Que Waterloo scella de notre sang ?
» Veut-elle, à chaque roi qu'elle heurte en passant,
» Briser un des anneaux de cette vaste chaîne ?

» Le dernier de ces rois, que le souffle du Nord
» A du trône des Czars apporté sur ce bord,
» Pliait sous le nom d'Alexandre ;
» Allons-nous voir les chefs de son armée en deuil
» Donner des jeux sanglants autour de son cercueil,
» Pour un sceptre flottant qu'il ne peut plus défendre?

» Verrons-nous couronner l'héritier de son choix,
» Et ce maître nouveau d'un empire sans lois
» Doit-il, usant ses jours dans les saintes pratiques,
» Assister de loin comme lui
» Aux funérailles héroïques
» D'Athènes qui l'implore et qui meurt sans appui?

» N'offrira-t-elle un jour que des débris célèbres?
» La verrons-nous tomber après ses longs efforts,
» Vide comme Pompei, qui du sein des ténèbres,
» En secouant sa cendre, étale sur vos bords
» Ses murs où manque un peuple, et ses palais funèbres
» Où manquent les restes des morts?

» Réponds-moi, réponds-moi! Furieuse, écumante,
» Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
» Pleine du dieu qui te tourmente,
» Viens, viens, sibylle, et réponds-moi !

» La verrons-nous, cette belle Ausonie,
» Jeter quelques rayons de son premier éclat ?
» Ou ce flambeau mourant des arts et du génie
» Doit-il toujours passer avec ignominie
» De la France aux Germains, du pontife au soldat,
» Semblable aux feux mouvants, aux clartés infidèles
» Qui changeant de vainqueurs volent de mains en mains,
» Vain jouet des combats que livrent les Romains,
» Dans leurs saturnales nouvelles!

» L'Espagne, qui préfère au plus beau de ses droits
» La sainte obscurité dont la nuit l'environne,
» Marâtre de ses fils, infidèle à ses lois,
» A l'esclavage s'abandonne,
» Et s'endort sous sa chaîne en priant pour ses rois.
» Reprendra-t-elle un jour son énergie antique?
» Libre, doit-elle enfin, d'un bras victorieux,
» Combattre et déchirer le bandeau fanatique
» Qu'une longue ignorance épaissit sur ses yeux?

» Un arbre sur la France étendait son ombrage :
» Nous l'entourons encor dans nos bras impuissants;
» Le fer du despotisme a touché son feuillage
» Dont les rameaux s'ouvraient chargés de fruits naissants.

» Si par sa chute un jour le tronc qui les supporte
» Doit de l'Europe entière ébranler les échos,
» Le fer, sous son écorce morte,
» De sa séve de feu tarira-t-il les flots,
» Ou de sa dépouille flétrie
» Quelque rameau ressuscité
» Reprendra-t-il racine au sein de la patrie,
» Au souffle de la liberté?

» Réponds-moi, réponds-moi! furieuse, écumante,
» Le front pâle, et les yeux troublés d'un saint effroi,
» Pleine du dieu qui te tourmente,
» Viens, viens, sibylle, et réponds-moi!... »

J'écoutais : folle attente ! espérance inutile!
L'oracle d'Apollon ne répond qu'à Virgile;
Et ces noms méconnus qu'en vain je répétai,
Ces noms jadis si beaux : Patrie et Liberté,
N'ont pas même aujourd'hui d'écho chez la sibylle.

CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL FOY.

A LA FRANCE.

Rome, *villa Paolina.*

Non, tu ne connais pas encor
Ce sentiment d'ivresse et de mélancolie
Qu'inspire d'un beau jour la splendeur affaiblie,
Toi qui n'as pas vu les flots d'or,
Où nage à son couchant un soleil d'Italie,
Inonder du Forum l'enceinte ensevelie
Et le temple détruit de Jupiter Stator!

Non, tu ne connais pas l'irrésistible empire
Des beautés qu'il déploie au moment qu'il expire,
Si tes yeux n'ont pas vu son déclin vif et pur,
Qui s'éteint par degrés sur Albane et Tibur,
Verser les derniers feux d'une ardeur épuisée
A travers le brillant azur
Des portiques du Colisée!

Sur le mont Janicule et ses pins toujours verts,
Tu meurs, mais dans ta gloire; on t'admire, on te chante;
Tu meurs, divin soleil, au milieu des concerts
De cette Rome plus touchante
Qui pleure ta clarté ravie à ses déserts.
Du trône tu descends comme elle;
Jadis ses monuments t'égalaient en splendeur:
D'une reine déchue amant toujours fidèle,
Que ta lumière est triste et belle
Sur les débris de sa grandeur!
Tes rayons amortis, que le regard supporte,
Pâlissent en les éclairant,
Soleil, et ton éclat mourant
S'unit mieux à leur beauté morte.

Ainsi l'on voit s'éteindre, environné d'hommages,
Le talent inspiré qui, pur et sans nuages,
N'a brillé que par la vertu.
Ainsi nous l'admirons, ainsi nos larmes coulent,
Au milieu des débris de nos lois qui s'écroulent
Comme un monument abattu;
Et l'éclat plus sacré de ce flambeau qui tombe
Répand les derniers feux dont il est embrasé
Sur le temple détruit et sur l'autel brisé
De la Liberté qui succombe.

Dans sa splendeur enseveli,
Glorieux et pleuré par la reconnaissance,
Ainsi mourut celui qui vengea notre France.
Ces traits éloquents ont pâli
Qui de l'âme élancés pénétraient jusqu'à l'âme;
Il s'est ouvert ce cœur, il vient de se briser,
Trop plein pour contenir la généreuse flamme
Qu'il répandait sans l'épuiser.

La patrie, à l'aspect d'une cendre si chère,
A senti s'émouvoir ses entrailles de mère.
Ah! qu'elle pleure, elle a droit de pleurer:
Pour la défendre encore il déposa ses armes.
Elle s'honore en voulant l'honorer.
A le nommer son fils qu'elle trouve des charmes;
Fière de sa douleur, plus belle de son deuil,
A qui voudra les voir qu'elle montre ses larmes;
Car il est des enfants qu'on pleure avec orgueil.

Rome, tes yeux sont morts à ces larmes sacrées
Dont on fait gloire en les versant;
Les cendres de tes fils ne sont plus honorées
Par ce tribut reconnaissant.
En vain leurs nobles cœurs battaient pour la patrie,

Dans ton abaissement en vain ils t'ont chérie ;
Ces murs, dont Michel-Ange a jeté dans les cieux
Le dôme audacieux,
Réservent leurs honneurs à la puissance morte :
Pour elle des concerts, des fleurs et des flambeaux,
Et des bronzes menteurs penchés sur des tombeaux;
Mais pour la vertu, que t'importe?

Aussi, courbé sous l'or du sceptre pastoral,
Ton peuple grave et fier, que ce mépris offense,
Laisse tomber son bras levé pour ta défense;
Il fléchit sous des rois, lui qui n'eut point d'égal
Quand la gloire était ton idole;
Et l'herbe a désuni le pavé triomphal
Qui conduisait au Capitole.

En passant sur la terre où dorment tes héros,
Par les mugissements de sa voix importune
Le bœuf pesant d'Ostie insulte à leur repos,
Ou, symbole vivant de ta triste fortune,
Endormi sous le joug du char qu'il a traîné,
Courbe sa corne noire et son front enchaîné
A la place où fut la tribune.

Et c'est là qu'autrefois les publiques douleurs
Paraient l'urne des morts de gazon et de fleurs!
Vous le savez, race guerrière,
O vous, ossements oubliés,
Muets débris, noble poussière,
Que je sens tressaillir sous les touffes de lierre
De ces tombeaux qu'on foule aux pieds!
Vous le savez, vous tous, qui, pour vos funérailles,
Avez vu Rome en deuil sortir de ses murailles!
Ah! s'il a pu cesser ce culte glorieux
Qu'on rendait au courage, à la sainte éloquence,
Levez-vous, il renaît; Romains, ouvrez les yeux,
Ne regardez pas Rome, et regardez la France.

Il fut orateur et guerrier,
Celui que la France attendrie
Couronne d'un double laurier!
Entendez-vous ces mots : « Valeur, Talent, Patrie! »
Entendez-vous ce cri d'une éloquente voix :
« Ses enfants sont ceux de la France! »
Ce cri, qui d'un seul cœur s'élance,
Semble de tous les cœurs s'élever à la fois...
Orateurs, répondez : jamais plus digne hommage
Honora-t-il un père en sa postérité,
Et jamais votre pauvreté
Laissa-t-elle à vos fils un plus riche héritage?

Et vous aussi, guerriers, levez-vous : contemplez
De nos vieux étendards les vengeurs mutilés!
Ces Romains qui suivaient vos pompes funéraires
Par des exploits plus grands s'étaient-ils signalés
Autour des faisceaux consulaires?
Les travaux, les hivers et l'ardeur des étés
Avaient-ils sur leur front mieux gravé leurs services,
Et leurs pleurs en coulant se sont-ils arrêtés
Dans de plus nobles cicatrices?

Non, guerriers, non, jamais, mânes victorieux,
Jamais, fiers défenseurs des libertés publiques,
Rome ne se couvrit, pour vos vertus antiques,
D'un deuil plus unanime et plus religieux.
Non, non, sur vos tombeaux, Rome, la vieille Rome
N'offrit pas dans sa gloire un spectacle plus grand
Que ce concours sacré d'un peuple entier pleurant,
Pleurant la perte d'un seul homme!

Reçois, ô mon pays, ce tribut mérité!
France, de quel orgueil mon cœur a palpité
En t'adressant ces vers sous les ombrages sombres
Qui couronnent le Célius,
Au pied du Palatin, devant les grandes ombres
Des Camille et de Tullus.

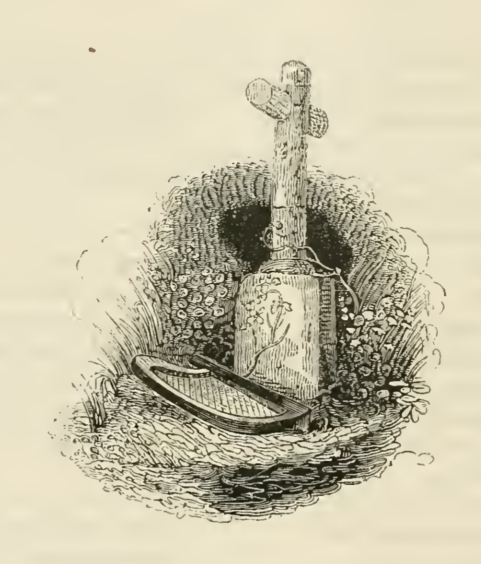
Et toi, qu'on veut flétrir, jeunesse ardente et pure,
De guerriers, d'orateurs, toi, généreux essaim,
Qui sens fermenter dans ton sein
Les germes dévorants de ta gloire future,
Penché sur le cercueil que tes bras ont porté,
De ta reconnaissance offre l'exemple au monde :
Honorer la vertu, c'est la rendre féconde;
Et la vertu produit la liberté.

Prépare son triomphe en lui restant fidèle.
Des préjugés vieillis les autels sont usés;
Il faut un nouveau culte à cette ardeur nouvelle
Dont les esprits sont embrasés.
Vainement contre lui l'ignorance conspire.
Que cette liberté qui règne par les lois
Soit la religion des peuples et des rois!
Pour la mieux consacrer on devait la proscrire;
Sa palme, qui renaît, croît sous les coups mortels;
Elle eut son fanatisme, elle touche au martyre,
Un jour elle aura ses autels.

Le verrai-je ce jour, où sans intolérance
Son culte relevé protégera la France?
O champs de Pressagni, fleuve heureux, doux coteaux
Alors, peut-être, alors mon humble sépulture
Se cachera sous les rameaux
Où souvent, quand mes pas erraient à l'aventure,

Mes vers inachevés ont mêlé leur murmure
Au bruit de la rame et des eaux.

Mais si le temps m'épargne, et si la mort m'oublie,
Mes mains, mes froides mains par de nouveaux concerts
Sauront la rajeunir cette lyre vieillie;
Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers,
Des sons dans ma voix affaiblie;
Et cette liberté, que je chantai toujours,
Redemandant une hymne à ma veine glacée,
Aura ma dernière pensée
Comme elle eut mes premiers amours.



SIXIÈME MESSÉNIENNE.

ADIEUX A ROME.

L'airain avait sonné l'hymne pieux du soir.
Sur les temples de Rome, où cessait la prière,
La lune répandait sa paisible lumière :
Au milieu du Forum, triste, j'allai m'asseoir,
J'admirais ses débris, ses longs portiques sombres,
Et dans ce jour douteux, par leur masse arrêté,
Tous ces grands monuments empruntaient de leurs ombres
Plus de grandeur encore et plus de majesté :
Comme l'objet absent, qu'un regret nous rappelle,
Reçoit du souvenir une beauté nouvelle.
Mon luth, longtemps muet, préluda dans mes mains,
Et sur l'air grave et doux dont le chant se marie
Aux accents inspirés des poëtes romains,
Cet adieu s'échappa de mon âme attendrie :

« Rome, pour la dernière fois
» Je parcours ta funèbre enceinte :
» Inspire les chants dont ma voix
» Va saluer ta gloire éteinte ;
» Luis dans mes vers, astre éclipsé
» Dont la splendeur fut sans rivale;
» Ombre éclatante du passé,
» Le présent n'a rien qui t'égale!

» Tout doit mourir, tout doit changer :
» La grandeur s'élève et succombe;
» Un culte même est passager;
» Il souffre, persécute et tombe.
» Tu brillais de ce double éclat,
» Et tu n'as pas fait plus d'esclaves
» Avec la toge du sénat,
» Que sous la pourpre des conclaves.

» Du sang de tes premiers soutiens
» Cette colline est arrosée;
» Le sang de tes héros chrétiens
» Rougit encor le Colisée.
» A travers ces deux souvenirs
» Tu m'apparais, pâle et flétrie,
» Entre les palmes des martyrs
» Et les lauriers de la patrie.

» Que tes grands noms, que tes exploits,
» Tes souvenirs de tous les âges
» Viennent se confondre sans choix
» Dans mes regrets et mes hommages,
» Comme ces temples abattus,
» Comme les tombeaux et les ombres
» De tes Césars, de tes Brutus,
» Se confondent dans tes décombres.

» Adieu, Forum, que Cicéron
» Remplit encor de sa mémoire!
» Ici chaque pierre a son nom,
» Ici chaque débris sa gloire.
» Je passe, et mes pieds ont foulé
» Dans ce tombeau, d'où sortit Rome,
» Les restes d'un dieu mutilé,
» Ou la poussière d'un grand homme.

» Adieu, vallon frais, où Numa
» Consultait sa nymphe chérie!
» J'entends le ruisseau qu'il aima
» Murmurer le nom d'Égérie.
» Son eau coule encor; mais les rois
» Que séduit une autre déesse,
» Ne viennent plus chercher des lois
» Où Numa puisait la sagesse.

» Temple, dont l'Olympe exilé
» A fui la majesté déserte,
» Panthéon, ce ciel étoilé
» Achève ta voûte entr'ouverte;
» Et ses feux, du haut de l'Éther

» Cherchant tes dieux dans ton enceinte,
» Vont sur l'autel de Jupiter
» Mourir au pied de la croix sainte.

» Qui t'éleva, dôme éternel,
» Du Panthéon céleste frère?
» Si tu fus l'œuvre d'un mortel,
» Les arts ont aussi leur Homère;
» Et du génie en ce saint lieu
» Je sens l'invisible présence,
» Comme je sens celle du Dieu
» Qui remplit ta coupole immense.

» Je vous revois, parvis sacrés (1)
» Qu'un poëte a rendus célèbres!
» Je foule les noms ignorés
» Qui chargent vos pavés funèbres,
» Et de tous ces tombeaux obscurs
» Le marbre, qui tient tant de place,
» Laisse à peine un coin dans vos murs
» Pour la cendre et le nom du Tasse!

» Cloître désert, sous tes arceaux
» Mourut l'amant d'Éléonore,
» Près du chêne dont les rameaux
» Devaient pour lui verdir encore.
» Avant l'âge ainsi meurt Byron;
» Un même trépas les immole :
» L'un tombe au seuil du Parthénon,
» Et l'autre au pied du Capitole..... »

Je les pleurais tous deux, et je sentis ma voix
Mourir avec leurs noms sur mes lèvres tremblantes;
Je sentis les accords s'affaiblir sous mes doigts,
Pareils au bruit plaintif, aux notes expirantes,
Qui se perdent dans l'air, quand du *Miserere*
Les sons au Vatican s'éteignent par degré.
Jaloux pour mon pays, je cherchais en silence
Quels noms il opposait à ces noms immortels :
Il m'apparaît alors, celui dont l'éloquence
Des demi-dieux romains releva les autels;
Le Sophocle français, l'orgueil de sa patrie,
L'égal de ses héros, celui qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

(1) L'église et le couvent de Saint-Onuphre, où mourut le Tasse.

Ému d'un saint respect, je l'admire et m'écrie :

« Chantre de ces guerriers fameux,
» Grand homme, ô Corneille, ô mon maître,
» Tu n'as pas habité comme eux
» Cette Rome, où tu devais naître;
» Mais les dieux t'avaient au berceau
» Révélé sa grandeur passée,
» Et, sans fléchir sous ton fardeau,
» Tu la portais dans ta pensée!

» Ah! tu dois errer sur ces bords
» Où le Tibre te rend hommage!
» Viens converser avec les morts
» Dont ta main retraça l'image.
» Viens, et, ranimés pour te voir,
» Il vont se lever sur tes traces;
» Viens, grand Corneille, viens t'asseoir
» Au pied du tombeau des Horaces!

» De quel noble frémissement
» L'orgueil doit agiter ton âme,
» Lorsque sur ce froid monument
» De tes vers tu répands la flamme!
» Il tremble, et dans son sein profond
» J'entends murmurer sous la terre
» Deux fils morts, dont la voix répond
» Au *qu'il mourût* de leur vieux père.

» Beau comme ces marbres vivants
» Dont l'art enfanta les merveilles,
» Ton front vaste abandonne aux vents
» Ses cheveux blanchis par les veilles;
» Et quand les fils de Romulus
» Autour de toi couvrent ces plaines,
» Je crois voir un Romain de plus
» Évoquant les ombres romaines.

» Je pars, mais ces morts me suivront :
» Ta muse a soufflé sur leur cendre.
» En renaissant, ils grandiront
» Dans tes vers qui vont me les rendre;
» Et l'airain, qui vainqueur du temps
» Jusqu'aux cieux porta leurs images,
» Les plaça sur des monuments
» Moins sublimes que tes ouvrages! »



SEPTIÈME MESSÉNIENNE.

PROMENADE AU LIDO.

Venise.

Arrête, gondolier; que ta barque un moment
Cesse de fendre les lagunes;
L'essor qu'elle a reçu va mourir lentement
Sur les sables noirs de ces dunes.
Gondolier, je reviens : je viens dans un moment
Prêter l'oreille aux infortunes
De Clorinde et de son amant.

Souvent un étranger qui parcourait ces rives
Prit plaisir aux accords de vos stances plaintives.
Je veux voir si ces lieux déserts
Ont gardé de lui quelque trace;
Car il aima, souffrit, chanta comme le Tasse,
Dont tu viens de chanter les vers...

Lido, triste rivage! ô mer, plus triste encore,
Qui frémissais d'amour, quand tes flots empressés
S'entr'ouvraient pour l'anneau tombant du Bucentaure:
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

Rialto n'entend plus le chant des barcaroles :
Adieu la soie et l'or mollement enlacés,
Qui tombaient en festons sur le fer des gondoles :
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

En vain du marronnier les fleurs et le feuillage
Parent de la Brenta les palais délaissés,
La gloire et les amours n'y cherchent plus l'ombrage :
Des fêtes de Saint-Marc les beaux jours sont passés!

Que de fois dans sa rêverie,
Sur ce bord dont l'écho répète encor son nom,
Alors qu'il errait sans patrie,
Ces souvenirs de deuil ont poursuivi Byron!
Souvenirs où son cœur, abreuvé d'amertume,
Trouvait dans ses ennuis de douloureux appas,
Tandis que le coursier, qu'il blanchissait d'écume,
Faisait jaillir le sable où s'imprimait ses pas.

O ciel! la voilà donc, cette beauté si fière
Qu'adoraient, en tremblant, les peuples asservis,
Le jour qu'un empereur, dans ses sacrés parvis
Sous les pieds d'un pontife a baisé la poussière!
Des siècles, pour grandir; pour mourir, des instants!
Tels furent ses destins; sa longue décadence
D'une lutte sans fin n'a point lassé le temps :
Un peuple a tout perdu s'il perd l'indépendance.

C'est en vain que Venise a revu ces coursiers
Attelés si longtemps au char de notre gloire,
Qui s'est enfin rompu sous le poids des lauriers,
Usé par trente ans de victoire.
Le lion dans les fers en vain menace encor;
Il ne secouera plus sa crinière sanglante,
Et ses ailes d'airain ne prendront plus l'essor
Pour suspendre au retour, sous la coupole d'or,
Les drapeaux conquis à Lépante.

Non, Venise n'est plus : ses tranquilles tyrans
Marchent, la tête haute, entre les deux géants
Qui virent de ses chefs le courroux tutélaire
Frapper les cheveux blancs qu'elle avait révérés,
Quand la hache des lois, de degrés en degrés,
Fit bondir d'un tyran la tête octogénaire.

Où sont donc ces héros! où sont-ils? - Sous ta main,
Qui touche leurs froides reliques.
Où sont-ils? - Cherche-les, au seuil de ces portiques,
Dans l'immobilité d'un simulacre vain,
Dans ces marbres debout sur des tombeaux gothiques...
Ses héros aujourd'hui sont de marbre et d'airain.

Que dis-je? de leurs yeux l'éclair encor s'élance :
Ils respirent encor sur ces murs où Palma,
Où du fier Tintoret la main les anima.
Le pinceau du Bassan fait parler leur silence.
Vous vivez, Lorédan, Bembo, Contarini,
Vous vivez sur la toile, où le Croissant puni
Livre ses crins captifs à vos pieux courages;
Vous ne pouvez mourir... les morts sont vos enfants,
Les morts sont les guerriers qui peuplent ces rivages,
Et passent devant vos images
Sans s'affranchir de leurs tyrans.

Père de tous les biens, l'amour de la patrie
Fonde seul la grandeur d'un peuple à son berceau;
Il fit régner Venise, et Venise flétrie,
Le jour qu'il expira, dut le suivre au tombeau.
Sa grandeur s'écoula comme le flot qui roule,
Sans laisser à mes pieds de trace sur ce bord.
Ils dorment, ses vengeurs, comme le flot qui dort
Dans ses canaux déserts où le marbre s'écroule...

Les Grecs aussi dormaient; ils se sont réveillés!
Ils ont levé leurs bras si longtemps immobiles.
Leurs glaives, si longtemps rouillés,
Brillent du même éclat qu'au jour des Thermopyles.
Fiers, quand ils ont péri, d'un trépas glorieux,
Les Grecs, le front levé, regardent leurs aïeux;
Et tout couverts d'un sang qui lave tant d'injures,
Quand ils montrent du doigt leurs corps percés de
Léonidas recule en comptant leurs blessures,[coups,
Et Thémistocle en est jaloux.

La république est opprimée;
Et vous aussi, réveillez-vous,
Guerriers, dont la main désarmée
Languit sans force et sans courroux!
Fils de saint Marc, réveillez-vous;
Qu'un peuple devienne une armée.
Saint Marc! Gloire et saint Marc!... A ce cri répété
Le lion a rugi, du beffroi qui résonne
L'airain pieux s'est agité :
Courez, obéissez au signal qu'il vous donne;
Frappez, il vous appelle, il sonne
Les vêpres de la liberté!

« Des armes! » dites-vous?... Vos tyrans ont des armes :
Osez les leur ravir. Forcez vos arsenaux,
Reprenez ces poignards, ces glaives, ces drapeaux,
Que Zara, que Byzance arrosa de ses larmes.
Reprenez-les pour conquérir
Ces lois, de tout grand peuple uniques souveraines!
Reprenez-les pour secourir
Et pour imiter les Hellènes!
Reprenez-les pour vaincre;... et fût-ce pour mourir,
Ils seront moins lourds que vos chaînes.

Vainqueurs, sauvez les Grecs!... Vous manquez de vais-
Venise traîne encor son linceul en lambeaux : [seaux!
Comme une voile immense, eh bien, qu'il se déploie
Au faîte de ses tours qui nagent sur les eaux,
A ses flèches de marbre, aux pointes des créneaux
Où volent ces oiseaux de proie!
Venise avec ses tours et ses palais mouvants,
Ses temples que la mer balance,
Va flotter, va voguer, conduite par les vents,
Aux bords où pour les Grecs le passé recommence.
Partez! et puisse-t-elle, aux flots s'abandonnant,
Refleurir près d'Athène à sa splendeur rendue,
Et recouvrer en la donnant
La liberté qu'elle a perdue!

Tais-toi, muse, tais-toi! le sommeil de la mort
Pèse encor sur ce peuple et ferme son oreille.
En voulant réveiller cet esclave qui dort,
Crains pour toi l'oppresseur qui veille.
Dans ces murs, où souvent un seul mot répété
A provoqué des Dix la rigueur ténébreuse,
La tyrannie est ombrageuse
Comme autrefois la liberté.

Gondolier, je reviens; en fendant les lagunes,
Rends à ton noir esquif son doux balancement,
Et chante-moi les infortunes
De Clorinde et de son amant.



ÉPILOGUE.

De l'antique élégie, allez filles nouvelles,
Vous, dont la voix chanta la Liberté
Sur les ruines éternelles
Où de son ombre encore plane la majesté.
Allez, hâtez-vous, le temps presse :
Ce fanatisme ardent qui menace nos droits,
Il marche, il court, il peut vous gagner de vitesse,
En frappant la pensée avec le fer des lois.

Que si je n'avais craint de vous voir prisonnières,
Deux compagnes auraient encor,
Pour s'unir à vos chants, retardé votre essor;
Allez; peut-être, hélas! serez-vous les dernières!

Célébrez l'Italie; ah! qui verra jamais
L'azur de son beau ciel sans vanter ses attraits?
Qui ne cède aux transports d'une lyrique audace
Sur ces bords que les dieux se plaisaient à fouler,
Où des mêmes zéphyrs qui parfumaient leur trace
Le souffle harmonieux semble encor exhaler
Les sons du luth divin de Virgile et d'Horace.

Mais sur ces bords charmants caressés par les mers,
Sur ces tombeaux romains que la mousse a couverts,
Comme aux lieux où Venise expire,
L'esclavage hideux s'entoure de déserts.
Au murmure éternel des eaux et du zéphire
Il mêle, en gémissant, le bruit sourd de ses fers,
Et son haleine impure aux parfums qu'on respire.
Dans quelque doux climat qu'on se veuille exiler,
On trouve donc partout des tyrans à maudire,
Et des peuples à consoler?

Filles de l'antique élégie,
Que n'avez-vous ses plaintives douceurs,
Ses élans inspirés, sa brûlante énergie!...
Mais avant que des oppresseurs
Étouffent sous les lois la vérité muette,
Vous leur pouvez du moins prédire leur défaite :

Eh biens! ils tomberont, ces amants de la nuit.
La force comprimée est celle qui détruit;
C'est quand il est captif dans un nuage sombre,
Que le tonnerre éclate et luit;
Et la chute est facile à qui marche dans l'ombre.





NOUVELLE MESSÉNIENNE.

UNE SEMAINE DE PARIS.

AUX FRANÇAIS.

Debout, mânes sacrés de mes concitoyens!
Venez, inspirez-les, ces vers où je vous chante.
Debout, morts immortels, héroïques soutiens
De la liberté triomphante!
Brûlant, désordonné, sans frein dans son essor,
Comme un peuple en courroux qu'un même cri soulève,
Que cet hymne vers vous s'élève
De votre sang qui fume encor!

Quels sont donc les malheurs que ce jour nous apporte?
- Ceux que nous présageaient ses ministres et lui.
- Quoi! malgré ses serments!-Il les rompt aujourd'hui.
- Le ciel les a reçus. -Et le vent les emporte.
- Mais les élus du peuple?... - Il les a cassés tous.
- Les lois qu'il doit défendre? - Esclaves comme nous.
- Et la pensée? - Aux fers. - Et la liberté? - Morte.
- Quel était notre crime? - En vain nous le cherchons.
- Pour mettre en interdit la patrie opprimée,
Son droit?-C'est le pouvoir.-Sa raison?-Une armée.
- La nôtre est un peuple : marchons.

Ils marchaient, ils couraient sans armes,
Ils n'avaient pas encor frappé,
On les tue; ils criaient : Le monarque est trompé!
On les tue... O fureur! Pour du sang, quoi! des larmes!
De vains cris pour du sang!-Ils sont morts les premiers;
Vengeons-les, ou mourons.-Des armes!-Où les prendre?
- Dans les mains de leurs meurtriers :
A qui donne la mort c'est la mort qu'il faut rendre.

Vengeance! place au drapeau noir!
Passage, citoyens! place aux débris funèbres
Qui reçoivent dans les ténèbres
Les serments de leur désespoir!
Porté par leurs bras nus, le cadavre s'avance.
Vengeance! Tout un peuple a répété : Vengeance!
Restes inanimés, vous serez satisfaits!
Le peuple vous l'a dit, et sa parole est sûre;
Ce n'est pas lui qui se parjure :
Il a tenu quinze ans les serments qu'il a faits.

Il s'est levé : le tocsin sonne;
Aux appels bruyants des tambours,
Aux éclats de l'obus qui tonne,
Vieillards, enfants, cité, faubourgs,
Sous les haillons, sous l'épaulette,
Armés, sans arme, unis, épars,
Se roulent contre les remparts
Que le fer de la baïonnette
Leur oppose de toutes parts.
Ils tombent : mais dans cette ville,
Où sur chaque pavé sanglant
La mort enfante en immolant,
Pour un qui tombe il en naît mille.

Ouvrez, ouvrez encor les grilles de Saint-Cloud!
Vomissez des soldats pour nous livrer bataille.
Le sabre est dans leurs mains; dans leurs rangs, la mi-
Mais de la Liberté l'arsenal est partout. [traille;
Que nous importe à nous l'instrument qui nous venge!
Une foule intrépide agite en rugissant
La scie aux dents d'acier, le levier, le croissant;
Sous sa main citoyenne en arme tout se change :
Des foyers fastueux les marbres détachés,
Les grès avec effort de la terre arrachés,
Sont des boulets pour sa colère;
Et, soldats comme nous, nos femmes et nos sœurs
Font pleuvoir sur les oppresseurs
Cette mitraille populaire.

Qu'ils aient l'ordre pour eux, le désordre est pour nous!
Désordre intelligent qui seconde l'audace,
Qui commande, obéit, marque à chacun sa place,
Comme un seul nous fait agir tous,
Et qui prouve à la tyrannie,
En brisant son sceptre abhorré,
Que, par la patrie inspiré,
Un peuple, comme un homme, a ses jours de génie.

Quoi! toujours sous le feu, si jeune, au premier rang!
Retenons ce martyr que trop d'ardeur enflamme.
Il court, il va mourir.... Relevons le mourant :
O Liberté, c'est une femme!

Quel est-il ce guerrier suspendu dans les airs?
De son drapeau qu'il tient encore
Il roule autour de lui le linceul tricolore,
Et disparaît au milieu des éclairs.
Viens recueillir sa dernière parole,
Grande ombre de Napoléon!
C'est à toi de graver son nom
Sur les piliers du nouveau pont d'Arcole.

Ce soleil de juillet qu'enfin nous revoyons,
Il a brillé sur la Bastille.
Oui, le voilà, c'est lui! La Liberté, sa fille,
Vient de renaître à ses rayons.
Luis pour nous, accomplis l'œuvre de délivrance;
Avance, mois sauveur, presse ta course, avance :
Il faut trois jours à ces héros.
Abrége au moins pour eux les nuits qui sont sans gloire;
Avance, ils n'auront de repos
Que dans la tombe ou la victoire.

Nuits lugubres! tout meurt, lumière et mouvement.
De cette obscurité muette et sépulcrale
Quels bruits inattendus sortent par intervalle?
Le cliquetis du fer qui heurte pesamment
Des débris entassés la barrière inégale;
Ces cris se répondant de moment en moment :
Qui vive?... - Citoyens. - Garde à vous, sentinelles!
L'adieu de deux amis, dont un embrassement
Vient de confondre encor les âmes fraternelles;
Les soupirs d'un blessé qui s'éteint lentement
Et sous l'arche plaintive un sourd frémissement,
Quand l'onde, en tournoyant, vient refermer la tombe
D'un cadavre qui tombe...

Au Louvre, amis! voici le jour!
Battez la charge! Au Louvre, au Louvre!
Balayé par le plomb qui se croise et les couvre,
Chacun, pour mourir à son tour,
Vient remplir le rang qui s'entr'ouvre :
Le bataillon grossit sous ce feu dévorant.
Son chef dans la poussière en vain roule expirant;
Il saisit la victime, il l'enlève, il l'emporte,
Il s'élance, il triomphe, il entre... Quel tableau!
Dieu juste! la voilà victorieuse et morte
Sur le trône de son bourreau?

Allez, volez, tombez dans la Seine écumante,
D'un pouvoir parricide emblèmes abolis!
Allez, chiffres brisés, allez, pourpre fumante,
Allez, drapeaux déchus, que le meurtre a salis!
Dépouilles des vaincus, par le fleuve entraînées,
Dépouilles des martyrs que je pleure aujourd'hui,
Allez, et sur les flots, à Saint-Cloud, portez-lui
Le bulletin des trois journées!

Victoire! embrassons-nous. - Tu vis? - Je te revois!
- Le fer de l'étranger m'épargna comme toi. [courage!
- Quel triomphe? - En trois jours. - Honneur à ton
- Gloire au tien! - C'est ton nom qu'on cite le premier.
- N'en citons qu'un. - Lequel? - Celui du peuple entier:
Hier qu'il était brave, aujourd'hui qu'il est sage!
- Du trépas, en mourant, un d'eux m'a préservé.
- Mais ton sang coule encor.-Ma blessure est légère.
- Et ton frère? - Il n'est plus! - L'assassin de ton frère,
Tu l'as puni? - Je l'ai sauvé.

Ah! qu'on respire avec délices;
Et qu'il est enivrant l'air de la liberté!
Comment regarder sans fierté
Ces murs couverts de cicatrices,
Ces drapeaux qu'à l'exil redemandaient nos pleurs,
Et dont nous revoyons les glorieux symboles
Voltiger, s'enlacer, courber leurs trois couleurs
Sur ces nobles enfants, l'orgueil de nos écoles? [riers!
Des fleurs à pleines mains, des fleurs pour ces guer-

Jetez-leur au hasard des couronnes civiques :
Ils ne tomberont, vos lauriers,
Que sur des têtes héroïques.

Mais lui, que sans l'abattre ont jadis éprouvé
Le despotisme et la licence,
Que la vieillesse a retrouvé
Ce qu'il fut dans l'adolescence,
Entourons-le d'amour! Français, Américains,
De baisers et de pleurs couvrons ses vieilles mains!
La popularité, si souvent infidèle,
Est fille de la terre et meurt en peu d'instants;
La sienne, plus jeune et plus belle,
A traversé les mers, a triomphé du temps :
C'était à la vertu d'en faire une Immortelle.

O toi, roi citoyen, qu'il presse dans ses bras
Aux cris d'un peuple entier, dont les transports sont justes,
Tu fus mon bienfaiteur, je ne te louerai pas :
Les poëtes des rois sont leurs actes augustes.
Que ton règne te chante, et qu'on dise après nous :
« Monarque, il fut sacré par la raison publique;
» Sa force fut la loi; l'honneur, sa politique;
» Son droit divin, l'amour de tous. »

Pour toi, peuple affranchi, dont le bonheur commence,
Tu peux croiser tes bras après ton œuvre immense;
Purs de tous les excès, huit jours l'ont enfanté.
Ils ont conquis les lois, chassé la tyrannie,
Et couronné la liberté :
Peuple, repose-toi; ta semaine et finie!



NOTES.

LE DÉPART.

PAGE 46, VERS, 4.

Adieu, patrie; adieu, patrie!

« *Child-Harold* had a mother not forgot,
» Though parting from that mother he did shun,
» A sister whom he loved, etc. »

Lord Byron se peint dans *Childe-Harold* comme un exilé volontaire qui quitte sans regret sa terre natale, sa famille et tout ce qu'il a aimé. Cependant, à peine a-t-il le pied sur le navire qui va l'entraîner loin de l'Angleterre, à peine le vent commence-t-il à enfler la voile, qu'il se sent pris d'une tristesse profonde, et qu'il s'écrie avec amertume, lui qui s'était vanté de partir avec joie :

« Adieu! adieu! my native shore! »

En quittant une patrie où son nom est honoré et sa gloire populaire, le poëte des *Messéniennes* adresse à la France des adieux plus tendres, et il ne proteste pas, comme lord Byron, contre cette première sensation mélancolique du voyage. Nous lui avons ouï raconter que, lorsque le brick napolitain sur lequel il était embarqué leva l'ancre, il avait entendu un jeune matelot chanter un air touchant d'Italie, qu'il s'était souvenu de cet air, et qu'il avait improvisé la ballade suivante, sur les notes du chanteur italien. Voici cette ballade, à laquelle l'auteur ne trouvait modestement que le mérite de la naïveté :

La brigantine
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Provence, adieu!

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Mon père, adieu!

La vieille Hélène
Se confiera
Dans sa neuvaine,
Et dormira.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Hélène, adieu!

Ma sœur se lève,
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve :
» Il reviendra! »
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Ma sœur, adieu!

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Isaure, Adieu!

Brise ennemie,
Pourquoi souffler
Quand mon amie
Veut me parler?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie!
Bonheur, adieu!

LA SIBYLLE.

PAGE 55, 2e COLONNE, VERS 16.

L'Espagne qui préfère au plus beau de ses droits.

On ne se souvient pas assez que, d'après les anciennes institutions du pays, la liberté avait obtenu droit de cité dans la monarchie espagnole, bien avant même que l'Angleterre fût entrée dans les voies du gouvernement représentatif. Le despotisme de Charles-Quint et le fanatisme de l'inquisition dénaturèrent les vrais principes du gouvernement espagnol. En 1807, ce fut pourtant le souvenir des vieilles libertés castillanes qui fatigua Napoléon par d'héroïques résistances, et qui ressuscita les traditions chevaleresques du Cid. C'est à ce

mémorable réveil de l'Espagne que M. Casimir Delavigne faisait allusion dans le fragment suivant d'un poëme qui ne sera jamais publié.

. . . .
. . . .
Dans le morne sommeil d'une fièvre accablante,
S'il rêve qu'un poignard se lève sur son sein,
Voyez ce moribond, fort de son épouvante,
Pâle et les bras tendus pour saisir l'assassin,
S'élancer frissonnant de sa couche brûlante :
Ainsi la faible Espagne, à ses derniers moments,
Secouant le sommeil d'une lente agonie,
Pour écraser la tyrannie,
S'arracha de ses fondements.

Le Cid ! voilà le Cid, dont l'ombre désolée,
Brisant son mausolée,
Parait le glaive en main, la douleur sur le front;
Il frémit, le héros, de colère et de honte,
Comme au jour où cherchant le comte
Il perdit sa maîtresse et vengea son affront.

« Arrière ! cria-t-il, guerriers dont la vaillance
» Sous tant de cieux divers vengea l'honneur français :
» Arrière, par pitié pour trente ans de succès !
» Par respect pour la gloire, arrière, noble France !

» Ils m'entendent du moins : je les ai vus frémir
» Ces drapeaux mutilés et fiers de leurs blessures :
» Ils empruntent des vents une voix pour gémir,
» Et semblent murmurer de sinistres augures.
» Au récit des revers qui vous sont préparés,
» Baissez vos fers sanglants, étendards intrépides !
» O vainqueurs de Valmy, pleurez !
» Pleurez, vainqueurs des Pyramides !

» Du ciel vomissant les feux,
» Le plus brûlant des mois accourt et vous dévore :
» C'est peu : de notre sang des vengeurs vont éclore
» Semblables à leurs aïeux
» Dont les bras victorieux
» Ont brisé dans Burgos les bannières du Maure.

» Des montagnes d'Urgel aux murs de l'Alhambra,
» Pélage a réveillé nos tribus assoupies ;
» Du guérillas fuyant le plomb vous atteindra,
» Son stylet dans la main, le meurtre vous suivra
» Sur la crête des Asturies,
» Dans les gorges de la Sierra...

» Ils ne sont plus ces jours où, vous prenant pour guides
» Les arts, d'un héroïque essor,
» Suivaient en combattant dans des déserts arides
» Les pas de Sultan juste et de Sultan bras d'or.

» Ils ne sont plus ces jours de liberté, de gloire,
» Jours sauveurs, et par vous à jamais consacrés,
» Où la France abreuvait ses sillons altérés
» Du sang dont Kellermann arrosait sa victoire.

» Infortunés débris de tant d'exploits passés,
» Vous allez perdre dans nos sables
» Les derniers lambeaux vénérables
» Que le boulet vous a laissés.

» Arrière, étendards intrépides...
» Mais non, la charge sonne, et vous obéirez
» O vainqueurs de Valmy, pleurez !
» Pleurez, vainqueurs des Pyramides!



CHANTS POPULAIRES.

LA PARISIENNE.

MARCHE NATIONALE.

Peuple français, peuple de braves,
La Liberté rouvre ses bras;
On nous disait : soyez esclaves!
Nous avons dit : soyons soldats!
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Serrez vos rangs; qu'on se soutienne!
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

La mitraille en vain nous dévore;
Elle enfante des combattants :
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la Liberté des deux mondes :
C'est Lafayette en cheveux blancs!
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Les trois couleurs sont revenues,
Et la Colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la Liberté.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu redirais ce cri de gloire :

En avant, marchons
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons
A la victoire!

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal,
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire!

Portons-les, marchons,
Découvrons
Nos fronts,
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire!



DIES IRÆ DE KOSCIUSZKO (1).

Jour de colère, jour de larmes,
Où le sort, qui trahit nos armes,
Arrêta ton vol glorieux!

A tes côtés, ombre chérie,
Elle tomba notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux.

Tu vis de ses membres livides
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars.

Le fer dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage,
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée!
Dieu seul pouvait la secourir :

Toi-même, tu la crus sans vie;
Mais son cœur, c'était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir.

Que ta grande ombre se relève;
Secoue, en reprenant ton glaive,
Le sommeil de l'éternité :

J'entends le signal des batailles,
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté.

Tombez, tombez, voiles funèbres :
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs;

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée,
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main qu'elle te présente
Sera bientôt libre et sanglante;
Tends-lui la main du haut des cieux.

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De ton linceul victorieux.

Si cette France qu'elle appelle,
Trop loin, ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu du moins soit son appui :

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien! mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui.

(1) Cet hymne fut composé sur la prose du *Dies iræ*, pour le service funèbre célébré, à Paris, le 25 février 1831, en l'honneur de Kosciuszko.



LA VARSOVIENNE.

Il s'est levé, voici le jour sanglant;
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance!
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté : ton soleil ou la nuit du tombeau!

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

« Guerre!... A cheval, Cosaques des déserts!
» Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
» Point de Balkans; ses champs nous sont ouverts;
» C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
Halte! n'avancez pas : ses Balkans sont nos corps;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Pour toi, Pologne, ils combattront, tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Èbre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère;
Cette fois, ô ma mère,
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence;
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua,
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée :
Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons; nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient!
Que par notre victoire il soit ensanglanté;
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau de fiançailles,
Qui t'unit pour toujours avec la liberté.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète
A la baïonnette!
Vive la liberté!

A nous, Français! Les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services;

A Marengo le fer la sillonna;
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vaincre et mourir ensemble autrefois fut si doux!
Nous étions sous Paris... Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous!

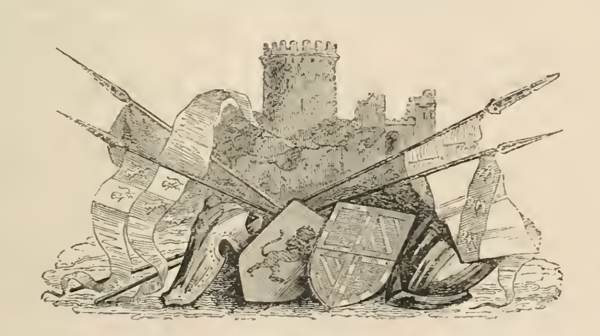
Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est, dans l'exil, répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde!
Qu'il soit vainqueur, ce peuple; ou martyr comme vous,
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

Sonnez, clairons! Polonais, à ton rang!
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée!
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!



LE CHIEN DU LOUVRE.

BALLADE.

Paris.

Passant, que ton front se découvre :
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille :
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et, de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître ;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui. »

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits, quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende;
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

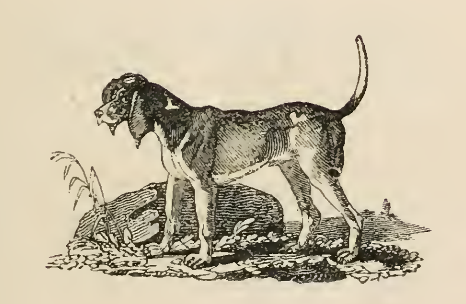
Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort.
Puis il se dit comme la veille :
« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade
Couvert de sang;
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,

Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure;
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom ? C'est un mystère ;
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre :
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami.



DISCOURS.

DISCOURS D'OUVERTURE

DU SECOND THÉATRE FRANÇAIS (1).

De ce triple salut ne prenez nul ombrage;
Je ne viens point, porteur d'un sinistre message,
Annoncer en tremblant qu'un Grec ou qu'un Romain
Ce soir donne à l'affiche un démenti soudain;
Qu'Oreste, moins zélé pour une amante ingrate,
Renonce à conspirer par ordre d'Hippocrate,
Ou que le roi des rois, désertant ses États,
S'est enfui pour Bordeaux sans réveiller Arcas;
Nous avons su trouver, loin des sentiers vulgaires,
Des rois à résidence et des dieux sédentaires,
Nourris dès le berceau dans de vieux préjugés,
La crainte du parterre et l'horreur des congés.

Modeste ambassadeur d'un empire comique,
Je viens du compliment suivre l'usage antique;
Je viens ressusciter, dès nos premiers essais,
Un des statuts sacrés du Théâtre-Français.
Quand de Pâque expirant la fatale quinzaine
Par la poste, au public, ramenait Melpomène,
Au lever du rideau, les nombreux spectateurs,
Réunis pour fêter ses talents voyageurs,
Accueillaient le discours d'un héros ou d'un prince,
Encor tout parfumé des lauriers de province.
Ainsi nous reviendrons complimenter Paris,
Moins chargés de lauriers, nos rivaux ont tout pris.
Trop heureux si, glanant où leur foule moissonne,
Nous ramassons les brins tombés de leur couronne:
Plus heureux si, par zèle artistes casaniers,
Nous pouvons, sous vos yeux, cueillir tous nos lauriers!
Vous, cependant, vous tous, qu'un amour idolâtre
Enflamme noblement pour les jeux du théâtre,
Dirigez sans rigueur nos efforts incertains;
Soyez nos protecteurs, traitez-nous en voisins,
Vous, disciples d'un dieu que plaisanta Molière,
Et songez qu'Apollon d'Esculape est le père.
Vous aussi, de Thémis généreux nourrissons,
Reposez-vous ici de ses doctes leçons.

Puisse une ample récolte ombrager sur ces rives
Le front de nos caissiers de palmes lucratives!
Puissiez-vous, chaque hiver, braver les aquilons,
Contre un sexe craintif déchaînés sur les ponts!
Puissent les doux bravos caresser notre oreille!
Puissions-nous voir l'auteur représenté la veille,
Saluant son ouvrage, à la porte annoncé,
Sortir tout radieux de n'être point placé!
Comblez ce temple heureux de dépouilles opimes;
Mais allez dans quelque autre immoler vos victimes.
Hélas! j'ai vu nos dieux abandonnés, proscrits,
Et ce vide effrayant frappe encor mes esprits.
Alors, de l'Odéon le long pèlerinage
Étonnait un fidèle, et troublait son courage.
Si quelques voyageurs, nés au quartier d'Antin,
Découvraient l'Odéon dans ce désert lointain,
Ils l'admiraient, frappés de respect et de crainte,
Comme un vieux monument d'Athène ou de Corinthe,
Et rentraient dans Paris, sans risquer un écu
Pour voir les naturels de ce pays perdu.
Voilà, voilà, messieurs, l'effrayante chronique
Qu'on tourne à nos dépens en récit prophétique;
Éternel entretien de l'amateur glacé
Qui lit notre avenir écrit dans le passé.
Voilà les souvenirs dont s'armait la censure,
Durant les longs travaux de notre architecture.

Pourquoi sont-ils passés ces temps, ces heureux temps
Où les murs s'élevaient au son des instruments,
Où les rochers émus cédaient à l'harmonie
Des Lafond, des Duport de la mythologie?
Thalie eût emprunté, pour bâtir son palais,

(1) Ce discours fut prononcé le 25 octobre 1819.

Notre orchestre... ou celui du Théâtre-Français,
Et nous eût épargné les sinistres augures
Qu'ont rendus contre nous les cent voix des brochures.

Deux théâtres! dit-on ; mais le seul existant,
Faute d'appuis nouveaux, ne marche qu'en boitant.
Eh ! messieurs, partagez le champ le plus stérile :
Un seul le négligeait, deux le rendront fertile.
Les talents sont les fruits de la rivalité :
Souvent un fils unique est un enfant gâté.
Que n'a-t-il pas produit ce siècle de miracles,
Où le Pinde français a rendu ses oracles ?
Mais, illustrés par lui, deux théâtres rivaux
Luttaient dans la carrière ouverte à ses travaux.
De Racine au combat l'un suivait la bannière,
L'autre avait arboré l'étendard de Molière ;
Et l'auteur immortel du *Cid* et du *Menteur*
Versait sur les deux camps son éclat créateur.
Du zèle et des succès le public tributaire
Portait de l'un à l'autre un appui volontaire ;
Et, fidèle au talent qui charmait son loisir,
N'embrassait de parti que celui du plaisir.

Quand l'astre de Ferney n'éclaira plus la scène,
Il laissa dans la nuit Thalie et Melpomène ;
Mais la rivalité, divisant leurs sujets,
Du jour qui n'était plus nous rendit les reflets.
Fabre prêtait alors à la muse comique
La mordante âpreté de sa verve caustique ;
Sur les pas de Chénier, Legouvé prit l'essor ;
Cet aimable Collin que Paris pleure encor,
Par l'abandon naïf de sa facile veine,
Mérita le surnom qu'ennoblit La Fontaine ;
Ducis nous attendrit pour d'illustres malheurs !
Ducis, dont l'art sublime éveillait nos terreurs,
Inspiré par Shakspear qu'il imitait en maître,
Égala Crébillon, le surpassa peut-être.
Caïn, aux spectateurs, retraçait sur ces bords
L'horreur du premier crime et des premiers remords ;
Tout près du Luxembourg, le vieux célibataire,
Sous les traits de Molé, captivait le parterre ;
De Marius aux fers la sombre majesté
Désarmait d'un regard le Cimbre épouvanté ;
Cependant qu'Othello, Polynice et son père,
Fénelon et Boulen, et Macbeth et Fougère,
Du bruit toujours croissant de leurs brillants destins,
Fatiguaient les échos des bords ultrapontains.

Quelque splendeur alors couronna nos poëtes ;
Mais n'ont-ils pas trouvé de dignes interprètes ?
Contat, Caumont, Raucourt, Sainval et Dugazon,
Laissaient-ils au besoin les enfants d'Apollon ?
Fleuri, dont ce théâtre a gardé la mémoire,
Survit à nos plaisirs sans survivre à sa gloire.
Saint-Prix, digne héritier du sceptre de Brizard,
A des collatéraux vient de léguer son art ;
Mais Paris se console en écoutant Oreste,
Et rit de deux jours l'un : Célimène lui reste.

Si la rivalité fut féconde en succès,
Pourquoi désespérer de ses nouveaux essais?
Un moment chaque soir ce combat dramatique
Ne peut-il dérider la sombre politique?
Animant de la voix deux empires jumeaux,
La grave déité qui préside aux journaux
Ne peut-elle au budget dérober une page,
Pour peser les destins de Rome et de Carthage?
Plus d'un guerrier captif, et longtemps sans espoir,
S'apprête à secouer la poudre d'un tiroir ;
Plus d'un prince indécis entre les deux frontières,
N'attend que nos succès pour franchir nos barrières.
Venez, tristes héros, nos bras vous sont ouverts ;
Affrontez parmi nous des flots souvent amers.
Le Permesse à la fin est pour vous navigable,
Et vous n'attendrez plus comme une ombre insolvable
Qui, suppliant Caron de la prendre au rabais,
Errait au bord du Styx sans le passer jamais.
Notre esquif lève l'ancre et va braver l'orage ;
Mais c'est peu d'un esquif, il faut un équipage.
Que le nôtre à former nous a coûté d'efforts !
Nous avons parcouru la province et ses ports,
Dépeuplé la Belgique, et du Conservatoire
Appelé dans nos rangs et l'élite et la gloire.
Si nous vous présentons quelques heureux talents,
Pardonnez des écarts à leurs nobles élans.
Faut-il rejeter l'or pour un peu d'alliage?
Que son éclat plus pur devienne votre ouvrage.
Songez qu'avec le temps le bien se change en mieux ;
Que le plus beau talent ne prend que sous vos yeux
Ce goût, cette nature élégante et fidèle,
Ce bon ton dont Moncade emporta le modèle ;
Que le Garrick français s'éleva par degré
Aux célestes transports de Joad inspiré ;
Qu'enfin d'un geste vrai la muette éloquence
Est fille d'Apollon... et de la Patience.

Ce propos me rappelle un conte d'autrefois ;
Veuillez l'entendre : Ésope en faisait même aux rois ;
Les rois, vous le savez, sont des dieux sur la terre,
Et ce qu'on dit aux dieux peut se dire au parterre.

« Dans un pays que je ne nomme point,
Pays des arts, du goût, de l'élégance,

(Il est, je crois, de votre connaissance)
Était un parc admirable en tout point.
Chose bizarre : une seule avenue
Le traversait dans sa vaste étendue.
Là s'assemblaient gens de cour et bourgeois;
Juge, avocat, militaire, coquette,
S'y délassaient du soin de leurs emplois,
Ou des travaux d'une longue toilette.
Les orangers parfumaient ces beaux lieux :
On y rêvait au doux bruit des fontaines.
Quels gazons frais! quels sons mélodieux!
Les rossignols y chantaient par centaines,
Toute l'année... hormis deux ou trois mois,
Où ces messieurs prenaient tous leur volée,
Couraient les champs, et laissaient dans l'allée
D'autres oiseaux, lesquels étaient sans voix.
A leur retour la foule consolée,
Dans l'avenue oubliait ses ennuis.
On s'y portait : c'était la mode; et puis...
C'était la seule. Un bon vieillard, un sage
Dit : Mais pourquoi ne pas en avoir deux?
Soudain on plante; on se hâte, et l'ouvrage
Va lentement; alors c'était l'usage.
La promenade ouverte aux curieux,
Tout le monde entre, et d'abord la Critique.
Sur les défauts chaque passant s'explique.
Qui n'a les siens? C'est bien, s'écriait-on ;
Mais peu de fleurs ! mais des arbres sans ombre !
Les rossignols n'y sont pas en grand nombre!
Des fruits, pas un! à peine du gazon!
Oh! l'autre allée aura la préférence ;
Elle a la mienne, et j'y cours... « Patience,
Dit le vieillard qui parlait de bon sens;
Juger trop vite à l'erreur nous entraîne.
Est-ce en deux jours que le gland devient chêne?
Laissez grandir ces arbustes naissants,
Ils donneront du frais et de l'ombrage.
Prodiguez l'onde aux gazons délicats,
Et leur duvet s'étendra sous vos pas.
Encouragez les chantres du bocage,
Les rossignols épars sur les rameaux
Verront près d'eux s'élever des rivaux;
Leur foule un jour couvrira ce feuillage,
Vous charmera de chants toujours nouveaux.
Toute l'année ils vous seront fidèles...
On prendra soin de leur couper les ailes.
Laissez aux fleurs le temps de s'entr'ouvrir,
Et leurs couleurs n'en seront que plus belles.
Vienne l'automne, et les fruits vont mûrir :
Achetez donc par un peu d'indulgence
Double avenue et double jouissance. »

Suivit-on ce conseil? ce conseil fut-il vain?
Le mot de cette énigme au compliment prochain.



DISCOURS D'INAUGURATION

POUR LE THÉATRE DU HAVRE (1).

Consacré par vos soins aux neuf Sœurs de la fable,
Enfin il est debout ce temple interminable,
Qui, de ses fondements sortant avec lenteur,
Longtemps d'un vain espoir flatta le spectateur,
Comme un chêne encor nain promet, à fleur de terre,
D'ombrager les neveux de son propriétaire.

Pour nous il s'est levé ce jour terrible et doux,
Ce jour qui tant de fois recula devant nous;
Aux torrents du public enfin la porte s'ouvre,
Et sur vos bords aussi le génie a son Louvre.
Le parterre l'admire, étonné de s'asseoir
Sous un soleil nouveau qui s'allume le soir;
Il en peut contempler la colonnade ovale!
De celle de Perrault très-modeste rivale,
Les degrés somptueux et les foyers ouverts
Sur vos bassins chargés de pavillons divers.

L'armateur satisfait, pour prix de ses largesses,
Peut du sein des plaisirs calculer ses richesses,
Et dans ces lacs profonds, creusés pour son comptoir,
Voit d'un gain assuré se balancer l'espoir.
Tourne-t-il ses regards vers la scène mobile,
Une forêt qui fuit lui découvre une ville;
C'est là que Cicéri, dont les heureux pinceaux
Font frémir le feuillage et couler les ruisseaux,
A suspendu pour vous les tentes de l'Aulide,
Vous égare avec lui dans les jardins d'Armide,
Vous offre tour à tour le Caire et ses bazars,
La prison de Warvick, le palais des Césars,
Le temple de Vesta, le bosquet de Joconde,
Et vous donne en peinture un abrégé du monde.

(1) Ce théâtre a été ouvert le 25 août 1823. L'auteur est né au Hâvre.

Pour enchanter vos sens tous les arts sont d'accord;
Mais au goût qui les juge ils devaient cet effort.
Où pouvaient-ils porter d'aussi justes hommages?
Quel plaisir délicat n'a droit à vos suffrages?
C'est peu que la Neustrie étale à tous les yeux
Les opulents tributs d'un sol industrieux,
Ces pressoirs ruisselants qu'un jus doré colore,
Ces bassins de Déville, et ces prés où l'Aurore,
Qui n'a jamais quitté son époux d'un œil sec,
Vient mouiller de ses pleurs les madras de Bolbec;
C'est peu que d'Yvetot le royaume historique
Habille un peuple heureux des tissus qu'il fabrique,
Et, d'un chorus de joie ébranlant les échos,
Célèbre le lundi sous les pommiers de Caux;
Votre gloire est plus belle, et l'antique Neustrie
N'est pas moins chère aux arts que chère à l'industrie.
Là, Corneille naquit, et cet esprit puissant,
Qui créait à lui seul le théâtre naissant,
A devancé Racine, et Quinault et Molière,
Et son laurier normand couvre la France entière;
Là, naquit Fontenelle, astronome mondain,
Que les Grâces suivaient un compas à la main;
Là, ce peintre éloquent, Poussin, dont le génie
D'un Raphaël français étonna l'Italie!
Sol fécond, dans tes champs le voyageur séduit
Rencontre un souvenir en savourant un fruit:
Arques, Falaise même eut ses jours de vaillance;
Et Rouen plus fameux, où, morte pour la France,
Jeanne, qui succombait sous le joug étranger,
Léguait aux cœurs normands son malheur à venger;
Et ce clocher d'Harfleur, debout pour vous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais ne l'a pu défendre;
Enfin votre cité, cette reine des eaux,
Par un commerce actif rivale de Bordeaux,
Rivale de Toulon par plus d'une victoire,
Qui s'illustra soi-même et suffit à sa gloire.

Oui, vous deviez un temple aux filles d'Apollon :
Elles ont eu des sœurs dans ce riant vallon;
C'est toi que j'en atteste, aimable La Fayette,
De Clève et de Nemours muse tendre et discrète,
Qui dérobas ta vie à la célébrité
En illustrant le nom que Segrais t'a prêté ;
Toi, docte Scudéri, muse plus téméraire,
Lauréat féminin d'un concours littéraire.

Mais le Hâvre a vu naître un talent créateur,
Celui qui transporta sur ce bord enchanteur
Les fables et les dieux de l'Arcadie antique (1).
Tout prend sous ses pinceaux un charme poétique :
La Seine est une vierge et fuit un jeune amant;
A croire les récits de ce conteur charmant,
La pomme de discorde, offerte à trois rivales,
Se brisa dans vos champs en deux moitiés égales,
Et si de noirs pepins le germe trop fécond
A semé les procès qu'on récolte à Domfront,
La blancheur de la pomme, où l'incarnat se joue,
Embellit la Cauchoise et brille sur sa joue.
Eh! qui de vous, messieurs, quand, propice aux vais-
La Hève, au sein des nuits, allume ses fanaux, [seaux,
Quand la mer vient heurter de ses vagues plaintives
Les rivages de Leure et les pointes de Dives,
Quand le signal d'alarme annonce à vos nochers
Qu'une nef en débris se perd sur les rochers,
Qui de vous, plus sensible aux traits d'un beau génie,
Ne voit sur le tillac s'abîmer Virginie?
De cet amour si pur qui n'a plaint les malheurs?
Gloire au talent divin consacré par vos pleurs !
Honneur à sa patrie! Hélas! plus d'un orage
Retraça sous vos yeux cet immortel naufrage;
Plus d'une fois aussi le Hâvrais généreux,
Élancé dans les flots et repoussé par eux,
Pour l'humanité seule affronta la tourmente
Que Paul au désespoir bravait pour une amante;
Il affronta la mort, quand l'obus en passant
Creusait sous ses éclats le galet jaillissant,
Et qu'aux cris des vainqueurs, aux clameurs de la ville,
Aux bravos répétés des coteaux d'Ingouville,
L'amiral ennemi, foudroyé par nos forts (2),
Voyait tomber ses mâts croulants sur ses sabords.
Mais la paix vous désarme et vous rend l'opulence;
Recueillez ses présents, que sa douce influence
Règne aussi sur les mers que vous devez franchir;
Que le brick voyageur armé pour s'enrichir
Des parfums du Niger, de l'Indus et du Phase,
S'élance des chantiers qu'en glissant il embrase;
Que du fruit cotonneux des champs américains
La poulie en criant charge vos magasins;
Sortant à grains doré du boucaut qui se vide,
Que le moka pour vous s'élève en pyramide,
Et que de vos trésors quelques faibles ruisseaux,
Détournés de leur cours, tombent dans nos bureaux.

Venez sur notre scène, à vos frais embellie,
Courtiser chaque soir Melpomène et Thalie...
Melpomène!... à ce nom ne vous alarmez pas;
La muse de Grétry sur elle aura le pas.
De tragiques douleurs pourraient mettre à la gêne
Les Colins obligés de la troupe indigène;
Nous ferons succéder à leurs tendres accents,
Non pas d'un dieu proscrit les bandits innocents,
Mais l'heureux Vaudeville, enfant de la satire,
Dont le luth bas normand naquit au Val de Vire.

Enfin nous tenterons de plus nobles efforts,
Quand Mars et quand Talma, passagers sur nos bords,
Offriront aux bravos ce talent admirable,
Qui n'imita personne et reste inimitable.

Heureux de nos autels les humbles desservants,
Si le dieu trop connu qui déchaîne les vents,
Nous épargnant au port ses sifflements sinistres,
A nos dépens jamais ne vous prend pour ministres;
Et plus heureux l'auteur qui composa ces vers,
S'il n'a point profané des noms qui vous sont chers,
Et s'il fait partager à votre âme attendrie
Le plaisir qu'il éprouve en chantant sa patrie.

(1) Bernardin de Saint-Pierre.

(2) Sir Sidney Smith.



DISCOURS

EN L'HONNEUR DE PIERRE CORNEILLE (1).

Deux siècles ont passé, depuis que parmi vous,
De lui-même inconnu, comme il l'était de tous,
Un jeune homme parut, que l'amour fit poëte.
De ses premiers transports éloquent interprète,
Plein du démon des vers qui s'éveillait en lui,
Poëte sans modèle, il marchait sans appui.
« Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître! »
Où les maîtres manquaient bientôt il fut un maître.
Il franchit la carrière, et d'un pas de géant,
A la cime du Pinde élancé du néant,
Il y grava son nom qu'on ignorait la veille :
Ce jeune homme inconnu, c'était le grand Corneille!

Deux siècles ont passé, des siècles passeront
Sans flétrir les lauriers qui surchargent son front;
Leurs rameaux vieillissants se couvrent d'un feuillage
Dont l'immortalité reverdit d'âge en âge.

Le théâtre, ennobli par ses pompeux travaux,
Vit naître, après les siens, des chefs-d'œuvre nouveaux,
Du *Menteur*, de *Cinna*, postérité sublime.
Ils ont trouvé pour eux l'avenir unanime :
De Molière en courroux le vers accusateur
Imprima l'infamie au front de l'imposteur :
Racine, dont Joad ranimait le génie,
A des concerts du ciel révélé l'harmonie,
Et Corneille pourtant, cet astre radieux,
Qui leur traça la route et leur ouvrit les cieux,
Vous apparaît plus grand, plus beau qu'à son aurore,
Entouré des rayons du jour qu'il fit éclore.

Que n'a-t-on point osé contre ces noms fameux ?
Mais cet obscur nuage est tombé derrière eux,
Comme on voit, près du but, s'abaisser la poussière
Qui nous dérobe un char vainqueur dans la carrière.
De leur trône affermi qui pourrait renverser
Ceux que l'Europe admire et n'a pu surpasser?
Quand un peuple nouveau de rimeurs en démence
Tenterait d'ébranler leur renommée immense,
On verrait tous ces nains, sans haleine et sans voix,
En soulevant le roc, retomber sous son poids;
Dussent-ils, pour tromper le bon goût qui réclame,
Des éclairs de Brébeuf ressusciter la flamme,
Évoquer Chapelain des ombres du tombeau,
Et de Ronsard éteint rallumer le flambeau.

Non qu'on doive enchaîner la généreuse audace
Qui veut frayer sa route et conquérir sa place.
Corneille eût excité cet élan créateur.
S'il est encor nouveau, c'est qu'il fut novateur.
Liberté de mieux faire à qui suit son exemple!...
Mais renier sa gloire, aux portes de son temple,
Mais blasphémer d'en bas le dieu sur son autel,
Insulter, quand on meurt, ce qui reste immortel :
Quiconque l'oserait, pour prix d'un tel outrage
Marqué d'un ridicule égal à son courage,
Irait, avec Cotin d'éternel souvenir,
Égayer de son nom les railleurs à venir.

Vous, qui pour enflammer les talents dont la France
Sent frémir dans son sein la féconde espérance,
Vous, qui des mêmes fleurs entourez tous les ans
L'autel où vos aïeux ont porté leurs présents,
A votre vieux Corneille offrez un digne hommage.
Les murs qui l'ont vu naître attendaient son image;
Paris, tous les Français, tout un peuple jaloux
Veut, de lui rendre honneur, s'honorer avec vous.
C'est ainsi qu'à Stratford l'Angleterre idolâtre

(1) Ce discours fut composé à l'occasion de la souscription ouverte par la Société libre d'Émulation de Rouen, pour élever un monument à la gloire du grand Corneille.

Couronnait dans Shakspear le père du théâtre.
Juliette, à son nom, s'arrachant du cercueil,
Othello tout sanglant près d'Ophélie en deuil,
Macbeth, qui sur leurs pas s'avançait d'un air sombre,
De leur cortége auguste environnaient son ombre.
Garrick des spectateurs échauffait les transports...
Notre Garrick n'est plus : mais du moins, chez les morts,
Si Corneille l'a vu d'un lac de Trasimène
Menacer devant lui l'arrogance romaine,
Enivré de ses vers, Corneille en l'admirant
A pleuré de plaisir et s'est senti plus grand.

Ah ! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître !
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître!
Que David nous le rende avec ce vaste front
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée :
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme,
Dont le bon sens sublime s'élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu :
Proverbes éternels dictés par la vertu ;
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie!
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissants;
Offrez-lui vos tributs : orateurs, quels accents
Plus brûlants que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie?
Vous aussi, magistrats; c'est lui qui tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois :
Venez, généreux fils, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère;
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons :
Vous, qui, les yeux en pleurs à ses nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage Auguste vous convie :
Et vous, guerriers, et vous, qui trouvez des appas
Dans ce bruit glorieux que laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande :
Venez, jeunes beautés, Chimène la demande :
Accourez tous, Corneille a charmé vos loisirs;
Payez, en un seul jour, deux cents ans de plaisirs.
Vos applaudissements font tressaillir sa cendre;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,
Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient ; honneur à lui ! levez-vous, levez-vous!...
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les rois se sont levés pour honorer sa vie :
Eh bien ! qu'à leur exemple, ému d'un saint transport
Le peuple devant lui se lève après sa mort.



DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

7 juillet 1825.

MESSIEURS,

Un mois avant la perte que l'Académie française vient de faire dans la personne de M. le comte Ferrand, cet ami des lettres désira me connaître, et la demande d'un vieillard fut un ordre pour moi. Plusieurs d'entre vous qui m'ont vu sur les bancs du collége, et qui ont voulu, dans leur bienveillante amitié, que leur élève devînt leur confrère, m'avaient souvent entretenu de l'assiduité de M. le comte Ferrand à vos séances : je savais quelle part il prenait à vos travaux ; la tribune retentissait de ses paroles ; admis à la confidence journalière du prince, d'autres devoirs le trouvaient infatigable. J'imaginais qu'une activité si constante prenait sa source dans cette force de corps, dans cette jeunesse prolongée de quelques vieillards, pour qui le temps semble s'arrêter, comme s'il voulait aussi rendre hommage à de hautes vertus et à des talents peu communs, ou qu'il sentît une sorte de regret à détruire ce qu'il ne peut faire oublier.

Quelle fut ma surprise à la vue d'un vieillard faible, infirme, aveugle, et qui, déjà mort dans une portion de lui-même, paraissait ne plus tenir à la vie que par la volonté forte de vivre encore? Je trouvai dans son accueil cette bonté facile dont vos entretiens m'avaient appris à connaître tout le charme. Son âme encore brûlante se répandait, dans ses discours, comme pour plaire à une imagination qu'il supposait pleine d'ardeur et d'illusions : il me parlait de mes ouvrages en ami qui n'en veut point voir les défauts, de mon avenir comme s'il nous appartenait à tous deux ; il ne m'appelait point à lui, il se faisait jeune pour venir à moi ; dans l'excès d'une bienveillance inquiète il concevait des craintes sur la destinée d'un jeune homme dont les sentiments pouvaient, à quelques égards, différer des siens ; il essaya de me montrer la vérité où il la voyait lui-même ; il conseillait avec douceur, mais avec une sorte d'empire, car il y a toujours quelque chose d'absolu dans la chaleur d'une opinion combattue et dans l'expérience d'un âge avancé. Je l'écoutais avec respect, et, si je le quittai sans être persuadé, ne vous en prenez point à son éloquence : n'est-il pas, j'en appelle à vous-mêmes, des sentiments intimes dont la racine, trop avant dans le cœur, ne peut s'en arracher ; des convictions impérieuses de la conscience qu'on ne peut secouer sans perdre l'estime des autres, et, ce qui est le premier besoin de toute âme généreuse, l'estime de soi-même?

M. le comte Ferrand n'aurait exigé de personne un sacrifice que personne n'avait obtenu de lui : l'intolérance est le dévouement de ceux qui ont beaucoup d'erreurs à faire oublier.

Pour moi, surpris d'une telle indulgence dans une conviction si fervente, ému par tant de force morale dans une si extrême faiblesse, j'emportai de cet entretien un souvenir profond. J'avais appris jusqu'à quel point l'intelligence peut régner sur ces débris de l'homme qu'elle défend contre la destruction : des yeux qui ne voyaient plus brillaient encore de tout le feu de la pensée ; des mains qui cherchaient les objets s'agitaient encore de ce mouvement énergique dont l'éloquence parle aux regards et vient au secours d'une voix défaillante. Il était vrai pour moi qu'une âme vigoureuse reste libre et entière dans un corps que les infirmités enchaînent, et que le temps a mutilé. Par la seule force de sa volonté, elle transporte où il lui plaît cet esclave réduit à l'obéissance, le soutient quand il chancelle, le fortifie par les travaux qui devraient l'affaiblir ; lutte imposante, où la douleur se tait, où la nature paraît faire effort contre elle-même, où la mort hésite, et semble craindre, en achevant sa victoire, de perdre le spectacle d'une héroïque résistance.

De tous les sentiments qui exerçaient, sans l'épuiser, l'activité de cette âme ardente, l'amour des lettres fut le plus puissant. Dans la jeunesse de M. le comte Ferrand, cette passion lui servit comme d'un délassement à des études austères ; plus tard, elle le consola dans l'infortune, et, pour dernier bienfait, le protégea contre la mort : voilà ce que les muses ont fait pour lui ; rappelons ce qu'il a fait pour elles. L'éloge de sa vie politique n'appartient point à cette tribune ; c'est l'homme de lettres que vos suffrages m'appellent à remplacer ; qu'un

plus éloquent parle de ses actions, je vous entretiendrai de ses ouvrages.

Plusieurs tragédies, fruit de ses loisirs, sont conçues avec sagesse, écrites avec pureté. Douces études, nobles peintures de héros et de malheurs imaginaires, il fut arraché à vos fictions par des désastres véritables, par une tragédie réelle et plus sanglante. Qu'aurait-il inventé d'aussi imposant que ce spectacle? Un roi sans couronne, une famille auguste dans l'exil, empruntaient de leur infortune même une majesté plus touchante. Un prince qui avait combattu sous les drapeaux de la France passait du champ de bataille dans un obscur collége et demandait aux lettres, sans rien perdre de sa dignité, l'appui qu'il devait leur rendre un jour, sans rien ravir à leur indépendance. Sur quel théâtre s'étaient succédé des scènes plus sublimes ou plus déchirantes! Inspiré par sa douleur, M. le comte Ferrand paya un tribut éloquent à la mémoire d'une princesse, fille de tant de rois, et dont les vertus étaient plus royales encore que la naissance; il sentit qu'il ne pouvait orner ce sujet sans l'affaiblir, et fut moins orateur qu'historien. Le génie de Bossuet aurait suffi sans doute à l'oraison funèbre de madame Élisabeth; mais qu'aurait-il ajouté à la majesté d'une telle vie, à l'horreur d'une telle mort? Il y a de ces actions dont la grandeur est en elles-mêmes; et, pour qu'elle leur reste tout entière, on ne les loue pas, on les raconte.

Après une révolution qui avait tout détruit et tout recréé, M. le comte Ferrand dut éprouver une sorte de malaise au milieu d'un monde inconnu. Ses premières années, celles dont on se souvient toujours, il les avait passées dans une de ces demeures qui semblent encore garder l'empreinte des antiques vertus et des vieilles habitudes parlementaires. Malgré l'ardeur inquiète de son esprit, il s'était accoutumé à tout ce qu'il y a de régulier et de stable dans la loi dont il fut longtemps l'organe; aussi, l'ancienne France avec son ordre établi, ses distinctions marquées, avec l'autorité de ses institutions consacrées par des siècles, lui apparaissait-elle sans cesse au milieu de la France nouvelle; aussi n'avait-il d'admiration que pour l'immuable: une progression vers le mieux entraînait un changement; tout changement lui semblait une secousse: on eût dit que les commotions violentes l'avaient dégoûté même du mouvement. Sous l'influence de ces idées, il écrivit la *Théorie des Révolutions.*

Dans cet ouvrage, de vastes connaissances sont unies à des vues souvent profondes; mais peut-être l'auteur exige-t-il trop évidemment de l'histoire qu'elle se plie à sa pensée dominante; il force toutes les révolutions du monde à déposer contre une seule, tous les siècles contre un moment, et ne fait plus, si j'ose mêler une critique à mes éloges, qu'un ouvrage de circonstance sur l'univers. C'est dans l'esprit de l'histoire que M. le comte Ferrand s'élève, plus que dans aucun autre de ses écrits, à la hauteur de son talent; voilà sans doute le plus beau de ses titres à l'honneur qu'il eut de siéger parmi vous: partout ici de graves instructions, des faits enchaînés avec art, des conséquences déduites avec force; partout un amour de la monarchie qui n'exclut point dans l'auteur un respect profond des libertés politiques et religieuses. Que puis-je ajouter à cet éloge, si ce n'est que, dans aucun de ses ouvrages, M. le comte Ferrand n'a cédé à ce besoin de satisfaire toutes les opinions, dont l'effet le plus ordinaire est de n'en contenter aucune? Loin de lui ces précautions dont on enveloppe sa pensée jusqu'à l'étouffer pour la rendre supportable aux autres. Ce n'est point un de ces timides esprits qui n'ont de franchise que pour la moitié de la vérité, et se travaillent sans cesse à courtiser le lecteur par quelque demi-sacrifice: c'est un vieil ami de bonne foi, qui aime mieux lui déplaire que le flatter.

Qu'il me soit permis d'examiner, dans ce sanctuaire des lettres, quelle est, sur les ouvrages de l'esprit, l'influence de cette bonne foi avec soi-même et avec le lecteur, de cette conscience en littérature. Buffon l'a dit, messieurs, dans son éloquent discours à vos devanciers, c'est elle qui donne au style tout son effet, au génie toute sa chaleur et sa piquante originalité; d'une phrase échappée à ce grand écrivain peut naître un discours utile. Je n'entends pas seulement ici par conscience, ce respect pour le public, qui ne laisse pas sortir de vos mains ce que vous sentez indigne de vous et de lui. Sans doute un goût délicat devient en nous comme un remords qui nous tourmente et nous force de corriger les défauts que notre paresse ou notre vanité en révolte avait longtemps défendus. Rien d'entièrement beau, je le sais, rien qui porte en soi le caractère de la perfection et de la durée, sans cette patience que Buffon appelait le génie, et qui n'en est, je crois, que la moitié; mais aussi rien de puissant sur la raison ou sur les cœurs, sans une conviction courageuse qui est la conscience de l'écrivain. Elle peut nous égarer sans doute, parce qu'elle agit d'autant plus violemment au dehors qu'elle est en nous plus passionnée; mais n'est-ce pas une preuve irrécusable de son pouvoir, qu'elle soit encore, même dans celui qui se trompe, un moyen de tromper les autres! Puisqu'elle donne à l'erreur un triomphe passager, que ne fera-t-elle pas pour la vérité, qui est éternelle? Mais si elle nous manque, si l'intérêt la tient captive au fond de nos cœurs, ou si la crainte la fait taire, en vain serions-nous doués de qualités éminentes, en vain l'étude aurait-elle ajouté à ces dons de la nature. Rappelons-nous cette loi d'Athènes qui frappait de mort tout citoyen assez faible pour ne pas embrasser un parti; c'est contre nos écrits qu'elle a son application rigoureuse. Condamnés à leur naissance, ils portent la peine de notre faiblesse. Comme nous ne saurions leur communiquer une âme que nous n'avons pas, nous n'enfantons que des productions sans vie, que des paroles d'une élégance froide et morte, que des cadavres, que des ombres.

Une hésitation continuelle dans l'auteur produit l'indécision dans les autres; comment le croire, s'il n'a pas l'air de se croire lui-même? On se défie de ceux qui cherchent à déguiser leur pensée; l'on plaint ceux qui n'ont pas le courage de la dire: il arrive même qu'on leur préfère l'homme médiocre, mais convaincu, parce qu'on trouve en lui je ne sais quoi de hardi et de vrai qui

a au moins le charme du naturel. Ne cherchez point des armes contre moi dans la philosophie douteuse de Montaigne ; l'attrait irrésistible qui nous ramène sans cesse à ce livre de bonne foi, n'est-il pas la sincérité? Il y a peut-être quelque audace à examiner quand tout le monde croit. Et d'ailleurs, quelle conviction de cœur pour de hautes vérités! quel amour de la vertu! que d'horreur des préjugés qui torturent la vie et qui enlaidissent la mort! quel sentiment exquis des jouissances de l'amitié! Mais je m'aperçois trop tard que, par cet éloge de Montaigne, je vous rappelle une voix qui vous est chère et qu'une souffrance momentanée condamne au silence; je m'arrête, vos souvenirs seraient plus éloquents que mes paroles.

Cette conscience, qui vous plaît jusque dans le doute et vous rend la médiocrité tolérable, concevez-la unie à l'audace d'un esprit décidé, à un jugement sain, à une imagination forte et mobile; maîtresse d'une belle âme, qu'elle y parle en souveraine, tout haut et sans crainte; du génie elle reçoit sa force, il reçoit d'elle son empire : il faut que tout se soumette à l'écrivain armé de cette double puissance, négligé, incorrect même, il a un langage qui n'est qu'à lui. Quels que soient ses écarts, il marche seul au milieu de la foule; il lui est donné de faire haïr ce qu'il hait, de faire aimer ce qu'il aime, d'entrer de vive force dans les cœurs, où il excite des ravissements d'enthousiasme, et d'attacher une ineffable jouissance au sentiment même de sa supériorité dont il les accable; enfin, il jouit du seul privilége qui ait quelque chose de divin, celui de régner par la pensée, et de donner, après Dieu, une âme à ceux qui l'écoutent : il est lui-même; il se réfléchit dans ses ouvrages, et c'est là le secret de ses triomphes. Qu'on ne dise pas que les principes des grandes inspirations s'épuisent et ne sauraient se reproduire à l'infini sous des formes toujours nouvelles. Communs à tous, ils vous deviennent propres par l'originalité qu'ils empruntent de votre nature; et, diversement affectés, c'est en restant vous-même que vous ne ressemblez à personne. Ainsi brillent à la fois d'un éclat différent ces éloquences que nous voyons triompher tour à tour dans nos débats politiques, soit par cette franchise guerrière et cette énergie de l'âme dont les élans nous entraînent, soit par l'irrésistible ascendant d'une raison plus froide, ou par ce coloris presque involontaire de l'expression qui trahit encore dans l'orateur l'imagination du grand écrivain. Ainsi, piquante et ingénieuse quand elle prononce ses jugements sur Louis XIV, l'histoire, qui change de ton en changeant d'interprète, raconte avec un intérêt plus grave les sanglants démêlés de Gênes et de Venise : rien n'est épuisé; j'en atteste cette foule de productions heureuses qui ont enrichi votre siècle. La tyrannie domestique trouvant sa punition dans son excès, l'avarice châtiée par l'élégante raillerie de l'auteur du *Trésor*, la dignité paternelle éloquemment vengée dans *les Deux Gendres ;* j'en prends à témoin les tableaux plus naïfs d'un héritier de Le Sage, qui semble dans une double carrière vouloir faire oublier que l'auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret* a aussi manqué à votre gloire. Quoi de plus nouveau que cette conquête faite sur l'histoire par la comédie? Nous avons vu la conjuration de Pinto nous présenter dans les petites causes les ressorts cachés des grands événements, et nous conduire, à travers la foule des incidents comiques, à la plus imposante catastrophe qui puisse changer la face d'un empire. Après toutes les séductions de Zaïre, la magie des noms français n'a-t-elle pas prêté un charme inconnu au grand maître des chevaliers du Temple et au jeune Marigny?

Déjà fière d'avoir opposé Paul et Virginie aux plus douces fictions de la pastorale chez tous les peuples, la religion n'a-t-elle pas lutté avec gloire contre tous les souvenirs épiques d'un amour malheureux, lorsqu'elle s'est assise entre Eudore et Velléda sous les forêts des druides? Ah! quand votre gloire le proclame, qu'il me soit permis de le croire dans l'intérêt de cette génération naissante à laquelle je m'honore d'appartenir, il est encore possible de créer pour qui veut rester fidèle à sa nature. Ces innovations dont le besoin tourmente tous les esprits, et que semble appeler une littérature enrichie et comme fatiguée par tant de chefs-d'œuvre, c'est au théâtre qu'elles ont surtout leurs triomphes et leurs dangers. Sur cette mer tant de fois et si glorieusement parcourue, on ne peut rien découvrir sans s'exposer aux orages. Là, aussi, messieurs, s'il m'est permis de rappeler une fiction poétique, là, s'élève ce génie des tempêtes dont parle Camoëns; il arrête, il épouvante le jeune poëte qui se sent prédestiné aux hasardeuses entreprises; il lui montre les écueils, il lui nomme les nochers malheureux, il lui raconte les naufrages. — « Tu t'égares, ne tente pas des routes nouvelles : tout finit à cet horizon où la vue s'arrête; au delà de cette limite, plus d'astres pour te guider, plus de flots pour te soutenir; rien que le naufrage et l'abîme. » Mais qu'importent ces effrayantes prophéties, si le génie du poëte le précipite malgré lui dans les hasards? Dût-il se perdre, il s'ouvrira des chemins, il affrontera les écueils, au risque de se briser; si l'horizon qui le presse ne peut le contenir, pour se faire de l'espace, il en franchira les bornes, il attachera son nom à quelques régions ignorées jusqu'à lui; et, comme les mondes réels, ces terres inconnues ne dateront leur existence que du jour de leur découverte.

Mais à travers tant de périls, qui peut nous conduire à cette gloire, objet idéal de toutes les ambitions en littérature? une religieuse conscience, une audace réglée par la raison. Raisonnables avant tout, marchons ensuite avec indépendance, sans céder aux opinions exclusives, sans nous soumettre en aveugles aux théories qui veulent devancer l'art et qui ne doivent venir qu'après lui. Quel génie créateur se révoltera contre les formes anciennes pour s'en laisser prescrire de nouvelles? Ce ne serait que changer de servitude. Le mépris des règles n'est pas moins insensé que le fanatisme pour elles. Quand d'imposantes beautés peuvent justifier nos écarts, c'est aimer l'esclavage, c'est immoler la vraisemblance à la routine, que de presser notre sujet dans des entraves qu'il repousse; mais s'affranchir des règles pour se faire singulier, lorsque l'action dramatique les comporte, c'est chercher son triomphe dans une servile concession aux

idées du moment, et le pire des esclavages est celui qui joue la liberté. Admirateurs ardents de Sophocle, sachons donc admirer Shakspeare et Goethe, moins pour les reproduire en nous, que pour apprendre en eux à rester ce que la nature nous a faits. Quel que soit le parti littéraire qui nous adopte ou nous rejette, cherchons le vrai en évitant la barbarie; sans confondre la liberté avec la licence, obéissons aux besoins d'un sujet dont le developpement nous emporte; mais ne nous attachons pas au char d'un écrivain fameux, pour nous faire traîner à la réputation sous sa livrée : ce qui est vrai en lui est faux en nous; ce qui le jette hors des rangs nous confond avec la foule. Soyons nous-mêmes; nos idées et nos sentiments sauront se revêtir en naissant de couleurs inusitées, et voilà l'originalité véritable. Celle qu'on cherche ailleurs n'est qu'une imitation plus ou moins docile, que la pâle copie ou la caricature bizarre de l'originalité d'autrui. N'oublions pas surtout que le premier devoir de l'écrivain est le respect pour la langue. Chez tous les peuples, elle a ses qualités comme ses défauts qui la distinguent; et voulût-on la corriger ou l'enrichir, on ne peut lui faire violence sans dénaturer son caractère national. La langue française, si rigoureuse dans ses aversions, ennemie impitoyable de toute obscurité, est la plus universelle et la plus calomniée : elle n'admet, il faut l'avouer, que les hardiesses qui se cachent; elle n'accepte que les dons qu'on lui déguise : mais Corneille et Racine ont prouvé qu'au théâtre il n'est point de hauteurs inaccessibles pour elle, point d'humbles familiarités où elle ne puisse descendre; et la plus singulière des innovations, la création de toutes la plus sublime et la plus inattendue, serait encore d'écrire comme eux. Ainsi, messieurs, la pureté du langage et la candeur dans l'expression de la pensée, donnent aux ouvrages de l'esprit ce charme qui en établit d'abord les beautés originales, et cette vérité qui les fait vivre toujours. Mais, pour que les tableaux soient fidèles, pour que les vices du siècle s'y montrent sans voile, et que la tragédie, plus sincère, devienne une représentation animée de l'histoire, les lettres réclament l'appui d'une liberté sage. Que d'espérances n'avons-nous pas droit de fonder sur cette protectrice naturelle de tout ce qui se rattache à la dignité humaine? La première pensée du monarque fut pour elle; nous la verrons, à l'ombre de cette puissance auguste, ouvrir une plus noble carrière aux travaux de l'imagination, un champ plus vaste aux jeux du théâtre. Affranchie de ses entraves, puisse-t-elle répondre à ce bienfait d'un petit-fils de Louis XIV par quelques-uns de ces immortels ouvrages, non moins glorieux au génie qui les enfante qu'au prince assez grand pour en jouir et les protéger! Avec les acclamations du peuple, qu'elle lui porte les hommages des arts, les vœux reconnaissants des lettres! Au milieu des fêtes d'un nouveau règne, il a voulu l'associer aux pompes de sa puissance pour mêler un éclat durable à tant de magnificences passagères. Ah! qu'elle soit l'ornement solide de son trône, qu'elle en soit à jamais la décoration vivante, comme dans ces solennités où, sacrée avec lui, elle s'est mise devant Dieu et devant les hommes, sous la garde de ses serments.



ÉPITRES.

ÉPITRE

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR CETTE QUESTION :

L'ÉTUDE FAIT-ELLE LE BONHEUR DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE?

. . . Et proposui in animo meo quærere et investigare sapienter de omnibus quæ fiunt sub sole. Hanc occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in eâ.
(ECCLESIASTES, cap. I.)

Illustres héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous, dont la république
Offre aux regards surpris de cet accord heureux,
Quarante souverains qui sont unis entre eux,
Souffrez que la Sorbonne, armée à la légère,
Hasarde contre vous un combat littéraire.
Le bonnet de docteur couvre mes cheveux blancs,
Et pour argumenter je monte sur les bancs.

Des neuf vierges du Pinde éloquents interprètes,
Le ciel vous a dotés de ses faveurs secrètes;
Vous avez vu les fruits de vos nobles travaux
D'un public idolâtre emporter les bravos :
Soit que, les yeux en pleurs, sur la scène il contemple
Benjamin, Clytemnestre et les héros du temple;
Que deux amis rivaux, pour corriger Paris,
Reproduisent Térence et Plaute en leurs écrits ;
Soit que vous décriviez, sur le mont d'Aonie,
Les doux travaux des champs et les lois d'Uranie;
Que la grave Clio vous prête son burin,
Ou qu'Apollon vous guide, un Homère à la main ;
Je le sais, une étude et constante et profonde
Des triomphes pour vous fut la source féconde.
L'étude, à vous entendre, est un divin secours;
De l'existence entière elle embellit le cours...
Rebelle sur ce point, pardonnez si ma plume
Prouve que ces plaisirs sont mêlés d'amertume :
Que, semblable à ce mets du bossu Phrygien,
L'étude est un grand mal comme un souverain bien.
Le besoin de parler m'entraîne à contredire ;
Je suis vieux et docteur, passez-moi mon délire.

Heureux, heureux le temps où les premiers humains
Du temple de Mémoire ignoraient les chemins!
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printemps monotone;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui dans un lourd repos assoupit nos humeurs,
Éteint des passions les flammes immortelles;
Il n'est point de grandeur, point de bonheur sans elles.
Humains, j'aime à vous voir, en ce siècle vanté,
Jouir avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gène
N'était pas en naissant accablé sous sa chaîne ;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux ,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux ;
De la nature encor vous respectiez les voiles;
Qui de vous disputait sur le cours des étoiles?
Le fanatisme ardent, qui parle au nom du ciel,
Ne gonflait point vos cœurs d'arrogance et de fiel ;
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.
Votre amour est farouche et tient de la fureur;
Votre prompte injustice imprime la terreur;

Mais dans l'aspérité de vos vertus naïves
Brillent du naturel les traces primitives.
J'admire plus cent fois ce lion furieux,
Qui, la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillants d'une effroyable joie,
Suit son instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur, que le fer a flétrie,
Attributs impuissants d'une race avilie.

Las d'un libre destin, las de sa dignité,
L'homme sur ses autels plaça la vanité.
Le front chargé d'ennui l'étude prit naissance,
Et l'erreur, à sa voix, détrôna l'ignorance.
L'homme a dit (1) : « Je sais tout et j'ai tout défini :
» J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
» L'étude me ravit à des hauteurs sublimes :
» De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes
» Cet élément subtil dont il roule entouré,
» Ce feu, de tous les corps le principe sacré,
» L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
» N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
» Est-il quelques secrets, cachés au fond des cieux,
» Que n'ait point pénétrés mon regard curieux?... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé ! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer!
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles!
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles!
Ptolémée, illustré par cent travaux divers (2),
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers;
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie (3),
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte:
De son fil embrouillé, qui s'allonge toujours,
On suit péniblement les tortueux détours;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.

A peine un faible enfant, échappé du berceau,
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les Quatre-Facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous point Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour chez nos derniers neveux
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux?

Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté, sans toi les plaisirs sont des peines!
Quel destin vous attend, si de la vérité
Le flambeau redoutable est par vous présenté!
Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres!
Leur nombre dangereux fait leur autorité :
Les sots depuis Adam sont en majorité.

La divinité même inspire Anaxagore (4) :
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.
Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux.
Sans pitié loin du centre il rejette la terre,
Du soleil par sa marche il la rend tributaire...
N'a-t-il pas expié par trois ans de prison
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison?
Répondez : que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil :
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talents! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie;
Mille insectes impurs en rongent les ram eaux,
Et, comme le cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.

(1) Locutus sum in corde meo, dicens : Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ qui fuerunt antè me in Jerusalem : et mens mea contemplata est multa sapienter, et didici.

Dedique cor meum ut scirem prudentiam atque doctrinam, errores et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. (Ecclesiastes, cap. I.)

(2) Ptolémée, surnommé le Très-Sage et le Divin, supposa l'existence d'un dernier ciel de cristal qui imprimait le mouvement à tous les autres.

(3) On connaît les idées des anciens sur l'harmonie des corps célestes. Pythagore et ses disciples avaient représenté par les sept notes de la musique les sept planètes alors connues.

(4) Anaxagore soutint le premier qu'une intelligence divine avait présidé à l'arrangement de l'univers. Les prières de Périclès, son élève et son ami, ne purent lui épargner la honte d'être chassé d'Athènes, comme un impie.

Vous, qu'Apollon choisit pour siéger dans son temple,
Oserai-je en passant vous citer votre exemple?
Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel!
Que de fois l'indigence au fond de votre asile,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encore, humbles dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil!

Mais sortez, direz-vous, du temple de mémoire;
Cessez d'unir l'étude à l'amour de la gloire...
Vous m'avez prévenu; c'est dans l'obscurité
Que l'étude est un pas vers la félicité.
La vérité m'attire, et soigneux de me taire,
Je la cherche, la trouve, et la cache au vulgaire...
La cacher! à ce mot vous répondez soudain,
Comme l'eût fait Caton dans le sénat romain:
« La cacher! il le faut, si sa clarté peut nuire;
» Mais au pied du bûcher dût-elle te conduire,
» Si tu conçois l'espoir d'être utile aux humains,
» Parle! aux fers des tyrans cours présenter tes mains.
» Parle, c'est ton devoir; philosophe, à quel titre
» Du bonheur des humains te rendrais-tu l'arbitre?
» Tu pâlis... De quel droit priver des malheureux
» De ce dépôt sacré qui t'est commis pour eux?
» La gloire n'est, dis-tu, qu'une illustre fumée?
» Il s'agit d'une dette, et non de renommée.
» Parle au prix de tes jours; le sacrifice est grand,
» Mais tu te l'imposais toi-même en t'éclairant.
» Ton honneur, ton pays, le monde le réclame;
» Meurs donc infortuné pour ne pas vivre infâme. »

L'alternative est grave, et, parmi vous, je crois
Qu'on eût vu Fontenelle hésiter sur le choix.
Un auteur fut souvent brûlé pour un bon livre;
Il est beau d'être lu, mais il est doux de vivre.
Je suis sexagénaire et crains de m'exposer;
Que j'arrive à cent ans, et je veux tout oser.
Voilà mon sentiment, messieurs, ne vous déplaise
Je le redis encor, retranché dans ma thèse:
Comme ce roi Janus qu'adora l'univers,
L'étude offre à mes yeux deux visages divers.
L'un est bouffi d'orgueil, mais pâle de tristesse;
L'autre calme, et riant, ressemble à la sagesse.
Le sage qui la suit, prompt à se modérer,
Sait boire dans sa coupe et ne pas s'enivrer.
Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre (1):
Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager?
Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger?
Livre-toi tout entier à la douceur secrète
D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets;
Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,
Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
J'exerce ma raison avec timidité;
J'adore sans orgueil la sainte vérité.
Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie:
Ils me font tour à tour fidèle compagnie.
Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
Préférant Tusculum aux pompes du sénat!
Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome: [me.
Là, je vois l'homme heureux qui vaut bien le grand hom-

Le sort m'a-t-il repris ses présents incertains,
L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins;
De mes sens agités calme l'inquiétude,
Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.

O champs de la Neustrie, ô fertiles vallons!
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,
Sous des pommiers en fleurs, à l'ombre des vieux chênes,
Laissez-moi m'égarer aux bords de vos fontaines!
L'aspect de l'univers m'élève à son auteur;
Il me révèle un Dieu, mais un Dieu bienfaiteur.
J'apprends à mépriser cette horreur fantastique
Qu'au chevet des mourants plaça la politique.
Doit-on dans ses décrets prévenir l'Éternel?
Mortel, songe à toi-même en jugeant un mortel;
Et, faible comme lui, ne sois pas plus sévère
Que ce Dieu qui pardonne ou qui punit en père.
Avons-nous à pleurer la perte d'un ami?
Notre esprit est plus fort par l'étude affermi.
Que c'est bien à mon sens la volupté suprême,
D'oublier les humains, de descendre en soi-même,
De fixer dans son cœur, trop longtemps combattu,
L'inaltérable paix que donne la vertu!
Fais-toi donc de te vaincre une douce habitude;
Oui, consacre ta force à cette noble étude;
Elle est digne de l'homme, elle mène au bonheur
Apprends pour être heureux, à devenir meilleur.

Mais je vous vois sourire, auguste aréopage;
« Docteur, me dites-vous, c'est raisonner en sage;
» Pour vous l'étude obscure a seule des douceurs;
» Vous rimez cependant en blâmant les neufs Sœurs... »

J'entends, brûlez mes vers. Dans l'ardeur d'un beau zèle,
Je condamnais la gloire et l'étude avec elle;

(1) Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι. (PINDARE.)

Ingrat, je blasphémais; leurs rêves séduisants
D'un orgeuilleux espoir caressaient mes vieux ans,
Me promettaient déjà cette palme éclatante,
Digne prix qu'Apollon par vos mains nous présente;
Dans mon cœur épuisé réveillaient des désirs,
Et réfutaient mes vers en charmant mes loisirs;
J'étais heureux enfin. Dans cette triste vie,
Où de revers si prompts la victoire est suivie,
Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
L'étude, après l'amour est le meilleur des maux.



ÉPITRE

A M. A. DE LAMARTINE.

Captif sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermait avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectais vivement mes poumons irrités
Des sirops onctueux par Charlard inventés;
Mon rhume s'obstinait, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhalait avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris, un peu tard,
Qu'Apollon, pour guérir, vaut son docte bâtard;
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore,
Que l'oracle du Pinde est celui d'Épidaure.

Oui, tu m'as bien compris; oui cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
Que ma muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène l'adorait au pied du mont Ithôme,
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme;
Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître,
Et chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu reçut la liberté.
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime :
La liberté gouverne, et la licence opprime.
Elle seule, à nos yeux, de son front sans pudeur
Sous un masque romain déguisa la laideur,
Et de la liberté simulacre infidèle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.
Pour détrôner l'abus proscrirons-nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau,
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie.
Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité,
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme;
Entre Euclide et Pascal, de l'excès du savoir
Naît le doute effaré qui regarde sans voir;
La faiblesse pour mère a l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance.
En punissant la faute, elle insulte au malheur :
La torture, à sa voix, fait mentir la douleur.
Thémis moins rigoureuse est aujourd'hui plus juste;
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit;
Son glaive tombe à faux et frappe en maladroit.

La chicane au teint jaune, aux doigts longs et difformes,
Entoure son palais du dédale des formes;
Et, dans l'obscurité, les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,
Et je découvre un sot caché sous la simarre!
Que faire? de Thémis briser les tribunaux,
Mettre sa toque en cendre, et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête;
Et deux plaideurs manceaux, de colère animés, [més
En champs clos, pour leurs droits, plaider à poings fer

Notre chevalerie, autrefois ta bannière,
De l'Orient pour nous rapporta la lumière.

J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits
Dont la justice errante a devancé les lois;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage,
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux moins innocents
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passants,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
Et possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris un rempart crénelé,
Ont fait plus d'orphelins qu'ils n'en ont consolé.
Eh bien! de nos romans bannirons-nous tes fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant tes trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain
Flétrir Clisson, Roland, Bayard et Duguesclin?

Le saint amour des rois dans sa ferveur antique,
Des plus beaux dévouements fut la source héroïque,
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute :
Ainsi qu'un clair ruisseau captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,
Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs, les débris et la fange,
Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien qu'il n'a jamais porté.
Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?
Eh! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords et sourd à leur douceur,
Dans la vierge immortelle à qui tu rends hommage
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage
Qui, sur les bancs dorés d'un concile romain,
Présida dans Constance, un brandon à la main;
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare,
Au front d'un Alexandre égara la tiare;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles Neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui, se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace,
Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis;
Malgré ses trois mentons, vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?

Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme;
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie
Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté:
C'est la religion, sœur de la liberté;
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du roi des cieux toutes deux descendues
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes,
Toutes deux s'élançant du fond des catacombes,
Sous un même drapeau marchaient d'un même pas,
Répandaient la lumière, et ne l'étouffaient pas.

L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire;
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrase Fénelon d'un amour tolérant,
Guide Vincent de Paule, ensevelit Voltaire,
Brûle de chastes feux ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête et le pied sur des chaînes,
Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poëte secourt, et que des rois trahissent.
Viens, et sans condamner nos cultes différents,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos serments.
Éclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer unissons-nous comme elles,
Et dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne!
Au gré des flots mouvants par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés;

Mais quel que soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.

Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.



ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ.

LES TROYENNES.

CANTATE.

> Ἀλλ' ὦ τᾶν χαλκεγχέων Τρώων
> Ἄλοχοι μέλεαι,
> Καὶ κοῦραι, καὶ δύσνυμφοι,
> Τύφεται Ἴλιον, Αἰάζωμεν.
>
> EURIPIDE.

Aux bords du Simoïs, les Troyennes captives,
Ensemble rappelaient, par des hymnes pieux,
De leurs félicités les heures fugitives,
Et le deuil sur le front, les larmes dans les yeux,
Adressaient de leurs voix plantives
Aux restes d'Ilion ces éternels adieux :

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus, et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Des rois voisins puissant recours,
Que de fois Ilion s'arma pour leur défense !
D'un peuple heureux l'innombrable concours
S'agitait dans les murs de cette ville immense :
Ses tours bravaient des ans les progrès destructeurs,
Et, fondés par les dieux, ses temples magnifiques
Touchaient de leurs voûtes antiques
Au séjour de leurs fondateurs.

UNE TROYENNE.

Cinquante fils, l'honneur de Troie,
Assis au banquet paternel,
Environnaient Priam de splendeur et de joie ;
Heureux père, il croyait son bonheur éternel !

UNE AUTRE.

Royal espoir de ta famille,
Hector, tu prends le bouclier,
Sur ton sein la cuirasse brille,
Le fer couvre ton front guerrier.
Aux yeux d'Hécube, qui frissonne,
Dans les jeux obtiens la couronne,
Pour en couvrir ses cheveux blancs :
Du ciel allumant la colère,
Déjà le crime de ton frère
T'apprête des jeux plus sanglants.

UNE JEUNE FILLE.

Polyxène disait à ses jeunes compagnes :
Dépouillez ce vallon favorisé des cieux ;
C'est pour nous que les fleurs naissent dans ces campagnes.
Le printemps sourit à nos jeux.
Elle ne disait pas : vous plaindrez ma misère
Sur ces bords où mes jours coulent dans les honneurs ;
Elle ne disait pas : mon sang teindra la terre
Où je cueille aujourd'hui des fleurs.

CHOEUR.

D'un peuple d'exilés déplorable patrie,
Ton empire n'est plus, et ta gloire est flétrie.

UNE TROYENNE.

Sous l'azur d'un beau ciel, qui promet d'heureux jours,
Quel est ce passager dont la nef couronnée
Dans un calme profond s'avance abandonnée
Au souffle des amours ?

UNE AUTRE.

Il apporte dans nos murailles
Le carnage et les funérailles !
Neptune, au fond des mers que ton trident vengeur
Ouvre une tombe à l'adultère !
Et vous, dieux de l'Olympe, ordonnez au tonnerre
De dévorer le ravisseur.

UNE TROYENNE.

Mais non, le clairon sonne et le fer étincelle ;
Je vois tomber les rocs, j'entends siffler les dards ;
Dans les champs dévastés le sang au loin ruisselle,

Les chars sont heurtés par les chars.
Achille s'élance,
Il vole, tout fuit;
L'horreur le devance,
Le trépas le suit,
La crainte et la honte
Sont dans tous les yeux,
Hector seul affronte
Achille et les dieux.

UNE AUTRE.

Sur les restes d'Hector qu'on épanche une eau pure,
Apportez des parfums, faites fumer l'encens.
Autour de son bûcher, vos sourds gémissements
Forment un douloureux murmure;
Ah! gémissez, Troyens, soldats, baignez de pleurs
Une cendre si chère!...
Des fleurs, vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

CHOEUR.

Des fleurs, vierges, semez des fleurs!
Hector dans le tombeau précède son vieux père.

UNE TROYENNE.

Ilion, Ilion, tu dors, et dans tes murs
Pyrrhus veille enflammé d'une cruelle joie;
Tels que des loups errants par des sentiers obscurs,
Les Grecs viennent saisir leur proie.

UNE AUTRE.

Hélas! demain à son retour
Le soleil pour Argos ramènera le jour;
Mais il ne luira plus pour Troie.

UNE TROYENNE.

O détestable nuit! ô perfide sommeil!
D'où vient qu'autour de moi brille une clarté sombre!
Quels affreux hurlements se prolongent dans l'ombre!
Quel épouvantable réveil!

UNE JEUNE TROYENNE.

Sthénélus massacre mon frère.

UNE JEUNE TROYENNE.

Ajax poursuit ma sœur dans les bras de ma mère.

UNE AUTRE.

Ulysse foule aux pieds mon père.

UNE TROYENNE.

Nos palais sont détruits, nos temples ravagés;
Femmes, enfants, vieillards, sous le fer tout succombe,
Par un même trépas dans une même tombe
Tous les citoyens sont plongés.

UNE AUTRE.

Adieu, champs où fut Troie, adieu, terre chérie;
Et vous, mânes sacrés des héros et des rois,
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie!
Adieu pour la dernière fois!

UNE TROYENNE.

Un jour, en parcourant la plage solitaire,
Des forêts le tigre indompté
Souillera de ses pas l'auguste sanctuaire,
Séjour de la Divinité.

UNE TROYENNE.

Le pâtre de l'Ida, seul près d'un vieux portique,
Sous les rameaux sanglants du laurier domestique,
Où l'ombre de Priam semble gémir encor,
Cherchera des cités l'antique souveraine,
Tandis que le bélier bondira dans la plaine
Sur le tombeau d'Hector.

UNE AUTRE.

Et nous, tristes débris battus par les tempêtes,
La mer nous jettera sur quelque bord lointain.

UNE AUTRE.

Des vainqueurs nous verrons les fêtes:
Nous dresserons aux Grecs la table du festin.
Leurs épouses riront de notre obéissance;
Et dans les coupes d'or où buvaient nos aïeux,
Debout, nous verserons aux convives joyeux
Le vin, l'ivresse et l'arrogance.

UNE TROYENNE.

Chantez cette Ilion proscrite par les dieux;
Chantez, nous diront-ils, misérables captives,
Et que l'hymne troyen retentisse en ces lieux.
O fleuves d'Ilion, nous chantions sur vos rives,
Quand des murs de Priam les nombreux citoyens,
Enrichis dans la paix, triomphaient dans la guerre;
Mais les hymnes troyens
Ne retentiront plus sur la rive étrangère!

UNE AUTRE.

Si tu veux entendre nos chants,
Rends-nous, peuple cruel, nos époux et nos pères,
Nos enfants et nos frères!
Fais sortir Ilion de ses débris fumants!
Mais puisque nul effort aujourd'hui ne peut rendre
La splendeur à Pergame en cendre,
La vie aux guerriers phrygiens,
Sans cesse nous voulons pleurer notre misère,
Et les hymnes troyens
Ne retentiront pas sur la rive étrangère.

CHOEUR.

Adieu, mânes sacrés des héros et des rois!
Adieu, terre chérie!
Doux sommets de l'Ida, beau ciel de la patrie,
Vous entendez nos chants pour la dernière fois!

DANAÉ.

. . Εὗδε βρέφος, εὑδέτω δὲ πόντος.
Εὑδέτω ἄμετρον κακόν.

SIMONIDE.

Les ministres fougueux du tyran d'Éolie
Troublaient au loin les airs de leurs longs sifflements
Et des rochers émus jusqu'en leurs fondements
Amphitrite insultait la cime ensevelie
Sous ses monts écumants.
Un torrent pluvieux s'échappait des nuages,
Et les pâles clartés que vomissaient leurs flancs
Sillonnaient les flots turbulents
De cet océan sans rivages.

Le front déjà voilé des ombres du trépas,
Seule sur un esquif, Danaé gémissante
Levait au ciel ses yeux éteints par l'épouvante,
Ses yeux... Son jeune fils reposait dans ses bras.
Enfin, avec transport sur son cœur elle presse
Ce fils, l'unique objet de ses mornes douleurs,
Puis de ses froides mains doucement le caresse,
Et lui dit, le couvrant de baisers et de pleurs :

« Si jeune tu ne peux connaître
» Toute l'horreur de notre sort,
» Pauvre enfant, tu souris peut-être
» Au flot qui t'apporte la mort.

» Phébé, que ton céleste frère
» Abaisse ses regards sur moi ;
» Fils de Latone, souviens-toi
» Des infortunes de ta mère.

» Hélas! rallumant son flambeau,
» Que l'aurore tarde à paraître!
» Dieux! quelle nuit et quel berceau
» Pour un enfant qui vient de naître !

» O mon fils! il n'est plus d'espoir!
» Déjà l'abîme nous dévore :
» Sur mon sein je te presse encore,
« Mais je ne dois plus te revoir. » ·

Cependant Jupiter a tressailli de crainte :
Pâle, il s'est élancé, le courroux dans les yeux :
C'est un père, un amant, c'est le maître des dieux ;
Il porte sur son front cette majesté sainte
Qui consterne la terre et fait trembler les cieux :
La foudre à son aspect se tait épouvantée :
A ses pieds les autans déposent leur fureur ;
De la voûte du ciel, qu'elle avait insultée,
La mer précipitée
Dans ses gouffres sans fond retombe de terreur.
Il parle ; Danaé tremble à sa voix chérie,
Se courbe sous sa gloire, et frissonne, et s'écrie :

« Grâce, dieu redouté ; ne nous consume pas
» De l'éclat dévorant dont ta gloire est armée.
» Et toi, lève, ô mon fils, ta tête inanimée ;
» C'est ton père, tends-lui les bras!

» Il m'exauce, aucun bruit ne frappe mes oreilles ;
» La nuit a rallumé ses astres radieux ;
» Tu souris, tes beaux yeux se ferment, tu sommeilles ;
» Dors, mon fils, sur la foi des dieux. »

Elle dit, et l'esquif, sous un ciel sans nuage,
Poussé par les zéphirs, glisse jusqu'au rivage.
Danaé sur des fleurs dépose son trésor,
Cet enfant qu'à regret les flots semblent lui rendre,
L'écoute respirer, l'entend, l'écoute encor,
Ne peut se lasser de l'entendre ;
Et le cœur agité d'un doux frémissement,
Sentant son sein pressé par la bouche vermeille
De l'enfant qui s'éveille,
Rend un pieux hommage à son céleste amant.

ANTIGONE ET ISMÈNE

PLEURANT SUR LEURS FRÈRES.

Ἴτω δάκρυα.
Ἴτω γόος.

ESCHYLE.

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

ANTIGONE.

Tu frappes et péris.

ISMÈNE.

En immolant tu meurs.

ANTIGONE.

Son glaive te renverse.

ISMÈNE.

Et sous ton glaive il tombe.

ANTIGONE.

Même âge.

ISMÈNE.

Même sang.

ANTIGONE.

Et bientôt même tombe.
O frères malheureux!

ISMÈNE.

Plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

ANTIGONE.

Mes yeux se couvrent de ténèbres;
Mon cœur succombe à ses tourments.

ISMÈNE.

Ma voix, lasse des cris funèbres,
S'éteint en sourds gémissements.

ANTIGONE.

Quoi! périr d'une main si chère!

ISMÈNE.

Quoi! percer le cœur de son frère!

ANTIGONE.

Tous deux vainqueurs!

ISMÈNE.

Vaincus tous deux!

ANTIGONE.

O récit qui me désespère!

ISMÈNE.

O spectacle encor plus affreux!

ANTIGONE.

Où les ensevelir?

ISMÈNE.

A côté de leur père:
Il fut infortuné comme eux.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice!

ISMÈNE.

Étéocle! ô mon frère!

ENSEMBLE.

Et nous plus misérables sœurs!

ANTIGONE.

Éclatez, mes sanglots!

ISMÈNE.

Coulez, coulez, mes pleurs!

HYMNE A VÉNUS.

. . . . Hominum divumque voluptas,
Alma Venus !

Lucrèce.

Vénus, ô volupté des mortels et des dieux !
Ame de tout ce qui respire,
Tu gouvernes la terre, et les mers, et les cieux;
Tout l'univers reconnaît ton empire !
Des êtres différents les germes précieux,
Qui dorment dispersés sous la terre ou dans l'onde,
Rassemblés à ta voix féconde,
Courent former les corps que tu veux enfanter.
Les mondes lumineux roulent d'un cours paisible,
L'un vers l'autre attirés, unis sans se heurter,
Par ton influence invisible !

Tu parais, ton aspect embellit l'univers :
Je vois fuir devant toi les vents et les tempêtes;
L'azur éclate sur nos têtes;
Un jour pur et divin se répand dans les airs.

L'onde avec volupté caresse le rivage;
Les oiseaux, palpitants sous leur toit de feuillage,
Célèbrent leurs plaisirs par de tendres concerts.
Des gouffres de Thétis tous les monstres informes
Font bouillonner les flots amers
Des élans amoureux de leurs masses énormes.
Les papillons légers se cherchent sous les fleurs,
Et par un doux hymen confondent leurs couleurs.
L'aigle suit dans les cieux sa compagne superbe
Les serpents en sifflant s'entrelacent sous l'herbe
Le tigre, dévoré d'une indomptable ardeur,
Terrible, l'œil sanglant et la gueule écumante,
Contemple, en rugissant d'amour et de fureur,
La sauvage beauté de son horrible amante.

Tout ressent de Vénus la puissante chaleur;
Tout produit : les vallons, les fleuves, les montagnes :
La rose se parfume et le chêne verdit;
Au fond de l'Océan la perle s'arrondit,
Et les palmiers en fleurs fécondent leurs compagnes.
Cependant les sylvains, brûlés des mêmes feux,
Pressent la nymphe palpitante
Qui tremble dans leurs bras nerveux
Et de désir et d'épouvante !...

La déesse sourit aux mortels enchantés :
Elle entend s'élever du milieu des cités,
De l'épaisseur des bois, du sein des mers profondes,
Un murmure confus de cent bruits amoureux,
Et ce concert voluptueux
Est l'hommage éternel des êtres et des mondes.



ODE.

. . . . Neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
HORACE.

Déjà l'aurore aux mains vermeilles
Sème les roses du matin ;
Va, jeune esclave, sous ces treilles,
Porter les coupes du festin ;
Que ces flacons dont la vieillesse
Promet à la soif qui nous presse
Un nectar longtemps respecté,
Rafraîchis par des eaux limpides,
M'apportent dans leurs flancs humides
Le délire et la volupté.

C'est ainsi qu'une aimable ivresse
Loin de moi chasse la douleur.
De mes jours la mort est maîtresse :
Je suis maître de mon bonheur.
Quand l'aveugle destin l'outrage,
Amis, le véritable sage
S'enveloppe de sa vertu.
Dédaignant la plainte importune,
Il rit, et boit à la Fortune,
Qui pensait l'avoir abattu.

Des beaux arbres qui m'ont vu naître,
Les cyprès doivent seuls un jour,
Derniers compagnons de leur maître,
Le suivre à son dernier séjour.
Mais que parfois la vigne encore,
Sur nos fronts, que son jus colore,
Courbe ses fortunés berceaux,
Avant que le cyprès fidèle
Balance son ombre éternelle
Sur le marbre de nos tombeaux.

O Naïs ! par la mort cruelle
Quand mon arrêt sera porté,
Approche, la douleur t'appelle
Où t'appelait la volupté.
Réponds à ma voix défaillante,
Soulève ma tête tremblante,
De ton souffle viens m'embraser ;
Ah! que sur tes lèvres de flamme
Je puisse déposer mon âme !
Que j'expire dans un baiser !

Alors que ma froide paupière
Pressera mes yeux à jamais,
O Naïs ! pour faveur dernière,
Couronne-moi de myrtes frais.
Paré comme en un jour de fête,
Sur un bras inclinant ma tête,
Une coupe vide à la main,
J'offrirai la riante image
De ce convive heureux et sage,
Qui sommeille après un festin.

Toi-même, à la clarté ravie,
Tu dois fermer tes yeux si beaux ;
Mais un jour l'éternelle vie
Sortira du sein des tombeaux.
Comme deux époux de la veille,
Qu'un tendre souvenir éveille,
Aux premiers rayons du matin,
Surpris et charmés de renaître,
Ensemble nous verrons paraître
L'aurore d'un jour sans déclin.



A MES AMIS.

Fugaces. . . .
Labuntur anni.
HORACE.

O mes amis, que ce banquet m'enchante !
J'aime ces jeux, ce désordre et ces cris.
Des vins fumants la pourpre étincelante,
Ces fruits épars et ces joyeux débris.

Dans soixante ans, quand l'âge impitoyable
Fera trembler les flacons dans ma main,
Puisse Bacchus nous rassembler à table,
Et nul de nous ne manquer au festin !

Nous chanterons d'une voix moins sonore ;
Mais que Bacchus dicte nos derniers vers :
Buvons à lui ; qu'un jus brûlant colore
Nos fronts pâlis par quatre-vingts hivers !

Plongeons nos sens dans une heureuse ivresse :
Le lierre, amis, sied bien aux cheveux blancs ;
Ses rameaux verts couvrent de leur jeunesse
Les vieux ormeaux dépouillés par les ans.



AU VALLON D'ARGENTOL.

Quam juvat immites ventos audire cubantem !
. . . .
Aut gelidas hibernus aquas quum fuderit Auster,
Securum somnos, imbre juvante, sequi !
Hoc mihi contingat !.....

TIBULLE.

Retraite d'Argentol, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphire se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers;
Source fraîche, où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris;
Poursuis : que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles,
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs et ses nymphes divines
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger ou le chevreuil timide
Vient se désaltérer à ta source limpide.
Ah ! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs :
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes;
Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants, fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais :
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux :
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paieront au delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs : puissent-ils plaire aux dieux !

O vallon fortuné, paisibles promenades,
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes Naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir:
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir !



IMITATION

D'UNE SCÈNE DE L'HÉCUBE D'EURIPIDE.

HÉCUBE, POLYXÈNE, ULYSSE, Gardes.

ULYSSE.

..... Forcé de remplir un devoir trop sévère,
Je viens porter le deuil dans l'âme d'une mère;
Mais Achille commande, Achille est écouté :
A regret j'accomplis l'arrêt qu'il a dicté.

HÉCUBE.

Achille, ce bourreau de toute ma famille,
Vivant, tua mon fils, mort, égorge ma fille!...
O trop heureux Hector! c'est moi qui te survis,
Pour mourir chaque jour dans chacun de mes fils,
Pour rester seule au monde et périr la dernière,
Sans trouver un ami qui ferme ma paupière!

A Ulysse qui fait un pas vers Polyxène.

J'ai droit à la pitié, l'obtiendrai-je de toi?
Cruel, arrête, écoute !... Ulysse, écoutez-moi.

ULYSSE.

Je sais quel saint respect tant de malheur réclame;
Parlez.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où, dans Pergame,
Caché sous un faux nom, déguisant vos projets,
Vous veniez des Troyens surprendre les secrets?
Hélène pénétra cet important mystère;
Seule de son secret je fus dépositaire.
Ulysse, quel Troyen ne vous eût condamné?
A mes pieds, sans espoir, vous étiez prosterné,
Et, glacé par la mort à vos regards présente,
Vers moi vous étendiez une main suppliante;
N'étais-je pas alors arbitre de vos jours?

ULYSSE.

D'un seul mot votre bouche en eût tranché le cours,
Vous pouviez me punir...

HÉCUBE.

Je le devais peut-être,
Ingrat! et ma pitié ne te fit point connaître.
Je t'épargne un trépas honteux et mérité;
Tu me dois tout, l'honneur, le jour, la liberté,
Et tu veux m'accabler, et, pour reconnaissance,
Tu prends un soin cruel d'irriter ma souffrance.
Sur l'esprit des soldats, que ton art a séduit,
L'ouvrage de mes pleurs par toi seul est détruit;
Pour Achille et les dieux c'est toi qui les décides.
Les dieux commandent-ils à vos mains parricides
De traîner des captifs sous le couteau mortel,
Comme de vils troupeaux réservés à l'autel?
Mais je veux que, flatté d'une pareille offrande,
En faveur d'un héros le ciel vous le commande.
Est-ce à moi d'honorer de ce tribut sanglant
Celui dont les exploits ont déchiré mon flanc?
Faut-il sacrifier ma fille à sa mémoire?
Doit-elle de ses jours payer votre victoire?
Pour mourir sous vos coups quels sont ses attentats?
Elle n'a point causé nos funestes débats.
Et, brûlant sur ces bords d'une flamme adultère,
Appelé dans nos champs la famine et la guerre.
Une autre a divisé les Grecs et les Troyens;
Elle seule a perdu vos guerriers et les miens.
De son crime au tombeau qu'elle emporte la peine :
Justifiez les dieux en punissant Hélène.
Mais respectez ma fille, épargnez mes vieux ans;
Laissez-moi cet appui de mes pas chancelants.
Près d'elle mes douleurs me semblent moins amères,
En elle je retrouve et son père et ses frères.
C'est me ravir encor tout ce que j'ai perdu
Que m'enlever ce bien par qui tout m'est rendu,
Ce doux et cher trésor qui me reste de Troie,
Mon guide, mon espoir, ma famille et ma joie.
Écoutez ma prière et soyez généreux;
Instruit par vos malheurs, plaignez les malheureux.
Ulysse, par ma voix l'équité vous supplie

De ne point opprimer qui vous sauva la vie.
Qu'un service passé vous parle ici pour nous.
Je vous vis à mes pieds, j'embrasse vos genoux;
Je vis couler vos pleurs, tournez sur moi la vue,
Contemplez l'infortune où je suis descendue.
Moi, veuve de Priam, j'implore vos regards,
Et je baise la main qui livra nos remparts:
Oui, vous nous défendrez, vous serez notre asile;
Sauvez-nous; retournez vers le tombeau d'Achille.
De remords combattu, Pyrrhus doit hésiter;
Atride à vos discours ne pourra résister;
Vous saurez dans les cœurs éveiller la clémence;
Vous fléchirez les Grecs, et si votre éloquence
De Calchas et des dieux désarme le courroux,
Vous ferez plus pour moi que je n'ai fait pour vous.

ULYSSE.

Que ne m'est-il permis de remplir votre attente,
Et de soustraire aux dieux votre fille innocente!
Si mon intérêt seul m'ordonnait d'obéir,
Je n'hésiterais pas, Hécube, à le trahir;
Mais le salut des Grecs défend que je balance.

HÉCUBE.

Je ne puis ébranler sa féroce constance.
Ta douce voix, tes pleurs sont mon unique espoir:
Parle-lui; c'est à toi d'essayer ton pouvoir.

POLYXÈNE.

Vous détournez les yeux, seigneur, votre courage
D'un regard suppliant redoute le langage;
Faible contre mes pleurs, il craint de s'attendrir.
Ne vous alarmez pas; je suis prête à mourir.
Quand j'ai vu de si haut s'écrouler ma fortune,
Puis-je encor regretter une vie importune?
L'hymen me promettait un illustre avenir;
Au sang de mes aïeux les rois fiers de s'unir,
Déposaient à mes pieds l'orgueil du diadème.
Priam, semblable aux dieux dont la bonté suprême
Devait de son empire éterniser le cours,
Eût régné leur égal, s'il eût régné toujours.
Ce monarque n'est plus, et moi, je suis captive.
Vous m'ouvrez une route à l'infernale rive,
Et je balancerais! et je vivrais encor,
Pour voir ma liberté marchandée à prix d'or!
Et j'irais dans les murs d'une ville ennemie
Traîner de mes destins l'horreur et l'infamie!
Un hymen flétrissant unirait, dans Argos,
La race d'un esclave à celle des héros!
Parlez: quel est le sort le plus digne d'envie:
La gloire avec la mort, l'opprobre avec la vie?
Qui choisit son destin est libre dans les fers;
Je le suis, j'ai choisi, finissez mes revers.
Au trépas qui m'attend, sans terreur je me livre;
Console-toi, Priam, ta fille va te suivre;
Et toi, dont le courage a passé dans mon cœur,
Hector, ouvre tes bras pour recevoir ta sœur!

HÉCUBE, aux soldats.

Foulez donc sous vos pieds une mère éperdue.
Lâches, par son danger la force m'est rendue....
Qui pourra désunir nos bras entrelacés!

ULYSSE.

Aux ordres de vos rois, soldats, obéissez.

POLYXÈNE.

Ah! seigneur, épargnez sa tendresse imprudente.
Ma mère, voulez-vous qu'une foule insolente
Ose, dans ses fureurs, souiller vos cheveux blancs?
Voulez-vous qu'elle insulte à mes restes sanglants
Et que, pour vous punir, une dernière injure
Vous condamne à les voir privés de sépulture?...
Obéissons aux Grecs, il les faut désarmer;
A la clarté du ciel mes yeux vont se fermer.

HÉCUBE.

Sans moi dans les enfers tu descendras, ma fille!

POLYXÈNE.

Polyxène aux enfers trouvera sa famille.

HÉCUBE.

Et moi, qui vieillirai sous le poids des douleurs,
Aux flots de l'Eurotas j'irai mêler mes pleurs.

POLYXÈNE.

Pour vous aux sombres bords que dirai-je à mon père?

HÉCUBE.

Dis-lui que ton trépas a comblé ma misère.

POLYXÈNE.

Que dire à votre Hector?

HÉCUBE.

Que Pergame n'est plus;
Qu'Andromaque gémit dans les fers de Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère! adieu, rivages du Scamandre!
Lieux sacrés, où demain reposera ma cendre!
Chers débris d'Ilion, tombeaux de mes aïeux,
Champs où régnait Priam, recevez mes adieux.
Vous, malheureuse Hécube, ô vous dont la tendresse
Pour un plus beau destin éleva ma jeunesse,
Ma mère, embrassez-moi... pressez-moi dans vos bras...
Je vous quitte, il le faut, ne me retenez pas.
De nos derniers tourments épargnons-nous la vue,
Votre douleur m'accable, et ma douleur vous tue...

STANCES.

Θανεῖν μὲ δεῖ, κἂν μὴ θέλω.

Anacréon.

Vivons heureux, la mort est sur nos pas,
Que du néant tout ici nous instruise,
Et la liqueur que notre soif épuise,
Et le cristal brisé dans nos ébats !
De ce flambeau la lueur passagère
Nous dit encor qu'il faut chasser l'ennui :
Buvons, amis, tandis qu'il nous éclaire ;
Chacun de nous peut mourir avant lui.

Que, poursuivant des trésors incertains,
Le voyageur traîne une vie errante,
Dispute aux flots la perle transparente,
Et les parfums aux sables africains !
L'encens lointain caché dans la Libye
Vaut-il les fleurs dont se couvrent nos vins ?
Et l'ambre épars aux rives de l'Asie,
L'ambre doré qui rit sur les raisins ?

Les descendants d'un comte ou d'un baron
En char pompeux font voler la poussière ;
Le médaillon qui brille à la portière,
Promène aux yeux l'éclat de leur blason ;
Mais les coursiers gênés par mille entraves,
Étincelants d'une impuissante ardeur,
Du frein doré sont cent fois moins esclaves
Que nos barons de leur triste grandeur.

Qu'on porte envie au pontife romain :
Son corps glacé dans la pourpre frissonne,
Son front fléchit sous la triple couronne,
Les saintes clefs lassent sa faible main ;
L'ennui l'assiége, et la goutte assassine,
Rongeant les nœuds de ses doigts inégaux,
Va se cacher sous la bague divine
Dont la vertu guérit de tous les maux.

Quand l'urne d'or enfermait ses héros,
Rome honorait leurs ombres consulaires.
Pour leur bâtir des palais funéraires,
Elle épuisa les marbres de Paros.
Vaine grandeur ! les ans, dans leur naufrage,
Ont entraîné ces pompeux monuments :
Anacréon n'a laissé qu'une page,
Qui flotte encor sur l'abîme des temps.

Lisons ses vers, imitons ses plaisirs.
Gais sans transports, délicats sans mollesse,
Sur nos besoins réglons notre sagesse ;
En vains projets n'usons point nos désirs,
N'immolons pas notre belle jeunesse
Au fol espoir d'en prolonger le cours :
Enfin, rendons au néant qui nous presse
Des jours remplis plutôt que de longs jours.



POÉSIES

DE

LA JEUNESSE DE L'AUTEUR.

LA MORT DE J. DELILLE.

DITHYRAMBE.

« L'astre éclatant du jour a fini sa carrière,
» La mer vient d'engloutir ce globe radieux,
» L'ombre efface déjà les sillons de lumière
» Qui marquaient dans le ciel son chemin glorieux.
» Les feux dont la nuit se décore
» N'ont rien de comparable aux brillantes clartés
» Dont il éblouissait nos regards enchantés.
» Dieux! ne verrons-nous plus les pompes de l'aurore,
» Ou le soleil doit-il encore
» Inviter les humains à ses solennités? »

Ainsi, dans l'ombre immense où se perdait leur voix,
Gémissaient les humains, hôtes naissants du monde,
Quand le char du soleil pour la première fois
Courut s'ensevelir dans l'onde
Et livra les vallons, les montagnes, les bois,
A l'horreur d'une nuit profonde.

Mais bientôt des mortels dissipant les douleurs,
L'astre consolateur chasse la nuit obscure :
« Reprends, dit-il à la nature,
» Reprends ta forme et tes couleurs.
» Vallons, couvrez-vous de verdure;
» Que l'émail du printemps renaisse sur les fleurs,
» Que de l'or des moissons la terre se couronne,
» Qu'un pavillon d'azur s'étende dans les cieux;
» Et vous, devant mon char que la gloire environne,
» Mortels, baissez les yeux! »

Le soleil, vainqueur des ténèbres,
Aux humains fut ainsi rendu :
Qui peut rendre à nos cris funèbres
L'astre que nous avons perdu ?
Le flambeau renaissant du monde
Peut de sa lumière féconde
L'embellir et le ranimer;
Nous seuls avons droit de nous plaindre,
Et l'astre qui vient de s'éteindre
Ne doit jamais se rallumer.

On a vu des clartés légères
Apparaître un moment sur l'abîme des flots;
A peine on distinguait ces lueurs passagères,
Et leurs feux expiraient aux yeux des matelots.

Mais toi, qui t'élevas par delà le tonnerre,
Du soleil auguste rival,
Comme lui tu brillais en éclairant la terre,
Et tu marchais d'un pas égal!
Vainement un orage, éclatant sur nos têtes,
Voulut de tes rayons obscurcir tous les traits.
Fidèle dans sa route, au milieu des tempêtes,
Ton char ne dévia jamais;
Une splendeur divine a marqué son passage,
Et l'éternelle nuit fut ton premier nuage.

Tandis que ma douleur s'exhale en vains adieux,
D'où vient qu'à mon oreille une douce harmonie
Apporte des accents joyeux?
D'où vient que, sans respect pour le deuil du génie,
Elle insulte à ces pleurs qui tombent de nos yeux?

Pardonnez, troupe divine,
Qui sur la double colline
Formez ce riant concert;
Je vois l'ombre fortunée
Que vos mains ont couronnée,
Et dont vous chantez les vers.

Vous lui montrez ces demeures,
Où, charmant le cours des heures
Par de folâtres amours,

Un peuple tendre et fidèle,
Dans une ivresse éternelle,
Coule mollement ses jours.

Sous des ombrages antiques,
Dont les rameaux poétiques
Ombragent vos fronts sacrés,
Aux accords de Polymnie,
Par vos jeux vous entourez
Sa vieillesse rajeunie.

Il s'égare avec vous au fond des bois épais,
Glorieux, immortel asile,
Où jadis en foulant des gazons toujours frais
Vous conduisiez les pas d'Horace et de Virgile.

D'Ilion le héros pieux,
Apprêtant des lauriers pour ce front qu'il révère,
Au-devant du chantre des dieux
S'élance et guide son vieux père.
Par un soupir Didon a trahi ses douleurs,
Et l'amour dans ses yeux retrouve encor des pleurs.
Orphée, aux doux accents qui charment ses oreilles,
Du Virgile français reconnaît le pouvoir ;
Et le jeune Aristée, accourant pour le voir,
Oublie un instant ses abeilles.

Mais que vois-je! des monts que la neige a couverts
Des rocs dont je cherche la cime,
Un ruisseau qui s'enfuit parmi les saules verts ;
Des sapins suspendus sur les flots d'un abîme,
Des champs chargés d'épis, des forêts, des déserts,
Assemblage confus de mille objets divers,
Ensemble bizarre et sublime !

Milton, sur les rochers, sur le bord des torrents,
Promène au loin ses yeux errants
Dès qu'il voit cette ombre nouvelle.
O vous que les neufs Sœurs ont admis à leur cour,
Dit-il, que sous vos doigts ma lyre fraternelle
Par des accords plus doux enchante ce séjour !

Des fantômes nombreux la troupe fugitive
Se rassemble, l'œil fixe, et l'oreille attentive ;
Ainsi dans les bois d'alentour,
Nous voyons se presser les chantres du bocage,
Quand la sombre tempête ou le soir d'un beau jour
Les réunit en foule à l'abri du feuillage.
Le vieillard étonné les contemple un instant·
Ses yeux d'un seul regard leur imposent silence ;
Il prélude, il commence,
Et Milton enchanté l'admire en l'écoutant.

Écartez-vous, légers fantômes!
C'est trop le cacher à nos yeux,
Habitants qui peuplez ces fortunés royaumes,
Écartez-vous, héros et demi-dieux !
Et vous, amants chéris des filles de Mémoire,
Ses maîtres, ses égaux, les amis de sa gloire,
Mortels divins, écartez-vous !
Laissez-nous contempler cet auguste visage,
Et souffrez que, témoins d'un douloureux hommage,
Ses regards satisfaits s'abaissent jusqu'à nous.

O toi, le digne objet des pleurs de la patrie,
Vois un peuple idolâtre entourer ton cercueil !
La mort en te frappant a répandu le deuil
Sur la France attendrie.

On répète tes vers, on vante tes leçons,
Que de ta voix muette on ne peut plus entendre ;
Et, fiers de leur fardeau, tes jeunes nourrissons
D'un front respectueux se courbent sous ta cendre !

« Au bord d'un limpide ruisseau
» Placez ma tombe solitaire :
» Que les arbres voisins rapprochés en berceau
» Couvrent le tertre funéraire. »

Tu l'as dit : le dieu Pan, touché de tes destins,
Élève en soupirant ce monument champêtre ;
Et tout près il écrit sur l'écorce d'un hêtre :
Au chantre des jardins.

L'imagination, pensive, échevelée,
Te cherche au milieu des tombeaux :
Tantôt elle gémit, et tantôt consolée,
Elle te voit encor surpassant tes rivaux.
La pitié sur les fleurs dont la terre est jonchée
S'avance, l'œil timide et la tête penchée.
Près du marbre insensible où t'enferme la mort
Sur d'horribles serpents, dont la fureur sommeille,
L'envie en murmurant s'endort,
Et l'immortalité s'éveille.



LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE.

DISCOURS EN VERS.

Quels titres n'ont-ils pas à l'amour des humains,
Ces mortels inspirés, dont les savantes mains
Pour nous de la nature ont percé les mystères,
Dans des cercles connus ont fait rouler les sphères,
Et, sondant l'infini, peuplé ses profondeurs
D'immobiles clartés et de feux voyageurs ?
Leur sublime génie, à travers les nuages,
Osa ravir aux cieux le secret des orages ;
A l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du soleil étonné ;
Expliqua des couleurs les brillants phénomènes,
Et de notre pensée agrandit les domaines.
Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre (1),
Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe, ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage.
Quelquefois le hasard nous prête son flambeau,
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau.

Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
Et, déposant au sein d'une heureuse blessure
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettaient à la fois le remède et le mal (2).
C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie
Préservaient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,
Aux ennuis du sérail condamnait pour toujours.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Le bien dans tous les arts n'est qu'un pas vers le mieux :
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent les troupeaux des fécondes génisses,
D'un mal, qui le surprend, les fraîches cicatrices
Ont fixé tout à coup ses yeux observateurs.
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs
» S'arrêtent sous les chairs de la mamelle ardente.
» Le trayon douloureux que la fièvre tourmente,
» Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
» Prodigue moins les flots de son lait encor pur (3),
» Et pressé par les doigts du berger trop avide,
» Distille goutte à goutte une liqueur limpide (4).
» Ces venins pénétrants empoisonnent la main
» Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin :
» Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
» Il n'est plus tourmenté par la commune crainte :
» Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux,
» Émousse contre lui ses traits contagieux. »

Jenner entend ces mots, et sa route est tracée.
Il marche, il touche au but que poursuit sa pensée.
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort longtemps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore,

(1) On sait que les soldats d'Omar apportèrent la petite vérole en Égypte, d'où elle se répandit dans le reste du monde.
(2) Jenner inoculait à Berkley, lorsqu'il découvrit la vaccine.

(3) Le lait moins abondant n'éprouve aucune altération.
(4) La limpidité est un des caractères principaux qui distinguent le bon vaccin. (Husson.)

Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revêt,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne ;
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne ;
Plus mûre, elle est dorée ; elle s'ouvre, et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.
A peine les accès d'une fièvre légère
Accompagnent les pas de ce mal volontaire,
Et l'ennemi secret par lui seul combattu,
Chassé de veine en veine, expire sans vertu.

O triomphe immortel dans les fastes du monde!
Beauté, fille des cieux, toi dont la main féconde
Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse ;
Premier lien des cœurs et volupté des yeux,
Beauté, toi dont l'éclat sur des traits gracieux,
Détruit avant le temps, passait comme un sourire,
Nous pouvons désormais prolonger ton empire.

Mais le bruit du prodige à Londres se répand.
Recueilli dans la plaie, un philtre bienfaisant,
Fixé sur des tissus, prisonnier sous le verre,
Sans perdre son pouvoir traverse l'Angleterre.
Pour Jenner chaque épreuve est un succès nouveau ;
Vainqueur, devant ses pas il chasse le fléau.
En vain dans ses fureurs une ignorance altière,
Un bandeau sur les yeux, insulte à la lumière ;
Le fanatisme, en vain contre lui déclaré,
Environne l'erreur de son rempart sacré ;
Où règne la raison, l'erreur est sans défense ;
L'Angleterre examine, approuve et récompense.
L'Anglais, né libre et fier, aime la vérité ;
Il la cherche, il la trouve, il marche à sa clarté.
Estimé des Français, il leur doit son estime ;
Mais avare en tout temps d'un tribut légitime,
Sans accorder l'éloge, il le veut obtenir.
Rivaux, si l'intérêt a pu nous désunir,
La justice en nos cœurs ne dut jamais s'éteindre :
Deux grandes nations s'admirent sans se craindre!
Voyez loin d'Albion ces Anglais courageux,
A travers les écueils, sur les flots orageux,
Du secret de Jenner propageant les merveilles,
Semer sur d'autres bords l'heureux fruit de ses veilles.
Fendez le sein des mers, hardis navigateurs!
Les autans enchaînés suspendent leurs fureurs ;
Un dieu veille sur vous, un dieu doit vous conduire.
Abandonnez la voile au souffle du zéphire,
Le ciel est pur, la nuit prodigue ses flambeaux,
Et les sœurs de Thétis entraînent vos vaisseaux.
Déjà vous atteignez, par delà le tropique,
Le vaste continent que baigne l'Atlantique.
Le vaccin voyageur parcourt ces bords lointains
Où le moka doré mûrit pour nos festins,
Et ces vallons peuplés de jeunes bayadères,
Dont Madras a tissu les parures légères.
Il pénètre à Bagdad aux murs de Bassora
Que le myrte enrichit des larmes de Myrrha,
Dans ces champs, où de loin le voyageur admire
Quelques débris épars des grandeurs de Palmire,
Aux lieux où Constantin a fondé ses remparts,
Et sous le ciel glacé de l'empire des Czars.
Mais volons sur ses pas aux rives de la France,
Le bruit de ses bienfaits vainement le devance;
La folle confiance, aux regards effarés,
Adopte les récits par l'effroi consacrés.
Des crimes de Jenner quelle absurde chronique!
L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique ;
L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,
Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons (1);
Et chacun s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
Veut expirer du mal, par la peur du remède.
Un plus hardi paraît, et seul mieux inspiré,
Hasarde un premier pas trop longtemps différé.
Son audace est heureuse, un autre se rassure;
Un troisième après lui veut tenter l'aventure.
Chaque jour est marqué par de nombreux essais :
Paris donne l'exemple au reste des Français :
Aux leçons de Paris la province est docile,
Et bientôt le village ose imiter la ville.

Loin du toit fastueux par le riche habité,
J'ai vu dans les hameaux la sainte humanité,
A des travaux pieux consacrant ses lumières,
De la contagion affranchir les chaumières.

Quand sous l'humble clocher du temple villageois,
L'airain qui frappe l'heure avait frémi deux fois;
Vêtu, comme aux beaux jours, de sa blanche tunique,
Le chantre précédé d'un tambour pacifique,
Du docteur redouté proclamait le retour ;
Femmes, enfants, vieillards se pressent à l'entour.

(1) Quelques habitants de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le vaccin pouvait leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit.

Ce mortel si terrible à leurs yeux se présente.
Ses regards paternels dissipent l'épouvante,
Il rassure la mère, il sourit aux enfants,
Il prédit au vieillard qu'il doit vivre cent ans.
Sous le chaume bientôt la foule se rassemble ;
On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
Ils répondent par ordre à l'appel du pasteur ;
Une bourse à la main, de loin le bon docteur
Montre au plus intrépide un prix de sa vaillance ;
Le magister sourit d'un air de défiance,
Et les traces d'un mal qu'il a trop mérité,
Ont gravé sur son front son incrédulité.
L'instant fatal approche; il faut qu'on se décide...
Des assistants nombreux quel est le moins timide ?
Qu'il se signale ! Il vient; tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.
Debout au milieu d'eux, le Nestor du village
Tout bas par ses discours affermit leur courage.
Une mère l'écoute, et, les pleurs dans les yeux,
Inquiète, à son fils adresse ses adieux,
Le présente au docteur et soudain le retire,
Puis le présente encor, se détourne et soupire.
L'un affecte un grand cœur que son trouble dément,
L'autre rougit, pâlit et pleure franchement ;
Leur voisin en héros affronte la piqûre,
Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure,
Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Cependant à regret leur bienfaiteur les quitte.
Quelques jours écoulés, un soir il les visite.
Ce n'est plus la terreur qu'il fait naître aujourd'hui :
Ses malades charmés sautent autour de lui ;
Le plus jeune d'entre eux l'embrasse et le caresse;
Leurs visages vermeils respirent l'allégresse;
Ils devancent ses pas d'un air leste et dispos.
Leurs compliments naïfs, leurs aimables propos,
La verdeur des vieillards, la fraîcheur de leurs filles,
La joie et la santé de toutes les familles,
Attestent le pouvoir d'un art libérateur,
Et tous, sans le connaître, en bénissent l'auteur.

Adopte ce bienfait, ô France! ô ma patrie !
Après tant de revers qui ne t'ont pas flétrie,
En dépit des vainqueurs, forcés de t'admirer,
Quel beau siècle pour toi semble se préparer !
Je vois de toutes parts une race nouvelle
S'élever dans ton sein plus nombreuse et plus belle.
La nature vaincue en respecte la fleur.
Plus tard étincelants de grâce et de vigueur,
Ces jeunes nourrissons peuplent tes champs fertiles ;
Laboureurs au village, artisans dans les villes,
Par l'équité sévère armés du fer des lois,
Admis à la tribune à discuter nos droits,
Ardents, prêts à donner tous les trésors de l'Inde
Pour les lauriers de Mars ou les palmes du Pinde.
Croissez, nobles enfants, l'espoir du nom français ;
Par la guerre illustrés, soyez grands dans la paix.
Si quelque roi jaloux insulte à votre gloire,
Couronnez votre front d'une double victoire :
Régnez par les beaux-arts sur ses peuples soumis,
Et soyez sans rivaux comme sans ennemis.



DITHYRAMBE

SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME (1).

« Destin, qui m'as promis l'empire de la terre,
» Tu disais : Rome, un jour souveraine des rois,
» Les verra, courbés sous ses lois,
» Devant elle abaisser leur sceptre tributaire ;
» Rome au monde asservi dictera ses arrêts.
» Où sont ces rois captifs, ces tributs, ces hommages,
» Et ce sceptre vainqueur des peuples et des âges ?
» Destin, qu'ont produit tes décrets ?

» Ma gloire a disparu comme une ombre légère ;
» Autour de moi je vois épars
» Les antiques débris du trône des Césars,
» Ensevelis dans la poussière.
» Où marchaient mes soldats, où flottait leur bannière,
» Je n'aperçois que des tombeaux ;
» Et, déchu pour jamais de sa splendeur première,
» Un peuple de vaincus ose fouler la terre
» Où dort un peuple de héros. »

Rome ! ne gémis plus sur tes foudres éteintes,
Au séjour du destin ont pénétré tes plaintes,
Et, de son antre obscur, aussi vieux que le temps,
La voûte prophétique a redit ces accents :

« Que la cité de Mars à ma voix se console ;
» Un nouveau Jupiter, garant de mes décrets,
» Va présider au Capitole ;
» O monts du Latium, inclinez vos sommets !
» Napoléon va rendre à l'antique Ausonie
Ses lauriers, sa splendeur, son trône, son génie.
» Rome, tes destins vont changer ;
» La France, sur tes pas, t'appelle à la victoire,
» Elle ne peut céder sa gloire,
» Mais elle peut la partager.

(1) Première année de rhétorique.

» Pour soutenir le poids du sacré diadème
» Qui doit à tes grandeurs bientôt t'associer,
» Du héros la bonté suprême
» Te promet un autre lui-même,
» De ses vertus immortel héritier ».

Mais déjà le ciel te le donne ;
L'éclair luit, les airs sont troublés,
Et dans les temples ébranlés
L'airain pieux tremble et résonne.
La foudre a retenti cent fois :
« Quel est celui que le tonnerre
» En grondant annonce à la terre ?
» C'est le fils du plus grand des rois ! »

Salut, doux espoir de la France !
Gloire au guerrier fils du guerrier !
A peine il vient de naître,... et l'univers entier
A retenti de sa naissance.

Déjà l'aigle romaine, au vol audacieux,
Va prendre son essor et planer dans les cieux ;
Ces fils de Romulus, dont vingt siècles de gloire
Protégent les exploits passés,
Tremblent de les voir éclipsés
Par cet illustre enfant qu'adopte la victoire :
L'astre de Jule en a pâli,
Et sous le marbre solitaire,
De ses restes glacés muet dépositaire,
César a tressailli.

Quel auguste appareil ! quels pompeux sacrifices !
Aux autels de son dieu, dans les saints édifices,
La France est à genoux !
Quel immense concours assiége ces portiques !
Ministres du Seigneur, redoublez vos cantiques !
O temples, agrandissez-vous !

Sous ces voûtes religieuses
Où flottent de vingt rois les dépouilles fameuses,
Mobiles monuments des exploits d'un héros,
Ce peuple ne vient pas, dans sa reconnaissance,
Du dieu guerrier, protecteur de la France,
Chanter les triomphes nouveaux.
Un besoin plus touchant que celui de la gloire
A guidé les Français ravis;
Et l'hymne de la paix résonne en ces parvis,
Naguère accoutumés aux chants de la victoire.

Le Danube est ému jusqu'au fond de ses eaux;
Et secouant sa chevelure humide,
Il s'élance joyeux de son palais liquide,
Le front ceint de roseaux.

Mais quelle sublime harmonie
Soudain retentit sur ses bords!
Des vierges de la Germanie
Qui dira les divins accords?
Un dieu lui-même les inspire,
Un dieu leur a prêté sa lyre,
Et la corde sonore a frémi sous leurs doigts.
C'est toi que leur voix chante, aimable souveraine,
Toi, dont les jeunes mains ont désarmé la haine,
Toi, la fille, l'épouse et la mère des rois.

Tu parus: aussitôt les peuples de la France
Entourèrent ton char de leurs concerts joyeux;
Devant toi marchait l'espérance,
Et ce jour à jamais heureux
D'un jour plus doux encor nous donne l'assurance.
Jeune immortelle, il naît de ton sein généreux
Ce fils que ta présence annonçait à l'Empire,
Un doux transport déjà se mêle à tes douleurs,
Et sur ces traits souffrants où la beauté respire,
Le souris maternel brille au milieu des pleurs.

Telle dans sa course légère,
Dissipant un brouillard obscur,
Du jour l'aimable messagère
Apparaît sur son char d'azur.
A la terre qui se réveille,
La déesse, de sa corbeille
Prodiguant les trésors divers,
Par ses pleurs et par son sourire
Annonce le dieu dont l'empire
Va s'étendre sur l'univers.

Reçois, royal enfant, les vœux de la patrie:
Qu'un laurier paternel ombrage ton berceau!
Que la gloire et les arts, qui charmeront ta vie,
Consacrent à jamais le règne le plus beau!

Enfant chéri du ciel, attendu de la terre,
Promis à la postérité,
Puisses-tu, sous les yeux de ton auguste père,
Croître pour l'immortalité!

Et vous, peuples heureux qui couvrez ces rivages
O vous dont sa naissance a comblé tous les vœux,
Goûtez un bonheur sans nuages
Qui doit s'étendre un jour à nos derniers neveux.
Bannissez la crainte importune;
Par un vent favorable en sa course entraîné,
Le vaisseau de l'État, de gloire environné,
Porte César et sa fortune.



VERSAILLES.

ÉLÉGIE.

Reviens, ô mon unique amie,
Dissipe un noir chagrin qui trouble ma raison :
Reviens, quitte un moment cette ville embellie
Par les arts, enfants d'Apollon,
Ce palais, ces jardins créés par le génie
De Le Nôtre et de Girardon.

Dans un séjour si fécond en prodiges
Tu ne peux entendre ma voix :
Ces lieux, pour t'arrêter, épuisent leurs prestiges :
Du travail la nature a reconnu les lois
En fertilisant ces campagnes.
Un fleuve obéissant a franchi des montagnes
Pour offrir son tribut au plus fier de nos rois ;
Comme dans les jeux du théâtre,
Soigneux de présenter mille aspects différents,
Tantôt c'est un torrent qui presse un lit d'albâtre;
Tantôt, pour réfléchir des traits que j'idolâtre,
Il étend le miroir de ses flots transparents ;
Son onde te poursuit en ruisseaux divisés:
Elle éblouit tes yeux de ses jets éclatants,
Étincelle dans l'air, et, tombant en rosée,
Brille sur tes cheveux flottants.

Lebrun a peint sur ces portiques
Et les amours des dieux et les horreurs de Mars ;
Pour admirer ces lambris magnifiques
Il a vu s'arrêter Luxembourg et Villars.

O chefs-d'œuvre divins! quel nouveau Praxitèle
Anima dans ces lieux et le marbre et l'airain ?
Des muses la troupe immortelle
Semble servir encor son jeune souverain;
Pour arracher sa main du chêne qui la presse,
Sous un monstre en fureur Milon se dresse encor ;
Pluton, brûlant d'amour, ravit une déesse ;
Mercure va parler : l'amour a pris l'essor !...

Non, tu ne peux quitter ce palais, ces ombrages ;
Je dois te pardonner de m'oublier pour eux.
Renaissez autour d'elle, errez dans les bocages,
Courtisans, magistrats et poëtes fameux :
Reviens sous ces ormeaux antiques,
O vénérable Fénelon !
Échos, répétez les cantiques
Où Racine a pleuré les malheurs de Sion !
Benserade, Boileau, Sévigné, La Bruyère,
Écoutez en riant les contes d'Hamilton ;
Zéphirs, semez des fleurs sous les pas de Ninon,
Et vous, grands de la cour, applaudissez Molière !

Là, le plus amoureux, le plus beau des mortels
En pompe a célébré ses brillants carrousels;
Mille nobles beautés entouraient la carrière,
Armaient les combattants, couronnaient les vainqueurs;
C'est là que, rayonnant d'une splendeur guerrière,
Louis fit triompher les modestes couleurs
Et le chiffre de la Vallière.

La Vallière! à ce nom, quel tendre souvenir
Dans mon triste cœur se ranime !
De sa fidélité fallait-il la punir ?
Le grand cœur de Louis ne fut pas magnanime :
Il brisa sans pitié ce fortuné lien,
Hélas ! elle aimait trop, c'était là tout son crime,
Et ce crime est aussi le mien.

L'ATTENTE.

Tutto con te mi piace,
Sia colle, o selva, o prato.
MÉTASTASE.

L'aurore a chassé les orages,
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages ;
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil ;

Un zéphyr plus doux la caresse ;
Les oiseaux sont plus amoureux ;
La vigne avec plus de tendresse
Embrasse l'ormeau de ses nœuds.

Dans ces retraites solitaires,
Tout s'embellit sous mon espoir :
Frais gazons, beau ciel, ondes claires,
Sauriez-vous qu'elle vient ce soir ?



A MON AMI***

EN LUI DEMANDANT POUR UNE VIEILLE FEMME

UNE PLACE DANS UN HOSPICE.

Au secours d'une infortunée
La pitié m'appelle aujourd'hui,
Et je réclame ton appui
Pour adoucir sa destinée.

La faiblesse enchaîne ses pas ;
Sur son front tremblant, qui s'incli ,
L'âge accumule ses frimats :
Elle est bien vieille comme Alcine ;
Pour sorcière, elle ne l'est pas.

Ami, sois donc sa providence :
Elle compte plus d'un rival;
Hélas! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'hôpital.

Mon astre, dit-on, me menace
D'y mourir aux dépens du roi !
Pour elle accorde-moi la place,
Et la survivance pour moi.



THÉATRE.

LES VÊPRES SICILIENNES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 23 OCTOBRE 1819.



LES VÊPRES SICILIENNES.

PERSONNAGES.

ROGER DE MONTFORT, gouverneur de la Sicile.
JEAN DE PROCIDA, noble sicilien.
LORÉDAN, fils de Procida.
GASTON DE BEAUMONT, chevalier français.
PHILIPPE D'AQUILA.
AMÉLIE DE SOUABE.
ELFRIDE, confidente d'Amélie.
SALVIATI, confident de Procida.
ODDO, PALMÉRIO, BORELLA, LORICELLI, CONJURÉS, personnages muets.
CHEVALIERS.
CONJURÉS.

La scène se passe à Palerme, dans le palais de Procida.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rampe est à demi levée.

PROCIDA, SALVIATI.

SALVIATI.

Que vois-je? Procida de retour sur nos bords!
De tous les conjurés quels seront les transports!
Le règne des tyrans touche donc à son terme!

PROCIDA.

Que je t'embrasse, ami! Salut, murs de Palerme;
J'en jure par ce Dieu qui nous doit protéger,
Vous serez affranchis du joug de l'étranger!

SALVIATI.

Venez, quittons ces lieux.

PROCIDA.

Quelle terreur t'agite?
Je suis dans mon palais.

SALVIATI.

Notre ennemi l'habite...

PROCIDA.

Eh quoi! Charles d'Anjou? le vainqueur de Mainfroi,
Le bourreau, l'assassin de notre dernier roi?
Charles dans mon palais, lui, cet indigne frère
De ce pieux Louis que la France révère?...

SALVIATI.

Non, et le jour neuf fois a fait place à la nuit
Depuis qu'aux bords voisins sa flotte l'a conduit.
On dit qu'il veut revoir après dix-huit années
Les murs de Bénévent, les plaines fortunées
Où le sort le fit roi quand son dernier succès
Soumit Naple et Palerme au pouvoir des Français.
On dit plus, et trompant l'ennui de l'esclavage,
Mille bruits différents expliquent ce voyage;
On dit que ses vaisseaux, du port napolitain,
Menacent les remparts fondés par Constantin;

Et que, pour enflammer ses phalanges guerrières,
Charles au Vatican fait bénir leurs bannières.

PROCIDA.

Eh! qui donc dois-je craindre?

SALVIATI.

Un jeune favori
Près du trône des lis dans les grandeurs nourri.

PROCIDA.

Quel est son nom?

SALVIATI.

Montfort, le ministre docile
Des ordres souverains transmis à la Sicile.
En partant pour la cour du pontife romain,
Le monarque a laissé le sceptre dans sa main...

Le jour augmente par degré.

Fuyons, l'ombre s'efface et l'aube va paraître.

PROCIDA.

Il n'est pas temps encore; qui peut me reconnaître?
Seul, avant mon départ, dans ces lieux enfermé,
Invisible aux tyrans de ce peuple opprimé,
J'ai su, sans irriter leurs fureurs inquiètes,
Ourdir les premiers fils de nos trames secrètes;
En vain, pour s'étayer du nom de mes aïeux,
Par l'éclat des emplois Charles flattait mes yeux;
J'ai fui de nos vainqueurs le superbe visage :
La cour me croit errant de rivage en rivage;
Mon fils par un billet instruit de mon retour,
Ici, pour me revoir, doit devancer le jour :
Je veux l'attendre.

SALVIATI.

Au moins daignez me satisfaire.
Le ciel a-t-il béni votre exil volontaire?

PROCIDA.

Il m'inspirait. Le ciel a sans doute allumé
Ce feu pur et sacré dont je suis consumé.
Oui, c'est avec transport que j'aime la patrie;
Mais d'un amour jaloux j'ai toute la furie :
Je l'aime et la veux libre; et pour sa liberté,
En un jour, biens, amis, parents, j'ai tout quitté.
Longtemps j'ai parcouru nos déplorables villes;
Honteux et frémissant, j'ai vu nos champs fertiles,
Aux préteurs étrangers prodiguant leurs trésors,
Se couronner pour eux du fruit de nos efforts.
Quels tourments j'ai soufferts pendant ces longs voyages!
Combien j'ai dévoré de mépris et d'outrages!
Pour qu'un chemin plus libre à mes pas fût ouvert,
J'ai porté le cilice et de cendre couvert,
Tantôt durant les nuits debout sous un portique,
Je réveillais l'ardeur d'un peuple fanatique;
Tantôt d'un insensé, dans mes accès fougueux,
J'imitais l'œil hagard et le sourire affreux,
Et des ressentiments qui remplissent mon âme
Dans la foule en secret je répandais la flamme.
Par ces déguisements j'échappais aux soupçons,
Ma haine sans péril distillait ses poisons;
Si quelque citoyen se plaignait d'une injure,
D'un soin officieux j'irritais sa blessure :
Tu connais le pouvoir de nos transports jaloux :
J'allumai leur fureur dans le sein des époux;
Partout dans tous les cœurs j'ai fait passer ma rage.
Mais c'est peu qu'indignés d'un honteux esclavage,
Des mécontents obscurs soient pour nous déclarés,
Et nous comptons des rois parmi nos conjurés.

SALVIATI.

Des rois!

PROCIDA.

Depuis deux ans j'ai quitté la Sicile :
Avant que la tempête éclatât dans cette île,
Du pontife de Rome il nous fallait l'appui;
Il craignait nos tyrans; je me présente à lui.
Il apprend mon dessein, l'adopte, l'autorise,
Près du roi d'Aragon m'offre son entremise :
« C'est le sang de Mainfroi qui doit régner sur vous;
» De sa fille, dit-il, je couronne l'époux. »
Au monarque espagnol je l'annonçai moi-même.
Le dangereux présent d'un nouveau diadème
Est un brillant appât pour un front couronné :
Don Pèdre d'Aragon, par l'espoir entraîné,
S'empresse d'obéir à cette voix divine,
Veut rassembler sa flotte et descendre à Messine;
Mais bientôt d'une guerre utile à nos projets,
Ses trésors épuisés font languir les apprêts.
Je le quitte, et les mers, que je traverse encore,
Me portent de l'Espagne aux rives du Bosphore.
J'apprends que de nos rois le successeur altier
Des Césars d'Orient menace l'héritier.
Ce prince intimidé se trouble au bruit des armes.
Je parais; mes récits redoublent ses alarmes.
J'ai vu tous les vaisseaux, j'ai compté les guerriers :
J'élève jusqu'aux cieux ces nombreux chevaliers,
Nourris dans les combats, ardents, pleins de vaillance,
Que je hais en Sicile et que j'admire en France.
Il tremble; mon projet se montre à découvert :
De l'empire aussitôt le trésor m'est ouvert,
Et don Pèdre reçoit par un secret message
Un secours important dont je presse l'usage.
L'empereur, généreux pour sauver ses États,
Assure aux conjurés l'appui de ses soldats :
Déjà de l'Aragon la flotte est préparée,
Le pontife est armé de la foudre sacrée :

Voilà, Salviati, le fruit de mes efforts.
Contre nos oppresseurs tout s'unit en dehors :
Ici, de nos amis, parle, que dois-je attendre?

SALVIATI.

Vous les verrez, seigneur, prêts à tout entreprendre.
Éberard de Fondi, Philippe d'Aquila,
Oddo, Loricelli, Mario, Borella,
Voulaient fixer sans vous la sanglante journée
Promise à leur fureur trop longtemps enchaînée.
Des ordres de Montfort complaisants dangereux,
Admis dans ses conseils, plus souvent à ses jeux,
Nous savons, aux plaisirs appliquant son étude,
Tromper de ses esprits l'ardente inquiétude.
Nos coups seront plus sûrs. Dans ces jours solennels
Où les chrétiens en foule approchent des autels,
Le saint asile ouvert aux remords du coupable
Couvre nos entretiens d'une nuit favorable.
Nous levons à demi ce voile ténébreux ;
Nous laissons pressentir des changements heureux,
L'interprète du ciel au fond des consciences
Agite sourdement le levain des vengeances.
Dans l'ombre à nous servir le peuple est disposé...
Nos conjurés d'un mot auraient tout embrasé,
Craignant que sa fureur par le temps refroidie
N'offrît plus d'aliment à ce vaste incendie.
Vous arrivez enfin...

PROCIDA.

Mon fils est-il instruit?

SALVIATI.

Par quelques faits brillants ce Montfort l'a séduit.
Tous deux ils sont liés d'une amitié sincère,
Et pour lui nos desseins sont encore un mystère.

PROCIDA.

Mon fils serait l'ami!... Quel est donc ce Français?

SALVIATI.

Superbe, impétueux, toujours sûr du succès,
Il éblouit la cour par sa magnificence,
Pousse la loyauté jusques à l'imprudence;
Il pourrait immoler, sans frein dans ses désirs,
Sa vie à son devoir, son devoir aux plaisirs.
Son premier mouvement loin des bornes l'entraîne ;
Aisément il s'irrite, et pardonne sans peine,
Ne saurait se garder d'un poignard assassin,
Et croirait l'arrêter en présentant son sein.

PROCIDA.

Et voilà ces vertus que Lorédan estime!
Mon fils peut caresser la main qui nous opprime!
Mais il vient, laisse-nous; va dire à nos amis
Que l'espoir du succès leur est enfin permis.

SCÈNE II.

PROCIDA, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Vous m'êtes donc rendu! Je vous revois, mon père,
O bonheur!... Mais pourquoi cet air triste et sévère?

PROCIDA.

Est-il vrai, Lorédan, qu'un maître impérieux
Commande dans ces murs tout pleins de vos aïeux?

LORÉDAN.

De ce bruit offensant méprisez l'imposture;
Connaissez mieux Montfort; vous lui faites injure
Sans honte en ce séjour j'ai pu le recevoir,
Sa gloire et ses bienfaits m'imposaient ce devoir
Épris de l'art divin qui fleurit en Provence,
Poëte, il a chanté les succès de la France;
Guerrier près de Louis, son courage naissant
Fit triompher les lis de l'orgueil du croissant.
Il a sur votre sort partagé mes alarmes;
Il m'a fait chevalier : je suis son frère d'armes.

PROCIDA.

Vous!

LORÉDAN.

Nous devons ensemble affronter les hasards,
Suivre d'un pas égal les mêmes étendards :
Bientôt Paléologue, enfermé dans Byzance,
Verra sous nos efforts expirer sa puissance.
Aux bords de l'Hellespont, où nous allons courir,
De quels nobles lauriers nos fronts vont se couvrir!
Que d'exploits!...

PROCIDA.

De l'empire embrassant la querelle,
Le destin des combats peut vous être infidèle;
Alors de ces hauts faits qu'attendrez-vous?

LORÉDAN.

L'honneur,
Si fidèle aux Français, même dans le malheur.

PROCIDA.

N'en attendez, mon fils, que regrets et que honte.
Quels que soient les dangers que votre ardeur affronte,
Les Français dans les camps vous seront préférés :
Songez-vous aux chagrins que vous vous préparez?
Croyez-vous que le roi, distinguant votre audace,
Daigne illustrer un sang qu'il accepte par grâce?
Quand l'esclave imprudent pour ses maîtres combat,
Tout son sang prodigué se répand sans éclat.
Mais je veux qu'on vous laisse une part dans la gloire :
Que produit pour l'État cette noble victoire?
Que sont dans leurs succès les peuples conquérants?

Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.
Prévenu pour Montfort, vous me croyez à peine.
Votre cœur amolli se refuse à la haine;
Vous flattez nos tyrans; aux premiers feux du jour,
Un jeune ambitieux vous voit grossir sa cour;
Au sein des voluptés qui charment votre vie,
Jamais vous n'avez dit : Palerme est asservie!
Jamais ses cris plaintifs n'ont passé jusqu'à vous;
Au récit de ses maux vous restez sans courroux.
Est-ce là cette humeur inflexible et sauvage,
Qui fuyait de la cour le brillant esclavage;
Cet orgueil indocile au joug le plus léger,
Cet honneur ombrageux, si prompt à se venger?
Ou la faveur des grands a changé vos maximes,
Ou de nos ennemis vous oubliez les crimes.
Oubliez-vous aussi ce prince infortuné,
Conradin, sans défense à l'échafaud traîné?
Ne vous souvient-il plus du serment qui vous lie
A sa sœur orpheline, à la jeune Amélie,
Au sang pur de nos rois?

LORÉDAN.

J'en atteste les cieux!
Le jour de ses clartés aura privé mes yeux,
La tombe s'ouvrira pour ma cendre glacée,
Avant qu'un tel serment sorte de ma pensée!
Jamais de plus de feux un amant dévoré
N'attendit un hymen plus saintement juré.
Cependant la princesse aux pleurs abandonnée
S'obstine à reculer cette heureuse journée.
Un pressentiment vague irrite mes ennuis.
Ces jeunes chevaliers par trop d'orgueil séduits,
Qui, d'une égale ardeur poursuivant ses suffrages,
Apportent à ses pieds tant d'importuns hommages...
Leur présence me pèse... Apprenez qu'un d'entre eux,
Le plus vaillant de tous et le plus généreux...
Ah! cet aveu fatal, que je ne puis vous taire,
Jette encor dans mes sens un trouble involontaire!...

PROCIDA.

Enfin?

LORÉDAN.

Dans l'abandon de sa vive amitié,
Hier à son rival Montfort s'est confié.
S'il n'avait respecté les pleurs de la princesse,
Il aurait dès longtemps déclaré sa tendresse :
« Je sais qu'elle a pour vous le respect d'une sœur;
» Ouvrez-moi, m'a-t-il dit, un accès dans son cœur :
» Puisque la guerre enfin va m'entraîner loin d'elle,
» Il est temps qu'à ses yeux ma flamme se décèle.
» Je veux, je dois parler. » Interdit, confondu,
J'ai voulu m'en défendre, et n'ai rien répondu;
Et peut-être Montfort a, dans son espérance,
En faveur de ses vœux expliqué mon silence.
Je crains...

PROCIDA.

Où vous égare un amour soupçonneux?
Pensez-vous qu'Amélie, au mépris de vos nœuds,
De son nom, de son rang?...

LORÉDAN.

Ah! ce doute l'offense:
Ma tendresse l'accuse et vole à sa défense;
Mais sa douleur me blesse, et quel qu'en soit l'objet,
Je suis jaloux des pleurs qu'il lui coûte en secret.
Je veux tout éclaircir; je veux la voir, l'entendre;
Elle-même en ces lieux près de nous doit se rendre.

PROCIDA.

Elle saurait?...

LORÉDAN.

Votre ordre a-t-il dû m'arrêter?
Parmi vos ennemis fallait-il la compter?
Quand il erra trois ans privé de sa famille,
Un père à son retour craint d'embrasser sa fille!...

PROCIDA.

Qui? moi, je le craindrais! Non, je te reverrai,
Des rois que j'ai perdus reste cher et sacré!
Aujourd'hui pour leur cause il se peut que je meure,
Mes bras te presseront avant ma dernière heure.
Respectez ses regrets, ils sont justes, mon fils!

LORÉDAN.

Qui peut les mériter?

PROCIDA.

Son frère et son pays.
Son frère est-il vengé?

LORÉDAN.

Dieu! que voulez-vous dire?

PROCIDA.

Las de courber mon front sous un injuste empire,
Si pour le renverser j'osais lever le bras,
Que feriez-vous alors?... Vous ne répondez pas?

LORÉDAN.

Expliquez-vous, seigneur.

PROCIDA.

Je me ferai comprendre.

LORÉDAN.

Parlez...

PROCIDA.

Quand vous serez plus digne de m'entendre.

LORÉDAN.

Achevez, hâtez-vous, profitez des moments...
J'aperçois la princesse; elle approche à pas lents,
Rêveuse et tout entière à sa mélancolie.

SCÈNE III.

PROCIDA, LORÉDAN, AMÉLIE.

PROCIDA.

Mes bras vous sont ouverts; venez, chère Amélie!

AMÉLIE.

Ah! seigneur! ah! mon père!

PROCIDA.

Où suis-je? ces accents
D'un transport douloureux font tressaillir mes sens!
Est-ce toi, Conradin, ou ta vivante image?
Oui, voilà son regard! c'est son touchant langage;
Cette grâce éclatait sur ses traits imposants,
Quand je l'ai vu mourir à la fleur de ses ans.

AMÉLIE.

Hélas!

LORÉDAN.

Vous irritez les tourments qu'elle endure.

PROCIDA.

C'est toi qui m'as forcé de rouvrir sa blessure.
Je le dois pour guérir ton esprit aveuglé
Des soupçons offensants dont l'amour l'a troublé.

AMÉLIE.

Il me soupçonne, ô Dieu!

PROCIDA.

Par un récit fidèle
Puissé-je raffermir ta haine qui chancelle!
Puisse une juste horreur te saisir comme moi
Au nom du meurtrier que tu nommes ton roi!
Écoutez-moi tous deux. A son heure dernière,
Conradin m'adressa cette courte prière :
« Parmi des inhumains j'abandonne ma sœur;
» Vivez; qu'à sa jeunesse il reste un défenseur;
» Qu'elle soit votre fille, et qu'un jour l'hyménée
» Au sort de Lorédan joigne sa destinée. »
Je promis d'obéir; mais j'enviais la mort
Du jeune Frédéric qui partagea son sort.
Il s'exilait, mon fils, d'un illustre héritage
Pour combattre à seize ans sous un roi de son âge :
L'échafaud l'attendait, il y monte, et soudain
Je vois rouler sa tête aux pieds de Conradin.
Votre frère... Ah! combien sa douleur fut touchante!
Pressant de son ami la dépouille sanglante,
Il lui parlait encor, l'arrosait de ses pleurs :
« Tu n'es plus, criait-il, c'est pour moi que tu meurs! »
Nos vainqueurs attendris l'admiraient en silence;
Mais Charles d'un coup d'œil enchaîna leur clémence.
Cet enfant qui pleurait redevint un héros,
Et son dernier regard fit pâlir les bourreaux.

AMÉLIE.

Ta sœur n'était pas là pour recueillir ta cendre!

LORÉDAN.

Pourquoi trop jeune encor n'ai-je pu te défendre?

PROCIDA.

Dès que l'âge éclaira votre faible raison,
Je reçus vos serments sur sa tombe, en son nom,
Et je crus voir son ombre un moment consolée,
Pour unir mes enfants sortir du mausolée.
L'avez-vous oublié?

AMÉLIE.

Comment puis-je jamais
Oublier mes serments, seigneur, et vos bienfaits?

PROCIDA.

Oui, de soins paternels j'entourai votre enfance.
Ma sœur les partageait; sans doute en mon absence
Son amour attentif ne se ralentit pas,
Malgré le poids des ans qui retiennent ses pas.
Si vous fûtes toujours digne de ma tendresse,
Renouvelez ici cette sainte promesse.

AMÉLIE.

Quel langage, seigneur? doutez-vous de ma foi?

LORÉDAN.

Pardonnez, Amélie, à mon injuste effroi,
Aux transports insensés dont mon âme est saisie :
Qui peut avec excès aimer sans jalousie?

PROCIDA.

Rendez, rendez la paix à ce cœur égaré;
Si j'ordonne un hymen trop longtemps différé,
Jurez de l'accomplir sans regret, sans murmure.
Hé bien?

LORÉDAN.

Hésitez-vous?

AMÉLIE, à Procida.

Seigneur, je vous le jure.

LORÉDAN.

O vous que j'offensais, je jure à vos genoux
De vivre et, s'il le faut, de m'immoler pour vous.

PROCIDA.

Ma fille, mes enfants, que ce jour m'est prospère!
Réunis sur mon sein, embrassez votre père.
Et toi, du haut des cieux descendant parmi nous,
Héros infortuné, bénis ces deux époux;
Consacre leur hymen et fais qu'il s'accomplisse;
Viens, qu'un pieux courroux à ta voix les remplisse;
Viens réveiller en eux l'horreur de l'étranger,
L'amour de leur pays, la soif de le venger.
Triste et dernier débris d'une race abattue,
Amélie, écartez la douleur qui vous tue :
Souvent dans sa grandeur quand le coupable en paix

Semble de crime en crime affermi pour jamais,
Le bras de l'Éternel à le punir s'apprête,
Et se lève sur lui pour foudroyer sa tête!
Adieu.

AMÉLIE.

Qui vous contraint, seigneur, à nous quitter?

PROCIDA.

Un soin impérieux dont je veux m'acquitter.

LORÉDAN.

Quoi, déjà? quoi, mon père, après trois ans d'absence!...

PROCIDA.

De nos maîtres, mon fils, je dois fuir la présence.
Demeurez tous les deux, cachez-leur mon retour.

A Lorédan.

Adieu; nous nous verrons avant la fin du jour.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Oubliez mon offense, et partagez ma joie...
Quel nuage soudain sur vos traits se déploie!

AMÉLIE.

Dans les austérités d'un asile pieux,
Morte à de faux plaisirs, cachée à tous les yeux,
Que ne puis-je, le front courbé dans la poussière,
Finir mes tristes jours consumés en prière?

LORÉDAN.

Dieu! quel vœu formez-vous? et qui peut mériter
Des pleurs que de mon sang je voudrais racheter?

AMÉLIE.

Hélas! vous savez trop si j'ai droit d'en répandre.

LORÉDAN.

J'explique leur langage et crains de vous comprendre.
Oui, malgré nos liens, vos devoirs, vos serments,
Je doute encor... Plaignez l'horreur de mes tourments.
Oui, quand de nos guerriers l'essaim vous environne,
A de noires terreurs mon esprit s'abandonne;
Sans cesse je vous suis d'un regard curieux,
Au sein de nos tournois, dans ces murs, en tous lieux.
Aux degrés de l'autel arrosés par vos larmes,
Je porte près de vous mes brûlantes alarmes;
Je m'indigne, en voyant ce tribunal de Dieu
Où le pardon du crime est le prix d'un aveu,
Qu'un mortel, quel que soit son sacré caractère,
Reste de vos chagrins le seul dépositaire
Et qu'à votre frayeur il ait droit d'arracher
Un secret qu'à l'amour votre cœur peut cacher.
Montfort même est l'objet de ce triste délire :
C'est à vous qu'il consacre et son glaive et sa lyre;
S'il vous chante, ses vers ont un charme plus doux;
Qu'il combatte à vos yeux et tout cède à ses coups.
Je n'en puis plus douter, je sais qu'il vous adore;
Je le sais... Est-il vrai? l'ignorez-vous encore?
En proie à la fureur de mes soupçons jaloux,
Je tremblais que Montfort... Madame, qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Moi, seigneur!

LORÉDAN.

A ce nom vous changez de visage!

AMÉLIE.

Ah! c'est trop m'abaisser à souffrir un outrage;
J'ai honte du reproche où vous vous emportez,
Je dois me l'épargner, et je veux...

LORÉDAN.

Arrêtez...
Qu'aujourd'hui, qu'à l'instant, si mon malheur vous touche,
L'arrêt de mon rival sorte de votre bouche!
Il le faut : c'est de vous qu'il doit le recevoir;
Vous seule vous pouvez lui ravir tout espoir.
Blessez, pour le guérir, sa fierté trop sensible :
Un amour dédaigné cesse d'être invincible.
Madame, dites-lui qu'il prétendrait en vain
S'armer contre mes droits du pouvoir souverain,
M'arracher votre main à la mienne enchaînée;
Nommez-lui votre époux, hâtez notre hyménée.

AMÉLIE.

Qu'ordonnez-vous, grand Dieu? Moi lui dire... Ah seigneur!
Qu'attendez-vous de moi?

LORÉDAN.

Mon repos, mon bonheur.
Vous détournez les yeux, vous gardez le silence...
Et vous voyez Montfort avec indifférence?
Je n'examine plus pourquoi vous hésitez,
Je n'exige plus rien; je vous laisse... Écoutez :
Vous savez quel empire il a pris sur mon âme;
A l'ardente amitié qui tous deux nous enflamme
Je puis tout immoler sans regret, sans effort,
Tout, hors ce bien suprême où j'attache mon sort.
Je le chéris lui seul après vous et mon père;
C'est l'ami de mon choix, c'est mon hôte et mon frère;
Mais si dans un ami je dois craindre un rival,
Tremblez qu'à l'un de nous ce jour ne soit fatal.

SCÈNE V.

AMÉLIE.

De son injuste empire il m'accable d'avance;
Il commande en tyran, il m'accuse, il m'offense.

Oh! que de notre hymen le joug sera pesant!
Dans les soins de Montfort quel respect séduisant!
De ta mort, Conradin, il ne fut pas complice...
Qu'ai-je dit? Ne crains pas que ton sang s'avilisse;
La colère des cieux consumera ta sœur,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de son cœur.
Au pied de tes autels, ô mon souverain maître,
Rends la force à ce cœur honteux de se connaître!
J'y cours : que la vertu m'élève à cet effort
De remplir mes serments, de détromper Montfort!
Le faible doit trouver dans ta bonté suprême
L'appui que sa raison cherche en vain dans soi-même.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTFORT, GASTON, FONDI, SALVIATI, D'AQUILA, CHEVALIERS FRANÇAIS, CONJURÉS.

MONTFORT.

Ne blâmez pas, Gaston, de si nobles loisirs;
Jamais un ciel plus pur n'éclaira nos plaisirs.
Que j'admirais ces bords! A mon âme attendrie
Combien ils rappelaient une terre chérie!
L'éclat et la beauté de ce climat heureux,
Ces forêts d'orangers, ces monuments pompeux,
Et de ce vaste port la vivante opulence,
Tout retrace à mes yeux les champs de la Provence.

Aux chevaliers de sa suite.

Sully, Soissons, Laval, mes amis, mes rivaux,
Demain je vous appelle à des combats nouveaux!
Byzance nous promet de plus sanglantes fêtes :
Bientôt les jeux guerriers feront place aux conquêtes.
Vous, Fondi, d'Aquila, que des plaisirs si doux
Soient le lien heureux qui nous enchaîne tous!
Les splendeurs de la cour et sa bruyante ivresse
Signalent de vos soins l'ingénieuse adresse;
Vous verrez votre roi demain avec le jour :
Que la pompe des jeux célèbre son retour!

Montfort fait un signe; ils sortent tous, excepté Gaston.

SCÈNE II.

MONTFORT, GASTON.

GASTON.

En vain à mes conseils vous voulez vous soustraire;
Pour les périls, seigneur, ce mépris téméraire
Vous livre sans défense au fer d'un assassin.
Palerme peut cacher un sinistre dessein;
Et vous sortez sans garde, et jamais vos cohortes
Sur le seuil du palais n'en protégent les portes!
Ce peuple est dangereux, redoutez ses fureurs.

MONTFORT.

Quoi, toujours des soupçons et de vaines terreurs!

GASTON.

Montfort, d'un vieux guerrier pardonnez la franchise,
L'intérêt de l'État peut-être l'autorise...
Pour marcher sans escorte, on doit se faire aimer.

MONTFORT.

Eh bien! suis-je un tyran? m'oserait-on blâmer?
Où tendent ces discours?

GASTON.

Votre longue indulgence
A de nos chevaliers enhardi la licence;
Sous l'abri d'un grand nom, sûr de l'impunité,
A d'horribles excès leur orgueil s'est porté.
C'est trop fermer l'oreille aux plaintes des victimes.
On blâme la faveur dont vous couvrez leurs crimes.

MONTFORT.

Des crimes! Sous quel jour montrez-vous des erreurs?
Ne pardonnez-vous rien à de jeunes vainqueurs?
Tant de gloire à mes yeux rend l'orgueil excusable,
Je vois trop de héros pour chercher un coupable!

GASTON.

Des exemples pieux, des leçons de Louis,
Les souvenirs pour vous sont-ils évanouis?
Ou parmi ses vertus votre âme ardente et fière
Ne sut-elle admirer que la valeur guerrière?
Ah! si vous l'aviez vu de ses royales mains
Forcer devant Tunis les rangs des Africains!
Combien plus redoutable à sa jeune noblesse,
De ses sujets contre elle il soutint la faiblesse!
Les plaintes des hameaux s'élevaient jusqu'à lui.
Pour écouter les pleurs du pauvre sans appui,
D'un chêne encore fameux l'ombrage tutélaire
Semblait à sa justice un digne sanctuaire,
Et l'amour de son peuple heureux de l'entourer,
Le plus sublime encens qu'un roi pût respirer.
Tels étaient ses plaisirs; cependant la naissance
D'un droit presque divin consacrait sa puissance;
Et nous, que la fortune a seule couronnés,

Sur un trône conquis, d'écueils environnés,
Nous croyons la justice une vertu vulgaire,
Il nous semble plus grand, surtout plus téméraire,
Quand un empire entier cherche en nous son recours,
De braver ses douleurs que d'en tarir le cours.

MONTFORT.

Gaston!

GASTON.

Tous ces rivaux, dont l'imprudente ivresse
En partageant vos goûts les flatte et les caresse,
Aux frivoles amours sans frein abandonnés,
Essayant sur le luth des chants efféminés...

MONTFORT.

Un tel délassement nuit-il à leur courage?
Je plains l'austérité d'une vertu sauvage,
Sans pitié pour les arts, ornements de la paix,
Et dont l'éclat tranquille ennoblit ses bienfaits.
Ne peut-on aux exploits qui donnent la victoire
Unir le soin plus doux d'en célébrer la gloire?
Cet espoir les excite et plaît à leur fierté,
Il enflamme la mienne; oui, la postérité
Dira que les enfants des bords de la Durance
Ont offert les premiers cette heureuse alliance,
Et saura respecter aux mains de ces guerriers
Un luth que leur vaillance a couvert de lauriers.

GASTON.

Pendant ces jeux trompeurs qu'un vain délire anime,
La Sicile murmure et sent trop qu'on l'opprime.
Des pontifes divins le pouvoir respecté
Plie en se débattant sous notre autorité;
Prompte à nous censurer, leur adroite éloquence
Ressaisit par degrés sa première influence;
D'un fanatisme ardent le peuple est possédé;
Par les grands soutenu, par leurs conseils guidé,
Il s'essaye à braver un sceptre qui lui pèse,
Il s'agite sans but, il s'irrite, il s'apaise :
Cet esprit inquiet, ces vagues mouvements
Sont les avant-coureurs de grands événements :
Du nom de Procida souvent il nous menace;
De ce fier citoyen je redoute l'audace.
Ne peut-il nous tromper par un retour prochain?
On dit qu'il a juré de venger Conradin;
On dit...

MONTFORT.

Dans tous les temps la rumeur populaire
Excita mes mépris bien plus que ma colère.
Irai-je, recueillant ces discours mensongers,
Quand tout semble tranquille inventer des dangers,
Suivre de mers en mers un sujet qui s'exile,
Pour exhaler sans crainte une haine inutile?
Lui, qu'il ébranle un joug par le temps affermi!
Vain projet! Lorédan n'est-il pas mon ami?
J'aime à me reposer sur sa reconnaissance.
Je le plains, si jamais, trompant ma confiance,
Il tente... A ce penser puis-je encor m'arrêter?
Un faux bruit répandu doit peu m'inquiéter;
Et si nous concevons de plus justes alarmes,
Nous sommes tous Français, et nous avons des armes!

GASTON.

Eh! que sert la valeur contre la trahison?
Comment se garantir des poignards, du poison,
Des complots meurtriers tramés dans le silence?
Plus docile aux avis de mon expérience...

MONTFORT, apercevant la princesse.

Il suffit, cher Gaston; de ces grands intérêts,
Par un devoir pressant mes esprits sont distraits.
Sommes-nous descendus à ce point de détresse,
Qu'il faille pour l'État craindre et veiller sans cesse?
Plus tard, libres de soins, demain, dans quelques jours,
Nous pourrons à loisir poursuivre ce discours.

SCÈNE III.

MONTFORT, AMÉLIE, ELFRIDE.

AMÉLIE.

Retournons sur nos pas... A peine je respire,
Elfride... Il n'est plus temps! ciel! que vais-je lui dire?

MONTFORT.

Combien je dois bénir le bonheur qui me suit!
Ah! madame, vers moi quel dessein vous conduit?
Mais pourquoi me flatter d'une fausse espérance?
Sans doute au hasard seul je dois votre présence,
Et c'est trop présumer de croire que vos yeux,
Qui m'évitent partout, me cherchent dans ces lieux.
Que vois-je? la pâleur couvre votre visage.
Vous pleurez, vous tremblez...

AMÉLIE.

Soutenez mon courage,
Dieu, soyez mon appui!

MONTFORT.

Vous tremblez près de moi!
Suis-je assez malheureux pour causer votre effroi?

AMÉLIE.

Je venais... Lorédan...

MONTFORT.

Il a parlé, madame?
Aurait-il dévoilé le secret de ma flamme?
Ah! que dois-je augurer du trouble où je vous vois?
Oui, je brûle pour vous et suis fier de mon choix.

Animé d'un espoir peut-être téméraire,
Je veux vous mériter et j'aspire à vous plaire;
Remettez-moi le soin de finir vos malheurs,
J'irai dans les combats vaincre sous vos couleurs.
Dans l'Orient troublé, plus d'un prince infidèle
Au bruit de nos apprêts s'épouvante et chancelle;
Leur trône est l'héritage ouvert à nos exploits :
La victoire en courant renouvelle les rois.
Souverain à mon tour, du fruit de ma conquête
Puissé-je de mes mains couronner votre tête
En m'unissant à vous par un nœud solennel!

AMÉLIE.

Nous unis!... nous! le sort qui me fut si cruel
Permettrait... Mais, seigneur, la pitié vous égare...
Un invincible obstacle à jamais nous sépare :
L'ombre de Conradin sanglant, percé de coups,
Terrible, vous repousse et se place entre nous.

MONTFORT.

Ah! ne m'opposez pas cette injuste barrière;
Jeune encore de la croix je suivais la bannière,
Quand Charles par ce meurtre a souillé ses lauriers.

AMÉLIE.

Vous partagez l'empire avec ses meurtriers!

MONTFORT.

Vos pontifes sacrés poussent trop loin l'audace;
De leurs conseils jaloux je reconnais la trace;
Des ténèbres du cloître ils dirigent vos pas;
Qu'ils tremblent!...

AMÉLIE.

Arrêtez, et ne blasphémez pas!
Celui dont vous bravez la majesté céleste
Refuse ses autels à cet hymen funeste.
Mon père me transmet sa sainte volonté;
J'entends, j'entends la voix de Conrad irrité :
Il maudit les bourreaux de sa triste famille,
Et désigne un époux plus digne de sa fille.

MONTFORT.

Un plus digne!... et quel est ce rival odieux?

AMÉLIE.

Lorédan doit s'unir au sang de mes aïeux.

MONTFORT.

Lorédan! se peut-il?

AMÉLIE.

D'où naît votre surprise?
Avant qu'il vous connût ma main lui fut promise.

MONTFORT.

A Lorédan? Qu'entends-je!

AMÉLIE.

Il a reçu ma foi...

MONTFORT.

Vous l'aimez, vous!

AMÉLIE.

Seigneur...

MONTFORT.

Il l'emporte sur moi!
Vous l'aimez!... il semblait insensible à vos charmes.
Lorédan, mon ami, lui, mon compagnon d'armes,
Mon frère!... pour me perdre il m'avait obéi...
Il était mon rival... l'ingrat... je suis trahi!...

AMÉLIE.

Seigneur, à quel penser votre esprit s'abandonne?
Quoi! vous le soupçonnez!...

MONTFORT.

O Dieu! je le soupçonne!
Sa trahison éclate à mes yeux indignés;
Je la vois, j'en gémis... c'est lui que vous plaignez.
Je ne puis soupçonner le traître qui m'outrage!...
Vous l'aimez, le mépris sera donc mon partage;
Le mépris... ô fureur! ô cœur trop confiant!

AMÉLIE.

Croyez...

MONTFORT.

Vous le perdez en le justifiant,
Madame.

AMÉLIE.

Je frémis; je crains par ma présence
D'irriter contre lui votre injuste vengeance.
Ciel! il vient...

MONTFORT.

Mon courroux sera donc satisfait?

AMÉLIE, à Lorédan.

Qu'avez-vous exigé, cruel, et qu'ai-je fait?

SCÈNE IV.

MONTFORT, LORÉDAN.

LORÉDAN.

La princesse vous quitte et s'enfuit éperdue;
Qu'avez-vous? quel transport vous saisit à ma vue?

MONTFORT, à part.

Se jouer à ce point de ma crédulité!

A Lorédan.

Jamais ressentiment ne fut mieux mérité.
Pouvez-vous feindre encor d'ignorer mon injure?

LORÉDAN.

Qui vous a fait outrage?

MONTFORT.

Un perfide, un parjure,
Un infidèle ami, que j'avais mal jugé,

Qui déchire la main dont il fut protégé,
Qui sous de faux dehors à mes yeux se déguise,
Abuse des secrets surpris à ma franchise,
Qui me perce le sein des plus sensibles coups,
Qui me trahit, me tue ; et cet ami, c'est vous !

LORÉDAN.

Moi!

MONTFORT.

Vous, ingrat, oui, vous; votre audace est extrême :
Vous attaquer à moi! me ravir ce que j'aime!

LORÉDAN.

Je devrais mépriser cette aveugle fureur;
Mais je veux bien descendre à vous tirer d'erreur.
Que me reprochez-vous? un amour légitime,
Que je pouvais nourrir et vous cacher sans crime.
Avant de déclarer vos projets et vos feux,
Aviez-vous mis, seigneur, un prix à ces aveux?
Les ai-je provoqués par quelque lâche adresse?
Cet ami, dont Montfort méconnaît la tendresse,
Profondément blessé, ne se plaint qu'à regret ;
Mais vous trahissait-il en gardant son secret?

MONTFORT.

Vous l'osez demander, quand votre tyrannie
N'use de son pouvoir sur la faible Amélie,
Que pour tromper mes vœux, que pour forcer son choix!

LORÉDAN.

En loyal chevalier j'ai réclamé mes droits.

MONTFORT.

Vos droits! et d'où vous vient cette arrogance insigne,
De disputer un cœur dont je me suis cru digne?

LORÉDAN.

D'un discours si hautain justement irrité,
Je vous en dois le prix, seigneur, la vérité.
Ces courtisans nombreux, que la France a vus naître,
Encensent dans vos mains le sceptre de leur maître :
Hélas! je me crus libre en l'adorant comme eux...
Mais mon malheur m'apprend qu'il est des malheureux.
Mes yeux s'ouvrent enfin sur le sort de mes frères;
Croyez-moi, redoutez l'excès de leurs misères.
Ne forcez point ce peuple à sortir du devoir,
Et par pitié pour vous craignez son désespoir.

MONTFORT.

Insensés! eh! que peut votre rage inutile?
Cinq chevaliers français ont conquis la Sicile!

LORÉDAN.

Leur vertu les fit rois bien plus que leur succès :
Ils étaient généreux, humains, vraiment Français.
Ces valeureux enfants de l'antique Neustrie
D'une race infidèle ont purgé ma patrie;
Mais vous, quels sont vos droits, vos titres? Nos revers!
Mais vous, qu'avez-vous fait, que nous donner des fers?
Allez, votre amitié ne veut que des esclaves;
Ses dons sont flétrissants, ses nœuds sont des entraves;
Je les brise, et bénis un effort de fierté,
Qui me rend mon estime avec ma liberté.

MONTFORT.

Soyons donc ennemis! oui, je vous abandonne,
Dépouillé de l'éclat que ma faveur vous donne,
Retombez dans la foule où vous étiez plongé;
Je ne vous parle plus qu'en vainqueur outragé,
Qu'en maître tout-puissant qui veut qu'on obéisse.
Désormais vous pourrez m'accuser d'injustice,
De vos chagrins amers me proclamer l'auteur :
Je deviendrai pour vous tyran, persécuteur.
Perdez, perdez l'espoir d'obtenir Amélie;
Qu'à me céder sa main votre orgueil s'humilie.
Qu'un exil mérité vous dérobe à mes yeux;
Fuyez, je vous bannis, et voilà mes adieux.

SCÈNE V.

LORÉDAN.

L'ai-je bien entendu? c'est à moi qu'il s'adresse!
C'est à moi qu'il défend de revoir la princesse!
Me bannir!... Quel abus d'un pouvoir détesté!...
Je cède à la fureur dont je suis transporté...
Ciel! est-il rien d'égal aux affronts que j'endure?

SCÈNE VI.

LORÉDAN, PROCIDA.

PROCIDA.

L'instant est favorable, il se plaint d'une injure.
Mon fils, pourquoi ce trouble?

LORÉDAN.

Ah! mon père, est-ce vous?
Que je suis indigné! vengez-moi, vengeons-nous!

PROCIDA.

Eh! de qui?

LORÉDAN.

De Montfort.

PROCIDA.

De votre ami!

LORÉDAN.

D'un maître,
Qui ne méritait pas, qui doit cesser de l'être.

PROCIDA.

Ce vainqueur généreux!...

LORÉDAN.

Dites ce ravisseur.
Du dernier de nos rois me disputer la sœur!
Montfort, un étranger!

PROCIDA.

Quel excès d'arrogance!

LORÉDAN.

Il prétend m'écraser du poids de sa puissance :
Le superbe! c'est peu de m'avoir menacé...

PROCIDA.

Qu'a-t-il fait?

LORÉDAN.

De ces murs, mon père, il m'a chassé.
Il faut que par sa mort...

PROCIDA.

Parlons plus bas; je t'aime :
Je suis de tes affronts blessé comme toi-même.
Te chasser du palais fondé par tes aïeux?

LORÉDAN.

Et j'ai pu contenir mes transports furieux!

PROCIDA.

O despotisme horrible!

LORÉDAN.

O joug insupportable!

PROCIDA.

Il te traite en esclave...

LORÉDAN.

Il me traite en coupable :
Ma honte et mon malheur sont au comble...

PROCIDA.

Mon fils,
Voilà depuis seize ans le sort de ton pays;
D'étrangers, de bannis, une horde insolente
Nous tient depuis seize ans sous sa verge sanglante.
Quels affronts et quels maux nous ont-ils épargnés?
Où fuir, où reposer nos regards indignés?
Est-il une cité sur ce triste rivage,
Que ne désolent pas le meurtre et le pillage?
La Sicile a perdu ses plus fermes soutiens.
Chaque jour les honneurs, les dignités, les biens,
S'en vont, tout dégouttants du sang de l'innocence,
Décorer l'injustice, enrichir la licence.
Contre ces forcenés les lois sont sans vigueur;
Le commerce inactif expire de langueur.
Tout un peuple au travail attaché par la crainte
Ranime en gémissant son industrie éteinte;
Il s'épuise à payer leurs plaisirs onéreux;
Rien ne les satisfait, rien n'est sacré pour eux.
Que ne profanent pas leurs mains insatiables?
Des temples dépouillés les trésors vénérables,
Abandonnés en proie à leur cupidité,
Sont bientôt dévorés par un luxe effronté.
Saint respect des autels, vertus, talents, génie,
Tout meurt dans la contrainte et dans l'ignominie!
O Palerme! ô douleur! déplorable cité,
Où sont tes jours de gloire et de prospérité?
Le deuil couvre ton front flétri par l'esclavage;
Je ne reconnais plus tes mœurs ni ton langage;
Les supplices, le rapt et les bannissements
Ouvrent par cent chemins la tombe où tu descends,
Et quand tu vas périr, quand ton heure est prochaine,
Quand je te vois tomber, expirant sous ta chaîne,
Nos meilleurs citoyens ignorent tes malheurs,
Et mon fils est l'ami de tes persécuteurs!

LORÉDAN.

Votre fils veut combattre et s'immoler pour elle.
Déclarons aux tyrans une guerre éternelle.

PROCIDA.

Silence!... Tes projets sont nobles, ils sont grands,
Faisons jusqu'au tombeau la guerre à nos tyrans;
Ne la déclarons pas.

LORÉDAN.

Je n'ose vous comprendre.

PROCIDA.

Bientôt nos oppresseurs du trône vont descendre.

LORÉDAN.

Hâtons-nous; loin de moi ces détours superflus :
Que chassés de Palerme...

PROCIDA.

Ils n'en sortiront plus!
Femmes, enfants, vieillards, tous ceux que l'alliance,
L'amitié, l'intérêt asservit à la France,
Confondus avec eux, frappés des mêmes coups,
Suivront dans le cercueil leurs ombres en courroux.

LORÉDAN.

Dois-je vous croire? ô ciel! quel horrible mystère!
Vous conspirez leur perte! ô forfait! vous, mon père!

PROCIDA.

Tu frémis... homme faible! eh! vaut-il mieux pour nous
Dans des fers éternels vieillir à leurs genoux?
Vaut-il mieux en rampant déshonorer sa vie
Que de la prodiguer pour sauver la patrie,
Pour briser l'instrument de sa captivité,
Lui rendre le bonheur, ses lois, sa dignité,
La venger?

LORÉDAN.

Tout mon cœur s'émeut à ce langage.
Mais les assassiner sans pitié, sans courage!

PROCIDA.

De la pitié pour eux? quoi, pour ces inhumains?

Fatigués de nos cris, nous ont-ils jamais plaints?
D'un pouvoir usurpé leur insolence abuse.
La force est dans leurs mains; triomphons par la ruse.
Ce combat comme à nous peut leur être fatal;
Égaux sont les périls, le courage est égal.
Qu'un simple citoyen, sans appui que lui-même,
Dispute à des vainqueurs l'autorité suprême;
Trompant les ennemis dont il marche entouré,
De chaque malheureux qu'il fasse un conjuré;
Quand sa perte dépend d'un seul mot, d'un seul geste,
Ferme dans ses desseins, foulant aux pieds le reste,
Qu'il offre aux coups du sort un cœur exempt d'effroi;
Est-ce un lâche à tes yeux? prononce, et juge-moi.
Dis-moi si le guerrier que le glaive moissonne
Mérite mieux l'honneur dont sa mort le couronne?
Il s'immole à ses rois, j'expire pour le mien.
Ah! que mon sacrifice est plus grand que le sien!
La gloire prête un charme aux horreurs qu'il affronte;
Et peut-être demain je meurs chargé de honte,
Traîné sur l'échafaud, lentement déchiré;
Et tout ce peuple ingrat pour qui je périrai,
S'enivrant du plaisir de compter mes blessures,
Viendra, la joie au front, sourire à mes tortures.

LORÉDAN.

Ah! le même tombeau nous recevra tous deux;
Notre sang confondu...

PROCIDA.

Que dis-tu, malheureux?
Où m'emporte un courroux dont je ne suis plus maître?
A ton cœur généreux j'ai trop parlé peut-être.
Pourquoi t'exposerais-je aux dangers que je cours?
Ne me condamne pas à trembler pour tes jours;
Garde-toi d'embrasser, dans l'ardeur de ton zèle,
Le dangereux projet que ma voix te révèle;
Qu'il meure dans ton sein, j'en demande ta foi;
Voilà l'unique effort que j'exige de toi.
Tu dois tout ignorer, tu n'es pas mon complice;
Tu vivras, que le sort me soit ou non propice,
Tu vivras; pour moi seul, à mes derniers moments,
J'ai droit de réclamer l'opprobre et les tourments;
Seul, au fer des bourreaux j'irai porter ma tête.

LORÉDAN.

Il n'est plus ni pitié, ni respect qui m'arrête;
Vos timides conseils ne me retiendront pas.
Faut-il frapper? parlez, et dirigez mon bras.

PROCIDA.

Non, tu ne démens pas les héros de ta race. [brasse;
Viens, mon fils, viens, mon sang, que ton père t'em-
Espoir de mes vieux jours, viens recueillir des pleurs
Que n'ont pu m'arracher dix-huit ans de malheurs...
N'hésite plus... suis-moi...

LORÉDAN.

Sans revoir la princesse,
Sans l'instruire!

PROCIDA.

Suis-moi, te dis-je; le temps presse.

LORÉDAN.

Loin des murs du palais, si l'effroi la conduit,
Errante, sans secours, dans l'ombre de la nuit...
Si quelque meurtrier...

PROCIDA.

Nous veillerons sur elle;
Viens, les instants sont chers, et l'honneur nous appelle.

LORÉDAN.

Eh bien! c'en est donc fait! le sort en est jeté,
Partons... Adieu, séjour par le crime habité!
Et vous de mes aïeux vénérables images,
J'en fais serment par vous, témoins de mes outrages:
Du dernier des tyrans ces murs seront purgés,
Et nous n'y rentrerons que vainqueurs et vengés.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

Vous sortez du lieu saint, abattue et tremblante.
Quel sinistre penser vous glace d'épouvante?
Vous frissonnez; vos yeux fixés sur cet écrit
Trahissent le désordre où flotte votre esprit.
Ah! pour vous quel malheur faut-il que je redoute?

AMÉLIE.

Un autre est menacé ; tu vas frémir, écoute :
Le prêtre accomplissait les mystères divins;
Du temple un peuple immense assiégeait les chemins:
J'arrive; prosternée au pied du sanctuaire,
J'implorais du Très-Haut la bonté tutélaire;
Je priais : par degrés d'affreux pressentiments
D'une terreur croissante ont pénétré mes sens.
Distraite, malgré moi, soit pitié, soit faiblesse,
L'image de Montfort me poursuivait sans cesse.
Je le voyais trahi, fuyant, abandonné,
Par l'ange de la mort dans sa fleur moissonné.
J'ai vu, j'en tremble encor, la céleste vengeance
Sur les marbres sanglants écrire sa sentence.
Peut-être à cet aspect j'avais pâli d'effroi,
Un pontife du ciel s'est incliné vers moi :
« Bannissez, m'a-t-il dit, cette douleur profonde.
» J'en ai l'espoir, ce jour, où le Sauveur du monde
» S'éleva triomphant des ombres du tombeau,
» Ce jour doit éclairer un miracle nouveau.
» Il doit nous sauver tous. » J'écoutais en silence.
Lorédan près de nous dans la foule s'avance:
« Lisez ce qu'un ami vous révèle en secret;
» Il y va de vos jours ! » Il dit, et disparaît.
Juge de quelle horreur j'ai senti les atteintes,
Quand ce fatal billet a confirmé mes craintes :

« Renfermée au palais, loin des sacrés parvis,
» Attendez le lever de la prochaine aurore.
» Vos amis quoique absents vous protégent encore,
» Et l'un d'eux vous transmet cet important avis.
» Il doit une victime au sang de votre frère :
» L'heure approche où dans l'ombre un châtiment soudain
» Vengera, sur Montfort, et la Sicile entière
» Et le meurtre de Conradin. »

ELFRIDE.

Eh! qu'importe pour vous qu'un ennemi périsse?
Pourquoi dans son trépas vous chercher un supplice?
Quel changement! Jadis vos soupirs et vos pleurs
Ne demandaient au ciel que du sang, des vengeurs.

AMÉLIE.

Il m'a trop écoutée! Alors j'étais barbare...
Dans quels vœux indiscrets la fureur nous égare!

ELFRIDE.

Quoi! déjà pour Montfort votre cœur désarmé...

AMÉLIE.

Peut-être au repentir le sien n'est pas fermé!
Que de nobles vertus il reçut en partage!
L'ardente ambition seule en corrompt l'usage.
Ah! de ces dons heureux les mains qui l'ont orné
A des tourments sans fin ne l'ont pas condamné.
Non, je ne puis le croire, et ma raison tremblante
Devant ce châtiment recule d'épouvante.
Que n'ai-je interrogé les ministres de Dieu?
Comment doit-il périr? à quelle heure? en quel lieu?
Quels sont les assassins? hélas! que dois-je faire?
A ce trépas certain ne puis-je le soustraire?

ELFRIDE.

Le sauver, vous? Montfort!... Qu'osez-vous désirer?

AMÉLIE.

S'il quitte ce palais, c'est pour n'y plus rentrer...
Non, tu ne prévois pas quel danger le menace.
Leurs bras pour le frapper cherchent déjà la place...
On l'attend... ils sont là?...

ELFRIDE.

Cachez mieux vos frayeurs.
Quelqu'un vers nous s'avance...

AMÉLIE.

Ah! c'est lui; je me meurs...

ELFRIDE.

Venez; loin de ses yeux, souffrez que je vous guide.

AMÉLIE.

Je le voudrais en vain; je ne le puis, Elfride.
Un lien invisible attache ici mes pas :
Demeure; par pitié, ne m'abandonne pas.

SCÈNE II.

AMÉLIE, MONTFORT, ELFRIDE.

MONTFORT.

De mes fureurs, madame, accusez un perfide.
J'ai pu blesser les lois de ce respect timide
Qu'un chevalier, trompé dans ses vœux les plus chers,
Garde encore à l'objet dont il porta les fers.
Je le sais; j'aurais dû, plus grand, plus magnanime,
Commander aux transports d'un courroux légitime,
Épargner un rival indigne de mes coups
Et forcer votre estime en l'unissant à vous.
Je l'ai banni, madame; il triomphe à ma honte
De ce coupable abus d'un pouvoir qu'il affronte...
Loin de moi le plaisir qu'un tyran peut chercher
Dans les tourments d'un cœur qu'il n'a pas su toucher.
Je révoque un arrêt dont ma gloire murmure :
J'avilirais le sceptre à venger mon injure.
Sans crainte Lorédan peut revoir ce séjour;
Qu'il reprenne son rang, qu'il se montre à la cour,
Que l'ingrat, sur ma foi, goûte un bonheur tranquille.
Avant la fin du jour je quitte cet asile,
Où le premier des droits de l'hospitalité
Par un ami trompeur ne fut pas respecté.

AMÉLIE.

Quoi! vous partez, seigneur?

MONTFORT.

Je le dois; je m'empresse
D'affranchir vos regards d'un aspect qui les blesse.
Je n'éclaterai point en regrets superflus.
Vos vœux seront remplis, vous ne me verrez plus.

AMÉLIE, à part.

Hélas! il dit trop vrai!

MONTFORT.

Sur les discours d'un traître,
Vous me jugez, madame, et pensez me connaître.
Ces prêtres ombrageux, de qui ma fermeté
Ne sait point encenser la fière humilité,
M'ont dépeint devant vous comme un monstre, un impie.
Il n'est point de forfaits que mon trépas n'expie,
Et, perdant un superbe en son crime obstiné,
Au tribunal de Dieu leur voix m'a condamné.

AMÉLIE.

Elle est des saints décrets l'interprète fidèle ;
Le coupable périt par son mépris pour elle :
Il ne voit point l'abîme entr'ouvert sous ses pas...
Quelque pressentiment ne vous glace-t-il pas?

MONTFORT.

Moi, que voulez-vous dire?

AMÉLIE.

Un effroi salutaire
Sur des périls cachés quelquefois nous éclaire.

MONTFORT.

Quel sentiment vous porte à trembler pour des jours
Dont vos mortels refus empoisonnent le cours?
Serait-ce la pitié?... J'étais loin de m'attendre
Qu'à l'inspirer jamais l'amour me fît descendre,
Et qu'on dût m'abaisser jusqu'à plaindre mon sort!
Madame, c'en est fait...

AMÉLIE, à part.

S'il me quitte, il est mort!

MONTFORT.

Je veux vous épargner un sentiment pénible;
Je m'éloigne...

AMÉLIE.

Ah! Montfort!

MONTFORT.

O ciel! est-il possible!
Quoi! vous me rappelez?

AMÉLIE.

Où voulez-vous courir?
Ce peuple est malheureux; il est las de souffrir.
Aux mânes de ses rois brûlant de satisfaire,
S'il formait contre vous un complot sanguinaire!

MONTFORT.

Il n'oserait, madame.

AMÉLIE.

Un lâche, un meurtrier
A son zèle inhumain peut vous sacrifier...

MONTFORT.

Il n'oserait, vous dis-je.

AMÉLIE.

Oh! quelle étrange ivresse
Vous pousse en furieux au piége qu'on vous dresse?
Craignez vos ennemis; pour ce peuple et pour eux,
Cessez de vous parer d'un mépris dangereux.
Est-ce donc par l'orgueil que brille un vrai courage?
S'obstiner à périr, c'est une aveugle rage;
C'est payer de son sang un vain et faux honneur.

MONTFORT.

Et qu'importe la vie à qui perd le bonheur?
Pourquoi m'inquiéter d'un fardeau qui m'accable?
Pour nourrir sans espoir un amour déplorable,
A mon repos, au vôtre, à ma gloire fatal;
Pour voir et pour orner le succès d'un rival?
Non, d'un lâche ennemi si le bras m'assassine,
C'est vous qui conduisez les coups qu'il me destine.
Triomphez, vos désirs sont enfin satisfaits!

AMÉLIE.

Que je triomphe, ô Dieu! du plus noir des forfaits!
Qui? moi! de votre mort? et vous l'avez pu croire!
Je poursuis de mes vœux cette horrible victoire!
Dans ces yeux, que vos soins n'ont jamais attendris,
Vous ne voyez encor que haine et que mépris?
Barbare, ta fierté qu'un moment j'ai blessée,
Défend bien ton esprit d'une telle pensée.
Tu te complais peut-être en ta funeste erreur,
Pour jouir de mon trouble, observer ma terreur.
Oui, ces chagrins cuisants dont l'ardeur me consume,
Ce cœur chargé d'ennuis et gonflé d'amertume,
Tant de pleurs répandus, mes remords, mes combats,
T'ont prouvé malgré moi que je ne te hais pas;
Tu te fais une joie orgueilleuse et cruelle
D'attacher sur mon front une honte éternelle,
Tu veux forcer ma bouche à se déshonorer
Par l'aveu d'un amour que tu feins d'ignorer.
Va, ta gloire est entière, et ta faible victime
Périra dans l'opprobre en détestant son crime,
Et sans se pardonner à ses derniers moments
D'avoir trahi pour toi le plus saint des serments.
Mais tu cours au trépas, tu meurs si je balance;
Mourons donc confondus dans la même vengeance.
L'éternité pour nous s'arme de tous ses feux:
Eh bien! que le ciel tonne et nous perde tous deux!
Je t'aime, ingrat! tiens, lis...

Elle lui présente le billet.

MONTFORT.

Ah! que viens-je d'apprendre?

Lisant.

Que vois-je?

SCÈNE III.

AMÉLIE, MONTFORT, ELFRIDE, GASTON.

GASTON.

Sans témoins, seigneur, daignez m'entendre.
Le salut de l'État commande qu'à l'instant
Je révèle à vous seul un secret important.

MONTFORT, *avec impatience.*

Parlez, que voulez-vous? parlez.

GASTON.

Ma crainte augmente.
Une sombre fureur dans les esprits fermente.
Tandis que nos guerriers, instruits par vos leçons,
Comme un rêve insensé méprisent mes soupçons,
Les grands, environnés d'esclaves fanatiques,
Travaillent au succès de leurs sourdes pratiques.
Procida m'est suspect; sachez que cette nuit
La mer sur un esquif dans le port l'a conduit.

AMÉLIE.

Je tremble!

MONTFORT.

Procida?

GASTON.

Sur un avis fidèle,
De son retour prochain j'attendais la nouvelle:
Vous auriez tout appris, si de tels intérêts
Enchaînaient un moment vos désirs inquiets.
Mais quel frein opposer à leur impatience?
J'ai su, réduit par vous à garder le silence,
Entourer le palais d'amis sûrs et prudents;
Un d'eux l'a reconnu sous d'obscurs vêtements:
Par mon ordre arrêté devant vous on l'entraîne.

AMÉLIE.

Je le perds!

MONTFORT.

Sur ces bords quel dessein le ramène?

GASTON.

Sans doute un grand complot prêt à s'exécuter
Avait besoin d'un chef pour oser éclater.
Des piéges qu'il nous tend démêlons l'artifice;
La vérité jaillit du plus léger indice:
Pour le convaincre, un mot, un seul témoin suffit.
Coupable, il doit périr...

AMÉLIE, *dans le plus grand trouble, à Montfort.*

Rendez-moi cet écrit.

GASTON.

L'État vous le défend s'il nous révèle un crime.

MONTFORT, *bas.*

En voulant la sauver, vous nommez la victime.

AMÉLIE.

O justice éternelle! est-ce lui que j'entends;
Voilà le digne prix de mes égarements;
Il m'arrache le jour que ma bonté lui donne.

A Elfride.

Ote-moi de ces lieux... La raison m'abandonne...
Ah! le cruel! pour lui j'ai tout sacrifié,
J'ai tout trahi, mon Dieu, l'honneur et l'amitié.

SCÈNE IV.

MONTFORT, GASTON.

GASTON.

Lorédan suit mes pas frémissant de colère;
Il se plaint de l'affront dont j'ai flétri son père.
Instruit, n'en doutez point, de ce retour secret,
Pourquoi l'a-t-il caché?

MONTFORT.

Quel que fût son projet,
Ne le soupçonnez pas d'une basse vengeance;
Amant et malheureux, quels droits à l'indulgence!
Je suis aimé, Gaston; j'oublie en ce moment
Qu'il a trop écouté son fol emportement.
J'étais cruel, injuste, et malgré mon offense
Je crois que Lorédan fût mort pour ma défense.

SCÈNE V.

MONTFORT, LORÉDAN, PROCIDA, GASTON, CHEVALIERS, GARDES.

LORÉDAN.

M'apprendrez-vous enfin, seigneur, quels sont vos droits
Pour opprimer le faible et pour braver les lois?
Se reposant sur vous du poids d'un diadème,
Le roi vous a-t-il fait plus roi qu'il n'est lui-même?
D'où vient que son ministre avec impunité
Ose porter les mains sur notre liberté?

PROCIDA.
A Montfort.

Contenez-vous, mon fils. Quelle est l'injuste cause
Du traitement étrange où mon retour m'expose?

MONTFORT.

Qui vous rend si hardi que de m'interroger?

PROCIDA.

Apprenez-moi mon crime avant de me juger.

MONTFORT.

Ennemi déclaré de ce naissant empire,
Trop fier pour être utile, et trop faible pour nuire,
Aux pieds des souverains rampant de cours en cours
Vous avez contre nous mendié leurs secours!

PROCIDA.

Non, seigneur; mais j'ai vu la Sicile asservie,
Avec la liberté j'ai fui de ma patrie.

MONTFORT.

Aujourd'hui dans son sein qui vous force à rentrer?

PROCIDA.

J'ai voulu la revoir avant que d'expirer.

MONTFORT.

Quoi! pour livrer vos mains à d'indignes entraves?

PROCIDA.

Pour vivre et mourir libre au milieu des esclaves.

MONTFORT.

Vous perdez le respect, vieillard audacieux!

PROCIDA.

Je ne sais qui de nous l'a conservé le mieux.
J'honore votre rang, et le fais sans bassesse;
Mais ne devez-vous rien, seigneur, à ma vieillesse?

MONTFORT.

Non, traître; je connais votre horrible dessein.

LORÉDAN.

Il sait tout!

PROCIDA.

Quel est-il?

MONTFORT.

De me percer le sein.

PROCIDA.

Moi?

MONTFORT.
A Lorédan.

Toi-même, toi seul. Ah! ce crime est infâme;
Jamais tant de noirceur n'aurait souillé ton âme.
On t'osait soupçonner, ma voix t'a défendu.
Que ton accusateur d'un mot soit confondu;
Ta foi me suffira, j'en croirai ta réponse:

Lui montrant le billet.

Connais-tu le complot que cet écrit dénonce?

LORÉDAN.

En croirai-je mes yeux? Il est trop vrai!...

PROCIDA.

Mon fils!

LORÉDAN.

Dans vos mains, se peut-il!... Dieu! qui vous l'a remis?

MONTFORT.

Quoi! tu serais l'auteur?...

LORÉDAN.

Parlez... Ah! l'infidèle!
Quels prix de mes bienfaits, de mon amour pour elle!

PROCIDA.

Insensé, que dis-tu?

LORÉDAN.

J'ai dit la vérité.

MONTFORT.

Ce billet criminel...

LORÉDAN.

C'est moi qui l'ai dicté.

Du fer sacré des lois tu profanais l'usage :
Tyran, je l'ai saisi pour sortir d'esclavage.
Dans un sang odieux brûlant de le tremper,
Pour lui rendre l'honneur j'ai voulu t'en frapper.
Que mon dernier aveu t'éclaire et te délivre
Des soupçons outrageants où la terreur te livre.
J'étais de ce dessein l'auteur et l'instrument;
Mon père l'ignorait, mon père est innocent.
Hélas! j'ai cru servir, en t'arrachant la vie,
L'ingrate qui t'adore et qui me sacrifie;
Elle veut mon trépas, je l'attends sans effroi,
Et même de ta main c'est un bienfait pour moi.

A Procida.

Il vous rend l'innocence, il va briser ma chaîne;

A Montfort.

Il assemble sur toi plus d'opprobre et de haine.
Achève, je suis prêt, tu le peux ordonner :
C'est moi qui suis coupable et qu'il faut condamner!

MONTFORT.

Malheureux, tu te perds! crois-tu sauver ta gloire
Par ce superbe aveu d'une fureur si noire?

LORÉDAN.

Je vous l'ai dit, mon cœur ne me reproche rien;
Faites votre devoir, j'ai cru faire le mien.

MONTFORT.

Tu le veux, j'y consens! l'État qui me contemple
Attend de ma rigueur un effrayant exemple :
Ton inflexible orgueil m'excite à le donner...
D'où vient que ma pitié s'obstine à pardonner?
Amitié, dont la voix crie au fond de mon âme,
Contre toi vainement mon équité réclame!
Que mes jours, s'il le faut, soient encor menacés,
Je conserve les siens; qu'il vive, c'est assez!
Celui que j'ai chéri, que j'ai nommé mon frère,
Ne saurait dépouiller ce sacré caractère.

A Lorédan, qui veut l'interrompre.

N'espérez plus, seigneur, rallumer mon courroux;
Écoutez-moi, je veux vous sauver malgré vous.
Apprenant vos fureurs, le roi dans sa justice
Doit sans doute au forfait égaler le supplice;
Ce soir, sur un esquif abandonnant ces bords,
Dérobez votre tête à ses premiers transports.

A Procida.

Vous suivrez votre fils. Je sais qu'on vous soupçonne;
Et quel qu'en soit le but, ce prompt retour m'étonne.
Gardez de murmurer quand ma sévérité
Assure mon repos et votre liberté.
Par cet ordre envers vous ma faveur se déclare.
Tous mes torts, Lorédan, ce moment les répare;
Je suis quitte avec toi, je ne suis point clément.
Ah! quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

LORÉDAN.

Moi, de votre pitié j'accepterais ma grâce!
Ma faute m'avilit si mon sang ne l'efface...

PROCIDA, à voix basse.

Vivez pour m'obéir et pour la réparer.

MONTFORT.

Je puis hâter l'instant qui doit vous délivrer,
Mais non vous affranchir d'un reste de contrainte :
De ces murs pour prison je vous donne l'enceinte.

A Gaston.

Qu'une garde nombreuse entoure le palais;
De nos remparts peut-être on veut troubler la paix;
Parcourez-les, Gaston; s'il est quelque rebelle,
Que votre seul aspect au devoir le rappelle.
Qu'on rassemble les chefs des plus nobles maisons;
Je veux me dégager du poids de mes soupçons,
M'appuyer du secours de leur expérience :
Ils attendront ici mon ordre ou ma présence.

A Lorédan et Procida.

Croyez-moi, près du trône il vous reste un ami,
Et le temps prouvera s'il pardonne à demi.
Votre danger commun plus que moi vous exile;
Puisse votre retour au sein de la Sicile
Nous unir par des nœuds plus sacrés désormais!
Lorédan, c'est ainsi que se venge un Français.

SCÈNE VI.

PROCIDA, LORÉDAN.

PROCIDA.

Tu demeures sans voix et restes immobile.
N'attends pas de ma bouche un reproche inutile.
Les instants sont trop chers pour les perdre en discours.

LORÉDAN.

Et j'ai pu consentir qu'il épargnât mes jours!

PROCIDA.

Il a proscrit les miens dont il s'est fait l'arbitre.
Pourquoi m'a-t-il banni, par quel ordre, à quel titre?
Que lui dois-tu, toi-même? ô pardon généreux!
Un exil qui, plus juste en devient plus honteux,
Qui lui livre tes biens, ta gloire, ton amante.

LORÉDAN.

Comme ils triompheront de ma rage impuissante!
L'hymen va couronner leurs infâmes amours...
Qu'ils s'unissent! fuyons... Mais la fuir pour toujours!
Mais sans l'avoir punie et sans que ma colère...
Ah! perfide, jamais tu ne me fus si chère.

PROCIDA.

Nous ne partirons pas, modérez ces transports.

Vainement le succès veut tromper nos efforts.

LORÉDAN.

Ciel!

PROCIDA.

Les ressorts cachés qui m'y doivent conduire
Se soutiennent l'un l'autre et ne sauraient se nuire.
Tout m'obéit encor et tout marche animé
D'un mouvement commun par mon ordre imprimé.
Que je sois prisonnier, que je cesse de vivre,
Ou Fondi me succède, ou son bras me délivre.
Au retour de la nuit il pénètre en ces murs.
Deux cents de nos guerriers, amis fermes et sûrs,
Et de qui la valeur doit triompher du nombre,
Des hauteurs d'Alcassar vont se saisir dans l'ombre.
Oddo s'introduit seul dans le palais du roi :
Ce fort est sans défense, et la garde est à moi.
Tandis que, rassurant tout un peuple qui tremble,
Au cri de liberté Borella le rassemble,
De Malte, avant le jour, cent proscrits attendus
En vainqueurs sur nos bords sont bientôt descendus.
Des portes de la mer leur cohorte s'empare;
Les soldats sont surpris; Palerme se déclare :
Chaque temple présente aux plus audacieux
Des armes que nos soins cachent à tous les yeux...

LORÉDAN.

Mais le temps pourra seul consommer votre ouvrage,
Et le peuple inconstant n'a qu'un jour de courage.

PROCIDA.

Il faudra l'arrêter; vain jouet de l'erreur,
Il adore avec crainte, il hait avec fureur.
S'il renverse un despote, il le poursuit encore
Dans les plus vils appuis d'un pouvoir qu'il abhorre;
Ses vengeances toujours surpassent ses tourments :
L'homme écrase à plaisir ce qu'il a craint longtemps.
Salviati s'approche...

LORÉDAN.

Aveuglé par son zèle,
Quel dessein téméraire en ces murs le rappelle?

PROCIDA.

Courtisan de Montfort, connu dans le palais,
Du soupçon sa faveur doit détourner les traits.
Que viens-tu m'annoncer?

SCÈNE VII.

PROCIDA, LORÉDAN, SALVIATI.

SALVIATI.

Notre perte est certaine.

PROCIDA.

Que dis-tu?

SALVIATI.

Plus d'espoir de rompre notre chaîne.
Fondi, dans le conseil appelé par Montfort,
A trouvé près du trône ou des fers ou la mort;
Il n'a point reparu.

PROCIDA.

Sa mort sera vengée!

SALVIATI.

Mais le fort nous échappe, et la garde est changée.

PROCIDA.

Les armes à la main il le faut emporter.

SALVIATI.

La mer contre nos vœux semble se révolter.
Contre nous déclarés, les vents et les orages
Défendent aux proscrits d'approcher des rivages.

PROCIDA.

Il faut vaincre sans eux.

SALVIATI.

Les chefs des conjurés,
De l'ordre de Montfort troublés, désespérés,
N'écoutant qu'à regret ma voix qui les arrête,
Veulent par un aveu détourner la tempête.

PROCIDA.

Tu n'as pas ranimé leur courage abattu?

SALVIATI.

L'effroi dans tous les cœurs a glacé la vertu.

LORÉDAN.

Eh bien, mon père?

PROCIDA.

Eh bien, j'approuve leur prudence.
Ensemble de Montfort implorons la clémence.
Cet ordre inattendu qui les mande à la cour
Leur ouvre comme à toi l'accès de ce séjour.
Gaston seul est à craindre, et son retour funeste...
Il n'importe, obéis; je prends sur moi le reste.
Qu'ils viennent, dans une heure, ici, je les attends.
Gardons une heure encor la foi de nos serments;
Est-ce trop exiger? oseront-ils se taire?

SALVIATI.

Tout restera voilé du plus profond mystère.

PROCIDA.

Tu le jures? Je puis me reposer sur toi?

SALVIATI.

Comptez sur ma parole.

PROCIDA.

A Lorédan.

Adieu. Vous, suivez-moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORÉDAN, AMÉLIE.

LORÉDAN.

Vous daignez par égard au malheur qui l'accable
Accorder l'entretien que demande un coupable,
Un banni !...

AMÉLIE.

Quels regards ! ah ! vous m'épouvantez.
Laissez-moi m'éloigner, laissez-moi fuir...

LORÉDAN.

Restez.
Contraint d'abandonner les lieux qui m'ont vu naître,
Je vous quitte, Amélie, et pour toujours peut-être !
Sans cesse importuné de témoins odieux,
Faudra-t-il vous forcer d'entendre mes adieux ?
Un horrible soupçon me tourmente et me ronge ;
Délivrez-moi du trouble où ce doute me plonge :
Gardez de me tromper, songez que je vous vois,
Que je vais vous parler pour la dernière fois.

AMÉLIE.
A part.

Expliquez-vous, seigneur. Ah ! je frémis d'avance.

LORÉDAN.

Je veux savoir de vous si la reconnaissance,
Si l'amour, les serments reçus par l'Éternel,
La ferveur qu'on étale au pied de son autel,
Si le respect profond des droits de la nature,
Ne sont qu'un jeu cruel, un piége, une imposture.

AMÉLIE.

Vos étranges discours redoublent mon effroi.

LORÉDAN.

Vous pouvez sans remords lever les yeux sur moi...
Une lettre en secret tantôt vous fut remise...

AMÉLIE.

Il est vrai.

LORÉDAN.

Dans vos mains on ne l'a pas surprise ?

AMÉLIE.

Non...

LORÉDAN.
A part.

Qu'en avez-vous fait ?... Contiens-toi, malheureux,
Montrez-moi cet écrit... il le faut... je le veux !...

AMÉLIE.

Mes yeux s'ouvrent enfin, la raison m'est rendue,
Pour mesurer l'abîme où je suis descendue.
Accablez-moi, seigneur, je l'ai trop mérité.
Mes coupables transports, mes feux ont éclaté,
Montfort...

LORÉDAN.

Perfide amante, épouse criminelle,
Quel nom laisse échapper votre bouche infidèle ?
Lui seul, il vous accuse ! Ah ! cette trahison
Est horrible, inouïe, indigne de pardon.
Pâle, vous attendez l'arrêt qui va la suivre...
Ne craignez point... vivez... je vous condamne à vivre,
A traîner dans les pleurs des jours empoisonnés
Par tous les noirs chagrins que vous m'avez donnés.
Puisse le digne objet d'une flamme si pure,
Volage comme vous et comme vous parjure,
Éveiller dans vos sens de terreur dévorés
Les jalouses fureurs dont vous me déchirez !
Puisse-t-il, méprisant vos larmes vengeresses,
Repousser d'un sourire et glacer vos tendresses !
Vous gémirez trop tard sur le sort d'un époux,
Si lâchement trompé, proscrit, chassé par vous...
O fatale beauté, que j'aimai sans partage,
Qui t'honora jamais d'un plus constant hommage ?
Mon dévoûment pour toi te fut-il bien connu ?
Quel ordre, quel désir n'ai-je pas prévenu ?
Que ne me dois-tu pas, trop ingrate Amélie ?
Et tu m'as tout ravi, biens, honneur et patrie !

AMÉLIE.

Non, vous ne mourrez pas sur quelque bord lointain ;
Montfort va révoquer ce décret inhumain ;
Montfort contre mes pleurs ne pourra se défendre...
Non, je cours à ses pieds...

LORÉDAN.

Eh! qu'oses-tu prétendre?
Tu peux en m'exilant payer tous mes bienfaits,
Me perdre, m'immoler; mais m'avilir, jamais.
Mes maux sont ton ouvrage, ils seront ma vengeance;
Toi, qui fus sans pitié, souffre sans espérance.
Je puis t'abandonner; oui, je mourrai content,
J'ai corrompu ta joie, et te laisse en partant
Ces remords assidus, cruels, inexorables,
Que l'Éternel attache au bonheur des coupables.
A mes yeux plus longtemps tremble de te montrer;
J'ignore où la fureur me pourrait égarer.

AMÉLIE.

Réservée aux douleurs dont ma faute est suivie,
Je ne méritais pas qu'il m'arrachât la vie.

SCÈNE II.

LORÉDAN.

C'en est fait! à la fuir je me suis condamné.
Ah! peut-être un Français, Montfort eût pardonné!
Eh quoi! ne puis-je encor... Moi, que je la rappelle!...
Périsse la perfide et Montfort avec elle!

SCÈNE III.

LORÉDAN, PROCIDA.

PROCIDA.

Oh! que l'incertitude est un affreux tourment,
Et qu'une heure d'attente expire lentement!
Nos conjurés, mon fils, tardent bien à paraître.

LORÉDAN.

Ils viendront assez tôt pour fléchir sous un maître.
Nous allons de Montfort embrasser les genoux!

PROCIDA.

Peut-être...

LORÉDAN.

Contre lui que peut notre courroux?
Gaston veille en ces lieux; le tromper, le séduire,
Vous ne l'espérez pas.

PROCIDA.

Il ne peut plus me nuire.

LORÉDAN.

Comment?...

PROCIDA.

Nous parcourions ces portiques déserts
Qui des murs du palais dominent sur les mers;
J'observe, il était seul. Soudain je prends ce glaive,
Je me retourne et frappe; il tombe, je l'enlève,
L'abîme l'engloutit, et sa mourante voix
M'accuse au sein des flots pour la dernière fois.

LORÉDAN.

Mais ne craignez-vous pas que bientôt son absence?...

PROCIDA.

Il est de ces instants où l'audace est prudence...
Montfort pour reposer vient d'éloigner sa cour;
Il sommeille, accablé par la chaleur du jour...

LORÉDAN.

Qu'osez-vous méditer?

PROCIDA.

Nos amis vont m'entendre.
Malheur à l'imprudent qui nous viendrait surprendre!

Il descend au fond du théâtre, d'où l'on découvre la cathédrale et les principaux monuments de Palerme.

O berceau d'un grand peuple! ô cité que mes yeux
Virent libre en s'ouvrant à la clarté des cieux!
Dans tes remparts sacrés j'ai reçu la naissance;
Reçois la liberté de ma reconnaissance!

LORÉDAN.

Vous me rendez l'espoir.

PROCIDA.

Toi, qui nous a trahis,
Je te crois digne encor de sauver ton pays.
Ta faute inspire à tous un mépris légitime;
Choisis pour l'expier quelque grande victime.
Ils viennent, je les vois.

SCÈNE IV.

PROCIDA, LORÉDAN, SALVIATI, FONDI, PHILIPPE D'AQUILA, ODDO, BORELLA, LORICELLI, SELVA, CONJURÉS.

SALVIATI.

Nous voici rassemblés :
La mort plane sur nous, le temps presse, parlez.

PROCIDA.

Selva, Loricelli, veillez sous ces portiques.

Aux conjurés.

Ministres généreux des vengeances publiques,
Vous, dont trois ans d'attente ont éprouvé la foi,
Je vous connus toujours incapables d'effroi;
Votre dessein m'étonne, amis, et je dois croire
Qu'un parti si honteux révolte votre gloire.
Je ne vous blâme point : l'impuissance d'agir
Le commandait peut-être et défend d'en rougir;
Mais au glaive étranger avant d'offrir ma tête,

J'ai voulu vous soumettre un doute qui m'arrête :
Nos torts par un aveu seront-ils expiés?
Quand ces fiers ennemis nous tiendront à leurs pieds,
Qui peut vous assurer que leur reconnaissance
Vous accorde un pardon que vous payez d'avance?

SALVIATI.

Il serait dangereux d'oser nous punir tous.

PROCIDA.

Eh! qui choisiront-ils? prêt à mourir pour vous,
S'ils ne frappent que moi, je bénis mon supplice;
Mais je crains leur clémence autant que leur justice.
L'intérêt pour un temps peut détourner leurs traits;
On saura tôt ou tard vous créer des forfaits;
Et, brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.
Est-il un seul de vous qui ne tremble pour lui?
Demain il périra s'il échappe aujourd'hui.
Oui, vous périrez tous. Vous demandez la vie...
Ah! souhaitez plutôt qu'elle vous soit ravie.
De leur bonté superbe il faudrait l'acheter
Au prix de tous les biens qui la font regretter.
Descendez de ce rang que la gloire environne:
Les vainqueurs sont jaloux du pouvoir qu'il vous donne,
Ils ne pardonneront qu'en vous affaiblissant;
Tant qu'on est redoutable on n'est point innocent.
Vous espérez en paix jouir de vos richesses :
Ne vous en flattez pas, ils craindraient vos largesses.
Ces noms que huit cents ans Palerme a révérés,
Ils vous resteront seuls; vous les déshonorez;
Insensés! vous payez de votre ignominie
Les tourments mérités d'une lente agonie.
Est-ce donc vivre, ô ciel! que trembler de mourir,
Que d'obéir toujours, que de toujours souffrir,
Ou nourris des bienfaits d'une cour étrangère
D'y cacher de son sort l'opprobre et la misère?
Hélas! si vous fuyez, par vous abandonné,
A quel sceptre pesant ce peuple est enchaîné!
Dans ses maux à venir contemplez votre ouvrage :
De ses persécuteurs vous irritez la rage.
Tout deviendra suspect à leur autorité :
L'effroi chez les tyrans se tourne en cruauté,
Ils vont, sous les couleurs d'une feinte prudence,
Par des pleurs et du sang cimenter leur puissance,
Sur des débris nouveaux l'affermir, l'élever.
J'ai perdu la Sicile en voulant la sauver.

LORÉDAN.

Qu'ai-je fait, misérable?

SALVIATI.

O trop funeste image!

PHILIPPE D'AQUILA.

De nos tristes enfants voilà donc l'héritage!

PROCIDA.

Grand Dieu! si la fortune eût servi nos efforts,
L'équité renaissait pour consoler ses bords;
Les lois de nos aïeux, auprès du trône assises,
Resserraient du pouvoir les bornes indécises.
Don Pèdre commandait; par vos mains couronné,
Amis, c'est par vos mains qu'il aurait gouverné.
Vous marchiez après lui les premiers de l'empire.
Instruit du noble but où votre espoir aspire,
Je n'entreprendrai point de surprendre vos cœurs
A tous ces vains appâts des trésors, des faveurs,
Des hautes dignités dont sa prompte justice
Voulait récompenser un si rare service.
Ces honneurs séduisants ne vous ont point tentés;
Je le sais, j'en suis fier, mais vous les méritez.
Qu'au timon de l'État votre roi vous rappelle,
Borella, c'est un prix qu'il doit à votre zèle.
Oddo, vous pouviez seul, réparant nos revers,
Des flottes d'un brigand balayer nos deux mers.
O brave d'Aquila! pleurez sur votre gloire :
Vous choisissant pour guide aux champs de la victoire,
Don Pèdre aurait fixé le destin des combats,
Et le nom d'un tel chef eût créé des soldats.
Que le nouveau monarque élu par la Sicile
Aux talents, aux vertus ouvrait un champ fertile!
Quel destin pour vous tous, vous, son plus ferme appui,
De verser ses bienfaits ou de vaincre pour lui,
De partager ces soins de la grandeur suprême,
Qui font chérir un prince à des sujets qu'il aime,
D'entendre un peuple entier vous nommer ses sauveurs!
Voilà les titres vrais, les immortels honneurs :
C'est là l'ambition qui trouble une grande âme,
Celle que j'aime en vous, la seule qui m'enflamme!
Ah! s'il n'est point d'exploit plus beau pour notre orgueil
Que de ressusciter la patrie au cercueil;
Est-il un prix plus doux et plus digne d'envie
Que de la rendre heureuse après l'avoir servie?

PHILIPPE D'AQUILA.

Pourquoi nous déchirer de regrets superflus?

SALVIATI.

A quel parti fixer nos vœux irrésolus?

ODDO.

N'est-il donc plus d'espoir?

SALVIATI.

Resterons-nous esclaves?

LORÉDAN.

C'est trop d'incertitude; il faut mourir en braves!

PROCIDA.

Non pas mourir, mais vaincre, et venger à la fois
Votre Dieu, vos foyers, et le sang de nos rois.
De vos projets, dit-on, la trame est découverte :

On vous trompe, et vous seuls méditez votre perte.
Croyez-moi, vos tyrans, loin de vous redouter,
Semblent s'offrir aux coups que vous n'osez porter.
Un fort mieux défendu trompe votre espérance :
Accusez le hasard et non leur prévoyance.
Ce soin reste sans but si tout est ignoré;
Il est insuffisant s'ils ont tout pénétré.
N'ont-ils que des soupçons, gardez qu'ils s'éclaircissent!
Le choix nous reste encor : mourons ou qu'ils périssent!
L'absence de Fondi m'a troublé comme vous ;
Quelle était notre erreur? je le vois parmi nous.
Choisi pour présider aux plaisirs d'une fête,
Il dirigeait ces jeux dont la pompe s'apprête.
La mer nous interdit tous secours étrangers :
L'audace vaut le nombre et croît par les dangers,
Le retour des proscrits couronnait l'entreprise :
Qui la décidait? nous; l'instant nous favorise.
Déjà par la prière aux autels rappelé
Le peuple dans le temple en foule est assemblé.
Offrons un sacrifice affreux, mais nécessaire ;
Apparaissons soudain au pied du sanctuaire :
Courons le glaive nu, le bras ensanglanté,
En proférant ces mots : « Vengeance et liberté! »
Que cette multitude, au carnage animée,
Se lève devant nous et devienne une armée.
Soutenons la valeur de ces soldats nouveaux,
Par nos deux cents guerriers vieillis sous les drapeaux.
Pour arrêter mes pas, quelques faibles cohortes
Du palais à la hâte ont occupé les portes ;
Prévenons leur défense, et le fer à la main
Dans leurs rangs dispersés ouvrons-nous un chemin...
Écoutez... l'airain sonne, il m'appelle, il vous crie
Que l'instant est venu de sauver la patrie !
Vous frémissez, amis, d'un généreux transport ;
Je le vois, ce signal est un arrêt de mort.
Venez, le cœur rempli d'une sainte assurance,
Reconquérir vos droits et votre indépendance;
Venez, allons venger nos femmes et nos sœurs :
Que Palerme se plonge au sang des oppresseurs.
Frappons, et de leur tête arrachons la couronne.
A ces profanateurs, que Dieu nous abandonne,
Rendons guerre pour guerre et fureur pour fureur :
Dieu les terrassera d'une invincible horreur...
Il promet à vos mains la victoire et l'empire...
Venez, marchons, c'est lui, c'est Dieu qui nous inspire!

SALVIATI.

Que Montfort sous nos coups succombe le premier !

LORÉDAN.

Montfort!

PROCIDA.

Ne tardons pas...

LORÉDAN.

Tous contre un seul guerrier
Plongé dans le sommeil... mais un bras doit suffire.

PROCIDA.

Eh! qui le frappera ?

LORÉDAN.

Moi !

SALVIATI.

Vous ! qu'osez-vous dire ?

PROCIDA.

L'honneur du premier coup sans doute m'appartient :
J'ai droit de le céder, et c'est lui qui l'obtient.
Va, redeviens mon fils. Vous lui faites outrage :
Pour garant de sa foi je me livre en otage.
Mes jours sont dans tes mains, marchons.

SCÈNE V.

LORÉDAN.

Je l'ai juré :
Il mourra. Voilà donc l'instant si désiré
D'éteindre dans son sang la soif qui me dévore!
Oui : je le punirai, ce rival que j'abhorre.
Mais loin de me flétrir par un assassinat,
Je lui dirai : Montfort, je t'appelle au combat.
Il vient... il va périr... Que vois-je ? il est sans armes !

SCÈNE VI.

LORÉDAN, MONTFORT.

MONTFORT.

Lorédan, mon ami, pourquoi ces cris d'alarmes ?
Quel tumulte a chassé le sommeil de mes yeux ?
J'appelle en vain Gaston... Quelques séditieux
Peut-être à les punir ont forcé son courage.

LORÉDAN.

Que viens-tu faire ici ?

MONTFORT.

Quel étonnant langage ?
Tu trembles, tu pâlis...

LORÉDAN.

Cherches-tu le trépas ?

MONTFORT.

Que me dis-tu ?

LORÉDAN.

Va-t'en et ne m'approche pas.

MONTFORT.

Moi, te fuir !

LORÉDAN.

Il le faut... fuis... mon devoir m'ordonne...

MONTFORT.

Eh bien?

LORÉDAN.

De t'immoler.

MONTFORT.

Frappe donc !

LORÉDAN.

Je frissonne...
Je croyais te haïr... Ciel ! où porter tes pas ?
Le peuple mutiné massacre tes soldats.

MONTFORT.

Il frémira de crainte à ma seule présence.

LORÉDAN.

Téméraire, où vas-tu ? désarmé, sans défense,
Arrête... avec ce fer tu m'as fait chevalier, [guerrier.
Tiens, prends, prends, défends-toi; meurs du moins en

MONTFORT.

Ce fer va châtier leur insolente audace.

LORÉDAN, l'arrêtant au fond du théâtre.

Pour la dernière fois, que ton ami t'embrasse !

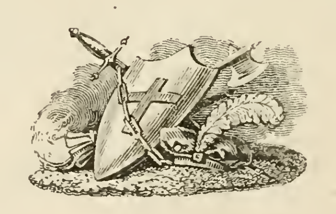
MONTFORT, se jetant dans ses bras.

Lorédan !

LORÉDAN.

C'en est fait!... Nous sommes ennemis:
Va mourir pour ton maître, et moi pour mon pays!

Il sort d'un côté et Montfort de l'autre.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Nuit.

AMÉLIE.

Où s'égarent mes pas ? quelle horreur m'environne !
Seule en ces murs déserts, Elfride m'abandonne.
Je ne vois point Montfort ; errante dans la nuit
Je ne saurais bannir la terreur qui me suit...
Entouré d'ennemis... ô mortelles alarmes !
Il s'élance à travers le tumulte et les armes.
Dans les sacrés parvis j'entends frémir l'airain.
Non, ta voix, Lorédan, n'éclatait pas en vain !
Quels sinistres adieux! tes accents prophétiques
Retentissent encor sous ces tristes portiques.
Mon heure approche... où suis-je? et d'où partent ces cris?
Ces murs vont-ils sur moi renverser leurs débris ?
Fuyons, la terre tremble, et la foudre étincelle :
Montfort, pour nous juger notre Dieu nous appelle,
Grâce, arbitre divin !... Chère Elfride, est-ce toi ?
Viens, parle, au nom du ciel, dissipe mon effroi !

SCÈNE II.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

O spectacle effroyable ! ô funeste délire !

AMÉLIE.

Montfort est-il sauvé ?

ELFRIDE.

J'ignore s'il respire.
Du lieu saint à pas lents je montais les degrés
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple prosterné sous ces voûtes antiques
Avait du roi-prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre; des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots: Guerre aux tyrans! volent de bouche en bou- [che;
Le prêtre les répète avec un œil farouche ;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage,
Il marche, il court; tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups, sans casque, sans armure...
C'est Montfort! à ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous !
» Fuyez, » dit-il ; superbe, et pâle de courroux,
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe... Un envoyé de la divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Montfort ; par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné.
J'ai vu les citoyens, troublés par la furie,
Se déchirer l'un l'autre au nom de la patrie;
Sur les débris épars, le prêtre chancelant,
Une croix à la main, maudire en immolant.
Du vainqueur, du vaincu, les clameurs se confondent.
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin du combat flottait encor douteux :
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau

Éclaire de ses feux cet horrible tableau?
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

AMÉLIE.

Inexorable Dieu, tu n'as point pardonné.
C'en est fait! devant toi Montfort est condamné.
Courons...

SCÈNE III.

AMÉLIE, LORÉDAN, ELFRIDE.

LORÉDAN.

Peuple inhumain, achève ton ouvrage;
Poursuis, je t'abandonne à ton aveugle rage.

AMÉLIE.

C'est Lorédan.

LORÉDAN.

O nuit! dans ta profonde horreur
Ne vois-je pas errer leurs ombres en fureur?
Français, ce cœur brisé vous plaint et vous admire;
Ne me poursuivez plus... Le remords me déchire...
Ah! les infortunés! ils mouraient en héros.

ELFRIDE.

Osez l'interroger.

LORÉDAN.

Rendez-moi le repos,
Mânes de mes aïeux! je ne suis plus parjure.

AMÉLIE.

Viens, approchons.

LORÉDAN.

J'entends une voix qui murmure.
Peut-être un meurtrier parmi vous s'est glissé.
Oui, moi!

AMÉLIE.

Ciel!

LORÉDAN.

Et vos bras ne m'ont pas repoussé!

AMÉLIE.

Je veux savoir mon sort et frémis de l'apprendre.

LORÉDAN.

Seul dans l'obscurité, pouvait-il se défendre?
Sans doute à d'autres coups il n'eût point échappé.
Il immolait mon père; eh bien! je l'ai frappé.
Je le devais.

AMÉLIE.

Seigneur...

LORÉDAN.

Est-ce vous, Amélie?

AMÉLIE.

D'où vient le trouble affreux dont votre âme est remplie!..
Et quel est ce guerrier qui se traîne à pas lents?
Il est blessé; vers nous il tend ses bras sanglants.
Ah! c'est lui, c'est Montfort!

LORÉDAN.

La frayeur vous égare.
Non, ne le croyez pas... Apprenez... Un barbare...
Que vois-je? ombre terrible, ah! parle, que veux-tu?

SCÈNE IV.

AMÉLIE, LORÉDAN, MONTFORT, ELFRIDE.

MONTFORT.

Aux portes du palais dans la foule abattu,
De la lumière enfin j'ai recouvré l'usage.
Ils avaient disparu, fatigués de carnage.

LORÉDAN.

Ah! c'est lui!

MONTFORT.

Par degrés j'ai rappelé mes sens :
L'amour a soutenu mes efforts languissants;
En m'approchant de vous, hélas! j'ai cru renaître.

AMÉLIE.

Nos soins et nos secours vous sauveront peut-être.

LORÉDAN.

O terre! engloutis-moi!

MONTFORT, à Amélie.

Vous, mon guide! ô destin!
Tu m'avais épargné, Lorédan, mais en vain.
Je poursuivais le chef de ce peuple rebelle;
Je suis tombé, percé d'une atteinte mortelle :
Du meurtrier la nuit m'a dérobé les traits.

LORÉDAN.

Va, tu seras vengé.

MONTFORT.

Quoi! tu le connaîtrais?

AMÉLIE.

Vous!...

LORÉDAN.

Tu vas me maudire, et déjà je m'abhorre;
Je suis bien criminel... plus misérable encore.
Mon père allait périr; troublé, désespéré,
J'ai couru le défendre, et mon glaive égaré...
Pardonne-moi, Montfort, ô mon compagnon d'armes,
Par ces mains que je baise en les baignant de larmes,
Au nom de cet amour si fatal à tous deux,
Par cet objet sacré qui partage tes feux!

J'affermirai ton bras que la force abandonne;
Frappe ; voilà mon sein, venge-toi ; mais pardonne!

MONTFORT.

Je fus le seul coupable, et je devais mourir;
Trop d'orgueil m'aveuglait. C'est peu de conquérir,
Vous ne régnez qu'un jour, tout vainqueur que vous êtes,
Si l'amour des vaincus n'assure vos conquêtes.
Approche... viens... je touche à mes derniers moments.
Viens, reçois mes adieux et mes embrassements.

LORÉDAN.

Mon ami!

AMÉLIE.

Cher Montfort!

MONTFORT.

O ma patrie! ô France!
Fais que ces étrangers admirent ta vengeance!
Ne les imite pas ; il est plus glorieux
De tomber comme nous que de vaincre comme eux.

Il meurt.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, PROCIDA, *l'épée à la main*, CONJURÉS *portant des flambeaux.*

PROCIDA, au fond du théâtre.

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre.
Que Charle en frémissant l'apprenne au bord du Tibre.
Palerme pour ses droits jure de tout braver;
Qui les a reconquis saura les conserver.
Quel spectacle! Montfort, que Lorédan embrasse!
A ses pieds prosterné, tu lui demandais grâce!
Quand ton pays respire après tant de malheurs,
Une indigne pitié peut t'arracher des pleurs!
De Montfort à jamais périsse la mémoire!
Il succomba sous toi, respecte ta victoire.

LORÉDAN.

Arrêtez, ma victoire est un assassinat;
Je vois avec horreur vos maximes d'État.
Croyez-vous m'abuser? Couverts de noms sublimes,
Ces crimes consacrés en sont-ils moins des crimes?
Mon pays, dites-vous, me défend de pleurer :
Eh! m'a-t-il défendu de me déshonorer?
A ma rage insensée, à vous, à la patrie,
J'immolai les objets de mon idolâtrie :
Amant, ami cruel, honteux de mes fureurs,
J'arrive par l'opprobre au comble des douleurs.
Vous m'avez entraîné dans ce complot funeste;
J'ai tout perdu par vous, le remords seul me reste.
Farouche liberté, que me demandes-tu?
Laisse-moi mes remords ou rends-moi la vertu.
Ton premier pas est fait, règne sur ce rivage.
Puisse mon père un jour, couronnant son ouvrage,
Laisser un grand exemple aux siècles à venir!

Il se frappe.

Tu m'absous de mon crime... et je dois m'en punir.

PROCIDA.

Quel transport! qu'as-tu fait?

LORÉDAN.

Montfort, je vais te suivre.
D'un reproche importun mon trépas vous délivre;
Vivez... soyez heureux... Que ce digne guerrier
Repose dans la tombe avec son meurtrier.

A Amélie.

Des larmes que sur lui vos yeux doivent répandre,
Quelques-unes du moins arroseront ma cendre.
Ah! je vous aime encor... J'expire.

PROCIDA.

O mon pays!
Je t'ai rendu l'honneur, mais j'ai perdu mon fils;
Pardonne-moi ces pleurs qu'à peine je dévore.

Il garde un moment le silence, puis se tournant vers les conjurés :

Soyez prêts à combattre au retour de l'aurore.



NOTE.

Parmi beaucoup de critiques judicieuses qu'on a faites de cette tragédie, on m'a reproché de n'avoir point donné au caractère d'Amélie tout le développement dont il est susceptible. J'avais tenté de le faire dans plusieurs scènes qui, au milieu des grands intérêts d'une conspiration, m'ont paru nuire à l'effet général de l'ouvrage. Il faudrait, je crois, une tragédie tout entière pour peindre les combats d'une passion criminelle dans l'âme d'une dévote espagnole ou sicilienne. Cependant, par respect pour une critique à laquelle je ne pourrais me soumettre sans entraver la marche de l'action, j'imprime ici une des scènes que j'ai retranchées ; elle donnera une idée de la manière dont j'avais conçu le rôle d'Amélie. Cette scène terminait le premier acte après la sortie de Lorédan.

AMÉLIE, ELFRIDE.

ELFRIDE.

Il s'éloigne, madame ; à regret il vous quitte :
Pourquoi l'abandonner au doute qui l'agite?
Sans pitié pour des maux que vous pourriez finir,
Trouvez-vous quelque joie à les entretenir?
Que vous le condamnez à de mortelles peines !

AMÉLIE.

Elfride, tout mon sang s'est glacé dans mes veines.
Montfort est son rival !... O redoutable aveu !
Quel fatal ascendant m'a conduite en ce lieu?...
Voulait-il m'éprouver?... Peut-être il m'a trompée !...
De surprise et d'effroi je suis encor frappée.

ELFRIDE.

Quel penser peut nourrir l'horreur où je vous vois?

AMÉLIE.

Oui ; j'en crois ses regards et le son de sa voix,
Et ses traits enflammés d'un courroux si farouche ;
Oui, c'est la vérité qui sortait de sa bouche.
Il veut me soupçonner ; dans mes yeux, dans mes pleurs,
Il cherche un aliment à ses sombres fureurs.
Que me reproche-t-il? Quel discours ou quel signe
Trahit ce changement dont sa fierté s'indigne?

ELFRIDE.

Pardonnez des transports qu'il n'a pas su dompter ;
Madame, un tel soupçon doit peu vous irriter...

AMÉLIE.

Le nom de son rival, a-t-il dit, m'a troublée !
C'est son reproche affreux qui m'a seule accablée.
D'une rougeur soudaine, à ce dernier affront,
Le courroux et la honte ont coloré mon front.
Ses regards prévenus pouvaient-ils s'y méprendre?
Où s'égare Montfort, et qu'ose-t-il prétendre?
Comment s'est-il promis le plus faible retour?
Moi, céder au conseil d'un criminel amour !...
O Dieu, dont la justice éprouve mon courage,
Vous m'aviez réservée à ce comble d'outrage !
Moi, chérir de nos maux l'instrument ou l'auteur,
Le plus ferme soutien de mon persécuteur,
Votre ennemi, grand Dieu ! celui dont les exemples
Instruisent nos vainqueurs à profaner vos temples !
Je crois entendre encor vos prêtres révérés,
Contre eux par la fureur saintement inspirés,
Dans le secret, parmi quelques témoins fidèles,
D'anathèmes vengeurs charger leurs fronts rebelles.
Elfride, verrons-nous la colère des cieux
Descendre et consumer un jeune audacieux?...
Malgré moi je frémis du coup qui le menace.

ELFRIDE.

Eh quoi ! devant vos yeux nos tyrans trouvent grâce,
Et déjà pour Montfort votre cœur désarmé ?...

AMÉLIE.

Peut-être au repentir le sien n'est pas fermé...
Crois-tu que du remords la voix pure et sacrée
Ne puisse ramener sa jeunesse égarée?
Jusqu'aux murs de Sion par sa valeur fameux,
Esclave de l'honneur, sensible et généreux,
Que de nobles vertus il reçut en partage !
L'ardente ambition seule en corrompt l'usage.
Ah ! de ces dons heureux les mains qui l'ont orné,
A des tourments sans fin ne l'ont pas condamné !
Non, je ne le puis croire, et ma raison tremblante
Devant ce châtiment recule d'épouvante.

ELFRIDE.

Tournez votre pitié sur un plus digne objet :
Madame, loin de vous attendant son arrêt,
Dans vos mains Lorédan remet sa destinée.

AMÉLIE.

O souvenir cruel ! ô funeste journée !

ELFRIDE.

Votre choix plus longtemps ne peut se différer...
Vous ne m'écoutez pas ; je vous vois soupirer...

AMÉLIE.

Pour moi de cet hymen la chaîne est accablante !

ELFRIDE.

Qu'entends-je? ma surprise à chaque instant s'augmente...

AMÉLIE.

Éprise pour mon Dieu d'une sainte ferveur,
Cet amour me suffit et remplit tout mon cœur.
A cet époux divin si je ne suis unie,
Du repos loin de moi l'espérance est bannie :
Dans les austérités d'un asile pieux,
Morte à de faux plaisirs, cachée à tous les yeux,
Que ne puis-je, le front courbé dans la poussière,
Finir mes tristes jours consumés en prière !...
Malheureuse ! ah ! retiens d'inutiles souhaits !
Eh ! que veux-tu porter dans ce séjour de paix ?
Les tumultes d'une âme où règne encor le monde,
Tes regrets, tes remords, ta blessure profonde !
Espères-tu, livrée aux orages des sens,
Offrir un encens pur et des vœux innocents ?
O ciel ! défendez-moi de ma propre faiblesse !
Lorédan aux autels a reçu ma promesse ;
Que la vertu m'élève à ce pénible effort,
De remplir mes serments, de détromper Montfort.
Montfort !!... A ce seul nom la force m'abandonne...
D'une invincible horreur je sens que je frissonne.

ELFRIDE.

Hélas ! sur votre esprit longtemps irrésolu,
Madame, reprenez un empire absolu.
De Montfort détrompé craignez moins la vengeance,
Et d'un bonheur prochain embrassez l'espérance.

AMÉLIE.

Le bonheur ! pour jamais je l'ai vu s'éloigner ;
Mais quel que soit mon sort, je m'y dois résigner.
Partout du doigt de Dieu reconnaissant l'empreinte,
Je courbe mon orgueil sous sa majesté sainte.
Viens au temple, suis-moi ; de ce muet témoin
Implorons des secours dont mon âme a besoin :
Sans lui notre vertu s'affaiblit et chancelle.
Viens demander ensemble à sa main paternelle
De conduire mes pas et de les protéger
Dans le sentier fatal où je vais m'engager.



EXAMEN CRITIQUE

DES VÊPRES SICILIENNES,

PAR M. BERT.

Les Siciliens étaient opprimés par les Français qui, après avoir vaincu Conradin, héritier de la maison de Souabe, l'avaient fait périr sur l'échafaud, ainsi que Frédéric, duc d'Autriche. Les Siciliens n'avaient pas cherché à venger leur prince; ils avaient obéi dix-huit ans à Charles d'Anjou; ce ne fut qu'après une si longue patience qu'ils secouèrent le joug, poussés à bout par l'orgueil de leurs vainqueurs. La vengeance fut lâche et atroce; ils égorgèrent tous les Français et allèrent chercher, jusque dans le sein des mères, des ennemis et des oppresseurs qui n'avaient point encore vu le jour. Tel est le sujet que M. Casimir Delavigne a eu la hardiesse de traiter. L'entreprise était périlleuse.

Son premier soin a été d'appeler l'intérêt sur un Français qui n'a pris aucune part au crime de la conquête et sur un Sicilien qui ne prête qu'avec répugnance sa main à une vengeance horrible. Charles d'Anjou est allé porter la guerre en Orient contre l'empereur Paléologue. Roger de Montfort, chevalier provençal, qui n'était point du nombre des conquérants de la Sicile et des vainqueurs de Conradin, gouverne en l'absence de Charles; il réside à Palerme. Il est lié d'amitié avec Lorédan, fils de Procida que les historiens représentent comme le chef du soulèvement des Siciliens et l'ordonnateur des massacres. L'auteur a introduit un autre personnage qui lui a servi à nouer l'action; c'est la princesse Amélie, sœur de Conradin, dont la main a été promise à Lorédan. Elle est aimée de Montfort, et elle n'a pas été insensible aux séduisantes qualités du jeune Français. Elle se trouve ainsi placée entre son devoir et sa passion. Procida, noble sicilien, a quitté sa patrie pour lui chercher des vengeurs. Il revient après avoir disposé tous les ressorts du complot qui doit délivrer la Sicile. Son arrivée ouvre la scène et engage l'action.

Il rencontre Salviati, un des conjurés et lui expose ses projets. Son caractère s'annonce dans ces vers :

> ....Le ciel a sans doute allumé
> Ce feu pur et sacré dont je suis consumé.

Quel est son chagrin quand il apprend que son fils est l'ami de Montfort; il lui reproche cette amitié comme une trahison. Lorédan se justifie en faisant connaître quel est Montfort, dont Salviati a déjà fait un portrait qui a été généralement loué, non-seulement comme un beau morceau de style, mais comme une heureuse préparation du nœud et du dénoûment. Montfort est bien connu : c'est un Français

> Superbe, impétueux, toujours sûr du succès;
> Il éblouit la cour par sa magnificence.

Le spectateur sait de plus qu'il

> Pousse la loyauté jusques à l'imprudence.

Procida fait tous ses efforts pour allumer dans le cœur de son fils la haine de l'étranger et la soif de la vengeance; il lui retrace en vain la touchante peinture du meurtre de Conradin et de Frédéric : Montfort n'en est pas coupable. Cependant ce tableau fait impression sur Amélie, elle s'accuse d'offenser la mémoire de son frère en aimant un Français. Le récit de la mort de Conradin a paru adroitement lié à l'action; nécessaire au complément de l'exposition, il est amené naturellement.

Montfort a pour ami et pour conseiller un vieux chevalier, Gaston de Beaumont, qui l'exhorte à ne pas négliger, comme il le fait, les précautions nécessaires à sa sûreté, et surtout à réprimer la licence des Français.

Montfort l'écoute avec distraction : il n'est occupé que de son amour pour Amélie. D'ailleurs il se repose sur l'amitié de Lorédan.

Cependant Montfort et Lorédan apprennent qu'ils sont rivaux; le jeune Sicilien, outragé par son ancien frère d'armes, exilé de sa propre maison, cède à ses transports jaloux et aux exhortations de son père; il se joint aux conjurés.

Tout est préparé pour l'exécution du complot. La cloche qui appelle les fidèles au temple donnera le signal. Lorédan conçoit des alarmes sur le sort d'Amélie; il l'a-

vertit par un billet des événements qui s'apprêtent. Cet avis fait trembler Amélie pour les jours de Montfort. Elle lui livre le fatal billet, et la conspiration est découverte. Ce moyen a été fort blâmé; il a paru peu vraisemblable. Comment, a-t-on dit, Lorédan a-t-il eu l'imprudence de commettre ainsi le sort des conjurés? Et quel sentiment inspire Amélie dans cette situation?

Si le troisième acte a paru faible en quelques parties, le quatrième a été jugé le plus beau de l'ouvrage. Procida et Lorédan ont été arrêtés. Montfort les traite généreusement; il veut favoriser leur fuite pour les soustraire à la vengeance de Charles. Le lendemain ils pourront s'embarquer; il leur donne pendant la nuit son palais pour prison. Gaston doit veiller sur eux. Les conjurés sont découragés par la découverte de leur dessein, par l'arrestation de leurs chefs. Ils viennent dans le palais de Montfort pour implorer leur grâce. Ils y rencontrent Procida qui feint d'abord d'entrer dans leurs vues et de vouloir joindre ses prières aux leurs; mais peu à peu il réchauffe leur courage, il les fait rougir de leur lâche soumission. On remarquera que l'action marche pendant que Procida parle et que le changement qui s'opère dans l'âme des conjurés produit une péripétie.

Pendant ce discours, Montfort retiré dans son appartement se livre au sommeil, se croyant gardé par Gaston, mais Gaston n'existe plus; Procida l'a déjà poignardé. Quand Lorédan voit les conjurés près d'aller surprendre Montfort endormi et désarmé, il s'oppose à leur dessein. Il veut se réserver cette victime; il se réjouit de pouvoir se venger d'un odieux rival, mais il se vengera noblement; il appellera son ennemi au combat. Montfort est éveillé par le bruit. Lorédan demeure interdit en le voyant désarmé.

Cette scène et la précédente produisent un grand effet à la représentation. Elles n'ont point été exemptes de censures. On a dit que Montfort poussait trop loin l'imprévoyance; qu'il n'était pas raisonnable qu'il allât se coucher au milieu du jour, après avoir découvert une conspiration; que les conjurés ne sont pas moins imprudents de venir comploter à la porte de sa chambre; que Procida choisit une bien mauvaise place pour les haranguer; qu'enfin il est difficile de concevoir que Montfort, éveillé en sursaut par le bruit, sorte sans armes pour faire un coup de théâtre.

Plusieurs critiques ont répondu à ces différents reproches. Les imprudences de Montfort, ont-ils dit, sont une conséquence du caractère que l'auteur lui a donné. Il se retire pour dormir pendant le chaleur du jour, suivant l'usage des Italiens; ce qui n'est pas plus contraire à la vraisemblance que s'il se couchait à minuit. Quant aux conjurés, ce n'est pas pour comploter qu'ils sont venus, c'est pour demander grâce; ils rencontrent naturellement Procida dans le palais où il est prisonnier : Procida leur parle à cette place parce qu'il est prisonnier; il ne débite pas une harangue d'apparat, ses paroles sont accommodées au lieu, au temps, aux personnes, et la circonstance est tellement précise, qu'il n'aurait pas dit les mêmes choses aux mêmes hommes une heure plus tôt ou plus tard et à trente pas du lieu de la scène. Quant au reproche fait à Montfort de se présenter sans armes devant Lorédan, il suffit pour y répondre de rappeler que ce Français, loyal jusqu'à l'imprudence,

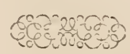
> Ne saurait se garder d'un poignard assassin,
> Et croirait l'arrêter en présentant son sein.

La catastrophe historique était trop connue pour qu'il fût possible à l'auteur de la faire attendre longtemps après le quatrième acte : aussi le cinquième acte commence-t-il par le récit du massacre. Comme il faut que ce récit soit fait à quelqu'un, c'est Amélie qui est chargée de l'écouter. Voilà malheureusement la seule raison qui motive la présence de cette femme qui n'agit plus et qui joue un rôle fort embarrassant sur la scène où elle reste jusqu'à la fin de la pièce. Il eût été à désirer que l'auteur abrégeât ce rôle défectueux. Mais les récits qui terminent la plupart de nos plus belles tragédies ont fait passer en coutume l'emploi de ces brillants lieux communs, et le spectateur, rassasié d'émotions, se montre peu exigeant sur la convenance d'une narration que le personnage qui doit l'entendre n'a presque jamais d'intérêt à écouter.

Le massacre des Français n'était point un denoûment complet. Il fallait que chacun des personnages du drame achevât sa destinée. Montfort vient expirer sur la scène, frappé d'un coup que Lorédan lui a porté en défendant son père. Ce dernier se poignarde sur le corps de son ami. Quelques spectateurs ont trouvé ce coup de poignard superflu. Procida ne dément pas son caractère : après quelques regrets donnés à son fils, il dit aux conjurés :

> Soyez prêts à combattre au retour de l'aurore.

Si les avis ont été partagés sur le mérite de certaines des dispositions de la fable, tous les suffrages se sont accordés pour reconnaître les beautés d'un style pur, élégant, animé, et constamment élevé. Ce qui a paru le plus digne d'être loué, c'est une propriété de langage exquise, c'est un choix d'expressions et de figures si bien assorti au sujet, aux mœurs du temps, au caractère des personnages, que le spectateur se trouve transporté au lieu et à l'époque où l'action se passe. Cette convenance de langage que nos critiques modernes ont appelée *couleur locale*, est la seule vérité qu'il faille chercher dans les sujets de tragédie empruntés à l'histoire; l'exactitude du fait est le mérite du narrateur : le poëte ne raconte pas, il peint. Il lui est permis d'inventer des faits, de créer des personnages, pourvu qu'il soit fidèle dans l'expression de la nature et dans la peinture des mœurs de l'histoire.



LES COMÉDIENS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 6 JANVIER 1820.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.

DERVILLE. | DALLAINVAL.

Le théâtre représente une place publique.

DERVILLE *lit une affiche,* DALLAINVAL *étudie un rôle.*

DERVILLE.

« Second Théatre Français. Aujourd'hui la pre-» mière représentation des *Comédiens*, comédie en cinq » actes, en vers... »

Parbleu, j'ai peine à en croire mes yeux; cela ne se conçoit pas, et je suis d'une colère...

DALLAINVAL.

Eh, mais! monsieur, si vous daigniez parler plus bas... ou vous promener plus loin.

DERVILLE.

Comment, c'est vous, mon cher Dallainval!

DALLAINVAL.

C'est Derville, notre ancien camarade. Eh! mon cher, on ne vous a pas vu depuis votre représentation de retraite.

DERVILLE.

Morbleu, je suis enchanté de vous trouver! Quand je suis en colère, je n'aime point à me fâcher tout seul, et vous allez faire ma partie. Vous connaissez l'ouvrage qu'on donne ce soir, cette pièce des *Comédiens ?*...

DALLAINVAL, froidement.

Oui... j'étudiais là mon rôle.

DERVILLE.

Comment, vous avez consenti à y jouer?

DALLAINVAL.

Pourquoi donc pas?

DERVILLE.

Certes, voilà du nouveau!

DALLAINVAL.

Eh bien! n'en demandez-vous pas tous les jours? Ne répétez-vous pas sans cesse que tous les sujets de comédie sont épuisés, qu'il n'y a plus de caractères? Vous voyez cependant que celui du *Comédien* reste encore à traiter!

DERVILLE.

Vous allez donc dire de nous bien du mal?

DALLAINVAL.

Non pas..... Une comédie n'est pas un libelle, et nous garderons les égards et les ménagements.....

DERVILLE.

J'entends... Que ne le disiez-vous tout de suite? C'est une satire où nous nous ferons des compliments...

DALLAINVAL.

Encore moins!... C'est pour le coup qu'on s'égayerait à nos dépens...

DERVILLE.

Eh bien! morbleu! que direz-vous donc?

DALLAINVAL.

Eh, mais!... la vérité!... Un tableau fidèle doit tout peindre!... le bon et le mauvais côté. Chez nous aussi il est de rares vertus et d'estimables qualités; et vous le savez de reste, tel que le public applaudit comme homme de talent, nous l'estimons comme honnête homme, nous qui le connaissons mieux. On parle de nos rivalités, mais on ne dit pas que toute rivalité

cesse dès qu'il faut secourir un camarade..... que l'on nous a vus contribuer de nos soins, de nos efforts, de nos faibles talents, pour payer la dette de l'amitié, et prouver qu'aux jours du malheur les artistes sont tous frères comme les arts qu'ils cultivent!...

DERVILLE.

A la bonne heure! Si toute la pièce est ainsi, je pense comme vous qu'on a raison de la donner, et ce soir je vous réponds que je ne céderai à personne ma place au balcon.

DALLAINVAL.

Un instant..... Je ne prétends pas non plus dissimuler nos côtés faibles! Nous avons bien aussi nos petits travers ; et au fait, quand toutes les classes de la société ont leurs ridicules.... je ne vois pas pourquoi nous n'aurions pas aussi les nôtres; pourquoi l'on voudrait établir pour nous une loi d'exception. Dieu merci, il n'y a plus dans l'État de corps privilégiés!... aussi je ne vous cache pas qu'il pourrait bien être question dans la pièce nouvelle de nos petits démêlés, de nos prétentions dramatiques, de nos tournées départementales.

DERVILLE.

Comment, vous parlez de tournées départementales et d'artistes voyageurs?

DALLAINVAL.

Sans doute.

DERVILLE.

Des couronnes de province?... et des petits vers de l'endroit.

DALLAINVAL.

Un peu.

DERVILLE.

J'y suis... je comprends enfin! Ce n'est pas nous... c'est le voisin que vous attaquez... c'est bien! C'est charmant, et nous allons reconnaître tous les portraits.

DALLAINVAL.

J'en suis fâché pour votre pénétration, mais vous ne reconnaîtrez personne.

DERVILLE.

Et qui donc peindrez-vous?...

DALLAINVAL.

L'espèce en général... et non les individus ; et je vous préviens d'avance que, depuis le père noble jusqu'au souffleur, tout sera de fantaisie.

DERVILLE.

De fantaisie!... de fantaisie! Vous avez beau dire, vous ne m'empêcherez pas, moi, de faire des allusions, si cela me plaît.

DALLAINVAL.

Vous en empêcher!... Eh! qui le pourrait? On imprimerait aujourd'hui le chapitre de Gilblas sur les comédiens, que chacun voudrait reconnaître tous les personnages. Mais nous protestons d'avance ; nous nous défendons de toute interprétation maligne : si vous y trouvez des allusions, c'est vous qui les aurez faites... et, si j'ai sur vous quelque pouvoir, regardez-y à deux fois...

DERVILLE.

Oh! nous verrons... je ne promets rien... et puisque vous êtes décidés à n'épargner personne, depuis le souffleur jusqu'au père noble, passe pour ces messieurs, je renonce à les défendre ; mais ces dames?...

DALLAINVAL.

Ces dames!... ces dames sont fort aimables, et nous savons surtout le respect qu'on leur doit... Régnant par les grâces et les talents... chéries, adorées, environnées d'hommages... elles ont tant de qualités brillantes sur lesquelles on peut les louer, qu'elles-mêmes nous abandonneront volontiers quelques légères imperfections, quelques petits caprices qui les rendent encore plus piquantes! Les ombres ne déparent point un tableau : au contraire, elles le font ressortir... et nous mettrons si peu d'ombres...

DERVILLE.

Que ce sera clair comme le jour... je vois cela d'ici...

DALLAINVAL.

Mais non, mon cher, un demi-jour, et pas autre chose!

DERVILLE.

Et vous croyez que cette pièce-là sera bonne?

DALLAINVAL.

Nous l'avons reçue: et si on la trouve mauvaise, ce sera un chapitre de plus à ajouter à celui de nos erreurs; mais en tout cas, j'en suis certain, le public nous saura gré de l'intention.

DERVILLE.

Et vous croyez que les comédiens la joueront?...

DALLAINVAL.

Oui, monsieur.

DERVILLE.

Et qu'ils la joueront bien.

DALLAINVAL.

Du moins de leur mieux.

DERVILLE.

Un accident et les trois saluts d'usage n'en suspendront pas la représentation?

DALLAINVAL.

Non, certes.

DERVILLE.

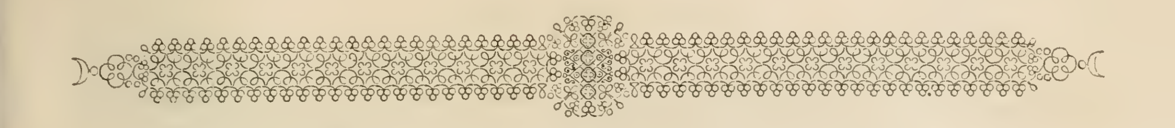
Eh bien! puisque rien n'est sacré pour vous, je vous déclare, moi, que je vais convoquer le ban et l'arrière-ban des artistes de la capitale, ceux qui sont retirés depuis vingt ans, ceux même de votre théâtre qui ne sont pas ce soir en activité de service, ceux enfin de tous les théâtres de la banlieue : je reviens à leur tête jouer mon rôle au parterre, et je puis vous certifier que ce ne sera pas un rôle muet. Adieu.

DALLAINVAL, au public.

Messieurs les gens de cour, messieurs les avocats, messieurs les médecins, financiers, huissiers, praticiens, bourgeois de tous les rangs et de tous les états, messieurs les maris! classe nombreuse et respectable, et vous, mesdames, dont on adore, tout en les maudissant, les tendres faiblesses et les aimables caprices, vous tous, que depuis trois siècles nous avons le privilége d'amuser à vos dépens, permettez-nous de vous amuser ce soir aux nôtres. Bien que notre camarade Derville regarde sa profession comme sacrée, je crois qu'il y va de notre gloire de ne pas être les seuls épargnés, et qu'un corps dont Molière a fait partie ne saurait être déshonoré par quelques ridicules qui tiennent aux hommes et non à la profession qu'ils exercent. D'ailleurs, messieurs, l'ouvrage que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous est une espèce de proclamation, un manifeste dramatique que nous vous adressons; car attaquer les abus, c'est prendre, autant que possible, l'engagement de s'en garantir.

Il sort.





LES COMÉDIENS.

PERSONNAGES.

GRANVILLE, riche héritier.
LORD PEMBROCK.
VICTOR, jeune auteur.
FLORIDORE, jeune premier.
BELROSE, valet.
BLINVAL, père noble.
BERNARD, confident.
Mme BLINVAL, grande coquette.
Mme ESTELLE, soubrette.
LUCILE, ingénue.

Le théâtre représente un foyer très-élegant.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANVILLE, *assis auprès d'une table, un journal à la main.*

Pour m'introduire ici ce moyen n'est pas mal;
Non, ma foi... relisons l'article du journal.

« Grande terreur chez nos puissances dramatiques! » On assure que le ministère, jaloux d'étendre aux » départements certaines mesures que la décadence de » l'art avait rendues nécessaires dans la capitale, » vient de nommer un inspecteur général des théâtres » de province. Ce personnage redoutable doit, dit-on, » parcourir nos principales villes, et se présenter » sous un nom supposé chez nos comédiens pour juger » par lui-même des abus qui peuvent appeler l'atten- » tion de l'autorité... »

En me donnant pour lui j'en saurai davantage.
Qui peut me démentir ?... Personne. Allons, courage!
Je connais mon théâtre et veux en amateur
Jouer à mon profit le rôle d'inspecteur.

SCÈNE II.

GRANVILLE, LORD PEMBROCK.

PEMBROCK, en entrant.

A travers les détours de ces corridors sombres,
J'ai cru m'ensevelir dans le séjour des ombres :
Que béni soit le jour qui me luit à la fin !

GRANVILLE.

Eh! c'est milord Pembrock! Quel est l'heureux destin
Qui, rendant à mes vœux sa grâce britannique,
L'a conduite à Bordeaux dans le foyer comique ?

PEMBROCK.

Cher Granville, ah ! bonjour. Vous voilà revenu
Du fin fond du Mogol, où je vous ai connu !

GRANVILLE.

En parfaite santé, milord, et sans naufrage.
Mais vous, dans un foyer !... Quelque intrigue, je gage ?

PEMBROCK.

Non ; d'un monsieur Bernard je cherche le bureau ;
On doit donner ce soir un ouvrage nouveau ;
Le journal que je lis d'avance en fait l'éloge :
Je viens tout bonnement pour louer une loge.

GRANVILLE.

Séjournez-vous longtemps parmi les Bordelais ?
Puis-je espérer, milord...

PEMBROCK.

Je ne suis plus Anglais ;
L'hymen va m'enchaîner loin des brouillards d'Écosse.

GRANVILLE.

Comment donc ?

PEMBROCK.

Ce lien à mon âge est précoce.
De voyager par ton je me suis fatigué ;
Mais je voulais, des arts amateur distingué,
Pour me donner à Londre un vernis littéraire,
Citer vos beaux esprits dans mon itinéraire.
Tandis que mon album, chargé de vers charmants,
Achevait sa moisson dans les départements,
L'amour surprit mon cœur entre Dax et Bayonne :
Je prends racine en France, et fais souche gasconne.

GRANVILLE.

Quoi ! vous vous mariez?

PEMBROCK.

Le trait qui m'a dompté
Des regards d'une veuve est parti cet été ;
Je roulais vers Bayonne où tendait mon voyage :
Soudain vient à passer un brillant équipage,
Qui, par mon phaéton dans sa course heurté,
Aux cris des voyageurs s'abat sur le côté.
J'arrête et vois descendre une femme expirante ;
Elle tombe sans force aux bras de sa suivante,
L'œil éteint, le front pâle et les cheveux épars.
Moi, qui soutiens toujours l'honneur des Léopards,
Surtout auprès du sexe, en offrant ma voiture
Je tourne un compliment qui d'abord la rassure.
Sa suivante, à mon char la conduit par la main :
Elle allait à Bordeaux, j'en reprends le chemin.
Les plus fières beautés n'ont jamais dans l'Asie
D'un aiguillon si vif piqué ma fantaisie ;
Mes regards attachés sur ses yeux languissants
Commençaient à parler du trouble de mes sens :
Mais j'apprends qu'elle est veuve ; elle pleure, et ses larmes
Contre ma liberté sont de mortelles armes.
Je l'invite à l'auberge, en termes délicats,
A tromper sa douleur par un frugal repas :
La baronne consent, car c'est une baronne,
Et la Tamise enfin soupe avec la Garonne.

GRANVILLE.

Vous aimez donc toujours à conter vos exploits ?

PEMBROCK.

C'est mon faible. A Bordeaux nous arrivons tous trois.
La maison de ma veuve aussitôt m'est ouverte.
De ses parents très-jeune elle a pleuré la perte,
Et n'a plus qu'une tante, aimable à cinquante ans,
Qui fut par sa vertu l'exemple de son temps :
J'ai pris pour les charmer les façons du grand monde ;
Fertile en traits heureux qui sentent la Gironde,
J'étonne les Gascons de mes airs étourdis ;
Je ne dis plus goddam, je jure par sandis.
Comme au seul nom d'amour leur fierté s'effarouche,
Enfin le mot d'hymen est sorti de ma bouche.

GRANVILLE.

Dit par un lord ce mot leur a semblé fort doux ?

PEMBROCK.

Les accords sont signés, je lui rends son époux.
Je vais donc la former cette adorable chaîne !
Que n'est-ce dès demain ! Mais ma belle inhumaine
Sur mon bonheur futur fait un léger emprunt,
Pour accorder huit jours aux mânes du défunt,
Lequel, étant Français, toutes les nuits l'obsède,
Très-courroucé, dit-on, qu'un Anglais lui succède.
Ma veuve très-jalouse exige sur ma foi
Que pendant tout son deuil je m'enferme chez moi,
Et croit, en m'imposant cette triste huitaine,
De son pauvre baron consoler l'âme en peine.
Elle est femme et timide ; en époux résigné,
Chez moi par un serment je me suis consigné.

GRANVILLE.

Ce soir, si votre grâce est de près surveillée,
On saura...

PEMBROCK.

Je retiens une loge grillée :
Qui diable peut me voir ? Ferai-je une noirceur
En manquant de parole à mon prédécesseur ?
Je suis, vous le savez, littérateur dans l'âme,
Et l'amour doit céder quand Apollon réclame.
Mais ce monsieur Bernard, qu'on a dû prévenir,
Tranchant du grand seigneur, tarde bien à venir.

GRANVILLE.

Nos messieurs du théâtre ont tous ce privilége.
J'attends depuis une heure un ami de collége,
Le Crispin de la troupe.

PEMBROCK.

Eh ! mais, par quel hasard

Avez-vous donc quitté votre oncle Balthazard ?
D'intendant près de lui vous remplissiez l'office,
Et ce fut par vos soins qu'il me rendit service.

GRANVILLE.

Il vivait au Mogol en forban retiré,
Quand il fut par la mort surpris contre son gré :
La faculté du lieu le traita, Dieu sait comme !
Ils étaient trois docteurs, et pourtant...

PEMBROCK.

Le pauvre homme!
Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

GRANVILLE.

Qu'il mourût.
Maints convoiteurs de biens se tenaient à l'affût,
Et voulaient, dans l'espoir de happer l'héritage,
De son dernier soupir s'emparer au passage ;
Mais un rayon d'en haut le vint illuminer ;
Quoiqu'il fût plus enclin à prendre qu'à donner,
Sur son lit de douleur un reste de tendresse,
Ranimant ses esprits glacés par la vieillesse,
Lui fit signer un acte à ses derniers moments
Qui me semble un chef-d'œuvre en fait de testaments.

PEMBROCK.

Un chef-d'œuvre, pourquoi ?

GRANVILLE.

Par la raison très-claire
Qu'il me fait de son bien unique légataire.

PEMBROCK.

Excellente raison !

GRANVILLE.

Je dus, quand j'héritai,
Pour remplir du mourant l'expresse volonté,
M'informer à Bordeaux de sa nièce Lucile,
Auprès d'un vieux parent dont elle est la pupille,
De l'artiste Bernard, confident par état,
Et qui ne risque rien de mourir intestat,
Car il n'a pas le sou. Mon oncle, article seize,
Me la choisit pour femme, au cas qu'elle me plaise ;
Sinon de la doter il m'impose la loi.
Pouvais-je de son or faire un meilleur emploi ?
Échappé pour Lucile aux fureurs de Neptune,
J'apportais à ses pieds mon cœur et ma fortune ;
J'apprends, pour mes amours funeste pronostic,
Qu'elle fait par son jeu les beaux jours du public.
Enfin, moi, son futur, hier je ne l'ai vue
Qu'en payant au bureau ma première entrevue.

PEMBROCK.

Comment la trouvez-vous ?

GRANVILLE.

L'aimable objet, morbleu!
Que d'esprit, de candeur ! quel naturel ! quel feu !

PEMBROCK.

Je ne vous défends pas de lui rendre justice ;
Mais auriez-vous dessein d'épouser une actrice ?

GRANVILLE.

Non... je ne sais, milord; ou plutôt j'en conviens,
Admis chez ces messieurs, sans parler de mes biens,
Je veux étudier ses mœurs, son caractère,
Dont il n'est pas prudent de juger du parterre.
Le tableau, vu de près, blesse-t-il mes regards ?
Je me nomme un matin, je la dote et je pars ;
J'embrasse une entreprise en naufrages féconde,
Et, pour me consoler, cours découvrir un monde.
Si malgré ses beaux yeux Lucile a résisté
A deux grands ennemis, plaisir et pauvreté,
Je l'enlève au théâtre, en un mot je l'épouse,
Et l'enchaîne au destin d'un nouveau Lapeyrouse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BERNARD.

BERNARD.

Au bureau, m'a-t-on dit, où j'arrive un peu tard,
Un gentilhomme anglais cherchait monsieur Bernard.

PEMBROCK.

Seriez-vous ?

BERNARD.

Oui, milord, c'est ainsi qu'on me nomme.

GRANVILLE, à part.

Ah! mon cousin Bernard a l'air d'un bien brave homme!

BERNARD, à Pembrock.

Il faut être à son poste; un inspecteur, dit-on,
De Paris à dessein parti sous un faux nom,
Doit s'introduire ici sans se faire connaître.

GRANVILLE, à part.

Passer pour l'inspecteur me semble un coup de maître.

BERNARD.

Hâtons-nous, s'il vous plaît.

PEMBROCK.

Cher Granville, au revoir.

GRANVILLE.

Je compte bien, milord, vous rencontrer ce soir.

SCÈNE IV.

GRANVILLE.

Ce folâtre Pembrock, il est toujours le même ;
Je me défie un peu de la beauté qu'il aime;

Son amour-propre anglais souvent humilié
Dans les tours qu'on lui joue est toujours pour moitié.
Mais quoi ! déjà midi ? je plains fort la personne
Exacte au rendez-vous qu'au théâtre on lui donne.

SCÈNE V.

GRANVILLE, BELROSE.

GRANVILLE.

Je te revois enfin, mon vieil ami Lebrun.

BELROSE.

Lebrun, pour un artiste, est un nom trop commun ;
Je m'appelle Belrose.

GRANVILLE.

Eh bien ! Belrose passe,
Te souvient-il, mon cher, qu'autrefois dans la classe
Tu te mêlais déjà de déclamation ?
Ton instinct t'y portait.

BELROSE.

Dis ma vocation.

GRANVILLE.

Te voilà donc acteur : c'est un métier fort triste.

BELROSE.

En nous parlant, vois-tu, le mot propre est artiste.

GRANVILLE.

Artiste si tu veux; si bien que ton appui
Peut m'impatroniser dans la troupe aujourd'hui.

BELROSE.

Tu te feras chasser avec ignominie :
La troupe! eh! d'où viens-tu? Dis donc la compagnie.

GRANVILLE.

A tout propos, morbleu! veux-tu me contrôler?...
Je n'ai qu'à dire un mot, mon cher, tu vas trembler.

BELROSE.

Quel est ce mot terrible ?

GRANVILLE.

Écoute : on vous menace
D'un coup d'autorité dont le seul bruit vous glace.

BELROSE, étonné.

C'est vrai : Paris vers nous détache un inspecteur
Qui doit porter dans l'ombre un œil observateur,
Et pour venger les droits de l'art en décadence
Foudroyer nos talents dans sa correspondance.
Serais-tu par hasard...

GRANVILLE.

Oui ; chut !

BELROSE, avec effusion.

Je te revoi,
Cet excellent ami! va, je pensais à toi :
En lisant ton billet j'ai pleuré de tendresse.

GRANVILLE.

Je te crois; sois prudent.

BELROSE, bas.

J'approuve ton adresse.
Je puis te découvrir d'effroyables abus,
Si tu veux à Paris protéger mes débuts.

GRANVILLE.

Soit; mais tu vas tout dire.

BELROSE.

Ah! qu'à cela ne tienne.

GRANVILLE, à part.

Voyons s'il pousse loin la charité chrétienne.

BELROSE.

Tous les emplois sont nuls, hors celui des valets.

GRANVILLE.

Que tu tiens?

BELROSE.

J'ose dire avec quelque succès.
Nos affaires vont mal ; parmi nous, comme à Rome,
Alors pour dictateur on choisit un grand homme;
Et Floridore élu dans ce besoin urgent,
Est chef d'un comité qu'on nomme dirigeant.
De ce conseil des cinq ton serviteur est membre,
Et gouverne l'état d'avril jusqu'en septembre.
Floridore a du sens, des lumières, du goût;
Il a tout, il sait tout, il se vante de tout.
Fièrement retranché dans sa froide importance,
Il vous parle toujours à dix pieds de distance,
Arrange son maintien, calcule un geste, un mot :
Voilà son beau côté; du reste, c'est un sot.

GRANVILLE.

Ce début-là promet.

BELROSE.

Oh! pour madame Estelle...

GRANVILLE.

Je ne la connais pas.

BELROSE.

La chose est naturelle;
Elle obtint par faveur un congé de deux mois
Qu'un arrêt du conseil prorogea jusqu'à trois.
Elle rentre ce soir : soubrette du théâtre,
Elle aspire aux bravos du parterre idolâtre.
C'est peu : vive en intrigue et coquette à l'excès,
Elle aime tous les arts, poursuit tous les succès,
Protége les auteurs, arrange les querelles,
Rend visite aux journaux pour les pièces nouvelles.
Dans ses brusques écarts désolant vingt rivaux,
Elle cherche un époux et par monts et par vaux.

Son automne s'approche, et Lisette a la rage
De couvrir d'un contrat les péchés du bel âge.

GRANVILLE.

Fort bien.

BELROSE.

Plus d'un hymen fut par elle ébauché;
Mais pour un œil de femme est-il rien de caché?
Une dame Blinval, notre grande coquette,
Déjoue incessamment les projets de Lisette,
Et donne aux trahisons un tour original
Qu'on n'a pas pu prévoir dans le code pénal!
Son esprit inventif par instinct se fatigue
A rêver aux moyens d'éventer une intrigue.
Elle épousa Blinval à dix-sept ans au plus.
Il était jeune alors: ô regrets superflus!
Ce jeune et beau Rodrigue est aujourd'hui don Diègue:
Aux honneurs du soufflet son âge le relègue.
Ces tranquilles époux, d'un commun sentiment,
En se voyant toujours vivent séparément:
Ils ne se parlent plus depuis leur mariage;
Aussi dit-on partout qu'ils font très-bon ménage.

GRANVILLE.

Et que dit-on de toi?

BELROSE.

Moi, qui suis le meilleur,
On me trouve brouillon et quelque peu railleur.

GRANVILLE.

Fi! l'éloge est modeste, et pour toi j'en appelle...
Attends... il me souvient... si l'affiche est fidèle,
J'ai vu quelque autre nom... Vous avez parmi vous
Certain monsieur Bernard?

BELROSE.

C'est un homme fort doux;
Il est du chef d'emploi la troupe auxiliaire,
Dans Racine, Eurybate, Ergaste, dans Molière;
De la location il porte le fardeau,
Et frappe les trois coups au lever du rideau.

GRANVILLE.

Mais tu ne me dis rien d'une jeune Lucile
Dont le renom s'étend aux deux bouts de la ville.

BELROSE.

Oh! oh! c'est un sujet rare, excellent, parfait.

GRANVILLE.

Bah!

BELROSE.

Prodige inouï dont je suis stupéfait.
Lucile a de l'esprit, un talent qu'on admire,
De la beauté, vingt ans, et pas de cachemire.

GRANVILLE.

Vraiment?

BELROSE.

C'est à confondre!

GRANVILLE,

Ah! je veux t'embrasser.

BELROSE.

Notre Agnès a l'honneur de vous intéresser?

GRANVILLE.

Infiniment.

BELROSE.

Tant pis.

GRANVILLE.

Pourquoi?

BELROSE.

Tu me fais peine.

GRANVILLE.

D'où vient?

BELROSE.

C'est très-fâcheux.

GRANVILLE.

Quoi?

BELROSE.

La chose est certaine.

GRANVILLE.

Mais...

BELROSE.

Elle aime un auteur.

GRANVILLE.

Diable! je viens trop tard.

BELROSE.

C'est, dit-on, de l'aveu de son tuteur Bernard.

BLINVAL, dans la coulisse.

« Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie. »

GRANVILLE.

A l'autre!

BELROSE.

C'est Blinval. La chronique publie
Qu'il a fait à Paris un début malheureux.

GRANVILLE.

Eh! que m'importe à moi!

BELROSE.

C'est un esprit haineux.

GRANVILLE.

Mon Dieu! dis-moi plutôt...

BELROSE.

Mannequin politique,
Prôneur très-roturier de la noblesse antique,
Les nobles, sous Pépin, lui sont assez connus;
A dater du roi Jean, rien que des parvenus.
Quand on reprit Mérope, il sentit quelque honte
De prêter son visage au soldat Polyphonte,

Et tremblait d'avoir dit d'un air séditieux :
« Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. »

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BLINVAL.

BLINVAL, un livre à la main.

« Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.
» Je veux moins de valeur et plus d'obéissance...
» Fuyez, je ne crains pas votre impuissant courroux.. »

BELROSE.

Salut au roi des rois : comment vous portez-vous?

GRANVILLE.

Pourquoi donc l'arrêter ?

BELROSE, bas.

Moi, c'est amitié pure ;
Je voudrais m'assurer de sa mésaventure.

BLINVAL, tristement.

Bonjour.

BELROSE, à Granville.

Il a l'air sombre, on l'aura bafoué.

A Blinval.

Paris est-il content ? avons-nous bien joué?

BLINVAL.

On sait comme je pense, on m'en a fait un crime.

BELROSE.

Quoi! de l'opinion vous seriez la victime ?

BLINVAL.

Hélas!

BELROSE.

Ce bon Blinval! ah! j'en suis désolé.

BLINVAL.

Sur leurs premiers talents je m'étais modelé :
Pâle, roulant des yeux, effaré, hors d'haleine,
J'allongeais de grands bras, je parcourais la scène ;
Bref, j'ai frappé du pied, crié, gesticulé...

BELROSE.

Et qu'a fait le public ?

BLINVAL.

Le public m'a sifflé.

BELROSE.

Opinion, parbleu !

BLINVAL.

Je conviens, à leur gloire,
Que trois ou quatre fois j'ai manqué de mémoire.
Ils sifflent sans égard, dès qu'ils sont mécontents ;
A quoi servira donc qu'on ait des sentiments?

GRANVILLE.

Le public, dont l'arrêt punit ou récompense,
S'informe comme on joue et non pas comme on pense.

BLINVAL.

Monsieur, depuis vingt ans je soutiens qu'il a tort ;

A Belrose.

C'est là mon grand débat avec votre Victor,
Dont vous donnez ce soir une pièce nouvelle.
Monsieur est son ami puisqu'il prend sa querelle?

GRANVILLE.

Je ne l'ai jamais vu.

BLINVAL.

C'est trop heureux, ma foi.
Ne le voyez jamais.

GRANVILLE.

Puis-je savoir pourquoi ?

BLINVAL.

Au goût du métromane il joint l'humeur d'Alceste :
Tout se peint à ses yeux d'une couleur funeste,
Et cet orgueil chagrin qui n'a jamais plié
Des égards qu'il nous doit se croit humilié.
Jamais d'un mot flatteur sa voix ne nous caresse ;
Sa franchise parfois frise l'impolitesse.
Je lui demande un jour, après Agamemnon :
Ai-je été bien sublime ? il m'a répondu : Non.
C'était fort déplacé. Par ce ciel que j'atteste...

BELROSE.

Revenez sur la terre.

BLINVAL,

Eh bien ! je le déteste
Franchement, bonnement, et je serai vengé ;
Car Bernard doit ce soir lui donner son congé.

GRANVILLE.

Vous dites?...

BELROSE.

Du conseil doyen et secrétaire,
Pour vos yeux exercés il n'est point de mystère,
Donnez-nous sur Lucile une explication.
Elle aime ce Victor ?

BLINVAL.

Comment? de passion.

GRANVILLE.

De passion !

BLINVAL.

C'est sûr.

BELROSE, à Granville.

Le cœur de nos déesses
N'est pas inaccessible aux humaines faiblesses.

BLINVAL.

Quand elle débuta, ce fut la pauvreté
Qui réduisit Bernard à cette extrémité.
Le début fut brillant ; mais, chose assez commune.

Sans enrichir l'actrice il fit notre fortune.
Victor la vit, l'aima, parut, et, s'il vous plaît,
Lucile en raffola, tout sauvage qu'il est.
En vain nos céladons lui peignaient leur martyre,
Sa conduite jamais n'éveilla la satire;
Et ce couple amoureux habite innocemment
Les hautes régions du plus pur sentiment.
Bernard importuné de leur longue tendresse
N'a pu contre leurs vœux défendre sa faiblesse;
Mais à nos deux amants qu'il a promis d'unir,
Il veut qu'un beau succès assure un avenir.
Voici le jour fatal; dressé chez le notaire,
Le contrat n'attend plus que l'aveu du parterre.
Ce soir chute complète ; et comme je rirai
De voir par le public le contrat déchiré!
Quel plaisir!... Mais, bonjour, Clytemnestre m'appelle;
Je suis dans un accès de bonté paternelle;
J'arrange pour demain mes tragiques douleurs;
Je vois, j'entends ma fille et sens couler mes pleurs.

SCÈNE VII.

GRANVILLE, BELROSE.

GRANVILLE.

Il pleure ses enfants de Mycène ou de Rome,
Et veut un mal de diable à ce pauvre jeune homme.
Voyez le bon apôtre! Ah! ton monsieur Blinval
Fait tant qu'il m'intéresse au sort de mon rival.
Tu connais son ouvrage; eh bien donc, que t'en semble?

BELROSE.

C'est une comédie en cinq actes.

GRANVILLE.

Je tremble.

BELROSE.

L'intrigue est assez forte et la pièce a du fonds;
Mais c'est bien gai...

GRANVILLE.

Tant mieux!

BELROSE.

Tant pis!

GRANVILLE.

Tu me confonds.

BELROSE.

Mon cher, au goût du jour nous devons nous soumettre,
Et le siècle en riant croirait se compromettre.

GRANVILLE.

Eh bien! moi, sans courir après un trait malin,
Je te le dis tout net: j'ai vu Londre et Berlin:
Je trouve à nos auteurs un air de Germanie;
On se perd dans les cieux, chacun vise au génie;
Pour ces penseurs profonds le rire est trop bourgeois,
Et leur comique est gai comme l'Esprit des Lois.

BELROSE.

Tu vas citer Regnard et ton ami Molière;
De nos jours la morale est beaucoup plus sévère.

GRANVILLE.

Nos aïeux au théâtre oubliant leurs travaux,
Pour aimer plus à rire étaient-ils moins moraux?
Je sais, et j'en suis fier, que le siècle où nous sommes
Peut citer quelques noms après mes deux grands hommes;
Mais notre goût exquis, mortel aux grands talents,
N'ouvre qu'un cercle étroit à leurs pas chancelants.
La morale! eh! morbleu! la morale en alarmes
Doit-elle à tout propos crier, prendre les armes?
Les mœurs sur le théâtre ont pour nous mille appas;
Mais courez nos salons, et vous n'en trouvez pas.
Quand nous applaudissons la plus fade équivoque,
D'un trait joyeux et franc notre bon ton se choque,
Et ne pardonne pas un écart de gaîté
Au feu d'un esprit vif par sa verve emporté;
Des sots de tous les rangs la ferveur politique
Transforme le parterre en arène publique;
Attaquez nos penseurs, vos vers sont trop méchants;
Bernez-vous un marquis, la noblesse est aux champs.
L'auteur intimidé perd son indépendance,
Le naturel s'enfuit, l'art tombe en décadence;
L'ennui règne, et j'enrage, à ne rien déguiser,
De voir que les Français ont peur de s'amuser.

BELROSE.

Oh! quand la politique en discutant l'inspire,
Un homme en dit toujours plus qu'il n'en voulait dire.

GRANVILLE.

Le pauvre esprit! jamais tu ne prendras l'essor:
Mais tu peux m'être utile, et je t'estime encor.
Dans le tripot comique il faut que je me lance:
Floridore est ici, voyons son excellence,
Tu vas me présenter.

BELROSE.

Oui.

GRANVILLE.

Comme un débutant.

BELROSE.

Réfléchissons un peu sur ce point important.
Ce titre éveillera plus d'une jalousie;
Va, crois-moi, sois auteur.

GRANVILLE.

J'aime mieux...

BELROSE.

Fantaisie!

Toi débutant, chacun te suit d'un œil d'effroi;
Auteur, aucun de nous ne prendra garde à toi.

Prenant un rouleau de papier sur la table.

Le manuscrit te manque... Ah! prends...

GRANVILLE.

Quoi!

BELROSE.

Prends, te dis-je.

GRANVILLE.

Mais c'est du papier blanc!

BELROSE.

Allons, prends, je l'exige.
Il te faut un ruban... celui de Figaro;
Tiens... la rosette... bon.

GRANVILLE.

Tu me perdras, bourreau!
Si quelqu'un lit la pièce...

BELROSE.

Eh! sois sans crainte aucune;
J'en reçois vingt par mois et je n'en lis pas une.
Attention! j'entends notre jeune premier;
Son asthme le trahit du bas de l'escalier.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FLORIDORE, LAURENT, UN TAILLEUR, UN HABITUÉ, GARÇONS DE THÉATRE.

GRANVILLE, à Belrose.

Dis donc, c'est un vieillard.

BELROSE.

Non, pardieu, je te jure;
Mais c'est un amoureux de jeunesse un peu mûre.

FLORIDORE, au tailleur.

Deux vestes à fleurs d'or et deux habits complets.

A l'habitué.

Vous m'entendez, allez. Voici vos dix billets;
Mais faites, s'il vous plaît, mon affaire en personne.
Toi, prépare, Laurent, les vers et la couronne
Que le public charmé doit jeter de ta main
A l'acteur de Paris qui paraîtra demain.

A sa suite.

Sortez.

BELROSE.

Souffrez, mon cher, qu'ici je vous présente
Un de mes bons amis que la gloire tourmente,
Un homme de talent qui fait des vers moraux;
Docteur en droit romain et maître ès jeux floraux,
Il a dans un écrit commenté les trois codes,
Et lance des extraits dans le journal des modes.
Génie universel! il m'a dit ce matin
Qu'il veut nous réunir dans un pompeux festin;
Il n'ose l'avouer, mais d'avance il s'honore
De posséder chez lui le brillant Floridore.

GRANVILLE, à part.

Que dit-il?

FLORIDORE, à Granville.

Tout Bordeaux veut m'avoir à dîner;
Je n'ai point dans un mois un seul jour à donner...
Mais demain je suis libre.

BELROSE.

O faveur sans seconde!

A Granville.

Hein!... comme je te sers.

GRANVILLE, à Belrose.

Que le ciel te confonde!

A Floridore.

Monsieur, je suis ravi...

BELROSE.

C'est conclu pour demain.

A Floridore.

Il invite en auteur et sa pièce à la main.

FLORIDORE.

On ne peut pas douter qu'elle ne soit fort belle.

GRANVILLE.

Monsieur, le sentiment est le genre où j'excelle:
Le comique du cœur.

FLORIDORE, avec un sourire d'approbation.

Voici le manuscrit?

GRANVILLE.

Oui, monsieur.

Floridore prend le papier.

BELROSE.

Quelle verve! et comme c'est écrit!

GRANVILLE.

Tais-toi!

BELROSE.

Vous y verrez un jeune homme, un Valère,
Vingt-cinq ou vingt-six ans; ce rôle doit vous plaire.

FLORIDORE.

D'avance je le crois.

BELROSE.

Donnez-nous vos avis.

GRANVILLE.

Tais-toi donc.

BELROSE.

A la lettre ils seront tous suivis.

FLORIDORE.

Je vous les donnerai.

BELROSE.

La feuille est assez large :
Faites-nous le plaisir de les écrire en marge.

GRANVILLE.

J'enrage.

FLORIDORE.

Je ne puis vous accorder ce point :
Je donne mes avis et ne les écris point.

BELROSE, bas à Granville.

Et pour cause.

FLORIDORE. Il fait un pas pour sortir et revient.

A Belrose.

A propos, je n'accuse personne;
Mais depuis un bon mois qu'elle a quitté Bayonne,
Estelle m'a prié d'assembler le conseil :
Nous manquons trois sur cinq ; qu'un scandale pareil

A Granville.

N'ait pas lieu dans une heure; adieu. J'ai l'honneur d'être.

SCÈNE IX.

GRANVILLE, BELROSE.

GRANVILLE.

Parle, quel est ton but? que t'ai-je donc fait, traître ?

BELROSE.

Suis-je si criminel de rire à ses dépens ?

GRANVILLE.

Tu t'amusais aux miens.

BELROSE.

Allons, je me repens.
Il ne te lira pas, mon Dieu ! sois donc tranquille.

GRANVILLE.

Eh ! que n'invitais-tu chez moi toute la ville?

BELROSE.

J'ai fait très-prudemment par deux bonnes raisons :
Tu nous observes tous, et nous nous amusons.
Le champagne éclaircit de terribles mystères;
J'invite de ta part tous nos sociétaires.

GRANVILLE.

Un moment!

BELROSE.

Nous serons les deux amphytrions :
Tu feras les frais ; moi, les invitations.
Sois dans une heure ici. Comme un auteur que j'aime,
Je veux au comité te présenter moi-même.
L'auteur chez qui l'on dîne est sûr d'un beau succès;
Qui dîne avec son juge a gagné son procès;
Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, VICTOR.

VICTOR.

Non, ne le croyez pas, je me tiendrais infâme
Si ce honteux espoir avait séduit mon âme.

BERNARD.

On a, mon cher Victor, des amis, des parents...

VICTOR.

Je pourrais mendier les applaudissements!

BERNARD.

L'usage est votre excuse.

VICTOR.

Ah! fi! c'est un scandale.

BERNARD.

De ses admirateurs sans peupler une salle,
On doit tout doucement préparer le succès.
Vous pouvez disposer de quarante billets;
Je les ai demandés.

VICTOR.

Et moi, je les refuse.

BERNARD, lui présentant les billets.

Usez de votre droit.

VICTOR, les déchirant.

Voilà comme j'en use.

BERNARD.

Mais vous extravaguez.

VICTOR.

Je vois avec mépris
Ces triomphes d'un jour achetés ou surpris.
Des beaux esprits du temps les manœuvres savantes,
Ces bruyants alliés, ces machines vivantes,
Dont l'auteur appuyant son mérite en défaut
Contre tout un public prend un succès d'assaut.
Eh quoi! j'ai dévoré les dégoûts, les outrages,
J'ai consumé mes nuits à polir mes ouvrages,
Pour que vingt malheureux par mon or soudoyés
Chatouillent mon orgueil de leurs bravos payés!
Et c'est ce bruit flatteur qu'on nomme une victoire!
Un cœur né généreux poursuit une autre gloire.
Je confie au public mes plus chers intérêts;
Mais en les respectant j'attendrai ses arrêts.
Malheur à l'esprit vain qui dans l'ardeur de plaire
Se dérobe aux rigueurs d'un juge qui l'éclaire!
Le parterre abusé n'est dupe qu'un instant;
L'auteur s'est pris lui seul dans les piéges qu'il tend:
Trompé sur ses écarts, il doit faillir encore,
Et, retombant sans cesse aux défauts qu'il ignore,
Laisse d'un beau talent l'espérance avorter,
En volant des succès qu'il eût pu mériter.

BERNARD.

L'honneur exagéré va droit au ridicule.
Pour reformer nos mœurs vous prenez la férule.
Vous débutez, Victor; dans ce pas hasardeux,
Aurez-vous pour soutien un journaliste ou deux?

VICTOR.

Non.

BERNARD.

Et si par hasard leur plume vous déchire?

VICTOR.

C'est un malheur.

BERNARD.

Chez eux allez vous faire écrire.

VICTOR.

Non.

BERNARD.

On voit bien son juge.

VICTOR.

Eh! non; mille fois non.
Parlez, qu'importe au mien mon visage ou mon nom?
Quand je viens l'attendrir, c'est un sot s'il m'écoute;
Il est vil s'il se vend, lâche s'il me redoute.
Un bon ouvrage enfin tue un mauvais journal.
Moi, j'irais caresser jusqu'en son tribunal
Quelque arbitre du goût dont la feuille éphémère
Distille les poisons d'une censure amère;
Au bon sens, au bon droit donne un plat démenti;

Pour juger un auteur consulte son parti ;
Aigrit nos passions et dénonce à la France
L'écrit qu'il n'a pas lu, mais qu'il flétrit d'avance !
Voilà donc les faux dieux que je dois encenser !
Ah! croyez-moi, leurs traits ne peuvent m'offenser.
Qu'ils soient mes ennemis, que leur courroux m'accable,
Qu'ils me déchirent, soit : leur haine est honorable.
Il est, n'en doutez pas, il est d'autres censeurs,
Du talent méconnu courageux défenseurs,
Qui lui prêtent leur voix avant qu'il la réclame,
Qui ne trafiquent point de l'éloge ou du blâme,
Et, gardant pour le vice une juste fureur,
Des travers de l'esprit se moquent sans aigreur.
Je rends trop de justice à ces rares mérites
Pour les importuner de mes lâches visites.
Si je cueille un laurier par la gloire avoué,
Je ne connaîtrai point celui qui m'a loué.
Au moins je pourrai dire : Il écrit ce qu'il pense.
Est-il quelques chagrins que ce mot ne compense,
Qu'il ne fasse oublier, qu'il ne change en plaisirs ?
Tel est le but constant qu'embrassent mes désirs :
Inestimable bien, bonheur digne d'envie,
Que je paîrai trop peu du repos de ma vie.

BERNARD.

J'aime ces sentiments, ils sont beaux; mais enfin
Avec beaucoup d'honneur on peut mourir de faim.
Lucile est mon trésor, mon espoir, ma famille ;
Moins tendrement peut-être un père aime sa fille.
Vous voulez nous ravir cet excellent sujet :
Bien que dans un mari j'approuve ce projet,
Je veux que mon enfant vive, ne vous déplaise,
Sinon dans l'opulence, au moins fort à son aise.
Puisque vous tenez tant à ce chien de métier,
Ayez donc un succès, un succès plein, entier,
Que prône le public et le journal lui-même :
Autrement point d'hymen, c'est là ma loi suprême.
Je retourne à mon poste, où sans doute on m'attend.

A Lucile, qui entre.

Ah! viens! de ton Victor je ne suis pas content ;
Il exagère tout. C'est à toi, ma Lucile,
De fléchir, s'il se peut, cet esprit indocile.
Je te laisse avec lui.

SCÈNE II.

LUCILE, VICTOR.

LUCILE.

Qui vous a donc fâchés?
Qu'avez-vous fait?

VICTOR.

Moi ? rien.

LUCILE.

Quoi ! vous me le cachez !
Il peut avoir des torts, mais il est notre père ;
Il est le mien du moins.

VICTOR.

Mon dieu ! je le révère.
Pourquoi prend-il plaisir à me désespérer ?

LUCILE.

Bon !

VICTOR.

Il veut m'avilir.

LUCILE.

Lui !

VICTOR.

Me déshonorer.

LUCILE.

Allons !

VICTOR.

Jusqu'à l'intrigue il veut que je descende,
De ma carte aux journaux que je porte l'offrande.

LUCILE.

Nos actions souvent démentent nos conseils :
Jamais, s'il eût suivi des préceptes pareils,
L'emploi des confidents n'eût borné sa carrière :
Il serait riche, heureux, il aurait part entière;
Mais, comme des journaux il ne fut pas prôné,
Le premier débutant l'a toujours détrôné.

VICTOR.

C'est peu : sur votre sort sa prudence inquiète
Mêle à mon espérance une terreur secrète.
Si notre hymen pour vous n'était pas fortuné !
De cet astre ennemi sous lequel je suis né
Si vous sentiez un jour la fatale influence !
Que puis-je vous offrir ? à peine de l'aisance.
Votre amant envers vous ne saurait s'acquitter.
Vous rendra-t-il jamais ce qu'il vous fait quitter ?
Vous verrai-je, à vingt ans, renoncer sans tristesse
A ces brillants plaisirs qui vous cherchent sans cesse,
A l'encens d'une cour, aux vœux de tant d'amants,
A ce bruit si flatteur des applaudissements ?

LUCILE.

Je l'avouerai tout bas, j'aime qu'on m'applaudisse.
De quel prix vous payez ce léger sacrifice !
Je vous devrai ce bien que j'ai tant regretté,
D'un sort indépendant la douce obscurité,
Un titre, le bonheur dont jouit une mère,
Qui vaut bien des bravos la trompeuse chimère.

VICTOR.

Mon aimable Lucile !

LUCILE.

Et qu'il me sera doux
D'aller vous applaudir, d'être fière de vous!

VICTOR.

Non, il n'est point d'ennui, de chagrin si farouche,
Que ne puisse adoucir un mot de votre bouche.
Mais ne nous flattons pas d'un trop charmant espoir.

LUCILE.

Pourquoi ?

VICTOR.

Qui sait, grand Dieu ! quel sort m'attend ce soir?
Sous l'effort des sifflets si ma pièce succombe,
C'en est fait, je vous perds ; je suis mort si je tombe.

LUCILE.

Jugez de mes tourments, Victor, et plaignez-moi:
Aux regards du public déguisant mon effroi,
Prête à verser des pleurs, il me faudra sourire...
Mon rôle est excellent, je crains de le mal dire.

VICTOR.

Fût-il cent fois mauvais, dit par vous il plaira.

LUCILE.

Lorsque je paraîtrai, comme mon cœur battra !

VICTOR.

Quel moment pour tous deux! Encor si nul obstacle
N'ajourne mon supplice en changeant le spectacle!
Ciel ! je crois voir l'affiche en proie aux curieux
D'une bande traîtresse épouvanter leurs yeux.
Je ne sais quel démon à ma perte conspire :
Quel que soit mon projet, quelque but où j'aspire,
Mes vœux par le destin semblent contrariés :
Si je vous haïssais nous serions mariés.
Qu'on vante les vertus du beau siècle où nous sommes!
J'ai cherché vainement un appui chez les hommes.
Orphelin, sans secours et partout repoussé,
Je suivais malgré moi mon penchant insensé;
Nul ne m'a soutenu d'un regard d'indulgence.
Abandonné par eux à ma fière indigence,
Seul, j'ai conçu ma pièce avec rage et douleur ;
C'était un sujet gai, pour comble de malheur.
Mais puis-je comparer ces chagrins domestiques
A ceux que me gardaient vos sénateurs comiques!
Traitent-ils d'assez haut l'auteur qui les nourrit ?
Font-ils languir assez un pauvre manuscrit ?
Quels dédains protecteurs! quelle étrange indolence !
Ils ont pendant six ans lassé ma patience :
Quand par grâce à la fin je suis représenté,
Un jour peut me ravir ce qui m'a tant coûté ;
Et j'attendrai dix ans, dix ans avec ma honte
L'honneur de me laver d'une chute si prompte.

LUCILE.

Eh bien! au célibat nous voilà condamnés,
Pour dix ans tout au moins. Courage.

VICTOR.

Ah ! pardonnez.

LUCILE.

Paix ! on vient.

SCÈNE III.

LUCILE, VICTOR, BELROSE.

BELROSE.

J'étais sûr de vous trouver ensemble.
Ici, dans un instant, le comité s'assemble.

VICTOR.

Quand répétera-t-on ?

BELROSE.

Vos affaires vont mal.
La pièce est aux arrêts chez le censeur royal.

VICTOR.

Qu'ai-je dit ?

LUCILE.

Qu'un censeur est un homme terrible!

VICTOR.

Allons, je cours parler à ce juge inflexible.
Dans peu je vous revois.

LUCILE.

Je vais étudier.

SCÈNE IV.

BELROSE, *tirant un papier de sa poche.*

J'ai, ma foi, très-bien fait de les congédier.
Une lettre perdue au pied d'une coulisse !
Ce doit être du beau... Si de quelque malice...
Ah ! madame Blinval !... Son démon familier,
Pour désoler quelqu'un, semble me l'envoyer.

SCÈNE V.

MADAME BLINVAL, BELROSE, PUIS BLINVAL.

BELROSE.

Accourez, du scandale ! une épître amoureuse.

MADAME BLINVAL.

Pour qui ?

BELROSE.

L'adresse manque. Oh ! ma main scrupuleuse
Ne se permettrait pas de briser un cachet.

MADAME BLINVAL.

Je vous approuve fort ; il faut être discret.
Lisons.

BELROSE, qui a ouvert la lettre.

« Je me soumets, belle veuve ; je m'imposerai huit » jours d'une retraite austère. Huit jours passés sans » vous voir seront pour moi un siècle de souffrance ; » mais, après ce délai, nul obstacle ne doit retarder » notre mariage et mon bonheur. Permettez qu'un ca- » chemire rouge et un brillant, que j'ai rapportés des » Grandes-Indes, accompagnent ma lettre. Aux termes » où nous en sommes, vous ne pouvez refuser ces ba- » gatelles qui sont les premiers présents de noce de » votre tendre amant et futur époux.

» LORD PEMBROCK. »

Découvrez-vous celle de nos sultanes
Où peuvent s'adresser ces douceurs anglicanes ?

MADAME BLINVAL.

C'est Estelle.

BELROSE.

Vraiment?

MADAME BLINVAL.

Du moins j'en ai l'espoir.

BELROSE.

Mais...

MADAME BLINVAL.

Il faut les brouiller à ne plus se revoir.

BELROSE.

Voilà bien le souhait d'une honnête personne !

MADAME BLINVAL.

Détrompons son milord.

BELROSE.

Oh ! que vous êtes bonne !

MADAME BLINVAL.

Son talent assez mince est pour moi sans danger ;
Mais sa vogue m'irrite et je veux m'en venger.

BELROSE.

Bravo ! que la vengeance est douce aux belles âmes !
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.

Ici Blinval entre sans prendre garde à sa femme, et s'assied auprès d'une table pour travailler.

Sommes-nous bien certains qu'Estelle soit l'objet?...

MADAME BLINVAL.

Oui, mon pressentiment est un avis secret.
Je suis son ennemie, elle en aura la preuve :
Elle se targue bien du bonheur d'être veuve.

BLINVAL, se levant et saluant.

Ne vous gênez donc pas, ma femme ; grand merci !

MADAME BLINVAL.

C'est vous !... Que j'ai de joie à vous revoir ici !

BELROSE.

Tiens, Blinval ! c'est charmant !

MADAME BLINVAL, à Belrose.

Floridore s'avance,
Estelle l'accompagne, observons tout ; silence !

BELROSE.

Bien vu. Retranchons-nous dans notre dignité,
Et couvrons nos projets d'un air de comité.

SCÈNE VI.

MADAME BLINVAL, BELROSE, BLINVAL, FLORIDORE, ESTELLE.

Blinval est assis près de la table, qui est couverte de papiers ; Floridore au milieu de la scène, dans un fauteuil ; les autres sont placés à ses côtés sur des chaises.

FLORIDORE.

La séance est ouverte.

MADAME BLINVAL, à Belrose.

Hem !... regardez Estelle.
Le cachemire rouge...

BELROSE.

Et le brillant...

MADAME BLINVAL.

C'est elle.

FLORIDORE, avec dignité.

Votre intérêt commun n'emprunte point ma voix
Pour tracer le tableau d'une caisse aux abois,
Ou, se rangeant aux vœux d'un public débonnaire,
Presser de nos travaux la lenteur ordinaire.
Il est bon dans les arts d'avancer pas à pas,
Le public est plaisant de ne le sentir pas.
Il s'agit aujourd'hui d'un dîner, d'une fête,
Où veut nous réunir un monsieur fort honnête,
Un ami de Belrose, opulent, quoique auteur :
Le fait ne s'est pas vu de mémoire d'acteur.
Je n'ose régler seul ce qu'il convient de faire,
Et soumets au conseil cette importante affaire.

BELROSE.

Sans livrer le projet à la discussion,
Je crois qu'il doit passer par acclamations.

TOUS.

Appuyé !

FLORIDORE, à un domestique en grande livrée qui entre.

Que veut-on?

LE LAQUAIS.

Monsieur Victor demande
S'il pourrait vous parler.

FLORIDORE.

Un moment; qu'il attende!
Nous sommes occupés d'objets très-sérieux.

Le laquais sort.

ESTELLE, *se levant.*

Messieurs, avec douleur je vous fais mes adieux.
J'ai d'un engagement subi le rude empire,
Je m'y soumets encor; dans huit jours il expire;
D'après nos règlements je reprendrai mes droits,
Et j'assiste au conseil pour la dernière fois.

MADAME BLINVAL, *bas à Belrose.*

Dans huit jours!

ESTELLE.

Ma santé se dérange et s'altère,
Je vais m'ensevelir dans le fond d'une terre,
Occuper mes loisirs par des soins bienfaisants,
Et veiller sur les mœurs de mes bons paysans.

MADAME BLINVAL.

Quoi! nous quitter si tôt! Est-ce agir en amie?

ESTELLE.

Contre un tel coup mon âme est à peine affermie;
Mais il le faut, ma chère.

FLORIDORE.

Il suffit, et Blinval
En fera son rapport au conseil général.
Que répondre à Florbel, messieurs, sur sa lecture?
De notre négligence on prétend qu'il murmure.
Vous étiez si pressés de partir l'autre fois
Qu'on n'a pas eu le temps de recueillir les voix.

ESTELLE.

Il se plaint? Les auteurs sont d'une humeur étrange.

BLINVAL.

Voici l'opinion du bonhomme Lagrange.

FLORIDORE.

Lisez.

BLINVAL.

« La surdité qui me prend par instants
» M'a fait perdre plus d'un passage;
» Mais quelques auditeurs m'ont paru mécontents.
» Je crois pouvoir juger l'auteur sur leur visage;
» Mon refus motivé, c'est qu'un homme à vingt ans
» Ne peut pas faire un bon ouvrage. »

FLORIDORE.

Savez-vous qu'à son âge il juge encor très-bien.

BELROSE.

Pour un sourd.

BLINVAL.

Trois refus en comprenant le mien.
Florbel est philosophe et dit ce qu'il faut taire:
J'ai donné sur sa joue un soufflet à Voltaire.

MADAME BLINVAL.

Je refuse, le style est par trop familier.

BERNARD, *passant doucement la tête entre les deux battants de la porte.*

Pardon, monsieur Victor m'engage à vous prier...

FLORIDORE.

C'est nous persécuter d'une étrange manière.
Qu'il nous laisse; on ne peut terminer une affaire.

Bernard se retire.

BELROSE.

Pour la réception j'ai donné mon scrutin.

BLINVAL.

De la petite Emma voici le bulletin:
« Pour moi la langue est tout; au plus rare mérite
» Je ne puis sur ce point pardonner un écart;
» Je vote le rejet et le motive; car
» Cette ouvrage est très mal écrite. »

On rit.

BELROSE.

Ce scrutin compte-t-il?

FLORIDORE.

Messieurs, respect aux droits:
Qu'on sache écrire ou non, l'on a toujours sa voix.

BLINVAL, *comptant les bulletins.*

En ce cas, refusé.

BELROSE.

Ma foi, c'est grand dommage:
Je trouvais du bon, moi, dans ce mauvais ouvrage!

FLORIDORE, *à Blinval.*

Aussi répondrons-nous qu'il est fort bien écrit;
Des détails très heureux... infiniment d'esprit...
De l'observation... des mœurs...

BELROSE.

En conséquence
Nous refusons la pièce.

FLORIDORE.

Eh! mon Dieu! patience.
Mais...

ESTELLE.

L'auteur va pâlir à ce terrible mais.

FLORIDORE, *à Blinval.*

De ces restrictions qui n'offensent jamais...
Un dénoûment brusqué... quelques réminiscences...
L'entente de la scène... et puis les circonstances...
C'est un jeune homme enfin qu'il faut encourager.

UN LAQUAIS.

Monsieur Granville.

FLORIDORE.

Entrez...

BELROSE à l'assemblée.

C'est le noble étranger
Qui nous traite demain.

SCÈNE VII.

MADAME BLINVAL, BELROSE, BLINVAL, FLORIDORE, ESTELLE, GRANVILLE.

Tout le monde se lève et salue profondément.

FLORIDORE, à l'assemblée.

Vous voyez en personne
L'auteur de certains vers dont la beauté m'étonne.

GRANVILLE.

Eh quoi !...

FLORIDORE.

J'ai lu votre acte et j'en suis enchanté.

BELROSE, à part.

Par exemple, c'est fort !

GRANVILLE.

Combien je suis flatté...

A Belrose.

Se moque-t- il de moi ?

FLORIDORE.

J'aime votre Valère...

Frappant sur le manuscrit.

Ah ! c'est vraiment très-bien !

BELROSE.

Bravo ! comme il s'enferre !

ESTELLE, à Floridore.

Auriez-vous par hasard retenu quelques vers?

FLORIDORE.

De très-bons... Je pourrais les citer de travers :
J'ai lu rapidement.

BELROSE.

Mais, moi, je me rappelle

A Granville.

Cette tirade... Eh ! oui.

GRANVILLE, à Belrose.

Je ne sais pas laquelle.

Aux comédiens.

Ma muse aux grands sujets se monte sans effort ;
Mon style n'est pas gai, messieurs, mon style est fort :
Thalie a dans mes vers un air tout romantique,
Et donne même un peu dans la métaphysique.
Boileau, timide auteur, qui n'a pas toujours tort,
Sur un point seulement est avec moi d'accord ;
Je foule aux pieds le sac où Scapin s'enveloppe ;
J'ai puisé dans Shakspear, dans Schiller et dans Lope ;
Si le genre sévère a pour vous des appas,
Lisez ma comédie, et vous ne rirez pas.

BLINVAL.

L'avis de Floridore est pour nous un grand titre ;
Floridore est du goût un infaillible arbitre.

GRANVILLE, s'inclinant.

Monsieur...

ESTELLE.

Il rend justice à votre beau talent.

GRANVILLE, saluant.

Madame...

MADAME BLINVAL.

Il l'admire...

GRANVILLE, saluant.

Ah !

BELROSE.

L'ouvrage est excellent !

GRANVILLE.

Mon ami...

BLINVAL.

C'est jugé.

ESTELLE.

Reçu de confiance.

GRANVILLE.

Ah ! mesdames, messieurs !

SCÈNE VIII.

MADAME BLINVAL, BELROSE, BLINVAL, FLORIDORE, ESTELLE, GRANVILLE, BERNARD, VICTOR, *un manuscrit à la main.*

VICTOR.

J'ai perdu patience ;
Pardonnez, le temps presse.

BERNARD, timidement.

Oui, quand répétons-nous?

FLORIDORE.

Mon Dieu ! nous n'attendions que votre pièce et vous.

VICTOR.

Alors, veuillez me suivre...

Victor sort le premier, Blinval le suit, Floridore donne la main aux deux dames.

BELROSE, bas à Granville.

Eh bien ?

GRANVILLE.

J'ai peur de rire.

FLORIDORE.

Partons.

GRANVILLE, à Bernard, en le suivant.

Monsieur Bernard, j'ai deux mots à vous dire.

SCÈNE IX.

BELROSE.

Ce pauvre Floridore! Ah! je m'en veux; c'est mal.
Une fois en faveur au théâtre royal,
Je prétends le servir en ami de collége...
Il est assez mauvais pour que je le protége.
Allons les retrouver.

SCÈNE X.

BELROSE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur...

BELROSE.

Qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Un Anglais
Cherche monsieur Bernard qu'il ne trouve jamais.
Il est venu tantôt retenir en personne
Une loge grillée, et veut qu'on la lui donne :
Il la demande en vain. Que faire? tout est pris.

BELROSE.

Les noms des amateurs par ordre étaient inscrits;
Le sien?

LE LAQUAIS.

Milord Pembrock.

BELROSE, tirant la lettre de sa poche.

Pembrock! ô Providence!
La belle occasion de les mettre en présence.
Pour Estelle et pour lui l'entretien sera doux,
Et c'est avant la noce un plaisant rendez-vous.
Milord sans le savoir entrera dans mes vues;
Courons le voir : vivat! ce soir je vais aux nues;
Mes débuts dans un mois, demain pompeux festin,
Aujourd'hui grand scandale! Allons, saute, Frontin!



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANVILLE.

Ils répètent la pièce, et je viens de l'entendre ;
Je veux être pendu si j'y puis rien comprendre.
L'un gronde entre ses dents, l'autre rit aux éclats;
On crie, on s'interrompt, l'auteur peste tout bas...
Moi, j'admirais de près ma charmante cousine.
Bernard en dit un bien... Elle est, ma foi, divine!
Belrose, dont l'avis ne peut être suspect,
En parle avec éloge et même avec respect.
Mais Victor m'inquiète, et j'entends qu'on l'oublie;
Quand j'offre un million, refuser est folie.
Lucile a du bon sens... Je la croyais ici...
Ah! ce pauvre Victor, je le plains!... La voici.

SCÈNE II.

GRANVILLE, LUCILE.

LUCILE.

J'espérais au foyer trouver madame Estelle;
Mais je ne la vois pas... Pardon!

GRANVILLE.

Mademoiselle,
Puis-je vous demander si l'on dispute encor?

LUCILE.

Tout le monde à la fois, jusqu'à monsieur Victor.
Enfin madame Estelle est ma seule espérance.

GRANVILLE.

Ces débats sont fréquents, selon toute apparence?

LUCILE.

C'est ainsi qu'on répète.

GRANVILLE.

Avec ce même accord?

LUCILE.

Oui.

GRANVILLE.

C'est plus fatigant que je n'ai cru d'abord.

LUCILE, faisant un mouvement pour sortir.

Permettez...

GRANVILLE.

Un moment, écoutez-moi, de grâce.

A part.

Ma déclaration quelque peu m'embarrasse...
Voulez-vous m'honorer d'un regard?.. Les beaux yeux!..
Je vais vous étonner : me trouvez-vous bien vieux?

LUCILE.

Que veut dire monsieur?...

GRANVILLE.

Parlez, un long voyage
A dû brunir mon teint et creuser mon visage;
Mais j'ai trente-six ans.

LUCILE.

Je ne devine pas...

GRANVILLE.

Les voyages sur mer n'ont pour vous nul appas?

LUCILE.

Non, monsieur.

GRANVILLE.

C'est dommage; et si, par aventure,
Un marin dont l'esprit ne fût pas sans culture,
Grand voyageur, bien franc, tourné dans ma façon,
Ayant mes traits, mon air, honnête homme et garçon,
De mon âge à peu près, d'un joyeux caractère,
Tombait dans ce foyer de quelque autre hémisphère,
Et jurant à vos pieds l'amour le plus constant,
Appuyait son aveu d'un million comptant,
Vous offrait un hôtel, un brillant équipage...

LUCILE.

Je ne saurais, monsieur, comprendre ce langage;
Souffrez...

GRANVILLE.

Non pas, un mot doit calmer votre effroi.
Votre tuteur m'approuve; au moins écoutez-moi.
Dans ce maudit foyer tout prête à l'équivoque;
J'explique en l'achevant un discours qui vous choque.

Ce voyageur, c'est moi; son portrait, c'est le mien,
Et c'est avec son nom qu'il vous offre son bien.

LUCILE.

Cette preuve d'estime et me touche et m'honore.
Le monde, je le vois, me rend justice encore;
Mais l'accueil du public a passé mes désirs.
Mes devoirs, grâce à lui, sont pour moi des plaisirs;
Contente de mon sort, heureuse près d'un père,
Je ne veux...

GRANVILLE.

Je suis franc: seriez-vous moins sincère?
Expliquons ce refus: certain monsieur Victor
A surpris votre cœur et me fait un grand tort.

LUCILE.

Je suis fière, il est vrai, de l'amour qu'il m'inspire:
Son talent...

GRANVILLE.

Ah! talent dont on ne peut rien dire,
Qui n'est pas bien prouvé.

LUCILE.

Qui doit l'être ce soir,
Qui le sera, monsieur.

GRANVILLE.

C'est ce qu'il faudra voir.
Un poëte!

LUCILE.

Il est loin d'être millionnaire;
Alors, pour bien des gens, c'est un homme ordinaire;
Qu'il le soit à vos yeux, rien de plus naturel:
Il n'offre pas d'écrin, d'équipage, d'hôtel:
Non; mais je l'aime.

GRANVILLE.

Eh! c'est cet amour dont j'enrage,
Pour qui j'aurais cent fois donné mon héritage.
Que vous manquerait-il si j'étais votre époux?
Si vous m'aviez aimé...

LUCILE.

Je n'eusse aimé que vous.

GRANVILLE.

Grand merci pour Victor! D'une mer turbulente
Il va sur un théâtre affronter la tourmente.
Quelle audace! malgré son mérite et vos vœux,
Je crains fort qu'il n'échoue.

LUCILE.

Il sera malheureux;
Et je l'en chérirai, s'il se peut, davantage.

GRANVILLE.

Mais, affranchi par là du serment qui l'engage,
Votre tuteur enfin...

LUCILE.

Je connais mon devoir;
Mon tuteur sait aussi jusqu'où va son pouvoir,
A sur mes sentiments l'autorité suprême;
Mais je n'en dois, monsieur, répondre qu'à lui-même.

Elle fait une révérence et sort.

SCÈNE III.

GRANVILLE.

Eh bien! de son refus je suis tout stupéfait!

Avec emportement.

Préférer un Victor!... qui me vaut bien au fait.
Monsieur le légataire, allons, point de faiblesse;
Je saurai si Victor mérite sa tendresse.

SCÈNE IV.

GRANVILLE, BELROSE.

BELROSE.

Tiens, c'est toi! tu vas rire.

GRANVILLE.

Eh! de quoi?

BELROSE.

C'est charmant.
Tu vas bien t'amuser. Une veuve, un amant...

GRANVILLE.

S'agit-il, par hasard, de Victor, de Lucile?

BELROSE.

Non, non, c'est une histoire...

GRANVILLE.

Eh! laisse-moi tranquille!
Intrigue, mon enfant, si tel est ton plaisir:
Pour chagriner autrui je n'ai pas de loisir.

Il sort.

SCÈNE V.

BELROSE.

Chagriner, chagriner! quel mauvais caractère!
On ne rirait de rien. Milord viendra, j'espère;
Estelle aussi... Faut-il me mêler aux débats?
Belrose, mon ami, ne vous exposez pas:
Une femme en colère est toujours respectable.
Des orages du cœur je me défie en diable;
On épargne l'amant; c'est pour les indiscrets
Que la grêle est à craindre et qu'il pleut des soufflets.

SCÈNE VI.

BELROSE, PEMBROCK.

BELROSE.

Entrez, milord, entrez, c'est par ici.

PEMBROCK.

De grâce,
D'où me connaissez-vous? ce procédé me passe;
Me céder votre loge!

BELROSE.

Attendez un moment,
Et vous serez surpris bien agréablement.

PEMBROCK.

Volontiers! mais ravi de tant de complaisance
Je veux faire avec vous plus ample connaissance.

BELROSE.

C'est trop d'honneur!

PEMBROCK.

Non pas; un préjugé français
Longtemps pour vous, messieurs, fut injuste à l'excès.
Quand un comédien unit, en Angleterre,
Aux dons d'un beau talent un noble caractère,
Il peut prétendre à tout, partout il est admis;
Nous nous honorons tous d'être de ses amis;
Et c'est le moins qu'on doive aux travaux qu'il s'impose,
A l'esprit délicat que ce grand art suppose,
Aux rares qualités dont l'ensemble enchanteur
Trouble, étonne, attendrit, captive un spectateur,
Arrache une jeunesse ardente et désœuvrée
Aux dangereux loisirs d'une longue soirée...

BELROSE, à part.

Qui peut la retenir?

PEMBROCK.

Quand on y veut songer,
Que de tentations le doivent assiéger!
S'il oppose à leur charme un courage exemplaire,
Est-il pour l'honorer un trop noble salaire?
Londres n'en connaît point, et naguère à sa voix
Garrick suivit Shakspear dans le tombeau des rois.

BELROSE.

Paris fait moins pour nous.

A part.

Je ne vois pas Estelle.

PEMBROCK.

Mais loin de se régler sur un pareil modèle,
De faire comme vous, si c'est un intrigant,
Un brouillon...

BELROSE.

Ah! milord...

PEMBROCK.

A Londre on en voit tant...
Alors ce n'est plus lui, c'est son talent qu'on aime;
Et s'il perd notre estime, il le doit à lui-même.

BELROSE.

A part.

Milord... Je viens pour rire, et j'attrape un sermon.

A Pembrock.

Mais que peut faire Estelle? Oh! je la vois. Pardon.

SCÈNE VII.

PEMBROCK, BELROSE, ESTELLE.

BELROSE. Il prend la main d'Estelle, et la conduit en causant près de Pembrock.

Je voulais avec vous me concerter d'avance,
Et je vous attendais pour la reconnaissance.

ESTELLE.

C'est milord!

PEMBROCK.

C'est ma veuve!

BELROSE.

Ah! mon Dieu! quoi, vraiment?
Que je suis donc fâché... c'est bien innocemment...
Mais je crains de gêner un si doux tête-à-tête.

A part.

Il faut que tout le monde ait sa part de la fête;
Courons les avertir.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, PEMBROCK.

ESTELLE.

Puis-je en croire mes yeux?
Quoi! vous ici, milord?

PEMBROCK.

Vous, baronne, en ces lieux!
Voilà donc la douleur où vous étiez livrée!

ESTELLE.

C'est donc là cette foi que vous m'aviez jurée!

PEMBROCK.

Madame, expliquons-nous, sans larmes, sans fureurs :
Comment vous trouvez-vous dans un foyer d'acteurs?

ESTELLE.

Moi?...

PEMBROCK.

Cherchez des raisons qui me puissent confondre.

ESTELLE.

Il ne faudrait qu'un mot!

A part.

Je ne sais que répondre.

PEMBROCK.

Et comment ce monsieur qui vient de nous quitter,
Sur un rôle avec vous peut-il se concerter?

ESTELLE, à part.

J'y suis!

PEMBROCK.

Votre embarras malgré vous se décèle.

ESTELLE.

Connaissez-vous l'auteur de la pièce nouvelle?

PEMBROCK.

Non. Que m'importe? Ici, qui peut vous amener?

ESTELLE.

Rougissez donc, ingrat, de m'oser soupçonner.

PEMBROCK.

Je ne souffre que trop à vous croire parjure;
Achevez.

ESTELLE.

Je m'adonne à la littérature.

PEMBROCK.

Vous!

ESTELLE.

La pièce est de moi.

PEMBROCK.

Vous auteur!

ESTELLE.

Eh! milord,
Quelle femme aujourd'hui ne brigue un si beau sort!
En vain l'autorité d'un ridicule usage
Confinait nos talents dans les soins d'un ménage :
Le Pinde est envahi par des femmes auteurs;
Devant nous la morale abaisse ses hauteurs;
Notre génie embrasse et peinture et musique,
Et dans ses profondeurs sonde la politique.
Des rigueurs du public j'osais braver l'écueil;
Je vous apparaissais, dans mes rêves d'orgueil,
Aux acclamations d'un parterre unanime,
Comme un astre, écartant la nuit de l'anonyme;
Je vous voyais surpris, stupéfait, enchanté.
Je n'ai rien fait, ingrat, pour la postérité;
L'amour seul me guidait au temple de mémoire;
Oui, je voulais en dot vous apporter ma gloire,
Et vous suivre à l'autel le front ceint de lauriers.

PEMBROCK.

Quoi! la pièce qu'on donne... est-il vrai?..vous seriez...
Se peut-il? vous auteur! Je ne me sens pas d'aise :
J'aimais sans le savoir la Sapho bordelaise.

ESTELLE.

Mais quand je vois ma gloire en horreur à vos yeux...

PEMBROCK.

Comment?

ESTELLE.

Tout cet éclat me devient odieux!

PEMBROCK.

Mais écoutez-moi donc.

ESTELLE.

O funeste délire!
Qui pensa me coûter le seul bien où j'aspire!

PEMBROCK.

De grâce...

ESTELLE, entraînant Pembrock.

Adieu, lauriers! Venez.

PEMBROCK.

Mais...

ESTELLE.

Je le veux :
Que m'importe de plaire à vos derniers neveux?
C'est de vous, de vous seul que je veux être aimée;
Je vous dois immoler jusqu'à ma renommée;
Je vous la sacrifie... En vain vous résistez...

A part.

Venez... Je suis perdue!

SCÈNE IX.

PEMBROCK, ESTELLE, VICTOR, FLORIDORE, MADAME BLINVAL.

VICTOR, à Estelle.

Ah! madame, arrêtez!
Je suis abandonné, trahi par tout le monde;
Qu'au moins dans ce débat votre voix me seconde.
Prenez mes intérêts, j'ose vous en prier.

PEMBROCK, bas à Estelle.

Quel est ce monsieur là?

ESTELLE, bas à Pembrock.

C'est un jeune premier

Haut à Victor.

Qui débute. L'ouvrage, en vous faisant connaître,
A mon faible talent eût fait honneur peut-être.
Le sort, qui m'interdit un espoir si flatteur,
Frappe du même coup et l'artiste et l'auteur.
Je ne puis rien pour vous.

VICTOR.

O Dieu!

PEMBROCK, bas à Estelle.

Qui vous oblige?...

ESTELLE, l'entraînant.

Non, c'en est fait! venez, je le veux, je l'exige.

SCÈNE X.

VICTOR, FLORIDORE, MADAME BLINVAL.

VICTOR.

Aurais-je dû m'attendre à ce retour soudain!

MADAME BLINVAL.

S'il la fait milady, j'en mourrai de chagrin.

VICTOR, à madame Blinval.

Madame, par pitié... la pièce est affichée.

MADAME BLINVAL, lui rendant son rôle.

Faites jouer Lucile, on n'en est pas fâchée;
Mais qu'elle brille seule! oh! cela n'est pas bien.
Ajoutez à mon rôle, où retranchez du sien.

Elle sort.

VICTOR, à Floridore.

Monsieur...

FLORIDORE, lui rendant son rôle.

Épargnez-vous des frais de rhétorique;
Cheveux gris dans les vers me semble prosaïque;
Cheveux gris déplairait à tous les bons esprits;
Et je ne dirai pas, monsieur, mes cheveux gris.

Il sort.

SCÈNE XI.

VICTOR, PUIS GRANVILLE.

VICTOR.

Ciel! est-il dans le monde un sort plus misérable?

GRANVILLE, à part.

Pour sonder notre auteur l'instant est favorable.

A Victor.

Vous vous trouvez, je crois, dans un grand embarras?

VICTOR.

Tout arrogants qu'ils sont, ils parleraient plus bas,
Si certain inspecteur, dont on craint la présence,
Voulait prendre en pitié ma juste impatience.

GRANVILLE, bas avec intention.

Peut-être est-il ici?

VICTOR.

Quoi?

GRANVILLE.

Brisons sur ce point.
Je prétends vous servir, mais je ne dirai point
Comment ces chers messieurs sont dans ma dépendance.

VICTOR.

Je le comprends! Comptez sur ma reconnaissance.

GRANVILLE.

Je mets à ce service une condition.

VICTOR.

Laquelle?

GRANVILLE.

Je tiens fort à mon opinion :
Blinval est à mon sens un profond politique...

VICTOR.

Ce n'est pas mon avis; mais parlez.

GRANVILLE.

Je m'explique :
Grâce à lui, dans vos vers j'ai saisi quelques traits,
Quelques allusions et même des portraits...

VICTOR.

Enfin...

GRANVILLE.

Qui blesseraient plus d'un grand personnage.

VICTOR.

Et, si je les retranche, on jouera mon ouvrage?

GRANVILLE.

Sans doute.

VICTOR.

En refusant peut-être je suivrai
Un sentiment d'honneur qu'on trouve exagéré.
L'excès peut tout gâter, tout, même la sagesse;
J'en conviens le premier, mais c'est une faiblesse,
C'est une lâcheté, dont je me punirais,
D'immoler ma pensée aux plus chers intérêts.
Courage! en écrivant mettez-vous à la gêne :
Pour ne blesser personne où donc placer la scène?
Parlez, comment tromper ces gens à l'œil si fin,
Plus méchants mille fois que l'auteur n'est malin,
Ces amis obligeants prompts à donner l'alerte?
Il faudrait la placer dans une île déserte.

GRANVILLE.

Eh! ne peut-on, sincère avec timidité,
Pour l'offrir sans péril, farder la vérité?

VICTOR.

Un faiseur de romans, dont la verve est glacée,
Peut par de vains détours énerver sa pensée,
Et, perdu dans le vague avec nos grands esprits,
Des brouillards d'Albion obscurcir ses écrits;
Du théâtre français les muses plus sincères
De ce vague innocent ne s'accommodent guères.
Puis-je vous arracher ou le rire ou les pleurs,
Quand d'un tableau hardi j'efface les couleurs,
Quand ma main trop timide à peindre la nature,

Masque la vérité des traits de l'imposture ?
Le théâtre avant tout veut de la vérité.
Au sommet de son art si Molière est monté,
C'est qu'il fut toujours vrai, toujours peintre fidèle :
Plus d'un portrait chez lui fit pâlir le modèle.

GRANVILLE.

Croyez-moi, pardonnez au pauvre genre humain.
Laissez-là le théâtre; et, l'épée à la main,
N'entrez pas comme un fou dans la littérature.
En style descriptif chantez l'agriculture;
A la femme du maire adressez un sonnet,
Ou sur la bienfaisance une épître au préfet.
C'est ainsi qu'on parvient, et les grands à leurs tables
Disent : Ce garçon-là fait des vers admirables.
On boit à vos succès, on vous fête, on vous rit;
Voilà ce que j'appelle exploiter son esprit.
Mais vous voulez fronder, et qui donc? l'hypocrite,
L'orgueilleux, le menteur, le fat, le parasite?
Ces travers surannés dont vous vous courroucez,
Thalie en fait justice et les a terrassés.
Tout va-t-il déclinant dans ce siècle prospère?
Et trouvez-vous le fils plus méchant que son père?

VICTOR.

Les hommes d'aujourd'hui valent bien leurs aïeux;
Mais je puis les railler s'ils ne valent pas mieux.
Le ridicule manque ! Ah! qu'il naisse un Molière :
Notre âge à son génie offre une ample matière.
Tout change; reproduits sous mille aspects divers,
Nos travers chaque jour enfantent des travers.
Vous voulez enchaîner le démon qui m'inspire;
Soit : mais de la raison rétablissez l'empire,
Réformez les abus, ne peuplez nos salons
Que de sages sans morgue et non pas de Catons;
Corrigez, s'il se peut, ce noble atrabilaire,
Pour qui l'honneur n'est rien s'il n'est héréditaire;
D'un pouvoir qu'ils servaient ces détracteurs outrés,
Encor meurtris des fers dont ils se sont parés;
Ramenez au bon sens la mère de famille
Qui gouverne l'État et néglige sa fille.
Estimons l'étranger sans rire à nos dépens;
Aimons les nouveautés en novateurs prudents :
Que le littérateur se tienne dans sa sphère;
Qu'il vise à l'Institut et non au ministère :
Confondez les partis et qu'il n'en reste qu'un,
Non le vôtre ou le mien, celui du bien commun.
Alors fronder nos mœurs n'est plus qu'un vain délire.
A chanter nos vertus je consacre ma lyre;
Heureux si je fais dire à la postérité
Qu'en vantant mon pays je ne l'ai point flatté!

GRANVILLE.

S'il ne vous tombe pas, par un hasard unique,
Quelque succession de l'Inde ou de l'Afrique,
Dans un lieu trop souvent aux poëtes fatal,
Vous pourrez de Gilbert mourir collatéral.

VICTOR.

Ah! si dans son cercueil Gilbert peut nous entendre!
Quelle ardeur de rimer doit tourmenter sa cendre!
Un instinct généreux, que je ne puis dompter,
Dans ces temps corrompus me pousse à l'imiter.
J'affronte son destin, je l'accepte en partage :
Vertu, gloire, malheur, c'est un noble héritage.

GRANVILLE, à part.

Son fanatisme, au moins, est celui du talent,
De l'honneur!

SCÈNE XII.

VICTOR, GRANVILLE, BERNARD, LUCILE.

VICTOR, à Bernard qui lui rend son rôle.

Vous aussi! vous! et dans quel moment!

BERNARD.

J'ai des intentions vraiment très-pacifiques;
Mais à qui désormais adresser mes répliques?

VICTOR.

Eh! ne deviez-vous pas contre eux vous révolter,
Faire parler mes droits?

BERNARD.

Il faudrait disputer :
C'est pénible; et pour peu que l'on ait l'âme bonne...

VICTOR.

Quand on est bon pour tous, on ne l'est pour personne.
Votre bonté ne veut, ne fait, n'empêche rien.
Mon Dieu! soyez méchant, et faites-moi du bien.

BERNARD, à Lucile.

Viens, suis-moi, mon enfant; jamais je ne querelle.

LUCILE, les larmes aux yeux.

Adieu, monsieur Victor.

VICTOR.

Adieu, mademoiselle.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

VICTOR, GRANVILLE.

VICTOR, tombant dans un fauteuil.

Elle fuit; c'en est fait, allons, j'ai tout perdu.

GRANVILLE.

Pourquoi? soyons d'accord, et tout vous est rendu...
Voyons, dans vos refus persistez-vous encore?

VICTOR.

Toujours, monsieur.

GRANVILLE.

Tenez, ce mot-là vous honore,

A part.

Et je veux... Mais partons, car je l'embrasserais.

SCÈNE XIV.

VICTOR.

Vous avez sur ma tête épuisé tous vos traits,
O destins ennemis! et me voilà tranquille;

Après un moment de silence.

Je n'ai plus rien à perdre... Ah! Lucile! Lucile!
Que d'affronts en un jour, et comme ils m'ont traité!
Ils rejettent ma pièce avec indignité...

Il se lève.

Eh bien! j'en suis content. Elle eût fait leur fortune;
Que pour la demander leur sénat m'importune;
Je veux leur dire à tous : Vous êtes des ingrats.

Il jette tous les rôles dans le foyer.

Je refuse à mon tour, vous ne la joûrez pas.
Muses, que j'honorai d'un culte si funeste,
Ce cœur trompé par vous désormais vous déteste.

Parcourant le théâtre à grands pas.

Et toi, théâtre, adieu; que maudit soit le jour
Où je te confiai ma gloire et mon amour!
Adieu, je t'abandonne aux discordes fatales,
Aux serpents de l'envie, aux démons des cabales;
Loin d'eux et loin de toi je cours chercher la paix,
Et quitte ce foyer pour n'y rentrer jamais.

Il sort précipitamment.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELROSE, MADAME BLINVAL.

BELROSE.

Dieu! quels flots d'amateurs! quel bruit! quelle recette!
Si le spectacle tient, la chambrée est complète.
Notre affiche sans bande étale à tous les yeux
De l'ouvrage nouveau le titre radieux.
Les bureaux vont s'ouvrir, et nos braves cohortes
Dans leur camp retranché se rangent près des portes.
Vous jouez, m'a-t-on dit?

MADAME BLINVAL.

C'est faiblesse, j'ai tort:
Mais comment résister aux prières d'un lord?

BELROSE.

Quoi! ce seigneur anglais vous a rendu visite?

MADAME BLINVAL.

Il sait m'apprécier; je lui crois du mérite.
Mon talent lui plaît fort; d'ailleurs il s'est chargé
De mes débuts à Londres, à mon premier congé.

BELROSE.

Pour l'intérêt d'autrui son ardeur est extrême;
Chez moi, comme chez vous, il s'est rendu lui-même.
Pour trouver Floridore il m'a quitté trop tard;
Mais il a vu Lucile et converti Bernard.
Il connaît donc Victor?

MADAME BLINVAL.

Non.

BELROSE.

Comment! il intrigue,
A courir tout Bordeaux par plaisir se fatigue,
Il perd auprès de nous ses discours et ses pas,
Pour un auteur sans nom et qu'il ne connaît pas?
Quel saint amour de l'art, quel démon littéraire
Tourmente, à nos dépens, cet honnête insulaire?

MADAME BLINVAL.

C'est Estelle.

BELROSE.

Vraiment?

MADAME BLINVAL.

Chut! il m'a tout conté.
C'est une horreur, mon cher, c'est une indignité.
Il croit qu'elle est baronne et même auteur comique,
Que nous représentons son œuvre dramatique.

BELROSE.

Voyez-vous!... Mais alors je ne puis concevoir
Que cette noble veuve ose jouer ce soir.

MADAME BLINVAL.

Autre mystère. On dit que votre ami Granville
L'a vue, a dit trois mots; à ses ordres docile,
Elle joûra.

BELROSE, à part.

J'y suis. Motus sur l'inspecteur!

MADAME BLINVAL.

Mais, pour se délivrer d'un fâcheux spectateur,
Elle a fait grand fracas du danger qu'elle affronte:
Tomber devant milord, elle en mourrait de honte.
Le public jouira du fruit de ses travaux,
Si milord pour ce soir veut bien quitter Bordeaux,
S'enfermer ici près, dans un petit domaine...
Où nous avons dîné le jour de ma migraine.
Honteuse d'une chute ou fière d'un succès,
Elle ira lui porter sa joie ou ses regrets.
Mais la pièce sifflée (et c'est ce qu'elle espère),
Tous deux le lendemain partent pour l'Angleterre.
Notre Anglais s'est soumis, non sans de grands débats:
Il cède, il promet tout, sa foi ne suffit pas:
On veut le voir partir, on ferme la portière,
Et puis, fouette cocher! A peine à la barrière,
Mille noires terreurs assiégent son cerveau!
Si l'on ne donnait pas le chef-d'œuvre nouveau!
Les acteurs balançaient, il faut qu'il les décide:
Il n'y peut plus tenir: soudain on tourne bride,
Et milord dans Bordeaux, en prenant un détour,
Comme un conspirateur rentre au déclin du jour.
Il court chez l'un, chez l'autre, il promet, il supplie,
Parle au nom du public, des beaux-arts, de Thalie,
De la postérité, triomphe, et fait si bien
Qu'on va jouer Victor, qui n'y comprendra rien..

BELROSE.

Eh quoi! vous n'avez pas, d'un esprit charitable,
A Pembrock, en douceur, conté toute la fable?

MADAME BLINVAL.

J'ai fait mieux : je prépare une scène d'effet,
Qui doit être pour lui du plus vif intérêt.
Milord est connaisseur : la belle circonstance
Pour juger du talent des actrices de France!
Il voulait repartir, et je l'ai retenu :
De nous signaler tous le moment est venu,
Ai-je dit, la victoire est sûre, incontestable;
Mais prêtez-nous, vous-même, une main secourable.
Je le presse, il s'enflamme et prend trente billets
Qui, délivrés par lui, porteront l'ordre exprès
D'applaudir, d'entasser éloge sur éloge,
Au premier bruit flatteur échappé de sa loge.
Eh bien! qu'en dites-vous?

BELROSE.

Je vous admire.

MADAME BLINVAL.

Au moins,
La nouvelle entrevue aura quelques témoins.
Vous les figurez-vous, se voyant face à face :
Pembrock tout effaré, qui crie et qui menace,
Qui siffle...

BELROSE.

Eh mais! Victor?

MADAME BLINVAL.

Qu'y faire? c'est fâcheux;
Dans son second ouvrage il sera plus heureux.

BELROSE.

Je l'ai fait prévenir de se rendre au théâtre.
Viendra-t-il?

MADAME BLINVAL.

Pourquoi pas?

BELROSE.

Il est opiniâtre;
Il va se retrancher dans ses grands sentiments.

MADAME BLINVAL.

Il boude? les auteurs sont comme les amants;
Eussions-nous tous les torts que leur fierté nous prête,
Quand nous leur pardonnons, la paix est bientôt faite.
Mais tenez, le voilà : qu'ai-je dit?

BELROSE.

Oui, ma foi!

MADAME BLINVAL.

Je ne puis lui parler, je n'ai qu'une heure à moi :
Je cours à ma toilette.

SCÈNE II.

BELROSE.

Oh! la bonne figure!
Toutefois cet air sombre est d'assez triste augure.

SCÈNE III.

BELROSE, VICTOR.

VICTOR.

Pourquoi m'avoir écrit? dites, que me veut-on?

BELROSE.

Si vous vous en doutiez, vous changeriez de ton.
L'exorde est un peu brusque.

VICTOR.

Il est ce qu'il doit être.
J'ai pris ces lieux en haine et rougis d'y paraître.

BELROSE

Et cependant ce soir votre ouvrage est donné.

VICTOR.

A ne pas le souffrir je suis déterminé.

BELROSE.

Comprenez-vous le sens de ce que vous me dites?

VICTOR.

Encor des pourparlers, des débats, des visites!
Je me lasse à la fin.

BELROSE.

Mais vous touchez au but.

VICTOR.

Non, j'essuierais de vous quelque nouveau rebut,
Quelque affront.

BELROSE.

Eh! pour Dieu! souffrez qu'on vous annonce
Que...

VICTOR.

J'ai pris mon parti, c'en est fait, j'y renonce.

BELROSE.

C'est de lui maintenant que l'obstacle viendra.
Un seul mot!

VICTOR.

C'est en vain.

BELROSE.

Ah! comme il vous plaira.
Puisqu'il en est ainsi, monsieur, je me retire.

VICTOR.

Voyons, saurai-je enfin ce que vous voulez dir

BELROSE.

Que vous seriez puni, si je ne disais rien!
Il faut en convenir, le ciel vous veut du bien;
Tout le monde à présent sous vos drapeaux s'enrôle,
Et d'un commun accord redemande son rôle;
Et cela, s'il vous plaît, par intérêt pour vous.

VICTOR.

Voilà qui me surprend.

BELROSE.

Ainsi nous jouons tous.
Il faudra seulement décider Floridore.

VICTOR.

Devant lui vous voulez que je m'abaisse encore?

BELROSE.

Qui, moi? je ne veux rien.

VICTOR.

Et vous avez raison.

BELROSE.

Tenez ferme, parbleu! ne cédez pas.

VICTOR.

Oh! non...
Et comment voulez-vous d'ailleurs qu'on le décide?

BELROSE.

Il faudrait l'aborder d'un air doux et timide...

VICTOR.

Bien débuter. Après?

BELROSE.

Vous excuser un peu,
Et même le flatter sur son goût, sur son jeu.

VICTOR.

Son jeu! quand il répète il me met au martyre;
Son goût! mes plus beaux vers sont ceux qu'il veut [proscrire.
Le bourreau!

BELROSE.

Lui céder, par le traité de paix,
Ces vers qui sont fort bons, mais qu'il trouve mauvais.

VICTOR.

Morbleu! j'entre en fureur!

BELROSE.

Contenez votre bile.
Floridore s'avance avec monsieur Granville.
Vous pouvez d'un seul mot fixer votre destin;
Dois-je aller endosser mon habit de Frontin?
Eh bien! oui... n'est-ce pas? adieu donc, je vous laisse.
Surtout de la douceur.

SCÈNE IV.

VICTOR.

Dieu! quelle est ma faiblesse!
A caresser un fat forçons-nous un moment:
Ma gloire et mon amour, tout mon sort en dépend.

SCÈNE V.

VICTOR, GRANVILLE, FLORIDORE.

VICTOR, à Floridore.

Est-ce trop présumer de votre complaisance
Que d'implorer de vous un moment d'audience?

FLORIDORE, à Granville.

Vous permettez?

GRANVILLE.

Comment!

FLORIDORE.

Veuillez donc vous asseoir,

Granville s'assied et observe.

A Victor.

Je suis à vous. J'écoute.

VICTOR, se contenant à peine.

On m'a donné l'espoir
Qu'oubliant des débats que moi-même j'oublie...

FLORIDORE.

De quoi donc s'agit-il? de votre comédie?
Je ne la jouerai pas.

VICTOR.

Observez cependant
Que les bureaux, monsieur, s'ouvrent dans un instant.

FLORIDORE.

Comment donc, sur l'affiche on n'a pas mis de bande?

VICTOR.

Non, le public attend.

FLORIDORE.

Que le public attende.
Je ne la jouerai pas.

VICTOR.

Si...

FLORIDORE.

J'y suis résolu.

VICTOR.

Si je sacrifiais ce qui vous a déplu.

FLORIDORE.

Mon rôle, j'en suis sûr, ne fera pas fortune.

VICTOR.

Pourquoi?

FLORIDORE.

Pour cent raisons.

VICTOR.

Je n'en demande qu'une.

FLORIDORE.

Si j'en veux jusqu'au bout détailler les défauts,
Je ne finirai pas...

VICTOR.

Mais encore...

FLORIDORE.

Il est faux.
Je prête au ridicule enfin dans votre ouvrage.

VICTOR, se laissant emporter par degrés.

Ce n'est pas vous, monsieur, mais votre personnage.

FLORIDORE.

Tenez, d'un bout à l'autre il le faudra changer.

VICTOR.

Y songez-vous, ô ciel!

FLORIDORE.

C'est à vous d'y songer.
En tout cas, il ne peut qu'y gagner, ce me semble.

VICTOR.

Valût-il cent fois mieux, que deviendra l'ensemble?

FLORIDORE.

Ce n'est pas mon affaire.

VICTOR, hors de lui.

Eh! c'est la mienne à moi.
A quel titre, après tout, par quelle étrange loi,
Usurpant sur mon sort un pouvoir despotique,
M'osez-vous en tyran dicter votre critique?
Quand je vous lus ma pièce, elle obtint votre voix;
Il fallait exercer la rigueur de vos droits.
Ai-je demandé grâce? Un éloge unanime
Sur vos scrutins flatteurs consigna votre estime.
Les démentirez-vous; et votre jugement
Balancera-t-il seul le commun sentiment?
Ce qui vous parut bon, vous semble pitoyable;
Votre humeur peut changer, mais l'art reste immuable;
Mais des torts de l'auteur l'ouvrage est innocent.
Vous redoutez pour vous le revers qui m'attend?
Ne peut-on siffler l'un sans déshonorer l'autre?
C'est mon ouvrage enfin qu'on donne, et non le vôtre.
Et savez-vous, monsieur, par quels soins, quels ennuis,
Quel sacrifice entier de mes jours, de mes nuits,
Par quels travaux sans fin, qu'ici je vous abrége,
J'ai payé d'être auteur le fâcheux privilége?
Ce rôle que proscrit votre légèreté
Je l'ai conçu longtemps, et longtemps médité.
Ces vers, dont votre goût s'irrite et s'effarouche,
Ne sont pas sans dessein placés dans votre bouche.
Mais non, de juger tout le droit vous est acquis,
Et c'est à tout blâmer que brille un goût exquis.
Jugez donc, sans appel prononcez au théâtre,
Et recueillez l'encens d'une foule idolâtre.
Quand poussés par l'humeur, ou par votre intérêt,
Vous portez au hasard votre infaillible arrêt,
Notre partage à nous, misérables esclaves,
C'est de bénir vos lois, d'adorer nos entraves,
Et de prendre pour nous en toute humilité
Les affronts d'un sifflet par vous seul mérité.

FLORIDORE.

C'est éloquent; d'honneur, le dépit vous inspire.
Ce ton pourrait blesser, s'il ne faisait pas rire.
Vous vous plaignez de nous; d'où vient? Le comité
Reçoit votre grand œuvre à l'unanimité;
Après six ans au plus, par faveur singulière,
Le comité consent à le mettre en lumière.
On répète vos vers, et pendant cinq grands mois
On fatigue pour vous sa mémoire et sa voix.
Un passage déplaît, je demande, j'exige,
Dans son seul intérêt, que monsieur le corrige,
Monsieur prend feu soudain, c'est un bruit, des éclats...
On juge toujours mal quand on n'approuve pas,
Je le sais; mais pourtant c'est fort mal reconnaître
Les bontés que pour vous on a laissé paraître.

VICTOR.

Vos bontés! secourez ma mémoire en défaut:
Où sont donc ces bontés que vous prônez si haut?
Écouter les auteurs qui vous en semblent dignes,
Quel généreux effet de vos bontés insignes!
Un rôle qui vous plaît est par vous accepté;
Il doit vous faire honneur, n'importe, c'est bonté.
Dans l'espoir qu'un succès doublera vos richesses,
Vous poussez la bonté jusqu'à jouer nos pièces;
J'eus tort de l'oublier, et vous avez raison:
Je suis ingrat, monsieur, comme vous êtes bon.

FLORIDORE.

Tout beau, monsieur l'auteur! Comment, du persifflage!
Nous saurons vous forcer à changer de langage;
Nous verrons qui de nous doit faire ici la loi.
On ne vous jouera pas.

VICTOR.

Qui l'empêchera?

FLORIDORE.

Moi.

VICTOR.

Vous!

FLORIDORE.

Moi-même, et je cours...

VICTOR, en fureur.

Restez, il faut m'entendre :
A chercher vos mépris m'aurait-on vu descendre,
Sans cet espoir secret qu'enfin la vérité
Devait en me vangeant consoler ma fierté?
Certes c'est une audace étrange et merveilleuse
Qu'elle ait pu violer votre oreille orgueilleuse;
Mais quoique vous fassiez, vous ne la fuirez pas :
Pour vous en accabler je m'attache à vos pas.

Il le saisit par le bras.

De l'art où vous brillez quand vous plaidez la cause,
Vous nous exagérez les devoirs qu'il impose :
Mais les remplissez-vous? Que sont-ils devenus,
A quoi les bornez-vous ces devoirs méconnus?
A promener vos fronts de couronne en couronne,
Du midi dans le nord, du Rhin à la Garonne,
A guider sur le Cours un char bien suspendu,
Signer chez le caissier quand son compte est rendu,
A bâtir des châteaux, à planter des parterres,
A courir mille arpents sans sortir de vos terres;
Et vivant en seigneurs, de la cour éloignés,
A remplir de vous seuls un bourg où vous régnez!

FLORIDORE.

Monsieur...

VICTOR, le retenant par le bras.

Vous m'entendrez. Oui, par votre indolence
Le théâtre avili marche à sa décadence.
Que de vieux manuscrits, qui sont encor nouveaux,
Dans vos cartons poudreux ont trouvé leurs tombeaux!
Que d'enfants inconnus du vivant de leurs pères,
En paraissant au jour sont nés sexagénaires,
Et mutilés par vous quand vous nous les offrez,
Réduits à votre taille, énervés, torturés,
Ne rendent à l'oubli, qui soudain les réclame,
Que des corps en lambeaux, sans vigueur et sans âme!
Contre tant de dégoûts que peuvent les auteurs?
Désespérés enfin d'un siècle de lenteurs,
Ils ravalent leur muse aux jeux du vaudeville,
Aux tréteaux de la farce où votre orgueil l'exile.
Ainsi périt en eux, dès leurs premiers essais,
Le germe des beaux vers et des nobles succès.
Tout périt; vous frappez notre littérature
Dans sa gloire passée et sa splendeur future...
Je le sais, ma franchise est un crime à vos yeux,
Je vois que je me perds, mais j'aime cent fois mieux
Tenir du travail seul une obscure existence,
En creusant un sillon vieillir dans l'indigence,
Sans espoir de repos, de fortune et d'honneur,
Que mendier de vous ma gloire ou mon bonheur.
Adieu.

GRANVILLE, se levant, ramène Victor, et lui dit froidement en montrant Floridore.

Monsieur jouera.

FLORIDORE.

Moi!

VICTOR.

Monsieur?

GRANVILLE.

Lui, vous dis-je.

FLORIDORE.

Jamais.

VICTOR.

En ma faveur vous feriez ce prodige?
Quoi! sans conditions?

GRANVILLE.

La seule que j'y mets,
C'est de vous assurer si vos acteurs sont prêts.
Pour monsieur, rien ne presse; il entre au second acte.
Allez donc, mais sur l'heure, ou bien je me rétracte.

VICTOR.

J'obéis...

GRANVILLE, lui tendant la main.

Touchez là... mon cher, embrassons-nous.

VICTOR, se jetant dans ses bras.

Ah! monsieur l'inspecteur, j'étais perdu sans vous.

SCÈNE VI.

GRANVILLE, FLORIDORE.

FLORIDORE.

Qu'entends-je? Se peut-il! mais il est en délire.

GRANVILLE, froidement.

Non pas.

FLORIDORE.

Monsieur serait...

GRANVILLE, avec dignité.

Je n'ai rien à vous dire.

FLORIDORE.

Monsieur l'éprouve assez par nos égards pour lui;
Près de nous le mérite est le meilleur appui.
Avant d'être connu vous aviez mon suffrage;
L'auteur n'est rien pour moi, je ne vois que l'ouvrage.

GRANVILLE, tirant son manuscrit de sa poche.

J'en ai la preuve en main.

FLORIDORE.

Que le vôtre m'a plu!
A peine je l'avais qu'aussitôt je l'ai lu.

GRANVILLE.

Je rends pleine justice à votre promptitude.

FLORIDORE.

De lire tout ainsi j'ai la bonne habitude.

GRANVILLE.

Quel travail!

FLORIDORE.

Avec moi l'on n'attend pas son tour;
Lu, présenté, reçu, le tout dans un seul jour;
Et l'on vient m'accuser!

GRANVILLE.

C'est pure calomnie.

FLORIDORE.

Vous pouvez, d'après moi, juger la compagnie.
Même goût, même tact, même sincérité,
Dans ses décisions même esprit d'équité:
En vain votre croyance un moment fut séduite;
A d'insolents discours j'oppose ma conduite:
Et si quelque imposteur nous noircit près de vous,
A votre manuscrit nous en appelons tous.

GRANVILLE, lui remettant le manuscrit.

Eh bien! qu'il vous réponde.

FLORIDORE, l'ouvrant.

O ciel! est-il possible?
Je suis sûr d'avoir lu...

GRANVILLE.

Mais moi, juge infaillible,
Je suis encor plus sûr de n'avoir rien écrit.
Ah! ah! vous pâlissez devant ce manuscrit!
Voilà qui vous confond, et qui prouve, j'espère,
Que vous êtes actif, juste, et surtout sincère.

FLORIDORE.

Monsieur...

GRANVILLE

Cher président, j'estime qu'avant peu,
Vous et vos conseillers, vous allez voir beau jeu.

FLORIDORE.

Daignez...

GRANVILLE.

Vous êtes pris. De votre république
Vous avez compromis l'orgueil tragi-comique.
Ses membres, grâce à vous, vont être bafoués;
Vous jouez tout le monde, et je vous ai joués.

FLORIDORE.

Mais que vous ai-je fait?

GRANVILLE.

Et ce brave jeune homme,
Qu'ici pour son talent chacun de vous renomme,
Que chacun persécute, il a beau supplier:
Comment le traitez-vous? Comme un mince écolier.
Vous semblez à plaisir lasser sa patience;
Vous détruisez d'un mot sa plus chère espérance;
Que vous a-t-il fait, lui? Je prétends le venger.

FLORIDORE.

Y songez-vous? ô ciel!

GRANVILLE.

C'est à vous d'y songer.

FLORIDORE.

Vous me perdez, monsieur.

GRANVILLE.

Ce n'est pas mon affaire
Vous le disiez tantôt.

FLORIDORE.

Voyons, que puis-je faire?
Comment vous désarmer?

GRANVILLE.

Victor vous l'apprendra.

FLORIDORE.

Moi, je consentirais...

GRANVILLE.

Tout comme il vous plaira.
La chose en vaut la peine et j'en verrai l'issue.
Ah! ma pièce vous plaît! mais puisqu'elle est reçue,
Dût la troupe en fureur conjurer contre moi,
Morbleu! vous la jouerez ou vous direz pourquoi.

FLORIDORE.

Si je ne puis, monsieur, vous prouver mon estime
Qu'en vous sacrifiant un courroux légitime,
Je reprendrai mon rôle.

GRANVILLE.

A la fin, c'est parler.

FLORIDORE.

Dans quelques jours.

GRANVILLE.

Ce soir.

FLORIDORE.

Vous voulez m'immoler,
Sans pitié, sans égards...

GRANVILLE.

Adieu; cet opuscule
Ne vous couvrira pas d'un petit ridicule.
Je vais le publier, et dans l'avant-propos
En votre honneur et gloire imprimer quelques mots,
Et je veux que demain tout Bordeaux se régale
Des charmantes douceurs de crier au scandale,
Fasse pleuvoir sur vous cent couplets de chanson,
Qu'un rire inextinguible éclate à votre nom,
Qu'un orchestre inhumain en sifflant vous salue,
Au théâtre, au foyer, sur le Cours, dans la rue,
Et forme en bruits aigus un chorus d'opéra,
Dont la fureur des vents jamais n'approchera.
Pour un indifférent l'aventure est commune:
Mais pour un inspecteur c'est un coup de fortune.

FLORIDORE.

Ce nom si redouté m'inspire peu d'effroi,
Monsieur ; par la menace on n'obtient rien de moi...
Je jouerai, mais pour vous dont l'estime m'est chère,
Pour un public nombreux qu'avant tout je révère;
Enfin pour ce Victor qui n'est pas sans talent,
Une tête de feu !... mais un cœur excellent.
Je l'ai toujours aimé ; je le vois qui s'avance :
Adieu, pour le succès j'ai beaucoup d'espérance.

Il sort.

SCÈNE VII.

GRANVILLE, VICTOR, BELROSE, LUCILE, MADAME BLINVAL, ESTELLE, BERNARD.

LUCILE, à Granville.

Floridore vous quitte ; est-il vrai qu'à vos soins
Nous devrons le bonheur ?...

GRANVILLE.

Je l'espère du moins :
Floridore à vos vœux cesse d'être contraire.
Malheureux ce matin de n'avoir pu vous plaire,
En termes assez durs j'ai reçu mon congé;
Je vous gardais rancune et je me suis vengé.

VICTOR.

Ah ! ce trait généreux !...

GRANVILLE.

Dans une loge en face
En amateur zélé je cours prendre ma place.

Il sort.

ESTELLE, à part.

Milord est loin d'ici, je ne redoute rien.

BELROSE, bas à madame Blinval.

Milord est dans sa loge.

MADAME BLINVAL.

Allons, tout ira bien.
Je me sens inspirée.

LUCILE.

Et moi je perds courage.

BERNARD.

Moi, j'ai tous mes moyens et mon jeu sera sage.

Regardant sa montre.

Sept heures vont sonner ; dans la salle on attend :
Est-on prêt ?

VICTOR, dans le plus grand trouble.

Oui, frappez.

Bernard sort.

Dans ce dernier moment
Je veux... j'ai mille avis à vous donner encore.
Comment vous enflammer du feu qui me dévore?

A madame Blinval.

Que votre noble ardeur ne se démente pas;
Madame, de l'aplomb, surtout point d'embarras.
Lucile, au nom du ciel! faites tête à l'orage.

A Belrose.

Entrez bien dans l'esprit de votre personnage,
Belrose, du mordant, du nerf, de la chaleur...
Et votre grand couplet, le savez-vous par cœur?

A Estelle.

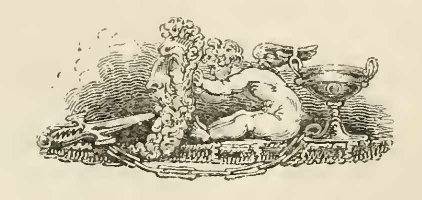
C'est sur votre récit que mon espoir se fonde;
Que votre verve entraîne, enlève tout le monde!

On frappe les trois coups.

Sauvez le dénoûment... Dieu ! j'entends le signal.

Ils sortent.

Je ne vous retiens plus... Voici l'instant fatal.
Quel silence ! écoutons... Je crois qu'on entre en scène...
Je suis devant mon juge ; ah ! ce n'est pas sans peine !



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

VICTOR, LUCILE.

LUCILE.

Au gré de vos désirs je vois tout succéder,
Et la victoire enfin semble se décider.

VICTOR.

Puisse le dernier acte emporter les suffrages! [mages,
Vous passez mon espoir; par quels soins, quels hom-
Vous payer d'un succès que je ne dois qu'à vous?
Non, jamais votre voix n'eut un accent plus doux,
Jamais la passion ne fut plus naturelle.

LUCILE.

Notre amour m'inspirait... Victor, je me rappelle
La scène de l'aveu que vous redoutiez tant :
J'avais le cœur serré moi-même en l'écoutant;
L'orchestre était muet, le parterre en balance...
Un murmure enchanteur a rompu le silence.
Je crois l'entendre encor.

VICTOR.

Belrose était troublé;
Il perdait la mémoire.

LUCILE.

Oui, mais je l'ai soufflé.
Qu'on retient aisément des vers tels que les vôtres!
Je n'ai lu que mon rôle et je sais tous les autres.

VICTOR.

Que n'êtes-vous mon juge! Est-il vrai? quoi! demain,
Ce soir, dans un moment, j'obtiendrais votre main!
Je devrais tout l'éclat, le bonheur de ma vie,
Ma première couronne, à ma meilleure amie!
Quel charmant avenir embellira des nœuds
Formés par deux amants sous cet auspice heureux!...
Mais, Lucile, où m'emporte une joie insensée?
Ma sentence peut-être est déjà prononcée.

LUCILE.

Ne tremblez point; que sert de vous troubler ainsi?
Imitez-moi...

VICTOR.

Je crois que vous tremblez aussi...
Allons, point de faiblesse, et d'une âme assurée
Défions...

SCÈNE II.

VICTOR, LUCILE, BLINVAL.

BLINVAL.

Floridore a manqué son entrée.

VICTOR.

Je suis perdu, trahi; c'est une indignité!
Le public...

BLINVAL.

Le public ne s'en est pas douté;
Mais moi, qui connaissais...

VICTOR.

Que le ciel vous confonde!

LUCILE.

Il m'a fait une peur!

BLINVAL.

Voilà pourtant le monde!
Soyez officieux, rendez service aux gens;
On en est bien payé.

LUCILE.

Vos avis obligeants
Ne seront pas perdus. J'entre après Floridore;
De peur qu'un accident ne vous ramène encore,
Je cours jouer ma scène, et j'espère, au retour,
Par un tout autre avis l'obliger à mon tour.

SCÈNE III.

VICTOR, BLINVAL.

BLINVAL.

Je le voudrais aussi; mais...

VICTOR.

Quoi? soyez sincère.
Hélas! je le vois bien, vous ne l'espérez guère.

BLINVAL.

Je suis dans l'embarras... Je crains de vous fâcher.

VICTOR.

Qu'est-il donc arrivé ? c'est trop me le cacher.

BLINVAL.

Ah ! çà, du cœur!

VICTOR.

Un bruit de funeste présage
Aurait-il...

BLINVAL.

Jusqu'ici rien n'annonce un orage.

VICTOR.

Ah !

BLINVAL.

J'entends éclater des bravos imprévus,
A mille traits d'esprit que je n'avais pas vus ;
Mais...

VICTOR.

Toujours mais. Voyons, parlez avec franchise;
Dites la vérité.

BLINVAL.

Que voulez-vous qu'on dise?
Chacun a son avis.

VICTOR.

Et le vôtre en est un.

BLINVAL.

Vous écrivez, mon cher, pour les gens du commun...
Des mœurs qu'on voit partout... rien n'y sent son grand monde;
Dans votre pièce enfin la bourgeoisie abonde.
Pas un comte , un marquis , pas un petit baron ,
Pour ennoblir un peu...

VICTOR.

Chrysale, Ariste, Orgon,
Pour être des bourgeois, sont-ils d'un bas comique?
Il semble, en écoutant cette absurde critique,
Qu'on déroge au théâtre, et qu'on n'a pas bon air
De rire d'un bon mot, s'il n'est d'un duc et pair.
Intérêt , vérité, naturel sans bassesse,
Voilà pour le public les titres de noblesse.

BLINVAL.

Vous vous fâchez?

VICTOR.

Non pas!

BLINVAL.

Est-ce ma faute à moi,
Si votre dénoûment m'inspire de l'effroi?

VICTOR.

Mon dénoûment, ô ciel !

BLINVAL.

Je souhaite qu'il passe.

VICTOR.

En quoi vous déplaît-il?

BLINVAL.

C'est délicat...

VICTOR.

De grâce,
Est-il trop lent, trop froid, ou bizarre, ou brusqué?
Eh! parlez donc !

BLINVAL.

Il est... il est... il m'a choqué.

VICTOR.

La raison?

BLINVAL.

La raison !.. je viens de vous la dire.

VICTOR, furieux.

Je n'y tiens plus!

BLINVAL.

Paix, paix, allons, je me retire.
Vous vous fâchez.

VICTOR, brusquement.

Bonsoir.

SCÈNE IV.

VICTOR.

Un éloge est charmant;
Il enivre un auteur qui l'obtient justement;
Son talent s'en accroît, tout lui semble possible.
La critique d'un sot est encor plus sensible!
Eh quoi ! mon dénoûment qu'on a trouvé si bon...
Il a tort... très-grand tort... Dieu! s'il avait raison...
J'ai plaint cent fois Damis dans la Métromanie;
Mais, au fond d'un château quand son mauvais génie
L'abandonne à l'horreur d'un noir pressentiment,
Il est seul, nul fâcheux n'irrite son tourment,
Il n'a dans ses terreurs d'ennemi que lui-même;
Si son malheur est grand, ma misère est extrême.
Horrible, insupportable : accablé d'embarras,
Pressant l'un, soufflant l'autre, arrêté par le bras,
Pour qu'un indifférent me flatte ou me censure,
Je vois tous les regards poursuivre ma figure.
Comment cacher mon trouble? où fuir les curieux?
Eh bien! regardez-moi, traîtres, de tous vos yeux...
Un pauvre auteur qui tombe est-il une merveille?
Qu'entends-je? un bruit sinistre a frappé mon oreille.

Non... ma tête se perd.. O toi, que ton destin
Pousse pour ton malheur dans ce fatal chemin,
Qui crois le voir semé de lauriers et de roses,
Viens, contemple mon sort, et poursuis si tu l'oses.

SCÈNE V.

VICTOR, PEMBROCK.

PEMBROCK, dans la coulisse.

Je veux entrer, faquins, et c'est trop m'arrêter;
Je suis milord Pembrock, faut-il le répéter?

VICTOR.

Encore un importun.

PEMBROCK.

Ah! je vois un artiste!
Apprenez...

VICTOR, voulant s'en aller.

Pardon, mais...

PEMBROCK.

En vain on me résiste;
Mon bras s'est exercé sur vos laquais dorés :
J'ai forcé la consigne et vous m'écouterez.
Voyez la perfidie !...

VICTOR.

Eh! chacun son affaire.

PEMBROCK.

C'est elle, j'en suis sûr!

VICTOR.

Qui vous dit le contraire ?

PEMBROCK.

Ah! vous convenez donc enfin qu'on m'a trompé?
Achevez! le seul mot qui vous est échappé
Prouve que rien ici n'est pour vous un mystère :
Vous parlerez.

VICTOR.

Morbleu!

PEMBROCK.

Vous ne pouvez vous taire.

VICTOR.

Est-on plus malheureux?

PEMBROCK.

Hem! quelle trahison!

VICTOR.

C'est être assassiné d'une horrible façon!

PEMBROCK.

Horrible! ah! oui, monsieur, horrible! abominable!

VICTOR.

Voulez-vous me laisser, fâcheux impitoyable ?

PEMBROCK.

Nommez-moi la suivante.

VICTOR.

Estelle.

PEMBROCK.

C'est son nom!
Elle est actrice?

VICTOR.

Eh! oui; que serait-elle donc?

PEMBROCK.

Figurez-vous, monsieur, que l'œil fixé sur elle,
Je crus pendant longtemps ma lorgnette infidèle;
Mais au quatrième acte où, pour tromper Frontin,
L'ingrate dit : je t'aime, et lui promet sa main,
J'ai reconnu sa voix, ce ton fait pour séduire,
Cet accent de l'amour...

VICTOR, enchanté.

La scène a donc fait rire?

PEMBROCK.

Pas moi, je vous le jure; indigné, furieux,
J'ai déserté ma loge et j'accours en ces lieux,
Eût-elle d'Apollon tous les dons en partage,
Puis-je lui pardonner un si sanglant outrage?
Je veux, je veux la voir; guidez-moi.

VICTOR.

Pas du tout!
Vous troubleriez son jeu.

PEMBROCK.

Je la suivrai partout,
En criant que l'auteur de la pièce qu'on donne...

VICTOR.

Eh bien!

PEMBROCK.

En fausseté ne le cède à personne.

VICTOR, furieux.

Ah! pour le coup!...

PEMBROCK.

Qu'il faut dans les prisons du roi
Lui faire apprendre un peu...

VICTOR, criant.

Mais cet auteur, c'est moi.

PEMBROCK.

Vous?

VICTOR.

Moi, qui n'entends rien à vos mésaventures,
Et veux avoir raison, monsieur, de vos injures.

PEMBROCK.

Mais c'est une caverne, et jamais les enfers
N'ont conçu...

SCÈNE VI.

VICTOR, PEMBROCK, ESTELLE.

ESTELLE, à Victor.

Venez donc, sur mes trois derniers vers
Je veux vous consulter.

PEMBROCK.

Ah! vous voilà, traîtresse!

ESTELLE, tombant dans les bras de Victor.

C'est milord, je me meurs!

VICTOR.

Elle tombe en faiblesse!
Ciel! et mon dénoûment!

PEMBROCK.

Manéges superflus!

VICTOR.

A quoi tient un succès?

PEMBROCK, à Estelle.

Vous ne m'y prendrez plus.

ESTELLE, d'une voix éteinte.

Si vous saviez, milord...

VICTOR.

De grâce, après la pièce...

PEMBROCK.

Malgré tous vos détours, je vous connais, princesse.

ESTELLE, se relevant avec dignité.

Eh bien! tout est rompu, mais je ne prétends pas
Souffrir de vos fureurs les scandaleux éclats.

PEMBROCK.

Quelle audace! ah! monsieur, l'auriez-vous bien pu [croire?

VICTOR.

Elle est capable au moins d'en perdre la mémoire.

PEMBROCK.

Le grand mal!

VICTOR.

Tout conspire à me désespérer.

ESTELLE, ouvrant son rôle.

A Victor.

Voilà bien, n'est-ce pas, comme je dois entrer?

VICTOR.

A merveille!

PEMBROCK.

Avant tout, perfide, il faut me rendre...

ESTELLE.

Vos lettres! oui, milord.

PEMBROCK.

Non pas.

ESTELLE, lisant.

« Veuillez l'entendre
» Ce fils, de vos vieux jours l'espérance et l'appui;
» Il est devant vos yeux, il m'écoute, et c'est lui. »

VICTOR, frappant des mains.

Bien! bien!

PEMBROCK.

C'est une horreur, mais ma vengeance est prête.

VICTOR, à Estelle.

Et dans votre récit...

ESTELLE.

Aucun vers ne m'arrête.
Je cours à ma réplique.

SCÈNE VII.

VICTOR, PEMBROCK.

VICTOR, à Pembrock, qui s'élance pour sortir.

Où voulez-vous aller?

PEMBROCK.

D'un concert de sifflets je veux la régaler.

VICTOR.

Juste ciel! arrêtez. Demain, si bon vous semble...

PEMBROCK.

Son récit finira par un morceau d'ensemble;
J'ai trente bons amis.

VICTOR.

Calmez votre courroux.

PEMBROCK.

J'y cours.

VICTOR.

Vous n'irez pas.

PEMBROCK.

Mais quel homme êtes-vous?
Quand je prétends rester, vous voulez que je sorte,
Et, quand je veux sortir, vous me fermez la porte!

VICTOR, suppliant.

Ma pièce...

PEMBROCK.

C'est en vain.

VICTOR.

Craignez mon désespoir.

PEMBROCK.

Fût-il cent fois plus grand, je sifflerai ce soir.

VICTOR.

Je ne me connais plus...

PEMBROCK.

Laissez-moi.

VICTOR.

Par saint George,
Si vous faites un pas...

PEMBROCK.

Il me prend à la gorge!
Au meurtre! à l'assassin!

SCÈNE VIII.

VICTOR, PEMBROCK, LUCILE, PUIS ESTELLE, FLORIDORE, BELROSE.

LUCILE, accourant.

Succès, succès complet!

PEMBROCK.

Ouf! s'il était tombé, le bourreau m'étranglait.

VICTOR, à Lucile.

Mon cœur suffit à peine au transport de ma joie.

BELROSE, montrant Pembrock.

Messieurs, je vois un Grec dans les remparts de Troie.

PEMBROCK, en fureur.

Adieu, foyer maudit, et vous, acteurs, auteurs,
Vous tous, qui vous couvrez de masques imposteurs,
Adieu; je vais chercher quelque cité déserte,
Où jamais le démon n'amène pour ma perte
Fille ou veuve obstinée à me faire enrager,
Ni d'auteur furieux qui me veuille égorger.

Il sort.

BELROSE.

Fussiez-vous par delà les colonnes d'Alcide,
Vous y pourrez encor trouver une perfide.

SCÈNE IX.

VICTOR, LUCILE, ESTELLE, FLORIDORE, BELROSE.

BELROSE, s'approchant d'Estelle d'un air goguenard.

C'était un bon parti; mais à défaut d'un lord,
Un garçon très-honnête et que j'estime fort...

ESTELLE.

Vous en dites du bien, à coup sûr c'est vous-même.

BELROSE.

Si je me proposais...

ESTELLE.

Mon malheur est extrême;
Mais il faudrait, je pense, être en horreur aux dieux,
Pour choisir aussi mal, ou ne pas trouver mieux.
Vous, messieurs, pour Bordeaux cherchez une soubrette!

BELROSE, lui offrant la main.

Les gens de milady!... Que milady permette...

Elle sort.

SCÈNE X.

VICTOR, LUCILE, FLORIDORE, BELROSE.

BELROSE.

Elle enrage!

FLORIDORE, à Victor.

Il nous reste à vous féliciter;
Présentez une pièce, on va la répéter.

VICTOR.

Mais...

FLORIDORE.

Le tour de faveur, c'est à vous qu'on le donne.

VICTOR.

Non, monsieur, mon bonheur ne doit nuire à personne.

LUCILE.

Bon Victor!

VICTOR.

Et Bernard?

BELROSE.

D'un air très-amical
Il cause avec Granville. Agamemnon-Blinval
Vient de se retirer sans tumulte, sans pompe,
En murmurant tout bas que le public se trompe.

A Lucile.

Comme votre succès met sa femme aux abois,
Ils sont sortis d'accord pour la première fois.
Ils s'aiment par vengeance.

SCÈNE XI.

VICTOR, LUCILE, FLORIDORE, BELROSE, GRANVILLE, BERNARD.

BERNARD, à Victor.

Ah! que je vous embrasse!
Est-il quelque chagrin qu'un si beau jour n'efface?
La poésie, oui-dà, n'est pas un vil métier,
C'est un art, mais un art qu'on ne peut trop payer.

GRANVILLE, à Victor, en lui montrant ses mains.

Hem! vous ai-je servi d'une ardeur sans égale?
Quand pour le soutenir j'ameutais la cabale,
Je prêtais à l'ouvrage un secours superflu:
Que voulez-vous, mon cher, je ne l'avais pas lu.

BERNARD, mettant la main de Lucile dans celle de Victor.

Elle est à toi.

LUCILE.

Victor !

VICTOR.

Tant de bonheur m'oppresse...

GRANVILLE.

Et moi, qui veux ma part dans la commune ivresse,
De deux cent mille francs je dote les époux.

VICTOR, avec dignité.

Monsieur !

BERNARD.

Il a ce droit.

LUCILE, à Granville.

Qui remercîrons-nous ?

GRANVILLE.

Demandez à Belrose.

BELROSE.

Un auteur, un confrère.

GRANVILLE.

Non pas, non; Floridore est instruit du contraire.

FLORIDORE, s'inclinant.

Monsieur est inspecteur.

GRANVILLE.

Non; consultez Bernard;
Il vous dira...

BELROSE, étonné.

Qui diable es-tu donc par hasard?

GRANVILLE.

Je suis, puisque personne ici ne le devine,
Ce qu'il faut que je sois pour doter ma cousine,
Et l'embrasser.

LUCILE, à Bernard.

Comment?

BERNARD.

Ne t'ai-je pas parlé...

LUCILE, vivement.

Ah! d'un mauvais sujet qui s'était exilé...

GRANVILLE.

A Lucile. A Victor.

C'est moi... Je t'ai prédit, cher nourrisson du Pinde,
Quelque succession de l'Afrique ou de l'Inde;

Lui présentant un portefeuille.

Je te l'apporte, tiens...

VICTOR, le refusant.

Eh! de grâce, un moment.

BERNARD.

Prenez, vous saurez tout, j'ai vu le testament.
Il se fera prier pour être légataire!

BELROSE.

Me voilà, moi, voyons; je me laisserai faire.

Bernard prend le portefeuille.

FLORIDORE, avec dépit.

Que n'ai-je su plus tôt!...

GRANVILLE.

Veuillez me pardonner;
Tout n'est que fiction, hormis le déjeuner.
Pour réparer mes torts, j'entends qu'il soit splendide,
Qu'à trois actes pompeux l'allégresse y préside,
Qu'on y verse à grands flots et Champagne et Médoc,
Et que madame Estelle y trinque avec Pembrock.

A Victor.

Toi, retiens bien ceci : le talent d'un poëte
Avorte dans le monde et croît dans la retraite.
Que d'oisifs du bon ton, ardents à t'inviter,
De frivoles devoirs viendront t'inquiéter!
Ne va pas, amoureux d'un brillant esclavage,
Jouer d'homme amusant le triste personnage,
Te travailler sans fruit à saisir l'à-propos,
Et consumer ta verve en stériles bons mots.
Crains les salons bruyants, c'est l'écueil à ton âge;
Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage.
Poursuis, soutiens l'honneur de tes premiers essais;
Qu'en mer, sous l'équateur, j'apprenne tes succès,
Et qu'un jour, comme moi, courant la terre et l'onde,
La gloire de ton nom fasse le tour du monde.

BELROSE, montrant Victor.

Bornons-nous à l'Europe, et, s'il en fait le tour,
Que dans un bon fauteuil il dorme à son retour !



EXAMEN CRITIQUE

DES COMÉDIENS,

PAR M. ÉVARISTE DUMOULIN.

Faut-il s'étonner si, depuis quelque temps, la poésie dramatique et la haute littérature sont tombées en France, à un petit nombre d'exceptions près, dans une sorte de discrédit, et si Melpomène et Thalie semblent exilées de la patrie de Corneille et de Molière? Après les secousses terribles qu'elle a éprouvées, la France pouvait espérer de se reposer enfin de ses conquêtes, de sa gloire et de ses malheurs; les beaux-arts, enfants de la paix et de la liberté, allaient reprendre leur empire; les poëtes allaient monter leur lyre, lorsqu'au moment même où nous pouvions espérer tant de paisibles dédommagements, de nouvelles tribulations viennent nous assaillir; lorsque après tant de revers presque oubliés la nation se trouve menacée de perdre le fruit de ses pénibles et glorieux sacrifices; lorsqu'on veut lui ravir ses droits toujours reconnus et jamais consolidés; lorsque enfin les paisibles habitants des chaumières, comme les plus opulents citadins, sont également troublés dans leur sécurité, menacés dans leur avenir, dans leurs intérêts les plus chers et les plus sacrés. On se plaint de ce que la politique occupe tous les esprits, absorbe toutes les idées; c'est que la politique, telle que l'entendent aujourd'hui la plupart des gouvernements, est hostile contre les peuples; que les peuples instruits et éclairés sentent les dangers qu'ils courent; que tous leurs vœux, toutes leurs pensées, doivent tendre exclusivement à éviter les écueils sans nombre, les piéges funestes qu'on sème partout sous leurs pas, et qu'ils veulent avant tout s'affranchir du despotisme qui les menace et du jésuitisme qui les envahit.

Tout semble conspirer d'ailleurs à la ruine de ce bel art qui réjouissait la France, selon la naïve expression du bon, de l'inimitable Lafontaine; les ridicules des grands sont privilégiés par les suppôts de la police; leurs vices, leurs travers sont saisis comme des marchandises de contrebande par les douaniers de la pensée, et les tartufes de religion et de politique sont protégés partout, même sur la scène. Certes c'est aujourd'hui, plus encore qu'à l'époque où *les Comédiens* furent joués pour la première fois, qu'on peut dire :

> Le théâtre français marche à sa décadence.

Tout l'y conduit, tout l'y pousse avec violence; les poëtes comiques sont réduits au silence et à l'inaction; on dirait qu'on veut déshériter la France de la plus belle portion de sa gloire. Figaros modernes, les dictateurs de la censure disent tout bas aux auteurs, car il n'est plus permis de le leur répéter tout haut sur le théâtre : « Pourvu que vous ne parliez en vos pièces, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, » ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de » l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui » tienne à quelque chose, vous pouvez tout dire librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. » Si Beaumarchais eût écrit de nos jours, il aurait ajouté : « Gardez-vous surtout de prononcer un seul mot qui » puisse alarmer les faux dévots, blesser ces hommes » que vous rencontrez à chaque pas, *qui font de dévotion métier et marchandise,* et qui, transigeant avec » les objets les plus sacrés, répètent qu'*il est avec le ciel* » *des accommodements.* »

Le monde pullule aujourd'hui de ces gens qui pensent et disent avec Don Juan :

« L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices » à la mode passent pour vertus. La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui » l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la » découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et » chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais » l'hypocrisie est un vice privilégié, qui de sa main » ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos » d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. » Qui en choque un se les attire tous sur les bras; et

» ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, » et que chacun connaît pour véritablement touchés, » ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs » actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par » ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres » de leur jeunesse, et, sous un dehors respecté, ont la » permission d'être les plus méchants hommes du monde? » On a beau savoir leurs intrigues, et les connaître » pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être » en crédit parmi les gens, et quelque baissement de » tête, un soupir mortifié, deux roulements d'yeux, rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est » sous cet abri favorable que je veux mettre en sûreté » mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai » à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute ma » cabale, et je serai défendu par elle envers et contre » tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément » tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des » actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et » n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on » m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, » et garderai tout doucement une haine irréconciliable. » Je me ferai le vengeur de la vertu opprimée; et, sous » ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je » les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre » eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de » cause, crieront contre eux, qui les accableront » d'injures, et les damneront hautement de leur autorité » privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des » hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices » de son siècle. »

Qui ne croirait que ce code de l'hypocrisie est d'hier? il y a pourtant cent soixante ans que ce tableau a été tracé par Molière. A présent un pareil tableau serait proscrit sans retour; il est trop fidèle pour qu'il fût permis de l'exposer au grand jour de la scène. C'est bien là le cas de répéter avec M. Casimir Delavigne :

Le théâtre avant tout veut de la vérité.
Au sommet de son art si Molière est monté,
C'est qu'il fut toujours vrai, toujours peintre fidèle :
Plus d'un portrait chez lui fait pâlir le modèle.

Il est douteux que la pièce des *Comédiens* elle-même, qui pourtant ne se trouve dans aucune des catégories de Figaro, parvînt à sortir saine et sauve à présent des mains terribles et meurtrières de la censure dramatique. On laisserait peut-être bien dire à Belrose :

Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

Car, depuis cinq ans, les choses ont bien changé, et les dîners ne suffisent plus; mais combien de saillies vives et piquantes, de traits comiques seraient maintenant retranchés sans pitié? Qui sait même si, par égard pour les convenances et la morale, il serait permis à un jeune homme bien né d'épouser une actrice, à moins qu'elle ne se fût réconciliée avec l'Église.

Au milieu de ce chaos qui tend à tout bouleverser, à tout diviser, à tout acheter, à substituer le mensonge à la vérité, il est consolant pour les amis des lettres et de la morale, de voir un jeune poëte également cher à Melpomène et à Thalie résister aux séductions et aux corruptions qui le menacent, pour parcourir, sinon avec liberté, du moins avec indépendance, la noble carrière où il est glorieusement entré.

M. Casimir Delavigne, qui, dès ses premiers pas dans la carrière, a dédaigné de se jeter dans les routes battues, en cherchant à se créer, pour ainsi dire, des sentiers non encore fréquentés, a suivi le même système dans la seconde pièce qu'il a livrée au public. Doué d'une imagination riche et brillante, d'un talent poétique que personne ne saurait lui contester, il a cru pouvoir composer une comédie en cinq actes dans laquelle on ne retrouvât ni la peinture d'un caractère prononcé, ni les portraits du grand monde, ni les travers ordinaires de la société; une pièce dont le plan fût presque indéterminé, dont la conduite et l'intrigue fussent à peine nouées par des ressorts dramatiques. Le succès seul pouvait légitimer la témérité d'une pareille entreprise, et M. Casimir Delavigne a réussi, sans que la raison, les règles de l'art et le bon goût puissent contester les nouveaux suffrages qu'il a recueillis. Avant tout, M. Casimir Delavigne consulte ses propres sensations, et ce sont elles seules qui l'inspirent. Il avait à peine terminé ses études, que, selon l'usage, il fait une tragédie; il court la présenter aux Comédiens-Français; on le traite comme un jeune homme échappé du collége; on l'accueille avec dédain, on l'écoute à peine, et sa pièce obtient seulement les honneurs d'une réception à correction, réception qui équivalut à un refus. Cette pièce était la tragédie des *Vêpres siciliennes*, qui, malgré les défauts qu'une critique équitable peut lui reprocher, a mérité par la hardiesse de sa conception, par la force, l'élégance de son style, et par les mâles beautés qu'elle contient, les applaudissements de toute la France.

A peine entré dans le monde, M. Casimir Delavigne a appris à connaître la morgue, les ridicules et les travers des comédiens, et ce sont des comédiens qu'il a mis en scène; il s'y est mis lui-même avec eux; car l'auteur dramatique, qui se trouve en butte à toutes les prétentions rivales des acteurs, à toutes leurs intrigues, ressemble d'autant plus à M. Casimir Delavigne, que c'est un jeune poëte rempli d'ardeur, d'imagination, de verve et de talent. Il a fait recevoir par les comédiens de Bordeaux une comédie pour laquelle on lui a fait essuyer mille impertinences; cependant les acteurs ont appris leurs rôles, et la pièce doit être représentée le soir même; l'auteur attache d'autant plus de prix au succès, que de ce succès dépend son mariage avec une jeune et jolie actrice qu'il aime et dont il est aimé. C'est là la partie essentielle de l'action des *Comédiens;* mais cette portion de l'intrigue se croise, se heurte et se lie avec d'autres intrigues accessoires : d'une part, c'est un cousin de la

jeune actrice, qui arrive *incognito* des Grandes-Indes pour épouser sa parente, ou pour lui remettre au moins la part qui lui revient dans l'héritage d'un oncle mort en laissant une grande fortune. Ce cousin rencontre le *comique* de la troupe ou de la compagnie, qu'il a connu au collége; il apprend que sa cousine a embrassé la carrière théâtrale; il veut la connaître sans en être connu, et il imagine, pour être admis dans l'intérieur des coulisses, de donner à entendre qu'il est un inspecteur des théâtres, qu'on attend de Paris, et qui doit, dit-on, se présenter sous un nom supposé. De plus, le *comique* le transforme en auteur, lui donne un rouleau de papier blanc, qui est humblement présenté au président du comité, lequel, à la recommandation de son camarade, promet sa protection à cette œuvre nouvelle. Il s'engage même à lire le prétendu manuscrit; il soutient bientôt qu'il l'a lu en effet, et il s'épuise en éloges sur la pièce de l'auteur inconnu, qui l'a invité à dîner pour le lendemain.

D'une autre part se trouve un jeune lord auquel le hasard a procuré la connaissance d'une baronne, veuve et séduisante, dont il s'est subitement épris et qu'il veut épouser. Cette baronne est une soubrette que l'Anglais reconnaît en la voyant sur la scène.

Il faut encore ajouter à ces divers personnages une actrice, qui cherche à pénétrer toutes les intrigues de coulisses; son mari, le père noble, qui est venu débuter à Paris, qui s'y est fait siffler parce qu'il est mauvais acteur, et qui prétend qu'on ne l'a maltraité qu'à cause de ses opinions; et enfin le tuteur de l'amoureuse, lequel joue les utilités et distribue les billets de location.

Tous ces personnages ont chacun une teinte particulière, parfois originale et comique. Au moment de représenter la pièce du jeune auteur, une nouvelle intrigue la fait encore retarder. La coquette ne veut plus de son rôle parce qu'il n'est pas aussi brillant que celui de l'amoureuse, et le jeune premier refuse le sien parce qu'il y est question de cheveux gris. Cependant, après cent autres difficultés, l'aventure du manuscrit en blanc, que monsieur l'inspecteur menace de publier, rend le vieux jeune premier plus docile; les autres acteurs cèdent aussi, et la pièce est jouée enfin et reçoit le plus brillant accueil. Nous sommes ici au dénoûment; selon l'usage, tout s'éclaircit : l'épouseur britannique est furieux d'avoir été pris pour dupe; le cousin des Grandes-Indes renonce à la main de sa cousine, qui se trouve riche de deux cent mille francs, et les deux amants sont unis. Cette jeune personne est un modèle de décence et de vertu; mais l'auteur a mis tant d'adresse dans la peinture de ce caractère neuf au théâtre, qu'il a paru naturel.

Les Comédiens brillent surtout par la vivacité du dialogue, par les traits nombreux dont il est semé, et par une foule de détails comiques. Plus d'un poëte renommé se ferait honneur des pensées remarquables, des vers heureux qui abondent dans la pièce de M. Delavigne, dont le front, si jeune encore, est déjà couronné de palmes académiques et de lauriers noblement cueillis dans le domaine de Molière et de Corneille.

Il y a déjà plus de cinq ans que *les Comédiens* ont été représentés pour la première fois à Paris; depuis cette époque, ils ont couru les départements, et partout l'ouvrage a été applaudi, bien qu'il y ait une sorte de spécialité dans les mœurs et les travers des personnages que l'auteur a mis en scène. On peut dire qu'en vieillissant la pièce voit augmenter son succès et l'estime qu'on lui porte. Il est digne de remarque que le dernier vers des *Comédiens* exprime le vœu de voir un jour assis au rang des quarante immortels le jeune poëte que M. Casimir Delavigne a peint avec tant de talent, de charme et de naturel. Après avoir fait le tour de l'Europe,

Que dans un bon fauteuil il dorme à son retour,

dit Belrose, en parlant de Victor. M. Delavigne a réalisé cette espèce de prédiction. On peut dire qu'il a forcé les portes de l'Académie; il vient d'être appelé au fauteuil qu'il souhaitait à son personnage; mais au lieu d'y dormir, qu'il y veille au contraire, qu'il y médite, qu'il y trouve des inspirations, et la littérature française comptera quelques chefs-d'œuvre de plus. La France a droit d'en attendre d'un poëte à qui elle doit LES MESSÉNIENNES, LES VÊPRES SICILIENNES, LE PARIA, et L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.



LE PARIA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

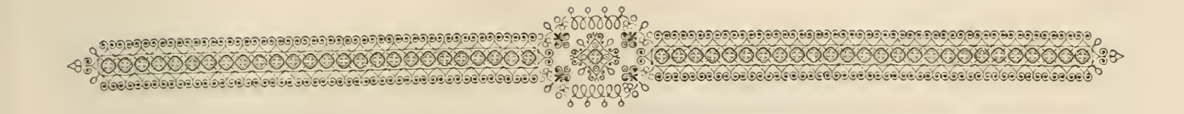
REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 1er DÉCEMBRE 1821.

A Mon Père.

Je t'offre aujourd'hui celui de mes ouvrages que je crois le moins imparfait. Puisses-tu trouver dans cet hommage public une nouvelle preuve de la reconnaissance et du respectueux attachement

De ton Fils

CASIMIR DELAVIGNE.



LE PARIA.

PERSONNAGES.

AKÉBAR, grand prêtre, chef de la tribu des brames.
IDAMORE, chef de la tribu des guerriers.
ZARÈS, père d'Idamore.
ALVAR, Portugais.
EMPSAEL, brame.
NÉALA, fille d'Akébar.
ZAIDE, jeune prêtresse.
MIRZA, jeune prêtresse.
BRAMES, PRÊTRESSES.
GUERRIERS, PEUPLE.

La scène se passe dans un bois sacré près de Bénarès.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Tout repose dans l'ombre, et le seul Idamore
Des murs de Bénarès s'échappe avant l'aurore!
Quel est ce bois antique où vos pas m'ont conduit?
Mais j'entrevois un temple, et l'astre de la nuit,
Dont les faibles rayons nous guident sous l'ombrage,
Du dieu de l'Indostan me découvre l'image...
Sans répondre à ma voix, d'où vient que vous errez
Sous ces palmiers épais à Brama consacrés?

IDAMORE.

Bientôt du jour naissant les clartés vont éclore,
Et pourtant Néala ne paraît point encore.

ALVAR.

Dieu! quel nom vénérable osez-vous proférer?
Néala!... Près de vous quel soin peut l'attirer?
La fille d'Akébar, d'un prêtre, d'un bramine!

IDAMORE.

Oui, cet unique fruit d'une tige divine,
Cette beauté cachée à l'ombre des autels,
Qui n'éblouit nos yeux qu'en des jours solennels,
Et qui, des lis du Gange au temple couronnée,
Fut à l'hymen du fleuve en naissant destinée,
Je l'adore...

ALVAR.

Ah! qu'entends-je?

IDAMORE.

Et mon amour jaloux
Prétend la disputer à son céleste époux.
Le message secret que ses mains m'ont fait rendre
Dans ce lieu redouté m'ordonne de l'attendre;
Elle y doit devancer l'instant où le soleil
Voit le peuple en prière adorer son réveil;

Mais, si j'en crois les fleurs dont le triste assemblage
Du cœur de Néala m'a transmis le langage,
Si mes yeux ont bien lu dans leurs sombres couleurs,
Je dois me préparer à d'étranges malheurs.
Sans t'avoir consulté, ma tendresse importune
Par un danger nouveau t'enchaîne à ma fortune;
Pardonne: en ces climats, quel autre qu'un chrétien
Eût protégé le cours d'un semblable entretien?
Mais ta raison, Alvar, instruite aux bords du Tage,
Des dogmes de Brama repousse l'esclavage,
Et conçoit qu'une vierge, infidèle à ses dieux,
Leur préfère un guerrier qui triompha pour eux.

ALVAR.

Ne vous assurez point dans vos pieux trophées;
Les clameurs des soldats, par la crainte étouffées,
Sont un faible rempart au chef audacieux
Qui brave le courroux d'un ministre des cieux.
De ce danger moi-même utile et triste exemple,
J'avais vengé mon roi, mon pays et mon temple;
Malheureux! j'éveillai par un seul jour d'erreur
D'un tribunal sacré l'ombrageuse fureur:
Du ciel pour me punir descendit l'anathème;
Il sécha sur mon front l'eau pure du baptême;
Convive rejeté de la table de Dieu,
Je vis devant mes pas se fermer le saint lieu.
J'errais loin de l'asile où le crime s'expie;
Le pain de la pitié fuyait ma bouche impie;
Que devenir? Alors, aux récits de Gama,
La soif de conquérir sur nos bords s'alluma.
Nos guerriers en espoir dépouillaient votre monde
Des tributs éclatants qu'il recueille à Golconde,
Voguaient vers ces climats où l'Océan pour eux
Sur l'ambre et le corail roulait ses flots heureux.
Alméida, leur chef, me vit d'un œil de frère;
Au fond de ses vaisseaux il cacha ma misère:
Adieu, dis-je, vallons, que je ne verrai plus!...
Mais la flotte emporta mes regrets superflus,
Toucha le cap terrible, et, nommant sa conquête,
Fit asseoir l'espérance où mugit la tempête.
J'apportais l'esclavage et je reçus des fers.
Vos soins ont adouci les maux que j'ai soufferts.
Ah! prenez en échange une vie agitée,
Que loin du sol natal l'orage a transplantée;
Disposez d'un captif libre par vos bienfaits,
Mais du beau ciel d'Europe exilé pour jamais!

IDAMORE.

Des bouts de l'univers quel destin nous rassemble,
Pour nous aimer, nous plaindre, et pour souffrir ensemble!
L'erreur t'a repoussé du milieu des chrétiens...
L'homme est partout le même, et tes maux sont les miens.
Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère au sein de sa patrie;
Sans abri protecteur, sans temple hospitalier,
Abominable, impie, horrible au peuple entier,
Les Parias; le jour à regret les éclaire,
La terre sur son sein les porte avec colère,
Et Dieu les retrancha du nombre des humains
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains.
L'Indien, sous les feux d'un soleil sans nuage,
Fuit la source limpide où se peint leur image,
Les doux fruits que leur main de l'arbre a détachés,
Ou que d'un souffle impur leur haleine a touchés.
D'un seul de leurs regards a-t-il reçu l'atteinte,
Il se plonge neuf fois dans les flots d'une eau sainte;
Il dispose à son gré de leur sang odieux;
Trop au-dessous des lois, leurs jours sont à ses yeux
Comme ceux du reptile ou des monstres immondes
Que le limon du Gange enfante sous ses ondes.
Profanant la beauté, si jamais leur amour
Arrache à sa faiblesse un coupable retour,
Anathème sur elle, infamie et misère!
Morte pour sa tribu, maudite par son père,
Promise après la vie au céleste courroux,
Un exil éternel la livre à son époux.
Eh bien!... Mais je frémis! tu vas me fuir peut-être;
Ami d'un malheureux, tu vas cesser de l'être:
Je foule un sol fatal à mes pas interdit;
Je suis un fugitif, un profane, un maudit...
Je suis un Paria...

ALVAR.

Vous!

IDAMORE.

Encor si ma race
Eût par de grands forfaits mérité sa disgrâce,
Ce fardeau de malheur, qu'en naissant j'ai porté,
N'eût pas de ma raison confondu l'équité.
Je ne t'accuse pas, auteur de la nature;
Mais je les convaincrai d'orgueil et d'imposture,
Ces élus de Brama, dont l'infaillible voix
Explique sa parole et révèle ses lois.
Leur tribu, disent-ils, de son front élancée
Sur le peuple à genoux régna par la pensée;
La tribu des guerriers, ouvrage de ses bras,
Eut la force en partage et courut aux combats;
Nous, il nous enfanta dans un jour de vengeance,
La poudre de ses pieds nous donna la naissance.
Je le croyais, ami, quand mon cœur se lassa
De l'éternel printemps des forêts d'Orixa.
Leurs gazons, leurs rochers importunaient ma vue;
Mes yeux du haut des monts dévoraient l'étendue,
Quand mon père attachait mes esprits enchantés
Aux tableaux fabuleux qu'il traçait des cités:

J'en découvrais de loin les pompeux édifices,
J'en devinais les arts, j'en rêvais les délices,
Je brûlais, consumé du désir curieux
D'admirer ces mortels, ces rois, ces demi-dieux,
Ces êtres inconnus... O Zarès, ô mon père,
Que ton réveil fut triste et ta douleur amère,
Quand ton œil sur ma couche errant avec effroi
Lui demanda ton fils qui fuyait loin de toi!

ALVAR.

Quoi! vous l'avez quitté?

IDAMORE.

Voilà, voilà mon crime;
Voilà de mes malheurs la source légitime.
Zarès au doux sommeil s'abandonnait encor:
Je pars; fuyant sans guide aux champs de Balassor,
Des pieds des voyageurs j'interrogeais la trace.
Farouche, étincelant de vigueur et d'audace,
Les tigres des déserts, par mes bras terrassés,
Me couvraient tout entier de leurs poils hérissés.
Ainsi de ma tribu les vêtements serviles
N'écartaient point mes pas de l'enceinte des villes.
J'y courais; des clairons les belliqueux accents
Pour la première fois font tressaillir mes sens:
J'écoute... il me sembla qu'ils parlaient un langage
Connu de mon oreille et doux à mon courage.
La plaine se couvrit d'armes et d'étendards:
Je les vis ces mortels qu'appelaient mes regards;
Je cherchai sur leur front quelque marque divine
Où fût empreint l'éclat de leur noble origine;
Vain espoir! Qu'ai-je vu? des traits efféminés,
Vieillis par les plaisirs, par les pleurs sillonnés;
Sous un faste imposant des corps dont la mollesse
Faisait mentir le fer qui chargeait leur faiblesse.
Je jurai d'asservir ces fantômes guerriers;
Je l'ai fait. Dans leurs rangs, armé pour leurs foyers,
J'ai prodigué ces jours dont leur foule est avare;
J'ai rougi de mon sang les flèches du Tartare;
J'ai livré cent combats, Alvar, et le dernier,
En me créant leur chef, te fit mon prisonnier;
J'entrai dans Bénarès par mes mains délivrée;
Je voulais contempler cette ville sacrée,
L'admirer et la fuir. Insensé, j'espérais
La fuir pour mon vieux père et mes tristes forêts.
D'un peuple adulateur l'ardente idolâtrie,
Ces mots nouveaux pour moi, de gloire et de patrie,
Ce prodige des arts, ce bruit des instruments,
L'encens et l'aloès autour de moi fumants,
D'un essaim de beautés la danse enchanteresse,
Tout pénétra mes sens de langueur et d'ivresse,
Mais Néala parut, et dans ce cœur dompté
Je sentis s'amollir un reste de fierté:
Je fléchis le genou, je vis une immortelle,
Et mon front malgré moi se courba devant elle.

ALVAR.

Oui, ce jour m'est présent; elle vous couronna
Des lauriers suspendus à l'autel de Crisna.
Jamais plus de beauté, jamais plus d'innocence,
N'ont soumis nos respects à leur double puissance.
Hélas! c'était ainsi que dans des jours plus beaux
La vierge des chrétiens bénissait mes drapeaux.

IDAMORE.

Je l'aimai; je connus ce premier esclavage,
Qu'embrasse avec transport une âme encor sauvage,
Ce tumulte des sens et ces brûlants désirs,
Ces craintes, ces fureurs dont il fait des plaisirs:
Je connus cet amour qui charme et désespère.
Que voulais-tu de moi, vain souvenir d'un père?
Impuissante raison, vertu, respect des lois,
Que vouliez-vous? j'aimais pour la première fois.
Je surpris Néala non loin du sanctuaire
Qui cache aux feux du jour son culte solitaire,
Sous ces bois d'orangers, dont deux fleuves rivaux
Ont consacré les bords en confondant leurs eaux.
J'osai de mes tourments peindre la violence.
Ah! que la vérité nous donne d'éloquence!
Cet aveu trouva grâce à ses yeux attendris,
Dans sa bouche entr'ouverte il arrêta ses cris:
Que dis-je? elle m'aima; mais tremblante, incertaine,
Triste, et passant pour moi de l'amour à la haine,
Elle oublie à ma voix un époux immortel,
Et court en me quittant embrasser son autel.
De mon sang réprouvé si la source est connue,
Je ne suis plus qu'un monstre exécrable à sa vue.
Que de fois dans ce cœur, honteux de la tromper,
Je retins mon secret qui voulait m'échapper!
Paria! ce nom seul la glace d'épouvante;
La prêtresse frissonne, et je n'ai plus d'amante.
Voilà quel est mon sort: longtemps mon amitié
T'épargna les chagrins d'une vaine pitié;
Sans qu'un malheur prochain m'étonne ou m'intimide,
J'ai besoin qu'un ami me console et me guide,
Je le sens, et toi seul... Qui porte ici ses pas?
On s'approche... C'est elle! Alvar, ne vois-tu pas,
A travers l'épaisseur de ce feuillage sombre,
Ce vêtement sacré qui la trahit dans l'ombre?
Ami, si quelque Brame errait autour de nous,
Cours, montre-lui ton glaive, et contiens son courroux;
Force-le de rentrer dans sa sainte demeure:
Qu'il vive, s'il se tait; s'il pousse un cri, qu'il meure.
Reviens pour la sauver.

SCÈNE II.

NÉALA, IDAMORE.

NÉALA.

Idamore! ah! parlez;
Idamore, est-ce vous?

IDAMORE.

Néala!... vous tremblez.
Ne craignez plus.

NÉALA.

O dieux!

IDAMORE.

Que ma voix vous rassure.

NÉALA.

Quoi! j'ai percé l'horreur de cette nuit obscure!
Où suis-je, et qu'ai-je fait? Venez, quittons ces lieux...

IDAMORE.

Vous les avez choisis.

NÉALA.

Moi!... j'outrageais les cieux!
Venez... Divinités de ce bois formidable,
J'épargne à votre oreille un entretien coupable;
Ne me punissez pas! Où fuir, et quels chemins
Déroberaient ma honte aux regards des humains?

IDAMORE.

Demeurez, Néala; pouvez-vous craindre encore,
Quand vous vous appuyez sur le bras d'Idamore?

NÉALA.

Mes yeux n'ont rencontré que présage de deuil:
Du temple, en m'échappant, j'avais heurté le seuil,
La flamme des trépieds jetait des feux sinistres,
J'ai frémi!... Si quelqu'un de nos pieux ministres,
Si mon père...

IDAMORE.

Tout dort, bannissez votre effroi.

NÉALA.

Eh! dorment-ils ces dieux que je trahis pour toi?
Va, leur voix empruntait, pour troubler mon courage,
Le murmure des vents et le bruit du feuillage;
Et quand dans ces rameaux, qui m'accusaient tout bas,
Mes voiles arrêtés ralentissaient mes pas,
C'était la main des dieux, oui, leur main vengeresse,
Qui, prête à la punir, arrêtait leur prêtresse.

IDAMORE.

Eh bien! retournez donc au pied de votre autel;
Portez-lui vos terreurs; offrez à l'Éternel
Mes soupirs dédaignés, mes feux en sacrifice;
Du crime sur moi seul détournez le supplice:
Allez, près de l'époux qu'ici vous regrettez,
Chercher d'un autre amour les saintes voluptés.
Soyez heureuse: allez.

NÉALA.

Il est vrai, je t'offense:
Que puis-je redouter? tu prendrais ma défense.
Pardonne, je suis faible; et si je l'étais moins
Me viendrais-je à ta foi remettre sans témoins?
Aurais-je enfreint les lois que j'observais sans peine,
Avant qu'un fol amour m'en fît sentir la chaîne?
Aussi le juste ciel, qui veillait sur mes jours,
D'un œil impitoyable a regardé leur cours:
Ces purs ravissements, cette divine extase
D'une âme sans remords que la ferveur embrase,
Cette ineffable paix que donne la vertu,
M'ont punie, en fuyant, d'avoir mal combattu;
Mais je ne me plains pas, non, je les abandonne
Pour ce bonheur amer que la crainte empoisonne,
Pour te voir, te parler, pour entendre ta voix,
Et j'ai voulu l'entendre une dernière fois.

IDAMORE.

Achève, Néala; parle, quelle puissance
Veut rompre de nos cœurs la secrète alliance?
Quelle autre que la mort nous pourrait séparer?

NÉALA.

Celle que mon enfance apprit à révérer,
Celle que la nature a commise au grand prêtre.

IDAMORE.

Ah! c'est lui!...

NÉALA.

C'est mon père et mon souverain maître.
Le Gange, où du soleil brillaient les derniers feux,
Recevait en tribut mon offrande et mes vœux;
Sans fixer mes esprits qui les suivaient à peine,
Mes lèvres murmuraient une prière vaine,
Et dans ce trouble heureux dont j'aimais l'abandon
Mêlaient aux mots sacrés tes aveux et ton nom.
Le grand prêtre parut; je pâlis, insensée,
Comme s'il eût pu lire au fond de ma pensée!
« Néala, me dit-il, apprenez par ma voix
» Qu'un oracle du Gange a révoqué son choix.
» Avant qu'à ses autels le serment vous engage,
» Il veut vous affranchir d'un éternel veuvage.
» A l'hymen d'un mortel il vous cède aujourd'hui.
» Quand ce mortel viendra, vous quitterez pour lui
» Cet asile de paix dont l'ombre et le silence
» Des conseils corrupteurs gardaient votre innocence.
» Recevez cet époux avec un cœur pieux,
» Comme le don d'un père et le présent des cieux. »

IDAMORE.

Eh quoi! dans mon orgueil, quoi! dans ma folle audace,
J'étais jaloux d'un dieu dont j'usurpais la place;

Mortel, je m'indignais qu'un dieu fût mon rival,
Et d'un homme aujourd'hui je ne suis plus l'égal!
Et ce dieu, lui livrant mon amante ravie,
Lui transporte d'un mot mon bonheur et ma vie!
Tu ne m'appartiens plus, tu veux m'abandonner,
Dans le fond d'un sérail ils vont t'emprisonner!
Non! quel est cet époux? est-il prince ou bramine?
Oh! qu'il a dû vanter son illustre origine!
Quel est son rang, son nom? où le faut-il cher cher?
Quel temple ou quel palais peut encor le cacher?

NÉALA.

Calmez-vous, je l'ignore; hélas! je crains mon père;
Je ne sais point braver sa majesté sévère.
Par un soin curieux je pourrais l'outrager;
J'écoute, je réponds, et n'ose interroger.

IDAMORE.

Alors c'est donc à moi d'écarter le nuage
Où se cache des dieux cette invisible image.
Il s'arroge une part dans leur divinité;
Il voit comme un néant la faible humanité;
Il se trouble à l'éclat de sa grandeur suprême;
Il s'impose, il s'adore, il a foi dans lui-même.
J'irai le détromper.

NÉALA.

Parlez plus bas; les vents
Peut-être à son oreille ont porté vos accents.

IDAMORE.

C'est mon vœu, mon espoir! eh bien, qu'il se présente,
Qu'il vienne de mes bras arracher mon amante!
Déjà contre le mien son pouvoir s'est heurté:
Il crut, dans ses complots contre ma liberté,
Me trouver à ses dons une vertu facile,
Ou briser mon orgueil comme un roseau fragile;
J'ai repoussé les dons que présentait sa main,
Et son joug s'est rompu contre ce front d'airain.

NÉALA.

Quel triomphe pour vous! quelle vertu sublime,
D'insulter aux objets d'un culte légitime!
De la nature au moins n'outragez pas les lois.
Parlez, si votre père eût réclamé ses droits,
Auriez-vous méconnu sa voix auguste et chère?
S'il respirait encore...

IDAMORE.

Il vit! ah! je l'espère!
Il vit!... De quel malheur viens-tu m'épouvanter!
Excuse des transports que je n'ai pu dompter.
J'ignore l'art trompeur, inventé dans les villes,
D'enchaîner à son gré ses passions dociles.
Les lois, les vains égards, les devoirs convenus,
M'ont chargé de liens jusqu'alors inconnus.
Jeté, farouche encore, à travers ces entraves,
Je frémis sous leur poids, léger pour des esclaves.
Oui, jusque dans tes fers ton amant a porté
Des monts qui l'ont nourri la sauvage âpreté.
Si tu me connaissais, si jamais ma naissance...
Ah! je dois respecter ta juste obéissance;
Poursuis, affranchis-toi d'un sacrilége amour.

NÉALA.

Qui que tu sois, mon cœur est à toi sans retour.

IDAMORE.

Sais-tu, fille d'un brame, à qui ton cœur se donne?

NÉALA.

Le trône de Delhi que la gloire environne,
Dût-il de mes splendeurs rendre les rois jaloux,
Un désert avec toi m'aurait semblé plus doux.

IDAMORE.

Un désert! ah! qu'entends-je? ah vierge infortunée,
Dans le fond des déserts pourquoi n'es-tu pas née,
Ou pourquoi les destins, contre nous irrités,
Ne m'ont-ils pas fait naître au milieu des cités?
C'est trop me déguiser sous l'éclat qui t'abuse,
A tromper plus longtemps ma fierté se refuse;
Connais-moi tout entier...

NÉALA.

Idamore, écoutez:
On s'avance vers nous à pas précipités;
C'en est fait! sauvez-moi.

IDAMORE.

Quel mortel las de vivre,
Te voyant sous ma garde, osera te poursuivre.
Viens... Mais c'est un ami, c'est un guerrier chrétien
A qui j'ai révélé mon secret et le tien,
Qui veillait sur tes jours.

SCÈNE III.

NÉALA, IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Fuyez. L'aube nouvelle
Ramène à sa clarté tout un peuple fidèle.
Ces bois vont retentir des hymnes du matin,
Et du concert pieux j'entends le bruit lointain.

Ici les premières mesures du chœur.

IDAMORE.

Quoi! si tôt!...

NÉALA.

Ah! fuyez.

IDAMORE.

Vous reverrai-je encore?

NÉALA.

Peut-être.

IDAMORE.

Accordez-moi la faveur que j'implore,
Et je pars.

NÉALA.

Eh bien!... oui.

IDAMORE.

Demain, au même lieu.

NÉALA.

Demain.

IDAMORE.

Vous le jurez?

NÉALA.

Oui, mais fuyez...

IDAMORE.

Adieu!

SCÈNE IV.

NÉALA, *tombant à genoux.*

O toi! dont la puissance éclata la première,
Quand Brama de la nuit sépara la lumière,
Soleil, dieu créateur, tes rayons bienfaisants
Aux plus vils des humains prodiguent leurs présents;
Entends du haut des cieux, entends ma voix timide:
Au laurier qui t'est cher si j'offre une eau limpide,
Des couleurs de ton choix si mon front s'est paré
A la fête où ton nom se plaît d'être honoré,
Permets que sous son voile une ombre favorable
Dérobe au châtiment la fuite d'un coupable,
Respecte le secret d'un amant malheureux;
Dont ton œil vigilant a surpris les aveux;
Mais si contre son sang ta clarté s'est armée,
S'il est puni, s'il meurt pour m'avoir trop aimée,
Adieu, Soleil, adieu, demain tu reviendras,
Et mes yeux pour te voir ne se rouvriront pas!

SCÈNE V.

CHOEUR.

BRAMES, *portant des instruments;* GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Du Soleil qui renaît bénissez la puissance;
Chantez, peuples heureux, chantez :
Couronné de splendeur, il se lève, il s'avance.
Chantez, peuples heureux, chantez
Du Soleil qui renaît les dons et les clartés.

LE PEUPLE.

Il se lève, il s'avance;
Publions sa puissance,
Adorons ses clartés.

SECOND BRAME.

Sept coursiers, qu'en partant le dieu contient à peine (1),
Enflamment l'horizon de leur brûlante haleine :
O Soleil fécond, tu parais!
Avec ses champs en fleurs, ses monts, ses bois épais,
Sa vaste mer de tes feux embrasée,
L'univers plus jeune et plus frais
Des vapeurs du matin sort brillant de rosée!

PREMIER BRAME.

Disparaissez, démons enfantés par la nuit,
Du meurtrier sinistres guides;
Vous, qui trompez par des lueurs perfides
Le voyageur charmé dont l'erreur vous poursuit,
Tombez, disparaissez sous ses flèches rapides!

CHOEUR DES BRAMES.

Et vous, peuples heureux, chantez
Les démons dispersés par ses flèches rapides;
Et vous, peuples heureux, chantez
L'astre victorieux qui vous rend ses clartés.

LE PEUPLE.

Publions sa victoire,
Adorons ses clartés.

UN BRAME.

Sous douze noms divers les mois chantent sa gloire (2).

UN AUTRE.

Douze palais égaux, où l'entraîne le temps,
Reçoivent tour à tour ses coursiers haletants.

PREMIER BRAME.

Chaque saison lui doit les attraits qu'elle étale :
Le printemps les parfums que son haleine exhale,
L'été ses fruits et ses moissons;
Il gonfle de ses feux les trésors dont l'automne
En riant se couronne;
Chantons en lui le père des saisons.

LE PEUPLE.

Chantons, chantons en lui le père des saisons,
Qui doivent à ses dons
L'éclat changeant de leur couronne.

UNE VOIX, parmi le peuple.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Est un jardin paré de ses largesses;
Ce doux pays reçoit du haut des cieux
De ses rayons les premières caresses.

UNE AUTRE.

Sous une forme humaine il habita nos monts;
Des fureurs du serpent délivra nos campagnes;
Il apprit aux bergers de divines chansons,
Que répétaient en chœur neuf vierges ses compagnes (3).

(1) Bhaguat-Geeta.
(2) *Ibid.*
(3) Sonnerat, Wm. Jones.

CHOEUR.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Répète encor ses vers mélodieux.

SECOND BRAME.

Eh ! comment garder le silence ?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour :
Dans les forêts que leur souffle balance
Les brises du matin célèbrent son retour;
La mer, qui se soulève, en grondant le salue ;
Tourné vers l'orient, où brille un nouveau jour,
Le lion se prosterne et rugit à sa vue;
Pour lui porter ses vœux au céleste séjour,
L'aigle, en poussant des cris, s'élance...
Eh ! comment garder le silence ?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

UN GUERRIER.

Je viens d'armer mon fils; Soleil, de ton passage
Que, féconde en bienfaits, sa gloire offre l'image :
Qu'on admire l'éclat de ses exploits naissants,
Que le midi de sa noble carrière
Brille, comme le tien, de feux éblouissants,
Qu'il meure comme toi dans des flots de lumière !

UNE JEUNE FILLE.

Ma mère aux portes du tombeau
Languit dans une nuit épaisse,
Les doux rayons de ton flambeau
N'écartent plus le noir bandeau,
Dont l'ombre sur ses yeux s'abaisse.

Si je la perds, que puis-je aimer?
Elle seule était ma famille;
Sous mes baisers viens rallumer
Ses yeux que la mort va fermer;
Permets-lui de revoir sa fille.

UN BRAME.

Dieu des divins accords, souris à nos accents.

UN GUERRIER.

Ma main, dieu des guerriers, te consacre ces armes.

UN PASTEUR.

Reçois, dieu des pasteurs, mes fruits et mon encens.

LA JEUNE FILLE.

Dieu de tous, je suis pauvre, et je t'offre mes larmes.

CHOUER DES BRAMES.

Chantez, peuples heureux, chantez
Du Soleil qui renaît les dons et les clartés.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Eh ! comment garder le silence ?
Avec tout l'univers célébrons son retour.
Couronné de splendeur, il se lève, il s'élance ;
Eh ! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMPSAEL, LE CHOEUR.

EMPSAEL.

L'astre dont nos concerts ont publié la gloire,
De vos vœux, dans son cours, gardera la mémoire.
Dans le sein des sillons, à ses feux présenté,
Il répandra la vie et la fécondité.
Peuple, offrez-lui toujours d'abondants sacrifices,
Et de riches moissons en paieront les prémices.
Prêtres, persévérez dans vos austérités ;
Vos maux ont un témoin, vos soupirs sont comptés.
Sous le fer, sous le feu, qui creusent vos blessures,
De la chair et du sang réprimez les murmures;
Dieu vous garde une place auprès de vos aïeux:
La vie est un combat dont la palme est aux cieux.
Sous vos ombrages frais Akébar va descendre;
Écartez l'imprudent qui le pourrait surprendre.
Le temple s'ouvre, il vient; à ses pieds prosternés,
Ne levez point vos yeux vers la terre inclinés;
Gardez-vous d'altérer par leur coupable atteinte
Cette paix des élus sur son visage empreinte.
Qu'on se retire, allez.

Les brames et le peuple se retirent sans regarder Akébar.

SCÈNE II.

EMPSAEL, AKÉBAR.

AKÉBAR. Il descend lentement les degrés du temple et s'approche d'Empsael, qui se prosterne devant lui.

Levez-vous, Empsaël.
Ne puis-je redouter l'abord d'aucun mortel?
Ces accents dont Brama daigne emprunter l'organe,
N'iront-ils point frapper une oreille profane?

EMPSAEL.

Quand tu veux te cacher, flambeau de vérité,
Quel souffle ternirait ton éclat respecté?
Nul n'osera mêler un regard infidèle
A ce commerce auguste où ta bonté m'appelle;
Sois sans crainte.

AKÉBAR.

O bonheur de se voir adoré,
Qu'avec emportement mon cœur t'a désiré,
Et, pour livrer ma vie à tes pompeux spectacles,
Combien j'ai surmonté de chagrins et d'obstacles!
Je te possède... Hélas!

EMPSAEL.

Quoi! voulez-vous toujours
De vos prospérités empoisonner le cours.
Souffrir avec ennui que le peuple vous voie,
Respirer sans plaisir l'encens qu'il vous envoie?
N'aimez-vous plus ce trône où des lointains climats
Les rois viennent baiser la trace de vos pas?

AKÉBAR.

Je l'aimais, quand un autre y siégeait à ma place;
Entre nous à regret je mesurais l'espace;
A ses débiles mains j'enviais l'encensoir.
Le voilà donc ce trône où j'ai voulu m'asseoir!
Composer ses regards, veiller sur son visage,
Affecter la froideur d'une insensible image,
O tourment! que mon front, lassé de ses splendeurs,
Se courbe avec dégoût sous le poids des grandeurs!
Que le temple et sa pompe, et sa triste harmonie,
Ont fatigué mes sens de leur monotonie!

Il tombe assis sur un banc de gazon.

EMPSAEL.

Contre l'ennui secret qui consume vos jours
Dans l'étude autrefois vous cherchiez un secours.

AKÉBAR.

Oui, j'ai longtemps pâli sur ces tables antiques,
Des quatre âges du monde infaillibles chroniques,
Et tant d'écrits savants, entassés dans nos murs,
Ont chargé mon esprit de leurs dogmes obscurs.
Après trente ans d'efforts, j'ai percé dans les ombres
Des caractères saints, des figures, des nombres;
Les éclats de la foudre et le cri des oiseaux

Ont d'oracles certains payé mes longs travaux.
Qui d'un vol plus hardi consultera les astres
Sur des succès futurs ou de prochains désastres,
Et d'un songe équivoque envoyé par les dieux
Lira d'un œil plus sûr l'avis mystérieux?
Science que j'aimais, séduisante chimère,
Ta coupe inépuisable à ma bouche est amère;
Tes charmes sont trompeurs, et tu m'as enivré
Sans étancher la soif dont je suis dévoré!
Quoi! tout est vain?...

EMPSAEL.

Jamais vos misères passées
N'ont d'un chagrin plus sombre obscurci vos pensées.
Quel est ce mal cuisant pour vous seul réservé,
Dont vous cachez la plaie à mon zèle éprouvé?

AKÉBAR. Il se lève.

Quel bonheur, Empsaël, quelle volupté pure
D'abandonner ses sens au vœu de la nature!
Par ces chemins de fleurs, dont j'ai fui les appas,
Qu'il est doux d'égarer ses désirs et ses pas!
Ce bonheur est le tien, ô fougueux Idamore!

EMPSAEL.

Son triomphe importun vous poursuit-il encore?

AKÉBAR, avec violence.

Il ose me braver: sans fléchir les genoux,
De mon œil menaçant il soutint le courroux!
On l'admire pourtant, on l'exalte, on l'encense;
L'amour qui l'environne impose à ma puissance:
Il règne, et qu'a-t-il fait? le devoir d'un soldat;
Un misérable sang, qu'il verse pour l'État,
L'emporte sur celui dont mon pieux courage
De Brama sur l'autel vient arroser l'image.
Quel effort douloureux s'est-il donc imposé?
Par quels jeûnes cruels son corps s'est-il usé?
Sa langue, dont le ciel tolère l'insolence,
N'a pas langui dix ans dans un morne silence.
Il est libre, et son cœur, fier de ses sentiments,
N'en contraignit jamais les heureux mouvements.
Il se livre au penchant dont l'erreur le caresse,
De la gloire à longs traits il savoure l'ivresse;
Tandis qu'enseveli dans ma noble prison,
J'arme contre mes sens une froide raison;
Tandis que, m'exerçant par d'obscurs sacrifices,
Je suis mort à la joie, au monde, à ses délices,
Aux douceurs de l'espoir, aux flammes des désirs.
Pour moi sont les tourments, et pour lui les plaisirs;
Et le bien, le seul bien où mon amour s'attache,
Comblé de tous les dons, c'est lui qui me l'arrache:
Ma puissance, il l'outrage, il l'ose mépriser;
Sous mes foudres sacrés j'hésite à l'écraser!
Dieux! ma tête a blanchi dans mon saint ministère,
Et vous donnez sa honte en spectacle à la terre!
Vengez-moi: triste objet d'envie et de pitié,
Grands dieux! dans mon exil m'avez-vous oublié?

EMPSAEL.

Ah! qu'ils ne privent pas de ce chef intrépide
La tribu des guerriers, qui l'a choisi pour guide.
Qu'importe à vos dégoûts qu'il se soit révolté
Contre les droits divins de votre autorité?
Elle n'est, dites-vous, qu'un illustre esclavage...

AKÉBAR.

Je n'en puis, sans mourir, endurer le partage.
Triste effet des grandeurs! leur amour malheureux
Égare nos esprits en de contraires vœux;
S'il échappe à nos mains ce pouvoir qui nous pèse,
Il nous laisse un regret que nul charme n'apaise,
Un vide, un vide affreux que rien ne peut combler:
De sa vieillesse oisive on se sent accabler;
Un je ne sais quel vague empoisonne l'étude,
Corrompt de nos plaisirs l'innocente habitude;
Alors il faut mourir!... Encor quelques instants,
Je connaîtrai mon sort: il viendra, je l'attends...
Ah! qu'il honore en moi l'autorité suprême,
Et je ne le hais plus, je l'adopte, je l'aime.
Qu'il parle: que veut-il? des biens? des dignités?

EMPSAEL.

Quels dons par vous offerts n'a-t-il pas rejetés?

AKÉBAR.

Peut-être il en est un qui fléchira sa haine:
Par ce lien auguste il faut que je l'enchaîne;
Je le veux. Cet honneur est sans doute inouï,
Et son farouche orgueil en doit être ébloui.
Je le veux...

EMPSAEL.

Pour bannir le soin qui vous tourmente,
Souffrez que devant vous Néala se présente;
Et bientôt à sa voix ce déplaisir mortel
Fera place aux transports de l'amour paternel.

AKÉBAR.

Moi, la voir! ah! demeure. Infortuné! j'évite
Jusqu'aux doux mouvements dont son aspect m'agite.
Ils troublent ma ferveur, je m'accuse en secret
D'un sentiment humain dont Dieu n'est pas l'objet.
Mais je l'aime, et, soigneux de cacher ma faiblesse,
Je me fais un tourment de ma propre tendresse.
Néala me redoute; en lui tendant les bras
Jamais je n'enhardis son timide embarras;
Je n'adoucis jamais par un tendre sourire
L'austère majesté qui sur mes traits respire.
Quand un père à sa fille ouvre ses bras tremblants,

Lui laisse avec amour baiser ses cheveux blancs,
Je m'indigne, je pleure, et vois d'un œil d'envie
Ce bonheur inconnu dont j'ai privé ma vie.
Ma fille!... Et je la perds! Le ciel veut qu'à ce prix
Je rachète un pouvoir qu'il m'a trop tôt repris!
Ma mort suivra de près cette épreuve dernière...
Mais j'emporte au tombeau ma grandeur tout entière.
Eh bien! n'hésitons plus, j'y souscris, c'en est fait!

EMPSAEL.

Ah! sachez vous contraindre : Idamore paraît.
Pourrez-vous déguiser l'horreur qu'il vous inspire?...

AKÉBAR, froidement.

Quelle horreur? qu'avez-vous, et que voulez-vous dire?
Voyez, je suis tranquille, et sur mon front serein
Mon trouble n'a laissé ni courroux, ni chagrin.
Sortez.

SCÈNE III.

AKÉBAR, IDAMORE.

IDAMORE.

Votre message a droit de me surprendre;
A cet excès d'honneur j'étais loin de m'attendre.
Vous souhaitez me voir, vous, seigneur! et pourquoi?
Pontife du Très-Haut, que voulez-vous de moi?

AKÉBAR, à part.

De quel œil ce profane insulte à ma présence!

A Idamore.

Contre ma faible voix vous vous armez d'avance;
Vous apportez sans doute à ce grave entretien
Un cœur aigri, blessé, bien différent du mien;
Vous le connaissez mal.

IDAMORE.

Il a changé peut-être.
Pour moi, je suis le même, et je veux toujours l'être;
Juste, mais inflexible.

AKÉBAR.

Ainsi votre fierté
Prend le mépris des lois pour l'austère équité.
Ce bras, qui les détruit, met la force à leur place,
N'écoute de conseils que ceux de son audace.
Un vainqueur tel que vous se croirait avili
S'il n'affectait l'horreur de tout ordre établi.
Vous laissez le vulgaire accorder à l'usage
Ses aveugles respects et son servile hommage;
Mais vous!...

IDAMORE.

De mes avis le sacrilége orgueil
Du temple où vous régnez a-t-il franchi le seuil?
L'a-t-on vu s'arroger quelques droits despotiques
Sur vos rites secrets, vos pieuses pratiques?
Content d'y présider, laissez, laissez mes mains
Se charger du fardeau des intérêts humains.
Soyez plus qu'un mortel, j'y consens, si nous sommes,
Vous le dernier des dieux, moi le premier des hommes.

AKÉBAR.

Poursuivez, Idamore; il est digne de vous
D'accabler un vieillard sans force et sans courroux.
Est-ce là ce guerrier si grand, si magnanime?
Insensé! quelle erreur contre moi vous anime?
Suis-je votre ennemi?

IDAMORE.

Vous l'êtes, je le sais.
Mon ennemi! qui, vous?... plus que vous ne pensez...
Plus que je ne puis dire.

AKÉBAR.

Eh! comment? je l'ignore.
Qu'ai-je fait?

IDAMORE.

Mon malheur. Vous qu'un vain peuple adore,
Qui portez saintement d'inévitables coups;
Oui, vous, mon ennemi, le plus cruel de tous;
Oui, ce que n'auraient pu ni chrétiens ni Tartares,
Vous l'avez fait: c'est vous... Malheureux, tu t'égares!

AKÉBAR.

Que répondre, Idamore, à ces vagues discours,
Dont la fureur commence et rompt soudain le cours?
O vous qui m'accusez, je plains votre délire.
Connaissez-la cette âme où vous avez cru lire:
Moi, me préoccuper de soins ambitieux,
Quand la nuit du tombeau se répand sur mes yeux,
Quand l'eau lustrale attend ma dépouille glacée?
Qu'un plus sublime objet absorbe ma pensée!
Le bonheur de ma fille, après de longs combats,
Est l'unique devoir qui me trouble ici-bas.
Le ciel, dont la bonté la rend à mes tendresses,
A dérobé sa tête au bandeau des prêtresses.
Une illustre alliance embellirait ses jours;
J'ai cherché dans l'armée, au temple, dans les cours,
Quelque mortel si grand, que son sang trouvât grâce
Devant l'éclat divin des auteurs de ma race.

IDAMORE.

Il est choisi sans doute?

AKÉBAR.

Oui, seigneur. Je le croi
Digne de mes aïeux, de ma fille et de moi.

IDAMORE.

Son nom?...

AKÉBAR.

Il porte un nom que l'Indostan révère,
Le destin des combats ne lui fut point sévère,
Il est brave, puissant...

IDAMORE.

Mais enfin, cet époux,
Ce vainqueur, ce héros, quel est-il donc?

AKÉBAR.

C'est vous.

IDAMORE.

Qu'entends-je!

AKÉBAR.

Le voilà cet ennemi terrible...

IDAMORE.

Ah! croyez... J'ignorais... O ciel! est-il possible?
Qui, moi?

AKÉBAR.

De cet espoir je flattais mes douleurs,
Et ce jour, le premier de la saison des fleurs,
Ce jour, que nous comptons parmi nos jours propices,
Eût éclairé vos nœuds formés sous ses auspices.

IDAMORE.

Mon père! l'Éternel me parle par ta voix;
Il t'inspire, il me nomme, il a dicté ton choix.
J'accepte ses bienfaits, j'adore tes oracles.
Un seul mot de ta bouche enfante des miracles;
Oui, mon orgueil vaincu s'humilie à tes pieds.
Que par mon repentir mes torts soient expiés.
J'avais vu Néala, j'aimais sans espérance;
J'ai maudit tes autels, vos lois, ma dépendance,
Toi-même, toi, mon père;... et tu combles mes vœux!
D'un amour téméraire excuse les aveux;
Pardonne à mes fureurs. J'abjure, je déteste
De ce cœur révolté l'égarement funeste;
Mais du moins à la haine il fut toujours fermé:
Mon crime, ah! mon seul crime est d'avoir trop aimé!

AKÉBAR.

Ne vous condamnez point; peut-être ma sagesse
Gênait par ses leçons votre ardente jeunesse.
Je puis à votre oreille épargner mes avis...

IDAMORE.

Non, parlez, commandez: ils seront tous suivis.
Prenez sur ma raison un souverain empire.
Eh! ne vous dois-je pas le seul bien où j'aspire?
Néala, mon amante... ah! daignez l'appeler.
Ne puis-je la revoir? vais-je enfin lui parler?
Quel lieu doit nous unir? quelle heure fortunée
Verra bénir par vous un si cher hyménée?

AKÉBAR.

Eh bien, que de nos lois la sainte austérité
Fléchisse pour vous seul devant ma volonté!
Ces bois religieux, dont un antique usage
Aux pompes de l'hymen consacre le feuillage,
Vers la quatrième heure entendront vos serments;
Qu'ils soient de vos aveux les premiers confidents.
Attendez votre épouse aux lieux où je vous laisse.
Adieu, mon fils.

Il présente sa main à Idamore, qui s'incline pour la baiser.

A part.

Superbe, enfin ton front s'abaisse.

SCÈNE IV.

IDAMORE.

Son fils! je suis son fils! l'époux de Néala!
Son fils... De ce doux nom un autre m'appela.
Il me pleure... il me cherche, et mon hymen s'apprête.
Il n'assistera point à cette auguste fête.
Zarès n'est plus mon père, hélas! il ne l'est plus!...
Des biens communs à tous les hommes l'ont exclus,
Et tu t'es fait leur frère à force d'imposture!
Ton âme s'avilit en fuyant la nature:
Ils t'ont rendu cruel, perfide, ingrat comme eux;
Renonce à ton vieux père, achève et sois heureux.
Quel bonheur de tromper une vierge innocente,
De frémir au doux son de sa voix caressante,
De la craindre en l'aimant, de dire avec effroi:
Ce cœur, s'il me connaît, va se fermer pour moi!
D'étouffer un secret dont le poids vous oppresse!...
Et s'il éclate, ô ciel! quel prix de sa tendresse?
La malédiction dont mes jours sont couverts,
L'exil, le désespoir, la mort dans les déserts!...
Non: elle connaîtra le proscrit qu'elle adore...
Mais contre ses terreurs si l'amour lutte encore,
De ces nœuds réprouvés affrontant le danger,
Si de mon avenir elle ose se charger,
Nature, il faut céder, j'oublierai tout pour elle.
Dieux! je la vois: heureuse, elle en paraît plus belle.
De quel funeste aveu je la vais accabler!
Je tremble!!.. Elle m'apprend que je pouvais trembler.

SCÈNE V.

IDAMORE, NÉALA.

NÉALA.

Accusez-vous encor la justice éternelle?
Le pontife à sa voix vous trouve-t-il rebelle?
Il vous donne sa fille, il parle, et son pouvoir

Change une ardeur coupable en un pieux devoir.
Que béni soit le jour qui nous rend l'innocence!
Le Très-Haut nous a vus d'un regard d'indulgence,
Et les divinités qui peuplent ces forêts,
Devant lui sans colère ont porté nos secrets.
Au pied de son autel confondons nos hommages,
Venez... mais sur vos traits quels sinistres nuages!

IDAMORE.

Néala!...

NÉALA.

Qu'avez-vous?

IDAMORE.

Si vous saviez...

NÉALA.

Eh bien?

IDAMORE.

Détruirai-je d'un mot mon bonheur et le sien?
Vous m'aimez?

NÉALA.

Moi, grands dieux!

IDAMORE.

Mais d'un amour extrême,
Sans borne, égal au mien?

NÉALA.

J'en appelle à vous-même.

IDAMORE.

C'est moi que vous aimez, non le chef des guerriers,
Non l'éclat de mon rang, mes titres, mes lauriers?
Quel que soit l'abandon où l'avenir me livre,
A ces biens fugitifs votre amour doit survivre?

NÉALA.

En doutez-vous?

IDAMORE.

Jamais vous ne les avez plaints
Ces malheureux, privés de l'aspect des humains...

NÉALA.

Comment?...

IDAMORE.

Dont la tribu, proscrite et vagabonde,
Traîne après soi l'horreur et les mépris du monde?

NÉALA.

N'achevez pas : leur nom est funeste, odieux;
Il souillerait l'air pur qu'on respire en ces lieux.

IDAMORE.

Un d'eux... il était las de son sort misérable...
Secouant tout à coup l'opprobre qui l'accable,
Il vient, combat, triomphe : admis dans les cités,
Il profane les murs par vous-même habités.

NÉALA.

Ah! que de son abord votre bras m'affranchisse;
Un ennemi du ciel! un monstre!... Qu'il périsse!
Point de pitié, frappez!

IDAMORE.

Frappez donc votre époux:
Cet ennemi, ce monstre, embrasse vos genoux.
Frappez.

NÉALA se précipite vers la statue de Brama, qu'elle embrasse.

Toi qui l'entends, protége ta prêtresse;
Dieu, fais luire entre nous ta foudre vengeresse;
Que ce marbre insensible, ébranlé par mes cris,
Entre l'impie et moi renverse ses débris.

IDAMORE, à genoux.

Ma vie est un fardeau; prenez-la, je l'abhorre:
Mon amitié flétrit, mon amour déshonore,
Mon nom glace d'effroi.

NÉALA, sans le regarder.

Les cieux m'en puniront;
Mais le tranchant du fer n'atteindra pas ton front.
Infortuné, va-t'en!

IDAMORE.

Hélas! dans quelles villes,
Sous quel heureux climat, sur quels bords si fertiles,
Où les plaisirs pour moi ne soient sans volupté,
Le printemps sans parure, un beau jour sans clarté?
Vous fuirai-je aux déserts? mais où fuir ce qu'on aime?
Dans quel antre profond me cacher à moi-même?
Où ne verrai-je plus ces flambeaux de la nuit,
Dont les feux si souvent à vos pieds m'ont conduit?
Par quel chemin vous fuir? quel rocher, quelle source,
Pour me parler de vous, ne suspendra ma course?
Beaux lieux, sans m'arrêter comment vous parcourir,
Et puis-je en la fuyant m'arrêter sans mourir?
Fleuve heureux, bois si chers à ma reconnaissance,
Je vous reverrai donc, mais pleins de son absence!...
A travers les rameaux, là, j'observais ses pas :
Là, pour l'entretenir, j'affrontais le trépas;
Là, les heures pour moi s'allongeaient dans l'attente;
Ici, je lui donnais ce doux titre d'amante;
Plus loin... ô Néala, quel prix de mes exploits!
Je leur dus de vous voir pour la première fois.
Couronné par vos mains, que j'étais fier de l'être!
Ah! vous m'aimiez alors, vous m'admiriez peut-être!
Oui, malgré vos mépris, oui, malgré mon malheur,
Ce jour atteste encor que j'eus quelque valeur;
Quelques dons m'élevaient au-dessus du vulgaire,
Et j'avais des vertus puisque j'ai pu vous plaire.

NÉALA.

Ils me furent cruels, ces dangereux trésors,
Dont j'exaltais le prix pour tromper mes remords.
Pourquoi m'ont-ils caché, sous leur brillant mensonge,
L'abîme inévitable où mon erreur me plonge?

Malheur au cœur aimant que leur charme séduit :
C'est par eux qu'à jamais mon bonheur fut détruit.

IDAMORE.

Il ne l'est pas encor; du moins il peut renaître.
La pompe se prépare, eh bien !... dois-je y paraître?
Cet aveu qu'en tremblant j'ai versé dans ton sein,
N'y laisse plus pour moi qu'horreur et que dédain :
D'un amour confiant il est l'excès sublime,
Mon seul droit au pardon, mon titre à ton estime.
Je disais : il m'est doux de lui livrer mon sort,
D'arracher à sa crainte un si pénible effort,
Si grand, si généreux, que jamais avant elle
La plus parfaite ardeur n'en laissa de modèle :
Donnons-lui ce triomphe; honneurs, lauriers, pouvoir,
Jetons tout à ses pieds, je veux tout lui devoir!
Je l'ai fait sur la foi de ta sainte promesse,
J'en ai cru ta pitié, j'en ai cru ta tendresse;
Chassé, maudit par toi, j'en crois encor tes pleurs;
Voilà tous mes garants; parle, sont-ils trompeurs?

NÉALA.

Eh! quel est ton espoir? que d'une âme affermie
J'accepte en t'épousant l'exil et l'infamie?...
Je le veux; mais demain quel sera mon appui,
Si l'ange de la mort m'appelle devant lui?
Surprise dans les nœuds d'un hymen sacrilége,
A ce juge irrité, dis-moi, que répondrai-je?
Le courroux des humains ne peut m'épouvanter;
Mais le sien, mais pour toi le faut-il affronter?
Mais faut-il échanger contre des cris funèbres,
Contre le noir séjour des esprits des ténèbres,
Contre des châtiments qui prolongent mes maux
Au delà de ce monde, au delà des tombeaux,
Cette paix, ces plaisirs, ces innocentes joies,
Que Dieu garde aux tribus qui marchent dans ses voies,
Dieu même, et les clartés de ce palais divin
Où rayonne un jour pur sans aurore et sans fin?

IDAMORE.

Non; mais je t'y suivrai. Quel forfait m'en exile?
Le sein de l'Éternel est aussi notre asile.
Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés,
De ce bonheur en vain nous croient déshérités.
Nous sommes ses enfants. Comme sur leur visage
N'a-t-il pas sur le nôtre imprimé son image?
De nos jours et des leurs, qu'il pèse également,
Au même feu céleste il puisa l'aliment.
Nos sens formés par lui, nos traits, tout est semblable.
Ont-ils un œil plus sûr, un bras plus redoutable?
Dieu dans leur voix plus mâle a-t-il mis d'autres sons?
Le soleil, pour eux seuls prodigue de moissons,
N'échauffe-t-il pour nous que poisons homicides?
Les fruits se sèchent-ils sur nos lèvres avides?
Les flots, dont notre soif implore les secours,
Pour tromper ses ardeurs détournent-ils leur cours?
Ces mortels, comme nous, sont condamnés aux larmes,
Soumis aux mêmes maux, blessés des mêmes armes;
Les mêmes passions nous brûlent de leurs feux;
Ils souffrent comme nous et nous aimons comme eux...
Ah! cent fois davantage... Et Dieu, lui, notre père,
N'eût fait de tant d'amour qu'un jeu de sa colère!
L'homme a seul méconnu ce doux instinct des cœurs;
Des frères, qu'il proscrit, il sépare les sœurs.
La mort rassemblera cette famille immense;
Dieu nous appelle tous; le brame qui l'encense,
Et l'enfant du désert repoussé des autels,
Reposeront unis dans ses bras paternels.

NÉALA.

Je goûte à t'écouter un charme trop funeste;
D'un courroux qui s'éteint ne m'ôte pas le reste.
Ah! fuis, séparons-nous!

IDAMORE.

Tu l'ordonnes, je pars;
Mais vers moi pour adieu tourne au moins tes regards.
Ne me refuse pas...

NÉALA, se retournant vers lui.

Idamore!

IDAMORE, se rapprochant d'elle par degrés.

Ma vue
N'a pas troublé tes sens d'une horreur imprévue.
Non. Qu'avais-tu pensé? que tu reconnaîtrais
Le sceau de la vengeance empreint sur tous mes traits.
Se sont-ils revêtus d'une forme nouvelle?
Crois-tu qu'un feu sinistre en mes yeux étincelle?...
Ils brillent, Néala, de tendresse et d'espoir.
Laisse-les s'enivrer du plaisir de te voir.
Ne tremble pas ainsi; que mon bras te soutienne;
Que je sente ta main tressaillir dans la mienne...
Eh bien! le Tout-Puissant, de mon bonheur jaloux,
Pour désunir nos mains, descend-il entre nous?
Sa fureur sous tes pieds n'ébranle pas la terre;
Il ne t'accuse pas par la voix du tonnerre;
Il pardonne, il sourit à d'innocents transports;
Pardonne à son exemple, étouffe un vain remords,
Consens à notre hymen...

NÉALA.

Je ne puis, je frissonne.
Qu'un moment à moi-même en paix je m'abandonne.
Tant de coups différents m'ont frappée aujourd'hui,
J'ai peine à rappeler ma raison qui m'a fui.
L'heure approche où mes sœurs couvrent l'autel d'offrandes;
Elles vont m'entourer... que je crains leurs demandes!

Comment à leurs regards déguiser mon effroi !
Où me cacher?... je veux... de grâce épargne-moi !

IDAMORE.

Ah! d'un doute accablant qu'un seul mot me délivre :
Dois-je fuir ou rester, dois-je mourir ou vivre?

NÉALA.

Reste pour mon malheur...

IDAMORE.

Arbitre de mes jours,
Va, décide à ton gré du sort de nos amours.
Tout est douleur pour moi, tout, jusqu'à l'espérance.
Qu'il soit prompt cet arrêt que ma terreur devance ;
Dût-il me condamner, j'aspire à le savoir :
Il finira mes maux ; réduit au désespoir,
Un cœur tel que le mien n'est pas longtemps à plaindre,
Et préfère un refus au tourment de le craindre!

Idamore sort d'un côté, Néala de l'autre ; les prêtresses entrent par le fond.

SCÈNE VI.

CHOEUR.

PRÊTRESSES.

UNE D'ELLES.

Néala !

UNE AUTRE.

Néala !

LA PREMIÈRE.

Pourquoi fuir loin de nous?
Mais c'est en vain que je l'appelle.

LA SECONDE.

Aurions-nous donc, mes sœurs, allumé son courroux?

UNE AUTRE.

Quel trouble s'est emparé d'elle?

UNE AUTRE.

Absente, quand le fleuve a reçu nos présents,
Elle n'a point offert les vœux que notre zèle
Adresse chaque jour à ses flots bienfaisants ;
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix, qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur !

UNE PRÊTRESSE.

Reprenons nos travaux, et, durant son absence,
Puissent-ils charmer notre ennui !
Contre l'effort des vents ces myrtes sans appui
Accusent notre indifférence.
Des banians touffus par le brame adorés
Depuis longtemps la langueur nous implore :
Courbés par le midi, dont l'ardeur les dévore,
Ils étendent vers nous leurs rameaux altérés.

UNE AUTRE.

Invoquons la faveur de ces puissants génies,
A qui des bois sacrés les nymphes sont unies (1).

LA PREMIÈRE.

Esprits aériens de la terre et des eaux,
Dont les soupirs parfument ces berceaux,
Qui murmurez dans le creux des ruisseaux,
Et que le vent du soir apporte sur ses ailes !

LA SECONDE.

Demi-dieux, dont les mains fidèles
Allument de la nuit les innombrables feux,
Épanchent la rosée, ouvrent les fleurs nouvelles,
Et des insectes amoureux
Suspendent aux gazons les vives étincelles !...

CHOEUR.

Descendez du haut des airs ;
Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs ;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside ;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitants des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Venez ; la nymphe invisible,
Qui, dans sa prison flexible,
Reçoit vos embrassements,
Sous l'écorce qui la presse
Répond à votre tendresse
Par de doux frémissements.

UNE AUTRE.

Venez rafraîchir les roses
Qui, sous votre haleine écloses,
Couronnent nos bords heureux.
Que le parfum qui s'exhale
De ces trésors du Bengale,
Vers vous monte avec nos vœux.

CHOEUR.

Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs ;
Qu'en ces lieux l'amour vous guide ;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside ;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitants des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Quel noir penser vous inquiète ?
Ma sœur, ce vase échappe à vos bras languissants...

UNE AUTRE.

Au bruit de nos concerts votre bouche muette
S'efforce, mais en vain, de mêler ses accents.

UNE AUTRE.

Je songe à Néala ; d'une pitié nouvelle

(1) Forster.

Son souvenir vient attrister mes sens.
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur!

UNE PRÊTRESSE.

Quand un lis virginal penche et se décolore,
Par un ciel brûlant desséché,
Sous l'urne qui l'arrose il peut renaître encore;
Mais quand un ver rongeur dans son sein est caché,
Quel remède essayer contre un mal qu'on ignore?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur!

UNE PRÊTRESSE.

Mais que vois-je? Mirza par sa tendre éloquence,
Zaïde par ses soins touchants,
Sans doute ont de ses maux calmé la violence.
Chères sœurs, suspendons nos chants:
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!

CHOEUR.

Chères sœurs, suspendons nos chants:
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉALA, ZAIDE, MIRZA; LE CHŒUR.

NÉALA, aux prêtresses.

Zaïde, et toi, Mirza, vous, qu'un vœu solennel
Réunit dès l'enfance autour du même autel,
Longtemps par les plaisirs permis dans ces demeures
Notre tendre amitié remplit le cours des heures;
Ces arbres l'ont vu naître, et, témoins de nos jeux,
En croissant chaque jour l'ont vu croître avec eux.
La fête qu'on prépare en va rompre les charmes,
Et vous vous étonnez de voir couler mes larmes!

ZAIDE.

Aimable et cher objet de nos soins assidus,
Tes soupirs sont compris et te sont bien rendus;
Et, si ce prompt départ te semble un coup si rude,
Que de fois, en songeant à notre solitude,
Que de fois de nos mains les festons et les fleurs,
Préparés pour ton front, tombent mouillés de pleurs!

MIRZA.

Notre jeune compagne à nous quitter s'apprête;
Mais l'avenir pour elle est un long jour de fête.
L'hymen n'a point de gloire ou de riants appas,
Dont il ne prenne soin d'environner ses pas. [plaindre?
On l'aime, elle est heureuse, est-ce à nous de nous

NÉALA.

Hélas!

MIRZA.

Pourquoi gémir?

ZAIDE.

Ne cherche pas à feindre;
Tu le voudrais en vain.

MIRZA.

Parle, un songe imposteur
Des troubles de ton âme est peut-être l'auteur?

NÉALA.

Celui par qui du ciel la volonté s'explique,
Mon père, en eût levé le voile prophétique.

ZAIDE.

Entends-tu quelque dieu, que le fer a touché,
Se plaindre sous l'écorce où Brama l'a caché?
Quel bruit te fait pâlir? Quelle voix inconnue
Perce les marbres saints ou déchire la nue?
Aurait-on profané cet asile de paix?

NÉALA, vivement.

Non, ne le croyez pas; eh! comment? non, jamais!
Qui l'eût osé?

MIRZA.

Serait-ce une secrète haine
Qui de ton jeune époux te fait craindre la chaîne?

NÉALA.

Ah! je ne le hais pas! je m'engage aujourd'hui
A vivre, et, s'il le faut, à souffrir avec lui.
Que ses maux soient les miens, et que l'hymen nous lie
Pour toujours, pour le temps et l'éternelle vie.

ZAIDE.

Cesse donc, Néala, de voir avec effroi
L'existence nouvelle ouverte devant toi.
Va, nos divinités te défendront sans cesse :
Elles n'oublieront pas que tu fus leur prêtresse;
Qu'à tes devoirs par toi nuls objets préférés
N'ont distrait tes esprits sous ces bosquets sacrés;
Qu'on n'eût pas vu ta bouche approcher d'une eau pure,
Sans que ta piété rafraîchît leur verdure,
Et que ta main jamais, dans son respect pour eux,
Ne leur fit un larcin pour parer tes cheveux.
Ce monde séduisant, qui cause tes alarmes,
Sans danger pour ton cœur, aura pour lui des charmes.
Quel bien à ses plaisirs se pourrait comparer
Puisqu'à la vertu même on peut les préférer?

NÉALA.

Ils ne me rendront pas nos tranquilles études,
Nos secrets entretiens, nos douces habitudes.
Je vous quitte à regret, les dieux m'en sont témoins;
Puissent-ils vous bénir! Je confie à vos soins
Les plantes que par choix cultivait ma tendresse,
Les rameaux que mes dons courbaient sous leur richesse,

Les oiseaux familiers qui, nourris dans ces bois,
Descendaient sur ma trace et venaient à ma voix.
Qu'au lever du soleil ma gazelle chérie
Trouve sur vos genoux l'onde et l'herbe fleurie;
En souvenir de moi protégez-la toujours;
Mêlez, en lui parlant, mon nom à vos discours.
De ma longue amitié gardez chacune un gage.

A une prêtresse.

Toi, ces voiles brillants dont tu vantais l'ouvrage;
Mirza, les ornements que mes bras ont portés...
Mais Zaïde, mes sœurs, n'est plus à nos côtés.
D'où vient que ses regards sont troublés par la crainte?

ZAIDE.

Voyez, un étranger pénètre en cette enceinte.

NÉALA.

Ce guerrier, dont la bouche honore un autre dieu,
Le devance, lui parle, et lui montre ce lieu;
Il le quitte.

MIRZA.

Vers nous ce voyageur se traîne
Sous d'obscurs vêtements qui le couvrent à peine;
Il vient, un frêle appui guide ses pas pesants;
Sa barbe et ses cheveux sont blanchis par les ans.
Mes sœurs, rentrons au temple.

NÉALA.

Eh! pourquoi? quelle offense
Craignez-vous d'un vieillard sans force et sans défense?
Osons le secourir; ses vœux reconnaissants
Seront pour le Très-Haut plus doux que notre encens.

SCÈNE II.

NÉALA, ZAIDE, MIRZA, ZARÈS, LE CHŒUR.

ZARÈS. Il s'avance appuyé sur un bâton.

Prêtresses des forêts, j'ignore vos usages;
Puis-je au pied de vos murs m'asseoir sous ces ombrages?
D'un moment de repos ma faiblesse a besoin.

NÉALA.

Vieillard, vous le pouvez.

ZARÈS.

J'arrive de si loin!

NÉALA, s'approchant pour le soutenir.

Tout en vous nous révèle un pieux solitaire.

ZARÈS.

Moi!

NÉALA.

Qui donc êtes-vous?

ZARÈS.

Étranger sur la terre.

Aux prêtresses qui l'entourent.

Je ne mérite pas ces secours empressés.

NÉALA.

Vous êtes malheureux?

ZARÈS.

Je le suis.

NÉALA.

C'est assez;

Zarès s'assied sur un banc de gazon.

Je dois vous les offrir. Pourquoi, courbé par l'âge,
Entreprendre sans guide un pénible voyage?

ZARÈS.

Je n'ai pas un ami.

NÉALA.

De l'hospitalité
Nul n'a rempli pour vous le devoir respecté!
Qui vous nourrit?

ZARÈS.

Les dons du passant que j'implore;
Pauvre, demandant peu, recevant moins encore,
Satisfait cependant...

NÉALA.

O dieux, que je vous plains!
Vous venez visiter les tombeaux de nos saints,
Consulter le grand prêtre, ou bien votre vieillesse
D'un long pèlerinage accomplit la promesse?

ZARÈS.

Non.

NÉALA.

Que cherchez-vous donc?

ZARÈS.

Un bien que j'ai perdu.

NÉALA.

S'il dépend d'un mortel il vous sera rendu.
Faut-il armer pour vous l'autorité suprême?
Mon père est tout puissant.

ZARÈS.

Vous l'aimez, il vous aime...
Ne le quittez jamais!

NÉALA.

D'où vient que vous pleurez?

ZARÈS.

Hélas! c'est malgré moi.

NÉALA.

Mais, si vous l'implorez,
Akébar va d'un mot finir votre misère.

ZARÈS.

Un seul homme le peut : il le voudra, j'espère...
Le chef de vos guerriers.

NÉALA.

Idamore?

ZARÈS.

C'est lui.

NÉALA.

Vieillard, pour le fléchir empruntez mon appui.

ZARÈS. Il se lève.

Il est connu de vous?

NÉALA.

Aujourd'hui l'hyménée
Pour jamais à la mienne unit sa destinée.

ZARÈS.

Je n'ai plus qu'à mourir.

NÉALA.

Vous vivrez s'il m'entend.
Soulagez vos douleurs en me les racontant.

ZARÈS.

Non, non, dans son cœur seul mon secret doit descendre;
J'expire d'un chagrin que lui seul peut comprendre.

NÉALA.

Il vient.

ZARÈS.

Mon sang se glace, et, prêt à lui parler,
Je sens ma voix s'éteindre et mes genoux trembler.
Je ne me soutiens plus.

Il retombe assis.

SCÈNE III.

ZARÈS, NÉALA, IDAMORE, ALVAR,
LE CHŒUR.

ALVAR, à Idamore.

Aux portes de la ville,
Sur une pierre assis, il pleurait immobile.
Je m'approche, à ses pleurs je me laisse attendrir.
« Idamore est le seul qui les puisse tarir. »
Il dit. Je cours au temple, où ma voix importune
Trouble de ce récit votre heureuse fortune;
Mais j'ai fait le devoir d'un ami, d'un chrétien;
Et c'est à l'homme heureux que la pitié sied bien.
Consolez ce vieillard.

NÉALA, s'approchant d'Idamore.

Ah! si je vous suis chère,
Daignez en sa faveur accueillir ma prière.

IDAMORE.

Eh quoi! près d'Akébar au temple rappelé,
Quand j'apprends que par vous mon espoir est comblé,
Quand cet aveu m'arrache aux horreurs de l'attente,
Celle à qui je dois tout me parle en suppliante!
Ah! venez...

NÉALA.

Il ne veut pour confident que vous.
Adieu. Rentrons, mes sœurs.

IDAMORE.

Cher Alvar, laisse-nous.

SCÈNE IV.

ZARÈS *assis*, IDAMORE.

IDAMORE.

Étranger, quel revers faut-il que je répare?
Puis-je vous rendre un bien dont le sort vous sépare?
Répondez.

ZARÈS.

C'est lui-même! il m'a parlé! j'entends
Cette voix, dont les sons m'avaient fui si longtemps!

IDAMORE.

Dans mon cœur attendri quel souvenir s'éveille?
Où suis-je, et quels accents ont frappé mon oreille?
Je les connais... Que vois-je?

ZARÈS.

Un vieillard insensé,
Qui poursuit un ingrat dont il fut délaissé,
Qui voulait de rigueur armer son front sévère,
Et sent frémir pour toi ses entrailles de père.

IDAMORE.

Dieux! vous m'ouvrez vos bras!

ZARÈS.

La nature a ses droits,
Plus forts que ma raison. Viens, viens je te revois!
J'ai pardonné!

IDAMORE.

Mon père!

ZARÈS.

O moment plein de charmes!
Idamore, ô mon fils! ô jour! ô douces larmes!
Tu m'aimais, je le sens; pourquoi m'as-tu quitté?
Quel horrible abandon! et je l'ai supporté!
Je résiste à l'ivresse où mon âme se noie!
On ne peut donc mourir de douleur ni de joie!

IDAMORE.

Quoi! vous me pardonnez?

ZARÈS. Il se lève et regarde son fils.

Heureux progrès des ans!
Que son port est plus fier, ses traits plus imposants!
Que son aspect m'enchante!

IDAMORE.

O ciel! par quel ravage
Les ans sur son front pâle ont marqué leur passage!

ZARÈS.

Ce ne sont pas les ans, mon fils, mais les chagrins.
Vos jours dans les cités ne sont pas tous sereins ;
Et pourtant quel mortel, maudit des destinées,
Vit en plus sombres nuits s'y changer ses journées?
Fut-il pour l'œil d'un père un plus affreux réveil?
Malheureux, j'ai vu naître et pâlir le soleil,
Sans que ses premiers feux ni sa clarté mourante
De mes sens éperdus aient calmé l'épouvante.
Je marchais, je courais, je criais : O mon fils!
Mon fils!... L'écho lui seul répondait à mes cris.
Je rentrai vers le soir, me disant sur ma route :
Près du toit paternel mon fils m'attend sans doute.
Personne sur le seuil, nul vestige, aucun bruit;
Je m'y retrouvai seul, et seul avec la nuit.
Que son astre à regret sembla mesurer l'heure!
Combien ma solitude agrandit ma demeure!
Mes yeux, de pleurs noyés, s'attachaient sans espoir
Sur cette place vide, où tu devais t'asseoir.
J'accusais de ta mort le tigre, le reptile,
Nos rochers, dont les flancs te devaient un asile,
Ces arbres du vallon, mes hôtes, mes amis,
Muets témoins du crime et qui l'avaient permis,
Tout, l'univers entier, les humains et moi-même,
Avant de t'accuser, ô toi, mon bien suprême,
Toi, l'unique soutien d'un père vieillissant,
Toi, que j'avais nourri, toi mon fils, toi mon sang!
Confondant jusqu'aux dieux dans ma haine implacable,
Je n'excusai que toi, toi seul étais coupable!

IDAMORE.

O crime! à quels tourments je vous ai condamné?

ZARÈS.

Ce n'était rien encor, mais je te soupçonnai;
Sur mes lèvres soudain mes plaintes expirèrent,
Un frisson me saisit, mes larmes s'arrêtèrent;
Je crus mourir. Alors la triste vérité
Jusqu'au fond de mon âme entra de tout côté.
Dans toute sa grandeur j'embrassai ma misère :
Injustement flétri dans les flancs de ma mère,
En horreur aux humains que j'aimais malgré moi,
Cet amour dédaigné je le versai sur toi...
Et tu m'abandonnais! dans un transport de rage,
Quoi! m'écriai-je enfin, voilà donc ton ouvrage,
Brama! tu l'as voulu! Non, tu n'existes pas;
Je ne crois plus aux dieux, je crois aux fils ingrats;
Je crois à mon malheur! Mais hélas! quel supplice
De nier dans son cœur l'éternelle justice,
De vieillir sans espoir de revoir ses aïeux,
Seul au monde, étranger entre l'homme et les cieux;
Trop plein d'un sentiment que nul ne veut vous rendre,
Et qui même en un dieu n'a plus où se répandre!
Tel fut mon sort. Trois ans j'en supportai l'horreur :
J'avais de ton retour nourri la folle erreur.
Tu ne revenais pas; las d'espérances vaines,
Je tentai du désert les routes incertaines;
J'offris ma tête nue à l'ardeur des étés;
Je poursuivis la mort jusqu'au sein des cités.
Plaint, sans être connu, j'y dus à la nuit sombre
Quelques habits grossiers que j'implorais dans l'ombre.
Caché sous ces lambeaux, j'errais sur les chemins.
Pour la première fois j'abordai les humains;
Ton nom, qu'ils publiaient, me découvrit tes traces;
Je me hâte, j'accours, je te vois, tu m'embrasses,
Et c'est lorsqu'aux autels tu vas par tes serments
Me priver pour toujours de tes embrassements!

IDAMORE.

Ciel! que vous a-t-on dit?

ZARÈS.

Prouve-moi qu'on m'abuse;
Je te croirai : partons.

IDAMORE.

Eh! le puis-je?

ZARÈS.

Il refuse!

IDAMORE.

Dans quels lieux cherchez-vous cette tranquillité,
Ce bonheur mutuel qu'en fuyant j'emportai?
Là, chaque monument de ma première enfance,
Me reprochant ma faute, aigrit votre souffrance.
Là, tout parle à vos yeux de malheurs trop connus...

ZARÈS.

On se plaît au récit des maux qu'on ne sent plus.
Allons.

IDAMORE.

Ah! laissez-moi, combattant votre envie,
A leur charme funeste arracher votre vie;
Avec elle au désert loin de m'ensevelir,
Au fond de mon palais laissez-moi l'embellir,
Entourer son déclin de plaisirs, dont l'ivresse
Écarte les langueurs où s'éteint la vieillesse,
Rassembler sur vos pas tous les tributs des arts;
Que leur faste opulent éclate à vos regards.
Partagez mes honneurs, jouissez de ma gloire.

ZARÈS.

Après l'avoir perdue, ôte-moi la mémoire,
S'il faut que je préfère à mes plaisirs passés
Tes faux biens sans attrait pour mes sens émoussés.
Que m'importent des arts dont j'ignore l'usage!
Tout leur faste vaut-il ma liberté sauvage?
Par quels spectacles vains crois-tu tenter mes yeux?
Quels trésors me plairaient? quels honneurs glorieux?

Mes spectacles à moi sont un ciel sans nuages,
L'immensité des mers, les astres, les orages,
L'aurore, dont l'éclat va renaître pour moi,
Si je puis sur nos monts l'admirer avec toi;
Mes honneurs sont tes soins; mon unique richesse,
C'est toi, c'est le bonheur de te parler sans cesse,
De reposer ma tête en te voyant le soir,
Et de la relever, mon fils, pour te revoir.
Que m'offres-tu? des jours passés dans la contrainte,
A gémir, à t'attendre, à te voir avec crainte,
Quand la gloire ou l'amour voudra bien par pitié
Te céder pour une heure à ma triste amitié.
Je t'aime avec excès, sois à moi sans partage :
Ne crois pas que ce cœur, que ta froideur outrage,
Ce cœur, qui brûle encor, se donne tout entier
Pour ces restes du tien dont tu le veux payer.
Non, c'est trop me celer le lien qui t'arrête;
Un noble hymen t'appelle et la pompe en est prête.
Je sais tout par l'objet de tes feux insensés...

IDAMORE.

Vous voulez que je parte et vous la connaissez?
C'est peu de tant d'attraits dont l'heureux assemblage
Sans doute a dès l'abord emporté votre hommage;
Sa bonté, pardonnez si j'en appelle à vous,
Prête une grâce auguste à des charmes si doux.
Je l'adore, elle m'aime... Ah! tendresse intrépide!
Elle m'aime, et mon sort n'a rien qui l'intimide.
Orgueil du sang, devoir, elle a tout oublié;
A l'exil qui m'attend son destin s'est lié.
Et je n'acceptais donc ce touchant sacrifice,
Que pour lui préparer un éternel supplice?
Dois-je l'abandonner, ou le soin de ses droits
Doit-il se révolter contre vos justes lois?
Quoi que mon choix décide, il fait une victime,
Et mon honneur flottant, que presse un double crime,
Ne peut par un refus payer votre pardon,
Ni trahir son amour par ce lâche abandon.

ZARÈS.

C'est tenir trop longtemps votre choix en balance.
Je me rends importun par tant de violence.
Je pars; mais satisfait, car je puis vous haïr...
Une seconde fois courez donc me trahir;
Rejoignez la beauté qui m'a ravi votre âme:
Votre heureux père attend, allez, il vous réclame.
Moi, qui n'ai plus de titre et respecte les leurs,
J'irai jusqu'où mes pas porteront mes douleurs...

Reprenant son bâton de voyage.

Seul et fidèle appui, qui reste à ton vieux maître,
Viens, sois mon guide au moins puisqu'il ne veut pas [l'être.
O forêts d'Orixa, bords sacrés, doux sommets,
Humble toit, qu'il jura de ne quitter jamais,
Mer prochaine, où mes bras instruisaient son courage
A se jouer des flots brisés sur ton rivage,
Me voici, recevez un père infortuné;
Je reviens mourir seul aux champs où je suis né.
Celui qui me doit tout repousse ma prière;
Ses mains ont refusé de fermer ma paupière;

Il se retire à pas lents.

Je n'attends plus de lui pitié ni repentir;
Je le fuis, je le hais... Tu me laisses partir,
Idamore?

IDAMORE.

Arrêtez.

ZARÈS.

Tu me retiens! tu pleures!
Ah! le remords te parle : à regret tu demeures;
Tu me suivras. Pour vaincre il suffit d'un effort;
Prends courage à ma voix, achève, plains mon sort,
Songe à mon désespoir; regarde-moi : mes larmes,
Pour dompter ton amour, te donneront des armes,
Rends-moi ton cœur, mes droits, mes plaisirs, mon pays;
Rends-moi, rends-moi mes dieux en me rendant mon fils.
Cède, obéis, partons; ah! partons!...

IDAMORE.

Eh! mon père,
Puis-je en l'abandonnant emporter sa colère?
Souffrez que je la voie une heure, un seul moment,
Et je vous jure....

ZARÈS.

Eh bien!

IDAMORE.

Oui, j'en fais le serment...
Je vous suivrai.

ZARÈS.

Je crains cet entretien funeste;
Mais je veux croire encor ce que ta bouche atteste.
Reviens me joindre ici; sois fidèle, ou je cours
Livrer au peuple entier mon secret et mes jours :
Je me perdrai, te dis-je!

IDAMORE

Ah! calmez-vous! je tremble :
Si des yeux ennemis nous surprenaient ensemble,
Le trouble où je vous vois, les pleurs que nous versons
Iraient bientôt du Brame éveiller les soupçons.

ZARÈS.

A ce pressant danger ces bois vont me soustraire :
Ils n'auront point, mon fils, de lieu trop solitaire,
De détour trop caché, dans leur sombre épaisseur,
Pour protéger des jours dont je sens la douceur.
Dans tes embrassements j'ai perdu mon audace;

Un regard, un vain signe, un bruit léger me glace;
Je crains tout désormais... je suis heureux!

Il l'embrasse et sort.

SCÈNE V.

IDAMORE.

Il fuit!
Où suis-je? qu'ai-je fait? quel espoir le séduit?
Comment m'a-t-il surpris ce serment que j'abjure?...
Mais je suis parricide aussitôt que parjure.
Quoi! n'accorder qu'une heure à mon cœur combattu!
N'importe, il faut la voir... Eh! que lui diras-tu?
Plus d'hymen, je vous fuis, loin de vous on m'entraîne;
Adieu!... Non, je n'ai point cette force inhumaine,
Non, je cours de Zarès embrasser les genoux...
Alvar, que me veux-tu?

SCÈNE VI.

IDAMORE, ALVAR.

ALVAR.

Venez, illustre époux:
Instruit d'une amitié que vos bienfaits publient;
Akébar rend hommage aux chaînes qui nous lient;
Avant les doux moments par son choix destinés
A consacrer ici des nœuds plus fortunés,
Il s'est remis sur moi du soin de vous apprendre
Qu'au peuple impatient il veut montrer son gendre.
Les chemins parfumés de lauriers sont couverts;
L'encens fume; le ciel retentit de concerts;
Sur les trépieds ardents l'huile à grands flots ruisselle;
Les rameaux dans les mains le peuple vous appelle;
De nos rites chrétiens l'imposant appareil
Seul étale aux regards un spectacle pareil...
Mais quel remords secret contre vos vœux conspire?

IDAMORE, à part.

Je la perds si je fuis, si je reste il expire.

ALVAR.

Néala vous attend.

IDAMORE.

Allons, je suis tes pas.

ALVAR.

Venez.

IDAMORE.

Non, cet hymen ne s'achèvera pas.
Que dis-je? il doit combler ou finir mon supplice;
Et, quel qu'en soit le sort, il faut qu'il s'accomplisse.
Néala par mes pleurs se laissera toucher;
Son époux à ses pas la verra s'attacher.
Obscur ou fastueux, qu'importe notre asile?
Ah! le premier des biens est un amour tranquille;
C'est là de tous nos vœux l'unique et digne objet:
Le reste, Néala, ne vaut pas un regret.
Ami...

ALVAR.

Qu'exigez-vous?

IDAMORE.

Ce vieillard, il me quitte;
J'ignore où le conduit le trouble qui l'agite.
Peut-être de tes soins j'emprunte un vain secours;
Mais, si je tarde, il meurt. Tu l'atteindras, va, cours.
Il m'est si cher! Dis-lui que son fils... qu'Idamore...
Que d'un devoir sacré la loi m'arrête encore;
Qu'il attende la nuit, qu'à ses pieds je reviens.
Ah! cours, vole; il y va de ses jours et des miens.

SCÈNE VII.

CHOEUR.

BRAMES, GUERRIERS, PRÊTRESSES.

PREMIER BRAME.

Vous, brûlez les parfums; vous, posez sur la terre
L'autel, où de l'hymen vont briller les flambeaux.

UN GUERRIER.

Que ces armes, soldats, s'élevant en faisceaux,
Entourent les époux d'un appareil de guerre.

UNE PRÊTRESSE, à ses compagnes.

Approchez sans terreur des lances et des dards;
Cachez sous vos fraîches guirlandes
Le fer sanglant des étendards.

SECOND BRAME.

Du peuple à ces rameaux suspendez les offrandes.

PREMIER BRAME.

Jusqu'en ses profondeurs le Gange s'est troublé;
Son prophète à ce bruit, tremblant, échevelé,
S'est prosterné sur le rivage;
Du sein des flots émus son oracle a parlé,
Et la beauté va s'unir au courage.

TOUT LE CHOEUR.

Souris, dieu de la volupté!
Dieu des chastes amours, entends notre prière!
Que soit béni par vous, qu'à jamais soit chanté
L'hymen dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière.

LES PRÊTRESSES.

A la beauté rendons honneur!

LES GUERRIERS.

Honneur au fils de la victoire!

LES PRÊTRESSES.

Elle a mérité cette gloire.

LES GUERRIERS.

Il est digne de son bonheur.

UNE PRÊTRESSE.

De ses jeunes appas tout ressent la puissance.

UN GUERRIER.

Tout fuit devant ses traits dont les coups sont mortels.

LA PRÊTRESSE.

L'amour naît sur ses pas.

LE GUERRIER.

La terreur le devance.

LA PRÊTRESSE.

Elle chante les dieux.

LE GUERRIER.

Il défend leurs autels.

LA PRÊTRESSE.

Les pleurs de la pitié l'embellissent encore :
Espoir des affligés, sa vue est pour leurs yeux,
Comme au désert un fruit délicieux
Pour la soif d'un mourant que la chaleur dévore.

LE GUERRIER.

Aux yeux des oppresseurs il parut dans nos rangs,
Semblable à ces astres errants
Qui, traînant après soi des flammes prophétiques,
Prédisent, au milieu des tempêtes publiques,
La chute de l'orgueil et la mort des tyrans.

CHOEUR.

Honneur au fils de la victoire!
A la beauté rendons honneur,
Elle a mérité cette gloire;
Il est digne de son bonheur.

UNE PRÊTRESSE.

Néala va quitter ce solitaire asile.

UN GUERRIER.

Quel asile plus sûr que les bras d'un héros?

LA PRÊTRESSE.

Tous ses jours s'écoulaient dans un si doux repos!

LE GUERRIER.

Que de grandeur succède à ce bonheur tranquille!

LA PRÊTRESSE.

Telle une source pure, après de longs détours
Dans des retraites révérées,
Pour des bords plus fameux où l'entraîne son cours,
Quittant ses premières amours,
Aux flots bruyants d'un fleuve unit ses eaux sacrées.

LE GUERRIER.

Tel un jeune laurier, qui n'a point de rivaux,
Reçoit dans ses rameaux
Une tige modeste, ornement de la terre,
L'embrasse, et relevant son front victorieux,
Qui la garantit du tonnerre,
L'emporte avec lui dans les cieux.

LES PRÊTRESSES.

Ainsi notre compagne abandonne l'asile
Où ses jours s'écoulaient dans un si doux repos.

LES GUERRIERS.

Époux de Néala, c'est ainsi qu'un héros
Fait succéder la gloire à son bonheur tranquille.

TOUT LE CHOEUR.

Souris, dieu de la volupté!
Dieu des chastes amours, entends notre prière!
Que soit béni par vous, qu'à jamais soit chanté
L'hymen dont la solennité
Unit la tribu sainte à la tribu guerrière,
Et le courage à la beauté!

PREMIER BRAME.

Compagnons d'Idamore, allez, troupe fidèle,
Allez, qu'au pied du temple il soit conduit par vous.
Vierges de Bénarès, venez au jeune époux
Présenter l'épouse nouvelle;
Nous, dans le sanctuaire attendons à genoux
Que pour suivre ses pas Akébar nous appelle.

LE CHOEUR.

A la beauté rendons honneur!
Honneur au fils de la victoire!
Elle a mérité cette gloire;
Il est digne de son bonheur.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMORE, ALVAR, Guerriers.

IDAMORE.

Eh bien! m'accorde-t-il la grâce que j'implore?

ALVAR.

J'ai couru du côté que regarde l'aurore;
J'ai repris au couchant les plus étroits sentiers,
Et, suivant dans son cours la source des palmiers
Jusque sous les rochers où se cache son onde,
J'ai des plus noirs détours percé la nuit profonde.
Mais leur obscurité n'offre de toutes parts
Que des abris trop sûrs qui trompaient mes regards.
Lui-même, que troublait ma recherche inquiète,
Eût craint par un soupir de trahir sa retraite,
Ou, d'un soin curieux vers le peuple poussé,
Dans la foule en secret s'était déjà glissé.

IDAMORE.

Il se croira trahi; son attente déçue
De ces apprêts cruels ne peut prévoir l'issue.
Dieux! s'il allait d'un mot renverser mon dessein,
Aux pointes de leurs dards s'il présentait son sein!

ALVAR.

Ah! gardez qu'on entende, ou que votre visage
N'explique vos discours par son muet langage.

IDAMORE.

Peut-être tes soupçons à tort m'ont alarmé;
Zarès dans son asile est encore enfermé.
Tu l'as dit : il craignait d'affronter ta présence;
A la voix de son fils il rompra le silence.
Je cours l'instruire, ami...

ALVAR.

Que voulez-vous tenter?
L'élite des guerriers ne vous doit plus quitter,
Et du titre d'époux le pompeux privilége
De leur foule à vos pas enchaîne le cortége.

IDAMORE.

Gloire importune, Alvar, honneur infortuné,
Qui fait d'un chef du peuple un captif couronné!
Je maudis, mais trop tard, ma noble servitude.
Demeurons... je succombe à mon inquiétude.
Je hâte de mes vœux et voudrais différer
L'instant que mon amour doit craindre et désirer.
Voilà donc l'union où j'attachais ma vie,
Que mes ardents soupirs ont longtemps poursuivie!
Je courais la former, je me croyais heureux;
Le plus beau de mes jours en est le plus affreux.

ALVAR.

En vain sur d'autres bords j'ai cru fuir ma sentence·
Entre nous l'Océan mit en vain sa distance;
Le courroux du Seigneur, pour un temps suspendu,
Jusque sur mon ami s'est enfin répandu.
Malheur à moi!

IDAMORE.

Cruel, votre injustice ajoute
A l'horreur de mon sort le remords qu'il vous coûte.
Laissez-moi des chagrins que j'ai seul mérités.
Combien de droits jaloux, que d'orgueils révoltés
Se vengent tôt ou tard sur celui qui s'élance
Hors du rang où le ciel a caché sa naissance.
Au faîte des grandeurs pour tomber parvenu,
S'il trompe il doit trembler, périr s'il est connu.
Remplissons mon destin. Mais Zarès! ô justice!
De l'erreur que j'expie il n'était pas complice.
On vient; c'est Néala. Ce bandeau nuptial
N'est-il, pour tant d'attraits, qu'un ornement fatal?

SCÈNE II.

IDAMORE, NÉALA, ALVAR, Guerriers, Prêtresses.

NÉALA.

Pourquoi me déguiser vos nouvelles alarmes!
Ces hommages publics, ces emblèmes, ces armes,
Des festons suspendus les riantes couleurs,
Importunaient vos yeux où j'ai surpris des pleurs.

Avez-vous des chagrins que vous deviez me taire,
J'en saurai sans effort respecter le mystère;
Quand d'un zèle inquiet je cherche à l'éclaircir,
C'est moins pour les savoir que pour les adoucir.

IDAMORE.

Néala, chère épouse, ô noble et tendre amie,
Contre une horreur pieuse es-tu bien affermie?
Tes crédules esprits détrompés par ma voix,
Cédant au vœu d'un père, ont confirmé son choix;
Mais c'est peu, si troublé d'une frayeur nouvelle,
A l'autel près de moi ton courage chancelle.
Est-il bien sûr de lui?

NÉALA.

Ne vous abusez plus :
Vos discours ont fixé mes vœux irrésolus,
Mais n'ont pu dans mon sein étouffer la croyance
Qu'une longue habitude y nourrit dès l'enfance.
Mon cœur, se détournant d'une fausse clarté,
Connaît, respecte encore et fuit la vérité :
Au penchant qui l'entraîne, esclave, il s'abandonne;
Il n'est pas convaincu, mais il aime, il se donne.
Un Dieu qui vous repousse en vain me tend les bras.
Comment serai-je heureuse où vous ne serez pas?

IDAMORE.

Et sur toi, dès ce jour, si mon exil appelle
Ces malheurs éloignés que l'avenir recèle,
S'il faut dès ce soir même... Hélas! le pourras-tu?
Ne sentiras-tu pas expirer ta vertu
Au seul penser de fuir, et pour ta vie entière,
Les objets et les lieux qui te la rendaient chère?

NÉALA.

Quoi! déjà? Quoi! ce soir nous exiler tous deux!
D'une race en horreur les vêtements hideux
Succéderont demain à ces habits de fête;
Je n'aurai plus d'asile où reposer ma tête!
Ah! cruel!

IDAMORE.

Il est vrai; désespéré, confus,
J'ai honte de ma rage et j'implore un refus.
O généreux objet de mon idolâtrie,
Tu m'as sacrifié ta céleste patrie :
Je veux te ravir l'autre! Ah! tu m'as trop aimé.
Repousse un furieux à ta perte animé.
Puisses-tu le haïr autant qu'il se déteste!
Il en est temps encor : romps cet hymen funeste...

NÉALA.

Quand voulez-vous partir? Commandez, je vous suis.

IDAMORE.

Je dois te refuser, hélas! et ne le puis.
Contre ton dévoûment ma gloire en vain s'indigne,
Je sens, quand j'y souscris, que je n'en suis pas digne.
O mon père!

NÉALA.

Et le mien!

IDAMORE.

Les ministres sacrés
Du temple en ce moment descendent les degrés.
Séparons-nous... Alvar, que la cérémonie
Prépare à ma tendresse une lente agonie!
Ah! veille à mes côtés...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, AKÉBAR, BRAMES *portant le feu sacré et les prémices; deux d'entre eux sont armés de haches.*

AKÉBAR, *du haut des degrés du temple.*

Si quelque audacieux,
Retranché par la loi du commerce des cieux,
Vient chercher leur courroux jusqu'en ce sanctuaire,
Que du profanateur la mort soit le salaire.

Il descend sur le devant de la scène.

Flambeaux de nos conseils, prêtres qui m'entendez;
Vous, bras du Dieu vivant, vous, qui nous défendez,
Guerriers; et vous aussi, dont l'active industrie
Fait couler l'abondance au sein de la patrie;
Peuple entier, qui présente à la divinité
Le simulacre humain de sa triple unité;
Voici l'instant venu qu'une auguste alliance
Doit d'un héros pieux couronner la vaillance.
Brama dans nos périls suscita ce guerrier,
Pour couvrir ses élus comme d'un bouclier.
Contre ce jeune bras, vainqueur par nos prières,
Les chrétiens ont brisé leur phalanges altières;
Il les a chassés tous, eux et les ennemis
Que les sables voisins dans nos champs ont vomis.
Qu'il soit récompensé par delà ses mérites :
Les dieux dans leurs bienfaits gardent-ils des limites?
Sur les livres de vie il m'a juré sa foi
De prendre mes conseils pour lumière et pour loi.
Peuple, de son serment restez dépositaire.
Mes enfants, approchez : d'un double ministère
Akébar revêtu pour bénir vos destins,
Comme père et pontife étend sur vous ses mains.

Idamore et Néala sont à genoux : tout le monde se prosterne.

CHOEUR.

Puisse-t-il d'Akébar prolonger la carrière
Ce noble hymen, dont la solennité

Unit la tribu sainte à la tribu guerrière,
Et le courage à la beauté !

AKÉBAR.

Astre brillant des jours au penchant de ta course,
Et toi, du haut des cieux d'où s'écoule ta source,
Gange, roi de ces bords, divinités des champs,
Brama, l'espoir du juste et l'effroi des méchants,
Assistez à la fête où ma voix vous convie...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EMPSAEL.

EMPSAEL.

Arrêtez... Qu'ai-je vu? la force m'est ravie..

AKÉBAR.

Parlez.

EMPSAEL.

Un Paria s'est glissé parmi nous.

AKÉBAR.

Qu'entends-je?

ALVAR.

Mon ami!

IDAMORE.

Mon père!

NÉALA.

Mon époux!

AKÉBAR.

Quel est-il?

EMPSAEL.

Dans les flots qui baignent cette enceinte,
Pour les libations je plongeais l'urne sainte.
Un vieillard se présente, il s'arrête et pâlit,
S'approche, apprend par moi que l'hymen s'accomplit.
Soudain son œil s'égare; il pousse un cri farouche :
Le nom de sa tribu s'échappe de sa bouche.
Il se roule à mes pieds. Je recule, en fuyant
Loin du contact impur de son bras suppliant.
Étendu sur la terre, il la trempait de larmes :
Il demandait la mort...

IDAMORE.

Eh bien?

EMPSAEL.

J'étais sans armes.
De liens à ma voix les brames l'ont chargé.
Il résistait en vain. Par vous interrogé,
Qu'il révèle à l'instant quel noir dessein l'amène,
Et qu'au pied de l'autel souillé par son haleine,
Sous la hache des dieux tout son sang répandu
Rende à nos feux sacrés l'éclat qu'ils ont perdu.
Il vient!

IDAMORE.

C'est lui!

NÉALA.

Je tremble!

AKÉBAR.

O fureur criminelle!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ZARÈS.

ZARÈS.

Où me conduisez-vous? quelle pitié cruelle
Me refuse la mort que je venais chercher?
Que vois-je? et quel secret voulez-vous m'arracher?
J'ai tout dit : je suis seul; je n'ai point de complice,
Je suis seul. D'un coupable ordonnez le supplice.

AKÉBAR.

Par un prompt châtiment étouffez donc ses cris;
Au fer qui leur est dû livrez ses jours proscrits.

IDAMORE.

Ah! barbare!...

NÉALA, qui l'arrête.

Idamore!...

ALVAR.

O toi, le digne organe
Du dieu de ces climats, dont ta puissance émane,
L'esprit de vérité, de son sein descendu,
Sur tous tes jugements fut par lui répandu;
Un meurtre en ternirait le sacré caractère.
Quel que soit ce vieillard, il est homme et ton frère.

AKÉBAR.

Lui!

ALVAR.

Ne l'immole pas dans ce séjour de paix,
Que les plus vils troupeaux n'ensanglantent jamais.
Voudrais-tu te venger? non, j'en crois ta grande âme.
Contre lui par ta voix c'est l'État qui réclame.
Pontife, à ta rigueur je suis loin d'insulter :
La loi fût-elle injuste, il la faut respecter;
Mais songe à ses vieux ans, épargne sa démence;
Ton droit le plus divin n'est-il pas la clémence?

NÉALA, timidement.

Grâce!

IDAMORE.

Pardonnez-lui.

AKÉBAR, indigné.

Vous aussi, mes enfants!
Non, frappez, je l'ordonne.

IDAMORE.

Et je vous le défends.

AKÉBAR.

Qu'il meure !

IDAMORE, s'élançant devant Zarès.

Immolez donc le fils avec le père.

AKÉBAR.

Qu'as-tu dit?

IDAMORE.

Oui, le sang que poursuit ta colère,
C'est le mien, c'est celui que pour toi j'ai versé.
Qu'on l'épargne à sa source, où les ans l'ont glacé.
Le mien vous sauva tous, que ta main le répande,
Il est pour tes autels une plus digne offrande.

NÉALA. Elle tombe dans les bras des prêtresses.

Soutenez-moi !

ZARÈS.

J'ai seul mérité le trépas.

IDAMORE.

Ah! mon père!

ZARÈS.

Guerrier, je ne te connais pas.

IDAMORE.

C'est mon père! c'est lui! croyez-en ses alarmes,
La pâleur de son front, ses yeux noyés de larmes,
Ses bras que malgré lui je force à se rouvrir. .
Il m'embrasse, frappez, c'est à moi de mourir!

AKÉBAR, aux prêtresses.

Dérobez à leurs yeux cette jeune victime.

On entraîne Néala.

Elle n'a pas nourri d'ardeur illégitime.
Ma fille est innocente; oui, peuple, elle ignorait
Quel effroyable hymen mon erreur consacrait.
Mais toi... d'un noir courroux tout mon cœur se soulève!
Tu n'es donc... se peut-il?... ah! misérable!

IDAMORE.

Achève.

Oui, je suis paria, je le suis; mais l'État
Ne dut sa liberté qu'à mon noble attentat.
Je descendis des monts; vos tribus dispersées
A l'approche du joug s'étaient déjà baissées.
Je l'écartai moi seul, qui seul restai debout.
La mort entre elle et toi m'a rencontré partout,
Peuple : loin des cités, des enfants et des femmes,
Je détournais le fer, je repoussais les flammes;
Mon front, plus que vous tous des chrétiens redouté,
Leur renvoyait l'effroi qu'ils avaient apporté,
Quand ces brames si fiers, que je courais défendre,
Cachés au fond du temple et courbés sous la cendre,
Implorant un appui qu'ils n'osaient vous offrir,
Priaient, tremblaient pour vous et vous laissaient périr!

AKÉBAR.

Tu l'entends, et la foudre à tes pieds assoupie,
Ne se réveille pas pour dévorer l'impie,
Brama ; c'est donc à nous de venger tes affronts; .
Ton silence est un ordre, et nous obéirons...
Défenseurs de l'État, loin de moi la pensée
D'immoler votre chef à ma gloire offensée !
Trop pesant pour moi seul, ce droit de le juger
M'impose un soin cruel que je veux partager.
De vos sages vieillards que le conseil prononce,
Et puisse à l'indulgence incliner leur réponse.
Décidons aujourd'hui si d'éclatants exploits
Placent un révolté hors du pouvoir des lois,
Ou doivent sur sa tête appeler un supplice
Honteux et solennel, fameux par sa justice,
Terrible, et tel enfin qu'il puisse épouvanter
Quiconque a vu la faute et voudrait l'imiter.

ALVAR, aux guerriers.

Vous, dont je l'ai connu l'amour et le modèle,
N'a-t-il plus dans vos rangs un compagnon fidèle?

ZARÈS.

Serez-vous de nos maux d'insensibles témoins?...
Quoi! vous restez muets ?

IDAMORE.

Je n'attendais pas moins.
Mais tout ingrats qu'ils sont, tourmentés par ma gloire,
Ils en voudraient en vain secouer la mémoire ;

A Zarès.

Elle pèse sur eux. Ils vous respecteront,
Et pour les contenir mes regards suffiront.
Leur crainte survivra : pour leur amour, qu'importe?
Il est juste qu'il meure où ma puissance est morte.
Sortons.

ALVAR.

Alvar du moins ne vous trahira pas.

SCÈNE VI.

AKÉBAR, GUERRIERS, BRAMES, PEUPLE.

AKÉBAR.

Dans ces bois profanés qu'on retienne leurs pas.
D'un cercle impénétrable entourez ces perfides;
Qu'ils y restent captifs.

Une partie des brames et des guerriers suivent Idamore.

Mais de leurs chairs livides
Si les oiseaux du ciel se repaissent demain,
Bramines, levez-vous, et, la flamme à la main,
Renouvelez les airs, consumez le feuillage
Qui les couvre à regret d'un sacrilége ombrage,
Et que tous les chemins, par vous purifiés,
Perdent jusqu'à la trace où s'impriment leurs pieds.

Vous, guerriers, connaissez quel horrible anathème
Doit suivre la révolte et punir le blasphème.
Frémis! chef ou soldat, qui que tu sois, frémis,
Si, l'arrêt prononcé, tu plains nos ennemis :
Je dévoue à l'exil ta tête criminelle;
Va, fuis, l'humanité te rejette loin d'elle.
Fuis, j'attache à tes pas l'abandon et l'effroi;
Le foyer paternel n'a plus de feux pour toi,
L'autel plus de refuge : abominable, immonde,
Va, sois maudit comme eux, sois errant dans le monde
Jusqu'au jour où de Dieu l'ange exterminateur
T'apportera tremblant devant ton créateur,
Pour tomber, au sortir de ses mains redoutables,
Dans les gouffres ardents qu'il réserve aux coupables.

SCÈNE VII.

CHOEUR.

BRAMES, GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Peuple, il viendra ce jour d'épouvante profonde,
Où des pâles humains Brama sera connu;
Ce jour des châtiments, ce dernier jour du monde.
Il vient, pécheurs, il est venu !

CHOEUR DES BRAMES.

Spectacle affreux, bruit inconnu !
Les airs sont troublés, le ciel gronde :
Il vient le dernier jour du monde;
O Brama, ton jour est venu !

DEUXIÈME BRAME.

Des signes destructeurs ont parcouru l'espace;
Un vertige soudain saisit les éléments;
Du monde un voile épais enveloppe la face,
Et le monstre divin (1), sur qui pèse la masse
De ses antiques fondements,
Commence à l'agiter par de longs tremblements.

LE PEUPLE.

Spectacle affreux! terreur profonde !
Il vient, il vient le dernier jour du monde ;
Il vient le jour des châtiments.

UN BRAME.

Le signal est donné : pour ravager la terre,
De ses extrémités
Les vents précipités
Mêlent leur voix lugubre aux éclats du tonnerre,
Déracinent les monts, emportent les cités,
Et le souffle de leur colère
Du soleil éteint les clartés.

UN AUTRE.

Dans nos temples en vain vous cachez votre tête.
Des combles ébranlés je vois s'ouvrir le faîte....
Mourez, tout doit mourir, et nos saints monuments
S'abîment avec vous, sans laisser plus de trace
Qu'un sillon qui s'efface
Sur un sable mobile ou des flots écumants.

LE PEUPLE.

Il vient le jour des châtiments !

PREMIER BRAME.

Les astres brisant leurs orbites,
Se choquent dans l'immensité ;
La mer, tel qu'un tigre irrité,
S'élance et franchit ses limites :
Prête à les dévorer, la mer en rugissant
Aux derniers fils de l'homme ouvre une horrible tombe,
Sur ses flots révoltés le ciel en feu descend,
S'écroule et tombe.

UNE VOIX, parmi le peuple.

J'ai senti vers mon cœur se retirer mon sang.

UNE AUTRE.

Ma raison, qui me fuit, se confond et succombe.

DEUXIÈME BRAME.

Toi, qui peuplas les airs d'immortels habitants,
Suspendis sous leurs pieds les orbes éclatants,
Et dont le bras faisait signe à la foudre;
Pour créer l'univers et le réduire en poudre,
Que te fallait-il ? deux instants.

TOUT LE CHOEUR.

Le voilà donc ce jour d'épouvante profonde !
Par la voûte des cieux l'air n'est plus contenu,
A la terre attaché le feu lutte avec l'onde.
O Brama, ton jour est venu?

UN BRAME.

Entendez-vous ces cris funèbres?
Les démons ont ouvert leurs gouffres embrasés,
Et les morts, arrachés de leurs tombeaux brisés,
S'interrogent dans les ténèbres.

UNE VOIX, parmi le peuple.

Pontifes du Très-Haut, parlez, quel repentir
Doit trouver grâce pour nos crimes?

UNE AUTRE.

Quels dons exigez-vous?

UNE AUTRE.

Quel sang?

UNE AUTRE.

Quelles victimes?

LA PREMIÈRE.

Éteignez, éteignez la flamme des abîmes,
Qui s'ouvrent pour nous engloutir!

CHOEUR DU PEUPLE.

Ministres saints, quel repentir
Doit trouver grâce pour nos crimes?

PREMIER BRAME.

Interrogez ce dieu, si longtemps méconnu :
Terrible, il vient s'asseoir sur les débris du monde :
Vous nous demandez grâce ; il vient, qu'il vous réponde ;
Il vient, pécheurs, il est venu !

(1) L'éléphant qui porte la terre.

UN AUTRE.

Aux pieds d'un juge inexorable
Tremblez, intrépides guerriers!
Évanouissez-vous, vains titres, vains lauriers.
Gloire impuissante du coupable;
Devant l'éternité, qui commence pour tous,
Évanouissez-vous,
Immortalité périssable!

UN AUTRE.

Des célestes jardins ils franchiront le seuil (1),
Ceux qui nous secouraient dans notre humble indigence;
Ceux qui, sans la juger, devant notre vengeance
De leur raison ont abaissé l'orgueil,
Des célestes jardins ils franchiront le seuil.

PREMIER BRAME.

Les concerts des élus publieront leurs louanges :
Entrez, dira le chœur des anges,
O vous, d'un dieu de paix les enfants bien-aimés;
Que les flots d'un lait pur et les vins parfumés,
Que les fruits bienfaisants vous offrent leurs prémices;
Pour nourrir de vos feux les doux emportements,
Que mille objets charmants
A vos sens inondés d'ineffables délices
Offrent d'éternels aliments.

CHOEUR DU PEUPLE.

O purs ravissements!

(1) Sonnerat.

SECOND BRAME.

Mais vous, que Dieu maudit, vous, que l'enfer réclame (2),
Sur des fleuves glacés et des torrents de flamme,
Sur le tranchant du glaive à jamais étendus,
Pleurez, pleurez, enfants rebelles :
Pareils aux noirs esprits que l'orgueil a perdus,
Avec eux pleurez confondus
Dans des souffrances éternelles.

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

O vengeances cruelles!

SECONDE PARTIE DU CHOEUR.

O purs ravissements!

LE PREMIER CHOEUR.

Les brames à leur voix nous trouveront fidèles.

LE SECOND CHOEUR.

Nous jurons d'accomplir leurs saints commandements,
Pour goûter dans leurs bras vos douceurs éternelles;

LE PREMIER.

Pour ne pas mériter vos éternels tourments,
O vengeances cruelles!

LE SECOND.

O purs ravissements!

(2) Sonnerat.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR.

Ses juges assemblés devant eux l'ont admis ;
Le suivre est un bonheur qu'ils ne m'ont pas permis.
Je m'humilie en vain sous le bras qui m'accable ;

Contemplant une croix suspendue sur sa poitrine.

Il dédaigne mes pleurs. O toi, signe adorable
D'un mystère sanglant dont j'ai perdu le fruit,
Ranime un faible espoir que chaque instant détruit.
Ce Dieu, quittant le monde, y laissa l'espérance :
Lui-même a tant souffert ! il plaindra ma souffrance :
Qu'il ouvre à mes remords son sein longtemps fermé,
Qu'il me rende un ami ; lui-même a tant aimé !
Oui, prends pitié d'un cœur digne d'être fidèle,
Seigneur, s'il connaissait ta parole éternelle,
Et, pour le soutenir contre d'injustes coups,
Relève un frêle appui plié par ton courroux.
Je ne demande pas que des jours plus prospères
Me retrouvent assis sous le toit de mes pères ;
Je rendrai ma dépouille à ces bords étrangers ;
Mais Idamore est seul au milieu des dangers :
Puissé-je l'embrasser avant son sacrifice,
Affermir son courage, et, s'il faut qu'il périsse,
Sans murmure avec lui mourant pour t'apaiser,
Aux cieux dans ta clémence avec lui reposer !
Entouré de soldats je le vois qui s'avance.
Est-il absous, grand Dieu !

SCÈNE II.

ALVAR, IDAMORE, Guerriers.

IDAMORE, à un d'eux.

Cachez-lui ma sentence :
Pourrait-il de son fils supporter les adieux ?
Que, trompé sur mon sort, on l'amène en ces lieux ;
Akébar l'a permis. Allez ; comme à lui-même
Qu'on m'obéisse encore à mon heure suprême !

ALVAR.

Quoi ! n'est-il plus d'espoir ?

IDAMORE.

Alvar, je vais mourir.

ALVAR.

Tant de bienfaits passés n'ont pu les attendrir ?

IDAMORE.

De leurs faibles esprits Akébar seul dispose.
Si le glaive à la main j'avais plaidé ma cause,
On l'eût vu le premier m'absoudre en pâlissant.
Désarmé, que lui dire ? Il a soif de mon sang :
Eh bien donc, qu'il s'y plonge !

ALVAR.

Instruit qu'à vous entendre
Son orgueil en secret avait daigné descendre,
J'ai cru que la pitié ramenait sa faveur
Sur le héros déchu qu'il nomma son sauveur.

IDAMORE.

Il tremblait pour l'honneur de sa noble famille :
D'une flamme coupable on accuse sa fille,
Lui-même la soupçonne, et, n'osant pardonner,
Si j'atteste son crime il la doit condamner ;
Victime du pouvoir qu'un vain peuple lui donne
Par les devoirs étroits où son rang l'emprisonne,
Il s'est plaint des vieillards, dont l'orgueil irrité
Arrachait ma sentence à sa triste équité ;
Mais, sans effet pour moi, sa divine influence
Pouvait d'un bien plus cher acheter mon silence :
La grâce de Zarès en devenait le prix.
Pour lui, pour Néala, que n'aurais-je entrepris ?
Le conseil m'attendait, j'y cours ; mon témoignage
De leurs soupçons loin d'elle a repoussé l'outrage.
Puis de la voix d'un chef qui parle à des soldats,
Tel, et plus fier encor qu'au milieu des combats :
« Point de grâce, ai-je dit, point de pitié : justice !
» J'attends ma récompense ainsi que mon supplice.
» En épargnant mon père, accordez à la fois
» Sa vie à mes bienfaits et ma mort à vos lois. »

Émus par ce discours, surpris, honteux de l'être,
Tous cherchaient leur avis dans les yeux du grand prê-
Lui, pourvu qu'il immole un rival dangereux, [tre;
Que font à sa grandeur les jours d'un malheureux?
Aussi s'est-il levé, fidèle à sa promesse;
D'un père au désespoir excusant la tendresse,
Du pardon de ses dieux il vient de le couvrir.
Pour moi, je te l'ai dit, Alvar, je vais mourir.

ALVAR.

Que deviendra Zarès sans appui sur la terre?
Quels accents répondront à sa voix solitaire?
Il n'aura plus de fils.

IDAMORE.

Eh! ne vivras-tu pas?

ALVAR.

Qui? moi!

IDAMORE.

Ta liberté doit suivre mon trépas:
Eh bien! à ce vieillard mon amitié l'engage;
Des soins que je lui dois accepte l'héritage.

ALVAR.

Oui, je le remplirai ce vœu de l'amitié;
Du poids de ses regrets je prendrai la moitié;
Sa douleur sur mon sein coulera moins amère,
Vous lui laissez un fils : qui me rendra mon frère?

IDAMORE.

Prends soin de fuir les lieux où mes restes épars
Viendraient sur votre route effrayer ses regards.
N'attendez pas la nuit, partez: crains pour toi-même
Le sort contagieux d'un réprouvé qui t'aime.
Il ne pourra demain t'accorder son appui:
Ce jour qui va s'éteindre est le dernier pour lui.
L'arrêt porté par eux et qu'un héraut proclame,
Ordonne que la mort réservée à l'infâme,
Au lâche, au meurtrier, qui n'ont point de tombeaux,
De mon corps lapidé disperse les lambeaux.

ALVAR.

Et je vous quitterais, alors que leur vengeance
Rassemble autour de vous l'outrage et la souffrance,
Présente à vos esprits ce trépas douloureux
Comme un affreux chemin à des maux plus affreux?...
J'écarterai de vous ces images funèbres;
Je fermerai vos yeux; j'irai dans les ténèbres
Vous creuser un asile, et, trompant leur mépris,
De ce devoir furtif honorer vos débris.
Qui d'entre eux vous rendrait ce dangereux hommage?
Je l'oserai moi seul...

IDAMORE.

Eh! qu'importe à ma rage
Que mon corps en pâture aux vautours soit livré,
Ou d'un bûcher pompeux par leurs mains entouré?
Qu'on l'abandonne aux vents, que le vautour dévore
Celui qui les fit vaincre et qui fut Idamore!
Et viennent à ce bruit, du fond de l'Occident,
Ces chrétiens renversés par mon seul ascendant!
J'appelle en ces climats leurs flottes vengeresses:
Ils reviendront, Alvar, ils ont vu nos richesses.
Qu'ils descendent, pareils aux insectes ailés,
Par un souffle brûlant dans les airs rassemblés;
Qu'ils inondent nos bords; qu'ils changent cette terre
En une arène ouverte où renaisse la guerre;
Qu'ils portent dans ses murs l'épouvante et la croix;
Qu'ils détrônent ses dieux, qu'ils écrasent ses rois;
Que leur foule étrangère et balaie et remplace
Les lâches possesseurs endormis sur sa face,
Pour adieux, en partant, pour prix de ses trésors,
Lui laissent des débris, de la cendre et des morts;
Et quelques châtiments que me garde la tombe,
Si ce peuple est puni, s'il pleure, s'il succombe,
J'oublierai mes revers en apprenant les siens,
Et l'horreur de ses maux finira tous les miens!

ALVAR.

Dans quels vœux vous égare une aveugle furie!
Quels que soient avec nous les torts de la patrie,
Le fils qui la maudit, ce fils dénaturé
Prouve qu'elle était juste et meurt désespéré. [chaine,
Mais vous, ah! croyez-moi, quand votre heure est pro-
Comme un poids importun déposez votre haine.
Les turbulents transports par la rage inspirés,
La soif de voir punis ceux par qui vous souffrez,
N'aident point à franchir ce pénible passage.
De ma religion le précepte plus sage
Nous apprend que l'oubli de nos ressentiments
Verse un calme inconnu sur nos derniers moments,
Nous dit de pardonner même à qui nous immole;
Il en fait un devoir, et ce devoir console.

IDAMORE.

Tes discours dans mon cœur font descendre la paix,
Et, nouveau pour mes yeux, d'où tombe un voile épais,
Je ne sais quel espoir m'éclaire et me ranime :
Je combattrais encor pour l'État qui m'opprime.
Mais c'en est fait, Alvar, non, je ne dois plus voir
Les étendards flottants dans les airs se mouvoir;
Non, je n'entendrai plus le signal des batailles;
Je ne dois plus rentrer vainqueur dans ces murailles,
Et, déposant mon glaive à l'ombre des drapeaux,
Goûter près d'une épouse un glorieux repos.
Demeure... Jeune, aimé, célèbre par les armes,
Je sens trop que la vie avait pour moi des charmes.
Prêt à me détacher de tout ce que j'aimais,
De toi j'attends ma force!... Ah! si tu vois jamais

Cet objet d'une ardeur si tendre et si funeste,
De mes cheveux sanglants porte-lui quelque reste.
Rends-lui son dernier don, ce message de mort,
Ces fleurs, qui par leur deuil m'avaient prédit mon sort.
Dis-lui... Mais de mon père épargnons la faiblesse:
Tes larmes détruiraient l'erreur où je le laisse.
Sors; je te rejoindrai plus tôt que tu ne veux,
Et jusqu'au lieu fatal nous marcherons tous deux.

SCÈNE III.

IDAMORE, ZARÈS, GUERRIERS.

ZARÈS.

On ne me flattait pas d'une trompeuse joie;
Akébar désarmé permet que je te voie!
Il a donc pardonné? réponds; tu m'es rendu?
Je retrouve mon fils que je croyais perdu!
Lui me suivre! est-il vrai?... Je m'abuse peut-être.

IDAMORE.

Sans vous devant le peuple il doit encor paraître.

ZARÈS.

Mais, ce devoir rempli, tu reviens? nous fuyons?
Dût le jour à nos pas refuser ses rayons,
Sous ces murs menaçants que rien ne te retienne!
Soutenu par ton bras, une main dans la tienne,
Sous ta garde, avec toi, par ta voix ranimé,
La nuit n'a point d'horreur dont je sois alarmé.
Que dis-je? un sang nouveau bouillonne dans mes veines.
Des douleurs et des ans j'ai dépouillé les chaînes.
Le cœur rempli d'un feu qu'il ne peut contenir,
De joie à tes côtés je me sens rajeunir.
Tu n'auras pas l'ennui de traîner à ta suite
Un vieillard chancelant, qui gênerait ta fuite;
Ma force qui renaît t'épargnera ce soin!...

IDAMORE.

Hélas! dans un moment vous en aurez besoin.

ZARÈS.

Ah! que ta défiance irrite mon courage!
Tout est plaisir pour moi dans ce prochain voyage:
Chaque jour de fatigue au bonheur me conduit.
L'œil fixé sur le but que mon espoir poursuit,
Vers nos monts en idée avec toi je m'élance.
J'en connais les chemins; c'est moi qui te devance,
C'est moi qui suis ton guide, et quelle volupté
De nous asseoir tous deux où seul je m'arrêtai!
Je t'embrasse au lieu même où, me rendant la vie,
Ton nom frappa soudain mon oreille ravie...
Que vois-je? ô mon pays! ô jour cent fois heureux!
Mes pleurs baignent ces champs qu'ont animés tes jeux.
Leurs charmes sont flétris, leur enceinte est déserte...
Qu'ils cessent désormais de déplorer ta perte!
Oui, le voilà! c'est lui! je reviens triomphant:
Je ramène mon fils, non plus un faible enfant,
C'est mon ferme soutien, mon orgueil, ma conquête.
Prévois-tu les transports que ce beau jour m'apprête?
Conçois-tu quelle ivresse inondera mes sens,
Quand nos échos chéris rediront tes accents;
Quand je verrai la mer réfléchir ton image,
Et, moins beau que mon fils, ce palmier du même âge,
Qui semblait loin de toi pleurer son frère absent,
Se couronner de fleurs en te reconnaissant?

IDAMORE, à part.

Je cède à la pitié que son erreur m'inspire.
Mon père... Je ne puis, et mon courage expire.

ZARÈS.

Que dis-tu? j'ai des droits sur tes chagrins secrets.
Tu n'oses dans mon sein répandre tes regrets?
Crains-tu de m'offenser si tu me les confies?
Non, pleurons-les ces biens que tu me sacrifies:
Cette jeune beauté qui t'engageait sa foi,
Par sa grâce modeste elle est digne de toi.

IDAMORE.

Hélas!

ZARÈS.

Son amour même à son sort m'intéresse,
Et la voir ta compagne eût comblé mon ivresse.
Pleurons-la, parlons d'elle et laissons faire au temps.
Sans flatter ton orgueil par des nœuds éclatants,
Ma tribu peut t'offrir une épouse aussi chère...
Tu me croiras, mon fils, au tombeau de ta mère.

IDAMORE.

Ah! que son souvenir me protége à vos pieds:
Dites-moi qu'en son nom mes torts sont oubliés.

ZARÈS.

Toi seul tu t'en souviens.

IDAMORE.

De ce touchant langage
Que vos embrassements me soient un nouveau gage.

ZARÈS, l'embrassant.

Crois-les donc, si ton cœur doute de mes discours.

SCÈNE IV.

IDAMORE, ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL, GUERRIERS.

EMPSAEL, du haut des degrés du temple.

Le jour fuit, tout est prêt, le peuple attend.

IDAMORE.

J'y cours.

ZARÈS.

Tu me quittes encor?

IDAMORE.

Je vous l'ai dit, mon père.

ZARÈS.

C'est la dernière fois du moins?...

IDAMORE.

Oui, la dernière!

Il l'embrasse de nouveau; les guerriers l'environnent; il sort avec Empsaël.

SCÈNE V.

ZARÈS, AKÉBAR.

AKÉBAR.

Profane, éloigne-toi!

ZARÈS.

Supportez sans témoins
L'aspect d'un malheureux consolé par vos soins.

AKÉBAR.

Par pitié pour toi-même, éloigne-toi, te dis-je.

ZARÈS.

Un moment, et je pars.

AKÉBAR.

Laisse-moi, je l'exige.

ZARÈS.

Mais mon fils?...

AKÉBAR.

C'en est trop!

ZARÈS.

Je l'attends...

AKÉBAR.

Vain espoir.

ZARÈS.

Il reviendra bientôt?

AKÉBAR.

Tu ne dois plus le voir.

ZARÈS.

Est-il possible?

AKÉBAR.

Il meurt.

ZARÈS.

Mon fils!... quoi! son silence
Trompait de mes terreurs la juste violence?
Il meurt! c'est pour toujours qu'il vient de me quitter!
Où cet ordre inhumain doit-il s'exécuter?
J'y cours, je veux le suivre... ou plutôt je t'implore
Par ce muet témoin que ta ferveur adore,
Par l'autel dont mes pleurs n'ont pas droit d'approcher,
Par ces pieux habits.... que je n'ose toucher,
Par tes dieux, par toi-même, au nom de la tendresse,
Des respects dont ta fille honore ta vieillesse...

AKÉBAR, attendri.

Ma fille!

ZARÈS.

Au peuple ému montre son souverain.
D'un regard de tes yeux brise ces cœurs d'airain;
Arrache-leur mon fils; viens, courons sur sa trace:
Le fer tombe à ta vue et ton front porte grâce;
Viens, parais, ou du moins ne me refuse pas
Le bonheur douloureux d'expirer dans ses bras.

AKÉBAR.

Sainte horreur de l'impie, affermis ma constance!...
Non, je ne puis des dieux révoquer la sentence.

ZARÈS.

S'ils existent tes dieux, tremble dans ton amour;
Le coup qui m'a frappé doit t'accabler un jour:
Puisse de ton enfant l'irréparable perte
Te laisser dans le cœur une blessure ouverte,
Où tous les plaisirs vains, dont tu voudras jouir,
Comme au fond d'un tombeau viendront s'évanouir!
Puisses-tu, de toi-même éternelle victime,
Entasser les honneurs sans combler cet abîme;
Et pauvre au sein des biens, faute d'un bien si doux,
Morne au milieu du bruit, seul au milieu de tous,
Trouver, sur le sommet de tes grandeurs stériles,
Un plus affreux désert que ceux où tu m'exiles!

AKÉBAR.

Si je t'épargne encor, rends grâce à mon serment...
Mais demeure, Empsaël t'apporte un châtiment.

ZARÈS, il tombe sur le banc, abîmé dans sa douleur.

Ciel!

SCÈNE VI.

ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL.

EMPSAEL.

Le peuple accouru pour demander sa proie,
Mêlait des cris de rage aux clameurs de sa joie.
Idamore paraît, superbe et l'œil serein;
Il écarte la foule, il marche en souverain,
Nous guide, et semble encor, comme aux jours de sa gloire,
Promener dans nos murs l'orgueil d'une victoire.
Ce captif ennemi, toléré parmi nous
Tant qu'un indigne chef nous vit à ses genoux,
Alvar, qui l'attendait, à ses côtés s'élance,
Et nous prenons nos rangs dans un morne silence.

Pendant que le chrétien, prolongeant ses adieux,
D'une pitié coupable importunait nos yeux,
Lui, des derniers accents de sa voix sacrilége,
Bravait à chaque pas son funèbre cortége :
« Hâtez-vous, criait-il, quel brame ou quel guerrier
» Se réserve l'honneur de frapper le premier? »
Puis passant près des lieux où du haut des murailles
Son bras armé pour nous semait les funérailles :
« Choisissez, a-t-il dit, pour déchirer mes flancs,
» Ces rocs, dont j'écrasais vos ennemis tremblants! »
Le peuple s'en indigne, et sa prompte justice
Pour ce crime nouveau cherche un second supplice,
Le trouve, et dans son cours soi-même s'irritant,
Au massacre d'Alvar prélude en l'insultant.
Idamore s'arrête à leur voix menaçante :
Déjà les plus hardis reculaient d'épouvante,
Quand mille bras vengeurs sur lui de toutes parts
Font pleuvoir les débris dans la poussière épars.
Un nuage s'élève, il s'ouvre, et la tempête
Éclate sur son sein, siffle autour de sa tête...
Il défend son ami, l'embrasse, oppose en vain
Au coup, qui cherche Alvar, sa poitrine et sa main;
Ce chrétien sans fureur, qui succombe et qui prie,
Sur le signe impuissant de son idolâtrie
Attache un œil d'amour, l'invoque, et radieux
Tombe aux pieds d'Idamore en lui montrant les cieux :
Seul debout, l'insensé, faible et presque sans vie,
Lève à travers l'orage un front qui nous défie,
Protége encore Alvar, pâlit, tombe accablé,
Et le couvre en mourant de son corps mutilé.

AKÉBAR.

Je n'ai plus de rival et ma fille me reste!

EMPSAEL.

Mais une femme accourt, elle approche, elle atteste,
Sur ces membres flétris qu'ont dispersés nos coups,
Qu'elle aimait Idamore et qu'il est son époux.
J'ai profané, dit-elle, un divin ministère.
Pour vous j'offrais au Gange un encens adultère;
J'ai trahi son hymen, j'ai violé mes vœux,
Et j'attends de vos lois le prix de ces aveux.
L'infidèle à ces mots dans les traits d'Idamore
Cherche et ne trouve plus l'image qu'elle adore,
Pleure, et sur son visage, à ce spectacle affreux,
Ramène avec effroi son voile et ses cheveux.
Les brames, par mon ordre, entourent la coupable.
De l'exil, qui l'attend, l'arrêt inévitable
Doit signaler ici votre juste courroux.
On murmure contre elle, on s'attendrit sur vous;
Vous-même frémirez quand vous l'allez connaître.
Le peuple la devance, et je la vois paraître.

SCÈNE VII.

ZARÈS, AKÉBAR, EMPSAEL, NÉALA, BRAMES, GUERRIERS, PEUPLE.

AKÉBAR.

Néala!

ZARÈS, qui s'est ranimé par degrés.

Se peut-il?

AKÉBAR.

C'est elle! Dieu puissant,
Que ne prévenais-tu l'opprobre de mon sang?

A Néala.

Toi, dont le front baissé fuit mon regard sévère,
Que viens-tu faire ici? que cherches-tu?

NÉALA, s'approchant de Zarès.

Mon père.

AKÉBAR.

Lui!

ZARÈS.

Qu'entends-je?

NÉALA.

Oui, mon père; il le fut, quand j'appris
Que les jours d'Idamore étaient par vous proscrits.
Il comprendra mes maux, notre perte est la même;
Je m'exile avec lui pour pleurer ce que j'aime.
Ne me soupçonnez pas de vouloir vous braver;
Mais de son seul appui je viens de le priver,
Je devais le lui rendre en publiant ma faute.
Vous ne gémirez pas sur ce peu qu'il vous ôte.
Des terrestres liens votre cœur détaché,
Pour moi d'un tendre soin ne fut jamais touché.
Ravi par sa ferveur au-dessus des faiblesses,
Il ne pouvait descendre à souffrir mes caresses;
Vous n'osiez pas m'aimer. Heureux, comblé de biens,
Vos jours sont beaux sans moi; j'adoucirai les siens.
A son fils qui n'est plus je me suis immolée.
Que cette ombre chérie, un instant consolée,
Transmette à mon amour ses devoirs et ses droits.
Le moment n'est pas loin où, réunis tous trois,
Nous n'accuserons plus la mort qui nous sépare;
Je le sens!

AKÉBAR.

Eh! sais-tu quel destin te prépare
Cette mort, seul refuge ouvert à votre espoir?

NÉALA.

Hélas! je dois souffrir, mais je dois le revoir!
Je vous quitte à jamais, vous, qui m'avez chérie,
Vous, dont je fus la sœur, et toi, douce patrie!

Au grand prêtre.

Adieu!... J'attends l'arrêt que vous devez porter.

AKÉBAR.

O tendresse! ô devoir! qui des deux écouter?

Après un moment de silence.

Je dévoue à l'exil ta tête criminelle...
Va, fuis, l'humanité te rejette loin d'elle;
Fuis, j'attache à tes pas l'abandon et l'effroi;
Je te maudis... Mes pleurs s'échappent malgré moi.

NÉALA, *à Zarès.*

Il est temps de partir, la nuit vient, et pour guide,
Mon père, vous n'avez qu'une vierge timide.
On va, si nous tardons, nous chasser des saints lieux.

ZARÈS.

Ma fille!

NÉALA.

Levez-vous.

ZARÈS, *regarde un moment Néala, qu'il embrasse, puis Akébar, et s'écrie :*

Pontife, il est des dieux!

Il s'éloigne soutenu par Néala; le peuple se retire pour leur ouvrir un passage; Akébar, la tête appuyée sur la statue de Brama, reste plongé dans la douleur.



NOTES.

Un critique, à la bienveillance et à l'urbanité duquel je me plais à rendre hommage, a cru devoir signaler, comme faute de prosodie, l'emploi que j'ai fait du mot *croient* dans ces deux vers :

> Va, ces mortels si fiers, qui nous ont rejetés,
> De ce bonheur en vain nous *croient* déshérités.

Le respect que tout écrivain doit à la langue m'eût fait un devoir de corriger ce passage, si je n'avais pas pour moi l'exemple de Racine, qui a dit :

> Qu'ils *soient* comme la poudre et la paille légère,
> Que le vent chasse devant lui.

Le mot employé dans *Esther,* et celui dont je me suis servi, sont tous deux monosyllabiques; ils sont formés presque en entier des mêmes lettres, et ils apportent à l'oreille la même terminaison masculine; si l'un est admis dans le vers, pourquoi l'autre en serait-il banni? La langue poétique en France est-elle assez riche pour se montrer dédaigneuse, ou marche-t-elle si librement qu'elle doive s'imposer à elle-même de nouvelles entraves?

Dans les vers suivants, la règle des participes a paru violée :

> Notre tendre amitié remplit le cours des heures ;
> Ces arbres l'ont *vu naître.*

Ici le plus harmonieux et le plus correct de nos poëtes vient encore à mon secours. Racine a fait dire à Néron, en parlant à Junie :

> Immobile, saisi d'un long étonnement,
> Je l'ai *laissé* passer dans son appartement.

De plus, j'ai en ma faveur l'autorité de Condillac. Il établit pour règle que tout participe suivi d'un infinitif demeure invariable, quels que soient d'ailleurs le genre et le nombre du régime qui précède, et même lorsque l'infinitif est un verbe neutre. (Voyez la *Grammaire* de Condillac, page 195, in-8°, 1795.)

On a adressé à notre poëte une critique étrange à propos de ces vers du chœur du deuxième acte :

> Des *banians* touffus par le brame adorés
> Depuis longtemps la langueur nous implore ;
> Courbés par le midi, dont l'ardeur les dévore,
> Ils étendent vers nous leurs rameaux altérés.

Un journaliste allemand a accusé M. Casimir Delavigne d'avoir pris pour un arbre une secte religieuse de l'Inde. Le reproche est grave, du moins en apparence; aussi prendrons-nous la peine d'y répondre. Ce qui nous y engage surtout, c'est l'empressement qu'ont mis certains journaux français à donner cours à cette critique d'outre-Rhin, sans, au préalable, s'être informés, auprès du plus humble botaniste de leur connaissance, qui de M. Casimir Delavigne ou du docteur allemand s'était réellement fourvoyé. Ils auraient pu facilement juger alors de la valeur d'une pareille accusation, et ils ne se seraient pas imprudemment exposés, par une aveugle confiance en l'érudition d'un autre, à encourir le juste reproche de légèreté et d'ignorance.

Il nous suffira d'entrer dans quelques détails pour justifier pleinement notre auteur.

Le *banian* est un arbre du genre figuier, bien différent cependant de notre figuier commun : il pousse de ses branches de longs jets tout à fait semblables à des cordes ou à des baguettes : ces jets gagnent la terre, s'y enracinent et forment de nouveaux troncs, qui, de la même manière, en produisent d'autres à leur tour; en sorte qu'un seul arbre, se multipliant ainsi de tout côté et sans

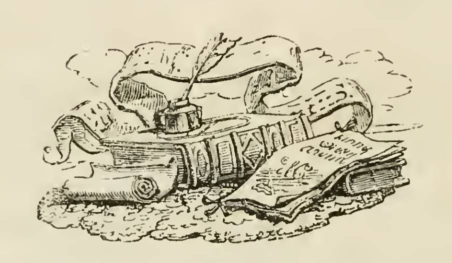
interruption, offre une seule cime d'une immense étendue, posée sur un grand nombre de troncs de diverses grosseurs, et qui ressemble à la voûte d'un édifice soutenu par une multitude de colonnes.

Marsden dit avoir vu, dans le Bengale, un *banian* dont le dôme de verdure n'avait pas moins de 1,116 pieds de circonférence : le tronc se composait d'à peu près cinquante à soixante tiges.

Cet arbre est en grande vénération surtout chez les païens, et c'est de là sans doute que lui est venu le nom de *Banian*, sous lequel sont désignés communément tous les peuples de l'Inde, que les mahométans regardent comme idolâtres.

C'est le *Ficus indica* des botanistes.

(*Note des Éditeurs.*)



EXAMEN CRITIQUE

DU PARIA,

PAR M. DUVIQUET.

Qu'est-ce qu'un Paria? C'est la première question que l'on a dû se faire lorsque l'on a entendu parler de la nouvelle tragédie de l'auteur des *Vêpres siciliennes.* Beaucoup de personnes aiment le théâtre, et ne sont pas pour cela familières avec les *Relations* du P. Catrou, les *Voyages* de Tavernier ou ceux de Bernier. Bernardin de Saint-Pierre a fait d'un Paria le héros d'un petit conte philosophique, intitulé la *Chaumière Indienne*, et ce Paria est, sous la plume du romancier, le modèle des sages, des solitaires, des amants et des époux ; *il révère sa femme comme le soleil, et l'aime comme la lune.* Un docteur anglais, député de toutes les académies des trois royaumes, a parcouru la moitié du globe pour y chercher la vérité et le bonheur : il ne trouve l'une et l'autre que dans la cabane du Paria. En quittant son hôte, le voyageur britannique veut lui faire présent d'une montre qui sonne les heures. « Les oiseaux les » chantent, répond le Paria. — Acceptez du moins ces » pistolets, pour vous défendre des voleurs dans votre » solitude. — L'argent dans vos armes sont garnies » suffirait pour les attirer. » Voilà le Paria du roman; voici celui de l'histoire :

« Outre les quatre premières tribus, celles des brames, des guerriers, des laboureurs et des artisans, il y en a une cinquième qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent ont les emplois les plus vils de la société : ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, et se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. Ils sont dans une telle horreur, que, si l'un d'entre eux osait toucher un homme d'une autre classe, celui-ci a le droit de le tuer sur-le-champ; on les nomme Parias. » (Raynal, *Histoire des deux Indes.*)

Il y a encore, au rapport du même historien, une classe plus abjecte et plus méprisée que celle des Parias, c'est la tribu des Poulichis ; les détails dans lesquels il entre à leur égard, et que confirme l'autorité des écrivains les plus irrécusables, prouvent qu'il n'est pas de degré d'abjection et d'abrutissement auquel la tyrannie et l'ignorance ne puissent ravaler l'espèce humaine. Cet état d'avilissement et d'opprobre n'a jamais déshonoré les sociétés éclairées de la lumière du christianisme : l'esclavage des noirs, l'excommunication politique des Juifs, n'a approché dans aucun temps de cette dégradation absolue des droits de l'homme, à laquelle des castes entières ont été condamnées dans la presqu'île du Gange. En Europe, ceux qui étaient assis au dernier degré de la hiérarchie sociale se trouvaient réellement dans un état d'élévation prodigieuse, en comparaison de ces déplorables victimes du fanatisme, de l'orgueil et des préjugés asiatiques.

Venger ces infortunés, et préparer, même de loin, l'époque de leur régénération politique, est le devoir d'un écrivain qui embrasse dans ses vues les intérêts de l'humanité tout entière. Si jamais les Parias sont rendus à leur dignité primitive, j'ignore jusqu'à quel point ils auront obligation d'un si grand service à une pièce de théâtre jouée à deux mille lieues de Bénarès ; mais le théâtre répand et propage les maximes avouées par la justice et par la vérité ; et, puisque la presqu'île est aujourd'hui à peu près entièrement assujettie à une domination européenne, qui sait si l'opinion favorable à l'abolition d'un esclavage odieux ne recevra pas de la tragédie de M. Delavigne une nouvelle impulsion qui, communiquée de Paris à Londres, ira se faire sentir, par un heureux contre-coup, sur les rivages de Coromandel et de Malabar?

L'écueil d'un pareil sujet est l'exagération. Il est louable de s'enflammer pour une classe d'hommes proscrite et avilie; il est injuste et dangereux de lui sacrifier entièrement les classes supérieures. Cet écueil, M. Delavigne n'a pas su l'éviter; il commence par retrancher des quatre premières tribus de l'Hindoustan celles des laboureurs et des artisans; reste la tribu des Brames et celle des guerriers : un Paria est son héros; dès lors, les Brames ne seront plus que des imposteurs fanatiques, insensibles à la voix de la nature et de la pitié; et, quant

aux guerriers, il cherchera en vain sur leur front les traces de leur noble origine; il n'y verra que

> Des traits efféminés,
> Vieillis par les chagrins, par les pleurs sillonnés;
> Sous un faste imposant des corps dont la mollesse
> Faisait mentir le fer qui couvrait leur faiblesse.

Mais un Paria aura seul plus de force et de courage que toute la tribu belliqueuse, que toutes les autres tribus ensemble; il n'y a pas lieu d'en douter; car il s'en vante et personne ne le dément :

> Vos tribus dispersées
> A l'approche du joug s'étaient déjà baissées.
> Je l'écartai moi seul, qui seul restai debout.

Mais par quelle prodige ce Paria, vil rebut d'une nation, ce Paria que Dieu a retranché

> Du nombre des humains
> Quand l'univers créé s'échappa de ses mains,

se trouve-t-il à la tête de la tribu des guerriers? C'est ici la donnée principalede la pièce, et elle me conduit naturellement à l'analyse.

Idamore, fils du Paria Zarès, a quitté depuis trois ans son vieux père, dont il était l'unique appui dans le désert. Poussé par un instinct irrésistible d'ambition, il s'est approché de Bénarès, et, déguisant son origine servile sous les dépouilles des tigres qu'il a terrassés, il est venu prendre du service dans les troupes attaquées alors par les Portugais. Ses talents et son courage l'ont élevé de grade en grade jusqu'au commandement suprême; ce commandement a été la récompense d'une dernière victoire qu'il a remportée sur les chrétiens, et dans laquelle il a fait prisonnier de ses propres mains le jeune Alvar, auquel il a sauvé la vie, et qui est devenu son confident et son ami.

Sûr de son attachement et de sa prudence, Idamore révèle à Alvar le secret de sa naissance; Alvar lui confie à son tour que lui-même, par suite d'une erreur qu'il n'explique point, a été excommunié à Lisbonne, et que c'est pour se soustraire aux rigueurs de l'inquisition qu'il est venu débarquer sur les bords du Gange. Cette circonstance n'est d'aucun intérêt dans la suite de l'ouvrage; et, comme elle allonge inutilement l'exposition, il n'y aurait aucun inconvénient à la supprimer.

Rassasié de gloire, dégoûté du faste des villes, Idamore pensait à retourner auprès de Zarès; un sentiment impérieux, l'amour, l'a retenu à Bénarès. Épris des charmes de la jeune Néala, fille du grand prêtre Akébar, il a touché son cœur; un obstacle qui paraît invincible s'oppose à leur union. Néala est vouée par son père au dieu du Gange, et cet hymen religieux la consacre à une éternelle virginité. D'ailleurs Akébar est ennemi d'Idamore, qui n'a jamais voulu fléchir le genou devant sa puissance sacrée. Comment son ennemi pourrait-il espérer de devenir son gendre?

Le pontife, après avoir longuement déploré les ennuis attachés à son rang, la contrainte qu'il est obligé de s'imposer à tous les moments de la vie, l'abnégation même des sentiments naturels, à laquelle il est condamné par sa pieuse politique, et surtout les chagrins cuisants qu'il ressent de l'orgueil inflexible d'Idamore, veut triompher de son superbe rival, en lui offrant la main de sa fille. Un oracle émané de la puissance suprême a rompu les engagements sacrés de Néala; et Akébar ignorant ceux qui lient déjà les deux jeunes amants, propose à Idamore un mariage qui doit mettre fin à tous les ressentiments. Idamore, transporté de joie, tombe aux pieds d'Akébar, lui jure soumission et respect. Les desseins du pontife sont accomplis; il sort pour ordonner les préparatifs de l'hymen.

Néala est auprès de son époux, lorsque tout à coup un scrupule généreux s'empare de l'esprit d'Idamore; peut-il laisser ignorer à Néala que c'est un Paria qu'elle épouse? Le terrible aveu lui échappe, et à l'instant Néala épouvantée recule avec horreur, et court se jeter auprès de la statue de Brama.

C'est ici la plus belle et la plus touchante situation de la tragédie. Dans une tirade très-éloquente et très-bien versifiée, l'auteur a placé l'apologie de la tribu des Parias. Idamore cherche à détromper son épouse; il lui prouve facilement que les Parias et les autres hommes sont enfants d'un même Dieu, éclairés d'un même soleil, portés par la même terre, et appelés à une même vocation :

> Dieu nous appelle tous; le brame qui l'encense
> Et l'enfant du désert repoussé des autels
> Reposeront unis dans ses bras paternels.

Cette tirade a été couverte d'applaudissements mérités; il est juste d'en rendre quelque chose à Shakespeare qui, dans son *Marchand de Venise*, a prêté les mêmes idées au Juif Shylock. « Un Juif n'a-t-il pas des yeux? Un » Juif n'a-t-il pas des mains, des organes et des pas» sions? ne se nourrit-il pas des mêmes aliments? n'est-il » pas blessé des mêmes armes? etc. » Mais un emprunt fait à un théâtre étranger est une conquête légitime, et M. Delavigne l'a ornée de si beaux vers qu'il en a fait incontestablement sa propriété.

Dans le moment on annonce l'arrivée imprévue d'un vieillard; et cette arrivée va tout changer, va donner à tout une face imprévue. Zarès, ne pouvant plus supporter l'absence de son fils, vient réclamer les droits de la tendresse et de l'autorité paternelle. A peine est-il instruit qu'Idamore est perdu à jamais pour lui, puisqu'il va s'unir à une bramine, que Zarès l'accable de reproches; il lui rappelle les souvenirs de son enfance, le tombeau de sa mère, et lui ordonne de renoncer à Néala, et de l'accompagner dans sa retraite; Idamore lui demande une heure; après une entrevue avec Néala, il obéira à son père. Zarès s'enfonce seul dans la forêt.

Idamore a déterminé avec peine Néala à le suivre au fond des déserts; à ce prix l'hymen s'achève, et la cérémonie a lieu sur la scène; Zarès, qui est aux aguets, se croit trahi par Idamore, et accourt en répétant à grands cris qu'il est un Paria. Le grand prêtre, indigné qu'un homme impur ait osé profaner l'enceinte sacrée, ordonne la mort de Zarès. Idamore se jette au-devant

du coup fatal, et se déclare Paria, en proclamant Zarès pour son père. Effroi, consternation, trouble général; on emmène Néala évanouie. Les soldats et le peuple abandonnent Idamore. Akébar convoque le conseil. Idamore est condamné à être lapidé; la sentence s'exécute. Le fidèle Alvar, qui n'a point voulu abandonner son ami, est enveloppé, on ne sait trop pourquoi, dans son supplice. Néala reparaît, mais son époux n'existe plus. « Que venez-vous chercher? » lui dit Akébar. « Mon père! » et elle se précipite dans les bras de Zarès, qui, avant de se remettre en route avec elle pour sa solitude, accable Akébar de ses malédictions, et lui annonce la vengeance céleste par cet hémistiche, le dernier de la pièce : « *Pontife, il est des dieux!* »

Le plan de cette tragédie n'en est pas la partie la plus irréprochable, et cependant je me plais à reconnaître que, malgré les invraisemblances que l'on y a remarquées, il est plus sage et plus régulier que celui des *Vêpres siciliennes*. Il n'y a rien dans *le Paria*, que l'on puisse comparer ni à la présence inaperçue de Procida et de trois cents conspirateurs dans le palais même du vice-roi, ni au sommeil de Montfort, que trois avis différents ont instruit, dans le jour même, de l'existence de la conspiration, ni à la folie de Lorédan, qui se tue par amitié pour un homme qui voulait tuer son père, et qui lui enlevait sa maîtresse. Cependant voici quelques questions que j'adresse, sous la forme du doute, à M. Casimir Delavigne.

Est-il vraisemblable qu'étranger à la tribu des guerriers, dans un pays où la distinction des castes est si sévèrement maintenue, Idamore soit parvenu au suprême commandement de cette tribu, sans qu'on se soit informé de sa famille et de sa patrie?

Que *seul*, à la tête de soldats peints comme des lâches et des efféminés, il ait affranchi son pays du joug des Portugais?

Qu'Akébar trahisse devant un prêtre subalterne le secret de ses impostures, le ridicule de ses pratiques, la cruauté de sa politique sacrée?

Que Zarès, reconnu par Idamore, alors investi de la toute-puissance, ne soit pas protégé efficacement contre les dangers que la découverte de sa qualité de Paria peut lui faire courir?

Qu'au moment du danger qui menace Idamore, Néala n'intervienne pas comme médiatrice entre son père et son époux, et qu'un évanouissement seul motive l'absence de ces scènes pathétiques et touchantes que la situation amenait si naturellement, et qui auraient jeté tant d'intérêt et de mouvement dans les derniers actes?

Qu'Alvar, qui n'a subi ni jugement ni condamnation, soit lapidé avec Idamore?

Et qu'enfin Akébar se laisse enlever sa fille par un Paria qui l'outrage et le maudit?

Je connais d'avance la réponse à toutes ces questions. Sans doute, ces invraisemblances existent, et cependant la pièce confirme les présages que les premières productions de M. Delavigne avaient fait concevoir; on y remarque les progrès sensibles d'un talent distingué. La versification en est brillante; un grand nombre, un trop grand nombre peut-être de descriptions y étincellent de beautés poétiques du premier ordre. La pensée est souvent revêtue des couleurs de l'imagination; il y a donc beaucoup à attendre d'une muse à laquelle on ne peut imputer encore que des fautes de jeunesse, et qui donnerait peut-être moins d'espérances si elle montrait plus de raison et de maturité. Acceptons, j'y consens, cette heureuse compensation, et surtout montrons assez d'égards et d'estime à M. Delavigne pour ne pas lui prodiguer de pernicieuses adulations.

Racine mettait deux ans à mûrir le plan d'une tragédie, et lorsque ce plan, purgé des fautes inséparables d'une première conception, corrigé, remis vingt fois sur le métier, ne laissait plus enfin aucun scrupule ni à son goût, ni au goût plus sévère encore de son ami Despréaux, lorsqu'il s'était assuré que les caractères, inventés ou tracés d'après l'histoire, se soutenaient jusqu'à la fin sans se démentir un seul instant; que l'intérêt des situations redoublait avec les obstacles, et allait toujours croissant jusqu'au dénoûment; lorsque après avoir tracé la division des actes et la distribution des scènes, il avait esquissé en prose le dialogue de ses différents personnages, il avouait que sa tragédie était terminée. Les vers, il est vrai, lui restaient à faire; mais de beaux vers pour Racine étaient la moindre partie de sa tâche. Son seul embarras eût été d'en faire de médiocres ou de mauvais. Aussi, depuis *Andromaque*, la liste des tragédies de ce grand poëte ne se compose que de chefs-d'œuvre. L'imagination n'y impose aucun sacrifice à la raison; la réflexion et la lecture confirment et justifient l'illusion qu'elles ont produite au théâtre; depuis plus d'un siècle et demi, lues sans cesse, sans cesse représentées, elles semblent toujours briller de l'éclat de la jeunesse, de la fraîcheur de la nouveauté, et la mémoire, qui se les retrace, croit les recueillir pour la première fois.

Voltaire produisait plus facilement; une tragédie lui coûta souvent moins d'un mois de travail; mais aussi quelle infériorité dans la correction des vers, dans la sagesse des plans, dans la vraisemblance des moyens, dans la régularité des compositions! et, toutefois, malgré cette infériorité que l'on n'ose plus contester, le brillant de son coloris, la hardiesse de quelques-unes de ses conceptions, le grand ressort du pathétique, que nul autre n'a manié avec plus de force, l'originalité des mœurs qu'il a introduites sur la scène, et, plus que tout cela, les opinions qu'il a fait prédominer dans la société, après les avoir introduites et essayées sur le théâtre, lui ont conservé, parmi les poëtes tragiques, une place si élevée, que l'ambition de ses successeurs s'est plutôt attachée à en approcher qu'à y atteindre. Mais son exemple a été contagieux; avec moins de génie, les auteurs qui sont venus après lui se sont permis toutes les licences que le génie seul peut excuser, parce qu'il est toujours assez riche pour en payer comptant la rançon. Lorsqu'on reprochait à ces faibles imitateurs les fautes de composition qui déshonoraient leurs ouvrages, ils répondaient par l'exemple de Voltaire, par le billet équivoque de Zaïre, par la lettre à double sens de Tancrède, par la fantasmagorie de Sémiramis, par les invraisemblances

innombrables d'Alzire, et ils ne voyaient pas que ce n'était point par ces défauts que les ouvrages dont ils s'autorisaient avaient obtenu les succès de la représentation et les suffrages des connaisseurs, et que, pour pécher impunément comme Voltaire, il fallait écrire, sentir et exprimer habituellement comme lui.

J'ai trouvé beaucoup à louer dans le style, beaucoup aussi à blâmer dans la conception générale de l'ouvrage. C'est indiquer que, d'après mon sentiment, le plan du *Paria* avait besoin d'excuse, et que le jeune auteur était sur la route du pardon; il serait digne d'un talent qui s'annonce sous de brillants auspices de ne point se mettre dans le cas de recourir à l'indulgence. Plus il avancera dans la carrière, plus cette indulgence se montrera difficile et rétive; et compter, pour la réclamer à l'avenir, sur les titres de Voltaire, c'est s'exposer à de cruelles, à d'irréparables méprises.

Au point où est parvenu le talent de M. Delavigne, il lui est plus facile de se perfectionner par la sagesse, que de se grandir en élévation. Écrira-t-il un jour mieux qu'il n'a écrit jusqu'à présent? sauf vérification ultérieure, il est permis d'en douter; composera-t-il plus régulièrement? il n'a qu'à le vouloir pour y réussir. Or, une tragédie qui réunirait au mérite de la versification élégante, harmonieuse, énergique de M. Delavigne, le mérite d'un plan raisonnable, d'un plan conforme en tout aux règles de la poétique théâtrale, serait un ouvrage, sinon du premier ordre, au moins si voisin du premier, qu'il n'est pas d'ambition qui n'en dût être satisfaite : où trouverait-on alors les rivaux de M. Delavigne?

Dans les reproches assez nombreux qui portent sur les diverses parties de l'invention, il en est un qu'on aura été surpris de ne pas rencontrer, et je dois en faire une mention expresse, parce qu'il a été à peu près général; ce n'est pas pourtant dans l'intention de l'appuyer, c'est, au contraire, avec la ferme volonté de le combattre que je le rappelle. La prévention et l'erreur ont seules inspiré la critique que je me propose de réfuter.

Il s'agit du personnage de Zarès. Quel est ce père insensé et barbare, entendais-je répéter de tout côté, qui, couvert des haillons de l'indigence, vient troubler le bonheur d'un fils élevé au faîte des grandeurs, et près de mettre le comble à sa félicité par son union avec une fille vertueuse et adorée? Quel égoïsme! quelle dureté! Quoi! ce fils renoncera à son rang, à sa considération, à son amour! Et pourquoi? pour rentrer dans la fange, d'où son génie a su le relever; pour retourner dans un désert, s'exposer de nouveau au mépris et à la proscription, pour n'avoir d'autre consolation de son isolement que la société de son vieux père, auquel il offre de partager sa gloire et sa fortune, et d'habiter près de lui son superbe palais de Bénarès? Et c'est cependant sur ce vieillard que l'auteur a reporté tout l'intérêt de ses derniers actes; c'est sur lui qu'il appelle la pitié; Idamore paraîtrait coupable si après la cérémonie de son hymen, il se refusait à le suivre avec sa nouvelle épouse! Ne serait-il pas plus naturel que Zarès acceptât la proposition de son fils, puisque enfin il n'est pas connu pour un Paria, et que, couvert de la protection filiale du chef des guerriers, il doit plutôt aspirer à s'élever jusqu'à lui, que le condamner à redescendre à l'humiliation d'une tribu dégradée.

Voilà l'objection dans toute sa force. Ceux qui la font me paraissent avoir méconnu le but de la nouvelle tragédie, et ils ont prononcé d'après des préjugés vulgaires sur un caractère entièrement placé hors de la position sociale. M. Delavigne n'a voulu prouver qu'une chose, c'est qu'un Paria est un homme; que l'infamie politique dont il est frappé est une grande infamie morale; que dans cette caste rebutée il peut se trouver de grands caractères. Pour appuyer cette théorie par des exemples, il a mis en scène deux Parias, dont l'un, jeune, ardent, ambitieux, a triomphé de sa destinée, en se montrant digne des grands emplois auxquels il est parvenu; dont l'autre, au contraire, a nourri pendant soixante ans, dans la solitude, la haine de ses oppresseurs et de longs ressentiments contre les supériorités dont il est la victime. Façonné à son état et à ses privations, il ne doit voir qu'avec dédain et avec colère tout ce qui se rattache aux castes privilégiées. Il a en horreur leurs villes, leurs arts, leur opulence. Privé de ce fils, unique appui, dernière consolation de sa vieillesse, il le cherche au péril de sa vie; il le retrouve : dans quel moment! lorsque son union avec la fille du grand bramine va l'enchaîner pour jamais à une caste qu'il abhorre, et lui enlever tout espoir de le ramener dans sa solitude, et de pleurer avec lui sur les cendres de sa mère. Il faut connaître bien mal le cœur humain pour n'avoir pas senti combien était dans la nature cet héroïsme d'une misère stoïque, ce mélange de vengeance, de dédain et de grandeur d'âme. A-t-on oublié Lusignan retrouvant sa fille au moment où elle va épouser le successeur des califes, et lui défendant, au nom de la religion et de l'autorité paternelle, un mariage coupable? Mais Zaïre est la fille des rois de Jérusalem! Oui, sans doute, de rois détrônés, captifs, réduits à une condition plus cruelle que celle des plus misérables Parias. Mais elle est fille d'un chrétien, et elle a promis de devenir chrétienne! Croit-on que l'aversion inspirée par la différence de religion soit plus puissante que celle que Zarès doit ressentir contre des titres dont il est séparé par toute la distance que met l'orgueil entre la toute-puissance et l'esclavage, entre l'existence et le néant?

Je suis donc loin de blâmer les sentiments qui animent Zarès; il serait faible et pusillanime s'il en montrait d'autres; ce que je blâme, c'est l'imprévoyance incroyable d'Idamore, qui ne prend aucune précaution pour mettre son père à l'abri de ses propres imprudences, et qui, en le laissant s'égarer seul dans la forêt sacrée, s'enlève le moyen de lui apprendre sa résolution de partir avec Néala, pour l'accompagner dans ses déserts, dès qu'elle sera devenue son épouse.

Les beautés de style que l'on aime à reconnaître dans *le Paria* sont nombreuses; mais elles sont déparées par des fautes échappées à l'attention de M. Delavigne, et que je crois nécessaire de lui signaler.

Idamore dit en parlant d'Akébar :

Il se trouble à l'éclat de sa grandeur suprême;
Il s'impose, il s'adore; il a foi dans lui-même.

L'éclat *éblouit*, mais ne *trouble* pas; puis est-il correct de dire *qu'on se trouble à l'éclat?*

Le second vers est une paraphrase de ce mot si connu de Mme de Staël, parlant de Bonaparte : *il croit en lui.* La précision du mot en fait tout le mérite. J'ai bien peur que M. Delavigne ne l'ait gâté en le délayant. Et puis, *il s'impose* présente-t-il une idée claire et précise?

Le même Idamore dit en parlant de lui-même :

> Jeté farouche encore à travers ces entraves,
> Je gémis sous leur poids léger pour des esclaves.

On attache *les entraves* aux pieds, mais on n'est pas jeté à travers : l'image est fausse; et d'ailleurs les entraves n'asservissent point par leur poids, mais par leur dureté et leur force. Le poëte emprunte au joug une métaphore qu'il transporte improprement à un objet auquel elle ne convient nullement.

> Va, ces mortels si fiers qui nous ont rejetés,
> De ce bonheur en vain nous *croient* déshérités.

Ici la faute de prosodie est palpable. La terminaison du mot *croient* ne peut entrer dans un vers que lorsqu'elle est masculine, comme dans les imparfaits de l'indicatif, *ils aimaient, ils croyaient.* Une faute toute semblable se retrouve dans le dernier des deux vers suivants :

> Sans que ses premiers feux ni sa clarté mourante
> De mes sens éperdus *aient* calmé l'épouvante.

La règle de l'accord du participe est évidemment violée dans cet hémistiche; il s'agit de l'amitié :

> Ces arbres l'ont vu naitre. . . . .

On doit écrire, *vue.*

> Que d'orgueils révoltés[1] . . . .

C'est la première fois que j'ai vu le mot *orgueil* employé au pluriel, et je doute qu'il fût possible à M. Delavigne d'autoriser ce pluriel par quelques exemples.

J'ai marqué ces inadvertances grammaticales, non que j'y attache une importance pédantesque, mais parce qu'elles gâtent des pensées et des tirades où l'on ne désirerait qu'admirer.

Voici des observations d'un autre genre : on applaudit beaucoup les deux vers suivants, adressés par Idamore au grand bramine :

> Soyez plus qu'un mortel, j'y consens, si nous sommes,
> Vous le dernier des dieux, moi le premier des hommes.

J'ignore si ceux qui les applaudissent ont le bonheur de les comprendre; Idamore ne cesse de déclamer contre la prééminence du grand prêtre sur la tribu des guerriers, et il établit les motifs de ses prétentions à la supériorité sur la caste des brames, dans ces vers singuliers, que, dans une autre circonstance, il adresse au peuple. Je combattais, dit-il, je remportais la victoire,

> Quand ces brames si fiers que je courais défendre,
> Cachés au fond du temple et courbés sous la cendre,
> Implorant un appui qu'ils n'osaient vous offrir,
> Priaient, tremblaient pour vous, et vous laissaient périr.

Le reproche assurément est bizarre, et l'on ne voit pas trop ce qu'en tout pays livré aux horreurs de la guerre des prêtres ont de mieux à faire que de prier pour ses défenseurs. Quoi qu'il en soit, il résulte de cette allocution qu'Idamore entend bien prendre le pas sur le pontife, ce qui sera difficile d'après la concession qu'il lui fait; le premier des hommes, suivant toutes les règles de l'étiquette polythéiste, ne doit venir immédiatement qu'à la suite du dernier des dieux.

Je me résume. Des fautes dans la disposition des scènes, quelques négligences de style, des idées fortes, une foule de beaux vers, des tirades entières écrites de verve ou imitées avec éloquence, un but moral très-élevé, de l'exagération dans certaines parties des rôles d'Akébar et d'Idamore, beaucoup de charme et de naturel dans celui de Néala, un dénoûment tragique, mais invraisemblable, un grand talent qui donne de plus grandes espérances encore; tel est le jugement qu'après plusieurs épreuves j'ai porté du *Paria* : et ce qui m'a inspiré de la confiance dans mon opinion, c'est qu'elle a été partagée par le public, qui, tout en blâmant ce qu'il y a de répréhensible dans l'ouvrage, ne cesse de se porter en foule aux représentations. Ce ne sont pas les défauts, ce sont les beautés qui font le sort d'un ouvrage dramatique; l'heureuse destinée du *Paria* et celle de son auteur me paraissent désormais assurées.



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 6 DÉCEMBRE 1823.

A

Son Altesse Sérénissime Monseigneur

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG;

Comme un Hommage de Respect et de Reconnaissance.

CASIMIR DELAVIGNE.

Ce 15 décembre 1823.



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

PERSONNAGES.

DANVILLE, ancien armateur.
BONNARD, son ami.
LE DUC D'ELMAR.
VALENTIN, domestique de Danville.
MADAME DANVILLE.
MADAME SINCLAIR.
UN LAQUAIS.
Deux domestiques.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade!

DANVILLE.

Débarqué d'hier soir, j'arrive et je t'écris.

BONNARD.

Cher Danville!

DANVILLE.

Je viens me fixer à Paris.

BONNARD.

Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...
Bah! tu veux plaisanter?

DANVILLE.

Non, Bonnard.

BONNARD.

Tu m'étonnes.
Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Hâvre, où tu naquis, constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer?...

DANVILLE.

Qui, moi? charmante ville!
Elle fut mon berceau; doux climat, sol fertile;
D'aimables habitants... un site! ah! quel tableau!
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

BONNARD.

Pourquoi t'en éloigner?

DANVILLE.

C'est que... je vais te dire...
Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.

BONNARD.

Eh! dis toujours.

DANVILLE.

Je suis...

BONNARD.

Quoi?

DANVILLE.

Je suis marié.

BONNARD.

Bien qu'à ton embarras je l'aurais parié.
Pour la seconde fois!

DANVILLE.

J'étais las du veuvage.

BONNARD.

A soixante ans et plus?

DANVILLE.

Ma foi; c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti!

DANVILLE.

Bon! mon billet de part
Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans?

DANVILLE.

Pas encore.

BONNARD.

Au moins trente?

DANVILLE.

Pas tout à fait.

BONNARD.

Combien?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante!
C'est une grâce unique, un cœur, un enjoûment!...
Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
Son père, resté veuf, chercha fortune aux îles.
Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles
Auprès de son aïeule, une dame Sinclair
Bonne femme; un peu vive, et femme du bel air,
Qui sait rire, et qui garde en sa verte vieillesse,
Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse;
Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
Si l'on peut trop chérir de si justes succès.
Hortense est un modèle; oui, Bonnard, je l'adore.
Je la voyais souvent; je la vis plus encore;
Je la vis tous les jours : bref, je parlai d'hymen :
Je craignais de subir un fâcheux examen.
Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
Dans son respect pour moi son amour prit naissance,
Et je vis s'embellir mon arrière-saison
Des charmes du bel âge unis à la raison.
Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
Eut toujours par nature horreur de vivre seule :
Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
Qu'en secret leur chimère était de voir Paris :
Bien plus, qu'à leur santé l'air du Hâvre est contraire...
Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir;
Elle avait pour la cour un billet de spectacle :
Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle!
Bien qu'elle y consentît, c'était un coup mortel!
Et j'ai, pour me distraire, admiré mon hôtel.

BONNARD.

Celui du duc d'Elmar.

DANVILLE.

C'est mon propriétaire.

BONNARD.

Voici, depuis un mois, son oncle au ministère.
Doyen des receveurs dans son département,
Je perçois les deniers d'un arrondissement.
Le duc est très-puissant; c'est un homme à la mode.

DANVILLE.

Vraiment?... dans son hôtel, plus grand qu'il n'est commode,
Il occupe au premier un superbe local;
Mais pour un philosophe un second n'est pas mal.

BONNARD.

C'est un palais, mon cher; peste! quelle richesse!
En entrant j'ai manqué de te traiter d'altesse...
Ah çà! comment ton fils a-t-il pris ton départ?

DANVILLE.

Mon fils, depuis l'hiver, a son ménage à part :
Ma femme est de trois ans plus jeune que la sienne;
Comment les accorder? pour qu'une maison tienne,
Il faut de l'unité dans le gouvernement;
Toutes deux gouvernaient contradictoirement.
Hortense aime beaucoup... j'aime beaucoup le monde:
Mon fils ne se complaît qu'en une paix profonde,
Il a quitté la place et vit comme un reclus.
Je le chéris toujours.

BONNARD.

Mais tu ne le vois plus.
Tes conseils le guidaient dans l'état qu'il exerce.
Tu livres sa fortune aux chances du commerce;
Tu t'éloignes de lui; c'est un grand tort, et tien,
Je connais en province un fils comme le tien,
Qu'un père comme toi vient de laisser sans guide.
Le fils a mal compté, voilà sa caisse vide;
Le mois touche à sa fin; dans ce besoin urgent,
Pour le tirer d'affaire il faut beaucoup d'argent.
Il aurait dû lever cet impôt sur son père;
Mais comme ils sont brouillés, c'est en moi qu'il espère.
Il faut vingt mille francs : peux-tu me les prêter?

DANVILLE.

C'est ma femme, monsieur, qui va vous les compter :
Elle est mon trésorier.

BONNARD.

C'est superbe! et d'avance
Je lui veux de ma place offrir la survivance.
Ta femme!... Ah! mon ami, que tes goûts ont changé!
Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé!
Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres;
Debout avant le jour, doucement tourmenté
Du démon vigilant de la propriété,
Tu pâlissais de crainte au bruit d'une visite;
A tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu,
Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
Te voilà citadin! le luxe t'environne;
Un gros suisse est là-bas qui défend ta personne:
Et tout cela, pourquoi? ta femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense! elle me laisse un pouvoir absolu;
Mais elle y voit très-clair; quand on a ma fortune,
Une capacité qu'elle croit peu commune,
Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
Dans un poste honorable on peut servir l'État.
L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
Toi-même, qu'en dis-tu?

BONNARD.

Rien.

DANVILLE.

Parle franchement.

BONNARD.

Sur une chose à faire on dit son sentiment,
C'est d'abord mon système; et, quand la chose est faite,
J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
Mais tiens, Paris abonde en amis obligeants,
Qui se font un doux soin de marier les gens;
Ils m'avaient découvert une honnête personne,
Savante comme un livre, aimable, toute bonne,
Au cousin d'un ministre elle tenait de près;
Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès;
Eh bien! j'ai refusé.

DANVILLE.

D'où vient?

BONNARD.

Elle est jolie,
Elle est jeune.

DANVILLE.

Tant mieux. Depuis quand, je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut?

BONNARD.

Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout à fait respectable.
Or une vieille femme a pour moi peu d'appas;
Une jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir, qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne: on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet:
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux; et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, longtemps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau:
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.

Non, je ne vivais plus: le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charmants entretiens!
Des défauts, elle en a, mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs?
Je brave leurs discours, je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois, mais qu'elle fasse un pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main,
M'offrant un doux appui, m'abrége le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte;
Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!...
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps:
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

BONNARD.

Quel feu!

DANVILLE.

Je veux fêter le jour qui nous rassemble;
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble;
Oh! je t'y forcerai. Tu soupes, me dis-tu?
Admire dans ma femme un effort de vertu:
Les soupers sont proscrits, et vraiment c'est dommage,
Je veux qu'elle ait l'honneur d'en ramener l'usage.
Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.
A table, entre nous deux, elle viendra s'asseoir.
Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.
Oui, vous que rien n'émeut, vous aurez votre tour:
Bonnard, monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

DANVILLE.

Qu'est-ce donc, Valentin? quel air sombre!

VALENTIN.

Mon maître,

A Bonnard.

J'aurais à vous parler... Monsieur, j'ai l'honneur d'être...

DANVILLE.

C'est ce brave marin, mon ancien serviteur;
Tu sens bien qu'à son âge il sert... en amateur:
J'exige peu de lui, sa franchise m'amuse...
Que veux-tu?

BONNARD.

Ta bonté n'a pas besoin d'excuse;
Ma gouvernante à moi me parle sans façon.
Tous deux ont fait leur temps: un honnête garçon,
Après un long service attesté par ses rides,
A, comme un vieux soldat, des droits aux invalides.

DANVILLE.

Qui t'amène? voyons!

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit
Qu'un jour...

DANVILLE.

De ce refrain le bourreau m'étourdit.

VALENTIN.

Avant votre arrivée il s'est passé des choses...

BONNARD.

Adieu, Danville.

DANVILLE.

Eh! non.

BONNARD.

Prends garde, tu t'exposes.

DANVILLE.

Que peut-il raconter? Va donc, explique-toi:
Achève.

VALENTIN.

Eh bien! madame est trop jeune pour moi.

DANVILLE.

Oui dà!

VALENTIN.

Contre mon gré, monsieur, ne vous déplaise,
Par votre ordre, en courrier, j'ai précédé sa chaise:
On n'apprend pas sur mer à monter à cheval.
Sur une rosse étique, assis tant bien que mal,
Pour me rompre les os j'étais à bonne école.
Madame à chaque bond riait comme une folle.

DANVILLE.

En te voyant par terre, elle t'eût plaint beaucoup;
J'en suis sûr.

VALENTIN.

Beau profit, si j'étais mort du coup!
Mais une fois ici, j'eus bien d'autres affaires:
Vieilli dans la marine à bord de vos corsaires,
Sous ces galons d'argent qu'on me fit endosser,
Au bon ton des laquais on voulut me dresser.
L'exercice est moins dur: Tiens-toi; lève la tête;
Fais ceci, fais cela; maladroit! qu'il est bête!

Que sais-je?... j'en maigris : c'est un métier d'enfer,
Et j'aurais mieux aimé dix campagnes sur mer.

BONNARD.

Ce pauvre Valentin!

VALENTIN.

Et pour votre carrosse,
On m'a fait un affront.

BONNARD.

Comment! depuis la noce
Nous n'allons plus à pied!

DANVILLE.

Il rêve.

VALENTIN.

Pas du tout :
Madame a pris voiture, et trouvait de son goût,
Pour me faire en marin terminer ma carrière,
De me loger debout sur le gaillard d'arrière.

DANVILLE.

Le grand mal!

VALENTIN.

Ne pouvant vaincre ma juste horreur,
Ne m'a-t-elle pas fait...

DANVILLE.

Eh! quoi donc?

VALENTIN.

Son coureur.

BONNARD.

Son coureur!

VALENTIN.

A quinze ans j'étais des plus ingambes;
Mais devenir coureur quand on n'a plus de jambes!
Ce Paris! on s'y perd : le Hâvre tout entier,
En se pressant un peu, tiendrait dans un quartier :
Et je cours! mais je cours!... Dès que la porte s'ouvre,
Vite au palais-Royal, du Marais vite au Louvre,
Du premier sous les toits!... Et pas plus tard qu'hier
J'ai porté des secours...

DANVILLE.

Hé quoi! tu n'es pas fier
De consacrer tes pas à de pareils messages?

VALENTIN.

Je ne suis jamais fier de monter cinq étages.
Puis à peine au logis, j'ai la serviette en main;
Des dîners!... on en a pour jusqu'au lendemain :
Ils doivent coûter cher!

BONNARD.

Ah! diable! tu te piques
De donner, quoique absent, des festins magnifiques?

DANVILLE.

Il a perdu le sens.

VALENTIN.

Je sais ce que je dis :
Vous donnez à dîner, Monsieur, tous les lundis;
La veille, grands apprêts; adieu notre dimanche!
Le jour que je préfère est celui qu'on retranche.

DANVILLE.

Paresseux!...

VALENTIN, à Bonnard.

Vous savez...

BONNARD.

Tu vaux ton pesant d'or,
Je le sais, mais tais-toi.

VALENTIN.

Je l'ai bien dit...

DANVILLE.

Encor!

VALENTIN.

Que, si le mariage entre par une porte,
Par l'autre, avant ma mort, il faudra que je sorte.

DANVILLE.

Hé bien! va-t'en!

BONNARD, à Danville.

Tout doux!

VALENTIN.

Oui, je veux m'en aller.

BONNARD, à Valentin.

Non pas; voyons, ensemble il faut capituler :
Valentin se taira, mais consens qu'il demeure
Pour ne servir que toi.

DANVILLE.

Qu'il reste.

VALENTIN.

A la bonne heure.

DANVILLE, à Bonnard.

Je n'ai qu'à dire un mot et qu'à le plaindre un peu
Ma femme en sa faveur comme toi prendra feu.

VALENTIN.

Je conviens qu'elle est bonne.

DANVILLE.

Excellente! accomplie!
Elle vient, tu vas voir... La trouves-tu jolie,
Hein! Bonnard?

BONNARD.

Bien, très-bien!

SCÈNE III.

DANVILLE, BONNARD, VALENTIN, HORTENSE;
PLUSIEURS VALETS.

HORTENSE, aux valets qui la suivent.

Allez, trente couverts.
Vous, comme chez le duc, rangez vos arbres verts,

Allez. Vous, pour le soir, voyez si tout s'apprête :
Trois lustres au salon, des fleurs, un air de fête...
Le beau jour! mon ami, partagez mon bonheur;
Je veux que votre hôtel demain vous fasse honneur.

Saluant Bonnard.—A Danville.

Je vous revois enfin!... Monsieur... Je suis ravie!
Hier de m'amuser certes j'avais envie;
Mais j'ai de vous quitter senti quelques remords
Adieu tout mon plaisir! Je reconnais mes torts :
Embrassez-moi, pardon.

DANVILLE.

Je suis le seul coupable,

A Bonnard.

C'est moi qui l'ai voulu. Parle, est-on plus aimable?

HORTENSE.

Croyez qu'à l'avenir... Ah! c'est vous, Valentin :
Pour ma loge aux Bouffons vous irez ce matin;

A Danville.

Je veux vous y mener, vous aimez la musique.

A Valentin. A Danville.

De là chez mon libraire... Un roman qu'on critique,
Mais qu'on dit effrayant; ne vous en moquez point :
Tout ce qui me fait peur m'amuse au dernier point.

A Valentin.

De là chez le docteur et puis chez le vicomte;
De là chez le glacier pour demander son compte;
Enfin chez le brodeur, courez vite... ah, de là...

VALENTIN.

Mes jambes me font mal quand j'entends ce mot-là.

A Danville.

Monsieur!...

DANVILLE.

Ma bonne Hortense, il te demande grâce:
Il a droit de se plaindre : une course encor passe;
Mais vingt, mais tous les jours! il est vieux, et je dois
L'employer désormais à ne servir que moi.

HORTENSE.

Je crois que pour courir tout le monde a mon âge;
Je l'accable, c'est vrai; je veux qu'il se ménage :

A Valentin.

Vous êtes à monsieur, n'obéissez qu'à lui,
A lui seul.

VALENTIN.

J'en suis quitte au moins pour aujourd'hui.

DANVILLE, à Bonnard.

Qu'ai-je dit?

HORTENSE.

Par malheur ici je n'ai personne.

A Danville.

Un jour, encore un jour, et je vous l'abandonne.

DANVILLE.

Tu ne peux pas, mon vieux, trouver cela mauvais,
Pour un jour, allons, va.

BONNARD, à part.

J'en étais sûr.

VALENTIN, tristement.

J'y vais.

DANVILLE, à Bonnard.

A-t-elle assez bon cœur?

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD, HORTENSE.

DANVILLE.

Tu vois, ma chère Hortense,
Un camarade à moi, mon compagnon d'enfance,
Mon mentor au collége; élève à Mazarin,
Bonnard m'a sur les bancs disputé le terrain,
Je l'aimais à quinze ans, et je te le présente
Comme un des vrais amis que j'estime à soixante.

HORTENSE.

Monsieur m'est connu.

BONNARD.

Moi!

HORTENSE.

Votre fraternité
Fit proverbe autrefois dans l'université.

BONNARD.

Il est sûr qu'avec lui je vivais comme un frère.

HORTENSE.

Si nous en exceptons vos débats sur Homère.

BONNARD.

Achille était son dieu.

HORTENSE.

Vous préfériez Hector.

BONNARD.

Vous le savez?

HORTENSE.

Bon Dieu! j'en sais bien plus encor;
Danville est très-causeur.

BONNARD.

Causeur par excellence,
C'est vrai.

HORTENSE.

Vous souvient-il de certaine imprudence
Qui lui valut de vous un superbe sermon?

DANVILLE.

Il sermonnait toujours.

BONNARD.

Lui, c'était un démon !

HORTENSE.

D'un prix de vers latins...

BONNARD.

Madame !

HORTENSE.

D'une thèse
Qui vous fit un honneur !

BONNARD.

C'est en soixante-treize ;
Oui vraiment : quoi ! madame, on vous en a parlé ;
Quel charmant souvenir vous m'avez rappelé !

A Danville.

Elle a beaucoup d'esprit.

DANVILLE.

N'est-ce pas ?

HORTENSE.

Je m'arrête ;
Vos triomphes passés vous tourneraient la tête.
Mais voyez-nous souvent : en causant tous les trois,
Nous ferons reverdir vos lauriers d'autrefois.
Pour madame Bonnard, je veux aller moi-même...

BONNARD, *embarrassé.*

Je suis...

DANVILLE.

Il est garçon, et garçon par système.

BONNARD.

Me voilà converti.

HORTENSE.

Monsieur, prouvez-le donc,
Un garçon a parfois des moments d'abandon,
D'ennui; venez nous voir, et que notre ménage
Vous raccommode un jour avec le mariage.

BONNARD.

Je ferai d'un tel soin mon plus doux passe-temps
Et voudrais près de vous prolonger ces instants;
Mais un mot très-pressé que je ne puis remettre...

Bas à Danville.

Il faudra que la somme arrive avec la lettre.

DANVILLE.

Sois tranquille. Eh! parbleu! pour écrire un billet,
Tu n'es pas mieux chez toi que dans mon cabinet.
Regarde... un bureau neuf, loin du bruit des voitures,
Et ton cher Moniteur ouvert sur des brochures...
Dans peu je te rejoins.

BONNARD.

A ton aise, mon cher;
Un caissier le dimanche est libre comme l'air;
Souviens-toi seulement qu'à deux heures je dîne.

Bas à Danville.

Ah ! je te félicite, et ta femme est divine.

SCÈNE V.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE, *riant aux éclats.*

Dieu! qu'il est amusant! Mais c'est un vrai trésor.
Il a ressuscité les mœurs du siècle d'or;
Il dîne le matin, à l'antique il s'habille,
Et j'ai cru voir marcher un portrait de famille.

DANVILLE.

Oh! n'en ris pas : je l'aime.

HORTENSE, *riant toujours.*

Et quel regard vainqueur,
Quand j'exaltais sa gloire !

DANVILLE.

Oui, mais il a bon cœur;
C'est un homme excellent, rangé, sûr en affaire,
Et tu peux l'obliger.

HORTENSE, *sérieusement.*

Voyons : je veux le faire.

DANVILLE.

Le jour de ton départ je t'avais confié
Cinquante mille francs; donne-m'en la moitié :
Il a besoin d'argent.

HORTENSE.

Courez donc à la banque :
Je n'en saurais prêter, quand moi-même j'en manque.

DANVILLE.

Que me dites-vous là ?

HORTENSE.

Ma bourse est aux abois;
C'en est fait!

DANVILLE.

En deux mois?

HORTENSE.

Mais c'est bien long deux mois.

DANVILLE.

Cinquante mille francs!... Comment, ma bonne amie?...

HORTENSE.

Vous ne me louez pas sur mon économie?

DANVILLE.

Ah ! parbleu! c'est trop fort.

HORTENSE.

Chez moi je n'ai voulu
Rien que le nécessaire, et pas de superflu.

DANVILLE.

Comment donc, s'il vous plaît, nommez-vous ces dorures,
Ces cristaux suspendus, ces vases, ces figures,
Ce fragile attirail dont on n'ose approcher,

Et ces meubles si beaux que je crains d'y toucher ?
Est-ce utile? parlez.

HORTENSE.

C'est plus, c'est nécessaire.
Cet appareil pour vous n'a rien que d'ordinaire.
Vous voulez devenir receveur général;
Logez-vous donc au ciel, et logez-vous très-mal.
Qui parlera de vous? qui vous rendra visite?
L'opulence à Paris sert d'enseigne au mérite.
Étalez des trésors si vous voulez percer;
Une place est de droit à qui peut s'en passer.
Ma mère me répète : Éblouis le vulgaire;
Qu'on dise : Il est très-riche, il est millionnaire;
Demandons tout alors, et nous aurons beau jeu.
J'ai voulu par le luxe en imposer un peu.
Je dis un peu; beaucoup, je me croirais coupable;
Un peu, c'est nécessaire et même indispensable.

DANVILLE.

Voilà quelques motifs qui sont d'assez bon sens :
Mais au moins ces dîners d'eux-mêmes renaissants,
Ces éternels dîners, qu'une fois par semaine
Un bienheureux lundi pour trente élus ramène,
Je les crois superflus.

HORTENSE.

Erreur! Quoi! vous traitez
Mes dîners du lundi de superfluités!
Mais rien n'est plus utile, et sur cette matière,
Vous êtes, mon ami, de cent ans en arrière.
Il faut avoir un jour fixé pour recevoir
Ses prôneurs à dîner, et ses amis le soir;
De nos auteurs en vogue il faut avoir l'élite;
On en fait les honneurs aux grands que l'on invite.
Aussi je vois souvent plusieurs des beaux esprits
Dont je vous ai là-bas adressé les écrits :
Ils parlent, on s'anime, on rit, la gaîté gagne,
Et l'on a ces messieurs comme on a du Champagne.
Notre siècle est gourmand, on peut blâmer son goût :
On fronde les dîners, et l'on dîne partout.
Mais n'en donner jamais, pas même un par semaine,
C'est en solliciteur vouloir qu'on vous promène.
Qui, vous solliciteur? vous êtes candidat;
Vous ne demandez rien, vous acceptez. L'État
N'a pas dans ses bureaux de puissance intraitable
Pour l'heureux candidat qui la courtise à table;
Protégés, protecteurs, au dessert ne font qu'un :
Mais ne me parlez pas d'un protecteur à jeun.
Recevoir me fatigue, et, pour être sincère,
C'est un mal, j'en conviens, mais un mal nécessaire.

DANVILLE.

Donnez donc vos dîners, madame, et donnez-les
Sans nourrir à l'office un peuple de valets,
Sans payer un cocher, et sans faire étalage
D'un grand chasseur perché derrière un équipage.
Ce carrosse, à quoi bon? que n'a-t-il pas coûté!
Qui vous force à l'avoir?

HORTENSE.

Qui? la nécessité;
Vous-même : oui, pour vous j'en ai fait la dépense.
Quand on est candidat on court plus qu'on ne pense.
Visitez donc les grands durement cahoté
Sur les nobles coussins d'un char numéroté :
Vous jouerez à leur porte un brillant personnage!
Y viendrez-vous à pied! ce n'est plus de votre âge.
De fatigue accablé, que ferez-vous le soir?
Qu'il se présente alors quelque spectacle à voir,
Eh bien! j'irai donc seule, et j'irai sans m'y plaire;
Car vous m'y forcerez. Quel plaisir au contraire,
L'un près de l'autre assis, tête à tête, en causant,
D'aller chercher sans peine un spectacle amusant!
D'en jouir tous les deux!... Peut-être c'est faiblesse,
Mais heureuse avec vous, j'y veux être sans cesse.
Je fis tout dans ce but, j'ai tort; mais un tel soin,
Superflu pour vous seul, est mon premier besoin.

DANVILLE.

Et moi qui t'accusais! je suis touché, j'ai honte
D'avoir...

HORTENSE.

De votre argent je veux vous rendre compte :
Vous ne savez pas tout; je veux, pour votre honneur,
Justifier en vous ce mouvement d'humeur.
La lecture vous plaît; d'un cabinet d'étude
J'ai su vous préparer l'aimable solitude.
Il me coûte un peu cher; mais vos auteurs chéris,
Rangés autour de vous, en couvrent les lambris.
Le duc, qui vous protége, est plein de complaisance ;
Il m'a de son jardin cédé la jouissance,
Pour qui? pour vous, monsieur; ne convenez-vous pas
Qu'un jardin a pour vous de merveilleux appas?
J'ai pris soin de l'orner; sous son ombre tranquille
Vous vous reposerez du fracas de la ville.
On ne fait rien pour rien; mais qu'importe le prix?
Vous aurez la campagne au milieu de Paris.
Votre orgueil conjugal jouit de ma parure :
J'ai fait des frais pour lui, c'est complaisance pure.
J'ai choisi les couleurs que vous aimez le mieux,
Les bijoux dont l'éclat flatte le plus vos yeux;
De tout ce qui vous plaît je me suis embellie,
Et rien ne m'a coûté pour vous sembler jolie.
Mes crimes, les voilà. Voyons recommencez,
Courage, grondez-moi... Mais non, vous faiblissez,
Le repentir vous prend, et, si je ne m'abuse,
Vous sentez que vous seul avez besoin d'excuse ;

Demandez-moi pardon d'un injuste courroux;
Et vous l'aurez, méchant, car je vaux mieux que vous.

DANVILLE.

Oui, tu vaux mieux cent fois. Pardonne, mon Hortense;
En vain l'âge entre nous a mis quelque distance,
Tes procédés pour moi me la font oublier,
Et devant tant d'amour je dois m'humilier.

SCÈNE VI.

DANVILLE, HORTENSE, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Embrassez-la, c'est bien; mais hâtez-vous, mon gendre,
Je l'emmène.

DANVILLE.

Comment?

HORTENSE.

Ma mère, on peut attendre...

MADAME SINCLAIR.

Non pas, sur une emplette il me faut ton conseil;
Et nous profiterons d'un rayon de soleil
Pour notre promenade...

DANVILLE.

Où donc?

MADAME SINCLAIR.

Aux Tuileries,
Le temple de la mode et des galanteries,
L'école des grands airs; sa grâce, heureux époux,
Dans ce brillant séjour vous fait mille jaloux;
Sa marche est un triomphe, on la suit, on l'admire...

HORTENSE, à Danville.

Ah! venez avec nous.

MADAME SINCLAIR.

Hortense a dû vous dire
Qu'on vous attend, mon cher, chez le premier commis.

DANVILLE.

Qui, moi? quand ce devoir d'un jour serait remis,
Qu'importe?

HORTENSE, gravement.

La démarche est des plus nécessaires.

Plus bas.

Et le banquier.

DANVILLE.

C'est juste!

MADAME SINCLAIR.

Avant tout les affaires.

DANVILLE.

Mais...

HORTENSE.

Au revoir, Danville.

DANVILLE.

Encore un mot!

MADAME SINCLAIR.

Bonjour;
Elle sera rentrée avant votre retour.

SCÈNE VII.

DANVILLE.

Là, nous causions si bien, me quitter de la sorte!...
Aussi j'avais des torts. Pourtant la somme est forte.
Au Hâvre, à ce prix-là, j'aurais eu deux maisons;
Mais elle m'a donné d'excellentes raisons.
Ayons soin que Bonnard ignore l'aventure;
Courons vite : est-ce heureux d'avoir une voiture

Regardant par la fenêtre.

Tiens, ma femme l'a prise... Ah, bah! j'aime à marcher,
L'exercice m'est bon; je vais me dépêcher :
Pour la revoir plus tôt soyons infatigable.
Il faut en convenir, ma femme est bien aimable!



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANVILLE, MADAME SINCLAIR.

DANVILLE.

Non, vos façons d'agir ne me vont pas du tout,
Et les courses à pied sont fort peu de mon goût.

MADAME SINCLAIR.

Vous prendrez la voiture. Eh bien, votre visite?

DANVILLE.

Je ne la veux pas faire, et vous m'en tiendrez quitte.

MADAME SINCLAIR.

Vous avez de l'humeur?

DANVILLE.

Beaucoup, et j'ai raison :
Je vais chez deux banquiers; mais l'un dîne à Meudon,
L'autre est à Saint-Germain. Je cours chez mon notaire;
Monsieur, jusqu'à lundi, se délasse à Nanterre.
Quand on meurt le dimanche, on peut apparemment
Remettre au lendemain pour faire un testament.

MADAME SINCLAIR.

Le dimanche à Paris n'est pas un jour commode.

DANVILLE.

Et puis vantez-moi donc vos jardins à la mode!
Curieux comme un sot, ou poussé par l'orgueil,
J'y vais, pour voir ma femme et jouir du coup d'œil;
Je ne sais quel démon m'avait mis dans la tête
De régaler mes yeux d'un plaisir aussi bête.
J'entre ; un pareil délire a de quoi m'étonner :
Dans un jardin immense on peut se promener,
On ne suit qu'une allée, une seule, et laquelle?
J'en ai bien compté dix, dont la moindre est plus belle.
Mais personne n'y va; non : Paris tout entier
Vient s'entasser en long dans un petit sentier.
Quelle foule! on s'étouffe, et là, je vois Hortense,
A travers un rempart qui me tient à distance;
Et sans artillerie on n'aurait pu percer
Ce cortége autour d'elle ardent à s'amasser.
Je marchais, j'enrageais, j'avais beau faire un signe,
Deux, trois, bon! d'un regard un mari n'est pas digne;
Et revenant toujours et toujours écarté,
Et molesté, heurté, porté, presque insulté,
Je m'enfuis tout en eau, je me sauve, j'arrive;
Et qu'ai-je fait?... J'ai vu ma femme en perspective.

MADAME SINCLAIR.

Mais quel triomphe aussi! de quoi vous plaignez-vous?
On adopte un chemin que l'on préfère à tous,
Les autres sont déserts, la raison en est bonne :
Si personne n'y va, c'est qu'on n'y voit personne.
On se promène ailleurs; à Paris, c'est bien mieux,
On vient se faire voir ; donc on cherche les yeux.

DANVILLE.

Mais quel est ce jeune homme, heureux à sa manière,
Qui d'un si bon courage avalait la poussière,
Que ma femme écoutait, qui ramassait son gant,
Qui...

MADAME SINCLAIR.

C'est le duc d'Elmar; hein? qu'il est élégant!
On le croirait chez lui. Quel ton! dans son aisance
Perce un air de grandeur qui vous séduit d'avance.
Qu'un négligé de cour lui sied bien à mon gré
Sous le signe éclatant dont il est décoré!
Quand ma fille a son bras, que je trouve de charmes
A voir chaque soldat leur présenter les armes!
C'est glorieux pour vous.

DANVILLE.

Je vous suis obligé,
Mais je ne vois pas là le grand honneur que j'ai.
Ils sont liés?...

MADAME SINCLAIR.

Bien plus depuis notre voyage!

DANVILLE.

Il la connaissait donc avant son mariage?

MADAME SINCLAIR.

Sans doute; auprès du Hâvre il vint passer l'été,
Et rendit comme un autre hommage à sa beauté.
Je sus, quand il partit, saisir la circonstance,
Appelant ses bontés sur le père d'Hortense,

Je parlai d'un retour, impossible aujourd'hui :
Le duc fera pour vous ce qu'il eût fait pour lui.
Nous nous sommes revus par un bonheur unique :
Je cherchais un hôtel, c'est le sien qu'on m'indique.
Le hasard fait chez lui vaquer un logement,
Celui-ci, c'est heureux.

DANVILLE.

Oui, ma foi, c'est charmant!

MADAME SINCLAIR.

Pour comble de bonheur son oncle est aux finances;
Le duc, à lui tout seul, vaut deux ou trois puissances.
Pour vous, grâce à nos soins, le voilà très-zélé;
Mais de vos soixante ans nous n'avons point parlé.
Par son âge souvent la vieillesse indispose,
Et l'on croit qu'un vieillard n'est pas propre à grand' (chose,

DANVILLE.

Merci!

MADAME SINCLAIR.

Mais vous pouvez cacher dix ou douze ans.

DANVILLE.

Non, vos honneurs pour moi ne sont plus séduisants;
J'entrevois des dangers à trop courir les places.

MADAME SINCLAIR.

Lesquels? A pleines mains le duc répand les grâces.
Courage; Hortense et moi nous avons du crédit.
Le duc me rend des soins dont tout bas on médit :
J'ai sa loge aux Français quand un acteur débute.
Pour les chambres, j'y vais les jours où l'on dispute.
J'ai vu dans leur splendeur les quarante immortels,
Et suivi par plaisir deux procès criminels.
Le duc me conduisait, et quand j'étais rentrée,
Ici, loin du grand monde, il passait la soirée.

DANVILLE.

C'est vous qu'il venait voir?

MADAME SINCLAIR.

Au point qu'on s'en moquait;
Un jour que j'étais seule, il a fait mon piquet.
Je dis seule, ma fille était là; mais qu'importe!...

DANVILLE.

Il importe beaucoup, et j'agirai de sorte
Que ces vastes salons ne soient plus encombrés
De tous vos beaux messieurs titrés ou non titrés;
Et qu'Hortense, loin d'eux, cherche dans son ménage
Un plaisir moins bruyant qui convienne à mon âge.
Que fait-elle? en visite elle a perdu ses pas
Chez des gens très-connus, que je ne connais pas,
Et par respect humain, pour briller, asservie
A de frivoles soins qui surchargent sa vie,
De peur que mon bonheur ne me fît des jaloux,
Elle a vu tout le monde excepté son époux.
Moins d'éclat, plus d'égards. Ai-je pris une femme
Pour illustrer monsieur du bruit que fait madame,
Rester veuf à sa suite avec vos bons maris,
Ou pour en décorer les jardins de Paris?
Dites-lui s'il vous plaît...

MADAME SINCLAIR.

Vous parlerez vous-même.
Je vous trouve aujourd'hui d'une injustice extrême;
Et je ne vois pas, moi, le mal assez urgent
Pour me charger d'un soin qui n'est point obligeant.
Je vous laisse y rêver, et ne sais pas, mon gendre,
Supporter une humeur que je ne puis comprendre.

SCÈNE II.

DANVILLE.

Je hasarde un conseil; mais qu'il soit sage ou non,
N'importe : elle est grand'mère, et veut avoir raison,
Ne voit de mal à rien, tant sa tête est frivole,
Et sa petite-fille est pour elle une idole.
Elle a beau se placer entre ma femme et moi,
Moi, je veux me fâcher, car le duc... Hé bien, quoi?
Ce duc perdra ses pas, et le mieux est d'en rire...
Ah! ce duc me tourmente. On vient; mon Dieu! que dire?
Bonnard, et pas d'argent!

SCENE III.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD, sa montre à la main.

Sais-tu qu'il est très-tard?
Deux heures à ma montre, et tiens, déjà le quart.
Bien que du Moniteur la lecture soit bonne,
Je n'ai pas pu finir ma septième colonne;
Mon cher, je meurs de faim.

DANVILLE.

Pardon, j'étais dehors...

BONNARD.

Tu ne tiens plus chez toi, tu t'amuses, tu sors,
Et ton ami Bonnard va, grâce à ta sortie,
Trouver son dîner froid et la poste partie.
Je t'ai laissé le temps de voir ton trésorier.

DANVILLE, à part.

Si j'accuse ma femme, il va se récrier.

BONNARD.

Mon argent? Hâtons-nous.

DANVILLE.

Je te dirai...

BONNARD.

Non, donne;
Ne me dis rien.

DANVILLE.

Il faut... c'est que... je n'ai personne
Pour...

BONNARD.

Appelle madame, ou fais-moi la faveur
De me signer pour elle un billet au porteur.

DANVILLE.

Elle a, je l'oubliais, payé certaine somme...
Quel intérêt si grand t'inspire ton jeune homme?

BONNARD.

Qu'entends-je?

DANVILLE.

Un étranger!

BONNARD.

Tu le connais.

DANVILLE.

Qui, moi?

BONNARD.

Cet étranger, mon cher, n'en est pas un pour toi.

DANVILLE.

Comment, et de son nom tu m'as fait un mystère!

BONNARD.

C'est qu'il m'a défendu de le dire à son père.

DANVILLE.

Dieu! ce serait...

BONNARD.

Ton fils. D'après sa volonté,
Je n'ai dû le nommer qu'à toute extrémité.
Par lui, depuis longtemps, je savais ton histoire;
Ton silence avec moi n'est pas trop à ta gloire,
Et j'ai voulu tantôt te donner l'embarras
De m'apprendre un hymen que je n'ignorais pas.

DANVILLE.

C'est mon fils!

BONNARD.

Oui vraiment.

DANVILLE.

Mon fils dans la détresse!
Et ce n'est pas à moi que d'abord il s'adresse!
Il va chercher un tiers!

BONNARD.

Ah, qu'est-ce que tu veux?
Il faut toujours qu'un tiers se place entre vous deux;
Du moins il me l'écrit, et ce tiers-là le gêne;
Voilà ce qu'après soi le mariage amène.
La femme et les enfants sont rarement d'accord;
A l'un des deux partis il faut qu'on donne tort;
De beaux yeux plaident bien, et le juge préfère
Le bonheur de l'époux au devoir du bon père.

DANVILLE.

Mais mon fils est un fou!

BONNARD.

Pourquoi l'avoir quitté?
Instruit d'hier au soir, que n'ai-je pas tenté?
J'ai pour combler le vide épuisé bien des bourses;
Restent vingt mille francs, et je suis sans ressources;
Toi seul peux le sauver.

DANVILLE.

Ah! voyage maudit!
Ah! ma femme, ma femme!

BONNARD.

Hein?

DANVILLE.

Quoi? je n'ai rien dit.

Après une pause.

Bonnard, mon cher Bonnard!

BONNARD.

Tu me fais peur : abrége;
C'était je m'en souviens, ton exorde au collége,
Quand dans un mauvais pas tu voulais m'engager.

DANVILLE.

Tu dois avoir des fonds et tu peux m'obliger.

BONNARD.

Un caissier n'en a point : quand il prête il s'expose;
Le public ne sait pas de quels fonds il dispose.

DANVILLE.

J'en réponds.

BONNARD.

Non.

DANVILLE.

L'argent te rentrera demain.

BONNARD.

Non, non.

DANVILLE.

Sauve mon fils : allons, toi, son parrain,
Mon bon, mon vieil ami!

BONNARD.

Tu plaides comme un ange;
Mais, quand on m'attendrit, moi, cela me dérange.

DANVILLE.

Bonnard, mon cher Bonnard!

BONNARD.

J'aurai tort; c'est égal

Il s'en va, et revient.

Je trouverai l'argent... mais je dînerai mal.

DANVILLE.

Nous en souperons mieux.

BONNARD.

Tiens la chose secrète.

Il revient.

Adieu... C'est qu'il y va, mon cher, de ma recette.

DANVILLE.

Sois sans crainte... A propos, tu m'as parlé, je crois,
Du jeune duc d'Elmar.

BONNARD.

Je l'ai vu quelquefois;
Très-galant, beau danseur, tirant fort bien l'épée,
Redoutable aux maris par plus d'une équipée...

DANVILLE.

Redoutable aux maris!

BONNARD.

D'autant plus dangereux,
Qu'il aime comme un fou, quand il est amoureux;
Et le monde prétend qu'une femme jolie
Ne peut voir sans pitié qu'on l'aime à la folie.
On le plaint, et, ma foi... Qu'as-tu donc?

DANVILLE.

Rien du tout.

BONNARD.

La femme qui lui plaît le rencontre partout;
Dans les jardins publics...

DANVILLE.

Ah! oui.

BONNARD.

Dans les spectacles.

DANVILLE.

Mais les maris sont là.

BONNARD.

Bon! il rit des obstacles:
Quelquefois il fait mieux; il place les maris,
Il les place très-bien; mais Dieu sait à quel prix!
Tu m'entends.

DANVILLE.

Oh! de reste!

BONNARD.

Enfin tu vois du monde,
Crois-moi, j'ai pour ta femme une estime profonde,
Mais ne le reçois pas.

DANVILLE.

Non, je te le promets.

UN LAQUAIS.

Monsieur le duc d'Elmar!

BONNARD.

Tu le vois donc?

DANVILLE.

Jamais.
S'il vient, c'est pour affaire au moins, pas davantage.

BONNARD, en souriant.

Ou bien, c'est qu'en montant il s'est trompé d'étage.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD, LE DUC D'ELMAR.

LE DUC.

Eh! c'est monsieur Bonnard! enchanté de le voir!
Le ministre en riant me disait hier soir :
Parbleu! monsieur Bonnard ne le cède à personne;
C'est un esprit exact qu'aucun chiffre n'étonne;
Pour le trouver en faute il faut qu'on soit sorcier,
Et comme on naît poëte, il était né caissier.

BONNARD.

Ah! monsieur! que d'honneur me fait Son Excellence!
C'est vrai; je sais d'un compte établir la balance.
Dame! après quarante ans!... mais pardon...

LE DUC.

Vous sortez
Pour revoir si vos fonds sont bien ou mal comptés;
Et grâce au saint effroi qui pour eux vous tourmente,
Jamais de votre caisse un denier ne s'absente.
Bravo, monsieur Bonnard!

BONNARD, au duc.

Merci du compliment.

A Danville.

Dis donc, pour me le faire, il prend bien son moment.

DANVILLE, à Bonnard.

Du courage, à ce soir.

SCÈNE V.

DANVILLE, LE DUC.

DANVILLE, au duc.

Monsieur veut quelque chose?...
C'est madame Sinclair qu'il vient voir, je suppose?

LE DUC.

Et madame sa fille; elle n'est pas ici?

DANVILLE.

Non, je l'attends.

LE DUC.

Alors je vais l'attendre aussi.

A part.

Quel est donc ce monsieur?

DANVILLE, à part.

A merveille, il demeure.

LE DUC.

J'y songe; pour la voir j'avais mal choisi l'heure;
Elle est chez la baronne.

DANVILLE.

Ah!... cela se peut bien.

A part.

Il sait où va ma femme, et moi, je n'en sais rien.

LE DUC.

Monsieur est depuis peu dans notre grande ville?

DANVILLE.

D'hier.

LE DUC.

Il est ami de madame Danville?

DANVILLE, en souriant.

Je lui tiens de plus près.

LE DUC.

Parent!... Ah! je m'en veux!
Oui, je n'en doute plus; que je m'estime heureux!
A cet air respectable ai-je pu méconnaître...

DANVILLE.

Quoi! je vous suis connu?

LE DUC.

Pouvez-vous ne pas l'être?
Recevez donc ici mon juste compliment :
Oui, madame Danville est un objet charmant;
Aussi j'avais trouvé certain air de famille...
Vous avez là, monsieur, une adorable fille!

DANVILLE.

Moi! Comment!

LE DUC.

Heureux père! ah! je suis attendri.

SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC, HORTENSE.

HORTENSE.

Eh quoi! monsieur le duc seul avec mon mari!

LE DUC.

A part. Haut.

Son mari!... Qu'il m'est doux de rencontrer si vite
L'homme dont ce matin j'ai vanté le mérite;
Mais il ne me doit rien, je l'avoue, et ses droits
Plaident en sa faveur cent fois mieux que ma voix.
Est-ce aux gens tels que lui qu'on peut faire des grâces?
Si le mérite seul avait marqué les places,
Monsieur, à meilleur titre usant du droit que j'ai,
Serait le protecteur et moi le protégé.

HORTENSE.

Jamais monsieur le duc ne dit rien que d'aimable.

LE DUC.

Ce discours n'est que juste.

DANVILLE.

Il m'est trop favorable;
Aussi me touche-t-il comme il doit me toucher;
Mais je crois qu'au ministre on ne doit rien cacher,
J'ai déjà soixante ans...

LE DUC, vivement.

C'est l'âge qu'il préfère,
Et c'est un vrai présent que je m'en vais lui faire.
Depuis près de dix jours madame m'a promis
D'embellir chez mon oncle une fête entre amis.
Elle vous attendait, ma mémoire est fidèle,
J'ai reçu sa parole et pour vous et pour elle.
Venez donc, c'est au bal qu'il faut solliciter.
Chez mon oncle, ce soir, je veux vous présenter;
C'est conclu : ma voiture ensemble nous y mène,
Et...

DANVILLE.

Je suis fatigué, monsieur, j'arrive à peine.

HORTENSE.

Le bal délasse.

DANVILLE

Et puis, moi-même je reçois.

HORTENSE.

Qui? votre ami Bonnard, ce monsieur d'autrefois?

DANVILLE.

Monsieur l'estime fort.

HORTENSE.

Et conviendra, je gage,
Que du siècle passé c'est la vivante image.

LE DUC, en riant.

Madame...

DANVILLE.

Il vient ce soir.

HORTENSE.

Pour le recevoir mieux,
Avez-vous invité quelqu'un... de vos aïeux?

DANVILLE.

Hortense!

HORTENSE.

C'est fini. Paix; allons, je plaisante;
On croirait à vous voir que je suis médisante.

Au duc.

Le suis-je? Jugez-nous.

DANVILLE.

Brisons là.

HORTENSE.

Non, je veux
Que le duc aujourd'hui soit juge entre nous deux.

DANVILLE, à part.

J'ai peine à me contraindre.

LE DUC.

Excusez-moi, madame;
Mais je ne puis trahir le penchant de mon âme.
Encore un coup, pardon, j'aime monsieur Bonnard:
C'est la probité même, oui, c'est un homme à part,
Un esprit hors de ligne, et dès qu'un mot l'offense,
On me voit des premiers voler à sa défense.

DANVILLE, enchanté, et regardant sa femme.

Très-bien, monsieur le duc!

LE DUC.

Mais si l'on n'a lancé
Qu'un trait dont son honneur ne puisse être blessé;
Si l'on a dit... eh quoi?... qu'il vit en patriarche,
Qu'il dîne encore à l'heure où l'on dînait dans l'arche,
Ou quelqu'un de ces mots, qui seuls sont des portraits,
Que madame rencontre et que je chercherais;
Quel mal cela fait-il? c'est s'amuser, c'est rire,
C'est se jouer de rien; mais ce n'est pas médire.

HORTENSE, en regardant son mari.

Oh! le duc a raison.

LE DUC, à Danville.

Monsieur, moins de rigueur;
La conversation périrait de langueur
Sans ce tour amusant qu'un esprit fin lui donne;

A Hortense.

Tout le monde y perdrait, et vous, plus que personne.

DANVILLE.

Je n'en disconviens pas; mais brisons sur ce point.

LE DUC.

Et pourquoi votre ami ne vous suivrait-il point?

HORTENSE.

Sans doute!

DANVILLE.

Un patriarche a l'humeur sédentaire,
Et s'arrange assez peu d'un bal au ministère.
D'ailleurs souper ensemble est pour nous un bonheur.

HORTENSE.

Souper! il vient souper?

DANVILLE, à sa femme, avec dignité.

Il nous fait cet honneur.

Au duc.

Bien que de refuser mon regret soit extrême,
Trouvez bon qu'à mon tour j'en appelle à vous-même,
Monsieur; vous m'approuvez, et, connaissant Bonnard,
Vous me reprocheriez de traiter sans égard
L'ami qui m'est lié par un commerce intime,
Et que vous honorez d'une si haute estime.

LE DUC.

Cette excuse m'arrête, et je n'ose insister;
Mais, madame, parlez : qui peut vous résister?
J'implore en m'éloignant cet appui tutélaire,
Ou je vais de mon oncle encourir la colère.
Monsieur, vous céderez, et moi, dans cet espoir,
Je viendrai, s'il vous plaît, m'en assurer ce soir.

SCÈNE VII.

DANVILLE, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous irez au bal?

DANVILLE.

Non.

HORTENSE.

Vous irez, j'en suis sûre.

DANVILLE.

Je vous promets que non.

HORTENSE.

Si fait.

DANVILLE.

Non, je vous jure.

HORTENSE.

Eh! pourquoi, sans raison, vous priver d'y venir?

DANVILLE.

C'est que ce plaisir-là ne peut me convenir.

HORTENSE.

Mais quel est le motif de cette répugnance?

DANVILLE.

Pouvez-vous m'accorder un moment d'audience?

HORTENSE.

Moi!

DANVILLE.

Depuis mon retour des soins plus importants,
Des amis plus heureux s'arrachaient vos instants;
Et, las de renfermer ce que je veux vous dire,
J'ai cru dans mon dépit qu'il faudrait vous l'écrire?
Mais, puisqu'il m'est permis d'en décharger mon cœur,
Je vous le dis tout net, ce petit air moqueur
Pour mon ami Bonnard m'offense et me chagrine.
Le besoin de briller à tel point vous domine,
Qu'avec un jeune fou je vous vois de moitié
Contre ce digne objet d'une ancienne amitié.
Vous riez du bonhomme, eh oui! c'est un bonhomme,
Un bonhomme que j'aime; et plus d'un qu'on renomme,
Dont l'honneur fait grand bruit, dont l'esprit est vanté,
N'a ni son noble cœur, ni sa franche gaîté.
On l'attaque lui seul, et tous deux on nous blesse,
Et chaque trait piquant lancé sur sa vieillesse
Ne peut devant un tiers l'immoler aujourd'hui,
Sans retomber sur moi qui suis vieux comme lui.

HORTENSE

Mais le duc vous l'a dit, ce n'est qu'un badinage,
Et le duc, à mon sens, raisonnait comme un sage.

DANVILLE.

Votre duc! il me choque au suprême degré.
Je connais peu de gens qui ne soient à mon gré ;
Mais lui, de me déplaire il a le privilége.
Me croit-il, ce monsieur, dupe de son manége?
Ce zèle officieux qu'il fait sonner si fort,
Cet air de vous blâmer, pour mieux me donner tort,
Tout ce jeu me déplaît. Pour des raisons sans nombre,
Il n'est pas bon qu'un duc soit là comme votre ombre.
La réputation d'une femme de bien
Dans la communauté ne compte pas pour rien ;
Et, s'il n'est défendu contre tous, à toute heure,
Ce fruit de tant de soins en un instant s'effleure.
Il ne faut qu'un jeune homme un peu trop assidu,
Que le discours d'un sot par un autre entendu :
Le mal est déjà fait : le mensonge circule ;
La femme est méprisée, et l'époux ridicule,
Et trente ans de vertu, loin du monde et du bruit,
Ne sauraient réparer ce qu'un jour a détruit.

HORTENSE.

Pour quel écrit moral faites-vous ce chapitre?
Mais dans un autre temps vous m'en direz le titre.
Irez-vous à ce bal où l'on veut vous avoir?

DANVILLE.

Non : je vais chez les gens que je peux recevoir.

HORTENSE.

Mais le duc vient chez vous.

DANVILLE.

C'est trop de complaisance.
Qu'il daigne à l'avenir m'épargner sa présence.
Il me fait un honneur dont je suis peu flatté.
Rien de mieux, j'en conviens, qu'un beau nom bien porté ;
A sa juste valeur j'estime la noblesse.
Qu'on reçoive chez soi marquis, duc et duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient; mais, si je risque un pas
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va, lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger ;
Ma langue est paresseuse à rompre le silence,
S'il faut, au lieu de vous, dire votre excellence,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas encor de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte,
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir,
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'applaudir.
De traiter ces messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie ;
Mais, grâce à du bon sens, je sais ce que je vaux.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de bonnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut,
Si je parle sans gêne ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grâce infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens ; voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

HORTENSE.

Revenons à ce bal, et jugez mieux la chose.
Ce n'est pas un plaisir qu'ici je vous propose ;
Mais c'est une démarche, et voyez le grand mal
De passer pour affaire une heure ou deux au bal.
Il faut faire sa cour : voilà comme on prospère;
Mais vous, de vous placer vraiment je désespère.

DANVILLE.

Eh! ne me placez pas, madame, laissez-moi,
Heureux avec la foule, y vieillir sans emploi.
J'y suis libre ; il vaut mieux, receveur des plus minces,
Toucher ses revenus que ceux de dix provinces;
Et je ne veux pas, moi, pour me hausser d'un cran,
Vendre ma liberté cent mille écus par an.

HORTENSE.

Eh bien ! comme au spectacle, allez à cette fête:
Pour moi, là, voulez-vous? Venez, j'en perds la tête :
Que d'objets, que de gens inconnus jusqu'alors!
Tous les ambassadeurs, des maréchaux, des lords,
Des artistes, la fleur de la littérature,
Des femmes! Quel éclat, quel goût dans leur parure!
Dieu! les beaux diamants!... Et c'est ce soir, j'irai,
Oui, j'irai, nous irons, monsieur... ou j'en mourrai.

DANVILLE.

Non, vous n'en mourrez pas, et vous verrez, ma chère,
Qu'on peut avec Bonnard, bien qu'il ne danse guère,
Passer le soir gaîment, sans façon, sans apprêts,
Souper même au besoin, et vivre encor après.

HORTENSE.

Voulez-vous sans pitié chagriner votre Hortense?
Me tiendrez-vous rigueur?... Eh! quelle est mon offense?
Moi, qui n'ai fait qu'un vœu, celui de vous revoir,
Faut-il en arrivant me mettre au désespoir?
Avec monsieur Bonnard ai-je été trop méchante?
Jamais je ne veux l'être ; il me plaît, il m'enchante,
Je l'aime, il m'aimera, je lui ferai ma cour;
Mais pas ce soir, oh non! plus tard, un autre jour,
Demain... c'est arrangé, vous acceptez l'échange :

Danville, mon ami, mon cher époux, mon ange,
Soyez bon, grâce, allons, cédez...

DANVILLE, avec effort.

Non, je ne puis.

HORTENSE, en pleurant.

Que je suis malheureuse! ô ciel! que je le suis!

DANVILLE, attendri.

Elle pleure, ah! mon Dieu!

HORTENSE, hors d'elle-même.

C'est un acte arbitraire;
C'est une tyrannie, et je dois m'y soustraire.
Je me révolte enfin; vous croyez sans raison
Dans votre hôtel désert me garder en prison;
Non : avec votre ami vous serez seul à table;
Non, non : je le déteste, il m'est insupportable;
Mais entre deux époux le pouvoir est égal.
Restez, monsieur, ma mère est invitée au bal;
Une fille est au mieux sous l'aile de sa mère,
Et j'irai malgré vous au bal du ministère,
Et j'irai de bonne heure, et j'en reviendrai tard,
Et je ne verrai pas votre monsieur Bonnard,
Et vous ne pourrez pas m'enterrer toute vive
Dans l'ennuyeux souper d'un si triste convive.

DANVILLE, en fureur.

Vous irez, dites-vous, malgré moi vous irez?
Je vous le défends.

HORTENSE.

Bon!

DANVILLE.

Nous verrons.

HORTENSE.

Vous verrez.

DANVILLE.

Madame, pensez-y : l'ordre est irrévocable.
De supplications il se peut qu'on m'accable.

HORTENSE.

Non, monsieur.

DANVILLE.

Mais, dût-on m'implorer à genoux,
Ni prières, ni pleurs, n'obtiendront rien pour vous.

HORTENSE.

Oh! le méchant mari!

DANVILLE.

Fi! l'affreux caractère!
Dans mon appartement courons fuir sa colère.

HORTENSE.

Allez : loin d'un tyran qui me veut opprimer,
Dans le mien, comme vous, je cours me renfermer.
Adieu, monsieur!

DANVILLE.

Adieu! respectez ma défense.

Après une pause.

L'agréable entrevue après deux mois d'absence!



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, *à un domestique qui la suit.*

Retournez vers monsieur.

Le domestique sort.

Il veut m'entretenir,
Et par ambassadeur il m'en fait prévenir.
Qu'il vienne; je suis prête. Il s'attend à des larmes;
Mais il va pour le bal me trouver sous les armes.
J'ai tout dit à ma mère avec sincérité;
Elle a mis comme moi les torts de son côté.
Ces fleurs sont de bon goût... il me traite en esclave.
Il croit m'intimider; faux calcul: je suis brave.
Je ne céderai pas. Courage! le voici.

SCÈNE II.

HORTENSE, DANVILLE.

DANVILLE, dans le fond.

La brillante toilette! et qu'elle est bien ainsi!...

Il s'approche.

A me désobéir vous êtes décidée,
Hortense, je le vois.

HORTENSE.

Chacun a son idée;
La vôtre est de rester, la mienne est de sortir.

DANVILLE.

Vous n'avez nul remords?

HORTENSE.

Qui, moi! nul repentir.

DANVILLE.

Un reste de dépit vous rend presque hautaine.

HORTENSE.

Du dépit! du dépit! dites mieux : de la haine.

DANVILLE.

Ah! c'est aller bien loin.

HORTENSE.

Non, monsieur, j'ai pour vous...

A part.

Je ne m'attendais pas à le revoir si doux.

DANVILLE.

J'ai longtemps réfléchi depuis notre querelle.
La colère à votre âge est assez naturelle;
Mais au mien la raison doit parler sans fureur:
La raison qui s'emporte a le sort de l'erreur.
Ma justice à vos yeux tiendrait de la vengeance;
Je me punirai seul, et c'est par votre absence.
Goûtez un plaisir pur, puisqu'il sera permis;
Allez au bal, allez, et soyons bons amis;
Voulez-vous?

HORTENSE.

Mais...

DANVILLE.

Allez seule avec votre mère...
Elle a dû, comme vous, me trouver bien sévère;
Contre deux ennemis je n'avais pas beau jeu;
Avez-vous dit de moi beaucoup de mal?

HORTENSE.

Un peu.

DANVILLE.

Vous n'en penserez plus, et cela me console.
S'il a pu m'échapper un ordre, une parole,
Un regard qui vous blesse, il faut tout oublier.
J'ai mon excuse aussi: Bonnard est singulier,
D'accord; mais quand, d'un ton qu'il ne méritait guère,
Sur des travers légers vous lui faisiez la guerre,
C'était à l'instant même, où malgré son effroi,
En me rendant service, il s'exposait pour moi.

HORTENSE.

Comment?

DANVILLE.

C'est un secret.

HORTENSE.

C'est un secret? Ah! dites,
Dites, j'oublierai tout.

DANVILLE.

Ces brillants parasites
Que ma table nourrit à vous conter des riens,
Vivent à mes dépens, et lui m'oblige aux siens.
Mon fils dans ses calculs a manqué de sagesse ;
J'aurais dû le prévoir ; mais tout à ma tendresse,
Laissant sa jeune tête agir à l'abandon,
Pour vous j'ai compromis sa fortune et mon nom.
Sans argent, grâce à vous, Hortense, que serait-ce,
Si Bonnard n'eût prêté... peut-être sur sa caisse?
De tous les receveurs, Bonnard le plus craintif,
Bonnard dont sur ce point l'honneur est si rétif,
D'un courage héroïque a vaincu son scrupule,
Il a sauvé mon fils!... est-il si ridicule?

HORTENSE.

Non, non, de mes amis aucun n'eût fait cela;
Plus que tous leurs discours j'admire ce trait-là.
Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office;
Mais votre femme aussi peut faire un sacrifice.
Ce bal, où sous vos yeux je dansais en espoir,
Ce bal, il fut huit jours mon rêve chaque soir,
Huit jours, à mon réveil, ma première pensée ;
Eh bien! je n'irais pas, quand j'y serais forcée!
C'en est fait, votre ami lui sera préféré.

DANVILLE.

Vous aurez ce courage, est-il vrai?

HORTENSE.

Je l'aurai.
Adieu tous mes projets, je reste sans murmure,
Et pour monsieur Bonnard je garde ma parure.
Je reste avec plaisir. Tout à l'heure à vos yeux
J'étais bien, n'est-ce pas ? Maintenant je suis mieux,
J'en suis sûre.

DANVILLE.

Ah! cent fois!

HORTENSE.

M'aimez-vous ?

DANVILLE.

Je t'adore.

HORTENSE.

Mes torts étaient bien grands.

DANVILLE.

Les miens plus grands encore.

HORTENSE.

A vos ordres jamais je ne veux résister.

DANVILLE.

Non, jamais contre toi je ne veux m'emporter.

HORTENSE.

Loin de nous ces débats qui troublent les ménages.

DANVILLE.

Les raccommodements ont bien leurs avantages.

HORTENSE.

Mon ami!

DANVILLE.

Chère Hortense!

HORTENSE.

Au fond, convenez-en,
Vous défendez Bonnard en zélé partisan,
Et vous avez raison, puisqu'il vous rend service;
Mais vous traitez le duc avec moins de justice.

DANVILLE.

Pour moi, je me crois juste et juste au dernier point.

HORTENSE.

Moi, je crois entrevoir que vous ne l'êtes point.

DANVILLE.

C'est qu'à vingt ans, Hortense, on juge à la légère.

HORTENSE.

C'est que plus tard, Danville, on est par trop sévère.

DANVILLE.

Vous pourriez vous tromper.

HORTENSE.

Je puis avoir raison.

DANVILLE.

Je n'en crois rien.

HORTENSE.

C'est sûr.

DANVILLE,

Non pas.

HORTENSE.

Mais si.

DANVILLE.

Mais non.

HORTENSE.

Je soutiens...

DANVILLE.

Arrêtez! eh quoi! notre querelle
Pour Bonnard et le duc déjà se renouvelle.

HORTENSE.

Oui, parlons sans humeur : faut-il, pour aimer l'un,
Quand l'autre vous sert bien, le trouver importun?

DANVILLE.

Oh! c'est tout différent; l'un a mon âge, et l'autre...

HORTENSE.

Eh bien! achevez donc.

DANVILLE.

Eh bien! il a le vôtre.
Pardonnez ; mon amour est étrange, et je sens
Que le temps, la raison sont des freins impuissants,
Que le cœur d'un vieillard, en proie à cette ivresse,

Cède à tous les transports d'une aveugle tendresse.
Quand on aime avec crainte, on aime avec excès.
Jeune, on sent qu'on doit plaire, on est sûr du succès;
Mais vieux, mais amoureux au déclin de sa vie,
Possesseur d'un trésor que chacun nous envie,
On en devient avare, on le garde des yeux.
Comment voir cet essaim de rivaux odieux,
Parés de leur bel âge et des charmes funestes
Dont chaque jour qui fuit nous vole quelques restes,
Sans se glacer le cœur par la comparaison,
Sans voir ses cheveux blancs, sans perdre la raison!
Je ne suis pas jaloux, mais je sais me connaître.
Celui qui vous arrache, en vous lassant peut-être,
Un regard, un sourire, un instant d'entretien,
Me semble un ennemi qui me ravit mon bien.
J'aime plus, tout le dit; ma crainte en est le gage;
Mais que me sert d'aimer, s'il vous plaît davantage?
Je dois trembler, je tremble.... hélas! voilà mon sort:
Voilà pourquoi le duc me chagrine si fort.
Il offusque ma vue, il me pèse, il me gêne.
Je sens qu'à son aspect je me contiens à peine;
Je sens qu'un mot amer, qui vient me soulager,
En suspens sur ma langue est prêt à me venger.
Je me maudis, j'ai tort; c'est faiblesse ou délire,
C'est ce qu'il vous plaira; je souffre, et je désire,
Non pas que votre amour, mais que votre amitié,
Qui connaît mon supplice, en ait quelque pitié.

HORTENSE.

Que votre modestie à vous-même est cruelle!
Croyez qu'avec raison je murmure contre elle.
Ces rivaux, où sont-ils? que produiraient leurs soins?
Soyez juste envers vous, et vous les craindrez moins.
Est-il quelqu'un d'entre eux qu'avec plaisir j'écoute?
C'est que de votre éloge il m'entretient sans doute,
Et cet air d'intérêt, dont vous êtes jaloux,
N'est qu'un remercîment du bien qu'on dit de vous.
Vous entendre louer me rend heureuse et fière;
Mais pourquoi des grandeurs nous fermer la carrière?
Laissez un peu d'éclat publier mon bonheur:
De vous, de vos talents, je veux me faire honneur,
Et vous prouver que, juste autant qu'il est sincère,
Ce n'est pas par devoir que mon cœur vous préfère.

DANVILLE.

N'employez pas le duc, et je consens à tout.

HORTENSE.

Voyez donc ce monsieur qu'on reçoit bien partout;
Oui, ce premier commis; son crédit peut suffire:
Mais chez lui, dès ce soir, allez vous faire écrire.

DANVILLE.

Hortense, tu le veux?

HORTENSE.

Non, je ne le veux pas,
Non... mais, je vous en prie.

DANVILLE.

Ah! j'y cours de ce pas...
Et Bonnard que j'attends; je ne sais qui l'arrête;
S'il arrivait!

HORTENSE.

Partez; moi, je lui tiendrai tête:
Je vais par le collége entamer l'entretien;
Il ne s'ennuiera pas.

DANVILLE.

Je cours et je revien.
Après une querelle, il est doux de s'entendre,
Et le débat fini rend l'amitié plus tendre.

SCÈNE III.

HORTENSE.

Le sacrifice est fait! En suis-je triste? Oh! non.
Il me coûtait un peu; mais Danville est si bon!...
Cette fête, à vrai dire, était très-séduisante.
Dans tous ses agréments je me la représente:
Pour danser c'est à moi que le duc eût songé;
Les dames de la cour en auraient enragé!
Quel plaisir! quel triomphe! Au fait c'est bien dommage!
Pour plaire aux deux amis écartons cette image.
Je les verrai contents; si je ris, ils riront,
Et j'attends mon plaisir de celui qu'ils auront.

UN DOMESTIQUE.

Le duc fait demander si madame est visible.

HORTENSE.

Oui, qu'il entre. Ah! mon Dieu! voici l'instant terrible!

SCÈNE IV.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Le soin qui me ramène est bien intéressé,
Madame; dans le doute où vous m'avez laissé,
Je n'ai rien vu ce soir qu'avec indifférence.
Invité chez le fils d'un de nos pairs de France,
J'y fus d'un long dîner le triste spectateur;
Les heures se traînaient avec une lenteur!...
Plein d'une seule idée où l'esprit s'abandonne,
Soi-même l'on s'oublie, on n'est plus à personne;
Il a fallu céder, et bientôt du salon
Je me suis échappé comme on sort de prison.

Mais quels charmants apprêts! quel goût!... Cette parure
Pour mon vœu le plus cher est d'un heureux augure.

HORTENSE.

Hé non! monsieur le duc, ne comptez pas sur moi.

LE DUC.

Comment? Se pourrait-il! Vous restez?

HORTENSE.

Je le doi.

LE DUC.

Mais ne devez-vous pas tenir votre promesse?
Ne l'ai-je pas reçue, et quand ma voix vous presse
De remplir un devoir que je crus un plaisir,
N'est-elle plus d'accord avec votre désir?

HORTENSE.

Que ne m'est-il permis de le prendre pour guide?
Mais non, monsieur Danville autrement en décide.

LE DUC.

Ah! pouvez-vous m'apprendre avec cet air léger
Un refus qui m'étonne et qui doit m'affliger?
Madame, pour fixer votre choix en balance,
Je vois qu'on vous a fait bien peu de violence.
Pourquoi m'avoir déçu par un espoir si doux?
La perte, j'en conviens, est légère pour vous :
Un triomphe nouveau, des honneurs, des hommages,
Sont à peine à vos yeux de faibles avantages;
Pour vous, par l'habitude, ils ont perdu leur prix;
Mais quand il s'est flatté d'éblouir tout Paris,
Un maître de maison, dans son jour de conquête,
Perd beaucoup en perdant l'ornement de sa fête,
Et pour moi, le plaisir que je laisse en partant
Me rend presque insensible à celui qui m'attend.

HORTENSE.

C'est trop vous alarmer, monsieur, et mon absence
N'aura pas, croyez-moi, cette triste influence.

LE DUC.

Vous vous trompez, madame, et vous seule ignorez
A quels regrets mortels vous nous condamnerez.
La modestie, au fond, a son côté blâmable.
On ne sait pas souvent combien l'on est coupable;
Vous le serez beaucoup si vous me résistez.
Qui nous rendra ce soir ce que vous nous ôtez?
Eh! ne suffit-il pas d'une seule personne
Pour embellir au bal tout ce qui l'environne?
Elle arrive, à sa vue on est moins exigeant,
Et le cœur satisfait rend l'esprit indulgent.
L'amusement succède au dégoût qui m'accable;
L'homme qui m'ennuyait devient un homme aimable.
Elle part, c'en est fait, tout le charme est détruit,
Rien n'est plus à mon gré, je n'entends que du bruit.
Vingt autres, direz-vous, sont aimables et belles...
On l'ignorait, madame; a-t-on des yeux pour elles?
On n'en avait vu qu'une, et, ce moment passé,
Il semble, au vide affreux qu'elle seule a laissé,
Que l'assemblée entière en un instant s'écoule :
On est dans le désert au milieu de la foule.

HORTENSE.

Si je pouvais vous croire, au moins je m'en voudrais;
Mais vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais.

LE DUC.

Venez.

HORTENSE.

N'insistez pas.

LE DUC.

Vous viendrez...

SCÈNE V.

LE DUC, HORTENSE, MADAME SINCLAIR.

LE DUC, à madame Sinclair.

Ah! madame,
Veuillez me seconder, il le faut, je réclame
Pour mon oncle, pour moi, pour tous ceux qu'aujourd'hui
L'attrait d'un grand plaisir doit attirer chez lui.

MADAME SINCLAIR.

Mais je ne pense pas que ma fille refuse.

HORTENSE.

Monsieur fera, j'espère, agréer mon excuse.

MADAME SINCLAIR.

C'est triste : à te parer j'avais pris tant de soin!
Chez soi de tant d'éclat n'avoir qu'un seul témoin!
On eût dit : Quelle est donc cette belle personne
Qui fixe tous les yeux, que la foule environne?
C'est ma fille, monsieur! Chacun de te vanter;
Le ministre à son tour vient me complimenter...
Mais ton mari prononce, alors je me récuse :
Une grand'mère est faible, et son amour l'abuse.
Je reste, si tu veux.

LE DUC.

Ah! que deviendrons-nous?

A madame Sinclair.

Que fera la princesse? Elle comptait sur vous.
Pour elle votre esprit doit se mettre en dépense :
J'ai dit, pardonnez-moi, j'ai dit ce que je pense,
C'est que vous conversez avec un abandon,
Un choix de mots, un charme, oh! chez vous c'est un don!
Elle vient pour vous voir, elle veut vous connaître;
Mais de la prévenir il serait temps peut-être?

MADAME SINCLAIR.

Non pas, monsieur le duc, oh! non; je vous en veux

De m'avoir compromise avec de tels aveux.
Une princesse! ô Dieu! ma fille, une princesse!

HORTENSE.

Oui, je sens bien...

MADAME SINCLAIR.

Rester tient de l'impolitesse.

LE DUC, à madame Sinclair.

Et puis je vous préviens que le vieux chevalier
Vous appelle au piquet en combat singulier.
Ah! c'est un beau joueur, un joueur admirable :
Sitôt qu'il est assis on fait cercle à sa table.
C'est l'homme du piquet; enfin, sous le soleil,
Pour les quatre-vingt-dix il n'a pas son pareil.

MADAME SINCLAIR.

J'espère que monsieur me fait l'honneur de croire
Qu'on pourra quelque temps disputer la victoire!

LE DUC.

Il est bien fort.

MADAME SINCLAIR, à Hortense.

Pourtant juge, examine, voi,
C'est pour toi que j'y vais, je n'y vais que pour toi.
Si ton mari s'obstine, en femme bien soumise...

HORTENSE.

A vous suivre, il est vrai, Danville m'autorise,
Et tout à l'heure encore il vient de m'inviter...

LE DUC.

Plus d'obstacle à présent.

MADAME SINCLAIR.

Qui peut donc t'arrêter,
S'il te l'a permis?

HORTENSE.

Mais...

LE DUC.

L'agréable soirée!
Je vous vois par mon oncle accueillie, admirée.
A votre aspect s'élève un murmure soudain;
Les cavaliers en foule assiégent votre main;
Tout danse et se confond au bruit de la musique;
Les grâces de la cour, l'orgueil diplomatique,
La banque, l'institut, et jusqu'aux facultés,
Jusqu'aux fleurons d'argent des graves députés!
Mais c'est peu, vous verrez : quel champ pour la satire!
Ce ténébreux auteur dont vous aimez à rire,
Qui, perdu dans un bal, promène tristement,
Sous un long frac anglais, son grand air allemand,
Semble de se voir là s'adresser des excuses,
Et ne danse jamais par respect pour les muses;
Ce savant, qui pour vous déridant son front sec...

HORTENSE.

Un jour sur mon album écrivit un mot grec?

LE DUC.

Et le gros général qui rit bien comme trente.
Par malheur sa gaîté suit le cours de la rente;
Je n'en répondrais pas; mais sans lui nous rirons.
Pour des originaux, ma foi, nous en aurons;
Tout Paris y sera, jugez!... Dans le grand monde,
Si l'esprit est commun, le ridicule abonde.
Nos bons mots vont courir, et, répétés cent fois,
Feront vivre les sots défrayés pour un mois,
Et la ville et la cour diront que tant de charmes,
Bien qu'ils soient tout-puissants, sont vos plus faibles armes.

HORTENSE.

A m'amuser beaucoup comme vous je pensais,
J'en conviens, mais prétendre à de si grands succès!

LE DUC.

Près des femmes! oh! non! redoutez leur colère :
On ne vante jamais que ceux qu'on ne craint guère.
Que de dames ce soir vont mourir de dépit!

HORTENSE.

Vous croyez?

LE DUC.

J'en suis sûr. Nos beautés en crédit
Ne pourront sans fureur vous céder la victoire;
Mais beaucoup d'ennemis prouvent beaucoup de gloire;
A force de succès on s'en fait tant qu'on peut,
Vous en aurez bon nombre; et n'en a pas qui veut.
Venez.

HORTENSE.

Si par un mot j'avertissais Danville?

LE DUC.

Ah! quelle heureuse idée!

MADAME SINCLAIR.

Et quoi de plus facile?

Faisant asseoir Hortense auprès d'une table, et arrangeant sa coiffure pendant qu'elle écrit.

Peins-lui ton embarras, le mien, en ajoutant
Que tu ne veux d'ici t'absenter qu'un instant.

LE DUC.

Entre les candidats le ministre balance.

MADAME SINCLAIR.

Il est très-important de voir Son Excellence.

HORTENSE, en écrivant.

Il n'aura pas le temps d'en prendre du chagrin,
Nous allons revenir.

A Madame Sinclair.

Valentin?

MADAME SINCLAIR.

Valentin!

SCÈNE VI.

LE DUC, HORTENSE, MADAME SINCLAIR, VALENTIN.

VALENTIN.

Que vous plaît-il, madame?

MADAME SINCLAIR.

Un billet qu'il faut rendre...

VALENTIN.

A qui?

MADAME SINCLAIR.

C'est à Monsieur.

VALENTIN.

Je ne saurais comprendre...
Où donc, madame?

MADAME SINCLAIR.

Ici.

VALENTIN.

Que lui dirai-je?

MADAME SINCLAIR.

Rien.

HORTENSE, remettant la lettre.

Je n'ose examiner si je fais mal ou bien.
Partons vite ou je reste.

SCÈNE VII.

VALENTIN.

Ils s'en vont, on l'entraîne.
Monsieur seul avec moi va faire quarantaine;
Mais gare la tempête, il pourra s'en fâcher.
Les voilà descendus, et puis fouette, cocher!
Ils sont, ma foi, partis. Une lettre, c'est drôle;
Monsieur, à mon avis, joue un singulier rôle.
En vain pour tout saisir j'ai l'esprit à l'affût :
Quand il était au Havre, où je voudrais qu'il fût,
Et que Madame ici faisait sa résidence,
Je concevais entre eux une correspondance;
Mais dans le même hôtel, pouvant au coin du feu...
Ces courses-là du moins me fatigueront peu.

SCÈNE VIII.

DANVILLE, VALENTIN.

DANVILLE, s'essuyant le front.

Te voilà, Valentin, tiens, vois, je suis en nage!
Fais-moi donc souvenir que j'ai mon équipage :
J'y pense quand je rentre, et vraiment je suis las.

Il s'assied.

VALENTIN.

Vous vous fatiguez trop.

DANVILLE.

Hein! quand j'étais là-bas,
Que j'arrivais le soir après ma promenade,
Souvent tu m'as surpris bien triste, bien maussade,
Pourquoi! j'étais garçon : j'ai ma femme aujourd'hui;
Elle est là; loin de moi la tristesse et l'ennui!

VALENTIN.

Il me fait de la peine.

DANVILLE.

En crois-tu tes présages?
Pour ma femme et pour moi quels chagrins! que d'orages!

Il se lève.

Pauvre fou! grâce au ciel, tu n'as pu m'effrayer.
Je cours rejoindre Hortense, elle va m'égayer.
Guéri des visions qui te troublaient la tête,
Sens-tu qu'un vieux corsaire est un mauvais prophète?

VALENTIN.

Monsieur.

DANVILLE.

Qu'est-ce?

VALENTIN.

Une lettre.

DANVILLE.

Ah! donne, et tu la tiens?

VALENTIN.

De Madame.

DANVILLE.

Il lit.

Comment? Qu'ai-je appris? Va-t'en... Viens.

Froidement.

Madame est donc sortie?

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et sa mère.

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

Et le duc.

VALENTIN.

Oui, monsieur.

DANVILLE.

La colère,
La surprise... Est-il vrai? je demeure interdit!
Laisse-moi. Se peut-il?

Il tombe dans un fauteuil.

VALENTIN.

Je vous l'avais bien dit
Qu'un jour...

DANVILLE, furieux.

Va-t'en. Le sot!

VALENTIN.

A peine je la quitte,
Qu'avec le duc, le duc dont le nom seul m'irrite,
Elle qui tout à l'heure... Ah! que de fausseté!
Et qui donc l'y forçait? quel prix de ma bonté!
Quand j'avais tout permis, céder sans résistance,
Et m'éloigner exprès... Hortense! ô ciel! Hortense,
Qui semblait s'attendrir en me voyant heureux...
Je ne l'aurais pas cru, c'est bien mal, c'est affreux!
Et sa mère!... ah! morbleu! quand une vieille femme
Aime encor les plaisirs, pour eux elle est de flamme.
Je dois, je dois punir tant de légèreté;
Courons à cette fête où je suis invité.
En galants procédés vous êtes un grand maître,
Monsieur le duc; eh bien! vous allez me connaître.
On trouve à qui parler quand on s'adresse à moi.
J'irai, je le verrai, je veux lui dire... Eh! quoi?
Que je viens... moi, jaloux! non, cette frénésie
N'a point part aux transports dont mon âme est saisie:
Je ne suis pas jaloux; ma femme est jeune encor,
Je veux l'accompagner pour qu'elle ait un mentor,
Par simple bienséance, oui. Quelqu'un! qu'on s'em-
Mon habit! [presse!

VALENTIN.

Quoi, monsieur?

DANVILLE.

Obéis et me laisse.

VALENTIN.

Où voulez-vous aller?

DANVILLE.

Je veux... je vais... je sors.
Obéis.

VALENTIN.

Il est tard: que ferez-vous dehors?

DANVILLE.

Valentin sort.

Ah! je te chasserai... C'est vrai, que vais-je faire?
Un éclat! non, sans doute. Amant sexagénaire,
Suivant ma femme au bal d'un pas mal affermi,
J'y vais pour l'épier, j'y vais en ennemi,
Et là, comme un fantôme errant avec tristesse,
J'y vais troubler ses jeux et glacer son ivresse.
Pauvre Hortense, elle est jeune! est-ce un crime à mes
Peut-elle se vieillir parce que je suis vieux? [yeux?
A sa suite aujourd'hui si le dépit m'entraîne,
J'irai demain, toujours, et toujours à la chaîne;
Plus esclave cent fois, cent fois plus inquiet,
Rongé de plus d'ennuis qu'au temps où l'intérêt
Tenait à ses calculs ma jeunesse asservie,
Je vais à soixante ans recommencer ma vie!...
Allons, Danville, allons, sois homme, il faut rester.

Valentin rentre.

Au fait, sa mère est là, que puis-je redouter?

Il met son habit.

Je reste: prouvons-lui qu'on peut se passer d'elle.
Mon chapeau!... Des amis Bonnard est le modèle!
On nous laisse, tant mieux! nous serons entre nous,
Nous rirons, et déjà je suis... je suis jaloux!
Je ne puis résister au démon qui m'obsède:
Il maîtrise mes sens, il me conduit, je cède.
Adieu donc pour toujours, ma chère liberté!
Bonheur que j'ai connu, repos et dignité,
Adieu! je n'en crois plus ni pitié, ni scrupule.
Soyons, c'est mon destin, soyons donc ridicule,
J'y consens; mais du moins échappons au tourment
De douter, de trembler, de mourir lentement:
Ce supplice est horrible...

VALENTIN.

Il a perdu la tête.

DANVILLE.

Qu'il finisse; partons. Ma voiture!

VALENTIN.

Elle est prête.

DANVILLE, rencontrant Bonnard.

Ah! courons. Ciel!

SCÈNE IX.

DANVILLE, VALENTIN, BONNARD.

BONNARD, gaîment.

C'est moi, mon cher, je viens souper.
Il est tard; de ton fils j'avais à m'occuper.
De plus je viens à pied, n'ayant pas de carrosse,
Et, ma foi... mais, dis donc, c'est ton habit de noce;
Quel honneur!

DANVILLE.

Ah! pardon!...

BONNARD.

Je n'y vois aucun mal;
Je te trouve, mon cher...

DANVILLE.

Mais ma femme est au bal,
Et...

BONNARD.

Tu restes pour moi, c'est d'un ami fidèle.

DANVILLE.

J'allais la chercher.

BONNARD.

Bon! quelqu'un est avec elle,
Il la ramènera.

DANVILLE.

Non pas, non pas.

BONNARD.

Pourquoi?
Serais-tu donc jaloux quand ta femme est sans toi?

DANVILLE.

Non, certe.

BONNARD.

Eh bien! alors, quelle mouche te pique?
Tu m'étonnes, tu vas, tu viens, et, c'est unique,
Tu n'as pas l'air content de me voir.

DANVILLE.

Dieu! Bonnard,
Je suis heureux, ravi; mais je... tu viens si tard!
Excuse-moi, vois-tu... cette fête est charmante,
Et je voudrais... pardon, c'est une envie ardente
Que j'ai... j'aime le bal, un bal fait mon bonheur!
Tu comprends.

BONNARD.

Pas du tout.

DANVILLE.

Un bal de grand seigneur,
C'est si gai! cet éclat, ce bruit, cette jeunesse...
Si fait, ce cher Bonnard, il comprend mon ivresse,
Il l'excuse, il permet...

BONNARD.

Ah! ne badinons pas.

DANVILLE.

Je n'irai qu'un moment.

BONNARD.

Je te tiens par le bras.

DANVILLE.

Viens avec moi.

BONNARD.

Tu sais que ce plaisir m'assomme;
Si j'étais comme toi, si j'étais un jeune homme,
D'accord, mais entre nous ton goût met quarante ans.
Qui diable aurait prévu ce nouveau contre-temps?
Joseph est au spectacle avec ma gouvernante;
Il te prend pour la danse une ardeur surprenante,
Des retours impromptu dont je suis alarmé.
Chez moi je n'ai personne et tout est enfermé.
Je suis sur le pavé, mon souper m'embarrasse.
Quand on dîne le soir, comme toi, l'on s'en passe;
Mais moi...

DANVILLE.

Du célibat fais l'éloge à présent!

BONNARD.

Oui-dà, le mariage est bien plus amusant.

Le rappelant.

Cours donc, va danser... Ah!... que voulais-je te dire!
Je ne m'en souviens plus... m'y voilà, je désire
Que tu dînes chez moi. Quel est ton jour?

DANVILLE.

Le tien.

BONNARD, *le retenant.*

Voyons, il faut choisir: veux-tu mardi?

DANVILLE.

C'est bien.

BONNARD, *le rappelant.*

Ah!

DANVILLE.

Quoi?

BONNARD.

Ma gouvernante aimera mieux la veille.

DANVILLE.

Bon.

BONNARD.

Attends donc! Sais-tu mon adresse?

DANVILLE.

A merveille.
Adieu.

BONNARD, *le rappelant.*

Danville!

DANVILLE.

Encor! Parle.

BONNARD, *après une pause.*

Bien du plaisir.

Danville sort à grands pas; Bonnard le suit lentement en levant les épaules.

SCÈNE X.

VALENTIN.

Vieux mari, vieux garçon, si j'avais à choisir,
Je... Ma foi! j'ai bien fait d'entrer jeune en ménage;
Avec les mêmes goûts on arrive au même âge.
Ma femme a son humeur, j'ai su m'y faire; enfin
Quand j'ai sommeil, je dors, et soupe quand j'ai faim.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis, Hortense, approuver tes manières,
A peine te montrer, revenir des premières!

HORTENSE.

C'est qu'avant d'être au bal j'avais senti mes torts.

MADAME SINCLAIR.

Il est une heure au plus, on arrive, et tu sors.

HORTENSE.

Trop tard. Il est parti, pour me chercher, sans doute.
Son premier mouvement est le seul qu'il écoute.
Ma faiblesse à ses yeux tient de la trahison;
Je vous ai résisté; n'avais-je pas raison ?
Dieu! que je me repens de vous avoir suivie!

MADAME SINCLAIR.

Certes, je n'ai rien fait pour t'en donner l'envie.

HORTENSE.

A vous accompagner quand le duc m'engageait,
Il fallait m'affermir dans mon sage projet.

MADAME SINCLAIR.

Par exemple, il est bon qu'à présent tu me blâmes.
Eh! ne l'ai-je pas fait? Voilà les jeunes femmes!

HORTENSE.

Qui, moi, vous accuser! Je suis folle aujourd'hui.
Pardon, ma bonne mère; ah! je souffre pour lui.
Que ma légèreté doit lui causer de peine!
Quels chagrins pour tous deux à sa suite elle amène!
Je vois, j'aime le bien, c'est le mal que je fais;
Eh! qu'une inconséquence a de tristes effets!

MADAME SINCLAIR, tendrement.

Hé bien! oui, je conviens qu'en mère de famille
Je devais... Que veux-tu! je t'aime trop, ma fille.

HORTENSE.

Il ne reviendra pas!...

MADAME SINCLAIR.

Mais est-il arrivé?

HORTENSE.

Voilà le dernier coup qui m'était réservé.

MADAME SINCLAIR.

Quand on part de bonne heure, on passe, on se faufile;
Mais avec sa voiture, engagé dans la file,
On gèle, on se dépite, et l'on n'avance pas;
Peut-être dans la rue est-il encore au pas?

HORTENSE.

Fatigué, malheureux, après un long voyage...
Chaque mot que j'entends me fait perdre courage.
A travers ce chaos que l'on appelle un bal,
Il va pour nous trouver se donner tant de mal!
Rencontrant dans la foule obstacle sur obstacle...

MADAME SINCLAIR.

Oui, l'on étouffe un peu, mais c'est un beau spectacle!
Il ne le connaît point; ma fille, espérons mieux,
Le plaisir qu'il aura va t'absoudre à ses yeux.

HORTENSE.

Je le voudrais.

MADAME SINCLAIR.

Dis donc, as-tu vu la princesse,
Et ce vieux chevalier qu'on nous vantait sans cesse?
J'avais fait dans ma tête, et je voulais lancer,
Deux ou trois petits mots que je n'ai pu placer.
Personne...

HORTENSE.

Je le vois, le duc est seul coupable.

MADAME SINCLAIR.

Il ne t'a pas quittée.

HORTENSE.

Il est pourtant aimable.

MADAME SINCLAIR.

Le ministre t'a fait un excellent accueil;
Tu n'as pas remarqué qu'il nous suivait de l'œil?

HORTENSE.

Si fait.

MADAME SINCLAIR.

Avec mystère il semblait nous sourire.

HORTENSE.

Je le sais.

MADAME SINCLAIR.

A Danville, ô Dieu ! s'il allait dire...

HORTENSE.

Qu'il est nommé?... mais non, non, je ne crois plus rien.
Le duc pour m'enchaîner a saisi ce moyen.
Danville est là sans guide; il ne connaît personne;
Et comment voulez-vous, mon Dieu, qu'on l'y soup-
[çonne?

MADAME SINCLAIR.

Si le duc le rencontre, il va le présenter.

HORTENSE.

Dieu! s'ils se rencontraient, j'ai tout à redouter :
Fier, et jusqu'à l'excès poussant la violence...

MADAME SINCLAIR.

Tu rêves des malheurs qui sont sans vraisemblance.
Allons, viens, je suis lasse et vais me retirer;
Viens-tu!

HORTENSE.

Non, laissez-moi, j'aime mieux différer;
Je veux revoir Danville.

MADAME SINCLAIR.

Allons.

HORTENSE.

Non, je vous prie.

MADAME SINCLAIR, avec bonté.

Reste; mais j'ai ma part de ton étourderie;
Que ton mari le sache, accuse-moi de tout.
Je sais que pour le monde il va blâmer mon goût.
N'importe, sans humeur je m'avouerai coupable;
Mais pour peu qu'il te gronde, ah! je suis intraitable.

SCÈNE II.

HORTENSE.

A quel frivole espoir mon cœur s'abandonna !
On prévoit un plaisir, c'est un chagrin qu'on a;
Cet heureux lendemain, qui promettait merveille,
Il arrive, et souvent on regrette la veille.
Cependant cette fête enchantait mes regards,
Je triomphais; le duc me montrait tant d'égards!
Que d'esprit! quelle grâce... il n'était pas possible,
Quand il m'offrait ses soins, d'y paraître insensible.
Et moi, j'y répondais... sans doute; eh! pourquoi pas?
J'éprouve, en y songeant, un secret embarras.

Elle prend un livre.

N'y pensons plus, lisons... mon œil court sur la page,
Sans fixer mon esprit, que trouble une autre image.
De tout ce que j'ai vu le tableau me poursuit;
De l'orchestre, en lisant, j'entends encor le bruit...
Et Danville! attendons. Quel tourment que l'attente!
Qu'il tarde à revenir! que cette aiguille est lente!
Par ces mortels délais voudrait-il se venger?
Souffre-t-il loin de moi? court-il quelque danger?
J'entends... non, je me trompe. Oui, c'est une voiture.
Il vient, il va monter, c'est lui! je me rassure.
C'est Danville, courons... Le duc!

SCÈNE III.

HORTENSE, LE DUC.

LE DUC.

Ah! pardonnez
Au plus triste de ceux que vous abandonnez.
Je rentrais; et cédant à mon inquiétude,
Je vous trouble à regret dans votre solitude.

HORTENSE.

Monsieur...

LE DUC.

Vous nous fuyez, et sans m'en avertir;
J'ai cru qu'un mal soudain vous forçait de partir.

HORTENSE, saluant comme pour se retirer.

Aucun, monsieur le duc, je me sens un peu lasse;
Rien de plus. Je suis bien, très-bien, je vous rends grâce.

LE DUC.

Me voilà rassuré ! je vous quitte... Et pourtant
Je puis vous confier un secret important.

HORTENSE.

Parlez...

LE DUC.

J'étais porteur d'une grande nouvelle.
J'ai peur d'être indiscret, je vous quitte.

HORTENSE.

Laquelle?

LE DUC.

J'aurais dû, moins zélé, la remettre à demain;
J'ai craint de différer votre plaisir...

HORTENSE.

Enfin?

LE DUC.

Il a fallu des soins, et la brigue était forte;
Mais notre candidat est celui qui l'emporte.

HORTENSE.

Danville!

LE DUC.

Il est nommé.

HORTENSE.

J'avais perdu l'espoir ;
Ah ! que je suis heureuse !

LE DUC.

Et mon oncle, ce soir,
Par le choix qu'il a fait, jaloux de vous surprendre,
Se réservait chez lui l'honneur de vous l'apprendre;
Il m'a remis ce soin, ne vous trouvant plus là,
Et cet heureux brevet, je le tiens, le voilà.

HORTENSE

Que Danville en rentrant va bénir tant de zèle!...
Car Danville est au bal.

LE DUC.

C'est lui, je me rappelle,
C'est lui que j'ai cru voir; même j'ai fait un pas...
Mais vous m'aviez tant dit que nous ne l'aurions pas.

HORTENSE.

En lisant ce papier, concevez-vous sa joie?
Et ma mère... oh ! je veux que ma mère le voie;
Oui, je cours...

LE DUC, vivement.

Arrêtez : vous allez me priver
D'un plaisir qu'à mon tour j'osais me réserver:
Que la nouvelle au moins par vous lui soit transmise;
Quand je pourrai plus tard jouir de sa surprise.

HORTENSE.

Ah ! c'est tout naturel, vous défendez vos droits ;

Elle rend le brevet au duc, qui le pose sur la table.

Mais quels remercîments nous vous devons tous trois!
Que mon cœur est ému ! que je me plais d'avance
A vous entretenir de leur reconnaissance !

LE DUC.

La vôtre me suffit, la vôtre est tout pour moi.
N'ajoutez rien, madame, au prix que je reçoi :
Il est déjà trop grand et je n'en suis pas digne.
De ce peu que j'ai fait mon zèle ardent s'indigne.
Payé d'un mot de vous, puis-je désirer mieux?
Ou le plaisir que j'ai se peint mal dans mes yeux,
Ou vous devez y lire à quel excès me touche
Un mot reconnaissant qui sort de votre bouche.

HORTENSE.

Si ces remercîments ont tant de prix pour vous,
Que ceux de mon mari vont vous paraître doux!
Combien son amitié...

LE DUC.

Parlez-moi de la vôtre;
Près de ce bien si cher je n'en conçois pas d'autre;
Lui seul, il satisfait aux besoins de mon cœur.
Puissé-je l'obtenir cette amitié de sœur!
Moi, votre ami, madame ! ah ! fier d'un tel partage,
Que je devrais alors m'estimer davantage!
Votre ami ! quelle gloire et quel charme à la fois
D'en mériter le titre et d'en avoir les droits.
Respectable union, attachement sincère,
Lien durable et pur que l'estime resserre !
Ah! loin d'un monde vain où je ris sans plaisir,
Où je flotte incertain de désir en désir,
Que n'aurais-je à gagner dans ce commerce aimable!
Ardent, léger, frivole, et quelquefois... coupable,
Je trouverais en vous un guide, un confident
Sage, mais sans rigueur, facile, mais prudent;
Et vous n'auriez en moi qu'un disciple fidèle,
Enchaîné pour la vie aux pieds de son modèle.

HORTENSE.

C'est m'honorer beaucoup; mais ce sublime emploi,
Ce titre de mentor est bien grave pour moi,
Et ce serait, je pense, une folie extrême
De donner des avis dont j'ai besoin moi-même.

LE DUC.

Pourquoi donc? à mon tour, dans nos doux entretiens,
Il me serait permis de hasarder les miens.
Je ne vous vante pas ma raison trop fragile;
Mais le conseil d'un fou parfois peut être utile.

HORTENSE.

Danville, comme nous, n'est pas sage à demi ;
Voilà mon vrai mentor, mon guide, mon ami;
En est-il un meilleur ?

LE DUC.

Comment? je le révère ;
Mais... dans son indulgence un vieillard est sévère.
Ses conseils sont forts bons, d'accord ; mais... absolus.
On est moins tolérant pour des goûts qu'on n'a plus.
Au même âge on s'entend, l'un l'autre on se pardonne;
Dans cet échange égal on reçoit ce qu'on donne.
Votre époux de sa femme est l'orgueil et l'appui;
Mais que sa jeune épouse est encor plus pour lui!
Quel charme elle répand sur sa triste vieillesse !
Il l'adore, il l'admire, il peut la voir sans cesse;
Il lui peint ses transports, il n'a pas le tourment
De feindre une froideur que son trouble dément;
Il peut, sans l'offenser, lui dire : Je vous aime.

HORTENSE, naïvement.

Pourquoi m'en offenser; je le lui dis moi-même.

LE DUC.

Vous!... Aussi j'admirais ce bonheur mutuel.
Moi seul... étrange effet d'un souvenir cruel!...
Pardonnez au désordre où la douleur me plonge;
Autrefois j'espérai... Cet espoir fut un songe.
Hélas ! je me souviens, troublé par vos aveux,
Qu'un bonheur aussi grand fut permis à mes vœux.

HORTENSE.

A vous, monsieur le duc?

LE DUC.

Et l'on me porte envie!
Et le plaisir lui seul semble remplir ma vie!
Doux et triste voyage où je vins me livrer
A l'attrait du poison qui devait m'enivrer?
Ah! qu'un premier amour a sur nous de puissance!
J'aimai... c'était la grâce unie à l'innocence;
Naïve comme vous, elle charmait sans art.
Votre voix est la sienne; elle avait ce regard;
Et sa beauté, la vôtre à mes yeux la rappelle;
Mais non, plus jeune alors, elle était bien moins belle,
Si sa grâce eût brillé de cet éclat vainqueur,
Aurais-je pu cacher le trouble de mon cœur?
Mes traits, mes yeux, ma voix, tout jusqu'à mon silence
Eût de ma passion trahi la violence;
Mais jeune, mais tremblant, la fuyant à regret,
Peut-être moins épris, j'ai gardé mon secret.
Et depuis...

HORTENSE.

Quel motif peut vous forcer encore
A renfermer l'aveu d'un amour qui l'honore?

LE DUC.

La peur de l'offenser m'a toujours retenu.

HORTENSE.

Comment?

LE DUC.

Tout mon malheur ne vous est pas connu.

HORTENSE.

Quel nom pour une épouse est plus beau que le vôtre?

LE DUC.

La femme qui m'est chère est l'épouse d'un autre!

HORTENSE.

Ciel!

LE DUC, vivement.

Et juste pourtant, j'estime, j'ai servi
Cet heureux possesseur du bien qui m'est ravi.
Mais celle que j'aimai, je l'aime, je l'adore;
Le feu qui me brûlait aujourd'hui me dévore;
Elle me voit, m'entend, j'ai bravé son courroux;
Oui, je tombe à ses pieds, je vous aime, c'est vous!

HORTENSE.

Se peut-il? vous osez... muette à ce langage,
J'hésite, et doute encor qu'à ce point l'on m'outrage.

LE DUC.

Pardonnez; cet aveu n'eût pas dû m'échapper.
Mais sur vos sentiments j'eus droit de me tromper.
Vous vous plaisiez aux soins que j'aimais à vous rendre;
Votre accueil fut si doux que j'ai pu m'y méprendre.
Non, vous m'avez compris; non, vous ne croyez pas
Qu'on puisse impunément admirer tant d'appas;
Vous vous faisiez un jeu de me voir misérable;
Ah! je le suis; mais vous, vous seule êtes coupable!

HORTENSE.

Quoi! j'ai pu mériter!... levez-vous, laissez-moi,
Vous remplissez mon cœur de remords et d'effroi.

LE DUC.

De vos feintes bontés mon erreur fut la suite.

HORTENSE.

O juste châtiment de ma folle conduite!
Sortez!

LE DUC.

Ah! pardonnez!

HORTENSE.

Jamais, jamais, sortez!

LE DUC.

Dites-moi...

HORTENSE.

Je vous dis que vous m'épouvantez!
Si Danville... Ah! grand Dieu! tous deux seuls! à cette heure.
De honte à son aspect voulez-vous que je meure!

LE DUC.

Pardonnez, et je fuis.

HORTENSE

Mais quel bruit! je l'entends:
Il monte; c'est sa voix, fuyez... il n'est plus temps.

LE DUC.

Que m'ordonnez-vous?

HORTENSE.

Rien... je ne sais, je frissonne...
Ainsi que la raison la force m'abandonne.

LE DUC.

Calmez-vous.

HORTENSE.

Eh! le puis-je? ah! si quelque amitié...
Si j'en crois vos aveux... de grâce... ah! par pitié...
Monsieur, je me tairai, cachez-vous à sa vue.
Là, là, j'oublierai tout. Ah! vous m'avez perdue.

Le duc entre dans le cabinet qui fait face à l'appartement de Danville.

Mais non, quelle imprudence! il vaut mieux... Le voici!

SCÈNE IV.

DANVILLE, HORTENSE, *assise auprès de la table; elle a saisi un livre qu'elle semble lire.*

DANVILLE, à part.

Valentin m'a dit vrai; ce trouble... il est ici.
Vous êtes seule, Hortense?

HORTENSE. Elle se lève.

Ah! c'est vous. Je respire...
J'attendais... j'étais là... je... j'essayais de lire.

DANVILLE.

Ce livre vous émeut, et beaucoup, je le vois.

HORTENSE.

Mais... beaucoup, oui.

DANVILLE.

Donnez : Molière... ah! je conçois :
Au fait, c'est très-touchant.

HORTENSE.

Non, j'avais pris ce livre,
Je ne le lisais pas, je parcourais... sans suivre.

DANVILLE.

J'entends, et pour vous voir personne n'est venu?

HORTENSE, vivement.

Le ministre avec vous s'est-il entretenu?

DANVILLE

Il ne m'a point parlé... Mais ce trouble m'étonne.

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; non, c'est...

DANVILLE.

Il n'est venu personne?

HORTENSE.

C'est que l'esprit frappé de vous savoir absent...
Je m'en inquiétais.

DANVILLE.

J'en suis reconnaissant;
Oui, c'est moi qui vous trouble.

HORTENSE.

Hélas! je dois vous craindre :
De moi, je le sens bien, vous avez à vous plaindre.

DANVILLE.

Pas du tout : en esclave à vous suivre réduit,
Captif dans un carrosse un bon quart de la nuit,
Coudoyé dans un bal, épuisé, hors d'haleine,
Je rentre au désespoir d'une recherche vaine :
Mon Dieu! c'est moins que rien.

HORTENSE.

Vous êtes irrité;
Accablez-moi, c'est juste, et je l'ai mérité.

DANVILLE.

Votre duc! il m'a vu, mais sans me reconnaître;
Vous n'étiez plus présente, il a dû disparaître.

HORTENSE, prenant le brevet sur la table.

J'y songe! Ah! mon ami... quoi! j'ai pu l'oublier!
Le ministre... lisez.

DANVILLE.

Quel est donc ce papier?

Il lit.

A part.

La preuve est dans mes mains, je tremble de colère.
Et qui vous l'a remis?

HORTENSE, timidement.

Le duc.

DANVILLE.

Au bal?

HORTENSE.

J'espère
Qu'avec plus de chaleur on ne peut vous servir.

DANVILLE.

Au bal?

HORTENSE.

Cette nouvelle aurait dû vous ravir,
Et...

DANVILLE, avec violence.

C'est au bal? Le duc!... Ma fureur se réveille;
Là, cent propos cruels ont blessé mon oreille.
Il ne vous quittait pas; vous suivant, vous parlant,
Il affichait pour vous un amour insolent,
Et fort de ma vieillesse...

HORTENSE, effrayée.

Ah! songez que nous sommes...

DANVILLE.

Élevant la voix.

Tous deux seuls!.. Je le tiens pour le dernier des hommes.

HORTENSE.

Monsieur!

DANVILLE, élevant toujours la voix.

Pour un faux brave.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE, de même.

Que ce bras
Peut châtier encor...

HORTENSE, qui se tourne involontairement vers le cabinet.

Monsieur, parlez plus bas!

DANVILLE, qui l'a suivie des yeux.

A part.

Il est là!

HORTENSE.

Si vos gens venaient à vous entendre!

DANVILLE.

Scrupule très-prudent auquel je dois me rendre!
J'ai besoin de repos; rentrez chez vous... Eh bien!
Vous n'obéissez pas, Hortense.

HORTENSE.

Et le moyen,
Quand nous restons fâchés, quand je suis au martyre?

DANVILLE.

Vous voulez demeurer? C'est moi qui me retire.
Adieu.

HORTENSE.

Danville!

DANVILLE.

Eh quoi?

HORTENSE.

Donnez-moi votre main.
Je suis coupable.

DANVILLE, vivement.

Vous!

HORTENSE.

Je le suis, et demain
Je veux faire à vous seul un aveu qui me coûte.

DANVILLE, avec colère.

Lequel? expliquez-vous. Parlez, j'attends, j'écoute...

HORTENSE.

Non, monsieur, non, demain, demain; dans ce moment
Vous ne pourriez, je crois, l'entendre froidement.

DANVILLE.

A la bonne heure. Adieu.

HORTENSE.

Mais cet adieu me glace;
Vous ne m'embrassez pas ce soir?

DANVILLE. Il l'embrasse.

A part.

Oui. Quelle audace!

Il rentre dans son appartement dont il ferme la porte.

HORTENSE, qui l'observe, fait un pas vers le cabinet, s'arrête, et dit en sortant.

Il pourra s'échapper!

SCÈNE V.

DANVILLE, *revenant vivement sur la scène.*

Je suis seul, son erreur
Laisse enfin un champ libre à ma juste fureur!

SCÈNE VI.

DANVILLE, LE DUC.

DANVILLE, courant ouvrir le cabinet.

A voix basse.

Sortez, c'est trop longtemps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous?

DANVILLE.

Punir votre insolence.

LE DUC.

Qui, vous?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Quand? dans quel lieu? comment?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
Bouillonne et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux,
Qui, de tous méprisés, et bien reçus de tous,
Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
Je ne vous dois plus rien, et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour follement déclaré
Offense un titre en vous qui dut m'être sacré,
Votre épouse innocente....

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez-vous l'attester?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle :
L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous? si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager;
Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule, et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
Et vous le commettrez, c'est votre châtiment.
Ah! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage.
On se croyait léger, on devient criminel;
La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
Ou vainqueur, ou vaincu, moi, ce combat m'honore;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore :
Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
Le monde est sans pitié pour le sort des maris;
Mais dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme.
Vous, ridicule! non, non : vous serez infâme!

LE DUC.

C'en est trop à la fin, et j'ai fait mon devoir :
Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir;
Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
Ah! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
D'un aussi noble cœur un aussi faible appui!

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu; je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre longtemps.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANVILLE, VALENTIN.

Ils se regardent quelque temps sans rien dire.

VALENTIN.

Nous avons fait, monsieur, une belle campagne!

DANVILLE.

Désarmé! le malheur en tout lieu m'accompagne.
Ah! pourquoi de mon fils me suis-je séparé?
Il m'aurait vengé, lui!

VALENTIN.

Mais...

DANVILLE.

Je le reverrai.

VALENTIN.

Vous battre, vous!

DANVILLE.

Sais-tu que ce discours m'assomme?

VALENTIN.

Allons, n'en parlons plus... Ce duc est un brave homme.

DANVILLE.

Lui!

VALENTIN.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Lui! traître!

VALENTIN.

Il se bat sans témoin :
C'est un bon procédé.

DANVILLE.

Je reconnais ce soin ;
Il pensait à ma femme.

VALENTIN.

En outre, après l'affaire,
Que d'excuses sans nombre il est venu vous faire!
Que de raisonnements, qui m'ont paru fort beaux!
Son récit m'a touché.

DANVILLE.

Je te dis qu'il est faux.
Mais je n'y croirais pas, non, fût-il véritable.

VALENTIN.

Oh! pour moi, j'y croirais; c'est bien plus agréable.

DANVILLE.

Imbécile! Va voir si quelqu'un est debout.

VALENTIN.

Je pense qu'à présent on est levé partout.

DANVILLE.

Il est donc tard?

VALENTIN.

Très-tard. Quoi! cela vous étonne?
De Vincenne à l'hôtel d'abord la course est bonne;
Le combat fut très-court.

DANVILLE, avec impatience.

Ah!

VALENTIN.

Monsieur, j'en convien,
Il fut court le combat, mais non pas l'entretien.
Le duc, pour vous calmer...

DANVILLE.

Que fait, que dit ma femme?

VALENTIN, montrant l'appartement de Danville.

Je venais de chez vous, j'ai rencontré madame
Cette nuit...

DANVILLE.

Eh bien donc?

VALENTIN.

Il a fallu mentir :
« Le duc est-il ici? — Non, il vient de sortir.
—Mais a-t-il vu Monsieur?— Non pas, non, je suppose :
Monsieur était chez lui, déjà même il repose. »
C'était adroit!

DANVILLE.

Après?

VALENTIN.

En quittant le salon,
Elle m'a dit bonsoir, mais d'un air, mais d'un ton!

DANVILLE.

Ensuite?

VALENTIN.

Ce matin beaucoup moins agitée,
Deux fois à votre porte elle s'est présentée.
La première, on a dit : Monsieur n'est pas levé;
Et ce mot de Dubois me semble bien trouvé.
Monsieur sort à l'instant, voilà pour la seconde;
Mais la troisième fois que faut-il qu'on réponde?

DANVILLE.

Que... non, rien.

VALENTIN.

Pensez-vous, monsieur, à déjeuner?

DANVILLE.

Ce misérable-là veut me faire damner!

VALENTIN.

Ne prenez pas en mal ce que je viens de dire;
C'est l'appétit que j'ai qui pour vous me l'inspire.
Le grand air du matin...

DANVILLE.

On vient, c'est elle; eh! non,
C'est sa mère. Va, sors.

SCÈNE II.

DANVILLE, MADAME SINCLAIR.

MADAME SINCLAIR.

N'avais-je pas raison,
Quand je vous ai prédit, et mille fois pour une,
Qu'ici vous attendaient les honneurs, la fortune?
Receveur général! le beau titre! et je peux
Vous saluer enfin de ce titre pompeux!

DANVILLE.

Ma femme viendra-t-elle?

MADAME SINCLAIR.

Ah! quel trésor, mon gendre!

DANVILLE.

Oui, j'ai depuis hier des grâces à lui rendre.

MADAME SINCLAIR.

Vous m'en devez aussi.

DANVILLE.

Vous aurez votre tour.
Ma femme doit savoir que je suis de retour.
Je veux lui parler seul : est-elle enfin visible?

MADAME SINCLAIR.

Non, mon cher.

DANVILLE.

Comment non?

MADAME SINCLAIR.

Pour vous seul, impossible.
Elle n'eût pas reçu, si je l'avais permis :
Mais non. Sans le savoir, que nous avions d'amis!
Pour Hortense, entre nous, je ne puis la comprendre,
Regardant sans rien voir, écoutant sans entendre,
Elle parle au hasard, à peine elle sourit;
Votre bonheur, je crois, lui trouble un peu l'esprit.
Au reste, c'est un bruit! visite sur visite :
Chacun nous fait la cour, chacun nous félicite,
Vous vante, et dit tout haut que de tous les époux,
Passés, présents, futurs, le plus heureux, c'est vous.

DANVILLE.

Quoi! ma femme tient cercle?

MADAME SINCLAIR.

Et ce qui m'a fait rire,
C'est que le grand salon ne pouvait plus suffire.

DANVILLE.

Ce nouveau contre-temps est aussi trop cruel!

MADAME SINCLAIR.

C'en est un véritable : il faut changer d'hôtel.
Demain, pour chercher mieux, je cours toute la ville.

DANVILLE.

Je n'y tiens plus.

SCÈNE III.

DANVILLE, MADAME SINCLAIR, BONNARD.

BONNARD, en dehors.

Danville! où le trouver? Danville!
Danville!

DANVILLE.

Eh! qu'as-tu donc pour crier aussi fort,
Bonnard?

BONNARD.

Ce que j'ai? Dieu!

DANVILLE.

D'où te vient ce transport?

BONNARD.

Ce que j'ai?

DANVILLE.

Voyons, parle.

BONNARD.

Il faut que je t'embrasse.

DANVILLE.

Il ne parlera pas.

BONNARD.

Et ta place, ta place!
Ah! que je suis content!

MADAME SINCLAIR, à Danville.

Soyez donc plus joyeux.

DANVILLE.

Mais tous ces bruits sont faux.

BONNARD.

Non, non, j'en crois mes yeux.
Tu ne peux récuser cet oracle suprême,
Le Moniteur, Danville, est la vérité même.
Ah! tu n'es pas nommé? regarde, lis,

DANVILLE.

O ciel!
On n'en doutera plus.

BONNARD.

Parbleu, c'est officiel!
Et d'autant plus heureux que, tremblant pour ma place,
J'oppose ton crédit au coup qui la menace;
Car tous tes beaux serments, quand on en vient au fait,
Sont, comme tes soupers, de grands mots sans effet.
Mon affaire avec toi prend un tour fort sinistre :
J'ai su qu'on en parlait hier chez le ministre.

DANVILLE.

A madame Sinclair.

Voilà le dernier coup! Comment!

MADAME SINCLAIR.

Sans contredit :
Il l'a dit à sa femme, Hortense me l'a dit,
Moi, je l'ai dit au bal : le tout pour votre gloire.

DANVILLE.

Exposer un ami!

MADAME SINCLAIR.

Non, je ne puis le croire.
Un mot d'Hortense au duc, et tout est arrangé.

BONNARD, avec joie.

Ah!

DANVILLE.

L'on t'abuse ici sur le crédit que j'ai;
Je n'en ai pas, Bonnard.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, venez me prendre;
Avec vous chez le duc c'est moi qui veux descendre.
Tout à l'heure en son nom je vais vous présenter.

DANVILLE.

Eh! madame!

BONNARD.

Mon cher, permets-moi d'accepter.
Répare au moins le mal que tu viens de me faire.

DANVILLE, à part.

Maudit respect humain qui me force à me taire!

BONNARD, à madame Sinclair.

J'ai deux mots à lui dire et vous m'excuserez,
Deux mots, et je vous suis.

MADAME SINCLAIR.

Monsieur, quand vous voudrez.

SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchante!
Je m'en fais une image agréable et touchante;
D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,
J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé
Une jeune personne aimable et fort jolie...

DANVILLE.

Et de te marier te ferais la folie?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé,
N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?

DANVILLE.

Te marier, Bonnard!

BONNARD.

Vois, dans un ministère,
Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.
Les pères de famille ont un titre éloquent,
Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,
Les défend dans leur place; eh bien! je me marie,
Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge!

BONNARD.

De grâce, es-tu moins vieux que moi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais toi,
Je te vois en victime aller au sacrifice,
Tu cours tête baissée au fond du précipice.
Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.
Hé! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir
Te punirait un jour d'une telle incartade?
Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade :
Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bonheur!
Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.
C'est unir par contrat la raison au délire,
Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.
Prendre une jeune femme à soixante ans passés,
Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.
Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond :
Et que fais-je, après tout? ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose;
Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur aura fui,
Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.
Tu chéris au Marais ton pacifique asile,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville;
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira.
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah! çà, mais c'est étrange!
Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un ange,
Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais [toi!...
Heureux, si la traîtresse, à ton amour ravie,
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!
Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard, et quel supplice
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras...

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Eh non!
Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;
Mais je dis, à mon tour, que, moi, c'est autre chose.
Je ne me battrai pas. M'exposer! un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur,
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

SCÈNE V.

DANVILLE, *puis* HORTENSE.

DANVILLE.

Ce vieux Bonnard! où diable avait-il la cervelle?

HORTENSE, une lettre à la main.

Dubois! Picard! Quelqu'un! Viendra-t-on quand j'ap- [pelle!

Apercevant Danville, et cachant la lettre dans son sein.

Mon mari!... Pour vous voir j'ai couru ce matin;
Je vous ai cru souffrant, je vous savais chagrin;
J'étais très-inquiète, et l'on m'a rassurée :
« Il repose... » A l'instant je me suis retirée
Sur la pointe du pied, sans bruit, parlant tout bas;
Vous reposiez encor, mon ami, n'est-ce pas?

DANVILLE.

Sans doute.

HORTENSE, à part.

Il ne sait rien.

DANVILLE.

Et cette confidence
Que vous deviez me faire...

HORTENSE, embarrassée.

Est de peu d'importance...

DANVILLE.

Vous teniez un papier!

HORTENSE.

Qui n'a nul intérêt.

DANVILLE.

Intéressant ou non, quel est-il?

HORTENSE.

Un billet.

DANVILLE.

Vous me le montrerez.

HORTENSE.

C'est un mot que j'envoie.

DANVILLE.

A qui donc?

HORTENSE.

Eh!... qu'importe?

DANVILLE, avec violence.

Il faut que je le voie.

HORTENSE.

Pourquoi? De quel soupçon semblez-vous agité?
Je ne vous vis jamais tant de sévérité.
Indigné contre moi...

DANVILLE.

Je le suis, je dois l'être.

D'étouffer sa fureur mon cœur n'est plus le maître.
Il s'ouvre, il laisse enfin éclater ses transports,
Et leur trop juste excès les répand au dehors.
Je vous aimais, ingrate, et jusqu'à la faiblesse.
Que vous a refusé mon aveugle tendresse?
Ai-je forcé vos vœux? ai-je contraint vos goûts?
Quel innocent plaisir ai-je éloigné de vous?
Suis-je un vieillard morose, un tyran qui vous gêne!
Vous ai-je fait sentir le poids de votre chaîne?
Et vous l'avez rompue! et vous m'avez trahi!
Ah! je vous aimais trop pour n'être point haï;
Mais me rendre à jamais malheureux, ridicule,
Mais me déshonorer!

HORTENSE.

Croyez...

DANVILLE.

Je fus crédule,
Et je ne le suis plus; je sais tout, j'ai surpris
Celui de qui l'affront me condamne au mépris.
J'en ai voulu raison, et j'ai fait peu de compte
D'un vain reste de sang dont je lavais ma honte.

HORTENSE.

Vous, Danville? Ah! d'effroi tout le mien est glacé!

DANVILLE.

Ne vous alarmez pas, le duc n'est pas blessé.

HORTENSE.

Ah! monsieur!

DANVILLE.

Il l'emporte, et ma honte me reste;
Mais que le sort bientôt me soit ou non funeste,
Je ne vous dois plus rien, plus d'amour, de respect;
Tout me devient permis, lorsque tout m'est suspect;
Le passé contre vous tient mon âme en défense.
Je veux voir ce billet, quel qu'il soit, il m'offense.
Vous le rendez coupable en le cachant ainsi;
Je veux, je veux le voir; je le veux.

HORTENSE.

Le voici.

DANVILLE.

Il ne saurait m'apprendre un malheur que j'ignore,
Et je tremble... Ah! je sens que je doutais encore.

Lisant l'adresse.

Ciel! Au duc!

HORTENSE.

A lui-même.

DANVILLE.

Au duc! j'avais raison.
Mon cœur m'avertissait de cette trahison.

HORTENSE.

Lisez.

DANVILLE.

Il le faut bien; mais non, mon œil se trouble,
Ne lit rien, ne voit plus, et ma fureur redouble.
Ah! perfide!

HORTENSE.

Donnez.

Elle lit la lettre.

« Monsieur le duc,

» C'est une femme que vous avez offensée qui vous » adresse ses justes plaintes contre vous-même. J'ai » pu vous paraître légère, mais je ne pensais pas avoir » mérité l'outrage d'un aveu que j'ai rougi d'entendre » et que j'ai honte de rappeler. J'aime mon mari, je » l'aime de toute mon âme, et croyez-moi, monsieur » le duc, je pourrais vous revoir sans danger; mais » je dois à mon honneur blessé, autant qu'à la tran- » quillité de M. Danville, de vous interdire désormais » sa maison. En cessant de m'accorder votre attention » dans le monde, vous me prouverez que vous me » croyez digne de votre estime et que vous méritez » encore la mienne. »

DANVILLE, reprenant la lettre.

Est-il vrai? Qu'ai-je lu?

HORTENSE.

De grâce, écoutez-moi, Danville; j'ai voulu,
Craignant de vos transports la juste violence,
D'un rival à vos yeux dérober la présence:
J'amenai le péril en pensant l'éloigner,
Et j'exposai vos jours, que je crus épargner,
Vos jours qui sont les miens!... mais, tremblante, éper-
La terreur m'égarait et fut seule entendue. [due,
Au moment de me vaincre et de tout déclarer,
Je sentis mon aveu dans ma bouche expirer;
Et même ce matin, décidée à me taire,
Sauvons, m'étais-je dit, sauvons par ce mystère
Un chagrin à Danville, et faisons mon devoir,
En ordonnant au duc de ne plus me revoir.
Je n'ai rien déguisé, je ne veux rien défendre;
Mais consultez ce cœur qui pour moi fut si tendre;
Qu'il me juge, il le peut, j'ai parlé sans détours.

DANVILLE.

Est-il vrai?... cette lettre... oui, le duc... ses discours,
Pour vous justifier s'offrent à ma mémoire...

HORTENSE, avec tendresse.

Ou vous ne m'aimez plus, ou vous devez me croire,

DANVILLE.

Ah! je vous aime encore, et ma crédulité
Prouve à quel fol excès cet amour est porté.

Ce que le duc m'a dit me semblait impossible,
Et prend d'un mot de vous une force invincible.
Mon trop facile cœur s'élance malgré moi
Au-devant de l'appât qu'on présente à sa foi,
Et, fût-il abusé, se trahissant lui-même,
Il ne se débat point contre une erreur qu'il aime.
Je ne puis démentir une aussi douce voix,
Je me rends, vous parlez, Hortense, et je vous crois.

HORTENSE.

Que cette confiance et me touche et m'accable!
Je veux la mériter, je serais trop coupable
Si dans votre bonheur vous n'en trouviez le prix.
Eh bien! soyez heureux, partons, quittons Paris:
Il le faut; d'aujourd'hui je conçois vos alarmes;
Dans ce monde enchanteur le piége a trop de charmes.
Plus loin que je ne veux peut-être je suivrai
Ce brillant tourbillon qui m'entraîne à son gré;
Il exalte ma tête, il m'étourdit, m'enivre;
Je ne vois, n'entends plus, je ne me sens pas vivre:
Je crois fuir les périls; mais j'ai beau les prévoir,
Mes projets du matin ne sont plus ceux du soir.
Le plaisir règne alors, je cède, il me maîtrise,
Et ma raison revient quand la faute est commise.
Danville, emmenez-moi, mon ami, mon époux,
Je ne crains rien, je n'aime et n'aimerai que vous;
Et par moi cependant la paix vous fut ravie!
Emparez-vous donc seul de mon cœur, de ma vie.
Mais, partons, mon esprit est changeant, incertain;
Je le veux aujourd'hui, le voudrai-je demain!
Emmenez-moi; partons.

DANVILLE.

Tu finis mon supplice.
Que je te sais bon gré d'un si grand sacrifice!
Que je t'en remercie!...

SCÈNE VI.

DANVILLE, HORTENSE, VALENTIN.

DANVILLE, à Valentin qui traverse le salon.

Ah! viens, approche, accours;
Pour le Hâvre, mon vieux, nous partons dans trois jours.

VALENTIN.

Pour le Hâvre!

DANVILLE.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Excusez, mais la joie...
Est-ce bien sûr, madame?

DANVILLE.

Allons, pour qu'il me croie
Il faudra que le fait soit par vous attesté.

HORTENSE, à Valentin.

Quand monsieur vous l'a dit.

VALENTIN.

Je n'en ai pas douté;
Mais je suis marié, que voulez-vous, madame!
Je ne me crois jamais sans consulter ma femme.

HORTENSE.

Bon principe.

SCÈNE VII.

DANVILLE, HORTENSE, VALENTIN, BONNARD, MADAME SINCLAIR.

BONNARD.

Mon cher, on m'a fait un accueil
Qui doit toucher ton cœur et flatter ton orgueil.
Le duc à tous mes vœux promet de satisfaire,
En ajoutant pour toi que, sur certaine affaire,
Qui t'inspire, dit-il, un très-vif intérêt,
Il jure de garder le plus profond secret.

MADAME SINCLAIR.

Mais moi, ce qu'il m'apprend me chagrine et m'étonne:
Vous refusez, monsieur, la place qu'on vous donne?

HORTENSE.

Ma mère, il a raison.

DANVILLE.

Et Bonnard doit sentir
Que mon fils sans délai nous force à repartir.

MADAME SINCLAIR, étonnée.

A Hortense. A Danville.

J'admire ta sagesse? Est-on plus raisonnable?

DANVILLE.

Aussi je lui rendrai notre terre agréable:
Quelques petits concerts, deux bals dans la saison;
A Valentin.
Tout sera pour le mieux. Qu'en dis-tu, mon garçon?
Et comment trouves-tu nos châteaux en Espagne?

VALENTIN.

A part.

Superbes. Nous aurons Paris à la campagne.

DANVILLE.

Et mon ami Bonnard, s'il obtient un congé,
Arrive avec sa femme...

HORTENSE, à Bonnard.

Eh! quoi?..

BONNARD, à Danville.

Bien obligé.

De tes réflexions j'ai la tête remplie ;
Épouser aussi tard femme jeune et jolie,
Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.
Tu fus heureux, d'accord ; sur mille on en trouve un.
Quand je touche, Danville, au terme du voyage,
Dans un chemin douteux tu veux que je m'engage ?
Où d'autres ont glissé, je puis faire un faux pas,
Et ton ami Bonnard ne se mariera pas.





NOTE.

J'ai trouvé, dans la plupart des journaux qui ont rendu compte de ma comédie, une disposition favorable et un désir de me voir bien faire dont je ne puis leur témoigner ma reconnaissance qu'en faisant mieux. D'après leurs avis, mon ouvrage a subi quelques modifications. Avant qu'il fût joué, les conseils de mes amis m'avaient déjà fait retrancher quelques passages; je n'en regrette qu'un seul, que je rétablis ici parce qu'il me semble tenir essentiellement au sujet.

Ces vers faisaient partie du rôle de Danville au cinquième acte.

Écoute-moi, Paris a pour toi mille appas :
Je n'en parlerai point en vieillard qui les fronde,
En mari sermonneur, mais en homme du monde,
En ami; ce séjour, dont l'éclat t'aveuglait,
A la coquetterie ouvre un champ qui lui plaît.
C'est en voulant régner que l'on s'y donne un maître,
On fait plus d'un esclave, et l'on finit par l'être.
Ce nœud formé dans l'ombre échappe rarement
Au scandale public, son dernier châtiment ;
Et fût-il ignoré, va, le bonheur qu'il donne
Cède au chagrin secret qui toujours l'empoisonne.
Un amant sans espoir est tendre et séduisant;
Mais dès qu'il est vainqueur son joug devient pesant,
Il venge tôt ou tard l'époux qu'il déshonore.
Celle qu'il a soumise en cédant lutte encore;
Ces combats, ces terreurs, cet éternel besoin
De cacher son penchant, d'écarter un témoin,
L'arrache par degrés aux soins de sa famille;
Elle évite sa mère, elle éloigne sa fille.
Son bonheur domestique est à jamais détruit;
Le remords l'accompagne et la honte la suit;
Elle rougit au nom de la femme infidèle
Qu'un cercle indifférent immole devant elle.
Ainsi trompant toujours sans pouvoir se tromper,
En vain à son mépris elle veut échapper,
Dans le monde ou chez elle en vain cherche un refuge,
Et seule avec soi-même elle est avec son juge...
Tu crains peu ce malheur; mais pourquoi l'affronter?
Hortense, épargne-toi le soin de résister.
Plus un cœur est honnête, et moins il prend d'alarme;
S'il brave en se jouant un piége qui le charme,
Il en voit les périls quand il vient d'y tomber :
Qui s'expose toujours doit enfin succomber.



EXAMEN CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS,

PAR M. ÉTIENNE.

Un jeune poëte qui, à vingt ans, déplora en beaux vers les malheurs de la France, et qui, à peine parvenu à son sixième lustre, a orné notre seconde scène d'ouvrages dignes de figurer sur la première, l'auteur des *Messéniennes*, du *Paria*, des *Vêpres Siciliennes* et des *Comédiens*, a résolu heureusement un des problèmes les plus difficiles de notre époque. Il est parvenu à faire représenter sans entraves une grande comédie de mœurs en cinq actes et en vers, et il a obtenu un des plus éclatants succès dont fassent mention les annales du théâtre. N'ayant peint que des passions de la vie intérieure, il a passé sain et sauf par les armes blanches de la censure, et, pour la première fois peut-être depuis dix ans, un grand ouvrage est sorti pur de ses mutilations. Le public de son côté peut applaudir sans être déclaré suspect; la faiblesse d'un vieillard amoureux et jaloux d'une jeune femme n'a rien qui puisse offusquer les heureux du jour. Mais avisez-vous de fronder des ridicules en crédit, peignez ces dévots de circonstance qui jouent à la bourse et à la chapelle, ces moralistes dont le bras est toujours levé pour prêter un serment, et dont la conscience sait toujours s'accommoder avec un parjure; traduisez sur la scène ces charlatans d'intégrité qui ont un intérêt dans les transactions les plus honteuses, ces honnêtes courtiers d'intrigues qui négocient dans l'antichambre, flattent dans le salon et dénoncent dans le cabinet, vous garderez votre comédie en portefeuille, ou, si vous osez la produire, elle grossira cette multitude d'ouvrages condamnés à mort avant d'avoir vu le jour, et elle sera étouffée entre les deux guichets de la grande inquisition littéraire.

L'analyse de l'*École des Vieillards* est tout entière dans la moralité de l'ouvrage, qui brille beaucoup plus par le développement d'une action simple et naturelle, que par le fracas des situations et par une combinaison étudiée de surprises et d'événements inattendus.

L'auteur a eu pour but de peindre le danger des unions mal assorties; son vieillard a eu le tort d'épouser à soixante ans une femme qui n'en a que vingt, et qui, pour comble de malheur, est fort aimable et extrêmement jolie. Cette première faiblesse le conduit à beaucoup d'autres. Il amène sa femme à Paris, ce qui est déjà une grande imprudence; mais il l'y laisse seule deux mois, et c'en est une bien plus grande encore. Les fêtes, les concerts, et tous les plaisirs se multiplient bientôt sous ses pas; elle s'abandonne à tout ce que le monde a d'enivrant; et l'on se fait sans peine une idée des séductions de tout genre dont est, pour ainsi dire, enveloppée une femme charmante de vingt ans, dont le mari en a soixante, et se trouve absent de Paris.

Cependant il y revient, et il était temps! Pendant son départ, sa femme a reçu la ville et la cour, mais elle a surtout accueilli un certain duc d'Elmar qui habite le même hôtel. Ce duc est jeune, riche, aimable, magnifique; il a de plus pour oncle un ministre qui donne de grands emplois aux époux protégés par son neveu; celui-ci a vu madame Danville, et il a résolu de placer son mari.

Cependant l'honnête vieillard, bien qu'il soit doué de l'âme la plus sensible et de la vertu la plus indulgente, ne tarde pas à concevoir de vives inquiétudes sur les assiduités du neveu de Son Excellence. Elles donnent lieu à des explications entre le mari et la femme, qui font autant ressortir la bonté et l'amour de l'un, que la légèreté et les grâces naïves de l'autre; mais à peine l'orage est calmé, que de nouvelles tempêtes éclatent dans le cœur de l'honnête homme qui a peur d'être trompé; il éprouve tous les tourments, toutes les fureurs de la jalousie; enfin dans une des scènes les plus belles, les plus énergiques et les mieux écrites peut-être de notre théâtre, il défie le jeune séducteur, et remet à son bras sexagénaire le soin de venger l'offense qu'il croit avoir reçue. Mais sa force ne répond plus à son courage, il est désarmé, et ce n'est qu'après le combat qu'il apprend que, si sa femme fut légère, elle ne fut pas coupable; elle le supplie elle-même de l'arracher bien vite au séjour dangereux de Paris, et de l'emmener au fond d'une province où il y a moins de séducteurs sans doute, mais où tous les hommes n'ont pas soixante ans.

C'est de ce sujet, en apparence si simple et si peu chargé d'événements, que l'auteur a fait sortir les plus hautes leçons de morale et les scènes les plus comiques et les plus vraies; il sait tour à tour charmer l'esprit par des détails pleins de grâce et de douceur, et émouvoir l'âme par l'image si touchante de l'amour le plus tendre, uni à la délicatesse la plus exquise; et quand il arrive à son quatrième acte, quand éclatent les premiers transports de la jalousie, il porte l'intérêt jusqu'au plus haut degré du pathétique, et par un véritable prodige de l'art, il atteint le sublime dans une situation où jusqu'à ce jour on n'avait aperçu que le ridicule.

Vainement quelques censeurs chagrins vont répétant de toute part que l'ouvrage manque de comique; s'ils veulent dire qu'il ne provoque pas constamment le rire, qu'il n'abonde pas en traits facétieux comme les ouvrages de Regnard, je l'accorderai facilement; mais il me semble qu'ici ils confondent le comique et le plaisant, entre lesquels il y a une nuance très-forte et très-caractérisée. Une scène est quelquefois plaisante sans être comique, ou comique sans être plaisante. La véritable expression des mœurs, la passion qui se trahit, le ridicule qui se dénonce lui-même, appartiennent à la véritable comédie, et n'excitent pas toujours une gaieté communicative, comme telle peinture grotesque, ou telle situation invraisemblable et péniblement amenée, qui fait circuler le rire dans toutes les parties de la salle.

Molière, il est vrai, a été à la fois comique et plaisant; mais outre ce génie prodigieux dont il était doué, et qui le rend, selon moi, supérieur aux hommes mêmes les plus étonnants de l'antiquité et des temps modernes, il avait l'immense avantage de peindre une société qui commençait à peine à se former, et qui offrait cette bigarrure de caractères, de prétentions et d'habitudes dont le contraste offre tant de ressources à la muse comique. Alors il y avait plus d'originaux, des mœurs plus marquées; mais aujourd'hui que la société n'offre pour ainsi dire que des nuances imperceptibles, que tout le monde a le même langage, le même maintien, et que, si je puis m'exprimer ainsi, la pointe de tous les caractères se trouve émoussée, il en résulte une ressemblance générale, une monotonie, une uniformité, qui prive le peintre de mœurs de ses plus brillantes couleurs, et surtout de la magie si puissante des contrastes et des oppositions. Il faut donc qu'il remue le spectateur, qu'il est devenu si difficile d'amuser, et qu'il trouve, dans la lutte et dans la peinture énergique des passions, la leçon morale que ne lui offre plus la seule image des ridicules.

Quand Molière donna son *École des Femmes*, au lieu de peindre et la femme et le mari, il ne mit en scène qu'un tuteur et une pupille; c'était un hommage à la morale de ne pas faire une victime comique d'un mari trompé, et de ne pas appeler l'intérêt sur une épouse perfide; mais ce n'était pas une concession à l'esprit du siècle, où les infortunes conjugales n'étaient alors qu'un sujet de raillerie pour les personnes du grand monde, les seules qui fussent très-assidues aux représentations théâtrales. La société se ressentait encore de la corruption qu'y avait introduite Catherine de Médicis. Il y avait assez de superstition dans les esprits, pour qu'il y eût beaucoup de relâchement dans les mœurs.

La crainte d'être ridicule pouvait faire impression, la crainte d'être trompé n'arrêtait personne. Certes l'Arnolphe de Molière pourrait être le personnage le plus capable d'exciter l'intérêt, et celui d'Agnès le plus susceptible de produire l'indignation. Cette orpheline doit sa fortune, son éducation à un tuteur qui l'adore et qui ressent pour elle une passion non moins ardente que celle de Danville pour son épouse dans l'*École des Vieillards*, et cependant Molière a rendu ridicule le mari sur lequel M. Casimir Delavigne a su appeler le plus vif intérêt.

Les deux auteurs ont agi comme ils devaient le faire, ils ont suivi l'impulsion des mœurs et du temps; car la comédie qui peint la société doit se modifier avec elle.

Représentez aujourd'hui l'*École des Femmes* devant un homme de soixante ans prêt à épouser une Agnès; cette leçon ne lui sera d'aucun profit. Il se dira : Je ne suis point un Arnolphe; un être aussi ridicule est fait pour être trompé. Mais qu'il assiste à l'*École des Vieillards*, ne fera-t-il pas un retour sur lui-même, et, forcé de convenir tacitement qu'il n'est ni aussi aimable, ni aussi généreux que le Danville de M. Delavigne, ne redoutera-t-il pas pour lui les tourments et les peines cuisantes auxquelles est en butte le plus noble, le plus sensible et le plus jeune des vieillards? Car il ne faut pas s'y tromper, M. Delavigne n'a pas rassuré tous les époux, en rassurant celui dont il nous a offert l'image. Il n'est pas un spectateur qui ne tremble pour Danville, et pas un mari jaloux de son honneur qui voulût être à sa place. Son Hortense produit à peu près la même impression que la Victorine du *Philosophe sans le savoir*. Elle est encore vertueuse à la fin de la pièce; mais personne ne répondrait du lendemain. On ne saurait s'empêcher de faire une réflexion, c'est que Danville a soixante ans, et que, s'il éprouve des chagrins si cuisants, des inquiétudes si cruelles quand il lui reste encore quelque chose des grâces de la jeunesse et de la force de l'âge mûr, sa femme n'aura que trente ans au moment où il touchera à la décrépitude.

Je doute beaucoup que la certitude qu'a Danville de n'être pas trompé détermine un homme de son âge à subir les mêmes épreuves, que, prêt à signer le contrat, il ne fasse de sérieuses réflexions, et qu'en sortant de la comédie, il n'aille donner contre-ordre à son notaire.

M. Delavigne a donc rempli dignement la haute mission de l'auteur comique : il a été tout à la fois moraliste et grand écrivain. Ici, la critique, même la moins bienveillante, est forcée de lui rendre hommage; son style est à la fois élégant et nerveux, il unit la force à la grâce, et si j'avais à lui faire un reproche, ce serait une élévation trop soutenue qui ôte quelquefois au dialogue le naturel et l'espèce de négligence et de laisser-aller à l'aide desquels les grands maîtres de la scène comique produisent l'illusion la plus complète. Mais quelle richesse de détails, quelle verve dans les scènes entre le vieux mari et le vieux garçon; quelle abondance de traits heureux, que de charme et d'abandon dans les scènes entre l'époux et la femme! quelle vigueur de pinceau dans

l'expression d'un amour qui se défie de lui-même, et d'une jalousie qui éclate avec d'autant plus de force qu'elle veut se contraindre davantage !

M. Casimir Delavigne, par la magie du talent et du style, a su se passer de ces traits de mœurs qui sont, pour ainsi dire, la vie des ouvrages dramatiques, et qui sont à la comédie ce que la couleur est à la peinture; mais s'il avait pu attaquer les ridicules et les travers de l'esprit, comme il a su peindre les faiblesses du cœur, combien son succès n'eût-il pas été plus grand! Il n'a hasardé qu'un seul personnage qui, par sa position sociale, pouvait offrir une critique large et hardie de nos mœurs : c'est le neveu de ce ministre qui obtient des bonnes fortunes par le crédit de son oncle, et qui déshonore doublement les époux par la tendresse qu'il leur ravit et par les places qu'il leur donne. On a généralement trouvé ce Lovelace ministériel un peu terne; mais est-ce la faute de l'auteur, et ne sent-on pas sur quels charbons ardents il marchait quand sa verve comique osait même esquisser un pareil personnage? Certes, si notre scène jouissait des mêmes libertés que sous le règne de Louis XIV, M. Delavigne aurait dessiné d'un crayon plus vigoureux le libertinage de nos temps modernes, et aurait pu faire ressortir le contraste de cette pruderie qui règne dans les discours et de ce dévergondage qui dirige les actions; il eût fait voir surtout que l'oncle qui donne une place supérieure ne l'accorde pas uniquement aux fantaisies de son neveu, et qu'il met à une telle faveur des conditions qui n'imposent pas à la femme seule l'oubli des devoirs et des principes les plus sacrés.

Les mœurs qu'a tracées M. Delavigne sont plus celles du règne de Louis XIV que les nôtres; mais parfois les auteurs comiques sont obligés d'imiter les peintres de portraits; quand leurs modèles ne sont pas beaux, ils ne se croient pas tenus à une parfaite ressemblance, ils dissimulent habilement les défauts, et laissent dans l'ombre les difformités trop choquantes.

Cependant le personnage du duc, avec quelque ménagement qu'il soit représenté, n'a pas eu le bonheur de plaire à tout le monde; on raconte même qu'un homme titré, qui assistait à la répétition générale de la pièce, disait naïvement : « Voilà certainement une belle comédie, mais je crains pour l'auteur le personnage immoral du duc. Le public ne lui passera pas cela. » Mot très-remarquable, qui prouve qu'on ne voit le public que dans sa société habituelle, et qu'on est toujours enclin à prendre ses flatteurs pour le parterre.

Le succès si brillant et si mérité de cet ouvrage n'est cependant pas sans contradicteurs; on est allé rechercher péniblement je ne sais quelles petites pièces ou quels vaudevilles, où on a sérieusement reproché à l'auteur d'avoir puisé son sujet. Ceux-là ont rappelé l'*École du Scandale* de Shéridan, ceux-ci le *Tartufe de Mœurs*, imité de cette comédie anglaise, et ces tristes recherches d'une érudition chagrine n'ont fait que constater davantage le triomphe du jeune auteur. Après les applaudissements du public, il ne lui manquait que l'hommage de l'envie, et il a complétement obtenu cet autre succès.

Je n'ai jamais conçu, je l'avoue, cette passion honteuse qui se masque si habilement sous l'intérêt de l'art et sous une impartialité affectée, et qui verse perfidement ses poisons sur tous les ouvrages qui révèlent une grande destinée littéraire. Il n'y a que des esprits médiocres que puisse atteindre cette triste maladie; le véritable homme de lettres jouit du triomphe de ses rivaux, et il ressent bien plus vivement encore celui des jeunes talents qui, après avoir été naguère l'espoir de la scène, en sont déjà l'ornement.

Que M. Casimir Delavigne ne s'attriste pas de vaines critiques; qu'il se réjouisse plutôt de les avoir méritées.

Il en est toutefois de justes dont il doit faire son profit. Le personnage de la mère est peu digne de cette grande composition; il forme une disparate choquante. Celui de la jeune femme n'est pas nuancé avec assez de finesse; dans les premières scènes, on la prendrait presque pour Célimène mariée, et peut-être ne prépare-t-elle pas assez le spectateur à ces preuves d'un excellent naturel qu'elle donne au troisième acte; du reste, ces taches, dans un tableau de maître, sont trop légères pour en faire oublier les nombreuses beautés.

L'*École des Vieillards* est un ouvrage excellent, mais n'est pas un ouvrage parfait; ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'il en promet encore de meilleurs, et que l'auteur tiendra parole.

Il est d'autres censures malveillantes échappées à cet esprit de parti, implacable et jaloux, qui ne peut permettre le talent au patriotisme; mais ce sont des cris impuissants qui suivent le triomphateur, et qui l'empêchent de s'endormir sous ses lauriers.

Il en est de l'auteur dramatique qui s'élève comme de tous les hommes que leur vol rapide met hors de ligne; ils se trouvent entre deux espèces d'ennemis également à craindre, entre les envieux et les flatteurs. A bien prendre, ceux-ci sont encore les plus à redouter pour un jeune talent; mais M. Casimir Delavigne a fait preuve d'un esprit assez élevé pour résister aux louanges des uns, et pour profiter de la malveillance des autres.



LA PRINCESSE AURÉLIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 6 MARS 1828.

Cette comédie a été pour moi le délassement de travaux plus graves ; je ne l'ai jamais considérée que comme un badinage, et j'ai cru que des conversations, semées de traits satiriques, où je me jouerais sans aigreur des hommes et des choses, où je donnerais en riant quelques leçons utiles, pourraient, à l'aide d'une intrigue légère, occuper doucement le cœur et divertir des esprits délicats. La plaisanterie trouve peu de place dans un ouvrage fortement noué, et une pièce satirique est nécessairement moins intriguée qu'une autre. Peut-être ma comédie a-t-elle déplu d'abord à quelques personnes par les qualités mêmes qui feront son succès un jour, surtout auprès du lecteur, et qui caractérisent le genre auquel elle appartient.

Je ne me défendrai point : si mon ouvrage renferme des beautés réelles, il vivra malgré les critiques ; si le contraire est vrai, je le défendrais en vain, il est juste qu'il meure. On ne m'a fait qu'un seul reproche que je veuille repousser ; je dois des remercîments au critique bienveillant qui a déjà répondu pour moi à cette accusation, mais elle est assez grave pour que je la réfute à mon tour. On a prétendu que j'avais attaqué des hommes à terre. Ces mêmes hommes étaient debout quand j'ai dit :

« Eh bien ! ils tomberont ces amants de la nuit :
» La force comprimée est celle qui détruit ;
» C'est quand il est captif dans un nuage sombre
» Que le tonnerre éclate et luit ;
» Et la chute est facile à qui marche dans l'ombre. »

En annonçant leur défaite, je ne pensais pas, je l'avoue, que ma prophétie dût sitôt s'accomplir. Je m'occupais alors de *La Princesse Aurélie*, je devais la soumettre à leur censure, je les attaquais donc en face, dans toute la plénitude, ou plutôt dans tout l'excès de leur pouvoir, et presque sans espérance d'arriver jusqu'au public.

Je dois de la reconnaissance à tous les acteurs qui ont joué dans ma pièce, et je m'empresse de la leur témoigner. Quant à l'actrice inimitable qui a représenté avec tant de grâce la princesse Aurélie, on a épuisé pour elle toutes les formes de l'éloge. Que lui dire ? si ce n'est que je confie à son amitié la destinée d'un ouvrage qu'elle seule peut faire comprendre et goûter aux spectateurs. Ils me devront du moins un plaisir, celui d'admirer dans toute sa perfection un des plus beaux talents qui aient jamais honoré la scène.

Mars 1828.





LA PRINCESSE AURÉLIE.

PERSONNAGES.

AURÉLIE, princesse de Salerne.
LE COMTE DE SASSANE, }
LE DUC D'ALBANO, } Régents de la principauté.
LE MARQUIS DE POLLA, }
LE COMTE ALPHONSE D'AVELLA.
BÉATRIX, dame d'honneur de la princesse.
LE DOCTEUR POLICASTRO, premier médecin de la cour.
LE MARQUIS DE NOCERA.
LE GRAND JUGE.
LE BARON D'ENNA.
LE DUC DE SORRENTE, capitaine des gardes.
UN MEMBRE de l'Académie de Salerne.
DAMES D'HONNEUR, SÉNATEURS.
COURTISANS, GARDES.

La scène se passe à Salerne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, POLICASTRO, *entrant par le fond.*

BÉATRIX, qui prélude sur une guitare, s'interrompt en apercevant Policastro.

Docteur, docteur, un mot!

POLICASTRO.

A moi, belle comtesse?
Mes livres, mes travaux, et jusqu'à Son Altesse,
Pour un seul mot de vous que n'aurais-je quitté?

BÉATRIX.

Qui vous! brusquer ainsi sa royale santé!
Vous ne l'auriez pas fait.

POLICASTRO.

C'est la vérité pure.

BÉATRIX.

Bon! vérité de cour!

POLICASTRO.

Eh bien! je vous le jure.

BÉATRIX.

Parole de docteur! Allez, on vous connaît:
Je vois un courtisan sous ce docte bonnet.
Vous êtes très-malin...

POLICASTRO.

Ah! quelle calomnie!
Je voudrais que la grâce au savoir fût unie;
Plaire est tout à Salerne, et c'est là l'embarras
Depuis que le vieux prince, en mourant dans mes bras,
Remit à trois régents sa suprême puissance.
La princesse elle-même est sous leur dépendance,
Et ne se mariera qu'à sa majorité,
A moins que des régents l'expresse volonté
N'abdique, en approuvant l'hymen formé par elle,
Un pouvoir qui dès lors tombe avec leur tutelle.
Dans ce conflit de goûts, d'intérêts opposés,

Voulez-vous réussir? Comment faire? Amusez.
Sachez envelopper, selon la convenance,
D'un petit conte aimable une grave ordonnance.
Il faut d'un peu de miel, avec dextérité,
Couvrir les bords du vase où l'on boit la santé :
Le Tasse nous l'a dit, et ces fous de poëtes
Nous offrent quelquefois d'excellentes recettes.
Le malade distrait se sent mieux quand il rit;
Et, pour guérir le corps, je m'adresse à l'esprit.

BÉATRIX.

Eh bien! guérissez-moi, car j'ai l'esprit malade;
Oui, cher Policastro, je suis triste, maussade.

POLICASTRO.

Vous dansez!

BÉATRIX.

Par devoir.

POLICASTRO.

Vous riez!

BÉATRIX.

Sans gaieté,
Et j'ai, je le sens bien, le moral affecté.

POLICASTRO.

Si je disais tout haut ce qu'au fond je suppose,
L'amour dans tout ceci serait pour quelque chose.

BÉATRIX.

O science profonde! oui, l'amour.

POLICASTRO.

Et constant?

BÉATRIX.

Non, j'ai cessé d'aimer.

POLICASTRO.

Ah! c'est intermittent;
Bon signe!

BÉATRIX.

Dégagé d'une première entrave,
Mon cœur, mon faible cœur...

POLICASTRO.

Rechute, c'est plus grave.

BÉATRIX.

Pour sortir d'embarras à vous seul j'ai recours,
Et je meurs de chagrin sans votre prompt secours.

POLICASTRO.

Danger de mort! voyons. Mais notre art d'ordinaire
Attend pour s'éclairer quelque préliminaire;
Vous aimiez! et qui donc?

BÉATRIX.

Alphonse d'Avella.

POLICASTRO.

C'était un fort bon choix que vous aviez fait là.
Il est beau, jeune, fier, d'une maison illustre,
Et dont la pauvreté ne peut ternir le lustre.
Son nom touche au berceau de la principauté;
Même il eut pour aïeule une aimable beauté...
Et notre roi Tancrède est, selon la chronique,
Pour une branche ou deux dans son arbre héraldique.
Ainsi, par alliance, il remonte aux Normands.

BÉATRIX.

La belle caution pour la foi des serments!
Qu'en dites-vous?

POLICASTRO.

Bouillant, mais d'un esprit très ferme,
Il ouvrit un conseil au siége de Palerme,
Qu'un jour, où j'excitais nos soldats d'assez haut,
Nos preux à barbe grise ont suivi dans l'assaut;
C'est un brave.

BÉATRIX.

Officier dans les gardes du prince,
Il soutenait son nom d'un revenu fort mince;
Car le duc d'Albano, qui depuis fut régent,
Tient à ce cher neveu bien moins qu'à son argent.
Mais la cour l'estimait, d'autant que ses ancêtres
Ont prodigué leurs biens pour défendre leurs maîtres.
Il m'aima; tout dès lors l'embellit à mes yeux :
Ses soins toujours nouveaux, l'éclat de ses aïeux,
Son mérite, à son âge une gloire si belle...
Et puis, comme il dansait, docteur, la tarentelle!
Dame de la princesse, et voulant son aveu
Pour conclure un hymen dont on jasait un peu,
J'en parle : avec froideur on reçoit ma prière,
Et l'on envoie Alphonse au nord de la frontière.
Le dépit nous dicta les plus tendres adieux :
Nous prîmes à partie et la mer et les cieux;
Et devant ces témoins d'une longue tendresse,
De ne jamais changer nous fîmes la promesse.

POLICASTRO.

Jamais! c'est long, comtesse, et ce mot à la cour
Nous trompe en politique aussi bien qu'en amour.

BÉATRIX.

Je ne le sais que trop. Cependant sur ces rives,
Mêlant au bruit des mers quelques chansons plaintives,
Aux rochers d'Amalfi, sous ces orangers verts,
Confidents de mes pleurs, de nos chiffres couverts,
De tristes souvenirs j'allais nourrir ma flamme,
Hormis les jours de bal où la cour me réclame;
Et quand l'astre des nuits répandait ses clartés,
Sassane quelquefois errait à mes côtés.

POLICASTRO.

Sassane! un des régents! ce politique habile,
Qui s'accommode à tout d'un esprit si mobile!
Il a donc pris alors un goût qu'il n'avait point :
Je ne le savais pas idolâtre à ce point :

De cet astre des nuits, providence éternelle
Du poëte rêveur et de l'amant fidèle.

BÉATRIX.

Il me parlait d'Alphonse, et moi, je l'écoutais;
Je ne vis pas le piége, aveugle que j'étais!
Plus hardi par degrés, il parlait de lui-même,
Je l'écoutais encore... Enfin, c'est lui que j'aime.
L'hymen doit avec lui m'unir dans quelques jours,
Et je sens cette fois que j'aime pour toujours.

POLICASTRO.

Pour toujours! Béatrix, voilà comme on se vante!
Bien que pour l'avenir le passé m'épouvante,
Je vous crois sur parole... Et d'où naît votre ennui?

BÉATRIX.

C'est qu'Alphonse à la cour reparaît aujourd'hui;
Il revient. Cher docteur, mon appui tutélaire,
Bravez le premier feu de sa juste colère.

POLICASTRO.

L'emploi serait piquant, pour moi dont les aveux
Vous ont toujours trouvée insensible à mes vœux.
Car enfin, je vous aime!...

BÉATRIX.

Et vous êtes aimable;
Mais la robe d'hermine est par trop respectable.
Pouvez-vous m'en vouloir, docteur, si le hasard
Nous fit naître tous deux, vous trop tôt, moi trop tard?
Et puis, c'est un malheur, mais s'il faut vous le dire,
Je n'ai jamais pu voir un médecin sans rire.

POLICASTRO.

Voilà bien sur les fous l'effet de la raison!
Avec vous ses avis sont pourtant de saison :
Je blâme votre choix; malheur à qui se fie
Aux amours calculés de la diplomatie!
Votre comte, entre nous, je le crois ruiné;
Car, bien qu'il soit régent, on dit qu'il est gêné.
Il eut mainte ambassade et savait qu'en affaire
Un cuisinier profond vaut un vieux secrétaire :
Aussi de ses festins la royale splendeur,
Ce mérite obligé de tout ambassadeur,
A fait sa renommée, et dès lors je soupçonne
Qu'il a payé fort cher tout l'esprit qu'on lui donne.
Je sais qu'à tous les yeux vous avez mille appas;
Mais croyez-vous qu'aux siens votre dot n'en ait pas?
Tenez, s'il est permis que tout bas je m'explique,
Je crains après l'hymen un retour politique;
Il peut, s'indemnisant de ses frais amoureux,
Prélever sur vos biens des impôts onéreux,
Et, quand par un contrat vous lui serez soumise,
Administrer sa femme en province conquise.

BÉATRIX.

Ainsi l'intérêt seul formerait ces liens,
Et l'on ne peut alors m'aimer que pour mes biens!

POLICASTRO.

Vous ai-je dit cela? Puis-je, quand je vous aime,
Douter de ce pouvoir que je ressens moi-même?
Blâmant ma folle ardeur, désespéré, confus,
En ai-je moins cherché vos dédains, vos refus,
Le ridicule enfin? Jugez du sacrifice :
Un ridicule ici fait plus de tort qu'un vice.
Dites, frivole objet, que je m'en veux d'aimer,
Par quels défauts Sassane a-t-il pu vous charmer?
Est-ce l'ambition qui trouble votre tête?
Eh bien! il ne faut pas dédaigner ma conquête :
Vers les honneurs aussi je me fraie un chemin;
Un rhume quelquefois met l'État dans ma main;
Le plus noble malade a ses jours de faiblesse :
C'est moi qui règne alors, même sur la princesse.

BÉATRIX.

Ne vous y fiez pas : quoiqu'en minorité
Elle défend les droits de son autorité.
Assemblage imposant de grâce et de noblesse,
Bonne avec fermeté, naïve avec finesse,
La princesse Aurélie aux honneurs qu'on lui rend
A droit par son esprit bien plus que par son rang.
Elle sait opposer la ruse à l'artifice,
Calculer mûrement ce qu'on croit un caprice,
Tolérer nos défauts afin de s'en servir;
Sans faiblesse apparente elle sait à ravir,
Nous cachant ses secrets et devinant les nôtres,
Tourner à son profit les faiblesses des autres.
Enfin je la crois femme à jouer à la fois
Et sa cour de justice, et ce conseil des Trois
Où siége des régents la sagesse profonde,
Et vous, son médecin, qui jouez tout le monde.

POLICASTRO.

Et moi, je vous réponds que je la sais par cœur.
J'ai pris sur sa jeunesse un ascendant vainqueur;
Mais c'est sans la flatter : tout le monde l'admire;
Quand la vérité flatte, il faut pourtant la dire.
Souvent à son avis je me rends sans effort;
Mais quand elle a raison, puis-je lui donner tort?
Le matin au palais, où mon devoir m'appelle,
Grave ou gai tour à tour, je cause et j'apprends d'elle,
Je lis dans ses regards où penche son désir,
Et, donnant un conseil, je prépare un plaisir;
Mais c'est pour sa santé : d'après notre maxime,
Le plaisir sans excès est le meilleur régime.
Son goût change parfois, et je sais l'observer :
C'est un art innocent; un jour, à son lever,
L'ardeur de gouverner dans sa tête fermente;

Je dis : C'est un beau feu qu'il faut qu'on alimente :
Et ce serait pitié, quand nos jours sont comptés,
D'abaisser à des riens ces hautes facultés.
Une affaire l'ennuie, et j'ose lui défendre
D'accabler son esprit du soin qu'elle va prendre.
L'école de Salerne a dit en bon latin :
Qui veut marcher longtemps se repose en chemin.
Cette candeur lui plaît : son ennui se dissipe ;
Jusqu'à parler affaire alors je m'émancipe ;
Elle en rit, moi de même, et je suis écouté.
Jugez de mon pouvoir à sa majorité,
Si la fortune veut que pour vous je recueille
L'héritage vacant de quelque portefeuille !
O fortune des cours, ce sont là de tes jeux !
Le ciel du ministère est changeant, orageux,
Et dans ces régions au mouvement sujettes,
Pour une étoile fixe on a vu cent planètes.
Ah! que le cercle tourne, et je puis quelque jour
Poindre, monter, briller, me fixer à mon tour,
Ingrate! et vous offrant une illustre alliance,
Vous couvrir des rayons de ma toute-puissance!

BÉATRIX.

Un médecin ministre !

POLICASTRO.

Eh bien?

BÉATRIX.

On vous verrait
Signer une ordonnance en rendant un décret!

POLICASTRO.

Mais si l'événement enfin vous persuade,
Vous direz...

BÉATRIX.

Que l'État, docteur, est bien malade.

POLICASTRO.

Et je vous servirais !

BÉATRIX.

Oui, vous êtes si bon !
Alphonse au grand lever viendra dans ce salon ;
Restez, il faut l'attendre. Hélas! qu'il m'intéresse!
Non, vous ne savez pas jusqu'où va sa tendresse;
Pour flatter ses douleurs, vous pouvez me blâmer;
C'est un pauvre malade enfin qu'il faut calmer.
Employez ces grands mots, ces phrases, ces formules,
Dont la solennité trompe les moins crédules :
Soyez bien éloquent : parlez comme les jours
Où nous vous écoutons, quand vous ouvrez un cours;
Car ces jours-là, docteur, vous êtes admirable,
Et vos raisonnements ont l'air si raisonnable!

POLICASTRO.

Mais...

BÉATRIX, sortant.

La princesse attend, je cours à mon devoir.
Parlez, priez, blâmez : vous avez plein pouvoir.

SCÈNE II.

POLICASTRO.

Elle me raille encor! ma faiblesse m'indigne.
Dieu! pour la faculté quel déshonneur insigne !
Mes élèves aussi souffrent de mes amours;
Un amant professeur manque souvent son cours.
Je vais manquer le mien. N'importe; je m'immole.
Quelqu'un...

A un huissier.

Partez sur l'heure; aux portes de l'école
Qu'on affiche ces mots dès qu'on les recevra :

Il écrit.

« Policastro, docteur, recteur, et cætera...
» Attaqué... » mais de quoi? « d'une grave ophthalmie,
» Remet au premier jour son cours d'anatomie. »
Allez.

L'huissier sort.

Voyons ma liste; ah! ah! le cardinal!
Un rhumatisme aigu qu'il a pris dans un bal.
Peste! un prélat! j'irai... L'économe Fabrice!
Il fait jeûner un peu les pauvres de l'hospice,
Et dans son lit hier, avec componction,
Déguisait en migraine une indigestion;
Mais nos appointements sont de sa compétence,
Je le verrai... Le reste est de peu d'importance ;
Des bourgeois, trois captifs revenus de Tunis,
La consultation que je donne gratis...
Ces bonnes actions nous sont très-nécessaires;
Mais notre humanité passe après nos affaires.
C'est trop juste ; ainsi donc, tout pesé mûrement,
J'ai quelque temps de reste. Ah! voici notre amant ;
Pauvre comte ! On ne peut, dans ce siècle où nous sommes,
Se fier en amour qu'aux promesses des hommes.

SCÈNE III.

POLICASTRO, ALPHONSE.

ALPHONSE, serrant la main du docteur.

Que je revois Salerne avec ravissement!
Quel spectacle enchanteur! quel bruit! quel mouvement!
Quand il fait nuit ici, c'est vraiment bien dommage;
Ces palais, cette mer où se peint leur image,
Tous ces jardins en fleurs, ces voiles, ces drapeaux,

Cette forêt de mâts qui flotte sur les eaux,
C'est superbe! On renaît, docteur, et pour sourire
Il suffit en ces lieux qu'on voie et qu'on respire;
Le pays est divin et l'air est embaumé.

POLICASTRO, à part.

Comme on voit tout en beau quand on se croit aimé!
Il va changer de ton.

ALPHONSE.

La princesse Aurélie
Charmante à mon départ est encor plus jolie,
Plus belle, n'est-ce pas?

POLICASTRO.

Oui, cher comte : le temps
N'est pas un ennemi de dix-neuf à vingt ans;
Mais la jeune comtesse est bien aussi.

ALPHONSE.

Laquelle?

POLICASTRO.

Béatrix.

ALPHONSE, froidement.

Ah! c'est vrai. Comment se porte-t-elle?

POLICASTRO.

A part.

Au mieux. Il est discret.

ALPHONSE.

Eh bien! donc, malgré vous,
Le prince a succombé, docteur?

POLICASTRO.

Que pouvons-nous
Quand la nature enfin?...

ALPHONSE.

La réponse était sûre;
On guérit, c'est votre art; on meurt, c'est la nature.
Nous avons des régents, et trois; pourquoi pas dix?
Que font-ils? qu'en dit-on?

POLICASTRO.

Que ce sont trois phénix,
Trois aigles, c'est le mot : du centre à la frontière
Ils versent sur l'État des torrents de lumière.
C'est ainsi que la cour en parle hautement;
Mais quand on parle bas, on s'exprime autrement.

ALPHONSE.

Ah! voyons!...

POLICASTRO.

De votre oncle on a fait un grand homme;
Et le duc d'Albano sans doute est économe,
Mais de ses fonds à lui. Les comptes du trésor
Qu'il n'a pas trouvés clairs, sont plus obscurs encor.
Perdu dans ce chaos de chiffres et de nombres,
Il voulut séparer la lumière des ombres.
C'était là son orgueil, et dès son premier pas
Il dit : Que le jour soit; mais le jour ne fut pas.
Changeant, confondant tout et s'embrouillant lui-même,
Il va, roule à tâtons de système en système.
Dans cette épaisse nuit, troublé par ses grands biens,
Il mêle quelquefois nos fonds avec les siens,
Et par distraction garde ce qu'il faut rendre;
Mais l'argent se ressemble, et l'on peut s'y méprendre.
C'est votre oncle, après tout...

ALPHONSE.

Qui, lui? le bon parent!
Il n'a jamais voulu me faire qu'un présent,
Sa terre de Pæstum, dont l'entretien l'ennuie;
Un parc, des fleurs, des eaux qui vont les jours de pluie :
Et la fièvre, docteur, qui gâte tout cela.

POLICASTRO.

C'est à moi qu'il devait faire ce présent-là.

ALPHONSE.

Aussi j'ai refusé; mais parlons de Sassane.

POLICASTRO.

De plein vol au conseil sur ses rivaux il plane;
Mais sans voler très-haut, terre à terre, et pourtant
Aux yeux des étrangers c'est un homme important.
Nourrir entre eux et nous la bonne intelligence,
C'est la part qu'il choisit pour son tiers de régence.
Grave dans ses travaux, le soir moins solennel,
Il s'est fait pour le monde un sourire éternel.
Nul soin ne vient rider son front diplomatique.
Sans jamais s'expliquer, parlant pour qu'on s'explique,
Il est fin; mais souvent, dupe d'un moins adroit,
Il arrive trop tard, faute de marcher droit.
Du reste, à ce qu'on dit, grand amateur des belles,
Et, par sa vanité, sans défense contre elles,
Il ne se doute pas qu'une femme à seize ans
En sait plus, pour tromper, que nos vieux courtisans.

ALPHONSE.

Et voilà du pouvoir les suprêmes arbitres!
Enfin à cet honneur ils ont bien quelques titres.
Mais qui pouvait s'attendre à voir arriver là
Le mérite inconnu du marquis de Polla?

POLICASTRO.

C'est bien la nullité la plus impertinente,
Qui gouverna jamais de Palerme à Tarente!
Battu, je ne sais quand, il se trouva fort mal
Du choc de l'ennemi dans un combat naval.
Il s'enfuit vent en poupe, et du nom de retraite,
En citant les Dix Mille, honora sa défaite,
En exploita la gloire, et fier de son laurier,
Se fit brusque depuis, pour avoir l'air guerrier.
Il tranche, il dit : morbleu! mais sa franchise austère
Adoucit au besoin ce vernis militaire.

Il prétend qu'à la cour il se croit dans un camp,
Et, louangeur outré, vous flatte en vous brusquant.
Qui descend comme moi dans ses terreurs intimes,
Sait qu'il est dégoûté des palmes maritimes;
Et telle est son horreur, qu'on le vit quelquefois
Pâle de souvenir en contant ses exploits.
Un roi guerrier qui meurt dit du mal de la gloire;
Le prince en expirant, blasé sur la victoire,
Dans les mains de Polla mit la guerre, et jamais
Prince n'a mieux prouvé son amour pour la paix.

ALPHONSE.

Mais sa fille, sa fille aimable autant que belle,
Sans leur consentement ne peut disposer d'elle?
Chacun en le donnant perd son autorité;
L'obtenir, impossible!

POLICASTRO.

Ah! c'est la vérité.
Conserver ce qu'on tient est un parti commode,
Et les démissions ne sont pas à la mode.
Mais la princesse un jour rentrera dans ses droits.
Que veut le testament? qu'elle fasse un bon choix;
Le temps seul nous éclaire, et ce n'est pas folie
De réfléchir un an au bonheur de sa vie.

ALPHONSE.

Vous êtes d'un sang-froid à me désespérer!
Le temps!... Eh! sa raison suffit pour l'éclairer.
Je m'irrite en pensant... et pourquoi? que m'importe?
Que dis-je? ah! quand on aime...

POLICASTRO.

Aisément on s'emporte;
Mais n'en rougissez pas; nous sommes tous deux fous.

ALPHONSE.

Comment?

POLICASTRO.

Je suis épris du même objet que vous.

ALPHONSE.

Vous aimez la princesse!

POLICASTRO.

Allons donc; quel blasphème!
Qui, moi! vous vous moquez.

ALPHONSE.

Mais c'est elle que j'aime.

POLICASTRO, à part.

La princesse!

ALPHONSE.

Écoutez: vous apprendrez par moi
Combien un cœur malade est peu maître de soi;
Et quand à notre perte un fol amour nous mène,
Jusqu'où peut s'égarer l'extravagance humaine.
Vous comprendrez mes maux: mon Dieu! qu'il est heureux
Que pour les mieux sentir vous soyez amoureux!

POLICASTRO.

Bien obligé.

ALPHONSE.

Du jour que j'aimai la princesse,
Habile à me tromper j'ignorai ma faiblesse.
Je vis, je voulus voir dans ce fatal penchant
Pour le sang de mes rois un culte plus touchant,
Plus tendre, et cette ardeur imprudemment nourrie
Redoubla, s'exalta jusqu'à l'idolâtrie.
Quels jours plus beaux alors, mieux remplis que les miens!
Je l'aimais, l'admirais, et dans ses entretiens,
Dans ses éclairs d'esprit dont la flamme est si vive,
Dans le mol abandon de sa grâce naïve,
Dans ses yeux, dans ses traits, je puisais chaque jour
Ce poison dévorant qui m'enivrait d'amour.
Ma tête se perdait; jugez de mon délire,
Je crus que dans les miens ses yeux avaient su lire.
Vingt fois je crus les voir, plein d'un trouble enchanteur,
Se reposer sur moi, s'attendrir... Ah! docteur,
Quels regards! mon cœur bat quand je me les rappelle,
Et semble me quitter pour s'élancer près d'elle.
Ils égaraient mes sens; je cédais; mes efforts
Ne pouvaient dans mon sein contenir mes transports:
Vaincu, j'allais parler... jamais beauté plus fière
Ne vous fit d'un coup d'œil rentrer dans la poussière;
Jamais plus froid sourire à la cour n'a glacé
Sur les lèvres d'un sot un aveu commencé.
Je restais confondu, muet, tremblant de rage;
Mais en la détestant je l'aimais davantage.

POLICASTRO, à part.

A mes instructions je ne comprends plus rien.

Haut.

Cependant Béatrix...

ALPHONSE.

Pour former ce lien,
J'écoutai ma raison, ou plutôt ma colère:
Las d'être dédaigné je résolus de plaire,
D'inspirer cet amour dont j'étais consumé,
D'aimer qui que ce fût, mais au moins d'être aimé!
Je courus au-devant d'un plus doux esclavage;
La comtesse était belle et reçut mon hommage.
D'un affront tout récent la tête encore en feu,
Un jour de désespoir je lui fis mon aveu.
Le dirai-je, insensé! je crus que Son Altesse
D'un dépit mal caché ne serait pas maîtresse.
Erreur! il fallut plaire et je m'y condamnai.
Pour me rendre amoureux quel mal je me donnai!
Souvent plus on est morne et plus on intéresse:
Je touchai Béatrix: j'étais d'une tristesse...
Je m'effrayais déjà de mon bonheur prochain;

Mais je m'y résignais, quand un ordre soudain
En garnison, docteur, m'exile et nous sépare.

POLICASTRO.

Ah! c'était rigoureux.

ALPHONSE.

Comment! c'était barbare;
M'envoyer à Nola! sans doute pour rêver;
Car l'ordre de la cour m'enjoignait d'observer :
C'était l'emploi prescrit à mon corps de réserve;
Mais où l'on ne voit rien, que veut-on qu'on observe?
Je sentis quelle main brisait de si doux nœuds :
Ah! vous aviez le droit de mépriser mes feux,
Orgueilleuse beauté, mais quand ce cœur se donne,
Ne pouvant être à vous, doit-il n'être à personne?
Non : ma faiblesse au moins n'ira pas jusque-là.
J'y pensais, quand un soir je vis dans sa villa
Une veuve encor jeune, aimable et fort jolie,
La baronne d'Elma par son deuil embellie.
Respirant la vengeance, en amant révolté
Dans ce nouveau lieu je me précipitai;
Mais, soigneux de la fuir, je parais son visage
Des traits toujours présents dont j'adorais l'image.
Je prêtais à sa voix ces dangereux accents,
Que rêvait mon oreille, et lorsque sur mes sens
Cette erreur avait pris un souverain empire,
J'écrivais... Malheureux! à qui pensais-je écrire?
A ma verve amoureuse alors rien ne coûtait;
Mon inspiration jusqu'aux vers se montait :
Oui, j'ai jusqu'aux sonnets poussé la frénésie!
Quelle flamme éloquente et quelle poésie!
Allez, si du public un beau jour ils sont lus,
De Laure et de Pétrarque on ne parlera plus.
Mais chaque lettre, hélas! était pour la princesse.
Fureurs, transports, serments, tout... excepté l'adresse.
La baronne lisait : qui m'aurait résisté?
Je lui parlais d'hymen, j'allais être écouté;
Tout à coup Son Altesse à la cour me rappelle.

POLICASTRO.

Certes, votre colère était bien naturelle.

ALPHONSE.

Furieux, j'obéis; je pars, docteur, j'accours.
Quels siècles se traînaient dans ces instants si courts,
Où mes vœux empressés dévoraient la distance!
J'arrive : du néant je passe à l'existence;
Mais triste, mais ravi, plein de crainte et d'espoir,
Je vais, je viens, je brûle et tremble de la voir.
Ah! je vous le demande, est-on plus misérable?
Trouble toujours croissant, contrainte insupportable,
Mal d'autant plus cruel que j'aime à le souffrir,
Que je sens ma folie, et n'en veux pas guérir!

POLICASTRO.

On se moque de vous, et c'est du despotisme.

ALPHONSE.

Que d'intérêt pourtant dans un tel égoïsme!

POLICASTRO.

Pure coquetterie!

ALPHONSE.

Oui, j'en conviens, j'ai tort.

POLICASTRO.

Le célibat par ordre!

ALPHONSE.

Il est vrai, c'est trop fort!

POLICASTRO.

Bien.

ALPHONSE.

Je prends mon parti.

POLICASTRO.

C'est très-bien.

ALPHONSE.

Son Altesse
Saura que je prétends épouser la comtesse.

POLICASTRO.

Comment?

ALPHONSE.

Non, la baronne... Un scrupule que j'ai,
C'est qu'avec Béatrix je me suis engagé.
Voyez de quels chagrins une faute est suivie :
Peut-être je ferai le malheur de sa vie.

POLICASTRO.

Grande leçon, jeune homme! On plaît à force d'art;
Et le cœur qu'on séduit est constant... par hasard.

ALPHONSE.

Le sien, si vous saviez à quel excès il m'aime!

POLICASTRO.

Je le sais.

ALPHONSE.

N'est-ce pas? O ciel! c'est elle-même;
Je m'en vais.

POLICASTRO.

Non, restez.

ALPHONSE.

Ne lui parlez de rien.

POLICASTRO.

Mon Dieu! n'ayez pas peur.

ALPHONSE.

Le fâcheux entretien!

SCÈNE IV.

ALPHONSE, POLICASTRO, BÉATRIX.

BÉATRIX, à part.

Comme il paraît ému ! son désespoir me glace.

ALPHONSE, à part.

Elle est loin de prévoir le coup qui la menace.

Haut.

Après un an d'exil, madame, il est permis
D'éprouver quelque trouble auprès de ses amis.

BÉATRIX.

Comte, j'en puis juger par celui qui m'agite,
Et c'est presque en tremblant que l'on se félicite.

POLICASTRO.

Quel spectacle touchant, et que je suis heureux
Du plaisir qu'à vous voir vous goûtez tous les deux !

BÉATRIX.

Oui, quelque changement qu'un an d'absence amène...

ALPHONSE.

Bien qu'on semble moins tendre et qu'on écrive à peine...

BÉATRIX.

N'importe, il est bien doux.

ALPHONSE.

Sans doute, on est charmé
De voir ceux qu'on aimait...

BÉATRIX.

Et dont on fut aimé.

Au docteur.

Venez à mon secours.

ALPHONSE, au docteur.

Tirez-moi donc d'affaire,
Sans rien brusquer pourtant.

POLICASTRO, bas à Alphonse.

Allons, je vais le faire.

Haut.

Complimentez madame; à ses pieds un contrat
Fixe le plus galant de nos hommes d'État,
Sassane, et vous avez le charmant avantage
D'apprendre en arrivant son prochain mariage.

ALPHONSE.

Quoi! vous?... J'en suis ravi, madame, assurément.

A part.

Les femmes!

POLICASTRO, à Béatrix.

Il a droit au même compliment :
La baronne d'Elma vivait dans la tristesse,
Il va la consoler en la faisant comtesse.

BÉATRIX.

Ah! j'en suis... Tout le monde en doit être enchanté.

A part.

Et moi qui m'effrayais de sa fidélité !

POLICASTRO.

Vous ne dites plus rien?

ALPHONSE.

J'en aurais trop à dire.

BÉATRIX.

J'aurais trop à me plaindre.

POLICASTRO.

Alors il faut en rire.

BÉATRIX, à Alphonse en souriant.

Voulez-vous?

ALPHONSE, riant aussi.

Volontiers.

POLICASTRO, qui rit aux éclats.

Eh bien ! rions tous trois.
Sans se donner le mot, se guérir à la fois!
Voyez quel embarras pouvait être le vôtre,
Si l'un était resté plus fidèle que l'autre.
C'est un coup de fortune, et ceci vous fait voir
Combien l'on a souvent raison sans le savoir.

BÉATRIX, tendant la main à Alphonse.

Comte, je vous pardonne.

ALPHONSE.

O bonté sans égale!

POLICASTRO.

Mais chut ! voici la cour.

UN HUISSIER.

Son Altesse Royale!

SCÈNE V.

ALPHONSE, POLICASTRO, BÉATRIX, AURÉLIE, LE GRAND JUGE, LE DUC DE SORRENTE, le BARON D'ENNA, LE MARQUIS DE NOCERA, UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SALERNE, COURTISANS, DAMES D'HONNEUR, ETC.

Au moment où l'huissier annonce la princesse, elle sort de son appartement; les courtisans entrent par la galerie du fond.

AURÉLIE.

Bonjour, messieurs. Baron, j'ai fait valoir vos droits :

A un autre courtisan.

Le conseil pense à vous. Le duc va mieux, je crois:
Complimentez pour moi notre pauvre malade.

A un autre.

Comte, vous l'emportez, vous aurez l'ambassade.

Au membre de l'Académie.

Ah! notre Académie a fait un fort bon choix :
Le public comme vous a nommé cette fois.

Au duc de Sorrente.

Pour ce vieil officier j'ai lu votre demande :
Ses droits sont peu fondés, mais sa détresse est grande;
Il sera secouru.

LE DUC DE SORRENTE.

Que de bonté!

AURÉLIE.

Marquis,
Votre fête d'hier était d'un goût exquis :
Rien de mieux entendu que ce bal sous l'ombrage.
Tout m'a semblé charmant.

LE MARQUIS.

Pardonnez, si l'orage...

AURÉLIE.

Que voulez-vous? du temps on ne peut disposer.

LE MARQUIS.

Votre Altesse a daigné...

AURÉLIE.

J'ai daigné m'amuser.
Vous avez fait honneur à votre présidence;
Et combattu le luxe avec une éloquence,
Grand juge !...

LE GRAND JUGE.

Mon discours?...

AURÉLIE.

Admirable, accompli;
Au point qu'en parcourant vos jardins d'Éboli,
J'y rêvais.... Le beau lieu ! ces marbres, ces antiques,
Quels trésors! Vous avez des jardins magnifiques.

ALPHONSE, à part.

Pas un seul mot pour moi !

AURÉLIE.

Que dit-on à la cour,
Béatrix? contez-moi les nouvelles du jour.

BÉATRIX.

Des princes d'Amalfi la brillante héritière,
Si vaine de son rang, de son titre si fière :
Votre Altesse va rire; elle épouse, dit-on,
Un homme de néant : quelque mérite, un nom;
Mais on la blâme...

AURÉLIE.

En quoi? pour quels torts? Est-ce un crime
D'immoler son orgueil à l'amant qu'on estime?
Ce choix, que je connais, ne peut faire un ingrat;
Je l'approuve, et demain je signe le contrat.
Ayons de l'indulgence : honorer ce qu'on aime,
Comtesse, quelquefois c'est s'honorer soi-même.

BÉATRIX.

J'avais tort; tout est bien, vous approuvez leurs nœuds.

AURÉLIE, à Policastro.

Quel temps, docteur?

POLICASTRO, qui observe la princesse.

Madame, un temps...

AURÉLIE.

Un temps?

POLICASTRO.

Douteux.

AURÉLIE.

Mon Dieu! de mille soins j'ai la tête accablée...
Je voulais sur le golfe... Ah! je suis désolée!

POLICASTRO.

Un admirable temps pour respirer le frais :
Point de soleil, de pluie; un temps fait tout exprès.

AURÉLIE.

Je pourrais retarder le conseil de régence?

POLICASTRO, gravement.

Dussiez-vous m'accuser d'un peu trop d'exigence,
Il le faut.

BÉATRIX.

Oui, vraiment.

AURÉLIE.

Si vous le voulez tous,
J'y consens. Eh bien donc! messieurs, préparez-vous.

A Béatrix.

Il faudra ce matin chercher les barcarolles
Dont le docteur hier nous donna les paroles :
Ma guitare, comtesse, est si bien dans vos mains;
Vous me répéterez vos airs napolitains.
Allez, messieurs; la mer effraie un peu les femmes,
Je saurai gré pourtant à celles de vos dames
Qui, sur la foi des vents prêtes à tout oser,
Au naufrage avec moi voudront bien s'exposer.

Toute la cour sort le par fond.

ALPHONSE, à part.

Rien, rien! que de froideur! Ah! je suis au martyre.

AURÉLIE, à Alphonse avec sévérité.

Comte, j'aurai plus tard quelques mots à vous dire.

A Béatrix.

Venez, et vous, docteur, passons dans les jardins.

Tout le monde sort.

SCÈNE VI.

ALPHONSE.

Comme on me traite! ô ciel! que d'orgueil! quels dédains!
Mon cœur en a saigné; mais du moins cette injure
Est un remède amer qui guérit ma blessure.
Enfin je n'aime plus : ce serait lâcheté
Que d'adorer encor cette altière beauté.

Revenons à l'objet dont mon âme est éprise,
Au seul objet que j'aime : oui, vos nœuds, je les brise ;
Mais je vous le dirai, mais en quittant ce lieu
Ce sera ma vengeance et mon dernier adieu.
Adieu donc pour jamais, fière et froide Aurélie!
A de plus grands que soi vouloir plaire est folie :
N'aimons que nos égaux! pour qui pense autrement,
L'amitié n'est qu'un piége et l'amour un tourment.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, AURÉLIE.

AURÉLIE, à quelques personnes de sa suite.

Le départ dans une heure ; à mes ordres fidèles,
Faites au pied du môle attendre les nacelles.

A Béatrix.

Le docteur vous suivait en vous parlant tout bas ;
Que disait-il?

BÉATRIX.

Oh! rien.

AURÉLIE.

Ne le saurai-je pas?
Eh bien! il vous disait?...

BÉATRIX.

Un mot du comte Alphonse;
Il le plaint.

AURÉLIE, en prenant la guitare qu'elle cherche à accorder.

A cela quelle est votre réponse?

BÉATRIX.

Que je le plains aussi. N'est-il pas malheureux
D'avoir pu mériter cet accueil rigoureux?

AURÉLIE, lui donnant la guitare.

J'y renonce, tenez.

BÉATRIX.

Je suis bien moins habile;
Mais si madame veut, je puis...

AURÉLIE.

C'est inutile.
Malheureux, vous croyez?

BÉATRIX.

Ah! le comte?

AURÉLIE.

Et qui donc?

BÉATRIX.

Désespéré, madame, et digne de pardon.
Oui, quels que soient ses torts, je le crois excusable
Et je viens demander la grâce du coupable,
En toute humilité, voyez, à deux genoux...

AURÉLIE.

Enfantillage; allons, comtesse, levez-vous.
Il vous inspire donc un intérêt bien tendre?

BÉATRIX.

Lui? la seule amitié m'oblige à le défendre;
Et j'atteste à madame...

AURÉLIE.

Eh non! j'ai plaisanté.
Ouvrez ce portefeuille.

BÉATRIX.

A tant d'activité
On succombe.

AURÉLIE.

Est-ce fait?

BÉATRIX.

Je tiens la clef fatale;
Il s'ouvre en gémissant et l'ennui s'en exhale.
Ma main sonde le gouffre. O Dieu! que de placets
Qui d'un regard auguste attendent leur succès!
S'il faut répondre à tout pour gouverner l'empire,
On doit être tenté de répondre sans lire.

AURÉLIE.

On le fait quelquefois; mais je crois qu'on a tort.
Mes yeux sont fatigués: lisez-moi ce rapport;
J'écoute.

BÉATRIX.

Une dépêche! elle a plus d'une page...
Oh! madame! des vers! Est-ce que c'est l'usage?

AURÉLIE

Une dépêche en vers!

BÉATRIX.

Non pas, mais un sonnet
Oublié par hasard sous le premier feuillet;
Le lirai-je?

AURÉLIE.

Voyons.

BÉATRIX, lisant.

Vers composés à Nola, sur le tombeau d'Auguste.

« Modèle d'amitié pour un sujet perfide ;
» Sans pitié pour l'amour, ton cœur, qui pardonna
» Le crime avéré de Cinna,
» Punit les torts secrets d'Ovide. »

AURÉLIE.

Je veux voir l'écriture.

Elle lit.

» Amant d'une princesse, il trahit un devoir ;
» Une si douce erreur est-elle si coupable ;
» Sans y prétendre on est aimable,
» Et l'on aime sans le vouloir. »

BÉATRIX.

C'est bien vrai.

AURÉLIE.

« Loin, bien loin du beau ciel dont l'azur nous éclaire,
» Il meurt, mais il avait su plaire,
» Et l'amour dut le regretter :

» Sur ce froid monument, où mon exil m'enchaîne,
» Je consens à subir sa peine,
» Mais je voudrais la mériter. »

BÉATRIX.

Je connais... Voyons la signature.
Souffrez...

AURÉLIE, vivement, repliant le papier.

Laissons cela, nous ferons beaucoup mieux ;
Et je dois m'occuper d'objets plus sérieux.
Ne dessinez-vous pas?

BÉATRIX.

Oui, Pæstum; je commence...

Elle s'établit sur la table qui est de l'autre côté du théâtre et regarde son dessin.

Les trois temples debout dans un désert immense ;
La mer où le soleil darde ses derniers traits,
Et sous leurs grands chapeaux trois brigands calabrais.

AURÉLIE, signant un placet.

C'est juste, et j'y consens.

BÉATRIX, en dessinant.

Si j'étais Son Altesse,
Je rendrais un édit dont la teneur expresse
Serait que les brigands obtiendront plus d'égards...

AURÉLIE.

Vu?...

BÉATRIX.

Vu que leur costume est utile aux beaux-arts.

AURÉLIE.

De ce considérant j'admire la prudence,
Et je veux vous admettre au conseil de régence.

BÉATRIX.

Moi? la discussion n'en irait pas plus mal.

AURÉLIE.

Si l'on délibérait sur les apprêts d'un bal.

BÉATRIX.

J'ai fait de grands progrès, madame, en politique.

AURÉLIE.

Le comte de Sassane, il est vrai, vous l'explique.

BÉATRIX.

Son Altesse saurait...

AURÉLIE.

Tout, et vous conviendrez
Que les secrets d'État seraient aventurés.

BÉATRIX. Elle se lève et vient s'appuyer sur le dos du fauteuil de la princesse.

Pourquoi donc?

AURÉLIE.

Vous voyez qu'on devine les vôtres.

BÉATRIX.

On peut dire les siens et garder ceux des autres.

AURÉLIE.

Il faut garder les siens ; car en fait de secrets,
Une indiscrétion fait beaucoup d'indiscrets.

SCÈNE II.

BÉATRIX, AURÉLIE, UN HUISSIER DU PALAIS.

L'HUISSIER.

Le comte d'Avella demande une audience.

BÉATRIX.

Madame l'admettra sans doute en sa présence?

AURÉLIE, à l'huissier.

Vous allez l'introduire.

BÉATRIX.

Ah! j'espère...

AURÉLIE.

Écoutez :
Sur toute autre disgrâce appelez mes bontés.
On doit punir un tort comme on paie un service ;
La bonté dans les rois passe après la justice.
Allez.

BÉATRIX, à part.

Quel ton sévère! Il n'est pas bien en cour.

Elle sort.

SCÈNE III.

ALPHONSE, AURÉLIE.

ALPHONSE.

Votre Altesse...

AURÉLIE.

J'ai dû presser votre retour,

Comte; on se plaint de vous: je m'afflige et m'irrite
Qu'un homme dont mon père estimait le mérite,
D'un dévouement connu, d'un nom si respecté,
Ait donné quelque prise à la malignité.

ALPHONSE.

J'étais trop malheureux pour redouter l'envie;
Et c'est moi qu'on outrage: on veut noircir ma vie!
Moi, vous trahir! comment? de quoi m'accuse-t-on?

AURÉLIE.

Ce n'est pas tout à fait de haute trahison;
Je ne l'aurais pas cru; mais d'un défaut de zèle.

ALPHONSE.

Votre Altesse n'a pas de sujet plus fidèle,
Plus ardent, plus zélé.

AURÉLIE.

Je l'ai cru jusqu'ici,
Mais j'ai lieu de penser qu'il n'en est plus ainsi.
Ce dévouement vous lasse; un sentiment contraire,
Des devoirs qu'il impose est venu vous distraire.
Quels sont-ils? et pourquoi faut-il vous en parler?
Mais à qui les oublie on doit les rappeler.
Hâter les armements que le conseil prépare,
Surveiller les travaux de nos forts qu'on répare,
En établir les plans, exercer le soldat,
Placer des corps d'élite aux confins de l'État,
Tels étaient ces devoirs.

ALPHONSE.

Madame, je vous jure
Que je les ai remplis.

AURÉLIE.

Cependant on assure
Que votre cœur, troublé de soins moins importants,
Pour vous en occuper vous laissait peu de temps.

ALPHONSE.

De quels soins parle-t-on?

AURÉLIE.

Je ne veux rien connaître;
Des penchants de son âme on n'est pas toujours maître,
Et ce sont des secrets que j'aurais ignorés,
S'ils n'avaient compromis des intérêts sacrés.

ALPHONSE.

Permettez qu'à vos yeux ce cœur...

AURÉLIE, sévèrement.

Monsieur le comte,
C'est de vos travaux seuls qu'il faut me rendre compte.

Elle s'assied.

ALPHONSE.

J'obéis. Nos soldats, divisés en trois corps,
De Nola sur trois points protégent les abords.
Aux défilés des monts j'en ai placé l'élite...

AURÉLIE.

Ah! près d'une villa qu'une baronne habite.
Le régent de la guerre un jour me la nomma...
La baronne... aidez-moi.

ALPHONSE.

La baronne d'Elma.

AURÉLIE.

D'Elma! c'est cela même.

ALPHONSE.

Il ajoutait peut-être
Qu'auprès d'elle assidu...

AURÉLIE.

C'est ce qui devait être.

ALPHONSE.

Madame!...

AURÉLIE.

Nos soldats, comme vous le disiez?...

ALPHONSE.

Ont réparé les forts qui m'étaient confiés;
Et de Saint-Angelo l'antique citadelle
Par un nouveau rempart...

AURÉLIE.

Cette baronne... est belle?

ALPHONSE.

Elle a quelque beauté. Convenait-on du moins,
Madame, en m'accusant de lui rendre des soins,
Que jamais...

AURÉLIE.

Nos soldats?

ALPHONSE.

J'eus l'honneur de vous dire
Qu'à mon poste fidèle...

AURÉLIE.

Oui; mais écrire, écrire,
Toujours peindre un amour qu'on ne peut renfermer,
Ou voir l'objet qu'au reste on est libre d'aimer,
Le mal n'est pas moins grand: chaque heure ainsi remplie
Est un larcin qu'on fait au devoir qu'on oublie.

ALPHONSE.

Soigneux de diriger les travaux pas à pas...

AURÉLIE.

Mais il est des travaux dont vous ne parlez pas;
A vos lauriers, dit-on (la gloire est indiscrète),
Vous ajoutez encor les palmes du poëte?

ALPHONSE.

Pardonnez...

AURÉLIE.

C'est donc vrai? le prodige est réel?
Quoi! poëte et guerrier, c'est être universel.
Je doute cependant que cette renommée

Puisse augmenter pour vous le respect de l'armée ;
Mais qu'on se perde ou non dans tous les bons esprits,
L'amour d'une baronne est d'un bien autre prix,
Quand d'ailleurs sur vos vers, qu'elle-même publie,
On la juge en tous lieux une femme accomplie.

ALPHONSE.

On a tort.

AURÉLIE.

Et pourquoi?

ALPHONSE.

Des souvenirs plus chers
Pour une autre, madame, avaient dicté ces vers.

AURÉLIE.

Une autre! ah! Béatrix; elle est vraiment aimable :
Mon père à votre hymen ne fut pas favorable;
Vous l'aimiez : dans le temps je sais qu'on en parla :
C'est elle que vos vers célébraient à Nola?

ALPHONSE, vivement.

Non, madame, c'était...

AURÉLIE, avec fierté.

Qui donc?

ALPHONSE, avec embarras.

En poésie,
On prend un personnage..., un nom de fantaisie.
On embellit alors cet objet idéal,
D'un charme si puissant qu'il nous devient fatal.
Le poëte en aimant croit aimer son ouvrage :
Mais non, trompé lui-même, il a tracé l'image
Que de son triste cœur le temps n'a pu bannir,
Et sa création n'était qu'un souvenir.

AURÉLIE.

Un souvenir! vraiment? si l'image est fidèle,
D'une beauté si rare où trouver le modèle?

ALPHONSE.

Sur le trône sans doute.

AURÉLIE.

Alors quel souverain
Peut se croire assez grand pour prétendre à sa main?

ALPHONSE.

Les rois, oui, les rois seuls ont le droit d'y prétendre;
Mais l'admirer du moins quand on a pu l'entendre,
Ne l'oublier jamais quand on a pu la voir,
Ah! c'est le droit de tous, et c'est presqu'un devoir.
Ce culte de respect et de reconnaissance,
Que l'on rend aux vertus bien plus qu'à la naissance,
Un peuple vous le doit; mais s'il est des sujets
Admis par Votre Altesse à jouir de plus près
Du charme qui s'attache à sa présence auguste,
Leur respect plus ardent n'en devient que plus juste.
Un an, tel fut mon sort; funeste souvenir!
De quels objets depuis il vint m'entretenir!
Lui seul il m'égarait; il causa ma folie.
N'est-on pas malgré soi poëte en Italie?
Lui seul, il me rendait ces jardins, ce séjour,
Ce tumulte enivrant des fêtes de la cour :
Ces bals où la grandeur noblement familière
Semblait pour régner mieux s'oublier la première;
Le spectacle touchant des pleurs qu'elle essuyait,
Ce golfe où, sur les flots, lorsque le jour fuyait,
Votre Altesse chantait les airs de sa patrie,
Où les accents plus doux de sa voix attendrie,
Dans ce calme du soir, ce silence des vents,
Au milieu des parfums dont s'enivraient nos sens...

AURÉLIE, émue.

La saison fut charmante ; oui, je me le rappelle.

ALPHONSE.

Et l'on accuserait la froideur de mon zèle
Quand un seul souvenir remplissait mes esprits!
Qu'on en blâme l'excès, on le peut, j'y souscris;
Qu'on en fasse à vos yeux un crime impardonnable;
Mais si du dévouement l'excès même est coupable,
Jamais devant son juge avec moins de remords
Sujet plus criminel n'a reconnu ses torts.

AURÉLIE.

Eh bien donc!... ces remparts... oui, cette forteresse...
Vous disiez?

ALPHONSE.

J'eus l'honneur de dire à Votre Altesse,
Qu'avant de me résoudre à former un lien
Où tout est convenance, où le cœur n'est pour rien...

AURÉLIE.

Vous me disiez cela?

ALPHONSE.

Souffrez que je le dise;
Il faut qu'à m'engager votre aveu m'autorise.

AURÉLIE.

Comte, vous l'obtiendrez.

ALPHONSE.

Mais...

AURÉLIE.

Je crois entre nous
Que l'État, la noblesse, attendaient mieux de vous.
Votre pays sur vous peut avoir d'autres vues.

ALPHONSE.

Oh! ce sont des raisons que je n'ai pas prévues.
Plutôt que de blesser de si chers intérêts,
Je puis à cet hymen renoncer sans regrets.

AURÉLIE.

On doit à son pays son temps et ses services;
Mais il n'exige pas de pareils sacrifices.

ALPHONSE, avec chaleur.

Madame, à son pays on doit tout immoler!
Non; je n'immole rien : pourquoi vous le céler ?
Hélas! il faut aimer pour faire un sacrifice;
Mais plus fier, plus heureux, quel qu'en fût le supplice,
Je l'offrirais encore au devoir tout-puissant
Qui dispose à son gré de mon cœur, de mon sang,
A vos nobles aïeux, à votre auguste père,
A vous surtout, madame, à vous que je révère,
A vous qu'avec transport je...

AURÉLIE, se levant.

Vous aimez vos rois :
Cet amour m'est connu; j'y compte et je vous crois.
Dans de tels sentiments persévérez sans cesse ;
Je vois qu'on m'a trompée et j'en gémis.

ALPHONSE.

Princesse!

AURÉLIE.

Tout juger de trop bas ou tout voir de trop haut,
Des sujets et des rois c'est là le grand défaut :
Grâce aux détails nombreux, aux nouvelles lumières,
Que j'ai reçus de vous sur l'état des frontières,
Je juge vos travaux, je conçois mieux vos plans,
Et rends justice entière à vos soins vigilants.
Restez auprès de moi, la cour vous est si chère!
C'est un défaut pourtant dans un homme de guerre :
Je l'excuse. Adieu, comte... Ah! j'avais oublié,
Il faudra des régents cultiver l'amitié.
Que votre oncle vous voie et qu'il vous félicite...
A notre promenade aussi je vous invite,
Si ce délassement a pour vous quelque attrait :
Mais n'y venez qu'autant que cela vous plairait.
En serez-vous?

ALPHONSE.

Madame!

AURÉLIE.

Adieu donc.

SCÈNE IV.

ALPHONSE.

C'est un ange.
De fierté, de douceur, adorable mélange!
Que son regard royal a de charme et d'éclat!
Et puis quelle aptitude aux affaires d'État!
Discuter sur un fait purement militaire!
Cet esprit, à lui seul, vaut tout un ministère.
C'est par amour du bien que j'en suis amoureux;
Sous son gouvernement que nous serons heureux!...
Je bravais son pouvoir; je voulais m'y soustraire,
Tenir à mes projets : j'ai fait tout le contraire.
J'ai tort, mille fois tort, ma raison me le dit;
Mais quoi! mon traître cœur tout bas s'en applaudit,
S'humilie avec joie, et, vaincu par ses charmes,
Trouve un plaisir d'esclave à lui rendre les armes.
C'en est fait!

SCÈNE V.

LE DUC D'ALBANO, ALPHONSE.

UN HUISSIER, annonçant.

Sa Grandeur, le régent du trésor!

ALPHONSE.

Mon oncle! Un plan nouveau le préoccupe encor :
Il paraît tourmenté d'un calcul de finance.

ALBANO, sans voir Alphonse.

Je ne pourrai jamais établir la balance :
C'est toujours mon écueil; les emprunts sont charmants,
Hormis les intérêts et les remboursements.
Pour assainir Pæstum c'est ma ressource unique;
Mais quel projet! projet d'utilité publique,
Projet dont le pays se trouvera très-bien!...

ALPHONSE.

Et puis vous aurez là, mon oncle, un fort beau bien.

ALBANO.

Qui! vous ici, monsieur?

ALPHONSE.

Moi-même.

ALBANO.

Eh! mais, de grâce,
Par quel ordre?

ALPHONSE.

D'abord que mon oncle m'embrasse.

ALBANO.

Répondez, s'il vous plaît.

ALPHONSE.

A quoi bon ce courroux?
Par l'ordre des régents : eh quoi! l'ignoriez-vous?

ALBANO.

Monsieur, quand on gouverne, on sait tout : mais ma tête
Roulait un grand dessein qu'au passage on arrête.
Me prendre à l'improviste, et venir se heurter
Contre un calcul naissant que j'allais enfanter!

ALPHONSE.

Je reconnais mes torts.

ALBANO.

C'est trop heureux. J'augure

Que vous faites en cour une triste figure.
On vous a mal reçu?

ALPHONSE.

Moi! mon oncle; un accueil
Qui d'un régent lui-même eût satisfait l'orgueil!
Une grâce achevée! une bonté touchante!...

ALBANO, avec tendresse.

Ah! cher comte, tant mieux: votre bonheur m'enchante.

ALPHONSE.

Des éloges sans nombre! et je dois ajouter
Qu'on invite mon oncle à me féliciter.

ALBANO, lui serrant la main.

Du meilleur de mon cœur, ce cher neveu! Mon frère
M'engagea si souvent à te servir de père!...

ALPHONSE.

Et vous m'en servirez; car, ma foi! c'est urgent:
Dieu! qu'on est orphelin quand on n'a pas d'argent!

ALBANO.

Quoi? des fonds de l'État crois-tu que je dispose?

ALPHONSE.

Non: mais, à votre aspect (vous comprendrez la chose),
Les vapeurs du trésor me montant au cerveau,
J'inventais en finance un procédé nouveau.

ALBANO.

Toi!

ALPHONSE.

Je suis sans fortune, et créais sur la vôtre
Un système d'emprunt...

ALBANO.

Qui me plaît moins qu'un autre.

ALPHONSE.

Qui vous plaira, mon oncle; et c'est avec raison
Que j'ai compté sur vous pour monter ma maison.

ALBANO.

Par intérêt public, restez célibataire,
Vous avez des neveux qui vous sortent de terre;
Et pour peu qu'un seul jour on ait administré,
On connaît ses cousins au trentième degré.

ALPHONSE.

Un de vos trois palais me serait très-commode;
Veuillez me le céder.

ALBANO.

Ce n'est pas ma méthode;
Dans celui du sénat tu seras grandement.

ALPHONSE.

Mais ce palais, mon oncle, est au gouvernement.

ALBANO.

Et le gouvernement, c'est moi: donc, mon système
Est qu'un gouvernement loge un neveu qu'il aime.

ALPHONSE.

Pour vivre avec mon nom il faut des revenus,
Et les miens jusqu'ici ne me sont pas connus.

ALBANO.

Je me mettrai pour toi l'esprit à la torture;
Je te promets...

ALPHONSE.

Vos fonds?

ALBANO.

Non: quelque sinécure.

ALPHONSE.

A moi?

ALBANO.

Comme ton rang m'oblige au décorum,
Je veux en ta faveur créer un muséum,
Une direction d'antiquités étrusques,
De médailles.

ALPHONSE.

Pour moi?

ALBANO.

Sans raison tu t'offusques:
Te voilà directeur, ou bien conservateur
D'un établissement dont je suis fondateur.

ALPHONSE.

Cherchez pour cet emploi quelque brave antiquaire.

ALBANO.

J'en connais: j'aurai soin qu'un bibliothécaire,
Qui ne conserve rien, pour une indemnité
Gagne le traitement qui te sera compté.

ALPHONSE.

Par le gouvernement?

ALBANO.

Va donc au fond des choses:
C'est une abstraction, mon cher, que tu m'opposes,
Et ton oncle lui seul paiera ce traitement,
Mais sur ses revenus comme gouvernement.
Veux-tu qu'en publiciste avec toi je m'explique?
C'est de l'économie...

ALPHONSE.

Allons donc!

ALBANO.

Politique.

ALPHONSE.

Eh bien! ce que par là vous me prouvez le plus,
C'est que l'abus des mots mène à beaucoup d'abus.
Pour moi, quand de mes fonds l'état n'est pas prospère,
J'ai recours sans scrupule à mon oncle, à mon père;
Mais être à charge à tous, et, fort de votre appui,
Prélever un impôt sur le travail d'autrui!

Non : je renonce au faste et sens que la noblesse
Tient à la dignité bien plus qu'à la richesse.

ALBANO.

Ah! vous me refusez : soit.

UN HUISSIER.

Leurs Grandeurs!

ALBANO.

Allez :
Mes collègues et moi nous voici rassemblés;
Laissez-moi recueillir mes sens et ma mémoire,
Pour vaquer aux travaux d'un conseil provisoire.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS DE POLLA, LE COMTE DE SASSANE, LE DUC D'ALBANO, TROIS HUISSIERS *avec des portefeuilles.*

ALBANO.

Messieurs, je méditais quelque chose de grand;
Je vous en ferai part.

POLLA.

Tenez; moi, je suis franc :
Sassane, et vous, cher duc, pardon si je vous blesse,
Mais vous travaillez trop, vous travaillez sans cesse;
Vous vous sacrifiez.

SASSANE, au duc d'Albano.

Pour vous c'est dangereux;
Un esprit créateur est un don malheureux.

ALBANO.

Je m'immole, c'est vrai; mais j'ai droit de le dire,
Votre exemple m'y force.

SASSANE, lui serrant la main.

Union que j'admire!

POLLA.

Sans jamais se fâcher c'est un rare bonheur
Que de se dire ainsi ce qu'on a sur le cœur.

SASSANE. Il fait signe aux huissiers de se retirer.

Asseyons-nous, messieurs. La circonstance est telle
Que sur l'État, le trône, ainsi que la tutelle,
Dont les trois intérêts semblent se compliquer,
J'ai des réflexions à vous communiquer.
Par nos grands aperçus, notre sagesse active,
Nous sommes du pouvoir l'âme administrative;

Montrant Polla.

Soit qu'un esprit sans borne en sa capacité
Combatte sur la carte ou prépare un traité;

Se tournant vers Albano.

Soit que, par des impôts, un soin prudent tempère
L'essor commercial devenu trop prospère,
Soit qu'une politique ignorée au dehors,
Ébranle l'Italie en cachant ses ressorts.
Mais ce pouvoir, messieurs, que chacun nous envie,
Et dont le poids peut-être abrége notre vie,
Si d'un commun accord nous l'avons demandé,
Si nous l'avons reçu, si nous l'avons gardé,
Si, par un dévouement qui tous trois nous honore,
Nous sentons le besoin de le garder encore;
Pourquoi? dans quel motif et pour quel résultat?
Le plus noble de tous, l'intérêt de l'État.
Nous gouvernons donc bien?

ALBANO.

La question m'étonne.

SASSANE.

Et pour nous remplacer nous ne voyons personne.
En esprits du même ordre, il faut en convenir,
Le présent est stérile, ainsi que l'avenir.

ALBANO.

J'avouerai qu'au pouvoir je ne resterais guère,
Si le marquis cessait d'administrer la guerre.

POLLA.

Et les finances donc, morbleu! j'ose assurer
Que personne après vous ne pourra s'en tirer.

ALBANO.

Je m'en flatte.

SASSANE.

Pour moi, ma grandeur me fatigue;
Que le siècle en talents n'est-il donc plus prodigue!
Sûr d'être remplacé, libre de soins...

ALBANO.

Erreur!
Vous retirer! qui? vous!

POLLA.

Ma foi! j'entre en fureur.
Égoïsme tout pur qu'une telle manie,
Et ce n'est pas pour soi que l'on a du génie.

SASSANE.

Ce dégoût des honneurs par moi manifesté
Vous semble pour l'empire une calamité :
Je le combattrai donc; mais si je dois conclure
Que la chose publique irait à l'aventure,
Que tout serait abus, confusion, chaos,
Pour peu qu'un seul de nous rentrât dans le repos,
Veuve de tous les trois, que devient la patrie?

ALBANO.

Et pourquoi donc prévoir ce malheur, je vous prie?
Mon cher collègue, au fait!

POLLA.

C'est vrai, plus de détours;
J'ai puisé dans les camps l'horreur des longs discours,

Et si je vous en veux, si vous êtes coupable,
C'est que vous me rendez l'éloquence agréable.

SASSANE.

Ce malheur est prochain : à sa majorité,
La princesse de droit reprend l'autorité,
Règne, et sur les débris d'un pouvoir qu'elle brise
Place un prince inconnu de Toscane, de Pise,
De Ferrare ou de Lucque ; enfin je vous apprends
Que le duc de Modène est déjà sur les rangs.

ALBANO.

Gagnons l'ambassadeur !

POLLA.

Mais, pour Dieu ! point de guerre !

SASSANE.

Le fer qui tranche tout n'est qu'un moyen vulgaire :
Alexandre le Grand me plaît sous un rapport ;
Mais comme diplomate il se fait bien du tort.
Ne tranchons pas le nœud : qu'une manœuvre habile
Le forme à notre gré pour nous le rendre utile.
La princesse, messieurs, nous estime tous trois,
Nous aime : unissons-nous pour diriger son choix,
Non sur un étranger qui, fier du diadème,
Se mettrait dans l'esprit de gouverner lui-même :
Il faudrait dans sa cour choisir un souverain ;
Un roi digne de l'être, un roi de notre main,
Noble comme... nous trois.

POLLA.

D'accord.

ALBANO.

C'est sans réplique.
Grand administrateur...

SASSANE.

Ou profond politique.

POLLA.

Ou capitaine habile.

SASSANE.

Et qui nous conservât ;
Car avant tout, messieurs, l'intérêt de l'État !

POLLA.

Eh bien ! je vais au fait : à quoi bon le mystère ?
Il est temps de parler en loyal militaire.
Je vois qu'aucun de nous ne veut penser à lui :
Pourquoi ? Qu'un de nous règne, et son royal appui
Préserve ses rivaux d'une double disgrâce ;
Vous restez, nous restons, et tout reste à sa place.

SASSANE.

Alors cherchons à plaire ; et pour moi je promets
Qu'au choix de Son Altesse en tout je me soumets.

ALBANO.

Faisons-nous par nos soins des droits à la couronne,
Sans nous nuire entre nous, et sans nuire à personne.

POLLA.

M'en préserve le ciel ! Pourtant, sans intriguer,
Tous trois contre Modène il faudra nous liguer.

SASSANE.

La vérité suffit en pareille matière,
Et je veux au conseil la dire tout entière.
Appuyez-moi.

ALBANO.

C'est bien.

SASSANE, à Albano.

Mais votre cher neveu
Est un témoin gênant.

POLLA.

Je l'embarque, morbleu !
Je veux humilier la puissance ottomane ;
Et voici quatre mois que la flotte est en panne.
Qu'elle parte : au conseil appuyez mon projet.

SASSANE.

Vous y pouvez compter.

ALBANO.

Moi, sur un autre objet,
J'y réclame à mon tour votre utile assistance.

SASSANE.

Ils se lèvent.

Vous l'aurez. Ainsi donc tout est réglé d'avance.

POLLA.

Arrêtez : nous savons ce que vaut un serment.
Jurons donc d'accomplir ce saint engagement,
En conservant chacun dans ses prérogatives,
Titres, pouvoirs, emplois, dignités respectives.

ALBANO.

Et traitements, messieurs !

SASSANE.

En un mot, jurons tous
De forcer nos neveux à redire après nous
Que trois rivaux d'amour...

POLLA.

De gloire...

ALBANO.

De fortune...

SASSANE.

En disputant le trône ont fait cause commune,
Pour se le partager, sans regret, sans débat,
Et dans un but sacré :

TOUS TROIS, étendant la main pour jurer.

L'intérêt de l'État.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SASSANE.

Rompre avec la comtesse est un mal nécessaire.
Jeune, on croit qu'en amour le grand art est de plaire;
Plus tard on s'aperçoit que rompre sans éclat,
Par calcul ou fatigue, est le point délicat.
Tromper un vieux ministre, amener par la ruse
Un ennemi vainqueur à la paix qu'il refuse,
Demande moins de soins qu'il n'en faut pour traiter
Avec l'orgueil déçu d'un cœur qu'on veut quitter.
J'y parviendrai pourtant, j'en ai quelque habitude;
Tandis qu'à plaire ailleurs je mettrai mon étude.
Mes rivaux, bonnes gens, que je redoute peu,
Mais qu'il faut ménager pour avoir leur aveu!
Roi, je verrai par suite... Oui, dans notre sagesse,
Nous verrons à quel point nous lie une promesse,
Et si ce grand mobile, à qui tout doit céder,
L'intérêt de l'État permet de les garder.
Mais voici la comtesse; au risque d'un orage,
Je veux entre elle et moi mettre un léger nuage.

SCÈNE II.

BÉATRIX, SASSANE.

BÉATRIX.

Ah! quel événement!

SASSANE.

Qu'avez-vous?

BÉATRIX.

Je promets
Que j'ai fait à la mer mes adieux pour jamais.

SASSANE.

Parlez.

BÉATRIX.

Un ouragan, des vagues, le tonnerre!
La belle horreur à voir, quand on la voit de terre!

SASSANE.

Comptez-moi vos malheurs.

BÉATRIX.

Dans ce commun danger,
Un tiers de la régence a failli naufrager.
Car pour narguer les vents, le tonnerre et Neptune,
Notre barque portait César et sa fortune:
Plus galant que jamais, le marquis de Polla,
Le gouvernail en main, avec nous s'enrôla.
Son titre d'amiral et son air d'importance
Me rassuraient d'abord sur ma faible existence.
Je chantais... comme on chante alors qu'on tremble un [peu.
Soudain la mer s'élève et le ciel est en feu.
Le marquis, l'air troublé, riait de mon martyre,
Mais de ce rire éteint qui ne vous fait pas rire,
Quand un grand flot survint, qui de front nous choqua;
Notre amiral pâlit, et la voix me manqua.
La barque est en suspens, l'air siffle, le mât crie.
Alphonse au gouvernail se jette avec furie,
Repousse le régent qui, sans voix, sans coup d'œil,
Effaré, nous menait tout droit sur un écueil,
Et, si ce bras sauveur n'eût changé la manœuvre,
Dans les flots avec nous achevait son chef-d'œuvre.
A qui donc se fier, alors qu'un amiral
N'entend pas la marine et gouverne aussi mal?

SASSANE.

Et Son Altesse?

BÉATRIX.

Oh! rien; une toilette à faire.
Ce soin, que le voyage a rendu nécessaire,
Dans sa maison du golfe, ici près, la retient.
Mais qu'avait le marquis? comprend-on d'où lui vient
Cette galanterie à nos jours si fatale?

SASSANE, à part.

Le sot! il eût noyé Son Altesse Royale,
Pour lui faire sa cour!

BÉATRIX.

J'en ris dans ce moment;
Mais à vous, loin du port, je pensais tristement:

Oui, comte, à chaque flot dont j'étais menacée,
Votre désespoir seul occupait ma pensée.
Il ne me verra plus! qu'il va me regretter!
Disais-je, et que de pleurs ce jour va lui coûter!...
M'auriez-vous survécu, Sassane?

SASSANE.

Moi! comtesse!
O Dieu!...

BÉATRIX.

Non? Quoi! vraiment? Voilà de la tendresse!
Et l'on dit qu'à la cour on ne sait pas aimer!...
Que sur vos sentiments j'eus tort de m'alarmer!

SASSANE, d'un air piqué.

Un tel aveu me blesse et jusqu'au fond de l'âme.

BÉATRIX.

Mais je n'en doute plus.

SASSANE.

Pourquoi donc pas, madame?
Certes, vous le pouvez.

BÉATRIX.

Ce courroux est charmant;
Et pour me rassurer il vaut mieux qu'un serment.

SASSANE, à part.

Elle a paré le coup.

BÉATRIX.

Dieu! que je suis ravie!
Quand on a cru la perdre, on aime tant la vie!

SASSANE.

Et la vôtre est si douce! A l'abri des chagrins
Tous vos jours sont à vous; ils sont purs et sereins.
Les miens... O vain éclat! faux biens! grandeurs fragiles!
Les miens sont condamnés au malheur d'être utiles,
Du souffle de l'envie agités dans leur cours,
En proie aux soins amers, aux tourmentes des cours.
Quels destins! ah! comtesse! et ce cœur sans courage
Veut vous associer à leur triste esclavage;
Et je crois rendre heureuse, et je prétends chérir
Celle à qui, pour présent, ma main vient les offrir...
Ah! puissé-je employer la force qui me reste
A détourner de vous cet avenir funeste,
A vaincre le désir dont je suis combattu!
Je le veux, je le dois, j'en aurai la vertu!

BÉATRIX.

Ce combat généreux m'attendrit jusqu'aux larmes,
Et jamais votre amour n'eut pour moi tant de charmes!

SASSANE, à part.

Comment donc la fâcher?

BÉATRIX.

Je sens mieux, près de vous,
Ce qu'au fort du danger le comte osa pour nous.

SASSANE.

A part. Haut.

Ah! voilà le moyen!... Même avant ce service,
On sait qu'en l'admirant vous lui rendiez justice.

BÉATRIX.

Comment!

SASSANE.

Il est trop vrai; je l'avais soupçonné;
Et de votre froideur je m'étais étonné.
Non, depuis quelque temps vous n'êtes plus la même.

BÉATRIX.

Moi!

SASSANE, vivement.

Ne m'expliquez point cette réserve extrême;
Je la comprends, j'eus tort, et c'est trop présumer
Que de prétendre au cœur qu'un autre a su charmer.
Je ne m'arrête pas au vain motif qu'on donne
A ce retour soudain qui n'abuse personne.
On sait qui s'employa pour le solliciter;
Il revient, il vous sauve, il devait l'emporter.
Il l'emporte en effet: pourquoi vous en défendre?
Vous me faites justice et je dois me la rendre.

BÉATRIX.

Vous, jaloux! se peut-il? vous m'aimez à ce point!

SASSANE, à part.

Rien ne me réussit: mais ne faiblissons point.

Haut.

Jaloux! oui je le suis; je l'étais!... Sans se plaindre
On s'obstine à douter, on souffre à se contraindre.
Le soupçon qu'on veut fuir vous ronge à tous moments;
On se brise le cœur pour cacher ses tourments;
Mais on se lasse enfin d'un si cruel mystère!

BÉATRIX.

Non, jamais comme vous on n'aima sur la terre!
Quel bonheur!

SASSANE, à part.

C'est vraiment de la fatalité;

Haut avec violence.

Mais je la fâcherai. Je ne suis pas quitté:
Je brise le premier des nœuds dont on se joue;
Je romps tous mes serments et je les désavoue:
Mais vous l'avez voulu; mais j'ai trop supporté
Tant de coquetterie et de légèreté!
Qu'un autre soit aimé, j'y consens; que m'importe?
Perfide!... mais pardon, je sens que je m'emporte,
Que ce reproche est dur, que j'ai pu prononcer
Quelques mots trop amers pour ne vous pas blesser;
Que ce honteux oubli de toute bienséance
Vient d'attirer sur moi votre juste vengeance,
Que votre dignité vous en fait un devoir,
Et qu'après ce transport je ne dois plus vous voir.

BÉATRIX.

C'est l'amour à son comble! il me touche, il me flatte;
Et si je résistais, je serais trop ingrate.
Je dois par notre hymen couronner cet amour,
Je cède, et c'est à vous d'en fixer l'heureux jour.

SASSANE.

A part. Froidement.

Impossible!... Je sors : je cherchais la princesse...

BÉATRIX, gaiement.

Et pas moi, n'est-ce pas?

SASSANE.

Dites à Son Altesse,
Si vous le trouvez bon...

BÉATRIX.

Que vous êtes jaloux,
Et que pour vous guérir il faut m'unir à vous!

SASSANE.

Pas un mot de cela, comtesse, je vous prie!

BÉATRIX.

On rirait... Bien vous prend de m'avoir attendrie.
Je dirai : Sa Grandeur, madame, a tout quitté
Pour s'informer ici d'une auguste santé.
C'est bien?

SASSANE.

Je vous rends grâce; on ne peut pas mieux dire.

A part.

Pour rompre, quand on plaît, le meilleur est d'écrire.

SCÈNE III.

BÉATRIX.

C'est qu'il est très-jaloux!... Avec un peu de soin,
Si l'on était coquette, on le mènerait loin;
On ne l'est pas; oh! non! Et pourtant quelle gloire,
Traîner une Excellence à son char de victoire!
S'amuser des tourments d'un ministre amoureux,
C'est venger son pays... Non, vous serez heureux,
Monseigneur, on vous plaint, on pardonne au coupable.
Ah! tant que nous l'aimons, qu'un jaloux est aimable!

SCÈNE IV.

POLICASTRO, AURÉLIE, BÉATRIX.

AURÉLIE, au docteur qui la conduit.

Quoi! tous les trois, docteur, et vous me l'assurez?

POLICASTRO.

J'ai su ce grand complot d'un des trois conjurés.

BÉATRIX, courant au-devant de la princesse.

On conspire, madame?

AURÉLIE.

Ah! vous voilà, peureuse!

POLICASTRO, arrêtant la princesse qui fait quelques pas vers Béatrix.

Toute commotion pourrait être fâcheuse;
Doucement!... Quel effroi tout à coup j'éprouvai,
Madame, quand chez moi le comte est arrivé,
Me pressant de partir, éperdu, hors d'haleine,
Tremblant pour Votre Altesse, et pâle... il faisait peine,
Dans un état...

AURÉLIE, vivement.

Il souffre et vous l'avez quitté!
Mais courez donc!...

POLICASTRO.

Il est en parfaite santé.

AURÉLIE.

Le singulier effet d'une terreur profonde!
Quand on a craint pour soi, l'on craint pour tout le [monde.
N'est-ce pas Béatrix, on est faible?

BÉATRIX.

Oui, vraiment.

Au docteur en riant.

Mais puisque la pâleur est un signe alarmant,
Comment va le marquis?

AURÉLIE.

Votre gaieté m'étonne.
A quelque chose au moins je veux qu'elle soit bonne;
Allez et montrez-vous : que cet air satisfait
Répare un peu le mal que vos récits ont fait.
Consolez nos sujets, et dans la galerie
Rassurez cette foule inquiète, attendrie.
Leur visage, où j'ai lu l'événement du jour,
Est encor tout défait et presque en deuil de cour.

BÉATRIX.

J'y vais.

AURÉLIE, à Béatrix qui reste.

Eh bien!

BÉATRIX.

Madame a quelque chose à dire?

AURÉLIE.

Oui.

BÉATRIX.

Des secrets d'État?

AURÉLIE, avec douceur.

Laissez-nous.

SCÈNE V.

POLICASTRO, AURÉLIE.

AURÉLIE.

Je respire!

Être seule, être heureuse, et n'agir qu'à son goût,
Ces trois point exceptés, quand on règne on peut tout.

POLICASTRO.

Royale liberté!

AURÉLIE.

Nous sommes tête à tête :
Parlons des prétendants dont j'ai fait la conquête.
De qui le savez-vous?

POLICASTRO.

D'un loyal chevalier;
Aux usages des cours trop franc pour se plier,
Le marquis se repose en mes faibles lumières.
Se défiant un peu de ses grâces guerrières,
Sur mon appui, madame, il fonde quelque espoir;
Car à votre docteur il suppose un pouvoir,
Que ce docteur n'a pas.

AURÉLIE.

Allons! c'est modestie :
Vous savez le contraire, et je suis avertie
Qu'on dit chez bien des gens que vous me gouvernez.

POLICASTRO.

Qui? moi! bonté du ciel!

AURÉLIE.

Vous vous en étonnez?
Au fond, c'est un peu vrai. Parlez.

POLICASTRO.

Je vous révèle
Cette insurrection d'une espèce nouvelle,
Qui n'irait à rien moins qu'à faire un souverain,
Même trois, si l'un d'eux obtenait votre main.
Car chacun sacrifie une courte régence
A l'espoir plus réel d'en garder la puissance.

AURÉLIE à part.

Dieu! que l'occasion serait belle à saisir!
Libre... mais quel moyen?... Mon cœur bat de plaisir.

POLICASTRO.

Votre Altesse sourit du projet d'alliance?

AURÉLIE, de même.

Je peux... oui, c'est cela!

POLICASTRO.

J'imaginais d'avance
Que le triple serment et l'hymen concerté
Feraient sur votre front naître l'hilarité.
Jamais hommes d'État, si le complot circule,
Ne seront affublés d'un plus beau ridicule.
Aussi le comte Alphonse, avec qui j'ai causé...

AURÉLIE.

Le comte!

POLICASTRO.

Ainsi que vous il s'en est amusé,
Et m'a dit : si jamais votre noble maîtresse
D'un sujet, cher docteur, couronne la tendresse,
Je ne présume pas que, pour faire un heureux,
Un tel excès d'honneur tombe sur un d'entre eux.

AURÉLIE.

Le comte a dit cela! Ma surprise est extrême;
Il connaît mieux alors mes projets que moi-même.

A part.

Pas un, pas même lui ne saura mon secret.

Au docteur, à voix basse.

Policastro!

POLICASTRO.

Madame?

AURÉLIE.

Il faut être discret.

POLICASTRO.

De ce devoir sacré je fus toujours esclave.

AURÉLIE. Elle s'assied.

Approchez, parlons bas; la circonstance est grave.
Décidons de mon sort : sur qui fixer mon choix?

POLICASTRO.

Sur qui? Madame veut...

AURÉLIE.

Couronner un des trois;
C'est décidé; lequel?

POLICASTRO.

Des trois régents?

AURÉLIE.

Sans doute.

POLICASTRO, à part.

Dieu! comment deviner?...

AURÉLIE.

Lequel? je vous écoute.

POLICASTRO.

A part.

Je n'hésiterais pas... C'est fort embarrassant.

Haut.

Mon avis est d'abord qu'en y réfléchissant,
Car il faut réfléchir avant de rien conclure,
Sassane...

AURÉLIE.

Y pensez-vous?

POLICASTRO.

Moi, je pense à l'exclure.

AURÉLIE.

Lui! qui pour vingt beautés s'est fait peindre, dit-on?

POLICASTRO.

En habit de ministre avec son grand cordon.

AURÉLIE.

Et dans ma galerie à s'admirer s'apprête,
Mon sceptre d'or en main, et ma couronne en tête;

Non! mes graves aïeux, je crois, n'y tiendraient pas;
Ce serait trop plaisant.

POLICASTRO.

Ils riraient aux éclats;
Et depuis neuf cents ans qu'ils ont perdu la vie,
Un tel roi pourrait seul leur en donner l'envie.
Détrôné!

AURÉLIE.

Point de grâce!

POLICASTRO.

A perpétuité,
Lui, les rois de sa race et leur postérité.

AURÉLIE, après une pause.

Quant au duc d'Albano...

POLICASTRO.

J'y pensais.

AURÉLIE.

Homme utile!

POLICASTRO.

Indispensable.

AURÉLIE.

Esprit en ressources fertile.

POLICASTRO.

Il invente en finance, et ce n'est pas commun.

AURÉLIE.

Qui créa cent projets.

POLICASTRO.

S'il n'en avait fait qu'un,
On dirait : le hasard!... mais...

AURÉLIE.

Fût-ce une manie,
Elle est noble.

POLICASTRO.

C'est vrai; grands moyens! beau génie!

AURÉLIE.

Mais de tous les humains c'est le plus ennuyeux!

POLICASTRO.

Le grand homme, il est vrai, reçut ce don des cieux;
Il l'était par nature, et les mathématiques
L'ont achevé... Chagrins, vapeurs mélancoliques,
Dégoût de tous les biens, abattement moral,
Voilà ce que l'ennui provoque en général.
Dérobons-lui vos jours dont le soin me regarde :
On peut mourir d'ennui, si l'on n'y prend pas garde.

AURÉLIE.

N'y songeons plus, docteur; vos avis sont des lois.

POLICASTRO.

C'en est donc fait encor d'une race de rois?

AURÉLIE.

Oui, détrônons le duc.

POLICASTRO.

Seconde dynastie,
Morte avant que de naître, éteinte, anéantie!

AURÉLIE.

Eh bien!

POLICASTRO.

Eh bien, madame, entre les candidats,
J'ose le répéter, je n'hésiterais pas.
On n'a pas deux avis : le mien reste le même;
Un d'eux m'avait semblé digne du rang suprême,
Je ne voyais que lui, c'est lui seul que je vois :
Enfin, c'est au marquis que je donne ma voix.

AURÉLIE.

Son grand nom, ses exploits, tout me porte à vous croire.

POLICASTRO.

A votre avénement il vous faut de la gloire.
Dans les vers composés pour un avénement,
Le myrte et le laurier font un effet charmant.

AURÉLIE.

J'en conviens : des lauriers l'éclat toujours magique
Change en amour pour nous la vanité publique.

POLICASTRO.

Ajoutons à cela trois mots de liberté,
Et voilà pour six mois tout un peuple en gaieté...
Puis on gouverne après comme on veut, c'est l'usage.

AURÉLIE.

Et comme on peut, docteur. Mais avec quel courage
Vous m'avez, en ami, dit votre sentiment,
Sans consulter le mien et sans déguisement!
Je ne vous promets rien; c'est au roi votre maître
A vous récompenser, s'il vient à tout connaître.

Elle se lève.

POLICASTRO.

Quand je parlai pour lui ce fut sans intérêt;
Je n'avais pas songé même qu'il le saurait...
Dois-je l'en informer?

AURÉLIE.

Docteur, c'est votre affaire;
Tout ce qui n'est pas fait peut ne se jamais faire.
Ainsi rien en mon nom; parlez de votre part;
ais après le conseil.

Elle sonne. A un huissier.

Au palais, sans retard,
Convoquez Leurs Grandeurs.

POLICASTRO.

Je ne saurais vous taire
Que du conseil privé j'ai vu le secrétaire.
Du trajet maritime il s'est trouvé si mal,
Que son zèle échouerait contre un procès-verbal.

Avec intention.

Mais un homme discret remplaçant le malade..

AURÉLIE.

Je trouverai quelqu'un. Quant à votre ambassade,
Attendez le moment; pas un mot jusque-là.

POLICASTRO.

Je vous obéirai.

UN HUISSIER, annonçant.

Le comte d'Avella!

AURÉLIE, à Policastro.

Songez que le marquis, s'il a quelque prudence,
Doit à ses deux rivaux cacher la confidence.

POLICASTRO, qui sort.

Le marquis! Dieu! quel rêve! à dater de ce jour,
Saluons de plus bas le soleil de la cour.

SCÈNE VI.

AURÉLIE, ALPHONSE.

AURÉLIE, sur le devant de la scène.

Ah! le comte a parlé! Qu'un moment on s'oublie,
Ils se ressemblent tous; réparons ma folie.
Otons-lui tout espoir. Mais le voici!

ALPHONSE.

Pardon!
Je crains d'être importun, et je m'éloigne...

AURÉLIE.

Oh! non.
Je m'occupais de vous.

ALPHONSE.

A part.

Est-il vrai? Qu'elle est belle!

AURÉLIE.

C'était là ma pensée; elle est bien naturelle :
Je vous dois tant!

ALPHONSE.

Mon sang n'a point coulé pour vous;
Je cours et je vous sauve : un bonheur aussi doux,
Dont j'aurais de mes jours payé la jouissance,
Peut-il donner des droits à la reconnaissance?

AURÉLIE.

Vous témoigner la mienne est un besoin pour moi;
Comte, publiez-la, je vous en fais la loi.
N'éprouverez-vous pas quelque charme à redire
Ce qu'aujourd'hui pour vous ce sentiment m'inspire?

ALPHONSE.

Il suffit à mon cœur de l'avoir inspiré.

AURÉLIE.

Est-ce un bonheur parfait qu'un bonheur ignoré?
Le soin de notre gloire autant que ma justice
Veut qu'un prix éclatant honore un tel service.

ALPHONSE.

N'en ai-je pas reçu l'inestimable prix?
Je crois voir ce concours de sujets attendris,
Ce tumulte, ces pleurs que vous faisiez répandre.
J'étais là, dans la foule, écoutant sans entendre;
Distrait au sein du bruit sans m'en pouvoir lasser,
A force de sentir j'oubliais de penser,
Et fier de leurs transports, ému de leur tendresse,
Heureux, je m'enivrais de la publique ivresse.
A l'aspect de ces traits plus beaux de leur bonté,
Où tous les yeux ardents de ce peuple enchanté,
Fixés comme les miens, venaient dans leur délire
Pour tant de pleurs versés se payer d'un sourire;
A votre nom chéri tant de fois proclamé,
Je sentais seulement qu'il est doux d'être aimé,
Et qu'il est un bonheur ignoré de l'envie
Dont un rapide instant vaut seul toute une vie.

AURÉLIE.

A part.

Flatteur!... Ah! l'indiscret! s'il n'avait pas parlé!

Haut.

Au conseil des régents par mon ordre appelé,
Du secrétaire absent vous remplirez l'office.
Comte, puis-je de vous attendre ce service?

ALPHONSE.

C'est un honneur, madame.

AURÉLIE.

Et vous le méritez.

ALPHONSE.

Heureux si je le prouve!

AURÉLIE.

Entre les qualités
Qu'exige au plus haut point ce grave ministère,
La principale, au reste, est de savoir se taire.
C'est aisé, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

Madame, je le croi.

AURÉLIE.

D'ailleurs il ne faut voir dans ce nouvel emploi
Qu'un pas vers des honneurs, un rang, une puissance,
Qui doivent de bien loin passer votre espérance.

ALPHONSE.

Ciel!

AURÉLIE.

Répondez d'abord et parlez franchement;
N'avez-vous dans le cœur aucun engagement?

ALPHONSE.

Aucun, madame, aucun; déjà je viens d'écrire...

AURÉLIE.

Si vous n'étiez pas libre, il faudrait me le dire...

ALPHONSE.

Je le suis.

AURÉLIE.

Car j'avoue avec sincérité
Que j'ai de grands projets sur votre liberté.

ALPHONSE.

Qu'entends-je? elle est à vous : à vos pieds je l'enchaîne.

AURÉLIE.

Peut-être à m'obéir aurez-vous quelque peine?

ALPHONSE.

O Dieu! non : je le jure.

AURÉLIE, en souriant.

Eh quoi! sans rien savoir!
Attendez.

ALPHONSE.

Oui, j'attends : qui l'aurait pu prévoir?
Suis-je digne? Est-il vrai? Dieu! faut-il que je croie...

AURÉLIE.

Écoutez.

ALPHONSE.

Oui, j'écoute : ah! la crainte, la joie,
Ce bonheur douloureux dont je suis oppressé,
Il m'étouffe, il éclate, il me rend insensé;
Mon cœur n'y suffit plus.

AURÉLIE.

Arrêtez.

ALPHONSE.

Je m'arrête,
J'écoute, je me tais.

AURÉLIE, à part.

C'est sûr, avec sa tête
Il perdrait tout d'un mot. Allons, c'est pour son bien;
Mais qu'il faut de courage et qu'il m'en coûte!

ALPHONSE.

Eh bien?

AURÉLIE.

Je veux...

ALPHONSE.

Ma raison cède à l'espoir qui l'exalte.
Ah! de grâce, achevez.

AURÉLIE.

Vous envoyer à Malte.

ALPHONSE.

A Malte!

AURÉLIE.

Vous savez que cette île aujourd'hui
Est contre l'Orient notre plus ferme appui.
Sur le choix de ses chefs mon influence est grande.
Si l'un de mes sujets que son nom recommande,
Qu'illustrent ses exploits, dans leurs rangs est admis,
A son ambition que d'honneurs sont promis!
Quels services alors ne peut-il pas me rendre!
Vous comprenez.

ALPHONSE.

Mais non; je ne saurais comprendre.

AURÉLIE.

Votre noviciat dans cet ordre guerrier
Sera très-court.

ALPHONSE.

Comment!

AURÉLIE.

Sans doute : chevalier...

ALPHONSE.

Moi!

AURÉLIE.

Bientôt commandeur.

ALPHONSE.

Moi, madame!

AURÉLIE.

Et peut-être
Grand maître un jour.

ALPHONSE.

Pardon!

AURÉLIE.

Oui, vous serez grand maître.

ALPHONSE.

Permettez; avant tout il faut faire des vœux.

AURÉLIE.

Aussi vous en ferez; si j'en crois vos aveux,
Libre de tout lien, vous pouvez tout promettre.

ALPHONSE, à part.

De ma confusion j'ai peine à me remettre.

AURÉLIE.

Voyez quels nobles champs à vos exploits ouverts!
Du joug de l'infidèle affranchir nos deux mers,
Ne brûlant sous la croix que d'une chaste ivresse,
Avoir pour maître Dieu, la gloire pour maîtresse.
Rival des Lascaris, des Villiers, des Gozon,
A tant de noms fameux unir un plus grand nom :
Un tel vœu, le passé m'en donne l'assurance,
Quand il est fait par vous, est accompli d'avance.

ALPHONSE.

Mais ce vœu, c'est celui de ne jamais aimer;
Ne fût-ce qu'un projet, qui l'oserait former?
N'eût-on à conserver, dans son indifférence,
Que cette liberté qui laisse l'espérance,
Qui donne un charme à tout, permet de tout rêver,
Se peut-il qu'à jamais on veuille s'en priver?
Qui? moi! par un serment funeste, irrévocable,
Du seul bonheur permis faire un bonheur coupable!

Et dois-je m'y résoudre? et le puis-je? et comment
Jurer de l'avenir?... je doute du présent.
Il est trop vrai, madame; on s'aveugle soi-même,
On croit qu'on n'aime pas, et cependant...

AURÉLIE.

On aime?
Vous m'aviez dit, pardon de vous le rappeler,
Qu'à son pays, je crois, on peut tout immoler...
Maisnon; n'y songeonsplus: ce serment qui vous coûte
Ferait deux malheureux... On vous aime sans doute.
Au reste j'ai parlé; c'était là mon projet.
Je le ferai connaître; oui, comte, on vous permet
D'en instruire aujourd'hui notre cour qui l'ignore;
Il prouvera du moins combien je vous honore.
Si j'en avais quelque autre...

ALPHONSE.

Ah! qu'il reste inconnu!
De toute ambition me voilà revenu!

AURÉLIE.

C'est ce que nous verrons.

ALPHONSE, à part, en faisant un pas pour sortir.

Après un si doux songe,
Quel réveil!

Il fait quelques pas pour sortir.

AURÉLIE, à part.

J'ai pitié du trouble où je le plonge.
Je sens que malgré moi mon dépit désarmé...
Comte!

Alphonse revient.

Non, rien; plus tard.

ALPHONSE. Il s'éloigne.

A part.

Je n'étais pas aimé!

Il sort.

SCÈNE VII.

AURÉLIE.

Ah! quand on est princesse, il faut donc se défendre
D'écouter quelquefois ce qu'on brûle d'entendre!
Mais on doit tout prévoir quand on veut tout oser.
Sur sa discrétion je puis me reposer,
Ou s'il parle il me sert. Achevons mon ouvrage;
Tout marche: le docteur portera son message;
Le conseil va s'ouvrir... Mais quel soudain effroi
Au moment du combat vient s'emparer de moi?
Comptons nos ennemis: un, deux, trois adversaires:
Et je suis seule. Allons, point de terreurs vulgaires!
Plus le péril fut grand, plus grand est le vainqueur.
Et s'il trouble un cœur faible, il anime un grand cœur.
Il m'exalte, il m'inspire, et seule je défie
Les finances, la guerre et la diplomatie.
Nous verrons qui de nous, messieurs, l'emportera;
Vous offrez la bataille; eh bien! on combattra.
Vos pareils sont enclins à gouverner leurs maîtres:

Aux tableaux de famille qui l'entourent.

Cela s'est vu souvent... N'est-ce pas, mes ancêtres?
Un favori sur vous eut souvent du pouvoir.
En ai-je un, par hasard?... Je n'en veux rien savoir.
J'aspire à vous venger. Surpris de mon audace,
Je crois voir vos portraits, fiers auteurs de ma race,
La visière baissée et le glaive à la main,
S'élancer des lambris pour m'ouvrir le chemin.
Vous donnez le signal et j'entre dans la lice.
Que de mes ennemis le plus hardi pâlisse!
Je n'ai qu'un peu de ruse, et cependant je crois
Que cette arme suffit pour conquérir mes droits,
Et qu'avec son secours, bien mieux qu'avec vos lances,
Une Altesse en champ-clos vaincra trois Excellences!



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Conseil est commencé.

ALPHONSE *à droite de la princesse, devant une table : il tient la plume*, POLLA, SASSANE, AURÉLIE, ALBANO.

AURÉLIE.

Non; c'est en vous, messieurs, que le pouvoir réside;
Je donne mon avis, mais le vôtre décide.

ALBANO.

Vos avis sont des lois.

POLLA.

Comment leur résister?

SASSANE.

Notre pouvoir se borne à tout exécuter.

AURÉLIE.

Je déciderai donc. Le duc a la parole.

ALBANO. Il se lève.

« Nous, Régent du trésor...

AURÉLIE.

Passons le protocole,
Expliquez le projet.

POLLA, à qui le duc d'Albano fait un signe, bas à Sassane.

Vous l'appuierez.

SASSANE.

D'accord.

ALBANO. Il tient plusieurs papiers qu'il passe à ses collègues à mesure qu'il en parle.

« Vu que de tous les maux le plus grand est la mort,
» Et qu'on doit, quand on règne, autant qu'il est possible
» Préserver ses sujets d'un fléau si terrible;
» Vu la pétition de trois cents habitants
» Que la fièvre à Pæstum affligea de tout temps;
» Vu les quatre rapports du conseil sanitaire,
» Signés : Policastro, docteur du ministère;
» Considérant de plus que l'État obéré
» Pour assainir Pæstum est par trop arriéré;
» Proposons un emprunt sur trois Juifs de Palerme,
» Sauf à régler du prêt et la forme et le terme. »
Qu'on ne m'objecte pas un trésor endetté;
Les dettes du trésor font sa prospérité.
Le crédit comble tout; et s'il est hors de doute
Que prouver son crédit c'est l'augmenter, j'ajoute
Qu'emprunter à propos est le point important;
Car le crédit qu'on a se prouve en empruntant.

SASSANE.

Duc, c'est vu de très-haut.

POLLA.

Projet philanthropique!

ALBANO.

Un peu d'humanité sied bien en politique.

ALPHONSE, à part.

Quand elle vous rapporte.

AURÉLIE.

On doit avec ardeur
Embrasser le projet émis par Sa Grandeur.
Sauver des malheureux, rendre à des bras utiles
Ces incultes marais qui deviendront fertiles,
Bien : mais de ces travaux, si le terrain produit,
Quelques riches seigneurs auront seuls tout le fruit;
J'écarte donc l'emprunt. Ces travaux nécessaires
Se feront, mais aux frais des grands propriétaires.
Vous accordez ainsi, par un même décret,
Et l'intérêt de tous et leur propre intérêt.

ALPHONSE, à part.

Mon oncle est pris.

ALBANO.

Souffrez qu'ici je représente...

SASSANE.

Ah! du raisonnement la force est imposante!

ALBANO, piqué.

Quant à moi, noble comte, il me paraît moins fort.

SASSANE.

Mon honorable ami, vous pourriez avoir tort :
C'est juste.

POLLA.

Assurément.

ALBANO.

Juste, mais arbitraire.

SASSANE.

Et quand cela serait, pourquoi ne le pas faire?

POLLA.

Oui, pourquoi? L'arbitraire est en gouvernement
Ce que la discipline est sur un bâtiment;
Il en faut.

ALBANO.

Non, messieurs.

SASSANE.

Si fait.

ALBANO, s'animant.

Et la patrie!

SASSANE, de même.

Mais le trône!

ALBANO.

Et le peuple!

AURÉLIE.

Ah! messieurs, je vous prie...
Messieurs! Un point me frappe et va tout accorder :
Sa Grandeur aujourd'hui doit encor posséder
Du côté de Pæstum un immense domaine.
A l'avis général ce seul mot la ramène;
Et le décret dès lors est sans doute adopté
Par sa philanthropie et son humanité?

ALBANO.

Je conviens...

AURÉLIE.

J'y comptais.

SASSANE, à la princesse.

Admirable, madame!

AURÉLIE, à Alphonse.

Secrétaire, écrivez : personne ne réclame.

ALBANO, à part.

Mon projet me ruine.

AURÉLIE, à Albano.

Il me sera bien doux
De voir ce décret-là contre-signé par vous.

ALBANO, à part.

Chacun d'eux m'a trahi; mais si je règne, il saute.

ALPHONSE, à part.

Malheur aux employés qu'il va trouver en faute!

AURÉLIE.

La parole au marquis.

POLLA, se levant.

Je vais m'y préparer.

SASSANE, bas à Polla.

Du jeune secrétaire il faut nous délivrer.

POLLA, à Sassane.

Soutenez-moi.

SASSANE, bas à Polla.

Parlez.

POLLA.

Mes maximes publiques
Sont d'incliner toujours aux moyens pacifiques:
Et mon soin, du moment qu'un traité s'est rompu,
Fut de pacifier autant que je l'ai pu;
Car tout guerrier, s'il a quelque philosophie,
N'est jamais plus heureux que lorsqu'il pacifie.
Aussi ces précédents donneront quelque poids
Aux belliqueux avis que j'émets cette fois.
Je me lasse des droits que le Croissant exerce.
Votre empire opulent, qui craint pour son commerce,
Est grevé d'un tribut de vingt mille ducats
Payé par sa marine aux Turcs qui n'en ont pas,
Réveillons-nous enfin! Trop longtemps débonnaires,
Jusqu'au fond de leurs ports rejetons leurs corsaires.
Un mot de Votre Altesse, et la flotte qui part
De la croix dans Tunis arbore l'étendard!
Mais comme il faut un chef à nos forces de terre,
Qui joigne à la vaillance un grand nom militaire,
Le comte d'Avella, sur l'autre continent,
Est seul digne à mes yeux de ce poste éminent.

SASSANE.

D'un tel commandement plus l'honneur est insigne,
Plus il est mérité par le chef qu'on désigne.

ALPHONSE, se levant.

De cet honneur, madame, ah! ne me privez pas!
Contre vos ennemis disposez de mon bras.
Ordonnez que sur eux je venge votre injure,
Et je cours les chercher, j'y vole, et je vous jure
De vaincre, ou sous leurs coups d'expirer sans pâlir :
Et ce vœu-là du moins je pourrai l'accomplir!

AURÉLIE, sévèrement.

Pour soutenir mes droits votre ardeur est trop vive :
Vous n'avez point ici voix délibérative;
Comte, rasseyez-vous.

ALPHONSE, à part.

Que de sévérité!
Et pour moi seul!

AURÉLIE.

Ce choix sans doute est mérité :
Mais c'est peu d'un grand nom, d'une illustre vaillance;
Ménager les soldats est la grande science,
Et rarement, messieurs, une jeune valeur,
Qui prodigue son sang, est avare du leur.
Plaçons donc à leur tête un courage tranquille,
Qui sente le néant de la gloire inutile;

En qui le long amas des triomphes guerriers
Ait un peu refroidi l'ardeur pour les lauriers.
A des périls certains, nombreux, incalculables,
Opposons des talents qui leur soient comparables.
Un héros les possède, il les rassemble tous;

Au marquis.

Je le vois, je le nomme, et ce héros, c'est vous!

POLLA.

Moi!

AURÉLIE.

Vous, marquis; courez où l'État vous appelle :
Dans vos regards déjà la victoire étincelle.
C'est à vous qu'appartient un triomphe si beau;
Ou l'immortel honneur d'un si noble tombeau!

POLLA.

Mais, madame...

ALBANO, enchanté.

A ce choix, le seul qu'on devait faire,
L'invincible marquis ne saurait se soustraire.

POLLA.

Le comte cependant...

ALBANO.

Oh! non pas : mon neveu
Exciterait l'envie et mettrait tout en feu.

ALPHONSE.

Mon oncle, par pitié ..

ALBANO.

Monsieur le secrétaire,
Réprimez, s'il vous plaît, cette ardeur militaire.

AURÉLIE, avec plus de sévérité.

Dois-je vous le redire?

ALPHONSE.

O ciel!

SASSANE, à part.

En général,
Je vois avec plaisir qu'on le traite assez mal.

POLLA, à Sassane.

Cher comte, parlez donc.

SASSANE.

Que voulez-vous qu'on dise?
Vous-même vous avez proposé l'entreprise:
Vous en aurez la gloire.

ALBANO, à part.

Il est dupe à son tour.

POLLA, à part.

Comptez donc sur leur voix; mais si je règne un jour!...

AURÉLIE.

Nous, revenons, messieurs, au projet d'alliance

Montrant Sassane.

Dont le comte parlait en ouvrant la séance.
Le prince de Modène a demandé ma main;
Qu'il apprenne par vous que son espoir est vain.
Un peuple à gouverner me suffit, et je n'ose
Me charger du fardeau qu'un double sceptre impose.
Je l'avouerai pourtant, de ma minorité
La dépendance est longue et pèse à ma fierté.
Prendre un époux, du moins c'est n'avoir plus qu'un maître;
Mais pour le bien choisir, il faut le mieux connaître.
Par des talents prouvés aux honneurs parvenu,
Un de mes sujets seul peut m'être bien connu,
Et dès longtemps admis aux secrets de l'empire,
Peut inspirer à tous l'estime qu'il m'inspire.
Un d'eux seul doit régner.

ALBANO.

Qu'entends-je!

POLLA.

Il se pourrait!

SASSANE, à part.

A-t-elle deviné?

ALPHONSE.

Ces mots sont mon arrêt.

AURÉLIE.

Il régnera bientôt, et dans cette journée,
Au plus digne, messieurs, ma main sera donnée.
Cet hymen, que vos soins différaient prudemment,
Veut être consacré par votre assentiment :
Sans doute il le sera. Ma justice royale
Pèsera tous les droits dans sa balance égale;
Et l'on dira : Ce trône où son sujet parvint,
L'équité le donna, le mérite l'obtint.
Ma volonté ce soir une fois approuvée,
Ma cour la connaîtra. La séance est levée.

Elle s'approche d'Albano et lui dit à voix basse :

Ministre vertueux et désintéressé,
Votre zèle pour nous sera récompensé.

En lui faisant signe de sortir.

Silence!

ALBANO, qui s'éloigne.

Il serait vrai!

AURÉLIE, bas à Polla.

Guerrier vaillant et sage.
Vous saurez à quel point j'aime le vrai courage.

Même signe.

Silence!

POLLA, en sortant.

Quel espoir!

AURÉLIE, bas à Sassane.

Politique profond,
De vos destins futurs le passé vous répond.
Nous voulions vous le dire : oui, comte, et pour le faire,
De ces témoins gênants il fallait nous défaire.
Nous nous verrons ce soir, et nous pourrons loin d'eux
Sur de grands intérêts nous éclairer tous deux.

Haut.

Ayez soin de vous rendre à cette conférence.

SASSANE.

Haut.

Oui, madame.

A part.

O bonheur! mais j'y comptais!

AURÉLIE, mystérieusement.

Silence!

SCÈNE II.

AURÉLIE, ALPHONSE.

AURÉLIE.

Pourquoi vous éloigner?

ALPHONSE.

Qu'attendez-vous de moi,
Hors ma démission de mon nouvel emploi?
Quand on sent qu'on déplaît, il faut qu'on se retire.
Je le fais, je m'éloigne et j'échappe au martyre
De prouver sans espoir à des yeux prévenus
Un zèle malheureux qui n'est qu'un tort de plus.

Lui présentant un papier.

Cette démission renferme mon excuse.

AURÉLIE.

Toujours celle qu'on offre est celle qu'on refuse.

Elle déchire le papier.

Je ne l'accepte pas.

ALPHONSE.

Ah! de grâce, arrêtez!
Mes efforts n'ont pas su répondre à vos bontés.
Pour tant d'emplois divers je sens mon impuissance :
Militaire d'abord, marin par circonstance,
Secrétaire au conseil, à Malte commandeur...
Madame, au nom du ciel, que suis-je?

AURÉLIE.

Ambassadeur.

ALPHONSE.

Maintenant?

AURÉLIE.

Sans délai, je vous charge de dire...

ALPHONSE. Il s'approche de la table.

Veuillez dicter, madame, et je m'en vais écrire :
Je serai sûr alors qu'aucun mot indiscret
D'un reproche nouveau ne me rendra l'objet.

AURÉLIE, l'arrêtant au moment où il prend la plume.

Non; cette défiance est aussi trop modeste.

A part.

Parlez : ce qu'on dit passe et ce qu'on écrit reste.

Haut.

Je ne puis voir votre oncle...

ALPHONSE.

Eh quoi!

AURÉLIE.

Vous sentez bien
Quels soupçons ferait naître un semblable entretien.
Dites-lui, mais tout bas, mais à lui seul au monde
Que j'ai pour ses talents une estime profonde.

ALPHONSE.

Madame, expliquez-vous!

AURÉLIE.

Il n'en est pas besoin,
Et de tout expliquer je vous laisse le soin.

ALPHONSE.

Dieu! mon oncle!

AURÉLIE.

Un seul mot a beaucoup d'éloquence;
Pour qui sait en tirer toute la conséquence.

ALPHONSE.

Il l'emporte! et c'est moi, moi, que vous choisissez!...

AURÉLIE.

Vous, son neveu, son fils, vous, qui le chérissez!

ALPHONSE.

Mais...

AURÉLIE.

Cette mission vous va mieux qu'à personne.

ALPHONSE.

Madame!

AURÉLIE.

Je le veux.

ALPHONSE.

Permettez..

AURÉLIE.

Je l'ordonne.

Elle sort.

SCÈNE III.

ALBANO, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Tous les coups à la fois m'accablent aujourd'hui :
Mon oncle! Et l'on me force... et j'irais... Dieu! c'est lui!

ALBANO.

La princesse te quitte : eh bien! mon cher Alphonse,
Quel est l'heureux mortel pour qui son choix prononce?
Je viens savoir le sens d'un mot qu'elle m'a dit;
Te l'a-t-elle expliqué? tu parais interdit;
Alphonse, mon neveu

ALPHONSE.

J'en aurai le courage.

ALBANO.

De quoi? je n'en veux pas connaître davantage :
C'est sûr, tout est perdu ; je suis...

ALPHONSE.

Vous êtes roi.

ALBANO.

O ciel!

ALPHONSE.

On me l'a dit.

ALBANO.

Qui?

ALPHONSE.

Son Altesse.

ALBANO.

Moi!

ALPHONSE.

En termes positifs, du moins j'ai su comprendre;
On me donne à l'instant l'ordre de vous l'apprendre.

ALBANO.

Comment t'a-t-on parlé?

ALPHONSE.

Vos rares qualités...
Vos grands talents... l'estime... enfin vous l'emportez.

ALBANO.

Répète, mon ami.

ALPHONSE.

Votre Grandeur l'emporte.

ALBANO.

Encor, mon cher, encor!

ALPHONSE.

Vous savez tout.

ALBANO.

N'importe.
Roi! je suis roi! Ce mot, qu'on aime à s'adresser,
Est de ceux qu'on entend vingt fois sans se lasser.

ALPHONSE, hors de lui.

Fut-on jamais chargé de mission semblable!

ALBANO.

Jamais. C'est doux pour toi; pour moi c'est admirable.
Elle aurait pu choisir un jeune homme : Eh bien! non.
Admire comme moi cet effort de raison!

ALPHONSE.

Il me confond, mon oncle.

ALBANO.

Il m'a surpris moi-même,
Moi qui trouve ce choix d'une justice extrême.
Va, ton zèle me touche, et je suis enchanté
De la part que tu prends à ma félicité!
Je cours chez Son Altesse où ma reconnaissance...

ALPHONSE, l'arrêtant.

Vous ne la verrez pas.

ALBANO.

Pourquoi?

ALPHONSE.

Sa défiance
Craint que cet entretien n'éveille les soupçons.

ALBANO.

Mes rivaux! leur aveu!... C'est juste : obéissons.
Mais demain je suis roi; tout va changer de face.
J'élève, je détruis, je place, je déplace;
J'organise en un mot. Hors ma famille et moi,
Nul ne peut obtenir ou donner un emploi.
Du sort de mes rivaux à la fin je dispose;
Qu'ils tombent. Au conseil qu'à moi seul je compose
Sans eux tout est porté, discuté, décrété :
Qui vote seul est sûr de la majorité!
T'imaginerais-tu que ces esprits vulgaires
Allaient jusqu'à se croire à l'État nécessaires?...
Mais adieu; désormais tes destins sont fixés :
Sois heureux.

ALPHONSE.

Je le suis.

ALBANO.

Tu ne l'es pas assez.

ALPHONSE.

Je fais ce que je peux.

ALBANO.

Mais sois donc dans l'ivresse,
Mon neveu, te voilà neveu de son Altesse.

Il sort.

SCÈNE IV.

ALPHONSE.

Non, l'enfer n'a jamais conçu pareil tourment!
Moi, de l'ivresse! moi! Mais je suis son amant :
Je suis votre rival, aveugle que vous êtes!
Comprenez donc enfin le mal que vous me faites,
Mon dépit, ma fureur... Eh! non, vous m'ordonnez
D'applaudir aux transports dont vous m'assassinez!...
A qui parlé-je? où suis-je?... Ah! mon âme abattue
Ne peut rien opposer à ce choix qui me tue!

Après une pause.

Pourquoi? qu'ai-je à prévoir, à craindre, à ménager?
Je me révolte enfin et je veux me venger :
Vengeons-nous; et comment? écrivons! et que dire?
Quand sur moi ma raison a perdu tout empire;
Quand trahi par mon cœur, dans le trouble où je suis,
L'aimer et la maudire est tout ce que je puis!

Il tombe dans un fauteuil.

SCÈNE V.

BÉATRIX, ALPHONSE.

BÉATRIX, une lettre à la main.

De l'hymen qu'il rejette il ne fut jamais digne;
Sassane! rompre ainsi! ce procédé m'indigne.
Et quelle lettre encor! de motifs aussi vains,
De prétextes si faux colorer ses dédains!

Apercevant Alphonse.

Ah! cher comte, c'est vous! Dieu! qu'un ami sincère
Quand on n'est pas heureux nous devient nécessaire!

ALPHONSE, la regardant sans l'entendre.

A l'amour qu'on méprise on peut ravir l'espoir,
Mais un tel traitement se peut-il concevoir?

BÉATRIX.

N'est-ce pas! s'abaisser à ce lâche artifice!

ALPHONSE.

Pousser à cet excès la ruse et le caprice!

BÉATRIX.

Dieu! que vous êtes bon! Vraiment, il n'est que lui
Pour entrer à ce point dans les chagrins d'autrui!
Mais par qui saviez-vous?...

ALPHONSE.

Eh quoi!

BÉATRIX.

Qu'on m'abandonne.

ALPHONSE.

Vous! mais la trahison n'a plus rien qui m'étonne;
Je ne vois plus qu'orgueil, intérêt, fausseté,
Et des mœurs de la cour je suis épouvanté.

BÉATRIX.

Seriez-vous donc trahi!

ALPHONSE.

Moi! trahi! moi, comtesse,
Comme vous, plus que vous, avec tant de finesse,
De calcul, de froideur, qu'un pareil abandon
Est sans exemple, horrible, indigne de pardon,
Qu'il me rendrait cruel et que je prends en haine
Et la ville et la cour, et la nature humaine.
Contre qui nous outrage il faut nous réunir.

BÉATRIX.

Oui!

ALPHONSE.

Pour les désoler.

BÉATRIX.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Pour les punir.

BÉATRIX.

Vous avez bien raison.

ALPHONSE.

Je le veux, je le jure:
Remettez-moi le soin de venger votre injure.

BÉATRIX.

Me venger!

ALPHONSE.

Je le puis : consentez.

BÉATRIX.

Mais comment?
Quel est votre projet?

ALPHONSE.

Consentez seulement.

BÉATRIX.

D'abord...

ALPHONSE.

Vous m'approuvez; oui; j'ai votre promesse,
Et je cours à l'instant...

SCÈNE VI.

BÉATRIX, ALPHONSE, AURÉLIE.

AURÉLIE.

Béatrix!

BÉATRIX.

La princesse!

ALPHONSE.

Ne vous effrayez point; c'est moi qui vais parler;
Je me fais un plaisir de lui tout révéler.

AURÉLIE, à Béatrix.

Eh bien donc, qu'avez-vous?

ALPHONSE, à part.

Que son aspect m'irrite!

BÉATRIX.

Je... J'étais... pardonnez au trouble qui m'agite.

ALPHONSE.

Souffrez que la comtesse emprunte ici ma voix;
A parler en son nom peut-être j'ai des droits:
Si vous le permettez...

AURÉLIE.

Que voulez-vous m'apprendre?

ALPHONSE.

L'amour depuis longtemps et l'amour le plus tendre
Nous enchaîna tous deux par des serments sacrés.

BÉATRIX, bas.

Comte!

ALPHONSE.

Bas. Haut.

Laissez-moi dire... On nous a séparés ;
De changer dans l'absence on nous croyait capables,
Mais peut-on désunir deux amants véritables !

BÉATRIX, bas.

Quoi !

ALPHONSE.

Bas. Haut.

Laissez-moi parler... Non, toujours plus constants
Nos feux ont triomphé de l'absence et du temps.
Que deux cœurs éprouvés par tant de sacrifices
Soient aux pieds de l'autel unis sous vos auspices.
Vous ne sauriez former un nœud mieux assorti,
Plus doux, plus heureux...

BÉATRIX.

Mais...

ALPHONSE.

Haut, à Béatrix.

Vous avez consenti.
Votre main fut à moi, je la réclame encore
De vous, de Son Altesse ; et ce bien que j'implore,
Qu'un autre a mal connu, qu'il n'a pas mérité,
Doit être enfin le prix de ma fidélité.

A Aurélie.

Madame, accordez-moi la faveur que j'espère,
Et l'obtenir de vous me la rendra plus chère.

AURÉLIE, à Béatrix.

Vous donnez votre aveu ?

BÉATRIX.

Mon sort est dans vos mains :
J'attends pour obéir vos ordres souverains.

AURÉLIE.

Mes ordres ! quel respect !

BÉATRIX.

Je saurai m'y soumettre.

AURÉLIE.

Le comte, en me quittant, ira vous les transmettre.

Béatrix sort.

SCÈNE VII.

AURÉLIE, ALPHONSE.

AURÉLIE.

Vous l'aimez ?

ALPHONSE.

Oui, madame, oui, je l'aime, et je vois
Qu'il ne nous est donné d'aimer bien qu'une fois.
Un premier sentiment, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Gravé dans notre cœur jamais ne s'en efface.
Trop ému de ma joie, en rentrant dans les nœuds
De celle à qui d'abord j'avais offert mes vœux,
Je peins mal mes transports ; mais comblez notre envie,
Madame, et vous ferez le bonheur de ma vie.

AURÉLIE.

Vous l'aimez ?

ALPHONSE.

Et... pourquoi... ne l'aimerais-je pas ?
Une autre peut encor réunir plus d'appas,
Un charme plus puissant et plus irrésistible :
Mais la comtesse est belle, elle est bonne et sensible,
M'écoute sans dédain, et n'a pas refusé
L'hommage qu'à sa place une autre eût méprisé.

AURÉLIE.

Je ne combattrai point un projet qui m'étonne ;
Vous recherchez sa main ?... Eh bien ! je vous la donne.
Mais avant que ces nœuds soient par moi consacrés,
Écoutez ma demande et vous y répondrez.
Digne de vos aïeux, dont l'antique vaillance
Vous rapproche du trône autant que la naissance,
Ainsi que de leur rang, vous avez hérité
De leur noble franchise et de leur loyauté.
Au nom de Béatrix, dont le sort m'intéresse,
C'est à leur descendant, à vous, que je m'adresse :
Alphonse d'Avella, l'aimez-vous ?

ALPHONSE.

Mais... je croi...
Je sens... Ah ! quel empire avez-vous pris sur moi ?
Non ! je ne l'aime pas ! je n'aime rien, madame !
Ou plutôt, puisqu'enfin il faut ouvrir mon âme,
Ma folie est au comble, et j'aime une beauté
Que j'inventais sans croire à sa réalité ;
Qui, mobile à l'excès, indulgente ou sévère,
Charme, irrite à la fois, enchante et désespère.
J'aime un objet qu'en vain je voudrais définir ;
J'aime ce que jamais je ne dois obtenir ;
J'aime qui me dédaigne, et se fait une joie
Des fureurs, des tourments où mon âme est en proie ;
J'aime ce que je hais, ce que je dois haïr,
Vous ! vous-même, et je doute en osant me trahir,
Quand je cède à vos pieds au transport qui m'entraîne,
Si je ressens pour vous plus d'amour que de haine.

AURÉLIE.

Qu'avez-vous déclaré ? Vous, comte, à mes genoux !

ALPHONSE.

Je me perds, je le sais, mais j'y reste ; il m'est doux,
C'est un plaisir amer qui va jusqu'à l'ivresse,
D'oser vous répéter l'aveu de ma tendresse,
De vous dire en dépit du respect, du devoir,
Qu'étouffer cet amour passe votre pouvoir.

Demandez-moi plutôt, vous serez obéie,
D'anéantir mes sens et mon cœur et ma vie :
Oui, ce cœur, mieux vaudrait cent fois l'anéantir
Que de le condamner à ne plus rien sentir.

AURÉLIE.

Alphonse, levez-vous.

ALPHONSE, en se relevant.

Alphonse! ô ciel! Alphonse!...
Ah! madame! ce nom que votre voix prononce,
Votre cœur le dément ; mais le charme est détruit.
Je repousse l'appât qui longtemps m'a séduit...
Qu'ai-je dit? Je me trouble, et crains votre présence
Je fuis, soyez heureuse ; une prompte vengeance
Punira l'insensé qui vient de vous braver,
Et la mort est partout pour qui veut la trouver.

AURÉLIE.

Comte!

ALPHONSE, revenant.

Vous me plaindrez ; sans doute on vous adore!
Mais avec cette ardeur, ce feu qui me dévore,
Ce dévouement de l'âme, avec cet abandon
De mes vœux, de mon sort, de toute ma raison,
Jamais! D'un peuple entier fût-on idolâtrée,
Deux fois à cet excès on n'est pas adorée.

AURÉLIE.

Avant la fin du jour ne quittez point ces lieux.

ALPHONSE.

Où votre hymen m'apprête un spectacle odieux!
Et vous m'imposeriez ce dernier sacrifice!
Non, c'en est trop, je pars et finis mon supplice.

AURÉLIE.

A part. A Alphonse.
Comment le retenir? Osez-vous résister?

ALPHONSE.

Contre un ordre barbare on doit se révolter.

AURÉLIE.

Un sujet le peut-il?

ALPHONSE.

Ah! j'ai cessé de l'être,
Je me suis affranchi : je redeviens mon maître.

AURÉLIE.

Écoutez-moi du moins.

ALPHONSE, qui s'éloigne.

Vos dangereux accents
Auraient pour m'arrêter des charmes trop puissants.

AURÉLIE.

Songez qu'à demeurer j'ai droit de vous contraindre.

ALPHONSE.

Vous?

AURÉLIE.

Craignez...

ALPHONSE.

Je vous perds, je n'ai plus rien à craindre.
Adieu, madame, adieu!

Il s'élance pour sortir.

AURÉLIE, appelant.

Duc de Sorrente, à moi!

Le duc entre avec des gardes.

Assurez-vous du comte : obéissez.

ALPHONSE.

Eh quoi!
Vous!... je suis confondu.

AURÉLIE, au duc.

Faites ce que j'ordonne.
Le comte est prisonnier : veillez sur sa personne.
Observez tous ses pas ; je le veux, j'ai parlé ;
Il suffit.

ALPHONSE.

Je comprends que je sois exilé ;
Mais prisonnier d'État! non, cet acte arbitraire
N'est pas digne de vous.

Il sort avec les gardes.

AURÉLIE, souriant.

Et pourtant comment faire?
Voyez à quels excès on porte un souverain!
Mais s'il tient à partir, il le pourra demain.



ACTE CINQUIÈME.

Un trône élevé de quelques degrés est préparé sur un des côtés de la scène. Les courtisans forment des groupes ou se promènent avec agitation.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE NOCERA, POLICASTRO, LE BARON D'ENNA, LE GRAND JUGE, COURTISANS.

LE MARQUIS, à Policastro.

Dites-nous s'il est vrai que leur pouvoir expire?
On ne voit pas pour rien un régent de l'empire
Trois fois en un seul jour.

LE BARON.

Et l'on n'a pas pour rien
Avec sa souveraine un si long entretien.

LE GRAND JUGE.

Non, vous êtes instruit : n'en faites plus mystère :
Nous sommes tous discrets.

POLICASTRO.

Messieurs, je dois me taire.

LE MARQUIS.

Le comte est arrêté.

LE BARON.

C'est presque un coup d'État;
Mais puisqu'il conspirait.

POLICASTRO.

Lui!

LE BARON.

C'est son attentat
Qu'on jugeait au conseil.

POLICASTRO.

Erreur!

LE BARON.

Dans la séance,
Son oncle en l'apprenant a perdu connaissance.

LE MARQUIS.

Vraiment?

LE BARON.

Et dans ses bras le comte s'est jeté;
Tout le conseil pleurait!

POLICASTRO.

Mais...

LE BARON.

Mon autorité
Est un homme influent; et les détails qu'il donne,
Il les tient d'un ami, qui voit une personne
Qui savait par quelqu'un... C'est clair comme le jour!

POLICASTRO, à part.

Fiez-vous maintenant aux nouvelles de cour!

Haut.

Sa faute, croyez-moi, n'a rien de politique.
Je suis chargé par lui de cette humble supplique
Auprès de Son Altesse; et tout peut s'arranger.

LE MARQUIS, à voix basse.

Mais le gouvernement, on dit qu'il va changer.

POLICASTRO.

Nous l'ignorons, messieurs.

LE MARQUIS.

Moi, je crains.

LE BARON.

Moi, j'espère :
J'attends toujours du bien d'un nouveau ministère.

A Policastro.

On prétend qu'aux emplois vous êtes appelé?

POLICASTRO, qui se défend à demi.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Que le sénat sera renouvelé?

POLICASTRO.

C'est faux.

LE GRAND JUGE.

Qu'on doit frapper sur la magistrature?

POLICASTRO.

Frapper! oh! non : quel mot!... Il se peut qu'on épure,
Et c'est bien différent. Mais, messieurs, par pitié...

Il faut que je remplisse un devoir d'amitié...
Cette lettre... Souffrez...

LE MARQUIS, en se retirant.

Vous viendrez à ma fête :
Nous causerons.

LE BARON, de même.

Demain, nous dînons tête à tête.

LE GRAND JUGE, de même.

A mon concert, docteur, je vous attends ce soir.

Ils sortent avec les courtisans.

SCÈNE II.

POLICASTRO, LE MARQUIS DE POLLA.

POLICASTRO.

Ce que c'est qu'un reflet du souverain pouvoir!...
Mais voici le marquis; sur son front sans couronne
D'un monarque en espoir la majesté rayonne.

A Polla, qui sort des appartements d'Aurélie.

La princesse a, je crois, confirmé mon rapport?

POLLA.

Sans me parler de rien; mais nous sommes d'accord.
En dépit des témoins, les regards, le sourire,
Me disaient hautement ce qu'on n'osait pas dire.

Regardant autour de lui.

Tout est prêt?

POLICASTRO.

Vous voyez cet appareil pompeux
Et ce fauteuil royal.

POLLA.

Un seul!

POLICASTRO.

Et demain deux.
Nous verrons Votre Altesse...

POLLA, se retournant.

Hein?

POLICASTRO.

J'ai dit Votre Altesse,
Mais pardon...

POLLA.

Non, docteur, de vous rien ne me blesse.

S'appuyant sur l'épaule de Policastro.

Parlez encor, mon cher, sur le ton familier;
C'est un dernier moment où je peux m'oublier.
Vous êtes bien heureux, vous autres; votre sphère
Aux lois de l'étiquette est au moins étrangère.

POLICASTRO.

Tout n'est pas du bonheur dans votre auguste rang.

POLLA.

A la longue, on s'y fait; mais un malheur plus grand,
C'est de dire à des gens gonflés de leur mérite,
Et par qui cependant tout ici périclite,
A des gens qu'on aimait malgré leur nullité :
« Votre pouvoir passait votre capacité,
» Allez-vous-en!... » Voilà le malheur véritable;
Mais pour bien gouverner il faut être équitable :
Ils s'en iront; c'est triste.

POLICASTRO.

Événement fatal,
Qui fera, monseigneur, un plaisir général.

POLLA, avec hauteur.

Il m'importe fort peu qu'on m'approuve ou me blâme:
Un soldat couronné dit ce qu'il a dans l'âme.

POLICASTRO.

Noble orgueil! loin de vous les détours imposteurs!
Le talent sur le trône est l'effroi des flatteurs.

POLLA.

Je vous nomme baron.

POLICASTRO.

Et j'accepte d'avance.

A part.

Ce titre fera bien au bas d'une ordonnance.

POLLA.

Soyez toujours sincère et franc comme aujourd'hui,
Et votre souverain vous promet son appui.

Il sort.

SCÈNE III.

POLICASTRO.

La majesté me gagne, et je commande à peine
A l'orgueil qui... Pourtant cette lettre me gêne.
La disgrâce est parfois un mal contagieux;
Mais Alphonse est aimable, et pour tromper nos yeux,
Si par hasard... oh! non!... qui sait?... non!... c'est possi-[ble,
Et pour être princesse on n'est pas insensible.
Obligeons tout le monde, et courons de ce pas...

SCÈNE IV.

AURÉLIE, POLICASTRO.

POLICASTRO.

Madame!

AURÉLIE.

Auprès de moi ne vous rendiez-vous pas?
Docteur, j'attends quelqu'un.

POLICASTRO.

Permettez que j'arrête
Vos regards bienveillants sur cette humble requête.

AURÉLIE.

De qui ?

POLICASTRO, avec intention.

D'un prisonnier sans appui que le mien.

AURÉLIE, qui s'arrête au moment d'ouvrir la lettre, à part.

Il ne l'aurait pas fait s'il ne soupçonnait rien.

Haut.

Vous êtes bien hardi !

POLICASTRO.

Qui? moi !

AURÉLIE.

Bien téméraire !

POLICASTRO.

Moi !

AURÉLIE.

C'est un parti pris, un jeu de me déplaire.

POLICASTRO.

Qu'ai-je fait!

AURÉLIE.

De vous seul j'ai toléré longtemps
Les dures vérités que chaque jour j'entends;
Mais c'en est trop : du comte embrasser la défense!

POLICASTRO.

Croyez que j'ignorais...

AURÉLIE.

Excuser son offense !

POLICASTRO.

Je vous proteste...

AURÉLIE.

Ainsi, quel qu'en soit le danger,
Votre esprit inflexible est là pour m'assiéger
De conseils importuns, de graves remontrances;
Pour m'imposer ses lois, ses goûts, ses préférences?

POLICASTRO.

Dieu ! jamais...

AURÉLIE.

Ce matin, sur mon choix consulté,
Vous poussez la raison jusqu'à l'austérité.
Jugeant tout, blâmant tout, frondeur inexorable
De tout ce que l'empire a de plus vénérable.

POLICASTRO.

C'est fait de moi!

AURÉLIE.

Ce soir, au mépris de mes droits,
Contre un de mes arrêts vous élevez la voix.
Sujet audacieux, à la fin je me lasse
De voir que devant vous rien n'ait pu trouver grâce.
La cour ne convient pas à cet orgueil altier,
A cette âme d'airain qui ne sait pas plier.
C'est ainsi qu'on se perd; sortez!

UN HUISSIER, annonçant.

Son Excellence
Le comte de Sassane.

AURÉLIE, devant Sassane qui vient d'entrer.

Évitez ma présence;
Reportez ce placet à qui vous l'a remis :
Dans ses projets d'ailleurs je vous crois compromis.

POLICASTRO.

Je jure...

AURÉLIE.

Allez le joindre, et revenez apprendre
Comme on traite à vos yeux qui vous osez défendre.

POLICASTRO, à part.

Le cœur me manque... O ciel! me serais-je attendu
Qu'un jour un trait d'audace à la cour m'eût perdu!

Il sort.

SCÈNE V.

SASSANE, AURÉLIE.

SASSANE.

Votre Altesse est émue?

AURÉLIE.

Eh! puis-je ne pas l'être?
J'ai droit de m'étonner, de m'indigner, peut-être,
Qu'on excuse le comte et qu'il trouve un appui.

SASSANE.

A part.

Sans doute on avait tort. Je ne craignais que lui.

AURÉLIE.

Dans peu vous saurez tout. Parlez : votre message
M'a-t-il de Leurs Grandeurs assuré le suffrage?
L'acte par qui vos soins me rend ma liberté,
Est-il prêt?

SASSANE.

J'entrevois quelque difficulté.

AURÉLIE, vivement.

Comment!

SASSANE, à part.

Ne nous livrons qu'avec des garanties.

AURÉLIE, avec froideur.

Je comprends leurs raisons que j'avais pressenties.

Sévèrement.

J'y cède, et j'attendrai; plus tard je dois régner.

SASSANE.

L'acte est fait.

AURÉLIE.

Eh bien donc!

SASSANE.

Ils ne voudraient signer...
J'en ai le cœur froissé, je souffre à vous le dire,
Mais je me suis rendu, las de les contredire :
Ils ne voudraient signer... C'est bien peu généreux :
Égoïsme tout pur, et j'en rougis pour eux!

AURÉLIE.

Enfin!

SASSANE.

Ils ne voudraient donner leur signature,
Qu'à des conditions dont mon respect murmure.

AURÉLIE, avec douceur.

Oui, l'obstacle, je crois, n'est pas venu de vous.

SASSANE.

Madame!

AURÉLIE.

Que veut-on?

SASSANE.

Le nom de votre époux
Doit être au premier rang parmi les noms célèbres.

AURÉLIE.

Celui de vos aïeux se perd dans les ténèbres.

SASSANE.

Hors le nom d'Avella, qu'on ne doit plus citer,
Aucun autre sur lui ne pourrait l'emporter.

AURÉLIE.

C'est accordé : passons.

SASSANE.

En outre l'on désire
Que le nouveau monarque ait servi cet empire,
Soit dans l'armée...

AURÉLIE.

Eh! mais... songez-vous ?

SASSANE.

J'ai cédé
A cause du marquis.

AURÉLIE.

C'est adroit; accordé.

SASSANE.

Ou bien...

AURÉLIE.

Parlez sans crainte.

SASSANE.

Ou bien dans les finances.

AURÉLIE.

Ah! le duc pense à lui!

SASSANE.

Vraiment, les convenances
Auraient dû l'arrêter; mais non : j'en étais sûr;
Comme je vous l'ai dit, égoïsme tout pur.

AURÉLIE.

Dans ces arrangements une chose m'étonne;
C'est qu'on n'ait oublié qu'une seule personne.

SASSANE.

Laquelle?

AURÉLIE.

Je m'entends; finances, convient mal :
Administration est un mot général,
Qui vaut mieux.

SASSANE.

Qu'on peut mettre.

AURÉLIE.

Un mot qui signifie
Ce qu'on veut : le trésor... et la diplomatie.

SASSANE, vivement.

C'est juste!... J'ai tout dit.

AURÉLIE.

Et j'ai tout accepté.
Que leur aveu par vous nous soit donc présenté,
S'ils veulent à ce prix le donner l'un et l'autre.
Nous croyons superflu de vous parler du vôtre.

SASSANE, transporté.

Ah! je rends grâce...

AURÉLIE.

Eh! non! chacun agit pour soi...
Égoïsme tout pur : comme eux je pense à moi.

SASSANE.

Vous me comblez!...

AURÉLIE.

On vient, et l'on peut nous entendre.

SCÈNE VI.

SASSANE, AURÉLIE, POLICASTRO, ALPHONSE; GARDES *qui entrent dans la galerie du fond.*

AURÉLIE, à Alphonse.

Du nouveau souverain votre sort va dépendre.

ALPHONSE.

Libre à lui de m'absoudre ou de me condamner;
Madame, désormais rien ne peut m'étonner.

AURÉLIE, sortant.

Attendez son arrêt.

SASSANE, à part.

J'aurai quelque indulgence :
Un jour d'avénement est un jour de clémence.

Il sort.

SCÈNE VII.

ALPHONSE, POLICASTRO.

Ils se regardent un moment sans parler.

ALPHONSE.

Qu'en dites-vous, docteur?

POLICASTRO.

Muet, déconcerté,
Je suis comme étourdi du coup qu'on m'a porté.
Je ne me sens pas bien.

ALPHONSE.

Je perdais tout pour elle,
Je ne m'en plaignais pas ; mais qu'on traite en rebelle,
Qu'on chasse de la cour, sans égard, sans pitié,
Celui dont j'exposai l'héroïque amitié,
Ah ! docteur !

POLICASTRO, se ranimant.

C'est ma faute. Après tout que m'importe?

ALPHONSE, lui serrant la main.

Noble cœur!

POLICASTRO.

J'aurai dit quelque vérité forte,
Sans m'en apercevoir.

ALPHONSE.

L'ami qui me vengea
Lui devient odieux !

POLICASTRO.

Elle règne, et déjà
L'aspect d'un homme libre importune sa vue.

ALPHONSE.

Hélas! je l'aimais trop : je l'avais mal connue.

POLICASTRO, avec mysètre.

Dieu! quel règne effrayant semble se préparer !

ALPHONSE.

Oui; ce n'est pas sur nous, docteur, qu'il faut pleurer,
C'est sur l'État : les lois, la liberté bannie,
Tous les droits méconnus !

POLICASTRO.

Enfin la tyrannie!
Si d'échapper tous deux nous avons le bonheur,
Car j'en doute, fuyons, en conservant l'honneur...

ALPHONSE.

Cette injuste beauté...

POLICASTRO.

Cette cour mensongère.

ALPHONSE.

Cherchons, pour y mourir, quelque rive étrangère !

POLICASTRO.

Pour y vivre.

ALPHONSE.

Où l'on trouve une ombre d'équité.

POLICASTRO.

Sans doute : où le pouvoir aime la vérité.
Nous irons loin, très-loin; mais je dis, je proclame,

A voix basse.

Ici j'ose en partant crier... que c'est infâme,
Que c'est une injustice, un despotisme affreux...
Chut! on vient : taisons-nous!

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, POLICASTRO, AURÉLIE, BÉATRIX, SASSANE, ALBANO, POLLA, LE BARON D'ENNA, LE GRAND JUGE, LE MARQUIS DE NOCERA, LE DUC DE SORRENTE ; SÉNATEURS, DAMES D'HONNEUR, COURTISANS, GARDES.

Aurélie monte sur le trône ; Alphonse et Policastro sont à l'une des extrémités du théâtre, et personne ne leur parle.

POLICASTRO, à Alphonse.

Comme on nous fuit tous deux !
Quels hommes!

ALPHONSE.

Que d'attraits! ma douleur s'en augmente :
Dites-moi si jamais elle fut plus charmante?

SASSANE.

Tuteurs de Son Altesse et régents de l'État,
Devant la majesté du trône et du sénat,
Les chefs de la justice et les grands dignitaires,
Par trois démissions libres et volontaires,
Nous déposons tous trois à l'unanimité
Le fardeau qu'à regret nous avions accepté.
Cet acte, revêtu de la forme prescrite,
Transmet à Son Altesse un pouvoir sans limite,
Et le droit absolu d'élire un souverain,
En donnant à son gré la couronne et sa main.

Il remet l'acte à la princesse.

Nous jurons au monarque entière obéissance.

AURÉLIE.

Nobles qui m'entourez, promettez-vous d'avance,
Faites-vous le serment de fléchir sous sa loi?

TOUS LES PERSONNAGES, excepté Alphonse.

Oui, nous le jurons tous.

AURÉLIE, se retournant vers Alphonse.

Comte, vous êtes roi.

ALPHONSE.

Se peut-il ?

BÉATRIX.

Lui !

LES TROIS RÉGENTS.

Le comte!

POLICASTRO.

O bonheur!

ALPHONSE, s'élançant au pied du trône.

La surprise!...
La joie! est-il possible!

POLLA, à Aurélie.

Excusez ma franchise;
Mais veuillez consulter l'acte signé par nous.

AURÉLIE.

Je le connais.

ALPHONSE.

O ciel!

AURÉLIE.

Que me demandiez-vous!

A Sassane.

Pouvez-vous contester l'éclat de sa naissance?

A Polla.

N'a-t-il pas dans les camps signalé sa vaillance?
Marquis, votre suffrage est ici d'un grand poids.
Qui plus que vous tantôt m'a vanté ses exploits?
Le docteur a soigné sa dernière blessure.

POLICASTRO.

Presque mortelle! ô Dieu! c'est ma plus belle cure.

Avec effusion.

J'ai donc sauvé mon roi!

AURÉLIE, aux régents.

Messieurs, le souvenir
D'un dévouement si beau vivra dans l'avenir.
Et je veux qu'après vous nos annales fidèles
Aux ministres futurs vous citent pour modèles.

SASSANE, à Aurélie.

Madame, en vous quittant j'avais tout découvert;
Forcé de vous tromper, messieurs, j'en ai souffert,
Mais d'un si noble choix l'excuse est sans réplique.

A Béatrix.

Comtesse, vous voyez dans quel but politique,
A la feinte avec vous contraint de recourir...

BÉATRIX.

Je n'ai pas, monseigneur, de trône à vous offrir.

ALPHONSE, tombant aux pieds de la princesse.

J'en reçois un de vous; mais vous savez, madame,
Si l'éclat des grandeurs avait séduit mon âme.

AURÉLIE.

Alphonse, levez-vous. Prince, je vous remets
Un sceptre que vous seul porterez désormais.
Prenez: c'est sans regret que je vous l'abandonne;
Mais laissez-moi vous dire à quel prix je le donne.
Vous allez commander à des sujets nombreux;
Ne régnez pas pour vous, prince, régnez pour eux.
Cherchez la vérité, fût-elle impitoyable,
Ou faites-vous aimer pour vous la rendre aimable.
Aux lois, reines de tous, soumettez le pouvoir;
Soyez grand, s'il se peut; juste, c'est un devoir.
Soyez bon: la grandeur y gagne quelque chose.
Régnez donc, et des soins que l'État vous impose,
Quand le bonheur public n'exigera plus rien,
S'il vous reste un moment, vous penserez au mien.



EXAMEN CRITIQUE

DE LA PRINCESSE AURÉLIE,

PAR M. DUVIQUET.

De tous les ouvrages de M. Casimir Delavigne, *la Princesse Aurélie* est celui qui a obtenu le moins de représentations; ce qui ne veut pas dire qu'il ait eu à la représentation moins de succès que les autres, mais seulement que le succès a été moins soutenu, moins retentissant de vogue, moins brillant d'affluence, qu'il a trouvé moins de défenseurs dans ce grand nombre d'écrivains qui se constituent du jour au jour les distributeurs de la renommée littéraire et de la gloire théâtrale. Si le mérite d'une comédie dépendait des jugements portés sur sa première représentation, de la foule plus ou moins nombreuse qui se presse aux représentations suivantes; si le temps et la réflexion ne faisaient pas justice de ces arrêts précipités et enlevés à la légèreté rapide d'une composition de quelques heures, ainsi qu'à l'influence inévitable des souvenirs de la veille, il y aurait plus d'un siècle et demi que *le Misanthrope* et *Britannicus* seraient bannis de la scène française. Il suffirait de rappeler ce qui n'aura pas échappé dans son temps au sieur de Visé, que le chef-d'œuvre de Racine ne fut, dans sa nouveauté, représenté que trois fois, et que celui de Molière ne se soutint qu'à l'aide du bâton dont Sganarelle corrige avec délices les reproches de son impertinente moitié.

Qu'arrive-t-il? Le temps marche, emportant avec lui les critiques éphémères. Ce qui est bon est bon et reste bon. Les imperfections, les fautes graves elles-mêmes passent par le crible du vieux Saturne, ou, comme la lie d'un vin généreux, tombent au fond du vase; ce qui survit, ce qui surnage, n'en paraît que plus pur, plus naturel et plus énergique. Telle est la condition de toutes les choses d'ici-bas. Dans le domaine de la matière comme dans celui de l'intelligence, il n'existe rien d'absolument parfait, rien sans mélange. On a reproché, non sans quelque raison, à *Tartufe*, l'invraisemblance fondamentale d'une donation que la présence de deux héritiers directs frappe de nullité; au *Misanthrope*, le vide, ou, si l'on veut, la faiblesse de l'action; à *Cinna*, la mobilité du caractère principal et le démenti qui donne à l'exaltation de sa rage primitive *l'adorable Furie*; à la tragédie de *Phèdre*, le sacrifice fait à un seul personnage de tous les personnages de la pièce; à *Andromaque*, un intérêt double et divergent. Que n'a-t-on pas dit et de la marche languissante d'*Esther*, et de la note fortement entachée de jésuitisme, communiquée au nom du grand prêtre Joad à la vieille Athalie? Toutes ces critiques peuvent être fondées; pour le moment, je ne le sais ni ne m'en soucie. S'il me prenait jamais fantaisie de les réfuter, peut-être la tâche serait moins glorieuse que facile; mais enfin, ces critiques existent; elles ont cours; elles ont occupé des esprits éclairés, mais prévenus, qui n'ont cessé de combattre, au profit de réputations naissantes, contre des réputations affermies par l'admiration de vingt siècles. Hé bien! admirez la légitimité de ces critiques; donnez le bon droit à ces censeurs *désintéressés* de nos immortelles productions; faites plus large encore, si vous l'osez, la part des défauts! ne voyez-vous pas que deux scènes de Molière, deux scènes de *Phèdre*, le récit de *Cinna*, le monologue d'Auguste, rachètent avec une usure judaïque toutes ces faiblesses sur la concession desquelles je me réserverais au besoin le droit de revenir, pour raison de lésion énorme.

Qu'est-ce à dire? moi, admirateur passionné des maîtres de la scène française, je mets donc *la Princesse Aurélie* dans la même classe, je l'élève à la même hauteur que les chefs-d'œuvre dramatiques des deux derniers siècles! Ce n'est point là mon raisonnement; mais je connais bon nombre de jeunes logiciens qui seraient de force à me le prêter : je vais nettement expliquer ma pensée.

Comparer n'est pas égaler. Des objets multiples, quoique d'un mérite différent, soutiennent le parallèle, et ne supposent pas néanmoins l'égalité. Quand l'inégalité est trop forte, quand il s'agit, par exemple, de la *Phèdre* de Racine et de la *Phèdre* de Pradon, l'idée seule d'un rapprochement entre les deux pièces est une niaiserie. Mais si, à quelque distance qu'il en soit placé, l'ouvrage dramatique que l'on met à côté de plusieurs autres se recommande par l'élégante correction du style, par l'harmonie poétique du vers, par une intrigue à la fois forte dans sa

trame, et délicate par la finesse des fils dont elle est tissue; si les caractères en sont variés et supérieurement soutenus; si les incidents dont elle est semée ne laissent entrevoir qu'à l'œil exercé du connaisseur un dénoûment frappant de surprise et de soudaineté, n'y aurait-il pas, surtout à notre époque, injustice et dureté à lui refuser le droit dont ont joui les plus illustres prédécesseurs du poëte moderne, d'en appeler de la représentation à la lecture, et de réclamer comme eux, à défaut de la sentence impartiale du théâtre, l'arrêt définitif de la lampe et du cabinet?

C'est là en effet que doit se ramener toute la question. La lecture sera-t-elle plus favorable à *la princesse Aurélie* que ne l'a été la représentation? L'affirmative ne me paraît pas douteuse.

La donnée, ou pour parler français (clause de rigueur quand on rend compte d'un ouvrage de M. Casimir Delavigne), l'idée principale est spirituelle et piquante. Tromper un vieux tuteur qui veut épouser sans amour la fortune d'une jeune et belle pupille, chose vulgaire et facile! Toutes les Agnès, les Mariane, les Rosine, ont ouvert la voie à ces artifices comiques, et en ont enseigné les chemins; il n'y a plus rien à faire sur nos théâtres pour de nouveaux Arnolphe, de nouveaux Harpagon, de nouveaux Bartholo. Mais qu'une jeune princesse, qui ne donnera sa main qu'avec une couronne, qu'Aurélie, placée sous la vigilance rivale et jalouse de trois tuteurs ambitieux, dont chacun aspire à arriver par la possession de la souveraine à la possession de la souveraineté, que cette femme qui n'a d'autre expérience que celle d'un amour secret qu'elle dissimule avec soin, et le sentiment d'une indépendance qu'elle ne sacrifiera qu'à l'objet aimé; que cette femme, dis-je, vienne à bout de tromper tour à tour, et de tromper les uns par les autres, trois hommes, madrés politiques, trois hommes consommés dans les manéges de la diplomatie, et exercés dans toutes les pratiques d'un gouvernement italien : voilà certes une conception tellement originale, que, sans l'art avec lequel elle est exécutée, elle serait justement taxée d'invraisemblance, et reléguée dans la classe de ces romans en dialogues qui depuis quelques années ont tristement remplacé sur notre beau théâtre la peinture des mœurs, ou le développement des caractères historiques.

Eh bien! cette charmante mystification n'est pas au fond ce qui amuse le plus dans l'ouvrage; il en est une autre que je préfère, et j'ai trouvé plusieurs bonnes têtes de mon avis : c'est celle qui a l'air de prendre pour victime le beau, l'intrépide, le jeune comte d'Avella, l'amant impétueux de la princesse, dont il est adoré, et qui semble, pendant toute la pièce, l'objet privilégié de ses rigueurs et de ses injustices. Rien n'est plus plaisant que la situation désespérante de ce pauvre d'Avella, qui a été banni, que l'on rappelle pour lui demander un compte sévère de son administration, et dont enfin, par un acte inouï de clémence souveraine, on veut bien faire un chevalier de Malte, avec la perspective assurée (car il faut tout dire) de la grand'maîtrise de l'ordre. D'Avella chevalier de Malte! Comme le vœu d'un célibat perpétuel ferait bien les affaires de l'amant et surtout celles de la maîtresse! Cependant on peut exprimer en très-beaux vers le contraire de ce que l'on pense et de ce que l'on désire. Je ne résiste pas au plaisir de citer ce court chef-d'œuvre de duplicité féminine :

> Voyez quels nobles champs à vos exploits ouverts!
> Du joug de l'infidèle affranchir nos deux mers,
> Ne brûlant sous la croix que d'une chaste ivresse,
> Avoir pour maître Dieu, la gloire pour maîtresse,
> Rival des Lascaris, des Villers, des Gozon,
> A tant de noms fameux unir un plus grand nom;
> Un tel vœu, le passé m'en donne l'assurance,
> Quand il est fait par vous, est accompli d'avance.

Toutes les actions, tous les discours de la princesse tendent, on le devine sans peine, à éloigner le soupçon de son amour et l'idée de l'élévation prochaine du comte d'Avella. Les trois ministres, dont le consentement unanime est indispensable pour autoriser le mariage d'Aurélie, amadoués par elle, et flattés, chacun à part, d'un plein succès, accordent une adhésion qui, d'après l'infaillibilité de leurs calculs, ne peut tourner qu'à leur avantage personnel. Le conseil est assemblé; Aurélie monte sur son trône; elle est entourée de tous les ministres, de tous les grands de l'État. Alphonse d'Avella, relégué dans un coin où personne ne s'aperçoit de sa présence, regarde avec une douloureuse résignation la solennité qui va lui enlever pour jamais la femme qu'il aurait épousée sous la bure, avec laquelle il aurait vécu fortuné dans une chaumière. Nobles qui m'entourez, dit Aurélie;

> Nobles qui m'entourez, promettez-vous d'avance,
> Faites-vous le serment de fléchir sous sa loi?
> — Oui, nous le jurons tous. — Comte, vous êtes roi.

C'est, jusque-là, le dénoûment de *Sémiramis*, avec une forme semblable et à peu près les mêmes expressions. La différence est celle qui sépare une union très-légitime, très-raisonnable, d'une alliance incestueuse et dénaturée. Aussi, au lieu du bruit du tonnerre, de la lueur des éclairs, de toute cette pompe céleste ou diabolique qui, dans la tragédie de Voltaire, vient apporter un obstacle dirimant à un mariage impossible, on n'entend, dans la comédie de M. Delavigne, que les acclamations unanimes d'une cour qui applaudit à un nœud aussi bien assorti, et à peine peut-on distinguer dans ce concert de félicitations bruyantes, les murmures étouffés des trois vieux ministres. Ces messieurs voient bien qu'en renonçant au trône, il leur faudra, pour comble de misère, résigner encore leurs trois beaux, leurs trois utiles portefeuilles.

Dans une comédie dont la scène se passe à Salerne, un médecin est un personnage obligé. Policastro, médecin de la cour, est à son poste; il égaie, par la généralité de sa complaisance obséquieuse, ce qu'il y a de grave dans le sujet; on rit de la naïveté de son érudition, et de ses fanfaronnades médicales, comme du désappointement des trois ministres.

Avec le trône et la main de la princesse, Alphonse reçoit en cadeau de noces les conseils suivants que l'on ne

peut trop répéter. Les vers ne sont pas de la même fabrique que ceux du traducteur de l'*École de Salerne*.

Alphonse, levez-vous. Prince, je vous remets
Un sceptre que vous seul porterez désormais.
Prenez : c'est sans regret que je vous l'abandonne ;
Mais laissez-moi vous dire à quel prix je le donne.
Vous allez commander à des sujets nombreux ;
Ne régnez pas pour vous, prince, régnez pour eux.
Cherchez la vérité, fût-elle impitoyable,
Ou faites-vous aimer pour vous la rendre aimable.
Aux lois, reines de tous, soumettez le pouvoir :
Soyez grand s'il se peut ; juste, c'est un devoir.
Soyez bon : la grandeur y gagne quelque chose.
Régnez donc ; et des soins que l'État vous impose
Quand le bonheur public n'exigera plus rien,
S'il vous reste un moment, vous penserez au mien.

On lira avec un vif plaisir, souvent avec un sentiment vrai d'admiration, *la Princesse Aurélie*. Quand le Théâtre-Français, qui s'occupe, dit-on, de sa régénération, aura atteint son but, je veux dire, quand il sera revenu au bon sens, au naturel et à la poésie, il remettra *la Princesse Aurélie*; et le public, préparé par la lecture, se portera en foule à la représentation d'un ouvrage d'autant plus agréable pour lui, qu'il en aura été plus longtemps et plus injustement privé.



MARINO FALIERO,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 30 MAI 1829.

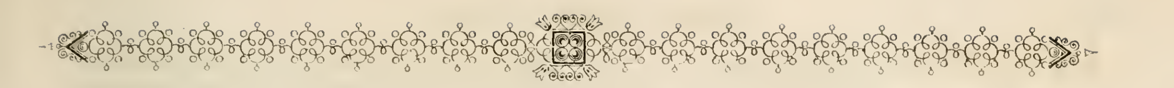
On a expliqué diversement les motifs qui m'ont déterminé à transporter cet ouvrage de la Comédie française au théâtre de la Porte Saint-Martin. Il en est qui me sont personnels et dont je crois inutile d'entretenir le public : je ne traiterai ici qu'une question générale.

J'ai conçu l'espérance d'ouvrir une voie nouvelle, où les auteurs qui suivront mon exemple pourront désormais marcher avec plus de hardiesse et de liberté, où des acteurs, dont le talent n'avait pas l'occasion de se produire, pourront s'exercer dans un genre plus élevé. Le public a semblé comprendre les conséquences que devait avoir, dans l'intérêt de tous, cette tentative, et j'en attribue le succès à ses dispositions bienveillantes.

Deux systèmes partagent la littérature. Dans lequel des deux cet ouvrage a-t-il été composé? c'est ce que je ne déciderai pas, et ce qui d'ailleurs me paraît être de peu d'importance. La raison la plus vulgaire veut aujourd'hui de la tolérance en tout; pourquoi nos plaisirs seraient-ils seuls exclus de cette loi commune? L'histoire contemporaine a été féconde en leçons; le public y a puisé de nouveaux besoins : on doit beaucoup oser si l'on veut les satisfaire. L'audace ne me manquera point pour remplir autant qu'il est en moi cette tâche difficile. Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde comme un dépôt sacré cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. Dans le reste, tous ont innové; tous, selon les mœurs, les besoins et le mouvement de leur siècle, ont suivi des routes différentes qui les conduisaient au même but. C'est en quelque sorte les imiter encore que de chercher à ne pas leur ressembler, et peut-être la plus grande preuve, l'hommage le mieux senti de notre admiration pour de tels hommes est ce désespoir même de faire aussi bien qui nous force à faire autrement.

J'ai toujours livré mes ouvrages au public sans les défendre : je n'ai pas pris parti contre mes juges. J'aurais mauvaise grâce à le faire aujourd'hui où une bienveillance presque générale est venue adoucir pour moi ce que la critique pouvait avoir de sévère. Je ne combattrai qu'une seule assertion. On a dit que mon ouvrage était une traduction de la tragédie de lord Byron. Ce reproche est injuste. J'ai dû me rencontrer avec lui dans quelques scènes données par l'histoire; mais la marche de l'action, les ressorts qui la conduisent et la soutiennent, le développement des caractères et des passions qui la modifient et l'animent, tout est différent. Si je n'ai pas hésité à m'approprier plusieurs des inspirations d'un poëte que j'admire autant que personne, plus souvent aussi je me suis mis en opposition avec lui pour rester moi-même. Ai-je eu tort ou raison! Que le lecteur compare et prononce.





MARINO FALIERO.

PERSONNAGES.

MARINO FALIERO, doge.
LIONI, patricien, un des Dix.
FERNANDO, neveu du doge.
STÉNO, jeune patricien, un des Quarante.
ISRAEL BERTUCCIO, chef de l'Arsenal.
BERTRAM, sculpteur.
BENETINDE, chef des Dix.
PIETRO, gondolier.
STROZZI, condottiere.
VEREZZA, affidé du conseil des Dix.
VICENZO, officier du palais ducal.
ÉLÉNA, femme du doge.
LES DIX; LA JUNTE.
LES SEIGNEURS DE LA NUIT.
GONDOLIERS, CONDOTTIERI.
GARDES; PERSONNAGES PARÉS ET MASQUÉS.

La scène est à Venise, en 1355.

ACTE PREMIER.

L'appartement du doge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA. *Elle est assise et brode une écharpe.*

Une écharpe de deuil, sans chiffre, sans devise!
Hélas, triste présent! mais je l'avais promise,
Je devais l'achever... Vaincu par ses remords,
Du moins après ma faute, il a quitté nos bords;
Il recevra ce prix de l'exil qu'il s'impose.

Elle se lève et s'approche de la fenêtre.

Le beau jour! que la mer où mon œil se repose,
Que le ciel radieux brillant d'un éclat pur,
Et que Venise est belle entre leur double azur!
Lui seul ne verra plus nos lagunes chéries;
Il n'est qu'une Venise! on n'a pas deux patries!...
Je pleure... oui, Fernando, sur mon crime et le tien.
Pourquoi pleurer? j'ai tort : les pleurs n'effacent rien.
Mon bon, mon noble époux aime à me voir sourire;
Eh bien! soyons heureuse, il le faut...

Elle s'assied et ouvre un livre.

Je veux lire.
Le Dante, mon poëte! essayons... je ne puis.
Nous le lisions tous deux : je n'ai pas lu depuis.

Elle reprend le livre qu'elle avait fermé.

Ses beaux vers calmeront le trouble qui m'agite.

« C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs;
» C'est par moi qu'on descend dans la cité des pleurs;
» C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite.

» Le bras du Dieu vengeur posa mes fondements;
» La seule éternité précéda ma naissance,
» Et comme elle à jamais je dois survivre au temps :
» Entrez, maudits! plus d'espérance! »

Quel avenir, ô ciel, veux-tu me révéler?
Je tremble : est-ce pour moi que ces vers font parler
La porte de l'abîme, où Dieu dans sa colère
Plonge l'amant coupable et l'épouse adultère?...
Où suis-je, et qu'ai-je vu? Fernando!

SCÈNE II.

ÉLÉNA, FERNANDO.

FERNANDO.

Demeurez!
Le doge suit mes pas; c'est lui que vous fuirez.
Près de vous, Éléna, son neveu doit l'attendre.

ÉLÉNA.

Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre,
Fernando, je demeure.

FERNANDO.

Eh quoi! vous détournez
Vos yeux qu'à me revoir j'ai trop tôt condamnés!
Qu'ils me laissent le soin d'abréger leur supplice.
Quelques jours, et je pars, et je me fais justice;
Faut-il vous le jurer?

ÉLÉNA.

Ce serait vainement :
Lorsqu'on doit le trahir, que m'importe un serment?

FERNANDO.

Quel prix d'un an d'absence où j'ai langui loin d'elle!

ÉLÉNA.

Cette absence d'un an devait être éternelle.
Mais j'ai donné l'exemple, et ce n'est plus de moi
Qu'un autre peut apprendre à respecter sa foi.

FERNANDO.

Ne vous accusez pas, quand je suis seul parjure.

ÉLÉNA.

Quelque reproche amer qui rouvre ma blessure,
Pourquoi me l'épargner? Le plus cruel de tous
N'est-il pas votre aspect, et me l'épargnez-vous?
Où fuir? comment me vaincre? ou trouver du courage
Pour comprimer mon cœur, étouffer son langage,
Pour me taire en voyant s'asseoir entre nous deux
L'oncle par vous trahi, l'époux... Mais je le veux;
Je veux forcer mes traits à braver sa présence,
A sourire, à tromper, à feindre l'innocence;
Ils mentiront en vain : si ma voix, si mon front,
Si mes yeux sont muets, ces marbres parleront.

FERNANDO.

Ah! craignez seulement de vous trahir vous-même!
Vos remords sont les miens près d'un vieillard qui [m'aime.
Je me contrains pour lui, que la douleur tuerait,
Pour vous, que son trépas au tombeau conduirait.
Mais tout à l'heure encor quelle angoisse mortelle
Me causait de ses bras l'étreinte paternelle!
Tout mon sang s'arrêtait, quand sa main a pressé
Ce cœur qui le chérit et l'a tant offensé!
Ses pleurs brûlaient mon front qui rougissait de honte.

ÉLÉNA.

Et le tourment qu'il souffre à plaisir il l'affronte,
Il le cherche, et pourquoi?

FERNANDO.

Pour suspendre un moment,
En changeant de douleurs, un plus affreux tourment.
Ce n'est pas mon amour, n'en prenez point d'ombrage,
Restez, ce n'est pas lui qui dompta mon courage,
J'en aurais triomphé! mais c'est ce désespoir
Que n'ont pu, dans l'exil, sentir ni concevoir
Tous ces heureux bannis de qui l'humeur légère
A fait des étrangers sur la rive étrangère;
C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas;
C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas,
Ce souvenir qui tue; oui, cette fièvre lente,
Qui fait rêver le ciel de la patrie absente,
C'est ce mal du pays dont rien ne peut guérir,
Dont tous les jours on meurt sans jamais en mourir.
Venise!...

ÉLÉNA.

Hélas!

FERNANDO.

O bien, qu'aucun bien ne peut rendre!
O patrie! ô doux nom, que l'exil fait comprendre;
Que murmurait ma voix, qu'étouffaient mes sanglots,
Quand Venise en fuyant disparut sous les flots!
Pardonnez, Éléna; peut-on vivre loin d'elle?
Si l'on a vu les feux dont son golfe étincelle,
Connu ses bords charmants, respiré son air doux,
Le ciel sur d'autres bords n'est plus le ciel pour nous.
Que la froide Allemagne et que ses noirs orages
Tristement sur ma tête abaissaient leurs nuages!
Que son pâle soleil irritait mes ennuis!
Ses beaux jours sont moins beaux que nos plus sombres [nuits.
Je disais, tourmenté d'une pensée unique :
Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique!
J'ai cédé, j'ai senti frémir dans mes cheveux
Leur brise qu'à ces mers redemandaient mes vœux.
Dieu! quel air frais et pur inondait ma poitrine!
Je riais, je pleurais; je voyais Palestrine,
Saint-Marc que j'appelais, s'approcher à ma voix,
Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois
De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
Des trésors étalés dans ce bazar du monde,

Des jeux, des bruits du port, des chants du gondolier!...
Ah! des fers dans ces murs qu'on ne peut oublier!
Un cachot, si l'on veut, sous leurs plombs redoutables,
Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sables,
Un tombeau, qui parfois témoin de vos douleurs,
Soit foulé par vos pieds et baigné de vos pleurs!

ÉLÉNA.

Que les vôtres déjà n'arrosent-ils ma cendre?
Mais... ce ne fut pas moi, je me plais à l'apprendre,
Qui ramenai vos pas vers votre sol natal.
Il n'est plus cet amour qui me fut si fatal.
Quand sa chaîne est coupable un noble cœur la brise;
N'est-ce pas, Fernando? Je voudrais fuir Venise,
Dont les bords désormais sont votre unique amour,
Et pour vous y laisser m'en bannir à mon tour.

FERNANDO.

Vous, Éléna?

ÉLÉNA.

Qu'importe où couleraient mes larmes?
A ne plus les cacher je trouverais des charmes.
Oui, mon supplice, à moi, fut de les dévorer,
Lorsque, la mort dans l'âme, il fallait me parer,
Laisser là mes douleurs, en effacer l'empreinte,
Pour animer un bal de ma gaieté contrainte:
Heureuse, en leur parlant, d'échapper aux témoins,
Dans ces nuits de délire, où je pouvais du moins
Au profit de mes pleurs tourner un fol usage,
Et sous un masque enfin reposer mon visage.

FERNANDO.

Je ne plaignais que moi!

ÉLÉNA.

Mon malheur fut plus grand:
J'ai tenu sur mon sein mon époux expirant;
Tremblante à son chevet, de remords poursuivie,
Je ranimais en vain les restes de sa vie;
Je croyais, quand sur lui mes yeux voyaient peser
Un sommeil convulsif qui semblait m'accuser,
Qu'un avis du cercueil, qu'un rêve, que Dieu même
Lui dénonçait mon crime à son heure suprême;
Et que de fois alors je pris pour mon arrêt
Les accents étouffés que sa voix murmurait!
Comment peindre le doute où flottaient mes pensées,
Quand ma main, en passant sur ses lèvres glacées,
Interrogeait leur souffle, et que, dans mon effroi,
Tout, jusqu'à son repos, était sa mort pour moi?
Je fus coupable, ô Dieu! mais tu m'as bien punie:
La nuit où dans l'horreur d'une ardente insomnie,
Il se leva, sur moi pencha ses cheveux blancs,
Et pâle me bénit de ses bras défaillants;
Il me parla de vous!

FERNANDO.

De moi!

ÉLÉNA.

Nuit vengeresse!
Nuit horrible! et pourtant j'ai tenu ma promesse.
Jusqu'au pied des autels j'ai gardé mon secret.
L'offrande qu'à nos saints ma terreur consacrait,
Je la portais dans l'ombre au fond des basiliques;
Je priais, j'implorais de muettes reliques,
Et sans bruit, sous les nefs je fuyais, en passant
Devant le tribunal d'où le pardon descend.

FERNANDO.

Mais le ciel accueillit votre ardente prière.

ÉLÉNA.

Celle des grands, du peuple et de Venise entière,
La mienne aussi peut-être; et vous, vous qu'aujourd'hui
Je trouve à mes chagrins moins sensible que lui,
Celle qui vous toucha quand vous m'avez quittée,
Pour l'oublier sitôt, l'avez-vous écoutée?

FERNANDO.

Si je l'entends encor, c'est la dernière fois;
Je pars. L'Adriatique a revu les Génois;
Venise me rappelle, et sait que leur audace
A quelques beaux trépas va bientôt laisser place.
Vos vœux seront remplis, je reviens pour mourir.

ÉLÉNA.

Pour mourir!

FERNANDO.

Mais ce sang que le fer va tarir,
Avant de se répandre où Venise l'envoie,
A battu dans mon sein d'espérance et de joie.
Il palpite d'amour! A quoi bon retenir
Ce tendre et dernier cri que la mort doit punir?
Je vous trompais; c'est vous, ce n'est pas la patrie,
Vous, qui rendez la force à cette âme flétrie;
Vous, vous que je cherchais sous ce climat si doux,
Sur ce rivage heureux qui ne m'est rien sans vous!
C'est votre souvenir qui charme et qui dévore;
C'est ce mal dont je meurs, et je voulais encore
Parler de ma souffrance aux lieux où vous souffrez,
Respirer un seul jour l'air que vous respirez,
Parcourir le Lido, m'asseoir à cette place
Où les mers de nos pas ont effacé la trace,
Voir ces murs pleins de vous, ce balcon d'où mes yeux
En vous les renvoyant recevaient vos adieux...

ÉLÉNA.

Par pitié!...

FERNANDO.

Cette fois l'absence est éternelle:
On revient de l'exil, mais la tombe est fidèle.
Je pars... Je mourrai donc, sûr que mon souvenir

De mes tourments jamais ne vint l'entretenir.
Ce prix qui m'était dû, qu'en vain je lui rappelle,
Cette écharpe, jamais... Dieu! qu'ai-je vu? C'est elle!
La voilà! je la tiens... Ah! tu pensais à moi!
Elle est humide encore, et ces pleurs je les croi.
Tu me trompais aussi; nos vœux étaient les mêmes:
Allons! je puis mourir: tu m'as pleuré, tu m'aimes!

ÉLÉNA, qui veut reprendre l'écharpe.

Fernando!

FERNANDO.

Ton présent ne me doit plus quitter;
C'est mon bien, c'est ma vie! et pourquoi me l'ôter?
Je le garderai peu; ce deuil est un présage;
Mais d'un autre que moi tu recevras ce gage,
Mais couvert de mon sang, pour toujours séparé
De ce cœur, comme lui, sanglant et déchiré,
Qui, touché des remords où son amour te livre,
Pour cesser de t'aimer, aura cessé de vivre.

ÉLÉNA.

On vient!

FERNANDO, cachant l'écharpe dans son sein.

Veillez sur vous un jour, un seul moment,
Par pitié pour tous trois.

ÉLÉNA.

Il le faut; mais comment
Contempler sans pâlir ces traits que je révère?

FERNANDO.

Quel nuage obscurcit leur majesté sévère!

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FERNANDO, FALIERO.

FALIERO, absorbé dans sa rêverie.

Tous mes droits envahis! mon pouvoir méprisé!
Que n'ai-je pas souffert, que n'ont-ils point osé?
Mais après tant d'affronts dévorés sans murmure,
Cette dernière insulte a comblé la mesure.

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FERNANDO.

Que dit-il?

FALIERO, les apercevant.

Chère Éléna, pardon!
Fernando, mes enfants, dans quel triste abandon
Je languirais sans vous!... Tu nous restes, j'espère?

FERNANDO.

Mais Votre Altesse oublie...

FALIERO.

Appelle-moi ton père,
Ton ami.

FERNANDO.

Que l'État dispose de mon bras;
Qui peut prévoir mon sort?

FALIERO.

Qui? moi. Tu reviendras.
La mort, plus qu'on ne pense, épargne le courage.
Regarde-moi! j'ai vu plus d'un jour de carnage;
Sous le fanal de Gêne et les murs des Pisans,
Plus d'un jour de victoire, et j'ai quatre-vingts ans.
Tu reviendras. Ce sceptre envié du vulgaire,
Moissonne, Fernando, plus de rois que la guerre.

FERNANDO.

Écartez vos ennuis!

FALIERO.

Pour en guérir, j'attends
Ce terme de ma vie, attendu trop longtemps.
Tu portes sans te plaindre une part de ma chaîne,
Pauvre Éléna! Je crus mon heure plus prochaine,
Lorsqu'à mon vieil ami je demandai ta main.
C'est un jour à passer, me disais-je, et demain
Je lui laisse mon nom, de l'opulence, un titre;
Mais un pouvoir plus grand de nos vœux est l'arbitre.
La faute en est à lui!

ÉLÉNA.

Qu'il prolonge vos jours,
Comme il les a sauvés!

FALIERO.

Sans toi, sans ton secours,
Je succombais naguère, et t'aurais affranchie.
Comme elle se courbait sous ma tête blanchie!

A Fernando.

Ah! si tu l'avais vue! ange compatissant,
Pour rajeunir le mien elle eût donné son sang!

FERNANDO.

Nous l'aurions fait tous deux.

ÉLÉNA.

Nous le devions.

FALIERO.

Je pense
Qu'avant peu mes enfants auront leur récompense.
Qu'il vous soit cher ce don, bien qu'il vienne un peu tard.
Vivez, soyez heureux, et pensez au vieillard.

ÉLÉNA.

Hélas! que dites-vous?

FALIERO

Éléna, je t'afflige...
Pour bannir cette idée, allons, sors, je l'exige.

Je veux à Fernando confier mon chagrin;
Mais toi, tu le connais. L'aspect d'un ciel serein
A pour des yeux en pleurs un charme qui console.

ÉLÉNA.

Souffrez...

FALIERO.

Crains la fatigue, et sors dans ma gondole.
Contre l'ardeur du jour prends un masque léger,
Qui, sans lasser ton front puisse le protéger.
Va, ma fille.

ÉLÉNA.

O bonté!

Elle sort.

SCÈNE IV

FALIERO, FERNANDO.

FALIERO.

C'est elle qu'on outrage!

FERNANDO.

Éléna!

FALIERO.

Moi; c'est moi.

FERNANDO.

Vous!

FALIERO.

Écoute, et partage
Un fardeau qu'à moi seul je ne puis supporter.
C'est mon nom, c'est le nôtre à qui vient d'insulter
Un de ceux dont nos lois sur les bancs des Quarante
Font siéger à vingt ans la jeunesse ignorante.
Lois sages!

FERNANDO

Qu'a-t-il fait?

FALIERO.

Le dirai-je? Irrité
D'un reproche public, mais par lui mérité,
L'insolent sur mon trône eut l'audace d'écrire...
Je les ai lus comme elle et tous ont pu les lire,
Ces mots... mon souvenir ne m'en rappelle rien;
Mais ces mots flétrissaient mon honneur et le sien.

FERNANDO.

Le lâche, quel est-il?

FALIERO.

Cherche dans la jeunesse,
Qui profane le mieux dix siècles de noblesse,
Qui fait rougir le plus les aïeux dont il sort?
Tête folle, être nul, qu'un caprice du sort
Fit libre, mais en vain, car son âme est servile;
Courageux, on le dit; courageux entre mille,
Dont un duel heureux marque le premier pas;
Du courage! à Venise, eh! qui donc n'en a pas?
Un Sténo!

FERNANDO.

Lui, Sténo!

FALIERO.

Bien que brisé par l'âge,
Je n'aurais pas, crois-moi, laissé vieillir l'outrage.
Près de Saint-Jean et Paul il est un lieu désert,
Où, pour lui rendre utile un de ces jours qu'il perd,
Mon bras avec la sienne eût croisé cette épée...

FERNANDO.

Il vit!

FALIERO.

Pour peu de jours, ma vengeance est trompée.
Sans leur permission puis-je exposer mon sang?
Privilége admirable! il vit grâce à mon rang.

Fernando fait un mouvement pour sortir.

Où vas-tu?

FERNANDO.

Vous venger.

FALIERO.

Bien! ce courroux t'honore.
Bien! c'est un Faliero; je me retrouve encore:
C'est mon ardeur, c'est moi; c'est ainsi que jadis
Mon père à son appel eût vu courir son fils.
Mais l'affront fut public, le châtiment doit l'être.
Les Quarante déjà l'ont condamné peut-être.

FERNANDO.

Eh quoi! ce tribunal où lui-même...

FALIERO.

Tu vois
Comme Venise est juste et maintient tous les droits!
Nos fiers avogadors avaient reçu ma plainte;
Aux droits d'un des Quarante oser porter atteinte!
Quel crime! l'eût-on fait? mais leur prince outragé,
Qu'importe? et par ses pairs Sténo sera jugé.

FERNANDO.

S'ils l'épargnaient?

FALIERO,

Qui? lui! l'épargner! lui, ce traître!
Oui, traître à son serment, à Venise, à son maître:
L'épargner! qu'as-tu dit? l'oseraient-ils? sais-tu
Qu'il faut que je le voie à mes pieds abattu?
Sais-tu que je le veux, que la hache est trop lente
A frapper cette main, cette tête insolente?

FERNANDO.

O fureur!

FALIERO.

De mon nom, toi l'unique héritier;
Toi, mon neveu, mon fils, connais-moi tout entier :
Lis, mon âme est ouverte et montre sa faiblesse.
C'est peu de l'infamie où s'éteint ma vieillesse;
Cet affront dans mon sein éveille des transports,
D'horribles mouvements inconnus jusqu'alors.
J'en ai honte et je crains de sonder ma blessure :
Devine par pitié, comprends, je t'en conjure,
Comprends ce qu'à mon âge un soldat tel que moi
Ne pourrait sans rougir confier, même à toi.
Éléna!... se peut-il? si ce qu'on ose écrire...
Mais sur ses traits en vain je cherche le sourire.
D'où vient que mon aspect lui fait baisser les yeux?
Pourquoi loin des plaisirs se cacher dans ces lieux?
Pourquoi fuir cet asile, où, par la pénitence,
Le crime racheté redevient l'innocence?
Le sien est-il si grand, si terrible?... Insensé!
Tout me devient suspect, le présent, le passé;
J'interroge la nuit, les yeux fixés sur elle,
Jusqu'aux pleurs, aux aveux d'un sommeil infidèle,
Et j'ai vu, réveillé par cet affreux soupçon,
Ses lèvres se mouvoir et murmurer un nom.

FERNANDO.

Grand Dieu!

FALIERO.

Ne me crois pas; va, je lui fais injure;
Sténo!... jamais, jamais! sa vie est encor pure;
Jamais tant de vertu ne descendrait si bas;
Je n'ai rien soupçonné, rien dit; ne me crois pas!
Mais Sténo, mais celui dont le mensonge infâme
De cette défiance a pu troubler mon âme,
La déchirer ainsi, la briser, la flétrir,
Qu'on l'épargne! ah! pour lui c'est trop peu de mourir!
Il aurait, le cruel qui m'inspira ces doutes,
Plus d'une vie à perdre, elles me devraient toutes,
Oui, toutes, sans suffire à mes ressentiments,
Leur sang, leur dernier souffle et leurs derniers tourments.

Il tombe sur un siége.

Après une pause.

Homme faible, où m'emporte une aveugle colère?
A Zara, quand j'appris la perte de mon frère,
Je domptai ma douleur et je livrai combat.
Prince, ferai-je moins que je n'ai fait soldat?

A Fernando.

L'État doit m'occuper : je vais dicter, prends place :

Fernando s'assied près de la table.

Moi, doge, aux Florentins. » Écris!

FERNANDO.

Ma main se glace.

FALIERO.

Allons! calme ce trouble... Ils recueillaient les voix;
Qu'ils sont lents!

FERNANDO.

Poursuivez.

FALIERO.

Qu'ai-je dit... aux Génois?

FERNANDO.

Votre Altesse écrivait au sénat de Florence.

FALIERO.

Ah! je voudrais en vain feindre l'indifférence!
Je ne le puis : je cède et me trouble à mon tour;
Mais on arrive enfin : je respire!

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, LE SECRÉTAIRE DES QUARANTE.

LE SECRÉTAIRE.

La Cour
Dépose son respect aux pieds de Votre Altesse.

FALIERO.

Leur respect est profond : jugeons de leur sagesse.
La sentence! donnez.

LE SECRÉTAIRE.

La voici.

FERNANDO, à son oncle.

Vous tremblez.

FALIERO.

Moi! non... je... non... pourquoi?... Lis, mes yeux sont troublés,
Lis.

FERNANDO, lisant.

« Il est décrété d'une voix unanime
» Que Sténo convaincu...

FALIERO.

Passe, je sais son crime.
Le châtiment?

FERNANDO.

Un mois dans les prisons d'État.

FALIERO.

Après?

FERNANDO.

C'est tout.

FALIERO, froidement.

Un mois!

FERNANDO.

Pour ce lâche attentat!

LE SECRÉTAIRE, au doge.

La Cour de Votre Altesse attend la signature.

FERNANDO, à son oncle, qui s'approche de la table.

Et vous?...

FALIERO.

C'est mon devoir.

FERNANDO.

Quoi! d'approuver l'injure?

FALIERO. Il laisse tomber la plume.

Un mois! Dieu!

Au secrétaire, en lui remettant le papier.

Laissez-nous.

LE SECRÉTAIRE.

L'arrêt n'est pas signé.

FALIERO.

Non? j'ai cru. .

Il signe rapidement.

Sortez donc.

SCÈNE VI.

FALIERO, FERNANDO.

FERNANDO.

Et, sans être indigné,
Vous consacrez vous-même une telle indulgence?

FALIERO, en souriant.

Tu le vois.

FERNANDO.

Quel sourire! il demande vengeance.

FALIERO.

Nos très-nobles seigneurs à l'affront qu'on m'a fait
N'ont-ils pas aujourd'hui pleinement satisfait?
Le châtiment railleur dont la faute est punie
Mêle à leur jugement le sel de l'ironie.
Ce soir chez un des Dix, où je suis invité,
Le vainqueur de Zara, par eux félicité,
Les verra s'applaudir d'avoir pu lui complaire.
Ils auront les honneurs d'un arrêt populaire.
Quoi! justice pour tous, hors pour le souverain,
C'est de l'égalité! Les gondoliers demain,
Égayant de mon nom une octave à ma gloire,
Chanteront sur le port ma dernière victoire.
Eh bien! je ris comme eux.

FERNANDO.

Plus triste que les pleurs,
Cette joie est amère; elle aigrit vos douleurs.

FALIERO, qui se lève avec violence.

Où sont les Sarrasins, que je leur rende hommage!
Sur l'autel de saint Marc et devant son image,
Avec ce même bras qui leur fut si fatal,
Je leur veux à genoux jurer foi de vassal!

FERNANDO.

Est-ce vous qui parlez?

FALIERO.

Que les vaisseaux de Gênes,
Du port, forcé par eux, n'ont-ils rompu les chaînes!
Dans ses patriciens frappez Venise au cœur:
Venez: qu'au doigt sanglant d'un Génois, d'un vainqueur
Je passe l'anneau d'or, ce pitoyable gage,
Cet emblème imposteur d'un pouvoir qu'on outrage.

FERNANDO,

Est-ce au duc de Venise à former de tels vœux?

FALIERO.

Moi, duc! le suis-je encor? moi, le dernier d'entre eux!
Moi, prince en interdit; moi, vieillard en tutelle,
Moi, que la loi dédaigne et trouve au-dessous d'elle!

FERNANDO.

Son glaive était levé, quand le mien s'est offert:
Il s'offre encore.

FALIERO.

Attends!

FERNANDO.

Vous avez trop souffert,
Punissez.

FALIERO.

Et comment?

FERNANDO.

Je reviens vous l'apprendre.

FALIERO.

Que pourrais-tu, toi seul?

FERNANDO.

Ce que peut entreprendre
Un homme contre un homme.

FALIERO.

Et contre tous?

FERNANDO.

Plus bas!
Le courroux vous égare.

FALIERO.

Il m'éclaire: à ton bras
Un coupable suffit; mais s'ils sont tous coupables,
Que me font et l'un d'eux et ses jours misérables?
Me venger à demi, c'est ne me pas venger.
L'offenseur n'osa rien, osant tout sans danger:
Au-dessous de son crime un tel pardon le place,
Et de son insolence il n'avait pas l'audace.
Il n'outragea que moi: l'arrêt qu'ils ont rendu
Dans un commun outrage a seul tout confondu,
Un tribunal sacré qu'au mépris il condamne,
La loi qu'il fait mentir, le trône qu'il profane.
Si j'élève la voix, que d'autres se plaindront!
Ils ont, pour s'enhardir à m'attaquer de front

Essayé sur le faible un pouvoir qui m'opprime,
Et monté jusqu'à moi de victime en victime.
Un peuple entier gémit : doge, ce n'est plus toi,
C'est lui que tu défends; c'est l'État, c'est la loi,
C'est ce peuple enchaîné, c'est Venise qui crie :
Arme-toi; Dieu t'appelle à sauver la patrie!

FERNANDO.

Seigneur, au nom du ciel...

FALIERO.

Opprobre à ma maison,
Si de leurs oppresseurs je ne leur fais raison!
Quels moyens?... je ne sais : les malheurs de nos armes
A Venise ulcérée ont coûté bien des larmes.
On s'en souvient : je veux... Si pour briser leurs fers
J'essayais... Il vaut mieux... Non, je puis... Je m'y perds.
Je cherche et ne vois rien qu'à travers des nuages.
Mille desseins confus, mille horribles images,
Se heurtent dans mon sein, passent devant mes yeux;
Mais je sens qu'un projet vengeur, victorieux,
Au sortir du chaos où je l'enfante encore,
Pour les dévorer tous dans le sang doit éclore.

FERNANDO.

Ah! que méditez-vous? craignez...

FALIERO.

Tu m'écoutais!
J'ai parlé : qu'ai-je dit? pense au trouble où j'étais :

A voix basse

C'est un rêve insensé. Ce que tu viens d'entendre,
Il faut...

FERNANDO.

Quoi?

FALIERO.

L'oublier, ou ne le pas comprendre.

A un officier du palais, qui entre.

Que veut-on?

SCÈNE VII.

FALIERO, FERNANDO, VICENZO.

VICENZO.

La faveur d'un moment d'entretien;
Et celui qui l'attend...

FALIERO.

Fût-ce un patricien,
Non : s'il est offensé, qu'il s'adresse aux Quarante.

VICENZO.

Sa demande à l'État doit être indifférente;
C'est un homme du peuple, à ce que j'ai pu voir,
Un patron de galère.

FALIERO.

Un instant! mon devoir
Est d'écouter le peuple; il a droit qu'on l'écoute,
Le peuple! il sert l'État. Allez, quoi qu'il m'en coûte,
Je recevrai cet homme.

Vicenzo sort.

Implorer mon secours,
C'est avoir à se plaindre; on peut par ses discours
Juger...

FERNANDO.

Je me retire?

FALIERO.

Oui, laisse-nous. Arrête :
Ne cherche pas Sténo! réserve-moi sa tête;
Il est sacré pour toi.

Fernando sort.

Cet homme a des amis,
Et par eux... Après tout, l'écouter m'est permis;
Je le dois : mais il vient.

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL BERTUCCIO.

FALIERO, assis.

Que voulez-vous?

ISRAEL.

Justice!

FALIERO.

Vain mot! pour l'obtenir l'instant n'est pas propice.

ISRAEL.

Il doit l'être toujours.

FALIERO.

Avez-vous un appui?

ISRAEL.

Plus d'un : mon droit d'abord, et le doge après lui

FALIERO.

L'un sera méprisé; pour l'autre, il vient de l'être.
Votre nom?...

ISRAEL.

N'est pas noble, et c'est un tort.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Israël Bertuccio.

FALIERO.

Ce nom m'est inconnu.

ISRAEL.

Noble, jusqu'à mon prince il serait parvenu.

FALIERO.

Auriez-vous donc servi?

ISRAEL.

Dans plus d'une entreprise!

FALIERO.

Sur mer?

ISRAEL.

Partout.

FALIERO.

En brave?

ISRAEL.

En soldat de Venise.

FALIERO.

Sous plus d'un général?

ISRAEL.

Un seul, qui les vaut tous.

FALIERO.

C'est trop dire d'un seul.

ISRAEL.

Non.

FALIERO.

Quel est-il?

ISRAEL.

C'est vous.

FALIERO.

Israël!. . Oui, ce nom revient à ma mémoire,
C'est vrai, brave Israël, tu servis avec gloire;
Tu combattis sous moi.

ISRAEL.

Mais dans des jours meilleurs,
On triomphait alors.

FALIERO, avec joie.

A Zara!

ISRAEL.

Comme ailleurs;
Vous commandiez!

FALIERO.

Allons : dis-moi ce qui t'amène;

Il se lève et s'approche d'Israel.

Parle à ton général, et conte-lui ta peine;
Dis, mon vieux camarade!

ISRAEL.

Eh bien donc je me plains...
M'insulter! on l'a fait! Par le ciel et les saints,
Israël sans vengeance, et réduit à se plaindre!...
Pardon, mon général, je ne puis me contraindre :
Qui souffre est excusé.

FALIERO.

Je t'excuse et le dois :
Rappeler son affront, c'est le subir deux fois.

ISRAEL.

Deux fois! subir deux fois l'affront que je rappelle!
Que maudit soit le jour où, pour prix de mon zèle,
Votre prédécesseur, mais non pas votre égal,
Me fit patron du port, et chef de l'arsenal!

FALIERO.

C'était juste.

ISRAEL.

Et pourtant, sans cette récompense,
Viendrais-je en suppliant vous conter mon offense?
Chargé par le conseil de travaux importants...
Je tremble malgré moi, mais de fureur.

FALIERO.

J'entends.

ISRAEL.

Je veillais à mon poste : un noble vient, déclare
Qu'il faut quitter pour lui nos vaisseaux qu'on répare.
Il maltraite à mes yeux ceux qui me sont soumis :
Je cours les excuser; ils sont tous mes amis,
Tous libres, par saint Marc, gens de cœur, gens utiles.
Dois-je donc, pour un noble et ses travaux futiles,
Me priver d'un seul bras sur la flotte occupé?
Le dois-je? prononcez.

FALIERO.

Non, certe.

ISRAEL.

Il m'a frappé!...
Que n'est-ce avec le fer!

FALIERO.

Du moins tu vis encore.

ISRAEL.

Sans honneur : le fer tue et la main déshonore.
Un soufflet! Sur mon front, ce seul mot prononcé
Fait monter tout le sang que l'État m'a laissé.
Il a coulé mon sang dont la source est flétrie,
Mais sous la main d'un noble et non pour la patrie;
L'outrage est écrit là : sa bague en l'imprimant
A creusé sur ma joue un sillon infamant.
Montre donc maintenant, montre tes cicatrices,
Israël, la dernière a payé tes services.

FALIERO.

Et l'affront qu'on t'a fait...

ISRAEL.

Je ne l'ai pas rendu :
Je respecte mes chefs. A prix d'or j'aurais dû
Me défaire de lui sous le stylet d'un brave.
Mais j'ai dit : Je suis libre, on me traite en esclave;
Pour mon vieux général tous les droits sont sacrés,
Il me rendra justice; et vous me la rendrez.

FALIERO.

On ne me la fait pas; comment puis-je la rendre?

ISRAEL.

On ne vous la fait pas? à vous! pourquoi l'attendre?
Si j'étais doge...

FALIERO.

Eh bien?

ISRAEL.

Je...

FALIERO, vivement.

Tu te vengerais!

ISRAEL.

Demain.

FALIERO.

Tu le peux donc?

ISRAEL.

Non... mais je le pourrais,
Si j'étais doge.

FALIERO.

Approche et parle sans mystère.

ISRAEL.

On risque à trop parler ce qu'on gagne à se taire.

FALIERO.

Tu sais qu'un mot de moi peut donner le trépas,
Tu le crains.

ISRAEL.

Je le sais, mais je ne le crains pas.

FALIERO.

Pourquoi?

ISRAEL.

Notre intérêt nous unit l'un à l'autre;
J'ai ma cause à venger, mais vous avez la vôtre.

FALIERO.

Ainsi donc, pour le faire, il existe un complot,
De quelle part viens-tu?

ISRAEL.

De la mienne. En un mot,
Pour soutenir nos droits voulez-vous les confondre?

FALIERO.

Je veux t'interroger avant de te répondre.

ISRAEL.

Qui m'interrogera, vous, ou le doge?

FALIERO.

Moi.
Pour le doge, il n'est plus.

ISRAEL.

C'est parler; je vous croi.

FALIERO.

Parle donc à ton tour.

ISRAEL.

Si le peuple murmure
Du joug dont on l'accable et des maux qu'il endure,
Est-ce moi qui l'opprime?

FALIERO.

Il comprend donc ses droits?

ISRAEL.

La solde que l'armée attend depuis deux mois,
Si d'autres, la payant, tentent par ce salaire
De nos condottieri la bande mercenaire,
Puis-je l'empêcher, moi?

FALIERO.

Vous avez donc de l'or?

ISRAEL.

Si de vrais citoyens, car il en est encor,
Des soldats du vieux temps, du vôtre, et qu'on méprise,
Par la foi du serment sont liés dans Venise;
Aux glaives des tyrans, qu'ils veulent renverser,
Suis-je un patricien, moi, pour les dénoncer?

FALIERO.

Achève.

ISRAEL.

J'ai tout dit.

FALIERO.

Ce sont là des indices.
Le reste, ton projet, tes amis, tes complices?

ISRAEL.

Mon projet? c'est le vôtre.

FALIERO.

En ai-je un?

ISRAEL.

Mes moyens?
Mon courage, cette arme...

FALIERO.

Et les armes des tiens.
Tes complices? leurs noms?

ISRAEL.

Je n'ai pas un complice.

FALIERO.

Quoi! pas un?

ISRAEL.

En a-t-on pour rendre la justice?

FALIERO.

Tes amis, si tu veux.

ISRAEL.

Quand vous serez le leur.

FALIERO.

Moi! je...

ISRAEL.

Vous reculez!

FALIERO.

Agir avec chaleur,
Concevoir froidement, c'est le secret du maître.
Puis-je rien décider avant de tout connaître?

Mais le sénat m'appelle, un plus long entretien
Pourrait mettre au hasard mon secret et le tien.

ISRAEL.

Vous revoir au palais serait risquer ma tête. .
Le seigneur Lioni vous attend à sa fête;
J'irai.

FALIERO.

Te reçoit-il?

ISRAEL.

Mon bras sauva ses jours;
J'eus tort : c'est un de plus.

FALIERO.

Affable en ses discours,
Dans ses actes cruel, esprit fin, âme dure,
Assistant du même air au bal qu'à la torture,
Soupçonneux, mais plus vain, et dans sa vanité
Épris d'un fol amour de popularité,
Il doit te recevoir.

ISRAEL.

Il en a le courage.
Du marin parvenu le rude et fier langage
Le trompe en l'amusant; et sans prendre un soupçon
Dans la bouche de fer il trouverait mon nom.

FALIERO.

Mais la torture est prête aussitôt qu'il soupçonne.

ISRAEL.

Je la supporterais de l'air dont il la donne.

FALIERO.

Tu me gagnes le cœur.

ISRAEL.

Vos ordres, général?

FALIERO.

J'irais à leurs regards m'exposer dans un bal,
Rendre en les acceptant leurs mépris légitimes,
Chercher mes ennemis!

ISRAEL.

Non, compter vos victimes.

FALIERO, vivement.

Je n'ai rien décidé.

ISRAEL.

Voulez-vous me revoir?

FALIERO.

Plus tard.

ISRAEL.

Jamais.

Il fait un pas pour sortir.

FALIERO.

Reviens.

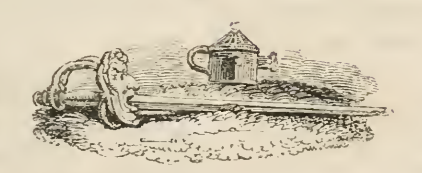
ISRAEL.

A ce soir?

FALIERO, après une pause.

A ce soir!

Israel sort.



ACTE DEUXIÈME.

Le palais de Lioni : salon très-riche, galerie au fond ; une table où sont disposés des échecs.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONI, VEREZZA, DEUX AUTRES AFFIDÉS DU CONSEIL DES DIX, *sur le devant de la scène;* SERVITEURS *occupés des apprêts d'un bal;* BERTRAM, *au fond, dans un coin.*

LIONI, bas à Verezza.

On vous a de Sténo renvoyé la sentence ;
Vous l'exécuterez, mais avec indulgence.
L'État veut le punir comme un noble est puni :
Des égards, du respect.

VEREZZA.

Le seigneur Lioni
Me parle au nom des Dix ?

LIONI.

Leur volonté suprême
Laisse-t-elle un d'entre eux parler d'après lui-même ?
Vous pouvez être doux, en voici l'ordre écrit.

Le prenant à part.

Cet autre ne l'est pas : il regarde un proscrit
Par jugement secret traité comme il doit l'être;
Le prisonnier des plombs : une gondole, un prêtre,
Au canal Orfano. Sortez.

A ses valets.

Partout des fleurs !
Que les feux suspendus et l'éclat des couleurs,
Que le parfum léger des roses de Byzance,
Les sons qui de la joie annoncent la présence,
Que cent plaisirs divers d'eux-mêmes renaissants
Amollissent les cœurs et charment tous les sens.

A Bertram. Aux valets.

Approchez-vous, Bertram. Laissez-nous.

SCÈNE II.

LIONI, BERTRAM.

LIONI.

Ma colère
A cédé, quoique juste, aux pleurs de votre mère;
Le sein qui vous porta nous a nourris tous deux :
Je m'en suis souvenu.

BERTRAM.

Monseigneur!

LIONI.

Malheureux!
Quel orgueil fanatique ou quel mauvais génie
De censurer les grands t'inspira la manie?

BERTRAM.

Je leur dois tous mes maux.

LIONI.

Bertram, sans mon appui,
Sur le pont des Soupirs tu passais aujourd'hui ;
On t'oubliait demain.

BERTRAM.

Je demeure immobile;
Quoi! le pont des Soupirs!

LIONI.

Sois un artiste habile,
Un sculpteur sans égal; mais pense à tes travaux,
Et, quand tu veux blâmer, parle de tes rivaux.
L'État doit aux beaux-arts laisser ce privilége,
C'est ton droit; plus hardi, tu deviens sacrilége.

BERTRAM.

On ne l'est qu'envers Dieu.

LIONI.

Mais ne comprends-tu pas
Que ceux qui peuvent tout sont les dieux d'ici-bas ?...
On t'aime à Rialto, dans le peuple on t'écoute,
Dis que je t'ai sauvé : tu le diras ?

BERTRAM.

Sans doute;
De raconter le bien le ciel nous fait la loi.

LIONI.

Et d'oublier le mal; mais tes pareils et toi,
Les mains jointes, courbés sur vos pieux symboles,
Des pontifes divins vous croyez les paroles :
Du pouvoir qu'ils n'ont pas ils sont toujours jaloux,
Et vous ouvrant le ciel, ils le ferment pour nous.

BERTRAM.

Non pour vous, mais pour ceux que leur Dieu doit mau-
[dire.

LIONI.

Tu te crois saint, Bertram, et tu crains le martyre.
La torture...

BERTRAM.

Ah! pitié!

LIONI.

Des grands parle à genoux.

BERTRAM.

De ma haine contre eux je vous excepte, vous.

LIONI.

Que leur reproches-tu?

BERTRAM.

Ma misère.

LIONI.

Sois sage,
Travaille, tu vivras.

BERTRAM.

Promettre est leur usage :
Car l'ivoire ou l'ébène à leurs yeux est sans prix,
Quand il doit de mes mains passer sous leurs lambris.
Mais l'ont-ils, ce travail achevé pour leur plaire,
J'expire de besoin et j'attends mon salaire.

LIONI.

A-t-on des monceaux d'or pour satisfaire à tout?
Je les verrai. Mais parle, on célèbre ton goût;
Quels marbres, quels tableaux, aux miens sont compara-
Regarde ces apprêts que t'en semble? [bles?

BERTRAM.

Admirables!

LIONI.

Voyons, j'aime les arts et prends tes intérêts :

A voix basse.

Les Dix, pour tout savoir, ont des agents secrets,
Et nous payons fort cher leurs utiles services;
Tu nous pourrais comme eux rendre ces bons offices.
De nos patriciens plus d'un s'en fait honneur.

BERTRAM.

Je préfère pourtant...

LIONI.

Quoi?

BERTRAM.

Mourir, monseigneur.

LIONI.

Insensé!

BERTRAM.

Mais comptez sur ma reconnaissance.

LIONI.

Me la prouver, je crois, n'est pas en ta puissance.

BERTRAM.

Le dernier peut un jour devenir le premier.

LIONI.

Comment?

BERTRAM.

Dieu nous l'a dit.

LIONI.

Garde-toi d'oublier
Que des vertus ici l'humilité chrétienne
Est la plus nécessaire, et ce n'est pas la tienne.
Sténo!... sors.

SCÈNE III.

LIONI, BERTRAM, STÉNO.

Il porte un domino ouvert qui laisse voir un costume très-élégant; il a son masque à la main.

STÉNO, *à Bertram.*

Gloire à toi, Phidias de nos jours;
J'ai reçu ton chef-d'œuvre, et te le dois toujours,
Mais un mois de prison va régler mes dépenses;
Je le paierai bientôt.

BERTRAM, *à part, en s'inclinant.*

Plus tôt que tu ne penses.

SCÈNE IV.

LIONI, STÉNO.

LIONI.

Qui? vous, Sténo, chez moi!

STÉNO.

C'est mal me recevoir.

LIONI.

Condamné le matin, venir au bal le soir!

STÉNO.

Ma journée est complète et la nuit la couronne :
Je veux prendre congé de ceux que j'abandonne.

Demain je suis captif; à votre prisonnier
Laissez du moins ce jour, ce jour est le dernier.

LIONI.

Le doge vient ici; je reçois la duchesse;
Et...

STÉNO.

Sa beauté vaut mieux que son titre d'altesse.
Que ne m'est-il permis de choisir mes liens!
Les fers de son époux sont moins doux que les siens.

LIONI.

Il ne faut pas plus loin pousser ce badinage.
Même en vous punissant croyez qu'on vous ménage.

STÉNO.

J'aime votre clémence et l'effort en est beau :
M'ensevelir vivant dans la nuit du tombeau!
Et pourquoi? pour trois mots que j'eus le tort d'écrire;
Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
Prouva que d'un guerrier mille fois triomphant
La vieillesse et l'hymen ne font plus qu'un enfant.
Au reste il est ici l'idole qu'on encense,
Pour lui rendre en honneurs ce qu'il perd en puissance.

LIONI.

A ces honneurs, Sténo, gardez-vous d'attenter.
Par égard pour nous tous, qu'il doit représenter
Au timon de l'État, dont nous tenons les rênes,
Il faut baiser ses mains en leur donnant des chaînes.
Ainsi donc pour ce soir, je le dis à regret,
Mais...

STÉNO.

Mon déguisement vous répond du secret.
Non : ne me privez pas du piquant avantage
D'entendre, à son insu, l'auguste personnage.
Autour de la duchesse heureux de voltiger,
C'est en la regardant que je veux me venger.
Je veux suivre ses pas, dans ses yeux je veux lire,
Tout voir sans être vu, tout juger sans rien dire,
Et de votre pouvoir invisible et présent
Offrir, au sein des jeux, l'image en m'amusant.

LIONI.

Veiller sur vous, Sténo, n'est pas votre coutume.

STÉNO.

Qui peut me deviner, caché sous mon costume?
Sous ce masque trompeur, le peut-on? regardez :
Noir comme le manteau d'un de vos affidés.

LIONI.

Respectons les premiers ce qu'il faut qu'on redoute.

STÉNO.

Je ne ris plus de rien : je sais ce qu'il en coûte,
Pas même des époux! N'est-il pas décrété
Que c'est un crime ici de lèse-majesté?

LIONI.

Incorrigible!

STÉNO.

Eh non! un mot vous épouvante;
Mais ne redoutez plus ma liberté mourante :
C'est son dernier soupir; il devait s'exhaler
Contre un vieillard chagrin qui vient de l'immoler.

LIONI.

Vous abusez de tout.

STÉNO.

Il le faut à notre âge :
Le seul abus d'un bien en fait aimer l'usage.
Quoi de plus ennuyeux que vos plaisirs sensés?
Ils rappellent aux cœurs, trop doucement bercés
Par un retour prévu d'émotions communes,
Ce fade mouvement qu'on sent sur les lagunes.
En ôtez-vous l'excès, le plaisir perd son goût.
Mais l'excès nous réveille, il donne un charme à tout.
Un amour vous suffit; moi, le mien se promène
De l'esclave de Smyrne à la noble Romaine,
Et de la courtisane il remonte aux beautés
Que votre bal promet à mes yeux enchantés.
Le jeu du casino me pique et m'intéresse;
Mais j'y prodigue l'or, ou j'y meurs de tristesse.
Si la liqueur de Chypre est un heureux poison,
C'est alors qu'affranchi d'un reste de raison,
Mon esprit petillant qui fermente comme elle,
Des éclairs qu'il lui doit dans l'ivresse étincelle.
Mes jours, je les dépense au hasard, sans compter :
Qu'en faire, on en a tant, peut-on les regretter?
Pour les renouveler, cette vie où je puise
Est un trésor sans fond qui jamais ne s'épuise;
Ils passent pour renaître, et mon plus cher désir
Serait d'en dire autant de l'or et du plaisir.
Je parle en philosophe.

LIONI.

Et je réponds en sage;
Vous ne pouvez rester.

STÉNO.

Quittez donc ce visage;
Dans la salle des Dix il vous irait au mieux,
Mais tout, excepté lui, me sourit en ces lieux.

LIONI.

Flatteur!

STÉNO.

Chaque ornement, simple avec opulence,
Prouve le goût du maître et sa magnificence.

Plusieurs personnes parées ou masquées traversent la galerie du fond.

LIONI.

Soyez donc raisonnable; on vient de tous côtés,
J'aurais tort de permettre...

STÉNO.

Oui : mais vous permettez.
Vous de qui la raison plane au-dessus des nôtres,
Ayez tort quelquefois par pitié pour les autres.
Mes adieux au plaisir seront cruels et doux :
C'est vouloir le pleurer que le quitter chez vous.

UN SERVITEUR DE LIONI, annonçant.

Le doge.

LIONI.

Fuyez donc : s'il vous voit...

STÉNO.

Impossible !
Je me perds dans la foule et deviens invisible.

SCÈNE V.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, BENETINDE, LIONI, ISRAEL, Sénateurs, Courtisans, etc.

LIONI, au doge.

Posséder Son Altesse est pour tous un bonheur ;
Mais elle sait quel prix j'attache à tant d'honneur.

FALIERO.

Je ne devais pas moins à ce respect fidèle
Dont chaque jour m'apporte une preuve nouvelle.

LIONI, à la duchesse.

Madame, puissiez-vous ne pas trop regretter
Le palais que pour moi vous voulez bien quitter.

ÉLÉNA.

Vous ne le craignez pas.

LIONI, à Fernando.

Quelle surprise aimable !
Fernando de retour!

FERNANDO.

Le sort m'est favorable,
Je reviens à propos.

LIONI, lui serrant la main.

Et pour faire un heureux.

A Benetinde, qui cause avec le doge.

Salut au chef des Dix. Le plus cher de mes vœux
Est que de ses travaux ma fête le repose.

BENETINDE.

Occupé d'admirer, peut-on faire autre chose?

Au doge, en reprenant sa conversation.

Vous penchez pour la paix?

FERNANDO.

J'ai vu plus d'une cour,
Et pourtant rien d'égal à ce brillant séjour.

ÉLÉNA.

C'est un aveu flatteur après un long voyage.

LIONI.

Aux nobles Vénitiens. A Israël.

Soyez les bienvenus ! Je reçois ton hommage,
Mon brave !

ISRAEL, bas à Lioni.

Sous le duc j'ai servi vaillamment ;
Il peut me protéger, présentez-moi.

LIONI, le prenant par la main.

Comment !
Viens.

ÉLÉNA.

De qui ce tableau ?

LIONI, qui se retourne en présentant Israël.

D'un maître de Florence,
Du Giotto.

LE DOGE, à Israël.

Dès ce soir vous aurez audience.

BENETINDE, regardant le tableau tandis qu'Israel cause avec le doge.

Où se passe la scène?

LIONI, qui se rapproche de lui.

Eh, mais! à Rimini.
La belle Francesca, dont l'amour est puni,
Voit tomber sous le bras d'un époux trop sévère
Le trop heureux rival que son cœur lui préfère.

ÉLÉNA, à part.

Je tremble.

LIONI.

Quel talent ! regardez : le jaloux
Menace encor son frère expirant sous ses coups.

BENETINDE.

Son frère ou son neveu?

FERNANDO.

Dieu!

LIONI, à Benetinde.

Relisez le Dante :

A la duchesse.

Son frère Paolo. Que la femme est touchante !
N'est-ce pas ?

ÉLÉNA.

Oui, sublime.

Ici les premières mesures d'une danse vénitienne.

LIONI.

Ah ! j'entends le signal.

Au doge.

Monseigneur passe-t-il dans le salon du bal?

FALIERO.

Ces divertissements ne sont plus de mon âge.

LIONI, lui montrant les échecs.

On connaît votre goût : voici le jeu du sage.

FERNANDO, à Éléna.

Pour le premier quadrille acceptez-vous ma main?

ÉLÉNA.

On vous a devancé.

LIONI, offrant la main à Éléna.

Je montre le chemin.

A Israël, en montrant le doge.

Fais ta cour.

BENETINDE, à Fernando.

Donnez-moi quelques détails sincères
Sur ce qu'on dit de nous dans les cours étrangères.

Tout le monde sort, excepté le doge et Israël.

SCÈNE VI.

FALIERO, ISRAEL.

FALIERO.

Enfin nous voilà seuls.

ISRAEL.

Décidons de leurs jours.

FALIERO.

Quel mépris dans leurs yeux!

ISRAEL.

Fermons-les pour toujours.

FALIERO.

Même en se parlant bas qu'ils montraient d'insolence!

ISRAEL.

Nous allons pour toujours les réduire au silence.

FALIERO.

De leur sourire amer j'aurais pu me lasser.

ISRAEL.

La bouche d'un mourant sourit sans offenser.

FALIERO.

Ne peut-on nous troubler?

La musique recommence

ISRAEL.

Le plaisir les enivre.
Ils pressentent leur sort et se hâtent de vivre.
De ce bruyant concert entendez-vous les sons?

FALIERO.

Le temps vole pour eux.

ISRAEL.

Et pour nous: agissons.

FALIERO.

La liste de vos chefs?

ISRAEL, qui lui remet un papier.

La voici.

FALIERO.

Tu m'étonnes.
Tu te crois sûr de moi, puisque tu me la donnes.

ISRAEL.

Je le puis.

FALIERO.

Pas de noms!

ISRAEL.

Mais des titres; voyez!

FALIERO.

Qui sont peu rassurants.

ISRAEL.

Plus que vous ne croyez.

FALIERO.

Un pêcheur, un Dalmate, un artisan!

ISRAEL.

Qu'importe?
Chacun a trente amis pour lui prêter main-forte.

FALIERO.

Un gondolier!

ISRAEL.

Trois cents ; car je lui dois l'appui
De tous ses compagnons non moins braves que lui.

FALIERO.

Que fais-tu d'un sculpteur?

ISRAEL.

Le ciel, dit-on, l'inspire.
Homme utile! avec nous c'est saint Marc qui conspire.

FALIERO.

Des esclaves!

ISRAEL.

Nombreux.

FALIERO.

Mais qui vous ont coûté
Beaucoup d'or?

ISRAEL.

Un seul mot.

FALIERO.

Et lequel?

ISRAEL.

Liberté.

FALIERO.

Mille condottieri vous coûtent davantage.

ISRAEL.

Rien.

FALIERO.

Dis vrai.

ISRAEL.

J'ai promis...

FALIERO.

Eh! quoi donc?

ISRAEL.

Le pillage.

FALIERO.

Je rachète Venise, et donne pour rançon...

ISRAEL.

Le trésor?

FALIERO.

Tous mes biens.

ISRAEL.

Que j'accepte en leur nom.

FALIERO, lui rendant la liste.

Deux mille! avec ce nombre il faut tout entreprendre;
C'est peu pour attaquer!

ISRAEL.

C'est beaucoup pour surprendre.

FALIERO.

J'en conviens; mais sans moi pourquoi n'agis-tu pas?

ISRAEL.

C'est qu'il nous faut un chef, s'il vous faut des soldats.

FALIERO.

Et vous m'avez choisi?

ISRAEL.

Pour vaincre.

FALIERO, écoutant.

Le bruit cesse;
Occupons-nous tous deux.

ISRAEL.

Comment?

FALIERO.

Le temps nous presse:
Des échecs!... c'est pour moi qu'on les a préparés.

Lui faisant signe de s'asseoir.

Qu'ils servent nos projets.

ISRAEL, assis.

Ces nouveaux conjurés
Seront discrets du moins.

FALIERO.

Silence!

SCÈNE VII.

FALIERO, ISRAEL, LIONI.

Plusieurs personnes, pendant cette scène et la suivante, traversent le salon, se promènent dans la galerie, s'arrêtent à des tables de jeu, jettent et ramassent de l'or; enfin tout le mouvement d'une fête.

LIONI, à Faliero.

Votre Altesse
Dédaigne nos plaisirs.

FALIERO.

Non; mais j'en fuis l'ivresse.

LIONI.

Mon heureux protégé joue avec monseigneur!

FALIERO, posant la main sur l'épaule d'Israël.

J'honore un vieux soldat.

LIONI.

Digne d'un tel honneur.

ISRAEL.

C'est un beau jour pour moi.

LIONI, à Faliero.

Vous aurez l'avantage,
Puisque ce noble jeu de la guerre est l'image.

ISRAEL.

Je tente, je l'avoue, un combat inégal.

LIONI, regardant la partie.

Voyons si le marin vaincra son amiral.

Au doge.

Vous commencez?

FALIERO.

J'espère achever avec gloire.

LIONI.

Je ne puis décider où penche la victoire;
Le salon me réclame, et vous m'excuserez.

FALIERO.

D'un maître de maison les devoirs sont sacrés;
Remplissez-les.

LIONI, se retirant.

Pardon!

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL.

On circule dans le salon, on joue dans la galerie; de temps en temps on voit Sténo, masqué, poursuivre la duchesse.

ISRAEL.

Haut. A voix basse.

Au roi!... c'est un présage.
Voulez-vous être roi?

FALIERO.

Pour sortir d'esclavage.

ISRAEL.

Pour nous en délivrer.

FALIERO.

Roi de sujets heureux.

ISRAEL.

Qu'ils soient libres par vous, et soyez roi par eux.

FALIERO.

Je veux voir tes amis.

ISRAEL.

Sur quel gage repose
Le salut incertain de leurs jours que j'expose ?

FALIERO.

Ma parole en est un qu'ils doivent accepter.

ISRAEL.

Sur ce gage en leur nom je ne puis pas traiter.

FALIERO.

Il a suffi pour toi.

ISRAEL.

Mais j'en demande un autre
Pour garant de leur vie.

FALIERO.

Et quel est-il?

ISRAEL.

La vôtre.

FALIERO.

Tu veux que je me livre !

ISRAEL.

Et je dois l'exiger.

FALIERO.

Chez toi ?

ISRAEL.

Non ; sous le ciel. Quand je cours un danger,
J'aime les lieux ouverts pour s'y perdre dans l'ombre.

FALIERO.

Quelle nuit choisis-tu ?

ISRAEL.

Cette nuit.

FALIERO.

Elle est sombre.

ISRAEL.

Belle d'obscurité pour un conspirateur,
Profonde, et dans le ciel pas un seul délateur.

FALIERO.

Mais sur la terre?

ISRAEL.

Aucun. Comptez sur ma prudence.
N'admettez qu'un seul homme à cette confidence.

FALIERO.

Qui donc?

ISRAEL.

Votre neveu.

FALIERO.

Non, j'irai seul.

ISRAEL.

Pourquoi?

FALIERO.

Pour que ma race en lui vive encore après moi.
Le lieu ?

La musique se fait entendre : tout le monde rentre dans la salle de bal.

ISRAEL.

Saint Jean et Paul.

FALIERO.

Conspirer sur la cendre
De mes nobles aïeux ranimés pour m'entendre!

ISRAEL.

Ils seront du complot.

FALIERO.

Et le plus révéré,
Dont l'image est debout près du parvis sacré,
Me verra donc trahir ma gloire et mes ancêtres!

ISRAEL.

Trahir ! que dites-vous?

FALIERO.

Oui, nous sommes des traîtres.

ISRAEL.

Si le sort est pour eux; mais s'il nous tend la main,
Les traîtres d'aujourd'hui sont des héros demain.

FALIERO.

Je doute...

ISRAEL.

Il est trop tard.

FALIERO.

Avant que je prononce,
Je veux méditer; sors : mais attends ma réponse.

ISRAEL.

C'est lui livrer des jours qu'elle peut m'arracher...

FALIERO.

Eh bien ! l'attendras-tu ?

ISRAEL.

Je viendrai la chercher.

SCÈNE IX.

FALIERO.

Où tend le noir dessein dont je suis le ministre ?
A ces accents joyeux se mêle un bruit sinistre,
Pour eux... pour moi, peut-être! Ah! le danger n'est rien.
L'acte lui seul m'occupe : est-ce un mal? est-un bien ?
Je suis chef de l'État, j'en veux changer la face ;
Élu par la noblesse, et mon bras la menace ;
Les lois sont sous ma garde, et je détruis les lois.
De quel droit cependant? Les abus font mes droits.

Si le sort me trahit, de qui suis-je complice?
De qui suis-je l'égal, si le sort m'est propice?
De ceux dont nous heurtons la rame ou les filets,
Quand ils dorment à l'ombre au seuil de nos palais.
De pêcheurs, d'artisans une troupe grossière
Va donc de ses lambeaux secouer la poussière,
Pour envahir nos bancs et gouverner l'État?
Voilà mes conseillers, ma cour et mon sénat!...
Mais de nos sénateurs les aïeux vénérables,
Qui sont-ils? des pêcheurs rassemblés sur des sables.
Mes obscurs conjurés sont-ils moins à mes yeux?
Des nobles à venir j'en ferai les aïeux,
Et si mon successeur reçoit d'eux un outrage,
Il suivra mon exemple en brisant mon ouvrage.
C'est donc moi que je venge?... Objet sacré, c'est toi!
Éléna, noble amie, as-tu reçu ma foi
Pour que ton protecteur te livre à qui t'offense?
Puisque leur lâcheté m'a remis ta défense,
Je punirai l'affront... Et s'il est mérité?
Qui l'a dit?... Au transport dont je suis agité
Je sens qu'elle devient ma première victime;
Elle expire : elle est morte... Ah! ce doute est un crime.
La voici! qu'elle parle et dispose à son gré
Du sort et des projets de ce cœur déchiré!

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA.

ÉLÉNA.

Eh quoi! vous êtes seul? Venez : de cette fête
Si le vain bruit vous pèse, à le fuir je suis prête.

FALIERO.

Je dois rester pour toi.

ÉLÉNA.

Voudrais-je prolonger
Des plaisirs qu'avec vous je ne puis partager?
J'en sens peu la douceur; ce devoir qui m'ordonne
D'entendre tout le monde en n'écoutant personne,
Ces flots de courtisans qui m'assiégent de soins,
Et croiraient m'offenser s'ils m'importunaient moins,
D'un tel délassement me font un esclavage.
Avec la liberté qu'autorise l'usage,
Un d'eux, couvert d'un masque et ne se nommant pas,
Me lasse, me poursuit, s'attache à tous mes pas.

FALIERO, vivement.

Qu'a-t-il dit?

ÉLÉNA.

Rien, pourtant, rien qu'il n'ait pu me dire;
Mais je conçois l'ennui que ce bal vous inspire,
Et prompte à le quitter, j'ai cependant, je croi,
Moins de pitié pour vous que je n'en ai pour moi.

FALIERO.

Ce dégoût des plaisirs et m'attriste et m'étonne;
A quelque noir chagrin ton âme s'abandonne.
Tu n'es donc plus heureuse, Éléna?

ÉLÉNA.

Moi, seigneur

FALIERO.

Parle.

ÉLÉNA.

Rien près de vous ne manque à mon bonheur.

FALIERO.

Dis-moi ce qui le trouble? Est-ce la calomnie?
L'innocence la brave et n'en est pas ternie.
Doit-on s'en affliger quand on est sans remords?

ÉLÉNA.

Je suis heureuse.

FALIERO.

Non : malgré tous vos efforts,
Vos pleurs mal étouffés démentent ce langage;
Vous me trompez.

ÉLÉNA, à part.

O ciel!

FALIERO.

A ma voix prends courage :
Ne laisse pas ton cœur se trahir à demi;
Sois bonne et confiante avec ton vieil ami.
Il va t'interroger.

ÉLÉNA, à part.

Je frémis!

FALIERO.

Ma tendresse
Eût voulu te cacher le doute qui m'oppresse;
Mais pour m'en affranchir j'ai de puissants motifs :
Un instant quelquefois, un mot, sont décisifs.
Un mot peut disposer de mon sort, de ma vie...

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FALIERO.

En me rendant la paix qui m'est ravie.
N'as-tu pas, réponds-moi, par un discours léger,
Un abandon permis que tu crus sans danger,
Un sourire, un regard, par quelque préférence,
Enhardi de Sténo la coupable espérance?

ÉLÉNA, vivement.

Sténo!

FALIERO.

Non, je le vois, ce dédain l'a prouvé;
Non, pas même un regret par l'honneur réprouvé,

D'un penchant combattu pas même le murmure
Ne t'a parlé pour lui, non, jamais?

ÉLÉNA.

Je le jure.

FALIERO.

Assez, ma fille, assez. Ah! ne va pas plus loin :
Un serment! ton époux n'en avait pas besoin.

ÉLÉNA.

Je dois...

FALIERO.

Lui pardonner un soupçon qui t'accable :
Il fût mort de douleur en te trouvant coupable.

ÉLÉNA, à part.

Taisons-nous!

FALIERO.

Doux moment! mais je l'avais prévu,
Mon doute est éclairci.

SCÈNE XI.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, ISRAEL.

ISRAEL, à Fernando.

Je vous dis qu'on l'a vu.

FERNANDO.

Ici?

ISRAEL.

Lui-même.

FERNANDO.

En vain son masque le rassure.

FALIERO.

Qui donc? parlez.

ISRAEL.

Sténo.

FALIERO.

Sténo!

ÉLÉNA, à part.

J'en étais sûre,
C'était lui.

FALIERO.

Voilà donc comme ils ont respecté
Ma présence et les droits de l'hospitalité!

FERNANDO.

C'en est trop.

FALIERO.

Se peut-il? ton rapport est fidèle?

ISRAEL.

J'affirme devant Dieu ce que je vous révèle.

FALIERO.

Lioni le savait; c'était un jeu pour tous...
J'y pense : un inconnu vous suivait malgré vous.

ÉLÉNA.

J'ignore...

FALIERO.

C'est Sténo.

FERNANDO.

Châtiez son audace.

FALIERO, faisant un pas vers le salon.

Je veux qu'avec opprobre à mes yeux on le chasse.

ÉLÉNA.

Arrêtez.

FALIERO, froidement.

Je vous crois : ne nous plaignons de rien;
Ce serait vainement, retirons-nous.

ISRAEL, bas au doge.

Eh bien?

FALIERO, bas à Israël.

A minuit.

ISRAEL, en sortant.

J'y serai.

FALIERO.

Sortons : je sens renaître
Un courroux dont mon cœur ne pourrait rester maître.

ÉLÉNA.

Vous ne nous suivez pas, Fernando?

FALIERO.

Non : plus tard.
Reste et donne un motif à mon brusque départ.
Que Lioni surtout en ignore la cause,
Il le faut; d'un tel soin sur toi je me repose.
Point de vengeance! adieu.

SCÈNE XII.

FERNANDO.

Que j'épargne son sang!
Mais je vous trahirais en vous obéissant!
Mais je dois le punir, mais il tarde à ma rage
Que son masque arraché, brisé sur son visage...
On vient. Dieu! si c'était... Gardons de nous tromper :
Observons en silence, il ne peut m'échapper.

SCÈNE XIII.

FERNANDO, STÉNO.

STÉNO, qui est entré avec précaution, en ôtant son masque.

Personne! ah, respirons!... Que la duchesse est belle!

Il s'assied.

Je la suivais partout. Point de grâce pour elle.

Regardant son masque.

L'heureuse invention pour tromper un jaloux!
Nuit d'ivresse!... un tumulte! Ah! le désordre est doux;
Mais il a son excès : tant de plaisir m'accable.

FERNANDO, à voix basse.

Je vous cherche, Sténo.

STÉNO.

Moi!

FERNANDO.

Je cherche un coupable.

STÉNO.

Dites un condamné, surpris par trahison.

FERNANDO.

Vous vous couvrez d'un masque, et vous avez raison.

STÉNO, qui se lève en souriant.

Je sais tout le respect qu'un doge a droit d'attendre.

FERNANDO.

Vous le savez si peu, que je veux vous l'apprendre.

STÉNO.

Mes juges, ce matin, l'ont fait impunément;
Mais une autre leçon aurait son châtiment.

FERNANDO.

Ma justice pourtant vous en réserve une autre.

STÉNO.

C'est un duel?

FERNANDO.

A mort : ou ma vie, ou la vôtre!

STÉNO.

Dernier des Faliero, je suis sûr de mes coups,
Et respecte un beau nom qui mourrait avec vous.

FERNANDO.

Insulter une femme est tout votre courage.

STÉNO.

Qui la défend trop bien l'insulte davantage.

FERNANDO.

Qu'avez-vous dit, Sténo?

STÉNO.

La vérité, je crois.

FERNANDO.

Vous aurez donc vécu sans la dire une fois.

STÉNO.

Ce mot-là veut du sang.

FERNANDO.

Mon injure en demande.

STÉNO.

Où se répandra-t-il?

FERNANDO.

Pourvu qu'il se répande,
N'importe.

STÉNO.

Où d'ordinaire on se voit seul à seul,
Près de saint Jean et Paul?

FERNANDO.

Oui, devant mon aïeul :
Je veux rendre à ses pieds votre chute exemplaire.

STÉNO.

Beaucoup me l'avaient dit, aucun n'a pu le faire.

FERNANDO.

Eh bien! ce qu'ils ont dit, j'ose le répéter,
Et ce qu'ils n'ont pas fait, je vais l'exécuter.

STÉNO.

A minuit!

FERNANDO.

A l'instant!

STÉNO.

Le plaisir me rappelle;
Mais l'honneur à son tour me trouvera fidèle.

FERNANDO.

Distrait par le plaisir, on s'oublie au besoin.

STÉNO.

Non : ma pitié pour vous ne s'étend pas si loin.

FERNANDO.

J'irai de cet oubli vous épargner la honte.

STÉNO.

C'est un soin généreux dont je vous tiendrai compte.
Nos témoins?

FERNANDO.

Dieu pour moi.

STÉNO.

Pour tous deux.

FERNANDO.

Aujourd'hui
Un de nous deux, Sténo, paraîtra devant lui.

Fernando sort; Sténo rentre dans la salle de bal.

ACTE TROISIÈME.

La place de saint Jean et Paul : l'église d'un côté, le canal de l'autre ; une statue au milieu du théâtre. Près du canal une madone éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIETRO, BERTRAM, STROZZI, *aiguisant un stylet sur les degrés du piédestal.*

PIETRO.

Bertram, tu parles trop.

BERTRAM.

Quand mon zèle m'entraîne,
Je ne consulte pas votre prudence humaine.

PIETRO.

J'ai droit d'en murmurer, puisqu'un de tes aveux
Peut m'envoyer au ciel plus tôt que je ne veux.

BERTRAM.

Lioni...

PIETRO.

Je le crains, même lorsqu'il pardonne.

BERTRAM.

Pietro le gondolier ne se fie à personne.

PIETRO.

Pietro le gondolier ne prend pour confidents,
Quand il parle tout haut, que les flots et les vents.

BERTRAM.

Muet comme un des Dix, hormis les jours d'ivresse.

PIETRO.

C'est vrai, pieux Bertram : chacun a sa faiblesse ;
Mais par le Dieu vivant!...

BERTRAM.

Tu profanes ce nom.

PIETRO.

Je veux jusqu'au succès veiller sur ma raison.

STROZZI.

Foi de condottiere! si tu tiens ta parole,
A toi le collier d'or du premier que j'immole.

PIETRO.

Que fait Strozzi?

STROZZI.

J'apprête, aux pieds d'un oppresseur
Le stylet qui tuera son dernier successeur.

PIETRO.

Le doge!

BERTRAM.

Il insulta, dans un jour de colère,
Un pontife de Dieu durant le saint mystère;
Qu'il meure!

PIETRO.

Je le plains.

STROZZI.

Moi, je ne le hais pas,
Mais ses jours sont à prix : je frappe.

BERTRAM.

Ainsi ton bras
S'enrichit par le meurtre, et tu vends ton courage.

STROZZI.

Comme Pietro ses chants en côtoyant la plage;
Comme toi, les objets façonnés par ton art.
Ton ciseau te fait vivre, et moi c'est mon poignard.
L'intérêt est ma loi; l'or, mon but; ma patrie,
Celle où je suis payé; la mort, mon industrie.

BERTRAM.

Strozzi, ton jour viendra.

PIETRO.

Fais trêve à tes leçons,
Leurs palais sont à nous; j'en veux un : choisissons.

BERTRAM.

Il en est qu'on épargne.

PIETRO.

Aucun. Bertram, écoute :
Si je te croyais faible...

BERTRAM.

On ne l'est pas sans doute,
En jugeant comme Dieu qui sauve l'innocent.

PIETRO.

Pas un seul d'épargné!

STROZZI.

Pas un!

PIETRO.

Guerre au puissant!

STROZZI.

A son or!

PIETRO.

A ses vins de Grèce et d'Italie!

STROZZI.

Respect aux lois!

PIETRO.

Respect au serment qui nous lie!
Plus de patriciens! qu'ils tombent sans retour;
Et que dans mon palais on me serve à mon tour.

BERTRAM.

Qui donc, Pietro?

STROZZI.

Le peuple: il en faut un peut-être.

PIETRO.

Je veux un peuple aussi; mais je n'en veux pas être.

BERTRAM.

Si, pour leur succéder, vous renversez les grands,
Sur les tyrans détruits mort aux nouveaux tyrans!

PIETRO, prenant son poignard.

Par ce fer!

BERTRAM, levant le sien.

Par le ciel!

STROZZI, qui se jette entre eux.

Bertram, sois le plus sage.
Vous battre! A la bonne heure au moment du partage.
Rejoignons notre chef qui vous mettra d'accord.

PIETRO.

Plus bas! j'entends marcher: là, debout, près du bord,

Montrant le doge, couvert d'un manteau.

Je vois quelqu'un.

STROZZI, à voix basse.

Veux-tu me payer son silence?
Le canal est voisin.

BERTRAM.

Non, point de violence!

PIETRO.

Bertram a peur du sang.

BERTRAM, à Strozzi.

Viens.

STROZZI.

Soit: mais nous verrons,
Si je le trouve ici quand nous y reviendrons.

Ils sortent.

SCÈNE II.

FALIERO.

Il s'avance à pas lents et s'arrête devant saint Jean et Paul.

Minuit!... personne encor! je croyais les surprendre;
Mais mon rôle commence, et c'est à moi d'attendre.
Mes amis vont venir... Oui, doge, tes amis.
Ils presseront ta main. Dans quels lieux? j'en frémis:
Deux princes dont je sors dorment dans ces murailles;
Ce qui n'est plus que cendre a gagné des batailles.
Ils m'entendront!... Eh bien! levez-vous à ma voix.
Regardez ces cheveux blanchis par tant d'exploits,
Et, de vos doigts glacés comptant mes cicatrices,
Aux crimes des ingrats mesurez leurs supplices!
O toi, qu'on rapporta sur ton noble étendard,
Vaincu par la fortune où j'ai vaincu plus tard,
Vaillant Ordelafo, dont je vois la statue,
Tends cette main de marbre à ta race abattue;
Et toi, qui succombas, rongé par les soucis,
D'un trône où sans honneur je suis encore assis;
Mânes de mes aïeux, quand ma tombe royale
Entre vos deux tombeaux remplira l'intervalle
J'aurai vengé le nom de ceux dont j'héritai,
Et le rendrai sans tache à leur postérité!

SCÈNE III.

FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI; Conjurés.

ISRAEL.

Hâtons-nous: c'est ici; l'heure est déjà passée.

STROZZI.

Pietro, Bertram et moi, nous l'avions devancée;
Mais tu ne venais pas.

ISRAEL.

Tous sont présents?

STROZZI.

Oui, tous,
Hors quelques-uns des miens qui veilleront sur nous;
Braves dont je réponds.

PIETRO.

Et trois de mes fidèles,
Couchés, sur le canal, au fond de leurs nacelles;
Leur voix doit au besoin m'avertir du danger.

ISRAEL.

A Pietro. Au doge, retiré dans un coin de la scène.

Bien!... Je comptais sur vous.

BERTRAM.

Quel est cet étranger?

FALIERO.

Un protecteur du peuple.

ISRAEL.

Un soutien de sa cause,
Et celui que pour chef Israël vous propose.

PIETRO.

Qui peut te remplacer?

ISRAEL.

Un plus digne.

STROZZI.

Son nom?

FALIERO, s'avançant et se découvrant.

Faliero!

PIETRO.

C'est le doge.

TOUS.

Aux armes, trahison!

STROZZI.

Frappons : meure avec lui le traître qui nous livre!

ISRAEL.

Qu'un de vous fasse un pas, il a cessé de vivre.

BERTRAM.

Attendons pour frapper, le signal du beffroi.

FALIERO.

J'admire ce courage enfanté par l'effroi :
Tous, le glaive à la main, contre un vieillard sans armes!
Leur père!... Pour qu'un glaive excite ses alarmes,
Enfants, la mort et lui se sont vus de trop près,
Et tous deux l'un pour l'autre ils n'ont plus de secrets.
Elle aurait quelque peine à lui sembler nouvelle,
Depuis quatre-vingts ans qu'il se joue avec elle.
Je viens seul parmi vous, et c'est vous qui tremblez!
Ce sont là les grands cœurs par ton choix rassemblés,
Ces guerriers qui voulaient, dans leur zèle héroïque,
D'un ramas d'oppresseurs purger la république,
Destructeurs du sénat, l'écraser, l'abolir,
D'un vieux patricien le nom les fait pâlir.
Que tes braves amis cherchent qui leur commande.
Pour mon sang, le voilà! qu'un de vous le répande :
Toi, qui le menaçais, toi, qui veux m'immoler,
Vous tous... Mais de terreur je les vois reculer.
Allons! pas un d'entre eux, je leur rends cet hommage,
N'est assez lâche, au moins, pour avoir ce courage.

STROZZI.

Il nous fait honte, amis!

BERTRAM.

Nous l'avons mérité.
Avant qu'on le punisse il doit être écouté.

ISRAEL.

Vos soldats, Faliero, sont prêts à vous entendre.

FALIERO.

Eh bien! à leur parler je veux encor descendre.
Est-ce un tyran qu'en moi vous prétendez punir?
Ma vie est, jour par jour, dans plus d'un souvenir :
Déroulez d'un seul coup cette vaste carrière.
Mes victoires, passons : je les laisse en arrière;
Mon règne devant vous, pour vous imposer moins,
Récuse en sa faveur ces glorieux témoins.
Quand vous ai-je opprimés, qui de vous fut victime,
Qui peut me reprocher un acte illégitime?
Il est juge à son tour, celui qui fut martyr;
C'est avec son poignard qu'il doit me démentir.
Justes, puis-je vous craindre? ingrats, je vous défie.
Vous l'êtes : c'est pour vous que l'on me sacrifie;
C'est en vous défendant que sur moi j'amassai
Ce fardeau de douleurs dont le poids m'a lassé;
Pour vous faire innocents, je me suis fait coupable,
Et le plus grand de vous est le plus misérable.
Jugez-moi : le passé fut mon seul défenseur;
Êtes-vous des ingrats, ou suis-je un oppresseur?

BERTRAM.

Si Dieu vous couronnait, vous le seriez peut-être.

FALIERO.

Vous savez qui je fus; voici qui je veux être :
Votre vengeur d'abord. Vous exposez vos jours;
Le succès à ce prix ne s'obtient pas toujours;
Toujours la liberté : qui périt avec gloire,
S'affranchit par la mort comme par la victoire.
Mais le succès suivra vos desseins généreux,
Si je veux les servir : compagnons, je le veux.
La cloche de Saint-Marc à mon ordre est soumise;
Trois coups, et tout un peuple est debout dans Venise;
Ces trois coups sonneront. Mes clients sont nombreux,
Mes vassaux plus encor; je m'engage pour eux.
Frappez donc! dans son sang noyez la tyrannie;
Venise en sortira, mais libre et rajeunie.
Votre vengeur alors redevient votre égal.
Des débris d'un corps faible à lui-même fatal,
D'un État incertain, république ou royaume,
Qui n'a ni roi, ni peuple, et n'est plus qu'un fantôme,
Formons un État libre où règneront les lois,
Où les rangs mérités s'appuieront sur les droits,
Où les travaux, eux seuls, donneront la richesse;
Les talents, le pouvoir; les vertus, la noblesse.
Ne soupçonnez donc pas que, dans la royauté,
L'attrait du despotisme aujourd'hui m'ait tenté.
Se charge qui voudra de ce poids incommode!
Mes vœux tendent plus haut : oui, je fus prince à Rhode,

Général à Zara, doge à Venise; eh bien!
Je ne veux pas descendre, et me fais citoyen.

PIETRO, en frappant sur l'épaule du doge.

C'est parler dignement!

Le doge se recule avec un mouvement involontaire de dédain.

D'où vient cette surprise?
Entre égaux!...

ISRAEL.

De ce titre en vain on s'autorise,
Pour sortir du respect qu'on doit à la vertu.
Vous, égaux! à quel siége as-tu donc combattu?
Sur quels bords? dans quels rangs? S'il met bas sa naissance,
Sa gloire au moins lui reste, et maintient la distance.
Il reste grand pour nous, et doit l'être en effet
Moins du nom qu'il reçut que du nom qu'il s'est fait.
Sers soixante ans Venise ainsi qu'il l'a servie;
Risque vingt fois pour elle et ton sang et ta vie;
Mets vingt fois sous ses pieds un pavillon rival,
Et tu pourras alors le nommer son égal!

PIETRO.

Si par ma liberté j'excite sa colère,
Il est trop noble encor pour un chef populaire.

FALIERO.

Moi t'en vouloir! pourquoi? Tu n'avais aucun tort,
Aucun. Ta main, mon brave, et soyons tous d'accord!
Je me dépouille aussi de ce nom qui vous gêne:
Pour l'emporter sur vous, mon titre c'est ma haine.
Si ce titre par toi m'est encor disputé,
Dis-moi qui de nous deux fut le plus insulté.
Compare nos affronts: autour du Bucentaure,
Quand vos cris saluaient mon règne à son aurore,
Je marchais sur des fleurs, je respirais l'encens;
Ces fiers patriciens à mes pieds fléchissants,
Ils semblaient mes amis... Hélas! j'étais leur maître.
Leur politique alors fut de me méconnaître.
Captif de mes sujets, sur mon trône enchaîné,
Flétri, j'osai me plaindre et je fus condamné;
Je condamne à mon tour: mourant, je me relève,
Et sans pitié comme eux, terrible, armé du glaive,
Un pied dans le cercueil, je m'arrête, et j'en sors
Pour envoyer les Dix m'annoncer chez les morts.
Mais prince ou plébéien, que je règne ou conspire,
Je ne puis échapper aux soupçons que j'inspire.
Les vôtres m'ont blessé. Terminons ce débat:
Qui me craignait pour chef me veut-il pour soldat?
Je courbe devant lui ma tête octogénaire,
Et je viens dans vos rangs servir en volontaire.
Faites un meilleur choix, il me sera sacré;
Quel est celui de vous à qui j'obéirai?

ISRAEL.

C'est à nous d'obéir.

BERTRAM.

Je donnerai l'exemple.
Un attentat par vous fut commis dans le temple;
Expiez votre faute en vengeant les autels.

FALIERO.

Je serai l'instrument des décrets éternels.

STROZZI.

Aux soldats étrangers on a fait des promesses;
Les tiendrez-vous?

FALIERO, lui jetant une bourse.

Voici mes premières largesses.

PIETRO.

Mes gondoliers mourront pour leur libérateur.

FALIERO.

Tel qui fut gondolier deviendra sénateur.

TOUS.

Honneur à Faliero!

ISRAEL.

Jurez-vous de le suivre?

TOUS.

Nous le jurons!

ISRAEL.

Eh bien! que son bras nous délivre!

Au doge.

Quand voulez-vous agir?

FALIERO.

Au lever du soleil.

BERTRAM.

Si tôt!

FALIERO.

Toujours trop tard dans un projet pareil.
Bien choisir l'heure est tout pour le succès des hommes.
Le hasard devient maître au point où nous en sommes;
Qui sait s'il veut nous perdre ou s'il doit nous servir?
Otez donc au hasard ce qu'on peut lui ravir.

BERTRAM.

Mais tous périront-ils?

PIETRO.

Sous leurs palais en cendre.

ISRAEL.

Il faut achever l'œuvre ou ne pas l'entreprendre.
Bertram, qu'un d'eux survive au désastre commun,
En lui tous revivront; ainsi tous, ou pas un:
Le père avec l'époux, le frère avec le frère,
Tous, et jusqu'à l'enfant sur le corps de son père!

BERTRAM.

Faliero seul commande et doit seul décider.

ISRAEL, au doge.

Prononcez!

FALIERO, après un moment de silence.

Ah, cruels! qu'osez-vous demander?
Mes mains se résignaient à leur sanglant office;
Mais prendre sur moi seul l'horreur du sacrifice! ..

A Israel.

Tu peux l'ordonner, toi! tu ne fus qu'opprimé;
Mais moi, s'ils m'ont trahi, jadis ils m'ont aimé.
Nous avons confondu notre joie et nos larmes :
Les anciens du conseil sont mes compagnons d'armes,
Mes compagnons d'enfance. Au sortir de nos jeux,
J'ai couché sous leur tente, et j'ai dit avec eux,
A la table où pour moi leur coupe s'est remplie,
Ces paroles du cœur que jamais on n'oublie.
Adieu, vivants récits de nos premiers combats!
Je ne verrai donc plus, en lui tendant les bras,
Sur le front d'un vieillard rajeuni par ma vue,
Un siècle d'amitié m'offrir la bienvenue.
Je tue, en les frappant, le passé, l'avenir,
Et reste sans espoir comme sans souvenir.

ISRAEL, avec impatience.

Eh quoi! vous balancez?

UN GONDOLIER.

« Gondolier, la mer t'appelle;
» Pars et n'attends pas le jour.

PIETRO.

C'est un avis: silence!

LE GONDOLIER.

« Adieu, Venise, la belle;
» Adieu, pays, mon amour!

ISRAEL.

Un importun s'approche; évitons sa présence.

LE GONDOLIER.

« Quand le devoir l'ordonne,
» Venise, on t'abandonne,
» Mais c'est sans t'oublier.

FALIERO.

Que chacun à ma voix revienne au rendez-vous,
Et sans nous éloigner, amis, séparons-nous.

LE GONDOLIER.

« Que saint Marc et la madone
» Soient en aide au gondolier!»

Les conjurés sortent d'un côté: une gondole s'arrête sur le canal; Fernando et Sténo en descendent.

SCÈNE IV.

FERNANDO, STÉNO.

FERNANDO. Il tire son épée.

L'instant est favorable et la place est déserte!

STÉNO.

Du sang-froid, Fernando, vous cherchez votre perte.

FERNANDO.

Défends-toi.

STÉNO.

Calmez-vous : je prévois votre sort.

FERNANDO.

Le tien.

STÉNO.

Je dois...

FERNANDO.

Mourir ou me donner la mort.
En garde!

STÉNO, tirant son épée.

Il le faut donc; mais c'est pour ma défense.

FERNANDO.

Enfin ta calomnie aura sa récompense.

Ils combattent.

STÉNO.

Vous êtes blessé.

FERNANDO.

Non.

STÉNO.

Votre sang coule.

FERNANDO.

Eh bien!
Celui que j'ai perdu va se mêler au tien:
Meurs, lâche!

STÉNO.

Vaine atteinte! et la mienne...

FERNANDO.

Ah! j'expire.

Il chancelle et tombe sur les degrés du piédestal de la statue.

La fortune est pour vous.

STÉNO.

Mais je dois la maudire,
Et je veux...

FERNANDO.

Laissez-moi, non; j'aurai des secours.

Avec force.

On vient. Non : rien de vous! Fuyez, sauvez vos jours.

Sténo s'éloigne, tandis que les conjurés accourent.

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI; Conjurés.

ISRAEL.

Un des deux est tombé.

FALIERO.

Jusqu'à nous parvenue,
Cette voix... ah! courons! cette voix m'est connue.
C'est Fernando, c'est lui!

FERNANDO.

Le doge!

FALIERO.

O désespoir!
O mon fils! qu'as-tu fait? mon fils!

FERNANDO.

Moi, vous revoir,
Expirer à vos pieds!... Dieu juste!

FALIERO.

Je devine
Par quel bras fut porté le coup qui t'assassine :
Par eux, toujours par eux! Ils m'auront tout ravi.
Du trépas de Sténo le tien sera suivi.

FERNANDO.

Il s'est conduit en brave.

FALIERO.

O trop chère victime,
Que de ce cœur brisé la chaleur te ranime!
N'écarte pas la main qui veut te secourir...
Mon fils! si près de toi, je t'ai laissé périr!
Mon espoir! mon orgueil!... je n'ai pu le défendre.
Au cercueil, avant moi, c'est lui qui va descendre,
Et ma race avec lui!

FERNANDO.

C'en est fait; je le sens...
Ne me prodiguez plus des secours impuissants.
Une sueur glacée inonde mon visage...

FALIERO.

Que fais-tu?

FERNANDO, essayant de se soulever.

Je voudrais... Donnez-m'en le courage,
O Dieu!

FALIERO.

D'où naît l'horreur qui semble te troubler?

FERNANDO.

Je veux... c'est à genoux que je veux vous parler.
Je ne puis...

FALIERO, le serrant dans ses bras.

Sur mon cœur! sur mon cœur!

FERNANDO.

Ah! mon père,
Grâce! pardonnez-moi.

FALIERO.

Quoi! ta juste colère?
C'est celle d'un bon fils!

FERNANDO.

Grâce! Dieu vous entend :
Désarmez le courroux de ce Dieu qui m'attend.

FALIERO.

Comment punirait-il ta désobéissance?
L'arrêt qui doit t'absoudre est prononcé d'avance.
Je te bénis. En paix de mon sein paternel
Va déposer ton âme au sein de l'Éternel.
Ne crains pas son courroux; fût-il inexorable,
Il ne trouverait plus où frapper le coupable;
Je t'ai couvert, mon fils, de pardons et de pleurs.

FERNANDO.

Mon père, embrassez-moi... Venise... et toi... je meurs!

ISRAEL, à Faliero après un moment de silence.

Balancez-vous encor?

FALIERO, qui se relève en ramassant l'épée de Fernando.

L'arme qui fut la sienne
De sa main défaillante a passé dans la mienne.
Juge donc si ce fer, témoin de son trépas,
Au moment décisif doit reculer d'un pas.
Vengeance!... Au point du jour!... Pour quitter sa demeure,
Que chacun soit debout dès la quatrième heure.
Au portail de saint Marc, par différents chemins,
Vous marcherez, le fer et le feu dans les mains,
En criant : Trahison! Sauvons la république!
Aux armes! Les Génois sont dans l'Adriatique!
Le beffroi sur la tour s'ébranle à ce signal;
Les nobles, convoqués par cet appel fatal,
Pour voler au conseil, en foule se répandent
Dans la place où déjà vos poignards les attendent.
A l'œuvre! ils sont à nous! Courez, moissonnez-les!
Qu'ils tombent par milliers sur le seuil du palais.

A Strozzi.

Toi, si quelqu'un d'entre eux échappait au carnage,
Du pont de Rialto ferme-lui le passage;

A Bertram. A Pietro.

Toi, surprends l'arsenal; toi, veille sur le port;
Israël, à Saint-Marc; moi, partout où la mort
Demande un bras plus ferme et des coups plus terribles.
Relevez de mon fils les restes insensibles :
Mais, par ces tristes jours dont il était l'appui
Par ces pleurs menaçants, jurez-moi, jurez-lui
Qu'au prochain rendez-vous où les attend son ombre,
Pas un ne manquera, si grand que soit leur nombre;
Qu'ils iront à sa suite unir en périssant
Le dernier de leur race au dernier de mon sang.
Par vos maux, par les miens, par votre délivrance,
Jurez tous avec moi : vengeance, amis!

TOUS, excepté Bertram, en étendant leurs épées sur le cadavre de Fernando.

Vengeance!

ACTE QUATRIÈME.

Le palais du doge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA, FALIERO.

Éléna est assise, le coude appuyé sur une table : elle dort.

FALIERO, qui entre par le fond.

Qu'ils ramaient lentement dans ces canaux déserts!
Le vent du midi règne; il pèse sur les airs,
Il m'oppresse, il m'accable... Expirer avant l'âge,
Lui, que je vis hier s'élancer sur la plage,
Franchir d'un pas léger le seuil de ce séjour!
Il arrivait joyeux : aujourd'hui quel retour!

Apercevant la duchesse.

Éléna m'attendait dans ses habits de fête :
Sa parure de bal couronne encor sa tête.
Le deuil est là, près d'elle; et le front sous des fleurs,
Elle a fermé ses yeux sans prévoir de malheurs.
Laissons-les du sommeil goûter en paix les charmes,
Ils ne se rouvriraient que pour verser des larmes.

ÉLÉNA, endormie.

Hélas!

FALIERO.

D'un rêve affreux son cœur est agité;
Moins affreux cependant que la réalité:
Bientôt...

ÉLÉNA, de même.

Mort de douleur... en te trouvant... coupable.

FALIERO.

D'un soupçon qui l'outrage, ô suite inévitable!
Jusque dans son repos, dont le calme est détruit,
De mon funeste aveu le souvenir la suit.
Chère Éléna!

ÉLÉNA, s'éveillant.

Qu'entends-je? où suis-je? qui m'appelle?

FALIERO.

Ton ami.

ÉLÉNA.

Vous! c'est vous!

FALIERO.

A mes désirs rebelle,
Par tendresse, il est vrai, pourquoi m'attendre ainsi?

ÉLÉNA.

Que vous avez tardé!

FALIERO.

Je l'ai dû.

ÉLÉNA.

Vous voici!
C'est vous!.. Dieu! quels tourments m'a causés votre ab-
Je marchais, j'écoutais: dans mon impatience, [sence!
Quand le bruit d'une rame éveillait mon espoir,
J'allais sur ce balcon me pencher pour vous voir.
La gondole en passant m'y laissait immobile;
Tout, excepté mon cœur, redevenait tranquille.
J'ai vu les astres fuir et la nuit s'avancer,
Et des palais voisins les formes s'effacer,
Et leurs feux qui du ciel perçaient le voile sombre,
Éteints jusqu'au dernier, disparaître dans l'ombre.
Que l'attente et la nuit allongent les moments!
Je ne pouvais bannir mes noirs pressentiments.
Je tressaillais de crainte, et pourquoi? je l'ignore.

FALIERO.

Tu trembles sur mon sein.

ÉLÉNA.

Quand donc viendra l'aurore?
Oh! qu'un rayon du jour serait doux pour mes yeux?
Funeste vision!... quelle nuit! quels adieux!
Il m'a semblé... j'ai cru... l'abîme était horrible!
Et mes bras, que poussait une force invincible,
Vous traînaient, vous plongeaient dans cet abîme ouvert,
Malgré moi, mais toujours, toujours!... Que j'ai souffert!
J'entends encor ce cri qui du tombeau s'élève,
Qui m'accuse... O bonheur! je vous vois, c'est un rêve!

FALIERO.

Ne crains plus.

ÉLÉNA.
Loin de moi quel soin vous appelait?
FALIERO.
Tu le sauras.
ÉLÉNA.
Si tard, dans l'ombre!
FALIERO.
Il le fallait.
ÉLÉNA.
Pour vous accompagner, pas un ami?
FALIERO.
Personne.
ÉLÉNA.
Pas même Fernando?
FALIERO.
Lui, grand Dieu!
ÉLÉNA.
Je frissonne.
Vous cachez dans vos mains votre front abattu.
O ciel! du sang!
FALIERO.
Déjà?
ÉLÉNA.
Le vôtre?
FALIERO.
Que dis-tu?
Que n'est-il vrai!
ÉLÉNA.
Parlez!
FALIERO.
Un autre...
ÉLÉNA.
Osez m'instruire.
Qui? j'aurai du courage et vous pouvez tout dire:
Qui donc?
FALIERO.
Il n'est plus temps de te cacher son sort;
Sous mes yeux Fernando...
ÉLÉNA.
Vous pleurez: il est mort.
FALIERO.
Digne de ses aïeux, pour une juste cause;
La tienne!
ÉLÉNA.
C'est pour moi!
FALIERO.
Près de nous il repose,
Mais froid comme ce marbre, où penché tristement,
Je pleurais, j'embrassais son corps sans mouvement;
Pleurs qu'il ne sentait plus, douce et cruelle étreinte
Qui n'a pu ranimer une existence éteinte!
J'ai trouvé sur son cœur réchauffé par ma main,
Ce tissu malheureux qui le couvrait en vain:
Quelque gage d'amour!
ÉLÉNA, qui reconnait son écharpe.
La force m'abandonne.
Objet funeste, affreux!
FALIERO.
Ah! qu'ai-je fait? pardonne.
J'aurais dû t'épargner...
ÉLÉNA.
Non! c'est mon châtiment.
Ne m'accusait-il pas à son dernier moment?
Lui qui mourait pour moi!... Fernando!...
FALIERO.
Je l'atteste
Par son sang répandu, par celui qui me reste,
Ceux qui causent nos maux gémiront à leur tour.
ÉLÉNA.
Nuit d'horreur!
FALIERO.
Que doit suivre un plus horrible jour.
ÉLÉNA.
Le deuil, à son lever, couvrira ces murailles.
FALIERO.
Ce jour se lèvera sur d'autres funérailles.
ÉLÉNA.
Quoi!...
FALIERO.
La mort est ici, mais elle en va sortir.
ÉLÉNA.
Quel projet formez-vous?
FALIERO.
Prête à les engloutir,
Du sénat et des Dix la tombe est entr'ouverte.
ÉLÉNA.
Par vous?
FALIERO.
Pour te venger.
ÉLÉNA.
Vous conspirez?
FALIERO.
Leur perte.
ÉLÉNA.
Vous!
FALIERO.
Des bras généreux qui s'unissent au mien
Sont armés pour punir mes affronts et le tien.

ÉLÉNA.

Ciel! une trahison, et vous l'avez conçue!
Abjurez un dessein dont je prévois l'issue.
N'immolez pas Venise à vos ressentiments :
Venise, qui du doge a reçu les serments,
Est votre épouse aussi, mais fidèle, mais pure,
Mais digne encor de vous...

FALIERO.

Moins que toi! leur injure
Rend tes droits plus sacrés.

ÉLÉNA

Eh bien! si c'est pour moi
Que vos jours en péril, que votre honneur...

FALIERO.

Tais-toi!

ÉLÉNA, à part.

Qu'allais-je faire, ô ciel!

FALIERO.

Tais-toi : quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

FALIERO, ÉLÉNA, VICENZO.

VICENZO.

Le seigneur Lioni demande avec instance
Une prompte entrevue...

FALIERO.

A cette heure?

VICENZO.

A l'instant,
Pour révéler au doge un secret important.

FALIERO.

Lioni!

VICENZO.

Devant vous faut-il qu'on l'introduise?
Il y va, m'a-t-il dit, du salut de Venise.

FALIERO.

Attendez : est-il seul?

VICENZO.

Les seigneurs de la nuit
Entourent un captif que vers vous il conduit.

FALIERO.

L'a-t-on nommé?

VICENZO.

Bertram.

FALIERO, bas.

Bertram!

ÉLÉNA, bas au doge.

Ce nom vous trouble.

FALIERO.

A Éléna. A Vicenzo.
Moi! Qu'ils viennent tous deux.

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO, à Éléna.

Sors!

ÉLÉNA.

Ma frayeur redouble.
Ce Bertram!...

FALIERO.

Ne crains rien.

ÉLÉNA.

C'est un des conjurés.

FALIERO.

Calme-toi.

ÉLÉNA.

Je ne puis.

FALIERO.

Mais vous me trahirez!
Sortez!

ÉLÉNA.

Non, je suis calme.

SCÈNE IV.

FALIERO, ÉLÉNA, LIONI, BERTRAM.

LIONI, s'avançant vers le doge.

Un complot nous menace :
De ce noir attentat j'ai découvert la trace,
Et j'accours...

Il aperçoit Éléna.

Mais, pardon!

FALIERO.

Madame, laissez-nous.

ÉLÉNA.

Affreuse incertitude!

SCÈNE V.

FALIERO, LIONI, BERTRAM.

FALIERO, froidement à Lioni.

Eh bien, que savez-vous?
J'écoute.

LIONI.

J'étais seul, en proie à la tristesse
Qui suit parfois d'un bal le tumulte et l'ivresse,
De je ne sais quel trouble agité sans raison.
Un homme, c'était lui, client de ma maison,
Que j'honorai longtemps d'une utile assistance,
Et qui m'a dû tantôt quelque reconnaissance,
Réclame la faveur de me voir en secret.
Écarté par mes gens, il insiste : on l'admet.
« Devant Dieu, me dit-il, voulez-vous trouver grâce?
» Ne sortez pas demain. » Je m'étonne; à voix basse,
L'œil humide, il ajoute, en me serrant la main :
« Je suis quitte avec vous; ne sortez pas demain. »
Et pourquoi?... Les regards inclinés vers la terre,
Immobile, interdit, il s'obstine à se taire.
J'épiais sa pâleur de cet œil pénétrant
Dont je cherche un aveu sur le front d'un mourant;
Je le presse; il reprend d'une voix solennelle :
« Si la cloche d'alarme à Saint-Marc vous appelle,
» N'y courez pas, adieu! » Je le retiens alors :
On l'entoure à ma voix, on l'arrête; je sors.
Quatre rameurs choisis sautent dans ma gondole,
Il y monte avec moi : je fais un signe, on vole,
Et je l'amène ici, pour qu'au chef de l'État
Un aveu sans détour dénonce l'attentat.

FALIERO.

Il n'a rien dit de plus?

LIONI.

Mais il doit tout vous dire.
Je ne suis pas le seul contre qui l'on conspire.
Si j'en crois mes soupçons, Venise est en danger :
Qu'il s'explique, il le faut.

FALIERO.

Je vais l'interroger.

Il s'assied entre Bertram et Lioni qui est appuyé sur le dos de son fauteuil.

A Bertram.

Approchez : votre nom?

BERTRAM.

Bertram.

LIONI, bas au doge.

On le révère;
On cite à Rialto sa piété sévère :
Parlez-lui du ciel.

FALIERO.

A Lioni.

Oui. Bertram, regardez-moi.

BERTRAM.

Seigneur...

LIONI.

Lève les yeux.

FALIERO.

N'ayez aucun effroi.

LIONI.

Si tu ne caches rien, ta grâce est assurée.

FALIERO.

Je sauverai vos jours, ma parole est sacrée;
Vous savez à quel prix?

BERTRAM.

Je le sais.

FALIERO.

Descendez
Au fond de votre cœur, Bertram, et répondez,
Quand vous aurez senti si votre conscience
Vous fait ou non la loi de rompre le silence...

LIONI.

Quels sont les intérêts dont tu vas disposer.

FALIERO.

Et quels jours précieux vous pouvez exposer.

BERTRAM.

J'ai parlé; mon devoir m'ordonnait de le faire.

LIONI.

Achève.

FALIERO.

Et maintenant il vous force à vous taire,
Si je vous comprends bien?

BERTRAM.

Il est vrai.

LIONI.

L'Éternel
Te défend de cacher un projet criminel.

FALIERO.

Ce projet, quel est-il?

BERTRAM.

Je n'ai rien à répondre.

LIONI.

Mais ton premier aveu suffit pour te confondre.

BERTRAM.

Une voix m'avait dit : Sauve ton bienfaiteur.

LIONI.

Je suis donc menacé?

FALIERO.

Lui seul?

LIONI.

Quel est l'auteur,
Le chef de ce complot?

FALIERO.

Parlez.

BERTRAM.

Qu'il me pardonne;
J'ai voulu vous sauver, mais sans trahir personne.

LIONI.

Serais-tu son complice?

FALIERO.

Ou seulement un bruit.
Quelque vague rapport vous aurait-il instruit?

BERTRAM.

Je ne mentirai pas.

LIONI.

Alors que dois-je craindre?
Quel poignard me poursuit? où, quand doit-il m'attein-
Comment? [dre,

BERTRAM.

De ce péril j'ai dû vous avertir;
C'est à vous désormais de vous en garantir.
Ma tâche est accomplie.

LIONI.

Et la nôtre commence :
Les douleurs vont bientôt...

BERTRAM, faisant un pas vers le doge.

Quoi! vous?...

FALIERO.

Notre clémence
Suspend encor l'emploi de ce dernier moyen.

Bas à Lioni.

Réduit au désespoir il ne vous dirait rien.

LIONI.

Bas au doge. A Bertram.

Il faiblit. Tu l'entends, nous voulons tout connaître.
Songe que Dieu t'écoute.

FALIERO.

Et qu'il punit le traître.

BERTRAM.

Malheureux!

LIONI.

Que tu peux mourir dans les tourments
Sans qu'on te donne un prêtre à tes derniers moments.

BERTRAM.

Dieu! qu'entends-je?

FALIERO.

Oui, demain.

LIONI.

N'accordons pas une heure.
Non, pas même un instant; qu'il s'explique ou qu'il
[meure.

BERTRAM.

Je ne résiste plus.

LIONI.

Parle donc.

BERTRAM.

Eh bien!...

FALIERO, se levant.

Quoi?

BERTRAM.

Je vais tout dire.

LIONI.

Enfin!

BERTRAM, au doge.

A vous seul.

FALIERO.

Suivez-moi.

Faisant un signe à Lioni.

Je reviens.

SCÈNE VI.

LIONI.

Il me sauve, et c'est moi qu'il redoute!
Le doge l'épargnait; mais par bonté sans doute.
Ses longs ménagements me semblaient superflus :
Pour un patricien qu'aurait-il fait de plus?
Il interrogeait mal; point d'art! aucune étude!
Mais a-t-il, comme nous, cette froide habitude
De marcher droit au but, sans pitié, sans courroux,
Et, si la mort d'un seul importe au bien de tous,
De voir dans la torture, à nos yeux familière,
Le chemin le plus court qui mène à la lumière?
C'est étrange : Bertram frémit en l'abordant,
Et ne veut à la fin que lui pour confident.
On eût dit qu'en secret leurs yeux d'intelligence...
Voilà de mes soupçons! J'ai tort : de l'indulgence!
Par l'âge et les travaux le doge est affaibli...
Mais au dernier moment d'où vient qu'il a pâli?
Réfléchissons : j'arrive, et, contre mon attente,
Il est debout; pourquoi? point d'affaire importante.
Quel soin l'occupait donc? Mon aspect l'a troublé;
Il s'est remis soudain, mais il avait tremblé.
Il nourrit contre nous une implacable haine :
S'il osait... Lui! jamais!... Chancelante, incertaine,
La duchesse en partant semblait craindre mes yeux.
Son effroi la ramène; il faut l'observer mieux :
Je lirai dans son cœur.

SCÈNE VII.

LIONI, ÉLÉNA.

LIONI.

Votre Altesse, j'espère,
D'une grave entrevue excuse le mystère.

ÉLÉNA.

Il ne m'appartient pas d'en sonder les secrets.
Mais le doge est absent?...

LIONI.

Pour de grands intérêts.
Puis-je sans trop d'orgueil penser qu'une soirée
Où d'hommages si vrais je vous vis entourée
Vous a laissé, madame, un heureux souvenir?

ÉLÉNA.

A part.

Charmant : j'y pense encor. Qui peut le retenir?

A Lioni.

Ce prisonnier sans doute occupe Son Altesse?

LIONI.

Lui-même. Qu'avez-vous?

ÉLÉNA.

Rien.

LIONI.

Il vous intéresse?

ÉLÉNA.

Moi!... mais c'est la pitié qui m'intéresse à lui :
Je plains un malheureux. Et son sort aujourd'hui?...

LIONI, avec indifférence.

Sera celui de tous.

ÉLÉNA, à part.

Que dit-il?

LIONI, à part.

Elle tremble.

ÉLÉNA.

D'autres sont accusés?

LIONI, froidement.

Tous périront ensemble.
Il a fait tant d'aveux!

ÉLÉNA, vivement.

A vous, seigneur?

LIONI.

Du moins
Au doge qui l'écoute.

ÉLÉNA.

Au doge, et sans témoins?

LIONI.

Sans témoins.

ÉLÉNA, à part.

O bonheur!

LIONI, à part.

Ce mot l'a rassurée.

A Éléna.

Mais Votre Altesse hier s'est trop tôt retirée.
Ce bal semblait lui plaire, et le doge pourtant
Ne l'a de sa présence honoré qu'un instant.

ÉLÉNA.

Ses travaux lui rendaient le repos nécessaire.

LIONI.

Il veille encor.

ÉLÉNA, vivement.

C'est moi, je dois être sincère,
C'est moi qui, fatiguée...

LIONI.

Et vous veillez aussi...
Pour ne le pas quitter?

ÉLÉNA.

Seule, inquiète ici,
J'attendais...

LIONI, vivement.

Qu'il revînt? Une affaire soudaine
L'a contraint de sortir?

ÉLÉNA.

Non : mais sans quelque peine
Je ne pouvais penser que chez lui de retour
Un travail assidu l'occupât jusqu'au jour;
Et vous partagerez la crainte que m'inspire
Un tel excès de zèle.

LIONI.

En effet.

ÉLÉNA, à part.

Je respire.

LIONI, à part.

J'avais raison.

ÉLÉNA.

Il vient.

SCÈNE VIII.

ÉLÉNA, LIONI, FALIERO.

FALIERO, qui prend Lioni à part.

Le coupable a parlé.

LIONI.

Eh bien, seigneur?

FALIERO.

Plus tard le conseil assemblé
Apprendra par mes soins tout ce qu'il doit apprendre.
Sous le pont des soupirs Bertram vient de descendre.
Reposez-vous sur moi, sans vous troubler de rien;
Je ferai mon devoir.

LIONI, à part.

Je vais faire le mien.

SCÈNE IX.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO.

La victoire me reste!

ÉLÉNA.

A quoi tient votre vie!

FALIERO.

Qu'importe? elle est sauvée.

ÉLÉNA.

Un mot vous l'eût ravie.

FALIERO.

Du cachot de Bertram ce mot ne peut sortir :
Renais à l'espérance.

ÉLÉNA.

Et comment la sentir?
Mon cœur s'est épuisé dans cette angoisse affreuse ;
Plaignez-moi : je n'ai pas la force d'être heureuse.

FALIERO.

Une heure encor d'attente!

ÉLÉNA

Un siècle de douleurs,
Quand je crains pour vos jours!

FALIERO.

Qu'ils tremblent pour les leurs!
Adieu.

ÉLÉNA.

Vous persistez?

FALIERO.

Mourir, ou qu'ils succombent!

ÉLÉNA.

Vous mourrez!... C'est sur vous que vos projets retombent!
Ma terreur me le dit. C'est Dieu, mon cœur le sent,
C'est Dieu qui m'a parlé, la mort, la voix du sang.
C'est Fernando, c'est lui dont le sort vous menace,
Qui du doigt au cercueil m'a montré votre place.
Voulez-vous me laisser seule entre deux tombeaux?
Grâce! j'ai tant pleuré! ne comblez pas mes maux.
Cédez; vous n'irez pas! non : grâce, il faut me croire.
Grâce pour moi, pour vous, pour soixante ans de gloire!

FALIERO.

Mais ma gloire, c'est toi : ton époux, ton soutien
Perdra-t-il son honneur en mourant pour le tien?
Je ne venge que lui.

ÉLÉNA

Que lui

FALIERO.

Pour le défendre
Ma confiance en toi m'a fait tout entreprendre.
Sur ton pieux respect, sur ta jeune raison
Si je me reposais avec moins d'abandon;
Pour lui faire un tourment de ma terreur jalouse,
Avili par mon choix, si j'aimais une épouse,
Qui, chargée à regret du fardeau de mes ans,
Pourrait à leurs dédains livrer mes cheveux blancs;
Non, non, je n'irais pas, combattu par mes doutes,
Affronter les périls que pour moi tu redoutes.

ÉLÉNA.

Grand Dieu!

FALIERO.

Je n'irais pas, follement irrité,
Pour venger de son nom l'opprobre mérité,
Pour elle, pour sa cause et ses jours méprisables,
Ternir un siècle entier de jours irréprochables.
Non, courbé sous sa honte et cachant ma douleur,
Je n'aurais accusé que moi de mon malheur.

ÉLÉNA.

Qu'avez-vous dit?

FALIERO.

Mais toi, toi qu'ils ont soupçonnée,
Digne appui du vieillard à qui tu t'es donnée,
Modèle de vertu dans ce triste lien,
Ange consolateur, mon orgueil, mon seul bien...

ÉLÉNA.

O tourment!

FALIERO.

Tu verrais de ta vie exemplaire
L'outrage impunément devenir le salaire!
Ah! je cours...

ÉLÉNA.

Arrêtez!

FALIERO.

Ne te souviens-tu pas
De l'heure où ton vieux père expira dans nos bras?
A son dernier soupir il reçut ta promesse
De m'aimer, d'embellir, d'honorer ma vieillesse :
Tu l'as fait.

ÉLÉNA.

C'en est trop!

FALIERO.

Je promis à mon tour
De veiller sur ton sort jusqu'à mon dernier jour,
Ton père me l'ordonne.

ÉLÉNA.

Écartez cette image.

FALIERO.

C'est lui...

ÉLÉNA.

Je parlerais!

FALIERO.

C'est lui qui m'encourage
A remplir mon devoir, à tenir mon serment,
A défendre sa fille.

ÉLÉNA.

A la punir.

FALIERO.

Comment?

ÉLÉNA.

Vengez-vous; punissez. Le sang qu'il vous demande
C'est le mien. Punissez; votre honneur le commande;
Mais n'immolez que moi, moi seule : cet honneur
Pour qui vous exposez repos, gloire, bonheur,
Je l'ai perdu!

FALIERO.

Qu'entends-je? où suis-je? que dit-elle?
Qui, vous?

ÉLÉNA.

Fille parjure, épouse criminelle,
Mon père au lit de mort, vos bienfaits et ma foi,
Tout, oui, j'ai tout trahi.

FALIERO.

Point de pitié pour toi!
Mais il est un secret qu'il faut que tu déclares :
Ton complice?

ÉLÉNA.

Il n'est plus.

FALIERO.

Éléna, tu t'égares.
Comprends-tu bien les mots qui te sont échappés?
Sais-tu que, s'il est vrai, tu vas mourir?

ÉLÉNA.

Frappez!

FALIERO, levant son poignard.

Reçois ton châtiment!... Mais non! qu'allais-je faire?
Tu tremblais pour ma vie, et ta frayeur m'éclaire.
Non, non; en t'accusant tu voulais me sauver.

Le poignard tombe de ses mains.

A ce sublime aveu qui pouvait s'élever
De cette trahison ne fut jamais capable.
Dis que tu m'abusais, que tu n'es pas coupable,
Parle, et dans mon dessein je ne persiste pas,
J'y renonce, Éléna, parle... ou viens dans mes bras,
Viens, et c'en est assez!

ÉLÉNA.

Hélas! j'en suis indigne.
J'ai mérité la mort : frappez, je m'y résigne.
Ah! frappez!

FALIERO.

Et le fer de mes mains est tombé!
A sa honte, à mes maux, je n'ai pas succombé!
D'un tel excès d'amour redescendre pour elle
Au mépris!... non, la haine eût été moins cruelle.
Mais on vient; mon devoir m'impose un dernier soin :
Le danger me ranime... Ah! j'en avais besoin.
J'entends mes conjurés, ce sont eux; voici l'heure.
Redevenons moi-même : il faut agir.

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA, VEREZZA, SEIGNEURS DE LA NUIT, GARDES.

VEREZZA.

Demeure :
Envoyé par les Dix, je t'arrête en leur nom,
Doge, comme accusé de haute trahison.

ÉLÉNA.

Plus d'espoir!

FALIERO.

M'arrêter, moi, ton prince!

VEREZZA.

Toi-même :
Voici l'ordre émané de leur Conseil suprême.
Obéis.

Quatre heures sonnent.

FALIERO.

Je commande, et votre heure a sonné.
Juge des factieux qui m'auraient condamné,
J'attends que le beffroi les livre à ma justice.
Écoute : il va donner le signal du supplice.
Je brave ton sénat, tes maîtres, leurs bourreaux,
Et l'ordre qu'à tes pieds ma main jette en lambeaux.

VEREZZA.

Ton espérance est vaine.

ÉLÉNA.

Aucun bruit!

FALIERO.

Quel silence!

VEREZZA.

Tu n'as pas su des Dix tromper la vigilance;
Les cachots ont parlé : ne nous résiste pas.

FALIERO.

C'en est donc fait; marchons.

ÉLÉNA.

Je m'attache à vos pas.

FALIERO, à voix basse.

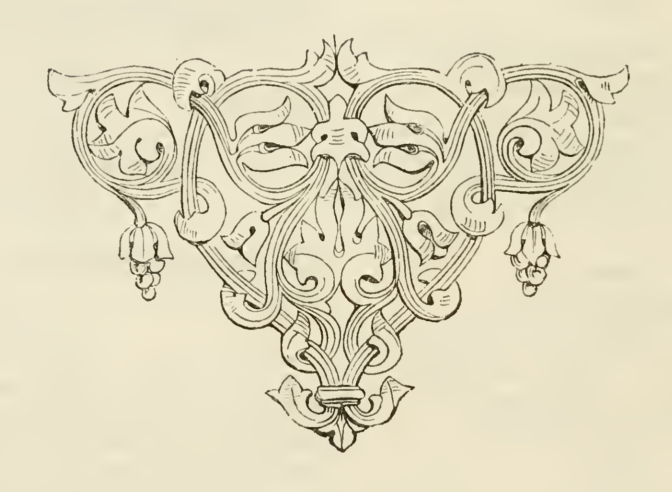
Vous!... et quels sont les droits de celle qui m'implore?
Son titre? Que veut-elle? ai-je une épouse encore?
Je ne vous connais pas; je ne veux plus vous voir.
Contre un arrêt mortel, qu'il m'est doux de prévoir,
Ma vie à son déclin sera peu défendue.
Pour que la liberté vous soit enfin rendue,
Éléna, je mourrai; c'est tout ce que je puis:
Vous pardonner, jamais!

A Éléna, qui le suit, les mains jointes.

Non, restez!

A Verezza.

Je vous suis.



ACTE CINQUIÈME.

Une salle voisine de celle où les Dix sont entrés pour délibérer. Autour de la salle, les portraits des doges; au fond, une galerie ouverte qui donne sur la place; à la porte deux soldats en sentinelle.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FALIERO, ISRAEL.

ISRAEL. Il est assis.

Un plan si bien conduit! ô fortune cruelle,
Attendre ce moment pour nous être infidèle!
Quand je voyais crouler leur pouvoir chancelant,
Quand nous touchions au but... mais j'oublie en parlant
Que mon prince est debout.

FALIERO, à Israël, qui fait un effort pour se lever.

Demeure : la souffrance
Vient de briser ton corps sans lasser ta constance.
Je voudrais par mes soins adoucir tes douleurs;
Que puis-je?

ISRAEL.

Dans vos yeux je vois rouler des pleurs.

FALIERO.

Je pleure un brave.

ISRAEL.

Et moi, tandis qu'on délibère,
Je fais des vœux pour vous, qui me traitez en frère.

FALIERO.

Comme autrefois.

ISRAEL.

Toujours le frère du soldat,
Consolant le blessé qui survit au combat.

FALIERO.

Ces temps-là ne sont plus!

ISRAEL.

Mais alors quelle joie
Quand nous fendions les mers pour saisir notre proie!

FALIERO.

En maître sur les flots du golfe ensanglanté,
Que mon Lion vainqueur voguait avec fierté!
Tu t'en souviens?

ISRAEL.

O jours d'éternelle mémoire!
Que Venise était belle après une victoire!

FALIERO.

Et nous ne mourrons pas sous notre pavillon!

ISRAEL.

Misérable Bertram! parler dans sa prison,
Nous trahir, comme un lâche, à l'aspect des tortures!
Comptez donc sur la foi de ces âmes si pures,
Sur leur sainte ferveur! Et tremblant, indigné,
Le tenant seul à seul vous l'avez épargné?

FALIERO.

Il pleurait!

ISRAEL.

D'un seul coup j'aurais séché ses larmes.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL,

Dans mes bras, si j'eusse été sans armes,
J'aurais, en l'étouffant, voulu m'en délivrer :
Mon général sait vaincre, et je sais conspirer.

FALIERO.

Pourquoi tous tes amis n'ont-ils pas ton courage!

ISRAEL.

Ils viennent de partir pour leur dernier voyage.
Strozzi vend nos secrets qu'on lui paye à prix d'or;
Il vivra. Mais Pietro, je crois le voir encor;
L'œil fier, d'une main sûre et sans reprendre haleine,
Il vide, en votre honneur, sa coupe trois fois pleine,
S'avance, et répétant son refrain familier :
« Que saint Marc soit, dit-il, en aide au gondolier! »
Il s'agenouille alors, il chante, et le fer tombe.

FALIERO.

Nous le suivrons tous deux.

ISRAEL.

Non : pour vous sur ma tombe
Le soleil de Zara doit encor se lever.

FALIERO.

Qu'espères-tu? jamais.

ISRAEL.

Trop lâches pour braver
Le peuple furieux rassemblé dans la place,
De condamner leur père ils n'auront pas l'audace.
Moi, pendant tout un jour qu'ont rempli ces débats,
J'ai su me résigner. Que ferais-je ici-bas?
Je n'ai point de famille et n'ai plus de patrie;
Mais vous, votre Éléna, votre épouse chérie...

FALIERO, avec douleur.

Israël!...

ISRAEL.

Ah! pardon! ce nom doit vous troubler.
Un marin tel que moi ne sait pas consoler;
Son bon cœur qui l'entraîne a besoin d'indulgence.

FALIERO, après lui avoir serré la main.

Ils reviennent.

ISRAEL, se relevant.

Debout j'entendrai ma sentence.

SCÈNE II.

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI, STÉNO, LES DIX, LES MEMBRES DE LA JUNTE, GARDES.

BENETINDE.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
Tel est l'arrêt des Dix par la Junte assistés:
Israël Bertuccio, sois puni du supplice
Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice.
Meurs: c'est le châtiment contre toi prononcé.
Sur le balcon de marbre où le doge est placé,
Quand des jeux solennels il contemple la fête,
Le glaive de la loi fera rouler ta tête.

ISRAEL.

Est-il prêt! je le suis.

LIONI.

Tu n'as plus qu'un moment:
Un aveu peut encor changer ton châtiment.
Que cherches-tu?

ISRAEL.

Ces mots ont droit de me confondre;
Je cherchais si Bertram était là pour répondre.

LIONI.

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL.

Oui, comme délateur: quand doit-on l'anoblir?

BENETINDE.

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables?

ISRAEL.

Et, si je dénonçais les traîtres véritables,
Périraient-ils?

BENETINDE.

Ce soir.

ISRAEL.

Je vous dénonce tous.
Finissons; vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.

Il retombe assis.

BENETINDE, à Faliero.

Le doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire?

FALIERO.

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire,
J'en appelle.

BENETINDE.

A qui donc?

FALIERO.

A mon peuple ici-bas,
Et dans le ciel à Dieu.

BENETINDE.

Que Dieu t'ouvre ses bras,
C'est ton juge: après nous, tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO.

Son tribunal un jour me vengera du vôtre;

Montrant Sténo.

Il le doit. Parmi vous je vois un assassin!

BENETINDE.

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Sténo dut se résoudre.

STÉNO.

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour t'absoudre.

FALIERO.

Lisez, j'attends.

BENETINDE, d'une voix émue.

Puissé-je étouffer la pitié
Que réveille en mon cœur une ancienne amitié!

A Faliero.

« Toi, noble, ambassadeur, général de Venise,
» Et gouverneur de Rhode à tes armes soumise,
» Duc de Vald-Marino, prince, chef du sénat,
» Toi doge, convaincu d'avoir trahi l'État... »

Passant la sentence à Lioni.

Achevez! je ne puis.

LIONI.

« Tu mourras comme traître.
» Maudit sera le jour où tu fus notre maître.
» Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor;
» Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.
» Tu mourras où ton front ceignit le diadème;
» L'escalier des Géants, à ton heure suprême,

» Verra le criminel, par ses pairs condamné,
» Périr où le héros fut par eux couronné.

Montrant les portraits des doges.

» Entre nos souverains, contre l'antique usage,
» Tu ne revivras pas dans ta royale image.
» A la place où ton peuple aurait dû te revoir,
» Le tableau sera vide, et sur le voile noir
» Dont la main des bourreaux recouvre leurs victimes,
» On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes ! »

FALIERO.

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes,
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accents.
Si je fus criminel, sont-ils donc innocents?
Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire.
Mais voici les destins que je dois leur prédire :
Faites pour quelques-uns, les lois sont des fléaux ;
Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'égaux.
Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
Vos fils succomberont sous vos lois despotiques.
Esclaves éternels de tous les conquérants,
Ces tyrans détrônés flatteront des tyrans.
Leurs trésors passeront, et les vices du père
Aux vices des enfants légueront la misère.
Nobles déshonorés, un jour, on les verra,
Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
Prostituer leur titre, et vendre les décombres
De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
D'un peuple sans vigueur mère sans dignité,
Stérile en citoyens dans sa fécondité,
Lorsque Venise enfin de débauche affaiblie,
Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
Morte, n'offrira plus que deuil, que désespoir,
Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir;
En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
Ils diront : « Elle aussi, mise à mort pour ses crimes! »

BENETINDE.

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
Et tant que tu vivras tu seras respecté.
Tu nous braves encor : le peuple te rassure ;
Mais autour du palais vainement il murmure.
N'attends rien que de nous; d'une part de tes biens
Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
Dis-nous quels sont tes vœux ; car ton heure est pro-
Parle. [chaine;

FALIERO.

Laissez-moi seul.

BENETINDE, *montrant Israel.*

Qu'au supplice on l'entraîne.

ISRAEL. *Il s'avance et tombe à genoux devant le doge.*

Soldat, je veux mourir béni par cette main
Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO.

A revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes!
Jusqu'à ton dernier jour, toi, qui fus sans alarmes,
Sois sans remords!

Il le relève.

Avant de subir ton arrêt,
Embrasse ton ami...

ISRAEL.

Mon prince daignerait!...

FALIERO.

Titre vain! entre nous il n'est plus de distance ;
Quand la mort est si près l'égalité commence.

Israel se jette dans les bras du doge.

BENETINDE, *aux soldats qui entourent Israel.*

Allez!

Aux membres de la Junte.

Retirons-nous.

SCÈNE III.

FALIERO.

Qui l'eût pensé jamais?
J'expire, abandonné par tous ceux que j'aimais :
Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle!
Mais quoi ! de tant d'amis, qui me vantaient leur zèle,
Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux !
Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
Celui qui fut mon fils... Ne troublons pas sa cendre :
Je l'ai béni !.... Des biens me sont laissés par eux;
Donnons-les. A qui donc? Pourquoi faire un heureux?
Puis-je y trouver encore une douceur secrète?
Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

Il s'assied près de la table et écrit.

Qu'importe?

SCÈNE IV.

ÉLÉNA, FALIERO.

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoins :
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher ?

Le doge ne tourne pas la tête, et reste immobile sans lui répondre.

Du moins
Répondez.

Le doge continue de garder le silence.

Par pitié, daignez me le défendre;
J'entendrai votre voix.

Même silence du doge.

M'éloigner sans l'entendre,
Il le faut donc!

Elle fait un pas pour sortir, revient, se traine jusqu'auprès de Faliero, saisit une de ses mains, et la baise avec transport.

FALIERO. Il se retourne, la prend dans ses bras, la couvre de baisers, et lui dit :

Ma fille a tardé bien longtemps!

ÉLÉNA.

O ciel! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux, c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez!

FALIERO, la relevant.

Qui? moi! je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi! vous oubliez tout!

FALIERO.

Non : car je me souvien
Que tu m'as fait aimer une vie importune;
Tes soins l'ont prolongée, et dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez!
Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA.

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer; entendez-vous leurs cris?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez : quels devoirs voulez-vous m'imposer?
Je m'y soumets.

FALIERO, lui remettant un papier.

Tiens, prends! tu ne peux refuser :
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop!... Innocente,
J'aurais pu l'accepter; coupable...

FALIERO.

Que dis-tu?
Si c'est un sacrifice, accepte par vertu :
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse.
Des monuments humains que sert de le bannir?
De mes travaux passés l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe :
Je n'ai plus d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs?
Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
N'est-ce pas?

ÉLÉNA.

Moi! grand Dieu!

FALIERO.

Toi, que j'ai tant aimée,
Que j'aime!

ÉLÉNA.

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr;
Veille sur leurs enfants dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné?

FALIERO.

Digne de ton époux; et ton juge suprême,
Indulgent comme lui, pardonnera de même.

La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza paraît, accompagné de deux affidés qui portent le manteau et la couronne du doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre, et se place entre eux et Eléna, de manière qu'elle ne puisse les apercevoir.

J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi :
Quand le moment viendra, je serai sans faiblesse.

FALIERO.

Eh bien!... il est venu.

ÉLÉNA, avec désespoir.

Déjà!

FALIERO, la serrant contre son sein.

Tiens ta promesse...
Adieu!

ÉLÉNA.

Jamais! jamais! Non, ne me quittez pas!
Non, non! je veux.... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus : elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi!... Grand Dieu! veillez sur elle!

Il la place dans un fauteuil.

Cette mort passagère a suspendu tes maux :
Adieu, mon Éléna! froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître;
Mais il meurt en t'aimant!

Il lui donne un dernier baiser; on le couvre du manteau ducal; il place la couronne sur sa tête, et suit Verezza. Le tumulte s'accroît; on entend retentir avec plus de force ces cris : Faliero! Faliero! Grâce! grâce!

SCÈNE V.

ÉLÉNA, *qui se ranime par degrés.*

Je l'obtiendrai peut-être...
Votre grâce... oui... marchons... Ciel! par eux immolé,
Il va périr... Mais non... les cris ont redoublé :
Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.
Dieu clément! c'est leur père! O mon Dieu, je t'implore!
Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous; brisez-les!...
La foule a pénétré dans la cour du palais;
On les force à laisser leur vengeance imparfaite!
Il est sauvé, sauvé! courons...

LIONI, suivi des Dix; il paraît dans la galerie du fond, un glaive d'une main et la couronne ducale de l'autre, et crie au peuple :

Justice est faite!

Éléna tombe privée de sentiment.



EXTRAIT

DES CHRONIQUES ITALIENNES

DE MARIN SANUTO.

Le 11 septembre, l'an du Seigneur 1354, Marino Faliero fut élu doge de la république de Venise. Il était déjà chevalier, comte de Valdemarino dans les marches de Trévise, et possédait une grande fortune. L'élection achevée, on résolut dans le grand conseil d'envoyer à Marino Faliero, alors ambassadeur près la cour du saint-père à Rome, une députation de douze membres... le saint-père, lui-même, ayant établi sa résidence à Avignon... Le jour où le doge messer Marino Faliero arriva à Venise, il s'éleva un brouillard épais qui obscurcit le ciel, et il fut obligé de débarquer à la place Saint-Marc, entre les deux colonnes où l'on exécute les malfaiteurs; circonstance qui parut à tous un présage funeste... Je ne dois pas omettre non plus ce que j'ai lu dans une chronique du temps... Lorsque messer Marino Faliero était podestat et capitaine à Trévise, l'évêque se fit attendre un jour de procession. Furieux de ce retard, Marino Faliero frappa l'évêque à la joue, et le renversa presque par terre. C'est en punition de cette offense que le ciel aveugla sa raison, et lui inspira un dessein qui le conduisit à la mort.

Marino Faliero était à peine doge depuis neuf mois, que son ambition lui inspira le désir d'asservir Venise. Voici comment le rapporte une ancienne chronique.

Quand arriva le jeudi auquel on a coutume de faire la course aux taureaux, cette course eut lieu comme d'habitude. Il était alors d'usage qu'après la course on se rendît dans le palais du duc, où l'on passait la soirée avec les dames. La danse se prolongeait jusqu'au son de la première cloche; à la danse succédait une collation, et le duc faisait les dépenses de la fête lorsqu'il était marié: après le repas chacun retournait chez soi.

Il se trouva à cette soirée un certain ser Michel Sténo, jeune patricien épris d'une des filles de la duchesse. Il était au milieu des dames, quand par hasard il commit une inconvenance; le duc donna ordre aussitôt de le faire sortir. Ser Michel ne put endurer patiemment un aussi cruel affront. Quand la fête fut terminée, et que tout le monde fut sorti, guidé par son aveugle colère, il entra dans la salle d'audience, s'approcha du siége sur lequel s'asseyait le doge, et écrivit ces mots : *Marino Faliero, mari de la plus belle des femmes : un autre en jouit, et il ne la garde pas moins.* Le lendemain, cette insulte devint publique. On cria au scandale, et le sénat indigné ordonna qu'il fût informé sur-le-champ. On promit des sommes considérables à celui qui révélerait le coupable, et enfin on parvint à découvrir que c'était Michel Sténo : le conseil des Quarante commanda de l'arrêter. Amené devant les juges, il avoua qu'il avait écrit ces mots dans son dépit d'être chassé de la fête en présence de sa maîtresse. Le conseil en délibéra; et prenant en considération sa jeunesse, son amour, son égarement, il le condamna à deux mois de prison, et le bannit pour un an de Venise. Cette sentence, trop douce au gré de la colère du doge, ralluma toute sa fureur; il crut que le conseil n'avait point agi comme l'exigeait le respect dû à sa dignité et à son rang. Michel Sténo, selon lui, méritait la mort, ou au moins un bannissement perpétuel.

Cet événement décida du sort de Marino Faliero, qui était destiné à avoir la tête tranchée. Il ne faut plus qu'une cause fortuite pour réaliser ce qui est prédit et inévitable. Quelque temps après cette décision du sénat, un gentilhomme de la maison de Barbaro, d'un naturel violent et emporté, alla à l'arsenal demander certaines choses au maître des galères. L'amiral de l'arsenal était présent. En entendant la demande, il répondit : Non, cela n'est pas possible... Une querelle violente s'engagea entre le gentilhomme et l'amiral, le gentilhomme le frappa du poing dans l'œil. Par malheur il portait une bague au doigt, qui blessa son adversaire. L'amiral ensanglanté courut au palais du doge pour se plaindre et demander justice. — Que voulez-vous que je fasse? répondit le duc. Rappelez-vous l'inscription qu'on a gravée sur ma chaise, et la manière dont on a puni Michel Sténo, et jugez par là du respect que le conseil des Quarante a pour notre personne! — Seigneur, lui répondit alors l'amiral, si vous désirez devenir prince et vous délivrer de tous ces vils gentilshommes, je me sens assez de courage pour

exécuter ce projet : prêtez-moi votre secours, et dans peu de temps vous serez maître de Venise, et vous pourrez vous venger. — Comment et par quels moyens? lui répondit le duc. — C'est ainsi que la conversation s'engagea sur ce sujet.

Le duc appela son neveu, ser Bertuccio Faliero, qui habitait avec lui dans le palais, et lui fit part du complot; ils envoyèrent aussi chercher Philippe Calendaro, marin d'une grande réputation, et Bertuccio Israëllo, homme très-adroit et rusé. Après une courte délibération, ils convinrent de s'associer plusieurs personnes; les conjurés se réunirent ainsi pendant plusieurs nuits dans le palais du doge. Les personnes qui furent initiées successivement dans le secret étaient Niccolo Fagiudo, Giovanni da Corfu, Stefano Fagiano, Iriccolo dalle Bende, Niccolo Blondo, et Stefano Trevisano. On convint que seize ou dix-sept chefs stationneraient dans les différents quartiers de la ville, mais que leur troupe ne devait pas connaître leur destination; le jour marqué, ils devaient exciter çà et là quelque tumulte pour que le doge eût un prétexte de faire sonner la cloche de Saint-Marc, car cette cloche ne peut jamais sonner que par son ordre; aussitôt les différents chefs et leur bande devaient se diriger sur Saint-Marc, par les rues qui débouchent sur la place, et, au moment où les nobles et les principaux habitants seraient arrivés pour connaître la cause de ce tumulte, les conspirateurs les auraient taillés en pièces, pour proclamer ensuite Marino Faliero seigneur de Venise. Ce plan arrêté, on en fixa l'exécution au mercredi 15 avril 1355; et le complot fut conduit avec tant de mystère, que personne n'en eut le plus léger soupçon.

Mais le ciel qui veille sur cette glorieuse cité, et qui, satisfait de la piété et de la droiture de ses habitants, leur a toujours prêté son secours, se servit d'un nommé Beltramo, de Bergame, pour découvrir la conspiration de la manière suivante. Ce Beltramo, qui était au service de Niccolo Lioni de Santo Stefano, connaissait en partie ce qui devait avoir lieu : il alla chez Niccolo Lioni, et lui raconta tout ce qu'il avait appris. Ser Niccolo, en l'entendant, resta comme mort d'étonnement et de terreur. Beltramo, lui ayant tout révélé, le conjura de garder le secret, ajoutant que, s'il lui avait fait cet aveu, c'était afin qu'il ne sortît pas de chez lui le jour désigné, et pour lui sauver la vie. Beltramo allait se retirer, mais ser Niccolo ordonna à ses gens de le saisir et de le garder soigneusement. Il courut aussitôt chez messer Giovanni Gradenigo Nasoni, qui depuis fut nommé doge, et qui habitait aussi à Santo Stefano, et lui raconta tout ce qu'il venait d'apprendre. Cette révélation lui parut de la plus haute importance, et elle l'était en effet. Ils allèrent ensemble chez ser Marco Cornaro, qui habitait à San Felice, et, après lui avoir tout appris, ils retournèrent tous trois chez Niccolo Lioni pour interroger Beltramo. Après l'avoir questionné, et avoir appris de lui tout ce qu'il savait, ils le laissèrent enfermé; puis ils se rendirent dans la sacristie de San Salvatore, et envoyèrent leurs gens convoquer les conseillers, les avogadori, les chefs du conseil des Dix et ceux du grand conseil.

Lorsque tous furent réunis, on leur fit part de ce qu'on venait d'apprendre. A ce récit, ils restèrent tous glacés d'étonnement et d'horreur; on résolut d'envoyer chercher Beltramo : ils l'examinèrent, et se convainquirent de la vérité de ce qu'il disait. Aussitôt, malgré le trouble qui agitait l'assemblée, on arrêta les mesures à prendre; on envoya chercher les chefs des Quarante, les officiers de nuit (signori di notte), les capi di sestiere, et les cinque della pace, avec ordre de joindre à leurs gens quelques hommes courageux et éprouvés, qui devaient aller chez les chefs de la conspiration et s'assurer de leurs personnes. On s'assura aussi du chef de l'arsenal pour prévenir toute entreprise de la part des conspirateurs. A l'entrée de la nuit, l'assemblée se réunit dans le palais; elle en fit fermer toutes les portes, et envoya ordre au gardien de la tour d'empêcher qu'on ne sonnât la cloche. Tout fut exécuté ponctuellement. Déjà l'on s'était emparé de la personne des conspirateurs, et ils avaient été conduits au palais. Le conseil des Dix, voyant que le doge était du nombre, résolut de s'associer vingt citoyens des plus recommandables pour délibérer sur le parti qu'il fallait adopter, sans toutefois leur donner voix délibérative.

Les conseillers appelés furent : ser Giovanni Mocenigo, du sestiero de San Marco; ser Almoro Veniero de Santa Marina, du sestiero du Castello; ser Tommaso Viadro, du sestiero de Canaregio; ser Giovanni Sanudo, du sestiero de Santa Croce; ser Pietro Trevisano, du sestiero de San Paolo; ser Pantaleone Barbo il Grando, du sestiero d'Ossoduro : les avogadori de la république furent Zufredo Morosini et ser Orio Pasqualigo; ces personnes n'eurent pas voix délibérative. Ceux du conseil des Dix furent ser Giovanni Marcello, ser Tommaso Sanudo, et ser Micheletto Dolfino, chefs de ce conseil; ser Luca da Legge et ser Pietro da Mosto, inquisiteurs du conseil; ser Marco Polani, ser Marino Veniero, ser Lando Lombardo, et ser Nicoletto Trevisano de Sant Angelo.

Dans la même nuit, et une heure avant que le jour eût paru, l'assemblée nomma une junte composée de vingt nobles de Venise, choisis parmi les plus sages, les plus âgés et les plus considérés. Ils furent appelés à donner leur avis, mais ils n'eurent pas voix délibérative. On en exclut toutes les personnes de la famille de Faliero; Niccolo Faliero et un autre Niccolo Faliero de San Tommaso furent chassés du conseil comme parents du doge. Cette résolution de créer une junte fut généralement approuvée; elle se composa des personnes suivantes : Ser Marco Giustiniani, procuratore; ser Andrea Erizzo, procuratore; ser Liosmando Giustiniani, procuratore; ser Andrea Contarini, ser Simone Dandolo, Ser Niccolo Volpe, ser Giovanni Loredano, ser Marco Diedo, ser Giovanni Gradenigo; ser Andrea Cornaro, cavaliere; ser Marco Soranzo, ser Rinieri da Mosto, ser Gazano Marcello, ser Marino Morosini, ser Stefano Belegno, ser Niccolo Lioni, ser Filippo Orio, ser Marco Trevisano, ser Jacopo Bragadino, ser Giovanni Foscarini.

Ces vingt personnes furent appelées dans le conseil des Dix. Alors on envoya chercher le doge Marino Faliero; il était dans ce moment dans son palais avec des personnes de la plus haute distinction qui toutes ignoraient ce qui se passait.

En même temps, Bertuccio Israëllo, l'un des chefs de la conspiration, et qui était chargé de guider les conjurés dans Santa Croce, fut arrêté, chargé de fers et conduit devant le conseil. Zanello del Brin, Nicoletto di Rosa, Nicoletto Alberto, et le guardiaga, furent pris également ainsi que plusieurs marins et plusieurs citoyens de divers rangs : on les interrogea, et dès lors l'existence du complot ne fut plus douteuse.

Le 16 avril, le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna Filippo Calendaro et Bertuccio Israëllo à être pendus aux piliers du balcon du palais, ce même balcon du haut duquel les doges ont coutume d'assister aux courses des taureaux; et ils furent exécutés avec un bâillon dans la bouche.

Le lendemain, on condamna les personnes suivantes : Niccolo Zuccuolo, Nicoletto Blondo, Nicoletto Doro, Marco Giuda, Jacomello Dagolino; Nicoletto Fedele, le fils de Filippo Calendaro; Marco Torello, dit Israëllo; Stefano Trevisano, le changeur de Santa Margherita; et Antonio dalle Bende; ils furent tous pris à Chiozza, car ils avaient tenté de s'échapper. En exécution de la sentence du conseil des Dix, ils furent pendus les jours suivants, les uns seuls, les autres deux par deux, aux colonnes du palais, en commençant au pilier rouge, et ainsi de suite tout le long du canal. Les autres prisonniers furent acquittés par ce motif que, quoiqu'ils eussent été compris dans la conspiration, cependant ils n'y avaient pas pris part. Plusieurs des chefs leur avaient dit qu'il s'agissait du service de l'État, et de s'assurer de quelques criminels, sans leur rien apprendre de plus. Nicoletto Alberto, le guardiaga et Bartolommeo Ciricolo et son fils, ainsi que plusieurs autres qui n'étaient pas coupables, furent acquittés.

Le vendredi 16 avril, le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna le doge Marino Faliero à avoir la tête tranchée, et ordonna que l'exécution aurait lieu sur le palier de l'escalier de pierre où les doges prêtent leur serment en entrant en charge. Le lendemain, les portes du palais étant fermées, le doge fut exécuté environ vers le midi. Son bonnet de doge lui fut ôté lorsqu'il arriva au palier de l'escalier; l'exécution achevée, on dit qu'un membre du conseil des Dix s'avança vers les colonnes extérieures du palais qui donnent sur la place Saint-Marc, et qu'il montra au peuple l'épée toute sanglante, en prononçant ces mots à haute voix : « Le traître a subi son jugement. » Aussitôt les portes s'ouvrirent, et le peuple se précipita dans le palais pour voir les restes de l'infortuné Marino.

Il est à remarquer que le conseiller ser Giovanni Sanudo n'assista pas à ce jugement; mais qu'il était retenu chez lui par maladie; ainsi il n'y eut que quatorze votants; savoir, cinq conseillers et les neuf membres du conseil des Dix. Toutes les terres et tous les châteaux du doge, ainsi que ceux des conjurés, furent confisqués au profit de la république. Le conseil des Dix accorda seulement au doge, à titre de grâce, la permission de disposer de deux mille ducats. On décida en outre que tous les conseillers et les avogadori, les membres du conseil des Dix, et ceux de la junte qui avaient concouru à la condamnation du doge et des autres conjurés, auraient le privilége de porter jour et nuit des armes dans Venise, et depuis Grado jusqu'à Cavazere, et d'avoir deux valets pareillement armés, pourvu que les valets habitassent dans leur maison; ceux qui n'avaient pas deux valets à leur service pouvaient transférer ce privilége à leurs fils ou à leurs frères, mais à deux d'entre eux seulement. La même permission fut aussi accordée aux quatre notaires de la chancellerie ou cour suprême, qui reçurent les dépositions; ces notaires étaient Amedio, Nicoletto di Lorino, Steffanello et Pietro de Compostelli, secrétaires des signori di notte.

Après l'exécution des conjurés et du doge, la république jouit d'une paix profonde. Une ancienne chronique rapporte que le corps du doge fut placé dans une barque avec huit torches allumées, et conduit à son tombeau, dans l'église de San Giovannie Paolo, où il fut enseveli. Cette tombe est maintenant placée au milieu de la petite église de Santa Maria della pace, qu'a fait bâtir l'évêque Gabriel de Bergame : c'est un cercueil de pierre sur lequel sont gravés ces mots : *Hìc jacet Dominus Marinus Faletro dux*. Son portrait ne se trouve pas dans la salle du grand conseil; mais à la place qu'il devait occuper, on lit cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus*. On croit que sa maison fut donnée à l'église de Sant' Apostolo : c'est ce grand bâtiment qui s'élève près du pont; mais cette opinion est mal fondée, à moins que ses descendants ne l'aient rachetée depuis, car cette maison appartient toujours à la famille Faliero. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici que plusieurs voulaient graver à la place destinée au portrait du doge l'inscription suivante : *Marinus Faletro dux; temeritas me cepit, pœnas lui, decapitatus pro criminibus*. On avait aussi composé ce distique pour inscrire sur sa tombe :

Dux Venetum jacet hìc, patriam qui prodere tentans,
Sceptra, decus, censum perdidit, atque caput.



EXTRAIT

DE L'HISTOIRE DE VENISE,

PAR M. LE COMTE DARU.

On donna pour successeur à Dandolo Marin Falier, de l'une des plus anciennes maisons de Venise, qui avait déjà donné deux doges à la république, Vital Falier en 1082, et Ordelafe, mort en combattant les Hongrois, en 1117. Après avoir occupé les principales dignités de la république, Marin Falier, déjà presque octogénaire, se trouvait en ambassade à Rome lorsqu'il apprit son élection. Le changement qui venait de s'opérer dans l'organisation du conseil ne portait aucune nouvelle atteinte à l'autorité personnelle du doge, déjà fort restreinte par les règlements antérieurs.

L'élévation de Falier sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une longue carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration.

Nées ordinairement d'une ambition trompée, les conjurations sont dirigées contre les dépositaires du pouvoir, par ceux qui s'en voient exclus. Elles sont préparées par de longues haines, concertées entre des hommes qui ont des intérêts communs. On n'y trouve guère ni vieillards, parce qu'ils sont circonspects et timides, ni jeunes gens, parce qu'ils sont peu capables de dissimulation.

Celle que j'ai à raconter s'écarte de tous ces caractères. Elle fut entreprise par un homme qui, parvenu à la première dignité de sa patrie et à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait rien à regretter dans le passé, rien à attendre de l'avenir; et ce vieillard était un doge ému par un sujet frivole, s'alliant, pour exterminer la noblesse, à des inconnus, au premier mécontent que le hasard lui avait présenté.

Un autre doge, trente ans auparavant, s'était fait un point d'honneur d'arracher au peuple le peu de pouvoir qui lui restait. Celui-ci conspira avec des hommes de la dernière classe contre les citoyens éminents; mais sans intérêt, sans plan, sans moyens : tant la passion est aveugle, imprévoyante dans ses entreprises.

Les négociations qui suivirent le désastre de la flotte de Pisani avaient rempli les premiers moments de l'administration du nouveau doge, et il avait eu du moins la consolation de signer la trève qui rendait le repos à sa patrie.

Il donnait un bal le jeudi gras à l'occasion d'une solennité : un jeune patricien, nommé Michel Sténo, membre de la quarantie criminelle, s'y permit, auprès d'une des dames qui accompagnaient la dogaresse, quelques légèretés que la gaieté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le doge, soit qu'il fût jaloux plus qu'il n'est permis de l'être à un vieillard, soit qu'il fût offensé de cet oubli du respect dû à sa cour, ordonna qu'on fît sortir l'insolent qui lui avait manqué. Falier était d'un caractère naturellement violent.

Le jeune homme, en se retirant, le cœur ulcéré de cet affront, passa par la salle du conseil et écrivit sur le siége du doge ces mots injurieux pour la dogaresse et pour son époux : *Marin Falier a une belle femme, mais elle n'est pas pour lui.*

Le lendemain, cette affiche fut un grand sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et on eut peu de peine à le découvrir. Sténo, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne désarma point le prince, ni surtout l'époux offensé. Falier s'oublia jusqu'à manifester un ressentiment qui ne convenait ni à sa gravité, ni à la supériorité de son rang, ni à son âge.

Il ne demandait rien moins que de voir renvoyer cette affaire au conseil des Dix, comme un crime d'État; mais on jugea autrement de son importance; on eut égard à l'âge du coupable, aux circonstances qui atténuaient sa faute, et on le condamna à deux mois de prison que devait suivre un an d'exil.

Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent inutiles. Malheureusement, le jour même, il vit venir à son audience le chef des patrons de l'arsenal, qui, furieux, le visage ensanglanté, venait demander justice d'un patricien qui s'était oublié jusqu'à le frapper. « Comment veux-tu que » je te fasse justice? lui répondit le doge, je ne puis pas » l'obtenir pour moi-même. — Ah! dit le patron dans sa » colère, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents! »

Le doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une telle menace, le questionna à l'écart, lui témoigna de l'intérêt, de la bienveillance même, enfin l'encouragea à tel point que cet homme, attroupant quelques-uns de ses matelots, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement la résolution de se venger du noble qui l'avait offensé.

Celui-ci se tint renfermé chez lui et écrivit au doge pour réclamer la sûreté qui lui était due. Le patron fut mandé devant la seigneurie; le prince le réprimanda sévèrement, le menaça de le faire pendre s'il s'avisait d'attrouper la multitude, ou de se permettre des invectives contre un patricien, et le renvoya en lui ordonnant, s'il avait quelques plaintes à former, de les porter devant les tribunaux.

La nuit étant venue, un émissaire alla trouver cet homme qui se nommait Israël Bertuccio, l'amena au palais, et l'introduisit mystérieusement dans un cabinet où était le prince avec son neveu Bertuce Falier.

Là, l'irascible vieillard écouta avec complaisance tous les emportements et tous les projets de vengeance du patron, lui demanda ce qu'il pensait des dispositions des hommes de sa classe, quelle était son influence sur eux, combien il pourrait en ameuter, quels étaient ceux dont on espérait se servir le plus utilement. Bertuccio indiqua un sculpteur, d'autres disent un ouvrier de l'arsenal, nommé Philippe Calendaro; on le fit venir à l'instant même, ce qui prouve à quel excès d'imprudence la colère peut entraîner. Un doge de quatre-vingts ans passa une partie de la nuit en conférence avec deux hommes du peuple, qu'il ne connaissait pas la veille, discutant les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne.

Il était difficile qu'on soupçonnât un pareil complot: les conférences pouvaient se multiplier sans être remarquées; cependant il n'y en eut pas un grand nombre; car les conjurés se jugèrent, au bout de quelques jours, en état de mettre à exécution cette grande entreprise. Il fut convenu qu'on choisirait seize chefs, parmi les populaires les plus accrédités; qu'on les engagerait à prêter main forte pour un coup de main d'où dépendait le salut de la république; qu'ils se distribueraient les différents quartiers de la ville, et que chacun s'assurerait de soixante hommes intrépides et bien armés. Ainsi c'était un millier d'hommes qui devait renverser le gouvernement d'une ville si puissante; cela prouve qu'il n'y avait pas alors de forces militaires dans Venise. On arrêta que le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc : à ce signal, les conjurés devaient se réunir, en criant que la flotte génoise arrivait à la vue de Venise, courir vers la place du palais, et massacrer tous les nobles à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Quand tous les préparatifs furent terminés, on arrêta que l'exécution aurait lieu le 15 d'avril.

La plupart de ceux qu'on avait engagés dans cette affaire ignoraient quel en était l'objet, le plan, le chef, et quelle devait en être l'issue. On avait été forcé d'initier plus avant ceux qui devaient diriger les autres. Un Bergamasque, nommé Bertrand, pelletier de sa profession, voulut préserver un noble, à qui il était dévoué, du sort réservé à tous ses pareils. Il alla trouver, le 14 avril au soir, le patricien Nicolas Lioni, et le conjura de ne pas sortir de chez lui le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Ce gentilhomme, averti par cette espèce de révélation, d'un danger qui devait menacer beaucoup d'autres personnes, pressa le conjuré de questions, et n'en obtint que des réponses mystérieuses, accompagnées de la prière de garder le plus profond silence. Alors Lioni se détermina à se rendre maître de Bertrand jusqu'à ce que celui-ci eût dit tout son secret; il le fit retenir, et lui déclara que la liberté ne lui serait rendue qu'après qu'il aurait pleinement expliqué le motif du conseil qu'il avait donné.

Le conjuré, qu'une bonne intention avait conduit auprès du patricien, sentit qu'il en avait déjà trop dit, et qu'il ne lui restait plus qu'à se faire un mérite d'une révélation entière. Il ne savait probablement pas tout, mais ce qu'il révéla suffit pour faire voir à Lioni qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Celui-ci courut chez le doge pour lui communiquer sa découverte et ses craintes. Falier feignit d'abord de l'étonnement; puis il voulut paraître avoir déjà connaissance de cette conspiration, et la juger peu digne de l'importance qu'on y attachait. Ces contradictions étonnèrent Lioni; il alla consulter un autre patricien, Jean Gradenigo; tous deux se transportèrent ensuite chez Marc Cornaro: et enfin ils vinrent ensemble interroger Bertrand, qui était toujours retenu dans la maison de Lioni.

Bertrand ne pouvait dire jusqu'où s'étendaient les liaisons et les projets des conjurés; mais il ne pouvait ignorer que le patron Bertuccio et Philippe Calendaro y avaient une part considérable, puisque c'était par eux qu'il avait été entraîné dans le complot.

Les trois patriciens que je viens de nommer convoquèrent aussitôt, non dans le palais ducal, mais au couvent de Saint-Sauveur, les conseillers de la seigneurie, les membres du conseil des Dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville, et les cinq juges de paix.

Cette assemblée envoya sur-le-champ arrêter Bertuccio et Calendaro. Ils furent appliqués l'un et l'autre à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque complice, on donnait des ordres pour s'assurer de sa personne. Lorsqu'ils révélèrent que la cloche de Saint-Marc devait donner le signal, on envoya une garde dans le clocher pour empêcher de sonner. Il était naturel que les coupables cherchassent à atténuer leur faute en nommant leur chef: on apprit avec étonnement que le doge était à la tête de la conjuration.

Cette nuit même, Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais; des gardes furent placés à toutes les issues de l'appartement du doge. Huit des conjurés, qui s'étaient échappés vers Chiozza, furent arrêtés et exécutés après leur interrogatoire.

La journée du 15 fut employée à l'instruction du procès du doge. Le conseil des Dix, dont une pareille cause relevait si haut l'importance, demanda que vingt patri-

ciens lui fussent adjoints pour le jugement d'un aussi grand coupable. Cette assemblée, qu'on nomma la *Giunta*, fit comparaître le doge, qui, revêtu des marques de sa dignité, vint, dans la nuit du 15 au 16 avril, subir son interrogatoire et sa confrontation. Il avoua tout.

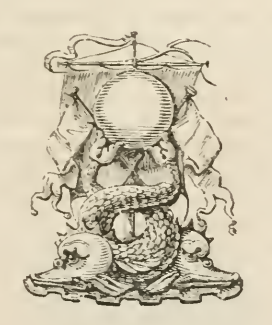
Le 16, on procéda à son jugement; toutes les voix se réunirent pour son supplice.

Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées ; on amena Marin Falier au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne ; on lui ôta le bonnet ducal en présence du conseil des dix. Un moment après, le chef de ce conseil parut sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante, et s'écria : « Justice a été faite du traître! » Les portes furent ouvertes, et le peuple, en se précipitant dans le palais, trouva la tête du prince roulant sur les degrés.

Dans la salle du grand conseil, où sont tous les portraits des doges, un cadre, voilé d'un crêpe, fut mis à l'endroit que devait occuper celui-ci, avec cette inscription : *Place de Marin Falier, décapité.*

Pendant quelque temps on continua les recherches contre ceux qui avaient trempé dans la conjuration. Il y en eut plus de quatre cents de condamnés à la mort, à la prison ou à l'exil. Le pelletier Bertrand réclamait la récompense qu'il croyait due à sa révélation; il eut l'insolence de demander un palais et un comté que Marin Falier possédait, une pension de douze cents ducats, et enfin l'entrée du grand conseil, c'est-à-dire le patriciat pour lui et sa postérité.

De tout cela on ne lui accorda qu'une pension de mille ducats réversible à ses enfants, et il en témoigna si haut son mécontentement, qu'on fut obligé de l'exiler à son tour; mais telle était l'idée qu'on avait de cette nature de services, et telle était la politique du gouvernement pour les encourager, que le conseil fut sur le point d'admettre ce dénonciateur au nombre des patriciens.



EXAMEN CRITIQUE

DE MARINO FALIERO.

On connaît la destinée singulière de cette tragédie. Composée pour le Théâtre-Français, où elle avait été reçue par acclamation, quelques plaintes s'élevèrent sur la distribution des rôles. Fatigué des contrariétés qui pouvaient ajourner indéfiniment la représentation, M. Casimir Delavigne retira son ouvrage; et, en jetant un coup d'œil de regret sur le beau rôle d'Éléna, qu'il avait confié à mademoiselle Mars, il se demanda où il porterait son *Faliero*. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin fut choisi.

Ainsi, un théâtre du boulevard fut accidentellement érigé en second Théâtre-Français!

Le sujet de *Marino Faliero* est connu. Déjà mis en scène, mais sans aucun succès, au Théâtre-Français, déjà mélodramatisé, dans la rigoureuse acception du mot, à ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin, il nous est devenu plus familier encore par l'*Histoire de Venise* de M. Daru, et par la tragédie de lord Byron. Le sujet est simple; je veux dire que, tout extraordinaire, tout effrayante qu'en soit la catastrophe, il est chargé de très-peu d'incidents. Le chef d'une république, le doge de Venise, âgé, ou, pour parler comme Voltaire, chargé de quatre-vingts ans, conspire le bouleversement de l'État et l'égorgement de tout le patriciat vénitien. Il associe à ses desseins ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans la ville qu'il gouverne. Son motif est aussi puéril que les suites doivent en être sanglantes. Un jeune noble s'est permis de tracer sur le fauteuil du doge quelques lignes injurieuses à la vertu de sa jeune et innocente épouse. Un arrêt des Quarante condamne le coupable à deux mois de prison et à une année d'exil, faible réparation d'un outrage qui, aux yeux du doge, ne pouvait être expié que par le sang. De là sa colère, de là le projet d'une vengeance aussi atroce qu'extravagante. Le complot est découvert de la même manière que le fut depuis, à Londres, la conspiration des poudres. L'un des conjurés prévient un sénateur, dont il était le client et l'obligé, de ne pas se rendre le lendemain au palais de Saint-Marc, quand même il entendrait sonner la cloche d'alarme. Cette indication met sur la voie, et bientôt, à l'aide des recherches et des tortures, la conjuration est à jour. Le doge est arrêté; on lui fait son procès; il est décapité sur le lieu même où il avait revêtu les insignes de la souveraineté; et sur la muraille où devait figurer un jour son image entre celles des doges ses prédécesseurs, et des doges qui lui succéderaient, il fut ordonné qu'il serait étendu un voile noir, sur lequel on lirait cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus :* « C'est ici la place de Marino Faletro (ou Faliero), décapité pour ses crimes. »

Voici, si je ne me trompe, ce qui rend un pareil sujet fort difficile à transporter sur la scène. Règle générale, il n'est rien de plus froid qu'une conspiration politique. Autant elle intéresse dans l'histoire, autant elle paraît froide au théâtre, qui ne vit que de passions tumultueuses, d'émotions violentes, et en quelque sorte individuelles, et où chaque spectateur aime à trouver, de préférence à tout, la corde qui répond à ses sympathies particulières. Une conspiration est un fait en dehors de la vie commune. Il est utile, pour les hommes d'État, de savoir comment s'y prennent les conspirateurs; il est bon de rappeler aux chefs des nations qu'il n'est point d'intérêts, si faibles en apparence, que la politique ne leur ordonne de ménager; et il est bon qu'ils fassent entrer dans la sphère de leurs calculs et de leurs prévoyances, que la position la plus élevée, ainsi que la situation la plus vile de la société, peut devenir, suivant les circonstances, le siége ou le foyer d'une conjuration formidable. Mais ce n'est point au parterre ou dans les loges que les hommes d'État ont à faire ces sortes d'études; c'est dans leur cabinet, et sous les yeux de Tacite, de Machiavel et de Montesquieu. Pour le public du théâtre, il lui faut quelque chose de plus chaud, de plus entraînant, de plus animé. Il va là pour sentir, et non pour raisonner.

Voyez le *Faliero* de lord Byron. Certes, ce n'est point le feu poétique qui manque d'ordinaire à ce poëte célèbre; mais, dans son triste drame, lord Byron s'est traîné à la remorque des annalistes italiens. Les détails de sa tragédie sont attachants; mais à l'exception de son Angiolina, la femme du doge, qu'il a embellie de tous les attraits de la jeunesse et de la vertu, ses personnages ne sont ni plus vivement colorés, ni plus expressifs que ceux

de l'histoire. Cette Angiolina même, dont le nom semble emprunté de ses qualités angéliques, serait divine dans une élégie ; dans un drame, sa perfection est un défaut. Par son âge et par la pureté de son âme, elle contraste avec le caractère fougueux d'un époux octogénaire ; mais ce contraste, il faut le dire, n'a rien de saillant, de vigoureux, de pittoresque. On plaint Angiolina, mais on est faiblement ému. L'événement a justifié l'arrêt prononcé d'avance par la critique. Après la mort de lord Byron, et contre sa défense expresse, son *Faliero* fut joué sur un des théâtres de Londres, et la représentation n'en put être achevée. John Bull veut être remué fortement. Il demande des tragédies à l'eau forte, et il brisa, sans scrupule, la bouteille d'eau de rose qu'on avait essayé de lui servir.

Cette leçon n'a pas été perdue pour M. Casimir Delavigne. Maître absolu du caractère de la femme du doge, sur laquelle l'histoire n'a pas cru devoir s'expliquer, il a pris le contrepied de lord Byron, et il a eu de quoi s'en applaudir. Son Éléna, nom poétiquement plus commode que celui d'Angiolina, est devenue, sous sa plume énergique et brillante, une épouse coupable et adultère. De cette simple transmutation, le poëte français a tiré un effet prodigieux, et l'élément le plus incontestable du succès dont sa tragédie a été couronnée. Il a supposé qu'un neveu du doge, Fernando Faliero, l'unique héritier du nom de cette famille illustre, était l'auteur du déshonneur de son oncle, et par là se trouve expliquée la part qu'il prend au ressentiment du doge contre l'inscription outrageante dont celui-ci a à se plaindre. Il lui est impossible de pardonner à Sténo une attaque d'autant plus offensante que la conscience de Fernando lui en reproche la justice et la vérité. Il cherche Sténo, il le rencontre, il se bat, est vaincu, et expire entre les bras du doge, dont cette mort porte au plus haut degré l'irritation et la fureur. Le malheureux vieillard voit expirer, sous le fer d'un patricien insolent, le dernier rejeton de sa famille. Toute sa postérité est ensevelie dans la tombe de Fernando. Que lui reste-t-il à craindre? qu'a-t-il désormais à ménager? Quelques jours de plus à ajouter à ceux que la nature lui a ménagés peuvent-ils entrer dans la balance avec les intérêts de sa vengeance? C'est ici un artifice de poëte auquel on ne peut donner trop d'éloges ; car l'essentiel et le difficile tout ensemble était de satisfaire le spectateur sur les causes qui précipitèrent le doge dans l'abîme de l'infamie et du malheur. Ajoutons que nous devons des beautés d'un autre genre à la faute d'Éléna. Nous la voyons, accablée du poids des remords, se relever par un aveu déchirant de l'humiliation où son crime l'a plongée. Cet aveu produit aussi, dans l'âme du vieillard, des mouvements sublimes de générosité et de grandeur d'âme. Nous trouvons là ce qui constitue la tragédie, la pitié et la terreur; et en pardonnant à Éléna, comme son mari lui a pardonné, nous sommes obligés de nous écrier : *ô felix culpa!* ô faute heureuse! sans laquelle peut-être la tragédie de M. Casimir Delavigne n'eût pas été plus fortunée que celle de lord Byron.



LOUIS XI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 11 FÉVRIER 1832.

———

« .... Il y a quatre ou cinq jours que » passant devant la maison d'un de mes compagnons, je » le voulus visiter : et après avoir faict quelques tours » dans sa sale, je demande de voir son estude. Soudain » que nous y sommes entrés, je trouve sur son pulpitre » un vieux livre ouvert. Je m'enquiers de luy de quoi il » traitoit, il me respond que c'estoit l'histoire du Roy » Louys onzième, que l'on appeloit la mesdisante. Je la » luy demande d'emprunt, comme celle que je cherchois, » il y avoit long-temps, sans la pouvoir recouvrer. Il me » la preste. Hé! vrayement (dy-je lors) je suis amplement » satisfaict de la visitation que j'ay faicte de vous. Ainsi » fusse-je promptement payé de tous ceux qui me doivent. » J'emporte le livre en ma maison, je le lis et digère » avec telle diligence que je fais les autres. En un mot, » je trouve que c'estoit une histoire, en forme de papier » journal, faicte d'une main peu industrieuse, mais dili- » gente et non partiale, qui n'oublioit rien de tout ce qui » estoit remarquable de son temps. Tellement qu'il me » sembla qu'il n'y avoit que les mesdisans qui la puissent » appeler mesdisante. Appelez-vous mesdisance en un » historiographe, quand il vous estale sur son papier la » vérité toute nüe? Nul n'est blessé que par soy-mesme. » Le premier scandale provient de celuy qui faict le mal, » et non de celuy qui le raconte.

» Je trouve en ce Roy un esprit prompt, remuant et » versatil, fin et feint en ses entreprises, léger à faire des » fautes, qu'il réparoit tout à loisir au poix de l'or, » prince qui savoit par belles promesses donner la muse » à ses ennemis, et rompre tout d'une suite, et leurs cho- » lères, et leurs desseins; impatient de repos, ambitieux » le possible, qui se jouoit de la justice selon que ses opi- » nions luy commandoyent, et qui pour parvenir à son » but n'espargnoit rien ny du sang, ny de la bource de » ses sujets; et ores qu'il fit contenance d'estre plein de » religion et de piété, si en usoit-il tantost selon la com- » modité de ses affaires, tantost par une superstition ad- » mirable; estimant luy estre toutes choses permises, » quand il s'estoit acquitté de quelque pellerinage. Brief » plein de volontés absolües, par le moyen desquelles, » sans cognoissance de cause, il appointoit et des- » appointoit tels officiers qu'il luy plaisoit : et sur ce mesme » moule se formoit quelquefois des fadaises et sottises » dont il ne vouloit estre dédit.

» A manière que se trouvant tous ces mélanges de bien » et mal en un sujet, ce n'est point sans occasion que ce » roy ayt esté extollé par quelques-uns, et par les autres » vituperé. Voyla ce que j'ay pu recueillir en brief de tou- » tes ses actions.

» Je voy au bout de tout cela un jugement de Dieu, qui » courut miraculeusement dessus luy, car tout ainsi que » cinq ou six ans auparavant son advènement à la cou- » ronne, il avoit affligé le Roy son père, et qu'il se bannit » de la présence de luy, ayant choisi pour sa retraite le » duc de Bourgogne, qui estoit en mauvais mesnage avec » nous, aussi sur son vieil âge fut-il affligé, non par son » fils, ains par soy-mesmes, en la personne de son fils, » qui n'estoit encores capables pour sa grande jeunesse » de rien attenter contre l'Estat de son père. Tellement » que pour le rendre moins habile aux affaires, il ne » voulut qu'en son bas âge il fust instité aux nobles » exercices de l'esprit : et encores le confina au chasteau » d'Amboise, l'esloignant en ce qui luy estoit possible de la » vue de sa cour. Davantage ayant excessivement affligé » son peuple en tailles, aydes et subsides extraordinaires, » et tenu les princes et seigneurs en grandes craintes de » leurs vies, ainsi que l'oiseau sur la branche. (Car nul » ne se pouvoit dire assuré, ayant affaire avec un prince » infiniment diversifié.)

» Aussi sur le déclin de son âge, commença-t-il à se » desfier de tous ses principaux sujets, et n'y avoit rien » qui l'affligeast tant que la crainte de la mort; faisant ès » recommandations de l'Église plus prier pour la conser- » vation de sa vie que de son âme. C'est la plus belle phi- » losophie que je rapporte de son histoire. Je dirois vo- » lontiers que les historiographes se donnent la loy de » faire le procès aux princes : mais il faut que je passe » plus outre et ajoute, que les princes se le font à eux-

» mesmes. Dieu les martelle de mille tintoins qui sont autant de bourreaux en leurs consciences. Ce roy qui avoit faict mourir tant de gens, ainsi que sa passion luy en dictoit les mémoires, par l'entremise de Tristan l'hermite, luy-mesme estoit son triste prévost, mourant d'une infinité de morts le jour avant que de pouvoir mourir, estant entré en une générale desfiance de tout le monde. Ceste-cy est une belle leçon que je souhaite estre emprainte aux cœurs des Roys, à fin de leur enseigner de mettre frain et modestie en leurs actions. Commines fera son profit de la vie de ce roy pour monstrer avec quelle dextérité il sut avoir le dessus de ses ennemis : et de moy toute l'utilité que j'en veux rapporter sera, pour faire entendre comme Dieu sçait avoir le dessus des roys quand il veut les chastier. Adieu. »

LETTRE D'ESTIENNE PASQUIER
A M. DE TIARD, SEIGNEUR DE BISSY.





LOUIS XI.

PERSONNAGES.

LOUIS XI.
LE DAUPHIN.
LE DUC DE NEMOURS.
COMMINE.
COITIER, médecin du roi.
FRANÇOIS DE PAULE.
OLIVIER-LE-DAIM.
TRISTAN, grand prévôt.
MARIE, fille de Commine.
LE COMTE DE LUDE.
LE CARDINAL D'ALBY.
LE COMTE DE DREUX.
LE DUC DE CRAON.
MARCEL, paysan.
MARTHE, sa femme.
RICHARD, } paysans.
DIDIER, }
CRAWFORD.
CLERGÉ.
CHATELAINES
CHEVALIERS.
DEUX ÉCOSSAIS.
UN MARCHAND.
UN HÉRAUT.
UN OFFICIER DE LA CHAMBRE.
UN OFFICIER DU CHATEAU.

ACTE PREMIER.

Une campagne ; le château du Plessis au fond sur le côté ; quelques cabanes éparses. Il fait nuit.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

TRISTAN, RICHARD, GARDES.

TRISTAN, à Richard.

Ton nom?

RICHARD.

Richard, le pâtre.

TRISTAN.

Arrête; et ta demeure?

RICHARD, montrant sa cabane.

J'en sors.

TRISTAN.

Le roi défend de sortir à cette heure.

RICHARD.

J'allais, pour assister un malade aux abois,
Chercher le desservant de Saint-Martin-des-Bois.

TRISTAN.

Rentre, ou les tiens verront avant la nuit prochaine
La justice du roi suspendue à ce chêne.

RICHARD.

Mon fils...

TRISTAN.

Rentre!

RICHARD.

Il se meurt.

TRISTAN.

Tu résistes, je croi!
Obéis, ou Tristan...

RICHARD, avec terreur, en regardant sa cabane.

Dieu conserve le roi!

SCÈNE II.

TRISTAN, GARDES.

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Qui vive?

TRISTAN.

Grand prévôt!

LA MÊME VOIX.

Garde à vous, sentinelle!
Et vous, archers, à moi!

UN OFFICIER, qui sort du château à la tête de plusieurs soldats.

Le mot d'ordre?

TRISTAN, à voix basse.

Fidèle!

L'OFFICIER, de même.

France!

Ils entrent dans le château.

SCÈNE III.

COMMINE. *Il tient un rouleau de parchemin.*

Il s'assied au pied d'un chêne. Le jour commence.

Reposons-nous sous cet ombrage épais;
Ce travail a besoin de mystère et de paix.
Calme heureux! aucun bruit ne frappe mon oreille,
Hors le chant des oiseaux que la lumière éveille,
Et le cri vigilant du soldat écossais
Qui défend ces créneaux et garde un roi français.
Je suis seul, relisons : du jour qui vient de naître
Cette heure m'appartient; le reste est à mon maître.

Il ouvre le manuscrit.

Mémoires de Commine!... Ah! si les mains du roi
Déroulaient cet écrit, qui doit vivre après moi,
Où chacun de ses jours, recueillis pour l'histoire,
Laisse un tribut durable et de honte et de gloire,
Tremblant, on le verrait, par le titre arrêté,
Pâlir devant son règne à ses yeux présenté.
De vices, de vertus quel étrange assemblage!

Il lit; le médecin Coitier passe au fond de la scène, le regarde et entre dans la cabane de Richard.

Interrompant sa lecture.

Là, quel effroi honteux! là, quel brillant courage!
Que de clémence alors, plus tard que de bourreaux!
Humble et fier, doux au peuple et dur aux grands vassaux,
Crédule et défiant, généreux et barbare,
Autant il fut prodigue, autant il fut avare.

Il passe à la fin du manuscrit.

Aujourd'hui quel tableau! Je tremble en décrivant
Ce château du Plessis, tombeau d'un roi vivant,
Comme si je craignais qu'un vélin infidèle
Ne trahît les secrets que ma main lui révèle.
Captif sous les barreaux dont il charge ces tours,
Il dispute à la mort un reste de vieux jours;
Usé par ses terreurs, il se détruit lui-même,
S'obstine à porter seul un pesant diadème,
S'en accable, et jaloux de son jeune héritier,
Ne vivant qu'à demi, règne encor tout entier.
Oui, le voilà : c'est lui.

Il reste absorbé dans sa lecture.

SCÈNE IV.

COMMINE, COITIER.

COITIER, sortant d'une cabane, à Richard et à quelques paysans.

Rentrez, prenez courage;
Des fleurs que je prescris composez son breuvage :
Par vos mains exprimés, leurs sucs adoucissants
Rafraîchiront sa plaie et calmeront ses sens.

COMMINE, sans voir Coitier.

Effrayé du portrait, je le vois en silence
Chercher un châtiment pour tant de ressemblance.

COITIER, lui frappant sur l'épaule.

Ah! seigneur d'Argenton, salut!

COMMINE.

Qui m'a parlé?
Vous? pardon!... je rêvais.

COITIER.

Et je vous ai troublé?

COMMINE.

D'un règne à son déclin l'avenir est sinistre.

COITIER.

Sans doute, un roi qui meurt fait rêver un ministre.

COMMINE.

Mais vous, maître Coitier, dont les doctes secrets
Ont des maux de ce roi ralenti les progrès,
Cette heure à son lever chaque jour vous rappelle :
Qui peut d'un tel devoir détourner votre zèle?

COITIER.

Le roi! toujours le roi! Qu'il attende.

COMMINE.

Du moins,
Autant qu'à ses sujets vous lui devez vos soins.

COITIER.

A qui souffre par lui je dois plus qu'à lui-même.

COMMINE.

Vous l'accusez toujours.

COITIER.

Vous le flattez.

COMMINE.

Je l'aime.

Qui vous irrite?

COITIER.

Un crime : hier, sur ces remparts
Un pâtre, que je quitte, arrêta ses regards ;
Des archers du Plessis l'adresse meurtrière
Faillit, en se jouant, lui ravir la lumière.

COMMINE.

Qu'il se plaigne : le roi deviendra son appui.

COITIER.

Qu'il se taise : Tristan pourrait penser à lui.

COMMINE.

Sur ce vil instrument jetez votre colère.

COITIER.

J'impute au souverain les excès qu'il tolère.

COMMINE.

La crainte est son excuse.

COITIER.

Il craint un assassin,
Et la mort qu'il veut fuir, il la porte en son sein.
La terreur qu'il répand sur son cœur se rejette ;
Il tourne contre lui sa justice inquiète ;
Lui-même est le bourreau de ses nuits, de ses jours ;
Lui, dont l'ordre inhumain... Ah! malheureux Nemours!

COMMINE.

Nemours était coupable.

COITIER.

Et je le crois victime.
Je rends à sa mémoire un culte légitime.
Moi, serviteur obscur, nourri dans sa maison,
Je l'ai vu cultiver ma précoce raison.
Ses dons m'ont soutenu dans une étude ingrate.
Quand Montpellier m'admit sur les bancs d'Hippocrate
L'hermine des docteurs conquise lentement
Para ma pauvreté d'un stérile ornement.
Je crus Nemours : j'osai, séduit par ses paroles,
Secouer, pour la cour, la poudre des écoles.
Ma rudesse étonna : ma brusque liberté
Heurta ce vieux respect par la foule adopté.
On me vit singulier et l'on me crut habile.
La stupeur à mes pieds mit cette cour servile,
Quand j'osai gouverner, sans prendre un front plus doux,
La santé de celui qui vous gouvernait tous.
Nemours fit ma fortune ; et moi, moi, son ouvrage,
Je n'ai pu de son roi fléchir l'aveugle rage !
Brillant de force alors, Louis, plein d'avenir,
Méprisa cette voix qui devait l'en punir,
Frappa mon bienfaiteur, et jeta sa famille
Dans la nuit des cachots creusés sous la Bastille.
Un de ses fils, un seul, voit la clarté des cieux ;
J'ai soustrait avec vous ce dépôt précieux,
Je vous l'ai confié ; soit pitié, soit justice,
De ce pieux larcin Commine fut complice,
Oui, vous!

COMMINE.

Coitier!

COITIER.

Vous-même!

COMMINE.

Au nom du ciel, plus bas!

COITIER.

Eh bien! plaignez Nemours, et ne l'accablez pas.
Mon cœur saigne, je souffre, et ne puis me contraindre
Lorsque, seul avec moi, je vous surprends à feindre,
Et que sur un ami vos yeux n'osent verser
Quelques pleurs généreux qu'on pourrait dénoncer.

COMMINE.

Peu jaloux d'étaler une douleur stérile
Je tais la vérité qui nuit sans être utile ;
Notre intérêt commun exige cet effort.

COITIER.

Vous la tairez toujours, à moins qu'après la mort,
Affranchi des terreurs qu'un trône vous inspire,
Vos mânes du tombeau ne sortent pour la dire.

COMMINE.

Peut-être... Mais, Coitier, quand de mon dévouement
Un gage trop certain vous parle à tout moment,
Qu'importe si des cours un long apprentissage
Fait mentir à dessein mes yeux et mon visage?
A Nemours, comme vous, uni par l'amitié,
N'ai-je montré pour lui qu'une oisive pitié?
Ses fils ne craignaient plus : leur père était sans vie,
La vengeance du roi vous semblait assouvie :
Quelle voix dissipa votre commune erreur?
La mienne ; de leur sort j'avais prévu l'horreur.
Un seul voulut nous croire, et préparant sa fuite,
A des amis zélés j'en remis la conduite.
Quel refuge assuré s'ouvrit devant ses pas?
C'est ma famille encor qui lui tendit les bras.
Le duc Charle, à Péronne, instruit avec prudence,
Reçut de ses malheurs l'entière confidence,
Le vit, et l'accueillit comme un hôte fatal
Dont il pourrait un jour s'armer contre un rival.
Si la fortune alors lui devint moins sévère,
Plus j'ai fait pour le fils, plus j'ai blâmé le père.

Courageux sans danger, vous régnez sur le roi;
Mais un sort différent m'impose une autre loi,
Et quand, près de Louis, le devoir nous rassemble,
Il tremble devant vous, et devant lui je tremble.

COITIER.

Et c'est par crainte encor que, forcé d'accepter,
D'un fief des Armagnacs on vous vit hériter :
Apanage sanglant que leur bourreau vous donne,
Et dont les échafauds ont doté la couronne.

COMMINE.

Ma fille, en épousant Nemours que j'ai sauvé,
Lui rendra ce dépôt sous mon nom conservé.
Elle était dans l'exil sa compagne chérie :
Ils s'aimaient, je le sus; et rappelant Marie,
J'approuvai qu'un hymen, aujourd'hui dangereux,
Les unît par mes mains dans des temps plus heureux.

COITIER.

Quand il ne sera plus?

COMMINE.

Eh! qui donc?

COITIER, montrant les tours du Plessis.

Lui!

COMMINE.

Silence!
Eh bien! m'accusez-vous d'un excès d'indulgence?
Blâmez-vous cet hymen!

COITIER.

J'admire, en y songeant,
Le politique adroit dans le père indulgent.
Qui sait? des Armagnacs la grandeur peut renaître :
Admis dans les secrets de votre premier maître,
Nemours est cher au duc, adoré du soldat;
Ce gendre tout-puissant ne sera point ingrat,
Et, si votre fortune essuyait quelque orage,
Vous prépare en Bourgogne un port dans le naufrage.

COMMINE.

C'est chercher, je l'avoue, un but trop généreux
Au soin tout paternel qui m'a touché pour eux.
A la cour sous ces traits que n'allez-vous me peindre?

COITIER.

Vous n'eussiez point parlé si vous pouviez le craindre?
Mes amis les plus chers sont par moi peu flattés,
Mais je garde pour eux ces dures vérités.

COMMINE.

Épargnez-les du moins à Louis qui succombe.

COITIER.

Quand les entendrait-il? serait-ce dans la tombe?

COMMINE.

Vous, son persécuteur, devenez son soutien.

COITIER.

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.
Vrai Dieu! ne l'est-il pas? sait-on ce qu'on m'envie?
Du médecin du roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède :
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable :
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;
Et pour souffrir tous deux nous vivrons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

COMMINE.

On s'avance vers nous : veillez sur vos discours!

COITIER.

Craignez-vous votre fille?

SCÈNE V.

COMMINE, COITIER, MARIE.

COMMINE.

Ah! viens, approche, accours,
Tu ne nous troubles point.

MARIE.

Je vous revois, mon père!

à Coitier.

Salut, maître; du roi que faut-il qu'on espère?

COITIER.

Son âme le soutient; sa sombre activité
Nous tourmente des maux dont il est tourmenté.

MARIE.

Croyez-vous que sur eux votre savoir l'emporte?

COITIER.

Que peut notre savoir où la nature est morte?
Il s'agite, il se plaint, il accuse mon art,
Commine, vous...

MARIE.

Lui-même a permis mon départ.

COMMINE.

Il n'a pu résister à ton ardente envie
De voir l'homme de Dieu dont il attend la vie;
Puis, il s'est plaint de toi.

COITIER.

Voilà les souverains!

COMMINE.

Ton enjouement naïf amuse ses chagrins,
Et le corps souffre moins quand l'esprit est tranquille.
Il est seul dans la tour où sa terreur l'exile;
La dame de Beaujeu n'est plus auprès de lui.

COITIER.

Elle eût mieux supporté le poids de son ennui,
Si Louis d'Orléans, chevalier plus fidèle,
Eût voulu l'alléger en s'enchaînant près d'elle.

COMMINE.

Que dites-vous, Coitier?

COITIER.

Mais ce qu'on dit partout,
Commine.

COMMINE.

Je l'ignore.

COITIER.

Ah! vous ignorez tout.

A Marie.

Eh bien! vous l'avez vu ce pieux solitaire!
François de Paule arrive; et chaque monastère,
Chaque hameau voisin, qui le fête à son tour,
Fait résonner pour lui les clochers d'alentour.
A grand'peine arraché de sa retraite obscure,
Lui seul peut rétablir, du moins Rome l'assure,
La royale santé que nous, pauvres humains,
Nous voyons par lambeaux s'échapper de nos mains.
Qu'il fasse mieux que nous, ce médecin de l'âme;
C'est mon maître, et pour tel ma bouche le proclame,
S'il ranime un fantôme, et si de ce vieux corps
Son art miraculeux raffermit les ressorts.

MARIE.

Osez-vous en douter? Le bruit de ses merveilles
Est-il comme un vain son perdu pour vos oreilles?
Un vieillard, qu'à Fondi le saint avait touché,
Vit refleurir les chairs de son bras desséché.
Il rencontra dans Rome une femme insensée,
Et chassa le démon qui troublait sa pensée.
Il veut, et pour l'aveugle un nouveau jour a lui;
Le muet lui répond, l'infirme court vers lui;
Et s'il parle aux tombeaux, ils s'ouvrent pour nous rendre
Les morts qu'il ressuscite en soufflant sur leur cendre.

COITIER.

Je vous crois.

MARIE.

Et pourtant que de simplicité!
Le saint n'empruntait pas sa douce majesté
Au sceptre pastoral dont la magnificence
Des princes du conclave atteste la puissance,
A la mitre éclatante, aux ornements pieux
Que le nonce de Rome étale à tous les yeux.
Point de robe à longs plis dont la pourpre chrétienne
Réclame le secours d'un bras qui la soutienne.
Pauvre, et pour crosse d'or un rameau dans les mains,
Pour robe un lin grossier traînant sur les chemins,
C'est lui, plus humble encor qu'au fond de sa retraite.

COITIER.

Et que disait tout bas cet humble anachorète,
En voyant la litière où le faste des cours
Prodiguait sa mollesse au vieux prélat de Tours.
Et ce cheval de prix, dont l'amble doux et sage
Pour monseigneur de Vienne abrégeait le voyage?

MARIE.

Tous les deux descendus marchaient à ses côtés;
Le dauphin le guidait vers ces murs redoutés.
Puis venaient en chantant les pasteurs des villages.
Les seigneurs suzerains, appuyés sur leurs pages,
Les rênes dans les mains, devançaient leurs coursiers.
J'ai vu les écussons de nos preux chevaliers,
J'ai vu les voiles blancs des jeunes châtelaines
Confondre leurs couleurs sur les monts, dans les plaines.
La croix étincelait aux rayons d'un ciel pur;
Des bannières du roi, l'or, les lis et l'azur,
Que paraient de nos bois les dépouilles fleuries,
Courbaient autour du saint leurs nobles armoiries.
Des enfants devant lui faisaient fumer l'encens;
Le peuple s'inclinait sous ses bras bénissants.
Ainsi des murs d'Amboise au pied de ces tourelles
Il traînait sur ses pas la foule des fidèles.
Longtemps j'ai contemplé cet imposant tableau...

Et quand le chemin tourne au penchant du coteau,
Reprenant avec Berthe un sentier qui l'abrége,
J'ai sur mon palefroi devancé le cortége.

COMMINE.

Viens donc, viens faire au roi ce récit qu'il attend.

MARIE, à Commine.

Un mot, mon père!

COITIER.

Adieu; j'y cours en vous quittant.

COMMINE.

C'est prendre trop de soin.

COITIER.

Le maître s'inquiète;
Il est là, sur le seuil de la porte secrète,
Qui s'ouvre dans sa tour pour lui seul et pour moi,
Et depuis trop longtemps se souvient qu'il est roi.

COMMINE.

Il apprendra de vous ce qu'il eût su par elle.

COITIER.

J'entends... Si quelques dons récompensaient mon zèle,
Votre fille aurait part, Commine, à ses bontés.

COMMINE.

Je ne réclamais rien.

COITIER.

Non, mais vous acceptez?

Lui serrant la main.

Adieu donc!

SCÈNE VI.

COMMINE, MARIE.

MARIE.

Que je hais sa raillerie amère!

COMMINE.

Il faut souffrir de lui ce que le roi tolère.
Dans sa soif de connaître il crut pénétrer tout:
Le doute, en l'irritant, l'a conduit au dégoût;
Nous mesurons autrui sur ce peu que nous sommes,
Et le dégoût de soi mène au mépris des hommes.
Mais quel fut ton motif pour craindre un indiscret?
Nous voilà seuls, réponds et dis-moi ton secret.

MARIE.

Ma joie à vos regards d'avance le révèle;
Devinez!...

COMMINE.

Quelle est donc cette heureuse nouvelle?

MARIE.

Heureuse pour vous-même!

COMMINE.

Et plus encor pour toi.

MARIE.

L'envoyé de Bourgogne attendu par le roi...
De son nombreux cortége il remplit le village;
Ses armes, son héraut, son brillant équipage,
J'ai tout vu.

COMMINE.

Quel est-il?

MARIE.

Le comte de Réthel.
Berthe, dont je le tiens, l'a su du damoisel
Qui portait la bannière, où, vassal de la France,
Sous la fleur de nos rois le lion d'or s'élance.

COMMINE.

Le comte de Réthel! cette antique maison
N'avait plus d'héritier qui soutînt son grand nom;
A Péronne du moins je n'en vis point paraître,
Et je suis étonné de ne le pas connaître.

MARIE.

Il a laissé, dit-on, sous les murs de Nanci
Le duc, ses chevaliers, son camp...

COMMINE.

Nemours aussi,
N'est-ce pas, chère enfant?

MARIE.

Une lettre, j'espère,
Sur le sort d'un proscrit va rassurer mon père.

COMMINE.

Et quelques mots pour toi te diront que Nemours
Regrette son pays bien moins que ses amours.

MARIE.

Le croyez-vous? qui sait? dans l'absence on oublie.

COMMINE.

Oui, quand on est heureux; mais sa mélancolie
De te garder sa foi lui laissera l'honneur;
Il n'a qu'un souvenir pour rêver le bonheur,
C'est le tien.

MARIE.

J'aime plus que je ne suis aimée.
Sans guérir de son cœur la plaie envenimée,
Que de fois j'essayai, dans un doux entretien,
De lui rendre son père en lui parlant du mien!
Il souriait alors, mais avec amertume.
Contre un chagrin cuisant, dont l'ardeur le consume,
Dans ma pitié naïve il cherchait un appui,
Et m'aimait de l'amour que je montrais pour lui.
Toujours morne, il fuyait au fond des basiliques
La cour, ses vains plaisirs et ses jeux héroïques:
Vengeance! disait-il, dans la sombre ferveur
Qui fixait son regard sur la croix du Sauveur.

Parlait-on de Louis, à ce nom qu'il abhorre,
Il rêvait la vengeance, et, plus terrible encore,
La main sur son poignard, il menaçait tout bas
Celui...

COMMINE.

Par tes discours tu le calmais?

MARIE.

Hélas!
Tremblante, je pleurais, et lui, trouvait des charmes
A me nommer sa sœur, en essuyant mes larmes.

COMMINE.

Ah! qu'il laisse à la mort le soin de le venger!
Sous un règne nouveau son destin peut changer.

MARIE.

Oui, je n'en doute pas, pour peu que je l'en prie,
Monseigneur le dauphin...

COMMINE.

Écoute-moi, Marie :
Le dauphin, je le sais, ne se plaît qu'avec toi,
Il s'attache à tes pas; trop peut-être.

MARIE.

Pourquoi?
Un enfant!

COMMINE.

Cet enfant sera le roi de France.

MARIE.

Faut-il donc l'éviter, quand, dans son ignorance,
La rougeur sur le front et les pleurs dans les yeux,
Il vient me demander les noms de ses aïeux?

COMMINE.

Les leçons d'une femme ont un danger qu'on aime ;
Un si noble disciple est dangereux lui-même;
Ton amour te défend, mais crains ta vanité :
Sois plus prudente. Agnès, la dame de beauté,
En donnant à son roi des leçons de courage,
Crut n'aimer que la gloire, et quel fut son partage?
Un brillant déshonneur suivit ses jours heureux.
Quand ses mains enlaçaient des chiffres amoureux,
Que de pleurs sont tombés sur ces trames légères,
D'un fortuné lien images mensongères!
Un bras puissant contre elle arma la trahison;
Agnès, l'aimable Agnès mourut par le poison !

MARIE.

O crime! quel est donc celui qu'on en soupçonne?
Qui doit-on accuser?

COMMINE.

Qui?... personne, personne.
Rentrons : viens consoler le captif du Plessis;
Il sent moins ses douleurs quand tu les adoucis.

MARIE.

Entendez-vous ces chants dans la forêt voisine?
Le cortége s'avance et descend la colline.

COMMINE.

Viens, rentrons.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

FRANÇOIS DE PAULE, LE DAUPHIN, NEMOURS, RICHARD, MARCEL, MARTHE, DIDIER, CLERGÉ, CHATELAINES, CHEVALIERS, PEUPLE.

PAYSANS, qui chantent un cantique.

Des affligés divin recours,
Notre-Dame de délivrance.
Louis réclame vos secours;
Vierge, prêtez votre assistance
Aux lis de France!
Dieu, qui récompensez la foi.
Sauvez le roi!

FRANÇOIS DE PAULE, à Nemours, qui s'est approché de lui.

Oui, mon fils, je veux vous écouter.

Au dauphin.

Prince, de ce devoir laissez-moi m'acquitter :
Mes soins, comme au monarque, appartiennent encore
Au plus humble de ceux dont la voix les implore.

LE DAUPHIN.

Faites selon vos vœux, mon père, demeurez :
Nous devançons vos pas, et, quand vous nous joindrez,
Louis viendra lui-même, au seuil de cette enceinte,
Courber son front royal sous la majesté sainte.

Aux chevaliers.

Suivez-moi.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LE DAUPHIN *et sa suite*.

Les paysans sont aux pieds de Saint François de Paule.

UNE PAYSANNE.

De ma sœur apaisez les tourments,
Mon père!

MARCEL.

Laissez-moi toucher vos vêtements.

DIDIER.

La santé!

MARTHE.

De longs jours!

RICHARD.

Entrez dans ma chaumière,
Homme de Dieu, mon fils reverra la lumière.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est Dieu seul, mes enfants, qu'on implore à genoux;
Moi, je ne suis qu'un homme, et mortel comme vous!
Regardez, j'ai besoin qu'un appui me soulage:
Infirme, comme vous, je cède au poids de l'âge;
Il a courbé mon corps et blanchi mes cheveux.
Voyant ce que je suis, jugez ce que je peux!
Homme, je compatis à la souffrance humaine;
Vieillard, je plains les maux que la vieillesse amène.
Le remède contre eux est de savoir souffrir;
Je peux prier pour vous, Dieu seul peut vous guérir.
Ne vous aveuglez point par trop de confiance;
Consoler et bénir c'est toute ma science.

RICHARD, à Marcel.

Si j'étais comte ou duc, il eût guéri mon fils.

MARCEL.

Il l'eût ressuscité.

FRANÇOIS DE PAULE.

Laissez-moi, mes amis;
Plus tard j'irai mêler mes prières aux vôtres.

MARCEL, à Richard.

Il guérira le roi.

RICHARD.

Dès demain.

MARCEL.

Mais nous autres,
Valons-nous un miracle?

Les paysans s'éloignent.

SCÈNE IX.

FRANÇOIS DE PAULE, NEMOURS.

FRANÇOIS DE PAULE.

Approchez.

NEMOURS.

Dans ce lieu
Nul ne peut m'écouter?

FRANÇOIS DE PAULE.

Hors moi, mon fils, et Dieu.

NEMOURS.

Le Dieu, qui nous exauce, est avec vous, mon père.

FRANÇOIS DE PAULE.

Comme avec tous les cœurs dont le zèle est sincère.

NEMOURS.

Eh bien! priez pour moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je le dois.

NEMOURS.

Aujourd'hui
Que je repose en paix, si Dieu m'appelle à lui!

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui? vous, mon fils?

NEMOURS.

Priez!

FRANÇOIS DE PAULE.

Pour vos jours?

NEMOURS.

Pour mon âme.

FRANÇOIS DE PAULE.

J'ai tant vécu, la tombe avant vous me réclame.

NEMOURS.

Peut-être.

FRANÇOIS DE PAULE.

D'un combat redoutez-vous le sort?

NEMOURS.

Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort.

FRANÇOIS DE PAULE.

Jeune, on la croit si loin!

NEMOURS.

Elle frappe à tout âge.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais au vôtre, on espère.

NEMOURS.

On ose davantage,
On doit plus craindre aussi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que voulez-vous tenter?

NEMOURS.

Ce que par le martyre il faut exécuter.

FRANÇOIS DE PAULE.

Un vieillard peut donner un avis salutaire:
Parlez.

NEMOURS.

Je ne le puis.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui vous force à vous taire?

NEMOURS.

Celui qui m'envoya m'en impose la loi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui donc?

NEMOURS.

C'est un secret entre son ombre et moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous allez accomplir quelques projets funestes.

NEMOURS.

J'obéis.

FRANÇOIS DE PAULE.

A quel ordre?

NEMOURS.

Aux vengeances célestes.
Quand le sang crie...

FRANÇOIS DE PAULE.

Eh bien?

NEMOURS.

Ne veut-il pas du sang?

FRANÇOIS DE PAULE.

Laissez Dieu le verser ; n'est-il pas tout-puissant?

NEMOURS.

D'un forfait impuni peut-il rester complice?
S'il attendait toujours, où serait sa justice?

FRANÇOIS DE PAULE.

Pour attendre et punir il a l'éternité ;
S'il n'était patient, où serait sa bonté?

NEMOURS.

Un prêtre, confident d'un prince de la terre,
Dans le lieu d'où je viens a connu ce mystère.

FRANÇOIS DE PAULE.

Un prêtre!

NEMOURS.

Et quand l'hostie a passé dans mon sein,
Lui-même a dit tout bas : Accomplis ton dessein!

FRANÇOIS DE PAULE.

Il est donc juste?

NEMOURS, qui s'agenouille.

Oui, juste, et le ciel l'autorise;
Consacrez par vos vœux ma pieuse entreprise.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'Éternel, ô mon fils! te voit à mes genoux ;
Que son esprit t'éclaire et descende entre nous!

NEMOURS.

Maudissez l'assassin pour qu'il me l'abandonne.

FRANÇOIS DE PAULE.

Serviteur de celui qui meurt et qui pardonne,
Je ne sais pas maudire.

NEMOURS.

Alors bénissez-moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

J'y consens, sois béni; mais que puis-je pour toi?
Si ton cœur veut le mal, à ton heure dernière
De quoi te serviront mes vœux et ma prière?
Et si tu fais le bien, tes œuvres parleront :
Mieux que moi, dans les cieux, elles te béniront.
Adieu!

NEMOURS, se relevant.

Qu'il soit ainsi; je m'y soumets d'avance.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous reverrai-je encor?

NEMOURS.

C'est ma seule espérance.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dans ce lieu même?

NEMOURS.

Ailleurs.

FRANÇOIS DE PAULE.

Près du roi?

NEMOURS.

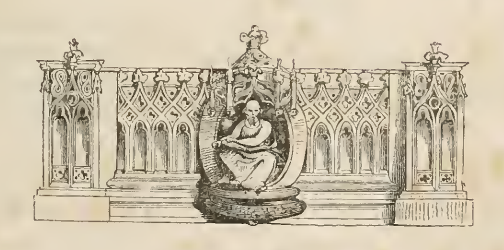
Devant Dieu.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais j'irai vous attendre.

NEMOURS.

Ou me rejoindre. Adieu.



ACTE DEUXIÈME.

La salle du trône au Plessis-lès-Tours

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE.

Elle est près d'une table, et arrange des fleurs qu'elle prend dans une corbeille.

D'abord les buis sacrés, puis les feuilles de chêne;
Là, ces roses des champs; bien : qu'un nœud les en-
Plaçons entre des lis et des épis nouveaux [chaîne.
Ce lierre qui plus sombre... il croît sur les tombeaux;
Un malade y verrait quelque funèbre image :
Non; près du lis royal, la fleur d'heureux présage,
Celle qui ne meurt pas!...

SCÈNE II.

MARIE, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, après s'être approché doucement.

Comme on flatte les rois!

MARIE, se retournant.

Monseigneur m'écoutait?

LE DAUPHIN.

Enfin je vous revois!

MARIE, qui veut se retirer.

Pardon!...

LE DAUPHIN.

Vous me quittez?

MARIE.

Un soin pieux m'appelle;
Notre-Dame-des-Bois m'attend dans sa chapelle.
Je lui porte une offrande ; on la fête aujourd'hui,
Et le roi va lui-même implorer son appui.

LE DAUPHIN.

Voyez comme en ses vœux son âme est incertaine!
Il devait ce matin fatiguer dans la plaine
Ces lévriers nouveaux qu'il nourrit de sa main;
Il voudra se distraire en essayant demain
Cet alezan doré que l'Angleterre envoie,
Ce faucon sans rival quand il fond sur sa proie,
Ou récréer ses yeux d'une chasse aux flambeaux
Contre l'oiseau des nuits caché sous ces créneaux.
Pour tromper ses dégoûts, hélas! peine inutile!
Je le plains : le bonheur me paraît si facile!
Il est partout pour moi : dans mes rêves, la nuit,
Dans le son qui m'éveille et le jour qui me luit,
Dans l'aspect de ces champs, dans l'air que je respire,
Marie, et dans vos yeux, quand je vous vois sourire.

MARIE.

Tout plaît à dix-sept ans, monseigneur, et plus tard
L'avenir, qui vous charme, épouvante un vieillard.
Mais un beau jour, des fleurs, les danses du village,
Vont égayer pour lui ce saint pèlerinage.
Il faut que je me hâte.

LE DAUPHIN.

Achevons à nous deux.

MARIE.

Seule, j'irai plus vite.

LE DAUPHIN.

Arrêtez, je le veux.

MARIE, en souriant.

Le roi dit : nous voulons.

LE DAUPHIN.

Eh bien! je vous en prie,
Restez.

MARIE.

Pour un moment.

LE DAUPHIN.

J'ai du chagrin, Marie.

MARIE.

Vous! se peut-il?

LE DAUPHIN.

Sans doute, et j'ai droit d'en avoir :
Mon amour pour mon père est sur lui sans pouvoir.

Lorsqu'à son grand lever j'attends avec tristesse
Une douce parole, un regard de tendresse,
Vers moi, pour me parler, fait-il jamais un pas?
Me voit-il seulement? Il ne m'aime donc pas!

MARIE.

Quel penser!

LE DAUPHIN.

Je le crains; pourquoi, depuis l'enfance,
Me laisser, loin de lui, languir dans l'ignorance?
Ce noir château d'Amboise, où j'étais confiné,
M'a vu grandir, Marie, aux jeux abandonné,
Sans qu'on m'ait rien appris, sans que jamais l'histoire
Fît palpiter mon cœur à des récits de gloire.
Que sais-je? à peine lire, et chacun en sourit.
Mais comment à l'étude appliquer mon esprit?
Je n'avais sous les yeux que le Rosier des guerres.

MARIE.

Le roi l'a fait pour vous.

LE DAUPHIN.

Des maximes sévères,
De beaux préceptes, oui; mais...

MARIE.

Quoi?

LE DAUPHIN.

C'est ennuyeux.

MARIE, effrayée.

Un ouvrage du roi!

LE DAUPHIN.

Près de lui, dans ces lieux,
Je ne suis pas plus libre; et dès que je m'éveille,
D'un regard inquiet je vois qu'on me surveille.
Me craint-on? qu'ai-je fait? pourquoi me confier
Aux soins avilissants de ce maître Olivier?

MARIE.

Depuis qu'il est ministre on l'appelle messire.

LE DAUPHIN.

Il me laisse ignorer ce qu'il devrait me dire :
Mon oncle d'Orléans ne lui ressemble pas.

MARIE.

C'est un nom qu'à la cour on prononce tout bas.

LE DAUPHIN.

Des leçons de tous deux voyez la différence :
Olivier dit toujours que le roi c'est la France ;
Et lui : Mon beau neveu, me disait-il ici,
La France c'est le roi, mais c'est le peuple aussi.
Je crois qu'il a raison.

MARIE.

C'est mon avis.

LE DAUPHIN.

Je l'aime
Mais moins que vous, amie!

MARIE.

Il vous chérit lui-même.

LE DAUPHIN.

Le jour de son départ il m'a fait un présent;

Il tire un livre de son sein.

Regardez.

MARIE.

Juste ciel! c'est un livre...

LE DAUPHIN.

Amusant;
Qui parle de combats, de faits d'armes.

MARIE.

Je tremble.
Si le roi le savait!

LE DAUPHIN.

Voulez-vous lire ensemble?

MARIE.

Non, non.

LE DAUPHIN.

Pourquoi?

MARIE.

J'ai peur.

LE DAUPHIN.

Nous sommes sans témoins.

MARIE, s'en allant.

Non.

LE DAUPHIN.

Je lirai donc seul?

MARIE, revenant et regardant par dessus l'épaule du dauphin.

Voyons le titre au moins.

LE DAUPHIN.

Curieuse!

MARIE.

Lisez.

LE DAUPHIN.

Il faudra me reprendre
Si je dis mal.

MARIE.

D'accord.

LE DAUPHIN.

Ah! qu'il est doux d'apprendre!
Je le sens près de vous.

MARIE, allant s'asseoir près de la table.

Commençons.

LE DAUPHIN, posant le livre sur les genoux de Marie.

M'y voici.

MARIE.

Levez-vous, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Je suis bien.

MARIE, le relevant.

Mieux ainsi.

LE DAUPHIN, lisant, tandis que Marie tient le doigt sur la page.

« La Chronique de France écrite en l'an de grâce... »

MARIE.

En l'an de grâce... eh bien?

LE DAUPHIN.

Des chiffres, je les passe.

MARIE, en riant.

Et pour cause.

LE DAUPHIN.

Méchante!

Il lit.

« On récit des tournois,
» Prouesses et hauts faits des comtes de Dunois,
» Lahire...

MARIE.

Après?

LE DAUPHIN.

« Lahire, et...

MARIE.

Courage!

LE DAUPHIN.

« Et...

MARIE.

» Xaintrailles. »

LE DAUPHIN.

C'est un nom difficile.

MARIE.

Un beau nom!

LE DAUPHIN, lisant.

« Des batailles,
» Où l'on vit comme quoi la fille d'un berger
» Sauva ledit royaume et chassa l'étranger. »

MARIE.

Sous votre aïeul.

LE DAUPHIN.

C'est Jeanne!

MARIE.

On vous a parlé d'elle?

LE DAUPHIN.

Et puis d'une autre encor.

MARIE.

Qui donc?

LE DAUPHIN.

Elle était belle,
Oh! belle... comme vous.

MARIE.

Reprenons.

LE DAUPHIN.

Du feu roi,
Qui l'aimait d'amour tendre, elle reçut la foi.

MARIE.

Qui vous a dit cela?

LE DAUPHIN.

Tout le monde et personne :
On raconte, j'écoute; et, sans qu'on le soupçonne,
Je répète à part moi chaque mot que j'entend;
Mais dès qu'on parle d'elle, inquiet, palpitant,
Un trouble qui m'étonne à ce doux nom m'agite :
Je sens mon front rougir et mon cœur bat plus vite.
Je sais que pour lui plaire il défit les Anglais,
Qu'on lui donna des fiefs, des joyaux, des palais :
Car un roi peut donner tout ce que bon lui semble,
Tout, son cœur, sa couronne et son royaume ensemble.
Moi, pauvre enfant de France, à qui rien n'est permis,
Sans pouvoir dans le monde et presque sans amis,
Qui ne possède rien, ni joyaux, ni couronne,
Je n'ai que cette bague, eh bien! je vous la donne.

MARIE.

Que faites-vous?

LE DAUPHIN.

Prenez.

MARIE.

Monseigneur!

LE DAUPHIN.

La voilà.
Elle a peu de valeur : n'importe, acceptez-la;
Et si je règne un jour...

MARIE, avec effroi.

Paix!

LE DAUPHIN.

Montrez-moi ce gage :
Ma parole royale, ici, je vous l'engage;
Ma foi de chevalier, je vous l'engage encor,
Qu'il n'est titre si noble ou si riche trésor,
Ni faveur, ni merci, ni grâce en ma puissance,
Qui vous soient refusés par ma reconnaissance.

MARIE.

Votre Altesse le jure : en lui rendant ce don,
Même d'un exilé j'obtiendrai le pardon?

LE DAUPHIN, vivement.

Quel est-il?

MARIE.

Un Français qui pleure sa patrie.

LE DAUPHIN.

Vous l'aimez?

MARIE.

Pourquoi non?

LE DAUPHIN.

Vous l'aimez, vous, Marie!
Rendez-moi cet anneau.

MARIE.

J'obéis, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Non : trahir un serment, c'est forfaire à l'honneur.
Le mal que je ressens, je ne puis le comprendre;
Mais ce qu'on a donné ne saurait se reprendre.
Gardez : de mon bonheur advienne que pourra;
Le dauphin a promis, le roi s'en souviendra.

MARIE.

On vient.

SCÈNE III.

MARIE, LE DAUPHIN, COMMINE.

COMMINE.

Sa Majesté fait chercher Votre Altesse.

LE DAUPHIN.

Elle a parlé de moi! comment? avec tendresse?
Dites, mon bon Commine, est-ce un juge en courroux,
Un père qui m'attend?

COMMINE.

Prince, rassurez-vous.
Précédé des hérauts de Bourgogne et de Flandre,
L'envoyé du duc Charle au Plessis doit se rendre :
Jaloux de l'honorer, le roi veut aujourd'hui
Qu'il soit par Votre Altesse amené devant lui.

LE DAUPHIN.

Surpris, j'ai malgré moi tremblé comme un coupable.
Grand Dieu! que pour son fils un père est redoutable!
Quand j'aborde le mien, immobile, sans voix,
Je me soutiens à peine, et lorsque je le vois
Fixer sur mon visage, en serrant la paupière,
Ses yeux demi-fermés, d'où jaillit la lumière,
Pour dompter mon effroi tout mon amour est vain :
Je l'aime, et je frissonne en lui baisant la main.

COMMINE.

Cher prince!

LE DAUPHIN.

Mais je cours...

Revenant prendre son livre sur la table.

O ciel! quelle imprudence!

COMMINE.

Qu'avez-vous donc?

LE DAUPHIN.

Marie est dans ma confidence :

A Marie.

J'ai mon ministre aussi. Vous ne direz rien?

MARIE.

Non.

LE DAUPHIN.

C'est un secret d'État, messire d'Argenton.
Adieu!

Il sort.

SCÈNE IV.

COMMINE, MARIE.

COMMINE.

Laissez-moi seul.

MARIE.

Pourquoi ce front sévère?

COMMINE.

Vous oubliez trop tôt ce que dit votre père.
Souvenez-vous du moins que Louis veut plus tard
Vous revoir au Plessis avant votre départ.

MARIE, d'un air caressant.

Pas un mot d'amitié, quoi! pas même un sourire!
Plus de courroux!... pardon.

COMMINE, lui donnant un baiser.

J'ai tort.

MARIE.

Je me retire.

Et quant à monseigneur, je saurai l'éviter :
Oui, je vous le promets, dussé-je l'irriter.

COMMINE, vivement.

L'irriter! non pas, non; tout pousser à l'extrême,
C'est nuire à vous, ma fille, et peut-être... à moi-même;
Quand le présent finit, ménageons l'avenir :
Du roi qu'on a vu prince on peut tout obtenir.
Oubli! c'est le grand mot d'un règne qui commence,
Et pour un exilé j'ai besoin de clémence.
Pensez-y quelquefois.

MARIE.

Ah! j'y pense toujours,
Et je porte à mon doigt la grâce de Nemours.

SCÈNE V.

COMMINE.

Le comte de Réthel devant moi va paraître :
Achetons son secours; j'en ai l'ordre : mon maître
A, d'un seul trait de plume au bas d'un parchemin,
Conquis plus de duchés que le glaive à la main.
Aussi, bien convaincu du néant de la gloire,
Il sait qu'un bon traité vaut mieux qu'une victoire.
L'or est un grand ministre ; il agira pour nous.

UN OFFICIER DU CHATEAU.

Le comte de Rhétel!

SCÈNE IV.

COMMINE, NEMOURS.

COMMINE.

Dieu! qu'ai-je vu? c'est vous,
Vous, Nemours!

NEMOURS.

Voilà donc le tombeau qu'il habite!
C'est ici!

COMMINE.

Cachez mieux l'horreur qui vous agite :
Ici l'écho dénonce et les murs ont des yeux.

NEMOURS.

Digne séjour d'un roi! J'ai vu, près de ces lieux,
Des œuvres de Tristan la trace encor sanglante :
L'eau du Cher, où flottait sa justice effrayante;
Ces piéges, qui des tours défendent les abords;
Ces rameaux qui pliaient sous les restes des morts.

COMMINE.

Et vous avez franchi le seuil de cet asile!

NEMOURS.

Je l'ai fait.

COMMINE.

Malheureux!

NEMOURS.

Qui, moi? je suis tranquille;
Hormis vous et Coitier, nul ne sait mon secret.
Commine, de vous deux quel sera l'indiscret?

COMMINE.

Aucun.

NEMOURS.

Comment le roi peut-il donc reconnaître
Celui qu'en sa présence il n'a fait comparaître
Qu'une fois, que le jour où, conduits par la main,
Mes deux frères et moi... Des enfants!... l'inhumain!...
Sous leur père expirant!...

COMMINE.

Calmez-vous.

NEMOURS.

Je frissonne.
Vous lui pardonnerez, grand Dieu! comme il pardonne.

COMMINE.

Pourquoi chercher celui qui vous fut si fatal?

NEMOURS.

Pour lui parler en maître au nom de son vassal.

COMMINE.

Tout autre eût pu le faire.

NEMOURS.

Il eût séduit tout autre.

COMMINE.

Il est mon souverain, Nemours; il fut le vôtre.

NEMOURS.

Oui; quand j'ai tant pleuré. Mon Dieu! qu'aurai-je fait?
Au deuil d'un faible enfant des pleurs ont satisfait :
Je suis consolé.

COMMINE.

Vous!

NEMOURS.

Je vais le voir en face ;
Je vais le voir mourant.

COMMINE.

Mais ferme.

NEMOURS.

La menace
Pour en troubler la paix dans son cœur descendra :
Je le connais.

COMMINE.

Tremblez!

NEMOURS.

C'est lui qui tremblera.

COMMINE.

Peut-être.

NEMOURS, avec emportement.

Il tremblera. N'eût-il que ce supplice,
Je veux que devant moi son front royal pâlisse,

Avec douleur.

Il m'a vu pâlir, lui!

COMMINE.

De braver votre roi,
Charle, en vous choisissant, vous a-t-il fait la loi?

NEMOURS.

Charle, en me choisissant, a cru venir lui-même :
C'est lui qui vient dicter sa volonté suprême;
C'est lui, mais survivant à toute sa maison;

C'est lui, mais sans parents, sans patrie et sans nom;
C'est lui, mais orphelin par le meurtre!

COMMINE.

De grâce,
Écoutez la raison qui vous parle à voix basse.
Tout l'or d'un ennemi ne vous eût pas tenté;
J'approuve vos refus; mais, par vous accepté,
Le don d'un vieil ami, d'un sauveur et d'un père,
Ne peut-il désarmer votre juste colère?
Marie...

NEMOURS.

Ah! ce doux nom fait tressaillir mon cœur.
Elle! mon dernier bien, ma compagne, ma sœur!
Pour embellir mes jours le ciel l'avait formée.
Mais c'est un rêve; heureux, que je l'aurais aimée!

COMMINE.

Heureux, vous pouvez l'être: après tant de combats,
D'un effroi mutuel affranchir deux États,
Rapprocher deux rivaux divisés par la haine,
Qu'un intérêt commun l'un vers l'autre ramène,
Non, ce n'est point trahir le plus saint des serments;
C'est immoler à Dieu vos longs ressentiments;
C'est remplir un devoir. Cette union chérie,
Qui vous rend à la fois biens, dignités, patrie,
Avec votre devoir peut se concilier.
Cédez: le roi pardonne, et va tout oublier.

NEMOURS.

Oublier! lui! qu'entends-je? Oublier! quoi? son crime,
Ce supplice inconnu, l'échafaud, la victime?
Quoi! trois fils à genoux sous l'instrument mortel,
Vêtus de blanc tous trois comme au pied de l'autel?
On nous avait parés pour cette horrible fête.
Soudain le bruit des pas retentit sur ma tête:
Tous mes membres alors se prirent à trembler;
Je l'entendis passer, s'arrêter, puis parler.
Il murmura tout bas ses oraisons dernières;
Puis, prononçant mon nom et ceux de mes deux frères:
Pauvres enfants! dit-il, après qu'il eut prié;
Puis... plus rien. O moment d'éternelle pitié!
Tendant vers lui mes mains, pour l'embrasser sans [doute,
Je crus sentir des pleurs y tomber goutte à goutte;
Les siens... Non, non: ses yeux, éteints dans les douleurs,
Ses yeux n'en versaient plus, ce n'étaient pas des pleurs!..

COMMINE.

Nemours!

NEMOURS.

C'était du sang, du sang, celui d'un père.
Oublier! il le peut, ce roi dont la colère
A pu voir sur mon front jusqu'au dernier moment
Le sang dont je suis né s'épuiser lentement:
Moi! jamais. C'est folie, ou Dieu le veut, Commine:
Mais soit folie enfin, soit volonté divine,
Je touche de mes mains, je vois ce qui n'est pas;
Rien ne se meut dans l'ombre, et moi, j'entends ses pas.
Je me soulève encor vers sa mourante image;
Une rosée affreuse inonde mon visage.
Le jour m'éclaire en vain: sur ce vêtement blanc,
Sur mon sein, sur mes bras, du sang! partout du sang!
Dieu le veut, Dieu le veut: non, ce n'est pas folie;
Dieu ne peut oublier, et défend que j'oublie;
Dieu me dit qu'à venger mon père assassiné
Ce baptême de sang m'avait prédestiné.
Ah! mon père! mon père!

COMMINE.

On vient: de la prudence!
Le dauphin vous attend; fuyez.

NEMOURS, se remettant par degrés.

En leur présence
Vous verrez qu'au besoin je suis maître de moi.

COMMINE, tandis que Nemours sort par une porte latérale.

Si je parle, il est mort; si je me tais...

UN OFFICIER DU CHATEAU, annonçant.

Le roi!

SCÈNE VII.

LOUIS, COMMINE, COITIER, OLIVIER-LE-DAIM, LE COMTE DE DREUX, BOURGEOIS, CHEVALIERS.

LOUIS, au comte de Dreux.

Ne vous y jouez pas, comte; par la croix sainte!
Qu'il me revienne encore un murmure, une plainte,
Je mets la main sur vous, et, mon doute éclairci,
Je vous envoie à Dieu pour obtenir merci.
Le salut de votre âme est le point nécessaire:
Dieu la prenne en pitié! le corps, c'est mon affaire:
J'y pourvoirai.

LE COMTE DE DREUX.

Du moins je demande humblement
Que Votre Majesté m'écoute un seul moment.

LOUIS.

Ah! mon peuple est à vous! et roi sans diadème
Vous exigez de lui plus que le roi lui-même!
Mais mon peuple, c'est moi; mais le dernier d'entre eux,
C'est moi; mais je suis tout; mais quand j'ai dit: Je veux,
On ne peut rien vouloir passé ce que j'ordonne,
Et qui touche à mon peuple attente à ma personne.
Vous l'avez fait.

LE COMTE DE DREUX.

Croyez...

LOUIS.

Ne me dites pas non.
Enrichi des impôts qu'on perçoit en mon nom,
Pour cinq cents écus d'or vous en levez deux mille
Sur d'honnêtes bourgeois, et de ma bonne ville,

En les montrant.

Gens que j'estime fort, pensant bien, payant bien.
Regardez ce feu roi que vous comptez pour rien ;
Est-il mort ou vivant? Regardez-moi donc!

LE COMTE DE DREUX, *en tremblant.*

Sire...

LOUIS.

Je ne suis pas si mal qu'on se plaît à le dire :
Quelque feu brille encor dans mon œil en courroux ;
Je vis, et le malade est moins pâle que vous.
Quoique vieux, je suis homme à lasser votre attente,
Beau sire; et, moi régnant, le bon plaisir vous tente :
Qui s'en passe l'envie affronte un tel danger,
Que le cœur doit faillir seulement d'y songer.
A moi de droit divin, à moi par héritage,
Il n'appartient qu'à moi de fait et sans partage.
Pour y porter la main c'est un mets trop royal :
A de plus grands que vous il fut jadis fatal.
J'ai réduit au devoir les vassaux indociles;
Olivier, tu m'as vu dans ces temps difficiles?

OLIVIER.

Oui, sire, et tel encor je vous vois aujourd'hui.

LOUIS.

Plus nombreux, ils levaient le front plus haut que lui.
La moisson fut sanglante et de noble origine ;
Mais j'ai fauché l'épi si près de la racine,
Chaque fois qu'un d'entre eux contre moi s'est dressé,
Qu'on cherche en vain la place où la faux a passé.
Elle abattit Nemours ; trop rigoureux peut-être,
Je le fus pour l'exemple et je puis encor l'être.
Avez-vous des enfants?

LE COMTE DE DREUX, *bas à Coitier.*

De grâce...

COITIER.

Eh! chassez-nous,
Chassez-moi le premier, sire, ou ménagez-vous;
La colère fait mal.

LOUIS.

Il est vrai, je m'emporte ;
Je le peux : je suis bien, très-bien ; j'ai la voix forte.
L'aspect de ce saint homme a ranimé mon sang.

COITIER.

N'ayez donc foi qu'en lui; mais cet œil menaçant,
Et de tous ces éclats l'inutile bravade
Ne vont pas mieux, je pense, au chrétien qu'au malade.

LOUIS.

Coitier!

COITIER.

N'espérez pas m'imposer par ce ton ;
Vous avez tort.

LOUIS, *avec plus de violence.*

Coitier!

COITIER.

Oui, tort, et j'ai raison ;
Tenez, le mal est fait, vous changez de visage.

LOUIS.

Comment, tu crois?

COITIER.

Sans doute.

LOUIS, *avec douceur.*

Eh bien! je me ménage.

COITIER.

Non pas; souffrez, mourez, si c'est votre désir.

LOUIS.

Allons!...

COITIER.

Dites; Je veux; tranchez du bon plaisir.

LOUIS.

La paix!

COITIER.

Vous êtes roi : pourquoi donc vous contraindre?
Mais après, jour de Dieu! ne venez pas vous plaindre.

LOUIS, *à Coitier, en lui prenant la main.*

La paix!

Au comte froidement.

Pour vous, rendez ce que vous avez pris :
Rachetez sous trois jours votre tête à ce prix ;
Autrement, convaincu que vous n'y tenez guère,
Je la ferai tomber, et cela sans colère.

A Coitier.

La colère fait mal.

LE COMTE DE DREUX.

Je me soumets.

LOUIS, *aux bourgeois.*

Eh bien!
De mon peuple opprimé suis-je un ferme soutien?
Sur ce qu'on vous rendra récompensez le zèle
De messire Olivier, mon serviteur fidèle :
Cinq cents écus pour lui qui m'a tout dénoncé!

OLIVIER, *avec humilité.*

Sire!

LOUIS.

N'en veux-tu pas?

OLIVIER.

Votre arrêt prononcé,
Que justice ait son cours.

LOUIS, à Coitier.

Et si ton roi t'en presse,
N'accepteras-tu rien, toi qui grondes sans cesse?

COITIER, avec un reste d'humeur.

Je n'en ai guère envie, à moins d'être assuré
Que mon malade enfin se gouverne à mon gré.

LOUIS, à Coitier.

D'accord.

Aux bourgeois.

Deux mille écus ne sont pas une affaire,
Et c'est pour des sujets une bonne œuvre à faire.
Vous les lui compterez, n'est-ce pas, mes enfants?
Il veille jour et nuit sur moi, qui vous défends,
Qui vous rends votre bien, qui vous venge et vous aime.
Quelque vingt ans encor je compte agir de même.
Je me sens rajeunir, qu'on le sache à Paris :
En portant ma santé, dites que je guéris,
Et que vers les Rameaux, vienne un jour favorable,
Chez un de mes bourgeois j'irai m'asseoir à table.
Le ciel vous soit en aide!

Au comte qui se retire avec eux.

Un mot!

A Coitier.

Je n'en dis qu'un.

Au Comte.

Pareil jeu coûta cher au seigneur de Melun.
Il était comte aussi; partant, prenez-y garde;
Votre salaire est prêt, et Tristan vous regarde.
Même orgueil, même sort. J'ai dit, retirez-vous.

Aux chevaliers et aux courtisans.

Ce que j'ai dit pour un, je le ferais pour tous.

SCÈNE VIII.

LOUIS, COMMINE, COITIER, OLIVIER-LE-DAIM, CHEVALIERS, COURTISANS.

OLIVIER.

Sire, les envoyés des cantons helvétiques...

LOUIS.

Qu'ils partent!

OLIVIER.

Sans vous voir?

LOUIS.

Je hais les républiques.

COMMINE.

Leurs droits sont reconnus par Votre Majesté,
Et libres...

LOUIS.

Je le sais : liberté! liberté!
Vieux mot qui sonne mal, que je suis las d'entendre;
Il veut dire révolte à qui sait le comprendre.
Libres! des paysans, des chasseurs de chamois!
Leur pays ne vaut pas mes revenus d'un mois.

COMMINE.

Ils n'en savent pas moins le défendre avec gloire,
Et le duc de Bourgogne...

LOUIS.

On devait, à les croire,
Pour ménager leur temps, m'éveiller ce matin.
Montagnards sans respect! et sur leur front hautain,
Brûlé des vents du nord, dans leurs glaciers stériles,
Une santé!...

OLIVIER.

Mon Dieu! sire, les plus débiles
Sont celles qui souvent tiennent le plus longtemps :
Sans m'en porter moins bien je meurs depuis vingt ans.

LOUIS.

Pauvre Olivier! mais va, reçois-les; fais en sorte
Que ces pâtres armés n'assiégent plus ma porte.
Libres! soit; mais ailleurs. Qu'ils partent, je le veux.
Contre mon beau cousin prendre parti pour eux,
Moi! j'en suis incapable, et je prétends le dire
Au comte de Réthel, pour peu qu'il le désire.

Bas à Olivier.

Traite avec eux.

OLIVIER, de même.

Comment?

LOUIS.

A ton gré; mais sois prompt.
Donne ce qu'il faudra, promets ce qu'ils voudront.

OLIVIER.

Il suffit.

LOUIS, haut.

Des égards, et fais-leur bon visage;
Qu'un splendide banquet les dispose au voyage.
Mes Écossais et toi, chargez-vous de ce soin.

A voix basse.

Avec nos vins de France on peut les mener loin;
Des Suisses, c'est tout dire.

A Coitier.

Où vas-tu?

COITIER.

De la fête
Je veux prendre ma part.

LOUIS.

Va donc leur tenir tête;
Mais de par tous les saints, Coitier, veille sur toi.

COITIER.

Répondez-moi de vous, je vous réponds de moi

LOUIS, *pendant que Coitier s'éloigne.*

Indulgents pour leurs goûts, sans pitié pour les nôtres,
Voilà les médecins.

COITIER, *revenant.*

Oui, sire, eux et bien d'autres,
Dont Votre Majesté cependant fait grand cas,
Qui prêchent l'abstinence et ne l'observent pas.

LOUIS.

Va, railleur!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* COITIER *et* OLIVIER-LE-DAIM; MARIE *entre vers le milieu de cette scène.*

LOUIS, *s'approchant de Commine.*

Eh bien donc, ce comte?

COMMINE.

Incorruptible.

LOUIS.

Erreur!

COMMINE.

J'affirme...

LOUIS.

Eh non!

COMMINE.

Sire...

LOUIS.

C'est impossible.

COMMINE.

Il repoussait vos dons.

LOUIS.

Refus intéressés.

COMMINE.

Pour qu'il les acceptât, que faire?

LOUIS.

Offrir assez.
Je traiterai moi-même et serai plus habile.
Qu'il vienne.

COMMINE.

Croyez-moi, le voir est inutile.
Ne le recevez pas, sire.

LOUIS.

J'aurais grand tort:
Vrai Dieu! mon bon parent me croirait déjà mort.
Allez chercher le comte.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* COMMINE.

LOUIS.

Ah! te voilà, Marie!
As-tu fais dans les champs une moisson fleurie?

MARIE.

J'en puis prendre à témoin les buissons d'alentour;
S'il y reste une fleur!...

LOUIS.

J'attendais ton retour;
Parle-moi du saint homme: a-t-il en ta présence
De quelque moribond ranimé l'existence?
Quel miracle as-tu vu?

MARIE.

Pas un, sire.

LOUIS.

On m'a dit
Qu'il voulait pour moi seul réserver son crédit.
En fait de guérisons, qu'il n'en demande qu'une,
La mienne; Dieu ni roi ne veut qu'on l'importune.
Mais va, ma belle enfant, offrir un nouveau don
A la Vierge des Bois dont tu portes le nom;
Je te joindrai bientôt dans son humble chapelle.

MARIE.

Je pars, sire.

LOUIS, *lui donnant une chaîne d'or.*

Ah! tiens, prends; c'est mon présent.

MARIE.

Pour elle?

LOUIS.

Pour toi.

MARIE.

Grand merci!

Nemours entre avec le Dauphin, Commine, Toison-d'Or et sa suite.

MARIE, *appercevant Nemours.*

Ciel!

LOUIS, *qui l'observe.*

Qu'a-t-elle donc?

A Marie.

Sortez.
Sur vos gardes, Tristan; messieurs, à mes côtés.

Il va s'asseoir.

SCÈNE XI.

LOUIS, LE DAUPHIN, NEMOURS, COMMINE, TOISON-D'OR, *chevaliers français et bourguignons.*

NEMOURS, *sur le devant de la scène.*

Je sens mon corps trembler d'une horreur convulsive;
C'est lui, c'est lui, mon père! et Dieu souffre qu'il vive!

LOUIS, après avoir parcouru les lettres de créance que le hérault lui présente à genoux.

Largesse à Toison-d'Or!... Interdit devant nous,
Vous paraissez troublé, comte, rassurez-vous.

NEMOURS.

On pâlit de colère aussi bien que de crainte;
Et tels sont les griefs dont je viens porter plainte,
Sire, que sur mon front, où vous voyez l'effroi,
La fureur qui m'agite a passé malgré moi.

LOUIS.

Ces griefs, quels sont-ils?

NEMOURS.

Vous allez les connaître :
Pour très-puissant seigneur le duc Charles, mon maître,
Premier pair du royaume, et prince souverain...

LOUIS.

Je connais les États dont je suis suzerain;
Comte, passons aux faits.

NEMOURS.

A vous donc, roi de France,
Son frère par le sang, comme par l'alliance,
Moi, venu par son ordre et parlant en son nom,
J'expose ici les faits pour en avoir raison.
Je me plains qu'au mépris de la foi mutuelle,
Vous avez des cantons embrassé la querelle.
Prêtant aide et secours à leurs déloyautés,
Vous les protégez, sire; et quand ces révoltés
Nous jettent fièrement le gage des batailles,
Vous recevez leurs chefs, présents dans ces murailles.

LOUIS, vivement.

Je ne les ai pas vus, et ne les verrai pas.
Poursuivez.

NEMOURS.

Je me plains que Chabanne et Brancas,
Comme à la paix jurée, à l'honneur infidèles,
Ont la lance à la main surpris nos citadelles,
Et malgré les serments que Louis de Valois,
Que le roi très-chrétien a prêtés sur la croix,
Ont, en lâches qu'ils sont, par force et félonie
Fait prévaloir des droits qu'un traité lui dénie.

LOUIS.

S'ils l'ont fait, que le tort leur en soit imputé;
Ils ont agi tous deux contre ma volonté.

NEMOURS.

J'en demande une preuve.

LOUIS.

Et vous l'aurez.

NEMOURS.

Mais prompte,
Mais décisive.

LOUIS.

Enfin?

NEMOURS.

Leur châtiment.

LOUIS.

Vous, comte!
Quels que soient vos pouvoirs, c'est par trop exiger :
Car je dois les entendre avant de les juger.

NEMOURS, avec emportement.

Eh! sire, dans vos mains la hache toujours prête
A frappé pour bien moins une plus noble tête.

LOUIS, se levant.

Laquelle?

NEMOURS.

Dieu le sait; quand il vous jugera,
Dieu qui condamne aussi vous la présentera.

LOUIS.

La vôtre est dans mes mains.

NEMOURS.

Et vous la prendrez, sire;
Mais écoutez d'abord ce qui me reste à dire.

COMMINE.

Comte!...

LOUIS, qui s'assied.

Le Téméraire est bien représenté :
Jamais ce nom par lui ne fut mieux mérité;
Convenez-en, messieurs!

A Nemours.

Mais achevez.

NEMOURS.

Je l'ose,
Quoi qu'il puisse advenir pour mes jours ou ma cause.
Soyez donc attentifs, vous, leur maître après Dieu;
Vous, féaux chevaliers; vous, seigneurs de haut lieu,
Dont jamais l'écusson, terni par une injure,
Lui vint-elle du roi, n'en garda la souillure.
Charles, sur les griefs dont cet écrit fait foi,
Attend et veut justice, ou déclare par moi
Qu'au nom du bien public et de la France entière,
Des lions de Bourgogne il reprend la bannière.
Pour tout duché, comté, fief ou droit féodal,
Qu'il tient de la couronne à titre de vassal;
De l'hommage envers vous lui-même il se relève,
Et sa foi qu'il renie, il la rompt par le glaive.
Il s'érige en vengeur du présent, du passé,
Du sang des nobles pairs traîtreusement versé;
Devant Dieu contre vous et vos arrêts injustes
Se fait le champion de leurs ombres augustes,
Les évoque à son aide; et comme chevalier,
Comme pair, comme prince, en combat singulier,
Au jugement du ciel pour ses droits se confie :

Jetant son gant.

Sur quoi, voici son gage, et ce gant vous défie !
Qui le relève ?

LE DAUPHIN, *qui s'élance et le ramasse.*

Moi, pour Valois et les lis !

TOUS LES CHEVALIERS.

Moi, moi, sire !

LOUIS, *qui s'est levé.*

Vous tous ! lui le premier, mon fils !
Mon fils, si jeune encore, et son bras les devance !
Bien, Charles !... Pâque-Dieu ! c'est un enfant de France !

LE DAUPHIN, *attendri.*

Mon père !...

LOUIS, *froidement.*

Assez ! assez !

Au héraut.

Prends ce gant, Toison-d'Or :

Montrant le dauphin.

Froissé par cette main, il est plus noble encor.

A Nemours.

Vous à qui je le rends, bénissez ma clémence :
Si je ne pardonnais un acte de démence,
Quand ce gage en tombant m'insultait aujourd'hui,
Votre tête à mes pieds fût tombée avec lui.
J'estime la valeur, et j'excuse l'audace.

Aux chevaliers.

Que nul de vous, messieurs, ne soit juste à ma place !
C'est le roi qu'on outrage, et je laisse à juger
Si je me venge en roi de qui m'ose outrager.

A Nemours.

Je garde cet écrit ; nous le lirons ensemble,
Comte ; ce jour permet qu'un lieu saint nous rassemble ;
Nous nous y reverrons en amis, en chrétiens,
Et j'oublierai vos torts pour m'occuper des miens.

NEMOURS, *en sortant.*

J'ai fait mon devoir, sire, et j'aurai le courage
Fût-ce au prix de mes jours, d'achever mon ouvrage.

LOUIS, *qui fait signe à tout le monde de se retirer et à Tristan d'attendre au fond.*

Commine, demeurez !

SCÈNE XII.

LOUIS, COMMINE, TRISTAN, *au fond.*

COMMINE.

Que ne m'avez-vous cru,
Sire ! devant vos yeux il n'aurait point paru.

LOUIS.

Je ne hais pas les gens que la colère enflamme :
On sait mieux et plus tôt tout ce qu'ils ont dans l'âme.
Il faut rassurer Charle en signant ce traité ;
J'entrevois qu'il se perd par sa témérité.
Son digne lieutenant, Campo-Basso, qu'il aime,
Se vendrait au besoin et le vendrait lui-même :
Pour trahir à propos il n'a pas son égal.
L'orgueil de mon cousin doit le mener à mal ;
Et si, comme à Morat, le ciel veut qu'il l'expie,
L'arrêter en chemin serait une œuvre impie.

Après une pause.

Mais mon fils...

COMMINE.

Que d'espoir dans sa jeune valeur !
Digne appui de son père, avec quelle chaleur
Il s'armait pour venger une cause si belle !

LOUIS.

Il serait dangereux s'il devenait rebelle.

COMMINE.

Quoi, sire...

LOUIS.

Je m'entends ; et, par moi-même enfin,
Je sais contre son roi ce que peut un dauphin.
Mais, dites-moi, ce comte, il connaît votre fille ?

COMMINE, *étonné.*

Lui ?

LOUIS, *vivement.*

Répondez.

COMMINE, *avec embarras.*

J'ai su qu'admis dans ma famille...
J'étais en France.

LOUIS.

Après ?

COMMINE.

J'ai su confusément
Qu'il la vit.

LOUIS.

Qu'il l'aima ? Parlez-moi franchement.

COMMINE.

Le comte à sa beauté ne fut pas insensible.

LOUIS.

Il l'aime, et vous croyez qu'il est incorruptible !...
Renfermez-vous chez moi ; sur ma table en partant
J'ai préparé pour vous un travail important.

COMMINE.

Ne vous suivrai-je pas ?

LOUIS.

Non : montrez-moi du zèle,
Mais ici même ; allez !

Pendant que Commine s'éloigne.

J'en saurai plus par elle.

SCÈNE XIII.

LOUIS, TRISTAN.

LOUIS.

Viens !

TRISTAN.

Me voici !

LOUIS.

Plus près.

TRISTAN.

Là, sire ?

LOUIS.

Encore un pas.

TRISTAN.

J'écouterai des yeux, vous pouvez parler bas.

LOUIS.

Eh bien ! de ce vassal j'ai pardonné l'outrage.

TRISTAN.

Vous l'avez dit.

LOUIS.

C'est vrai.

TRISTAN.

J'en conclus que c'est sage.

LOUIS.

Je traite avec lui.

TRISTAN.

Vous !

LOUIS.

Ce mot te surprend ?

TRISTAN.

Non :
Quoi que fasse mon maître, il a toujours raison.

LOUIS.

Pourtant à mon cousin si l'avenir réserve
Un revers décisif... que le ciel l'en préserve !

TRISTAN.

Moi, le vœu que je fais, c'est qu'il n'y manque rien.

LOUIS.

Tu n'es pas bon, Tristan ; ton vœu n'est pas chrétien.
Mais si Dieu l'accomplit, tout change alors.

TRISTAN.

Sans doute.

LOUIS.

Laisser aux mains du comte un traité qui me coûte,
Est-ce prudent ?

TRISTAN.

Tous deux sont à votre merci.

LOUIS.

Respect au droit des gens ! Non pas ; non, rien ici.

TRISTAN.

Comment anéantir un acte qu'il emporte ?

LOUIS.

Je lui donne au départ une brillante escorte.

TRISTAN.

Pour lui faire honneur ?

LOUIS.

Oui, moi, son hôte et seigneur,
Comme tu dis, Tristan, je veux lui faire honneur.

TRISTAN.

Qui doit la commander ?

LOUIS.

Toi, jusqu'à la frontière.

TRISTAN.

Ah ! moi.

LOUIS.

Compose-la.

TRISTAN.

Comment ?

LOUIS.

A ta manière.

TRISTAN.

D'hommes que je connais ?

LOUIS.

D'accord.

TRISTAN.

Intelligents ?

LOUIS.

D'hommes à toi.

TRISTAN.

Nombreux ?

LOUIS.

Plus nombreux que ses gens ;
Pour lui faire honneur.

TRISTAN.

Certe.

LOUIS.

Et qui sait ?... mais écoute :
C'est l'Angélus ?

TRISTAN.

Oui, sire.

Louis retire son chapeau pour faire une prière, et Tristan l'imite.

LOUIS, *se rapprochant de Tristan après avoir prié.*

Et qui sait ? sur la route...
Il est fier.

TRISTAN.

Arrogant.

LOUIS.

Dans un bois écarté,
Par les siens ou par lui tu peux être insulté?

TRISTAN.

Je le suis.

LOUIS.

Défends-toi.

TRISTAN.

Comptez sur moi.

LOUIS.

J'y compte.
Tu reprends le traité.

TRISTAN.

C'est fait.

LOUIS.

Bien!

TRISTAN.

Mais le comte?...

LOUIS.

Tu ne me comprends pas.

TRISTAN.

Il faut donc...

LOUIS.

Tu souris;
Adieu, compère, adieu; tu comprends.

TRISTAN.

J'ai compris.



ACTE TROISIÈME.

Une forêt : d'un côté la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, dont le portail rustique s'avance, élevé de quelques degrés ; de l'autre, un banc au pied d'un arbre.

Au lever du rideau, le tableau animé d'une fête de village : on danse en rond sur le devant de la scène.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, RICHARD, DIDIER, MARTHE, PAYSANS, SOLDATS, MARCHANDS.

MARCEL, chantant.

Quel plaisir !... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin ;
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain !

A la gaieté ce beau jour nous convie :
L'esprit libre et le cœur content,
Demandons tous bonheur et longue vie
Pour le roi que nous aimons tant...

MARTHE, qui s'approche de Marcel.

Va-t-il mieux?

MARCEL.

Je le crois; mais qui le sait? personne.

MARTHE.

Qu'un roi traîne longtemps, Marcel !

MARCEL.

La place est bonne;
On y tient tant qu'on peut.

RICHARD.

La santé vaut de l'or ;
Et la sienne, dit-on, coûte cher au trésor.

DIDIER.

Témoin les collecteurs dont nous sommes la proie.

MARCEL.

Oui; des impôts sur tout, même sur notre joie!
J'aime à me divertir; mais doit-on m'y forcer ?

MARTHE.

Quand on danse pour soi, c'est plaisir de danser :
Mais pour autrui!

DIDIER.

Par ordre!

RICHARD.

Et quand la peur vous glace,
La corvée est moins rude.

MARCEL.

On peut venir : en place!

Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin ;
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain!

Lorsqu'à bien rire ici l'on nous invite,
Que nos seigneurs sont indulgents!
Chantons en chœur ce bon Tristan l'Ermite,
Qui fait danser les pauvres gens.

DIDIER, à Marcel.

Voici des Écossais!

UN MARCHAND.

Mon bon seigneur, de grâce,
Payez.

MARCEL.

Sur quelque objet un d'eux a fait main basse.

PREMIER ÉCOSSAIS, au marchand.

Non, de par saint Dunstan!

LE MARCHAND.

Le quart !

L'ÉCOSSAIS.

Pas un denier.
Si je payais un juif, que dirait l'aumônier ?
Hors d'ici, mécréant!

DEUXIÈME ÉCOSSAIS, à Marthe.

Un mot, la belle fille!

MARCEL.

Mais, c'est ma femme!

L'ÉCOSSAIS.

Eh bien! je suis de la famille,
Et je l'embrasserai.

MARCEL, ôtant son chapeau.

C'est grand honneur pour moi.

DEUXIÈME ÉCOSSAIS.

Tu dois sur sa beauté la dîme aux gens du roi;
Je la prends : dès demain nous te rendrons visite.

Ils s'éloignent.

MARCEL.

Puissent-ils m'épargner leur présence maudite!

MARTHE, s'essuyant la joue.

Rien n'est sacré pour eux.

DIDIER.

Ils nous font plus de mal
Que le vent, que la grêle et le gibier royal.

RICHARD.

Travaillez donc! Rentrez vos récoltes nouvelles,
Pour que, fondant sur vous de leurs nids d'hirondelles,
Ils viennent, par volée, apporter la terreur,
La honte et la disette où s'abat leur fureur.

MARTHE.

Ils ont du pauvre Hubert séduit la fiancée.

RICHARD.

De mon unique enfant la vie est menacée.

DIDIER.

Quand les verrons-nous donc mourir jusqu'au dernier,
Eux, et quelqu'un encor?

MARCEL.

Chut! messire Olivier!
En place : le voici!

Quel plaisir!... Jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin;
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Bien! mes amis, courage!
C'est signe de bonheur quand on chante au village.

MARCEL.

Vous voyez, monseigneur, si nous sommes joyeux.

OLIVIER.

Je venais ici même en juger par mes yeux.
J'aime le peuple, moi.

MARCEL.

Grand merci!

OLIVIER.

Je l'estime.

MARCEL, bas à Marthe.

Il en était.

MARTHE.

Tais-toi.

OLIVIER.

Que la fête s'anime :
Allons! riez, dansez! le roi le veut ainsi;
Il fait de vos plaisirs son unique souci.

MARTHE.

Au frais, sous la feuillée, on s'est mis en cadence :
Nous n'avions garde au moins de manquer à la danse,
Vu que le grand prévôt nous a fait avertir
D'avoir, midi sonnant, à nous bien divertir.

RICHARD.

Et sous peine sévère!

MARCEL.

Il n'admet pas d'excuse,
Le bon seigneur Tristan, quand il veut qu'on s'amuse.
Aussi vous concevez qu'on est venu gaiement,
Et nous nous amusons de premier mouvement.

OLIVIER.

C'est bien fait.

MARTHE.

De tout cœur.

OLIVIER.

Je vous en félicite.
Il se peut que le roi de ce beau jour profite.

DIDIER.

Le roi!

OLIVIER.

Qu'il vienne ici.

MARCEL.

Parmi nous!

OLIVIER.

Oui vraiment,
Qu'as-tu donc?

MARCEL.

C'est la joie et...... le saisissement.
Le roi!

OLIVIER.

Que direz-vous à cet excellent maître?
Vous allez lui parler, mais sans le reconnaître.

MARCEL.

Je ne l'ai jamais vu qu'à travers les barreaux,
Un soir que nous dansions là-bas, sous les créneaux.

Quand je dis : je l'ai vu, j'explique mal la chose ;
J'ai voulu regarder ; mais un roi vous impose.

OLIVIER.

Avais-tu peur ?

MARCEL.

Moi, peur ! non, mais en y pensant,
J'avais comme un respect qui me glaçait le sang.
Richard, tu vas parler.

RICHARD, à Didier.

Toi !

MARTHE.

J'en fais mon affaire ;
Moi, si l'on veut.

OLIVIER.

Vous tous. Il faudra le distraire,
Lui réjouir le cœur par quelque vieux refrain,
Par quelque bon propos.

MARCEL.

Il a donc du chagrin ?

OLIVIER.

Non pas ! lui répéter qu'il se porte à merveille.

MARTHE.

Il va donc mal ?

OLIVIER.

Et non ! lui conter à l'oreille,
Tout ce que vous pensez.

MARCEL.

Comment, tout ?

OLIVIER.

Pourquoi non ?

MARCEL.

Bien ! moi, je me plaindrai des gens de sa maison.

MARTHE.

Moi, de ses Écossais.

DIDIER.

Moi, de la vénerie.

RICHARD.

Moi, de la taille.

UN PAYSAN.

Et moi...

OLIVIER.

Halte-là, je vous prie :
D'où vous vient cette audace ?

MARCEL.

Excusez, monseigneur.
Nous pensons...

OLIVIER.

Vous pensez qu'il fait votre bonheur.

MARCEL.

C'est vrai.

OLIVIER.

Que vous l'aimez.

MARCEL.

C'est juste.

OLIVIER.

Comme un père.

MARCEL.

Sans doute.

OLIVIER.

Il m'est prouvé par cet aveu sincère
Que vous pensez ainsi ?

MARCEL.

D'accord.

MARTHE.

Pas autrement.

OLIVIER.

Eh bien ! dites-le donc, et parlez franchement.

MARCEL.

Sans détour.

OLIVIER.

Le voilà qui sort de l'ermitage.

MARCEL.

Ah ! ce vieillard si pâle !

OLIVIER.

Il a très-bon visage.

MARCEL.

Oui, monseigneur.

OLIVIER.

Chantez !

MARCEL, d'une voix éteinte.

Quel plaisir, jusqu'à demain...
Sautons...

OLIVIER, avec colère.

Ferme ! soutiens ta voix ;
De la gaieté, morbleu !... Chantez tous à la fois.

MARCEL ET LE CHOEUR.

Quel plaisir ! jusqu'à demain
Sautons au bruit du tambourin !
Pour étourdir le chagrin,
Fillettes,
Musettes,
Répétez mon refrain !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS, QUELQUES ÉCOSSAIS *qui restent dans le fond.*

Tristan est dans le fond et semble veiller sur le roi.

LOUIS, qui arrive à pas lents, et tombe épuisé sur le banc.

Le soleil m'éblouit, et sa chaleur m'oppresse :

L'air était moins pesant, plus pur dans ma jeunesse;
Les climats ont changé.

OLIVIER, lui montrant les paysans.

Mêlez-vous à leurs jeux :
Vous êtes inconnu; parlez-leur.

LOUIS.

Tu le veux?

OLIVIER, aux paysans.

Ce seigneur de la cour a deux mots à vous dire;
Venez.

Les paysans se rapprochent du roi.

LOUIS, à Marthe.

Vous, la fermière.

MARTHE.

A vos ordres, messire.

LOUIS.

Comment faites-vous donc pour vous porter si bien?

MARTHE.

Comment?

LOUIS.

Dites-le-moi.

MARTHE.

Pour cela fait-on rien?
On y perdrait son temps; aussi, mauvaise ou bonne,
Nous prenons la santé comme Dieu nous la donne.
C'est chose naturelle, et qui vient, que je crois,
Ni plus ni moins que l'herbe et le gland dans les bois.
Pour m'en troubler la tête ai-je un instant de reste?
Que nenni! le coq chante, et chacun, d'un pas leste,
Court s'acquitter des soins qu'exige la saison :
Le mari fait ses blés; la femme, à la maison,
Gouverne de son mieux la grange et le ménage.
L'appétit, qui s'éveille et qu'on gagne à l'ouvrage,
Change en morceau de roi le mets le plus frugal.
Jamais un lit n'est dur quand on fut matinal;
Le somme commencé, jusqu'au jour on l'achève :
Qui n'a pas fait de mal, n'a pas de mauvais rêve.
Puis revient le dimanche, et pour se ranimer,
On a par-ci par-là quelque saint à chômer.
Travail, bon appétit, et bonne conscience,
Sommeil à l'avenant, voilà notre science
Pour avoir l'âme en paix et le corps en santé;
L'année arrive au bout, et l'on s'est bien porté.

LOUIS.

Quoi! jamais de chagrins?

MARCEL.

Dame! la vie humaine
N'a qu'un beau jour sur trois, c'est comme la semaine :
La pluie et le beau temps, la peine et le plaisir;
C'est à prendre ou laisser : on ne peut pas choisir.

LOUIS.

Pour vous est le plaisir, pour nous la peine.

MARTHE.

A d'autres!
Pensez à nos soucis, vous oublierez les vôtres.
Quand le pain se vend cher, vous vous en troublez peu;
Tout en filant mon lin, j'y rêve au coin du feu.
Pourtant je chante encore : bonne humeur vaut richesse,
Et qui souffre gaiement a de moins la tristesse.
Quel que soit notre lot, nous nous en plaignons tous;
Mais le plus mécontent fait encor des jaloux.
Il n'est pauvre ici-bas qu'un plus pauvre n'envie;
Et quand j'ai par malheur des chagrins dans la vie,
Le sort d'un moins heureux me console du mien;
J'en vois qui sont si mal que je me trouve bien.

MARCEL.

Maillard, notre cousin, doit un an sur sa ferme;
Donc je bénis le ciel, moi qui ne dois qu'un terme.

LOUIS, à Olivier.

Ces misérables-là font du bonheur de tout!

OLIVIER, au roi.

Bonheur qui sent le peuple.

MARTHE.

Il est de notre goût,
Qui nous dit qu'un plus grand nous plairait davantage.

OLIVIER, qui fait signe à Marthe.

Mais chacun, dans ce monde, a ses maux en partage;
Vous aussi.

LOUIS.

Répondez : n'avez-vous pas vos maux,
Partant des médecins?

MARCEL.

Oui dà! pour nos troupeaux;
Mais pour nous, que non pas!

LOUIS.

La raison?

MARCEL.

Elle est claire :
Ils prennent votre argent souvent sans vous rien faire.
Leur bailler mes écus, pas si simple! il vaut mieux
Acheter au voisin un quartaut de vin vieux,
Et, pour m'administrer ce remède que j'aime,
N'avoir de médecin que le chantre et moi-même :
Vu qu'on paie à grands frais tous ces donneurs d'espoir,
On croit en revenir, et puis crac! un beau soir
Plus personne!

LOUIS.

Je souffre.

MARCEL.

Au jour de l'échéance

Force est bien, malgré soi, d'acquitter sa créance.
Quel homme avec la mort a gagné son procès?

LOUIS, se levant.

Tu ne la crains donc pas la mort?

MARCEL.

Si j'y pensais,
J'aurais peur comme un autre, encore plus, j'imagine :
Mais pourquoi donc penser à ce qui vous chagrine?
Pour peu que le curé nous en parle au sermon,
Moi, je pense vignoble et je rêve moisson;
Ou je me dis tout bas ceci qui me console :
Notre petit Marcel est beau que j'en raffole.
Tous les ans il grandit : moi, mon temps, lui, le sien.
Amassons pour qu'un jour il ne manque de rien;
Que l'enfant nous regrette. Aussi bien, quoi qu'on fasse,
Il faut que tôt ou tard votre fils vous remplace.

LOUIS.

Mais le plus tard possible.

MARCEL.

Ah! c'est mieux.

OLIVIER.

Ignorant!

MARCEL.

J'ai tort.

OLIVIER.

Des médecins le savoir est si grand!

MARCEL.

Je parle du barbier de notre voisinage,
Et l'on sait ce que c'est qu'un barbier de village.

LOUIS, qui frappe sur l'épaule d'Olivier en riant.

Par Dieu! voici quelqu'un qui le sait mieux que toi,
Tout ministre qu'il est.

OLIVIER, à Marcel.

Pourquoi ris-tu?

MARCEL.

Qui, moi?
Ce seigneur dit un mot qui me semble agréable :
J'en ris.

LOUIS.

Vous l'appelez maître Olivier-le-Diable;
Conviens-en.

MARCEL, vivement.

Non.

LOUIS.

Si fait.

MARTHE, à Marcel.

Trop jaser nuit souvent :
Bouche close!

LOUIS.

Entre amis,

MARTHE.

Qu'on maudisse le vent,
Quand il abat les fruits ou découvre la grange;
L'orage, quand trop d'eau fait couler la vendange,
L'orage ni le vent ne s'en fâcheront pas;
Les grands c'est autre chose : on a beau parler bas,
Tout ce qu'on dit sur eux leur revient à l'oreille,
Et l'on pleure le jour d'avoir trop ri la veille.

OLIVIER, à Marthe.

Pourtant si quelqu'un d'eux disait du mal du roi,
Vous le dénonceriez?

MARCEL.

C'est bien chanceux...

LOUIS.

Pourquoi?

MARCEL.

L'argent qu'on gagne ainsi nous porte préjudice.

OLIVIER.

Rêves-tu?

MARCEL.

Vos moutons meurent par maléfice;
Vos blés sèchent sur pied. Tenez, l'autre matin,
Le fermier du couvent dénonça son voisin;
La grêle à ses vergers fit payer sa sottise,
Tout périt, et pourtant c'était du bien d'église.

OLIVIER.

Maître fou!

MARCEL.

Je l'ai vu : demandez à Richard.

RICHARD.

C'est sûr.

LOUIS, sévèrement.

Dieu l'a puni d'avoir parlé trop tard.

MARCEL.

Je vous crois; après tout, Dieu veuille avoir son âme!
Que vous sert votre argent si l'enfer vous réclame?
Aussi mon cœur s'en va quand je vois sur le soir
Le convoi d'un défunt, les cierges, le drap noir,
Et l'office des morts avec les chants funèbres;
Je me dis : les démons sont là, dans les ténèbres,
Ils vont le prendre, et l'or, qu'il aimait à compter,
Des griffes de Satan ne peut le racheter.

LOUIS.

Je me sens mal.

OLIVIER, à Marcel.

Poltron!

MARCEL.

J'en conviens, je frissonne;
Pourtant j'ai bon espoir : je n'ai tué personne.

LOUIS, avec violence.

Va-t'en.

MARCEL.

Je l'ai fâché, mais si je sais comment...

OLIVIER.

Rustre!

LOUIS, à lui-même.

La mort, l'enfer, un éternel tourment!
Notre-Dame d'Embrun, soyez-moi secourable!

A Marcel. Lui secouant le bras.

Va-t'en. Non, viens, réponds: qui t'a dit, misérable,
De me parler ainsi?

MARCEL, tombant à genoux.

Personne.

LOUIS.

On t'a payé;
Qui l'a fait?

MARCEL.

Si c'est vrai, que je sois foudroyé!

MARTHE.

Allez, méchant propos chez lui n'est pas malice,
C'est candeur.

MARCEL.

C'est bêtise ; elle me rend justice.
Demandez-leur à tous, je suis connu.

LOUIS.

J'ai ri;

A Marthe.

Bien te prend d'être un sot. C'est donc là ton mari?

MARTHE.

Brave homme au demeurant et que j'aime.

LOUIS.

Eh bien! passe:
Je lui pardonnerai; mais ne lui fais pas grâce,
Nomme tes amoureux.

MARTHE.

Chez nous rien de pareil!

LOUIS.

Avec ces traits piquants, ces yeux, ce teint vermeil!
Quoi ! pas un ? réfléchis, car cela le regarde.

MARCEL.

Marthe, nomme-les tous; je n'y prendrai pas garde.

MARTHE, en souriant.

Je n'en ai qu'un.

LOUIS.

Et c'est?

MARTHE.

Vous.

LOUIS, la prenant à bras-le-corps.

Vraiment!

MARTHE.

Finissez.

LOUIS.

Que crains-tu d'un vieillard?

MARTHE.

Pas si vieux!

LOUIS.

Mais assez
Pour se fier à lui.

MARTHE.

Je ne m'y fierais guère;
Vous avez l'œil vif.

OLIVIER, bas à Marthe.

Bien!

MARTHE.

L'air d'un joyeux compère.

LOUIS.

Oui-dà?

MARTHE.

Fille avec vous pourrait courir gros jeu.

OLIVIER, de même à Marthe.

A merveille.

LOUIS.

Tu crois?

MARTHE.

Et si je forme un vœu,
C'est que vous ressemblant d'humeur et de visage,
Le roi qui se fait vieux porte aussi bien son âge.

LOUIS.

D'où vient?

MARTHE.

Nous et nos fils nous aurions du bon temps;
Car vous êtes robuste, et vous vivrez cent ans.

LOUIS.

Cent ans! Tu l'aimes donc le roi?

MARTHE, à qui Olivier glisse dans la main une bourse qu'elle montre par derrière aux autres paysans.

Quelle demande!
Ne l'aimons-nous pas tous?

LES PAYSANS.

Oui, tous.

MARTHE.

La France est grande:
Et chacun comme nous, y bénit sa bonté.

LOUIS, attendri.

Tu l'entends?

OLIVIER.

Et par eux vous n'êtes pas flatté!

LOUIS, à Marthe.

Pâque-Dieu! mon enfant, c'est le roi qui t'embrasse!

MARTHE.

Le roi!

LES PAYSANS.

Vive le roi

MARCEL.

Lui, son fils et sa race
A toute éternité !

LOUIS.

Braves gens que voilà !
Leurs vœux me vont au cœur.

OLIVIER.

C'est qu'il partent de là.

LOUIS.

Pour la France et pour moi je vous en remercie.

A Marthe.

Ah ! je vivrai cent ans! Eh bien ! ta prophétie
Te vaudra des joyaux : prends ceci, prends encor.

Aux paysans.

Allez vous réjouir avec ces écus d'or;
Buvez à mes cent ans.

MARCEL.

Et plutôt dix fois qu'une.
Je veux à tous venants montrer notre fortune,
La compter devant eux.

MARTHE.

Et je leur dirai, moi,
Que j'ai reçu de plus deux gros baisers du roi.

SCÈNE IV.

LOUIS, OLIVIER.

LOUIS, *avec émotion.*

Il est doux d'être aimé!

OLIVIER.

C'est vrai.

LOUIS.

Je suis robuste.

OLIVIER.

Et ces femmes du peuple ont souvent prédit juste.

LOUIS.

Tu ris.

OLIVIER.

Non pas.

LOUIS.

Cent ans! m'en flatter; j'aurais tort!
Pourtant mon astrologue avec elle est d'accord.

OLIVIER.

Se peut-il?

LOUIS.

Chose étrange !

OLIVIER.

Et pour moi décisive;
De plus, c'est au moment où le saint homme arrive,

LOUIS.

Comme envoyé du ciel!

OLIVIER.

Sire, je la croirais.

LOUIS.

Oh! non... mais c'est possible, à cinq ou six ans près;
Et fussé-je un cadavre usé par la souffrance,
Vivant, je voudrais voir ces tyrans de la France,
Ces vassaux souverains, réduits à leurs fleurons
De ducs sans apanage et d'impuissants barons,
N'offrir de leur grandeur que le noble fantôme;
Je voudrais voir leurs fiefs, démembrés du royaume,
S'y joindre, et ne former sous une même loi
Qu'un corps où tout fût peuple, oui, tout... excepté moi.

OLIVIER.

Plût au ciel!

LOUIS.

Mon cousin m'a fait plus d'une injure;
Qu'un bon cercueil de plomb m'en réponde, et je jure
Que les ducs bourguignons, mes sujets bien-aimés,
Seront dans son linceul pour jamais renfermés;
Et qu'avec eux jamais mon royal héritage
N'aura maille à partir pour la foi ni l'hommage.
Mais il vit; parlons bas. Ce comte de Réthel,
Cet homme incorruptible, ou qu'on a jugé tel,
On l'entoure, on l'amuse, il n'a pas vu Marie.

OLIVIER, *lui montrant la chapelle ouverte.*

Elle est là.

LOUIS.

Je la vois.

OLIVIER.

C'est pour vous qu'elle prie.

LOUIS.

Avec cette ferveur et ce recueillement?
Mon royaume, Olivier, que c'est pour un amant!

OLIVIER.

L'enjeu, si je le gagne, est difficile à prendre;
Vos ennemis vaincus sont là pour me l'apprendre.

LOUIS, *regardant toujours du côté de la chapelle.*

Secret de jeune fille est parfois important;
Je connaîtrai le sien; qu'elle vienne!

OLIVIER, *qui fait un pas pour sortir.*

A l'instant.

LOUIS.

Prends soin que rien ne manque à la cérémonie.

OLIVIER.

La cour au monastère est déjà réunie,
Et doit se rendre ici quand Votre Majesté
Devant l'homme de Dieu va jurer le traité.

LOUIS.

Je veux qu'il sache bien, pour prolonger ma vie,
Que maintenir la paix est ma pieuse envie,
Que je commande en maître à mes ressentiments.

OLIVIER.

Les reliques des saints recevront vos serments ?

LOUIS, plus bas.

Non, la châsse d'argent suffit sans les reliques.

OLIVIER.

J'y pensais.

LOUIS.

Ce scrupule, aisément tu l'expliques ;
Connaissant mon cousin, j'ai droit de soupçonner
Qu'un faux serment de lui pourrait les profaner.

On entend retentir des cris de Vive le dauphin.

Quel bruit!

OLIVIER.

Dans le hameau c'est le dauphin qui passe ;
Ce peuple qui vous aime...

Les mêmes cris se répètent.

LOUIS.

Encor! ce bruit me lasse :
Ils aiment tout le monde : à quoi bon ces transports?
Le dauphin! qu'on attende : il n'est pas roi. Va, sors,
Il vient.

Olivier entre dans la chapelle.

SCÈNE V.

LOUIS, LE DAUPHIN.

LOUIS.

Qu'avez-vous donc? vous pleurez de tendresse.

LE DAUPHIN.

Pour la première fois je goûte cette ivresse :
Qui n'en serait ému? Partout sur mon chemin,
Partout les mêmes cris!

LOUIS.

Vous partirez demain.

LE DAUPHIN.

Sitôt!

LOUIS.

C'est un poison, prince, que la louange.
Un jeune orgueil qu'on flatte aisément prend le change;
On se croit quelque chose, on n'est rien.

LE DAUPHIN.

Je le sais.

LOUIS.

Beau sujet d'être heureux : des cris quand vous passez !
Le peuple, en ramassant un écu qu'on lui jette,
Fatigue de ses cris quiconque les achète.
Jugez mieux de l'accueil qu'on vous a fait ici :
J'ai parlé, j'ai payé pour qu'il en fût ainsi.

LE DAUPHIN.

Quoi! sire, cette joie, elle était commandée ?

LOUIS.

Par moi.

LE DAUPHIN.

Mon cœur se serre à cette triste idée.

LOUIS.

Que la leçon vous serve : afin d'en profiter,
Sous les créneaux d'Amboise allez la méditer.

LE DAUPHIN.

Qu'ai-je donc fait ?

LOUIS.

Vous? rien; et qu'oseriez-vous faire?
Que pouvez-vous ?

LE DAUPHIN.

Hélas! pas même vous complaire.
C'est mon unique espoir; c'est mon vœu le plus doux :
Mais...

LOUIS.

Parlez!

LE DAUPHIN.

Je ne puis.

LOUIS.

Pourquoi trembler?

LE DAUPHIN.

Moi?

LOUIS.

Vous.

LE DAUPHIN.

Du moins quand d'un vassal l'envoyé vous offense,
Je ne tremble pas.

LOUIS.

Non; mais prendre ma défense,
La prendre sans mon ordre est aussi m'offenser.

LE DAUPHIN.

Dieu! j'ai cru que vos bras s'ouvraient pour me presser,
Que j'en allais sentir l'étreinte paternelle.

LOUIS.

Vision!

LE DAUPHIN.

Qu'à ce prix la mort m'eût semblé belle !
Si vous m'aimiez...

LOUIS.

Ainsi je ne vous aime pas?

LE DAUPHIN.

Pardonnez!

LOUIS.

Je vous hais?... Les enfants sont ingrats!
Je suis un homme dur?

LE DAUPHIN.

Sire!...

LOUIS.

Presque barbare?
Voilà comme on vous parle et comme on vous égare.

LE DAUPHIN.

Jamais.

LOUIS.

En s'y risquant on met sa vie au jeu;
On l'ose cependant.

LE DAUPHIN.

Jamais.

LOUIS.

Qui donc? Beaujeu?
Votre oncle d'Orléans? d'autres que je soupçonne?...

Avec bonhomie.

Charles, mon fils, sois franc: sans dénoncer personne,
Nomme-les-moi tout bas; je ne veux pas punir,
Je veux savoir.

LE DAUPHIN.

Mon oncle aime à m'entretenir.

LOUIS.

Il te dit?...

LE DAUPHIN.

Que la France un jour m'aura pour maître;
Que m'en faire chérir est mon devoir.

LOUIS, à part.

Le traître!

Haut.

Et ne vous dit-il pas qu'affaibli par mes maux,
Je dois, oui... qu'avant peu je... s'il le dit, c'est faux;
Qu'enfin vous n'avez plus qu'à ceindre un diadème,
Qui dans vos jeunes mains va tomber de soi-même?

LE DAUPHIN.

Dieu!

LOUIS.

C'est faux: mon fardeau me fait-il chanceler?
Le poids d'un diadème est loin de m'accabler.
Deux, trois autres encor, devenant ma conquête,
Ne m'accableraient pas, et sur ma vieille tête
Accumulés tous trois, lui seraient moins pesants
Qu'une toque d'azur pour ce front de seize ans.

LE DAUPHIN.

Ah! vivez; c'est mon vœu quand j'ouvre la paupière;
En refermant les yeux, le soir, c'est ma prière;
Quand je vois sur vos traits refleurir la santé,
Tout bas je bénis Dieu de m'avoir écouté;
Vivez: sous votre loi que la France prospère,
Je le demande au ciel; qu'il m'exauce! Ah! mon père,
Pour ajouter aux jours qui vous sont réservés,
S'il faut encor les miens, qu'il les prenne, et vivez!

LOUIS, en retirant sa main que le dauphin veut baiser.

Non, non, je serais faible, et je ne veux pas l'être.
Allez.

Le dauphin, qui a fait un pas pour sortir, revient, et baise la main du roi en la mouillant de pleurs.

LOUIS, ému.

C'est un bon fils!... qui me trompe peut-être.

SCÈNE VI.

LOUIS, *sur le devant de la scène*, LE DAUPHIN, MARIE.

LE DAUPHIN, bas à Marie qui sort de la chapelle.

Adieu! pensez à moi!

MARIE.

Vous partez, monseigneur?

LE DAUPHIN.

Demain.

Il lui baise la main.

Vous voulez bien, vous!

SCÈNE VII.

LOUIS, MARIE.

LOUIS, tandis que Marie fait un signe de pitié au dauphin qui sort.

Il est plein d'honneur.
Je l'étais, et pourtant...

MARIE.

Pardon, sire!

LOUIS, à part.

Ah! c'est elle.

Haut.

Approche, mon enfant; comme te voilà belle!

MARIE.

Chacun vient en parure à la fête du lieu.

LOUIS.

C'est agir saintement que se parer pour Dieu.

MARIE.

Je l'ai fait.

LOUIS.

Pour Dieu seul?

MARIE.

Pour qui donc?

LOUIS.

Je l'ignore.
A quelqu'un en secret tu voudrais plaire encore;
Pourquoi pas?

MARIE.

A vous, sire.

LOUIS.

A moi! je t'en sais gré;
Mais supposons qu'ici, par ta grâce attiré,
Quelque autre que ton roi...

MARIE.

Comment?

LOUIS.

Je le suppose.

MARIE.

Je ne vous comprends pas.

LOUIS.

Non? parlons d'autre chose;
J'ai tort de supposer.

Il s'assied au pied de l'arbre.

Viens t'asseoir près de moi;
Là, bien; ne rougis pas : ton malade avec toi,
Pour oublier ses maux, sans te fâcher peut rire.
Et tu sais qu'un vieillard a le droit de tout dire.

MARIE.

Un monarque surtout.

LOUIS.

On me fait bien méchant :
Je suis bon homme au fond; j'eus toujours du penchant
A prendre le parti des filles de ton âge;
Aussi plus d'un hymen fut mon royal ouvrage.

MARIE.

Vous êtes un grand roi.

LOUIS.

Les jeunes mariés
Quelquefois me l'ont dit, j'en conviens.

MARIE.

Vous riez.

LOUIS.

Je songeais à t'offrir l'appui de la couronne;
Nous aurions réussi, mais tu n'aimes personne.

MARIE.

Moi, sire!

LOUIS.

Je le sais.

MARIE.

Pourtant vous m'accusiez.

LOUIS.

Je me trompais.

MARIE.

Enfin, ce que vous supposiez,
Qu'est-ce donc?

LOUIS.

Sans détour faut-il que je te parle?
Je pensais, faussement, qu'à la cour du duc Charle,
Ton cœur... à dix-huit ans, quoi de plus naturel!
S'était laissé toucher aux vœux d'un damoisel,
Brave, de haut lignage et d'antique noblesse.
Oh! j'avais, mon enfant, bien placé ta tendresse!

MARIE, vivement.

Poursuivez.

LOUIS.

Ce récit te semble intéressant.

MARIE.

Comme un conte.

LOUIS.

En effet, c'en est un. Quoique absent,
Ton chevalier de loin occupait ta pensée,
Et lui, jaloux de voir sa belle fiancée,
En ambassade...

MARIE, à part.

O ciel!

LOUIS.

Arrivé d'aujourd'hui,
Il venait de mes soins me demander l'appui
Pour conclure...

MARIE.

Un traité?

LOUIS.

Non pas : un mariage.

MARIE.

Et vous?...

LOUIS.

J'y consentais; mais c'est faux; quel dommage!

MARIE.

Quoi, sire, vous savez?...

LOUIS.

Moi; rien!

MARIE.

Grand Dieu! comment?
Par qui donc?

LOUIS.

C'est un conte, et tu n'as point d'amant;
Non : parlons d'autre chose.

MARIE.

Excusez un mystère
Que j'ai dû respecter.

LOUIS.

Ah! tu n'es pas sincère,
Tu te caches de moi; je m'en vengerai!

MARIE, effrayée.

Vous!
Grâce! pitié pour lui! je tombe à vos genoux!
Qui l'a trahi?

LOUIS, qui lui prend les mains en riant, tandis qu'elle est à ses pieds.

Le traître est ton père lui-même.

MARIE.

Il vous a dit?...

LOUIS.

Le nom du coupable qui t'aime.

MARIE.

Il l'a nommé?

LOUIS.

Mais oui.

MARIE.

Vous épargnez ses jours!
Vous pardonnez...

LOUIS.

Sans doute.

MARIE, avec un transport de joie.

A Nemours!

LOUIS, à part, en se levant.

C'est Nemours!

MARIE.

Que mon père attendri vous jugeait bien d'avance,
Lorsque d'un orphelin il protégea l'enfance!

LOUIS.

Bon Commine! en effet, c'est lui...

MARIE.

Qui l'a sauvé.
En exil par ses soins Nemours fut élevé.

LOUIS.

Excellent homme!

MARIE.

Alors, je l'aimai comme un frère;
D'un avenir plus doux je flattai sa misère.

LOUIS.

Et Commine, pour toi, fier d'un tel avenir,
Au sang des Armagnacs un jour voulait t'unir;
C'était d'un tendre père.

MARIE.

O moment plein de charmes!
Je vais donc lui parler, le voir, tarir ses larmes,
Partager son bonheur!

LOUIS.

Tu ne le verras pas.

MARIE.

Pourquoi? si le hasard portait ici ses pas...

LOUIS.

Le hasard?

MARIE.

Eh bien! non; je dois tout vous apprendre:
Sur un mot de sa main j'ai promis de l'attendre.
On soupçonne aisément quand on n'est pas heureux;
Surpris de mon absence et trompé dans ses vœux,
Que dira-t-il?

LOUIS.

J'y songe, et me fais conscience
D'éveiller dans son cœur la moindre défiance;
Pauvre Nemours!... Écoute : il se croit inconnu;
De le désabuser l'instant n'est pas venu.
Par d'importants motifs, qui nous font violence,
Ton père, ainsi que moi, nous gardons le silence;
En l'instruisant trop tôt tu le perds pour jamais.

MARIE.

Je me tairai.

LOUIS.

J'y compte, et tu me le promets
Devant la Vierge sainte, objet de tes hommages,
Qui bénit sur l'autel les heureux mariages.
Tu m'entends : ne va pas t'oublier un moment,
Elle me le dirait.

MARIE.

Non; j'en fais le serment.

LOUIS.

A part.

C'est bien : Dieu l'a reçu. Nemours!... pour qu'il expire,
Un mot de moi suffit, un mot... dois-je le dire?
J'y vais penser. Tristan!

A Marie.

Je te laisse en ce lieu;

Il la baise sur le front.

Mais la Vierge t'écoute. Adieu, ma fille, adieu!

SCÈNE VIII.

MARIE.

Qu'il m'est doux ce baiser, gage de sa clémence!
Mais, hélas! cette joie inespérée, immense,

Qui m'attendrit, m'oppresse et voudrait s'épancher,
Elle inonde mon cœur, il faut la lui cacher.
Je le dois : en parlant je deviens sacrilége.
Sainte mère de Dieu, dont le nom me protége,
O vous, dans mes chagrins mon céleste recours,
Dans ma joie aujourd'hui venez à mon secours;
Rendez mes yeux muets et faites violence
A l'aveu qui déjà sur mes lèvres s'élance;
Prêt à s'en échapper qu'il meure avec ma voix.
Je tremble, je souris et je pleure à la fois.
Dieu! que je suis heureuse! il vient.

SCÈNE IX.

MARIE, NEMOURS.

MARIE.

Nemours!

NEMOURS.

Marie!
Je vous retrouve enfin!

MARIE.

Et dans votre patrie,
Sous ce beau ciel de France!

NEMOURS.

Il m'a tant vu souffrir.

MARIE.

Espérez!

NEMOURS.

Près de vous me verra-t-il mourir?

MARIE.

Mourir! ne craignez plus; je sais, j'ai l'assurance
Que... Non, je ne sais rien; cependant l'espérance,
Comme un songe, à mes yeux sourit confusément,
Et d'un bonheur prochain j'ai le pressentiment.

NEMOURS.

Tendre sœur, pour mes maux toujours compatissante,
Mais plus belle!

MARIE.

Est-il vrai?

NEMOURS.

Plus belle encore!

MARIE.

Absente,
Vous me regrettiez donc, mon noble chevalier?
Car vous l'êtes toujours.

NEMOURS.

Qui? moi, vous oublier!
Le puis-je?

MARIE.

Quand mes mains cueillaient dans la rosée
L'offrande qu'à l'autel tantôt j'ai déposée,
La fleur que feuille à feuille interrogeait mes doigts
M'a dit que vous m'aimiez, Nemours, et je la crois.

NEMOURS.

Ému par vos discours, je me comprends à peine :
Ce sentiment profond suspend jusqu'à ma haine.

MARIE.

Pourquoi haïr, Nemours? il est si doux d'aimer!

NEMOURS.

Pourquoi, grand Dieu!

MARIE.

Celui que vous allez nommer
Peut-être à la pitié n'est pas inaccessible,
Demain, dès ce jour même...

NEMOURS.

Eh bien?

MARIE.

Tout est possible;
Heureuse, je crois tout. Je ne puis rien prévoir,
Rien sentir, rien penser, sans m'enivrer d'espoir;
Et, soit que Dieu m'éclaire, ou que l'amour m'inspire,
Je n'ai que du bonheur, Nemours, à vous prédire.

NEMOURS.

Hélas!

MARIE.

Vous souvient-il, ami, de ce beau jour
Où votre aveu m'apprit que vous m'aimiez d'amour?
C'était le soir.

NEMOURS.

Au pied d'une croix solitaire.

MARIE.

Mes yeux baissés comptaient les grains de mon rosaire,
Et j'écoutais pourtant.

NEMOURS.

Sur le bord du chemin,
Un vieillard qui pleurait vint nous tendre la main.

MARIE.

Il reçut notre aumône, et sa voix attendrie
Me dit que... je serais...

NEMOURS.

Ma compagne chérie,
Ma femme.

MARIE.

Il s'en souvient!

NEMOURS.

Ces biens que j'ai perdus
J'espérais que, pour vous, ils me seraient rendus.

Je reviens; mais l'exil est toujours mon partage.
Des biens, je n'en ai plus, et dans mon héritage,
Sous le toit paternel, par la force envahis,
Je suis un étranger comme dans mon pays.

MARIE.

Votre exil peut finir.

NEMOURS.

En traversant la France,
Je visitai ces murs, berceau de mon enfance;
Morne et le cœur navré, j'entendis les roseaux
Murmurer tristement au pied de leurs créneaux.
Que de fois à ce bruit j'ai rêvé sous les hêtres,
Dont l'antique avenue ombragea mes ancêtres!
Le fer les a détruits ces témoins de mes jeux;
Mon vieux manoir désert tombe et périt comme eux.
L'herbe croit dans ses cours; les ronces et le lierre
Ferment aux pèlerins sa porte hospitalière.
Le portrait de mon père, arraché du lambris,
Était là, dans un coin, gisant sur des débris.
Pas un des serviteurs dont il reçut l'hommage,
Et qui heurtent du pied sa vénérable image,
N'a de l'ancien seigneur reconnu l'héritier,
Hors le chien du logis, couché sous le foyer,
Qui, regardant son maître avec un air de fête,
Pour me lécher les mains a relevé la tête.

MARIE.

Pourtant, si ce vieillard, par nos dons assisté,
Avait en nous parlant prédit la vérité;
Si vous deviez un jour, dans votre ancien domaine,
Voir vos nombreux vassaux bénir leur châtelaine,
Baiser son voile blanc, se partager entre eux
Le bouquet nuptial tombé de ses cheveux;
Si tous deux à genoux, là, dans cette chapelle,
Nous devions être unis par la Vierge immortelle!

NEMOURS.

O mon unique amie, ô vous que je revois,
Que peut-être j'entends pour la dernière fois,
Nous unis!... Sous ces nefs puisse ma fiancée
Ne pas suivre en pleurant ma dépouille glacée!
Une voix, dont mon cœur reconnaît les accents,
M'annonce mon destin : c'est la mort, je le sens.
Oui, je mourrai : je dois reposer avant l'âge
Dans le funèbre enclos voisin de ce village.

MARIE.

Que dites-vous?

NEMOURS.

Heureux si, debout sur le seuil,
Un prêtre n'y vient pas arrêter mon cercueil;
Et, comme à l'assassin banni de cette enceinte,
Ne m'y refuse pas et la terre et l'eau sainte!

MARIE.

A vous, Nemours, à vous! jamais ce ciel natal,
Jamais ce doux pays ne vous sera fatal.
Apprenez que vos droits, vos biens... Vierge divine,
Pardonnez, je me tais. Moi causer sa ruine,
Moi qui mourrais pour lui!

NEMOURS.

Marie, expliquez-vous;
Parlez.

MARIE.

Je ne le puis : non, non, séparons-nous.
Par pitié pour vous-même, il faut que je vous quitte.
Ami, laissez-moi fuir : le trouble qui m'agite
Peut m'arracher un mot à ma bouche interdit :
Espérez, espérez!... On vient :

Se retournant vers la chapelle.

Je n'ai rien dit.

SCÈNE X.

LOUIS, NEMOURS, FRANÇOIS DE PAULE, OLIVIER, TRISTAN, LE CARDINAL D'ALBY, DAMMARTIN, PRÊTRES, CHEVALIERS FRANÇAIS ET BOURGUIGNONS.

NEMOURS, *sur le devant de la scène.*

Comme on croit aisément au bonheur qu'on désire;
Mais que son cœur s'abuse!

LOUIS, *qui tient à la main le papier que Nemours lui a remis.*

Ici, la haine expire :
Un roi devient clément, mon père, à vos genoux;
Et sous la croix du Dieu qui s'immola pour nous,
Quel pardon peut coûter après son sacrifice :
Le comte de Réthel m'a demandé justice?
Bien que de son message il se soit acquitté
Moins en sujet soumis qu'en vassal révolté,
Je préfère mon peuple au soin de ma vengeance.
J'approuve, j'ai signé ce traité d'alliance,
Et je vous le remets pour qu'il soit plus sacré
Au sortir de vos mains où nous l'aurons juré.

FRANÇOIS DE PAULE, *sur les degrés de la chapelle entre deux prêtres dont l'un tient une châsse d'argent, l'autre une croix.*

O mon fils, je suis simple et j'ai peu de lumières :
Je vis loin des palais; mais souvent les chaumières
M'apprennent par leur deuil que le plus beau succès
Rapporte moins aux rois qu'il ne coûte aux sujets.
Dieu l'inspire celui qui, dépouillé de haine,
Rapproche les enfants de la famille humaine,
Ne veut voir qu'un lien dans son pouvoir sur eux,
Et dans l'humanité qu'un peuple à rendre heureux.

Rois, c'est votre devoir, et prêtres, nous le sommes
Non pas pour diviser, mais pour unir les hommes.
Par le double serment que mes mains vont bénir,
De la bouche et du cœur venez donc vous unir.
Des pactes d'ici-bas les arbitres suprêmes
En trahissant leur foi se trahissent eux-mêmes,
Et dans le livre ouvert au jour du jugement
Ils liront leur parjure écrit sous leur serment.

NEMOURS.

Le ciel qui voit mon cœur comprendra mon langage :
Je parle au nom d'un autre, et c'est lui qui s'engage,
Se tient pour satisfait dans son honneur blessé,
Et devant l'Éternel jure oubli du passé.

LOUIS.

Le comte de Réthel pouvait sans se commettre
Prononcer le serment qu'il se borne à transmettre;
Je le reçois pourtant, et j'engage ma foi
A Charles de Bourgogne, ici présent pour moi.
C'est de lui que j'entends oublier toute injure,
Et devant l'Éternel c'est à lui que je jure...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN, DUNOIS, TORCY.

LE DAUPHIN, s'élançant vers le roi.

Mon père!

LOUIS.

Eh quoi! sans ordre?

LE DAUPHIN.

Un message important...
Pardonnez! mais la joie... il arrive à l'instant :
Charles, votre ennemi...

LOUIS.

Mon ennemi! Qu'entends-je?
Qui? lui, mon allié, mon frère!

LE DAUPHIN.

Dieu vous venge :
Il est vaincu.

LOUIS.

Comment?

LE DAUPHIN

Vaincu devant Nancy.

NEMOURS.

Charle?

LOUIS.

En êtes-vous sûr?

LE DAUPHIN.

Les seigneurs de Torcy,
De Dunois et de Lude en ont eu la nouvelle.
Un de ses lieutenants a trahi sa querelle,
Il a causé sa perte.

LOUIS.

Ah! le lâche!

NEMOURS.

Faux bruit,
Qu'un triomphe éclatant aura bientôt détruit!
Le duc Charle...

LE DAUPHIN.

Il est mort.

LOUIS.

La preuve?

LE DAUPHIN, lui remettant des dépêches.

Lisez, sire :
La voici.

NEMOURS.

Vaincu, mort! non : quoi qu'on puisse écrire,
Moi, comte de Réthel, au péril de mes jours,
Je maintiens que c'est faux!

LOUIS.

C'est vrai, duc de Nemours.

LE DAUPHIN.

Nemours!

NEMOURS.

Je suis connu.

LOUIS.

C'est aussi vrai, parjure,
Qu'il l'est qu'envers ton Dieu coupable d'imposture,
Coupable envers ton roi de haute trahison,
Tu mentais à tous deux par ton titre et ton nom.
Le ciel dans sa justice a trompé ton attente.
Qu'on s'assure de lui.

NEMOURS, tirant son épée.

Malheur à qui le tente!

Aux chevaliers de sa suite.

Qu'on l'ose! A moi, Bourgogne!

LOUIS.

A moi, France!

FRANÇOIS DE PAULE, saisissant la croix dans les mains d'un prêtre et s'élançant entre les deux partis.

Arrêtez,
Au nom du Dieu sauveur à qui vous insultez!

NEMOURS, baissant son épée comme les autres chevaliers.

Ma fureur m'égarait, et ces preux que j'expose,
Vaincus sans me sauver, périraient pour ma cause.
Arrière, chevaliers! si Charle est triomphant,
La terreur de son nom mieux que vous me défend;
S'il n'est plus, mourant seul, je mourrai sans me plaindre.

En jetant son épée aux pieds du roi.

Pour venir jusqu'à toi, comme toi j'ai dû feindre;
Je l'ai dû : je l'ai fait. Quel que fût mon dessein,
J'en rendrai compte à Dieu qui l'a mis dans mon sein.

Jette encore une proie aux bourreaux de mon père!
Il te manque un plaisir: je n'ai ni fils, ni frère,
Je n'ai pas un ami que tu puisses forcer
A recevoir vivant mon sang qu'ils vont verser.

LOUIS, faisant signe à Tristan d'emmener Nemours.

Aujourd'hui, grand prévôt, son procès, sa sentence;
Demain le reste.

Nemours sort entouré de gardes et suivi des Bourguignons.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* NEMOURS ET TRISTAN.

FRANÇOIS DE PAULE.

O roi! j'implore ta clémence.

LOUIS.

A m'outrager ici que ne s'est-il borné!
Je pardonnerais tout; mais moi, le fils aîné,
Le soutien de l'Église, absoudre un sacrilége
Qui brave des autels le divin privilége,
Qui sans respect pour vous... Ah! je vous vengerai,
Ou le roi très-chrétien n'aurait rien de sacré!

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'au moins je le console!

LOUIS, vivement.

Oui, plus il est coupable,
Et plus vous lui devez votre appui charitable;
Oui, pour sauver son âme, allez, suivez ses pas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Et la vôtre, mon fils, n'y penserez-vous pas?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS. Il regarde sortir François de Paule, puis avec un transport de joie, mais à voix basse.

Montjoie et Saint-Denis! Dunois, à nous les chances!
Sur Péronne, au galop, cours avec six cents lances.
En Bourgogne, Torcy! Que le pays d'Artois,
Par ton fait, Baudricourt, soit France avant un mois.
A cheval, Dammartin! main basse sur la Flandre!
Guerre au brave; un pont d'or à qui voudra se vendre.

Au cardinal d'Alby.

Dans la nuit, cardinal, deux messages d'État:
Avec six mille écus, une lettre au légat;
Une autre, avec vingt mille, au pontife en personne.

Aux chevaliers.

Vous, prenez l'héritage avant qu'il me le donne:
En consacrant mes droits, il fera son devoir;
Mais prenons: ce qu'on tient, on est sûr de l'avoir.
La dépouille à nous tous, chevaliers; en campagne!
Et, par la Pâque-Dieu, des fiefs pour qui les gagne!

Haut et se tournant vers l'assemblée.

En brave qu'il était, le noble duc est mort,
Messieurs; ce fut hasard quand on nous vit d'accord.
Il m'a voulu du mal, et m'a fait à Péronne
Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne;
Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil:
Il était mon cousin; la cour prendra le deuil.



ACTE QUATRIÈME.

La chambre à coucher du roi ; deux portes latérales ; un prie-dieu, et au-dessus une croix. Une fenêtre grillée ; des rideaux à demi fermés qui cachent un lit placé dans un enfoncement. Une cheminée et du feu.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, COITIER.

COITIER.

Entrez : j'avais besoin d'épancher ma tendresse ;
Qu'enfin sur sa poitrine un vieil ami vous presse !

NEMOURS.

Bon Coitier !

COITIER.

De trois fils lui seul est donc resté ;
Lui, l'enfant de mon cœur, qu'au berceau j'ai porté,
Que mes bras ont reçu des flancs qui l'ont fait naître !
Oui, voilà bien les traits, le regard de mon maître !

NEMOURS.

Je lui ressemble en tout, Coitier, j'aurai son sort.

COITIER.

Par le ciel tu vivras !... Excusez ce transport :
D'un ancien serviteur j'ai l'âme et le langage,
Monseigneur.

NEMOURS, lui serrant la main.

Digne ami !

COITIER.

Ne perdez pas courage.

NEMOURS, promenant ses regards autour de lui.

Des verrous, des barreaux, encore une prison !

COITIER.

C'est la chambre du roi.

NEMOURS.

Quoi ! ce triste donjon !

COITIER.

Voyez : un crucifix, un missel, des reliques,
Qu'ont usés dans ses mains ses baisers frénétiques ;

Lui montrant un poignard.

Une arme qu'il veut voir et qu'il n'ose toucher ;
Des rideaux où la peur vient encor le chercher.
Sous leurs plis redoublés en vain il se retire ;
Le remords l'y poursuit ; un bras hideux les tire,
S'applique sur son cœur, et ce lit douloureux,
Nemours, est le vengeur de bien des malheureux.
Il doit vous voir ici.

NEMOURS.

Qu'entends-je ?

COITIER.

Avant une heure,
Il nous y rejoindra.

NEMOURS.

Comment, seul ?

COITIER.

Que je meure,
S'il n'amène avec lui, pour veiller sur ses jours,
La meute d'Écossais qu'en laisse il tient toujours !
Il pouvait cependant s'épargner les alarmes ;
Tristan n'était pas homme à vous laisser des armes.
Comme il suivait de l'œil vos moindres mouvements,
Quand ses doigts exercés touchaient vos vêtements !
Comme il lisait du roi l'ordre et la signature !
Il est geôlier dans l'âme et bourreau par nature.

NEMOURS.

L'infâme !

COITIER.

Quel courroux dans son regard altier,
Lorsqu'il vit avec moi sortir son prisonnier !
Sa figure a pâli, par la rage altérée.
On eût dit un limier, les yeux sur la curée,
Quand un piqueur du roi, le coutelas en main,
Vient ravir sous ses dents un lambeau du festin.

NEMOURS.

Me voir, moi, dans ce lieu !

COITIER.

C'est celui qu'il préfère
Pour peu qu'un entretien exige du mystère.

Votre prison d'ailleurs ne l'aurait pas tenté.
Le frisson dévorant dont il est agité
S'accommoderait mal de l'horreur qu'elle inspire
Et des froides vapeurs qu'un malade y respire.

NEMOURS.

Que me veut-il?

COITIER.

Avant de vous le déclarer,
C'est moi qu'il a choisi pour vous y préparer.

NEMOURS.

Mais qui m'a pu trahir? l'a-t-il dit?

COITIER.

Je l'ignore.
Commine est innocent : sa disgrâce l'honore.
Le maître, à son retour, ne l'a pas ménagé:
Vrai Dieu, quelle fureur!

NEMOURS, vivement.

Sur lui s'est-il vengé?

COITIER.

En paroles; la paix sera facile à faire :
On est bientôt absous quand on est nécessaire.
Soyez-le donc.

NEMOURS.

Qui, moi!

COITIER.

Vous le rendrez clément :
S'il condamne sans peine, il pardonne aisément.

NEMOURS.

Lui!

COITIER.

La douleur dit vrai : je dois donc le connaître.
Peu d'hommes sont méchants pour le plaisir de l'être;
Pas un, hormis Tristan; l'intérêt ici-bas,
Et non l'instinct du mal, fait les grands scélérats.
Instruit de votre sort, j'ai couru vous défendre.
D'abord votre ennemi ne voulait pas m'entendre;
Mais la douleur l'abat, et j'en ai profité;
Car vous étiez perdu, s'il se fût bien porté.
J'ai l'art d'apprivoiser son humeur irascible;
Nemours, j'ai mis le doigt sur la fibre sensible :
La Bourgogne est son rêve; il la veut en vieillard;
Désir de moribond n'admet point de retard.
J'ai dit que vous pouviez hâter cette conquête.

NEMOURS.

Vous, Coitier!

COITIER.

Médecin, je n'agis qu'à ma tête.
Le peuple croit en vous; cher à ses magistrats
Vous avez leur estime et l'amour des soldats;
Vos amis dans leurs mains tiennent les forteresses :
Vous pouvez donc beaucoup par l'or ou les promesses,
Soit pour gagner les cœurs aux États assemblés,
Soit au pied d'un château pour en avoir les clés.
Agissez; c'est un mal, j'y répugne moi-même;
Mais l'extrême péril veut un remède extrême.
Vous vivez, en un mot, si vous obéissez,
Sinon, vous êtes mort; j'ai tout dit : choisissez.

NEMOURS.

Moi, de mon protecteur dépouiller l'héritière,
Pour qui? pour le bourreau de ma famille entière!

COITIER.

Nemours, mon noble maître, accepte par pitié!
Si c'est un tort, eh bien! j'en prendrai la moitié,
Comme autrefois ma part dans cette coupe amère
Que je t'ai vu, mourant, refuser de ta mère.
Ta bouche, après la mienne, osa s'en approcher;
La vie était au fond et tu vins l'y chercher.
Nemours, je te sauvai : que je te sauve encore!
Ce sont tes droits, tes jours, ta grâce que j'implore,
Moi, ton vieux serviteur, moi qui venais jadis
Me pencher sur ta couche en te nommant mon fils!
Oui, mon fils, oui, c'est moi qui demande ta grâce,
La mienne, et je l'attends à tes pieds que j'embrasse.

NEMOURS.

Jamais : plutôt mourir!

COITIER.

Tu le veux?

NEMOURS.

Je le doi.

COITIER, qui va ouvrir la porte de son appartement.

Regarde : ce cachot, c'est mon asile à moi;
Mais tout l'or que prodigue un tyran qui succombe
M'eût-il à son cadavre attaché dans sa tombe?
Non, si pour m'y résoudre il ne m'eût assuré
Le droit qu'il avait seul d'en sortir à son gré.
Mon malade céda; mes soins, c'était sa vie.
Tiens, reçois-la de moi cette clé qu'on m'envie :
Quand j'obtins ce trésor, il me sembla moins doux,
C'était ma liberté; c'est la tienne.

NEMOURS.

Mais vous,
Coitier, je vous expose.

COITIER.

Il souffre.

NEMOURS.

Sa colère .

COITIER.

Il souffre; ne crains rien. Que ce flambeau t'éclaire;
Prends cette arme; descends : un passage voûté,
Une porte, et le ciel, les champs, la liberté!
La liberté, mon fils!

NEMOURS, *qui a saisi le poignard.*

Oui, cette arme... j'espère...
J'accepte.

COITIER, *lui tendant les bras.*

Encor, Nemours, encor!... ton digne père
M'a donc laissé des pleurs!.. Je crains le roi, va, fuis,
Je cours en l'abordant l'arrêter si je puis.

SCÈNE II.

NEMOURS, *qui revient sur le devant de la scène, après avoir fermé la porte de l'appartement de Coitier.*

Non pas la liberté, Coitier, mais la vengeance!

Élevant le poignard.

La voilà, je la tiens; il est en ma puissance.
Aucun autre que toi ne m'a vu dans ce lieu;
Tu m'en crois déjà loin; mais j'y reste avec Dieu,
L'inexorable Dieu, qui veut que je demeure
Pour qu'il tombe à mes pieds, qu'il s'y roule, qu'il meure.

Faisant un pas vers le lit.

Là mon père; oui, c'est là! mes deux frères et toi,
Vous ouvrez ces rideaux pour les fermer sur moi :
Faites qu'à ses regards votre vengeur échappe,
Je serai patient, pourvu que je le frappe.
Qu'il soit seul, et mon bras, là, dans son lit royal,
Va consommer d'un coup ce meurtre filial.

Il va écouter à la porte.

Aucun bruit! mon cœur bat... C'est une horrible joie
Que celle d'un bourreau qui va saisir sa proie!
Horrible!.... C'est la mienne : elle oppresse mon sein.
Que de courage il faut pour être un assassin!

Il tombe dans un fauteuil et se relevant tout à coup.

Mais ne le fut-il pas! Supplices pour supplices!
De tes douleurs, mon père, il a fait ses délices;
Ton sang, j'en suis couvert; il coule; c'est ton sang
Qui tombe sur mon front et s'y glace en passant.
Allons! mourant qu'il est, il faut que je l'achève :
Ce sommeil qui le fuit, il va l'avoir sans rêve,
Sans terreur, sans remords, mais sous le coup mortel,
Et pour ne s'éveiller que devant l'Éternel.
On vient.

Il s'élance derrière les rideaux.

SCÈNE III.

LOUIS, COITIER, COMMINE, MARIE, TRISTAN, ÉCOSSAIS, SUITE DU ROI.

COITIER.

Pourquoi rentrer, sire? Il fallait me croire :
L'air vous eût soulagé.

LOUIS.

Triste nuit, qu'elle est noire!
Qu'elle est froide! je tremble.

Bas à Coitier, en lui montrant sa chambre.

Il est là, ce Nemours?

COITIER.

Vous souffrez donc?

LOUIS.

Partout.

COITIER.

Depuis longtemps?

LOUIS.

Toujours.
Je n'ai plus de repos; l'air me glace ou me pèse.
Quelle angoisse!.. et toujours! et rien, rien ne l'apaise!

Bas.

Mais Nemours, qu'a-t-il dit?

COITIER, *le conduisant vers la cheminée.*

Tenez, ranimez-vous.

LOUIS, *avec joie.*

Du feu!

MARIE, *qui le fait asseoir.*

Placez-vous là.

LOUIS, *se chauffant.*

Le soleil est moins doux.
Ah! le feu, c'est la vie!

MARIE.

On doit au monastère
Veiller, prier pour vous, et par un jeûne austère
Obtenir que ce mal ne vous tourmente plus,
Et que ce vent du nord tombe avant l'Angelus.

LOUIS, *la regardant.*

Tu réjouis mes yeux : que cette fleur de l'âge,
Que la jeunesse est belle!... Allons, souris.

COMMINE, *bas, à sa fille.*

Courage!
Souris, ma fille!

MARIE, *en pleurant.*

Hélas! je le voudrais.

LOUIS.

Des pleurs!

Tu m'attristes; va-t'en, ou calme tes douleurs;
Je puis tout réparer.

MARIE.

Se peut-il?

LOUIS.

Oui, ma fille,
Si Nemours...

COITIER, au roi.

Regardez comme ce feu petille!

LOUIS.

Jusqu'au fond de mes os je le sens pénétrer.
Mes pauvres doigts roidis ont peine à l'endurer;
Que je l'aime! il me brûle, et pourtant je frissonne.

COITIER.

Suivez donc une fois les conseils qu'on vous donne:

S'avançant vers le lit.

Venez vous reposer.

LOUIS.

Non, Coitier, je veux voir
Le saint qui doit ici m'entretenir ce soir;

A Tristan.

Nemours, surtout Nemours. Va le chercher, qu'il vienne.

TRISTAN.

Il n'est plus sous ma garde.

LOUIS, à Coitier.

Il était sous la tienne.

TRISTAN.

A mon grand désespoir : son arrêt prononcé,
Je tenais à finir ce que j'ai commencé.

MARIE, à son père.

Dieu!

COMMINE, bas.

Tais-toi!

LOUIS, à Coitier.

Dans ce lieu tu devais le conduire.

COITIER.

Et je ne l'ai pas fait, n'ayant pu le séduire.

LOUIS.

Je l'aurais pu, moi.

COITIER.

Non.

LOUIS.

Non?

COITIER.

Il vous eût bravé,
Vous l'auriez mis à mort...

LOUIS.

Eh bien?

COITIER.

Je l'ai sauvé.

MARIE.

Sauvé!

LOUIS, à Coitier.

Toi!

COITIER.

Le captif est hors de votre atteinte.
Lorsque ses chevaliers ont quitté cette enceinte,
Il était dans leurs rangs, et je l'ai vu passer
Le pont que devant eux votre ordre a fait baisser.

LOUIS.

Misérable! et tu peux affronter ma vengeance!

A Tristan.

Mais il a donc aussi trompé ta vigilance?
Vous me trahissez tous. Quel chemin a-t-il pris?
Où le chercher? Va, cours; je mets sa tête à prix;
Cours, Tristan!

TRISTAN.

Dans la nuit, sans indices!

LOUIS.

Qu'importe?
Il faut qu'on me l'amène ou qu'on me le rapporte.

MARIE.

Non, par pitié pour moi, qui livrai son secret,
Pour moi, qui l'ai perdu! non : Dieu vous punirait.
Pardon; Dieu vous entend : qu'à votre heure dernière
Il accueille vos vœux comme vous ma prière;
Pardon!...

LOUIS, à Commine.

Emmenez-la.

COMMINE, entraînant Marie.

Viens, ma fille!

LOUIS, en montrant Coitier.

Pour lui,
Ce traître, dès demain...

COITIER.

Frappez dès aujourd'hui;
Mais de vos maux, après, cherchez qui vous délivre :
Je ne vous donne pas une semaine à vivre.

LOUIS.

Eh bien!... je mourrai donc; mais j'entends, mais je veux,

A sa suite.

Je... Sortez.

A Coitier.

Reste ici.

Il se jette sur un siége.

Je suis bien malheureux!

Tout le monde sort excepté Coitier.

SCÈNE IV.

LOUIS, COITIER.

LOUIS.

Ne crois pas éviter le sort que tu mérites :
Tu l'auras; mes tourments, c'est toi qui les irrites.
A braver ma fureur leur excès t'enhardit ;
Mais je t'écraserai.

COITIER, froidement.

Vous l'avez déjà dit,
Sire; faites-le donc.

LOUIS.

Certes, je vais le faire.
Ton faux savoir n'est bon qu'à tromper le vulgaire.
Ton art! j'en ris ; tes soins! que me font-ils, tes soins?
Rien : je m'en passerai, je n'en vivrai pas moins.
Je veux : ma volonté suffit pour que je vive ;
Je le sens, j'en suis sûr.

COITIER.

Alors quoi qu'il arrive,
Essayez-en.

LOUIS.

Oui, traître, oui, le saint que j'attends
Peut réparer d'un mot les ravages du temps.
Il va ressusciter cette force abattue ;
Son souffle emportera la douleur qui me tue.

COITIER.

Qu'il se hâte.

LOUIS.

Pour toi, privé de jour et d'air,
Captif, le corps plié sous un réseau de fer,
Tu verras, à travers les barreaux de ta cage ,
Ma jeunesse nouvelle insulter à ta rage.

COITIER.

D'accord.

LOUIS.

Tu le verras.

COITIER.

Sans doute.

LOUIS, avec émotion.

Faux ami,
M'as-tu trouvé pour toi généreux à demi ?
Va, tu n'es qu'un ingrat !

COITIER.

Ce fut pour ne pas l'être
Que je sauvai Nemours.

LOUIS.

L'assassin de ton maître;
Lui, qui voulait sa perte !

COITIER.

En chevalier : son bras
Combat, quand il se venge, et n'assassine pas.
Je devais tout au père, et me tiendrais infâme ,
Si ses bienfaits passés ne vivaient dans mon âme.

LOUIS.

Mais les miens sont présents, et tu trahis les miens ;
Tu le trompes, ce roi qui t'a comblé de biens.
De quel prix n'ai-je pas récompensé tes peines ?
De l'or, je t'en accable et tes mains en sont pleines.
Je donne sans compter, comme un autre promet :
Nemours, pour être aimé, fit-il plus?

COITIER.

Il m'aimait.
Vous, quels sont-ils vos droits à ma reconnaissance?
Dieu merci ! nous traitons de puissance à puissance ;
L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret :
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre ,
J'en cède une moitié , pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez; ce n'est plus qu'un contrat :
Où le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.
Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète ;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous jette,
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.
On paie un courtisan, on paie un serviteur ;
Un ami, sire, on l'aime; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras.
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas :
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et, parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli ,
On a droit de lui dire : Ingrat, tu m'as trahi !

LOUIS, d'une voix caressante.

Eh bien ! mon bon Coitier, je t'aimerai, je t'aime.

COITIER.

Pour vous.

LOUIS.

Sans intérêt. Ma souffrance est extrême,
J'en conviens ; mais le saint peut me guérir demain.
C'est donc par amitié que je te tends la main :
De tels nœuds sont trop doux pour que rien les détruise.

SCÈNE V.

LOUIS, COITIER, OLIVIER, *puis* FRANÇOIS DE PAULE.

OLIVIER.

Sire, François de Paule attend qu'on l'introduise.

LOUIS.
Montrant Coitier.

Entrez. Voyez, mon père, il a bravé son roi,
Et je lui pardonnais. Coitier, rentre chez toi.

En le conduisant jusqu'à son appartement.

Sur la foi d'un ami, dors d'un sommeil tranquille.

Après avoir fermé la porte sur lui.

Ah! traître, si jamais tu deviens inutile!...

Il fait signe à Olivier de sortir.

SCÈNE VI.

LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS.

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que voulez-vous de moi?

LOUIS, prosterné.

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Relevez-vous, mon fils!

LOUIS.

J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pas ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE.

Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image;
Prince, relevez-vous.

LOUIS, debout.

J'espère un bien si grand!
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que puis-je?

LOUIS.

Tout, mon père; oui, tout vous est possible:
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi!

LOUIS.

Vous dites aux morts: Sortez de vos tombeaux!
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui, moi!

LOUIS.

Vous dites à nos maux:
Guérissez!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi, mon fils!

LOUIS.

Soudain nos maux guérissent.
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur.
Voyez, je suis mourant, ranimez ma langueur:
Tendez vers moi les bras; touchez ces traits livides,
Et vos mains, en passant, vont effacer mes rides.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous, mon fils? vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu? c'est vous qui m'apprenez
Que je vais par le monde en rendant des oracles,
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS.

Au moins dix ans, mon père! accordez-moi dix ans,
Et je vous comblerai d'honneurs et de présents.
Tenez, de tous les saints je porte ici les restes;
Si j'obtiens ces... vingt ans par vos secours célestes,
Rome qui peut presser les rangs des bienheureux,
Près d'eux vous placera, que dis-je? au-dessus d'eux.
Je veux sous votre nom fonder des basiliques,
Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques;
Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et d'encens,
Non: un miracle entier! De mes jours renaissants
Que la clarté sitôt ne me soit pas ravie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez ma vie!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.
Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel!
Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature
Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.
Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,
L'homme avec son ouvrage, et l'arbre avec son fruit.
Tout produit pour le temps: c'est la loi de ce monde,
Et pour l'éternité la mort seule est féconde.

LOUIS.

Je me lasse à la fin: moine, fais ton devoir;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir,
Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi: sur mon front j'ai reçu l'huile sainte...
Ah! pardon! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur poussière?

FRANÇOIS DE PAULE.

Les rois et les sujets sont égaux devant lui:

Comme à tous ses enfants il vous doit son appui;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS, vivement.

Non, c'est trop à la fois : demandons pour le corps;
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS DE PAULE.

Roi, ce sont vos remords,
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS.

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vain espoir! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités.
Confessez votre honte, exposez vos blessures :
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS.

Je guérirai?

FRANÇOIS DE PAULE.

Peut-être.

LOUIS.

Oui, vous le promettez :
Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE.

A moi?

LOUIS.

Je le veux : écoutez.

FRANÇOIS DE PAULE, qui s'assied, tandis que le roi reste debout les mains jointes.

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS, après avoir dit mentalement son *Confiteor*.

Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'avez-vous fait?

LOUIS.

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim.

FRANÇOIS DE PAULE.

Un fils a de son père abrégé la vieillesse?

LOUIS.

Le dauphin, c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous!

LOUIS.

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori :
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'État sont des raisons si hautes...

FRANÇOIS DE PAULE.

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes!

LOUIS.

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE.

Eh bien?

LOUIS.

Qui fut... empoisonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Le fut-il par votre ordre?

LOUIS.

Ils l'ont tous soupçonné.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu!

LOUIS.

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Est-ce vrai?

LOUIS

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est donc vrai?

LOUIS.

Mais le traître, il l'avait mérité.

FRANÇOIS DE PAULE, se levant.

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge!
Tremble! j'étais ton frère et je deviens ton juge.
Écrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable!
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable :
Fratricide, à genoux!

LOUIS, tombant à genoux.

Je frémis!

FRANÇOIS DE PAULE.

Repens-toi.

LOUIS, se traînant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi!
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS DE PAULE, qui retombe assis.

Ce n'est pas tout?

LOUIS.

Nemours!... Il avait conspiré :
Mais sa mort... Son forfait du moins est avéré;
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes...
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux.
C'était juste.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! cruel!

LOUIS.

Juste, mais rigoureux ;
J'en conviens : j'ai puni... non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes ;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier ;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier ;
Des captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens!

LOUIS, debout.

Où donc ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS.

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE, aux pieds du roi.

La charité l'ordonne :
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS.

En risquant ma couronne :
Roi, je ne le peux pas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS.

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE, se relevant.

Ce n'est rien.

LOUIS.

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Ils ne s'effacent pas tant qu'on y persévère.

LOUIS.

L'Église a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter.

LOUIS, avec désespoir.

Ils me sont dévolus, et par droit de misère !
Ah ! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
Je vous arracherais des larmes de pitié!
Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,
Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.
Je ne me plais qu'aux lieux où je ne puis pas être.
En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,
Je me vois dans mon père et me crains dans mon fils.
Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise ;
L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise.
Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords;
Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.
Ce sont des jours affreux ; j'ai des nuits plus terribles,
L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles;
Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
Quand je viens le prier : Que me veux-tu, maudit?
Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine :
Je l'écarte ; un fer nu s'y plonge et m'assassine :
Je me lève éperdu; des flots de sang humain
Viennent battre ma couche, elle y nage, et ma main,
Que penche sur leur gouffre une main qui la glace,
Sent des lambeaux hideux monter à leur surface...

FRANÇOIS DE PAULE.

Malheureux, que dis-tu ?

LOUIS.

Vous frémissez : eh bien !
Mes veilles, les voilà ! ce sommeil, c'est le mien ;
C'est ma vie; et mourant, j'en ai soif, je veux vivre;
Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
De toutes mes douleurs cet horrible aliment,
La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment !

FRANÇOIS DE PAULE.

Viens donc, en essayant du pardon des injures,
Viens de ton agonie apaiser les tortures.
Un acte de bonté te rendra le sommeil,
Et quelques voix du moins béniront ton réveil.
N'hésite pas.

LOUIS.

Plus tard !

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu voudra-t-il attendre ?

LOUIS.

Demain !

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais dès demain la mort peut te surprendre.
Ce soir, dans un instant.

LOUIS.

Je suis bien enfermé,
Bien défendu.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'est-on quand on n'est pas aimé?

En l'entraînant.

Ah! viens.

LOUIS, qui le repousse.

Non, laisse-moi du temps pour m'y résoudre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre.

LOUIS, avec terreur.

Quoi! me condamnez-vous?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu peut tout pardonner :
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde :
Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux.
Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

SCÈNE VII.

LOUIS, *pendant que François de Paule s'éloigne.*

Mon père!... Il m'abandonne et se croit charitable.
Cédons : non, c'est faiblesse... O doute insupportable!
Qui me tendra la main dans l'abîme où je suis?
Prions, puisqu'il le veut, et pleurons, si je puis.

Il s'agenouille sur son prie-Dieu, place son chapeau devant lui, et s'adressant à une des vierges de plomb qui y sont attachées.

Notre-Dame d'Embrun, tu sais, vierge adorable,
Qu'à bonne intention je reste inexorable.
A Dieu fais comprendre aujourd'hui
Que, pour son plus grand avantage,
Je dois conserver sans partage
Un pouvoir qui me vient de lui.
La justice des rois veut être satisfaite;
Ils ont, en punissant, droit à votre merci :
Que votre volonté soit faite,
Dieu clément, et la mienne aussi!

SCÈNE VIII.

LOUIS, NEMOURS.

NEMOURS, le poignard à la main, entr'ouvre les rideaux.

Mon père, il vous laissa finir votre prière!

Ici le hautbois fait entendre au loin une ronde champêtre.

LOUIS, se levant, après avoir fait le signe de la croix.

Qu'entends-je? Après la danse, au fond de sa chaumière
Le plus pauvre d'entre eux va rentrer en chantant;
Ah! l'heureux misérable! un doux sommeil l'attend :
Il va dormir, et moi...

Le roi se retourne, et se trouve vis-à-vis de Nemours, qui s'élance sur lui.

Que vois-je, ô ciel!

NEMOURS.

Silence!

LOUIS.

Je me tais.

NEMOURS.

Pas un cri!

LOUIS.

Non.

NEMOURS.

Par leur vigilance
Es-tu bien défendu?

LOUIS.

Nemours, je t'appartiens.

NEMOURS.

Qui veut risquer ses jours est donc maître des tiens?

LOUIS.

Que veux-tu?

NEMOURS.

Te punir.

LOUIS.

Juge-moi sans colère.

NEMOURS.

Je ne suis pas ton juge.

LOUIS.

Eh! qui l'est donc?

NEMOURS.

Mon père.

LOUIS.

Toi.

NEMOURS.

Mon père.

LOUIS.

Toi seul.

NEMOURS.

Mon père.

LOUIS.

Il me tuerait.

NEMOURS.

Tu viens de te juger.

LOUIS.

N'accomplis pas l'arrêt;
Sois clément.

NEMOURS.

Je suis juste.

LOUIS.

Écoute ma prière.

NEMOURS.

Rappelle-toi la sienne et sa lettre dernière.

LOUIS.

Je n'en ai pas reçu.

NEMOURS.

Cet écrit déchirant
Que tu lui renvoyas...

LOUIS.

Moi, Nemours!

NEMOURS.

Qu'en mourant
Il portait sur son cœur, c'est tout mon héritage;
Le voilà : contre toi qu'il rende témoignage;
Imposteur, le voilà : regarde, lis.

LOUIS.

Pitié!

NEMOURS.

Lis, lis sous ce poignard, si tu l'as oublié.

LOUIS.

Je ne puis.

NEMOURS.

Sous le glaive il pouvait bien écrire :
Lis comme il écrivait.

LOUIS.

Non : je ne puis, j'expire.
Ce poignard, que j'écarte et dont tu me poursuis,
Il m'éblouit, m'aveugle; oh! non, non, je ne puis.

NEMOURS.

Il faut l'entendre au moins.

LOUIS.

Miséricorde!

NEMOURS.

Écoute :
Tu répondras.

Il lit.

« (1) Mon très-redouté et souverain seigneur, tant et » si humblement que faire je peux, me recommande » à votre grâce et miséricorde. »

Eh bien?

LOUIS.

Je fus cruel sans doute;
Mais je veux à ton père, à toi, Nemours, aux tiens,
Faire amende honorable en te rendant tes biens.
Je veux tout expier; mets mon cœur à l'épreuve,
Et de mon repentir mes dons seront la preuve.

NEMOURS.

Écoute :

« Je vous servirai si bien et si loyalement que vous » connaîtrez que je suis vrai repentant, et qu'à force » de bien faire je veux amender mes défauts. »

Eh bien?

LOUIS.

Mon fils! il a besoin d'appui :
Ah! laisse-lui son père.

(1) Dernière lettre de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, à Louis XI.

NEMOURS.

Écoute :

« Faites-moi grâce et à mes pauvres enfants! Ne » souffrez pas que pour mes péchés je meure à honte » et à confusion, et qu'ils vivent en déshonneur et à » quérir leur pain. Pour Dieu, sire, ayez pitié de moi » et de mes pauvres enfants! »

Réponds-lui :
Qu'as-tu fait pour ses fils?

LOUIS.

Sur l'honneur je m'engage
A te livrer Tristan dont vos maux sont l'ouvrage.

NEMOURS, lisant.

« Écrit en la cage de la Bastille le dernier de janvier. »

Et lorsqu'il en sortit...

LOUIS.

Oh! ne t'en souviens pas!

NEMOURS.

Le puis-je? vois toi-même.

LOUIS, égaré.

Où donc, Nemours?

NEMOURS, lui montrant la lettre avec la pointe du poignard.

Plus bas;
Lis cette fois.

LOUIS, lisant.

« Votre pauvre Jacques d'Armagnac. »

NEMOURS.

Le nom de ton ami d'enfance,
Et là... son sang!

LOUIS.

Nemours, tu pleures.

NEMOURS.

Ma vengeance
Te vendra cher ces pleurs.

LOUIS.

Grand Dieu! c'en est donc fait?

NEMOURS.

Pour que le châtiment soit égal au forfait,
Par quel supplice affreux peut-elle être assouvie?

LOUIS, se traînant à ses pieds.

Grâce!

NEMOURS.

Il n'en est qu'un seul.

LOUIS, qui se renverse frappé de terreur.

C'est ma mort!

NEMOURS, après avoir levé le poignard qu'il jette loin de lui.

C'est ta vie.
Qui, moi, t'en délivrer! je t'ai vu trop souffrir.
Achève donc de vivre ou plutôt de mourir.
Meurs encor, meurs longtemps, pour que tes sacrifices

Pour que tes cruautés t'amassent des supplices;
Pour qu'à tes tristes jours chaque jour ajouté
Soit un avant-coureur de ton éternité.
Attends-la : que plus juste et plus impitoyable,
Elle vienne, à pas lents, te saisir plus coupable.
Dieu, je connais ses maux, j'ai reçu ses aveux;
Pour me venger de lui, je m'unis à ses vœux :
Satisfaites, mon Dieu, son effroyable envie;
Un miracle! la vie! ah! prolongez sa vie!

Il s'élance par la porte de l'appartement de Coitier.

SCÈNE IX.

LOUIS, puis TRISTAN, ÉCOSSAIS, CHEVALIERS, SUITE DU ROI.

LOUIS; il pousse quelques sons inarticulés, et revenant à lui.

A l'aide!... à moi, Tristan! au meurtre!... du secours!
Des flambeaux! accourez... il en veut à mes jours;
Il lève son poignard : de ses mains qu'on l'arrache!
Lui, qu'on le tue!.. il fuit; mais c'est là qu'il se cache.

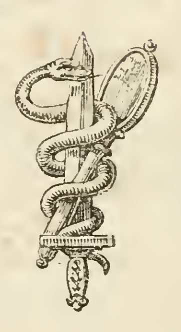
Montrant l'appartement de Coitier où Tristan court avec ses gardes.

Un assassin! là, là?... partout! j'en vois partout.

Aux Écossais.

Entourez-moi. Non, non : je vous crains, je crains tout.
Au pied de cette croix quelle est l'ombre qui passe?
Cherchez sous ces rideaux : on s'y parle à voix basse.
Je vous dis qu'une voix a prononcé mon nom :
Un d'eux s'est sous mon lit glissé par trahison.
Quoi! pour les découvrir votre recherche est vaine!
Je les vois cependant; cette chambre en est pleine :
Je ne puis, si j'y reste, échapper au trépas...
Place! faites-moi place, et ne me quittez pas.

Il s'élance hors de la chambre, et tout le monde se précipite en désordre après lui.



ACTE CINQUIÈME.

Une salle du château : trois portes au fond. Sur un des côtés, un lit de repos près duquel est une table.

Au lever du rideau, les courtisans causent à voix basse, comme dans l'attente d'un grand événement; quelques-uns marchent; d'autres, assis ou debout, forment des groupes; le plus nombreux entoure le dauphin qui pleure.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DAUPHIN, LE COMTE DE LUDE, TRISTAN, LE DUC DE CRAON, CRAWFORD, COURTISANS.

LE COMTE DE LUDE, au duc de Craon.

Complice, lui, Coitier!

LE DUC DE CRAON.

Lui-même.

LE COMTE DE LUDE.

Est-il possible?

LE DUC DE CRAON.

C'est vrai.

LE COMTE DE LUDE, à Tristan, qui se promène avec Crawford.

Seigneur Tristan!

TRISTAN, en s'approchant.

Comte!

LE COMTE DE LUDE.

Quel crime horrible!
Quoi, Nemours et Coitier?...

TRISTAN.

Ils mourront aujourd'hui,
Si le maître l'ordonne en revenant à lui :
Tous deux sont dans les fers.

LE DUC DE CRAON.

Mais on dit qu'il expire
Le roi?

TRISTAN, en se retournant pour rejoindre Crawford.

Je crois, monsieur, qu'on a tort de le dire.

LE DUC DE CRAON.

Il est bien insolent; le roi va mieux.

LE COMTE DE LUDE.

Ici
Les pairs sont convoqués, le parlement aussi ;
Tout cela sent la mort, et je vois en présence
Le règne qui finit et celui qui commence.

UN OFFICIER DE LA CHAMBRE.

Sa Majesté reçoit les derniers sacrements :
Debout, messieurs!

LE DAUPHIN, s'agenouillant.

Mon père!... encor quelques moments,
Et je l'aurai perdu!

UN COURTISAN, de manière à être entendu du dauphin.

L'excellent fils!

Tout le monde est levé; silence de quelques instants.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, COMMINE.

COMMINE, deux lettres à la main.

Un page!

A un de ceux qui se présentent.

Pour le duc d'Orléans! partez.

A un autre.

Que ce message
Soit rendu dans le jour au comte de Beaujeu :
Hâtez-vous!

LE COMTE DE LUDE, au duc de Craon.

Deux courriers qui vont tout mettre en feu!

LE DUC DE CRAON.

La comtesse, je crois, va faire diligence.

LE COMTE DE LUDE.

Pensez-vous que le duc lui cède la régence?

UN COURTISAN.

Pour qui vous rangez-vous, messieurs, dans ce débat?

LE COMTE DE LUDE.

Moi pour lui.

LE DUC DE CRAON.

Moi pour elle.

COMMINE, qui réfléchit en les écoutant.
Et qui donc pour l'État?

UN COURTISAN, se détachant du groupe où se trouve le dauphin.
Plus bas! de monseigneur respectez la tristesse.

CRAWFORD, qui se promène avec Tristan.
Comme autour du dauphin toute la cour s'empresse!
Le roi s'en va.

TRISTAN.
Que Dieu le tire de danger,
Et je lui dirai tout.

LE COMTE DE LUDE, qui s'est rapproché du dauphin.
C'est trop vous affliger,
Mon prince; un peuple entier vous parle par ma bouche.

COMMINE.
Du malheureux Nemours que le destin vous touche!

LE DAUPHIN.
Que puis-je?

COMMINE.
En votre nom laissez-moi dire un mot,
Vous serez entendu.

LE DAUPHIN.
J'y consens.

COMMINE, à Tristan.
Grand prévôt!
Au sort des deux captifs monseigneur s'intéresse;
Ne précipitez rien.

TRISTAN, vivement.
Les vœux de Son Altesse
Sont des ordres pour moi.

LE DUC DE CRAON.
Voici le cardinal.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE CARDINAL D'ALBY, *qui sort de la chambre du roi.*

LE DAUPHIN, au cardinal.
Le roi, comment va-t-il? parlez.

LE CARDINAL.
Toujours bien mal,
Toujours inanimé, sans voix, sans connaissance;
Mais nos pieux pardons l'avaient absous d'avance.
Ce qui doit consoler, prince, dans ce revers,
C'est que par ses bienfaits les cieux lui sont ouverts;
Il a beaucoup donné : quelle âme que la sienne!
Souhaitons pour nous tous une fin si chrétienne.

LE DAUPHIN.
C'en est fait! plus d'espoir!

LE COMTE DE LUDE.
Il faut vous résigner
Au chagrin de survivre.

LE CARDINAL.
Au malheur de régner.
Comptez sur notre appui.

LE DAUPHIN.
Dieu voudra-t-il qu'il meure
Sans m'avoir embrassé même à sa dernière heure?

COMMINE.
Prince, que je vous plains!

LE COMTE DE LUDE.
C'est de la cruauté :
Mais il vous a toujours si durement traité.

LE DAUPHIN.
Non, non, quoi qu'il ait fait, messieurs, je le révère.

LE CARDINAL.
C'est à nous qu'il convient de le trouver sévère;
Il l'était.

COMMINE.
Au hasard de perdre mon crédit,
Que de fois à lui-même en secret je l'ai dit!

LE DAUPHIN.
Commine, vos conseils me sont bien nécessaires.

LE CARDINAL, bas au duc de Craon.
Le seigneur d'Argenton veut rester aux affaires.

LE DUC DE CRAON.
Il sait changer de maître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.
Enfin, il est sauvé!
Le roi respire.

LE DAUPHIN.
O Dieu!

OLIVIER.
Nos soins l'ont conservé.

LE DAUPHIN.
Se peut-il?

LE COMTE DE LUDE.
O bonheur!

LE CARDINAL.
Le ciel a vu nos larmes.

LE DUC DE CRAON.
Cher messire Olivier!

OLIVIER.

Oui, messieurs, plus d'alarmes :
Il a repris ses sens, appuyé sur mon bras,
Il vient de se lever, il a fait quelques pas :
On espère beaucoup ; mais l'ennui le tourmente.
Il veut, pour essayer sa force qui s'augmente,
Changer de lieu lui-même, et passer sans appui
Sur ce lit que nos mains ont préparé pour lui.
Prince, qu'on se retire ; il l'exige, il l'ordonne :
Hors Commine et Tristan, il ne verra personne.

LE DAUPHIN.

Quoi! pas même son fils?

OLIVIER.

Par mes soins, monseigneur,
De l'embrasser bientôt vous aurez le bonheur.

LE DAUPHIN.

Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance !

COMMINE.

A la mienne !

PLUSIEURS COURTISANS.

A la nôtre!

LE CARDINAL.

A celle de la France !

UN OFFICIER DU CHATEAU.

Messieurs du parlement !

LE DAUPHIN.

Allons les recevoir.

LE CARDINAL, qui suit le dauphin.

Des sacrements, mon prince, admirons le pouvoir.

LE DAUPHIN.

Jamais je n'éprouvai d'ivresse plus profonde.

LE COMTE DE LUDE, qui sort avec le duc de Craon.

Un roi qui flotte ainsi compromet tout le monde.

SCÈNE V.

COMMINE, OLIVIER, TRISTAN.

OLIVIER.

Nous voilà seuls.

COMMINE.

Eh bien?

TRISTAN.

Il vivra?

OLIVIER.

Devant eux
J'ai cru devoir le dire.

TRISTAN.

Est-ce faux?

OLIVIER.

C'est douteux.
S'il retombe, il n'est plus : son existence éteinte
Ne pourra supporter une seconde atteinte.
Il demande Coitier.

TRISTAN.

Lorsque je l'arrêtai,
L'ordre qu'il m'en donna fut trois fois répété.

COMMINE.

Que dit-il de Nemours?

OLIVIER.

Rien.

COMMINE.

Ah! que la mort vienne
Lui ravir le pouvoir avant qu'il s'en souvienne !

OLIVIER.

Mais il veut voir Coitier.

TRISTAN.

Qu'avez-vous répondu?

OLIVIER.

Pour sortir d'embarras je n'ai pas entendu.
Sa pensée est changeante et sa tête affaiblie ;
Il parle et se dément ; se souvient, puis oublie.
Pour se prouver qu'il règne il veut tenir conseil :
Il croit tromper la mort à force d'appareil :
La couronne du sacre et le manteau d'hermine
Chargent son front qui tremble et son corps qui s'incline.
Pâle, l'œil sans regard, et, d'un pas inégal,
Se traînant sous les plis de son linceul royal,
Il prétend marcher seul ; mais il l'essaie à peine,
Qu'épuisé par l'effort, sans chaleur, sans haleine,
Il succombe, et murmure en refermant les yeux
Jamais depuis vingt ans je ne me portai mieux.

TRISTAN.

Il faut penser à nous.

OLIVIER.

Faisons cause commune.

COMMINE.

Faites, messieurs; pour moi je plains votre infortune :
La cour va vous juger avec sévérité.

OLIVIER, à Tristan.

Le seigneur d'Argenton vous dit la vérité.

TRISTAN.

Mais comme à vous, je crois.

OLIVIER.

Votre main fut trop prompte ;
De bien du sang versé vous allez rendre compte.

TRISTAN.

A cette œuvre de sang d'autres ont travaillé.

OLIVIER.

Je n'exécutais rien.

TRISTAN.

Je n'ai rien conseillé.

OLIVIER.

Tous mes actes à moi me semblent légitimes.

TRISTAN.

Mais le sont-ils?

OLIVIER.

Du moins ce ne sont pas des crimes.

TRISTAN.

Des crimes!

COMMINE.

Eh! messieurs!

TRISTAN.

Un complaisant!

COMMINE.

Plus bas!

OLIVIER.

Un bourreau!

COMMINE.

Par prudence, ajournez ces débats.

TRISTAN.

Au reste, c'est le roi qu'on doit charger du blâme.
Le roi seul a tout fait.

COMMINE.

Tristan!

OLIVIER.

Je le proclame.

COMMINE.

Olivier!

TRISTAN.

Je serais bien fou de le cacher.

COMMINE.

Attendez qu'il soit mort pour le lui reprocher.
Regardez, le voici.

TRISTAN.

Ce n'est plus qu'un fantôme.

OLIVIER.

Que le ciel nous le rende, et sauve le royaume!

SCÈNE VI.

Les précédents, LOUIS, *appuyé sur plusieurs domestiques.*

LOUIS. Il s'avance lentement et s'arrête tout à coup.

Ces hommes, qui sont-ils?

OLIVIER, au roi.

Votre Olivier.

LOUIS.

C'est toi,
Mon fidèle!

OLIVIER.

Commine et Tristan.

LOUIS.

Je les voi.
Je les reconnais bien; on dirait à l'entendre
Que mes yeux affaiblis auraient pu s'y méprendre.
Bonjour, messieurs.

Il s'appuie sur le dos d'un fauteuil.

Aux serviteurs qui l'entourent.

Laissez : ne me soutenez pas;
Laissez-moi donc : sans vous ne puis-je faire un pas?

Il leur fait signe de sortir.

OLIVIER.

Reposez-vous.

LOUIS, qui s'assied.

Pourquoi? suis-je faible?

OLIVIER.

Au contraire.

LOUIS.

Ce que j'ai déjà fait, je puis encor le faire.

OLIVIER.

Et plus, si vous voulez.

LOUIS.

Je le crois.

COMMINE.

Cependant
Abuser de sa force est toujours imprudent.

LOUIS.

Je n'en abuse pas.

Jetant les yeux sur Tristan.

Immobile à sa place,
D'où vient que d'un air sombre il me regarde en face?
Me trouve-t-il changé? vous l'a-t-il dit?

TRISTAN.

Qui, moi?
Je vous trouve à merveille.

LOUIS.

Autrement, sur ma foi,
Tu t'abuserais fort, mon vieux compère.

TRISTAN.

Oui, sire.

LOUIS, qui s'assoupit par degrés.

Je me sens bien ici, c'est plus vaste : on respire.

OLIVIER, à voix basse.

Il sommeille.

COMMINE, de même.

Tous trois, nous avons fait serment
De l'avertir, messieurs, à son dernier moment.

TRISTAN.

L'avertir! à quoi bon?

COMMINE.

Sa volonté débile
Peut encore exercer une influence utile.

OLIVIER.

Laisser à quelque ami des gages de bonté.

TRISTAN.

Je veux bien : disons lui la triste vérité.

LOUIS, toujours assoupi.

Tristan, veille sur moi.

TRISTAN.

Sire, soyez tranquille.

OLIVIER.

Qui la dira, messieurs?

TRISTAN.

Il faut un homme habile,
Un homme qui lui plaise, et qui sache amortir
Le coup que le malade en pourrait ressentir.

A Olivier.

Vous.

OLIVIER.

Mon Dieu!... je suis prêt.

COMMINE.

Parlez-lui.

OLIVIER.

Mais je l'aime,
Je l'aime tendrement, me trahissant moi-même,
A tant d'émotion je commanderais mal,
Et mon attachement lui deviendrait fatal.
Il faut un homme ferme : aussi, plus j'examine,
Plus je crois qu'un tel soin vous regarde, Commine.

COMMINE.

Volontiers... mais pourquoi prolonger son tourment?
Mieux vaut aller au fait, même par dévouement.
Tristan, brusquez la chose.

OLIVIER.

Et que Dieu vous inspire.

TRISTAN.

Tenez, convenons-en, c'est difficile à dire.

LOUIS.

Pourquoi parlez-vous bas?

OLIVIER.

Nous causions entre nous
De votre santé, sire.

LOUIS.

Oui, félicitez-vous.
Coitier devrait ici partager votre joie.
Que fait-il? je l'attends. Il faut que je le voie :
Allez le prévenir.

TRISTAN.

Mais vous savez...

LOUIS.

Je sais
Qu'il tarde trop longtemps.

TRISTAN.

Mais, sire...

LOUIS.

Obéissez.

Tristan sort.

SCÈNE VII.

LOUIS, COMMINE, OLIVIER.

LOUIS, qui marche appuyé sur Commine.

L'exercice aujourd'hui me sera salutaire;
L'alezan que Richard m'envoya d'Angleterre,
Je me sens ce matin de force à l'essayer.
Cours l'annoncer sur l'heure à mon grand écuyer.

OLIVIER.

Vous voulez...

LOUIS.

D'un chevreuil je veux suivre la trace.
Dis bien haut que le roi va partir pour la chasse.

OLIVIER.

Il faudrait...

LOUIS.

Sors.

OLIVIER.

Avant de prendre ce parti
Demander à Coitier...

LOUIS.

Vous n'êtes pas sorti!

OLIVIER, à Commine.

Sa volonté revient.

SCÈNE VIII.

LOUIS, COMMINE.

LOUIS, après avoir fait quelques pas, s'assied sur le lit et prend un papier sur la table.

Ils paraîtront vulgaires,
Ces conseils que j'ajoute à mon Rosier des Guerres;
Ils sont sages pourtant.

COMMINE.

Vous les avez écrits.

LOUIS, lui passant le papier.

Lisez.

COMMINE.

« Quand les rois n'ont point égard à la loi,
» ils ôtent au peuple ce qu'ils doivent lui laisser, et ne
» lui donnent pas ce qu'il doit avoir. Ce faisant, ils
» rendent leur peuple esclave, et perdent le nom de
» roi : car nul ne doit être appelé roi, hors celui qui
» règne sur des hommes libres (1)... »

LOUIS.

Force à la loi! Si j'en ai fait mépris,
C'est que pour renverser on ne peut rien par elle.
La royauté sans moi fût restée en tutelle.
La voilà grande dame, et la hache à la main;
Bien osé qui voudra lui barrer le chemin!
Son écueil à venir, c'est son pouvoir suprême :
Tout pouvoir excessif meurt par son excès même.
La loi! monsieur, la loi!

COMMINE.

Ce précepte important,
Votre fils le suivra.

LOUIS.

Ne nous pressons pas tant :
Qu'il le lise, et qu'un jour il soit sa politique.
La mienne est de régner sans le mettre en pratique,
Et tout seul, et longtemps.

COMMINE.

Une haute raison
Peut remplacer la loi.

LOUIS, écartant le manteau dont il est couvert.

Cette pompe, à quoi bon?
D'où vient que pour me nuire on a pris tant de peine?
Qui les en a priés? Ma couronne me gêne :
Posez-la près de moi, plus près, plus près encor!
Sous mes yeux, sous ma main.

COMMINE.

Je crois qu'à ce trésor
Nul n'oserait toucher.

LOUIS, montrant la couronne.

Non : mort à qui la touche!
Ils le savent.

SCÈNE IX.

LOUIS, COMMINE, COITIER, TRISTAN.

COITIER, en entrant, à Tristan.

Le roi l'apprendra de ma bouche;
Je le lui dirai, moi.

(1) Rosier des Guerres.

LOUIS.

C'est Coitier; d'où viens-tu?

COITIER.

D'où je viens? Sur mon âme, il faut de la vertu
Pour répondre avec calme à cette raillerie.
D'où je viens!

LOUIS.

Parle donc.

COITIER.

Mais cette main meurtrie
Par les durs traitements qu'aujourd'hui j'ai soufferts,
Cette main porte encor l'empreinte de mes fers :
Elle parle pour moi.

LOUIS.

Je ne puis te comprendre.

COITIER.

D'où je viens? du cachot.

LOUIS.

Toi!

COITIER.

Faut-il vous l'apprendre?

LOUIS.

Qui donna l'ordre?

COITIER.

Vous.

LOUIS.

J'affirme...

COITIER.

Devant moi;
C'est vous, vrai Dieu! vous-même.

LOUIS.

En quel lieu? quand? pourquoi?

COITIER.

Me croire de moitié dans un projet semblable!
De cette trahison si j'eusse été capable,
Qui me gênait? quel bras se fût mis entre nous?
Qui m'aurait empêché d'en finir avec vous?
Je le pouvais sans arme et sans laisser d'indice.
Mais moi, sous vos rideaux introduire un complice!...

LOUIS, en se levant.

Attends!...

COITIER.

Moi! l'y cacher!

LOUIS.

Attends!... Quel rêve affreux!
La nuit, sous mes rideaux, un homme...

COITIER.

Un malheureux...

COMMINE, à voix basse.

Coitier!

COITIER.

Qui n'a commis que la moitié du crime ;
Qui, le poignard levé, fit grâce à la victime.

LOUIS.

Un poignard, un poignard ! Nemours ! point de pitié !
Nemours !

COMMINE, à Coitier.

Qu'avez-vous fait ? Il l'avait oublié.

COITIER.

Qu'entends-je ?

LOUIS.

Ah ! c'est agir en ami véritable
Que de me rappeler le crime et le coupable.

A Tristan.

Est-il mort ?

TRISTAN.

J'attendais...

LOUIS.

Quoi ! traître, il n'est pas mort !

TRISTAN.

Sire, c'est le dauphin qui, touché de son sort,
M'a prié de suspendre...

LOUIS.

Un ordre qui me venge !
Un ordre de son roi !... Votre excuse est étrange.
Que s'est-il donc passé ? L'ai-je bien entendu ?
Sous ma tombe à Cléry me croit-on descendu ?
Mon fils !... pour son malheur faut-il que je le craigne ?
S'il a régné trop tôt, il est douteux qu'il règne.

COITIER.

Eh ! sire, laissez là le soin de vous venger :
C'est à Dieu maintenant, à Dieu qu'il faut songer :
Car votre heure est venue.

LOUIS, retombant sur le lit

Hein ! que dis-tu ?

COITIER.

J'atteste
Que ce jour où je parle est le seul qui vous reste :
C'est le dernier pour vous.

LOUIS.

Et pour mon prisonnier,
Quoi qu'il m'arrive à moi, c'est aussi le dernier.
Mais tu n'as pas dit vrai.

COITIER.

Par le ciel qui m'éclaire !
J'ai dit vrai ; pesez bien ce que vous devez faire :
Vous allez en répondre.

LOUIS.

Au grand prévôt.

Il n'importe ! Va-t'en :
Qu'il meure, ou tu mourras. Me comprends-tu ?

COMMINE, s'approchant de Tristan et à voix basse.

Tristan !...

TRISTAN, à Commine.

S'il y va de la vie !...

Il sort.

SCÈNE X.

LOUIS, COMMINE, COITIER.

LOUIS, à Coitier.

Oh ! non, c'est impossible :
Tu voulais m'effrayer ; l'instant, l'instant terrible,
Il est loin, conviens-en.

COITIER.

J'ai dit la vérité.

LOUIS.

Je ne suis pas encore à toute extrémité.
Dieu ! quel mal tu m'as fait !... mon sang glacé s'arrête :
Il laisse un vide affreux dans mon cœur, dans ma tête...
Qu'on cherche le dauphin.

COMMINE.

J'y cours.

LOUIS.

Restez ici :
Il me croirait perdu s'il me voyait ainsi.
Je me sens défaillir sous un poids qui m'oppresse ;
Il m'étouffe : ô douleur !... ce n'est qu'une faiblesse,
Mais ce n'est pas la mort. Sauve-moi, bon Coitier !...
De l'air ! ah ! pour de l'air mon trésor tout entier !
Prends, prends, mais sauve-moi. Le dauphin, qu'on l'ap-
Non, ce n'est pas la mort... ô Dieu ! mon Dieu !... [pelle !

Il se renverse sur le lit et tombe sans mouvement.

COITIER.

C'est elle.

COMMINE.

Essayez, s'il se peut, de retarder sa fin,
Je cours vers monseigneur.

SCÈNE XI.

LOUIS, COITIER.

COITIER, après l'avoir regardé un moment en silence.

Me voilà libre enfin !

Il passe la main sur le visage du roi, et soulève les paupières.

Ses lèvres, son œil terne où la vie est éteinte,
De la destruction portent déjà l'empreinte !

Prenant le bras qui retombe.

C'est du marbre ; il n'est plus, et Nemours... Le cœur bat.
Il peut sortir vivant de ce nouveau combat ;

Oui, si je le ranime... Et dans quelle espérance?
En prolongeant ses jours d'une heure de souffrance,
J'ajoute un crime horrible à ses crimes passés,
Le meurtre de Nemours! oh! non, non; c'est assez.
Nature, agis sans moi; mon art te l'abandonne :
Ce roi, par mon secours, ne tuera plus personne.
Tu peux, pour ce forfait, disputer un instant,
Si tel est ton plaisir, sa dépouille au néant;
Mais qu'à ta honte au moins ton œuvre s'accomplisse:
Je suis trop las de lui pour être ton complice.

SCÈNE XII.

LOUIS, LE DAUPHIN, COITIER, COMMINE, OLIVIER, PLUSIEURS COURTISANS.

LE DAUPHIN.

Lui! mon père! il m'appelle, il veut m'ouvrir ses bras!...

A Coitier.

Dieu! serait-il trop tard?... Vous ne répondez pas:
Ce silence m'éclaire; il a cessé de vivre.
Sortez, qu'à ma douleur sans témoin je me livre.

COMMINE.

Monseigneur...

LE DAUPHIN.

Laissez-moi, je vous l'ordonne à tous.

SCÈNE XIII

LOUIS, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, *à genoux, auprès du lit.*

O mon père, ô mon roi, me voici devant vous.
Recueillez dans les cieux, d'où vous pouvez m'entendre,
Les regrets de ce cœur qui pour vous fut si tendre.
Respectant vos rigueurs, votre fils méconnu
Jamais, pour les blâmer, ne s'en est souvenu;
Loin, bien loin d'accuser votre sagesse auguste,
Je me cherchais des torts pour vous trouver plus juste.
Je n'ai pu vous fléchir, et cette froide main,
Que je couvre de pleurs, que je réchauffe en vain,
Hélas! c'est donc la mort et non votre tendresse
Qui permet aujourd'hui que ma bouche la presse,
Et pour que votre fils ne fût pas repoussé,
Mon père, il a fallu que ce bras fût glacé!

Se relevant.

Moi! sur la royauté lever un œil avide!
Elle seule a flétri ce visage livide;
Comme un présent fatal de vous je la reçois.

Il prend la couronne.

Puissé-je la porter sans fléchir sous son poids!
Que j'en sois digne un jour!

SCÈNE XIV.

LOUIS, LE DAUPHIN, MARIE.

MARIE, *se jetant aux pieds du dauphin, et lui présentant l'anneau qu'elle a reçu de lui.*

Sire! pitié, clémence!
Tristan l'a condamné; révoquez sa sentence.
Sire, vous pouvez tout: reconnaissez ce don;
Ah! qu'il soit pour Nemours un gage de pardon!
Nemours! il va périr, et sa vie est la mienne;
Le dauphin a promis; que le roi s'en souvienne!

LE DAUPHIN.

Rassure-toi, Marie! il s'en souvient, va, cours;

Plaçant la couronne sur sa tête.

Le roi tient sa parole et pardonne à Nemours.

A la fin de la scène précédente et pendant celle-ci, Louis, qui se ranime par degrés, fait quelques mouvements. Il allonge son bras pour chercher la couronne; puis il se soulève et promène ses regards autour de lui. Appuyé sur la table, il se traîne jusqu'au dauphin et lui pose la main sur l'épaule: celui-ci jette un cri et tombe à genoux à côté de Marie.

LOUIS, *au dauphin qui veut lui rendre la couronne.*

Gardez-la, gardez-la; mon heure est arrivée.
J'accepte la douleur qui m'était réservée;
Je l'offre à Dieu: mon père est vengé par mon fils!

SCÈNE XV.

LOUIS, LE DAUPHIN, MARIE, FRANÇOIS DE PAULE, COMMINE, OLIVIER, LE CARDINAL D'ALBY, LE DUC DE CRAON, LE COMTE DE LUDE, LE CLERGÉ, LA COUR, LE PARLEMENT.

LOUIS.

Approchez tous; à lui le royaume des lis!
A moi celui du ciel; c'est le seul où j'aspire.

Au dauphin.

Vous, écoutez ma voix au moment qu'elle expire (1).
Faites ce que je dis, et non ce que j'ai fait:
J'ai voulu m'agrandir, je me suis satisfait.
La France a payé cher cette gloire onéreuse :
Vous la trouvez puissante, il faut la rendre heureuse.
Ne séparez jamais votre intérêt du sien;

(1) Dernières instructions du roi Louis XI à son fils.

Bas.

Honorez beaucoup Rome, et ne lui cédez rien.
Si fort que vous soyez, si grand qu'on vous proclame,
Aimez qui vous résiste et croyez qui vous blâme.
Quand vous devez punir, laissez agir la loi,
Quand on peut pardonner, faites parler le roi.

MARIE, avec désespoir.

Qu'il parle pour Nemours!

FRANÇOIS DE PAULE.

Sire, Dieu vous contemple :
Donnez donc une fois le précepte et l'exemple.

LE DAUPHIN.

Laissez-vous attendrir.

LOUIS, à François de Paule.

Et si je suis clément,
Ce Dieu m'en tiendra compte au jour du jugement?

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais vous lui répondrez de chaque instant qui passe.

LOUIS.

Je pardonne.

MARIE.

C'est moi qui lui porte sa grâce;
Moi, moi, j'y cours... Tristan!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN.

TRISTAN.

L'ordre est exécuté.

MARIE, tombant sur un siége.

Il est mort!

LOUIS.

Ce bourreau s'est toujours trop hâté.

Montrant Olivier.

Qu'il en porte la peine, ainsi que cet infâme
Dont les mauvais conseils empoisonnaient mon âme.
A leur juge ici-bas je les livre tous deux,

Joignant les mains.

Pour que le mien s'apaise et soit moins rigoureux.

A François de Paule en s'agenouillant.

Hâtez-vous de m'absoudre; il m'attend... il m'appelle,
Priez pour le salut de mon âme immortelle :
Sauvez-la de l'enfer!... je me repens de tout;
Humble de cœur, j'ai pris la puissance en dégoût;
Voyez... je n'en veux plus. Qu'est-ce que la couronne?

En se relevant.

Fausse grandeur... néant!.. Priez... je veux, j'ordonne..

Il chancelle et tombe mort au pied du lit.

COITIER, qui met un genou en terre et lui pose la main sur le cœur.

Commine, c'en est fait.

COMMINE, quittant le fauteuil où il donnait des soins à sa fille, s'incline et dit au dauphin :

Sire, il n'est plus!

UN HÉRAUT, d'une voix solennelle.

« Le roi est mort, le roi est mort. »

TOUTE LA COUR, en se précipitant vers le dauphin.

« Vive le roi! »

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon fils,
Considérez sa fin, méditez ses avis;
Et n'oubliez jamais sous votre diadème
Qu'on est roi pour son peuple et non pas pour soi-même.



EXAMEN CRITIQUE

DE LOUIS XI,

PAR M. DUVIQUET.

Un défi a été porté à un grand talent par ce goût d'imitations étrangères qui a envahi, depuis quelques années, le domaine des beaux-arts, et plus spécialement celui de la littérature dramatique; M. Casimir Delavigne y a répondu par *Louis XI*. Ce système se combine, comme on sait, de hardiesses quelquefois heureuses et brillantes, souvent puériles jusqu'à la trivialité, presque toujours repoussantes, tantôt par l'exagération, tantôt par l'humilité rampante des formes. Ce genre admet le mélange ou la succession de tous les styles; il ne se reproche point de licences, par la raison qu'il ne reconnaît point de règles. Parlez-lui du principe des trois unités, ce principe étayé de l'autorité des législateurs, et bien mieux, consacré par l'exemple des chefs-d'œuvre qui, depuis Sophocle jusqu'à Voltaire, lui sont redevables de leur désespérante perfection; vous serez accueilli par un sourire d'orgueil et de dédain, et ce sourire, dans la pensée des novateurs, signifie : Vous êtes des profanes, vous ne valez pas les honneurs de la réfutation. Passez à la réalité, il n'est autre chose que l'aveu explicite de leur impuissance et de leur confusion. Cependant ils avaient un moyen bien simple de nous réduire au silence : c'était de parler par leurs ouvrages; ils l'ont fait, et nous n'avons pas oublié ce qui en est advenu. Au bout de quelques mois d'un succès obtenu, moitié par la violence matérielle des souteneurs et des amis, moitié par la richesse des décorations et des costumes, ainsi que par l'attrait irrésistible de la nouveauté, leurs pièces, après avoir épuisé la patiente curiosité du public, ont cédé la place à d'autres ouvrages de même force, qui ont subi les mêmes chances d'un succès éphémère et d'une chute définitive, et, avec la meilleure volonté du monde, il a été impossible de les en relever. L'impression et la lecture ont achevé leur ruine. L'échafaudage de la cabale une fois écroulé, n'a laissé voir derrière lui que des décombres. Ne nous plaignons pas d'un triomphe momentané qui a servi à rendre leurs revers plus éclatants et plus instructifs.

Observons bien que ce qui manque à la plupart des auteurs que nous avons en vue, c'est beaucoup moins le talent, dont plusieurs d'entre eux ont fait preuve en d'autres genres, que la raison, la mesure et le style. C'est calomnier la critique que de lui supposer la pensée de renfermer les compositions théâtrales dans le cercle des formes et des sujets anciens. Elle n'a, au contraire, cessé de crier aux poëtes : Ouvrez de nouvelles voies; élargissez à votre gré les routes que vos devanciers ont parcourues; abandonnez, nous ne demandons pas mieux, les traces des Grecs et des Latins, et osez, suivant l'expression d'Horace, célébrer à votre tour les faits domestiques. Évoquez les événements ou tristement fameux, ou noblement célèbres, de nos annales. Ressuscitez ces morts illustres, ou ces grands criminels, dont nous avons conservé des souvenirs si différents, et toutefois également utiles; la carrière est belle, elle est immense; mais, pour y marcher avec gloire, songez quels engagements vous contractez avec la masse éclairée de ce public qui vous observe et qui vous écoute. Vous êtes poëtes et historiens tout ensemble. Soyez donc fidèles à l'histoire et à la poésie. Gardez-vous de dénaturer les caractères établis par des traditions constantes, et de leur substituer des fantômes créés dans l'intérêt d'une vaine et pernicieuse popularité. Vous cherchez des effets qui attachent, qui réveillent, qui étonnent le spectateur : rien de mieux; Boileau vous en a donné le conseil; mais faites en sorte que ces effets sortent du sujet, qu'ils soient amenés par des moyens naturels, qu'ils n'imposent aucun sacrifice ni à la vérité, ni à la vraisemblance historique, ni au respect dû aux convenances sociales, et aux habitudes morales de la nation à qui vous adressez la parole. Quand vous aurez satisfait à ces conditions, votre tâche ne sera encore qu'à moitié remplie. Vous n'avez élevé que la charpente de l'édifice; il vous reste à le décorer. Ici est la tâche exclusive du poëte. Tout ce que je pourrais dire à cet égard se trouve exprimé par ce vers d'un écrivain que l'on n'accusera pas d'avoir manqué d'activité ou de mouvement progres-

sif dans ses productions littéraires; c'est l'auteur de *Charles IX*, de *Fénelon*, de *Philippe II*, qui a dit :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.

Ce qui signifie, je pense, faisons, ou du moins tâchons de faire des vers comme les faisaient Racine et Voltaire; des vers rhythmiques, élégants, harmonieux; des vers nobles dans leur simplicité; des vers également éloignés de l'emphase et de la bassesse; et l'on voit qu'autant par le choix des sujets qu'il a traités que par la forme de composition qu'il y a appliquée, si l'auteur du précepte est resté inférieur à ses modèles, par son exemple du moins il s'est rapproché d'eux, autant que ses forces le lui ont permis.

Il n'était point à craindre que M. Casimir Delavigne se brisât contre les écueils du genre auquel il a consenti à assouplir son génie. *Louis XI* est une tragédie moderne dans ce sens que le poëte y a introduit des personnages qu'eût repoussé la dignité du cothurne antique. Je n'entends pas parler du prévôt Tristan, puisqu'il a son pendant dans le Narcisse de *Britannicus;* mais je parle du médecin Coitier, si utile cependant à l'action, et qui en est le principal et l'indispensable régulateur; je parle de ces danses où de malheureux paysans sont condamnés à des démonstrations joyeuses, sous peine de la hart; de cette entrée solennelle du pieux anachorète de la Calabre, au milieu des cantiques des jeunes villageoises, et de l'appareil pompeux des symboles les plus révérés de la religion; je parle du barbier-ministre, Olivier le Daim; de l'épisode un peu hasardé des amourettes du dauphin avec la jeune et innocente Marie. Tous ces détails sont nouveaux, il faut en convenir, et ils eussent paru, il y a quelques années, incompatibles avec les formes reçues et avec la sévérité de l'ancienne tragédie. Aujourd'hui ils sont applaudis, ils plaisent même aux esprits délicats, parce que les hommes de goût se rappellent qu'ayant voulu peindre les dernières angoisses d'un tyran, victime de ses remords et des inutiles précautions qu'il prend pour s'en affranchir, tout était en quelque sorte permis au poëte pour faire ressortir les couleurs de cet effrayant tableau; cette instructive agonie. Ces danses de campagne, ces chants de la piété, ces paroles d'amour, ne sont-ce point là d'admirables préparations aux mouvements tumultueux que va bientôt nous offrir l'intérieur des tours du Plessis, aux rugissements du monstre anéanti sous l'anathème de l'homme de Dieu, aux malédictions du mauvais père qui se venge sur lui-même et sur son fils des souvenirs de sa jeunesse parricide?

Mais voici ce qui frappera le lecteur attentif, c'est que ces détails mêmes si familiers, si peu concordants en apparence avec l'orgueil de la vieille Melpomène, sont constamment relevés ou par les grâces, ou par l'énergie du style; que jamais un mot bas n'ose s'y montrer; que le rhythme et la césure y sont constamment respectés; que le sens est toujours clair : et que si le langage est celui de la nature, c'est celui d'une nature choisie et appropriée aux exigences d'une société d'élite. Car, même au théâtre, on veut bien qu'un paysan soit un paysan; mais on ne lui demande pas, quand malheureusement pour lui il habite les environs du Plessis-lès-Tours, de charmer les oreilles de son patois tourangeau.

Coitier n'est qu'un médecin, mais c'est le médecin de Louis XI, et de Louis XI sur le seuil du tombeau. Il est donc le maître de la destinée d'un prince lâche et superstitieux qui le ménage par peur, et qui le sacrifierait sans scrupule, si un miracle qu'il a l'audace d'espérer lui rendait la santé et la vie.

Ah! traître, si jamais tu deviens inutile!

Tout le caractère de Louis XI est dans ce vers, qui est presque sublime par le jour rapide qu'il jette sur l'âme du monstre couronné. Coitier connaît bien son malade; voyez avec quelle énergique vérité il trace l'image de sa situation auprès du roi (act. I, sc. IV).

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.

Et toute la tirade, en complétant cette pensée, met à nu le mobile de sa conduite hardie et les motifs de sa sécurité. Ce n'est plus un médecin qui parle, c'est un philosophe éloquent, c'est un profond anatomiste du cœur humain; et là, point de mots sonores, point d'hyperboles, point d'amplification. Tout est serré, précis, nerveux : c'est Voltaire qui écrit sous la dictée de Montaigne.

Je ne veux pas dissimuler une objection que j'ai entendu faire contre l'invraisemblance de la mission de Nemours, envoyé par le duc de Bourgogne à Louis XI, et qui se présente à sa cour sous le nom du comte de Rhétel. Comment, a-t-on dit, ce roi qui avait dans toute l'Europe des agents affidés auxquels il prodiguait ses trésors, qui devait surveiller avant tout les démarches de son redoutable vassal Charles le Téméraire; comment ce prince auquel ses juges les plus sévères n'ont jamais refusé la finesse, la ruse et la science de la politique la plus déliée; comment Louis XI, en un mot, peut-il ignorer l'existence de Nemours? Comment ce fils, couvert encore enfant du sang d'un père immolé sur un échafaud, et dont l'esprit de vengeance, grandi avec les années, doit être pour le meurtrier un sujet perpétuel d'une prévoyante inquiétude, peut-il se flatter de se dérober, sous un nom qui n'existe plus, aux regards d'un tyran soupçonneux? S'il est reconnu, comme il l'est effectivement dans la tragédie, il est perdu, et sa haine impuissante descend avec lui dans la tombe.

L'objection est spécieuse, et je ne prétends ni l'affaiblir, ni la réfuter complétement. Je me borne à faire observer que s'il y a invraisemblance, c'est du moins une de celles que l'on pardonne facilement à un poëte dramatique, quand il a su en tirer d'admirables effets. J'ajouterai que ce qui est moralement improbable n'est pas pour cela strictement impossible; que, quelque habile que fût la politique de Louis XI, elle a pu être déjouée dans cette circonstance par les instructions combinées de Commine et de Coitier, l'un et l'autre sauveurs du jeune héritier des d'Armagnac. Quant au danger personnel du prince, son courage, ou plutôt son fanatisme filial, suffit pour expliquer son audace; celui qui veut frapper le bourreau de son père doit

suivre le seul chemin qui mène jusqu'à lui, et il est évident qu'au moment de son départ, à celui de son arrivée au terme de son voyage, le sacrifice de sa vie est consommé.

La plus grande, la plus terrible scène de l'ouvrage, et, j'ose ajouter, une de plus belles que l'on puisse admirer au Théâtre-Français, est sans contredit celte de *la confession* (act, IV, sc. VI). Quel spectacle que celui de ce roi si longtemps redouté, déjà serré par les étreintes glacées de la mort, forcé d'avouer ses crimes devant un pauvre ermite, dont il implore un pardon qui ne sera point accordé, parce que, partagé entre ses lâches terreurs et ses habitudes sanguinaires, il refuse celui des malheureux, des innocents qu'il tient enfermés dans les souterrains meurtriers de son château! Il prie, le misérable; et cependant, toujours roi, quoique pénitent, il se tient debout devant son juge. Mais, lorsque de ses lèvres déjà pâles et flétries tombe l'aveu qu'il a empoisonné son frère, une majesté royale, une majesté presque divine a passé sur le front et dans l'attitude du prêtre :

Et contre tes remords ton cœur cherche un refuge !
Tremble, j'étais ton frère, et je deviens ton juge.
Écrasé sous ta faute aux pieds du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable :
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
Fratricide, à genoux !

Louis foudroyé, cédant à l'ascendant de la vertu et de la religion, obéit, et déroule la série de ses crimes. Sans oublier les innombrables victimes qu'il a fait périr dans l'air, dans les flots, dans les puits meurtriers (les oubliettes), il passe au récit du supplice de d'Armagnac, et au raffinement de barbarie qui força trois enfants innocents à assister au supplice de leur père, et à ne sortir de dessous l'échafaud qu'inondés de son sang. Cependant, malgré l'énormité de ses crimes, le ministre d'une religion de charité et de clémence est prêt à pardonner, si le grand coupable brise les fers des innocents qui gémissent dans les cachots de son donjon. Louis refuse, réclame un délai.

Adieu donc, meurtrier ; je ne saurais t'absoudre.
— Quoi, me condamnez-vous? — Dieu peut tout pardonner;
Lorsqu'il hésite encor, dois-je te condamner?
Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde ;
Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux ;
Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
Du sein de leur cachot, du fond de leur souffrance,
A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu ;
Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

François de Paule s'éloigne; Louis s'agenouille et s'efforce de prier. Dans ce moment un fantôme effrayant s'élance; il était caché derrière les rideaux du lit : c'est Nemours; un poignard brille dans ses mains; la pointe touche la poitrine du roi, et lui commande le silence. Inutile de faire l'analyse d'une scène merveilleuse que le lecteur a sous les yeux; qu'il me soit seulement permis de lui faire remarquer par quelle ingénieuse gradation ce fils, si ardent dans ses justes ressentiments, si impétueux dans ses passions juvéniles, si opiniâtre, si dévoué dans ses projets de vengeance, maître de la vie du roi, qui la demande servilement à genoux, se traînant même aux pieds de Nemours, est amené cependant à ne pas trouver pour lui de supplice plus grand que de lui laisser la vie. Cela est beau; pourquoi? Nemours a entendu la confession de Louis, l'aveu de ses terreurs, de ses remords, de ses souffrances physiques et morales. En permettant de vivre à un être si malheureux, Nemours n'est que trop vengé. Il le laisse seul avec lui-même; il le laisse en tête à tête avec son plus implacable bourreau.

Une secousse aussi violente achève de briser les ressorts de la vie du roi; il touche au moment fatal; mais, avant d'expirer, il veut à son tour se venger de Nemours. Il charge de ce soin l'exécrable fidélité de Tristan; et il n'est que trop promptement obéi. Vaincu néanmoins par les sollicitations du dauphin et de François de Paule, le roi fait un effort sur lui-même, et accorde le pardon. Mais Tristan paraît et annonce que l'ordre est exécuté. « Ce bourreau s'est toujours trop hâté, » Telle est la réponse de Louis; et, suivant la coutume des tyrans, les deux conseillers, les deux exécuteurs de ses cruautés, sont renvoyés devant les juges d'ici-bas. Quelques minutes s'écoulent, et Louis a comparu au tribunal de Dieu.

Il faut voir dans la lettre d'Étienne Pasquier à M. de Tiard, imprimée en tête de cette édition, comment ce savant et judicieux historien a jugé Louis XI. M. Casimir Delavigne ne pouvait se prévaloir d'une autorité plus grave, ni prendre un guide plus sûr pour montrer sur la scène un roi très-diversement jugé par des biographes dupes volontaires de leurs intérêts ou de leurs passions. « C'était un esprit prompt, remuant et versatile.» Voyez-le dans la tragédie. Il apprend la mort de Charles le Téméraire; à l'instant même les ordres sont donnés à tous ses généraux pour qu'ils aient à surprendre les places du duc de Bourgogne, et à rendre à la couronne les riches provinces qu'une haute imprévoyance lui avait accordées en apanage. « Fin et feint en ses entreprises. » Louis dissimule avec l'ambassadeur de Charles, mais le comte de Rhétel se remettra en route avec ses dépêches. Tristan est appelé; Louis ne s'explique point avec son confident; mais Tristan l'a deviné, *l'a compris*. Un incident élevé sur la route préviendra à jamais le retour de l'envoyé auprès de son maître. Machiavel, qui n'a écrit son *Prince* que quelques années après la mort de Louis XI, a beaucoup d'obligations à ce roi. L'auteur a dû s'inspirer souvent de ses souvenirs. Veut-on encore un petit acte de feintise? C'est le Tarfufe du quinzième siècle préludant délicieusement au Tartufe du dix-septième. Il vient de confisquer en toute humilité tous les fiefs de Charles : mais voici le correctif.

En brave qu'il était, le noble duc est mort;
Messieurs, ce fut hasard quand on nous vit d'accord.
Il m'a voulu du mal, et m'a fait à Péronne
Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne ;
Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil :
Il était mon cousin, la cour prendra le deuil.

J'ai à peine prononcé le nom de Commine. Cet histo-

rien, néanmoins, joue dans *Louis XI* un rôle assez important. C'est lui qui fait l'exposition de la pièce, d'abord en relisant à haute voix la partie de ses Mémoires où sont consignées les époques les plus marquantes et les traits les plus caractéristiques du règne de Louis XI, ensuite, dans une conversation familière avec Coitier, où ces deux hommes, courtisans chacun à leur manière, mais également cupides, également ambitieux, se font de ces demi-confidences qui éclairent l'avenir du drame, et qui, dans le développement des deux caractères, annoncent ou font pressentir l'avenir de l'action à laquelle ils vont prendre part.

Intérêt, poésie, fidélité de mœurs, tableaux pathétiques ou terribles, grandes leçons morales pour les peuples et pour les rois; tels sont, en résumé, les titres de la tragédie de *Louis XI* à l'estime et à l'admiration des connaisseurs; c'est une tragédie qui, tenant une des premières places dans la collection des œuvres de M. Casimir Delavigne, ne peut manquer d'en conserver une également distinguée dans le répertoire du Théâtre-Français.



LES ENFANTS D'ÉDOUARD,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 18 MAI 1823.

O thus, quoth Dighton, lay the gentle babes, —
Thus, thus, quoth Forrest, girdling one another
Within their alabaster innocent arms :
Their lips were four red roses on a stalk,
Which, in their summer beauty, kiss'd each other.
A book of prayers on their pillow lay;
Which once, quoth Forrest, almost chang'd my mind;
But, O, the devil — there the villain stopp'd;
When Dighton thus told on, — we smothered
The most replenished sweet work of nature,
That from the prime creation, e'er she fram'd. —

(Shakspeare.)

« C'est ainsi, me disait Dighton, qu'étaient couchés ces » aimables enfants. » — « Ils se tenaient ainsi, disait Forrest, » l'un l'autre entourés de leurs bras innocents et blancs » comme l'albâtre; leurs lèvres semblaient quatre roses » vermeilles sur une seule tige, qui, dans tout l'éclat de » leur beauté, se baisaient l'une l'autre. Un livre de prières » était posé sur leur chevet : cette vue, dit Forrest, a, » pendant un moment, presque changé mon âme; mais, » oh! le démon.... » Le scélérat s'est arrêté à ce mot, et » Dighton a continué : « Nous avons étouffé le plus parfait, » le plus charmant ouvrage que la nature ait jamais formé » depuis la création ! »

A Mon Ami,

PAUL DELAROCHE,

Ma Tragédie des Enfants d'Édouard.

CASIMIR DELAVIGNE.

L'EXTINCTION

DES

DEUX FILS DU ROY ÉDOUARD D'ANGLETERRE.

Le roy Edouard d'Angleterre, quatrième de ce nom, recommanda avant son trespas ses deux fils Edouard et Georges (1) à son frère Richard, duc de Glocestre, afin que Edouard, prince de Galles, son fils aîné, eagé de quatorze ans, succédast à la couronne, comme son vrai héritier. Son dit frère Richard, duc de Glocestre, proumit de faire son possible, et demoura régent, et print en sa tutelle les deux enfants ses nepveux. Y celui, faindant vouloir debeller et envahir les François, assembla grande pécune et suffisante armée pour ce faire, et arriva à Londres la nuict Sainct-Jehan-Baptiste; et commença des lors à monter en orgueil; si devint à demi tyran. La reine d'Angleterre, cognoissant la protervie de son courage, le tirra arrière et emmena ses enfants en une place forte nommée Vastremonstre (Westminster), afin que le dit Glocestre ne leur fist quelque moleste. Néantmoins ceulx de Galles, les princes du sang et parenté du roy Edouard se mirent en peine de couronner le prince de Galles, et tirèrent vers Londres pour ce faire; et le dit duc de Glocestre l'une fois se faindoit être joyeux de ce couronnement, l'aultre fois tenoit terme tout au contraire; et y mit tant d'entraves que la chose suschey.

Il trouva façon par aulcunes accusations de soi despescher du seigneur d'Escales, nepveu des dits enfants, et Seigneur de la Rivière, ensemble de Thomas Vayant; puis fit bouter le dit prince son nepveu en la Tour de Londres. Et pour ce qu'il sembloit qu'il ne povoit faire chose de valeur s'il n'avoit le second fils son nepveu, eagé de douze ans, afin de anéantir la querelle, il le fit mander par l'arcevesque de Cantorbie, oncle des dits enfants, lequel dit à la mère, vevfe du roy Edouard, que son fils Georges vinst hastivement au couronnement de son frère; si verroit les honneurs qui se feroient illecq afin de tousjours apprendre. La reine, toute apprinse des deceptions de son beau frère, l'accordoit fort enuis; nonobstant elle se confioit au dit arcevesque.

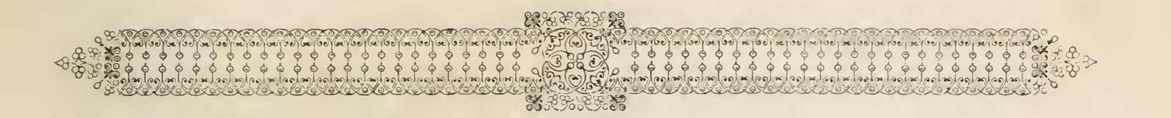
Le second fils du roy Edouard, nommé Georges, comme dit est, fut renclu et bouté en la Tour de Londres, avecq son frère aisné; le duc Richard leur fit donner estat, qui fort diminua. L'aisné fils estoit simple et fort mélancolieux, cognaissant aulcunement la mauvaisetié de son oncle, et le second fils estoit fort joyeux et spirituel, appert et prompt aux danses et aux esbats; et disoit à son frère, portant l'ordre de la jarretière : « Mon frère, apprenez à danser. » Et son frère lui répondit : « Il vauldroit mieux que vous et moi apprinssions à mourir, car je cuide bien savoir que guaires de temps ne serons au monde. » Ils furent environ cinq sepmaines prisonniers; et par le capitaine de la Tour le duc Richard les fit occultement mourir et esteindre.

Aulcuns disent qu'il les fit bouter en une grande huge, et enclorre illec sans boire et sans manger. Aultres disent qu'ils furent estaincts entre deux quientes, couchants en une même chambre. Et quand vint à l'exécution, Edouard, l'aisné fils, dormoit, et le jeune veilloit, lequel s'apperçut du malice, car il commença à dire : « Ha! mon frère, esveillez-vous, car l'on vous vient occir! » Puis disoit aux appariteurs : « Pourquoi tuez-vous mon frère? tuez-moi et le laissez vivre! » Ainsi doncques l'un après l'autre furent exécutés et estaincts, et les corps rués en quelque lieu secret; puis furent recueillis, et après la mort du roy Richard eurent royaux obsecques.

(CHRONIQUE DE MOLINET.)

(1) La plupart des historiens s'accordent à donner à ce prince le nom de Richard.





LES ENFANTS D'ÉDOUARD.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD V, roi d'Angleterre.
RICHARD, duc d'York, son frère.
RICHARD, duc de Glocester, oncle des princes, régent du royaume.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
SIR JAMES TYRREL.
LA REINE ÉLISABETH, veuve de lord Gray, puis d'Édouard IV, mère des deux princes.
LUCI, première femme de la reine.
EMMA, FANNY, femmes de la reine.
WILLIAM, serviteur de la reine.
LE CARDINAL BOURCHIER.
L'ARCHEVÊQUE D'YORK.
DIGHTON.
FORREST.
LORDS, SEIGNEURS DE LA COUR.
GARDES.

ACTE PREMIER.

Un salon chez la reine Élisabeth. D'un côté, la reine occupée à broder; de l'autre, quelques métiers de tapisserie abandonnés par ses femmes, qui entourent le jeune duc d'York.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, LUCI, EMMA, FANNY.

ÉLISABETH, au duc d'York, sans lever les yeux.

Regarderai-je?

LE DUC D'YORK, dont on achève la toilette.

Oh! non.

ÉLISABETH.

Enfant!

LE DUC D'YORK.

Non pas encor.

A Luci.

Bonne mère, attendez. Donne le collier d'or.

LUCI.

Plus tard.

LE DUC D'YORK, courant vers une table.

Tiens! Je le prends.

LUCI.

Reine, veuillez, de grâce,
Forcer le duc d'York à demeurer en place.
Il est comme un oiseau.

LE DUC D'YORK.

Qu'au piége on aurait pris:
Je ne fais pas un bond sans qu'on pousse des cris.
Allons, vieille Luci, viens, cours!

LUCI, à la reine.

Il me désole.

LE DUC D'YORK, courant autour de la table.

Rattrape en chancelant ton oiseau qui s'envole.

LUCI.

Essayer un habit pour le couronnement,

S'élançant pour le saisir.

C'est grave... On vous tient!

LE DUC D'YORK, s'échappant.

Bon!...

ÉLISABETH.

Très-grave assurément.

LUCI.

Lord Glocester, votre oncle, aujourd'hui vient vous [prendre
Pour recevoir le roi.

ÉLISABETH.

Vous le ferez attendre :

Le regardant de côté.

Richard, je vais gronder. Cher trésor, qu'il est bien!

LUCI, au duc d'York.

Votre frère est un ange, et vous ne valez rien.

LE DUC D'YORK.

Voyez-vous l'hypocrite! Il est roi d'Angleterre,
Et je ne le suis pas; voilà tout le mystère.

LUCI.

Dans le pays de Galle, où chacun l'admirait,
Le jour de son départ il a fait un beau trait.

LE DUC D'YORK, se rapprochant.

Lequel?

LUCI.

On nous l'écrit.

LE DUC D'YORK.

Lequel? je veux l'apprendre :
L'éloge d'Édouard, j'aime tant à l'entendre!

LUCI, le saisissant.

On vous tient, déserteur!

LE DUC D'YORK.

C'est une trahison;
Mais je me vengerai.

ÉLISABETH.

Demande-lui raison.

A Luci.

Abuser de l'amour qu'il montre pour son frère,
Ah! fi! c'est mal.

LUCI.

Amour que je ne comprends guère;
Ils sont si différents : l'un gai, bouillant, fougueux :
L'autre, grave et sensible.

ÉLISABETH.

Aimables tous les deux.

LE DUC D'YORK, à Luci.

Si tu pouvais finir! pour cette jarretière
Faut-il donc à genoux rester une heure entière?

LUCI.

Encor faut-il le temps. Je suis vieille, et mes doigts
N'ont plus l'agilité qu'ils avaient autrefois,
Mon cher petit Richard.

LE DUC D'YORK.

Petit! quelle injustice!
On est jusqu'à vingt ans petit pour sa nourrice.

LUCI.

Un moment, et j'achève.

LE DUC D'YORK, avec impatience.

Est-ce fait ¿

LUCI.

Liberté!
Beau captif.

LE DUC D'YORK, se plaçant devant la reine.

Regardez.

ÉLISABETH.

Charmant, en vérité!

EMMA.

On n'est pas plus joli.

ÉLISABETH.

Venez, vous qu'on adore,
Qu'on vous baise cent fois, et puis cent fois encore!
Sous l'appareil du sacre et l'auguste bandeau,
Luci, crois-tu toujours qu'Édouard soit plus beau?
Vous charmerez tous deux ce peuple qui vous aime.

A Luci.

Levez vos grands yeux noirs! C'est son père lui-même.

LUCI, appuyée sur le dos du fauteuil de la reine.

Il a de son regard.

ÉLISABETH.

Mais beaucoup; mais, Luci,
C'est sa vivante image : il souriait ainsi;
Cette grâce, il l'avait, quand sa main souveraine
Releva lady Gray pour en faire une reine.

LE DUC D'YORK.

Lady Gray c'était vous.

ÉLISABETH

Qui, pauvre et sans appui,
Redemandais mes biens en pleurant devant lui.
Dieu! comme je tremblais! Luci se le rappelle.

A Luci.

Il fut bien généreux; mais moi, j'étais bien belle;
N'est-ce pas?

LE DUC D'YORK.

Je le crois; belle comme à présent.

ÉLISABETH, qui l'embrasse.

Je vous punis, flatteur!

LUCI.

Sans doute; en le baisant.

Voilà vos châtiments : caresses sur caresses;
Et votre fils aîné n'a rien de vos tendresses.

LE DUC D'YORK, à la reine.

Je lui rendrai sa part en l'embrassant pour vous.

ÉLISABETH.

Savez-vous qu'à Radnor il souffrait loin de nous?

LUCI.

Quoi! toujours?

ÉLISABETH.

Pauvre fleur, le chagrin l'a fanée.
Que de pleurs nous coûta cette triste journée,
Où le noble Édouard de ses bras défaillants,
De ses yeux affaiblis vous cherchait, mes enfants,
Rapprochait, unissait vos deux têtes charmantes
Sous les derniers baisers de ses lèvres mourantes!
Aimez-vous, a-t-il dit, et, regardant les cieux,
Pour ne plus les rouvrir, il a fermé les yeux.

LE DUC D'YORK, d'une voix altérée.

Un beau soir, à Windsor, nous irons, ô ma mère,
Lui demandant tous trois la santé de mon frère,
Déposer sur le marbre, où souvent nous pleurons,
Deux couronnes de fleurs que nous enlacerons;
Et puis vous lui direz : A ton désir fidèles,
Tes fils jusqu'au tombeau seront unis comme elles.
Le voulez-vous?

ÉLISABETH, essuyant les yeux du duc d'York.

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès qu'il nous reverra,
Au bonheur, à la vie Édouard renaîtra.
De lui donner des soins qu'on me laisse le maître.
Mon remède est si bon!

ÉLISABETH.

Pourrait-on le connaître?

LUCI.

C'est le jeu.

LE DUC D'YORK.

Trouve mieux pour guérir ses douleurs.

ÉLISABETH, à part.

Comme, chez les enfants, le rire est près des pleurs!

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers avec lui reviendra-t-il à Londre?

ÉLISABETH.

Sans doute.

LUCI.

Noble cœur, et dont je puis répondre!
Parent loyal et sûr; ami vrai, celui-là,
Votre oncle maternel.

ÉLISABETH.

Qu'entendez-vous par là?

LUCI.

Rien : je dis seulement que c'est leur second père,
Et qu'ils n'en ont pas d'autre.

LE DUC D'YORK.

Il est parfois sévère;
Mon oncle Glocester est bien plus indulgent,
Et je l'aime bien moins.

ÉLISABETH.

Parlez mieux du régent.
Quoi qu'en dise Luci, dont le discours me blesse,
Vous pouvez, chers enfants, compter sur sa tendresse.
Il a de votre père et le zèle et les soins;
Il lui ressemble en tout.

LE DUC D'YORK.

Pas de figure au moins.

ÉLISABETH.

Richard, vous me fâchez.

LE DUC D'YORK.

Eh bien! je me ravise,
Et dirai, si l'on veut, que sa taille est bien prise.

ÉLISABETH.

Quand vous aurez son âge, ayez sa dignité;
Vous serez bien, milord.

LE DUC D'YORK.

Oui, très-bien d'un côté;

Montrant son épaule.

Mais de l'autre!

ÉLISABETH, sévèrement.

Richard!

LUCI.

Que milady pardonne.

ÉLISABETH, au duc d'York.

C'est un méchant esprit que celui qu'on vous donne.
Vous m'entendez, Luci!

LUCI.

Mais, madame...

ÉLISABETH.

En effet,
Le régent est coupable; et de quoi? qu'a-t-il fait?
Depuis qu'à sa tutelle on remit leur enfance,
A-t-il un seul instant trompé ma confiance?

LUCI.

Non, jusqu'à présent; mais....

ÉLISABETH.

Mais il vous est suspect.
C'est fâcheux; cependant il a droit au respect,
Au vôtre, au sien surtout.

Au duc d'York.

Les vertus, le courage,
Valent mieux que la grâce et qu'un joli visage.

Il est mal et très-mal de prendre un ton moqueur?
Je ne vous aime plus : vous avez mauvais cœur.

LUCI.

Le voilà tout confus.

LE DUC D'YORK.

Pardon!

ÉLISABETH.

Je suis trop bonne.

LUCI.

Paix! quelqu'un vient : c'est lui.

ÉLISABETH.

Le régent?

LE DUC D'YORK.

En personne.

Imitant la démarche de son oncle.

Le reconnaissez-vous?

ÉLISABETH, au duc d'York.

Je vois qu'il faut sévir.

Bas à Luci.

Vous m'y forcez ; c'est bien. Il l'imite à ravir.

FANNY.

Sortirons-nous?

ÉLISABETH.

Pourquoi? Reprenez votre ouvrage.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GLOCESTER.

Les femmes de la reine vont s'asseoir près des métiers à tapisserie. Le duc d'York est devant Luci qui dévide un écheveau de soie sur ses bras.

ÉLISABETH, à Glocester.

Vous avez de mon fils reçu quelque message,
Milord, il vous écrit? Pour moi, j'en fais l'aveu,
Ainsi que lord Rivers, il me néglige un peu;
Me laisser deux longs jours sans lettres, sans nouvelles,
C'est comprendre bien mal mes craintes maternelles.

GLOCESTER.

Oui, voilà les enfants : pour nous ils ne font rien,
Et les ingrats sont sûrs qu'on les recevra bien.

LE DUC D'YORK, d'un air boudeur, à Luci qui lui fait signe de se taire.

Les ingrats!

ÉLISABETH, à Glocester.

Votre grâce en dit plus que moi-même.
Eh! n'est-ce pas pour eux, pour eux seuls qu'on les aime?
Pauvre ange! qu'il m'oublie et qu'il ne souffre pas,
Il n'aura point de tort.

GLOCESTER.

Il vient, et sur ses pas
Semant tous les chemins de fleurs, de verts feuillages,
Nos Anglais, m'écrit-on, l'environnent d'hommages.
C'est porté dans leurs bras qu'il arrive aujourd'hui;
Sa marche est un triomphe, et jamais, avant lui,
Le noble sang d'York, jamais la rose blanche,
N'ont ému tant de cœurs d'une joie aussi franche.

ÉLISABETH.

Vous m'enchantez, milord.

GLOCESTER.

Moi, son humble sujet,
Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
J'arrive, et des douleurs je trouve ici l'image :
Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
Que ce front, pour un jour affranchi de son deuil,
Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

ÉLISABETH.

Hélas! ne dois-je rien à qui m'a couronnée?
Je suis heureuse mère et femme infortunée;
Et cet autre Édouard qui va m'être rendu
Rappelle à mes regrets celui que j'ai perdu.

LE DUC D'YORK, à la plus jeune femme de la reine qui joue avec lui.

Tu m'oses défier : eh bien! voilà mon gage!

Il l'embrasse.

Rends-le moi si tu veux.

LUCI, le suivant.

Milord, soyez donc sage!
Ces fils de soie et d'or vont tomber de vos bras :
Bien : les voilà mêlés.

LE DUC D'YORK.

Tu les démêleras.

LUCI, montrant l'écheveau qu'elle a ramassé.

Des nœuds?

LE DUC D'YORK.

En les coupant.

GLOCESTER, à la reine en souriant.

C'est un autre Alexandre.

ÉLISABETH.

Quand on ne le voit pas on est sûr de l'entendre.

GLOCESTER, au duc d'York.

A la bonne heure au moins, beau neveu! les rubis,
L'or et les diamants brillent sur vos habits.

LE DUC D'YORK.

Je vous fais grâce encor du grand manteau d'hermine :
Au sacre je l'aurai.

GLOCESTER.

C'est vrai : plus j'examine,
Et plus je reconnais le vêtement pompeux
Qui doit à Westminster parer mes chers neveux.

LE DUC D'YORK.

Est-ce demain?

GLOCESTER.

Bientôt.

LE DUC D'YORK.

Non, fixez la journée :
Bientôt, c'est quand on veut, c'est un mois, une année.

GLOCESTER.

Un siècle.

LE DUC D'YORK.

En attendant, milord, on peut mourir.

ÉLISABETH, vivement.

Le ciel nous en préserve!

GLOCESTER, au duc d'York.

Attendre, c'est souffrir,
N'est-ce pas?

LE DUC D'YORK.

Eh bien, quand?

GLOCESTER.

De ses vœux l'enfant presse
Ce temps, dont l'âge mûr accuse la vitesse.

LE DUC D'YORK.

Enfin, quand donc?

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Milord, asseyons-nous.

LE DUC D'YORK.

Ma mère à son travail, et moi sur vos genoux.

ÉLISABETH.

Vous abusez, Richard!

GLOCESTER, au duc d'York qui veut descendre.

Restez!

LE DUC D'YORK.

Oh! non, j'abuse.

ÉLISABETH.

Ne faites pas le fier : on vous souffre.

GLOCESTER, à la reine.

Il m'amuse.

ÉLISABETH, à Glocester.

Le roi vous marque-t-il l'heure de son retour?

GLOCESTER.

Mais nous devons ce soir l'embrasser à la Tour.

LE DUC D'YORK.

A la Tour! et pourquoi?

GLOCESTER.

Je m'en vais vous le dire :
Si mon neveu lisait tout ce qu'il devrait lire,
Instruit d'un vieil usage, il saurait que toujours
Les rois avant leur sacre y passent quelques jours.

LE DUC D'YORK.

Mais c'est une prison.

GLOCESTER.

Qui n'attriste personne,
Quand on en doit sortir pour ceindre une couronne.

LE DUC D'YORK.

Mon frère, en la quittant, va donc gouverner?

GLOCESTER.

Non.

ÉLISABETH.

Tant qu'on n'est pas majeur on n'est roi que de nom.

LE DUC D'YORK.

J'en voudrais le pouvoir, si j'en avais le titre.

GLOCESTER.

A treize ans, de l'État, milord serait l'arbitre?

LE DUC D'YORK.

Oui, milord.

GLOCESTER.

Des enfants qui courent sur le port,
Nous ferions pour la guerre une armée à milord.

LE DUC D'YORK.

Il n'en est pas besoin : milord pourrait, j'espère,
Compter sur les soldats commandés par son père.

GLOCESTER.

Ils sont vieux pour milord.

LE DUC D'YORK.

Milord se ferait vieux.

GLOCESTER.

Et comment, s'il vous plaît?

LE DUC D'YORK.

En combattant comme eux.

GLOCESTER.

Voilà des sentiments dignes d'un diadème!

LE DUC D'YORK.

Mais celui qui le tient le défendra lui-même.

LUCI, à part.

Bien dit!

ÉLISABETH.

Et de son front qui voudrait l'enlever?
Lord Glocester est là pour le lui conserver.

GLOCESTER.

Que vous me jugez bien! Au péril de ma vie,
Vous le prouver, ma sœur, est un sort que j'envie.

LE DUC D'YORK.

Votre beau cheval blanc, que souvent j'admirai,
Vous me l'avez promis; donnez : je vous croirai.

ÉLISABETH.

Vous demandez toujours.

GLOCESTER, au duc d'York.

Il est à votre grâce;
Mais saurez-vous au moins le conduire à ma place?

LE DUC D'YORK.

Tout jeune que je suis, mieux qu'un autre à vingt ans.

GLOCESTER.

Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps :
Le proverbe dit vrai.

LE DUC D'YORK.

Voilà pourquoi, je gage,
A quelqu'un que je sais l'esprit vint avant l'âge.

ÉLISABETH, à Glocester.

Parlons du roi, milord.

GLOCESTER, au duc d'York.

A qui donc?

LE DUC D'YORK.

A quelqu'un.

GLOCESTER.

Mais enfin?...

ÉLISABETH.

Certain duc va se rendre importun;
Et je le renverrai.

GLOCESTER.

Non pas : laissez-le dire;
Sa malice m'enchante et me fait beaucoup rire.

ÉLISABETH.

Vous le rendez, milord, trop libre en le gâtant.

Bas.

Il est un peu malin; mais il vous aime tant!

GLOCESTER.

Et moi donc!... cher enfant : il faut que je l'embrasse.
Si jamais celui-là ment à sa noble race!...

ÉLISABETH.

Et son frère!

GLOCESTER.

Son frère est aussi mon espoir.
Qu'ils prospèrent tous deux, et que je puisse voir
Ces rejetons chéris d'une tige si belle,
Ces deux roses d'York fleurir sous ma tutelle!

ÉLISABETH.

Eh bien! protégez-les; qu'ils vous soient toujours chers,
Eux, comme tous les miens : la main de lord Rivers
Sur le lit d'Édouard serra deux fois la vôtre;
En veillant sur mes fils, aimez-vous l'un et l'autre!

Ici on entend quelque rumeur sous les fenêtres.

UN CRIEUR PUBLIC, en dehors.

« Jugement et condamnation de lord Hastings, pair
» du royaume, atteint et convaincu du crime de haute
» trahison. »

LE DUC D'YORK.

Hastings!... grâce, mon oncle!

ÉLISABETH.

Il aimait cet enfant.

GLOCESTER.

Le lâche avait trahi celle qui le défend.
Forcé de le punir, j'eus peine à m'y résoudre;
Mais je vous aimais trop, milady, pour l'absoudre.

LE CRIEUR PUBLIC.

« Arrestation de lord Rivers, conduit de Northamp-
» ton à la forteresse de Pomfret, par ordre du duc de
» Glocester, régent du royaume. »

ÉLISABETH.

Qu'entends-je?

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers!

GLOCESTER, en riant.

Oh! lui; c'est différent.

ÉLISABETH.

Qu'a-t-il fait?

GLOCESTER, de même.

Rien.

ÉLISABETH.

Encore?...

GLOCESTER.

Il est votre parent;
Voilà son crime.

ÉLISABETH.

Eh quoi! vous faisait-il ombrage?

GLOCESTER.

A moi? lui?... Sans témoins, j'en dirai davantage.
En l'embrassant bientôt vous me remercierez;
Il le fera lui-même.

LE DUC D'YORK.

Ah? vous nous rassurez.

ÉLISABETH.

A son fils. A ses femmes.

Va jouer. Laissez-nous.

LE DUC D'YORK, à Glocester.

Tenez votre promesse
Et vous rirez de moi si je manque d'adresse.

GLOCESTER.

Le petit écuyer pourra tomber de haut.

LE DUC D'YORK.

Petit! et vous aussi, vous raillez ce défaut!
Allez, d'autres que moi pécheraient par la taille,
Si l'on mesurait l'homme au cheval de bataille.

GLOCESTER.

Vraiment!

LE DUC D'YORK.

Adieu, bel oncle!

GLOCESTER.

A revoir, bon neveu!

A part.

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, GLOCESTER.

ÉLISABETH.

Parlez : de Lord Rivers avez-vous à vous plaindre?
De quoi l'accuse-t-on ? pour lui que dois-je craindre?

GLOCESTER.

Mais rien, croyez-moi donc.

Se penchant sur le métier de la reine.

Quel travail délicat!
Cet ouvrage de femme est d'un goût, d'un éclat!...

ÉLISABETH.

Il est vrai; je suis femme, et comprends vos paroles :
Je dois me renfermer dans ces travaux frivoles.

GLOCESTER.

Vous ai-je dit cela?

ÉLISABETH.

Je me le dis pour vous.
Mon Dieu ! de ses secrets que l'État soit jaloux;
J'y consens : gardez-les; restez-en seul le maître ;
Je les ai trop connus pour vouloir les connaître.
Mais je suis sœur, milord : je suis mère, et je crains.
Est-un tort? que l'excuse en soit dans mes chagrins :
Le malheur rend timide; à force de souffrance,
J'ai contre l'avenir perdu toute assurance.
Quittez ce ton léger que dément votre cœur,
Milord, et parlez-moi comme un frère à sa sœur.

GLOCESTER.

Eh bien ! à votre gré gouvernez votre esclave,
Et parlons gravement de ce qui n'est pas grave :
Lord Rivers arrêté ! quel forfait est le sien?
Que lui reproche-t-on?... rien, absolument rien.
Mais à notre Édouard plus je le crois utile,
Moins je vois ses dangers avec un œil tranquille.

ÉLISABETH.

Quels dangers?

GLOCESTER.

Vous savez que vos augustes nœuds
Ont, dans ses intérêts, dans son orgueil haineux,
Ulcéré jusqu'au cœur cette vieille noblesse,
Que rien ne satisfait et qui d'un rien se blesse.
Quand on vit vos parents des emplois revêtus,
On chercha leurs aïeux; je comptais leurs vertus;
Rivers, qu'avaient poussé mes amis et les vôtres,
Vint sur les bancs des pairs s'asseoir parmi nous autres,
Dont les noms se perdaient dans la nuit du passé;
Le mot de parvenu fut alors prononcé :
Mot banal, et des cours injure favorite
Lorsqu'auprès des grands noms s'élève un grand mérite.
Sa fortune croissant avec ses ennemis,
L'héritier du royaume à ses soins fut remis.
On murmura plus haut; mais on craignit les armes
Que vous teniez du roi subjugué par vos charmes.

ÉLISABETH.

Milord!...

GLOCESTER.

Qui n'eût fléchi sous un tel ascendant?
J'y cède, comme lui, reine, en vous regardant.
Mais enfin ce dépit, que retenait la crainte,
Depuis votre veuvage éclate sans contrainte.
« Votre frère, dit-on, maître du jeune roi, »
C'est ce parti haineux qui parle et non pas moi :
« Gouverne son esprit ainsi que sa personne,
» Et mettrait volontiers les mains sur sa couronne. »

ÉLISABETH.

Qui? lui, mon noble frère!...

GLOCESTER.

Eh non, mille fois non !
Ce sont vos deux enfants qu'on poursuit sous son nom;
On voulait, prévenant le sacre qui s'apprête,
Pour aller jusqu'au roi faire tomber sa tête.

ÉLISABETH.

Mais c'est affreux! milord.

GLOCESTER.

Sans doute, c'est affreux;
Et de tous ces complot l'artisan ténébreux,
Quel est-il? Lord Hastings.

ÉLISABETH.

J'en frémis : à l'entendre,
Il avait pour mes fils un dévouement si tendre!
A qui donc se fier?

GLOCESTER.

A moi, qui l'ai puni.
Gardez-vous cependant de croire tout fini;
Leur parti n'est pas mort avec ce chef habile.
Il fallait à Rivers assurer un asile;
Il fallait plus encor, que le bruit des verrous
Par un acte apparent satisfît leur courroux.
Voilà le double but où je voulais atteindre,
Et le complot détruit, tout calmé, pourquoi feindre?
Rendant pleine justice à Rivers méconnu,
Je l'embrasse, et lui dis : Soyez le bienvenu.
De tout ce que j'ai fait tel est l'aveu sincère :
Eh bien ! ai-je à ma sœur répondu comme un frère?

ÉLISABETH.

Sous cet amas d'horreurs mon cœur reste abattu;
Peut-on se faire un jeu de noircir la vertu!

GLOCESTER.

Eh! que diriez-vous donc, si dans leur folle haine
Ils osaient insulter jusqu'à leur souveraine?

ÉLISABETH.

Moi?

GLOCESTER.

Vous : de votre hymen la légitimité
Par de sourdes rumeurs est un point contesté ;
Et, comme leur fureur ne peut être assouvie
Qu'en frappant mes neveux dans leurs droits ou leur vie,
Ils vont plus loin.

ÉLISABETH.

Comment?

GLOCESTER.

Et cette indignité
Réussit en raison de son absurdité!
Plus une calomnie est difficile à croire,
Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.

ÉLISABETH.

De grâce, expliquez-vous.

GLOCESTER.

Je comprends ces discours,
Quand une Jeanne Shore est du mépris des cours
Retombée à sa place, et meurt en criminelle,
Dans la fange, où déjà son nom traîne avant elle ;
Fussent-ils, ses enfants, issus du sang des rois,
Le dernier des Anglais peut contester leurs droits.
Ils étaient nés flétris, ces fruits de l'adultère ;
Mais vos fils!...

ÉLISABETH.

Ose-t-on déshonorer leur mère?
Répondez-moi, milord : l'ose-t-on?

GLOCESTER.

Bruits menteurs,
Dont je voudrais connaître et punir les auteurs.

ÉLISABETH.

On l'ose!

GLOCESTER.

Ah! mylady, que du faîte où nous sommes
Le spectacle qu'on a vous dégoûte des hommes!

ÉLISABETH.

Mon frère, moi, mes fils, tout frapper à la fois!
Je reste de surprise immobile et sans voix.

GLOCESTER.

Enfin dans leur démence ils vont jusqu'à prétendre
Que d'un remords secret ne pouvant vous défendre,
Tout entière à vos fils vous les aimez assez
Pour vous sacrifier à leurs jours menacés ;
Et.... puis-je d'un tel bruit me rendre l'interprète!
Signer l'aveu public des erreurs qu'on vous prête....

ÉLISABETH.

Le signer!

GLOCESTER.

Par tendresse : en préférant pour eux
Une vie assurée à des droits dangereux.

ÉLISABETH.

Le signer! qu'à ce point la terreur m'avilisse!
Que de mon lâche cœur cette main soit complice!
Pour flétrir mes enfants, pour les déshériter,
Pour abdiquer ces droits qu'on leur vient disputer;
Droits augustes, milord, certains, incontestables,
Et dont j'écraserai tous ces bruits misérables!
Le signer! je suis faible, et pourtant j'irais,
Reine et mère à la fois, dans mes yeux, sur mes traits
Portant le démenti d'une telle infamie,
Aborder le front haut cette ligue ennemie.
J'irais, je traînerais mes deux fils sur mes pas ;
Je prendrais d'Édouard l'héritier dans mes bras :
Oui, j'en aurais la force, et courant leur répondre,
Au peuple rassemblé dans les places de Londre,
Je dirais, je crierais.... Que sais-je? Ah! si les mots
Me manquent, au besoin, mes regards, mes sanglots
Répandront au dehors ma douleur maternelle;
Si ma voix me trahit, mes pleurs crieront pour elle :
« Peuple, sauve ton roi, c'est Édouard, c'est lui;
» Édouard orphelin qui te demande appui,
» Abandonné de tous, c'est en toi qu'il espère :
» Adopte mes enfants qu'on prive de leur père. »
Mes enfants! mes enfants!... Ah! qu'ils viennent vos lords;
Qu'ils m'insultent en face; ils me verront alors,
Entre mes deux enfants, faire tête à l'outrage.
La lionne qu'on blesse aurait moins de courage,
Moins de fureur que moi, si jamais je défends
Les jours, les droits sacrés, l'honneur de mes enfants.

GLOCESTER.

Vertu, que c'est bien là ton sublime langage !
Mais croyez qu'avant vous, si la lutte s'engage,
J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs,
Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

ÉLISABETH.

Vous, jamais! Après Dieu, soyez ma providence.
De vos soins pour Rivers j'admire la prudence
Je vous en remercie. Ah! qu'un plus noble effort

A William qui rentre.

Couronnant vos projets... Que nous veut-on?

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, GLOCESTER, WILLIAM.

WILLIAM.

Milord
Le duc de Buckingham est porteur d'un message;
Peut-il voir votre grâce?

GLOCESTER.

Encor! quel esclavage!

Faisant un pas pour sortir.

Pardon, je vais l'entendre.

ÉLISABETH, *l'arrêtant.*

Ici, milord, ici.

A William qui sort. *A Glocester.*

Qu'il vienne. Excusez-moi de vous quitter ainsi :
Impuissante à cacher la douleur qui m'oppresse,
J'ai besoin d'y céder pour m'en rendre maîtresse.
Calme devant mon fils qui doit tout ignorer,
Je voudrais, s'il se peut, l'embrasser sans pleurer.
Je vous attends, milord.

SCÈNE V.

GLOCESTER, *la regardant sortir.*

Sous le deuil que de charmes!
J'aime une reine en deuil : mon Dieu, les belles larmes!
Qu'elles jaillissaient bien d'un cœur au désespoir!
On les ferait couler seulement pour les voir.

SCÈNE VI.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Salut au protecteur!

GLOCESTER.

C'est donc fait?

BUCKINGHAM.

Et mon zèle
N'a pas permis qu'un autre apportât la nouvelle.
Au palais, d'où je viens, je n'ai pas attendu :
Vous étiez chez la reine, et je m'y suis rendu.

GLOCESTER.

Gloire à toi, Buckingham! tu me combles de joie;
Cousin, pour réussir, il suffit qu'on t'emploie.
On t'a bien accueilli?

BUCKINGHAM.

Mieux que je ne pensais.
Tout ce qui n'est pas nous me dégoûte à l'excès.
Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire :
Et vous voyez d'ici mon illustre auditoire :
Le lord-maire d'abord, enflé d'un tel orgueil
Qu'à peine il tenait dans son large fauteuil;
Des graves aldermans la majesté robuste,
Et ce que la cité contient de plus auguste
En figure de banque, avec leur front plissé,
Où l'on voit que la veille un total a passé;
Leur bouche, où vient errer, dans sa béatitude,
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Aussi, j'ai laissé là l'urbanité des cours.
Une odeur de comptoir parfumait mon discours.
Le sentiment banal qui boursouflait mes phrases
Jetait ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleur de boutique on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui tombaient de leurs yeux.
Enfin je me suis fait plus marchand, plus vulgaire
Que tous les aldermans, la cité, le lord-maire,
Et j'ai tant descendu dans le cours des débats,
Qu'il fallait bien, milord, nous rencontrer en bas;
Tout le monde était peuple. Ils ont signé ce titre
Qui vous rend de l'État le souverain arbitre;
Vous êtes protecteur du royaume et du roi.
Ils ont crié pour vous; ils ont crié pour moi;
Je ne sais plus pour qui leur poitrine s'exerce;
Mais je suis confondu des poumons du commerce.

GLOCESTER.

Ce pas peut mener loin.

BUCKINGHAM.

De ce que j'entrepris
Le comté d'Hereford devait être le prix.
Milord s'en souvient-il?

GLOCESTER.

D'accord : si ma puissance
Est quelque jour égale à ma reconnaissance,
Je ferai plus pour toi. Que dit-on de Rivers?

BUCKINGHAM.

Cet acte est le sujet de mille bruits divers :
Mais vous ne craignez pas du moins qu'on le délivre.

GLOCESTER, *lui montrant l'appartement de la reine.*

Sois prudent. Cette nuit il a cessé de vivre?

BUCKINGHAM.

Ainsi le commandaient vos ordres absolus.

GLOCESTER.

Dors en paix, bon Rivers; nous ne t'en voulons plus :
N'est-ce pas, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Pour lui j'étais sans haine.
Gentillâtre adoré sur son petit domaine,
Que ne se livrait-il au bonheur campagnard
D'essouffler ses limiers, de traquer un renard,
De trancher du seigneur dans sa fauconnerie,
Sans faire avec son nom tache sur la pairie?
Je respecte sa sœur; elle est mère du roi,
Et ce titre toujours sera sacré pour moi,
Mais ces Gray, ces Rivers, son éternel cortége
De parents, de cousins, petits-cousins... que sais-je?

Je ne suis pas forcé d'honorer tout cela ;
La cour est une auberge où passent ces gens-là :
Fussent-ils de l'hermine affublés au passage,
Ils viennent, on s'en moque, ils partent, bon voyage!
L'infortune d'Hastings doit seule m'affliger;
C'était, quoi qu'il eût fait, du sang à ménager,
Du sang comme le nôtre.

GLOCESTER.

Il avait des scrupules
Dont sa fin guérira quelques esprits crédules.
Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin,
Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.
Quant à l'autre, en tout temps il fut mon adversaire:
L'ordre de l'arrêter devenant nécessaire,
Je l'ai rendu public, on l'a crié partout :
Le peuple doit savoir, cousin, que j'ose tout.
Mais sa mort, cachons-la ; lady Gray, que j'emmène,
Ferait en l'apprenant de la vertu romaine,
Voudrait garder ses fils, et, pour répondre d'eux,
Il est bon qu'à la tour je les tienne tous deux.
Alors...

BUCKINGHAM.

Que ferez-vous?

GLOCESTER.

Ami, l'homme propose...
Tu sais le vieil adage?

BUCKINGHAM.

Enfin?

GLOCESTER.

Et Dieu dispose.
Mais dans ce long discours, où tu t'es surpassé,
Du bruit qui se répand tu n'as donc rien glissé?

BUCKINGHAM.

Quel bruit?

GLOCESTER.

Sur les enfants, sur leurs droits, leur naissance.

BUCKINGHAM.

A quoi bon démentir un bruit sans consistance?

GLOCESTER.

On le répète au moins, puisqu'elle a tout appris.

BUCKINGHAM.

La reine?

GLOCESTER.

Lady Gray; d'abord c'étaient des cris;
Et puis, par un retour qui m'étonna moi-même,
Ce fut, pour s'excuser, un embarras extrême,
Oui, là, comme un remords, enfin je ne sais quoi
De quelqu'un qui se trouble et n'est pas sûr de soi.

BUCKINGHAM.

De sa confusion n'abusez pas contre elle :
La reine est des vertus le plus parfait modèle.

GLOCESTER.

Je puis avoir mal vu; mais toi qui vois si bien,
Tu crois que le conseil ne t'a déguisé rien?

BUCKINGHAM.

Ils portent, ces bourgeois, leur cœur sur leur visage.

GLOCESTER.

Ils m'ont fait protecteur, s'ils voulaient davantage?...

BUCKINGHAM.

Quoi donc?

GLOCESTER.

M'avoir...

BUCKINGHAM.

Parlez.

GLOCESTER.

Tu dois m'entendre.

BUCKINGHAM.

Non.

GLOCESTER.

Toujours pour protecteur, mais sous un autre nom.

BUCKINGHAM.

Celui de roi?

GLOCESTER.

Je crains qu'ils n'en aient la pensée.

BUCKINGHAM.

Ils ne l'ont pas.

GLOCESTER.

Alors j'aurai la main forcée.

BUCKINGHAM.

Erreur!

GLOCESTER.

Si le conseil abuse de ses droits,
Que faire, Buckingham?

BUCKINGHAM.

Refuser.

GLOCESTER.

Ah! tu crois?

BUCKINGHAM.

Oui, refuser, milord.

GLOCESTER.

Parle plus bas.

BUCKINGHAM.

De grâce!
Quand vous accepteriez, comment vous faire place?
Sur les fils d'Édouard un faux bruit débité
Ne saurait prévaloir contre la vérité.
Il faudra donc s'armer d'un bien triste courage,
Et frapper des deux mains pour s'ouvrir un passage.
J'accepte : ce seul mot renferme leur trépas;
Et ce mot plein de sang, vous ne le direz pas.

GLOCESTER.

Tu fus moins scrupuleux dans plus d'une entreprise.

BUCKINGHAM.

J'en conviens ; que m'importe, à moi qui les méprise,
Si tous ces noms chétifs, si ces races d'un jour,
Qu'un rayon du pouvoir fait éclore à la cour,
Rentrent dans le néant, quand le soleil se couche,
Sous le bras qui les fauche ou le pied qui les touche?
Se baisse qui voudra pour en prendre souci!
Mais quant au sang royal, il n'en est pas ainsi :
Ses droits sont les garants des droits de la noblesse,
Les deux princes, c'est nous : qui les touche nous blesse.
Le peuple, sans raison, deviendra leur soutien.
Je sais que tout ceci ne le regarde en rien :
Pour avoir un avis il n'est baron ni comte.
Mais c'est un spectateur dont il faut tenir compte ;
Acteur, il est terrible ; et que d'orgueils jaloux
Irriteront sa rage en le lâchant sur vous!
Il vous faudra braver, appuyé d'un vain titre,
Et l'Église et l'armée, et le casque et la mitre ;
Et pour vous harceler, sans être jamais las,
On peut s'en rapporter à l'esprit des prélats!
Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde,
Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde :
Quand les glaives bénits sont sortis du fourreau,
De droit tous les vaincus reviennent au bourreau.
Étouffez les conseils du démon qui vous pousse.
Édouard sera faible ; eh bien! roi sans secousse,
Prenez-lui son pouvoir et laissez-lui ses jours.
En régnant sous son nom, vous régnerez toujours.
Mais le trône tient mal et tremble par la base,
Quand il y faut monter sur deux corps qu'on écrase :
Le pied vous manquerait ; ces degrés palpitants,
Pour qu'on n'y glisse pas, saigneront trop longtemps.

GLOCESTER.

La morale, cousin, n'est guère à ton usage ;
Mais je dois convenir que ton conseil est sage.
Je t'en sais bien bon gré.

BUCKINGHAM.

Je pourrai donc, milord,
Prendre possession du comté d'Hereford?

GLOCESTER.

L'heure avance, je crois?

BUCKINGHAM.

Mais...

GLOCESTER.

Le devoir m'appelle ;
Je vais chercher la reine et son fils avec elle.

BUCKINGHAM.

Mais vous m'avez promis?...

GLOCESTER.

Ah! c'est m'importuner :
Je ne suis pas, mon cher, en humeur de donner
Tout en réfléchissant sur ta rare sagesse,
Je prétends réfléchir aussi sur ma promesse.

SCÈNE VII.

BUCKINGHAM.

« Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin,
» Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain. »
Il l'a dit. Me punir d'avoir été sincère?
Jamais! moi, son parent!... Clarence était son frère!
Il me tuera. Pourquoi? s'il est fort, je le suis.
Dans le parti du roi sait-on ce que je puis?
Courons à sa rencontre... Un éclat! c'est ma perte ;
C'est avec le régent me mettre en guerre ouverte ;
Et les coups que je porte, il faut les lui cacher :
Car un bon repentir pourrait nous rapprocher.
Sans m'engager trop loin, avertissons la reine ;
Mais il est avec elle!... Écrivons... Lettre vaine!
Elle viendra trop tard. Mais s'il les tient tous deux,
Ils tombent l'un sur l'autre et je tombe après eux...
Dieu! sauvez d'Édouard la race encor vivante!
Oui, Dieu : quand nos cheveux se dressent d'épouvante,
Ce mot nous vient toujours. O bonheur! il m'entend :
Le duc d'York!

SCÈNE VIII.

BUCKINGHAM, LE DUC D'YORK.

BUCKINGHAM, au duc d'York qui traverse la scène.

Milord!...

LE DUC D'YORK.

Je n'ai pas un instant.

BUCKINGHAM.

De grâce! écoutez-moi.

LE DUC D'YORK.

La reine me demande ;
Et vous ne voulez pas, cher cousin, qu'elle attende.

BUCKINGHAM.

Prince, deux mots!

LE DUC D'YORK.

Pas un.

BUCKINGHAM.

Vous n'irez pas.

LE DUC D'YORK.

J'y cours.

BUCKINGHAM, se jetant au-devant de lui.

Arrêtez !

LE DUC D'YORK.

Avec moi vous qui jouez toujours,
Qu'avez-vous donc?

BUCKINGHAM.

Silence, au nom de votre vie !

LE DUC D'YORK.

Vous riez !

BUCKINGHAM.

Par le ciel! je n'en ai pas envie !

LE DUC D'YORK.

Moi, j'ai ri, j'ai chanté, j'ai sauté tout le jour :
Il arrive, Édouard; l'embrasser à la Tour,
Quel plaisir !

BUCKINGHAM.

Gardez-vous d'y suivre votre mère !

LE DUC D'YORK.

Je n'irais pas, milord, au-devant de mon frère !

BUCKINGHAM.

Non.

LE DUC D'YORK.

Je veux dans ses bras m'élancer le premier.

BUCKINGHAM.

C'est vous perdre.

LE DUC D'YORK.

Comment ?

BUCKINGHAM.

Il faut vous défier...

LE DUC D'YORK.

De qui ?

BUCKINGHAM, à part.

Que dire ?

LE DUC D'YORK.

Eh bien ?

BUCKINGHAM.

Je voudrais voir la reine.

LE DUC D'YORK.

Venez donc.

BUCKINGHAM.

Sans témoin.

LE DUC D'YORK.

Vous aurez quelque peine :
Le régent est près d'elle.

BUCKINGHAM.

Il le faut.

LE DUC D'YORK.

Mais on part.

BUCKINGHAM.

Si je ne la vois pas, il meurt, votre Édouard.

LE DUC D'YORK.

Édouard !

BUCKINGHAM.

Pensez-y.

LE DUC D'YORK.

Mon frère !

BUCKINGHAM.

Le temps presse.

LE DUC D'YORK.

J'y rêve.

BUCKINGHAM.

Si du roi le sort vous intéresse,
N'allez pas à la Tour.

LE DUC D'YORK.

Non : je vous le promets.

BUCKINGHAM.

C'est sûr ?

LE DUC D'YORK.

Quand j'ai dit non, je ne cède jamais.

BUCKINGHAM.

Foi d'Anglais ?

LE DUC D'YORK.

Foi de prince !

BUCKINGHAM.

On vient.

LE DUC D'YORK.

Laissez-moi faire.

BUCKINGHAM.

Mais comment aux regards pourrai-je me soustraire ?

LE DUC D'YORK.

Suivez-moi vite.

BUCKINGHAM.

Où donc ?

LE DUC D'YORK, soulevant une portière qui fait face à l'appartement de la reine.

Ici, milord, ici :
Hier, en m'y cachant, j'ai fait peur à Lucy.

BUCKINGHAM.

Cher enfant, soyez ferme !

LE DUC D'YORK.

A peine je respire;
Mais je pense à mon frère, et son danger m'inspire.

Il revient rapidement sur le devant de la scène, et reste dans l'attitude de la réflexion.

SCÈNE IX.

LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, GLOCESTER.

GLOCESTER, à un officier qui sort.

Je vous suis au conseil.

ÉLISABETH, montrant le duc d'York.
Le front dans ses deux mains!
Il semble méditer sur le sort des humains!
On le cherche ; il est là, rêveur et solitaire.
Richard?...

LE DUC D'YORK, avec gravité.
Je réfléchis.

ÉLISABETH.
Vraiment!

GLOCESTER.
Pauvre Angleterre!
Pour elle un tel travail sera sans résultat :
On a troublé sa grâce.

ÉLISABETH.
Allons, homme d'État,
D'un rendez-vous qu'on prend pensez qu'on est esclave;
Au lieu de réfléchir sur quelque rien...

LE DUC D'YORK.
Très-grave;
Sur cette question que je roule à part moi :
Est-il jamais permis de manquer à sa foi?

ÉLISABETH.
Est-ce une question? Suivez-nous, tête folle.

GLOCESTER.
L'honneur fait un devoir de tenir sa parole :
J'ai la vôtre; partons.

LE DUC D'YORK.
Mais j'ai la vôtre aussi;
Vous la tiendrez, milord; ou bien je reste ici.

GLOCESTER.
Comment?

LE DUC D'YORK.
Sur mon coursier je veux traverser Londre;
Vous niez mon adresse, et je vais vous confondre.
Est-il en bas?

GLOCESTER.
Plus tard vous aurez ce bonheur.

LE DUC D'YORK.
De vos bontés trop tôt peut-on se faire honneur?

GLOCESTER.
Demain.

LE DUC D'YORK.
Dès à présent.

GLOCESTER.
Ce soir, je vous l'atteste.

LE DUC D'YORK.
S'il arrive, je pars; s'il ne vient pas, je reste.

ÉLISABETH.
Il s'assied!... Allons donc! je vous le dis tout bas,
Mais je rougis pour vous; mais vous n'y pensez pas;
Vous viendrez, Richard.

LE DUC D'YORK.
Non.

GLOCESTER.
Résister à sa mère,
Ah! mon neveu! c'est mal!

LE DUC D'YORK.
La vôtre vous est chère,
Et je la vis deux fois vous quitter en pleurant :
C'était donc bien plus mal, car vous êtes plus grand.

ÉLISABETH, d'une voix altérée.
Vous m'affligez, mon fils.

LE DUC D'YORK, avec émotion en se levant.
Moi!

ÉLISABETH.
Beaucoup, je vous jure;
Mais beaucoup.

LE DUC D'YORK, s'élançant vers elle.
Ah! ma mère!

ÉLISABETH, à Glocester.
Il vient, j'en étais sûre.

LE DUC D'YORK, avec résolution.
Non!

GLOCESTER, impatienté.
Par force à la Tour il le faut emmener.

LE DUC D'YORK.
Par force! osez-le donc : qui voudra m'y traîner?
Qui donnera cet ordre? est-ce vous ou la reine?
Moi, frère et fils du roi, commandez qu'on m'y traîne!

GLOCESTER, qui s'avance vers lui.
Apprenez qu'à votre âge, on ne fait pas la loi;
Je vais vous le prouver.

LE DUC D'YORK.
Porter la main sur moi!
Tirant à demi son poignard.
Prenez garde, milord!

ÉLISABETH.
Ah! c'est impardonnable?
Votre oncle!... Où vous cacher après un trait semblable?
Évitez les regards; n'allez pas avec nous;
Restez; nous recevrons votre frère sans vous;
Et je veux à la Tour l'embrasser la première,
Et vous n'y viendrez pas de la journée entière,
Ni demain, ni plus tard, ni pendant tout un mois :
J'en prends l'engagement. Vous verrez cette fois
Si l'on tient avec vous sa parole royale.
A Glocester.
Partons, milord.

GLOCESTER.
Non pas : quel éclat! quel scandale!
Il sent trop son erreur pour y persévérer.
Au reste j'ai moi-même un tort à réparer.

Je me rends à la Tour où le conseil m'appelle;
Toutefois, ce présent qui fait notre querelle,
Je vais vous l'envoyer, oui, j'y cours de ce pas;
Mais j'en suis sûr, milord, vous ne l'attendrez pas.

ÉLISABETH.

De cette fantaisie à la fin je me lasse;
J'entends, je veux qu'il reste.

GLOCESTER.

Ah! j'ai le droit de grâce,
J'en userai pour lui; laissez-moi pardonner:
Sans ce droit-là, ma sœur, qui voudrait gouverner?
A Richard qui se détourne sans répondre.
Nous quittons-nous amis?
Bas à la reine, en souriant.
Il est bien volontaire!
Mais cet excès vaut mieux que le défaut contraire.
Vous nous l'amènerez?

ÉLISABETH.

Je sens que j'aurai tort.

GLOCESTER.

Bientôt?

ÉLISABETH.

Vous le voulez.

GLOCESTER, lui baisant la main.

A revoir donc!

LE DUC D'YORK, qui le suit des yeux.

Il sort!

SCÈNE X.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, BUCKINGHAM.

ÉLISABETH, au duc d'York.

N'êtes-vous pas honteux...

LE DUC D'YORK, après s'être assuré que Glocester est parti.

Victoire! il se retire.
Le champ d'honneur me reste.

ÉLISABETH.

Êtes-vous en délire?

LE DUC D'YORK, s'élançant dans ses bras.

Victoire!... Embrassez-moi; votre Édouard vivra.

ÉLISABETH.

Menaçait-on ses jours!

LE DUC D'YORK, courant chercher Buckingham.

Milord vous l'apprendra.
Accourez, cher cousin. Ai-je du caractère?
Répondez.

BUCKINGHAM.

Noble enfant!

ÉLISABETH.

Quel est donc ce mystère?
Le duc de Buckingham!

LE DUC D'YORK.

Qui vient vous découvrir
Qu'à la Tour... il l'a dit, mon frère allait périr...
Nous périssions tous deux; mais comment, je l'ignore.
Et moi... Pauvre Édouard!... M'en voulez-vous encore?...
Pardon!... pour le sauver, je n'avais qu'un moyen:
Il vit... Mais je me trouble et ne vous apprends rien:
Parlez, parlez, milord!

ÉLISABETH.

De grâce! car je tremble.

BUCKINGHAM.

Si vos fils à la Tour passent une heure ensemble,
Ils sont perdus!

ÉLISABETH.

Pourquoi?

BUCKINGHAM.

Ne m'interrogez pas:
Fuyez.

ÉLISABETH.

Moi!

BUCKINGHAM.

Loin d'ici précipitez vos pas,
Vous et le duc d'York.

ÉLISABETH.

Chez moi que peut-il craindre?

BUCKINGHAM.

A le livrer vous-même on pourrait vous contraindre.

ÉLISABETH.

A le livrer, milord! qui le viendra chercher?
Lui! mon fils! de mes bras qui pourra l'arracher?
Qui donc? Mais, par pitié, qui donc?

BUCKINGHAM.

La force ouverte,
Les complots, un parti qui conspire leur perte.

ÉLISABETH.

Glocester le connaît ce parti dangereux;
Ce qu'il fit pour Rivers, il le fera pour eux.

BUCKINGHAM.

Pour Rivers!

ÉLISABETH.

Ah! milord, vous pâlissez!

BUCKINGHAM.

Non, reine;
Non..., ou plutôt je cède au zèle qui m'entraîne:
Je pâlis, mais pour vous; je pâlis du danger
Que le régent...

ÉLISABETH.

Eh bien! il va les protéger.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, il vous trahit.

ÉLISABETH.

Lui!

BUCKINGHAM, vivement.

Ce doute l'offense!
Croyez qu'il s'armera pour prendre leur défense;
Il le doit.

ÉLISABETH.

Le veut-il!

BUCKINGHAM.

Reine... c'est son devoir.
Mais fuyez, hâtez-vous, et je cours le revoir.
Gagnez de Westminster l'asile inviolable :
Jamais aucun parti, dans sa haine implacable,
Jamais, dans son orgueil, aucun pouvoir humain
Jusqu'au fond de ses murs n'osa porter la main.

ÉLISABETH.

Ils sont accoutumés à voir couler mes larmes :

Au duc d'York.

Loin de mon noble époux qu'avaient trahi ses armes,
Ton frère, à la lueur de leurs pâles flambeaux,
Poussa ses premiers cris au milieu des tombeaux.
Que les mânes des rois, témoins de sa naissance,
Après l'avoir sauvé, recueillent ton enfance!
Courons : pour te frapper sur mon sein maternel,
On n'insultera pas nos prêtres, l'Éternel,
Les ombres des héros que pleure l'Angleterre,
La majesté des cieux et celle de la terre.
Viens...

Se retournant tout à coup vers Buckingham, et fondant en larmes.

Mais mon Édouard, je l'abandonne, lui!
Qui le protégera?

BUCKINGHAM.

Comptez sur mon appui.
Que tout reste secret; gardez qu'une imprudence
N'informe Glocester de cette confidence.
Si contre vos enfants il n'a rien médité
(Et de son dévouement vous seule avez douté),
En courant vous chercher, je reviens vous l'apprendre;
Mais s'il vous a trahi, reine, il faut nous défendre,
Unir nos partisans, et de sa trahison,
Les armes à la main, lui demander raison.

LE DUC D'YORK.

Appelez-moi, milord; faut-il marcher? je l'ose :
Mon sang pour Édouard, et Dieu pour notre cause!

ÉLISABETH.

Toi combattre! qui, toi, que dans mes bras je tiens!
Si jeune, toi, mourir! non, viens, cher enfant, viens...

Elle fait un pas pour sortir, s'arrête, et s'adressant à Buckingham avec désespoir.

Plaignez-moi : j'ai deux fils, deux fils que j'idolâtre;
Je suis mère pour l'un et pour l'autre marâtre.
Je sauve et livre un d'eux ; ils ont les mêmes droits.
Rester! partir! le puis-je? et comment faire un choix?

S'élançant vers Richard qu'elle entoure de ses bras.

Ah! que dis-je? il est là : je le vois; il l'emporte.
Je vous réponds de lui; s'il meurt, je serai morte.
Pour le fouler aux pieds, ils marcheront sur moi;
Mais le roi! devant Dieu, répondez-vous du roi?

BUCKINGHAM.

Sur l'honneur.

ÉLISABETH.

Devant Dieu!

BUCKINGHAM.

Je le jure à sa mère.

ÉLISABETH.

Vous défendrez mon fils!

LE DUC D'YORK, se jetant au cou de Buckingham

Vous me rendrez mon frère.



ACTE DEUXIÈME.

Une salle de la Tour. Sur le devant une table couverte de papier; deux portes latérales, une porte au fond; une fenêtre qui donne sur la place.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GLOCESTER, *le coude appuyé sur la table.*

Quoi! de nos courtisans je fais ce que je veux;
Nos vieux lords, dont l'intrigue a blanchi les cheveux,
Nos légistes profonds, à mon gré je les joue,
Et c'est contre un enfant que ma prudence échoue!
Ils sont à Westminster!... mon pouvoir souverain
S'arrête intimidé devant ce mur d'airain.
Ont-ils par Buckingham pris de moi quelque ombrage?
Le traître!... Cependant il raisonnait en sage :
Pourvu qu'il reste enfant, ce roi faible et borné,
Je suis plus roi que lui, sans l'avoir détrôné.
Je lirai dans son cœur s'il doit mourir ou vivre;
Mais réduit à frapper d'un seul je me délivre;
Ils sont deux, et lui mort, vive Richard!... lequel?

Se levant.

Je suis Richard aussi! Sans respect pour l'autel,
Courons chercher ma proie au fond du sanctuaire,
Osons l'en arracher; Dieu me laissera faire.

Retombant assis.

Mais ses prêtres!... Cédons à la nécessité :
Flattons en l'implorant leur sainte humilité.
Pour monter jusqu'au faîte il faut savoir descendre,
Et mendier bien bas ce qu'on n'ose pas prendre.

Il se lève de nouveau.

Quant à vous, Buckingham, mon bon, mon noble ami,
Vous avez reculé! c'est trahir à demi.
Vous êtes grand railleur, milord; mais je parie
Que vous ne rirez pas de ma plaisanterie.

Appelant. A un officier de la Tour.

Quelqu'un! Ce prisonnier délivré par mes soins,

L'officier sort.

Qu'il vienne. Sur son bras puis-je compter au moins?
Je l'espère, et malheur au scrupuleux complice,
Qui me donne un conseil quand je veux un service!
C'est sa faute après tout. Plus infirme d'esprit,
Plus bourgeois par le cœur que les sots dont il rit,
A frapper terre à terre aisément on l'amène,
Mais il en reste là : pauvre nature humaine!
Pas un homme complet, pas un seul!.... c'est pitié :
En vertu comme en vice ils font tout à moitié.

Voyant entrer Tyrrel.

Jugeons de celui-ci.

SCÈNE II.

GLOCESTER, TYRREL, UN OFFICIER DE LA TOUR.

GLOCESTER, examinant Tyrrel qui reste au fond.

Son ancienne opulence
A laissé sur son front un reste d'insolence,
Un air de cour... bon signe! on sera son appui,
S'il est à la hauteur du mal qu'on dit de lui.

Il s'assied.

A Tyrrel. A l'officier.

Approchez. Laissez-nous.

SCÈNE III.

GLOCESTER, TYRREL.

GLOCESTER.

C'est Tyrrel qu'on vous nomme?

TYRREL.

James Tyrrel, milord.

GLOCESTER.

Vous êtes gentilhomme?

TYRREL.

D'assez bonne maison; c'est là mon beau côté :
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.

GLOCESTER.

Vous avez dévoré plus d'un riche héritage?

TYRREL.

Quatre.

GLOCESTER.

Vous en auriez dissipé davantage.

TYRREL.

Je le présume aussi; mais, pour m'en assurer,
Je n'ai plus par malheur de parents à pleurer.

GLOCESTER.

Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage,
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage.

TYRREL.

C'est une calomnie, et milord le sent bien!
Vu que sur des aïeux un juif ne prête rien.

GLOCESTER.

Voilà votre raison?

TYRREL.

Elle est bonne.

GLOCESTER.

Vous êtes
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes,
Sans principes, sans frein...

TYRREL.

Ajoutez sans crédit,
Et, cela fait, milord, vous n'aurez pas tout dit.

GLOCESTER.

Joueur!

TYRREL.

Qui ne l'est pas?

GLOCESTER.

Joueur déraisonnable!

TYRREL.

Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.

GLOCESTER.

Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur...

TYRREL.

Il eut donc tous les torts; je n'eus que du malheur.

GLOCESTER.

Furieux.

TYRREL.

C'est sa faute.

GLOCESTER.

Et meurtrier par suite.

TYRREL, froidement.

C'est pourtant là, milord, que mène l'inconduite.

GLOCESTER.

A Tyburn.

TYRREL.

Où j'attends qu'un bond précipité
Me lance dans l'espace et dans l'éternité.

GLOCESTER.

Le terme du voyage est fort triste.

TYRREL.

Sans doute;
Mais je me suis du moins amusé sur la route.

GLOCESTER.

Je vois que les cachots ne vous ont point changé.

TYRREL.

Tant que je n'aurai rien je serai corrigé.

GLOCESTER.

Mais si l'on vous pardonne?

TYRREL.

On perdra sa clémence.

GLOCESTER.

Et si l'on vous rend tout, Tyrrel?

TYRREL.

Je recommence.
A l'âge respectable où je suis parvenu,
Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu.
Mais à mourir demain je me soumets d'avance,
S'il faut pour me sauver faire sa connaissance.
Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours!
Jamais! Grands airs, grand train, duels, folles amours,
J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche!
Et des amis!... jugez : je fus quatre fois riche.
Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,
Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques du jeu,
Quand il faisait rouler sous nos mains forcenées
Le flux et le reflux des piles de guinées.
Quelles nuits! beau joueur, et plus heureux amant,
J'eus un fils, bien à moi : je ne sais pas comment;
Mais je l'idolâtrais. Il était adorable,
Lorsqu'au milieu des dés, qui parcouraient la table,
Il trépignait sur l'or par ses pieds dispersé;
Je le prêchais d'exemple; il m'aurait surpassé,
Et déjà son enfance, en malices féconde,
Promettait le démon le plus charmant du monde...
Ce n'est qu'un ange, hélas! Dieu me l'a retiré!
Je l'ai pleuré, ce fils, ah! je l'ai bien pleuré!
J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître;
Jetant trésors, contrats, regrets, par la fenêtre,
J'y jetai ma raison : il fallait oublier.
Du désordre opulent qui m'était familier,
Je descendis plus bas; je bus jusqu'à la lie,
De la taverne enfin la grossière folie,
Et d'excès en excès je tombai, je roulai
Jusqu'au fond de l'abîme, où, de plaisirs brûlé,
Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'ivresse,
En m'éveillant à jeun, je connus ma détresse.
Vous parlez de Tyburn; me voilà : je suis prêt.
N'ayant plus un schelling, je n'ai pas un regret.

Que le néant, le ciel ou l'enfer me réclame,
Mon corps est arrivé : bon voyage à mon âme!

GLOCESTER.

Convenez-en, Tyrrel, vous seriez homme encor
A la vendre au démon, s'il vous offrait de l'or.

TYRREL.

Je ne marchande pas, quelque prix qu'il y mette;
Mais il l'aura pour rien, je doute qu'il l'achète.

GLOCESTER.

Et s'il fait le marché?

TYRREL.

C'est une dupe.

GLOCESTER.

Eh bien!
Veux-tu la vendre?

TYRREL.

A qui?

GLOCESTER.

Je l'achète.

TYRREL.

Combien?

GLOCESTER.

Je te rends tout.

TYRREL.

Voyons!

GLOCESTER.

D'abord ton innocence.

TYRREL.

Après!

GLOCESTER.

Ta liberté.

TYRREL.

C'est mieux.

GLOCESTER.

Ton opulence.

TYRREL, vivement.

C'est assez.

GLOCESTER.

Pour Tyrrel; mais stipulons pour moi.

TYRREL.

Que vous faut-il, milord?

GLOCESTER.

Un plein pouvoir sur toi.

TYRREL.

Vous l'aurez.

GLOCESTER.

Aujourd'hui?

TYRREL.

Sur l'heure.

GLOCESTER.

Au premier signe,
Comprends-moi.

TYRREL.

J'ai des yeux.

GLOCESTER.

Frappe qui je désigne.

TYRREL.

Mo bras n'est que trop sûr.

GLOCESTER.

Sans consulter le rang.

TYRREL.

Hors le prix convenu, tout m'est indifférent.

GLOCESTER.

Mon ami, si je veux :

TYRREL.

Et le mien, s'il vous gêne.

GLOCESTER.

A l'œuvre!

TYRREL.

Commandez, milord, je suis en veine.

GLOCESTER.

Du comte d'Hereford délivre-moi ce soir.

TYRREL.

Je ne le connais pas.

GLOCESTER.

Bientôt tu vas le voir.

TYRREL.

Où l'attendre?

GLOCESTER.

A Whit-Hall.

TYRREL.

Il est mort s'il y passe.

GLOCESTER.

Je l'y ferai passer.

TYRREL.

Bien.

GLOCESTER.

Un point m'embarrasse.

TYRREL.

Lequel?

GLOCESTER.

Peut-on encor te connaître à la cour?

TYRREL.

J'y parus à vingt ans et n'y restai qu'un jour.

GLOCESTER.

Pourquoi?

TYRREL.

Je m'ennuyai, milord, de l'étiquette.

GLOCESTER.

Que sir James Tyrrel aujourd'hui s'y soumette.

TYRREL, avec importance.

Il le fera pour vous.

GLOCESTER.

C'est bien : levez les yeux ;
Sur votre front hautain portez tous vos aïeux.
Allons, mon gentilhomme, une superbe audace !
Un train de roi ! cet air qui dit : faites-moi place !
Des vices de bon goût ! de splendides repas !
Vos salons, dès demain, ne désempliront pas ;
Et nul n'ira chercher, s'il s'amuse à vos fêtes,
Qui vous étiez, sir Jame, en voyant qui vous êtes.
Tout vous convient-il?

TYRREL.

Tout.

GLOCESTER.

C'est donc fait.

TYRREL.

Je conclus.

GLOCESTER.

Moi, je paie ; à présent tu ne t'appartiens plus.

TYRREL.

Jamais on n'eut sur moi de droit si légitime :
Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.

GLOCESTER.

On vient; sors.

Tyrrel s'éloigne.

Par saint George ! on ne l'a pas flatté :
Il me réconcilie avec l'humanité.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

GLOCESTER, à Buckingham qui entre.

De grâce, arrivez donc, cousin ; on vous désire.

BUCKINGHAM.

Très-noble protecteur, souffrez que je respire.
Je voulais des premiers saluer à la Tour
Le roi qu'auprès de vous je croyais de retour ;
Mais je suis peu surpris qu'il traverse avec peine
L'océan plébéien dont chaque rue est pleine.

Allant à la fenêtre qu'il ouvre.

Avant de m'accuser, milord, regardez-les :
Quelle foule ! on s'écrase ; et de Douvre à Calais
La mer, par un gros temps, a plus de courtoisie
Que ce peuple agité jusqu'à la frénésie.
Il ne veut que son roi ; froissé dans ses ébats,
Meurtri de ses transports, je me disais tout bas,
Qu'on serait mal venu, par force ou par adresse,
A lui ravir l'objet d'une si folle ivresse.
Quand je vous parle ainsi je ne suis pas suspect :
Ils ont, parbleu ! pour moi montré peu de respect ;
Et mon cheval pourtant est de plus noble race
Que ce troupeau d'Anglais entassé sur la place.

GLOCESTER.

Parlait-on de la reine ?

BUCKINGHAM.

Avec un dévouement !...

GLOCESTER.

Elle est à Westminster.

BUCKINGHAM.

Elle !

GLOCESTER.

Et son fils.

BUCKINGHAM.

Vraiment ?

GLOCESTER.

C'est très-vrai.

BUCKINGHAM.

Dans quel but?

GLOCESTER.

Si tu peux le comprendre,
Tu me feras plaisir, cousin, de me l'apprendre.

BUCKINGHAM.

Peut-être un mot de vous a causé son effroi?

GLOCESTER.

Oui, j'aurai trop parlé : tout le mal vient de moi.
Il m'a fallu souvent descendre à l'imposture ;
Mais j'y suis maladroit : c'est contre ma nature.

BUCKINGHAM.

Quelle faute !

GLOCESTER.

J'ai peine à me la pardonner.
J'aurais dû par toi seul me laisser deviner ;
J'étais sûr de ta foi.

BUCKINGHAM.

Certes.

GLOCESTER, en souriant.

La reine est belle ;
Et je vous crois, cher duc, assez bien avec elle.

BUCKINGHAM.

Moi !... sa grave beauté serait fort de mon goût ;
Ma gaieté, par malheur, ne lui va pas du tout.

GLOCESTER.

J'avais compté sur vous pour certaine entreprise !...

BUCKINGHAM.

Contre l'autel, milord ! qui s'y heurte s'y brise.
Je vous l'ai toujours dit, respectez le saint lieu :

La haine tient longtemps dans les hommes de Dieu.
Orgueil épiscopal, rancune monastique,
Remuer tout cela n'est jamais politique.

GLOCESTER.

Ta raison, Buckingham, quelquefois me confond.

BUCKINGHAM, en riant.

Pas plus que moi, milord.

GLOCESTER.

Ton esprit est profond.

BUCKINGHAM.

Les fous sont étonnants dans leurs moments lucides.

GLOCESTER.

De tous mes intérêts il faut que tu décides.

BUCKINGHAM, à part.

Me revient-il?

GLOCESTER, avec bonhomie.

Pourtant tes conseils m'ont déplu,
Mon pauvre Buckingham; oui, je t'en ai voulu.
J'en conviens : j'étais fou, j'avais une pensée,
Une pensée horrible, et je l'ai repoussée :
Elle m'aurait perdu; l'abîme était voisin,
J'y tombais.

BUCKINGHAM.

Je le crois.

GLOCESTER.

Embrasse-moi, cousin :
Tu m'as sauvé...

BUCKINGHAM.

Milord!

GLOCESTER.

D'une chute certaine.

BUCKINGHAM, à part.

Me suis-je trop pressé de parler à la reine?

GLOCESTER.

J'avais vu le lord-maire; il voulait tout oser.
Tu passeras chez lui.

BUCKINGHAM.

Qui, moi?

GLOCESTER.

Pour refuser.

BUCKINGHAM.

Quoi! positivement?

GLOCESTER.

Même avec cet air digne,
Ce dédain vertueux de l'honneur qui s'indigne.

BUCKINGHAM.

Je ne remettrai pas l'ambassade à demain.

GLOCESTER, à part.

Non; mais l'ambassadeur peut rester en chemin.

On entend au dehors les cris de Vive le roi! Vive Édouard!

Quels cris!

BUCKINGHAM.

Le roi s'approche.

GLOCESTER.

Exploitons sa faiblesse :
Gouvernons, à nous deux, sa précoce vieillesse.
Le flatteur qui nous perd est mieux venu souvent
Que l'ami qui nous sauve en nous désapprouvant;
Mais, détrompé plus tard, c'est à l'ami qu'on pense,
Et tu sauras bientôt comment je récompense.
Ta main? oublions tout.

BUCKINGHAM.

Et de grand cœur, milord.

GLOCESTER.

Cousin, c'est entre nous à la vie, à la mort.

BUCKINGHAM, à part.

J'en crois son intérêt qui dicte sa conduite.

GLOCESTER, à part.

Qu'il répare sa faute et qu'il la paie ensuite.

A Buckingham.

Viens au-devant du roi; courons. Mais le voici.

SCÈNE V.

GLOCESTER, BUCKINGHAM, ÉDOUARD, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR.

GLOCESTER, à Édouard.

Ah! pardon! moi, milord, vous recevoir ici!
C'est au seuil de la Tour, c'est aux portes de Londre
Que parmi vos sujets je devais me confondre,
Et le front découvert, vous offrir à genoux,
Les vœux du plus zélé, du plus humble de tous.

ÉDOUARD, le relevant.

Mon oncle, dans mes bras!... Que leur foule attendrie
Doit mêler de regrets à son idolâtrie!
Ah! ce n'est pas à moi de connaître l'orgueil :
Je n'ai rien fait pour eux. Digne objet de leur deuil,
Que mon père au tombeau soit fier de son ouvrage,
C'est lui qui m'a laissé leurs cœurs en héritage.
Mais un autre oncle encor devait m'ouvrir ses bras?

GLOCESTER.

Lord Rivers.

EDOUARD.

Je le cherche, et je ne le vois pas.
Depuis que par vos soins tant d'éclat m'environne,

Qu'une garde d'honneur entoure ma personne,
Sans m'en donner avis il a quitté la cour,
Et près de vous, dit-on, m'a devancé d'un jour.

GLOCESTER.

J'ai moi-même à la reine expliqué son absence.

ÉDOUARD.

Ma mère!... Ah! pardonnez à mon impatience;
Et Richard! Où sont-ils?

GLOCESTER.

Que mon noble neveu
D'un tort dont je gémis reçoive ici l'aveu :
Un parti s'agitait; j'en informe la reine;
Elle en prend quelque ombrage, et je la quitte à peine,
Qu'aux murs de l'abbaye elle va s'enfermer.
C'est ma faute : pour vous trop prompt à m'alarmer,
Je n'ai pas ménagé sa terreur maternelle,
Et je suis, par tendresse, aussi coupable qu'elle.
Excusez-nous tous deux.

ÉDOUARD.

Ah! courons la chercher.

GLOCESTER.

C'est donner de l'éclat à ce qu'il faut cacher.
De votre main royale un avis doit suffire.
Un mot qui la rassure, un seul!

ÉDOUARD, courant s'asseoir près de la table

Je vais l'écrire.

GLOCESTER, s'approchant des prélats.

Mes vénérables lords, à vos soins j'ai recours :
Appuyez cet écrit de vos pieux discours;
L'éloquence du cœur coule de votre bouche.
Je me joindrais à vous; mais sur ce qui vous touche,
Dût mon respect profond paraître timoré,
Le seuil de Westminster pour mes pas est sacré.

ÉDOUARD.

Ah! bonjour, Buckingham!

BUCKINGHAM.

La santé de Sa Grâce
A souffert du voyage?

ÉDOUARD, qui se remet à écrire.

Un peu.

BUCKINGHAM.

Ce bruit vous lasse:
Mais cet excellent peuple est toujours furieux,
Et tuerait ses amis pour les accueillir mieux.

ÉDOUARD.

Je l'aime : ses transports passent mon espérance,
Et j'en parle à la reine avec reconnaissance.

GLOCESTER, remerciant les évêques

En toute occasion disposez du pouvoir;

A Tyrrel qui entre et s'incline devant lui.

Je le mets à vos pieds. Enchanté de vous voir,
Bon sir James.

ÉDOUARD, à Glocester.

Voici la lettre pour ma mère.

GLOCESTER, après l'avoir prise.

Permettez que j'honore un dévouement sincère,
Celui dont Buckingham a fait preuve pour vous.
Le comté d'Hereford lui fut promis par nous;
Confirmez-en le don : cette faveur légère,
S'il la tient de vos mains lui deviendra plus chère.

ÉDOUARD.

Vous me rendez heureux. C'était me réserver
Le plaisir le plus doux qu'un roi puisse éprouver.

BUCKINGHAM, à Édouard.

Serrant la main de Glocester.

Votre Grâce me comble. Ah! milord!...

GLOCESTER, à Buckingham.

Je suis juste.

Remettant la lettre aux évêques.

En vous voyant chargés de ce message auguste,
Quel doute peut encore retenir notre sœur?
Promettez, accordez; satisfaites son cœur :
Je vous laisse de tout les suprêmes arbitres.

A Buckingham.

Ah! cher duc, ou cher comte, on se perd dans vos titres!
De vous joindre aux prélats n'êtes-vous point jaloux?

BUCKINGHAM.

Je m'en ferais honneur.

GLOCESTER.

La reine croit en vous,
Parlez-lui, dissipez sa crainte imaginaire.

BUCKINGHAM.

J'y cours.

GLOCESTER.

Veuillez après passer chez le lord-maire,

En échangeant un regard avec Tyrrel.

Je le crois à Whit-Hall.

BUCKINGHAM.

Il m'y verra, milord.

GLOCESTER, en jetant un coup d'œil à Tyrrel.

Succès et bon retour au comte d'Hereford!

Buckingham sort avec les évêques, Tyrrel les suit, la cour se retire.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, GLOCESTER.

GLOCESTER, à part, en revenant sur le devant de la scène.

Sera-t-il, cet enfant, mon esclave ou mon maître?

Pour le laisser régner, c'est ce qu'il faut connaître.

Il s'appuie sur le fauteuil d'Édouard.

Des hommages de cour milord est délivré;
J'ai pris sur moi ce soin.

ÉDOUARD.

Et je vous en sais gré :
De ces émotions l'ivresse est accablante;
J'ai peine à soulever ma paupière brûlante ;
Ma force est épuisée !

GLOCESTER.

Hélas! que de dégoûts
Attachés à ce rang qui fait tant de jaloux!
Beau neveu, je vous plains !

ÉDOUARD.

Un regard de ma mère
Emportera bientôt ma douleur passagère.
Parlez-moi de Richard : m'a-t-il bien regretté?
Du voyageur, milord, s'est-il inquiété?

GLOCESTER.

Mais...

ÉDOUARD.

Oui, j'en crois mon cœur, le sien, sa douce image
Dont les traits m'ont souri pendant tout le voyage.
Il s'occupait de moi, qui, palpitant d'espoir,
Le cherchais, l'appelais, croyais déjà le voir
Se jeter à mon cou, dans sa joie enfantine,
Les bras unis aux miens, pleurer sur ma poitrine,
Qui l'entendais, milord, comme s'il était là,
Me dire en sanglotant : Édouard, te voilà !

GLOCESTER.

Je veux l'entretenir, cette amitié si sainte :
Je prendrai du pouvoir les travaux, la contrainte.
Pour moi, tous ses chagrins, pour vous, la liberté,
L'amour, les jeux d'un frère et leur folle gaieté!

ÉDOUARD.

Son enjouement naïf au plaisir vous invite;
Il rit de si bon cœur que bientôt on l'imite.

GLOCESTER.

Heureux auprès de lui vous n'aurez qu'à choisir
Entre les passe-temps qui charment son loisir.

ÉDOUARD.

Je les verrai peut-être avec un œil d'envie;
Mais d'autres soins, milord, doivent remplir ma vie.

GLOCESTER.

Et quels soins?

ÉDOUARD.

Je suis roi.

GLOCESTER.

Mon Dieu, vous le serez;
Mais ne vous troublez point d'ennuis prématurés.
N'accablez point vos jours d'un poids qu'on vous allége;
Vous n'aurez que trop tôt ce triste privilége.

ÉDOUARD.

Dussé-je avant le temps rejoindre mes aïeux,
Lord Rivers me l'a dit, il faut voir par mes yeux.
Si mon père abusé, si ce roi qu'on révère,
N'eût pas fermé les siens dans un jour de colère,
Clarence qu'il aimait et qu'il a tant pleuré....

GLOCESTER.

Clarence!

ÉDOUARD.

Dans la Tour n'aurait pas expiré.

GLOCESTER, *à part.*

Il a trop de mémoire!

ÉDOUARD.

Ah! quelle différence!
Où j'arrive avec joie, il vint sans espérance.
C'est ici, dans ces murs... leur aspect m'a fait mal :
Ils ont vu si souvent couler le sang royal!

GLOCESTER.

Mais l'arrêt cette fois punissait un coupable.

ÉDOUARD.

L'arrêt qui tue un frère est toujours révocable.

GLOCESTER, *à part.*

Me soupçonnerait-il?

ÉDOUARD.

Un frère !... ah ! ce doux nom
Sur les lèvres des rois fait venir le pardon;
Édouard l'accorda.

GLOCESTER.

Trop tard.

ÉDOUARD.

Non, mais un crime
Jusque sous son pardon vint frapper la victime.

GLOCESTER.

Chassez de votre esprit ce triste souvenir.

ÉDOUARD.

Ah! quand je le voudrais, pourrais-je l'en bannir!
J'entends sortir du cœur de mon malheureux père
Ce cri : « Mon frère est mort! j'ai fait mourir mon frère! »
Je jouais, j'étais là, riant sur ses genoux,
Quand d'horreur, à ce cri, vous avez pâli tous.
Puis avec des sanglots il reprit à voix basse :
« Eh quoi! pas un de vous n'a demandé sa grâce!
» Qui l'a fait, qui de vous à mes pieds se jetant,
» M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant?
» Nos durs travaux, ces nuits où brisés par la guerre
» Dans le même manteau nous couchions sur la terre,
» Où l'écartant de lui pour en couvrir son roi,
» Sous la froide rosée il tremblait près de moi?

» Et je l'ai condamné sans qu'une bouche amie
» S'ouvrît pour me crier : Il vous sauva la vie!
» Pauvre infortuné frère!... Ah! que jamais ton sang
» Ne retombe sur lui! dit-il en m'embrassant,
» Sur mes fils!... » Et sa voix s'éteignit dans les larmes.
Mais la bonté du ciel a trompé ses alarmes :
Aimés, bénis de tous, ses deux fils sont heureux;
Il peut dormir en paix, car vous veillez sur eux.

GLOCESTER.

A part. A Édouard.

Je respire! Écartez ces images funèbres!

ÉDOUARD.

Oui, quand j'aurai puni.

GLOCESTER.

Qui donc?

ÉDOUARD.

Dans les ténèbres
L'assassin de Clarence en vain croit se cacher.

GLOCESTER.

Eh! que prétendez-vous?

ÉDOUARD.

Mon bras l'ira chercher.

GLOCESTER.

Craignez, en l'essayant, d'éveiller bien des haines!

ÉDOUARD.

La justice des rois n'a point ces craintes vaines.

GLOCESTER.

Un enfant fera-t-il, à son avénement,
Ce qu'Édouard lui-même évita prudemment?

ÉDOUARD, se levant.

Le jour où, jeune encore, on revêt la puissance,
On grandit sous son poids; pour secouer l'enfance,
Sur les degrés du trône il suffit d'un instant,
Et l'enfant couronné devient homme en montant.
Je suis plein d'avenir : Dieu dans ce corps débile
Avec un cœur de feu mit une âme virile.
Vous serez fier de moi, j'en ai le ferme espoir;
Mais punir l'assassin est mon premier devoir.
Je vous le jure ici par les pleurs de mon père,
Plus il sera puissant, plus je serai sévère.
Rien ne peut, moi régnant, le soustraire au trépas,
Rien, je le jure encor.

GLOCESTER, à part.

Tu ne régneras pas!

ÉDOUARD, qui est retombé dans son fauteuil.

Mais vous avez raison; ce souvenir me tue!
Je cède à la fatigue, et ma tête abattue,
Malgré moi, je le sens, retombe sur ma main.

GLOCESTER, avec intérêt.

Qu'avais-je dit?

ÉDOUARD.

Croyez que plus tard, que demain,
Quand le sommeil... Une heure! oh! seulement une heure!

GLOCESTER.

Pour goûter ce repos, venez.

ÉDOUARD.

Non, je demeure;
La reine maintenant ne peut tarder, je crois;
Je l'attends. Oh! parlez : j'écoute... je vous vois...
Mais comme dans un rêve... et cependant je veille.
Richard!... toujours joyeux... O mon frère!...

GLOCESTER.

Il sommeille.

SCÈNE VII.

GLOCESTER, ÉDOUARD, *endormi.*

GLOCESTER.

C'est lui! c'est cet enfant qui parle de punir,
Quand ce moment, peut-être, est tout son avenir!...
Non : sans cette autre vie attachée à la sienne,
Je ne puis rien.

ÉDOUARD, rêvant.

Richard!

GLOCESTER.

Il l'appelle! ah! qu'il vienne,
Qu'il dorme à ses côtés, et je suis Richard trois;
Je suis roi d'Angleterre en étouffant deux rois.
Nos lords, nos fiers prélats, pâlissant d'épouvante,
Voudront, le crime fait, baiser ma main sanglante,
Et, si je leur partage un lambeau du pouvoir,
Pour ne rien refuser n'oseront rien savoir.

Marchant avec agitation.

Qu'il vienne!.. et s'il dit : Non... Mot fatal! c'est la guerre :
Drapeau contre drapeau, nous jouerons l'Angleterre.

Il s'élance à la fenêtre et se penche en dehors.

A qui la chance alors?.. Mais qu'entends-je? Aucun bruit!
Mon œil au pied des murs plonge en vain dans la nuit.
Quelle angoisse! Attendons.

Il revient sur le devant de la scène et regarde Édouard.

La frêle créature!
Belle pourtant, bien belle... O marâtre nature!
En comblant tous les miens, tu fis de leur beauté
Un sarcasme vivant pour ma difformité.
Eh bien! marâtre, eh bien! j'ai détruit ton ouvrage :
Demande-les aux vers qui rongent leur visage;
La mort, la pâle mort décomposa ces traits
Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.
Qui doit survivre à tous? Moi, l'œuvre de ta haine,
Moi, modèle achevé de la laideur humaine;

Encor deux fronts charmants à couvrir d'un linceul,
Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.

Prêtant l'oreille. Il court de nouveau à la fenêtre.

Écoutons; ce sont eux!... Cette rumeur lointaine,
Ce concours, ces flambeaux, tout le dit : c'est la reine!
C'est elle : je la vois. Qu'ils marchent lentement!
D'où vient qu'elle s'arrête? est-ce un pressentiment?
Non, non : elle reçoit les suppliques d'usage.
Encore une! et toujours! Faites-lui donc passage.
Avec mes yeux vers moi je voudrais l'attirer.
Ah! l'excellente mère! elle vient les livrer.
Elle avance, elle approche à ma voix qui l'appelle;
La voilà sur le pont!... son fils n'est pas près d'elle!

Avec fureur.

Elle vient sans son fils! Tu mentais, tu mentais.
Faux espoir, sois maudit; et vous, que je sentais
Vous dresser pour le meurtre en frissonnant de joie,
A bas! ongles du titre : on m'a ravi ma proie.

LE DUC D'YORK, en dehors.

Édouard!

GLOCESTER.

Est-ce un rêve?

LE DUC D'YORK, de même.

Édouard!

GLOCESTER.

Je l'entends :
Il la devançait donc? Voilà de ces instants
Où l'émotion tue, où la joie assassine.

Riant malgré lui.

Folle, tu me trahis; rentre dans ma poitrine,
Rentre, obéis, meurs là! Je règne; ils sont à moi.

SCÈNE VIII.

GLOCESTER, ÉDOUARD, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

S'élançant vers le roi.

Mon frère! où le trouver?... Mon Édouard!

ÉDOUARD, en l'embrassant.

C'est toi,
Toi, Richard!

LE DUC D'YORK.

Le premier. Vois, je suis hors d'haleine;
J'ai couru!... pour m'atteindre on eût perdu sa peine :

A Glocester.

Je venais t'embrasser. Mon oncle, c'est bien lui;
C'est lui; je le revois. De retour aujourd'hui,
Tu ne t'en iras plus? non, jamais?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

RICHARD, lui tendant les bras.

Jamais. Ah! que je t'aime. Encor, encor!

ÉDOUARD.

Mon frère!

Ils s'embrassent de nouveau.

SCÈNE IX.

GLOCESTER, ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR, PUIS TYRREL.

GLOCESTER, à la reine, en lui montrant les princes.

Regardez, milady : quels transports que les leurs!
Ce spectacle touchant m'attendrit jusqu'aux pleurs.

ÉDOUARD.

Ma mère, enfin, c'est vous!

ÉLISABETH.

Oui, mon fils, oui, ta mère;
Celle qui te chérit, dont la douleur amère
De son pauvre exilé rêvait, parlait toujours,
Qui souffrait de tes maux, qui consumait ses jours
A trembler pour les tiens, à pleurer, à se plaindre,
Qui pleure, mais de joie, et n'a plus rien à craindre.

LE DUC D'YORK.

C'est votre favori.

ÉLISABETH, souriant.

Jaloux!

LE DUC D'YORK.

Non pas jaloux;
Bien heureux!

ÉLISABETH.

Ah! tenez, tenez; partagez-vous
Tous ces gages d'amour passant de l'un à l'autre,
Mes transports, mon bonheur qui s'accroît par le vôtre.
Je veux de mes baisers vous couvrir à la fois.

A Glocester.

Tenez!... Pardon, milord; il fut absent deux mois.

GLOCESTER.

On vous pardonne tout, hors la crainte insensée
Qui de fuir votre fils vous donna la pensée.

ÉLISABETH, à Édouard.

Te fuir!... Quoi! je l'ai fait. Ah! j'en ai bien souffert.
Aussi, quand Buckingham à nos yeux s'est offert,
Quand j'ai lu cette lettre et si bonne et si tendre...

ÉDOUARD.

Ma lettre?

ÉLISABETH.

Elle est charmante... alors, sans rien entendre,
Je voulais devancer nos pontifes sacrés.
Que leur zèle pieux les a bien inspirés!

A Glocester.

Que de remercîments je vous dois à vous-même,

Aux seigneurs de la cour.

A vous, milords, au peuple! Édouard, comme il t'aime!
Tous bénissaient ton nom; leur supplique à la main,
Tous de leurs vœux pour toi m'assiégeaient en chemin.

Montrant les placets qu'un des lords a placés sur la table.

Vois ce que je t'apporte.

GLOCESTER.

Encor du bien à faire,
Du mal à réparer!

ÉDOUARD.

Voyons!

LE DUC D'YORK.

C'est mon affaire.

ÉLISABETH.

C'est celle du régent.

GLOCESTER.

Richard a plein pouvoir.

LE DUC D'YORK.

Bon! le trésor public y passera ce soir.

GLOCESTER.

Faites beaucoup d'heureux, pourtant pas d'imprudences!

LE DUC D'YORK, distribuant les pétitions.

Pour vous, milord; pour vous; et pour leurs éminences!
Tout ce qui reste à moi!

ÉLISABETH, à Édouard.

Mes ennuis, mon chagrin,
Les as-tu partagés?

LE DUC D'YORK, à Glocester.

Ah! mon oncle, un marin,
Pauvre, manquant de tout...

GLOCESTER.

J'accorde cent guinées.

LE DUC D'YORK.

Deux cents.

GLOCESTER.

Mais prenez garde!

LE DUC D'YORK.

Oh! je les ai données:
Il s'appelle Édouard.

GLOCESTER.

C'est un titre pour moi.

LE DUC D'YORK.

Vous m'approuvez aussi, vous, monseigneur et roi?

ÉDOUARD.

De grand cœur, milord duc.

ÉLISABETH, à Édouard qui lui baise les mains.

Mais laissez: qu'on vous voie;
Que de vous regarder on ait au moins la joie.
Cher enfant, sur ce front que je trouve embelli
De la santé pourtant les couleurs ont pâli.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

GLOCESTER.

De ses traits la grâce est plus touchante.

ÉLISABETH.

Trop pour sa mère.

LE DUC D'YORK, se levant, un papier à la main.

O ciel!

ÉLISABETH.

D'où vient votre épouvante?

LE DUC D'YORK.

Au milieu des placets dans vos mains déposés,
Cet écrit...

ÉDOUARD.

Comme il tremble!

LE DUC D'YORK.

Ah! ma mère, lisez!

GLOCESTER.

Donnez, donnez-le-moi, cet écrit si terrible.

LE DUC D'YORK.

A Glocester. A la reine.

Non, vous ne l'aurez pas. Lisez.

ÉLISABETH, après avoir parcouru le papier.

Est-il possible?
Rivers!...

ÉDOUARD, à la reine.

Vous frémissez!

ÉLISABETH, à Glocester.

Rivers! quel est son sort?

GLOCESTER.

Reine, je vous l'ai dit.

ÉLISABETH.

Il est mort! il est mort!

ÉDOUARD.

Lui, grand Dieu!

ELISABETH.

Cette nuit.

GLOCESTER.

Mensonge invraisemblable!
De cet acte inhumain qui donc serait coupable?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez?

GLOCESTER.

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est celui
Qui ne veut pas, milord, me laisser un appui.
Hastings qu'il a frappé, Rivers qu'il assassine,

N'ont point lassé son bras, armé pour ma ruine :
Un noble ami, comme eux, s'est déclaré pour nous;
J'apprends que, par miracle, échappant à ses coups,
Cet ami, Buckingham...

GLOCESTER.

Eh bien!

ÉLISABETH.

D'un nouveau crime
Faillit, en me quittant, devenir la victime.

ÉDOUARD.

Quel est son assassin?

GLOCESTER.

Quel est-il? répondez :
Encore un coup, son nom?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez!

GLOCESTER.

Je ne demande plus ce que je dois prescrire.
Parlez, je le veux.

ÉLISABETH.

C'est... Je n'ose pas le dire :
Non, je ne l'ose pas.

GLOCESTER.

Qui vous retient? Pourquoi
Ne pas couronner l'œuvre en disant que c'est moi.
J'aurai sacrifié Rivers à ma vengeance,
Moi, dont il tient son rang, son titre, sa puissance,
Rivers, qui, sans penser qu'on l'immole en chemin,
Arrive, et dans ses bras va me presser demain.
Plus coupable, j'ai pris Buckingham pour victime,
Moi qui l'admis quinze ans dans mon commerce intime;
Moi, qui, ce soir encor, par mon cœur entraîné,
Ici, dans le lieu même où je suis soupçonné,
A Sa Grâce, à vous tous, l'offrais comme un modèle,
Et par les mains du roi récompensais son zèle.
De qui vient cet écrit où je suis désigné?

ÉLISABETH.

Ah! d'un ami sans doute!

GLOCESTER, se couvrant.

Il n'est donc pas signé!
Mensonge et trahison! Le régent du royaume,
Bravé, calomnié, n'est-il plus qu'un fantôme?
Qu'une ombre? Mon pouvoir, immense, illimité,
Pour borne cependant n'a que ma volonté.

ÉLISABETH, avec terreur.

Il est trop vrai.

GLOCESTER, promenant ses regards sur l'assemblée.

Celui qui, dans le fond de l'âme,
Tiendrait pour vérité cette imposture infâme,
Sentirait mon courroux l'écraser de son poids,
Si des yeux seulement il me disait : J'y crois.

ÉLISABETH, à part.

Ils se taisent.

GLOCESTER.

Veut-on ramener la noblesse
Aux jours où, de l'État souveraine maîtresse,
Une femme régnait, qui nous opprimait tous,
Qui semait à plaisir la discorde entre nous,
Et faisant condamner le frère par le frère,
Sur Clarence...

ÉLISABETH, indignée.

Ah! milord!

ÉDOUARD, s'élançant vers Glocester.

Vous insultez ma mère!

GLOCESTER.

La veuve de lord Gray ne nous gouverne pas.

ÉDOUARD, à Glocester.

La veuve d'Édouard! la reine! Chapeau bas,
Joignant le geste à la parole.
Chapeau bas devant elle!

ÉLISABETH.

Ah! qu'as-tu fait?

LE DUC D'YORK.

Courage!
Bien, mon frère, c'est bien!

ÉLISABETH.

Au roi. A Glocester.
Édouard!... A son âge,
Revenant au roi.
On s'emporte aisément. O mon fils, contiens-toi!
A Glocester.
Pardon! j'ai tous les torts : dans un moment d'effroi...
Une mère... Ah! pardon!

GLOCESTER.

Voilà comme on me traite!
Et l'on vient s'excuser lorsque l'insulte est faite.
Jugez de l'avenir qui s'annonce pour vous :
On prétend gouverner le fils comme l'époux.
Si je n'ai pu dompter ma trop juste colère,
De mon royal neveu la leçon fut sévère,
Et vous apprend, milords, que, muets sous l'affront,
Vous devez le subir sans relever le front.
Je saurai toutefois combattre une influence
Qui peut des nobles pairs alarmer la prudence;
Je le veux; et la Tour est l'asile assuré
Où nous veillerons tous sur un dépôt sacré.

ÉLISABETH.

Nous séparez-vous?

GLOCESTER.

Non : vous le verrez sans cesse;
Et par raison, j'espère, autant que par tendresse,
Vous lui répéterez que je tiens d'Édouard

Un pouvoir dont son rang l'affranchira plus tard;
Mais qu'aujourd'hui le roi, soumis à ma puissance,
Si je lui dois respect, me doit obéissance.

ÉDOUARD.

Je suis loin d'attenter, à ces droits souverains
Que mon père en mourant déposa dans vos mains;
Mais respectez sa veuve à l'égal de lui-même,
Ou je n'attendrai pas, portant son diadème,
Que son ombre me dise une seconde fois :
Mon fils, venger sa mère est le plus saint des droits.
Sortons : de ces débats prolonger le scandale
C'est abaisser par trop la majesté royale.
Venez, reine.

GLOCESTER, aux seigneurs de la cour.

Milords, je ne vous retiens pas.

A Édouard, en prenant un flambeau.

Votre premier sujet va précéder vos pas.

ÉDOUARD.

Épargnez-vous ce soin.

GLOCESTER, marchant devant lui.

Un tel devoir m'honore.

LE DUC D'YORK, à Édouard.

Tu viens d'agir en roi : je t'aime plus encore.

ÉLISABETH, arrêtant Glocester.

Ah! par pitié, mon frère, un mot!

GLOCESTER, donnant le flambeau à Tyrrel.

Remplacez-nous,
Gouverneur de la Tour.

Toute la cour s'éloigne.

SCÈNE X.

GLOCESTER, ÉLISABETH.

GLOCESTER.

Parlez, que voulez-vous?
J'écoute, milady.

ÉLISABETH.

Sans colère!

GLOCESTER.

J'écoute.

ÉLISABETH.

Sur ce qui m'alarmait je n'ai plus aucun doute,
Aucun; soyez-en sûr.

GLOCESTER.

Doutez, ne doutez point,
Que m'importe?

ÉLISABETH.

Avant peu si Rivers vous rejoint,
Comme vous l'affirmez...

GLOCESTER.

La reine en sa présence
Voudra bien par bonté croire à mon innocence.
Confiance admirable!

ÉLISABETH.

Ah! j'y crois maintenant;
Je connais mon erreur : j'y crois.

GLOCESTER.

En frissonnant.

ÉLISABETH.

Lui, condamné par vous! il ne pouvait pas l'être;
L'effroi me rendait folle; il respire.

GLOCESTER.

Peut-être.

ÉLISABETH.

Aux jours de Buckingham on n'a pas attenté!

GLOCESTER.

Pourquoi pas?

ÉLISABETH.

J'étais folle, oui folle, en vérité.
Me voilà de sang-froid; voyez; je suis tranquille.
Mes enfants, grâce à vous, ont la Tour pour asile.

GLOCESTER.

Je leur veux tant de mal!

ÉLISABETH.

Ils seraient bien ingrats,
S'ils pouvaient le penser.

GLOCESTER.

Pas du tout.

ÉLISABETH.

Dans vos bras,
Sous vos yeux, il n'est rien que pour eux je redoute...
Pourtant dans cet écrit...

GLOCESTER.

Encor...

ÉLISABETH.

C'est qu'on ajoute...
Pardon!

GLOCESTER.

Quoi?

ÉLISABETH.

Qu'à la Tour... Mais c'est faux; je le sais.

GLOCESTER.

Achevez : qu'à la Tour?...

ÉLISABETH.

Leurs jours sont menacés.
Mais je ne le crois pas; non, je vous le proteste.

GLOCESTER.

Pourquoi donc? milady, c'est vrai comme le reste.

ÉLISABETH.

D'un soupçon outrageant, pardon! cent fois pardon!

Ah ! je vous le demande avec tout l'abandon,
L'amour, le désespoir d'une mère éperdue :
Que leur vie en danger soit par vous défendue.

GLOCESTER, avec douceur.

Calmez-vous donc ; quel bras peut les atteindre ici ?

ÉLISABETH.

O mon Dieu! de Rivers vous me parliez ainsi.

GLOCESTER, en souriant.

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est ainsi que je vous vis sourire.

GLOCESTER.

Eh bien !

ÉLISABETH, avec explosion.

Rivers est mort !

GLOCESTER.

Vous osez le redire ?

ÉLISABETH.

Oui, contre l'évidence en vain je me défends :
Oui, mort ; et vous voulez tuer mes deux enfants !

GLOCESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous leur protecteur, leur père !... C'est horrible!
Et c'est vrai, cependant, c'est vrai, mais impossible.
Vous ne le pourrez pas : je serai, là, debout,
Sur le seuil de leur porte, à leur chevet, partout,
Et le jour, et la nuit, sans sommeil, sans relâche,
L'œil ouvert, la main prête à repousser un lâche,
Un monstre...

GLOCESTER.

Milady !

ÉLISABETH, qui le regarde en face.

Je n'ai pas peur de vous.
Buckingham vit; il s'arme, il soulève pour nous
Ses partisans, les miens, le peuple, Londre entière ;
Il viendra, nous viendrons, lui, tous, moi la première,
Les sauver, vous punir.

GLOCESTER.

Mère imprudente, assez !
Savez-vous qui je suis et qui vous menacez?

ÉLISABETH.

Je ne menace pas; j'implore, je conjure,
Par mes pleurs, par leur sang, au nom de la nature,
Au nom de leur danger... Il m'inspire; écoutez :
Vous le disiez tantôt, leurs droits sont contestés.
Pourquoi donc les tuer ces deux tendres victimes ?
S'ils sont de mes amours les fruits illégitimes,
Leurs droits n'existent plus; ils vivent; vous régnez.

GLOCESTER.

Qu'entends-je!

ÉLISABETH.

C'est en vain que vous vous indignez.
Crime ou non, j'y consens : leurs droits, je vous les donne;
En les déshéritant ma honte vous couronne.
S'il faut, pour le sauver, que le fils d'Édouard
Soit... ah! l'horrible mot! un bâtard, un bâtard !
Eh bien ! il le sera : je signe tout.

GLOCESTER,

Vous, reine !
Vous me feriez penser qu'on a dit vrai.

ÉLISABETH.

La haine,
Le croira, le dira; que m'importe? Ils vivront.
Pour prix du déshonneur imprimé sur mon front,
Pour prix du crime enfin dont je me rends coupable,
Car c'en est un, milord, affreux, abominable,
Rendez, rendez-les-moi, ces enfants adorés !
Rendez-moi mes deux fils ! Ah! vous me les rendrez.
Pitié ! c'est à genoux, mains jointes, que leur mère
Vous demande pitié...

GLOCESTER.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Ah ! mon frère !
Mon roi !

GLOCESTER.

De vos affronts ce titre est le plus grand.
M'immoler vos deux fils en les déshonorant !

ÉLISABETH, s'attachant à ses vêtements.

Pitié !

GLOCESTER, qui la repousse.

Pour m'épargner l'horreur de vous entendre,
Je sors.

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, *se relevant.*

C'est donc à toi, mon Dieu, de me les rendre !
Cherche-leur des vengeurs ; tu leur en trouveras.
Où courir ? je l'ignore : où tu me conduiras.
Mais le soin de leurs jours dans ces murs te regarde :
Que ton œil soit sur eux ; que ton bras me les garde ;
Tu m'en réponds, grand Dieu ! moi, prête à tout braver
Je veux bien mourir, moi; mais je veux les sauver.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre à la Tour; une fenêtre dont les rideaux sont fermés; une porte latérale, et une autre dans le fond, au-dessus de laquelle est une ouverture garnie de barreaux; un lit où couchent les deux princes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, *assis sur le lit;* LE DUC D'YORK, *sur un siége, près de lui, tenant un livre.*

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, milord, vous me ferez la grâce,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs;

Tournant la page.

Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard!

LE DUC D'YORK.

Eh bien, mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK, se levant.

Je me dépite enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses?

LE DUC D'YORK.

Que faire?
On vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK, revenant.

Ami, conte-moi tes tourments.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentiments?
Quand, sans bruit, ce matin j'ai quitté notre couche,
Tu dormais, des sanglots s'échappaient de ta bouche.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor!

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait; il te poursuit encor:
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi? s'il est terrible,
Je promets d'avoir peur; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible;
Il était si confus, si vague!

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
Je t'ai dit: « Viens, Richard, ma mère nous appelle. »
Et, te prenant la main, je voulais fuir près d'elle
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer,
Et toujours, mais en vain.

LE DUC D'YORK.

Oh! c'est vrai: dans un rêve
On s'élance, on veut fuir; on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup, à Windsor je me crus transporté.
Le feuillage tremblait par les vents agité;

Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi,
Et tu me dis alors : « Mon frère, un d'eux, c'est toi :
L'autre, c'est moi. » Soudain le fer brille. O prodige!
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais ce sang,
Mon cœur vint à faillir; ma main en se baissant,
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus; mais j'entendis des voix
Qui disaient : Portez-les au tombeau de nos rois.

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému... Cette fois je me fâche;
C'est ta faute, Édouard : tu sembles prendre à tâche
D'offrir à ton esprit mille objets attristants,
Et puis tu dis après : Je souffre..., il est bien temps!
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi; viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil,
Et me voilà parti, sautant, volant...

ÉDOUARD.

L'espace,
Il te manque, Richard.

LE DUC D'YORK.

D'accord, mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité,
Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple; allons! la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage?
On le calomniait, il s'en est indigné;
A souffrir cet affront qui se fût résigné?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise pas, ou, je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD, en souriant.

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui?

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur...

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel?

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien! tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD.

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne; tu le dois. Mais moi, je le ménage;
J'ai découvert son faible, et j'en prends avantage.
S'il nous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus : il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaiement que toi:
Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles;
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise!
C'était ma mère.

LE DUC D'YORK.

Hélas!

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi. Je n'osais pas crier;
Les bras tendus; l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive,
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté!

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité!

Mais tous nos signes vains et nos baisers sans nombre
Se sont perdus dans les vents et dans l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir.
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir;
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.
Chut! j'entends sir Tyrrel.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

TYRREL.

Milords, voici des livres.

Il les dépose sur la table.

L'archevêque d'York, en vous les adressant,
Vous offre ses respects.

ÉDOUARD.

Je suis reconnaissant.

LE DUC D'YORK.

Bon archevêque! il pense à nos longues soirées;
Aussi les deux captifs baisent ses mains sacrées.

TYRREL.

Vous captifs!

ÉDOUARD.

Je le crois.

TYRREL.

Peut-être pour un jour
Un vieil usage encor vous confine à la Tour;
Triste noviciat d'une grandeur prochaine;
De l'ennui l'étiquette est cousine germaine;
Mais vous croire captifs!

LE DUC D'YORK.

De notre liberté
Sir Tyrrel à vingt ans se fût-il contenté?

TYRREL.

Moi, qui n'ai pas, milords, votre aimable innocence,
En fait de liberté j'aime un peu la licence;
Mais j'ai tort : ainsi donc ne me consultez pas.

LE DUC D'YORK.

Moins on goûte ce bien, et plus il a d'appas.
Celui qui me rendrait ma liberté ravie
Serait récompensé par delà son envie.

TYRREL.

Le régent ne veut pas prolonger vos regrets;
Et du couronnement il presse les apprêts.

ÉDOUARD.

C'est sûr?

TYRREL.

Vous ne pouvez manquer à cette fête.

LE DUC D'YORK.

Ni vous non plus, sir Jame, et je vous tiendrai tête :
Nous porterons tous deux sa royale santé.

TYRREL.

Tant que milord voudra.

LE DUC D'YORK.

Quelle docilité!
Et, comme on vous connaît certaine fantaisie,
On vous fera raison avec du malvoisie.

TYRREL.

C'est un ancien ami fêté dans mes beaux jours;
Il m'a trahi, l'ingrat; mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Comment?

TYRREL.

Je ris, milord.

LE DUC D'YORK, en montrant Tyrrel.

Oh! j'en sais sur son compte;
Bien qu'il m'en cache encor plus qu'il ne m'en raconte.

TYRREL.

A Richard. A part, avec attendrissement.

C'est vrai. Comme il ressemble à mon pauvre Tom!
Je crois le voir.

ÉDOUARD.

Sir Jame, êtes-vous notre ami?

TYRREL.

N'en doutez point.

ÉDOUARD.

D'un fils accueillez la demande.

LE DUC D'YORK, prenant la main de Tyrrel et le caressant.

Il m'aime tant! pour moi sa complaisance est grande,
Il ferait tout pour moi, n'est-ce pas?

ÉDOUARD, lui prenant la main de l'autre côté.

Voulez-vous
Que ma mère à la Tour passe une heure avec nous?

TYRREL, embarrassé.

Jusqu'ici sans obstacle elle fût parvenue,
Si...

LE DUC D'YORK.

Pourquoi nous tromper? je sais qu'elle est venue

TYRREL.

Vous, milord!

LE DUC D'YORK.

C'est mon cœur qui me le révéla :
Ses battements tantôt m'on dit qu'elle était là.

ÉDOUARD, à Tyrrel.

Promettez!

TYRREL.

Je ne puis.

LE DUC D'YORK, montrant à Tyrrel sa main pleine de guinées.

Eh bien, j'en cours la chance :
Toutes ces pièces d'or contre un mot d'espérance !
Promettez, si je gagne.

TYRREL.

Ah ! milord !...

LE DUC D'YORK.

Pair ou non?

ÉDOUARD.

Richard!

LE DUC D'YORK.

Allons! Tyrrel.

TYRREL enchanté.

Charmant petit démon !
Pair.

LE DUC D'YORK.

Avec tristesse.

Comptons. J'ai perdu.

TYRREL.

Sa douleur me fait peine.

Ramassant les guinées qui sont sur la table.

C'est mon bien, je le prends... mais vous verrez la reine,
Vous la verrez.

ÉDOUARD.

Vraiment?

TYRREL.

Oui, j'en donne ma foi.

LE DUC D'YORK, l'embrassant.

Je t'ai dupé, Tyrrel; je gagne plus que toi.

TYRREL.

A part. Haut.

Son baiser m'a fait mal. La soirée est si belle!
Sur le balcon, milords, sa fraîcheur vous appelle :
Voulez-vous en jouir?

LE DUC D'YORK.

De grand cœur.

ÉDOUARD, à Tyrrel, qui est allé ouvrir la porte.

A revoir !

Revenant.

Sir Jame est trop loyal pour tromper notre espoir ?

TYRREL.

Milord, comptez sur moi.

LE DUC D'YORK.

J'y compte et je te quitte.

Revenant.

D'une dette d'honneur dans le jour on s'acquitte.

TYRREL.

A qui le dites-vous?

LE DUC D'YORK.

Adieu !

Il sort en sautant.

SCÈNE III.

TYRREL, *seul.*

L'aimable enfant!
Sans regretter son or, il s'en va triomphant.

Après une pause.

Il sera beau joueur... Même beauté! même âge!
J'ai cru sentir encor passer sur mon visage
Ces lèvres qui jadis... non, froides pour jamais!
Plus jamais de baisers des lèvres que j'aimais!
Mortes, mortes?... Pourquoi cette retraite austère?
Le sacre dans deux jours va les rendre à leur mère;
Qu'ils l'embrassent plus tôt, le mal n'est pas si grand.
La reine est là, chez moi, priant tout bas, pleurant,
Toujours là, comme un marbre, immobile à sa place.
Nous autres vieux pécheurs, dont le cœur est de glace
Contre des pleurs de femme, un enfant nous émeut :
Ce petit vaurien-là fait de moi ce qu'il veut.
Ah! c'est qu'il lui ressemble!... On s'approche; silence!
La lueur des flambeaux m'annonce sa présence :
C'est le régent. Sans doute il vient leur déclarer
Qu'on a fixé le jour qui doit les délivrer.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, TYRREL.

Un officier de la Tour, qui précède le régent, pose un flambeau sur la table, et se retire.

GLOCESTER.

Où sont-ils?

TYRREL, montrant la porte latérale.

Là, milord.

GLOCESTER.

Va fermer cette porte.

TYRREL.

Si c'est la liberté que Votre Grâce apporte,
Je vais les appeler.

GLOCESTER.

N'as-tu pas entendu?

A Tyrrel, qui revient après avoir obéi.

Buckingham vit, Tyrrel.

TYRREL.

Il s'est bien défendu.

GLOCESTER.

Tu l'as mal attaqué.

TYRREL.

J'affirme le contraire ;
Mais après tout, milord, coup nul : c'est à refaire.

GLOCESTER.

J'attendais mieux de toi.

TYRREL.

Si le temps m'eût permis
De prendre pour seconds deux de mes bons amis.....

GLOCESTER.

Qui se nomment ?

TYRREL.

Dighton et Forrest ; je vous jure
Qu'en dépit du hasard la partie était sûre.

GLOCESTER.

Jusqu'à moi ces noms-là ne sont point parvenus.

TYRREL.

Leur grand défaut pourtant n'est pas d'être inconnus.

GLOCESTER.

Ces gens sont sous ta main ?

TYRREL.

Et dès lors sous la vôtre.

GLOCESTER.

Ils pourront avant peu me servir l'un et l'autre.

TYRREL.

Parlez, ils frapperont.

GLOCESTER.

Toi présent.

TYRREL.

Me voici.

GLOCESTER.

Sous mes yeux.

TYRREL.

Quand, milord ?

GLOCESTER.

Ce soir.

TYRREL.

Où donc ?

GLOCESTER, indiquant le lit du doigt.

Ici.

TYRREL avec horreur.

Quoi ! le régent voudrait..

GLOCESTER.

C'est le roi d'Angleterre,
Qui te parle et qui veut.

TYRREL.

Le roi !

GLOCESTER.

Pourquoi le taire ?
Nos prélats et nos lords m'ont proclamé.

TYRREL.

Vous !

GLOCESTER.

Moi.

TYRREL.

Mais le peuple...

GLOCESTER.

Le peuple a dit : Vive le roi !
Que voulais-tu qu'il dît ?... Qu'importe la personne ?
Vive le roi, pour lui c'est vive la couronne.
Le sacre dès demain la mettra sur mon front.
Buckingham et les siens contre moi s'armeront :
Ils veulent m'arracher mes captifs par la force,
Et, pour jeter au peuple une trompeuse amorce,
Répandent qu'Édouard m'apparaîtra demain,
Libre dans Westminster et le sceptre à la main.
Comme il suffit, Tyrrel, d'un roi dans un royaume,
Je veux, s'il m'apparaît, qu'il ne soit qu'un fantôme.

TYRREL.

Ah ! celui-là, milord, troublera mon sommeil.
Si vous les aviez vus, hier, à leur réveil,
Les yeux encor fermés, le plus jeune des frères
Tenant encore entre eux ce livre de prières !
Leurs bras nus se cherchaient l'un vers l'autre étendus ;
Sur ce lit leurs cheveux retombaient confondus ;
Leurs bouches qui s'ouvraient comme pour se sourire,
Semblaient avoir en songe un mot tendre à se dire.
Si vous les aviez vus, vous-même épouvanté
Devant tant d'abandon, de grâce et de beauté,
Vous auriez dit, milord : il faut trop de courage
Pour détruire du ciel le plus charmant ouvrage !

GLOCESTER.

Pourtant tu m'appartiens.

TYRREL.

Oui, je me suis donné ;
Oui, vendu pour de l'or, vendu comme un damné,
Je l'ai reçu cet or, et s'il fallait le rendre,
Il est déjà trop loin pour savoir où le prendre.
Désignez donc un homme et son sang vous est dû,
Un homme et j'obéis, car je me suis vendu ;
Mais deux enfants si beaux, deux faibles créatures,
M'appelant, murmurant mon nom dans leurs tortures,
Les étouffer !

GLOCESTER.

Le contenant.

Tyrrel !

TYRREL.

Pourquoi ? sous les verrous [tous.
Qu'ils vivent pour moi seul, et qu'ils soient morts pour

Mort comme eux, je veux bien garder leur sépulture ;
Je m'y plonge ; ou plutôt qu'Édouard sous la bure,
Par les ciseaux d'un moine à l'autel couronné,
Ait pour royaume un cloître où je l'aurai traîné.
Je l'y traîne, et le laisse au fond de sa retraite ;
Car je suis, j'en conviens, mauvais anachorète.
Mais l'autre, je l'emmène en France, à l'étranger,
Loin, si loin, que sa vie est pour vous sans danger ;
Je lui donne les mœurs, les goûts que j'ai moi-même,
Mes vices, s'il le faut... Que voulez-vous ? je l'aime.
J'aime en lui le seul bien qui m'ait coûté des pleurs :
Mon Tomy, mon trésor de joie et de douleurs,
L'astre qui rayonnait sur mes nuits enivrantes,
L'enfant qui m'a baisé de ses lèvres mourantes.
Traitez-moi de rêveur, de fou, si vous voulez ;
Mais quand je vois ses yeux, ses longs cheveux bouclés,
Je me sens tressaillir jusqu'au fond des entrailles ;
Lorsque leurs cris aigus frapperaient ces murailles,
C'est de mon fils, milord, que j'entendrais les cris :
Je ne peux pas pour vous assassiner mon fils.

GLOCESTER.

A part. A Tyrrel.

Je l'avais dit, pas un ! Allons, calme ta tête.
A ton projet, Tyrrel, il se peut qu'on s'arrête :
C'est accorder leur vie avec ma sûreté.
Nous y réfléchirons ; mais reprends ta gaieté.
Quelques joyeux amis, que le plaisir amène,
Viennent fêter ma royauté prochaine.

TYRREL.

Cette nuit ?

GLOCESTER.

A demain les travaux importants !
Pour cette nuit encor revenons à vingt ans ;
Sois l'homme d'autrefois. Je veux que cette orgie
Surpasse en beau désordre, en brûlante énergie,
En joie, en mets exquis, comme en vins généreux,
Tous tes vieux souvenirs retrempés dans ses feux.

TYRREL.

Non, milord.

GLOCESTER.

Refuser, qui ? toi ! C'est impossible.
Pourquoi ?

TYRREL.

Non, par pitié ; mon ivresse est terrible.

GLOCESTER.

Aussi je compte bien que sir Jame aujourd'hui
Saura devant son roi rester maître de lui.
Craint-il de n'avoir pas une tête assez forte
Pour calculer les points que le dé nous apporte ?

TYRREL, vivement.

On jouera ?

GLOCESTER.

Des trésors : tes yeux vont s'enflammer,
Lorsque sur le tapis tu verras s'abîmer,
S'engloutir en un coup plus d'or, plus de richesse,
Que n'en ont dévoré vingt nuits de ta jeunesse.

TYRREL, à part.

Oh ! le démon me tente.

GLOCESTER.

Oui, trésor sur trésor,
Risqués par nous, perdus, gagnés, perdus encor,
Tandis que dans sa course un bol intarissable,
Dont les flots à plein bord circulent sur la table,
Dont la vapeur s'exhale en parfumant les airs,
Aux reflets des enjeux vient mêler ses éclairs.
Ils sont aux mains : l'or brille et le punch étincelle ;
Veux-tu laisser languir la veine qui t'appelle ?
Veux-tu laisser mourir ta fortune en espoir ?
Le veux-tu ?... libre à toi !

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, avec indifférence.

Si le devoir,
Le scrupule est plus fort...

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER, de même.

Suis ton envie.

TYRREL.

Je ne puis reculer sans mentir à ma vie.

GLOCESTER.

Sans te perdre d'honneur.

TYRREL.

Longs jours à Richard trois,
Et bonheur à Tyrrel !

ÉDOUARD, en dehors.

Sir Jame !

TYRREL.

C'est sa voix ;
C'est Édouard.

GLOCESTER, froidement.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

TYRREL.

Rien.

GLOCESTER.

Qu'il vienne.

A part, tandis que Tyrrel va ouvrir la porte.

Quand j'achète ton bras, c'est pour qu'il m'appartienne,
Pitoyable rêveur !

SCÈNE V.

GLOCESTER, TYRREL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à Tyrrel.

Entendez-vous ces cris?
A ces joyeux transports nous sommes-nous mépris?
Annoncent-ils le jour de notre délivrance?...

Apercevant Glocester.

Ah! milord, confirmez cette douce espérance :
Venez-vous nous chercher?

GLOCESTER, qui fait un pas pour se retirer.

Pas encor.

ÉDOUARD.

Vous sortez?

GLOCESTER.

Réclamés par l'État, mes instants sont comptés;
Je les dois au travail.

ÉDOUARD.

Est-ce pour hâter l'heure
Où nous devons quitter cette triste demeure?
Que j'en serais touché!

GLOCESTER.

D'ailleurs je dois penser
Que ma vue importune ici pourrait lasser.

ÉDOUARD.

Ah! vous me jugez mal, et j'ai l'âme assez haute
Pour savoir, au besoin, reconnaître une faute.
Je n'ai pu maîtriser mon premier mouvement;
Mais je le crois injuste, et mon cœur le dément.
Séparons-nous tous deux sans haine et sans colère;

Avec tendresse.

Un fils trouve toujours grâce devant son père :
Pardonnez-moi, milord.

GLOCESTER.

Ah! croyez...

ÉDOUARD.

Votre main!

En souriant, après l'avoir baisée.

Quand le sacre?

GLOCESTER, le baisant sur le front.

Le roi sera sacré demain.

A Tyrrel.

Nous t'attendons.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, TYRREL.

ÉDOUARD.

Demain! comprenez-vous ma joie?
Demain!

TYRREL, à part.

Quoi qu'il arrive, il faut qu'il la revoie.

A Édouard.

Appelez votre frère.

ÉDOUARD.

Eh! pourquoi?

TYRREL.

J'ai promis :
Je tiendrai mon serment.

ÉDOUARD.

Je n'ai que des amis,
Que du bonheur ce soir.

TYRREL.

Elle est chez moi...

ÉDOUARD.

La reine?

TYRREL.

Cachée à tous les yeux; je cours et je l'amène.

ÉDOUARD, appelant son frère.

Richard!... Pour mieux jouir de son étonnement,
Ne disons rien d'abord.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

Je cherchais vainement :
Sur la pierre déserte elle n'est pas venue.

ÉDOUARD.

C'est triste.

LE DUC D'YORK.

Sans effort je l'aurais reconnue;
L'astre que j'admirais jette un éclat si pur,
Si vif, qu'en la voyant j'aurais pu, j'en suis sûr,
Distinguer aujourd'hui ses pleurs ou son sourire...

ÉDOUARD.

Tu crois?

LE DUC D'YORK.

Que dans ses yeux les miens auraient pu lire.

ÉDOUARD.

Tu vas la voir bien mieux.

LE DUC D'YORK.

Ici?

ÉDOUARD.

Dans un moment;
Et c'est demain le jour de mon couronnement.
Le régent me l'a dit.

LE DUC D'YORK.

Salut, roi d'Angleterre!
A milord protecteur nous ferons bonne guerre.

ÉDOUARD.

Plus de vengeance, ami! soyons tout à l'espoir.

LE DUC D'YORK.

La liberté demain!

ÉDOUARD.

Et ma mère ce soir!

LE DUC D'YORK.

Ma mère entre nous deux! Édouard, quelle ivresse!
La voici!...

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, TYRREL.

TYRREL.

Milady m'en a fait la promesse?

ÉLISABETH.

Dès que vous paraîtrez, je sortirai d'ici.

TYRREL, à part.

Ils sont tous trois heureux; tâchons de l'être aussi.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH.

La reine tombe sur un siége, et se met à fondre en larmes sans parler.

LE DUC D'YORK, à son frère.

Elle pleure, Édouard.

ÉDOUARD.

Sa douleur me déchire.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, à vos enfants n'avez-vous rien à dire?

ÉLISABETH.

Malheureuse!

ÉDOUARD.

Ah! parlez.

LE DUC D'YORK.

L'un d'eux n'est-il pas roi?

ÉLISABETH, lui mettant la main sur la bouche.

Ce titre, c'est la mort: tais-toi! Richard, tais-toi!

ÉDOUARD.

Qu'entends-je!

LE DUC D'YORK.

L'Angleterre a-t-elle un nouveau maître?

ÉLISABETH.

Qu'on proclame aujourd'hui, qu'on vient de reconnaître;

A Édouard.

Et c'est sous le bandeau pour ton front préparé
Qu'à la face du ciel il doit être sacré.

ÉDOUARD.

Quel est-il donc?

ÉLISABETH.

Celui qu'à son heure suprême
Votre père choisit comme un autre lui-même,
Qu'il pressa dans ses bras, qu'il entoura des miens,
En disant: Glocester, que mes fils soient les tiens!

ÉDOUARD.

Glocester!

LE DUC D'YORK.

Lui, régner!

ÉDOUARD.

Et du fond de sa tombe
Édouard ne peut rien pour sa race qui tombe;
Rien pour ses deux enfants!

LE DUC D'YORK.

N'avons-nous plus d'amis?

ÉLISABETH.

Parlons bas; un espoir nous est encor permis.

Avec un peu d'égarement.

L'archevêque d'York... ce protecteur nous reste;
Mais que peut un vieillard qui pour vos droits proteste?
Il est vrai qu'à sa voix nos pontifes divins...
Sans doute ils l'oseront... mais leurs projets sont vains,
Si Buckingham... mais lui... quel chaos dans ma tête!
Pour chercher ma pensée, il faut que je m'arrête.

LE DUC D'YORK, après une pause.

Achevez.

ÉLISABETH.

Je disais.., quoi?... Qu'ai-je dit, Richard?

Vivement.

Qu'ils forceront la Tour.

LE DUC D'YORK.

Vous l'espérez!

ÉLISABETH.

Trop tard;
Me comprends-tu? trop tard. Attendre, encor attendre!
Tout un jour, chez Tyrrel, languir sans rien apprendre!
Vous-mêmes, n'avez-vous aucun avis secret?

ÉDOUARD.

Aucun.

ÉLISABETH.

Que font-ils donc? quoi, rien! pas un billet!
Visitez avec soin tout ce qu'on vous adresse.
Grand Dieu! si jusqu'à vous par force ou par adresse,
Au moment où je parle, ils s'ouvraient des chemins;
Si... que dis-je? à toute heure, à chaque instant, ses mains,

Ses deux mains pour frapper sur vous peuvent s'étendre!

Les saisissant avec transport dans ses bras.

Écoutez!

LE DUC D'YORK.

Qu'avez-vous?

ÉLISABETH.

Hélas! j'ai cru l'entendre;
J'ai cru vous embrasser pour la dernière fois,
Et j'en bénissais Dieu : nous serions morts tous trois.

ÉDOUARD.

Non pas vous!

ÉLISABETH.

Il faudra que je vous abandonne;
Mon devoir m'y contraint. Votre danger m'ordonne
De revoir vos amis, d'attendrir, de pousser,
D'enflammer ces cœurs froids que la peur vient glacer.
Oui, je le dois. D'ailleurs, pour peu que je balance,
Tyrrel aura recours même à la violence;
Et que deviendrez-vous, si j'ose l'irriter?

Prenant le duc d'York à part.

Richard, que je te parle, avant de te quitter!

A voix basse.

Tu ne veux pas, mon fils, que ton frère périsse;
Dis-lui donc, toi qu'il aime, oh! dis-lui qu'il fléchisse...

LE DUC D'YORK.

Quoi? devant Glocester!

ÉDOUARD, *qui a prêté l'oreille.*

Moi, fléchir! moi, céder!

ÉLISABETH.

Mais, malheureux enfant, s'il veut te poignarder,
Il le peut.

ÉDOUARD.

Je l'attends.

LE DUC D'YORK.

Qu'il ose l'entreprendre;
J'ai du cœur, de la force, et j'irai te défendre,
Te couvrir de mon corps...

ÉDOUARD.

Richard!

LE DUC D'YORK.

Mourir pour toi.

ÉLISABETH.

Mais vous mourrez tous deux!

LE DUC D'YORK.

Eh bien! tous deux.

ÉLISABETH, *avec désespoir en tombant assise.*

Et moi.

Les deux princes s'élancent vers elle; Édouard à ses genoux, et Richard sur son sein.

Moi, je resterai donc seule dans la nature,
Ignorant jusqu'au lieu de votre sépulture;
Sans que même à voix basse on ose le nommer;
Sans avoir, après vous, rien que je puisse aimer;
Non, rien; pas un tombeau, pas une froide pierre;
Où portant, chaque soir, mon deuil et ma prière,
Fidèle au rendez-vous, je dise : Les voilà!
Quand Dieu voudra de moi, je les rejoindrai là.

ÉDOUARD.

Mourir et vous quitter!... hélas! j'aimais la vie.
Avec quel dévouement je vous aurais servie!
Sans rougir, dans l'exil, j'aurais de mes sueurs
Gagné pour vous nourrir un pain mouillé de pleurs;
Mais fléchir Glocester par une ignominie,
Faire avec lui marché des droits que je renie,
Devenir son sujet, et le plus vil de tous,

En se relevant.

Veuve et mère de rois, me le conseillez-vous?

ÉLISABETH.

Jamais le sang d'York n'a pu demander grâce!
Restez, nobles enfants, dignes de votre race;
Gardez cette vertu que je dois admirer;

En entendant la porte s'ouvrir.

Je pleure et j'en suis fière!... On vient nous séparer;
C'est Tyrrel!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, TYRREL.

Il sort d'une orgie; le désordre se laisse apercevoir sur ses traits et dans sa démarche; mais il sait se contraindre et conserver de la dignité.

TYRREL, *à part en entrant.*

Envers moi ta rigueur est étrange,
Sort maudit! sur quelqu'un il faut que je me venge.
Reine, vous ne pouvez demeurer plus longtemps;
Retirez-vous.

ÉLISABETH.

Sitôt!

ÉDOUARD.

Encor quelques instants!

TYRREL, *de même.*

Pas un.

ÉLISABETH.

Quel changement! ce langage m'étonne.

Le montrant aux princes avec terreur.

Ses traits sont égarés! ses yeux... ah! je frissonne.

TYRREL.

Vous restez devant moi muette de stupeur;
Qu'avez-vous.

ÉLISABETH.

Vos regards...

TYRREL.

Eh bien ?

ÉLISABETH.

Ils me font peur.

TYRREL.

Pour qui?

ÉLISABETH.

Pour eux, Tyrrel. Sans doute c'est faiblesse ;
Mais pensez au trésor qu'en partant je vous laisse.

TYRREL, s'animant par degrés.

Quoi! me soupçonnez-vous de quelque trahison?

ÉLISABETH.

Vous!

TYRREL.

Pour veiller sur eux j'ai toute ma raison...

ÉLISABETH.

Ne vous offensez pas.

TYRREL.

Tout mon sang-froid, j'espère.

LE DUC D'YORK, bas à la reine.

Parlez-lui de son fils.

ÉLISABETH.

Tyrrel, vous êtes père...

TYRREL.

Pourquoi renouveler ce souvenir affreux ?
Je n'en ai plus de fils, et vous en avez deux.

ÉLISABETH.

Les poussant dans les bras de Tyrrel.

Que j'aime, que j'adore... et que je vous confie.

TYRREL.

A moi!... Cette terreur, rien ne la justifie.
J'ai reçu votre foi, vous devez la tenir;
Mais s'il faut vous contraindre à vous en souvenir,
Qu'un autre à vos enfants prête son assistance ;

Avec violence.

Pour moi j'en fais serment.....

ÉLISABETH, effrayé.

Je pars sans résistance.

TYRREL.

N'hésitez plus.

ÉLISABETH.

J'ignore où je dois les revoir :
Laissez-moi les bénir; c'est mon dernier devoir.

Étendant les mains sur la tête de ses fils, qui sont tombés à genoux devant elle.

Les voilà prosternés sous mes mains, sous mes larmes!
Ils peuvent devant toi paraître sans alarmes,
Dieu; quel mal ont-ils fait? Ils iront, si tu veux,
Ces deux êtres si purs, si bons, si malheureux,
Du respect filial ces deux parfaits modèles,
Réunir dans ton sein leurs âmes fraternelles;
Mais, pour qu'on les chérît, toi qui les as formés,
Ne me les ôte pas, ces anges bien-aimés.

Jetant un regard sur Tyrrel.

Qu'un ami généreux protége leur enfance,
Qu'ils restent sur la terre; et que je les devance,
Quand ils prendront leur vol vers l'asile de paix,
Où la mère et les fils ne se quittent jamais.

En les embrassant.

Adieu!

ÉDOUARD.

C'en est donc fait!

ÉLISABETH.

Bas à Édouard.

Veille sur ton frère,

Bas au duc d'York. A Tyrrel.

Veille sur Édouard! Ah ! redevenez père,
Tyrrel !

TYRREL.

Assez, assez.

ÉLISABETH, à ses enfants.

Je vous laisse avec Dieu.

Serrant son fils aîné dans ses bras.

Édouard!...

LE DUC D'YORK.

Et moi donc!

TYRREL.

Triste spectacle!

ÉLISABETH, après les avoir embrassés tous deux à plusieurs reprises.

Adieu!

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

ÉDOUARD, tombant sur le lit.

Peut-être pour toujours.

TYRREL, à Édouard, tandis que Richard, comme frappé d'une idée, s'approche de la table où sont les livres.

Milord, la nuit s'avance;
Demandez au sommeil l'oubli de la souffrance.
A votre âge il vient vite, et vous le combattez;
Par des nuits sans repos vos maux sont irrités.

ÉDOUARD.

Je succombe, il est vrai, sous leur poids qui m'accable;
Mais ils viennent du cœur.

TYRREL.

Je me croirais coupable,
Si je ne vous forçais à suivre mon conseil.

ÉDOUARD.

Que j'aurai de plaisir à revoir le soleil !

LE DUC D'YORK, qui, en levant le fermoir d'une bible, en a fait tomber une lettre, et met le pied dessus.

Grand Dieu !

TYRREL, se tournant vers lui.

Vous m'entendez; il est trop tard pour lire,
Prince.

LE DUC D'YORK, le livre à la main.

Quel ton sévère ! on regarde, on admire,
On ne lit pas, Tyrrel.

TYRREL.

J'y veillerai de près !
Car le régent le veut, et j'en ai l'ordre exprès.

ÉDOUARD.

Devez-vous à la Tour entretenir la reine ?

TYRREL, à Édouard.

Je le crois.

ÉDOUARD.

Son amour unit dans cette chaîne
Nos cheveux et les siens.

LE DUC D'YORK, à part.

Pourquoi le retenir ?

ÉDOUARD.

Portez-lui de ses fils ce tendre souvenir.

TYRREL.

Je le promets.

ÉDOUARD, s'apercevant des signes que lui fait son frère, à Tyrrel.

Allez.

TYRREL, à part.

C'est un supplice horrible !

LE DUC D'YORK.

Bonsoir, Tyrrel !

TYRREL, à Richard.

Milord, n'ouvrez pas cette bible,
Ou les livres par moi vous seront refusés;
Je reviendrai bientôt voir si vous reposez.

SCÈNE XII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD.

LE DUC D'YORK.

Une lettre! une lettre!

ÉDOUARD.

O bonheur!

LE DUC D'YORK.

Viens l'entendre.

ÉDOUARD.

De qui ?

LE DUC D'YORK, regardant la signature.

De Buckingham.

ÉDOUARD.

Que peut-il nous apprendre ?

LE DUC D'YORK.

Tu vas le savoir.

ÉDOUARD.

Lis.

LE DUC D'YORK.

« Chers princes,

» Vous avez encore dans votre ville de Londres des » cœurs dévoués à votre cause : l'archevêque d'York, » qui doit vous faire passer ce billet, quelques anciens » serviteurs de votre père, et moi, le plus zélé de » tous. Le peuple est pour vous; j'ai des intelligences » à la Tour, et j'espère vous délivrer à force ouverte. » Ne quittez point vos vêtements, pour être toujours » prêts au premier signal. Profitez de l'avis que je vais » vous donner; car de votre fidélité à le suivre dépen- » dent peut-être et votre vie et le succès de l'entre- » prise : au moment... »

ÉDOUARD.

On vient.

Richard cache la lettre dans son sein.

SCÈNE XIII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD, TYRREL.

TYRREL, à part.

Si je les vois,

Aux princes.

Je ne pourrai jamais. Quoi! debout?... Cette fois
Je me lasse, milords.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous donc faire ?

TYRREL.

User d'une rigueur qui devient nécessaire.

ÉDOUARD.

Laissez-nous ce flambeau.

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

Un seul moment!

TYRREL.

Non :
Qu'en avez-vous besoin pour dormir ?

LE DUC D'YORK, passant ses bras au cou de Tyrrel.

Ah ! sois bon,
Pense que c'est Tomy qui t'implore.

TYRREL, près de s'attendrir.

Il m'en coûte;

Mais ..

ÉDOUARD, impatienté.

Tyrrel, je le veux.

TYRREL.

Vous le voulez !

ÉDOUARD.

Sans doute.

TYRREL.

Le régent donne seul des ordres absolus.

Emportant la lumière.

Je ne fus que trop faible et je ne le suis plus.

LE DUC D'YORK.

Méchant !

TYRREL, à part.

Sa volonté m'a rendu mon audace.

LE DUC D'YORK.

Ne me demande pas qu'au réveil je t'embrasse.

TYRREL.

Au réveil!... Ah! sortons. Dormez, milords, dormez.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, *dans les ténèbres.*

ÉDOUARD.

Cœur sans pitié! par lui nous n'étions pas aimés.

LE DUC D'YORK.

Je le déteste aussi.

ÉDOUARD.

D'une joie imprévue

Passer au désespoir!

LE DUC D'YORK.

Billet cruel! Ma vue

S'y reporte dans l'ombre, et l'interroge en vain.

ÉDOUARD.

Quoi! tenir son salut, le sentir dans sa main...

LE DUC D'YORK.

Et mourir !

ÉDOUARD.

Et penser qu'elle viendra peut-être,

En murmurant deux noms, s'asseoir sous la fenêtre!

Ils n'y répondront plus, ceux qui les ont portés;

Ils ne la verront plus, même aux pâles clartés.

De l'astre qui ce soir...

LE DUC D'YORK.

Attends! le ciel m'inspire :

J'y songe!...

Il court vers une des croisées, en tire les rideaux qui laissent tout à coup pénétrer les rayons de la lune dans l'appartement.

ÉDOUARD.

Que fais-tu?

LE DUC D'YORK.

Dieu si je pouvais lire!

ÉDOUARD.

Eh bien!

LE DUC D'YORK.

Tout est confus.

ÉDOUARD.

Donne, donne.

LE DUC D'YORK.

Un instant!

ÉDOUARD, prenant la lettre.

Mais je le pourrai, moi; je le désire tant!

Richard, écoute :

« ... dépendent peut-être et votre vie et le succès de » l'entreprise. »

LE DUC D'YORK.

Après.

ÉDOUARD.

« Au moment de l'attaque, montrez-vous aux fenê» tres de la Tour; tendez les bras vers le peuple pour » exciter son enthousiasme... »

LE DUC D'YORK.

Bien!

ÉDOUARD.

« et pour qu'on n'ose rien tenter contre vous sous ses » yeux pendant la lutte qui doit s'engager... »

LE DUC D'YORK.

Mais le jour? mais l'heure?

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc finir.

« nos mesures sont prises pour demain ou pour le » jour suivant; c'est encore incertain. Au reste, la » veille dans la soirée, vous entendrez sous vos fenê» tres le vieil air national des Anglais, qui sera le signal » de votre délivrance prochaine. Espérez, chers » princes, et Dieu sauve le roi !

» BUCKINGHAM. »

LE DUC D'YORK, se jetant dans les bras d'Édouard.

Dieu ne veut pas qu'il meure :

Il te protégera.

ÉDOUARD.

Le signal convenu,

Qu'il tarde!

LE DUC D'YORK.

Jusqu'à nous aucun bruit n'est venu.

ÉDOUARD.

Hélas, non! l'entreprise est peut-être ajournée.

LE DUC D'YORK, gaiement.

A la Tour, s'il le faut, encore une journée !
Nous la supporterons. Mais, plus calme à présent,
Goûte enfin les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

ÉDOUARD.

Après s'être étendu sur le lit.

J'en ai besoin. Et toi?

LE DUC D'YORK.

Tu veux donc que je vienne?

ÉDOUARD.

Si je ne sens ta main reposer dans la mienne,
Je craindrai pour ta vie.

LE DUC D'YORK.

En vain j'attends.

ÉDOUARD, qui s'assoupit.

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

C'est retardé d'un jour, non, rien... je n'entends rien,
Mais, quand je devrais prendre une peine inutile,

S'approchant du lit.

Veillons jusqu'au matin. Me voici : sois tranquille.
Point de réponse? Il a tant souffert aujourd'hui!
Doucement, doucement plaçons-nous près de lui;
Un baiser sur son front! mais sans qu'il se réveille.
Dors : je suis sûr de moi; je prêterai l'oreille;
J'aurai les yeux ouverts... Réunis tous les trois,
Chaque jour nouveaux jeux! nous n'aurons que le choix.

On aperçoit la lueur d'une torche à travers l'ouverture grillée de la porte du fond.

Windsor nous reverra courant sur sa prairie :
Ma première caresse à toi, mère chérie!

Dans ce moment l'air du *God save the King!* se fait entendre sous la fenêtre (1).

LE DUC D'YORK, qui s'est élancé de sa place pour écouter, revient en criant avec un transport de joie.

C'est le signal, mon frère, et nous sommes sauvés!
Sauvés, mon Édouard!

ÉDOUARD, se levant.

Ah! ma mère!

La porte s'ouvre tout à coup pendant qu'ils se tiennent embrassés.

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, GLOCESTER, TYRREL, DIGHTON, FORREST.

GLOCESTER, malgré les gestes suppliants de Tyrrel, faisant signe à Dighton et à Forrest.

Achevez.

Les deux assassins courent vers les enfants, qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible.

(1) L'air du *God save the King*! est de beaucoup postérieur à cette époque, mais il est tellement de situation qu'on nous pardonnera sans doute cet anachronisme musical.

(*Note de l'auteur.*)



EXAMEN CRITIQUE

DES ENFANTS D'ÉDOUARD,

PAR M. DUVIQUET.

Cette tragédie n'est que le développement d'un des innombrables épisodes dont se compose le *Richard III* de Shakspeare. Dans aucun autre de ses ouvrages, le poëte anglais n'a usé plus largement de tous les priviléges de la liberté dramatique. Sa pièce est un résumé historique de quatorze ans. On y voit figurer quatre rois, Édouard IV, Édouard V, Richard III et Henri VII, sans compter Henri VI, dont les funérailles ouvrent la scène ; plus quatre reines, mères, filles ou veuves de rois ; plus les trois oncles du jeune Édouard et ses deux frères utérins ; plus des lords en assez grand nombre pour former une chambre des pairs au petit pied, un archevêque, un évêque, deux prêtres, des assassins, des spectres en chair et en os, parlant tout aussi fort que des personnes vivantes, et, pour compléter cet ensemble, deux armées en présence, deux armées dont les chefs ont leurs tentes à quinze pieds l'un de l'autre. Ainsi s'explique la facilité avec laquelle, au milieu d'une mêlée épouvantable, Richard III se rencontre tête à tête avec Henri, et expie enfin par une mort trop tardive et trop honorable cette longue série d'assassinats qui lui ont ouvert jusqu'au trône un chemin sanglant. Le spectateur, comme l'on voit, a eu le temps de les suivre pas à pas. C'est une route qui ressemble à ces voies romaines dont les deux côtés ne sont décorés que de tombeaux et d'urnes cinéraires. Il y a des voyageurs que ce spectacle amuse ; ne leur envions pas leurs jouissances.

Le goût de M. Casimir Delavigne est sûr, et le poëte français connaît son public. Il s'est bien gardé de le promener pendant quatorze ans, ou, ce qui est encore pis, pendant trois heures dans ce labyrinthe de crimes et d'horreurs. Il s'est rappelé que

> Souvent trop d'abondance appauvrit la matière,

et que si l'esprit peut s'attacher, sans répugnance, à l'image d'un événement pathétique et terrible, il repousse avec dégoût le spectacle trop multiplié de scènes d'une froide et uniforme atrocité. Dans l'interminable galerie de Shakspeare, il n'a choisi qu'un seul fait. Il l'a *ménagé avec art*. En le reproduisant, sans le copier, il lui a donné de justes et régulières proportions ; il l'a orné de riches accessoires; il a prouvé enfin que par le naturel et les grâces du style, par ce secret aujourd'hui si méconnu de prolonger une situation sans l'affaiblir, de la suspendre sans la ralentir, de la conduire à son dénoûment sans la tordre et sans lui faire violence, il était possible d'obtenir du spectateur une attention plus vive, et, littérairement parlant, plus honorable que cet intérêt de simple curiosité qui n'exige rien de l'art, et qui se contente d'une longue accumulation de faits ou de souvenirs historiques.

Dans *Richard III*, Henri VI et son fils Édouard ont été poignardés dans leur prison par l'usurpateur ; le duc de Clarence, frère de Richard, a été noyé par ses ordres dans un tonneau de malvoisie ; Rivers, lords Gray, frère et fils de la reine, sir Vaughan, l'un de ses plus ardents défenseurs, ont reçu la mort dans les cachots de Ponfrect ; lord Hastings, lord Buckingham, ont eu la tête tranchée sur un échafaud. On connaît la destinée des deux fils, d'Édouard IV ; la femme de Richard, lady Anne est empoisonnée par son mari. Voilà le résumé de toutes les gentillesses que les enthousiastes de Shakspeare s'efforcent de proposer pour modèles à l'imitation de nos poëtes, et, nous devons en convenir, ils ont été quelquefois crus sur parole. Il semblait que plusieurs de nos écrivains avaient pris au sérieux la grotesque exclamation d'Harpagon : « Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des geôles, des potences, des bourreaux ! je veux faire pendre tout le monde. » Tout cela a réussi pendant trois mois, mais sans faire retrouver, ou, pour mieux dire, sans remplir leur cassette. Vous verrez que, pour n'être pas obligé de se pendre eux-mêmes, ils en reviendront tôt ou tard au goût français. C'est là qu'est la mine inépuisable, c'est là seulement que la fortune et la gloire les attendent.

Ce n'est pas en vain que la mythologie a armé Melpo-

mène d'un poignard à deux tranchants, et l'on convient que la tragédie se nourrit de crimes; mais est-ce une raison pour qu'elle s'en assouvisse jusqu'au dégoût? Certes, il y en avait pour elle une riche et abondante matière dans le massacre de deux jeunes princes, vertueux, innocents, unis par les liens d'une douce et touchante fraternité, élevés ensemble sous les ailes d'une mère adorée, et arrachés aux douces illusions de la gloire et de la puissance par une ambitieuse barbarie. C'est là, ce nous semble, un horizon assez vaste pour que l'imagination du poëte s'y joue en pleine liberté. Y a-t-il lieu à la terreur? qui oserait la nier? Ne voit-on pas d'avance les tristes et aimables victimes, placées immobiles sous le regard magnétique du tigre qui n'épie que le moment favorable de les mettre en pièces avec plus de sécurité? N'entendez-vous pas les rugissements du monstre qui rôde autour de sa double proie? Ne suivez-vous pas ses mouvements tortueux et convulsifs, et n'êtes-vous pas épouvanté de cette soif de sang qui étincelle dans ses yeux, qui fait froncer ses épais sourcils, qui se trahit par le craquement de ses dents? Y a-t-il terreur? Oh! oui, sans doute. Quoi de plus terrible en effet que cette lutte du crime tout-puissant, tout hérissé de fer, contre deux enfants uniquement protégés par les grâces de leur figure, par l'innocence de leur âge, par la sainteté de leurs droits? Dans un pareil combat, dont l'issue ne peut malheureusement être douteuse, il n'y a d'égale à la terreur que la pitié; pitié pour les fils, pitié pour la mère, pitié pour l'Angleterre, que l'exécrable Richard doit encore écraser pendant quatre ans du poids de son usurpation.

Mais, pour que la catastrophe réponde par sa durée aux dimensions ordinaires de la tragédie, qu'aura à faire le poëte? Fiez-vous-en à M. C. Delávigne; il saura bien trouver dans le caractère des individus dont il entoure ses deux principaux personnages le moyen de remplir le cadre de son drame, et d'amener, sans secousse et sans fatigue, l'action toujours variée, toujours une, toujours attachante, jusqu'aux termes de son déplorable dénoûment. Après la représentation ou la lecture, on connaîtra Richard III tout aussi bien qu'on a pu le connaître dans Shakspeare. On le verra faux, dissimulé, cruel, habile toutefois jusqu'à tromper la vigilance ombrageuse d'une mère, et la religion des prélats, et la complicité intéressée de ses propres courtisans, et jusqu'à la scélératesse du principal ministre de ses fureurs. Vous le trouverez tout entier dans sa difformité physique et morale, et tel que l'a représenté la véridique histoire et non tel qu'il a plu à son apologiste Horace Walpole de le falsifier, apparemment pour le plus grand intérêt de l'humanité et de la vertu. Oh! si les sophistes pouvaient savoir quel mal ils font aux hommes en essayant de réhabiliter la mémoire des tyrans! Bel encouragement aux vertus politiques des maîtres du monde, que de revenir ainsi sur la condamnation des brigands couronnés qui ont ensanglanté le pouvoir et déshonoré la pourpre royale! Comme il est utile, comme il est exemplaire de leur apprendre que, condamnés par leur conscience, par la voix ou par le silence des contemporains, ils trouveront un jour, dans la postérité, des vengeurs complaisants qui érigeront leurs crimes en problème, et qui calomnieront vingt, trente, cent générations, pour se donner le plaisir d'absoudre, de leur autorité privée, l'homme dont le nom est devenu

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure!

Revenons à la tragédie, dont cette digression ne nous a pas beaucoup éloignés. Il était question de la fidélité avec laquelle le poëte avait conservé le caractère historique de Richard. En effet, le plan de l'usurpateur est arrêté : les deux fils d'Édouard seront d'abord, par ruse ou par violence, amenés à la Tour. Là, séquestrés de leurs partisans, il en disposera à son gré. Il entre; il interrompt les jeux enfantins du plus jeune des fils d'Élisabeth; et voyez la duplicité de Richard, qui s'étend avec un plaisir hypocrite sur les hommages et les honneurs dont les fidèles Anglais accueillent le retour du roi à Londres;

Moi, son humble sujet,
Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
J'arrive, et des douleurs je trouve ici l'image!
Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
Que ce front, pour un jour affranchi de son deuil,
Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

L'infâme! et c'est à une mère qu'il s'adresse; à une mère autour de laquelle il va épaissir les ombres de ce deuil conjugal qu'il a l'air de lui reprocher; à une mère que, s'il est permis de créer une double expression qui manque à notre langue, il va rendre dans quelques heures, *veuve et orpheline* de ses deux enfants!

Dans cette scène digne, non pas d'être lue, mais d'être étudiée, il y a deux traits empruntés à Shakspeare, dont l'un paraîtra sans doute plus heureux que l'autre. A la suite d'un sarcasme très-piquant lancé par le petit duc d'York à son oncle, Richard le quitte brusquement.

A revoir, bon neveu!

(A part.)

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

Cela est bien; l'âme, les desseins sinistres de Richard s'y dévoilent; et le dernier vers fait frissonner. Quant à l'autre proverbe;

Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps,

on le jugera peut-être peu en harmonie avec la dissimulation dont use Richard dans tout le reste de la scène, et avec les convenances, puisqu'il parle au frère du roi, en présence de la mère du roi. Il eût mieux valu laisser à Shakspeare le mérite de l'invention, ou de l'application.

La scène suivante où Richard, au nom de prétendus conjurés qui n'existent pas, veut amener la reine à confesser publiquement la honte, l'opprobre du royal époux qui l'a couronnée, n'est pas moins remarquable d'adresse et de perfidie, et elle provoque une réponse admirable d'Élisabeth, admirable de sentiment, d'éloquence, de pa-

thétique, et de poésie. Il n'est personne qui, après l'avoir lue, ne s'écrie avec plus de sincérité que Richard :

> Vertu ! que c'est bien là ton sublime langage !

Richard, il est vrai, ajoute :

> Mais croyez qu'avant vous, si la lutte s'engage,
> J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs,
> Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

Abominable hypocrisie ! protestations décevantes de service et de dévouement ! Et cependant la tendresse maternelle elle-même y est trompée. Ah ! c'est qu'il est un degré de fausseté et d'imposture qu'une âme pure ne peut soupçonner. Britannicus refuse de croire à la trahison de Narcisse. Placée en dehors de la trame, Junie éclairée par l'amour, comme ici le duc d'York par la tendresse fraternelle, en reconnaît et en démêle seule la noirceur. Quoi donc ! l'amour maternel est-il moins craintif, se tiendrait-il moins sur ses gardes que les passions et les sentiments de l'adolescence ? Non, sans doute ; mais Élisabeth mêle à ses plus vives affections les raisonnements de la politique et les calculs de l'intérêt personnel de Richard. Elle compte ses amis; elle s'appuie sur des droits dont elle s'exagère facilement l'étendue et l'efficacité. La jeunesse agit d'instinct, elle cède à ses premières impressions; elle n'a qu'un guide : c'est son cœur ; voilà pourquoi ses prévisions sont souvent plus sûres que celles de l'expérience et de la maturité. Dans le chef-d'œuvre que je viens de citer, Agrippine se laisse facilement duper par les promesses de Néron :

> Avec Britannicus je me réconcilie,

dit le monstre, et dans l'acte suivant Britannicus est empoisonné. Junie seule a persévéré dans ses tristes pressentiments. Voilà la nature, voilà Racine; voilà aussi M. Casimir Delavigne.

Les autres personnages des *Enfants d'Édouard* ne sont ni moins exacts, ni moins conformes aux mœurs de l'époque, telles qu'elles ont été si fidèlement retracées par Shakspeare. Le fond du caractère de Buckingham est tiré du poëte anglais, ainsi que celui de Tyrrel. Mais M. Casimir Delavigne s'est trouvé dans l'heureuse nécessité de leur donner à l'un et à l'autre un plus grand développement. C'est au lecteur à juger lequel est le plus facile d'atteindre aux proportions d'une tragédie par l'accumulation des incidents, ou par la peinture savante des passions du cœur humain.

Buckingham est le type de cette aristocratie féodale, qui, du haut de ses tours créneléés, écrasait de ses mépris et de ses violences la classe utile et laborieuse de la société. Dévouée à la tyrannie sous la condition de partager exclusivement avec elle le fruit de ses vengeances et de ses rapines, le sang plébéien est trop vil à ses yeux pour qu'elle éprouve le plus léger remords à le répandre. S'il s'agit de verser celui des siens ailleurs que sur le champ de bataille, elle hésite, elle conspire même. Elle comprend qu'il y a solidarité entre tous les membres de son orgueilleuse agrégation. Montesquieu observe que la noblesse d'Angleterre se fit ensevelir sous les débris du trône de Charles Ier. Un siècle et demi plus tard, on a vu un roi populaire abandonné par une autre noblesse, mal défendu là où il n'était point attaqué, expier par une catastrophe non moins tragique le tort irréparable d'avoir embrassé avec prédilection les intérêts du plus grand nombre, d'avoir montré des intentions bienveillantes pour la partie plébéienne de sa nation, c'est-à-dire pour sa nation elle-même.

Buckingham a du moins sur cet article le mérite de la franchise.

> Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire.
> Tout ce qui n'est pas nous, me dégoûte à l'excès!

Aussi avec quelle légèreté ironique il traite le maire et les aldermen, et les commerçants de la Cité ! Un critique aussi éclairé que bienveillant a blâmé ce morceau, tout en rendant justice au mérite du style et à l'esprit satirique dont il étincelle. Cette observation serait juste, si la tirade censurée était un hors-d'œuvre, s'il n'en ressortait pas un trait de caractère et une observation morale qui trouve tous les jours son application. M. Casimir Delavigne a voulu rappeler que les grands ne flattent les petits que pour les faire servir à leurs projets, et s'en moquer ensuite. N'oublions pas d'ailleurs que Buckingham est en tête-à-tête avec Richard, l'homme de son siècle qui, si l'on s'en rapporte à Shakspeare, affichait le plus profond mépris pour le peuple.

Ce Buckingham a donc versé sans scrupule le sang de Rivers, et toutefois il recule à la proposition de consommer son ouvrage par le meurtre des deux fils d'Édouard. Est-ce humanité? est-ce sympathie pour leur âge, pour leur innocence, pour la dignité royale ? Nullement. C'est que les droits de la royauté *sont les garants des droits de la noblesse*,

> Les deux princes, c'est nous, qui les touche nous blesse.

Il est royaliste par égoïsme, par communauté d'intérêts; le sentiment n'entre pour rien dans sa résistance. Il abandonne donc Richard, et Richard lui fait pressentir assez clairement la récompense qui lui est destinée.

> Le jour où, quand je marche, on me laisse en chemin,
> Ce jour, pour mon ami, n'a pas de lendemain.

Et il est homme de parole, cet excellent Richard. Tyrrel reçoit l'ordre quelques instants après d'assassiner Buckingham; et s'il l'exécute assez maladroitement, le noble duc ne perdra rien pour attendre. Shakspeare nous le fait voir marchant à l'échafaud dans la compagnie d'Hastings, autre lord retardataire. M. Casimir Delavigne a épargné à notre délicatesse le spectacle du bourreau, et il a fait d'autant plus sagement qu'en cela il a suivi également les règles du goût et celles de la vérité historique. Buckingham fut en effet décapité par l'ordre de

Richard, mais deux années s'étaient écoulées depuis le meurtre des enfants d'Édouard.

On a reproché à Tyrrel de ne pas être d'accord avec lui-même. Ce serait une faute très-grave, et M. Casimir Delavigne n'est pas homme à s'en permettre de cette nature. Il connaît bien son Horace, et ce serait pour la première fois qu'il aurait oublié le précepte :

Servetur ad imum
Qualis ab incœpto processerit, et sibi constet.

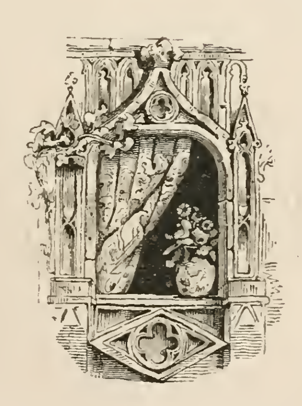
Malgré le dévergondage de sa conduite passée ; en dépit de sa cupidité insatiable, de ses habitudes de jeu, d'ivrognerie, de meurtre, cet homme vendu corps et âme à Richard, ce misérable qui déjà, sur un signe du tyran, a tenté d'assassiner Buckingham, éprouve un retour de sensibilité au moment de frapper deux enfants dont l'âge et les grâces lui rappellent un fils unique enlevé à sa tendresse. M. Casimir Delavigne a parfaitement saisi la nuance qui sépare d'un monstre, d'un franc et froid scélérat tel que Richard, un détestable sujet, sans doute, un être que le malheur et l'inconduite ont porté à désespérer de lui-même, qui repousse la société parce qu'il en est universellement repoussé, mais qui jette encore un regard douloureux vers cette *île escarpée et sans bords* qu'une première faute peut-être lui a fait quitter, et dans laquelle il lui est désormais impossible de rentrer. Dans une pareille position, l'amour paternel a pu survivre et a survécu, en effet, à toutes les vertus ; cet amour s'est réfléchi, en quelque sorte, sur ces malheureux enfants dont il voudrait être le père, dont il est condamné à être l'assassin. C'est comme cela, du moins, que M. Casimir Delavigne m'a paru avoir conçu le rôle de Tyrrel ; et, pris de ce point de vue, on peut dire que ce personnage a quelque chose de grand et d'original ; c'est un ange déchu, dans l'âme et sur le front duquel n'est pas encore totalement effacée l'empreinte de sa splendeur primitive.

Shakspeare, qui n'a fait qu'effleurer comme en passant le caractère de Tyrrel, si profondément creusé par M. Casimir Delavigne ; Shakspeare, dis-je, n'a pas craint de mettre dans sa bouche un récit touchant de la mort des jeunes princes. On peut lire ce récit à la première page de la tragédie française. L'homme qui, parlant de Forrest, s'écrie : « Le scélérat ! » n'était pas né pour devenir lui-même un modèle de scélératesse.

Après avoir répondu à quelques reproches, que reste-t-il à faire à la critique ? Louer le style, faire remarquer la suite non interrompue de l'action, sa marche rapide, l'observation sévère des règles, et établir, par cet exemple, la compatibilité tant contestée de ces règles avec les plus beaux effets de la scène tragique, ce serait se répéter en pure perte, et reproduire avec quelques variantes les jugements déjà publiés sur les ouvrages antérieurs de M. Casimir Delavigne. C'est à peine si certains chicaneurs s'aperçoivent qu'il s'est écoulé trois jours entre l'arrivée des princes à la Tour et leur mort. Faisons-en néanmoins l'observation pour l'acquit de notre conscience, et pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir volontairement passé sous silence cette grave infraction au précepte d'Aristote, d'Horace, et de *monsieur* Despréaux.

La pièce est dédiée à M. Paul Delaroche. Cette dédicace est l'acquit d'une dette de justice, autant qu'un tribut d'amitié. Un beau tableau a dû inspirer un beau poëme,

Ut pictura, poesis.



DON JUAN D'AUTRICHE,

OU

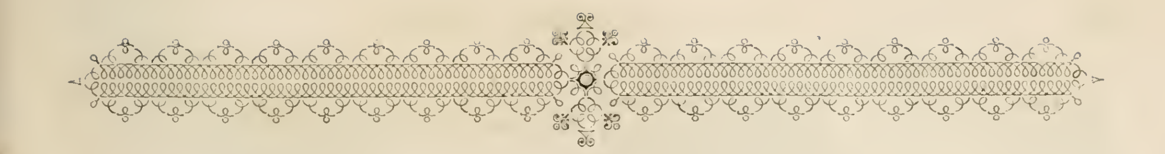
LA VOCATION,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 17 OCTOBRE 1835.

Ce que Montesquieu a dit des histoires peut servir de préface à toutes les comédies historiques :

« Les histoires sont des faits faux composés » sur des faits vrais, ou bien à l'occasion des » vrais. »



DON JUAN D'AUTRICHE.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DON JUAN.
DON QUEXADA, ancien conseiller intime de l'empereur Charles-Quint.
Don RUY GOMÈS.
DON FERDINAND DE VALDÈS, archevêque de Séville, inquisiteur général.
FRÈRE ARSÈNE, moine du couvent des hiéronymites de Saint-Just.
LE PRIEUR du couvent de Saint-Just.
FRÈRE PACOME, } moines.
FRÈRE TIMOTHÉE, } moines.
PEBLO, novice de quinze ans.
RAPHAEL, } domestiques de don Quexada.
DOMINGO, } domestiques de don Quexada.
GINÈS, } domestiques de don Quexada.
DONA FLORINDE DE SANDOVAL.
DOROTHÉE, duègne.
UN OFFICIER DU PALAIS.
COURTISANS.
INQUISITEURS.
OFFICIERS.
ALGUAZILS.
MOINES, GARDES.

ACTE PREMIER.

Une bibliothèque chez don Quexada, dans les environs de Tolède.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DON QUEXADA, GINÈS *portant un flambeau*, DOMINGO.

DON QUEXADA.

Éclaire-moi, Ginès; que je les revoie à mon aise, après trois jours d'absence, ces chers livres, mes vieux camarades d'étude! (Écartant le flambeau de Ginès.) Eh! pas si près, mon honnête Asturien! prends donc garde; tu ferais volontiers un auto-da-fé de ma bibliothèque. Par saint Dominique! ces livres-là sont meilleurs chrétiens que moi et toi. (A voix basse.) N'est-ce pas grâce à leur pieuse intervention que j'ai fait un homme de Dieu du plus fougueux hidalgo des deux Castilles? (A part.) Pauvre don Juan!... ensevelir sous un froc de moine tant de qualités qui promettaient un jeune seigneur accompli! L'empereur mon maître l'a voulu, et notre nouveau roi Philippe II a juré de ne le reconnaître qu'à cette condition. (Haut.) Mais il me semble que j'entends du bruit chez lui. (S'approchant d'une porte latérale.) Don Juan, mon fils, vous ne dormez pas?

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Mon père, je suis en oraison.

DON QUEXADA.

Douces paroles qui m'épanouissent le cœur! (A don)

Juan.) Ne vous dérangez pas, mon enfant ; la joie que vous cause mon retour ne doit pas vous distraire de vos devoirs envers le père commun de tous les hommes. (A Ginès.) Viens de ce côté, et parlons bas ; toi, que je charge de le surveiller dès qu'il met le pied hors d'ici, dis-moi, Ginès, que s'est-il passé pendant mon voyage. Il est allé régulièrement faire ses dévotions dans l'église à l'heure ordinaire?

GINÈS.

A l'heure ordinaire.

DON QUEXADA.

Il y est resté longtemps?

GINÈS.

Longtemps.

DON QUEXADA.

En allant et en revenant tu n'as rien vu de suspect?

GINÈS.

Rien de suspect.

DON QUEXADA.

Tu n'as reçu pour lui aucune lettre?

GINÈS.

Aucune lettre.

DOMINGO, à part.

Excepté celle-ci. (En la glissant sous la porte de la chambre de don Juan.) La voilà à son adresse.

DON QUEXADA, à Ginès.

Je suis content de toi ; sers-moi toujours de même.

GINÈS.

Toujours de même.

DON QUEXADA.

C'est comme un écho. J'ai rencontré entre Oviedo et Pennaflor une mule de son pays qui avait plus de conversation que lui ; mais il est fidèle. A ton tour, Domingo, rends-moi compte de ta surveillance intérieure. Mon fils, qu'a-t-il fait le jour de mon départ?

DOMINGO.

Il s'est levé assez triste. Son premier devoir a été d'accomplir, conjointement avec moi, ses exercices de piété ; ensuite on lui a servi son chocolat que nous avons trouvé excellent.

DON QUEXADA.

Je vois que si tu prends ta part de ses dévotions, tu te mets de moitié dans son déjeuner.

DOMINGO.

Il dit qu'il prie avec plus de ferveur quand je suis là, et qu'il mange de meilleur appétit.

DON QUEXADA, à part.

Celui-ci est plus délié que l'autre : il a servi trois ans chez un chanoine. (A Domingo.) Après?

DOMINGO.

Je lui ai lu pour l'édifier le sermon du révérend père Sonnius ; mais malheureusement...

DON QUEXADA.

Il s'est endormi.

DOMINGO.

Au beau milieu du premier point.

DON QUEXADA.

Eh! que ne lui rappelais-tu plutôt les grandes choses du dernier règne?

DOMINGO.

J'ai craint que le nom de François Ier ne vînt à le rejeter dans toutes ses fantaisies militaires.

DON QUEXADA.

François Ier est donc toujours son héros?... (A part.) C'est une singulière idée dans un fils de Charles-Quint. (A Domingo.) Ensuite?

DOMINGO.

Il s'est couché, comme de coutume, à la nuit tombante ; il a reposé d'un sommeil aussi calme que sa conscience ; et j'ai su le lendemain qu'il n'avait eu que des rêves qui auraient fait honneur à un solitaire de la Thébaïde.

DON QUEXADA.

Tu me combles de joie. J'espère que le vieux Raphaël, qui dort déjà, me fera aussi demain un rapport favorable. Il y a six mois, Domingo, quand don Juan menaçait de se porter avec tant d'ardeur vers toute autre chose que son salut, qui nous eût dit que nous arriverions à cette conversion miraculeuse? C'est un chef-d'œuvre d'éducation. Donne-moi les clefs.

DOMINGO.

Les voici toutes ; (A part.) mais je garde la bonne.

DON QUEXADA.

Maintenant il ne peut plus sortir sans ma permission.

DOMINGO, à part.

Mais il rentrera avec la nôtre.

DON QUEXADA, lui donnant de l'argent.

Domingo, voici pour tes pauvres et toi.

DOMINGO.

Pour moi et mes pauvres, si vous le permettez.

DON QUEXADA.

C'est de droit. Prends aussi, Ginès, et va te coucher.

GINÈS.

Je vas me coucher.

DON QUEXADA.

Si jamais celui-là parle d'abondance!...

SCÈNE II.

DON QUEXADA.

Asseyons-nous, car je suis las. Il est bon de m'assurer que je n'ai perdu aucun de mes papiers en route. (Il ouvre un portefeuille et en tire quelques lettres qu'il parcourt.) Ah! le billet de Sa Majesté don Philippe, qui refuse de me recevoir à Madrid, et m'enjoint de repartir sur-le-champ pour Villa-Garcia de Campos où, grâce au ciel, me voici de retour. (Il remet le papier et en prend un autre.) « Derniers conseils d'Ignace de » Loyola à son ami don Quexada, ancien conseiller » intime de l'empereur Charles-Quint... »

C'est la lettre que ce saint homme m'écrivit quelques jours avant sa mort. Aurait-on jamais pensé, quand il commandait cette compagnie de miquelets au siége de Pampelune, qu'il serait un jour à la tête d'une compagnie... toute différente, et qui promet de devenir une armée, si elle continue à se recruter du même train qu'aujourd'hui? Oui, c'est bien cela: excellente lettre! je ne puis me lasser de la relire:

« Il nous est venu un scrupule, mon très-cher frère, » touchant un fils naturel de l'empereur Charles-» Quint, le jeune don Juan, né à Ratisbonne, le 24 » février 1545, qui vous a été confié dès l'âge le plus » tendre, et qui passe pour vous appartenir. Dans le » cas trop probable, me dites-vous, où mon élève ne » serait pas reconnu par le roi Philippe II, son frère, » malgré la promesse que celui-ci en a faite devant » moi à l'empereur Charles-Quint, aujourd'hui moine » au couvent de Saint-Just, dois-je ou non publier la » vérité? Distinguons, je vous prie, distinguons... »

Lorsqu'il faisait sa sixième, à trente-cinq ans, au collége de Montaigu, c'était déjà un écolier remarquable pour les cas de conscience: il distinguait toujours.

« Si don Juan ne tenait à rien dans le monde, ou » tenait à peu de chose, je vous dirais: Parlez, c'est » sans inconvénient; mais il s'agit du secret de deux » têtes couronnées, et l'on ne peut pas révéler les » fautes des grands, sans qu'il y ait scandale pour les » petits. Considérez, en outre, que vous courez vous-» même un danger très-grave. J'aurais donc un biais » à vous proposer, afin d'accommoder vos devoirs » avec votre intérêt: ce serait de constater la nais-» sance de votre élève par un acte, qu'il pourrait faire » valoir un jour à ses risques et périls, mesure qui » vous offrirait le double avantage d'être tranquille » de votre vivant, et courageux après votre mort. »

Je l'ai fait, cet acte; il est ici.

« Autre scrupule relativement à la mère du jeune » homme! Je vois que vous ne savez pas trop à qui » faire honneur de cette naissance, et que vous flottez » entre une royale princesse de Hongrie, une très-» noble marquise de Naples, et une boulangère toute » charmante de Ratisbonne. Bien qu'il fût naturel, » mon très-cher frère, de désigner la bourgeoise, par » charité pour les deux nobles dames, j'approuve votre » scrupule; mais alors il vous resterait à prendre un » biais non moins accommodant que le premier: ce se-» rait de laisser en blanc le nom de la mère. »

Il est étonnant pour ces biais qui arrangent tout. J'ai suivi son conseil, vu l'extrême difficulté de deviner juste entre tant de faiblesses impériales. Au fait, du côté maternel il y a confusion, il y a foule; c'est ordinairement tout le contraire.

Post-scriptum:

« Je vous disais dans ma dernière lettre que je tra-» vaillais d'un grand courage à la conversion de toutes » les femmes égarées des États romains; vous appren-» drez avec plaisir qu'elles me donnent infiniment de » satisfaction. »

Homme charitable! J'en suis bien aise. (Remettant la lettre dans le portefeuille qu'il referme.) Je crois que tout est tranquille dans la chambre de mon élève: il dort, et je vais en faire autant.

SCÈNE III.

DOMINGO, GINÈS, DON JUAN, *puis* RAPHAEL.

DOMINGO, à voix basse.

Venez, venez, seigneur don Juan, il est passé chez lui.

DON JUAN.

Par tous les démons de l'enfer! puisqu'il est de retour, j'arrive trop tard.

GINÈS.

Trop tard.

DOMINGO.

Il jure comme un mécréant.

DON JUAN.

Comme un dévot, mon pieux ami; vous ne vous gênez guère, vous autres, sur les sept péchés capitaux.

DOMINGO.

Mais nous nous repentons; si les dévots ne péchaient pas, il y aurait une vertu de moins sur la terre.

DON JUAN.

Tais-toi, serpent. (Courant à la porte de sa chambre.) Raphaël, Raphaël, c'est moi.

RAPHAEL, ouvrant la porte.

Arrivez donc, Excellence! sans une ruse de guerre la place était prise. Nous avons parlementé à travers la porte, et je ne me suis tiré d'affaire qu'en me donnant pour vous, et en disant que je priais. Mais, jour de Dieu! la supercherie répugne à un vieux soldat.

DON JUAN.

Que ne ressembles-tu à Domingo! c'est un métier qui ne lui coûte pas, et qui lui rapporte. (Tirant sa bourse.) Tiens, Ginès, prends pour ta discrétion; et toi, Domingo, pour tes mensonges. Honnêtes fripons, vous vous faites payer de deux côtés vos bons et loyaux services.

DOMINGO.

Que voulez-vous, Excellence? Dieu nous a donné deux mains, et nous nous en servons pour votre bien.

GINÈS.

Pour notre bien.

DON JUAN.

C'est la première fois qu'il ait changé quelque chose en répétant. Allons, sortez. (Secouant sa bourse vide.) Voilà cependant où s'en va tout l'argent que la charité de mon père me donne pour le rachat des captifs.

SCÈNE IV.

RAPHAEL, DON JUAN.

RAPHAEL.

Don Quexada peut se vanter d'être bien servi, et votre salut est en bonnes mains; mais, mon cher enfant, car je ne puis m'empêcher de vous nommer ainsi, moi qui vous ai vu si jeune, vous m'aviez promis de rentrer plus tôt.

DON JUAN.

Eh! comment trouver la force de me séparer d'elle? Ce qui m'étonne, moi, ce n'est pas de l'avoir quittée si tard, mais c'est d'avoir pu la quitter, et si tu ne me comprends pas, vieux Raphaël, tant pis pour toi, c'est que tu n'as jamais aimé.

RAPHAEL.

Pardon, seigneur don Juan, j'ai aimé.

DON JUAN.

A ta façon.

RAPHAEL.

S'il y en a deux, c'était la bonne: mais je ne me souviens pas que l'amour m'ait fait manquer un tour de garde, pas même après la bataille de Pavie, quand nous faisions rafle sur les Milanaises; et cependant, je vous jure qu'à notre départ, les innocentes filles de ce pays-là ne pouvaient pas dire comme notre royal prisonnier: Tout est perdu, fors l'honneur!

DON JUAN.

Ah! tu cites le mot d'un homme dont je raffole, moins encore pour ses qualités que pour ses défauts. Il aimait, celui-là!

RAPHAEL.

Et il se battait comme un lion, capo di Dio!

DON JUAN.

Tu te souviens de ton italien.

RAPHAEL.

Je sais jurer dans toutes les langues; c'est une grande ressource à l'étranger.

DON JUAN.

Et tu ne t'en acquittes pas avec moins d'énergie dans ta langue maternelle: témoin le jour où le voile de dona Florinde vint à s'écarter pour la première fois à la promenade, et nous découvrit le plus adorable visage dont puisse s'enorgueillir une beauté d'Andalousie.

RAPHAEL.

Mort de ma vie! je vous avais bien dit qu'elle en était. Ces Andalouses ont des yeux qui vous percent de part en part.

DON JUAN.

Les siens, Raphaël, ils vous pénètrent jusqu'au fond de l'âme; ils vous enivrent; ils vous rendraient fou d'amour et de volupté.

RAPHAEL.

Allez, allez! j'en disais autant à votre âge; mais où vous mènera cette belle intrigue?

DON JUAN.

Une intrigue! tu oses nommer une intrigue l'amour le plus ardent, mais aussi le plus pur qui ait fait battre le cœur d'un Espagnol. Quelle autre preuve veux-tu de cette passion que le rôle même où sa violence m'a fait descendre? Crois-tu que l'hypocrisie répugne moins à la fierté d'un fils de bonne maison qu'à la franchise d'un vieux soldat? Cependant, pour tromper la vigilance de mon père, j'ai cédé aux mauvais conseil de ce Domingo.

RAPHAEL.

Parlez-moi d'un saint pour vous mener à mal!

DON JUAN.

J'ai acheté les scrupules de sa conscience et le dévouement imbécile de Ginès; je me suis affublé des

dehors d'une vocation que je n'ai pas; j'ai caché sous tout cet attirail mystique dont j'ai horreur...

RAPHAEL.

Vos courses nocturnes, la guitare à la main.

DON JUAN.

Mes promenades solitaires sous sa jalousie.

RAPHAEL.

Vos éternelles stations au pied du grand pilier de l'église...

DON JUAN.

Où je lui présentais l'eau bénite. Mais conviens que jamais plus jolis doigts de femme n'ont ôté leurs gants pour toucher ceux...

RAPHAEL.

D'un cavalier plus parfait.

DON JUAN.

Plus amoureux, mon vieil ami, plus amoureux! Aussi tant de constance l'a touchée; à son retour de Madrid, où dans mon désespoir j'ai failli la suivre elle n'a pu refuser de m'admettre chez elle. Plus je l'ai vue et plus j'ai senti que je ne pouvais me passer de la voir. Ah! Raphaël, c'est qu'elle est unique dans le monde : soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle a une manière de porter sa tête, de marcher, de s'asseoir, qui n'appartient qu'à elle seule.

RAPHAEL.

La femme qu'on aime fait-elle rien comme une autre?

DON JUAN.

Non, la passion ne m'aveugle pas. Je te dis qu'il y a en elle quelque chose d'étrange, je ne sais quoi d'oriental qui s'empare de mon imagination, qui me maîtrise et m'enchaîne à ses pieds pour la vie. Raphaël, il faut qu'elle soit à moi.

RAPHAEL.

Qui s'y oppose? A la bonne heure; finissez une fois comme je commençais toujours.

DON JUAN, avec dignité.

Elle sera ma femme : vous nous faites injure à tous deux.

RAPHAEL, à part.

Il a souvent un regard qui m'impose.

DON JUAN.

Et, puisqu'elle y consent, demain je suis heureux.

RAPHAEL.

Demain! mais considérez les obstacles...

DON JUAN.

J'aime les obstacles.

RAPHAEL.

Charmant, charmant! comme moi à son âge!

DON JUAN.

D'ailleurs un mariage secret n'en offre aucun. Au pis-aller, si mon père le découvre et me déshérite, j'ai mon épée dont tu m'as appris à me servir : c'est assez pour soutenir un nom qu'on ne peut pas m'ôter, et pour me créer une fortune que je n'aurai plus. Mon bras a déjà fait son devoir, cette nuit, sur je ne sais quelles gens que j'ai rencontrés autour de la maison de dona Florinde, et qui ressemblaient fort à d'honnêtes espions du saint office. Je les ai chargés victorieusement à coups de plat d'épée, et le champ d'honneur m'est resté.

RAPHAEL.

Malédiction! prenez-y garde; n'allez pas nous mettre le grand inquisiteur sur les bras.

DON JUAN.

Toi qui ne crains rien, as-tu peur de lui?

RAPHAEL.

J'aimerais mieux avoir affaire au diable.

DON JUAN.

Parce que tu n'y crois pas.

RAPHAEL.

Si fait, j'y crois; mais le diable ne brûle que les morts et le grand inquisiteur brûle les vivants.

DON JUAN.

C'est une raison. Hé! que t'a fait cette lettre dont il ne restera que les lambeaux si tu continues à la froisser de la sorte?

RAPHAEL.

Je n'y songeais plus; pauvre innocente, elle payait pour vos folies! C'est Domingo qui l'a glissée sous la porte. (La lui présentant.) En voilà une du moins qui arrivera à son adresse sans passer à la visite de don Raymond de Taxis, le grand maître des postes, et l'homme le plus curieux du royaume.

DON JUAN.

Il s'en vengera sur bien d'autres.

RAPHAEL, pendant que don Juan lit.

C'est une manière de confesseur nommé par le roi pour toute la monarchie. On peut dire de notre gracieux souverain que son peuple n'a pas de secrets pour lui.

DON JUAN, après avoir lu.

Une partie de chasse que don Ribéra me propose dans les plaisirs de Sa Majesté! j'ai bien autre chose en tête.

RAPHAEL.

D'ailleurs votre dernière campagne contre le gibier du roi a failli vous coûter cher. Vrai Dieu! il vaudrait mieux tuer dix hérétiques dans ses États qu'un lièvre sur ses domaines.

DON JUAN.

Eh! si l'on n'y courait risque de la vie, qui donc s'en donnerait la fatigue ? c'est le danger qui me tente et non le gibier, dont je n'ai que faire. J'abattrais sans émotion un troupeau de daims sur mes terres, et le cœur me bat pour une perdrix tirée par contrebande.

RAPHAEL.

Toujours comme moi; chasseur avec plaisir, braconnier avec volupté.

DON JUAN.

Ah! le danger! le danger! voilà l'émotion qui me plaît. Dans un duel ou dans une bataille, sous quelque forme qu'il se présente, il est le bienvenu. Si j'étais né roi, j'étoufferais dans mes États, et je ne pourrais respirer à l'aise que dans ceux des autres.

RAPHAEL.

J'étais de même en mariage. Mais concevez la nature humaine : une humeur si belliqueuse dans le fils du seigneur le plus pacifique!...

DON JUAN.

Cela te surprend.

RAPHAEL.

Jusqu'à un certain point; cependant il me vient toujours une idée qui me fait rire quand je vois un fils qui ne ressemble pas à son père.

DON JUAN.

Écoute donc : j'entends le bruit d'un carrosse.

RAPHAEL.

A cette heure! eh! oui vraiment : on s'arrête; on frappe à la porte.

DON JUAN.

Serait-ce don Ribéra? quelle imprudence! (Courant à la fenêtre.) Non; je vois deux cavaliers que je ne connais pas.

RAPHAEL, qui l'a suivi.

Grands chapeaux rabattus, manteaux sombres, figures à l'avenant : c'est une grave visite pour don Quexada.

DON JUAN, faisant un pas vers sa chambre.

Prenons garde qu'on ne nous surprenne ici : viens donner à ma toilette et à mon air quelque chose qui sente la vocation.

RAPHAEL.

Nous aurons de la peine.

DON JUAN, s'arrêtant.

Mon pauvre père ! comme je le trompe ! et je l'aime pourtant. Ah! Raphaël, si mon père n'était que mon oncle!...

RAPHAEL.

Il pourrait se vanter d'avoir pour neveu le plus déterminé démon de toutes les Espagnes. Si celui-là entre dans un couvent...

DON JUAN.

Ce sera dans un couvent de femmes.

RAPHAEL.

Je vous y suivrai, sœur Juana.

DON JUAN.

Oui, frère Raphaël, pour m'absoudre de mes péchés; et l'occupation ne te manquera pas. (En rentrant dans sa chambre.) A ma toilette! à ma toilette!

RAPHAEL, courant après lui.

Le joli moine qu'il aurait fait!

SCÈNE V.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II, DOMINGO.

PHILIPPE II.

Dites à votre maître que le comte de Santa-Fiore désire lui parler.

DOMINGO.

Don Quexada vient d'arriver d'un long voyage; il repose, et je crains que Votre Excellence ne soit forcée d'attendre.

PHILIPPE II.

J'attendrai.

DOMINGO.

Mais avec tout le respect que je dois à Votre Excellence...

PHILIPPE II.

Vous ne voyez pas que j'attends déjà.

DOMINGO, à part, en sortant.

Il paraît qu'il n'en a pas l'habitude.

SCÈNE VI.

DON RUY GOMÈS, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, qui jette son manteau sur un siége et s'assied.

Quel ennui! que les trois dernières lieues sont longues en voyage!

GOMÈS.

Comme tout ce qu'on voudrait voir finir. Mais nous voici chez l'ancien serviteur de votre auguste père. Ce qui me surprend, c'est qu'un tel monarque ait pu choisir un pareil conseiller.

PHILIPPE II.

Je n'en serais pas moins surpris que vous, si les rois, quand ils choisissent un conseiller, prenaient l'engagement de suivre ses conseils.

GOMÈS.

Du secret, de la probité! j'en conviens...

PHILIPPE II.

C'est bien quelque chose, don Gomès.

GOMÈS.

Mais point de caractère.

PHILIPPE II.

Les gens qui en ont beaucoup usent volontiers de ceux qui n'en ont pas.

GOMÈS.

Reculant au premier péril, embarrassé du moindre obstacle, trop convaincu qu'il est habile, pour ne pas être souvent dupe : tant de réputation et si peu de mérite ! c'est gagner sans mettre au jeu.

PHILIPPE II.

Il ressemble à bien d'autres qu'on croit des hommes supérieurs tant que le génie les emploie : les abandonne-t-il, on est tout étonné de les trouver médiocres.

GOMÈS.

Votre Majesté fait d'avance l'histoire de ses ministres... Mais elle rêve profondément, sans doute à ce jeune don Juan?

PHILIPPE II, se levant.

Je ne puis tenir en place. Pourquoi l'ai-je vue? ah! pourquoi l'ai-je vue? C'est toi qui m'as dit dans les jardins d'Aranjuez : Regardez-la, sire, qu'elle est belle!

GOMÈS.

Quoi! cette image vous poursuit encore?

PHILIPPE II.

Non, je n'y songe plus; je n'y veux plus songer. Comme vous le disiez, c'est don Juan qui m'occupe.

GOMÈS.

Peut-être le sang vous parle, et votre cœur s'émeut au moment où vous allez décider de son sort.

PHILIPPE II.

Et de quel sentiment serais-je ému? L'ai-je assez connu pour l'aimer? puis-je lui reprocher quelque chose pour le haïr? où est le bien qu'il m'a fait? où sont ses torts envers moi?

GOMÈS.

Il n'en a eu qu'un seul.

PHILIPPE II.

Lequel?

GOMÈS.

Celui de naître.

PHILIPPE II.

Par le salut de mon âme! je conviens que c'est vrai. Oui, cet homme a un tort irrémissible : le même sang coule dans nos veines. Je me plaisais à être unique; cependant j'ai promis, promis sur l'Évangile.

GOMÈS.

Rome peut tout délier sur la terre.

PHILIPPE II.

Oh! je m'humilie devant le pouvoir de Rome; mais Rome ne fait rien pour rien.

GOMÈS.

Profonde vérité.

PHILIPPE II.

Je le verrai ce don Juan; je lirai dans son âme. S'il est ce qu'il doit être, je le reconnais, et un célibat volontaire ensevelit dans les dignités ecclésiastiques sa naissance, ses prétentions et sa postérité. Mais si je surprends sur ses lèvres un soupir de regret pour les pompes et les plaisirs de ce monde, si l'esprit de révolte est en lui, je l'oublie, et pour peu qu'il ait percé le mystère de sa naissance, je... Dieu m'inspirera.

GOMÈS.

Je comprends.

PHILIPPE II.

Que ne puis-je me délivrer de tous les souvenirs qui me tourmentent aussi facilement que du sien! Quoi, j'ai fait pour elle ce que je ne fis jamais pour aucune autre! La suivre deux fois sous un déguisement ! me mêler à la foule pour m'attacher à ses pas dans les obscures allées du Prado! et tout cela par tes conseils! et tout cela en pure perte!

GOMÈS.

Pouvais-je croire, sire, que cette jeune fille ou que cette veuve, car j'ignore qui elle est, échapperait à mes recherches?

PHILIPPE II.

Ses habits de deuil vous trompent : ce n'est point une veuve; c'est une jeune fille dans toute la candeur de son âge, dans toute la fleur de l'innocence et de la beauté. Une veuve! je serais jaloux du passé... Mais pourquoi donc me parlez-vous d'elle?

GOMÈS.

C'est vous, sire, qui le premier...

PHILIPPE II.

N'avez-vous aucune affaire, aucune nouvelle qui puisse s'emparer de ma pensée ?

GOMÈS.

Une seule, elle concerne la foi.

PHILIPPE II.

La foi! parlez, parlez.

GOMÈS.

On m'écrit que, dans une des vallées du Piémont,

plusieurs de vos sujets sont soupçonnés d'hérésie. Voici ma réponse.

PHILIPPE II, lisant.

C'est trop long. Point de procès ; en matière de religion, on ne juge pas, on frappe. Trop long ! vous dis-je ; écrivez.

GOMÈS.

Dictez, sire.

PHILIPPE II.

Trois mots : « Tous au gibet. »

GOMÈS.

Votre Majesté épargne le travail à son secrétaire.

PHILIPPE II.

Un prêtre, pour les assister à l'article de la mort s'ils veulent se repentir ; s'ils veulent discuter, le bourreau.

GOMÈS.

On a bien raison de dire que Philippe II est le plus ferme appui de la foi catholique.

PHILIPPE II.

Le ciel me devrait une récompense. Mais qui sait, Gomès, si tu ne seras pas pour moi l'instrument de sa miséricorde ? ne m'as-tu pas dit que mon supplice finirait ici ? n'as-tu pas des renseignements sûrs ? ne crois-tu pas qu'elle habite Tolède ? est-ce vrai ou faux ?

GOMÈS.

Je le crois toujours, et cette nuit quelques gens à moi ont dû faire des recherches pour découvrir sa demeure.

PHILIPPE II.

Puisses-tu réussir, Gomès, et ma reconnaissance sera sans bornes ; car je veux bien mettre devant toi toutes les plaies de mon cœur à découvert : elle m'obsède cette femme ; c'est mon mauvais génie ; c'est un rêve qui me dévore, une sorte de possession. Je la retrouve entre celui qui me parle et moi, entre moi et le Dieu qui m'écoute. J'y songe !... aujourd'hui même, encore aujourd'hui, j'ai omis de le prier. Ah ! cet état ne peut durer, il est intolérable ; il met en péril ma vie dans ce monde et mon éternité dans l'autre. Oui, je vais jusqu'à former des vœux contre moi-même...

GOMÈS.

Vous, sire !

PHILIPPE II.

Jusqu'à désirer qu'une vieillesse anticipée vienne tout à coup me glacer le cœur. Mes sens seraient éteints alors, et mes passions seraient mortes. Je me plongerais dans une idée unique, celle d'agrandir assez mes royaumes pour qu'il me devînt possible d'extirper de l'Europe jusqu'aux dernières racines du judaïsme et de l'hérésie. Alors, sourd à la voix des plaisirs et aux cris de la douleur, je n'entendrais que les ordres de l'Église. Je ferais passer par le fer et par les flammes tous ceux qui ne penseraient ni comme elle, ni comme moi, et, me réjouissant dans mes œuvres, j'aurais la conscience tranquille, l'Église me bénirait, et je mourrais en chrétien.

GOMÈS.

Plus tard, sire, dans bien des années, Dieu vous accordera cette grâce ; mais aujourd'hui...

PHILIPPE II.

C'est de toi que dépendent mon repos et mon bonheur ; fais que je la revoie, et demande tout, je te donnerai tout : trésors, pouvoir, grandesse. Je te dirai de te couvrir devant moi ; tu seras tutoyé par le duc d'Albe.

GOMÈS.

Qui a tant de plaisir à me dire vous !... ou cette femme n'est plus de ce monde, sire, ou je la trouverai.

PHILIPPE II.

Cours, Gomès, j'entends don Quexada. Réussis et compte sur les promesses de ton maître. (A part.) Vanité humaine ! il va tout mettre en œuvre, et cela, pour être tutoyé par un homme qu'il déteste.

SCÈNE VII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA

DON QUEXADA.

Son Excellence me pardonnera si j'ai tardé... Quoi ! sire, c'est vous ! (Mettant un genou en terre.) Votre Majesté a daigné...

PHILIPPE II.

Parlez-moi debout. Laissez là les respects ; le roi n'en veut pas, et le comte de Santa-Fiore n'y a pas droit. Vous êtes venu à Madrid, et vous avez eu tort.

DON QUEXADA.

Mais, sire...

PHILIPPE II, avec impatience.

Encore !... je vous dis que vous avez eu tort : je me souviens de tout. Venir me rappeler une promesse, c'est supposer que j'ai pu l'oublier.

DON QUEXADA.

Loin de moi cette pensée ! je prie votre... Votre Excellence de trouver mon excuse dans la tendre affection que je porte à mon élève.

PHILIPPE II.

Aussi je pardonne. Je compte que vous avez gardé mon secret?

DON QUEXADA.

Avec une fidélité scrupuleuse.

PHILIPPE II.

Que vous avez ponctuellement exécuté mes ordres?

DON QUEXADA.

A la lettre; et le ciel m'a fait la grâce de réussir par delà mes espérances. Je puis sans vanité vous donner don Juan pour le modèle de l'éducation chrétienne.

PHILIPPE II.

C'est beaucoup dire.

DON QUEXADA.

Vous trouverez en lui un pieux jeune homme aussi dégagé des vanités du siècle que peu touché de ses plaisirs. Il passe les jours et les nuits à méditer. Il consume la pension que vous lui faites en aumônes comme son temps en prières; enfin, ce qui est pour moi un sujet continuel d'édification, il unit la ferveur d'un vieux cénobite à toute la timidité d'une jeune fille.

PHILIPPE II.

C'est donc le meilleur chrétien du royaume.

DON QUEXADA, s'inclinant.

Après le roi.

PHILIPPE II.

Et l'évêque de Cuença, je pense?

DON QUEXADA, s'inclinant de nouveau.

Après le roi et le confesseur du roi. J'avouerai même que mon inquiétude est d'avoir passé mes instructions. Je crains que les honneurs de l'Église, qui ne peuvent lui manquer, n'effarouchent sa modestie, tant il a pris un goût vif pour l'obscurité du cloître.

PHILIPPE II.

Il n'y a point de mal à cela; si ce que vous dites est exactement vrai, comme je le crois, je vais reconnaître et embrasser mon frère. Mais je veux en juger par moi-même.

DON QUEXADA.

Vous le pouvez dès à présent. Dans quelque moment qu'on le surprenne, on est sûr de le trouver occupé de ses devoirs religieux.

PHILIPPE II.

Il vaut donc mieux que moi; car vous me rappelez que je ne me suis pas acquitté des miens. C'est un assez dur châtiment que de m'en accuser devant vous; je le fais en toute humilité : mais trouvez-moi une salle retirée de cette maison où je puisse me recueillir devant Dieu, et réparer ma faute.

DON QUEXADA.

Permettez que je vous précède.

PHILIPPE II.

Non, restez. Préparez votre élève à recevoir le comte de Santa-Fiore, qui désormais a seul des droits sur lui. Pas un mot de plus! Quant à son goût pour le cloître, dès aujourd'hui je veux le satisfaire : vous pouvez le lui dire.

DON QUEXADA.

Puisque vous refusez mes humbles services. (Appelant.) Domingo!.... (A celui-ci qui entre.) Conduisez Son Excellence au bout de la petite galerie, dans l'oratoire de don Juan. (Au roi.) Vous vous trouverez au milieu des objets de sa vénération habituelle. (Il le reconduit en s'inclinant à plusieurs reprises.)

PHILIPPE II.

Bien, bien, seigneur Quexada. C'est assez. (Avec intention.) C'est trop.

SCÈNE VIII.

DON QUEXADA, PUIS DON JUAN.

DON QUEXADA.

Voici donc le grand jour arrivé! Affranchi d'un secret royal dont je me suis toujour défié, je ferai désormais ma sieste sans mauvais rêves. Mon élève va monter à la place qui lui est due, et je vais rentrer dans la douce possession de moi-même. Je ne me sens pas d'aise, et les larmes m'en viennent aux yeux. (Ouvrant la porte de la chambre de don Juan.) Don Juan, mon cher don Juan, accourez!...

DON JUAN.

Mon père, je suis heureux de vous revoir.

DON QUEXADA.

Je le suis plus encore de vous presser dans mes bras, et de vous annoncer une nouvelle qui doit vous combler de joie.

DON JUAN.

Laquelle?

DON QUEXADA.

Le plus ardent de vos désirs va bientôt se réaliser; votre bonheur va commencer d'aujourd'hui.

DON JUAN.

Je vous le jure, mon père, qu'il est commencé depuis six mois.

DON QUEXADA.

Depuis le jour de votre conversion, c'est vrai;

mais enfin, vous allez recueillir le fruit de votre docilité et de votre excellente conduite. Recevez-en donc mon compliment, que je vous adresse du fond de l'âme : dans quelques heures vous entrez au monastère.

DON JUAN.

Au monastère! dans quelques heures!.... et cette résolution est irrévocable?

DON QUEXADA.

Tellement irrévocable, qu'aucune considération de tendresse ne l'ébranlera, que nulle puissance humaine ne saurait la changer.

DON JUAN.

Alors je dois vous dire toute la vérité.

DON QUEXADA.

Dites-la : il ne peut être pour moi que très-agréable et très-édifiant de l'entendre.

DON JUAN.

Aussi bien je suis las de la contrainte que je m'impose, je me sens mal à l'aise sous un masque, et il est temps de secouer ces apparences menteuses qui me dégradent à mes yeux.

DON QUEXADA.

Que me parlez-vous de contrainte, de masque?... qu'est-ce que tout cela veut dire?

DON JUAN.

Que je vous trompais, mon père.

DON QUEXADA.

Vous!

DON JUAN.

Depuis six mois je vous trompais. Cette ferveur que vous admiriez, elle était feinte; mes dehors de piété n'étaient qu'un jeu. J'aime la liberté avec toute l'énergie dont je hais l'esclavage du cloître ; je l'aime d'un amour immodéré, sans bornes. Le jour est moins doux pour moi que la liberté ; l'air que je respire est moins nécessaire à ma vie, et vous pouvez juger que si j'ai pu descendre jusqu'à tromper pour en jouir en secret, je ne reculerais pas devant tous les supplices pour la défendre à force ouverte.

DON QUEXADA.

Quoi! vous... mon vertueux élève!.... je suis confondu, et les bras me tombent de saisissement.

DON JUAN.

Pardon, mon père, cent fois pardon! ah! croyez que cette ruse coûtait plus encore à ma tendresse pour vous qu'à ma fierté, qui s'en indignait ; mais pourquoi me demander des vertus trop au-dessus de ma faiblesse? Il n'est rien d'aussi respectable à mes yeux qu'un prêtre digne de ce nom. L'Espagne en compte un grand nombre, je le sais; je reconnais en eux une supériorité de nature, ou une force de volonté devant lesquelles je m'humilie. Moins je les comprends, plus je les honore ; mais plus aussi je sens en moi l'impuissance de les imiter, et le besoin de vous dire dans mon désespoir : J'en suis incapable, je ne le peux pas ; non, mon père, je ne le peux pas.

DON QUEXADA.

Modérez-vous, je vous en supplie, et ne tombez pas dans l'exagération. L'Église, en mère prudente, n'exige pas de tous les siens les mêmes sacrifices; il en est qu'elle prédestine aux honneurs et même à la gloire. Je n'en veux pour exemple que notre immortel cardinal Ximénès ; et quant aux innocents plaisirs du monde, je puis vous affirmer que j'ai connu à Rome beaucoup de ses collègues qui se les permettaient sans que la chose fît scandale, et qui vivaient absolument comme vous et moi.

DON JUAN.

Comme vous mon père, c'est possible, mais comme moi! Sentez-vous bien toute la force de ce que vous me dites? Voulez-vous que je porte dans un cloître des désordres à peine tolérables dans votre maison? voulez-vous que je cache sous la robe d'un moine ce qui n'était que faiblesse en moi, et ce qui serait crime en lui?...

DON QUEXADA.

Grand Dieu; don Juan, quelles intentions me supposez-vous?

DON JUAN.

Eh! que faudrait-il donc faire? me soumettre : combattre sans cesse des passions que je n'étoufferais pas, m'efforcer de plier mon orgueil à une obéissance contre laquelle tout mon être se révolte? Le dernier degré de la honte ou de la misère, voilà ce que vous me proposez. Oh ! non, non, vos entrailles de père vont s'émouvoir, et vous n'aurez pas la dureté de me réduire à cette alternative horrible d'être le plus infâme ou le plus malheureux de tous les hommes.

DON QUEXADA.

Je suis si stupéfait, que je n'ai pas une bonne raison à lui donner, moi qui voulais en faire une des colonnes de la foi chrétienne!

DON JUAN.

Eh pourquoi le vouliez-vous? quel motif, que je ne puis m'expliquer, vous poussait à sacrifier votre seul fils, le seul héritier de votre nom et de vos titres? Me jugiez-vous indigne de les porter? Détrompez-vous : il y a de l'avenir en moi ; il y a en moi de la gloire et du bonheur pour vos vieux jours. Vous serez

fier de m'avoir donné la naissance ; vous sentirez votre vieillesse rajeunir entre moi et une femme digne de mon amour et de votre tendresse

DON QUEXADA.

Une femme !

DON JUAN.

Au milieu d'une famille nouvelle, de mes enfants, oui, de mes enfants qui vous chériront à leur tour.

DON QUEXADA.

Une femme ! des enfants ! bonté du ciel ! où avez-vous la tête ?

DON JUAN.

Je tombe à vos pieds, je m'y traînerai, s'il le faut ; je les baise, ces mains dont j'ai reçu tant de caresses, et qui m'ont béni tant de fois...

DON QUEXADA.

Il m'épouvante et m'attendrit tout ensemble.

DON JUAN.

Ne les retirez pas de moi, laissez-moi les couvrir de mes larmes. Ah ! vous pleurez, mon père, vous pleurez... non, vous ne prononcerez pas mon arrêt de mort, vous ne pourrez pas vous résoudre à condamner votre fils unique.

DON QUEXADA, en pleurant.

Mais, mon fils, mon cher fils !... je ne suis pas votre père.

DON JUAN, qui se relève.

Vous n'êtes pas mon père !

DON QUEXADA.

Don Juan, vous êtes sorti d'une maison plus illustre que la mienne, et celui de qui vous tenez la vie...

DON JUAN.

Quel est-il ? où puis-je le trouver ? Parlez, ah ! parlez donc.

DON QUEXADA.

Hélas ! il n'est plus de ce monde. (A part.) Je puis le dire sans mensonge.

DON JUAN.

Je l'ai perdu !

DON QUEXADA.

Mais il a transmis tous ses droits, son autorité tout entière au comte de Santa-Fiore, qui vient d'arriver chez moi, et que vous allez voir dans un moment. Lui seul peut vous découvrir le secret de votre naissance ; c'est un seigneur bien puissant, bien respectable, et dont les ordres doivent être sacrés pour vous.

DON JUAN.

Vous n'êtes pas mon père ! (Avec un transport de joie.) Je suis donc libre !

DON QUEXADA.

Pas du tout. (A part.) Et le roi qui est là, qui peut nous surprendre à toute minute !

DON JUAN, parcourant la scène à grands pas.

Je suis maître de mes actions.

DON QUEXADA, qui le suit.

Mais encore moins ! je croyais le calmer, et le voilà parti comme un cheval échappé.

DON JUAN.

Désormais, je puis faire, je puis dire tout ce qu'il me plaira.

DON QUEXADA.

Ne vous en avisez pas. Respectez le comte de Santa-Fiore, il y va de votre avenir, de votre fortune...

DON JUAN.

Ma liberté avant tout !

DON QUEXADA.

De votre vie.

DON

Avant tout ma liberté ! Que je suis heureux ! (En embrassant don Quexada.) Oh ! Dieu ! je vous aime encore davantage, depuis que je ne suis plus forcé de vous respecter.

DON QUEXADA.

Il extravague. Je vous en conjure, mon enfant, contenez-vous ; ne le heurtez pas quand il va venir ; gagnons du temps, par pitié, gagnons du temps !... (Apercevant Philippe II.) Mon Dieu ! c'est lui : le beau chef-d'œuvre que j'ai fait là !

SCÈNE IX.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Voici votre élève, don Quexada ?

DON QUEXADA.

Oui, seigneur comte, c'est la personne que... c'est ce jeune don Juan qui... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis. (Au roi.) Votre Excellence me trouve encore tout ému : l'idée d'une séparation nous a tellement attendris l'un et l'autre...

PHILIPPE II.

Je le comprends. (A part, en examinant don Juan.) Comme il ressemble à mon père ! plus que moi : cette ressemblance me déplaît.

DON JUAN, à part, en regardant le roi.

Il a une figure sévère qui ne me revient pas du tout.

PHILIPPE II, *à don Quexada.*

Veuillez nous laisser ensemble.

DON QUEXADA.

Votre Excellence ne sera pas surprise qu'au moment de me quitter, il montre dans cet entretien de bien vifs regrets...

PHILIPPE II.

C'est naturel.

DON QUEXADA.

Si vous avez pour agréable que je reste, je pourrai vous expliquer...

PHILIPPE II.

J'aime mieux qu'il s'explique lui-même ; c'est par lui-même que je veux le connaître.

DON JUAN, *à part.*

Il sera au fait en deux mots.

DON QUEXADA.

Je me retire. (*Bas à don Juan.*) Je vous en conjure encore : pour Dieu ! ne lui résistez pas.

PHILIPPE II, *d'un ton plus ferme.*

Laissez-nous, je vous le demande en grâce.

DON QUEXADA.

Je m'empresse d'obéir. (*A part.*) Les voilà en face l'un de l'autre ; que le ciel nous protége : comment tout cela va-t-il finir ?

SCÈNE X.

DON JUAN, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, *à part.*

Quoi qu'il fasse, pas un des replis de son cœur ne m'échappera. (*A don Juan en s'asseyant.*) Approchez. (*Don Juan va chercher un fauteuil et vient s'asseoir auprès de lui.*)

PHILIPPE II, *après l'avoir regardé avec étonnement.*

(*A part.*) Après tout, il ne me connaît pas. (*Haut.*) On m'a dit beaucoup de bien de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'aimerais mieux, seigneur comte, qu'on vous en eût dit un peu de mal ; je serais plus sûr de faire honneur à l'opinion que vous auriez de moi.

PHILIPPE II.

Voilà de l'humilité ; je vous en sais gré : c'est une des vertus que je désirais le plus vivement trouver en vous.

DON JUAN.

Vous êtes trop bon ; j'ai moins d'humilité que de franchise.

PHILIPPE II.

Cette qualité m'est aussi particulièrement agréable, et je vais la mettre à l'épreuve. Vous avez beaucoup médité, jeune homme ?

DON JUAN.

Moi !...

PHILIPPE II.

Beaucoup, je le sais. Les réflexions mûrissent la jeunesse ; dites-moi quel a été le résultat des vôtres, et quelle est la carrière où votre nature vous porte de préférence. Que j'aie la satisfaction de vous entendre développer les plans que vous avez conçus dans la solitude pour votre avenir, et jusqu'aux sentiments les plus intimes de votre belle âme. Ne vous trompez-vous pas sur votre vocation ? expliquez-vous sans aucun déguisement.

DON JUAN.

Je ne vous laisserai rien à désirer. Eh bien donc, mon gentilhomme, partons d'un principe : il n'y a que trois choses dans la vie : la guerre, les femmes et la chasse.

PHILIPPE II.

Comment ? répétez ; j'ai mal entendu sans doute.

DON JUAN.

Ou les femmes, la chasse et la guerre ; dans l'ordre que vous voudrez, je n'y tiens pas, pourvu que tout s'y trouve.

PHILIPPE II.

Me répondez-vous sérieusement ?

DON JUAN.

Comme vous m'interrogez ; je ne puis pas dire plus.

PHILIPPE II.

Vous conviendrez que voilà de singulières dispositions pour entrer au couvent.

DON JUAN.

Aussi n'en ai-je pas la moindre envie ; et je mettrais plutôt le feu à tous les couvents de l'Espagne que de faire mes vœux dans un seul.

PHILIPPE II, *se levant avec vivacité.*

Miséricorde ! quelle vocation !

DON JUAN, *froidement, en frappant du revers de la main sur le fauteuil du roi.*

Asseyez-vous, asseyez-vous donc. C'est la mienne : vocation vers la révolte, contre tout ce qui peut gêner mon indépendance ou mes plaisirs, vocation de corps et d'âme pour tout ce qui rend la vie douce ou glorieuse !

PHILIPPE II.

Alors, don Quexada s'est joué de moi.

DON JUAN.

Non pas l'excellent homme! c'est moi qui me suis joué de lui, et je m'en accuse avec cette humilité que vous aimez, et cette franchise qui vous est particulièrement agréable.

PHILIPPE II, sévèrement.

Seigneur don Juan!... (A part, en se rasseyant.) Mais j'irai jusqu'au bout.

DON JUAN.

Je crois vous avoir donné tous les renseignements désirables sur mes principes. J'ajouterai que vous voilà plus avant que moi dans mes affaires personnelles : car vous savez qui je suis, et je ne le sais pas; veuillez donc m'instruire, afin que je me connaisse aussi parfaitement que vous me connaissez vous-même.

PHILIPPE II.

Votre père, qui m'a revêtu de son autorité sur vous, a mis à la révélation de ce secret des conditions...

DON JUAN.

Que je devine, et que je vous dispense de m'expliquer; mais mon père n'était pas un despote.

PHILIPPE II.

Qu'en savez-vous?

DON JUAN.

Étrange manière de me le faire aimer!

PHILIPPE II.

Peut-être avait-il le droit de l'être.

DON JUAN.

Le roi ne l'a pas lui-même. Si mon père vivait encore, lui, dont on invoque l'autorité pour en abuser, il rougirait de la pousser jusqu'à la tyrannie.

PHILIPPE II.

On vous a dit qu'il ne vivait plus?

DON JUAN.

Pour mon malheur ; mais, lui mort, je ne dois à qui que ce soit le sacrifice de mes penchants et de ma dignité.

PHILIPPE II.

Cependant, je vous dirai qu'il dépend de vous d'être quelque chose dans le monde, ou de rester un homme de rien.

DON JUAN.

Et je vous répondrai qu'on ne reste pas un homme de rien, quand on est un homme de cœur. La plus haute naissance ne vaut pas le prix dont il faudrait acheter la mienne. De quoi s'agit-il? d'un héritage qu'on me refuse? je m'en passerai; d'un nom qu'on veut me vendre trop cher? avec mon sang je saurai m'en faire un à meilleur marché. Maintenant parlez, si bon vous semble. Ne le voulez-vous pas? libre à vous; mais brisons là (en se levant), et adieu, comte de Santa-Fiore; l'homme de rien n'a pas besoin de vous pour devenir quelque chose.

PHILIPPE II, en souriant.

Asseyez-vous à votre tour, et causons sans nous fâcher. Vous avez donc un penchant invincible pour les armes?

DON JUAN.

Invincible, je suis Castillan ; c'est tout dire. Accusez-moi d'ambition, vous le pouvez : je conviens que j'en ai. Riez de mon orgueil, je vous le permets; car, malgré mon néant, il me semble que je suis plutôt né pour commander que pour obéir. Je ne m'en ferai pas moins soldat ; mais vous êtes puissant, et si, avec son autorité, mon père vous avait transmis un peu de sa tendresse pour moi, je ne serais pas soldat longtemps.

PHILIPPE II.

Il est vrai que je pourrais vous pousser dans cette carrière.

DON JUAN, avec effusion.

Faites-le donc, et j'en serai reconnaissant toute ma vie.

PHILIPPE II.

Je ne m'engage pas; cependant je ne dis pas non.

DON JUAN.

C'est quelque chose. Votre sévérité met entre nous dix bonnes années; mais si je suis dans l'âge où on fait des folies, vous êtes encore dans celui où on les pardonne. (Rapprochant son fauteuil de celui du roi.) Et j'étais sûr que deux jeunes gens finiraient par s'entendre.

PHILIPPE II.

Mais ai-je reçu toutes vos confidences de jeune homme? l'amour de la liberté est-il bien véritablement le seul amour qui vous éloigne du cloître? Je vous le demande en ami.

DON JUAN.

Avant de répondre à cette question très-amicale, j'en aurais deux qui ne le sont pas moins à vous adresser.

PHILIPPE II.

Lesquelles?

DON JUAN.

Avez-vous jamais aimé, comte de Santa-Fiore?

PHILIPPE II.

Mais... oui.

DON JUAN.

Aimez-vous encore?

PHILIPPE II.

Eh bien ! je l'avoue, j'aime encore, et peut-être plus que je ne voudrais.

DON JUAN, se levant.

Vous aimez! voilà qui nous rapproche tout à fait; et moi aussi, j'aime la plus belle, la plus digne, la plus adorable femme qui soit au monde.

PHILIPPE II, se levant aussi.

Permettez-moi de réclamer pour ma maîtresse.

DON JUAN.

C'est juste, et je conviens d'avance que l'une n'est pas moins belle que l'autre; mais je reste convaincu que si vous ne partagez pas tous mes sentiments pour la mienne, il vous sera du moins impossible de lui refuser votre admiration.

PHILIPPE II.

Encore faudrait-il que je la connusse!

DON JUAN.

C'est demander beaucoup; cependant écoutez: telle est ma confiance dans son empire sur ceux qui peuvent la voir et l'entendre, que je veux bien en venir avec vous aux conditions. Faisons un traité; si vous approuvez mon choix, vous donnerez votre consentement à un projet où j'attache mon bonheur, et vous me direz le secret que je veux savoir; jurez-le-moi, foi de Castillan!

PHILIPPE II.

Foi de Castillan!... si j'approuve votre choix; mais quand la verrai-je?

DON JUAN

Aujourd'hui même, et chez elle, je n'y trouve aucun inconvénient: car je suis majeur. Si j'obtiens votre agrément, j'en serai tout à la fois heureux et fier; et si je ne l'obtiens pas, je vous avoue que je prendrai, à mon grand regret, le parti de m'en passer. Mais ne vous fâchez point, vous ne pourrez pas lui résister.

PHILIPPE II.

Je le souhaite pour vous.

DON JUAN.

J'en suis sûr, et je veux lui annoncer votre visite. Après la messe, où nous allons tous deux, elle pour Dieu et moi pour elle, veuillez, si toutefois aucun autre rendez-vous ne s'y oppose, me rejoindre à sa demeure, cette jolie maison à l'entrée de Tolède, le cinquième balcon après l'église Saint-Sébastien.

PHILIPPE II.

Je vous promets de m'y rendre. (A part.) Mon père ne pourra pas dire que je n'ai pas fait tout en conscience.

DON JUAN.

A revoir donc chez dona Florinde! je vous le répète, j'aurai votre consentement. J'en ai pour garants les charmes dont je connais le pouvoir et l'amitié qui commence entre nous. (Lui prenant la main.) Oui, comte, je vous le dis franchement, je vous aime déjà comme un frère.

PHILIPPE II.

Vous allez vite.

DON JUAN.

C'est dans ma nature : j'aime ou je hais de premier mouvement.

PHILIPPE II.

Moi, je ne fais l'un ou l'autre qu'avec de bonnes raisons.

DON JUAN.

C'est que vous êtes de la cour et que je n'en suis pas. (A don Quexada qui entr'ouvre la porte timidement.) Entrez donc, n'êtes-vous pas toujours mon père? entrez, il n'y a point d'indiscrétion.

SCÈNE XI.

DON JUAN, PHILIPPE II, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, avec embarras.

Oserai-je demander à Votre Excellence si elle est satisfaite?

PHILIPPE II.

Je vous fais mon compliment, seigneur Quexada.

DON JUAN.

Il y avait bien quelque chose à dire; mais le comte est indulgent, et il a pris sur tout cela le parti qu'il fallait prendre.

DON QUEXADA.

Quoi! véritablement?

PHILIPPE II.

Du moins, je serai décidé dans le jour. Quelques affaires m'appellent, permettez-moi de vous quitter.

DON JUAN.

On les connaît, vos graves affaires, et on sait qu'elles n'admettent pas de retard.

PHILIPPE II, à Quexada.

J'espère vous retrouver à un rendez-vous que m'a donné votre élève.

DON QUEXADA.

Je n'aurai garde d'y manquer.

DON JUAN.

Chez une personne dont vous serez enchanté. En vous engageant à lui rendre visite, le comte n'a fait que prévenir mon invitation.

PHILIPPE II.

Je vous renouvelle mon compliment, don Quexada; votre élève vous fait honneur.

DON QUEXADA.

Votre Excellence me comble.

PHILIPPE II.

A revoir, seigneur don Juan.

DON JUAN, qui lui serre la main en le reconduisant.

A revoir, très-cher comte.

DON QUEXADA, à part.

Il le traite comme son camarade.

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, se jetant dans les bras de Quexada.

Ah! que je vous embrasse! tout va le mieux du monde; mais adieu!..

DON QUEXADA.

Arrêtez : vous a-t-il dit qui vous êtes?

DON JUAN, revenant.

Pas encore : rendez-moi ce service-là, vous?

DON QUEXADA.

Qu'est-ce que vous me demandez, mon enfant j'ai donné ma parole. C'est impossible.

DON JUAN.

Faites la chose à moitié; dites-moi au moins le nom de ma mère.

DON QUEXADA.

Est-ce que je le pourrais? c'est bien une autre difficulté.

DON JUAN.

Comme vous voudrez. Le comte n'y met pas tant de mystère, et il doit tout me révéler chez elle.

DON QUEXADA.

Chez qui?

DON JUAN.

Chez votre belle-fille.

DON QUEXADA.

Comment?

DON JUAN.

Vous êtes de noce.

DON QUEXADA,

De noce, moi! et de quelle noce?

DON JUAN.

Parbleu!... mon excellent ami, ce n'est pas de la vôtre, mais de la mienne.

DON QUEXADA.

Vous vous mariez!

DON JUAN.

Et je compte qu'il sera l'un de mes témoins, vous, l'autre.

DON QUEXADA.

Que me proposez-vous là? vous me faites trop d'honneur.

DON JUAN.

Pas plus qu'à lui.

DON QUEXADA.

Je n'en reviens pas; et il donne son consentement?

DON JUAN.

Ou peu s'en faut. C'est un très-galant homme, et nous serons bientôt amis intimes. Mais adieu! je cours vous attendre chez elle. Raphaël vous donnera son adresse.

DON QUEXADA.

Quoi! Raphaël, qui est dans ma maison depuis vingt ans, m'a trompé?

DON JUAN.

Par tendresse pour moi.

DON QUEXADA.

Et Domingo aussi?

DON JUAN.

Par intérêt.

DON QUEXADA.

Et Ginès?

DON JUAN.

Par bêtise; mais ne leur en veuillez pas, si vous m'aimez; ils l'ont fait pour mon bonheur.

DON QUEXADA.

Voilà bien le comble de l'humiliation; mes trois serviteurs! n'est-il pas désespérant, pour un ancien conseiller intime, d'avoir lutté de ruse toute sa vie avec les plus adroits, pour finir par être la dupe de trois imbéciles!

DON JUAN.

Ah! mon respectable maître, c'est qu'il n'y a rien de si dangereux qu'un duel avec un sot, pour un homme d'esprit : il oublie de se mettre en garde. Adieu! adieu! je vais prendre mon épée, et je cours chez dona Florinde.

DON QUEXADA.

Son épée!... un mariage! Expliquez-moi donc?... Je ne sais plus où j'en suis.

(Il suit don Juan.)



ACTE DEUXIÈME.

Un salon richement décoré, chez dona Florinde.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA FLORINDE, *qui achève sa toilette de mariée devant une glace*, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, se reculant pour l'admirer.

Oh! belle, mais belle!

DONA FLORINDE.

Comme une personne heureuse.

DOROTHÉE.

Est-ce que le voile n'est pas trop haut?

DONA FLORINDE.

Non...

DOROTHÉE.

Et cette boucle noire qui s'échappe !...

DONA FLORINDE.

Laisse-la faire; un peu de désordre ne messied pas.

DOROTHÉE.

Tout vous irait, à vous. Que dira don Juan? il va tomber en extase, lui qui vous trouvait si charmante sous vos habits de deuil.

DONA FLORINDE.

J'étais bien triste pourtant : mon pauvre père m'avait laissée seule au monde.

DOROTHÉE.

Avec moi.

DONA FLORINDE.

Oui, avec toi qui m'as nourrie, toi, ma seconde mère, qui n'as cessé de veiller sur mon bonheur et de m'entretenir dans le respect des rites sacrés de notre foi, auxquels j'ai juré à mon père mourant de rester toujours fidèle.

DOROTHÉE.

Eh bien vous en a pris! le Dieu de Jacob vous récompense; il vous donne un jeune mari d'une figure qui prévient dès l'abord, d'une humeur qui plaît, d'un nom qui va de pair avec les plus nobles; et, pour comble de perfection, il n'a pas plus de religion que je ne lui en voulais.

DONA FLORINDE.

Pourquoi suis-je forcée de lui en faire un mérite?

DOROTHÉE.

S'il n'avait que celui-là, je vous plaindrais; mais il est aussi aimable qu'il est tendre, brave comme les Machabées; et depuis notre voyage à Madrid, je sens plus que jamais qu'il vous faut un protecteur.

DONA FLORINDE.

Ce voyage, c'est toi qui l'as voulu.

DOROTHÉE.

Sans doute, afin de rentrer, s'il était possible, dans les soixante mille doublons prêtés à l'empereur Charles-Quint par votre père, et pour lesquels il n'a jamais reçu qu'un beau remercîment.

DONA FLORINDE.

Que pouvions-nous espérer? n'a-t-il pas abdiqué, l'empereur?

DOROTHÉE.

Sa couronne, je le veux bien, mais ses dettes!... Ne pourriez-vous pas lui écrire dans sa retraite? il aimait votre père, et, tout moine qu'il est, il serait peut-être reconnaissant.

DONA FLORINDE, en riant.

Est-qu'un moine s'occupe des choses de ce monde?

DOROTHÉE, arrangeant la guirlande qui est sur la tête de Florinde.

Dieu! les jolies fleurs! leurs boutons sont aussi frais que ceux de nos citronniers d'Andalousie.

DONA FLORINDE.

Mais ils sont faux, Dorothée.

DOROTHÉE.

Tant mieux? ils passeront moins vite.

DONA FLORINDE.

Faux comme mon nom, comme mon titre, comme les hommages que je rends à Dieu, dans les temples des chrétiens.

DOROTHÉE.

Vous pouvez faire sans honte ce que le noble Ben-Jochaï, votre père, a fait avant vous. Je dis, noble, parce qu'il l'était de cœur; mais Espagnol à l'église, sous le nom de Sandoval, juif chez lui, sous le sien. il sut vivre en paix avec l'inquisition sans se mettre en guerre avec le dieu d'Israël. Je maintiens qu'il fit bien d'abjurer ainsi; il en fut quitte pour une restriction mentale.

DONA FLORINDE.

Tromper celui qu'on aime!

DOROTHÉE.

Encore cette idée?

DONA FLORINDE.

Toujours! toujours! près de lui, loin de lui, cette idée me poursuit comme un remords. Que de fois j'ai voulu tout avouer! tes raisons m'ont arrêtée; ou plutôt, je suis franche : oui, la peur de me voir dédaignée m'a fermé la bouche. Je ne pouvais pas lui dire mon secret avant d'être sûre de son amour, et je ne l'ose plus depuis que je sens toute la force du mien.

DOROTHÉE.

Qu'importe qu'il vous aime sous le nom de dona Florinde, ou sous celui de Sara?

DONA FLORINDE.

Sara!... Ah! ce nom gâte tout.

DOROTHÉE.

Est-ce que vous en rougissez?

DONA FLORINDE.

Non assurément; mais je ne veux pas qu'il en rougisse, lui.

DOROTHÉE.

Raison de plus pour le cacher.

DONA FLORINDE.

Je le lui dirai dès aujourd'hui.

DOROTHÉE.

Gardez-vous-en bien; vous n'avez pas traversé comme moi la grande place de Tolède; vous n'avez pas vu les apprêts de l'auto-da-fé qui aura lieu dans trois jours. Savez-vous que vous êtes perdue; savez-vous que vous êtes morte, ma chère Sara, oui morte, pour peu qu'on nous soupçonne de judaïsme!

DONA FLORINDE.

Eh! qui donc me dénoncerait? Don Juan peut m'abandonner; mais me trahir, tu ne le penses pas.

DOROTHÉE.

Non, sur mon âme!

DONA FLORINDE.

Il saura tout.

DOROTHÉE.

Que faites-vous?

DONA FLORINDE.

J'écris à don Juan.

DOROTHÉE.

Pourquoi, puisque vous allez le voir?

DONA FLORINDE.

Suis-je sûre d'avoir le courage de parler?

DOROTHÉE.

Moi, je mets la dernière main à votre toilette.

DONA FLORINDE.

A quoi bon maintenant?

DOROTHÉE.

Pour qu'il ait moins de chagrin, quand il va lire votre billet, qu'il ne se sentira d'amour en vous regardant. (Allant vers la fenêtre.) Mais hâtez-vous; le voici! le voici!

DONA FLORINDE, se levant.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui-même, il court, il vole, il ne touche pas la terre; il me fait signe de descendre; sa figure est rayonnante de joie.

DONA FLORINDE.

Dorothée, est-ce que je l'achèverai, cette lettre?

DOROTHÉE.

Eh!... non, non; je vais lui ouvrir, et je vous l'amène.

SCÈNE II.

DONA FLORINDE.

Cependant, garder un secret qui doit peser éternellement sur mon bonheur!... Pour un moment de faiblesse, un supplice de tous les jours, de toute la vie! non; c'est impossible, et j'y suis décidée. Ah! si dans l'excès de son amour... Cette pensée m'émeut au point que je respire à peine. (Jetant les yeux sur sa glace, et souriant.) Il me semble pourtant que tout n'est pas perdu. Combien je sais gré à Dorothée de m'avoir parée avec tant de soin! S'il pouvait me trouver plus jolie que de coutume!... Je reprends courage, j'espère, ah! j'espère.

SCÈNE III.

DONA FLORINDE, DON JUAN, DOROTHÉE.

DON JUAN.

Est-ce que j'arrive trop tard?

DONA FLORINDE.

Toujours, don Juan.

DON JUAN.

Oui, si j'en crois mon impatience; mais dites-vous cela pour moi ou pour vous?

DONA FLORINDE.

Pour tous deux.

DON JUAN.

Qu'il m'est doux de l'entendre! De grâce! laissez, laissez, ne parlez plus: que je vous regarde.

DONA FLORINDE.

Eh bien!

DOROTHÉE.

N'est-ce pas, seigneur don Juan, que je me suis surpassée? C'est pourtant là mon ouvrage.

DON JUAN.

Dona Florinde y est bien pour sa part. Plus charmante que jamais! je n'y tiens pas: il faut absolument que j'embrasse quelqu'un. (Il veut embrasser Dorothée.)

DOROTHÉE.

C'est trop d'honneur, je ne reçois que ce qui est pour mon compte.

DON JUAN.

(Après un moment de silence, à Dorothée.)

Libre à toi!... Tu restes là?

DOROTHÉE.

Notre querelle va recommencer. Allons, je m'assieds: j'aurai les yeux sur mon ouvrage et ma pensée à mille lieues d'ici. Ne dites pas que je vous gêne.

DON JUAN.

Vous voulez donc qu'elle demeure?

DONA FLORINDE.

N'est-elle pas ma mère?

DON JUAN.

Soit; d'ailleurs je conviens qu'elle a fait merveille; mais c'était facile.

DONA FLORINDE.

Et vous lui en avez laissé le temps.

DON JUAN.

Je vous remercie du reproche; cependant je ne le mérite pas. Il s'est passé chez don Quexada des choses qui tiennent du roman, bien qu'elles soient de l'histoire, et ces graves conférences m'ont occupé toute la matinée. Je n'ai pas même trouvé le moment de courir à l'église de Saint-Sébastien, où je voulais donner contre-ordre.

DOROTHÉE.

Contre-ordre!

DONA FLORINDE.

Que dites-vous?

DON JUAN.

Plus de mystère! plus de mariage secret! Du bonheur devant tout le monde, au beau milieu du chœur, au maître-autel, en grande pompe et cérémonie!

DONA FLORINDE.

Don Quexada ne refuse plus son consentement; il me sera permis de porter votre nom?

DON JUAN.

Mon nom, belle Florinde! voici l'embarras. Je n'ai d'autre ambition que de vous l'offrir; mais j'avouerai avec franchise qu'en vous le donnant, je ne sais pas quel présent je vais vous faire.

DONA FLORINDE.

Comment?

DON JUAN.

Je ne suis pas le fils de don Quexada; et quel est mon père? je l'ignore.

DONA FLORINDE.

Se peut-il?

DON JUAN.

Il ne tient qu'à moi de me croire une seigneurie illustrissime, une excellence des plus qualifiées de la cour, de devenir une éminence même, pour peu que je m'y prête; mais ce qui est vrai, c'est qu'au moment où je vous parle, je ne suis rien. Voyez jusqu'où va ma confiance dans votre tendresse. J'arrive aussi tranquille que si j'avais à vous faire hommage d'un royaume; cependant, je ne puis mettre à vos pieds qu'un jeune homme sans fortune, sans famille, et dont le seul titre à votre préférence est un amour qui fera le bonheur ou le malheur de sa vie.

DONA FLORINDE.

Et ce titre me suffit: c'est mon orgueil, à moi. Ah! don Juan, je n'ai jamais aimé en vous que vous-même; et je trouve un charme à sentir que vous n'en pourrez plus douter. Ne regrettez rien; je serai votre famille à moi seule, et quant à la fortune, j'en ai de reste pour nous deux; mais que vous importe?

DON JUAN.

Ah! je vous connaissais bien! je voudrais que le comte de Santa-Fiore fût là pour vous entendre.

DONA FLORINDE.

De qui parlez-vous?

DON JUAN.

D'un très-noble personnage, très-grave surtout, pour lequel je professe un respect filial. Il est, dit-on, le représentant de mon père que j'ai perdu, et je lui abandonne sur moi une autorité pleine et entière.

DONA FLORINDE.

Vous!

DON JUAN.

Pourvu qu'il en use comme je voudrai.

DOROTHÉE.

A la bonne heure.

DON JUAN.

Je l'attends.

DONA FLORINDE.

Ici?

DON JUAN.

C'est l'un de mes témoins, et le plus important. Il est tout-puissant auprès du roi, et le secret de ma naissance qu'il peut me révéler, son appui qui m'est promis, je vous devrai tout cela.

DONA FLORINDE.

A moi?

DON JUAN.

Que vous en coûtera-t-il? rien : il ne faut que lui plaire.

DONA FLORINDE.

Mais vous m'effrayez.

DOROTHÉE.

Un ami du roi!... bonté divine! c'est un dévot.

DON JUAN.

Comme on l'est à la cour : d'une dévotion qui se laisse faire. D'ailleurs je vous dirai, entre nous, qu'il a une passion dans le cœur.

DONA FLORINDE.

Voilà qui me rassure.

DON JUAN.

Recevez-le bien, chère dona Florinde, et mon avenir est assuré; soyez toute gracieuse avec lui, soyez vous-même, et je ne crains rien pour moi; je n'ai peur que pour sa maîtresse.

DOROTHÉE.

Vous n'êtes guère jaloux, seigneur don Juan. Ce n'est pas mon pauvre Daniel qui m'aurait parlé ainsi d'un étranger le jour de mon mariage.

DON JUAN.

Ton mari s'appelait Daniel!

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? C'est un nom qui en vaut bien un autre.

DON JUAN.

Comment! c'est un très-beau nom; c'est un nom de prophète.

DOROTHÉE.

Ne riez pas des prophètes : ils ont annoncé plus de vérités que bien des chrétiens n'en disent dans toute leur vie.

DON JUAN.

Elle serait juive, qu'elle ne parlerait pas autrement.

DONA FLORINDE.

Et si elle l'était, vous ne la regarderiez plus?

DON JUAN.

Si elle l'était, je la ferais brûler vive.

DOROTHÉE, effrayée.

Que dites-vous là?

DON JUAN, à Florinde.

Pour être un moment seul avec vous.

DOROTHÉE.

Je vous jure, seigneur don Juan, que voilà une plaisanterie qui n'est pas plus du goût de ma maîtresse que du mien.

DON JUAN, à Florinde.

Est-ce que vous vous intéressez aux juifs?

DONA FLORINDE.

Vous leur voulez donc bien du mal?

DON JUAN.

Pas le moins du monde. Grâce au ciel! je n'ai jamais eu affaire à aucun d'eux; mais je ne me connais pas un ami qui n'envoie du meilleur de son cœur toute la postérité de Jacob au fond de la mer Rouge.

DONA FLORINDE.

Moi, qui crois juger sans prévention, je pense qu'il y a dans ce peuple qu'on persécute autant de vertus que dans ses persécuteurs, et si comme un autre il a quelques défauts...

DON JUAN.

Il s'est bien corrigé de celui qui a ruiné l'enfant prodigue.

DOROTHÉE.

Continuez, vous êtes en beau chemin; mais je vous dirai à mon tour que je connais telle fille de leur tribu, qui ne se borne pas, comme bien des grandes dames, à prier en faveur des affligés : elle va de ses propres mains porter secours à leur misère; elle met à profit, pour adoucir leurs maux, les secrets qu'elle a reçus de ses pères, et qui valent bien toute la science prétendue des trois médecins du primat d'Espagne.

DON JUAN.

Je ne te dis pas le contraire : les rabbins passent pour sorciers, et je sais de reste que les médecins ne le sont pas.

DOROTHÉE.

Elle est riche, cette jeune fille...

DONA FLORINDE.

Assez, assez, Dorothée.

DOROTHÉE.

Et le meilleur de son bien, elle le donne aux pauvres.

(Florinde supplie par des signes Dorothée de se taire.)

DON JUAN.

Ce n'est peut-être qu'une restitution.

DONA FLORINDE.

Ah! vous êtes cruel, don Juan.

DON JUAN.

Nous pouvons nous dire cela entre chrétiens, sans fâcher personne. J'ai peut-être mauvais goût; mais j'avoue que le peuple élu de Dieu n'est pas celui que j'aurais choisi à sa place. (A dona Florinde qui s'est assise et qui écrit.) Eh! de quoi vous occupez-vous?

DONA FLORINDE.

J'achève une lettre.

DON JUAN.

Elle est donc bien pressée?

DONA FLORINDE.

Plus importante encore : tant de bonheur en dépend!

DON JUAN.

Vous paraissez émue. Ce que j'ai dit sur les juifs vous aurait-il fait quelque peine?

DONA FLORINDE.

On les méprise sans les connaître; on les condamne avant de les entendre; ils souffrent enfin : et quand la force est d'un côté, le malheur de l'autre, c'est contre le faible que vous prenez parti, vous, don Juan! ah! je ne l'aurais pas cru.

DOROTHÉE.

Surtout au moment où l'acte de foi qu'on va célébrer doit faire couler tant de pleurs et de sang.

DON JUAN.

Ah! par l'honneur! je n'y songeais pas. De grâce, dona Florinde, ne me condamnez point sur une plaisanterie : qu'un homme soit hérétique, juif, ou musulman, je puis le railler tant qu'il est heureux; mais dès qu'il souffre, si je ne pense pas comme lui, je souffre avec lui; et je ne suis plus pour le juger ni Castillan ni chrétien; je suis homme, je suis son frère pour le consoler, pour le défendre.

DOROTHÉE.

Je vous reconnais.

DONA FLORINDE, en se levant.

Et moi, je vous remercie, don Juan; j'avais besoin de vous entendre parler ainsi.

DON JUAN.

Mais avec quel sérieux vous me parlez vous-même! Parmi ces malheureux qu'on va sacrifier, auriez-vous un ami? Que puis-je pour le sauver? disposez de moi : mon bras, ma vie, tout vous appartient. Ai-je une goutte de sang qui ne soit à vous?

DONA FLORINDE.

Laisse-nous, Dorothée.

DOROTHÉE.

Voici le moment de l'épreuve, seigneur don Juan; avant de vous décider, regardez-la bien.

DON JUAN.

Je n'ai pas besoin que tu m'en pries; mais qu'a-t-elle donc? je m'y perds.

SCÈNE IV.

DONA FLORINDE, DON JUAN.

DON JUAN.

Parlez, dona Florinde; parlez, je vous en conjure.

DONA FLORINDE.

Cette lettre que je viens d'écrire, elle est pour vous.

DON JUAN.

Pour moi!

DONA FLORINDE.

Elle contient un secret que je ne me sens pas la force de vous dire. La voilà; prenez.

DON JUAN.

Votre main tremble en me la présentant.

DONA FLORINDE.

C'est malgré moi. Mais puisque je ne puis vous cacher mon émotion, je vais vous quitter. Ma présence ressemblerait à une prière, et j'en rougirais. Que l'idée de me causer une bien amère douleur ne fasse point violence à vos sentiments. Ce que je crains, je saurai le supporter. Ayez confiance dans mon courage. Vous êtes libre, don Juan, comprenez-le bien, tout à fait libre; prononcez donc : je ne veux de vous ni grâce, ni pitié.

DON JUAN.

Quel langage! ma décision est prise d'avance. (Voulant ouvrir la lettre.) Souffrez...

DONA FLORINDE.

Non, non : quand je ne serai plus là : vous lirez... vous verrez... Si votre réponse est favorable, apportez-la-moi promptement; j'en aurai besoin. Si elle ne l'est pas, il vous serait pénible de me la faire. Quittez cette maison sans me revoir; je reviendrai, vous n'y

serez plus et je saurai mon sort. Adieu, don Juan, peut-être pour bien longtemps.

DON JUAN.

Ne le croyez pas; dans un moment je suis à vos pieds.

DONA FLORINDE.

A revoir donc bientôt... ou adieu pour jamais. Ne me suivez pas!... lisez.

SCÈNE V.

DON JUAN, *puis* DONA FLORINDE.

DON JUAN.

Que peut-elle me demander? Plus j'y rêve, moins je comprends ce qui la force à m'écrire. Eh! lisons-la, cette lettre! Quelle rage a-t-on de vouloir deviner ce qu'on peut savoir? (Après avoir lu la lettre). Est-il possible? mes yeux me trompent!... non, c'est trop vrai :

« Sara, fille du juif Ben-Jochaï... »

Eh bien! on a beau prévoir tous les événements, celui qui vous arrive est toujours le seul auquel on n'ait pas songé. J'avoue que mon orgueil d'hidalgo et de vieux chrétien est un peu étourdi du coup. Sara!... je ne m'attendais pas que j'aurais en mariage quelque chose de commun avec Abraham... et mon noble sang... Ai-je la certitude qu'il soit noble? Quand je l'aurais, serait-ce un motif pour me montrer moins généreux qu'elle? Tout à l'heure, j'étais à ses genoux, moi, qui n'ai plus de nom, moi, qui n'ai ni bien ni titre; a-t-elle hésité? Et je balancerais! non, de par tous les patriarches d'Israël! Qu'en arrivera-t-il? qu'elle priera Dieu à sa manière comme moi à la mienne; en sera-t-elle moins belle, moins digne de mon respect? l'en aimerai-je moins?... Par goût, j'aurais préféré que l'ancienneté de sa race ne remontât pas tout à fait si haut; mais qui saura mon secret, hors moi seul?... Allons! mettons sous nos pieds le respect humain. Dans ma joie de lui faire un sacrifice, je respire plus à l'aise, je me sens presque digne d'elle, et je suis content de moi-même. Courons lui porter ma réponse...

DONA FLORINDE, qui est rentrée à la fin du monologue, et qui s'appuie, tremblante, sur le dos du fauteuil.

Je n'ai pas pu l'attendre.

DON JUAN.

Vous étiez là?

DONA FLORINDE.

Je ne voulais pas écouter... mais j'ai entendu.

DON JUAN.

Et vous pleurez!

DONA FLORINDE, tombant assise.

De reconnaissance. Réfléchissez encore : ne regretterez-vous jamais ce que vous me sacrifiez? si l'on vient à découvrir notre secret...

DON JUAN.

Eh bien; nous quitterons l'Espagne; nous irons en Italie, en France; que sais-je? en Palestine : nous serons chez nous.

DONA FLORINDE.

Mais cette gloire que vous aimez tant?

DON JUAN.

Il y a de la gloire partout.

DONA FLORINDE.

Et cette patrie, don Juan, qu'on ne retrouve nulle part?

DON JUAN.

Ma patrie! c'est vous. (Se jetant à ses pieds.) Ah! Florinde ou Sara, qui que vous soyez, sous quelque nom que je vous adore, prenez possession de votre esclave. Je mets mon bonheur à vous appartenir; je fais ma joie et mon orgueil de vous répéter : Florinde, à toi! à toi, Sara, pour la vie!

DONA FLORINDE.

Il y a donc des émotions si douces qu'on a peine à les supporter.

DON JUAN.

Ne vous offensez pas : laissez-moi la couvrir de mes premiers baisers, cette main que je suis fier d'obtenir.

DONA FLORINDE, la lui présentant.

Faites; je vous l'abandonne. Moi, qui me serais senti tant de force contre la douleur, je n'en ai point contre une telle ivresse.

SCÈNE VI.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Relevez-vous, seigneur don Juan! le comte, votre ami, vient d'arriver; il est dans la salle basse, et j'ai donné l'ordre de le laisser monter.

DONA FLORINDE, en montrant don Juan.

Il sait tout, Dorothée, et je suis heureuse.

DOROTHÉE.

Ah! cette fois, c'est moi qui l'embrasserais du meilleur de mon cœur.

DON JUAN.

Quand ton vieux Daniel devrait ressusciter de jalousie, j'en aurai le plaisir.

DOROTHÉE, regardant Florinde.

En attendant mieux : le désert avant la terre promise!

DON JUAN.

Oui, Rachel, Rebecca, Débora, ou comme tu voudras, j'embrasse dans ta personne toutes les matrones de Jérusalem.

DOROTHÉE.

Il l'a fait de si bonne grâce et si franchement, que je suis sûre qu'il m'a prise pour une autre.

DONA FLORINDE, en souriant.

Pour qui donc?

DON JUAN.

Ah! si j'osais...

DOROTHÉE.

Un jour comme celui-ci et devant moi!... Allons un peu de courage! (A don Juan, qui embrasse Florinde avec transport.) Assez, assez! prenez garde : j'entends le comte.

DONA FLORINDE.

Désormais rien ne peut plus nous séparer.

SCÈNE VII.

DON JUAN, DONA FLORINDE, DOROTHÉE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II.

Pardon, seigneur don Juan : je suis sans doute indiscret par trop d'exactitude.

DON JUAN.

Pouvez-vous l'être? vous êtes fait pour ajouter au bonheur quand il est quelque part, et pour l'apporter où il n'est pas; venez jouir du mien. (Le prenant par la main.) Belle Florinde, permettez que je vous présente le comte de Santa-Fiore.

PHILIPPE II, à part.

Par le ciel! c'est elle, c'est elle-même.

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

N'as-tu pas reconnu ce jeune seigneur?

DOROTHÉE, de même à Florinde.

Je l'ai cru d'abord.

DON JUAN, à Philippe II.

Qu'avez-vous donc, cher comte? est-ce que vous auriez déjà vu la señora?

PHILIPPE II.

Il est vrai, à Madrid... au Prado...

DON JUAN.

Puisque vous l'aviez vue, j'ai droit à un double remercîment, car vous deviez désirer de la revoir.

PHILIPPE II.

Je crains même d'avoir poussé ce désir jusqu'à me rendre importun; mais mon excuse est dans mon admiration pour tant de charmes, et, je l'avouerai, seigneur don Juan, dans une ressemblance singulière, étrange...

DON JUAN.

Avec une personne dont vous m'avez parlé?

PHILIPPE II.

Avec elle.

DON JUAN.

Je lui en fais mon compliment, (Bas.) et à vous aussi.

DONA FLORINDE.

Soyez le bienvenu chez moi, comte de Santa-Fiore. Un grand pouvoir et l'amitié du souverain sont des titres au respect de tous; mais vous en avez qui me touchent davantage : l'estime profonde que le seigneur don Juan vous a vouée et l'intérêt qu'il vous inspire.

PHILIPPE II.

Croyez, senora, qu'il m'est doux de devoir à votre amour pour lui un accueil dont je suis reconnaissant. (A part.) La jalousie me ronge le cœur.

DON JUAN.

Oui, aimez-nous tous deux; soyez mon frère et mon appui, en m'ouvrant une carrière où je ferai honneur à votre protection. Le roi doit avoir besoin d'un bon capitaine de plus, lui qui ne l'est pas.

PHILIPPE II, à part.

L'insolent!

DONA FLORINDE, bas à Dorothée.

Devant un ami du roi; quelle imprudence!

PHILIPPE II, à don Juan.

Il me semble pourtant qu'il a fait ses preuves à Saint-Quentin.

DONA FLORINDE.

Et dans un jour de victoire.

DON JUAN.

Comme spectateur, mais je vous jure que le spectacle ne l'amusait guère, si j'en crois certaine anecdote...

DONA FLORINDE.

Fausse sans doute, et qu'il est peut-être inutile de raconter.

PHILIPPE II.

Laquelle?

DON JUAN.

On assure qu'au moment où les balles sifflaient à son oreille, il disait à son directeur aussi pâle que lui : « Je ne comprends pas quel plaisir on peut trouver à » entendre cette musique-là? »

DONA FLORINDE.

C'est peu vraisemblable; un tel mot dans la bouche d'un roi de Castille!

PHILIPPE II.

Et le directeur l'aurait répété!

DON JUAN.

Il ne le lui avait pas dit sous le sceau de la confession; mais je juge par l'air soucieux de Votre Excellence que vous ne seriez pas homme à demander au roi si l'aventure est vraie.

PHILIPPE II.

Non, car je pense qu'il ne ferait pas grâce de la vie à celui qui lui adresserait cette question. (A part.) C'est se perdre de gaieté de cœur.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous reconnaissez du moins avec tout le monde qu'il a une volonté ferme; qu'il est infatigable, politique profond?

DON JUAN.

Sans doute ; et je lui pardonnerais tout, hors cette sévérité religieuse qui couvre le royaume d'échafauds et de bûchers.

PHILIPPE II.

Toujours par suite de votre vocation?... Pour moi, je pense, comme lui et comme tous les prêtres de l'Espagne, qu'on ne peut trop détester, qu'on ne saurait punir avec trop de rigueur l'apostasie et le judaïsme, et je crois que madame est trop bonne Espagnole pour ne point partager mes sentiments.

DONA FLORINDE.

Que Votre Excellence m'excuse : une jeune fille n'a point d'avis dans de si hautes questions; mais si j'osais en avoir un, je vous dirais que, fussent-ils coupables, quand des malheureux vont périr, le devoir des prêtres est de les bénir et celui des femmes de les plaindre.

PHILIPPE II, à part.

Un sérieux avertissement de l'inquisition pourra lui devenir utile...

DON JUAN, à Florinde.

Charmante!

PHILIPPE II, de même.

Et servir mes projets sur elle.

DON JUAN.

Vous conviendrez qu'on ne pouvait pas mieux répondre.

PHILIPPE II.

J'avoue qu'il est difficile de vous donner raison avec plus de grâce.

DON JUAN.

Je vous ai prédit que vous seriez forcé de lui rendre les armes; résignez-vous à tenir votre parole. Pour que vous puissiez le faire en toute connaissance de cause, je vous laisse le champ libre. Oui, señora, je me vois obligé de vous quitter pour hâter le plus doux moment de ma vie; mille soins me réclament : il faut courir chez l'alcade, chez les gens de loi, à l'église, penser à tout...

DOROTHÉE.

Et payer partout.

DON JUAN.

(A Dorothée.) Tu dis vrai. (A Philippe II.) Vous m'excusez, mon cher comte. (A Florinde.) Je vous le laisse à moitié conquis; achevez votre victoire. (En sortant.) Dorothée, j'ai quelques ordres à te donner.

DOROTHÉE.

(A don Juan.) Je vous suis; (A Florinde.) et je reviens vous apporter votre mantille pour la cérémonie.

SCÈNE VIII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

DONA FLORINDE, à part.

Un grand d'Espagne de ce caractère, en tête-à-tête avec une Juive! que de colère et de dédain, s'il pouvait le soupçonner!

PHILIPPE II.

J'avais besoin de vous parler sans témoins, madame.

DONA FLORINDE.

Peut-être pour me révéler le secret que le seigneur don Juan brûle de savoir, et dans votre bonté, vous vouliez me laisser le plaisir de lui tout apprendre.

PHILIPPE II.

Une pensée plus triste m'occupait; oui, quand je vous contemple, je me sens ému de pitié pour don Juan, en songeant à tout ce qu'il a cru posséder et à tout ce qu'il va perdre.

DONA FLORINDE.

Comte, je ne vous comprends pas, mais vous m'effrayez.

PHILIPPE II.

Je vous le dis à regret, señora, ce mariage est impossible.

DONA FLORINDE.

Qui donc voudrait y mettre obstacle? vous? Oh! non; ce n'est pas vous, sur qui sa confiance se reposait avec tant d'abandon, qu'il a reçu comme un hôte

bien-aimé, que, tout à l'heure encore, il nommait son frère.

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit ma volonté qui vous sépare, madame; c'est mon devoir; c'est l'autorité que j'ai reçue d'un père.

DONA FLORINDE.

D'un père qui n'est plus et que vous refusez de faire connaître, et dont les droits, s'il vivait, ne pourraient enchaîner la liberté de don Juan.

PHILIPPE II.

Puisque l'autorité paternelle ne suffit pas, j'en ferai valoir une plus puissante, plus absolue, et sous laquelle tout Espagnol doit baisser la tête et fléchir le genou : celle du roi.

DONA FLORINDE.

Qu'entends-je?

PHILIPPE II.

La vérité, madame; c'est lui-même qui veut... lui qui est devant vous, et qui vous parle.

DONA FLORINDE, à part.

Grand dieu! le roi ici! chez une... chez moi! la terreur me rend muette.

PHILIPPE II.

Vous tremblez; rassurez-vous. Oui, c'est le roi qui gémit de vous imposer un sacrifice nécessaire, qui pourrait vous ordonner d'y souscrire, et qui vous en prie.

DONA FLORINDE, qui veut mettre un genou en terre.

Ah! sire, excusez ma hardiesse...

PHILIPPE II.

Que faites-vous?... un Castillan pourrait-il le souffrir? Cet hommage que je reçois du plus fier de mes sujets, ma courtoisie ne saurait l'accepter de la beauté qui supplie.

DONA FLORINDE.

Accueillez ma prière, sire. Don Juan a pu vous irriter par un mot indiscret; mais s'il l'a dit, il ne le pensait pas. Il vous respecte, il vous honore; il mettrait sa gloire à mourir pour vous. Je vous en conjure, qu'il trouve grâce devant son maître. Ah! sire, soyez magnanime et pardonnez!

PHILIPPE II.

Je ferai plus, madame, j'oublierai; mais à deux conditions : don Juan ne saura pas de vous qui je suis...

DONA FLORINDE.

Je le jure.

PHILIPPE II.

Et vous lui direz que de votre pleine et entière volonté vous renoncez à cette union.

DONA FLORINDE.

Jamais!...

PHILIPPE II.

Vous hésitez!

DONA FLORINDE.

Non, je n'hésite pas, jamais! Moi, m'y résoudre! mais ce serait me jouer à plaisir du désespoir de don Juan; mais je le tromperais, mais je mentirais, sire, et le roi ne peut pas me commander ce que Dieu lui défend à lui-même.

PHILIPPE II.

Vous l'aimez donc avec une bien aveugle passion?

DONA FLORINDE.

De toute la puissance de mon âme, plus que je ne peux le dire, plus que je ne pouvais l'imaginer quand il était heureux.

PHILIPPE II.

Et vous voulez que je l'épargne?

DONA FLORINDE.

C'est votre clémence qui le veut; c'est votre justice. Que lui reprochez-vous, sire? est-il coupable?

PHILIPPE II.

Il vous aime, il s'est fait aimer!... ah! croyez-moi, il a commis le plus grand, le plus impardonnable des crimes, le seul qui n'admette pas de grâce. Un cloître n'a point assez d'austérités pour l'en punir, les cachots n'ont point assez d'entraves : tout son sang versé goutte à goutte ne suffirait pas pour l'expier.

DONA FLORINDE.

Son sang!... juste ciel! que dites-vous?

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu, vous savez qui je suis et ce que je peux, hésitez-vous encore?... Mais qui ose pénétrer ici?

DONA FLORINDE.

Sire, vous oubliez que vous êtes chez moi.

PHILIPPE II.

Il est vrai, senora; un roi se croit partout dans son palais.

SCÈNE IX.

PHILIPPE II, DONA FLORINDE, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

C'est vous, don Quexada! venez, vous arrivez à propos.

DON QUEXADA.

Je craignais d'être en retard; (Saluant dona Florinde.) mais en voyant madame; je comprends que, si mon élève m'accuse de lenteur, le seigneur comte doit m'attendre sans impatience.

PHILIPPE II.

Vous savez déjà que vous êtes appelé ici pour un mariage?

DON QUEXADA.

Je l'ai su par don Juan, et je ne puis vous dire avec quelle satisfaction j'ai appris que Votre Excellence y donnait son consentement.

PHILIPPE II.

On vous a trompé.

DON QUEXADA, à part.

Je l'avais prévu.

PHILIPPE II.

Deux personnes s'opposent à cette union : dona Florinde...

DONA FLORINDE.

Ah! sire, par pitié!...

DON QUEXADA.

Votre Majesté s'est fait connaître?

PHILIPPE II.

Seulement de madame, qui ne me trahira pas. Je vous le répète, deux personnes, dona Florinde et moi.

DON QUEXADA.

Il suffirait d'une seule, pour que la chose fût impossible.

PHILIPPE II.

Don Juan va rentrer, recevez-le; dites-lui que madame ne veut pas le suivre à l'autel, et que sa résolution ferme, inébranlable, est de ne plus le revoir.

DONA FLORINDE.

Sire, don Juan ne le croira pas.

DON QUEXADA.

En effet j'oserai représenter humblement à Votre Majesté que je crains...

PHILIPPE II.

Qu'il n'ajoute pas foi aux paroles de son second père, lui, ce modèle de l'éducation chrétienne! car ce sont là vos paroles.

DON QUEXADA.

Sa Majesté est trop bonne de se les rappeler.

PHILIPPE II.

Ou vous avez trahi la confiance qu'on a placée en vous, ou vous avez pris sur lui une autorité sans bornes.

DON QUEXADA.

J'y ai mis tous mes soins.

PHILIPPE II.

Il a pour vos ordres un respect filial?

DON QUEXADA.

Cela doit être.

PHILIPPE II.

Si cela n'était pas, vous auriez commis une bien grande faute, seigneur Quexada; et vous savez que, moi régnant, aucune faute n'est impunie. Voyez-le donc; parlez-lui, et qu'il sorte d'ici, pour n'y revenir jamais. Voilà votre mission, remplissez-là; autrement, mettez ordre à vos affaires : il ne me reste plus qu'à vous plaindre!

DON QUEXADA, à part.

Que saint Jacques me soit en aide!

(Dorothée entre avec la mantille de dona Florinde.)

PHILIPPE II.

Madame, permettez-moi de vous offrir la main pour vous accompagner chez vous.

DONA FLORINDE.

Ah! sire, vous vous laisserez toucher par mes prières.

(Ils sortent et Dorothée les suit.)

SCÈNE X.

DON QUEXADA, DON JUAN.

DON QUEXADA.

Une mission! une mission!... il raille; mais de façon à ne faire rire que lui. Et comment la remplir cette mission! traitez donc avec l'impatience en personne, la colère, l'amour déçu, le désespoir, tous les sentiments et toutes les passions qui font explosion à la fois!... Comme le disait l'empereur Charles-Quint, quand il voyait les affaires s'embrouiller! « La journée sera bonne. » Mais n'est-ce pas mon pauvre élève que j'entends? A mon secours tout l'arsenal des précautions oratoires! Ce qui me navre le cœur, c'est qu'il va venir à moi, les bras ouverts et la figure épanouie, comme au-devant d'une bonne nouvelle.

DON JUAN, du dehors.

Vite, vite! Dorothée, la mantille! nous descendons dans un moment.

DON QUEXADA, en le voyant entrer.

Qu'est-ce que je disais? il y a dans ses traits un air de confiance, une hilarité de jour de noce, qui mettent toute ma politique en déroute.

SCÈNE XI.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN, à don Quexada.

Vive l'exactitude! eh bien, vous l'avez vue? vous lui avez parlé? venez remplir votre rôle de père, tout est prêt.

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan, j'aurais deux mots à vous dire.

DON JUAN.

Parlez, j'écouterai en marchant.

DON QUEXADA.

Non pas, s'il vous plaît. Allons de ce côté; et veuillez m'écouter sans bouger de place.

DON JUAN.

Si je le peux; mais hâtez-vous.

DON QUEXADA.

Soyez calme; votre impétuosité me déconcerte au point que je ne sais plus comment aborder la question.

DON JUAN.

Eh! pour être plus court, commencez par la fin.

DON QUEXADA.

La fin! la fin! elle ne m'embarrasse pas moins que le commencement. C'est même la fin que je crains le plus.

DON JUAN.

Parlez, au nom du ciel!

DON QUEXADA.

Tenez, mon ami, rendez-moi le service de me donner le bras pour me conduire chez moi, où je m'expliquerai plus à mon aise.

DON JUAN.

Chez vous? quand tout ce que je puis faire est de me clouer à cette place pour vous entendre. Au fait, pour Dieu, au fait!

DON QUEXADA.

Eh bien! dona Florinde... refuse de vous accorder sa main, et vous interdit pour toujours sa maison : voilà le fait.

DON JUAN.

Qu'est-ce que vous me dites? elle que je quitte à l'instant. On vous trompe. Cela ne peut être, encore un coup, cela n'est pas.

DON QUEXADA.

Je vous l'affirme.

DON JUAN.

Je ne pourrais pas le croire quand je l'entendrais de sa bouche ; et c'est d'elle que je vais apprendre mon sort.

DON QUEXADA.

Arrêtez : sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure que rien n'est plus vrai.

DON JUAN.

Sur votre honneur! mais si c'était possible, j'aurais donc introduit ici un ennemi qui eût fait un bien indigne usage de ses droits prétendus...

DON QUEXADA, à part.

Voilà ce que je craignais : c'est la fin qui commence.

DON JUAN.

Un imposteur, qui se serait joué de sa parole et de ma crédulité...

DON QUEXADA.

Ne le supposez pas.

DON JUAN.

Et à qui je demanderais un compte sévère de sa conduite.

DON QUEXADA.

Ne répétez pas ce que vous venez de dire.

DON JUAN.

Je le lui dirais en face, quand j'aurais affaire au plus grand nom de la monarchie, à la meilleure épée de toutes les Espagnes ; oui, dussé-je lui mettre la main sur l'épaule en pleine cour, dans l'Alcazar de Tolède, j'aurai une explication avec lui.

DON QUEXADA.

Par tous les saints du paradis, vous êtes fou!

DON JUAN.

Mais avant d'en venir là, c'est avec dona Florinde que je veux en avoir une.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas.

DON JUAN.

Rien ne pourra m'en empêcher.

DON QUEXADA.

Vous n'irez pas, c'est vous perdre.

DON JUAN, avec fureur.

Il est chez elle!

DON QUEXADA.

Mon cher don Juan! mon fils!

DON JUAN.

Il est chez elle! malédiction sur lui! Vous êtes venu pour être témoin d'un mariage; vous serez témoin d'un duel.

DON QUEXADA.

Entre vous deux?

DON JUAN.

Et, dans l'embarras où je me trouve, vous ne refuserez pas d'être mon second?

DON QUEXADA, hors de lui.

Ah! c'est trop fort. Votre second, et contre lui! à mon âge, avec mes habitudes toutes pacifiques... C'est aussi par trop abuser de la tendresse que je vous porte, et je perds patience à la fin.

DON JUAN.

Je vous laisse y rêver; mais puisqu'il est encore ici pour son malheur, rien ne peut le soustraire à ma vengeance.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus qu'un parti à prendre, celui de m'en aller sans audience de congé. (Il se dispose à sortir.)

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON QUEXADA, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, en entrant.

Restez, don Quexada.

DON JUAN.

J'allais vous chercher, seigneur comte.

PHILIPPE II.

Je venais au-devant de vous, seigneur don Juan.

DON JUAN.

J'ai une demande à vous faire et une réparation à exiger de vous.

PHILIPPE II.

Je verrai si je dois répondre à l'une et si je veux accorder l'autre.

DON JUAN.

J'ai reçu votre parole : l'avez-vous oublié?

PHILIPPE II.

J'y ai mis une condition : ne vous en souvenez-vous plus?

DON JUAN.

C'était d'approuver mon choix.

PHILIPPE II.

Si je ne l'approuve pas?

DON JUAN.

Vous avez le droit de me refuser votre consentement.

PHILIPPE II.

Je le pense.

DON JUAN.

Comme j'ai celui de m'en passer.

PHILIPPE II.

J'en doute.

DON JUAN.

Tout grand seigneur que vous êtes, vous en aurez bientôt la certitude. Mais j'ai un doute aussi.

PHILIPPE II.

Lequel?

DON JUAN.

Ce que don Quexada vient de me dire est-il vrai?

DON QUEXADA, à part.

Ah! me voici mêlé dans l'affaire!

PHILIPPE II.

Que vous a-t-il dit?

DON QUEXADA, vivement.

Rien que je ne puisse répéter devant Votre Excellence.

DON JUAN.

Que dona Florinde refuse de s'unir à moi et de me revoir jamais.

PHILIPPE II.

C'est en effet sa résolution.

DON JUAN.

Vous m'avez donc trahi; et cette trahison ne peut se laver qu'avec du sang : le vôtre ou le mien!

DON QUEXADA.

Ah! mon Dieu!

PHILIPPE II.

Voilà une proposition qui m'étonne dans la bouche d'un homme d'Église.

DON JUAN.

Et une réponse évasive qui ne me surprend pas moins dans celle d'un homme d'épée.

PHILIPPE II.

C'est que vous n'avez pas songé qu'il y a peut-être quelque distance entre nous.

DON JUAN.

Que pouvez-vous alléguer pour le prouver? Votre âge? nous sommes jeunes tous deux : votre supériorité dans les armes? je la nie; votre noblesse? vous êtes garant de la mienne; et, qui que je sois, je crois que mon père valait bien le vôtre.

PHILIPPE II.

C'est encore plus vrai que vous ne le croyez.

DON JUAN.

Quel serait donc votre motif pour refuser?

PHILIPPE II.

Qui vous dit que je n'accepte pas?

DON QUEXADA, qui se jette entre eux.

Votre Excellence voudrait...

PHILIPPE II.

Silence!

DON QUEXADA.

Quoi! don Juan, vous osez...

DON JUAN.

Laissez-nous. (Au roi.) Alors, dans quelques instants, derrière le couvent des Dominicains!

PHILIPPE II.

Mais c'est un lieu consacré, seigneur don Juan.

DON JUAN.

Raison de plus : un de nous deux sera tout porté pour y dormir en terre sainte.

DON QUEXADA, à part.

Il est possédé d'un démon qui lui souffle ses réponses.

DON JUAN.

En quittant dona Florinde, qui va me revoir, quoi que vous en disiez, je suis à vous!

PHILIPPE II.

Encore un mot, don Juan, un seul que je vous engage à méditer : car cette fois je parle sérieusement. Je ne vous empêche pas d'entrer chez dona Florinde, qui vous répétera tout ce que vous venez d'apprendre; mais, dans l'intérêt de votre vie, renoncez volontairement à cette entrevue; je vous le conseille : car, si vous passez le seuil de cette porte, il n'y a plus de pardon pour vous.

DON JUAN, au roi.

De la pitié!

PHILIPPE II.

Jeune homme, vous en avez besoin : méritez-la.

DON JUAN.

Noble comte, je vais demander à dona Florinde si vous méritez la mienne.

SCÈNE XIII.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II.

Eh bien, seigneur Quexada?

DON QUEXADA, tremblant.

Sire...

PHILIPPE II.

Le voilà donc, ce parfait chrétien, ce dévot par excellence!

DON QUEXADA.

J'avoue que du côté de la dévotion...

PHILIPPE II.

Timide comme une jeune fille!...

DON QUEXADA.

Je conviens que sous le rapport de la timidité...

PHILIPPE II.

Que direz-vous donc pour sa justification et pour la vôtre?

DON QUEXADA.

Je dirai... je dirai... que je ne puis rien dire; que je suis au désespoir de ma vie; que vous me voyez anéanti de surprise et de confusion.

PHILIPPE II.

Et je ne le punirais pas!

DON QUEXADA.

Quoi! Votre Majesté veut descendre à le châtier de sa main?

PHILIPPE II.

Êtes-vous en démence?

DON QUEXADA.

Sire, croyez que s'il avait su qu'il parlait à son roi...

PHILIPPE II.

S'il l'avait su, vivrait-il encore?

DON QUEXADA.

Votre frère!

PHILIPPE II.

Ce sujet rebelle, cet insolent bâtard, lui, mon frère! il ne l'est pas; il ne le sera jamais. Lui-même vient de refuser son pardon, et vous n'avez plus qu'un moyen d'obtenir le vôtre.

DON QUEXADA, à part.

Que va-t-il m'ordonner?

PHILIPPE II.

Je n'ai que vous ici qui connaissiez ce secret, je ne puis, je ne veux employer que vous pour l'ensevelir dans un éternel oubli. (S'approchant d'une table.) Vous allez vous saisir de don Juan.

DON QUEXADA

Je ne hasarderai qu'une seule observation; c'est qu'il lui sera infiniment plus aisé de s'emparer de moi, qu'à moi de me saisir de lui.

PHILIPPE II.

Des gens qui ont mes ordres vont arriver, ou sont déjà ici pour vous porter secours.

DON QUEXADA, pendant que le roi s'assied pour écrire.

Que veut-il écrire?

PHILIPPE II, écrivant.

« Mon révérend père, recevez dans votre pieuse
» maison le jeune homme qui vous sera présenté par
» don Quexada : que, soumis à toute la sévérité de la
» règle, il y soit renfermé pour sa vie.
» Moi, le Roi. »

DON QUEXADA.

Pour sa vie!

PHILIPPE II.

Vous conduirez don Juan au monastère le plus voisin et de l'ordre le plus sévère : celui des frères de la Passion; vous remettrez au supérieur ces trois lignes de ma main, et vous viendrez me rendre compte de ce que vous aurez fait.

DON QUEXADA.

Ah ! sire, grâce pour un malheureux !

PHILIPPE II.

Si vous n'obéissez pas, ceux que je charge de vous accompagner ont ordre de vous ramener devant moi; et, que vous ayez pour demeure un cercueil, ou les quatre murs d'un cachot, vous ne verrez pas le soleil.

DON QUEXADA.

J'obéirai.

PHILIPPE II, ouvrant la porte du fond.

Entrez, messieurs, et faites tout ce que le seigneur Quexada va vous commander en mon nom. (A Quexada.) Promptitude et discrétion, ou vous n'êtes plus de ce monde ! m'entendez-vous?

DON QUEXADA.

Parfaitement.

PHILIPPE II.

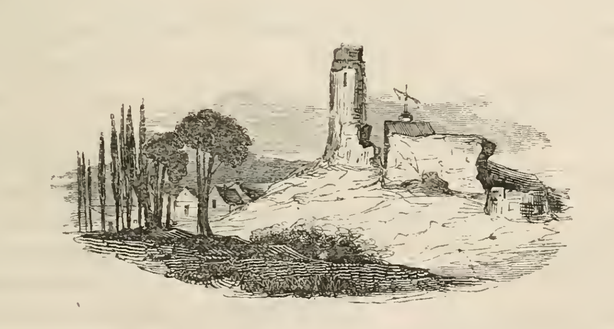
J'avais à cœur d'être compris. Adieu !

SCÈNE XIV.

DON QUEXADA, *sur le devant de la scène;* L'OFFICIER, LES ALGUAZILS *dans le fond.*

DON QUEXADA.

Pour sa vie ! dans un cloître pour sa vie! infortuné jeune homme, en dépit de toutes ses extravagances, je n'ai jamais si fortement senti combien je l'aime. Il est aussi mon fils à moi, et c'est moi qu'on charge d'accomplir cet ordre barbare!.... (Il relit le billet en marchant avec agitation.) Mais cet ordre ne désigne pas le monastère. Ah ! quelle idée... Don Juan n'a dans le monde qu'un protecteur naturel qui puisse le sauver, nous sauver tous deux.... Ce serait bien hardi. (S'arrêtant tout à coup.) Ai-je quelque chose à risquer maintenant? le mouvement est donné ; et j'aurais beau me cramponner à tout, il faut que je roule jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'arrêter. J'ai connu ces positions-là, et l'empereur, mon maître, aussi; mais il se rattrapait toujours et me remettait sur mes pieds par contre-coup. Fasse le ciel qu'il en soit encore de même? (Avec résolution.) Il y a de ces peurs héroïques qui vous donnent du courage; je suis décidé. (A l'officier et aux alguazils.) Allons! messieurs, suivez-moi; main-forte pour exécuter les volontés du roi d'Espagne! (Il se dirige vers l'appartement de dona Florinde.)



ACTE TROISIÈME.

Un parloir dans l'appartement du frère Arsène, au monastère de Saint-Just. Une fenêtre ouverte. Sous la fenêtre une natte de paille. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

PEBLO, *penché sur le balcon.*

L'échelle ira jusqu'à terre; maintenant, remontez, ma mignonne. (Il la retire vers lui.) Vienne une belle nuit, noire comme la robe d'un dominicain, et vous me rendrez le bon office de me tirer d'ici; trente échelons, et me voilà en bas; deux tours de clef, et je suis hors du couvent.

FRÈRE ARSÈNE, de sa cellule.

Peblo!

PEBLO.

C'est sa voix : zest! l'échelle sous ma natte, le novice blotti dessus; et puis criez, père Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, répondrez-vous?

PEBLO.

Je dors trop bien pour entendre.

SCÈNE II.

FRÈRE ARSÈNE, *une lampe à la main;* PEBLO, *qui feint de dormir.*

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo!... (Il s'approche du novice.) Ah! le bienheureux, quel sommeil! A une époque de ma vie tout m'a été possible excepté de dormir ainsi... Allons, un peu de pitié! (Se traînant de meuble en meuble jusqu'à une table où il pose sa lampe.) Du moins il n'espionnera ni mes actions ni mes paroles. (En s'asseyant sur le devant de la scène.) Que puis-je craindre de cet enfant! s'il me voit tant que le jour dure, il ne me connaît pas, et aucun des moines n'oserait enfreindre ma défense en lui révélant qui je suis, ou plutôt qui j'étais.

PEBLO, se soulevant sur sa natte.

Il parle, mais si bas...

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours souffrir, sans avoir à qui se plaindre! je n'y tiens plus. (Se levant, et allant tirer Peblo par le bras.) Debout, novice! secouez votre engourdissement et ouvrez les yeux.

PEBLO, qui étend les bras en bâillant.

J'aurai beau les ouvrir, père Arsène, je ne verrai pas le jour, car vous me faites lever avant lui.

FRÈRE ARSÈNE.

La paresse, Peblo, est un grand péché.

PEBLO.

Celui qui l'a inventé ce péché-là, était sans doute un saint homme à qui sa goutte ne permettait pas de fermer l'œil.

FRÈRE ARSÈNE.

Ou qui connaissait le prix du temps; mais vous, quand vous ne le perdez pas, vous l'employez mal.

PEBLO, retournant vers le balcon d'un air mutin.

J'aime mieux l'employer à dormir qu'à réveiller les autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Où allez-vous?... remuant sans cesse!

PEBLO.

Laissez-moi me recoucher, je ne remuerai plus.

FRÈRE ARSÈNE.

Répondant toujours, même avant d'entendre.

PEBLO, à part.

Est-ce injuste? quelquefois je ne réponds pas quand j'ai entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Curieux à l'excès!

PEBLO.

Comme s'il n'y avait que moi de curieux dans la maison.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce à dire, petit moinillon révolté que vous êtes?

PEBLO, à part.

Oh! moinillon!... il croit qu'il me fait bien de la peine.

FRÈRE ARSÈNE.

Encore un coup, de qui parlez-vous? est-ce de moi?

PEBLO.

Dieu m'en garde, père Arsène! c'est du prieur qui vient toujours m'adresser en douceur un tas de méchantes questions sur vous.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Ce prieur, il rend dévotement compte de toutes mes actions; s'il est la créature de Dieu, il est encore plus celle du roi. (A Peblo.) Parle à cœur ouvert, mon enfant, que te demande-t-il?

PEBLO, à part.

Il n'est pas curieux, lui!

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien?

PEBLO.

Ce que vous faites, père Arsène, ce que vous dites et ce que vous écrivez.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne peut guère en demander davantage; et tu lui réponds?

PEBLO.

Que vous faites des horloges; que vous dites : quelle heure est-il? et que vous écrivez votre confession.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est bien, très-bien même; je suis content de toi : je te croyais un peu médisant...

PEBLO.

Moi, père Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Et si tu l'étais, bien que tu profites des peines que je me donne pour ton éducation, il faudrait nous séparer, parce que le frère prieur pourrait prendre tes paroles au pied de la lettre. C'est un saint homme, Peblo, un bien saint homme; mais d'une dévotion vétilleuse, qui s'effarouche de tout, se cabre pour rien, fait une montagne d'un grain de sable, et d'un misère sans conséquence un bel et bon péché mortel.

PEBLO, à part.

Il se gêne pour médire de son supérieur.

FRÈRE ARSÈNE.

J'aime presque mieux la franchise brutale du frère gardien.

PEBLO.

De père Pacôme, mon oncle?

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Son oncle!... pauvre orphelin! les moines n'ont jamais que des neveux.

PEBLO.

Vous avez tort, car le prieur s'est bien radouci depuis la mort du dernier abbé. J'entends les frères se conter entre eux que malgré ses soixante-treize ans sonnés, il grille sous son air froid d'être nommé à la place vacante. Comme le chapitre se rassemble aujourd'hui pour l'élection, il ne dit plus de mal de personne, afin de gagner des voix; au lieu que mon oncle Pacôme, son bon ami, dit du mal de tout le monde, afin d'ôter des voix aux autres.

FRÈRE ARSÈNE.

Du mal de tout le monde?... Et de moi aussi, n'est-ce pas?

PEBLO.

Comme d'habitude; en sa qualité d'ancien marin vous savez qu'il crie toujours : la discipline, la discipline!.... et il prétend, bien à tort, mais il le prétend...

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi donc?

PEBLO.

Que vous mettez les jeunes moines en rébellion contre les vieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Moi qui ne cherche qu'à rapprocher les partis!

PEBLO.

Mais c'est comme un fait exprès; vous ne les avez pas plutôt accordés, qu'ils ne peuvent plus s'entendre.

FRÈRE ARSÈNE.

C'est que la fièvre de l'élection tourne ici toutes les têtes.

PEBLO.

Jusqu'à celle du frère Timothée.

FRÈRE ARSÈNE.

Un homme si modeste!

PEBLO.

Un prédicateur tout en Dieu, dont la figure ressemble à un sermon sur la charité, et dont les paroles sont plus douces que les bonbons des sœurs de la Providence qui l'ont choisi pour directeur.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Et avec raison.

PEBLO.

Eh bien! il s'est glissé à pas de loup et en pérorant

tout bas à la tête d'une bonne vingtaine de suffrages parmi les jeunes moines; le frère gardien, mon oncle, en commande à peu près autant parmi les vieux, qu'il mène haut la main comme son ancien équipage; et tous deux ils travaillent à se souffler des voix; ils tirent chacun de leur côté tous les électeurs qui sont entre deux âges, et ils s'agacent, et ils se molestent, et ils se détestent : c'est une bénédiction.

FRÈRE ARSÈNE.

Sais-tu pour qui votera le frère Timothée?

PEBLO.

Peut-être bien pour le père procureur qui a des chances, parce qu'il donne à dîner au vieux Jéronimo, et à ce gros réjoui de cellérier : ce qui lui fait deux voix.

FRÈRE ARSÈNE.

Il est vrai que ce sont les deux estomacs les plus reconnaissants de la communauté.

PEBLO.

Mais je connais quelqu'un pour qui le frère Timothée voterait de préférence.

FRÈRE ARSÈNE.

Qui donc?

PEBLO.

Vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Est-ce que j'ai des prétentions?

PEBLO.

Hier il m'a pris sur ses genoux, et, en me donnant des cédrats confits, il m'a dit : (Toussant deux ou trois fois et imitant le ton de frère Timothée.) « Notre vénérable père » Arsène, cette lumière de la communauté, que tu as » le bonheur de voir tous les jours, il jouit d'un grand » crédit auprès du roi; rappelle-moi souvent à son » souvenir; qu'il ait la bonté infinie de m'appuyer un » peu, et j'aurai l'insigne honneur de prêcher ce carême devant la cour. »

FRÈRE ARSÈNE.

Comme si Dieu était là plutôt qu'ailleurs! (A Peblo.) En réclamant ma protection, il ne t'a rien dit de Charles-Quint?

PEBLO.

Charles-Quint!... je ne le connais pas.

FRÈRE ARSÈNE

(En souriant.) O gloire humaine! (Tombant assis.) Haïe! il n'y a de réel que la douleur.

PEBLO.

Ah! vous voulez dire cet empereur que personne ne voyait, qui est mort ici tout récemment, et dont on fera les funérailles dans trois jours.

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, dans trois jours; (A part.) ils ont au moins rempli mes intentions en accréditant ce bruit qui m'épargnera bien des importunités.

PEBLO.

Lorsqu'il en parle de votre empereur, il se signerait presque; il s'incline bien bas pour dire : « Jésus, mon Sauveur! » et plus bas encore quand il dit : « Feu Sa Majesté, l'empereur et roi!... »

FRÈRE ARSÈNE.

Assez, assez! ton babil m'amusait d'abord, mais à la longue...

PEBLO.

On se lasse de tout. C'est justement là l'effet que le couvent a produit sur moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Qu'est-ce que vous dites, Peblo? Allez dans ma cellule; allez donner un coup d'œil à mes horloges : je crois que le numéro quatre est en retard.

PEBLO.

J'y vais, père Arsène; mais j'aurai beau pousser les aiguilles, le temps n'en ira pas plus vite.

FRÈRE ARSÈNE.

Si je me lève pour courir après vous!...

PEBLO, qui sort en sautant.

Il m'attraperait avec sa goutte.

SCÈNE III.

FRÈRE ARSÈNE.

Il a raison le malicieux petit vaurien : une vie inactive est fastidieuse comme un livre qu'on a trop lu. Et n'être réveillé de son néant que par les piqûres de ces insectes du cloître! de ce frère Pacôme!.. Ah! quand vous voyez un vieillard impitoyable pour la jeunesse, soyez sûr qu'il a été trop indulgent pour lui-même. Peblo s'est plaint dernièrement à sa mère des duretés de son oncle : elle est venue me voir dans l'ermitage voisin, se jeter à mes pieds; elle m'a tout avoué, en me priant d'adoucir l'oncle en faveur du pauvre enfant. Je lui parlerai, je le dois. Frère Pacôme, il y a seize ans!... Que dis-je? est-il le seul qui étouffe le cri de la nature par respect humain? et moi, moi!... (En se levant.) Quel supplice que de n'avoir rien à faire! le remords a trop de prise sur vous. Heureusement voici le jour! Mes yeux s'étaient fatigués à

cette pâle lueur de la lampe, et ils vont se rafraîchir en changeant de lumière. (S'approchant de la fenêtre, après avoir éteint sa lampe.) Tranquille vallée de Saint-Just, elle sort des vapeurs... Il me semble qu'elle a vieilli comme moi. Que je la trouvais belle, lorsque, la traversant dans toute la pompe de ma gloire, je pris la résolution d'y mourir! Eh bien! depuis deux jours, n'y suis-je pas mort de mon vivant?... C'est une idée que je veux exécuter en grand, avant que la nature la prenne avec moi tout à fait au sérieux : mes funérailles me feront passer une journée, une de ces journées dont les douze heures si vides, si longues, si lentes, ne commencent jamais assez tôt et finissent toujours trop tard. (Revenant sur le devant de la scène.) Enfin la cloche sonne le premier office; je vais donc me récréer en chantant au lutrin les louanges de Dieu... Ah! jadis! jadis! moi qui me sentais à l'étroit dans des États si vastes que le soleil ne s'y couchait jamais, je portais le sort des empires dans mes yeux, je poussais d'un geste une moitié de l'Europe contre l'autre; d'un mot je la remuais dans ses entrailles, et maintenant c'est un des événements de ma vie que de chanter au lutrin.

SCÈNE IV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO.

PEBLO.

Mon père, je vous avertis qu'on va venir vous chercher pour les matines.

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours les mêmes versets, psalmodiés du même ton! n'importe, j'ai du plaisir à m'entendre, et toi, Peblo?

PEBLO.

Si j'en ai, père Arsène! comme tout le monde. (A part.) Il chante faux.

FRÈRE ARSÈNE.

Je crois que voici les religieux qui viennent me prendre.

PEBLO.

Oh! faites donc quelque chose pour le frère Timothée; il prêche si bien! les sermons qu'il débite sont les seuls que j'aie entendus d'un bout à l'autre sans...

FRÈRE ARSÈNE.

Sans dormir. (Sévèrement.) Vous dormez donc au sermon, Peblo.

PEBLO.

Dame! père Arsène, vous me réveillez la nuit, il faut bien que je me rattrape le jour; vous-même dimanche dernier, si je ne vous avais pas tiré par votre robe...

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

PEBLO.

Et à trois reprises encore, au point que le morceau a failli me rester dans la main...

FRÈRE ARSÈNE.

Taisez-vous, raisonneur!

PEBLO, à part.

Raisonneur! il commet tous les péchés qu'il me reproche.

SCÈNE V.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE.

FRÈRE PACOME, d'un air brusque.

Dieu vous garde, mon révérend!

FRÈRE ARSÈNE.

Je fais le même vœu pour vous, frère Pacôme.

FRÈRE TIMOTHÉE, d'une voix douce.

Le ciel exauce-t-il les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser pour la plus précieuse santé du couvent?

FRÈRE ARSÈNE.

Toujours bienveillant, frère Timothée! Hélas! ma goutte me laisse peu de temps.

FRÈRE PACOME.

Il faut vivre avec son ennemi, comme nous le disions sur les galères du roi quand la mer était mauvaise; mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer: il nous est arrivé, vers minuit, un jeune homme qu'on a reçu dans la maison sur un ordre du roi. Vous avez exprimé au prieur le désir d'avoir un novice de plus; si celui-là vous convient, on va le conduire chez vous.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien volontiers, et le plus tôt possible.

FRÈRE PACOME.

Par Notre-Dame des Mariniers! je m'y attendais. Vous aimez le changement, frère Arsène; soit dit sans reproche.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous vous plaisez à me le faire remarquer, frère Pacôme; soit dit sans aigreur. Peblo, je te dispense de l'office. Tu resteras ici pour recevoir le nouveau venu.

PEBLO.

J'obéirai. (A part.) Pas de matines, et une figure nouvelle, la journée commence bien.

FRÈRE PACOME, avec dureté.

Bon précepteur qu'il aura là.

FRÈRE ARSÈNE.

Nous allons accomplir au chœur une œuvre importante, mes frères : celle d'implorer Dieu, pour qu'il dicte aujourd'hui notre choix. En songeant au devoir sacré qui nous appelle, j'espère que vous sentirez le besoin d'être d'accord.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Est-ce que nous étions brouillés?

FRÈRE ARSÈNE, à Timothée.

J'aime à voir que vous lui avez pardonné sa critique un peu sévère de votre dernière homélie.

FRÈRE TIMOTHÉE, avec douceur.

La charité me l'ordonnait. (A part.) Mais je m'en souviendrai.

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Et vous, sa repartie un peu vive contre ses anciens.

FRÈRE PACOME, brusquement.

Je n'ai pas de rancune; (A part.) mais si j'en perds la mémoire!...

FRÈRE ARSÈNE.

Maintenant que tout est oublié, nous voici justement dans les pieuses dispositions où nous devions être, pour faire descendre les grâces du ciel sur l'élection.

PEBLO, à part.

Ils sont rapatriés pour matines; notre saint patron y mettra du sien, si cela dure jusqu'à vêpres.

FRÈRE ARSÈNE, à Pacôme.

Ayez quelque pitié d'un malade, mon très-cher gardien, et abrégez-moi la route, en me faisant passer par la porte du petit escalier.

FRÈRE PACOME.

Ce serait de grand cœur: mais, de par tous les saints! je ne sais pas ce qu'est devenu mon passe-partout.

PEBLO, à part.

Je le sais bien, moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Il ne me reste donc qu'à me résigner. (Prenant le bras de Timothée.) Mon bon Timothée, votre appui!

FRÈRE TIMOTHÉE, bas.

Oserai-je vous dire : à charge de revanche !

FRÈRE PACOME, en tâtant ses poches.

Il faudra bien pourtant que je le retrouve.

(Frère Arsène sort appuyé sur le bras de Timothée; frère Pacôme les suit.)

SCÈNE VI.

PEBLO.

Cherche! cherche!... le jour où tu m'en as donné un si bon coup sur les doigts, après avoir prêché contre la colère, il a passé de ta poche dans la mienne; et le voilà, et il ouvre toutes les portes, et celle du jardin aussi. Bonne petite clef que j'aime, que je baise, si tu protéges ma fuite, sais-tu ce que je ferai de toi? j'irai te suspendre en toute dévotion au pied de la bonne Vierge de mon village. Eh! vite, rentre au bercail; je vois mon nouveau camarade; Dieu! qu'il a l'air triste!

SCÈNE VII.

PEBLO, DON JUAN, UN MOINE, *qui dépose sur un siége une robe de novice, et sort.*

DON JUAN, sans voir Peblo.

Me désarmer! m'arracher de ses genoux, malgré ses cris, malgré ses larmes! et je ne puis tirer vengeance de cette trahison! Pour jamais séparé d'elle!

PEBLO.

Doux sauveur! il parle d'une femme; écoutons.

DON JUAN.

Pour jamais enseveli dans cette retraite! il me semble que l'air me manque. Ces murs m'étouffent. En voulant me convertir de force, ils me rendraient impie, et les malédictions viennent d'elles-mêmes sur mes lèvres. (Tombant assis.) Je suis bien malheureux!

PEBLO.

Il me fait pitié. (A don Juan.) Mon frère?

DON JUAN, se retournant.

Qui êtes-vous?

PEBLO.

Le petit Peblo, votre camarade.

DON JUAN.

Que me voulez-vous?

PEBLO.

Vous rendre service.

DON JUAN.

Dites-moi donc quel est ce couvent?

PEBLO.

Celui de Saint-Just.

DON JUAN, se levant.

De Saint-Just! où Charles-Quint s'est retiré?

PEBLO.

Ils parlent tous de Charles-Quint.

DON JUAN.

Lui, du moins, prendra ma défense. Ne puis-je le voir?

PEBLO.

Il y a trois jours qu'il est mort.

DON JUAN, retombant assis.

Et mon espoir avec lui!

PEBLO, mystérieusement.

Ne vous désolez pas : je vous protége.

DON JUAN.

Vous, mon enfant!

PEBLO.

Soyez bien docile aux ordres du frère Arsène, dont vous allez devenir le novice.

DON JUAN.

Moi novice; damnation! mort! enfer!

PEBLO.

Comme il jure!

DON JUAN.

Jamais : pas plus que je ne veux être moine.

PEBLO.

Parlez donc bas! au couvent on ne dit pas tout ce qu'on pense, et on ne crie pas tout ce qu'on dit.

DON JUAN, saisissant la robe de novice.

Plutôt fouler cet habit sous mes pieds.

PEBLO, l'arrêtant.

Gardez-vous-en bien! on enrage, si l'on veut, sous sa robe, mais on ne la déchire pas : cela se verrait, (A part.) C'est toute une éducation à faire.

DON JUAN.

Enfin, que voulez-vous me dire?

PEBLO,

Que j'ai le moyen de vous tirer d'ici, mais il faut vous contraindre.

DON JUAN.

Le pourrai-je?

PEBLO.

Et si cette nuit est sombre...

DON JUAN.

Eh bien!

PEBLO.

Avec cette clef..

DON JUAN.

Après?

PEBLO.

Par cette fenêtre...

DON JUAN.

On saute, et on est libre.

PEBLO.

Non; on tombe et on se casse le cou; mais...

DON JUAN.

Achevez!

PEBLO.

Silence! voici frère Arsène.

DON JUAN.

Je ne saurai rien.

PEBLO, chantant.

Comme un ange il était beau,
No, no,
Comme un ange il était beau.
Noël nouveau!

SCÈNE VIII.

DON JUAN, PEBLO, FRÈRE ARSÈNE.

FRÈRE ARSÈNE.

Allez, Peblo, chanter vos noëls chez moi.

PEBLO.

Dans votre jardin plutôt, en arrosant vos fleurs.

FRÈRE ARSÈNE.

Si vous voulez.

PEBLO, à part.

Je dirai deux mots à ses oranges. (Haut.) Adieu, père Arsène! (A don Juan, le doigt sur la bouche.) A revoir, mon frère!

FRÈRE ARSÈNE.

Sortez.

PEBLO, à part, en sortant.

Pourvu qu'il n'aille pas laisser échapper la vérité, lui, qui n'a pas encore les habitudes de la maison.

SCÈNE IX.

FRÈRE ARSÈNE, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Approchez, mon jeune ami.

DON JUAN, à part.

Ce moine, je le déteste d'avance.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il y a je ne sais quoi en lui, qui me remue le cœur.

DON JUAN.

Eh bien, mon révérend? (A part.) Je trouve dans ses traits une bienveillance à laquelle je ne m'attendais pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous avez donc l'intention de faire vos vœux dans cette maison?

DON JUAN.

Je ne sais pas feindre : j'y suis contre ma volonté.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment?

DON JUAN.

On s'est emparé de moi par la force; c'est par la force qu'on m'a conduit ici.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous n'aviez donc pas de protecteur?

DON JUAN.

J'en avais un; il m'a traité vingt ans comme son fils. J'ai pu commettre des fautes, je n'y cherche pas d'excuses; mais devait-il, pour m'en infliger la peine, devenir le complice de cette infamie; lui, don Quexada!

FRÈRE ARSÈNE.

Don Quexada! qu'avez-vous dit? c'est à don Quexada que vous avez été confié dès l'enfance?

DON JUAN.

Il est vrai.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous vous nommez don Juan?

DON JUAN.

Sans doute.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

C'est lui! mon fils!... (Haut.) Est-il possible? vous, don Juan, malheureux, malheureux près de moi! vous prisonnier dans ce cloître!

DON JUAN.

Et pour la vie. Mais qu'avez-vous?

FRÈRE ARSÈNE.

Rien, non, rien. L'intérêt... la pitié... (A part.) Ah! restons maître de l'émotion qui m'agite.

DON JUAN.

Vous saviez mon nom!

FRÈRE ARSÈNE.

Ne vient-on pas de me l'apprendre? (A part.) Qu'il est bien! que j'en suis fier! est-ce que je n'oserai pas l'embrasser?

DON JUAN.

Vous connaissez don Quexada?

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'ai vu autrefois. Il commandait ceux qui vous ont amené?

DON JUAN.

Lorsqu'ils ont porté la main sur moi, il était là, ce protecteur de ma jeunesse! Il s'est fait le geôlier de son élève. Vous comprenez que je ne voulais plus le regarder, ni lui parler. Quand nous sommes arrivés à la première grille, il m'a dit tout bas : « Remerciez-moi de vous avoir conduit dans ce couvent, » car j'avais l'ordre de vous enfermer dans un autre. » Vous conviendrez que je dois lui savoir gré de sa protection!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Je reconnais là mon vieux conseiller. (A don Juan). Mais pourquoi vous priver de votre liberté? de quel droit? qui l'a commandé?

DON JUAN.

Le roi.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Son frère! ce serait horrible. (Haut.) Le roi, dites-vous?

DON JUAN.

Cet ordre lui a été surpris par un lâche, qui a mieux aimé se déshonorer en m'emprisonnant, que s'exposer à me voir face à face, l'épée à la main.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais votre père?...

DON JUAN.

C'est avec son nom qu'on me persécute; c'est sous sa volonté qu'on m'écrase; enfin, c'est lui, dit-on, lui qui m'a condamné à vivre, ou plutôt à mourir dans cette prison.

FRÈRE ARSÈNE, vivement.

Cela n'est pas!... je veux dire que cela ne peut être; qu'il eût désiré, par des raisons dont il était le seul juge, vous voir embrasser une profession paisible et sacrée, je le comprends; mais qu'il ait voulu qu'on en vînt contre vous à cette tyrannie, à cette violence! un père!... ah! je le répète, c'est impossible.

DON JUAN.

A-t-il jamais été un père pour moi!

FRÈRE ARSÈNE.

Êtes-vous sûr qu'il lui fût permis de l'être?

DON JUAN.

Mon malheur m'a fait réfléchir; j'ai ouvert les yeux : on affirme qu'il n'est plus; mais peut-être vit-il encore? peut-être c'est un grand seigneur de cette cour si pieuse, où, pour avoir failli dans sa jeunesse, on devient dénaturé sur ses vieux jours. Qui sait s'il ne poursuit pas en moi un souvenir qui le gêne, un témoin qui l'accuse, et si je ne suis pas le fruit de quelque faiblesse humaine, dont il a plus de honte que de remords?

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Ah! Dieu m'en punit cruellement.

DON JUAN.

Les voilà, ces grands de la terre! pour effacer jusqu'à la trace d'une erreur, ils livrent leur sang, oui, leur propre sang, ils l'abandonnent à des mains étrangères; ils jettent un malheureux à la merci du hasard. Veille sur lui qui voudra!.... au besoin, ils l'enferment vivant dans un tombeau, afin qu'il expie par ses austérités une naissance dont ils sont coupables; et se reposant de leur salut sur la pénitence d'autrui, ils vivent en paix avec eux-mêmes; ils jouissent d'une réputation sans tache. Ainsi va le monde : ils ont commis un crime pour cacher une faute, et on les honore!

FRÈRE ARSÈNE.

Ah! c'est trop! jeune homme, craignez d'être injuste.

DON JUAN.

Je le suis; vous avez raison. La douleur m'égare et me rend injuste envers mon père; mais croyez que j'exposerais cent fois ce que je tiens de lui pour venger son honneur mis en doute, ou sa mémoire outragée. Ah! s'il a cessé de vivre, je le pleure; et s'il existe, je lui pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Bien!... bien!.... voilà un mot de l'âme qui me prouve que vous êtes digne d'un meilleur sort.

DON JUAN.

J'ai donc trouvé un ami où je ne croyais rencontrer que des persécuteurs. Ah! pourquoi Charles-Quint a-t-il expiré trop tôt? Grâce à vous, je lui aurais parlé, peut-être.

FRÈRE ARSÈNE.

Que vouliez-vous lui dire?

DON JUAN.

Vous le demandez! J'aurais embrassé ses genoux; je lui aurais dit : J'ai du cœur, j'aime la gloire, et on veut étouffer mon avenir dans un cloître. Je n'ai que vingt ans, et on viole toutes les lois divines pour m'imposer une captivité sans fin; je suis votre sujet, et on m'opprime, au mépris de toutes les lois humaines. Vous avez été trop grand pour ne pas être bon et juste, et vous devez vous jeter entre l'oppresseur et moi... Est-ce que je ne l'aurais pas attendri?

FRÈRE ARSÈNE, avec effusion.

Jusqu'aux larmes, don Juan, jusqu'aux larmes!

DON JUAN.

Et il m'aurait rendu au monde, n'est-ce pas? à tout ce qu'on m'a ravi, à ce bonheur dont le souvenir me dévore loin d'elle?

FRÈRE ARSÈNE.

Loin d'elle!... que dites-vous?

DON JUAN.

J'ai une amie... pardonnez-moi de vous ouvrir mon cœur, une bien noble amie, que j'adore...

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Puis-je lui en faire un crime?

DON JUAN.

Et c'est au moment où nous allions nous unir, qu'on nous a séparés pour toujours.

FRÈRE ARSÈNE.

Ne me soupçonnez pas d'une indiscrète curiosité; mais vous m'intéressez vivement : je veux vous être utile, et pour vous servir, j'ai besoin de tout savoir. Quelle est-elle, cette personne que vous aimez? quel est son nom?

DON JUAN.

Florinde de Sandoval.

FRÈRE ARSÈNE.

Sandoval? Ce n'est pas une famille d'anciens chrétiens.

DON JUAN.

Qu'importe!

FRÈRE ARSÈNE.

Beaucoup aux yeux du monde; mais, comme vous le dites, aux yeux de Dieu, que la foi soit ancienne ou récente, qu'importe? pourvu qu'elle soit pure.

DON JUAN.

Quoi, vous êtes moine et vous parlez ainsi!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes jeune, et vous croyez déjà qu'il n'y a ni indulgence, ni raison sous l'habit que je porte.

DON JUAN.

Ah! loin de moi cette idée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ce Sandoval, il m'a rendu un service qu'il ne m'était pas permis d'oublier; et sa fille, je me souviens que je l'ai vue enfant...

DON JUAN.

Elle devait être bien jolie?

FRÈRE ARSÈNE.

Oui, charmante! charmante! (S'éloignant de don Juan pour cacher son émotion. Que de tendresse dans son regard! c'était celui de sa mère.... O mes beaux jours! où êtes-vous?

DON JUAN, revenant vers lui.

Vous parlez de ma mère! l'auriez-vous connue?

FRÈRE ARSÈNE.

Moi!

DON JUAN.

Vous l'avez connue, ah! nommez-la; faites que je la voie!

FRÈRE ARSÈNE.

Pourquoi supposez-vous que j'aie pu la connaître?

DON JUAN

Décidément je n'aurais jamais de réponse à cette question-là.

FRÈRE ARSÈNE.

Cependant votre malheur me touche plus que je ne puis le dire, et c'est un devoir pour moi.... un devoir religieux de m'opposer à une violence que Dieu condamne. Vous sortirez d'ici.

DON JUAN.

Est-il possible? de grâce, aujourd'hui même!

FRÈRE ARSÈNE.

Je l'espère; mais cette alliance que vous projetez, je ne puis pas vous répondre qu'elle s'accomplisse jamais.

DON JUAN.

Que je soit libre seulement, que je sois libre!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous le serez. J'ai quelque crédit dans le monastère; je veux l'employer pour vous en ouvrir les portes.

DON JUAN, lui baisant les mains avec transport.

Mon père.

FRÈRE ARSÈNE, à part, avec attendrissement.

Son père!... (Penché sur don Juan qui est à ses genoux et qu'il tient embrassé.) Jeune homme, je me sentais attiré vers vous : c'eût été le charme de ma solitude que de vous y voir sans cesse, le soulagement de mes maux que de m'en plaindre à vous. O mon fils! mon fils! qu'il m'eût été doux de vieillir entre vos bras, et de rendre ma vie à Dieu sur ce cœur qui m'aurait aimé!

DON JUAN.

Ah! je vous en supplie, pas d'arrière-pensée!

FRÈRE ARSÈNE.

Ne craignez rien : je saurai sacrifier mon bonheur au vôtre.

DON JUAN.

Et toute une vie de reconnaissance et de respect ne suffira pas pour payer ce service. Je reviendrai vous voir, je reviendrai avec elle...

FRÈRE ARSÈNE, en souriant.

Vous oubliez, don Juan, que les femmes ne pénètrent pas dans cette maison.

DON JUAN.

Pardon! (A part.) Et une Juive! j'avais là une belle idée.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il n'est pas le fils d'une reine, mais je l'aime mieux que son frère.

SCÈNE X.

FRÈRE ARSÈNE, DON JUAN, LE PRIEUR, PEBLO.

LE PRIEUR, tenant Peblo par l'oreille.

Mon révérend, je viens vous dénoncer un coupable que son oncle a surpris grimpant sur l'oranger de votre parterre, et pillant vos plus beaux fruits.

FRÈRE ARSÈNE.

Comment Peblo!...

PEBLO.

Pardon, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Point de pardon : ce n'est pas là une petite faute; c'est un crime prémédité, consommé, dont on a saisi les preuves sur lui.

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

Quoi! ces fruits que je m'étais réservés!

PEBLO.

Je ne suis pas le premier, mon père, qui se soit laissé tenter par le fruit défendu.

LE PRIEUR.

Vous ne serez pas non plus le premier qu'on ait sévèrement puni d'avoir cédé à la tentation.

PEBLO, à part.

S'il pouvait aussi me chasser du paradis!

FRÈRE ARSÈNE.

Peblo, je penserai à vous plus tard. Vous, don Juan, conduisez cet enfant dans ma cellule, et faites-lui sentir tout ce que sa conduite a de répréhensible.

DON JUAN

Vous pouvez y compter, mon père.

LE PRIEUR, à don Juan.

Et pensez à mettre votre robe de novice; c'est la règle.

DON JUAN.

Qui? moi!...

FRÈRE ARSÈNE.

C'est la règle.

(Don Juan, qui emporte avec humeur la robe de novice, emmène Peblo et sort.)

SCÈNE XI.

FRÈRE ARSÈNE, LE PRIEUR, *puis* DON QUEXADA.

LE PRIEUR.

Don Quexada vient de se présenter pour faire ses adieux à ce jeune don Juan. La nouvelle de votre mort l'a frappé d'une douleur si vive, que j'en ai eu pitié. Je lui ai dit, sans le tirer toutefois d'erreur, qu'il trouverait son élève dans cet appartement, mais, pour peu qu'il vous répugne de l'admettre en votre présence, l'entrevue aura lieu au grand parloir.

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas, vraiment. Je le reverrai avec joie ; mais, mon père, j'ai une grâce à vous demander.

LE PRIEUR.

Vous me rendez confus : votre révérence ne saitelle pas que je lui suis dévoué. Qu'attendez-vous de moi ?

FRÈRE ARSÈNE.

Bien peu de chose ; et je suis sûr qu'au moment où vous allez obtenir au chapitre un triomphe auquel je me fais une joie de concourir, vous serez plus disposé encore à m'être agréable. Ce jeune homme qu'on vient d'amener ici n'a point de vocation pour la vie religieuse; ordonnez que les portes lui soient ouvertes. Vous voyez que c'est peu de chose.

LE PRIEUR.

Comment, peu de chose! mais l'ordre de Sa Majesté s'y oppose formellement.

FRÈRE ARSÈNE.

Elle est dans l'erreur.

LE PRIEUR.

Dans l'erreur!... Sa Majesté? Croyez-vous que cela soit possible ?

FRÈRE ARSÈNE.

Eh! mon père, qui sait mieux que moi qu'un roi peut faillir ?

LE PRIEUR.

Voilà une humilité que j'admire; cependant je me rends coupable envers le roi si je désobéis.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous l'êtes devant Dieu en obéissant.

LE PRIEUR.

Devant Dieu, c'est une question, mon frère ; et envers le roi, c'est certain.

FRÈRE ARSÈNE.

Ainsi, ma prière n'est pas accueillie?... Eh bien! ce que je demandais, je l'exige.

LE PRIEUR.

J'aurai donc le regret bien amer de vous le refuser.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais...

LE PRIEUR.

Mais... je suis le maître.

FRÈRE ARSÈNE, avec fierté.

Le maître! le maître!... (Avec résignation.) Il est vrai, vous êtes le maître, j'ai fait serment d'obéissance, et jamais je ne donnerai ici l'exemple de la révolte.

DON QUEXADA, qui entre et reconnait frère Arsène.

Grand Dieu? que vois-je ?

LE PRIEUR.

Votre révérence me permet de me retirer.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous êtes le maître.

SCÈNE XII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

C'est bien vous, sire! mes yeux ne me trompent pas, vous vivez! (Voulant se jeter aux genoux de frère Arsène qui l'en empêche.) Pardonnez à l'émotion dont j'ai le cœur bouleversé en baisant une fois encore la main de mon royal maître. J'ai cru voir son fantôme sortir du tombeau.

FRÈRE ARSÈNE.

Et ce n'est que trop vrai; je ne suis plus qu'un fantôme de majesté. N'avez-vous pas entendu ce prieur qui sort d'ici ? ne m'a-t-il pas dit : Je suis le maître? Il refuse de délivrer mon fils, mon fils, qui, sans me connaître, me chérit déjà. Le beau jeune prince, don Quexada? que de fierté! quel feu dans ses yeux! des passions impétueuses, n'est-ce pas? et une tête!.... une tête plus vive que la mienne !

DON QUEXADA.

A qui le dites-vous, sire? il m'a précipité dans des embarras qui m'ont rendu malheureux...

FRÈRE ARSÈNE.

Comme une poule d'Espagne qui aurait couvé l'œuf d'un aigle.

DON QUEXADA.

Tant que l'aiglon s'est tenu dans sa coquille, rien de mieux ; mais du moment qu'il l'a brisée...

FRÈRE ARSÈNE.

Il s'est senti de son origine : il a voulu de l'air et du soleil. Par le Dieu vivant! il en aura, en dépit de tous les obstacles; oui, la lumière pour ses yeux; et pour ses ailes, la liberté! (Allant ouvrir la porte de sa cellule.) Venez, venez, mon jeune ami!

SCÈNE XIII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN, PEBLO.

DON JUAN, qui porte une robe ouverte sur ses habits.

Eh bien! mon père, vos instances?...

FRÈRE ARSÈNE.

Ont échoué, don Juan, complétement échoué.

DON JUAN.

J'étais sûr que cette robe me porterait malheur.

FRÈRE ARSÈNE.

Point de découragement! Don Quexada, que vous devez remercier de vous avoir conduit ici, quoi que vous en puissiez dire, m'aidera, par ses avis, à vous tirer d'embarras.

DON JUAN.

Qu'il m'en tire, et j'oublie tout.

FRÈRE ARSÈNE.

Va t'assurer, Peblo, que personne ne nous écoute.

PEBLO.

J'y cours, et je reviens (A part.) pour entendre.

SCÈNE XIV.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN.

FRÈRE ARSÈNE.

Nous, tenons conseil.

DON JUAN.

Je vous dirai en confidence, frère Arsène, que votre petit novice pourra nous être utile.

FRÈRE ARSÈNE.

Il aura voix délibérative. Prenez un siége et mettez vous là, don Juan; à ma gauche, seigneur Quexada : la séance est ouverte. (A Quexada.) Ne sentez-vous pas un peu de honte à vous voir présidé par un moine, vous qui avez eu pour président...

DON QUEXADA.

Le plus grand homme de son siècle.

DON JUAN.

Après François Ier.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Que dit-il donc? Il me paraît que vous lui avez donné des idées justes.

DON QUEXADA, embarrassé.

N'y prenez pas garde! (A part.) Cette éducation-là me compromettra partout.

FRÈRE ARSÈNE.

Allons jeune homme, Charles-Quint était un autre politique que le roi dont vous parlez.

DON JUAN

J'aime mieux le grand guerrier que le grand politique.

FRÈRE ARSÈNE, s'animant par degré.

Un fou couronné !

DON JUAN.

Un chevalier sur le trône!

DON QUEXADA.

Don Juan!.... (A part.) Il est endiablé de son François Ier.

FRÈRE ARSÈNE.

Vous devez me céder là-dessus, en bonne conscience.

DON JUAN.

En bonne conscience, non, mon révérend.

FRÈRE ARSÈNE, se levant.

Je le veux.

DON QUEXADA, se levant aussi.

Frère Arsène vous dit qu'il le veut; qu'avez-vous à repondre?

DON JUAN, qui se leve à son tour.

Un mot fort simple : je ne le veux pas.

DON QUEXADA.

C'est comme un fait exprès; adieu la délibération.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Il a du sang d'empereur dans les veines.

DON QUEXADA.

Si jamais il abandonne une idée!...

DON JUAN.

Et pourquoi l'abandonnerais-je, à moins qu'il ne me soit prouvé que j'ai tort : persuadez, ne commandez pas; mais entre gens qui discutent, quand je veux est un argument, je ne veux pas devient une raison.

FRÈRE ARSÈNE, bas à Quexada.

Je n'ai que ce que je mérite, avec mon argument royal. (Haut.) Reprenons nos places. (A don Juan.) N'en parlons plus, jeune homme : je comprends qu'à vingt ans on préfère François Ier, et qu'on aime mieux Charles-Quint à quarante.

SCÈNE XV.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN, PEBLO.

PEBLO.

Personne, mon révérend, personne!

DON JUAN.

Assieds-toi dans ce grand fauteuil; tu es du conseil.

PEBLO.

Moi? quel honneur!

FRÈRE ARSÈNE.

Pense à t'en rendre digne par ta discrétion.

PEBLO.

Je ne dis jamais que ce qu'on ne me dit pas. (A part.) Dieu! se tient-il droit, frère Arsène! a-t-il l'œil vif! c'est à ne pas le reconnaître.

FRÈRE ARSÈNE.

Comme doyen du conseil, parlez don Quexada.

DON QUEXADA.

Je le ferai en peu de mots, car le temps presse. Les gens du roi qui nous ont accompagnés jusqu'au couvent, sont repartis dans la nuit pour rendre compte de leur mission : à chaque instant les ordres les plus sévères peuvent arriver de Tolède. Votre révérence doit avoir conservé au moins un ami dans le monde ou à la cour ; qu'elle écrive en notre faveur, et de la façon la plus pressante, et à quelqu'un d'influent, et sur l'heure. Voilà mon sentiment ; j'ai dit.

FRÈRE ARSÈNE,

Moi, pauvre moine! homme oublié!... d'ailleurs je l'avouerai, je trouve une jouissance d'orgueil à délivrer don Juan par la seule force de ma volonté, de mon intelligence; j'y mets ma gloire : je veux me prouver que je n'ai pas vieilli.

DON QUEXADA. à part.

Toujours le même : se créant des difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre!

FRÈRE ARSÈNE.

L'avis est rejeté; n'est-ce pas; don Juan?

DON JUAN,

Rejeté; pourvu que je sorte d'ici peu m'importe comment.

PEBLO, avec importance.

Rejeté, rejeté! (A part.) Il n'était pas heureux, l'avis du doyen.

DON JUAN.

Quant à moi je prends conseil de cette épée, que je vois suspendue à la muraille, et qui me prouve que vous avez été soldat.

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai fait un peu de tout ; mais cette épée est celle d'un autre, qui fut captif comme vous.

DON JUAN.

Et qu'on a voulu faire moine? Donnez-la-moi, et tenez pour certain que je serai libre avant une heure, quand je devrais livrer bataille à tous les frères de toutes les congrégations d'Espagne.

PEBLO, se levant précipitamment.

Dieu! quel carnage de capuchons!

FRÈRE ARSÈNE.

Voilà justement un moyen à la François Ier.

DON JUAN.

Ah! mon révérend, vous voulez recommencer la querelle.

FRÈRE ARSÈNE.

Non pas; mais tout chevaleresque qu'il est, votre expédient, qui serait de mise dans une citadelle, ne convient pas dans un monastère; cependant, que faire? je ne trouve rien... Allons donc! seigneur Quexada, vous qui avez été le conseiller d'un empereur, vous devez avoir des idées.

DON QUEXADA.

Des idées, des idées, frère Arsène!... il ne m'en vient jamais que quand je n'en cherche pas, et dans ce moment-ci j'en cherche.

DON JUAN.

Eh bien! j'en ai une, c'est que Peblo peut nous tirer d'affaire.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Comment?

DON JUAN.

Je lui ai promis le secret.

PEBLO.

Ah! mon frère, c'est mal.

FRÈRE ARSÈNE.

Parlez, Peblo, je vous l'ordonne.

PEBLO.

Vous me gronderez.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh non!

PEBLO.

Me le jurez-vous?

FRÈRE ARSÈNE.

Je ne te le jure pas, mais je te le promets.

PEBLO.

Et mon expédient une fois connu, j'en pourrai profiter pour mon compte?

FRÈRE ARSÈNE.

Tu veux me quitter?

PEBLO.

Non pas vous, frère Arsène, mais la maison : on respire ici un air renfermé qui ne me convient pas.

FRÈRE ARSÈNE.

Voyez-vous! le fripon d'enfant! il sait qu'on a besoin de lui.

DON QUEXADA, bas au frère Arsène.

Traitez toujours, sauf à ratifier si bon vous semble.

FRÈRE ARSÈNE, de même à Quexada.

Comme dans notre bon temps. (A Peblo.) Voyons, parle.

PEBLO.

J'ai deux moyens : (Montrant la clef.) en voici un.

FRÈRE ARSÈNE.

Dieu me pardonne! c'est le passe-partout du frère gardien; est-il bien possible?...

PEBLO.

Souvenez-vous de votre promesse.

DON JUAN.

De grâce, mon père!...

PEBLO, courant à la natte qu'il soulève.

Et voici le second.

FRÈRE ARSÈNE.

Une échelle de cordes!

PEBLO.

Avec celui-ci on descend par cette fenêtre; avec l'autre on sort par la petite porte qui donne sur la campagne; avec tous deux on est libre.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais pour avoir eu cette idée-là, il mériterait de passer quinze jours au pain et à l'eau.

DON QUEXADA.

Si nous ne profitons pas de l'idée!

FRÈRE ARSÈNE.

Au fait, je ne vois rien de mieux. Ce ne sera pas la première fois qu'un novice aura eu plus d'esprit à lui seul que toutes les vieilles têtes d'un chapitre.

PEBLO.

Les moines sont au réfectoire, dont les fenêtres ne donnent pas sur ce jardin; quand ils dînent, ils ne s'occupent pas d'autre chose : profitons du moment.

FRÈRE ARSÈNE.

Va pour le moyen de Peblo!

DON JUAN, qui soulève Peblo en l'embrassant.

Gloire à toi! tu es un petit démon adorable.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Dès que vous serez hors d'ici, conduisez don Juan chez le vieux duc de Médina; parlez-lui de moi : il se souviendra de son ancien ami, et, renfermés dans son palais, attendez que je vous écrive. A l'œuvre! don Juan, à l'œuvre!

DON JUAN, courant suspendre l'échelle au balcon.

Je ne me ferai pas prier.

DON QUEXADA, au frère Arsène.

Vous voulez donc qu'à mon âge je descende par cette fenêtre.

FRÈRE ARSÈNE.

Je tiendrai l'échelle.

DON QUEXADA.

Votre révérence daignerait...

FRÈRE ARSÈNE.

J'en ai fait descendre bien d'autres, et de plus haut.

PEBLO.

Si je m'étais douté qu'il eût cette habitude-là!...

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

Cours entr'ouvrir la porte, et veille au dehors.

DON JUAN, du balcon.

Tout est prêt; allons! don Quexada, hâtons-nous.

DON QUEXADA, baisant la main du frère Arsène.

Adieu, mon révérend!

DON JUAN.

A revoir, frère Arsène!

FRÈRE ARSÈNE.

Vous partez sans m'embrasser?

DON JUAN.

Je serais bien ingrat.

FRÈRE ARSÈNE, avec émotion.

Le reverrai-je?

DON JUAN.

Et ma robe, dont j'oubliais de me débarrasser.

PEBLO, accourant.

Alerte! alerte! voici le prieur.

DON QUEXADA.

Tout est perdu.

FRÈRE ARSÈNE.

Mais cette échelle qui reste suspendue à la fenêtre, il va la voir.

PEBLO, à Quexada.

Fermez un des deux battants.

DON QUEXADA.

C'est une idée toute simple; je ne l'aurais pas eue. J'ai l'esprit frappé.

SCÈNE XVI.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON JUAN, PEBLO, LE PRIEUR.

LE PRIEUR, à don Juan.

Novice, suivez-moi.

FRÈRE ARSÈNE.

Où donc, mon père?

LE PRIEUR,

En lieu de sûreté, et au secret : tel est l'ordre que je reçois de la cour. L'alguazil mayor, qui vient de me l'apporter à toute bride, laisse reposer les chevaux de son escorte pendant deux heures, et repart, avec don Juan, pour le couvent des frères de la Passion.

DON JUAN.

Avec moi!

FRÈRE ARSÈNE, le calmant.

Patience! patience!

LE PRIEUR.

Quant à vous, don Quexada, une troupe de cavaliers, qui n'oserait pénétrer dans cette sainte maison, vous attend à la grande porte. Ils ont laissé échapper quelques mots sur la tour de Ségovie.

DON QUEXADA.

Sur la tour?...

FRÈRE ARSÈNE.

De Ségovie.

DON QUEXADA.

J'avais entendu.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! seigneur Quexada, la journée sera bonne.

DON QUEXADA.

Elle l'est déjà. (A part.) Hier, entre deux frères; aujourd'hui, entre un père et son fils; ah! maudit secret!

FRÈRE ARSÈNE.

Mais vous resterez ici.

DON QUEXADA.

Je n'ai plus la moindre envie de sortir.

LE PRIEUR, à don Juan.

Jeune homme, obéissez.

DON JUAN.

Quoi! mon révérend, vous souffririez...

FRÈRE ARSÈNE.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Obéissez, don Juan (Bas, en lui serrant la main.) Mais ne désespérez de rien.

DON JUAN, de même au frère Arsène.

Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

PEBLO, tandis que don Juan sort.

Il n'est jamais le bienvenu, ce prieur; mais il ne pouvait pas plus mal arriver.

SCÈNE XVII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, PEBLO.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Qu'avez-vous, mon vieil ami? vous avez l'air découragé.

DON QUEXADA.

On le serait à moins.

FRÈRE ARSÈNE.

Un obstacle vous abat; moi, il m'excite, il me réveille, il met en jeu tous les ressorts de mon intelligence.

PEBLO, à part.

Comme il s'agite! comme il marche! ce matin il se traînait à peine; maintenant il sauterait presque.

FRÈRE ARSÈNE.

Je lutterai, je l'emporterai... (A Quexada.) Ranimez-vous donc; vous n'êtes plus l'homme d'autrefois.

DON QUEXADA.

Si fait! frère Arsène, si fait! mais j'ai là devant moi cette tour de Ségovie qui m'apparaît comme un spectre : elle paralyse mes facultés.

FRÈRE ARSÈNE.

De la peur! eh! qui rêve sa défaite est vaincu d'avance. (Bas.) N'avons-nous pas perdu la bataille de Pavie pendant trois heures? et pourtant... (Haut, ave impatience.) Mais je n'ai que deux heures à moi.

PEBLO.

Il ne pense pas plus à sa goutte!...

FRÈRE ARSÈNE.

Quoi? cette tête jadis si féconde en expédients..... (Il s'assied.) cette tête vieillie ne peut donc plus rien enfanter?

PEBLO, occupé à retirer l'échelle de la fenêtre.

Les moines descendent au jardin pour se rendre à l'élection dans la grande salle du chapitre. Vous n'y allez pas, frère Arsène?

FRÈRE ARSÈNE.

Laisse-moi en repos avec ton élection!... (A part, en se levant.) J'y pense, ce prieur, il est le maître : mais si je le devenais à mon tour!... (Haut.) Don Quexada, vous rappelez-vous une élection qui a fait bien du bruit dans le monde?

DON QUEXADA.

Je ne l'oublierai de ma vie. Dieu! que j'ai écrit de lettres dans ce temps-là, sans compter les post-scriptum!

FRÈRE ARSÈNE.

C'est justement ce que vous allez faire encore. A cette table! à cette table!

PEBLO, regardant toujours.

Ils se forment en groupes; ils en ont au moins pour un quart d'heure à intriguer sur le seuil de la porte avant d'entrer.

FRÈRE ARSÈNE, prenant sur la table des plumes et du papier.

Tu crois?

PEBLO.

Mon oncle crie, frère Timothée prêche, et le prieur, radieux comme un soleil, donne sa bénédiction à tout le monde.

FRÈRE ARSÈNE.

Vite! ici, mon enfant, et de ta plus belle écriture.

PEBLO, un genou en terre, prêt à écrire sur un missel.

Je vais m'appliquer.

FRÈRE ARSÈNE.

Et moi... (Cherchant une place, et se mettant sur son prie-Dieu) moi, là; attention! je dicte : à toi, Peblo : pour le père Timothée : « Mon éloquent ami. » A vous, Quexada, pour le père procureur : « Mon révérend frère, » (Écrivant à son tour.) « Mon très-cher gardien.. »

PEBLO.

C'est écrit. (A part.) Si je sais où il veut en venir!...

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo.

« J'approuve la sainte ambition que vous avez de » prêcher devant la cour; mais comment me résigner » volontairement à perdre le fruit de vos homélies » édifiantes? » (A don Quexada.) « Vous m'avez souvent » offert votre voix et celle de vos amis; si je croyais » faire tort à notre bon prieur en les acceptant, je les » refuserais encore, mais.. »

DON QUEXADA.

Un peu trop vite! frère Arsène, un peu trop vite!

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Pauvre homme! il est usé.

PEBLO.

« Homélies édifiantes. »

FRÈRE ARSÈNE, à Peblo, en continuant lui-même sa lettre commencée.

« Si le chapitre me confère aujourd'hui, grâce à » vous et aux vôtres, un titre qui me permette de » faire avec quelque dignité une excursion à la cour, » heureux de vous y servir, je vous y promets mon » appui. »

PEBLO, en écrivant.

Est-ce qu'il voudrait devenir abbé, par hasard?

DON QUEXADA.

« Je refuserais encore; mais... »

FRÈRE ARSÈNE.

« Mais quelques suffrages au premier tour de scrutin » me causeraient une bien sensible joie, sans nuire à » la nomination du plus digne. Votre frère et ami. » Y es-tu, Peblo?

PEBLO.

J'attends.

DON QUEXADA.

Le voilà dans son élément, trois lettres à la fois!

FRÈRE ARSÈNE.

« Priver le roi, frère Timothée, d'un talent comme » le vôtre, c'est pécher; mais passer tout un carême » sans vous entendre, ce serait faire doublement pé-» nitence. »

PEBLO.

Cette phrase-là doit lui aller au cœur.

FRÈRE ARSÈNE.

Écris, écris. (Lisant sur le devant de la scène la lettre qu'il vient d'achever.)

« Mon très-cher gardien, franchise entière avec » vous, qui êtes la franchise même! je veux être » abbé. Votre voix et toutes celles que vous avez » enrôlées sous vos ordres, je vous les demande au » nom du bel enfant qui vous remettra ce billet. Vous » connaissez son père et je le connais aussi; conduisez » donc ma galère à bon port, ou, de par Dieu! je » coule la vôtre. Simple moine, je parlerai : abbé, je » jure de me taire. Sur ce, mon très-cher gardien, » vogue ma galère, et Dieu sauve l'honneur de votre » pavillon! » (Courant à Peblo.) Donne, que je signe, et plie la lettre.

PEBLO.

Oh! vous aurez toutes ces voix-là; mais si vous faites passer à votre bord mon oncle et son équipage, ce sera un vrai triomphe.

FRÈRE ARSÈNE, gaiement.

Auquel tu auras plus de part que tu ne penses, mon gentil Peblo.

PEBLO.

Ah! par exemple!...

FRÈRE ARSÈNE.

Car tu dois être mon messager auprès de lui.

PEBLO.

Gardez-vous bien de me choisir, père Arsène, il ne peut pas souffrir les enfants.

FRÈRE ARSÈNE.

N'importe ; va lui porter cette lettre.

PEBLO.

Il l'aura.

FRÈRE ARSÈNE.

Glisse la tienne dans la main du frère Timothée.

PEBLO.

Je le ferai.

FRÈRE ARSÈNE.

Informe-toi du lieu où est enfermé don Juan.

PEBLO, montrant sa clef.

Je ferai mieux.

FRÈRE ARSÈNE.

Va, cours!... mais ne saute donc pas : ton rôle est grave.

PEBLO, d'un air dévot, en croisant ses bras sur sa poitrine.

L'esprit de Dieu vous éclaire, père Arsène.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

J'en fais un hypocrite, sans y prendre garde ; il faudra pourtant m'accuser de tout cela.

SCÈNE XVIII.

FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA.

DON QUEXADA.

Voici ma lettre. (Après que frère Arsène l'a signée.) Faut-il la plier?

FRÈRE ARSÈNE.

Pas encore. Post-criptum...

DON QUEXADA.

Ah!...

FRÈRE ARSÈNE.

« Le cardinal secrétaire d'État met à ma disposition
» la place vacante au sacré collége ; j'ai entendu van-
» ter le mérite et les vertus de votre parent, l'évêque
» de Ségorbe ; venez me trouver après l'élection. »

DON QUEXADA.

C'est un de vos post-scriptum d'autrefois.

FRÈRE ARSÈNE.

Tu me reconnais!

DON QUEXADA.

J'écris l'adresse.

FRÈRE ARSÈNE.

Inutile ! faites-vous indiquer le frère procureur, et remettez-lui votre dépêche en personne.

DON QUEXADA, avec inquiétude.

Moi, sire !

FRÈRE ARSÈNE.

Vous savez bien qu'il n'y a pas d'alguazils dans la maison.

DON QUEXADA.

Il est vrai que j'y pensais : vous m'avez toujours deviné ; j'obéis.

SCÈNE XIX.

FRÈRE ARSÈNE.

Courage, mon vieux conseiller! alerte, mon joli page! voilà donc les courriers en campagne pour une crosse d'abbé, comme jadis pour un sceptre d'empereur! Chose bizarre : le choix de quelques moines dans le chapitre d'un petit couvent d'Estramadure ne m'aura pas moins agité, je crois, que celui de mes électeurs couronnés à la grande diète de Francfort ; mais rendre la liberté à mon fils, la lui rendre par la seule puissance de ma volonté, ce serait ma dernière et ma plus charmante victoire. (S'approchant de la fenêtre.) Ce Peblo, il arrivera trop tard... non, je le vois ; il arrête frère Timothée par la manche. Oh! celui-ci est à moi. (Revenant sur le devant de la scène.) Je n'en puis pas dire autant de notre incorruptible procureur. Bon! y a-t-il sous un capuchon une tête à l'épreuve d'un chapeau? Mais, frère Pacôme, cet obstiné frère Pacôme cédera-t-il? eh! oui ; par peur, tout vieux marin qu'il est ; le ridicule est l'épouvantail des gens du monde, et le scandale, celui des hommes d'Église. Je doute cependant : mon cœur bat ; mon sang bouillonne ; je puis donc connaître encore l'espérance et la crainte : doux supplice! il y a si longtemps que je n'ai rien désiré. Ah! je me sens revivre!

SCÈNE XX.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, *hors d'haleine.*

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! tu as vu le frère Timothée?

PEBLO.

Il a lu du coin de l'œil ce que je lui ai remis de votre part, ensuite il m'a donné un léger coup de ses deux doigts sur la joue, comme cela, et il m'a dit de son ton le plus doux : « Je suis tout à lui, à lui de cœur, mon joli séraphin. »

FRÈRE ARSÈNE.

Et ton oncle?

PEBLO.

Il avait à peine jeté les yeux sur votre lettre que son visage est devenu rouge comme une fraise de Valence ; il m'a regardé de travers ; ce qui ne m'a pas surpris, parce qu'il ne me regarde jamais autrement ; d'ailleurs je me tenais à distance, et j'étais tranquille sur le compte de son passe-partout.

FRÈRE ARSÈNE.

Après?

PEBLO.

Rien à espérer de ce côté-là : il a mis la lettre en pièces, et s'est écrié de sa grosse voix : « Voilà ma réponse, petit agent de corruption. » Puis, en prononçant un affreux mot que je n'oserais pas répéter, il est parti comme un furieux pour écrire son vote.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Résistera-t-il ?... et tout le succès est là. (A Peblo.) Mais don Juan?

PEBLO.

J'ai découvert sa prison au bruit qu'il faisait pour en sortir : cric, crac! la porte s'ouvre et nous courons tous deux ; il est maintenant ici près, dans ma cellule qui donne sur le corridor ; mais il n'a plus de robe ; déchirée, père Arsène ; en lambeaux !... que voulez-vous? il n'aime pas les robes.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh! qu'il vienne donc ce cher prisonnier!

PEBLO, appelant au fond.

Don Juan! don Juan!

FRÈRE ARSÈNE.

J'ai pourtant mis tout en usage, menaces et promesses : c'est l'artillerie d'une journée d'élection.

SCÈNE XXI.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, DON JUAN.

DON JUAN.

Quoi! mon père, est-ce que Peblo m'a dit vrai? Quand je me reposais sur vous du soin de ma délivrance, la nomination d'un abbé vous occupait?

FRÈRE ARSÈNE.

Vous m'accusez, don Juan : voilà comme on nous juge! Peblo, va me chercher cette épée.

PEBLO, qui saute sur un fauteuil pour la prendre.

Dieu! qu'elle est lourde!

DON JUAN, la tirant du fourreau.

Pour ta main, enfant, mais pour la mienne!

FRÈRE ARSÈNE.

Je pense en effet, mon fils, que votre bras ne lui ferait pas faute dans le besoin, et qu'il ne la ramènerait pas en arrière à l'heure du danger.

DON JUAN.

Non, fussé-je seul contre mille.

FRÈRE ARSÈNE, prenant l'épée.

Cette arme est plus précieuse que vous ne pensez ; elle est un don de cet empereur qui vint mourir ici sous une robe que sans doute il eût déchirée comme vous à votre âge.

DON JUAN.

De Charles-Quint! vous étiez donc son ami? il est mort entre vos bras?

FRÈRE ARSÈNE.

Il l'avait prise, par droit de victoire, à ce François I[er] que vous aimez mieux que lui.

DON JUAN.

Et vous pourriez vous en dessaisir!..

FRÈRE ARSÈNE.

De quel usage est-elle pour un moine?

DON JUAN.

Et en ma faveur!

FRÈRE ARSÈNE.

Mais à des conditions que devant Dieu vous allez me jurer d'accomplir. (Lui présentant l'épée nue pour recevoir son serment.) A moins d'y être forcé par une défense légitime, vous ne vous servirez pas de cette épée pour votre propre cause : il lui faut des œuvres de grand capitaine et non des duels de jeune homme ; elle ne sortira du fourreau que par l'ordre de votre souverain, elle tombera de vos mains à son premier signe, et elle ne sera jamais teinte que du sang des ennemis du roi et du royaume ; le jurez-vous?

DON JUAN.

Devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je le jure.

FRÈRE ARSÈNE.

Prenez-la donc : j'ai le pressentimunt qu'elle gagnera des batailles!

DON JUAN, l'épée à la main.

Je ne ferai pas mentir votre prédiction.

SCÈNE XXII.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, DON JUAN, DON QUEXADA, *puis* LE PRIEUR.

DON QUEXADA.

Une majorité victorieuse! une élection triomphale!

FRÈRE ARSÈNE.

Bonne nouvelle, qui ne pouvait pas m'arriver par

un messager plus agréable! (Bas.) Puisque j'ai pu l'emporter ici, savez-vous, don Quexada, que je réussirais peut-être dans un conclave?

DON QUEXADA, à part.

Cette idée-là devait lui venir. (Haut.) Le prieur, qui me suit pour vous adresser son compliment, a une figure plus longue! plus longue qu'elle n'était large avant le scrutin quand elle s'épanouissait d'espérance.

PEBLO.

Il m'a pris mes oranges, je lui ai volé ses voix.

FRÈRE ARSÈNE, à Quexada.

Retenez mes dernières instructions : veillez sur don Juan, ne le quittez point d'une minute; soyez comme une ombre attachée à ses pas; c'est un service que je réclame de votre ancienne amitié.

DON QUEXADA.

Et vous ne pouvez douter de mon dévouement.

LE PRIEUR, qui entre.

Ah! mon révérend, que je sois le premier à vous féliciter sur votre nomination : jamais événement ne m'a pénétré d'une joie plus vive.

FRÈRE ARSÈNE

Je vous rends grâce, frère prieur; je sais combien vos félicitations sont sincères, et je veux dès à présent mettre votre zèle à l'épreuve; conduisez le seigneur Quexada et don Juan...

LE PRIEUR, surpris

Ce jeune homme ici!

FRÈRE ARSÈNE.

Conduisez-les vous-même hors des murs du couvent.

LE PRIEUR.

Moi-même! que dites-vous là? mais les ordres du roi...

FRÈRE ARSÈNE, avec sévérité.

Je suis le maître.

LE PRIEUR, s'inclinant profondément.

Vous avez raison, vous avez raison : nous devons obéissance à notre abbé. (A part.) Ma responsabilité est à couvert.

DON JUAN, serrant la main du frère Arsène.

J'étais bien injuste.

PEBLO.

Chacun à son tour. Dieu! est-il malin, frère Arsène!

LE PRIEUR.

Seigneur don Juan, je suis prêt à vous conduire.

DON QUEXADA, vivement.

Que ce ne soit pas par la grande porte, s'il vous plaît.

FRÈRE ARSÈNE.

Je comprends. (Au prieur.) Par la porte de la chapelle. (A Quexada.) C'est le chemin le plus long, mais le plus sûr. (Au prieur.) Mettez à la disposition de ces deux gentilshommes les meilleurs chevaux de nos écuries.

PEBLO.

Le cheval du frère quêteur, c'est celui qui va le plus vite et qui porte le plus.

FRÈRE ARSÈNE, tendant la main à don Juan.

Encore une fois!...

DON JUAN.

Qui ne sera pas la dernière.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Faites-moi de loin un signe d'adieu quand vous allez passer sous mon balcon.

DON QUEXADA.

Je vous quitte, frère Arsène; (Bas.) mais je vous ai revu dans votre gloire.

LE PRIEUR, à part.

Voici toute la communauté! du moins ils ne jouiront pas de ma défaite. (Haut.) Veuillez me suivre.

Il sort avec don Jua et don Quexada, pendant que les moines entrent par le fond.

SCÈNE XXIII

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO, FRÈRE PACOME, FRÈRE TIMOTHÉE, MOINES, *qui restent au fond du théâtre et dans le corridor.*

FRÈRE PACOME.

A l'unanimité, révérendissime abbé, à l'unanimité! hors une voix pour le prieur.

PEBLO, bas au frère Arsène.

C'était peut-être la sienne.

FRÈRE ARSÈNE, à part.

Mais c'est un petit diable enfroqué que ce lutin d'enfant-là!

FRÈRE TIMOTHÉE.

Jamais l'esprit d'union qui nous anime ne s'est manifesté par une justice plus éclatante.

FRÈRE ARSÈNE.

Mes frères, je ne puis vous exprimer combien cette preuve de votre estime me touche profondément; il m'est si doux de me dire, en la recevant, que je n'ai point fait un pas hors de chez moi pour l'obtenir. (A part, les yeux tournés vers la fenêtre.) Don Juan n'est pas libre encore.

PEBLO.

Je suis témoin que père Arsène est resté dans sa cellule; (A part.) mais j'ai couru pour lui !...

FRÈRE TIMOTHÉE

C'est vraiment une élection miraculeuse.

FRÈRE PACOME.

Il ne nous reste plus qu'à descendre au chœur pour chanter le *Te Deum* en l'honneur du nouvel abbé.

FRÈRE TIMOTHÉE.

Et pour rendre grâce au ciel de nous avoir si bien inspirés.

FRÈRE ARSÈNE, regardant toujours vers la fenêtre, à part.

Ah! le voilà. (Haut.) Pardon, mes frères; je suis à vous. (S'approchant du balcon) Le beau cavalier!.... Adieu, adieu! il vole, il se perd dans un tourbillon de poussière. Va, bon et brave jeune homme; de loin comme de près, je veillerai sur ta fortune.

FRÈRE PACOME.

Nous vous devançons.

FRÈRE ARSÈNE.

Un moment, je vous supplie! cet honneur inespéré que vous venez de me rendre ne sortira jamais de mon souvenir; mais je suis revenu des gloires de la terre, je sens mon insuffisance pour des fonctions qui m'accableraient, et que je dois plus à votre bienveillante amitié qu'à mon propre mérite; permettez-moi de les résigner dans vos mains; j'abdique.

FRÈRE PACOME, à part.

Il faut qu'il ait la rage de l'abdication!

FRÈRE ARSÈNE.

Que le chapitre rentre en séance; j'y prendrai place; et c'est après cette élection nouvelle que nous irons avec plus de justice entonner le *Te deum* en l'honneur du plus digne. (Bas à Timothée.) Je vous promets de parler. (Bas à Pacôme.) Je vous jure de ne rien dire. (A tous.) Je vous rejoins, mes frères.

SCÈNE XXIV.

FRÈRE ARSÈNE, PEBLO

FRÈRE ARSÈNE.

J'en suis sorti à mon honneur!

PEBLO, les mains jointes.

Frère Arsène, vous ne vous souviendrez ni de ma clef ni de mon échelle?

FRÈRE ARSÈNE.

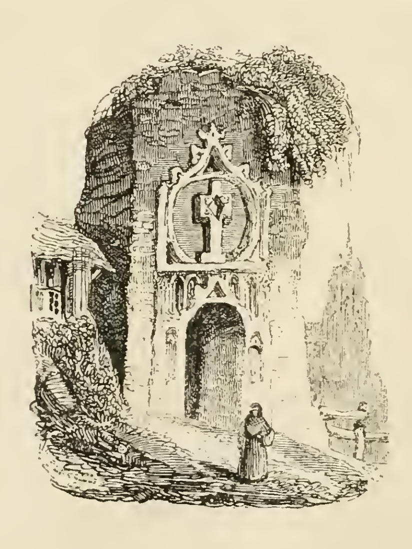
Pas avant demain soir.

PEBLO, à part.

S'il me retrouve demain matin!...

FRÈRE ARSÈNE, tombant dans un fauteuil.

Je n'en peux plus; mais voilà le premier jour que j'aie passé ici sans regarder l'heure.



ACTE QUATRIÈME.

Chez dona Florinde. Même salon qu'au second acte. Une table où brûlent deux bougies.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA FLORINDE, *assise et la tête appuyée sur sa main;* DOROTHÉE, *qui la regarde en entrant.*

DOROTHÉE.

Sa vue me navre le cœur; si ces inquisiteurs étaient des hommes, ils auraient pitié d'elle, mais les démons!...

DONA FLORINDE.

Don Juan l'ignore; c'est une douleur de moins pour lui. (A Dorothée.) Eh bien! ma lettre?

DOROTHÉE.

Elle est partie par ce joyeux muletier qui rit toujours. Que la gaieté d'autrui est mal venue quand on est triste! il siffle, il chante et il galope en toute hâte sur la route de Saint-Just.

DONA FLORINDE.

Parviendra-t-elle?

DOROTHÉE.

Vous en doutez?

DONA FLORINDE.

Sais-je le nom qu'il a pris, quand il s'est retiré dans ce cloître?

DOROTHÉE.

Mais celui qu'il a porté est sur l'adresse; qui ne connaît pas Charles-Quint?

DONA FLORINDE.

J'ai cédé à tes instances; tu crois que par un reste de bienveillance pour le père, il s'intéressera au sort de la fille orpheline et menacée.

DOROTHÉE.

Pourquoi pas? il acquitte par une démarche qui ne lui coûte rien un service reçu argent comptant; décharger sa conscience, sans rendre sa bourse plus légère, c'est une bonne œuvre à bon marché.

DONA FLORINDE.

Il entre toujours de l'argent dans tes raisons, Dorothée.

DOROTHÉE.

Je ne connais que cet argument-là qui ait le privilége de convaincre quelqu'un sans le fâcher.

DONA FLORINDE.

Je te laisse donc ton espérance.

DOROTHÉE.

Si je ne l'avais plus, quelle serait ma consolation? comment désarmer ce tribunal terrible devant lequel vous êtes citée?

DONA FLORINDE.

Calme-toi, tu sais que j'ai un protecteur, qui veut bien me conduire aux pieds de mes juges, m'encourager par ses conseils, m'assister de son crédit.

DOROTHÉE.

Ce personnage mystérieux, qui s'est présenté ici de la part du roi et du comte de Santa-Fiore, en ne se nommant qu'à vous seule?

DONA FLORINDE.

Quand tu es descendue, il n'était pas venu encore?

DOROTHÉE.

On doit l'introduire dès qu'il arrivera, mais je n'ai pas même entendu le bruit d'un carrosse: la rue est déserte; une pluie d'orage commence à tomber par grosses gouttes; se croirait-on à Tolède? pas une guitare pour égayer cette triste nuit! pas une haleine de vent qui la rafraîchisse.

DONA FLORINDE.

C'est vrai; on ne respire plus: ouvre la jalousie.

DOROTHÉE.

Sur la rue?

DONA FLORINDE.

Non, celle qui donne sur ce jardin qu'il aimait tant.

DOROTHÉE.

L'odeur des jasmins monte jusqu'ici.

DONA FLORINDE.

N'as-tu pas éprouvé quelquefois, Dorothée, combien un son vague, une bouffée d'air réveille fortement certaines impressions de plaisir ou de peine et fait revivre un souvenir jusqu'à la réalité?

DOROTHÉE.

Je devine à qui vous pensez.

DONA FLORINDE.

Le grand mérite! je ne pense jamais qu'à lui. Nous nous sommes assis tant de fois parmi ces touffes de fleurs! une pluie d'orage ne nous faisait pas peur alors; nous ne la sentions pas. Que de longues promenades, qui nous semblaient si courtes! Il n'y avait pour nous que belles nuits, que parfums, que bonheur! C'étaient de douces soirées qui ne reviendront plus.

DOROTHÉE.

Pourquoi? ce seigneur en qui vous avez confiance ne vous a-t-il pas dit que le soupçon élevé contre vous tombait de soi-même; qu'en vous rendant à la première citation du tribunal vous disposiez vos juges en votre faveur; enfin n'a-t-il pas promis de vous ramener dans mes bras?

DONA FLORINDE.

Et il tiendra parole, Dorothée; certainement il le fera... mais... il faut tout prévoir; garde bien ce papier, ce sont mes volontés.

DOROTHÉE

Vous voulez dire les dernières.

DONA FLORINDE.

C'est au contraire ce que je ne voulais pas dire de peur de t'affliger: si... je ne revenais plus...

DOROTHÉE.

Vous!

DONA FLORINDE.

Ce n'est qu'un doute; tu trouverais là de quoi vivre, non pas heureuse, mais riche.

DOROTHÉE.

Je n'aurais plus besoin de rien.

DONA FLORINDE.

Quant à don Juan, s'il est rendu au monde, je veux être pour quelque chose dans son bonheur que je devais partager; je veux que mes biens soient à lui pour qu'il en dispose à son gré, sans se croire engagé même de souvenir envers l'amie qu'il n'aura plus.

DOROTHÉE.

Bon et noble cœur! vous serez heureuse: une voix secrète me dit que vous le reverrez. Le brave jeune homme, s'il doit avoir jamais une autre épouse que vous, c'est l'Église, et vous ne pourrez pas l'accuser d'infidélité; assurément l'inclination n'y sera pour rien.

DONA FLORINDE.

Tais-toi, tais-toi: on vient; c'est celui que j'attends; j'aurai du courage.

DOROTHÉE.

Vos mains sont froides, pauvre chère fille; vous tremblez.

DONA FLORINDE.

Non, non; je t'assure.

DOROTHÉE.

Ah! toutes mes terreurs me reprennent.

SCÈNE II.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE, DON RUY GOMÈS.

GOMÈS.

J'arrive à l'heure convenue, señora.

DONA FLORINDE.

Je la croyais passée: on est donc presque aussi impatiente quand on craint que quand on espère?

GOMÈS.

Soyez sans crainte; le protecteur puissant que je vous ai nommé ne vous abandonnera pas.

DOROTHÉE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de l'accompagner?

GOMÈS.

Vous savez que les ordres de l'inquisition sont formels.

DOROTHÉE.

Mais vous me la ramènerez, mon bon seigneur; c'est tout ce que j'aime sur la terre: vous avez promis de me la ramener.

GOMÈS.

Je vous le promets encore, et ce sera bientôt.

DONA FLORINDE.

Dorothée, donne ma mantille et mon masque.

DOROTHÉE, qui va les prendre sur un siége.

Et n'avoir pas la consolation de la suivre!

GOMÈS, à part.

L'orgueil d'une telle conquête ne pourrait rien sur elle, mais la terreur!...

DONA FLORINDE.

Je ne te dis pas adieu, Dorothée.

DOROTHÉE.

Oh! non: c'est un mot qu'il ne faut dire qu'à ceux

qu'on ne doit pas revoir ; (La reconduisant jusqu'à la porte et lui baisant les mains.) il vient malgré moi sur mes lèvres... je ne le prononcerai pas; ma fille! ma fille bien-aimée!...

Gomès donne la main à Florinde ; ils sortent.

SCÈNE III.

DOROTHÉE, *puis* DON JUAN.

DOROTHÉE.

Maintenant, je puis me désespérer tout à mon aise; je puis les maudire, eux, et leurs lois de sang, et leur tribunal de bourreaux, et lui le premier, puisqu'il ne m'entend plus ; qu'avons-nous fait pour qu'on nous traite ainsi? Ah! si le pouvoir passe une fois du côté de la vraie croyance, c'est-à-dire du nôtre, nous serons humains et charitables ; mais ces chrétiens qui nous oppriment, si je les tenais tous, je voudrais les anéantir d'un seul coup, les déchirer par morceaux ; je voudrais les faire brûler à petit feu jusqu'au dernier...

DON JUAN, qui vient d'entrer par la fenêtre.

Un seul excepté, j'espère !

DOROTHÉE, poussant un cri.

C'est vous, seigneur don Juan; quelle peur vous m'avez faite ! vous, ici !... et par quelle route encore!

DON JUAN.

La seule où j'étais sûr de ne rencontrer personne, la brèche du jardin et l'escalade.

DOROTHÉE.

Dieu tout-puissant! c'est du ciel que vous êtes tombé.

DON JUAN.

Exactement, j'en arrive; ou du moins j'y allais tout droit, mais j'ai rebroussé chemin. Partage donc mon bonheur; elle m'est rendue.

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, DON JUAN, DON QUEXADA.

DON QUEXADA, à don Juan, de la fenêtre.

Du moins, venez à mon aide !

DON JUAN, courant à lui.

J'oubliais... Ah! pardon; l'arrière-garde est en retard.

DOROTHÉE.

Comment lui annoncer une nouvelle qui va changer sa joie en désespoir?

DON JUAN, à Quexada.

Ne craignez point : le treillage est bon.

DON QUEXADA.

Sortir, entrer par les fenêtres! on dirait que les portes ne doivent plus s'ouvrir pour nous.

DON JUAN, l'aidant à franchir le balcon.

Ce ne sont pas celles qui s'ouvrent que je crains le plus.

DON QUEXADA.

Ni moi; où sommes-nous ici?

DON JUAN, à Dorothée.

Que fait dona Florinde? elle s'est retirée dans son appartement?

DOROTHÉE, à part.

Je redoute jusqu'aux extravagances de sa douleur.

DON QUEXADA.

Nous sommes chez dona Florinde ?

DON JUAN, à Dorothée.

Cours la prévenir de notre arrivée.

DOROTHÉE.

J'y vais, seigneur don Juan. (A part.) Mon Dieu! que faire? obéissons, ne fût-ce que pour lui laisser le temps de revenir.

SCÈNE V.

DON JUAN, DON QUEXADA.

DON JUAN.

Concevez-vous ma joie? je vais la revoir.

DON QUEXADA.

Et c'est pour m'entraîner chez elle à mon insu que vous avez refusé de me suivre au palais de Médina. Ah! pourquoi ai-je promis, solennellement promis de ne pas vous quitter d'un moment? Chez dona Florinde !

DON JUAN.

Pouvais-je vous conduire autre part ?

DON QUEXADA.

Non, vous ne le pouviez pas; depuis hier matin, il y a en vous je ne sais quoi de malencontreux qui se communique à moi, pour nous faire agir et parler tous deux, comme d'inspiration, au rebours de la prudence et du bon sens; et vous êtes dans l'ivresse encore!

DON JUAN.

Que voulez-vous? je n'ai que d'heureux pressentiments.

DON QUEXADA.

Alors il va nous arriver quelque malheur.

DON JUAN, qui s'approche de la porte par où Dorothée est sortie.

Mais que fait-elle?

DON QUEXADA, qui le suit.

Vous avez beau ne pas m'écouter : il faut m'entendre; revenir dans une maison où il vous a plu d'introduire le comte de Santa-Fiore, qui est peut-être observée, cernée par des gens à lui, où vous pouvez le rencontrer en personne....

DON JUAN.

Que j'aie cette bonne fortune, et ma joie est au comble.

DON QUEXADA.

Dieu vous en préserve!... et moi aussi! Mais le plus acharné de vos ennemis ne pourrait pas faire un vœu qui vous fût plus fatal. Savez-vous, jeune homme, quel avenir vous jetez au hasard? Savez-vous qui vous êtes? Si vous le saviez, vous auriez un peu plus de respect pour vous-même.

DON JUAN, qui revient précipitamment.

Du respect pour moi! je ne m'en serais jamais avisé; je suis donc quelque chose de bien important dans le monde?

DON QUEXADA.

Vous êtes...

DON JUAN.

Enfin, je vais me connaître!

DON QUEXADA.

Vous êtes... un fou; c'est tout ce que je puis vous dire.

DON JUAN.

Ne me demandez donc pas de me conduire comme un sage; mais allons, asseyez-vous et rassurez-vous, mon digne ami; vous ne seriez pas plus en peine quand le saint-office se mêlerait de mes affaires et des vôtres.

DON QUEXADA.

C'est la seule infortune qui nous manque; n'en parlez pas, ou vous la ferez venir.

DON JUAN.

Dorothée! je meurs d'impatience; Dorothée!... quoi! tu es seule?...

SCÈNE VI.

DON JUAN, DON QUEXADA, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Ah! seigneur don Juan!...

DON JUAN.

Que vois-je? tu détournes le visage; tu pleures; il s'est passé quelque horrible aventure que tu veux me cacher!

DOROTHÉE.

Je le voulais, et je ne le peux pas.

DON JUAN.

Explique-toi; je suis au supplice. Dona Florinde!...

DOROTHÉE.

N'est plus ici.

DON JUAN.

Achève.

DOROTHÉE.

On l'interroge.

DON JUAN.

Où donc? qui donc? Achève par pitié.

DOROTHÉE.

L'inquisition.

DON JUAN.

L'inquisition! une Juive! elle est perdue.

DON QUEXADA, courant à lui.

Qu'est-ce que vous venez de dire?

DON JUAN, avec désespoir, à Quexada.

Perdue sans ressource!

DON QUEXADA.

Ce n'est pas là ce que je vous demande. Vous avez parlé d'une Juive?

DON JUAN,

Moi!

DON QUEXADA.

Dona Florinde est une Juive?

DON JUAN.

Puisque je l'ai dit, c'est vrai.

DON QUEXADA.

Soupçonnée d'apostasie après abjuration... Là! je l'aurais juré; mais il n'y a plus de sûreté pour nous chez elle.

DON JUAN.

Allons!

DON QUEXADA.

L'inquisition ne se borne pas à brûler les Juifs, elle brûle aussi leurs adhérents; m'entendez-vous? leurs adhérents.

DON JUAN.

Eh! oui, je vous entends : leurs adhérents. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? et que m'importe?

DOROTHÉE.

Eh bien! nous périrons tous ensemble.

DON JUAN.

Tous ensemble.

DON QUEXADA, furieux, à Dorothée.

Parlez pour vous, la duègne. Si cette partie de

plaisir-là vous tente, donnez-vous-en la joie; mais je ne veux pas en être. Je veux sortir d'ici...

DOROTHÉE.

Sortez.

DON JUAN.

Qui vous retient?

DON QUEXADA.

Et de l'Espagne. (A don Juan.) Mais vous me suivrez; nous ne pouvons aller, ni trop vite, ni trop loin. A la veille d'un auto-da-fé, avec l'ennemi que nous avons sur les bras une telle liaison suffit pour nous mener droit au bûcher. Partons, venez, mon cher don Juan, venez...

DON JUAN, le prenant par le bras pour l'entraîner.

A l'inquisition? je le veux bien.

DON QUEXADA.

Pour Dieu! lâchez-moi. Quand il parle ainsi, il me semble que j'ai les pieds sur des charbons ardents.

DOROTHÉE.

De grâce, seigneur don Juan, pas d'imprudence! Un des personnages importants du saint office protége dona Florinde, l'accompagne, et doit la ramener chez elle.

DON JUAN.

Cette nuit même?

DOROTHÉE.

Et bientôt; il me l'a promis.

DON JUAN.

Que ne e disais-tu?

DON QUEXADA.

Je ne veux pas qu'il me trouve dans cette maison. Encore un coup, suivez-moi.

DON JUAN.

Quand je devrais abjurer pour partager son sort, je reste.

DON QUEXADA.

Tenez, don Juan, vous êtes un ingrat; vous me désespérez. Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour tenir ma promesse, je l'ai fait; vous avez ri des conseils du vieillard, et il a mieux aimé redevenir jeune homme pour extravaguer avec vous que d'avoir raison en vous abandonnant à votre mauvaise tête; mais tout a son terme. La rage de l'auto-da-fé vous tourne l'esprit, et je me perdrais maintenant sans vous être bon à rien. Adieu donc!... mon élève, mon cher enfant, c'est avec un serrement de cœur que je vous le dis; c'est en pleurant que je vous embrasse; mais adieu; car enfin la paternité la plus dévouée ne peut pas aller jusqu'à vous faire brûler vif pour un fils... qui n'est pas le vôtre.

DON JUAN.

Écoutez; votre parole donnée, votre tendresse pour moi, vous pouvez tout concilier avec sûreté.

DON QUEXADA.

Comment? dites-le en deux mots.

DON JUAN.

Dès que dona Florinde sera seule, je me montre, et je fuis avec elle avant d'attendre une seconde citation du tribunal.

DOROTHÉE.

Ah! sauvez-la!

DON JUAN.

Sortez: procurez-vous des chevaux, et revenez nous prendre; alors à vous le commandement.

DON QUEXADA.

Comptez sur la plus belle retraite!... mais écoutez-moi à votre tour; je viendrai sous la fenêtre vous faire un signal.

DON JUAN.

Oui.

DON QUEXADA.

Trois coups dans la main.

DON JUAN.

Bien.

DON QUEXADA.

Si je puis rentrer dans cette maison sans danger, vous me répondrez; autrement...

DON JUAN.

Je ne vous répondrai pas.

DON QUEXADA.

Vous me le promettez?

DON JUAN.

C'est convenu.

DON QUEXADA, à Dorothée.

Maintenant conduisez-moi, et avec prudence.

DOROTHÉE.

Personne sur le seuil. Ne craignez rien.

DON QUEXADA, qui sort avec Dorothée.

Les Juifs et leurs adhérents; miséricorde!...

DON JUAN.

Il n'a que ses adhérents dans la tête.

SCÈNE VII.

DON JUAN.

Oh! quand une peur qui tient du délire, vous crie aux oreilles, le moyen d'assembler deux idées!.... (Il s'assied.) Réfléchissons, maintenant que je suis seul: à quoi me résoudre?... à l'attendre? et si elle ne reve-

nait pas! j'irais la chercher jusqu'au fond de cette caverne du saint office... mais je mourrais mille fois avant de m'en ouvrir l'entrée! N'est-ce pas le comble du malheur que de n'avoir pas même la ressource de faire une folie? (Se levant.) Attendre est impossible, agir ne l'est pas moins; quel supplice que de ne pouvoir prendre un parti! Le plus mauvais de tous vaut mieux que l'indécision, et je donnerais dix années de ma vie pour m'épargner une heure de cette insupportable angoisse; (Retombant assis.) j'y succombe. Ah! Florinde, Florinde! vous ai-je perdue pour toujours?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, accourant.

La voilà, seigneur don Juan! je l'ai revue : la voilà.

DON JUAN.

Je cours au-devant d'elle.

DOROTHÉE.

Mais elle n'est pas seule; celui dont je vous ai parlé la ramène ; voulez-vous la perdre?

DON JUAN.

Plutôt cent fois me perdre moi-même!

DOROTHÉE.

Gardez-vous donc de vous montrer, et laissez-vous conduire.

DON JUAN.

Où tu voudras.

DOROTHÉE, ouvrant une porte latérale.

Dans le lieu le plus retiré de la maison; chez moi, et pour n'en sortir qu'à propos.

DON JUAN.

Elle est de retour; je suis ici pour la défendre : ah! je respire, et je t'obéis. (Il sort avec Dorothée.)

SCÈNE IX.

DONA FLORINDE, DON RUY GOMÈS.

DONA FLORINDE.

Grâces vous soient rendues, don Gomès! vous avez tenu votre parole; mais pardonnez .. (Tombant sur un siége.) mes genoux tremblent sous moi.

GOMÈS.

Cet interrogatoire vous a laissé une impression pénible.

DONA FLORINDE.

Douloureuse, accablante comme un rêve qu'on ne peut chasser. Cette vaste salle tendue de noir, ces torches qui n'éclairent que pour rendre l'obscurité plus affreuse, ces juges voilés, dont les yeux seuls sont visibles et se fixent sur vous avec une immobilité qui glace même la pensée... Quel spectacle! la justice des hommes ne peut-elle donc nous apparaître que sous ces dehors terribles?

GOMÈS.

Oui, señora, quand c'est Dieu qu'il venge; mais j'espère que vos juges s'adouciront en votre faveur.

DONA FLORINDE.

Vous n'en avez pas la certitude?

GOMÈS.

Je voudrais l'avoir.

DONA FLORINDE.

Ils ont donc résolu de me rappeler en leur présence?

GOMÈS.

Je l'ignore, mais c'est possible.

DONA FLORINDE.

De me soumettre à cette épreuve de douleur, dont les instruments épars autour de moi m'ôtaient presque l'usage de ma raison.

GOMÈS.

Je répugne à le croire, mais...

DONA FLORINDE, se levant.

C'est encore possible! Ah! vous ne le permettrez pas; vous prendrez pitié de moi; le courage de mourir, je l'aurais : je suis si malheureuse! Mais devant de telles souffrances je ne me sens plus que la faiblesse d'une femme; elles me font peur. Comment me les épargner? je me soumets d'avance à tout ce qu'on exigera de moi; tout ce qu'on voudra que je dise, je le dirai; pour mourir plus vite, pour ne mourir qu'une fois! oh! je le dirai.

GOMÈS, à part.

La voilà donc où je désirais l'amener. (A dona Florinde.) Une seule personne peut intervenir entre vous et vos juges; une seule, je vous le répète : c'est le roi.

DONA FLORINDE.

Le fera-t-il?

GOMÈS.

En pouvez-vous douter, quand il daigne venir vous l'assurer lui-même?

DONA FLORINDE.

Qu'il vienne donc!

GOMÈS.

Comme je vous l'ai dit, madame, je croyais le trouver ici; dans quelques instants il sera près de

vous; ne lui montrez aucun ressentiment : songez que l'inquisition intimide jusqu'aux rois, qu'une démarche auprès de ce tribunal est hasardeuse, même pour lui, et qu'elle mérite quelque reconnaissance.

DONA FLORINDE.

Hélas! que peut-il attendre de la mienne?

GOMÈS.

Je vous quitte, señora, et c'est encore pour m'occuper de vous; je veux revoir vos juges, combattre des préventions qui, je l'avoue, me font frémir malgré moi.

DONA FLORINDE.

Courez : je vous remercie, et du fond de l'âme.

GOMÈS.

Pourrai-je les détruire?... (La regardant.) Quoi! tant de beauté! ce serait horrible.

DONA FLORINDE.

Ah! je tremble, je tremble.

GOMÈS.

Ayez donc autant de pitié pour vous que j'en ai moi-même. Don Philippe ne peut tarder : vous allez le voir; votre sort est dans vos mains. Restez, restez, señora.

DONA FLORINDE, retombant assise.

Du moins, mes bénédictions vous accompagnent.

GOMÈS à part, en sortant.

Que le roi promette maintenant, et l'amant va tout obtenir.

SCÈNE X.

DONA FLORINDE.

Je n'ai plus qu'une espérance; mais que va-t-il m'ordonner? de renoncer à don Juan: ne sommes-nous pas séparés? de ne plus l'aimer, est-ce en mon pouvoir?... Oh! que la terreur a d'empire sur nous! c'est son ennemi que j'appelle de tous mes vœux, son ennemi mortel, le roi!... il faut que je sois bien malheureuse ou bien faible puisque je peux souhaiter de le revoir; je le souhaite pourtant : j'en ai honte, mais je ne saurais me vaincre. Mon Dieu, faites qu'il vienne!

SCÈNE XI.

DONA FLORINDE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, s'élançant vers dona Florinde.

Ah! c'est vous, vous que je presse dans mes bras!

DONA FLORINDE.

Dorothée, ma mère!...

DOROTHÉE.

Vous frissonnez.

DONA FLORINDE.

N'ajoute pas à mon émotion par la tienne : je veux me calmer : j'attends quelqu'un.

DOROTHÉE.

Moi, je vous annonce une personne que vous n'attendiez plus.

DONA FLORINDE.

Que veux-tu dire?

DOROTHÉE.

C'est lui.

DONA FLORINDE.

Don Juan?

DOROTHÉE.

Lui, qui vient d'arriver.

DONA FLORINDE.

Don Juan est libre : ô ciel! je te rends grâce!

DOROTHÉE.

Retiré dans ma chambre, il m'envoie m'assurer que vous êtes seule : un mot de vous et il est à vos pieds; irai-je le chercher?

DONA FLORINDE.

Mais sans doute; mais à l'instant; mais va donc si tu m'aimes! (La retenant par le bras.) N'as-tu pas entendu?...

DOROTHÉE.

Non rien; rien, je vous jure.

DONA FLORINDE.

Arrête? la joie m'ôtait le sens : que don Juan parte qu'il fuie!

DOROTHÉE.

Avec vous, cette nuit; sans vous, jamais!

DONA FLORINDE.

Et comment fuir? il va le rencontrer.

DOROTHÉE.

Qui donc?

DONA FLORINDE.

Je te l'ai dit : le comte, le comte, qui ne peut tarder; qui sera près de moi dans un moment; qui monte peut-être pendant que je te parle. Dieu! s'ils se trouvaient en face l'un de l'autre!...

DOROTHÉE.

Eh bien! don Juan le tuerait.

DONA FLORINDE.

Le tuer! que dis-tu? mais tu ignores... ce serait le plus épouvantable des crimes; et j'ai pu souhaiter sa présence!... Ecoute, Dorothée : don Juan est chez toi; il faut l'y retenir.

DOROTHÉE.

S'il consent à se laisser faire.

DONA FLORINDE.

Sans lui parler du comte.

DOROTHÉE.

Je m'en garderai bien; mais voudra-t-il attendre?

DONA FLORINDE.

Dis-lui que je l'en prie; dis-lui que je le veux; qu'il y va de ses jours; non, des miens, il t'écoutera.

DOROTHÉE.

Je l'espère; cependant n'y a t-il pour vous aucun danger à demeurer seule?

DONA FLORINDE.

Aucun; je tremblais tout à l'heure, mais je redeviens moi-même : je ne pense plus qu'à lui, je ne crains plus que pour lui, je m'exposerais à tout pour le sauver; l'amour, ah! l'amour, c'est le courage des femmes.

DOROTHÉE.

Mais don Juan ne consultera que son épée, s'il découvre que vous refusez de le recevoir pour entretenir son ennemi.

DONA FLORINDE.

Toute une galerie entre ce salon et ta chambre, il ne pourra nous entendre.

DOROTHÉE.

Ah! si vous aviez pu lui parler!

DONA FLORINDE.

Oui, tu as raison, je le peux encore; viens, je t'accompagne, je te devance, du moins je l'aurai revu!... (S'arrêtant tout à coup.) Cette fois je ne me trompe pas.

DOROTHÉE.

On monte les degrés; on vient.

DONA FLORINDE.

C'est le comte; il est trop tard. Dorothée, sauve-nous tout deux. Va, cours, et je referme cette porte sur toi! (Donnant un tour de clef.) Je ne puis mettre assez d'obstacle entre don Juan et lui. (Revenant sur le devant de la scène.) Ah! que mon cœur et mes yeux ne me trahissent pas.

SCÈNE XII.

DONA FLORINDE, PHILIPPE II.

PHILIPPE II, à part au fond.

L'effroi, qui va me la livrer, l'embellit encore. Ou cette nuit, ou jamais!

DONA FLORINDE, à part.

Comment abréger cet entretien?

PHILIPPE II.

Me pardonnez-vous, madame, de troubler votre rêverie?

DONA FLORINDE.

Ah! sire, elle était si triste que... que je dois vous en remercier.

PHILIPPE II.

Cette fois, ma présence ne vous est donc pas importune?

DONA FLORINDE.

Peut-elle l'être... quand vous venez me défendre? je révère... je bénis votre justice.

PHILIPPE II.

J'accepterais l'éloge, si un intérêt plus tendre que le besoin d'être juste ne me ramenait auprès de vous.

DONA FLORINDE.

La pitié, sire.

PHILIPPE II.

Oui, une pitié pleine de sollicitude et d'alarmes, le dévouement d'un ami, que vous connaissiez mal, quand vous avez pu le croire insensible.

DONA FLORINDE.

Ce mot me rend l'espoir : transmis de la part de Votre Majesté, il eût suffi pour calmer mes craintes... et vous aurait épargné une démarche... dont je suis confuse.

PHILIPPE II.

Mais en me privant d'un plaisir dont j'étais jaloux, celui de vous rassurer moi-même; ne me l'enviez pas.

DONA FLORINDE, à part.

Il va rester.

PHILIPPE II.

Ces instants que je vous consacre, je trouve si doux de les dérober à mes travaux.

DONA FLORINDE.

Et à votre repos peut-être. Je sais combien ils sont précieux; ne craignez pas que j'en abuse.

PHILIPPE II, avançant un fauteuil pour dona Florinde.

Vous-même ne craignez pas trop d'en abuser.

DONA FLORINDE, qui s'assied.

Il le faut!

PHILIPPE II, à part.

Ne l'ai-je point rop tôt rassurée? (A dona Florinde.) On a dû vous dire, madame, que la volonté souveraine peut se briser contre un arrêt de l'inquisition. Ce tribunal représente Dieu même, et devant Dieu que sont les rois de la terre? Cependant j'ai résolu,

quel qu'en fût le péril, de me jeter entre vos juges et vous ; mais pour prix d'un tel service, que dois-je attendre? votre haine peut-être!

DONA FLORINDE, en se levant.

Moi, de la haine, quand vous me sauvez!... Ah! sire, ce serait de l'ingratitude, et...

PHILIPPE II.

Et vous en êtes incapable, belle Florinde; je le crois. (L'invitant du geste à se rasseoir.) Ah! de grâce!...

DONA FLORINDE, à part en s'asseyant, tandis que le roi va prendre un siége.

Quel supplice!

PHILIPPE II, appuyé sur sa chaise.

Vous ne serez point ingrate; mais vous resterez indifférente. (En s'asseyant.) Le sort d'un roi est de n'obtenir que le respect, quand il n'inspire pas l'aversion ou l'envie; et pourtant, accessible à toutes les affections qu'on lui refuse, brûlé sans espoir de toutes les passions qui consument, qu'un roi sent douloureusement le besoin d'être aimé!

DONA FLORINDE.

Vous l'êtes, sire, d'un peuple entier qui vous respecte, qui vous admire, qui voit en vous la source de tous les biens.

PHILIPPE II.

Oui, je le suis par intérêt; je le suis de cet amour qui s'adresse, non pas à moi, mais à mon pouvoir, non pas à l'homme, mais au souverain. Que me font ces hommages, ces acclamations dont on me fatigue? avec quelle joie je les donnerais pour le bonheur de sentir la main d'un ami presser la mienne; pour un soupir de l'amante que je me suis créée par la pensée, que je vois dans mes rêves, qui poursuit le monarque au milieu de ses travaux, et le chrétien jusque dans la ferveur de ses prières!

DONA FLORINDE.

Cette amante, sire, Dieu et la France vous la donnent : une jeune fiancée vient à vous, célèbre par ses vertus et ses grâces, proclamée belle entre toutes les princesses.

PHILIPPE II.

Mais non entre toutes les femmes. Reste-t-il une place pour elle dans ce cœur possédé d'une autre image? Ne le croyez pas, Florinde; ce mariage politique n'est que le veuvage avec plus de contrainte et d'entraves. (En rapprochant son siége de celui de Florinde.) Oh! qu'une épouse de ma préférence secrète, de mon amour, choisie pour elle-même, et adorée dans l'ombre, serait plus reine que cette reine qui n'aura qu'un vain titre! Mon sceptre, je le mettrais à ses pieds; ce droit de grâce, le plus beau de mes droits, c'est elle qui l'exercerait en mon nom; mes trésors ne feraient que passer de ses mains dans celles des malheureux; et ce pouvoir immense de consoler l'infortune, cette royauté enveloppée de mystère, mais plus absolue que la mienne, une seule femme la mérite, une seule dans le monde, et cette femme, Florinde, c'est vous... (Il tombe à ses genoux.)

DONA FLORINDE, se levant.

Moi, juste ciel! qui? moi!

PHILIPPE II.

Vous, à qui je l'offre à genoux, à qui je demande, en tremblant, un peu de cette pitié que je ne vous ai pas refusée pour vous-même.

DONA FLORINDE.

Mais que vous vouliez me vendre au prix de l'honneur... Oh! non, vous n'avez pas eu cette pensée; je m'abuse et je vous fais injure. Pardon, sire, ah! pardon de mon erreur!

PHILIPPE II.

Ne feignez pas de vous méprendre; n'en appelez pas à des vertus dont Dieu m'affranchit, en me les rendant impossibles. (Se relevant.) Je l'ai résolu : crime ou non, de votre volonté ou seulement de la mienne, Florinde, vous serez à moi.

DONA FLORINDE.

Et je me suis livrée!... et je suis seule!

PHILIPPE II.

Oui seule; et rien ne vous trahira; mais rien ne peut vous sauver.

DONA FLORINDE.

Que mon désespoir et mes cris...

PHILIPPE II.

Vos cris ne seront pas entendus.

DONA FLORINDE.

Vous vous trompez, sire, on viendra; je vous jure qu'on viendra.

PHILIPPE II.

Et qui donc?

DONA FLORINDE.

Personne, oh! non, personne. Il est vrai; je suis sans appui, sans défense; ou plutôt, je n'ai qu'un refuge, et c'est vous, vous à qui je confie cet honneur que vous veniez me ravir; vous, sire, qui serez mon défenseur contre vous-même. (S'avançant vers lui avec exaltation.) Don Philippe, l'action que vous voulez commettre est horrible, (Tombant à genoux.) et j'en demande justice au roi d'Espagne.

PHILIPPE II, la regardant avec transport.

Ravissante de terreur et de fierté! Florinde, c'est le seul vœu de toi que je n'accomplirai pas : le roi d'Espagne sera ton maître aujourd'hui et don Philippe ton esclave toute sa vie.

DONA FLORINDE, qui repousse le roi en se relevant.

Écoutez-moi donc, homme cruel, chrétien sans pitié; je ne dirai qu'un mot, puisque j'y suis réduite...

PHILIPPE II.

Il ne changera pas ton sort.

DONA FLORINDE.

Qu'un mot qui va me perdre, mais qui vous fera reculer d'horreur.

PHILIPPE II, s'élançant vers elle.

C'est trop me résister.

DONA FLORINDE, en fuyant.

Pitié! sire; grâce!... ou je dirai tout...je suis...

PHILIPPE II, qui la saisit dans ses bras.

Et que m'importe!

DONA FLORINDE.

Je suis une Juive!

PHILIPPE II, reculant d'horreur.

Toi! Qu'entends-je! (Après un long silence.) Ah! malheureuse fille, puisses-tu, pour ton salut dans ce monde et dans l'autre, avoir poussé la vertu jusqu'au mensonge!

DONA FLORINDE.

Mon mensonge fut de descendre par nécessité à feindre une croyance qui n'était que sur mes lèvres; voilà mon crime, et j'en serai punie; mais si vous faites un pas vers moi, je répéterai au pied du tribunal, je proclamerai devant mes juges, qu'un Espagnol a été assez lâche pour vouloir triompher de l'innocence par la force; qu'un chevalier a fait outrage à une femme; que le plus saint roi de la chrétienté, que toi, don Philippe, toi le roi catholique tu t'es souillé d'une passion infâme pour une Juive. (Avec calme.) Et bien! vous vous arrêtez maintenant; c'est moi qui suis tranquille et c'est vous qui tremblez.

PHILIPPE II.

Pour tes jours. Sais-tu que si, à mon éternelle confusion, tes paroles avaient frappé une autre oreille que la mienne, sais-tu qu'il n'y aurait plus d'espoir pour toi dans cette vie?

DONA FLORINDE.

Mais j'en sortirais pure.

PHILIPPE II.

Que je ne pourrais te soustraire ni à la torture, ni aux flammes du bûcher.

DONA FLORINDE.

Mais j'irais martyre à ce Dieu qui est le mien comme le vôtre, et qui jugera mes juges; mais je mourrais digne encore de celui qui m'a tant aimée.

PHILIPPE II.

Oh! pourquoi as-tu rappelé ce souvenir? il étouffe en moi toute compassion; c'est ta sentence, Florinde, ta sentence de mort. (Entendant frapper à coups redoublés à la porte de la galerie voisine.) Quel est ce bruit?

DONA FLORINDE, au comble de la terreur.

Quoi? je n'ai rien entendu... je ne sais... Dorothée, peut-être.

DON JUAN, en dehors.

Ouvrez cette porte; ou je la briserai.

PHILIPPE II.

Un homme ici!

DONA FLORINDE, qui s'élance vers la porte, et veut arrêter le roi.

Je vous en conjure... Ah! par tout ce que vous avez de sacré dans le monde!...

PHILIPPE II, l'écartant pour ouvrir la porte.

Un témoin de ma honte! je saurai qui c'est.

Don Juan entre précipitamment et s'arrête à la vue de Philippe II qui recule épouvanté.

SCÈNE XIII.

DON JUAN, PHILIPPE II, DONA FLORINDE.

PHILIPPE II.

Don Juan!

DON JUAN.

Le comte!

PHILIPPE II.

Vous m'avez entendu?

DON JUAN.

Trop tard; je vous aurais déjà puni.

DONA FLORINDE, qui se précipite entre eux.

Vous n'en avez ni le droit ni le pouvoir, don Juan; vous ne connaissez pas celui que vous outragez.

DON JUAN.

Je le connais par ses actes, et il m'en fera raison.

PHILIPPE II.

Je vous jugerai sur les vôtres; et vous m'en répondrez.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous lui devez respect. Ah! respect au plus noble sang de la Castille!

DON JUAN.

Je ne le tiens ni pour noble, ni pour Castillan, car il craint un homme et il menace une femme.

PHILIPPE II.

Je plains le sort de la femme; quant à l'homme, je le vois d'assez haut pour mépriser ses injures.

DON JUAN.

Faute d'oser descendre jusqu'à vous en venger.

PHILIPPE II.

S'il vous reste une lueur de raison, don Juan, pas un mot de plus, et sortez.

DON JUAN.

Si vous avez encore une goutte de sang dans le cœur, sortez avec moi ou défendez-vous.

DONA FLORINDE.

Ici... sous mes yeux!... vous ne l'oserez pas!... (S'attachant à lui.) Vous ne le pourrez pas!...

PHILIPPE II.

Pour la dernière fois, obéissez.

DON JUAN.

Pour la dernière fois aussi, défends-toi. La pointe de ton épée à ma poitrine, ou le plat de la mienne sur ton visage!... En garde!

DONA FLORINDE, en poussant un cri.

C'est le roi!

DON JUAN, qui laisse tomber son épée.

Le roi!

DONA FLORINDE, un genou en terre.

Ah! sire, grâce! non pas pour moi; je suis condamnée; mais pour lui, dont le seul crime fut de m'aimer sans savoir qui j'étais, et de me défendre sans vous connaître.

PHILIPPE II, à Florinde.

Vous m'avez trahi.

DONA FLORINDE.

En voulant sauver vos jours.

PHILIPPE II.

Ou plutôt les siens. Qui vous dit que je n'avais pas les moyens de me protéger moi-même contre un fou que je dédaignais trop pour me nommer? (Appelant au fond.) A moi, Gomès!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DON RUY GOMÈS, UN OFFICIER, QUELQUES GARDES DU ROI.

PHILIPPE II, à Gomès.

Ce jeune homme en démence aux prisons de l'Alcazar! (Montrant la chambre de dona Florinde.) Cette femme, ici! je déciderai de leur sort.

DONA FLORINDE.

Pourquoi, don Juan, ne m'avez-vous pas laissée mourir seule?

Après lui avoir jeté un dernier regard, elle entre dans son appartement où un officier l'accompagne.

DON JUAN.

Et je n'ai pu venger ni son honneur ni le mien! oh! mon serment, mon serment!...

PHILIPPE II, aux gardes.

Retirez-vous.

SCÈNE XV.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II.

Ma rage si longtemps comprimée peut donc enfin se donner carrière!... Eh bien! Gomès, c'est par toi que je l'ai connue, c'est toi qui m'as ramené dans ce lieu où tout n'est qu'idolâtrie et profanation. Quand je t'ordonnai d'éveiller sur cette femme les soupçons du saint office pour l'effrayer, c'était un instinct religieux qui m'y poussait à mon insu : une Juive!... elle m'a dit : Je suis une Juive! et elle a mieux aimé mourir pour l'avoir dit que se donner à moi en me le cachant.

GOMÈS.

Ne peut-elle pas vous avoir trompé, sire, afin d'échapper à vos poursuites?

PHILIPPE II.

Je l'ai pensé; je voudrais le croire encore; ou plutôt je voudrais ne rien savoir. Que dis-je? ce vœu même est un sacrilége; mais je l'aime, depuis qu'il y a un abîme entre nous deux, je l'aime de tout le désespoir que je sens de ne pouvoir la posséder. Pour comble de honte, il m'a insulté devant elle.

GOMÈS.

Mais du moins ce crime justifie d'avance un arrêt que vous ne pourriez pas prononcer sans motif.

PHILIPPE II.

Il a levé sur moi cette épée!.. Que vois-je? regarde, Gomès : je ne me trompe pas; mes ordres sont arrivés trop tard pour l'empêcher de parler à Charles-Quint.

GOMÈS.

Et c'est don Quexada qui a tout conduit.

PHILIPPE II.

Le traître! s'il retombe dans mes mains!... Qu'on le cherche; qu'on l'arrête; que son châtiment soit terrible!

GOMÈS.

Peut-être don Juan ignore-t-il encore le secret de sa naissance?

PHILIPPE II.

Il sait tout. Mon père ne lui a-t-il pas donné cette épée qu'il m'a toujours refusée? il l'en croit donc plus digne que moi; il l'aime plus que moi; elle aussi le préfère! (Entendant frapper trois coups dans la main.) Écoutez.

GOMÈS.

C'est un signal.

PHILIPPE II.

Qui nous livre un complice. Cours à lui, Gomès. (Gomès sort.) Et malheur à tous ceux qui m'ont offensé!



ACTE CINQUIÈME.

Le cabinet du roi dans l'Alcazar de Tolède; une porte latérale; une grande porte au fond, donnant sur une galerie; un crucifix suspendu sur un fond noir.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE II, *assis près d'une table,* DON RUY GOMÈS, *qui travaille à côté du roi.*

PHILIPPE II, écrivant.

« . . . . . Que le plus heureux jour de notre règne » sera celui où vous recevant dans notre bonne ville » de Madrid... » de Madrid!... Une lettre de bienvenue, une lettre d'amour, quand je ne me sens rien dans le cœur pour cette Élisabeth de France! Non, par le ciel! de ma propre main, c'est impossible. Avez-vous là ces projets d'édits contre les Morisques?

GOMÈS.

Les voici.

PHILIPPE II.

Et contre les Juifs; surtout contre eux. (Parcourant des papiers.) J'ajouterai à mes rigueurs; je les en écraserai; dussé-je faire un désert de l'Espagne, ils disparaîtront en laissant leurs trésors pour enrichir nos églises, et leur sang pour raviver la foi qui s'éteint. Je le veux, et par piété!

GOMÈS.

Qui en douterait, sire!

PHILIPPE II.

Ne croyez pas que ce soit par vengeance; ne supposez pas que je pense à elle!

GOMÈS.

J'en suis bien loin.

PHILIPPE II.

Cependant, si, comme tu le dis, elle n'appartenait point à cette abominable tribu... Don Quexada doit le savoir; il la connaît sans doute.

GOMÈS.

J'ai donné l'ordre de le conduire devant Votre Majesté.

PHILIPPE II.

Si au moins par une conversion sincère, si du fond de l'âme, elle abjurait ses erreurs.

GOMÈS.

Il en est une, sire, qui l'empêchera d'abjurer toutes les autres : son amour.

PHILIPPE II.

Oh! vous voulez me pousser à tuer ce jeune homme.

GOMÈS.

Moi, sire!

PHILIPPE II.

Et vous avez raison; et vous êtes mon ami en le voulant. Je n'y suis que trop porté; mais il y a en moi je ne sais quel mouvement de nature qui se révolte pour lui; je ne sais quel respect humain qui m'arrête. Si mon père lui a tout dit, c'est qu'il le prend sous sa protection.

GOMÈS.

Rien ne le prouve.

PHILIPPE II.

Son digne précepteur éclaircira mes doutes sur ce point. Qui m'a trompé peut vouloir me tromper encore; mais cette fois, je saurai lui faire une nécessité de la franchise. Le grand inquisiteur est-il arrivé?

GOMÈS.

Il attend, avec son cortége et tous les grands d'Espagne, que Votre Majesté veuille bien le recevoir.

PHILIPPE II.

Et vous avez commandé qu'il ne fût introduit que quand don Quexada sera présent? J'ai mes raisons pour qu'il en soit ainsi.

GOMÈS.

Vous avez toujours regardé la peur comme un des meilleurs moyens d'action sur les hommes.

PHILIPPE II.

Comme le meilleur : les titres s'avilissent, quand on les prodigue ; l'argent s'épuise ; la peur ne s'use pas et ne coûte rien.

GOMÈS.

Voici don Quexada.

PHILIPPE II.

Écrivez à la jeune reine, en mon nom, ce qu'il vous plaira ; je signerai sans lire.

SCÈNE II.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS; DON QUEXADA, *amené par un officier qui se retire aussitôt.*

PHILIPPE II.

Je n'ai plus de colère. Je suis de sang-froid pour être juste. Sans doute vous n'espérez pas votre grâce?

DON QUEXADA.

Je ne la mérite pas, sire; mais Votre Majesté est si magnanime, que je l'espère.

PHILIPPE II.

Vous aurez affaire au roi ou aux inquisiteurs : la seule faveur que je veuille vous accorder, c'est de choisir entre eux et moi.

DON QUEXADA.

Sire, il y a dans tous les pays chrétiens un vieux proverbe qui dit : Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints; et je le crois plus vrai en Espagne que partout ailleurs.

PHILIPPE II.

Mais je ne vous laisserai la liberté du choix qu'autant que je serai satisfait de vos réponses à mes questions. Tout dépendra de votre sincérité.

DON QUEXADA.

Elle sera entière; car si la vérité peut me nuire, je sens que le mensonge me perdrait.

UN OFFICIER DU PALAIS, annonçant.

Son Éminence l'inquisiteur apostolique général, don Ferdinand de Valdès!

DON QUEXADA.

Je voudrais être à mille lieues d'ici!

SCÈNE III.

PHILIPPE II, DON RUY GOMÈS, DON QUEXADA, DON FERDINAND DE VALDÈS, GRANDS D'ESPAGNE, INQUISITEURS, COURTISANS.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Sire, l'inquisition apostolique de Castille vient, solennellement et bannières déployées, renouveler à Votre Majesté l'invitation d'assister à l'acte de foi, qui sera célébré dans la grande place de Tolède, pour le châtiment des crimes de quelques-uns, et la rémission des péchés de tous.

PHILIPPE II.

Je vous en remercie, vénérable don Ferdinand de Valdès, le supplice des coupables ne peut que m'être agréable, comme il l'est à Dieu; et si l'on accusait mon propre fils d'hérésie ou de judaïsme, je serais le premier à vous le livrer pour l'exemple.

DON QUEXADA, à part.

Son fils! hésitera-t-il à livrer son frère?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Je viens en même temps déposer dans les mains de Votre Majesté la liste des condamnés.

DON QUEXADA, à part.

Pour mon compte, je remercie Dieu qu'elle soit close.

PHILIPPE II.

Sont-ils nombreux?

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Hélas! sire, il n'est pas donné à tous d'avoir le même bonheur que l'éminentissime Torquémada, mon prédécesseur, qui, en onze ans d'exercice, fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées vives.

PHILIPPE II, qui se découvre, ainsi que toute sa cour.

Que sa mémoire soit bénie!

DON QUEXADA, s'inclinant.

Bénie ! (A part.) C'est à faire dresser les cheveux sur la tête.

PHILIPPE II, parcourant la liste.

Des Juifs! toujours des Juifs !

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Nous n'avons été que justes.

PHILIPPE II.

Et loin de les plaindre, mon père, je les recommande spécialement à votre justice, ainsi que tout Espagnol, si grand qu'il soit, que le moindre contact avec eux aurait souillé de leurs erreurs.

DON QUEXADA, à part.

Oui, les adhérents !. . voilà qui nous concerne, don Juan et moi.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

L'inquisition, sire, a partout des yeux pour voir et des bras pour sévir.

PHILIPPE II, en regardant don Quexada.

Puis-je ajouter quelques noms à cette liste?

DON QUEXADA.

Plus de doute : il veut ajouter le mien.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

Que Votre Majesté désigne en marge ceux qu'elle accuse; bien que le tribunal soit épuisé de fatigue, il passera toute la nuit à les juger, et ils seront traités demain selon leurs mérites.

PHILIPPE II.

Je vous rends grâces, don Valdès, ainsi qu'à vos vénérables collègues. Le saint office peut se reposer sur ma protection, comme je compte sur son zèle.

DON FERDINAND DE VALDÈS.

En vous quittant, sire, nous n'emportons qu'un regret, c'est que la jeune reine ne soit pas arrivée assez tôt pour jouir d'un spectacle qui eût signalé avec tant de solennité sa bienvenue en Castille.

PHILIPPE II.

Votre Éminence ne doit rien regretter : le nombre des coupables est si grand, et l'inquisition si vigilante, que vous aurez bientôt une autre occasion de lui procurer ce pieux plaisir. Messieurs, accompagnez son Éminence jusqu'au seuil du palais. Ne tardez pas à revenir, don Gomès.

SCÈNE IV.

PHILIPPE II, DON QUEXADA.

PHILIPPE II, assis, tenant à la main la liste des condamnés.

Vous m'avez entendu : cette liste n'est pas tellement remplie qu'on n'y puisse encore trouver place. Je la dépose sur cette table; mais à la première parole douteuse qui sortira de vos lèvres, j'y mets un nom de plus. Répondez maintenant. Vous connaissez dona Florinde ?

DON QUEXADA.

Comme Votre Majesté la connaît.

PHILIPPE II.

Pas davantage?

DON QUEXADA.

Peut-être moins.

PHILIPPE II.

Que voulez-vous dire?

DON QUEXADA.

Ce que je dis, sire; rien de plus.

PHILIPPE II.

Depuis quand la connaissez-vous ?

DON QUEXADA.

Depuis le jour où Votre Majesté m'a donné rendez-vous chez elle.

PHILIPPE II, qui étend la main vers la liste.

Don Quexada!

DON QUEXADA.

Ah! sire, arrêtez; vous me condamnez pour avoir été sincère, que ferez-vous si je ne le suis pas?

PHILIPPE II.

Au mépris de mes ordres, vous avez conduit don Juan dans le couvent de Saint-Just ; pouvez-vous le nier?

DON QUEXADA.

Je ne le puis.

PHILIPPE II.

Pour qu'il y vît mon père?

DON QUEXADA.

Et le sien.

PHILIPPE II, portant la main sur la liste.

Don Quexada!

DON QUEXADA.

J'en appelle à vous, sire, est-ce vrai?

PHILIPPE II.

Et il l'a vu ? et il sait tout?

DON QUEXADA.

Non, sire.

PHILIPPE II.

Non? faites bien attention que vous avez dit non.

DON QUEXADA.

Je répète que Charles-Quint n'a pas cessé d'être, pour lui, frère Arsène.

PHILIPPE II, montrant l'épée qui est sur la table.

Mais cette épée fait foi du contraire, et frère Arsène, en la lui donnant, a prouvé du moins qu'il ne persistait pas dans les résolutions arrêtées entre nous sur ce jeune homme.

DON QUEXADA.

Je conviens que ce serait un étrange présent, s'il destinait encore don Juan à l'Église; mais j'affirme que l'empereur mon maître...

PHILIPPE II.

Qui fut votre maître.

DON QUEXADA.

Que l'empereur Charles-Quint ne l'a pas reconnu pour son fils.

PHILIPPE II.

Vous en êtes sûr?

DON QUEXADA.

Aussi sûr que je le suis peu de vivre demain.

PHILIPPE II, avec violence, en saisissant la liste.

Don Quexada!..

DON QUEXADA.

Sire, le seul bruit de ce papier dans vos mains suf-

firait pour troubler une meilleure tête que la mienne. Cette torture vaut l'autre; mais ce que j'affirme est la vérité.

PHILIPPE II, se levant.

Il s'intéresse donc moins à ce fils que je ne le pensais?

DON QUEXADA, vivement.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

PHILIPPE II.

Et cet intérêt, fût-il de la tendresse, il tomberait de soi-même devant un crime de lèse-majesté, crime que don Juan a commis, et pour lequel il doit périr.

DON QUEXADA, s'animant malgré lui.

Non, vous ne prononcerez pas cet arrêt; votre auguste père ne le souffrirait pas.

PHILIPPE II.

Y a-t-il deux rois dans le royaume? Celui qui règne est-il le sujet de celui qui ne règne plus? Charles-Quint est mort pour l'Espagne, mort pour le monde; vous en aurez la preuve: car ce jeune homme périra, en dépit de toutes les volontés ou de toutes les faiblesses d'un moine de Saint-Just.

DON QUEXADA, s'oubliant tout à fait.

Eh bien! non; je n'aurai pas entendu parler ainsi de mon royal maître; on n'aura pas condamné son fils en ma présence, sans que moi, leur vieux serviteur, j'aie au moins protesté pour tous deux.

PHILIPPE II.

Est-ce bien vous qui parlez?

DON QUEXADA, tombant à ses pieds.

Je ne vous le dirai qu'à genoux, mais je vous le dirai: au nom de la prudence, au nom de la nature et de votre gloire, ne brisez pas la grande âme de Charles-Quint; ne vous heurtez pas contre celui dont la renommée est encore dans toutes les bouches, dont les bienfaits vivent dans tous les cœurs. Ne fût-il plus qu'une ombre, il sortirait du tombeau pour défendre contre vous son sang et le vôtre.

PHILIPPE II, s'élançant vers la table, où il prend une plume et la liste.

Ah! c'en est trop.

DON QUEXADA.

Écrivez, sire, écrivez; tuez le vieillard: il ne vous est plus bon à rien; mais épargnez le jeune homme, qui a une existence entière à vous sacrifier, un cœur de vingt ans à dévouer au service de son roi et de son pays; qu'il vive, lui, ou s'il doit mourir, que ce soit pour vous et non par vous. C'est votre frère! (Se traînant à genoux jusqu'au fauteuil du roi.) Oui, c'est votre frère!... Ah! sire, un roi a si peu d'amis fidèles; peut-il volontairement se priver du dévouement d'un frère?

PHILIPPE II.

Relevez vous, vieillard; vous êtes encore tout pâle de votre courage. (Après une pause.) Je ne m'engage à rien envers don Juan; mais si je lui laisse la vie, et j'en doute, ce sera pour qu'elle s'éteigne dans les austérités. Je vous permets de l'en instruire. Je sais que vous aurez peu de pouvoir sur son esprit; n'importe, essayez de le convaincre. Allez le trouver, et qu'il vous accompagne ici. (A don Gomès, qui est entré à la fin de la scène.) Amenez devant moi dona Florinde.

DON GOMÈS.

Quoi, sire!...

PHILIPPE II.

Amenez-la, et en même temps donnez des ordres pour que don Quexada puisse voir votre prisonnier. Allez.

DON QUEXADA, à part.

Encore une ambassade! probablement la dernière de toutes.

SCÈNE V.

PHILIPPE II.

Un prince de mon nom, de mon sang, un autre moi-même à ma cour ou dans mes armées! Jamais. J'ai assez d'un fils, c'est trop d'un frère. Il faut qu'il meure ou qu'il obéisse. (Marchant avec agitation.) Et quand il se soumettrait, ne retrouverais-je pas toujours, sous sa robe sacrée, l'insolent devant lequel j'ai reculé? Ne verrais-je pas, jusque dans sa crosse d'évêque, l'épée nue qu'il a levée sur moi? Point de grâce! qu'il obéisse ou non, il faut qu'il meure. (S'arrêtant.) Mais mon père!... Je me révolte en vain contre un ascendant que je ne saurais secouer; il me domine: sa royauté, toute morte qu'elle est, impose à la mienne. Je le traite de fantôme; mais s'il m'apparaissait tout à coup, aurais-je la force de lui dire: « J'ai tué votre fils!... » Il me semble que ces mots meurent déjà sur mes lèvres, comme s'il était là, comme si son regard d'aigle me faisait rentrer dans la poudre. L'Europe encore pleine de sa gloire, il lui suffirait d'un cri pour la remplir de ma honte. (Après un moment de silence. Tuer son fils!... tuer son fils!... Je ne puis; (Tombant assis.) je n'ose pas. Mais il obéira; et comment l'y décider? Une seule personne en aura le pouvoir,

et s'il résiste, si la tentation devient trop forte, c'est que Dieu voudra que j'y cède, et j'y céderai... Les voici.

SCÈNE VI.

PHILIPPE II, DON QUEXADA et DON JUAN, *qui entrent par le fond;* PUIS DONA FLORINDE et DON RUY GOMÈS *par la porte latérale.*

DON QUEXADA, bas à don Juan.

Ce n'est pas le courage que je vous recommande.

DON JUAN.

Ah! Florinde!

DONA FLORINDE.

Don Juan!...

PHILIPPE II, à Gomès et à Quexada.

Sortez tous deux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DON QUEXADA et DON RUY GOMÈS.

PHILIPPE II, à part.

Ce moment va décider de leur sort; je ne me sens plus de pitié.

DONA FLORINDE, à don Juan.

Vous revoir! c'est un bonheur que je n'espérais pas.

PHILIPPE II.

Mais qui sera court. (A don Juan.) On vous a transmis ma résolution?

DON JUAN.

Oui, sire.

PHILIPPE II.

Quelle est la vôtre?

DON JUAN.

Le comte de Santa-Fiore la connaît trop bien pour que le roi l'ignore.

PHILIPPE II.

Vous y persistez?

DON JUAN.

Prononcer des lèvres ces vœux démentis par mon cœur, ce serait l'acte d'un lâche. Je mourrai, sire; mieux vaut pour l'Espagne un brave gentilhomme de moins qu'un mauvais prêtre de plus.

PHILIPPE II.

Que le sang de cette jeune fille retombe donc sur toi, car son arrêt vient de sortir de ta bouche.

DON JUAN.

Que dites-vous?

PHILIPPE II.

Que si tu résistes, elle va périr, et qu'elle vivra si tu consens.

DON JUAN.

Quoi! sire. .

PHILIPPE II.

Oui, cette mort qui détruirait tant de beauté dans sa fleur, ces tourments dont la seule idée te fait pâlir pour elle, je les lui épargnerai. Oui, elle pourra fuir, s'exiler sous le ciel de ses pères; elle pourra même traîner ses misérables jours dans un coin de l'Espagne, où ma justice l'oubliera; don Juan, je vous en donne ma parole royale; mais soumettez-vous.

DONA FLORINDE.

On vous demande plus que votre sang, plus que votre vie : l'abandon de votre liberté. Laissez-moi subir mon sort; il ne faut qu'un peu de courage pour mourir, il vous en faudra tant pour vivre esclave.

DON JUAN.

Esclave! sous une robe de moine, esclave jusqu'au tombeau!... Eh bien! je trouverai dans mon amour le seul courage dont je me croyais incapable. Ma liberté, Florinde, c'est après vous ce que j'ai de plus cher au monde; mais en la perdant, je vous sauve... Ah! ce qui m'eût flétri m'honore, et la honte serait d'hésiter. (A Philippe II, avec dignité.) Sire, vous me faites une violence dont vous aurez à répondre un jour; mais vous avez le pouvoir, et vous en abusez : disposez de moi.

DONA FLORINDE.

Non, don Juan!..

PHILIPPE II, l'entraînant vers le crucifix.

Viens donc devant ce Dieu qui t'écoute et qui te jugera, viens t'engager par un serment que tu dois bientôt renouveler à l'autel.

DONA FLORINDE.

Non, oh! non : c'est un sacrifice que je n'accepte pas.

PHILIPPE II.

Mais le ciel et moi, nous l'acceptons.

DON JUAN.

Rien pour vous, sire, rien pour le ciel; tout pour elle seule! (Étendant la main vers le crucifix.) Oui, dussé-je payer sa vie du malheur de la mienne, et de mon éternelle condamnation...

PHILIPPE II, aux grands du royaume qui entrent, la tête découverte, par la porte du fond.

Que me veut-on? Vous ici, messieurs, ma cour tout entière! qui a donné l'ordre d'ouvrir? au péril de sa tête, qui l'a osé?...

SCÈNE VIII.

PHILIPPE II, DON JUAN, DONA FLORINDE, FRÈRE ARSÈNE, DON QUEXADA, DON RUY GOMÈS, DON FERDINAND DE VALDÈS, PEBLO, INQUISITEURS, COURTISANS.

FRÈRE ARSÈN

Moi, don Philippe.

PHILIPPE II.

Grand Dieu! (Se découvrant.) Vous, sire?

DON JUAN.

Qu'entends-je?

DONA FLORINDE.

Ma prière l'a touché!

FRÈRE ARSÈNE.

Moi, qu'un devoir impérieux force à sortir d'une retraite que je croyais ne jamais quitter. Le père de cette jeune fille me rendit un service qui sauva le royaume, et qui fut oublié; elle, au moins, n'aura pas réclamé en vain mon appui. Je viens la demander à ses juges, qui ne me la refuseront pas; à vous, qui devez être de moitié dans ma reconnaissance.

PHILIPPE II.

Sire, notre clémence avait prévenu la vôtre.

FRÈRE ARSÈNE.

Ma mission n'est pas remplie. (Montrant don Juan.) Nous nous sommes trompés tous deux sur la vocation de ce jeune homme; mais il n'est jamais trop tard pour reconnaître une erreur et pour la réparer. Don Juan, un genou en terre devant le roi d'Espagne! En présence de tout ce qu'il y a de grand et de sacré dans l'État, lui promettez-vous obéissance, fidélité, dévouement jusqu'à la mort?

DON JUAN.

Jusqu'à la mort.

FRÈRE ARSÈNE.

Don Philippe, promettez-vous à ce jeune homme protection et amitié?

PHILIPPE II.

Il a eu de grands torts envers moi.

FRERE ARSENE.

Lesquels? parlez.

PHILIPPE II.

Non, sire; je ne les rappellerai pas; car il faut que j'oublie pour que je pardonne.

FRÈRE ARSÈNE.

Et vous oublierez?

PHILIPPE II.

Par condescendance pour vous.

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

Fils de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, mon fils, relevez-vous et embrassez votre frère!

DONA FLORINDE, avec douleur.

Fils de Charles-Quint!...

DON JUAN.

Moi! se peut-il? (Passant des bras du roi dans ceux de frère Arsène.) Moi, le fils du plus grand homme que le siècle ait produit!

FRÈRE ARSÈNE, souriant.

Après François I[er].

DON JUAN.

Ah! sire...

FRÈRE ARSÈNE, à don Juan.

J'ai encore à satisfaire une fantaisie de vieillard: tenez, prince, je vous recommande cet enfant que vous connaissez, et à qui je rends sa liberté de peur qu'il ne la reprenne; faites de lui un page.

PEBLO.

Ah! je vous en prie, monseigneur : père Arsène croit que j'ai la vocation.

DON JUAN.

Et je le crois aussi.

FRÈRE ARSÈNE.

Eh bien! don Quexada, ai-je eu tort de me dire, en m'éveillant ce matin : la journée sera bonne.

DON QUEXADA.

Sire, elle finit mieux qu'elle n'a commencé. (A part.) S'il m'arrive de me mettre en tiers dans une confidence royale!...

PHILIPPE II, à frère Arsène.

Votre Majesté ne me tiendra pas rigueur; elle m'accordera au moins un jour.

FRÈRE ARSÈNE, bas au roi.

Don Philippe, c'est chose embarrassante pour une cour que de faire bon visage au passé, sans se compromettre avec le présent; entre la reconnaissance et l'intérêt, le plus habile serait quelque peu en peine de sa personne : n'en essayons ni l'un ni l'autre. (Haut.) Je vous quitte, mon fils : la majesté qui n'est plus doit céder la place à celle qui règne.

PHILIPPE II.

Je n'ose insister.

DON QUEXADA, à part.

De peur que l'ombre n'éclipse le soleil.

FRÈRE ARSÈNE.

Partons, dona Florinde.

DON JUAN.

Quoi! sire, quoi! mon père!...

DOÑA FLORINDE.

Prince, nous ne nous reverrons plus en ce monde; mais nous resterons unis dans mes prières au Dieu de tous; je lui demanderai pour moi la résignation qui donne la force de souffrir sans se plaindre, et pour vous la gloire qui fait qu'on oublie.

DON JUAN.

Vous oublier! ah! jamais, jamais.

FRÈRE ARSÈNE, à Philippe II.

Adieu, sire! (A don Juan.) A revoir, prince! (A Peblo qu'il amène sur le devant de la scène.) Reste, Peblo; te voilà de la cour : es-tu content?

PEBLO.

Je le crois bien, père Arsène; c'est un si beau lieu, où tout le monde sourit, où l'on s'embrasse, et où l'on s'aime...

FRÈRE ARSÈNE, lui donnant un petit coup sur la joue.

Comme au couvent.



EXAMEN CRITIQUE

DE DON JUAN D'AUTRICHE,

PAR M. PROSPER POITEVIN.

Qui se fût avisé, il y a seulement trente ans, de jeter dans une intrigue comique, et d'y placer sur le premier plan la grande et historique figure de don Juan d'Autriche? Assurément personne. La comédie n'admettait alors que des personnages consacrés par une longue tradition : c'était à la bourgeoisie qu'elle empruntait ses héros ; les médecins, les financiers, les gens de robe, les valets enfin, agents indispensables de toute intrigue comique, tels étaient ceux que Thalie choisissait le plus habituellement pour ses interprètes.

On se permettait bien, il est vrai, d'introduire de temps en temps quelques petits marquis sur la scène; mais on donnait à ces personnages de noble race tant de grâce et d'esprit, que la noblesse pardonnait volontiers à de rares et innocentes épigrammes en faveur des flatteries que les auteurs trouvaient toujours moyen de lui adresser.

C'était donc au sein de la société moyenne que la comédie puisait ordinairement ses inspirations : obligée de fermer les yeux sur les vices des grands, elle s'attaquait aux travers des petits : sa verve s'exerçait tour à tour contre la noble bourgeoisie et la noblesse bourgeoise; jamais ses traits ne portaient plus haut, ni ne tombaient plus bas; elle sentait qu'en généralisant ses attaques, ou, si l'on veut, ses leçons, elle pouvait tout à la fois s'exposer et se compromettre; aussi ne cherchait-elle pas à sortir du cercle étroit où les convenances et la nécessité des temps la retenaient captive.

Le siècle était loin où, libre de tout frein, elle avait pu attaquer de front tous les ridicules, faire sans danger la leçon au chef de l'État, et amuser Paris de ses saillies joyeuses aux dépens du chef suprême de l'Église. Le règne des *Enfants sans souci* n'avait pas duré plus longtemps que celui de Louis XII. Son successeur, beaucoup moins tolérant ou moins débonnaire que lui, s'était hâté de réprimer une liberté devant laquelle il craignait sans doute de ne pas trouver grâce. Il ne se sentait pas, lui, plus disposé à souffrir qu'on lui adressât des remontrances du haut du théâtre, que Louis XIV du haut de la chaire.

François Ier, qui a mérité le glorieux surnom du *Père des lettres,* ne fut certainement pas celui de la comédie; car peu s'en est fallu qu'il ne l'ait étouffée au berceau. Jetée brusquement par lui en dehors de ses habitudes, elle tâtonna longtemps avant de découvrir quelle nouvelle route elle devait suivre pour mériter la bienveillance du pouvoir, et se concilier celle du public. Elle se voyait condamnée à tant de respect, contrainte à une telle réserve, qu'elle ne savait véritablement plus à qui se prendre; aussi jusqu'au jour où parut Corneille ne produisit-elle que des essais si informes, qu'ils devaient faire désespérer de son avenir en France.

Comme il lui était interdit *de par le roi* d'exposer au grand jour du théâtre les vices, les ridicules et la sottise des gens de cour, la comédie ne put naturellement songer à les admettre au nombre de ses interprètes habituels, et l'exclusion qu'il en fit dès lors se perpétua jusqu'au commencement de ce siècle.

Nul doute que, dégagée de toute entrave, elle ne se fût ouvert en France une route nouvelle, et que tout en subissant les modifications que le temps et l'art devaient nécessairement apporter à sa forme primitive, elle n'eût conservé cette physionomie originale qu'on ne peut méconnaître dans ses premières productions. Mais force lui fut d'abandonner son allure naïve, d'abdiquer le caractère qui lui appartenait en propre, et d'entrer dans les sentiers battus de l'imitation aussi servilement que l'avait fait la comédie latine.

Molière lui-même, contraint par le besoin d'accepter de grossières traditions, subit, à son début, l'influence que l'Italie et l'Espagne exerçaient alors sur notre double scène. Mais bientôt, rejetant les langes qui retenaient son génie captif, il s'abandonna à ses propres inspirations, en dépit de la colère des gens de routine et des criailleries de l'ignorance et du mauvais goût.

Si Louis XIV, au lieu de son incertaine et insuffisante protection, eût accordé un peu de liberté à Molière, combien l'art n'y eût-il pas gagné ! Que de portraits perdus,

de caractères originaux alors, et aujourd'hui complétement effacés, n'eût-il pas ajoutés à sa riche galerie! Dans cette cour où s'agitaient tant de passions diverses, où se formaient et se croisaient tant d'intrigues ; sur ce brillant théâtre où les grands se faisaient si petits, et se disputaient si ouvertement la faveur du souverain, la bienveillance d'une maîtresse et les bonnes grâces d'un confesseur, combien le génie de Molière ne dut-il pas puiser de pensées fécondes, d'idées comiques, qui, mises en œuvre, auraient, sans contredit, ajouté à sa gloire en ajoutant à nos plaisirs! Mais s'il était admis à Versailles, c'était moins à titre de poëte qu'en qualité de valet de chambre du grand roi; il venait là pour s'acquitter d'un service et non pour y faire un cours d'observations. Il était dangereux pour le poëte comique d'emporter de la royale demeure le moindre souvenir dont pût profiter le théâtre : le marquis du *Bourgeois gentilhomme* fut une tentative hardie et malheureuse; la vérité du portrait fit peur aux modèles ; et Molière comprit qu'il y aurait imprudence de sa part à renouveler un essai de ce genre.

Libre de faire paraître sur la scène quelques personnages de plus noble maison que les Sganarelle, les Jourdain, et les Arnolphe, Molière ne se fût certainement pas contenté d'en stigmatiser les travers, d'en peindre le caractère et les mœurs ; il eût senti le besoin, en se servant de nouveaux acteurs, de donner à la comédie une physionomie nouvelle ; il eût été naturellement conduit à la rendre plus intéressante, et, grâce aux prodigieuses ressources de son génie, il eût su ménager l'intérêt avec tant d'art et d'habileté, que loin d'affaiblir le comique par l'emploi de ce nouveau moyen, il lui eût donné plus d'effet à l'aide d'une foule de contrastes heureux, et d'oppositions vives et inattendues.

Tartufe est certainement la preuve de cette vérité. Dans cet ouvrage, qui peut être considéré comme le dernier mot de Molière sur la comédie, il y a alliance bien marquée de l'intérêt et du comique, alliance devenue nécessaire par le seul fait de l'introduction d'un personnage nouveau qu'il était impossible de jeter convenablement dans une intrigue légère.

Pourquoi faut-il que Molière n'ait eu ni le temps ni la liberté de parcourir la voie nouvelle dans laquelle son premier pas avait été signalé par un chef-d'œuvre? S'il eût pu traduire sur la scène les intrigues des gens de cour aussi bien que l'hypocrisie des gens de religion, quelles conquêtes notre théâtre n'eût-il pas faites? Les limites de l'art eussent été peut-être invariablement posées dès lors, et Molière, en conservant à la comédie son caractère originel, eût accompli dans un ordre élevé une révolution qui fut tentée un siècle après lui, dans un ordre trop vulgaire, et au grand préjudice de l'art.

Aujourd'hui que la comédie peut prendre ses acteurs où bon lui semble, et les choisir même parmi les personnages qu'on croyait dévolus en toute propriété à la sévère et grave Melpomène, il lui est devenu beaucoup plus facile d'inventer des sujets où le comique et l'intérêt s'allient et s'harmonisent heureusement. Dans une intrigue bourgeoise, quelque habileté qu'on y mette d'ailleurs, il est presque impossible de ne pas sacrifier l'un à l'autre : c'est forcément ou la gaieté ou l'intérêt qui domine. Aussi un sujet historique habilement choisi est-il, entre tous, celui qui nous paraît offrir le plus de ressources à un auteur comique : c'est un heureux champ où son esprit peut se donner carrière et se développer à l'aise : passions, mœurs, caractères, ridicules généraux ou particuliers, imaginés ou réels, il peut là tout mettre à profit, tout exploiter avec avantage et en pleine liberté; la seule variété des personnages lui permet de prendre tous les tons, de s'élever ou de s'abaisser à son gré, sans blesser le goût ni choquer la vraisemblance ; tour à tour grave ou légère, sa muse peut, selon son caprice, toucher le cœur ou charmer l'esprit, exciter le rire ou les larmes, et faire passer rapidement de l'émotion la plus douce à la gaieté la plus vive et la plus franche.

C'est évidemment vers ce double but que doivent tendre de tous leurs efforts, aujourd'hui, les poëtes comiques ; car il ne suffit pas maintenant de faire rire, et ce n'est pas assez non plus d'intéresser uniquement : on se lasse presque aussi facilement du rire prolongé que des larmes incessantes. C'est surtout au théâtre qu'il faut prendre garde de ressembler à ces auteurs qui *d'un divertissement nous font une fatigue.* Or quiconque saura concilier l'intérêt et la gaieté, et, par d'ingénieuses combinaisons, rendre leur alliance intime, naturelle et nécessaire, sauvera au public la fatigue des effets et des situations uniformes, et augmentera ses plaisirs de tout l'attrait qu'y ajoute la variété.

Pour fondre dans un ouvrage le comique et l'intérêt, et les répartir dans une mesure à peu près égale, il était difficile de s'emparer d'une idée plus heureuse et plus féconde que la prétendue destination de don Juan d'Autriche au cloître. Aussi, quel merveilleux parti en a tiré M. Casimir Delavigne! Où est l'ouvrage qui offre une succession plus rapide, un plus agréable mélange de situations fortes et dramatiques, de scènes comiques et gracieuses ; et cependant comme tout cela s'allie et s'enchaîne franchement! Quelle vérité, quel naturel, quel charme..... et aussi quel succès!!!

Suivons à grands pas la marche de l'auteur.

Charles-Quint, le jour même de son abdication, a confié à Quexada le secret de la naissance du jeune don Juan, et lui a remis le soin de diriger son éducation : c'est une éducation toute chrétienne qu'il doit lui donner, car Charles destine son fils aux modestes honneurs et aux paisibles jouissances de la vie monastique. Quexada a tout fait pour seconder les paternelles intentions de son maître; mais par malheur, don Juan, tourmenté d'un vague désir de gloire, et dominé par une profane passion que lui a inspirée et que partage la plus belle des Andalouses, est resté insensible et froid aux sages exhortations de son vieux précepteur. Cependant pour faire preuve de soumission et de respect envers Quexada, dont il se croit le fils, il s'est efforcé de prendre les dehors d'une vocation qu'il n'a pas. Tous les jours, il les consacre en prières ; mais quand la nuit arrive, il s'échappe furtivement et court dans Tolède les galantes aventures.

Philippe II, jaloux de s'assurer des dispositions de son frère, arrive chez don Quexada sans être attendu ; celui-ci

trace au roi un touchant tableau des vertus de son élève ; il a fait, dit-il, un chef-d'œuvre d'éducation chrétienne. Ces éloges, tout rassurants qu'ils sont pour Philippe II, ne lui suffisent pas cependant, il veut voir et interroger lui-même don Juan, qui, dans la scène la plus ravissante et la plus originale, laisse échapper de son âme débordante de franchise et de naïveté ses goûts, ses penchants, ses espérances et jusqu'à l'aveu de son amour. Le perfide monarque voit qu'il a été trompé par Quexada, comme Quexada par son élève; mais en adroit politique, il impose silence à sa colère, se réservant de châtier don Juan plus tard, et d'infliger à son digne précepteur la récompense qu'il mérite. Ici finit le premier acte, l'acte le plus vif, le plus animé et le plus intéressant qui soit au théâtre.

Comme dans le reste de la pièce, il n'y a rien là d'historiquement vrai, on le voit, mais tout est moralement vraisemblable; c'est ainsi et non autrement qu'il faut transporter l'histoire au théâtre. Que Philippe II ait vu pour la première fois don Juan d'Autriche dans les jardins de Valladolid et l'ait reconnu pour son frère en présence de toute sa cour, que nous importe et qu'y a-t-il en cela d'intéressant? rien, certes; et pourtant voilà l'histoire. M. Casimir Delavigne a donc agi en artiste habile et en grand poëte en substituant à la vérité *vraie* et terne des faits une vérité dramatique vive et saisissante; et puis, comme tous ses caractères sont tracés avec vigueur, comme il a bien su placer ses principaux personnages dans des situations favorables au développement de leur grande et historique figure ! Qui ne reconnaît dans ce pétulant et fougueux jeune homme le bâtard de Charles-Quint; dans ce monarque dévot et cruel l'astucieux Philippe II? Y a-t-il un seul trait de leur physionomie qui ait échappé à l'auteur? Croit-on qu'il fut possible de les faire revivre d'une manière plus complète.

Un critique a rapproché le Philippe II de M. Casimir Delavigne du Philippe II de Schiller, et a, bien entendu, donné la préférence au dernier. Dans ce temps-ci, il n'est guère possible qu'un poëte français ait raison contre un poëte allemand ou anglais. Molière donnerait aujourd'hui *Tartufe,* que ce chef-d'œuvre serait mis au-dessous de *l'École de Scandale,* nous n'en faisons aucun doute. Diderot reprochait aux critiques de son temps d'exalter sottement le mérite des écrivain étrangers, et de rabaisser injustement le mérite des écrivains nationaux : la critique du dix-neuvième siècle ne serait-elle donc que la continuation de la critique du dix-huitième?

Que le Philippe de *Don Carlos* et celui de *Don Juan* diffèrent, c'est ce que personne ne contestera ; mais n'était-il pas indispensable, dans l'intérêt même de la vérité, que ces deux grandes figures ne se ressemblassent pas dans l'un et l'autre ouvrage. Quand l'âge apporte de si notables changements dans les traits d'un homme, peut-on supposer qu'il n'en apporte aucun dans son caractère? Philippe II jeune et passionné, déçu dans ses espérances d'amour par la préférence qu'on accorde à un rival, peut-il se montrer le même que Philippe II usé et vieilli par les débauches, et trahi à la fois par sa femme et son fils? non, mille fois non; et les deux poëtes, en traçant deux portraits différents, ont eu raison l'un et l'autre : ils ont fait ce que feraient deux grands peintres, qui, à vingt-cinq années de distance, seraient chargés de reproduire les traits du même individu ; ils exécuteraient probablement deux portraits dissemblables entre eux, et qui cependant n'en seraient pas moins la copie fidèle, l'image vivante du même modèle pris à deux époques différentes.

Mais revenons à don Juan, qui nous attend aux pieds de dona Florinde, sa belle fiancée. Dans une scène gracieuse et touchante, la jeune fille révèle à son amant qu'elle est juive; eh ! qu'importe à don Juan à quelle religion appartient sa maîtresse? ils prieront Dieu chacun à sa manière, voilà tout; ils ne s'en aimeront pas moins ; leur amour, d'ailleurs, n'est-il pas leur première et leur plus sainte religion, et ne suffit-il pas qu'en celle-là ils soient d'accord et se comprennent.

On a accusé don Juan de se montrer beaucoup trop philosophe pour son siècle. Nous admettrions cette critique comme fondée en raison, si l'auteur n'avait pas fait don Juan amoureux; mais, nous le demandons, quels sont les préjugés si dominants, quelles sont les croyances si saintes, au-dessus desquelles l'amour ne puisse en tous les temps élever un homme, même vulgaire?

Bientôt survient Philippe II, qui reconnaît dans dona Florinde une jeune fille qu'il aime, et dont il rêve la possession jusqu'au pied des autels, depuis le jour où elle s'est montrée à lui dans une des sombres allées du Prado. Dès qu'il se voit seul avec elle, Philippe lui parle, ou plutôt l'épouvante de son amour; car il ne le lui déclare pas en amant qui tremble et supplie, mais en maître qui commande et veut être écouté.

M. Casimir Delavigne a peint dans cette scène la seule passion qu'ait pu ressentir Philippe II, une passion farouche et brutale, impatiente de se voir satisfaite et assouvie. La jeune fille est entre ses mains; qu'elle l'aime ou non, il faut qu'elle soit à lui. Le sort de don Juan est dès ce moment décidé; il ira expier dans les austérités du cloître l'impardonnable tort de s'être fait aimer.

Pauvre Quexada, dans quels embarras plaisants le jette l'étourderie de son élève, et comme il arrive toujours naturellement et à propos, lui, pour nous reposer des fortes émotions du drame par quelques scènes de bonne et franche comédie.

Grâce à un heureux anachronisme dont nous devons lui savoir gré, M. Casimir Delavigne nous transporte, au troisième acte, dans le couvent de Saint-Just, où nous trouvons Charles-Quint.

« Ce troisième acte, » dit un critique dont nous nous plaisons à reproduire ici l'opinion, « est beau tout entier.
» C'est un chef-d'œuvre de style, d'émotion, de comique
» et d'intérêt. C'est ici qu'il faut admirer le tact exquis et
» le bon goût, toujours sûr, de M. Casimir Delavigne......
» Quelles grandes pensées un homme de talent vulgaire
» se serait cru obligé d'avoir à propos de Charles-Quint
» sous l'habit d'un moine?.... Heureusement M. Casimir
» Delavigne, en écrivain prudent et sage, sait trop bien
» que rien n'est plus facile que d'avoir de grandes pen-
» sées, et que rien ne vaut l'action dans un drame, pas

» même l'admirable récit de Théramène ; il a donc laissé » de côté toutes les déclamations pour aller droit au fait, » et en vérité, on ne pouvait pas aller à son fait avec » plus de grâce, d'imagination et d'esprit. »

Le rôle de Charles-Quint est conçu avec un rare bonheur. Cette vieille majesté découronnée ne nous apparaît d'abord que comme l'ombre d'elle-même : la vie semble prête à abandonner ce corps usé par les souffrances et la maladie ; dans cette tête autrefois si ardente et si active, toute intelligence paraît éteinte : le moine a pris la place de l'empereur ; et c'est vainement que dans frère Arsène on chercherait à reconnaître celui qui fut Charles-Quint ; mais quand don Juan arrive au couvent de Saint-Just, quand dans ce novice inconnu frère Arsène retrouve son fils, alors le moine disparaît, et Charles-Quint se montre à nous tout entier. Son génie n'était point éteint, mais assoupi ; et maintenant qu'il s'agit de délivrer don Juan, ce génie autrefois si fécond et si actif se réveille dans toute la puissance de son énergie.

C'est assurément une heureuse et dramatique conception que celle-là ; et ce personnage, vu sous ces deux faces différentes, ne pouvait manquer de plaire et d'intéresser : aussi le succès en a-t-il été complet.

Le rôle quelque peu épisodique de Peblo est une création charmante ; l'auteur a donné à ce petit moine tant de grâce, de malice, d'esprit, qu'il en a fait, comme de don Juan, un caractère tout à fait neuf au théâtre, et qui lui appartient en entier.

La scène où Charles-Quint reconnaît don Juan est d'un grand effet ; le cœur est délicieusement ému à la vue de ce malheureux père que le respect humain condamne à refouler au fond de son cœur sa tendresse et sa joie, et qui, pour ne pas trahir un secret qui l'accuse, se refuse au bonheur de serrer son fils entre ses bras.

Dans cet acte où l'intérêt occupe tant de place, il était bien difficile que le comique ne fût pas sacrifié ; et cependant il n'en est pas arrivé ainsi : l'auteur, par un art infini, a su, là, comme ailleurs, faire marcher de front le drame et la comédie. Charles-Quint, sous sa robe de moine, ne nous amuse pas moins que don Juan, Quexada et Peblo, personnages beaucoup moins graves de leur nature et qui semblaient seuls appelés à égayer la triste et solitaire retraite du moine de Saint-Just.

Délivré par son père qu'il a quitté sans le connaître, don Juan accourt chez dona Florinde ; elle est absente, et comparaît en ce moment devant le tribunal du saint office ; don Juan qui sait à quelle religion appartient sa maîtresse tremble pour elle, et le vieux Quexada en apprenant ce secret tremble pour lui. Encore et toujours la comédie et le drame ; mais ici, cependant, l'intérêt domine, et l'on pressent à quelle hauteur le poëte va le porter. C'est Philippe II qui a fait citer Florinde au tribunal de l'inquisition ; il a cru pouvoir vaincre par la terreur les répugnances de la jeune fille ; il se flatte que pour échapper à la sentence dont elle est menacée, elle consentira enfin à satisfaire à ses abominables désirs ; vain espoir, Florinde préfère la mort à l'infamie qui lui est offerte comme unique refuge. Irrité de cette résistance inattendue, Philippe veut recourir à la violence, mais, par ces mots qui la sauvent et la perdent, « Je suis une Juive ! » Florinde fait reculer d'horreur le dévôt et superstitieux monarque.

Heureuse d'avoir pu échapper à l'amour du roi, elle écoute sans terreur les menaces dont il l'accable ; mais ces menaces, don Juan les a entendues ; il accourt, provoque et insulte son rival, lève sur lui son épée et va l'en frapper au visage, quand à ce cri de Florinde, « C'est le roi ! » l'arme déjà suspendue s'échappe de ses mains.

Je doute qu'il soit au théâtre une scène à la fois plus audacieuse et plus habilement exécutée, que celle où Philippe veut obtenir par la force ce qu'une jeune fille sans défense refuse obstinément d'accorder à son amour. Il ne fallait pas moins que le talent consommé de M. Casimir Delavigne, sa connaissance profonde de la scène, pour oser aborder franchement une situation si neuve et si hardie ; mais il l'a préparée et développée avec tant d'art, de convenance et de mesure ; il s'est montré audacieux avec tant de sagesse, que le public a frémi du danger que courait Florinde sans paraître même se douter du péril plus réel où s'était volontairement exposé l'auteur.

La scène de provocation qui termine cet acte diffère essentiellement de ses deux aînées, celle de *l'École des Vieillards* et celle de *Marino* ; mais elle est digne de l'une comme de l'autre : c'est dans un autre genre la même chaleur et la même énergie. Il n'y a, à coup sûr, qu'un homme d'un grand talent qui puisse tirer des effets aussi opposés de situations à peu près identiques.

Pour sauver les deux amants coupables, au premier chef, du crime de lèse-majesté divine et humaine, l'intervention d'un personnage supérieur était indispensablement nécessaire ; aussi le vieux Charles-Quint apparaît-il tout à coup comme une de ces divinités que les Grecs évoquaient à leur aide, pour opérer un dénoûment devenu impossible sans elles.

M. Casimir Delavigne ne pouvait assurément terminer sa pièce d'une manière plus imposante ; aucun autre dénoûment ne convenait mieux à cette vaste et gigantesque comédie.

Le succès de *Don Juan* a été immense, et il devait l'être. Il y a dans cet ouvrage de si éminentes qualités, une telle abondance d'esprit, tant d'intérêt et de gaieté, qu'il était presque impossible que le public, constamment tenu sous le charme, s'aperçût du bon marché que faisait l'auteur, pour la première fois, des trois unités aristotéliques, et qu'il remarquât quelques légers défauts que certains journaux se sont empressés de signaler avec leur rigueur ordinaire.

Chose étrange ! de tous les auteurs dramatiques, M. Casimir Delavigne est depuis quinze ans celui que la critique attaque avec le plus d'obstination, et celui que de son côté le public soutient avec le plus de constance. Il n'est pas un seul de ses ouvrages qui n'ait obtenu au théâtre un succès éclatant, et pas un seul non plus dont le mérite et les qualités les plus incontestables n'aient été, de la part de presque tous les journaux, l'objet d'une foule d'attaques toujours vives, souvent passionnées et la plupart du temps injustes.

Quelle est donc la cause de l'affection du public, nous

pourrions même dire de sa prédilection, pour l'auteur de *Don Juan,* et quelle est en même temps la source de l'antipathie mal déguisée de quelques feuilles pour un homme qui, à force de travail et d'art, d'étude et d'habileté, de puissance et de flexibilité d'esprit, est parvenu tour à tour à s'inspirer avec un égal bonheur des immortels chefs-d'œuvre des Corneille et des Molière, des Racine et des Shakspeare.

Le public se serait-il par hasard trompé, en accueillant, dans leur nouveauté, de ses bravos unanimes, *les Vêpres, les Comédiens, le Paria, l'École des Vieillards, Marino, Louis XI,* et *les Enfants d'Édouard?* Serait-ce à son mauvais goût ou à son ignorance qu'il faudrait attribuer le succès de chacun de ces ouvrages, et n'est-ce enfin que par suite d'une première erreur, qu'il les salue encore quand il les revoit, comme de bons et vieux amis?

Non, le public ne se trompe pas aujourd'hui et ne s'est pas trompé autrefois; en matière dramatique, il est doué d'un merveilleux instinct, d'un goût sûr, d'une raison qui presque jamais ne se fourvoie : incapable sans doute d'analyser à la manière des rhéteurs les beautés et les défauts d'un ouvrage, nul n'est plus habile que lui à les sentir; livré à lui-même, c'est, sans conteste, le meilleur de tous les juges; étranger à toute coterie, libre au théâtre de tout esprit de parti, il porte avec un entière indépendance des jugements sans appel, et il sait au besoin casser les arrêts d'une critique élogieuse ou jalouse, et faire respecter ses propres décisions qui seules acquièrent force de loi.

Quiconque sait lui plaire et l'intéresser sans blesser la vraisemblance est sûr de réussir, car tout ce qu'il vient chercher au théâtre, c'est de l'intérêt et de l'amusement; et quelle que soit la forme de l'ouvrage qui réunit ces deux conditions, à quelque genre et à quelque école qu'il appartienne, il applaudit, sans savoir à qui ses applaudissements s'adressent, bien plus souvent la pièce que l'auteur qu'il ne connaît pas, et auquel il ne s'intéresse qu'en raison du plaisir qu'il lui procure habituellement.

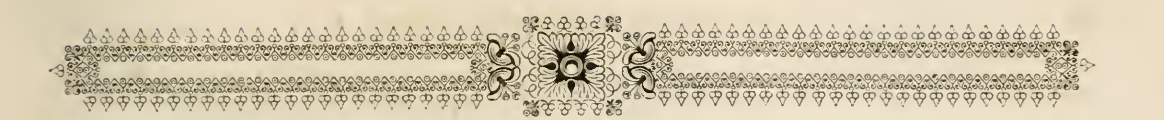
Aussi, que l'auteur de *Don Juan* eût été tout autre que M. Casimir Delavigne, auprès du public le succès de l'ouvrage eût été le même; le parterre eût passé alternativement et avec un égal plaisir du rire aux larmes; applaudi d'entraînement et sans obéir à un signal donné; immobile à sa place pendant cinq heures, toujours silencieux et toujours attentif, l'esprit captivé et le cœur ému, il eût suivi avec une curiosité non moins avide la marche de ce drame touchant et passionné, de cette comédie si neuve et si originale.



UNE FAMILLE
AU TEMPS DE LUTHER,

TRAGÉDIE EN UN ACTE,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 19 AVRIL 1836.



UNE FAMILLE AU TEMPS DE LUTHER.

PERSONNAGES.

LUIGI DE MONTALTE.
PAOLO, frère de Luigi.
MARCO, vieux serviteur de la famille.
THÉCLA, mère de Luigi et de Paolo.
ELCI, fille de Luigi.
UN MESSAGER.

La scène se passe aux environs d'Augsbourg.

Une salle commune dans une métairie : d'un côté une fenêtre donnant sur la campagne ; plus loin une cheminée ; de l'autre, un escalier. Sur le devant, une table et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LUIGI, *assis près de la table, une Bible ouverte devant lui,* THÉCLA, *qui l'écoute en filant.*

LUIGI.

Bible, manne céleste, adorable parole,
Livre, qu'on peut nommer le livre qui console,
OEuvre de vérité, dont chaque mot guérit
Une douleur de l'âme, une erreur de l'esprit,
Je jure d'accomplir tes préceptes austères
Et baise avec ardeur tes sacrés caractères !

THÉCLA.

Bien! Gloire à Dieu, Luigi ! Du moins mon premier-né
Suit l'exemple pieux qu'à deux fils j'ai donné.
Puissé-je voir ton frère entrer dans cette voie,
Et comme Siméon je mourrai de ma joie.

LUIGI.

Cher Paolo !

THÉCLA.

Rougis de son aveuglement.

LUIGI.

J'en gémis.

THÉCLA.

Il s'y plaît, s'attache obstinément
A Rome, à ce cadavre, à cette chair impure
Qu'un souffle de Luther a mise en pourriture.

LUIGI.

Triste erreur !

THÉCLA.

Crime horrible envers le Dieu jaloux !

LUIGI.

Ce Dieu repousse-t-il Montalte, votre époux,
Mon père, qui, les yeux fermés à la lumière,
Mourut dans les liens de votre foi première?
Lui, si tendre, si bon !

THÉCLA

Mais catholique !

LUIGI.

Aimé

Du pauvre qu'il aimait.

THÉCLA.

Catholique!

LUIGI.

Estimé,

Béni, pleuré de tous.

THÉCLA,

Et digne qu'on le pleure,

Que je regretterai jusqu'à ma dernière heure;
Mais catholique enfin!

LUIGI.

Eh! ne l'étiez-vous pas

Quand un voyage heureux porta vers vous ses pas?
Gentilhomme romain, dans cette métairie
Il oublia pour vous sa brillante patrie.
C'est un prêtre romain qui vous unit tous deux;
Une église d'Augsbourg fut témoin de vos nœuds.

THÉCLA.

Église alors, mon fils; mais nos ardents hommages
Au ciel, en holocauste, ont offert ses images,
Ses marbres, ses tableaux, jusqu'à ce Raphaël
Dont les lambeaux brûlants sont tombés sur l'autel.

LUIGI.

Hélas!

THÉCLA.

Point de soupir! Laissez à l'Italie

D'un culte qui se meurt l'idolâtre folie.
Le courroux des élus fit œuvre de raison
Lorsqu'en brûlant un meuble il sauva la maison,
Et sans votre séjour dans une autre Gomorre,
Nous n'auriez pas, mon fils, pour des arts que j'abhorre,
Des simulacres vains sans vie et sans pouvoir,
Ces mollesses de cœur que j'ai honte à vous voir.

LUIGI.

Il est vrai, j'admirai dans mon adolescence
Et Rome, et son soleil, et sa magnificence:
Par Montalte avec moi mon frère y fut conduit;
Quel œil de ses splendeurs n'eût pas été séduit?

THÉCLA.

Ce fut alors qu'au sein de son humble servante
Descendit du Seigneur la parole vivante;
Mais par vous aux faux dieux Paolo confié
Ne suça point ce lait qui l'eût purifié.

LUIGI.

Un prélat lui promit honneurs, crédit, richesse...

THÉCLA.

Et, prélat qu'il était, ne tint pas sa promesse.
L'Ecclésiaste a dit: « Tout n'est que vanité. »
Paolo se crut riche, et pauvre il est resté.

LUIGI.

Nous revînmes sans lui.

THÉCLA.

Confiance imprudente!

LUIGI.

Qui l'excuse du moins. Son humeur sombre, ardente,
Ses désirs excités et jamais assouvis,
S'irritaient, s'enflammaient au fond des saints parvis:
Son cœur s'y consumait en extases mystiques,
Comme les pâles feux mourant sous leurs portiques,
Et dans les flots d'encens de leurs solennités
Vers les cieux s'exhalait, ivre de voluptés;
Mais quels attraits divins lui paraient son idole!
Pompe auguste, rayons d'une triple auréole,
Gloire morte et vivante, œuvres des arts, beaux jours...
Ah! quand on les a vus on en rêve toujours.

THÉCLA.

Au moment d'abjurer la loi qu'on y professe,
Vers sa fange, mon fils, quel regret vous rabaisse!

LUIGI.

Non, de Rome pour moi craignez peu le poison!
Ce qui charme mes sens y blesse ma raison.

THÉCLA.

Et vous la détestez en secouant sa chaîne?

LUIGI.

J'abjure sans regret, mais j'abjure sans haine.

THÉCLA.

De la robe du Christ qui revêt la blancheur
Doit haïr le péché.

LUIGI.

Mais non pas le pécheur.

THÉCLA.

Jusqu'au pécheur lui-même, alors qu'il persévère,
Fût-ce un frère, le vôtre; oui, votre propre frère.

LUIGI.

Paolo!

THÉCLA.

De mon cœur je le chasse aujourd'hui.

LUIGI.

Qui? vous?

THÉCLA.

Je l'en arrache, et je ne vois en lui
Qu'une âme par l'orgueil de lèpre dévorée,
Qu'une impure brebis d'Israël séparée,
Loin du bercail céleste errant à l'abandon,
Et pour qui je n'ai plus ni baisers ni pardon.

LUIGI.

Une mère!

THÉCLA.

Qui? moi! redevenir la sienne!
Jamais!... et c'est ainsi qu'une mère est chrétienne.

LUIGI.

Mais s'il vous tend les bras...

THÉCLA.

Je ferai mon devoir :
Jamais!

LUIGI, vivement.

Et cependant vous allez le revoir.

THÉCLA.

Qu'entends-je?... Il cède enfin à vos longues prières?

LUIGI.

De lui-même il revient.

THÉCLA.

Pour fermer mes paupières.

LUIGI.

Pour réjouir vos yeux.

THÉCLA.

L'absent revient à nous!
Ta servante, ô mon Dieu! t'en rend grâce à genoux.

LUIGI.

Ah! je vous reconnais.

THÉCLA.

Suis-je donc insensible?
Étouffer la nature est-ce un effort possible?
Le voir après quinze ans! Mon fils!... il m'est rendu!
Je puis mourir: le fils que je croyais perdu,
De sa vieille Théela suivra les funérailles;
Lui, dont le doux fardeau fit frémir mes entrailles,
Lui, le sang de mon sang, le fruit de mes douleurs,
Lui... je... Ma voix expire et s'éteint dans mes pleurs.

LUIGI.

Les siens vont s'y mêler.

THÉCLA, d'un air de reproche.

Me le cacher!

LUIGI.

Sans doute
J'eus tort; mais...

THÉCLA.

Il arrive! et quand? par quelle route?
Comment?

LUIGI.

C'est aujourd'hui que nous l'embrasserons.

THÉCLA.

Et peut-être, Luigi, nous le convertirons.

LUIGI, souriant.

N'y pensons que plus tard.

THÉCLA.

O joie inespérée!
Sa chambre d'autrefois est-elle préparée?
Celle où vos lits voisins se touchaient tous les deux.

LUIGI.

Je la lui destinais.

THÉCLA.

Il faut encor... je veux...

Appelant.

Marco! m'entendra-t-il? Marco!

SCÈNE II.

LUIGI, THÉCLA, MARCO.

MARCO.

J'accours, maîtresse.

THÉCLA.

Retrouve tes vingt ans, rajeunis d'allégresse :
Mon Paolo revient.

LUIGI.

Il le sait.

MARCO.

Tout est prêt.

THÉCLA.

Quoi la maison entière était dans le secret?

LUIGI.

Jusqu'à ma fille Elci; sans la connaître, il l'aime.

MARCO.

Nous serons donc céans deux à penser de même.

THÉCLA, regardant Marco sévèrement.

Oui, catholique aussi!

LUIGI, lui frappant sur l'épaule.

Mais sage.

THÉCLA.

Ne va pas
Prendre avec lui les airs de nous blâmer tout bas.

MARCO.

Que chacun suive en paix le culte qu'il préfère;
Choisir entre les deux n'est pas petite affaire.
Le tisserand d'Augsbourg, Frantz, qui s'en est mêlé
En a l'esprit malade et le cerveau fêlé :
Le mien tient bon; je fais ce que faisait mon père,
Et chrétien comme lui je crois, j'aime et j'espère.

THÉCLA.

C'est bien; mais à quoi bon vos hymnes, votre encens,
Vos cloches dont le branle assourdit les passants,
Vos saints qu'un cierge éclaire et que votre œil adore
Sur la toile enfumée où le ver les dévore?

LUIGI, bas à sa mère.

Est-ce donc le moment de prêcher un vieillard?

THÉCLA.

Pour corriger un fou jamais il n'est trop tard.

MARCO.

Fou! tant qu'il vous plaira! Sans crier anathème,
J'entends le son joyeux qui fêta mon baptême;
Je sens comme un besoin d'être meilleur encor
Quand mon patron me luit dans son grand cadre d'or:
Mains jointes devant moi, ce saint que je contemple
M'encourage à prier en me donnant l'exemple.
Un bel alléluia m'épanouit le cœur,
Et je me fais plaisir quand je me mêle au chœur.
Ma voix chevrote un peu, mais son timbre résonne,
Et je ne vois pas, moi, sinon que je détonne,
Quel grand mal je commets lorsque dans le saint lieu
Je chante à plein gosier les louanges de Dieu.

THÉCLA.

Mais le jour du repos vous le passez en fête.

LUIGI, à sa mère.

Assez!

THÉCLA.

De vos refrains vous nous brisez la tête.

MARCO

Je crois très-fermement qu'au mépris de l'autel,
Travailler le dimanche est un péché mortel;
Et puissent me punir Rome et son saint collége
Si j'ai quelque accointance avec ce sacrilége!
Mais des actes permis le rire est-il exclus?
Vous et les dissidents...

THÉCLA, avec colère.

Marco!

MARCO.

Non! les élus:
Froids, recueillis, muets, vous craignez, je suppose,
D'éveiller de si loin Dieu quand il se repose.
Dieu vous approuve, soit; mais en chantre zélé,
Pour sa gloire au lutrin lorsqu'on s'est signalé,
Défend-il de noyer au fond de quelque tonne
La soif qu'il nous causa dans le vin qu'il nous donne?
Le refrain vient de source; et chez maître Martin,
Les coudes sur la table, autour du broc d'étain
Qui passe en se vidant et repasse à la ronde,
Nous célébrons celui qui fit l'homme et le monde,
Et croyons qu'en buvant, qu'en chantant le vin vieux,
Nous le glorifions dans ce qu'il fit de mieux.

THÉCLA.

Ai-je mis à l'entendre assez de patience?

LUIGI.

Montrez pour Paolo cette même indulgence.

THÉCLA.

En aurai-je besoin?

LUIGI.

Cachez-lui qu'avant peu
Je fais de mes erreurs l'éclatant désaveu.

THÉCLA.

Le cacher!

LUIGI.

S'il repart, ce coup toujours pénible,
Mais reçu loin de nous, lui sera moins sensible:
S'il reste, laissez-moi par mes ménagements
D'un cœur qui va saigner adoucir les tourments.

THÉCLA.

Peur terrestre, Luigi! La vérité qui blesse,
Je l'entends sans colère et la dis sans faiblesse.

MARCO.

Vivement.

Et s'il vous disait, lui... ce que je ne dis point...

THÉCLA.

Quoi?

MARCO.

Que mon maître et vous errez sur plus d'un point.

THÉCLA, avec violence

Merci de Dieu! Marco, voulez-vous qu'on vous chasse?

MARCO, à part.

Voilà comme elle entend la vérité.

LUIGI, à sa mère.

De grâce,
N'allez pas sur un mot prendre feu sans sujet;
Le pieux Mélanchton approuve mon projet:
« Au fiel de ces débats qu'en famille on agite,
» L'amitié perd, dit-il, sans que la foi profite. »

THÉCLA.

De notre grand Luther l'apôtre préféré
Des lumières du ciel est sans doute éclairé;
Mais ne demandez pas à sa science humaine
Ce courroux vigoureux, cette ferveur de haine
Où son maître puisa l'âcre sincérité
Qui débordait en lui contre l'iniquité,
Quand pour l'aveugle même il a rendu visible
Jusqu'où pouvait faillir la parole infaillible,
Et qu'il a mis à nu, de ses viriles mains,
Tout ce ramas honteux de mensonges romains.
Mélanchton, qui n'a point cette franchise amère,
Eût-il pu rien détruire?

LUIGI.

Il peut fonder, ma mère:
Dieu réserve à chacun l'œuvre qu'il accomplit;
La violence abat, la douceur établit.
Mais de vos deux enfants si l'intérêt vous touche,
Par pitié, par amour, qu'il vous ferme la bouche.

THÉCLA.

Ah! faible que je suis!

LUIGI.
Cédez.

THÉCLA.
Pénible effort!

LUIGI.
Vous vous l'imposerez.

THÉCLA.
Si je puis; mais j'ai tort.
A ta langue, Marco, tu feras violence!

MARCO.
Mon amour pour la paix garantit mon silence.
A part.
L'anneau de Salomon me répondrait du sien,
Je ne m'y fierais pas.

THÉCLA.
Que murmurez-vous?

MARCO.
Rien.
Mais voilà votre Elci.

SCÈNE III.

LUIGI, THÉCLA, MARCO, ELCI.

THÉCLA.
Venez, petite fille:
Vous étiez contre moi du complot de famille.

ELCI.
Contre vous, bonne mère! Ah! dites mieux, pour vous.
Un plaisir qui surprend n'en est-il pas plus doux?

LUIGI.
Avec l'aube naissante elle s'était levée.

MARCO.
Pour aller de son oncle épier l'arrivée.

ELCI.
Comment ne pas l'aimer? Il m'aime, et tous les ans
Je reçois de sa part quelques nouveaux présents.

LUIGI.
Oui, pauvre, il donne encor.

THÉCLA.
Ces cadeaux d'Italie,
Je les crains.

ELCI.
Et moi pas; ils me rendent jolie.

THÉCLA.
Aussi, pour votre bien, je vous dis sans détours
Qu'un peu de vanité se sent dans vos atours.

ELCI.
Rien qu'un peu?

LUIGI.
C'est permis.

MARCO.
L'Église qu'elle imite,
En parure de fête à se parer l'invite.

THÉCLA.
Pas aujourd'hui, Marco.

MARCO.
Mais le jour du Seigneur,
Chacun s'ajuste au mieux, et je m'en fais honneur:
Je tire l'habit neuf de l'armoire d'ébène,
Et suis beau sans remords une fois par semaine.

ELCI.
Et ces atours, d'ailleurs, qui les rend plus mondains?
Vous.

THÉCLA.
Moi?

ELCI.
Ces bijoux d'or sont un don de vos mains:
Reprenez-les.

THÉCLA.
Prends garde.

ELCI.
Osez.

THÉCLA.
Tu ris, friponne.

ELCI, *qui lui donne un baiser.*
Vous n'oseriez.

LUIGI.
Eh bien! tu n'as donc vu personne?

ELCI.
Hélas! pas lui, du moins.

LUIGI.
Mais, mon Elci, comment
L'aurais-tu reconnu?

ELCI.
D'instinct, de sentiment:
Mon cœur m'eût dit: C'est lui! De plaisir transportée,
En trois bonds dans ses bras je me serais jetée.

MARCO.
Au risque d'embrasser un passant tout surpris
D'un bonheur imprévu qu'il n'aurait pas compris.

ELCI.
Lasse d'attendre enfin, j'ai fait comme l'abeille,
Qui retourne au travail sitôt qu'elle s'éveille,
Et, parfumée encor des courses du matin,
Dans sa ruche en rentrant rapporte son butin.
Ouvrant son tablier
Je n'ai pas épargné les blés du voisinage;
Ces touffes de bleuets en rendent témoignage;
Mon oncle aimait ces fleurs.

THÉCLA.

Il est vrai, quand jadis
Le long des épis verts je suivais mes deux fils.

LUIGI.

Beaux jours!

ELCI, secouant son tablier dans les mains de Marco.

Prends pour orner la chambre qu'il préfère.

MARCO.

Voilà de quoi fleurir une chapelle entière.

LUIGI.

Aimable enfant, qui tendre et folâtre à la fois,
Chante, saute et s'ébat comme l'oiseau des bois.

ELCI.

La gaieté vous plaît tant!

THÉCLA.

Souvent je la vois grave.

ELCI.

Vous aimez qu'on le soit.

LUIGI.

De tous nos goûts esclave.

THÉCLA.

Devinant tous nos vœux!

MARCO.

Écoutant sans dédain
Les contes que je fais, quand elle est au jardin.

ELCI.

Mais du pauvre conteur les fruits sont au pillage.

MARCO.

Cueillez, coupez, pillez, il en vient davantage :
C'est bénédiction.

LUIGI, faisant asseoir Elci sur ses genoux.

Ange, qu'il faut chérir;
Oui, sa main bénit tout et fait tout refleurir.
Le bonjour dans les yeux, le souris sur la bouche,
Quand elle ouvre à demi les rideaux de ma couche,
De sa joie innocente elle vient m'égayer
Comme un reflet du ciel qui rit sur mon foyer.

THÉCLA.

Il ne lui manque plus que d'aller dans le temple
Honorer ma vieillesse en suivant votre exemple.

ELCI, à son père.

Ordonnez.

LUIGI.

J'aurais tort d'exprimer un désir.
N'obéis pas, choisis; mais attends pour choisir,
Attends pour abjurer le culte que j'abjure :
Ce qu'il faut consulter, quand ton âme plus mûre
Aura pu s'éclairer par la comparaison,
Ce n'est pas mon exemple, Elci, c'est ta raison.

ELCI.

Ma résolution ne peut rester douteuse :
Je veux être avec vous heureuse ou malheureuse.

LUIGI, en l'embrassant.

Ma fille!

THÉCLA, à Marco, d'un air de triomphe.

Tu l'entends?

MARCO.

Fait-elle bien ou mal?
Dieu le sait! mais son culte est l'amour filial.

LUIGI.

Brisons là.

THÉCLA.

Voici l'heure où, dans leur conférence,
Luther et Mélanchton font assaut d'éloquence :
De leur présence auguste ils veulent honorer
La fête qui bientôt doit vous régénérer :
Venez puiser d'avance une nouvelle vie
A ce banquet de l'âme où leur voix vous convie.

LUIGI.

C'est un devoir.

THÉCLA, à Elci.

Au temple ils prêcheront demain ;
Y viendras-tu?

ELCI.

Peut-être.

MARCO, à Elci.

A l'office prochain
Je suivrai le bon oncle ; irez-vous?

ELCI.

C'est possible.

LUIGI.

Chacun veut la gagner.

THÉCLA, à Luigi.

Ce bras-là pour ma bible,
L'autre pour moi! Partons.

LUIGI, à Marco.

Garde-toi de sortir,
Et de son arrivée accours nous avertir.

Thécla sort appuyée sur le bras de Luigi.

SCÈNE IV.

MARCO, ELCI.

ELCI.

Adieu, Marco!

MARCO.

Déjà?

ELCI.

Ma tâche est commencée.

J'habille du voisin la pauvre fiancée.
J'achèverai trop tard si je perds un moment,
Et donner à propos c'est donner doublement.

MARCO.

Hâtez-vous. Je descends jusqu'au bord de la source,
Pour voir si du ruisseau rien n'arrête la course :
Quand il suit son chemin il fait un bruit si doux!
Je veux que les amis, bras dessus, bras dessous,
Épanchent leurs deux cœurs près de ses ondes fraîches,
En caressant de l'œil le duvet de mes pêches.

ELCI.

Dieu bénisse, Marco, tes soins industrieux :
Va, qui travaille prie.

MARCO.

Et qui donne fait mieux,
Ange de charité!

Elci sort.

SCÈNE V.

MARCO.

Protestante ou fidèle,
Elle ira droit aux cieux; mais pour s'emparer d'elle
Et l'y mener tous deux par différents chemins,
La messe avec le prêche ici vont être aux mains.
Non, ce cher Paolo par respect doit se taire :
Il était à cinq ans quelque peu volontaire.
Mon préféré, mon fils, ce petit révolté
Qu'à l'école autrefois malgré lui j'ai porté,
Je vais donc le revoir, aujourd'hui, tout à l'heure,
L'embrasser le premier!... On vient... Allons, je pleure!
Tout ému que je suis, restons maître de moi :
Avant que de pleurer il faut savoir pourquoi.
Quel air sombre! Est-ce lui?

SCÈNE VI.

PAOLO, *suivi d'un messager à qui il a remis sa besace et son bâton de voyage et qui reste au fond;* MARCO, *retiré dans un coin d'où il observe Paolo.*

PAOLO, à voix basse en tombant sur un siége.

Dieu vengeur, je t'offense,
Mais à l'aspect des lieux témoins de notre enfance,
Je me sens défaillir sous l'horrible dessein
Que, depuis mon départ, je porte dans mon sein.

MARCO, qui s'approche.

Mon ancienne amitié ne peut le méconnaître;
Non, c'est toi, c'est bien toi!...

PAOLO.

Marco!

MARCO.

C'est vous, mon maître!

PAOLO.

Dans mes bras!

MARCO.

Je n'osais.

PAOLO.

Encor!

MARCO.

Jamais assez!

PAOLO.

Mon bon, mon digne ami!

MARCO.

Vous me reconnaissez?

PAOLO.

Malgré tes cheveux blancs.

MARCO.

J'ai vieilli.

PAOLO.

Mon visage
Plus pâle que le tien a vieilli davantage.

MARCO.

Qu'est-ce? un peu de fatigue?

PAOLO.

Un mal plus grand.

MARCO.

L'ennui
Qu'un triste pèlerin traîne en route avec lui?

PAOLO.

Non; les veilles, Marco, le jeûne, une pensée...
Portant la main à son front.
Elle est là.

MARCO.

Pourquoi donc ne l'avoir pas chassée?

PAOLO.

Mais toi, toujours dispos; l'œil vif, le teint fleuri;
Satisfait de ton sort!

MARCO.

Bien vêtu, bien nourri,
Je suffis, sans fatigue, aux soins du jardinage.
L'hiver j'ai du loisir; l'été je me ménage.
Si mes melons ont soif, je suis leur sommelier;
Mais quand j'ai soif aussi, je me sers le premier.

PAOLO.

Et ta religion?

MARCO.

Je la suis.

PAOLO.

En fidèle?

MARCO.

Mais en vieillard.

PAOLO.

Comment?

MARCO.

A ma façon.

PAOLO.

Laquelle?

MARCO.

Vous jeûnez; moi, je tiens que, passé soixante ans,
On peut en prendre à l'aise avec les Quatre-Temps.
Pour les veilles, néant; hors si Noël arrive,
Vu que le réveillon me met sur le qui-vive.
Quant à mon confesseur, ses avis sont ma loi;
Mais le vieux que j'ai pris dit toujours comme moi;
Et si, par grand hasard, il me prêche abstinence,
C'est chose de santé plus que de continence.
Je ne blâme personne et ne m'émeus de rien.
Doux pour moi, bon pour tous, je ris et mène à bien,
Sans faire l'esprit fort, ni trancher de l'apôtre,
Ma joie en ce bas-monde et mon salut dans l'autre.

PAOLO.

Et tu vis d'un œil froid nos autels profanés?

MARCO.

Non.

PAOLO.

Leurs trésors détruits?

MARCO.

Non pas.

PAOLO.

Abandonnés
Au pillage, aux fureurs d'un peuple frénétique?

MARCO.

Et que pouvait contre eux un pauvre domestique?
J'ai crié, mais tout bas; car à ne point mentir,
Je n'eus jamais en moi l'étoffe d'un martyr.

PAOLO.

Je devais donc trouver cette tiédeur de zèle
Dans le vieil héritier de la foi paternelle!
Et de ces insensés il n'est pas le plus grand :
Le moindre crime ici, c'est d'être indifférent.
Luigi?...

MARCO.

Vous hésitez!

PAOLO.

Mon bon frère...

MARCO.

Il vous aime.

PAOLO.

Comme autrefois, oui; mais...

MARCO.

Il est toujours le même.

PAOLO.

Oui, pour moi; mais... pour Rome?

MARCO.

Expliquez-vous.

PAOLO.

Eh bien!
On assure, et je crois... non, non, je ne crois rien.
S'il était vrai!

MARCO.

Parlez

PAOLO.

Je ne le puis; je tremble.
Oh! non; je maudirais le jour qui nous rassemble :
Luigi, traître à son Dieu!

MARCO.

Qui répand ce bruit-là?

PAOLO.

C'est faux?

MARCO.

Quelque ennemi!

PAOLO.

Tu l'affirmes?

MARCO.

Voilà
Comme on brouille les gens!

PAOLO.

Achève; je t'écoute.
J'arrivais convaincu; tu m'as parlé, je doute :

Le repoussant.

Je doute; ah! sois béni!... Mais puis-je croire en toi.

MARCO.

Eh! pourquoi pas?

PAOLO.

Chrétien incertain dans ta foi!

MARCO.

Incertain!

PAOLO.

Cœur glacé!

MARCO.

Souffrez que je m'explique.

PAOLO.

Tu te souviens encor que tu fus catholique;
Tu ne l'es plus.

MARCO.

Si fait.

PAOLO.

Tu ne l'es plus ; va, fui.

MARCO, à part.

Je le suis trop pour elle et pas assez pour lui.

PAOLO, montrant le messager.

J'ai besoin d'être seul; chez moi conduis cet homme :
Je veux lui confier une lettre pour Rome ;
Je vais l'écrire.

MARCO.

Au moins...

PAOLO.

Qu'il la prenne en partant.

MARCO.

Au moins voyez la chambre où vous vous plaisiez tant.

PAOLO.

Non, sors!

MARCO.

Des deux côtés voilà qu'on me soupçonne :
Soyez donc modéré pour ne plaire à personne.

Au messager en lui montrant les degrés qui conduisent à la chambre de Paolo.

Montez.

SCÈNE VII.

PAOLO.

Dieu me l'a dit; Dieu m'a dit : « Je le veux. »
J'ai senti sur mon front se dresser mes cheveux ;
Il m'a répété : « Marche! » et, plein d'un saint courage,
J'ai pris, pour obéir, mon bâton de voyage ;
J'ai marché ; me voici!... Mais devant l'attentat
Qui sans vie à mes pieds doit jeter l'apostat,
Mon bras peut hésiter si Dieu ne le décide.
Apostat? lui, jamais! plutôt moi... fratricide!
Et puisque j'ai faibli malgré tous mes efforts,
Je ne puis me lier par des nœuds assez forts :
Ecrivons.

Il s'assied près de la table.

« Au révérend frère Anastasio, pénitencier de » Sainte-Marie-Majeure.

« Mon père, »

Ma main tremble.

« Peut-être le bruit répandu sur l'apostasie de mon » frère n'est qu'une œuvre de mensonge, ou, du moins, » je pourrai par mes paroles raffermir sa foi chance- » lante. Tel est le devoir que je me suis imposé en » m'éclairant de vos conseils, et qu'il me sera donné » de remplir si votre pieuse inspiration m'anime. »

Inexprimable ivresse!
Mon cœur se rouvrirait, et des pleurs de tendresse,
Des pleurs rafraîchissants, par la joie arrachés,
Jailliraient vers mon Dieu de mes yeux desséchés!

« Mais il est une autre mission connue de moi seul » et que j'ai reçue d'un plus grand, d'un plus saint que » vous, du Tout-Puissant, qui ne veut pas que je sois » séparé de mon frère durant cette vie dont les joies » ou les tourments seront sans fin. Priez donc, oh! » priez à genoux, pour qu'il ne se fasse pas, en s'ob- » stinant à se perdre, une vertu de l'endurcissement ; » car, je l'ai juré à Dieu, et je vous écris pour vous le » jurer à vous-même, la veille de son abjuration... »

La veille! et si demain... Ah! qu'il cède, qu'il vive,
Qu'il vive, et que jamais cette veille n'arrive!

« La veille de son abjuration, je supplierai le ciel, » les mains jointes et le front contre terre, de répan- » dre sur lui les grâces d'un dernier repentir, et, dût » mon âme se déchirer.... je sauverai la sienne. »

SCÈNE VIII.

PAOLO, MARCO, *qui descend suivi du messager.*

MARCO.

Je cours vers votre frère.

PAOLO, se retournant brusquement.

Hein ! quoi ? qui m'a parlé?
Où vas-tu? Que veux-tu? T'avais-je rappelé?
Que m'as-tu dit?

MARCO, intimidé.

Pardon !

PAOLO.

Vers mon frère!

MARCO.

Sans doute,
Et je vais, j'en suis sûr, le trouver sur ma route,
Qui, les deux bras tendus, et de larmes baigné...

PAOLO, avec douceur.

Va, Marco!

MARCO, sortant.

Je m'y perds.

SCÈNE IX.

PAOLO, LE MESSAGER, *au fond.*

PAOLO, reprenant la plume.

Achevons.

« Si je reviens parjure, montrez-moi cette lettre, et

» que la malédiction de mon souverain juge pèse sur
» moi dans ce monde et dans l'autre; je l'accepte. En
» signant ce que je vous écris, je mets mon nom au
» bas de mon éternelle condamnation. »

Il se lève.

J'ai signé.

Au messager.

Piétro, rends cette lettre à celui qui m'envoie.

Le messager sort.

J'aurai consommé l'œuvre avant qu'il me revoie.

THÉCLA, du dehors.

Il est ici!

LUIGI, de même.

Mon frère?

PAOLO.

Ah! qu'entends-je? à ce cri,
Ce cri qui m'est si doux, frissonnant, attendri,
De joie et de douleur je sens mon cœur se fondre:
Nos bras vont s'enlacer, nos sanglots se confondre,
Et j'ai signé!...

SCÈNE X.

PAOLO, THÉCLA, LUIGI, MARCO.

THÉCLA.

Mon fils!

LUIGI.

Ah! mon frère!

THÉCLA.

Seul bien
Qu'au ciel je demandais!

LUIGI.

Mon Paolo!

THÉCLA.

Le mien,
Le mien, qui m'est rendu!

LUIGI.

Doux retour! que de charmes
Je goûte à te revoir!

PAOLO.

Où suis-je?

THÉCLA.

Sous les larmes,
Les baisers maternels.

LUIGI.

Sur le sein d'un ami.

THÉCLA.

Parle-moi.

LUIGI.

Réponds-nous.

PAOLO.

Ne vivant qu'à demi,
Chancelant sous le poids d'un bonheur qui m'oppresse,
Puis-je trouver des mots pour en peindre l'ivresse!

LUIGI.

Nous te regrettions tant!

THÉCLA.

J'ai tant gémi sur toi!

PAOLO, à Thécla.

Moi, sur vous!

THÉCLA.

Je n'étais que malheureuse.

PAOLO.

Et moi,
J'étais coupable?

LUIGI.

Non.

THÉCLA, froidement.

Vous plaindre, est-ce une offense?

PAOLO.

Je vous plaignais de même; est-ce un crime?

LUIGI, vivement.

Je pense
Que nous avions raison de nous plaindre tous trois;
L'absence est si cruelle!

THÉCLA.

Ah! c'est vrai.

MARCO, à part.

Cette fois,
Il a paré le coup.

THÉCLA.

Grâce à la Providence,
Tu trouveras ici la gaieté, l'abondance,
L'union.

MARCO, à part.

Qu'elle y reste!

LUIGI.

Oui, tout m'a réussi,
Frère, j'ai prospéré.

THÉCLA.

Mais c'était juste aussi;
Dieu protége les siens.

PAOLO.

Comment les siens?

LUIGI.

En père,
Il nous protége tous.

THÉCLA.

Cependant l'un prospère;
Mais l'autre...

PAOLO.

On le châtie?

LUIGI.

Eh! de quels torts?

PAOLO.

Pourquoi?

THÉCLA.

Je m'entends.

PAOLO, prenant la main de son frère.

L'un et l'autre ils ont la même foi.

THÉCLA.

Qu'à l'esprit qui s'obstine un jour le ciel pardonne!
C'est mon vœu.

PAOLO.

Comme un jour au cœur qui l'abandonne!
C'est le mien.

THÉCLA.

Pour l'aveugle à quoi sert la clarté?

PAOLO.

A qui poursuit l'erreur que fait la vérité?

THÉCLA.

L erreur!

PAOLO.

L'aveuglement!

MARCO, à part.

Ah! la voilà partie!
Le démon de Luther se met de la partie.

LUIGI.

Ma mère, Paolo, ne pensons qu'au bonheur
D'être unis tous les trois dans la paix du Seigneur.

THÉCLA, à Paolo avec effusion.

Unis, toujours unis, en priant l'un pour l'autre!
Oublions tout... Ta main!

LUIGI, en la mettant dans celle de Thécla.

Elle cherchait la vôtre.

THÉCLA, à Paolo.

Embrassons-nous, mon fils, et de bonne amitié.
Je vous quitte; Marco ne fait rien qu'à moitié.

A Marco.

J'aurai du soin pour deux. Que le foyer petille;
Grand feu! fête au logis et banquet de famille!
Après un si long deuil que la joie ait son tour,
Puisque l'enfant prodigue est enfin de retour.

MARCO, bas, en riant, à sa maîtresse.

Fausse comparaison, maîtresse; car j'estime
Qu'il n'a pu, n'ayant rien, manger sa légitime.

THÉCLA, sévèrement.

Respect à l'Écriture! en rire, c'est pécher.

MARCO.

Bon! Dieu fera le sourd pour ne pas s'en fâcher.

THÉCLA.

Silence! et suivez-moi.

MARCO, à part.

Le premier choc fut rude;
Mais quand de disputer ils auront l'habitude...

Il suit Thécla.

SCÈNE XI.

PAOLO, LUIGI.

LUIGI, à part.

Ménageons sa faiblesse.

PAOLO, de même.

Un cœur prêt à faillir
Avec cet abandon n'aurait pu m'accueillir:
On m'a trompé.

Haut, avec émotion.

Luigi.

LUIGI.

Frère!

PAOLO.

Je crois renaître;
Une ineffable paix se répand dans mon être.
Ah! mon ami!

LUIGI, montrant le fauteuil de famille.

C'est là que, se penchant vers nous
Celui qui manque ici nous prit sur ses genoux.
Frère, tu t'en souviens?

PAOLO.

C'est là qu'à ma demande,
De quelque saint martyr il contait la légende,
Et que ma mère... alors elle invoquait les saints;
Ma mère, pour prier, joignait nos jeunes mains.
Tu t'en souviens, Luigi?

LUIGI.

L'été, sous la feuillée,
Rappelle-toi nos jeux.

PAOLO.

Comme de la veillée
Les heures fuyaient vite à ces pieux récits!

LUIGI.

Quels plaisirs nous goûtions l'un près de l'autre assis!

PAOLO.

Qu'ils étaient purs!

LUIGI.

Ces jours reviendront, car tu restes?

PAOLO.

Nous connaîtrons encor ces voluptés célestes...
Car tu n'es pas changé!

LUIGI, l'attirant vers la fenêtre ouverte.

Regarde.

PAOLO.

Où donc?

LUIGI.

Là-bas,
Près du pommier, témoin de nos joyeux combats.......

PAOLO.

Lorsque ses fruits vermeils, qui pendaient jusqu'à terre,
Présentaient aux deux camps des armes pour la guerre.

LUIGI.

Une maison s'élève.

PAOLO.

Oui.

LUIGI.

Bâtie à mon goût;
Bien modeste.

PAOLO.

A la tienne elle ressemble en tout.

LUIGI.

Dis-moi quelle est des deux celle que tu préfères?

PAOLO.

Elles sont sœurs, Luigi.

LUIGI.

Comme nous sommes frères.

PAOLO.

Qui l'habite?

LUIGI.

Un ami va bientôt l'habiter,
Et tu le connaîtrais si tu devais rester.

PAOLO.

C'est ton vœu?

LUIGI.

Le plus cher.

PAOLO, à part.

Il craindrait ma présence,
S'il n'était devant moi fort de son innocence :
On m'a trompé.

LUIGI.

Consens!

PAOLO.

Me promets-tu qu'un jour,
Comme à seize ans, pour Rome épris d'un pur amour,
A celui qui de Dieu sur la terre est l'image...

LUIGI.

Tu consens?

PAOLO.

Nous irons rendre un dernier hommage?

LUIGI.

Eh! comment ferais-tu pour ne pas consentir?
Tu verrais sur le seuil, si tu voulais partir,
Les souvenirs vivants de notre premier âge,
En te tendant les bras, t'arrêter au passage.
Reste! Ton ciel natal, Paolo, le voici!
Ce toit, c'est ton berceau; ce vieux foyer noirci,
Où nos tremblantes mains se réchauffaient ensemble,
Nous réunit enfants, vieillards, qu'il nous rassemble.
Nos deux chiffres, c'est là que tu les as laissés;
Comme d'anciens amis se tenant embrassés,
Ils sont unis encor; pourrions-nous ne plus l'être?
Reste! Eh! par où nous fuir? Dans cet enclos champêtre
Tu ne peux faire un pas, regarder, respirer,
Sans qu'un parfum connu qui revient t'enivrer,
L'allée où, chancelant, tu courais sur ma trace,
Le fleuve où de la mort tu m'as sauvé, la place
Où, plus âgé que toi, je vengeai ton affront,
La croix qui si souvent vit s'incliner ton front,
L'eau qui fuit, l'air qui passe ou le vent qui soupire,
Emprunte, en s'animant, une voix pour te dire :
« Reste! aime encor ton frère aux lieux où tu l'aimais;
» Es-tu sûr, si tu pars, de le revoir jamais? »

PAOLO.

Et toi, si tu me suis dans la ville éternelle,
Pourras-tu l'admirer sans oublier pour elle
De ton pays natal le soleil éclipsé,
Sans rajeunir de joie en rêvant au passé?
Il a brillé pour toi son ciel, où ta prière
Ne montait qu'à travers l'azur et la lumière?
Son pavé triomphal a tressailli sous toi;
Ses débris t'ont parlé; du cirque, où pour ta foi
De ses héros chrétiens mourut la sainte armée,
Tu sentis palpiter la poussière animée.
Quand Rome en deuil suivit son Sauveur au tombeau,
Tu pleurais! Mais quel jour! qu'il fut grand, qu'il fut beau!
Qu'il t'enivra ce jour, où des voiles funèbres.
Rome, en ressuscitant, déchira les ténèbres!
Tous les chants, tous les bruits à la fois renaissants,
Ces cortéges sacrés, ces nuages d'encens,
Ces palmes qui du Christ couronnaient la victoire,
Un homme, un prêtre, un Dieu, qui planait dans sa gloire
Entre Rome et les cieux, et des cieux entr'ouverts,
Répandait les pardons sur Rome et l'univers;
Quel spectacle!... O Luigi, les transports qu'il inspire
N'ont-ils pas à leur tour une voix pour te dire :

« Viens! le grand jour approche; ah! viens venez tous [deux,
» Pleins de la même foi, brûlés des mêmes feux
» Qu'il versait par torrents dans votre âme embrasée,
» De ses divins pardons recueillir la rosée! »

LUIGI.

Paolo!...

PAOLO.

Tu viendras! Et quand nous sentirons
La grâce à flots sacrés s'épancher sur nos fronts,
Puissent nos cœurs noyés dans cette joie intime,
Dans ce bonheur de croire où la raison s'abîme,
Mourir, et confondus, voler d'un même essor
Au sein de l'Éternel pour s'y confondre encor.
Oui, réunis aux cieux!.. Tu pleures!.. Ah! mon frère,
On te calomniait; mais qu'un aveu sincère
Me punisse du moins de t'avoir soupçonné.
Toi, que je jugeais mal, toi, que j'ai condamné,
Apprends...

SCÈNE XII.

PAOLO, LUIGI, MARCO.

MARCO, à Luigi, d'un air de mystère.

Mon maître...

LUIGI.

Eh bien!

MARCO.

Un mot!

PAOLO, à l'écart.

Quelque surprise
Qu'on veut me ménager!

MARCO, bas à Luigi.

Cet homme à barbe grise,
Ce moine, qui jamais ne parle sans prêcher,
Et même quand il prie a l'air de se fâcher,
Il est en bas.

LUIGI, bas.

Luther!

MARCO.

La diète qui l'exile
Entend que sous deux jours il cherche un autre asile;
Mais il veut en partant vous bénir de sa main,
Et la cérémonie est fixée à demain.

LUIGI.

Ciel! que m'annonces-tu, Marco?

MARCO.

Ce qui se passe,
Et ce qu'à ma maîtresse il contait à voix basse.
Mais s'il allait monter...

LUIGI, vivement à Paolo.

Je sors et je revien :
Tu le permets?

PAOLO.

Va, frère; avant cet entretien
Pour moi la solitude était un long supplice;
Seul, je puis maintenant rêver avec délice.
Va, je suis sûr de toi.

LUIGI, à Marco.

Cours chercher mon Elci.

MARCO.

Je viens de l'avertir.

PAOLO, à Luigi.

Ta fille, est-elle ici?
Et je l'attends encor! Loin de moi que fait-elle

LUIGI, sortant.

Tu vas la voir.

SCÈNE XIII.

PAOLO, MARCO.

PAOLO.

Elle a de la Vierge immortelle
L'angélique douceur, l'aimable pureté!
Le moindre de ses dons, Marco, c'est la beaut
N'est-ce pas?

MARCO.

Sur ce point m'en croirez-vous?

PAOLO.

Pardonne.
Qui peut douter d'un frère a-t-il foi dans personne?
J'étais bien malheureux; car j'aurais mieux aimé
Le trouver au retour, sanglant, inanimé,
Mort, que traître à son culte et frappé d'anathème;
Oui, mort.

MARCO.

C'est d'un bon frère.

PAOLO.

Et toi, Marco, toi-même,
Si tu sentais fléchir ton zèle chancelant,
N'aimerais-tu pas mieux qu'un ami t'immolant,
Dans ta bouche entr'ouverte arrêtât ton parjure.
Que de le proférer?

MARCO.

L'alternative est dure.

PAOLO.

Quoi! tu balancerais?

MARCO.

Je ne dis pas cela;

Mais je n'ai pas d'ami qui m'aime à ce point-là.

A part.

Heureusement!

PAOLO, avec gravité.

Peut-être.

MARCO, effrayé.

En tous cas je proclame
Que je suis bon chrétien, chrétien de cœur et d'âme,
Pour que vous le sachiez et le fassiez savoir
Aux amis trop ardents que je pourrais avoir.
Mais votre nièce accourt; je vous laisse avec elle.

SCÈNE XIV.

PAOLO, MARCO, ELCI.

PAOLO.

Venez, vous que ma voix, vous que mon cœur appelle.

ELCI.

Mon oncle en m'écrivant ne me disait pas : vous.

PAOLO.

Non, toi, chère Elci, toi!

MARCO,

Dans ce sentiment doux,
Qu'elle inspire si bien, que le ciel vous maintienne!

A part.

Adieu!... Comme il entend la charité chrétienne!
Quel homme!

Il sort.

SCÈNE XV.

PAOLO, ELCI.

PAOLO.

Toi, ma fille!

ELCI.

A la bonne heure; au moins
Vous me donnez mon nom.

PAOLO.

Oui, ton nom.

ELCI.

Par mes soins
Je veux vous retenir en cherchant à vous plaire;
Je veux vous enchaîner.

PAOLO.

Je me laisserai faire.

ELCI.

Pour toujours!

PAOLO.

Son regard, ses traits, ses blonds cheveux,
Rappellent la madone à qui j'offrais mes vœux.

ELCI.

Dont vos mains sur l'ivoire ont reproduit l'image?

PAOLO.

Que je te destinais.

ELCI.

Admirant votre ouvrage,
Pour vous, soir et matin, je priais.

PAOLO.

Comme moi,
J'admirais le modèle et je priais pour toi.

ELCI.

Je disais : Qu'il revienne et me chérisse en père!

PAOLO.

Moi : Qu'elle soit heureuse autant qu'elle m'est chère,
Belle, pure, adorable!

ELCI.

Et j'obtiens...

PAOLO.

J'ai trouvé...

ELCI.

Plus que je n'espérais.

PAOLO.

Mieux que je n'ai rêvé.

Il s'assied en l'attirant vers lui.

Quoi! tu ne craignais pas ma piété sévère,
Qui peut blesser ici quelqu'un que je révère?

ELCI, tantôt debout près de son oncle, tantôt assise sur le bras de son fauteuil.

Non, car je comptais bien mettre la paix ici
Entre vous et quelqu'un que je révère aussi.

PAOLO.

Sois donc par ta douceur l'ange qui nous rapproche;
Sois mon conseil.

ELCI.

Comment?

PAOLO.

Veux-tu?

ELCI.

Jusqu'au reproche
Vous écouterez tout.

PAOLO.

Avec humilité :
Des lèvres d'un enfant descend la vérité.

ELCI.

Alors je vais remplir mon grave ministère.

PAOLO.

Déjà!

ELCI.

Vous avez peur?

PAOLO

Moins que toi.

ELCI.

Si ma mère
Traite certain sujet avec un peu d'aigreur,
Vous serez indulgent?

PAOLO.

Comme on l'est pour l'erreur.

ELCI.

Sans répondre?

PAOLO.

Pourtant...

ELCI, d'un air suppliant.

Sans répondre.

PAOLO.

Sa grâce
Me désarme d'avance.

ELCI.

Et c'est convenu?

PAOLO.

Passe :
Je saurai me contraindre.

ELCI.

En cercle, quand le soir
Tous quatre autour du feu nous viendrons nous asseoir,
Ne vous offensez pas si je prends soin moi-même
De placer sous ses yeux le seul livre qu'elle aime.

PAOLO.

Lequel?

ELCI.

La Bible.

PAOLO.

Elci, c'est un livre sacré.

ELCI.

La Bible... de Luther.

PAOLO, se levant à demi.

Qu'entends-je? Et je verrai,
Sans la mettre en lambeaux...

ELCI, qui le fait rasseoir en lui passant ses bras autour du cou.

Pendant cette lecture,
Vous me regarderez.

PAOLO.

Charmante créature!

ELCI.

Nous causerons de Rome.

PAOLO.

Oui.

ELCI.

Nous lirons tous deux.

PAOLO.

Saintement.

ELCI.

Mais bien bas, sans nous occuper d'eux.

PAOLO.

D'eux!... Comment? que dis-tu?

ELCI.

C'est chose naturelle
Qu'il ait sa liberté, s'il veut lire avec elle.

PAOLO.

Qui donc, Elci?

ELCI.

Mon père

PAOLO.

Eh! quoi?...

ELCI.

Ne craignez rien :
Il respecte mon culte en pratiquant le sien.

PAOLO.

Le sien!

ELCI.

Bon comme lui, vous suivrez son exemple,
Et, le jour du Seigneur, quand ils iront au temple...

PAOLO, se levant.

Au temple!

ELCI.

Qu'avez-vous?

PAOLO.

Aurait-il abjuré?

ELCI.

Pas encor.

PAOLO.

Mais cet acte, il n'est que différé?

ELCI.

De quelques jours.

PAOLO.

Mon frère!... Au temple!... Est-il possible?

ELCI.

Ne me regardez pas avec cet œil terrible.

PAOLO.

Affirmer qu'il abjure, et c'est vous qui l'osez!

ELCI.

Je tremble.

PAOLO.

Savez-vous de quoi vous l'accusez?

ELCI.

Moi!

PAOLO.

D'un crime.

ELCI.

Qui? moi!

PAOLO.

C'est faux : j'en ai pour gage
Sa voix, ses traits émus et son touchant langage ;
Ses pleurs que sur mon front je crois encor sentir :
C'est faux, c'est un mensonge.

ELCI.

Aurais-je pu mentir?

PAOLO.

Ah! cet accent si vrai, qui m'éclaire et me tue,
Anéantit l'espoir dans mon âme abattue.
Malheureux!

ELCI.

Et par moi!

PAOLO, avec violence.

Mais il ne le peut pas ;
Mais je me jetterais au-devant de ses pas;
Mais je mettrais ma main sur sa bouche infidèle,
Mais, non; mais de ces bras l'étreinte fraternelle,
Lui comprimant le cœur dans un dernier adieu,
Étoufferait sa voix prête à blasphémer Dieu !
Il ne le peut pas, non ; renier sa croyance;
Non, renier son Dieu n'est pas en sa puissance.

SCÈNE XVI.

PAOLO, ELCI, THÉCLA.

THÉCLA, à Paolo.

Et qui vous rend ici l'arbitre de sa foi?

PAOLO.

Celui dont vos leçons m'ont enseigné la loi.

THÉCLA.

Que dit-elle?

PAOLO.

D'aimer, de secourir son frère.

THÉCLA.

Mais, avant tout, mon fils, de respecter sa mère.

PAOLO.

Je n'en ai plus.

THÉCLA, à Elci.

Sortez.

ELCI.

De grâce!...

THÉCLA.

Faites voir
Que ce respect pour vous est encor un devoir.

ELCI.

J'obéis.

SCÈNE XVII.

PAOLO, THÉCLA.

PAOLO.

Mon retour ne me l'a pas rendue.
Perdue en cette vie, et pour jamais perdue,
Celle qui nous disait : Enfants, restez unis;
Croyez ce que je crois, et vous serez bénis.

THÉCLA.

Vain souvenir d'un temps où je fus idolâtre !

PAOLO.

Fidèle.

THÉCLA.

Nuit d'erreur !

PAOLO.

Jour pur !

THÉCLA.

J'étais marâtre.

PAOLO.

Vous étiez mère.

THÉCLA.

Alors, les égarant tous deux,
Je perdais mes enfants.

PAOLO.

Vous les sauviez.

THÉCLA.

L'un d'eux
Va se rouvrir le ciel.

PAOLO.

L'un n'ira pas sans l'autre.

THÉCLA.

Quittez donc votre culte.

PAOLO.

Abandonnez le vôtre.

THÉCLA.

Il est fatal.

PAOLO.

Plus bas!

THÉCLA.

Sacrilége.

PAOLO.

Plus bas !
Mon père vous entend.

THÉCLA.

Et ne vous voit-il pas?

PAOLO.

Il m'approuve du moins.

THÉCLA.

Est-ce de faire outrage
A tous les droits sacrés qu'avec lui je partage?

PAOLO.

L'Éternel qui m'envoie, et Rome d'où je viens,
Font céder au devoir les terrestres liens.

THÉCLA.

Retournez donc à Rome, où l'esprit d'imposture
Triomphe et foule aux pieds les lois de la nature.

PAOLO.

J'irai, mais non pas seul.

THÉCLA.

Lui, vous suivre?

PAOLO.

Priez,
Priez pour qu'il me suive.

THÉCLA.

Ah! plutôt à mes pieds
Que le courroux du ciel!...

PAOLO.

Arrêtez! vœu funeste,
Que vous ne formez pas, que votre cœur déteste,
Il appelle la mort; il tue... Ah! gardez-vous
De tenter par ce vœu le céleste courroux.

THÉCLA.

Ne l'as-tu pas, toi-même, arraché de ma bouche?
Va donc; fuis, porte ailleurs ta piété farouche.
Rome te tend les bras; fuis les miens, fuis ces lieux;
Mère, frère, pays, fuis tout; dans ses adieux,
Celle qu'un fils ingrat traite ici d'étrangère
N'a plus de fils en lui, puisqu'il n'a plus de mère.

SCÈNE XVIII.

PAOLO, THÉCLA, LUIGI.

LUIGI.

Que dites-vous, grand Dieu?

THÉCLA.

Vous avez entendu.
Qu'au plus saint des devoirs par vous il soit rendu;
Qu'il dompte son orgueil; qu'il force sa colère
A respecter en moi ce qu'en lui je tolère;
N'exigez rien de plus, c'est me contraindre assez;
S'il ne le peut, qu'il parte, ou je pars: choisissez.

SCÈNE XIX.

La nuit vient par degrés pendant cette scène.

LUIGI, PAOLO.

LUIGI.

Condamné dans ton cœur, j'ai droit de me défendre,
Paolo.

PAOLO, voulant s'éloigner.

Laissez-moi.

LUIGI.

Demeure; il faut m'entendre,
Maintenant ou jamais.

PAOLO, faisant un pas pour sortir.

Jamais.

LUIGI.

Séparons-nous.

PAOLO, qui revient et s'arrête sans le regarder.

Qu'avez-vous à me dire et que me voulez-vous?

LUIGI.

Plaise au ciel que ma voix jusqu'à ton âme arrive!
Car pour notre amitié cette heure est décisive.

PAOLO.

Parlez.

LUIGI.

En ennemi tu détournes les yeux:
Regarde-moi, mon frère, et tu m'entendras mieux.

PAOLO, avec émotion, en le regardant.

Ah! Luigi! ta croyance est-elle encor la mienne?

LUIGI.

Je ne te répondrai que ma main dans la tienne.

PAOLO, lui serrant la main.

Réponds.

LUIGI.

Instruit de tout, devrais-tu l'exiger
Cet aveu qui me coûte et qui va t'affliger?

PAOLO, qui s'éloigne de lui

Tu l'as donc résolu? C'est vrai? Tu me déclares
Que pour l'éternité de moi tu te sépares?

LUIGI.

Calme-toi.

PAOLO.

Je le veux: rien encor n'est perdu.

LUIGI.

On supporte avec peine un coup inattendu...

PAOLO.

Puis, l'espoir qui renaît nous le rend moins sensible.

LUIGI.

Le temps adoucit tout.

PAOLO.

A Dieu tout est possible.

LUIGI, qui se rapproche de son frère.

Indulgents l'un pour l'autre, on s'apaise en sentant
Que, sans penser de même, on peut s'aimer autant.

PAOLO, de même.

L'opinion de l'un, l'autre enfin la partage,
Et l'on est étonné de s'aimer davantage.
Un de nous doit errer.

LUIGI.

Qu'importe?

PAOLO.

Si j'ai tort,
J'en conviendrai, Luigi.

LUIGI.

Pour vivre en bon accord,
N'est-il pas des sujets qu'il faut nous interdire?

PAOLO.

Aucun.

LUIGI.

Tu crois?

PAOLO.

C'est sûr.

LUIGI.

Quoi que nous puissions dire,
Nous resterons amis.

PAOLO, avec tendresse.

Toujours!

LUIGI.

De quel fardeau
Tu soulages mon cœur!

PAOLO, l'embrassant.

Amis jusqu'au tombeau.

Il s'assied et invite du geste son frère à l'imiter.

Parlons donc franchement. Cher Luigi je m'étonne,
Mais sans m'en irriter, que mon frère abandonne
L'humble paix du chrétien qui n'a jamais douté,
Pour l'orgueilleux plaisir de l'incrédulité.

LUIGI.

Moi, ce qui me surprend, sans que je m'en offense,
C'est qu'un esprit si droit par habitude encense,
Avec un vieux respect qui n'est plus de saison,
Des abus avérés que proscrit la raison.

PAOLO.

Triste fruit des discours, des livres d'un sectaire!

LUIGI.

Les as-tu lus?

PAOLO.

Moi! non.

LUIGI.

Fais-le donc.

PAOLO.

Pour le faire
Je les méprise trop.

LUIGI.

Avant de condamner,
Tu conviendras pourtant qu'il faut examiner.

PAOLO.

Quoi? les rêves d'un fou?

LUIGI.

Que plus d'un sage écoute.

PAOLO.

Le lire ou l'écouter, c'est admettre qu'on doute.

LUIGI.

Douter, c'est faire un pas.

PAOLO.

Vers le mal.

LUIGI.

Vers le bien.

PAOLO.

Nous différons d'avis.

LUIGI.

Tu crois tout.

PAOLO.

Et toi, rien.

LUIGI.

Je crois sans fanatisme.

PAOLO.

On est donc fanatique
En ne se traînant pas aux pieds d'un hérétique?

LUIGI.

Voilà votre grand mot!

PAOLO.

C'est le mot juste.

LUIGI.

Non.

PAOLO, se levant.

Eh bien! d'un apostat, pour lui donner son nom.

LUIGI.

Luther!... Tu vas trop loin.

PAOLO.

Pas assez : je proclame
Que c'est un être vil.

LUIGI.

Ah! prends garde!

PAOLO.

Un infâme.

LUIGI.

Lui!

PAOLO.

Le dernier de tous.

LUIGI.

C'est un prêtre inspiré.

PAOLO.

Par l'enfer.

LUIGI.

Par le ciel.

PAOLO.

Pour qui rien n'est sacré.

LUIGI.

Mais...

PAOLO.

S'il écrit il ment, et s'il parle il blasphème.

LUIGI, se levant aussi.

Mais l'insulter chez moi, c'est m'insulter moi-même.

PAOLO.

Chez toi! Comme ta mère es-tu las de m'y voir?

LUIGI.

Le droit de m'y braver penses-tu donc l'avoir?

PAOLO.

J'ai le droit d'accabler, d'écraser sous l'injure
L'imposteur déhonté qui te pousse au parjure;
Le misérable!...

LUIGI.

Arrête, ou...

PAOLO.

Quoi?

LUIGI.

Je me contien.

PAOLO.

Quoi! tu me chasserais? Ose le dire.

LUIGI.

Eh bien!
Admets que je l'ai dit.

PAOLO, après un silence.

Je m'y devais attendre.
Luther te saura gré d'une amitié si tendre!

LUIGI.

Encor!

PAOLO.

Mon Dieu! je pars; mais j'ai la liberté
De reprendre chez toi ce peu que j'apportai?
Tu m'en laisses le temps?

LUIGI, avec embarras, en arrêtant son frère au bord de l'escalier.

Voici la nuit.

PAOLO.

Qu'importe?

LUIGI.

Le ciel est orageux.

PAOLO.

En refermant ta porte,
Sous ce toit fraternel, où je n'ai pas dormi,
Tu te riras des vents; et qui sait? un ami,
Ton moine, s'il survient, prendra ma place vide;
Mais que ton frère absent dehors marche sans guide,
Trouve un gîte dans l'ombre ou doive s'en passer,
Le bienvenu Luther t'en voudrait d'y penser.

LUIGI.

Toujours!

PAOLO.

De l'eau du ciel, des coups de la tempête,
Quelque portail d'église abritera ma tête,
Et sur la froide couche où tu m'auras jeté
Par celui qui voit tout je serai visité.
Nul ne viendra du moins me disputer la pierre
Où cet hôte divin fermera ma paupière:
On est sûr de l'abri qu'on cherche dans ses bras;
Lui vous reçoit toujours et ne vous chasse pas!

LUIGI.

Tu peux jusqu'à demain retarder ton voyage.

PAOLO.

Comment! le cœur te manque? Allons, reprends courage.
Au reste, près d'ici prolongeant mon séjour,
Je veux de ton triomphe attendre le grand jour:
Il est fixé sans doute, et la veille... Pardonne,
Car j'abuse du temps que ta pitié me donne.
Adieu, parjure!

LUIGI.

Adieu.

Paolo monte les degrés qui conduisent à sa chambre.

SCÈNE XX.

LUIGI.

Des hauteurs de sa foi
Doit-il fouler aux pieds la vertu devant moi,
Étouffer la raison sous l'erreur qu'il préfère?
Non, certes; j'ai bien fait, je ne pouvais mieux faire.
Qu'il parte!... Ah! dans nos jeux, lorsque nous nous quittions
C'était pour revenir, enfants que nous étions:
Point de torts qu'à douze ans ne répare un sourire.
Ce temps n'est plus; le mot que je viens de lui dire
Au cœur d'un vieil ami n'entre pas à moitié,
Et reste dans la plaie en tuant l'amitié:
Elle est morte!

SCÈNE XXI.

LUIGI, THÉCLA, ELCI ET MARCO, *apportant des flambeaux, et préparant la table pour le repas du soir.*

THÉCLA.

A mon fils dois-je céder la place?

LUIGI.

Ma mère, demeurez.

THÉCLA.

Il met bas son audace?

LUIGI.

N'en redoutez plus rien.

THÉCLA

Son orgueil a fléchi?

LUIGI.

Du joug qu'il m'imposait je me suis affranchi.

THÉCLA.

Gloire à vous!

LUIGI.

Diffamer une vie exemplaire!
Flétrir l'élu du ciel dont la raison m'éclaire!

THÉCLA.

Et sous votre courroux vous l'avez terrassé?
Et vous l'avez fait taire? Et vous...

LUIGI.

Je l'ai chassé.

THÉCLA, tombant sur un siége près de la table.

Chassé!

ELCI.

Qui? votre frère!

MARCO.

Après quinze ans d'absence!

LUIGI, à Marco.

Pas un mot, ou sortez!

ELCI.

Ah! c'est cruel.

LUIGI, à sa fille.

Silence!
Pour me blâmer ici tout le monde est d'accord.

ELCI.

On le plaint.

LUIGI.

On m'offense.

MARCO.

Allez, qui n'a pas tort
Sans s'offenser de rien souffre qu'on lui réponde:
Mécontent de soi-même, on l'est de tout le monde.

ELCI.

Vous ne m'avez jamais parlé si durement.

LUIGI.

C'est qu'on n'a jamais vu pareil aveuglement:
C'est que chacun s'obstine à me trouver coupable;
Prend parti contre moi, me méconnaît, m'accable;
Excepté vous, ma mère.

THÉCLA, avec désespoir, en se levant.

Et vous ne l'avez pas,
Quand il a dit: « Je pars! » retenu dans vos bras!

LUIGI.

Vous aussi!

THÉCLA.

Le chasser des lieux qui l'ont vu naître!
De chez vous, de chez lui!... Sous ce toit, dont le maître
A cette heure de paix nous bénit tant de fois,
Nous devions une nuit reposer tous les trois!

LUIGI.

Indigné pour Luther, j'eus tort de le défendre?

THÉCLA.

Non; je ne dis plus rien.

LUIGI.

Paolo va descendre.

ELCI.

Il est encore ici?

LUIGI.

Qu'il me tende la main,
Je fais pour l'embrasser la moitié du chemin;
Sinon, il partira.

ELCI.

Quoi! le jour qu'il arrive?

THÉCLA.

Sans qu'une fois du moins il soit notre convive?

MARCO, à Luigi.

Adieu! puisqu'à choisir le ciel me réserva,
Je suis le serviteur de celui qui s'en va.

LUIGI.

Libre à toi!

SCÈNE XXII.

LUIGI, THÉCLA, ELCI, MARCO, PAOLO, *qui descend lentement les degrés.*

ELCI, bas à Thécla.

Le voici.

THÉCLA.

Je me tais et je pleure.

ELCI, de même à son père.

Vous lui direz un mot!

LUIGI.

Non.

MARCO, à Luigi.

Faites qu'il demeure,
Ou vos nuits sans repos commencent d'aujourd'hui,
Et vous aurez chassé le sommeil avec lui.

LUIGI, à sa mère.

M'honorer d'un adieu lui semble une bassesse.

THÉCLA.

Il est vrai.

LUIGI.

Puis-je alors l'aborder sans faiblesse ?

ELCI.

Vous ne le verrez plus.

LUIGI.

C'est lui donner raison ;

Plus bas, à lui-même.

Et je ne puis pas, moi, lui demander pardon!...

MARCO, à Luigi, tandis que Paolo, qui est descendu, s'éloigne sans détourner la tête.

Il part.

THÉCLA.

Tout est fini !

LUIGI.

Tout !

ELCI, qui s'est mise à genoux sur le seuil de la porte, à Paolo.

Pardon pour mon père !

PAOLO.

Elci !

ELCI.

Vous resterez.

PAOLO, faisant effort pour sortir.

Laisse-moi ma colère :
Il a rompu les nœuds dont Dieu nous a liés.

ELCI.

Rien ne pouvait les rompre.

PAOLO.

Il m'a dit...

ELCI, qui lui met la main sur la bouche en s'élançant à son cou.

Oubliez!

LUIGI.

Mon frère!

THÉCLA.

Mes enfants!

PAOLO.

Oui, j'oublierai, j'oublie;
Mais, par pitié pour toi, pour moi, qui t'en supplie,
Cesse de m'arrêter; je veux fuir : dans ce lieu
Je vois planer sur nous les vengeances de Dieu;
La foudre gronde.

LUIGI.

Ah! viens.

PAOLO.

C'est le deuil que j'apporte.

THÉCLA.

Le bonheur !

MARCO.

S'il le faut, je garderai la porte.

ELCI.

Et moi, mon prisonnier.

PAOLO, à sa nièce, qui l'entraîne vers la table.

Que fais-tu, chère Elci ?
J'aurais dû résister.

THÉCLA, à Paolo, en le faisant asseoir.

Toi, là ; ton frère, ici ;
Votre mère entre vous.

ELCI, à Paolo.

Près de vous votre fille !

MARCO.

Et personne d'absent au banquet de famille !

LUIGI.

Grâce au ciel !

THÉCLA.

Un de moins, tous étaient malheureux.

PAOLO, à Elci qui s'empresse de le servir.

Tu ne penses qu'à moi.

ELCI.

C'est penser à nous deux.

MARCO, à Paolo.

Laissez-la vous choyer; je vous dis à l'oreille
Que vous pourrez chez vous lui rendre la pareille.

PAOLO.

Ai-je un chez moi?

LUIGI.

Marco, tu trahis mon secret.

PAOLO.

Comment?...

LUIGI.

Cette maison que mon frère admirait
C'est la sienne.

PAOLO.

De grâce!...

LUIGI.

Ou tu m'en veux encore,
Ou tu l'accepteras.

PAOLO.

Dieu, que pour lui j'implore,
Tu l'entends!

THÉCLA, à Paolo.

Prends, mon fils.

ELCI, à Paolo.

Ces fruits, ils sont à vous;
Car dans votre verger je les ai cueillis tous.

PAOLO.

Toi!

MARCO.

Quand mettrai-je à bas vos blés qui sont superbes?
Je suis prêt.

LUIGI, à Paolo.

De mes mains j'irai lier tes gerbes.

THÉCLA.

Moi, les compter.

ELCI.

Et moi, me mêlant aux glaneurs,
De vos épis tombés leur faire les honneurs.

PAOLO.

Mon cœur est inondé d'une ivresse inconnue.

LUIGI, à son frère, en lui montrant Marco.

Tu permets qu'un vieillard boive à ta bienvenue?

MARCO, à Elci, qui lui verse à boire.

Jusqu'aux bords!

LUIGI, qui se lève, ainsi que tous les convives.

A l'ami, qui s'est fait désirer,
Mais dont rien désormais ne peut nous séparer!

THÉCLA.

Par qui de mes beaux ans la verdeur va renaître!

ELCI.

Que j'appris à chérir avant de le connaître!

MARCO.

A l'enfant bien-aimé pour qui j'ai fait des vœux,
Lorsque l'eau du baptême a mouillé ses cheveux!

PAOLO.

Qu'à son banquet céleste ainsi Dieu nous rassemble!

MARCO, exalté.

Oui, tous les braves gens y trinqueront ensemble:
Vous et lui.

PAOLO, sévèrement.

Tu le crois?

MARCO.

Quand je me porte bien;
Indisposé, j'ai peur et n'affirme plus rien.
Mais un beau jour d'octobre, où la récolte donne,
Vient-il me ranimer, plus gaillard, je raisonne;
Comment? en jardinier. Je me dis: Les humains
Ressemblent aux fruits mûrs qui tombent dans nos mains,
Nous jetons les mauvais; pour les bons, qui s'informe
S'ils diffèrent de goût, de couleur et de forme?
Ainsi de nous, le jour où comme eux nous tombons:
Dieu ne fait que deux parts; les mauvais et les bons.

PAOLO.

Ta morale, Marco, me semble peu sévère.

ELCI, vivement.

La faute en est au vin dont j'ai rempli son verre.

THÉCLA, en regardant Marco d'un air mécontent.

Soit; mais...

LUIGI.

Un voyageur a besoin de sommeil:
Va reposer, mon frère.

THÉCLA, à Paolo.

Adieu jusqu'au réveil.

ELCI

Ici pour vous revoir je serai la première.

THÉCLA, à Luigi.

J'y viendrai, cette nuit, le front dans la poussière,
Conjurer le Seigneur d'être avec toi demain.

PAOLO, à part.

Demain, grand Dieu!

MARCO, à Paolo, en lui indiquant sa chambre.

Faut-il vous montrer le chemin?

PAOLO.

Je le sais; va dormir.

MARCO.

De grand cœur, jamais homme,
Si l'homme heureux dort bien, n'aura fait meilleur somme.

SCÈNE XXIII.

PAOLO, LUIGI, *qui prend un flambeau pour se retirer.*

PAOLO.

Luigi!...

LUIGI.

Que veux-tu, frère?

PAOLO.

Un dernier entretien.

LUIGI.

Crois-moi; pour mon repos autant que pour le tien,
Il vaut mieux l'ajourner.

PAOLO.

Non, car je le redoute.

LUIGI.

Tu me pardonneras un refus qui me coûte:
Je ne dois sur mon lit me jeter qu'un instant;
A minuit je me lève, et c'est en méditant
Que j'attendrai le jour.

PAOLO.

Pourquoi?

LUIGI.

De te l'apprendre
Le temps n'est pas venu.

PAOLO.

Reste; un mot peut me rendre
La paix dont j'ai besoin pour que du haut des cieux
Le sommeil qui me fuit descende sur mes yeux.
Si ce mot consolant expire dans ta bouche,
Passer toute une nuit si voisin de ta couche,
Je ne le puis; j'ai peur d'y faire un rêve affreux :
Je sortirai d'ici; j'y serais...

LUIGI.

Malheureux?
Peux-tu l'être avec nous?

PAOLO.

Bien malheureux, sans doute,
Désespéré, Luigi.

LUIGI.

Ta main est froide.

PAOLO.

Écoute!...
N'as-tu rien entendu?

LUIGI.

Rien qui m'alarme.

PAOLO.

Eh! quoi!
Aucun avis du ciel n'est venu jusqu'à toi?

LUIGI.

J'entends les vents gémir dans la cime des hêtres;
La pluie à coups pressés bat contre les fenêtres;
Un orage en passant trouble la paix des nuits.

PAOLO.

Rien d'étrange pour toi ne se mêle à ces bruits?
Mais les vents, quant leur souffle, autour des sépultures,
Prête à l'arbre des morts de si tristes murmures,
La foudre, quand ses feux, en sillonnant les airs,
Blanchissent les tombeaux de leurs pâles éclairs;
Non, la foudre et les vents, dans l'horreur des ténèbres,
Sans un ordre de Dieu, n'ont pas ces voix funèbres.

LUIGI.

Rappelle ta raison.

PAOLO.

Ma raison! devant lui
Qui peut mettre sa force en un si frêle appui?
La foi nous soutient seule; et tu trahis la tienne.
Mais ce mot où j'aspire, il faut que je l'obtienne;
Je veux te l'arracher : dis-moi, tu le diras,
Que sous l'œil irrité de ce Dieu dont le bras,
En suspens pour frapper, choisit déjà la place,
Tu sens s'évanouir ta sacrilége audace.

LUIGI.

Ce serait t'abuser.

PAOLO.

Réponds, jure qu'au moins
Ce jour où du forfait les cieux seraient témoins,
Ce jour, déjà mortel même avant qu'il arrive,
Qui soulève mon sein d'une horreur convulsive,
Décolore mon front, fait fléchir mes genoux,
Ce jour de désespoir est encor loin de nous.

LUIGI.

Il est prochain.

PAOLO.

Qu'il n'ait ni lendemain, ni veille;
Qu'il ne soit pas, ce jour! Si sa clarté m'éveille,
Ce sera pour gémir, pour te pleurer absent.
O mon bien-aimé frère! ô mon ami! mon sang!
Toi, frappé sur l'autel! par qui? c'est impossible!
Repens-toi; tu le veux!... Il le veut; Dieu terrible,
Ne le condamnez pas. Faut-il pour t'attendrir,
A ton cou suspendu, de mes pleurs te couvrir?
Repens-toi; tu les sens inonder ta poitrine;
Faut-il, pour amollir ton orgueil qui s'obstine,
Que, navré de douleur, que, palpitant d'effroi,
Je me traîne à tes pieds? M'y voici : repens-toi,
Repens-toi; n'attends pas que Dieu, qui te menace
Marque ton front maudit du sceau que rien n'efface,
Et, laissant choir le coup que sa pitié retient,
Dise à l'éternité : Prends ce qui t'appartient!
Ah! repens-toi, Luigi.

LUIGI.

Ton espoir n'est qu'un songe
Dois-je, en le confirmant, m'abaisser au mensonge?
Je n'y descendrai pas.

PAOLO.

Tu te perds.

LUIGI.

Mon erreur,
Je la désavouerai sans remords, sans terreur...

PAOLO.

Mais tu te perds, te dis-je!

LUIGI.

Et ce grand sacrifice,
Qu'impose à ma raison la céleste justice,
Que ne peut retarder aucun effort humain...

PAOLO.

Tais-toi.

LUIGI.

Je l'offrirai...

PAOLO.

Ne dis pas quand!

LUIGI.

Demain.

PAOLO, tombant sur un siége.

C'est demain!

LUIGI.

Tu sais tout. S'il est vrai que tu m'aimes,
Après l'acte accompli, nous resterons les mêmes :
Si je te fais horreur, j'aimerai seul, et Dieu
Jugera qui de nous suit son précepte. Adieu,

Revenant sur ses pas pour lui serrer la main.

Ou plutôt à revoir!

SCÈNE XXIV.

PAOLO.

Demain! Ce mot funeste
A de ma vie éteinte anéanti le reste,
Et, brisé sous le coup, mon cœur sans battement
A semblé de terreur s'arrêter un moment.
Relevez, ô mon Dieu, ma force défaillante.
Demain!... La voilà donc cette veille sanglante!
Elle avance dans l'ombre; elle expire à minuit :
Qu'aura-t-il fait ce bras quand finira la nuit?
Il tombe inanimé. Dois-je fuir?... Je l'ignore.
Celui que j'aimais tant, que j'aime plus encore,
C'est là qu'il s'est assis au banquet du retour;
Là, je l'ai vu, pleurant, souriant tour à tour,
Épancher de son cœur la gaieté familière;
Là, ma coupe a touché sa coupe hospitalière;
J'ai rendu vœux pour vœux à sa vieille amitié,
Et du pain qu'il m'offrait j'ai rompu la moitié.

Se levant.

Arrière! loin de moi cet acte horrible, infâme!
Fuyons; sauvons sa vie; ah! fuyons...

S'arrêtant tout à coup.

Mais son âme!
Il la perd; il se damne; et le ciel, qui pour lui
Se fermera demain, peut s'ouvrir aujourd'hui...
Je ne sais quel pouvoir agit sur tout mon être;
L'ardeur d'un vin fumeux bouillonne en moi peut-être?
Par le jeûne affaibli, devais-je à ce poison
Redemander ma force et livrer ma raison!

Avec terreur, après s'être recueilli un moment.

Ce n'est pas sa vapeur qui dans mon sein fermente;
Je lutte contre Dieu dont l'esprit me tourmente;
Oui, c'est Dieu, je m'épuise en efforts impuissants;
Dieu qui m'abat sous lui!

Se laissant tomber à genoux.

C'est Dieu même!... Je sens
Passer dans mes cheveux son souffle qui me glace;
Il va venir, il vient me parler face à face,
Et je tremble, agité de ce frémissement
Dont nous tremblerons tous au jour du jugement.
Paolo!... Par mon nom je l'entends qui m'appelle.
Si j'obéis, Seigneur, doit-il mourir fidèle?
Pour le régénérer il suffit d'un remord :
Dites que son salut doit sortir de sa mort.
« Frappe et sauve! »

Se relevant.

Il l'a dit : voici l'heure!... Ah! pardonne :
Colère du Très-Haut, si ta voix me l'ordonne,
A ta voix frissonnant, si je suis plein de toi,
Un ordre encor! un signe! et marche devant moi.

S'avançant vers la chambre de Luigi.

Marche et je te suivrai, marche, sainte colère,
Consume et purifie, immole et régénère.
Mais, un signe! un seul mot! Si l'ordre est répété,
Je ne le verrai plus que dans l'éternité.
Ciel! ma mère!

SCÈNE XXV.

PAOLO, *à la porte de la chambre de son frère;* THÉCLA, *les yeux attachés sur la Bible et absorbée dans sa lecture.*

THÉCLA, après s'être assise.

Prions pour Luigi qui sommeille.
Du sacrifice enfin c'est aujourd'hui la veille :
Dieu, de t'offrir mon fils le moment est venu.
Meure en lui le pécheur qui t'avait méconnu...

PAOLO.

Que dit-elle?

THÉCLA.

Et vers toi que le chrétien s'élance!
Tu l'attends : ton oracle a rompu le silence.
Oui, ce livre inspiré, je l'ouvris au hasard,
Et le verset du texte où tomba mon regard
Me dit qu'en l'acceptant tu bénirais l'offrande;

Debout et avec exaltation.

Car voici, Saint des saints, ce que ta voix commande :

PAOLO.

J'écoute.

THÉCLA, lisant la Bible.

« Prends celui que tu aimes, ton unique sur la terre,
» et va me l'offrir en holocauste! »

PAOLO, qui s'élance dans la chambre.

J'obéis.

THÉCLA.

Couronnant mes efforts,
Achève, Dieu vainqueur, fais-moi boire à pleins bords

Les pures voluptés dont ta coupe est remplie :
Que je jouisse enfin de mon œuvre accomplie,
Dans la joie et l'orgueil de la maternité;
Achève et mets le comble à ma félicité!
Qu'entends-je?... Crainte vaine!... Il veillait, il médite;

Paolo sort à pas lents de la chambre et vient s'appuyer sur la rampe de l'escalier.

D'une ardente ferveur l'émotion l'agite,
Et ces sons étouffés qui me glaçaient d'effroi...
Non, des gémissements arrivent jusqu'à moi!

LUIGI, en dehors.

Paolo!

PAOLO.

Je succombe.

THÉCLA.

Il appelle son frère.
Ah! courons; je frémis.

SCÈNE XXVI.

PAOLO.

Ombre de mon vieux père,
Murmure à son chevet des mots de repentir,
Et sauve, en l'assistant, l'âme qui va partir!
Je ne le puis.

Aux cris que pousse Thécla.

Où fuir cette voix déchirante?

SCÈNE XXVII.

PAOLO, ELCI, *qui s'élance vers lui au moment où il va pour sortir.*

ELCI.

Arrêtez!

PAOLO.

Encor vous!...

ELCI.

Calmez mon épouvante.

PAOLO.

C'est Dieu qui l'a voulu.

ELCI.

Quoi?

PAOLO.

C'est vous : sur le seuil
Ne vous ai-je pas dit que j'apportais le deuil?

ELCI.

Il est ici!

PAOLO.

La mort!

ELCI.

Elle a frappé!

PAOLO.

Sans crime;
Par devoir.

ELCI.

Qui?

PAOLO.

Priez!

ELCI.

Pour qui?

PAOLO.

Pour la victime.

ELCI.

Quelle est-elle?

PAOLO.

Un pécheur qui lutte près de nous.
Entre l'enfer et Dieu.

ELCI.

Je frissonne.

PAOLO.

A genoux!
Priez, enfant, priez; l'éternelle clémence
Ne repoussera pas les vœux de l'innocence.

SCÈNE XXVIII.

PAOLO, ELCI, THÉCLA, *puis* LUIGI.

THÉCLA, du dehors.

Sanglant, frappé dans l'ombre!... Un meurtre!... Des [secours!

En entrant.

Des secours!... Non! mort, mort!

ELCI.

Mon père!

THÉCLA.

Elci, viens, cours.
Viens, mon fils, courons tous; qu'il rouvre sa paupière
Sous les embrassements de sa famille entière!

ELCI, apercevant Luigi.

Ah! que vois-je? c'est lui!

THÉCLA, qui s'élance pour le soutenir.

Ton père assassiné!

LUIGI.

Paolo! ton ami jusqu'à toi s'est traîné.

PAOLO, à part.

Mon ami!

ELCI, à son père.

Mes baisers vous rendront à la vie;
Ils vont vous ranimer.

LUIGI, se laissant tomber sur un siége.

La force m'est ravie.

THÉCLA, à Paolo.

Vois mes pleurs, vois le sang qui coule de son sein !
Cours, Paolo; poursuis, punis son assassin;
Venge-nous tous.

LUIGI, à Paolo.

Demeure; un mourant te l'ordonne;
Pardonne à l'assassin comme je lui pardonne.

PAOLO.

Ah! Luigi!...

LUIGI.

Dans tes bras presse-moi, mon Elci!
Des ombres du tombeau mon regard obscurci,
Sur ces traits adorés que la douleur altère,
Cherche encore un rayon du bonheur de la terre.
Enfant, je vais dormir de mon dernier sommeil,
Je ne te verrai plus me sourire au réveil.

THÉCLA.

Pense au ciel et renie un culte abominable !

PAOLO.

Crains ton juge et reviens à la foi véritable!

THÉCLA.

Abjure et sois chrétien !

PAOLO.

Crois et sois enfanté
Par une mort chrétienne à l'immortalité!

ELCI.

Non, ne me quittez pas!

LUIGI.

La peur de ta colère
N'affaiblit point, Seigneur, la raison qui m'éclaire;
Et ce que j'aurais fait pour vivre sous ta loi,
Je le fais en mourant pour me rejoindre à toi :

Se levant soutenu par Elci et Thécla.

J'abjure.

THÉCLA.

Il est sauvé!

PAOLO.

Perdu!

ELCI.

Votre croyance,
Je l'embrasse, ô mon père! elle est mon espérance :
Je vous suivrai du moins.

PAOLO, à lui-même.

Dieu, tu m'as donc trompé?

LUIGI, d'une voix éteinte.

Nous devons nous revoir : le coup qui m'a frappé
N'a pu rompre les nœuds d'une amitié si tendre...
Je vous quitte ici-bas... mais... je vais vous attendre!

ELCI.

Il expire!

THÉCLA, relevant avec une morne douleur la tête de Luigi et lui donnant un baiser sur le front.

Mon fils!...

Avec explosion.

Ah! que le meurtrier,
Rebut des siens, horreur de son propre foyer,
Fuyant sa solitude et partout solitaire,
Privé de l'eau, du feu, sans abri sur la terre
Où s'arrêter le jour, où s'étendre le soir,
Et sans repos, s'il vit, et s'il meurt, sans espoir,
Soit maudit par le prêtre à son heure suprême,
Maudit par tous, maudit par son père lui-même,
Maudit par celle enfin dont les flancs ont porté
Cet exécrable fruit de leur fécondité!
Cieux, entendez ce cri de ma douleur profonde;
Vengez-moi, justes cieux, moi, qui suis seule au monde,
Moi, qui n'ai plus de fils!...

Se retournant vers Paolo, en lui tendant les bras.

Ah! pardon! qu'ai-je dit?
Il m'en reste un encor.

PAOLO, qui la repousse et s'enfuit épouvanté.

Non, vous l'avez maudit!



EXAMEN CRITIQUE

D'UNE FAMILLE AU TEMPS DE LUTHER,

PAR M. PROSPER POITEVIN.

Présenter au théâtre un ouvrage simple et sévère, une tragédie en dehors du cadre habituel, et d'où l'amour, cette inépuisable source d'intérêt, fût exclus; peindre des passions qui ne sont plus les nôtres, des sentiments qui ne peuvent éveiller aucune sympathie; s'imposer, par le seul amour de l'art, la difficile tâche de reproduire des caractères entièrement effacés, c'était sans contredit, dans ce siècle de folles témérités, une tentative si sérieusement téméraire, qu'un grand succès pouvait seul la justifier.

Ce succès, *Une Famille au temps de Luther* l'a obtenu : nous en félicitons d'autant plus sincèrement M. Casimir Delavigne, que nous sommes convaincu que, dans la liste de ses nombreux triomphes, il n'assignera pas à celui-ci la dernière place. Mais disons-le, ce succès, si honorable qu'il soit pour l'auteur, n'est pas moins honorable pour le public qui a su donner, en cette circonstance, une haute et incontestable preuve d'intelligence et de bon goût; car l'extrême simplicité du sujet, la sévérité de la forme, la couleur antique qui se reflète sur presque toutes les parties du drame, donnaient à cette tragédie un caractère si inaccoutumé, une physionomie si nouvelle, que le poëte devait craindre qu'habitué aujourd'hui à des émotions communes et vulgaires, le parterre ne lui tînt pas compte du mérite et de la hardiesse de son œuvre.

On a souvent répété que M. Casimir Delavigne entait prudemment ses succès sur des idées auxquelles il savait acquises d'avance les sympathies de la foule, et qu'il n'osait jamais au théâtre que ce qu'on y peut oser sans péril. A ces accusations étranges un autre se serait empressé de répondre par une préface; M. Casimir Delavigne a mieux aimé répondre par deux ouvrages : à chacun sa manière; mais à coup sûr celle-ci vaut au moins l'autre, et de toutes les réfutations, aucune n'eût pu être, selon nous, aussi formelle et aussi péremptoire que *Les Enfants d'Édouard* et *Une famille au temps de Luther*.

Quelles sont, en effet, les idées populaires ayant cours qu'ait flattées et caressées l'auteur dans la première? Quelles sont les inutiles traditions consacrées au théâtre dont il ne se soit pas affranchi dans la seconde? Et, dans ce temps, où est le poëte qui ait obéi à son inspiration avec plus d'indépendance, et qui ait su concilier avec un dédain plus manifeste de règles vieillies, plus de respect pour ce qu'il y a d'immuable et d'absolu dans l'art?

M. Casimir Delavigne ose au théâtre tout ce qu'on y peut oser avec convenance; il se garde bien, et nous lui en savons un gré infini, de pousser la hardiesse poétique au delà. Un goût sûr, une profonde connaissance de la scène, le garantissent de ces inconcevables écarts auxquels le mauvais goût d'un temps ou d'un siècle peut bien applaudir, mais que condamne la raison qui, elle, est de tous les temps et de tous les siècles :

> Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
> Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
> Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

Oui, assurément, il est des licences que l'art lui-même conseille et autorise : le vieux et sévère législateur de notre Parnasse en convient. Il a trouvé fort naturel, que, de son temps, Corneille et Molière aient, dans quelques-uns de leurs ouvrages, secoué le joug d'une poétique exigeante à l'excès et gênante pour eux hors de tout propos; et aujourd'hui personne ne blâmerait un auteur qui saurait, comme eux, se révolter avec intelligence contre la règle, et l'enfreindre au profit de l'art.

Mais, sous prétexte de suivre leur exemple, peut-on se permettre de fouler aux pieds toutes les idées reçues, et de s'abandonner sans frein à ses capricieuses et bizarres inspirations? S'il est des règles arbitraires dont on peut s'affranchir sans danger, n'est-il pas aussi des principes invariables qu'il faut nécessairement respecter, des lois qu'on ne peut enfreindre sans péril? Travailler de ses deux mains à briser tout entier le vieux moule comme s'il n'en pouvait plus sortir de chefs-d'œuvre, n'est-ce pas agir en Érostrate et faire de la profanation un moyen de célébrité?

Aucun homme de sens, aucun écrivain qui se respecte

ne se montrera jaloux d'une pareille gloire. Il est beaucoup plus commode, nous en convenons, de se faire un rapide renom par la bizarrerie et l'incohérence des conceptions, par l'âpreté et la *sauvagerie* du style, que de se distinguer par des œuvres dont le fond soit simple et la forme noble et sévère : aussi peu d'écrivains se condamnent-ils volontiers au laborieux enfantement qu'exigent les ouvrages de ce genre : il faut, pour lutter victorieusement contre les obstacles que l'art oppose, une étendue et une flexibilité d'esprit que la nature n'a pas accordées à tous, et ceux qui proclament la nécessité d'une réforme complète au théâtre trahissent, selon nous, à leur insu, le secret de leur impuissance.

M. Casimir Delavigne, dans sa tragédie d'*Une Famille au temps de Luther*, ne s'est pas certes montré l'esclave de toutes les règles en vertu desquelles les tragédies étaient habituellement conçues autrefois; mais il a respecté celles qu'il n'est permis à personne de violer : il a donc usé de son droit de poëte sans en excéder les limites. Il a su, à l'aide de moyens simples et naturels, produire au théâtre avec intérêt le duel entre deux croyances rivales, entre deux fanatismes haineux et implacables. Ce n'est pas par des effets multipliés de scène, par le choc des événements et des situations qu'il a voulu nous émouvoir, il a même négligé à tel point l'avantage qu'il eût pu tirer de ces ressources qu'il nous initie franchement et tout d'abord au secret de son dénoûment, un des plus dramatiques et des plus terribles qui soient peut-être au théâtre. Mais quelle tendre émotion n'excite-t-il pas en notre âme par le seul développement des caractères, par la peinture savante des passions dont il a animé ses différents personnages. Que d'habiles contrastes, que d'oppositions heureuses dans les sentiments de ceux mêmes que réunit la communauté des croyances!

Les principes religieux de Thécla et de Luigi émanent de la même source; cependant quelle diversité de nuances entre le protestantisme de l'un et celui de l'autre! Luigi voit dans la réforme la tolérance, le retour à la raison; Thécla, un changement complet de doctrine, la substitution d'un enthousiasme à un autre. Qu'ils soient ou non ses coreligionnaires, l'un regarde tous les hommes comme des amis et des frères; tandis que l'autre, dans l'emportement et l'exagération de son zèle, va presque jusqu'à maudire la mémoire de son époux, mort sans avoir voulu abjurer sa foi première.

D'un autre côté, quelle différence encore entre le catholicisme de Paolo et celui du vieux Marco? Chez celui-ci, quelle raison éclairée, quelle douceur évangélique et chrétienne! Chez celui-là, quelle aveugle exaltation, quel ardent fanatisme! Marco ne divise pas les hommes en catholiques, protestants, musulmans ou juifs, mais en bons et en mauvais, et il trouve dans son âme autant d'amour pour les uns que d'indulgence pour les autres. Mais Paolo, élevé à Rome, dans les sentiments d'une piété inflexible, ne verrait lui, dans son bien-aimé frère, qu'un implacable ennemi, s'il abandonnait jamais l'étendard de la foi pour passer sous le drapeau de l'examen.

De ce conflit de croyances opposées et de sentiments extrêmes, quel intérêt puissant le poëte n'a-t-il pas su faire découler! La raison aux prises avec le fanatisme devait succomber : et en effet elle succombe; mais voyez l'art merveilleux avec lequel M. Casimir Delavigne prépare et amène sa terrible catastrophe.

Paolo ignore que son frère est décidé à abjurer; s'il a quitté l'Italie, c'est qu'il a craint pour Luigi la funeste influence de Thécla; il arrive donc avec la ferme résolution d'empêcher un pareil crime; il entend n'être séparé de son frère ni dans ce monde ni dans l'autre : la vie éternelle de Luigi lui est mille fois plus chère que sa vie mortelle et périssable, et il sent que pour sauver la première il trouverait, au besoin, dans son amitié et dans son zèle, le courage de faire à Dieu, sans hésitation, le sacrifice de la seconde.

La sanglante résolution de Paolo est irrévocable : lui révéler le secret qu'il ignore, c'est le pousser au fratricide. Qui donc lui apprendra la vérité? Ce ne sera évidemment ni Luigi, ni Marco : le poëte aurait-il voulu faire peser sur Thécla la responsabilité de cette funeste révélation? Est-ce elle qui, dans l'orgueil de son triomphe, dira à Paolo : Ton frère abjure demain. Oh! que M. Delavigne est bien trop habile pour commettre une pareille faute : un mot imprudent, une demi-confidence, même involontaire, eût rendu Thécla odieuse, et il n'a pas voulu qu'on pût reprocher à une mère le meurtre de son enfant. C'est Elci, simple et innocente jeune fille, qui, en implorant l'indulgence de son oncle pour sa grand'mère, apprend à Paolo, sans songer même qu'elle le lui révèle, un secret dont elle le croyait instruit depuis longtemps.

Cette scène charmante, et qui se termine d'une manière si dramatique et si inattendue, produit une péripétie complète dans les sentiments de Paolo : le frère disparaît à nos yeux pour faire place à l'ardent religionnaire : une querelle s'engage alors entre lui et Thécla qui survient, querelle violente des deux parts, car les deux fanatismes se trouvent en présence, et leur haine s'exhale et déborde avec la plus incroyable violence. Luigi arrive, mais trop tard; car il entend sa mère adresser à Paolo ces paroles terribles :

Va donc, fuis, porte ailleurs ta piété farouche;
Rome te tend les bras : fuis les miens, fuis ces lieux,
Mère, frère, pays, fuis tout : dans ses adieux
Celle qu'un fils ingrat traite ici d'étrangère
N'a plus de fils en lui, puisqu'il n'a plus de mère.

C'en est fait désormais de ce bonheur que le retour de Paolo avait fait espérer à Luigi, de cette douce union de famille qu'il avait rêvée : cependant il cherche à calmer Paolo. Une discussion engagée amicalement alors entre les deux frères dégénère bientôt en une dispute vive et passionnée; car Paolo fait intervenir le nom de Luther, et Luigi, qu'une attaque dogmatique eût trouvé calme, ne peut se contenir en entendant outrager celui qu'il regarde comme un réformateur inspiré. Il y a dans cet incident, bien simple en apparence, une grande preuve de tact de la part du poëte : il est en effet de notre nature de nous irriter bien plus à propos des hommes qu'à propos des choses dont ils sont la vivante expression.

Luigi s'emporte au point de chasser son frère, et

Théela, en apprenant ce qui s'est passé, redevient mère, et s'écrie avec désespoir :

> Et vous ne l'avez pas,
> Quand il a dit : « Je pars ! » retenu dans vos bras?

La scène de la réconciliation, scène neuve au théâtre, est d'une simplicité et d'une beauté tout à fait antiques : nous ne connaissons aucune situation d'un intérêt plus vrai et plus touchant.

La nuit arrive, et la famille, heureuse du rapprochement qui s'est opéré, se sépare...... Mais Paolo retient Luigi, il veut savoir la vérité tout entière : celui-ci hésite d'abord, puis il avoue enfin qu'il doit abjurer le lendemain. A ce mot, Paolo frémit ; car il entend une voix qui lui crie : Sauve ton frère! Il essaye donc, mais en vain, de le détourner de sa funeste résolution ; il conjure, supplie et pleure; Luigi reste inflexible, et s'éloigne en adressant à Paolo ces paroles chrétiennes :

> ..... Tu sais tout : s'il est vrai que tu m'aimes,
> Après l'acte accompli nous resterons les mêmes :
> Si je te fais horreur, j'aimerai seul, et Dieu
> Jugera qui de nous suit son précepte..... Adieu.

Mais le démon du fanatisme l'emporte. Paolo, croyant obéir à l'ordre de Dieu, frappe Luigi endormi. Toute la famille accourt aux cris de la victime, et là, fidèles à leurs caractères, Théela et Paolo, dont le crime n'est pas soupçonné, se disputent le mourant au profit de leur croyance. Avant d'expirer Luigi abjure, et Paolo, souillé d'un crime inutile, s'enfuit chargé de la malédiction de sa mère.

Rien de plus simple assurément que cette action; il fallait que le poëte fût bien sûr de lui pour oser la transporter en ce temps-ci au théâtre; mais quel sujet si ingrat et si stérile ne serait pas pour M. Casimir Delavigne un moyen assuré de succès? Et ici, quelle richesse de détails, quelle ravissante poésie! Dans *Une Famille au temps de Luther* se trouvent réunies toutes les qualités qui caractérisent le beau talent de M. Delavigne : une grande sagesse de conception, un sentiment exquis des convenances, une merveilleuse flexibilité de style, une raison toujours élevée, et pour tout dire enfin, un esprit si franc et si vrai, qu'il n'est autre chose que la raison parée et embellie.

Comment s'étonner qu'avec un talent si fécond en ressources, chacun de ses ouvrages soit pour l'auteur une nouvelle occasion de triomphe?

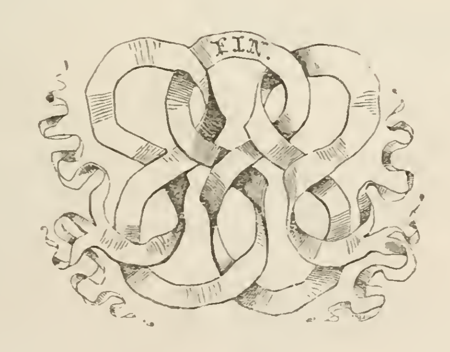


Table des Matières.


FIN
DE LA TABLE.

Date Due

